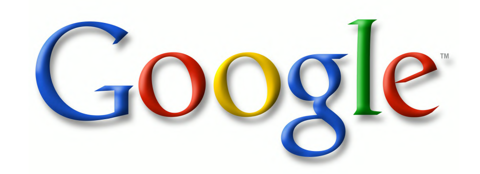
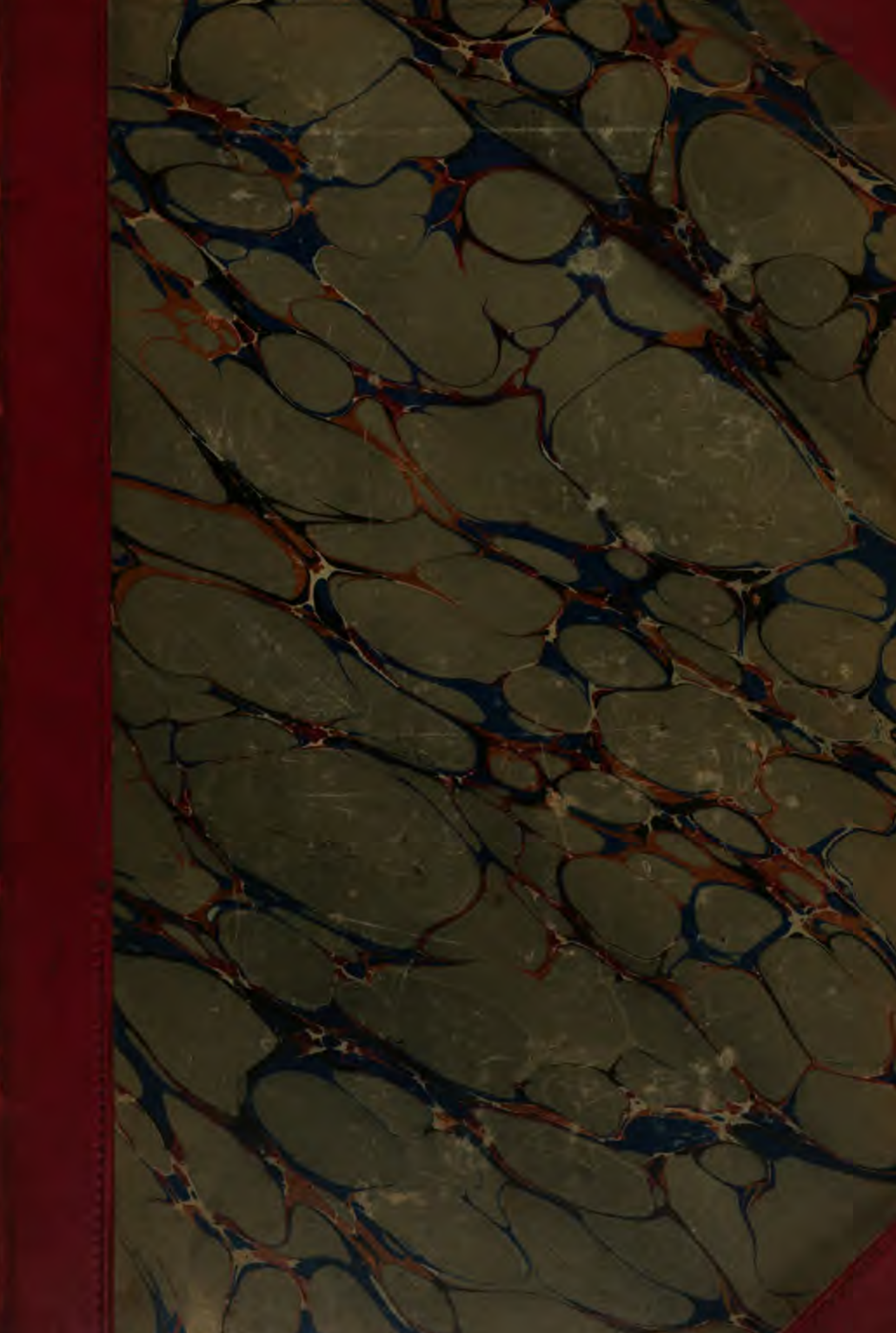





253 ADDS. e. 8
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ŒUVRES

DE

GEORGE SAND

TOME TROISIÈME.

LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE. - LA DERNIÈRE ALDINI.

Les Maîtres Mosaïstes.

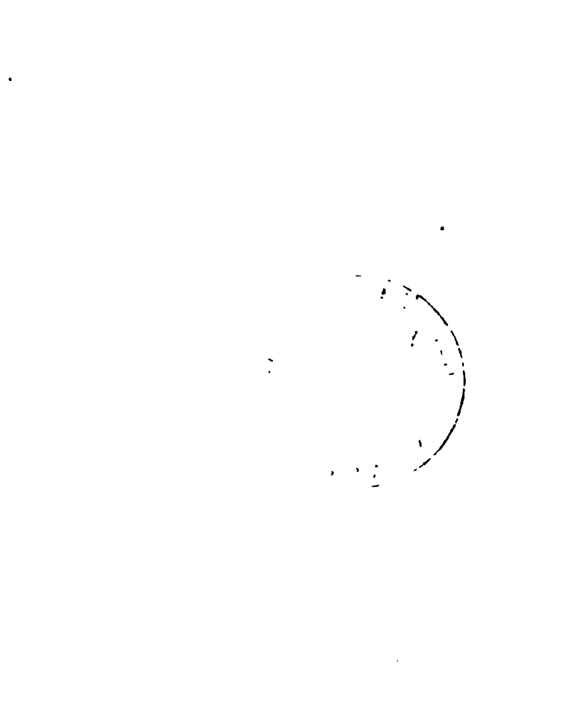
L'Orco. - André. - Leone Leoni. - La Marquise. - Lavinia. - Metella. - Mattea.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Cᵉ.

1842



LE COMPAGNON

DU

TOUR DE FRANCE.

AVANT-PROPOS.

Faire l'histoire des sociétés secrètes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, serait une tâche bien utile, bien intéressante, mais qui dépasse nos forces. On l'a tenté plusieurs fois; mais, quel que soit le mérite des divers travaux entrepris sur cette matière, ils n'ont pas encore jeté une bien grande clarté sur ces associations mystérieuses où se sont élaborées tant de vérités importantes, mêlées à tant d'erreurs étranges.

Les sociétés secrètes ont été jusqu'ici une nécessité des empires. L'inégalité régnant dans ces empires, l'égalité a dû nécessairement chercher l'ombre et le mystère pour travailler à son œuvre divine. Quand la sainte philosophie du christianisme était proscrite sur le sol romain, il fallait bien qu'elle se cachât dans les catacombes.

On peut dire qu'il ne se commet pas, dans les sociétés humaines, une seule injustice, une seule violation du principe de l'égalité, qu'à l'instant même il n'y ait un germe de société recrète implanté aussi dans le monde, pour réparer cette injustice et punir cette violation de l'égalité. Quand les patriciens de Rome immolèrent Tibérius Gracchus, il prit une poignée de poussière, et la jeta vers le ciel; cette poussière jetée vers le ciel dut enfanter une société secrète, une société de vengeurs qui travailleraient dans l'ombre à l'œuvre que l'on proscrivait et que l'on martyrisait à la lumière du jour.

Comment tomba la république romaine, et comment tombent les empires, sinon parce qu'à la cité patente se substituent obscurément toutes sortes de cités secrètes, qui travaillent sourdement en son sein et ruinent peu à peu ses fondements? L'édifice social est encore debout, et élève son dôme dans les airs; un observateur superficiel le croirait durable et solide: mais, palais ou temple, cet édifice, miné et lézardé, s'écroulera au premier souffle.

Les historiens ont trop été jusqu'ici cet observateur superficiel dont l'œil s'arrête à la surface des choses. Que de peines ils se donnent souvent pour parer des cadavres! Que ne s'occupent-ils plutôt à percer le mystère de ce qui s'agite et vit dans ces cadavres, à étudier soigneusement ce qui, principe de mort aujourd'hui pour la société générale, sera demain principe de vie pour cette même société! Il y a des instants, dans l'histoire des empires, où la société générale n'existe plus que nominalement, et où il n'y a réellement de vivant que les sectes cachées en son sein.

Un grand nombre d'associations secrètes n'ont qu'un but éphémère, et s'anéantissent presque aussitôt qu'elles sont formées, quand ce but est atteint ou qu'il paraît définitivement manqué. D'autres ont une persistance qui les fait durer pendant des siècles. Cette persistance, de même que cette durée passagère, dépend du but que les adeptes se proposent. Mais, quel que soit ce but, et lors même que le principe de l'association serait le plus large possible, la société secrète, précisément parce qu'elle est secrète et proscrite, doit nécessairement altérer elle-même la vérité de son principe. Il arrive nécessairement qu'elle répond à l'intolérance par l'intolérance, à l'égoïsme de la grande société par un égoïsme en sens contraire, à l'aveugle fanatisme qui repousse ses idées par un fanatisme également aveugle. De là, dans certaines sociétés secrètes, que l'histoire a consacrées sans qu'elles soient encore véritablement jugées, l'ordre du Temple par exemple, un double caractère qui les a fait attribuer à l'esprit du mal ou au génie du bien, suivant l'aspect qu'il a plu aux écrivains de considérer.

Tel est le mal inhérent aux sociétés secrètes. Mais que les sociétés patentes et officielles cessent pourtant d'accuser amèrement leurs rivales de tous les malheurs qui leur arrivent. Les sociétés secrètes sont le résultat nécessaire de l'imperfection de la société générale.

Depuis l'antique régime des castes jusqu'à notre siècle, où tout tend à l'abolition définitive de ce régime, les hommes ont constamment essayé de constituer la vraie cité. Mais la cité est toujours devenue caste, sous quelque forme qu'elle se manifestât dans le monde. Qui dit cité dit association, et qui dit association dit égalité ; car il n'y a pas d'autre principe qui puisse réunir deux hommes que le principe de réciprocité ou d'égalité. Mais la cité, toujours créée en vue et au moyen du principe d'égalité, est toujours devenue oppressive et destructive de l'égalité. Ce fut une loi de nature, une condition d'existence pour toutes les associations du passé, que cet esprit de caste. Qu'importent les noms, qu'importe que la cité se soit appelée république, aristocratie, monarchie, Église, monachisme, bourgeoisie, corporation, suivant les lieux et les temps ! Tant que la société officielle ne sera pas construite en vue de l'égalité humaine, la société officielle sera caste ; et tant que la société officielle sera caste, la société officielle engendrera des sociétés secrètes. C'est à l'avenir de réaliser l'œuvre qui a germé si longtemps dans l'humanité, et qui fermente si énergiquement aujourd'hui dans son sein ; car c'est à l'avenir de résumer dans une seule foi, dans une seule unité, diversifiée seulement dans sa forme multiple, toutes les notions éparses, toutes les manifestations incomplètes de l'éternelle vérité.

A côté du grand courant suivi par les principales idées religieuses et sociales, d'obscurs et minces ruisseaux se sont donc formés à l'infini sur chaque rive. De grandes vérités se sont agitées dans ce concours d'affluents tantôt repoussés, tantôt absorbés par la source mère. L'idée devait prendre toutes les formes, toutes les directions, avant de se réunir à l'Océan autour duquel viendront s'asseoir les familles de la cité future.

Telle me paraît être la légitimation, dans le plan providentiel, des sociétés secrètes, si violemment anathématisées par les historiographes brevetés des diverses tyrannies qui ont pesé jusqu'ici sur la terre. On peut de cette façon les justifier en principe, sans attaquer pour cela la société générale. Les idées régnantes ayant toujours engendré de nombreuses sectes, et la doctrine officielle ayant toujours tenté d'étouffer les doctrines particulières, il est évident que toute dissidence d'opinions, soit dans la foi, soit dans la politique, a dû se manifester en société secrète, en attendant le grand jour ou l'anéantissement de l'oubli. De là, je le répète, cette multitude de ténébreux conciles, de conspirations avortées, de sciences occultes, de schismes et de mystères, dont les monuments sont encore enfouis pour la plupart dans un monde souterrain, s'ils n'y sont ensevelis à jamais. Leur découverte serait pourtant bien précieuse, sinon à cause de ces choses en elles-mêmes, du moins à cause du jour qu'en recevraient celles qui ont surnagé. La filiation qui s'établirait entre toutes les sociétés secrètes serait une clef nouvelle pour pénétrer dans les arcanes de l'histoire, et les grands principes de vérité y puiseraient une autorité immense. Mais il est bien difficile, j'en conviens, de ras-

sembler les fils de ce vaste réseau. Nous avons de la peine même à établir la véritable parenté des sociétés secrètes contemporaines, telles que l'illuminisme, la maçonnerie, et le carbonarisme. Il en est d'autres qui règnent aujourd'hui même dans toute leur vigueur sur une portion considérable de la société, et dont la généalogie sera plus incertaine encore. Je veux parler des associations d'ouvriers connues sous le nom générique de *compagnonnage*.

Tout le monde sait qu'une grande partie de la classe ouvrière est constituée en diverses sociétés secrètes, non avouées par les lois, mais tolérées par la police, et qui prennent le titre de *Devoirs*. Devoir, en ce sens, est synonyme de doctrine. La grande sinon l'unique doctrine de ces associations est celle du principe même d'association. Peut-être que dans l'origine, ce principe, isolé aujourd'hui, était appuyé sur un corps d'axiomes religieux, de dogmes et de symboles inspirés par l'esprit des temps. Les différents rites de ces devoirs remontent, en effet, selon les uns au moyen âge, selon d'autres à la plus haute antiquité. Le symbole du temple de Salomon les domine pour la plupart, ainsi qu'on le voit aussi dans la maçonnerie. Au reste, le besoin de se constituer en corps d'état et de maintenir les priviléges de l'industrie a pu, dans les temps les plus reculés, faire éclore ces associations fraternelles entre les ouvriers. Elles ont pu, par le même motif, se perpétuer à travers les âges, et se transmettre les unes aux autres un certain plan d'organisation. Mais la division des intérêts a amené des scissions, par conséquent des différences de forme. En outre, les institutions de ces sociétés ont subi l'influence des institutions contemporaines. Chez quelques-unes, néanmoins, certains textes de l'ancienne loi se sont conservés jusqu'à nous, et se retrouvent dans les nouveaux règlements. Ainsi le *Devoir de Salomon* prescrit, de par Salomon, à ses adeptes d'aller à la messe le dimanche. Plusieurs antiques devoirs se sont *perdus*, au dire des compagnons; celui des tailleurs, par exemple. D'autres se sont formés depuis la révolution française. Différents corps d'état, qui jusque-là ne s'étaient point constitués en société, ont adopté les titres, les coutumes et les signes des Devoirs anciens. Ceux-ci les ont repoussés et ne les acceptent pas tous encore, s'attribuant un droit exclusif à porter les glorieux insignes et les titres sacrés de leurs prédécesseurs. Le compagnonnage confère à l'initié une noblesse dont il est aussitôt fier et jaloux jusqu'à l'excès. De là des guerres acharnées entre les Devoirs, toute une épopée de combats et de conquêtes, une sorte d'Église militante, un fanatisme plein de drames héroïques et de barbare poésie, des chants de guerre et d'amour, des souvenirs de gloire et des amitiés chevaleresques. Chaque Devoir a son Iliade et son Martyrologe.

M. Lautier a publié, en 1838, un poëme épique très-bien conduit sur les persécutions au sein desquelles le Devoir des cordonniers s'est maintenu triomphant. Il y a de fort beaux vers dans ce poëme; ce qui n'empêche pas le barde prolétaire de faire des bottes excellentes, et de chausser ses lecteurs à leur grande satisfaction.

Il y aurait toute une littérature nouvelle à créer avec les veritables mœurs populaires, si peu connues des autres classes. Cette littérature commence au sein même du peuple; elle en sortira brillante avant qu'il soit peu de temps. C'est là que se retrempera la muse romantique, muse éminemment révolutionnaire, et qui, depuis son apparition dans les lettres, cherche sa voie et sa famille. C'est dans la race forte qu'elle trouvera la jeunesse intellectuelle dont elle a besoin pour prendre sa volée.

L'auteur du conte qu'on va lire n'a pas la prétention d'avoir fait cette découverte. S'il est du nombre de ceux qui l'ont pressentie, il n'en est guère plus avancé pour cela; car il ne se sent ni assez jeune ni assez fort pour donner l'élan à la littérature populaire sérieuse, telle qu'il la conçoit. Il a essayé de colorer son tableau d'un reflet qui se laisse voir, mais qui ne se laisse guère saisir par les mains débiles. En traçant cette esquisse, il s'est convaincu d'une vérité dont il avait depuis longtemps le sentiment : c'est que, dans les arts, le simple est ce qu'il y a de plus grand à tenter, de plus difficile à atteindre.

Quelque peu de mérite et d'importance qu'il attribue à ce roman, l'auteur croit devoir déclarer qu'il en a puisé l'idée dans un des livres les plus intéressants qu'il ait rencontrés depuis

longtemps. C'est un petit in-18, intitulé *le Livre du Compagnonnage*, et publié récemment par *Avignonnais-la-Vertu*, compagnon menuisier. Cet ouvrage, que *le National* a extrait presque textuellement, sans le nommer, dans un feuilleton rempli de détails neufs et curieux, renferme tout ce que l'initié au compagnonnage pouvait révéler sans trahir les secrets de la doctrine. Il a été composé naïvement et sans art, sous l'empire des idées les plus saines et les plus droites. Le but de celui qui l'a écrit n'était pas d'amuser les oisifs; il en a un bien autrement sérieux. Depuis dix ans, son âme s'est vouée à une seule idée, celle de réconcilier tous les Devoirs entre eux, de faire cesser les coutumes barbares, les jalousies, les vanités, les batailles. Peu sensible à la poésie des combats, doué d'un zèle apostolique, persévérant, actif, infatigable, dominé et comme assailli à toute heure par le sentiment de la fraternité humaine, il a essayé de faire comprendre à ses frères les compagnons du *Tour de France* la beauté de l'idéal éclos dans son cœur. Après avoir écrit son livre, il est parti pour faire un pèlerinage de cinq cents lieues, durant lequel il a répandu son idée et son sentiment parmi tous les ouvriers qu'il a pu toucher et convaincre. Sa mission évangélique n'a pas été sans succès. Sur tous les points de la France il a éveillé des sympathies et noué des relations amicales avec les plus intelligents adeptes des diverses sociétés industrielles. Étranger à la politique, et poursuivant sans mystère la plus haute des entreprises, il a pris pour tâche de réaliser la devise de saint Jean : *Aimons-nous les uns les autres.*

C'est sous l'empire du même sentiment que *le Compagnon du tour de France* a été écrit, ou pour mieux dire essayé. Quelques journaux trop bienveillants pour l'auteur, et mal informés sans doute, ont annoncé, à la place de ce roman, un ouvrage complet, un travail étendu et important. L'auteur d'*André* et de *Mauprat* se récuse. La tâche d'écrire l'histoire moderne du prolétaire est trop forte pour lui, et il renvoie l'honneur de l'entreprise aux hommes graves qui voulaient l'en investir.

LE COMPAGNON

DU

TOUR DE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Le village de Villepreux était, au dire de M. Lerebours, le plus bel endroit du département de la Loire-Inférieure, et l'homme le plus capable du village, était, au sentiment secret de M. Lerebours, M. Lerebours lui-même, quand la noble famille de Villepreux dont il était le représentant n'occupait pas son majestueux et antique manoir de Villepreux. Dans l'absence des illustres personnages qui composaient cette famille, M. Lerebours était le seul dans tout le village qui sût écrire l'orthographe irréprochablement. Il avait un fils qui était aussi un homme capable. Il n'y avait qu'une voix là-dessus, ou plutôt il y en avait deux, celle du père et celle du fils, quoique les malins de l'endroit prétendissent qu'ils étaient trop honnêtes gens pour avoir entre eux deux volé le Saint-Esprit.

Il est peu de commis voyageurs fréquentant les routes de la Sologne pour aller offrir leur marchandise de château en château, il est peu de marchands forains promenant leur bétail et leurs denrées de foire en foire, qui n'aient à pied, à cheval ou en patache, rencontré, ne fût-ce qu'une fois en leur vie, M. Lerebours, économe, régisseur, intendant, homme de confiance des Villepreux. J'invoque le souvenir de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. N'est-il pas vrai que c'était un petit homme très-sec, très-jaune, très-actif, au premier abord sombre et taciturne, mais qui devenait peu à peu communicatif jusqu'à l'excès? C'est qu'avec les gens étrangers au pays, il était obsédé d'une seule pensée qui était celle-ci : Voilà pourtant des gens qui ne savent pas qui je suis! — Puis venait cette seconde réflexion, non moins pénible que la première : Il y a donc des gens capables d'ignorer qui je suis! — Et quand ces gens-là ne lui paraissaient pas tout à fait indignes de l'apprécier, il ajoutait pour se résumer : Il faut pourtant que ces braves gens apprennent de moi qui je suis.

Alors il les tâtait sur le chapitre de l'agriculture, ne se faisant pas faute, au besoin, de captiver leur attention par quelque énorme paradoxe, car il était membre correspondant de la société d'agriculture de son chef-lieu, et il n'en était pas plus fier pour cela. S'il réussissait à se faire questionner, il ne manquait pas de dire : J'ai fait cet essai dans *nos terres*. Et si on l'interrogeait sur la qualité de ces terres, il répondait : Elles ont toutes les qualités. Il y a quatre lieues carrées d'étendue; nous avons donc du sec, du mouillé, de l'humide, du gras, du maigre, etc.

En Sologne on n'est pas bien riche avec quatre lieues de terrain, et la terre de Villepreux ne rapportait guère que trente mille livres de rente; mais la famille de Villepreux en possédait deux autres d'un moindre revenu, qui étaient affermées, et que M. Lerebours allait visiter une fois par an. Il avait donc une triple

occupation, une triple importance, une triple capacité, et d'éternels sujets de discours et de démonstrations agricoles.

Quand il avait fait son premier effet, comme il ne demandait pas mieux que d'être modeste, et que l'aveu d'une haute position coûte toujours un peu, il hésitait quelques instants, puis il hasardait le nom de Villepreux; et si l'auditeur était pénétré d'avance de l'importance de ce nom, M. Lerebours disait en baissant les yeux : C'est moi qui fais les affaires de *la famille*. Si cet auditeur était assez ennemi de lui-même pour demander ce que c'était que la famille, oh! alors, malheur à lui! car M. Lerebours se chargeait de le lui apprendre; et c'étaient d'interminables généalogies, des énumérations d'alliances et de mésalliances, une liste de cousins et d'arrière-cousins; et puis la statistique des propriétés, et puis l'exposé des améliorations par lui opérées, etc., etc., etc. Quand une diligence avait le bonheur de posséder M. Lerebours, il n'était cahots ni chutes qui pussent troubler le sommeil délicieux où il plongeait les voyageurs. Il les entretenait de la famille de Villepreux depuis le premier relais jusqu'au dernier. Il eût fait le tour du monde en parlant de *la famille*.

Quand M. Lerebours allait à Paris, il y passait son temps fort désagréablement; car, dans cette fourmilière d'écervelés, personne ne paraissait se soucier de la famille de Villepreux. Il ne concevait pas qu'on ne le saluât point dans les rues, et qu'à la sortie des spectacles, la foule risquât d'étouffer, sans plus de façon, un homme aussi nécessaire que lui à la prospérité des Villepreux.

De données morales sur *la famille*, de distinctions entre ses membres, d'aperçus des divers caractères, il ne fallait pas lui en demander. Soit discrétion, soit inaptitude à ce genre d'observations, il ne pouvait rien dire de ces illustres personnages, sinon que celui-ci était plus ou moins économe, ou entendu aux affaires que celui-là. Mais la qualité et l'importance de l'homme ne se mesuraient, pour lui, qu'à la somme des écus dont il devait hériter, et quand on lui demandait si mademoiselle de Villepreux était aimable et jolie, il répondait par la supputation des valeurs qu'elle apporterait en dot. Il ne comprenait pas qu'on fût curieux d'en savoir davantage.

Un matin, M. Lerebours se leva encore plus tôt que de coutume, ce qui n'était guère possible à moins de se lever, comme on dit, la veille; et descendant la rue principale et unique du village, dite *rue Royale*, il tourna à droite, prit une ruelle assez propre, et s'arrêta devant une maisonnette de modeste apparence.

Le soleil commençait à peine à dorer les toits, les coqs mal éveillés chantaient en fausset, et les enfants, en chemise sur le pas des portes, achevaient de s'habiller dans la rue. Déjà cependant le bruit plaintif du rabot et l'âpre gémissement de la scie résonnaient dans l'atelier du père Huguenin, les apprentis étaient tous à leur poste, et déjà le maître les gourmandait avec une rudesse paternelle.

— Déjà en course, monsieur le régisseur? dit le vieux menuisier en soulevant son bonnet de coton bleu.

M. Lerebours lui fit un signe mystérieux et imposant. Le menuisier s'étant approché :

— Passons dans votre jardin, lui dit l'économe, j'ai à vous parler d'affaires sérieuses. Ici, j'ai la tête brisée; vos apprentis ont l'air de le faire exprès, ils tapent comme des sourds.

Ils traversèrent l'arrière-boutique, puis une petite cour, et pénétrèrent dans un carré d'arbres à fruits, dont la greffe n'avait pas corrigé la saveur, et dont le ciseau n'avait pas altéré les formes vigoureuses; le thym et la sauge, mêlés à quelques pieds d'œillet et de giroflée, parfumaient l'air matinal; une haie bien touffue mettait les promeneurs à l'abri du voisinage curieux.

C'est là que M. Lerebours, redoublant de solennité, annonça à maître Huguenin le menuisier la prochaine arrivée de la famille.

Maître Huguenin n'en parut pas aussi étourdi qu'il aurait dû l'être pour complaire à l'intendant.

— Eh bien, dit-il, c'est votre affaire à vous, M. Lerebours, cela ne me regarde pas, à moins qu'il n'y ait quelque parquet à relever ou quelque armoire à rafistoler.

— Il s'agit d'une chose autrement importante, mon ami, reprit l'intendant. La famille a eu l'idée (je dirais, si je l'osais, la singulière idée) de faire réparer la chapelle, et je viens voir si vous pouvez ou si vous voulez y être employé.

— La chapelle? dit le père Huguenin tout étonné; ils veulent remettre la chapelle en état? Tiens, c'est drôle tout de même! Je croyais qu'ils n'étaient pas dévots; mais c'est obligé, à ce qu'il paraît, dans ce temps-ci. On dit que le roi Louis XVIII...

— Je ne viens pas vous parler politique, répondit Lerebours en fronçant le sourcil : je viens savoir seulement si vous n'êtes pas trop jacobin pour travailler à la chapelle du château, et pour être bien récompensé par la famille.

— Oui-da, j'ai déjà travaillé pour le bon Dieu; mais expliquez-vous, dit le père Huguenin en se grattant la tête.

— Je m'expliquerai quand il sera temps, repartit l'économe; tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis chargé d'aller chercher, soit à Tours, soit à Blois, d'habiles ouvriers. Mais si vous êtes capable de faire cette réparation, je vous donnerai la préférence.

Cette ouverture fit grand plaisir au père Huguenin; mais en homme prudent et sachant bien à quel éco-

nome il avait affaire, il se garda d'en laisser rien paraître.

— Je vous remercie de tout mon cœur d'avoir pensé à moi, M. Lerebours, répondit-il; mais j'ai bien de l'ouvrage dans ce moment-ci, voyez-vous! La besogne va bien, c'est moi qui fais tout dans le pays parce que je suis seul de ma partie. Si je m'embarquais dans l'ouvrage du château, je mécontenterais le bourg et la campagne, et on appellerait un second menuisier qui m'enlèverait toutes mes pratiques.

— Il est pourtant joli de mettre en poche en moins d'un an, en six mois peut-être, une belle somme ronde et payée comptant. Je veux bien croire que vous avez une clientèle nombreuse, maître Huguenin, mais tous vos clients ne payent pas.

— Pardon, dit le menuisier blessé dans son orgueil démocratique, ce sont tous d'honnêtes gens et qui ne commandent que ce qu'ils peuvent payer.

— Mais qui ne payent pas vite, reprit l'économe avec un sourire malicieux.

— Ceux qui tardent, répondit Huguenin, sont ceux à qui je veux bien faire crédit, on s'entend toujours avec ses pareils; et moi aussi je fais bien quelquefois attendre l'ouvrage plus que je ne voudrais.

— Je vois, dit l'économe d'un air calme, que mon offre ne vous séduit pas. Je suis fâché de vous avoir dérangé, père Huguenin; et soulevant sa casquette, il fit mine de s'en aller, mais lentement, car il savait bien que l'artisan ne le laisserait pas partir ainsi.

En effet, l'entretien fut renoué au bout de l'allée.

— Si je savais de quoi il s'agit, dit Huguenin, affectant une incertitude qu'il n'éprouvait pas : mais peut-être que cela est au-dessus de mes forces... c'est de la vieille boiserie; dans l'ancien temps on travaillait plus finement qu'aujourd'hui... et les salaires étaient sans doute en proportion de la peine. A présent il nous faut plus de temps et on nous récompense moins. Nous n'avons pas toujours les outils nécessaires... et puis les seigneurs sont moins riches et partant moins magnifiques...

— Ce n'est toujours pas le cas de la famille de Villepreux, dit Lerebours en se redressant; l'ouvrage sera payé selon son mérite. Je me fais fort de cela, et il me semble que je n'ai jamais manqué d'ouvriers quand j'ai voulu faire faire des travaux. Allons! il faudra que j'aille à Valençay. Il y a là de bons menuisiers, à ce que j'ai ouï dire.

— Si l'ouvrage était seulement dans le genre de la chaire que j'ai confectionnée dans l'église de la paroisse... dit le menuisier, rappelant avec adresse l'excellent travail dont il s'était acquitté l'année précédente.

— Ce sera peut-être plus difficile, reprit l'intendant, qui, la veille, avait examiné attentivement la chaire de la paroisse et qui savait fort bien qu'elle était sans défauts.

Et comme il s'en allait toujours, le père Huguenin se décida à lui dire :

— Eh bien, M. Lerebours, j'irai voir cette boiserie; car, à vous dire vrai, il y a longtemps que je ne suis entré là, et je ne me rappelle pas ce que ce peut être.

— Venez-y, répondit l'économe qui devenait plus froid à mesure que l'ouvrier se laissait gagner; la vue n'en coûte rien.

— Et cela n'engage à rien, reprit le menuisier. Eh bien! j'irai M. Lerebours.

— Comme il vous plaira, mon maître, dit l'autre, mais songez que je n'ai pas un jour à perdre. Pour obéir aux ordres de la famille, il faut que ce soir j'aie pris une décision, et si vous n'êtes pas décidé, je partirai pour Valençay.

— Diable! vous êtes bien pressé, dit Huguenin tout ému. Eh bien! j'irai aujourd'hui.

— Vous feriez mieux de venir tout de suite, pendant que j'ai le temps de vous accompagner, reprit l'impassible économe.

— Allons donc, soit! dit le menuisier. Mais il faut que j'emmène mon fils, car il s'entend assez bien à faire un devis à vue d'œil; et comme nous travaillons ensemble...

— Mais votre fils est-il un bon ouvrier? demanda M. Lerebours.

— Quand même il ne vaudrait pas son père, répondit le menuisier, ne travaille-t-il pas sous mes yeux et sous mes ordres?

M. Lerebours savait fort bien que le fils Huguenin était un homme très-précieux à employer. Il attendit que les deux menuisiers eussent passé leurs vestes et qu'ils se fussent munis de la règle, du pied de roi et du crayon. Après quoi, ils se mirent tous trois en route, parlant peu et chacun se tenant sur la défensive.

CHAPITRE II.

Pierre Huguenin, le fils du maître menuisier, était le plus beau garçon qu'il y eût à vingt lieues à la ronde. Ses traits avaient la noblesse et la régularité de la statuaire; il était grand et bien fait de sa personne; ses pieds, ses mains et sa tête étaient fort petits, ce qui est remarquable chez un homme du peuple, et ce qui est très-compatible avec une grande force musculaire dans les belles races; enfin ses grands yeux bleus ombragés de cils noirs, et le coloris délicat de ses joues, donnaient une expression douce et pensive à cette tête qui n'eût pas été indigne du ciseau de Michel-Ange.

Ce qui paraîtra singulier, et ce qui est positif, c'est que Pierre Huguenin ne se doutait pas de sa beauté, et que ni les hommes, ni les femmes de son village ne s'en doutaient guère plus que lui. Ce n'est pas que dans aucune classe l'homme naisse dépourvu du sens du beau, mais ce sens a besoin d'être développé par l'étude de l'art et par l'habitude de comparer. La vie libre et cultivée des gens aisés les met sans cesse en présence des chefs-d'œuvre de l'art ou en rapport avec des types qu'autour d'eux ils voient apprécier par l'esprit de critique répandu dans la société. Leur jugement se forme ainsi; et ne fut-ce qu'au frottement de l'art contemporain qui, pauvre ou florissant, conserve toujours un reflet de l'éternelle beauté, ils ouvrent les yeux sans effort à un monde idéal, au seuil duquel le génie comprimé du pauvre se heurte longtemps, et trop souvent se brise sans pouvoir pénétrer.

Ainsi le premier laboureur venu, avec un teint coloré, de larges épaules et l'œil vif, avait plus de succès dans les fêtes de village, et faisait rire et danser plus de filles que le noble et calme Huguenin. Mais les bourgeoises le suivaient de l'œil, en disant : « Mon Dieu! quel est ce beau garçon? » Et deux jeunes peintres qui passaient par le village de Villepreux pour se rendre à Valençay avaient été tellement frappés de la beauté du garçon menuisier, qu'ils lui avaient demandé la permission de faire son portrait; mais il s'y était refusé assez sèchement, prenant cette demande pour une mauvaise plaisanterie de leur part.

Le père Huguenin, qui, lui-même, était un superbe vieillard, et qui ne manquait pas de bon sens, ne s'était pas toujours douté de la haute intelligence et de la beauté idéale de son fils. Il voyait en lui un garçon bien bâti, laborieux, rangé, un bon aide en un mot; mais quoiqu'il eût été un réformateur dans son temps, il n'était nullement épris des jeunes idées libérales, et il trouvait que Pierre donnait beaucoup trop dans l'amour des nouveautés. Il avait entendu parler de Rome et de Sparte par les orateurs du village au temps de la république, et il avait adopté dans ce temps-là le surnom de *Cassius*, qu'il avait prudemment abdiqué depuis le retour des Bourbons. Il croyait donc à un antique âge d'or de la liberté et de l'égalité, et depuis la chute de la convention, il pensait fermement que le monde tournait pour toujours le dos à la vérité. — La justice est morte en 93, disait-il, et tout ce que vous inventerez désormais pour la ressusciter ne fera que l'enterrer plus avant.

Il avait donc le travers des vieillards de tous les temps, il ne croyait pas à un meilleur avenir. Sa vieillesse était un continuel gémissement, et parfois une acrimonie, dont le sauvait à grand'peine sa bonté naturelle et la sérénité de sa conscience.

Il avait élevé son fils dans les plus purs sentiments démocratiques; mais il lui avait donné cette foi comme un mystère, pensant qu'elle n'avait plus rien à produire, et qu'il fallait la garder en soi comme on garde le sentiment de sa propre dignité en subissant une injuste dégradation. Ce rôle passif ne pouvait suffire longtemps à l'intelligence active de Pierre. Bientôt il voulut en savoir davantage sur son temps et sur son pays, que ce qu'il pouvait apprendre dans sa famille et dans son village. Il fut saisi à dix-sept ans de l'ardeur voyageuse qui, chaque année, enlève à leurs pénates de nombreuses phalanges de jeunes ouvriers pour les jeter dans la vie aventureuse, dans l'apprentissage ambulant qu'on appelle *le tour de France*. Au désir vague de connaître et de comprendre le mouvement de la vie sociale se mêlait l'ambition noble d'acquérir du talent dans sa profession. Il voyait bien qu'il y avait des théories plus sûres et plus promptes que la routine patiente suivie par son père et par les anciens du pays. Un compagnon tailleur de pierres, qui avait passé dans le village, lui avait fait entrevoir les avantages de la science en exécutant devant lui, sur un mur, des dessins qui simplifiaient extraordinairement la pratique lente et monotone de son travail. Dès ce moment, il avait résolu d'étudier l'architecture, c'est-à-dire le dessin linéaire applicable à l'architecture, à la charpenterie et à la menuiserie. Il avait donc demandé à son père la permission et les moyens de faire son tour de France. Mais il avait rencontré un grand obstacle dans le mépris que le père Huguenin professait pour la théorie. Il lui avait fallu presque une année de persévérance pour vaincre l'obstination du vieux praticien. Le père Huguenin avait aussi la plus mauvaise opinion des initiations mystérieuses du compagnonnage. Il prétendait que toutes ces sociétés secrètes d'ouvriers réunis sous différents noms en *devoirs*, n'étaient que des associations de bandits ou de charlatans qui, sous prétexte d'en apprendre plus long que les autres, allaient consumer les plus belles années de la jeunesse à battre le pavé des villes, à remplir les cabarets de leurs cris fanatiques, et à couvrir de leur sang versé pour de sottes questions de préséance, la poussière des chemins.

Il y avait un côté vrai dans ces accusations; mais elles donnaient un tel démenti à l'estime dont jouit le compagnonnage dans les campagnes, que, selon toute apparence, le père Huguenin avait quelque grief personnel. Quelques anciens du village racontaient qu'on l'avait vu rentrer un soir chez lui, couvert de sang, la tête fendue et les vêtements en lambeaux. Il avait fait une maladie à la suite de cet événement, mais il n'avait jamais voulu en expliquer le mystère à personne. Son orgueil se refusait à avouer qu'il eût cédé sous le nombre; mais nous soupçonnons fort qu'il était tombé dans une embûche dressée par quelques

compagnons du devoir à certains rivaux, et qu'il avait été victime d'une méprise. Le fait est que depuis ce temps il avait nourri un vif ressentiment et professé une aversion persévérante contre le compagnonnage.

Quoi qu'il en soit, la vocation du jeune Pierre était plus forte que la pensée de tous les périls et de toutes les souffrances prédites par son père. Sa résolution l'emporta, et maître Cassius Huguenin fut forcé de lui donner un beau matin la clef des champs. S'il n'eût écouté que son cœur, il l'eût muni d'une bonne somme pour lui rendre l'entreprise agréable et facile, mais se flattant que la misère le ramènerait au bercail plus vite que toutes les exhortations, il ne lui donna que trente francs, et lui défendit de lui écrire pour en demander davantage. Il se promettait bien dans son âme de faire droit à sa première requête, mais il croyait l'effrayer par cette apparence de rigueur. Le moyen ne réussit pas; Pierre partit, et ne revint qu'au bout de quatre ans. Durant ce long pèlerinage il n'avait pas demandé une seule obole à son père, et dans ses lettres, il s'était borné à s'informer de sa santé et à lui souhaiter mille prospérités, sans jamais l'entretenir ni de ses travaux, ni d'aucune des vicissitudes de son existence nomade. Le père Huguenin en était à la fois inquiet et mortifié; il avait bien envie de le lui exprimer avec cet élan de tendresse qui eût désarmé l'orgueil du jeune homme, mais le dépit l'emportait toujours lorsqu'il tenait la plume, et il ne pouvait s'empêcher de lui écrire d'un ton de remontrance sévère qu'il se reprochait aussitôt que la lettre était partie. Pierre n'en témoignait ni dépit, ni découragement. Il répondait d'un ton respectueux et plein d'affection, mais il était inébranlable; et le vieux menuisier, qui se faisait aider du curé pour lire ses lettres, remarquait, non sans plaisir, que l'écriture de son fils devenait de plus en plus belle et coulante, qu'il s'exprimait en termes choisis, et qu'il y avait dans son style une mesure, une noblesse et même une élégance qui le plaçaient déjà bien au-dessus de lui et de tous les vieux ouvriers du pays qu'il appelait ses compères.

Enfin, Pierre revint par une belle journée de printemps. C'était trois semaines avant la visite et la communication de M. Lerebours. Le père Huguenin, un peu vieilli, un peu cassé, bien las de travailler sans relâche, et surtout attristé d'être toujours en lutte dans son atelier avec des apprentis grossiers ou indociles, mais trop fier pour se plaindre, et affectant un enjouement qui était souvent loin de son âme, vit entrer chez lui un beau jeune homme qu'il ne connaissait pas. Pierre avait grandi de toute la tête; son port était noble et assuré, son teint clair et pur que le soleil n'avait pu ternir, était rehaussé par une légère barbe noire. Il était vêtu en ouvrier, mais avec une propreté scrupuleuse, et portait sur ses larges épaules un sac de peau de sanglier bien rebondi qui annonçait un beau trousseau de hardes. Il salua en souriant, dès le seuil de la porte, et prenant plaisir à l'incertitude et à l'étonnement de son père, il lui demanda la demeure de M. Huguenin, le maître menuisier. Le père Huguenin tressaillit au son de cette voix mâle qui lui rappelait confusément celle de son petit Pierre, mais qui avait changé comme le reste. Il resta quelque temps interdit, et comme Pierre semblait prêt à se retirer : Voilà, pensa-t-il, un gars de bonne mine et qui, certainement, ressemble à mon fils ingrat; et un soupir s'échappa de sa poitrine; mais aussitôt Pierre s'élança dans ses bras, et tous deux se tinrent longtemps embrassés, n'osant se dire une parole dans la crainte de laisser voir l'un à l'autre des yeux pleins de larmes.

Depuis trois semaines que l'enfant prodigue était rentré dans les habitudes paisibles du toit paternel, le vieux menuisier sentait une douce joie mêlée de quelques bouffées de chagrin et d'inquiétude. Il voyait bien que Pierre était sage dans sa conduite, sensé dans ses paroles, assidu au travail. Mais avait-il acquis cette supériorité de talent dont il avait nourri le désir ambitieux avant son départ? Le père Huguenin souhaitait ardemment qu'il en fût ainsi; et pourtant, par suite d'une contradiction qui est naturelle à l'homme et surtout à l'artiste, il craignait de trouver son fils plus savant que lui. D'abord, il s'était attendu à le voir étaler sa science, trancher du maître avec ses élèves, bouleverser son atelier et l'engager d'un ton doctoral à troquer tous ses antiques et fidèles outils contre des outils de fabrique nouvelle et d'un usage inconnu à ses vieilles mains. Mais les choses se passèrent tout autrement; Pierre ne dit pas un mot relatif à ses études, et lorsque son père fit mine de l'interroger, il éluda toute question en disant qu'il avait fait de son mieux pour apprendre, et qu'il ferait de son mieux pour pratiquer; puis, il se mit à la besogne le jour même de son arrivée et prit les ordres de son père comme un simple compagnon. Il se garda bien de critiquer le travail des apprentis et laissa la direction suprême de l'atelier à qui de droit. Le père Huguenin, qui s'était préparé à une lutte désespérée, se sentit fort à l'aise; et triomphant dans son esprit, il se contenta de murmurer entre ses dents à plusieurs reprises que le monde n'était pas si changé qu'on voulait bien le dire, que les anciennes coutumes seraient toujours les meilleures, et qu'il fallait bien le reconnaître, même après s'être flatté de tout réformer. Pierre feignit de ne pas entendre; il poursuivit sa tâche, et le père fut forcé de déclarer qu'elle était faite avec une exactitude sans reproche et une rapidité extraordinaire.

— Ce que j'aime, lui disait-il de temps en temps, c'est que tu as appris à travailler vite et que l'ouvrage n'en est pas moins soigné.

— Si vous êtes content, tout va bien, répondait Pierre.

Quand cette inquiétude du vieux menuisier fut tout à fait dissipée, il se sentit tourmenté d'une autre façon. Il avait besoin de triompher ouvertement, et il était blessé que Pierre ne répondît pas à ses insinuations lorqu'il lui donnait à entendre que son tour de France, sans lui être nuisible, n'avait pas eu tous les avantages qu'il s'était vanté d'en retirer, qu'il n'avait rien découvert de merveilleux, qu'en un mot, il eût pu apprendre à la maison tout ce qu'il avait été chercher bien loin. Une sorte de dépit s'empara de lui insensiblement, et fit assez de progrès pour le rendre soucieux et méfiant.

— Il faut, disait-il tout bas à son compère le serrurier Lacrête, que mon garçon me cache quelque secret. Je parierais qu'il en sait plus qu'il n'en veut faire paraître. On dirait qu'en travaillant pour moi il s'acquitte d'une dette, mais qu'il réserve ses talents pour le temps où il travaillera à son compte, afin de m'écraser tout d'un coup.

— Eh bien, répondait le compère Lacrête, tant mieux pour vous ; vous vous reposerez alors, car vous n'avez que ce fils, et vous n'aurez pas besoin de l'aider à s'établir ; il se fera tout seul une bonne position, et vous jouirez enfin de la vie en mangeant vos rentes. N'êtes-vous pas assez riche pour quitter la profession, et voulez-vous donc disputer la clientèle du village à votre enfant unique ?

— Dieu m'en garde ! reprenait le menuisier, je ne suis pas ambitieux et j'aime mon fils comme moi-même ; mais voyez-vous, il y a l'amour-propre ! Croyez-vous qu'on se résigne, à soixante ans, à voir sa réputation éclipsée par un jeune homme qui n'a même pas voulu prendre vos leçons, les jugeant indignes de son génie ? Croyez-vous que ce serait une belle conduite de la part d'un fils, de venir dire à tout le monde : Voyez ! je travaille mieux que mon père, donc mon père ne savait rien !

En raisonnant ainsi, le maître menuisier rongeait son frein. Il essayait de trouver quelque chose à reprendre dans le travail de son fils, et s'il surprenait la moindre trace d'enjolivement à ses pièces de menuiserie, il la critiquait amèrement. Pierre n'en montrait aucun dépit. D'un coup de rabot il enlevait lestement l'ornement qui semblait s'être échappé malgré lui de sa main : il était résolu à tout souffrir, à se laisser humilier mille fois plutôt que de faire mauvais ménage avec son père. Il le connaissait trop bien pour ne pas avoir prévu qu'il ne fallait pas essayer de le primer. Content d'avoir acquis les talents qu'il avait ambitionnés, il attendait que l'occasion de les faire apprécier vînt d'elle-même, et il savait bien qu'elle ne tarderait pas. En effet, elle se présenta le jour où l'économe conduisit les deux menuisiers au château pour examiner les travaux en question.

CHAPITRE III.

Ils furent introduits dans un antique vaisseau qui avait servi successivement de chapelle, de bibliothèque, de salle de spectacle et d'écurie, suivant les vicissitudes de la noblesse ou les goûts des divers possesseurs du château. Cette salle était située dans un corps de bâtiment antérieur aux autres constructions qui composaient le vaste et imposant manoir de Villepreux. Elle était d'un beau style gothique flamboyant, et les arceaux de la charpente annonçaient qu'elle avait été consacrée au culte religieux. Mais en changeant son usage à diverses époques, on avait changé ses ornements, et les dernières traces de réparation qui subsistaient, c'étaient les boiseries du XVe siècle, qu'au XVIIIe on avait couvertes de planches et de toiles peintes pour jouer des pastorales, l'opéra du *Huron*, et la *Mélanie* de M. de Laharpe. Un reste de ce décor, barbouillé de guirlandes fanées et d'amours éraillés, avait été enlevé, et une certaine pièce située dans une tourelle adjacente avait pu ouvrir une porte, longtemps murée, sur la grande salle déblayée de ses oripeaux. Or, la tourelle était un lieu favori pour une certaine personne de la famille. Dès qu'on eut découvert une nouvelle issue à cette pièce et un usage à cette porte, on voulut qu'elle pût communiquer avec la chapelle ; mais il n'y manquait qu'une chose, c'était un escalier. Dans le principe, la porte donnait sur une tribune dans laquelle le châtelain et sa famille venaient écouter les offices, et la tourelle servait d'oratoire. Sous la régence, la tribune servit à appuyer la toile de fond du théâtre, et la tourelle fut tantôt le foyer des comédiens amateurs, tantôt le cabinet de toilette de quelque *prima donna* de haute volée. On avait pratiqué pour la communication avec les coulisses, un de ces escaliers à roulettes, qu'on appelle échelles à marches, en termes de menuiserie, et dont on se sert dans les bibliothèques ou dans les ateliers de peinture pour atteindre aux rayons supérieurs ou aux parties élevées des grandes toiles. C'était un ouvrage grossier, provisoire, et pouvant se déplacer, suivant l'exigence du décor. La famille de Villepreux ayant su apprécier la beauté des boiseries méprisées et mutilées par la génération précédente, elle résolut d'utiliser cette vaste pièce abandonnée depuis la révolution aux rats et aux chouettes.

On avait donc décrété ce qui suit :

L'ex-chapelle du moyen âge, ex-bibliothèque sous Louis XIV, ex-salle de spectacle sous la régence, ex-écurie durant l'émigration, servirait désormais d'atelier de peinture, ou pour mieux dire de musée. On y rassemblerait tous les vieux vases et meubles rares, tous les portraits de famille et anciens tableaux, tous les livres de prix, toutes les gravures, en un mot toutes les curiosités éparses dans le château. Il y avait place

pour tout cela et pour toutes les tables, modèles et chevalets, qu'on voudrait y ajouter.

La partie qui avait été tour à tour le chœur de la chapelle et l'emplacement du théâtre, reprendrait, comme monument, sa forme demi-circulaire et son apparence de chœur recouvert de boiseries sculptées. C'étaient ces belles sculptures en plein chêne noir qu'il s'agissait de restaurer. L'ancienne porte de la tourelle que les maçons venaient de démasquer donnerait comme autrefois sur une tribune; mais cette tribune servirait de palier, garni d'une balustrade, à un escalier tournant dont plusieurs dessins avaient été essayés et parmi lesquels on devait choisir le plus convenable.

Cette chapelle, cet escalier et cette tourelle, auront trop d'importance dans le cours de notre récit, pour que nous n'ayons pas cherché à en présenter l'image à l'esprit du lecteur. Nous devons ajouter que ce corps de bâtiment était situé entre une partie du parc où la végétation avait envahi les allées, et une petite cour ou préau qui avait été tour à tour cimetière, parterre et faisanderie, et qui n'était plus qu'un impasse obstrué de décombres.

C'était donc l'endroit le plus silencieux et le moins fréquenté du château, une retraite philosophique, ou un laboratoire artistique que l'on voulait déblayer et restaurer, mais conserver mystérieux et sombre, soit pour y travailler sans distraction, soit pour s'y retrancher contre les visiteurs importuns.

C'est vers ce lieu solitaire que M. Lerebours conduisit les deux menuisiers, l'un calme, et l'autre s'efforçant de le paraître.

Mais d'abord, Pierre ne songea ni à son père, ni à lui-même. L'amour de sa profession qu'il comprenait en artiste, fut le seul sentiment qui s'empara de lui lorsqu'il pénétra dans cette antique salle, véritable monument de l'art de la menuiserie. Il s'arrêta au seuil, saisi d'un grand respect, car il n'est point d'âme plus portée à la vénération que celle d'un travailleur consciencieux. Puis il s'avança lentement sous la voûte et parcourut toute l'enceinte, d'un pas inégal, tantôt se pressant pour examiner les détails, tantôt s'arrêtant pour admirer l'ensemble. Une joie sainte rayonnait sur son visage, sa bouche entr'ouverte ne laissait pas échapper un seul mot, et son père le regardait avec étonnement, comprenant à demi son transport, et se demandant quelle pensée l'agitait pour le faire ainsi paraître fier, assuré, et plus grand de toute la tête qu'à l'ordinaire. Quant à l'économe, il était incapable de rien concevoir à ce ravissement, et comme les deux menuisiers gardaient le silence, il se décida à entamer la conversation.

— Vous voyez, mes amis, leur dit-il de ce ton benin qui était chez lui le signe précurseur d'un accès de ladrerie, qu'il n'y a pas tant d'ouvrage qu'on pourrait le croire. Je vous ferai observer que les frises et les figurines étant un travail hors de votre compétence, nous ferons venir de Paris des artistes tourneurs et sculpteurs en bois pour raccommoder celles qui sont brisées et pour rétablir celles qui ont disparu. Ainsi vous n'avez à vous occuper que des grosses pièces; vous aurez à mettre des morceaux dans les panneaux endommagés, à resserrer les parties disjointes, à confectionner çà et là quelques moulures, à rapporter des morceaux dans les corniches, etc. Je pense que vous pouvez faire proprement ces oves?... Vous, maître Pierre, qui avez voyagé, vous ne serez pas embarrassé pour les torsades incrustées en balustres, n'est-ce pas? Et l'économe accompagnait d'un sourire, moitié paternel, moitié dédaigneux, ces impertinentes dubitations.

Le père Huguenin, qui était assez bon ouvrier pour comprendre la difficulté du travail, à mesure qu'il l'examinait, fronça le sourcil à cette interpellation directe aux talents de son fils. Dans ce moment, il était encore partagé entre la secrète jalousie de l'artiste et l'espoir orgueilleux du père. Son front s'éclaircit lorsque Pierre, qui n'avait pas semblé écouter M. Lerebours, répondit d'une voix assurée :

— Monsieur l'économe, j'ai appris dans mes voyages tout ce que j'ai pu apprendre: mais il n'y a rien dans ces oves, dans ces torsades, et dans le rapport de toutes ces pièces, que mon père ne soit capable d'entreprendre et de mener à bien. Quant aux figures et aux ornements délicats, ajouta-t-il en baissant un peu la voix par un sentiment de secrète modestie, ce serait une tâche faite pour nous tenter l'un et l'autre, car c'est un beau travail et il y aurait de la gloire à l'accomplir. Mais cela nous demanderait beaucoup de temps, nous n'aurions peut-être pas tous les outils nécessaires, et, à coup sûr, nous ne trouverions pas dans le pays de compagnons pour nous seconder. Ainsi nous nous tiendrons à notre partie. Maintenant vous plaît-il de nous montrer la place et le plan de l'escalier dont vous avez parlé?

Au fond de la chapelle, la petite porte dont j'ai parlé, mystérieusement enfoncée dans l'épaisseur du mur, et recouverte d'une vieille tapisserie, n'avait plus pour palier extérieur que quelques planches vermoulues, dernier vestige de la tribune.

— C'est ici, dit M. Lerebours. Comme il n'y a pas de cage d'escalier dans la muraille, il faut faire un escalier extérieur, tout en bois, et tournant en spirale. Voyez, prenez vos mesures, si vous voulez. Voici une échelle qu'on peut approcher.

Pierre approcha l'échelle à marches et monta jusqu'à la tribune qui n'était élevée que d'une vingtaine de pieds au-dessus du sol. Il souleva la portière et admira le travail exquis de la porte sculptée, ainsi que les ornements d'architecture à filets délicatement enroulés qui encadraient les chambranles et le tympan.

— Cette porte est aussi à réparer, dit-il, car les armoiries qui forment le centre des médaillons ont été brisées.

— Oui, dans la révolution, répondit l'économe en détournant les yeux d'un air hypocrite; et ce fut une grande barbarie, car c'était l'œuvre d'un ouvrier bien habile, on n'en saurait douter.

Les joues du père Huguenin se colorèrent d'un rouge vif. Il connaissait bien le vandale qui avait donné jadis le meilleur coup de hache à cette dévastation.

— Les temps sont changés, dit-il avec un sourire où la malignité surmontait la confusion, et les écussons aussi. Dans ce temps-là on brisait tout, et on ne se doutait guère qu'on se taillait de la besogne pour l'avenir.

— Ce n'est pas si mauvais pour vous, dit l'intendant avec un rire froid et saccadé dont il accompagnait toujours ce qu'il lui plaisait d'appeler ses traits de gaieté.

— Ni pour vous non plus, M. Lerebours, répondit le vieux menuisier. Si on n'avait pas enfoncé ces portes, vous n'en auriez pas aujourd'hui les clefs; si on n'eût pas vendu ce château, la branche cadette des Villepreux n'aurait pas fait un si bon marché que de l'acheter en assignats à la branche aînée, et ne serait pas si riche à l'heure qu'il est.

— La famille de Villepreux a toujours été riche, dit M. Lerebours d'un ton altier; et avant d'acheter cette terre, elle n'était pas, je pense, sur le pavé.

— Bah! reprit le père Huguenin d'un ton goguenard; à pied, à cheval ou en carrosse, nous y sommes tous, sur ce pauvre pavé du bon Dieu!

Pendant cette digression, Pierre, examinant toujours la porte, essayait de l'ouvrir afin d'en voir les deux faces. M. Lerebours l'arrêta.

— On n'entre pas ici, dit-il d'un ton doctoral, la porte est fermée en dedans; c'est le cabinet d'étude de mademoiselle de Villepreux, et moi seul ai le droit d'y pénétrer en son absence.

— Il faudra toujours bien enlever la porte pour la réparer, dit le père Huguenin, à moins que vous ne vouliez y laisser des chattières.

— Ceci viendra en son temps, répondit M. Lerebours; vous n'avez affaire maintenant qu'avec l'escalier. Voici la place, et si vous voulez descendre je vais vous montrer le plan.

Pierre descendit de l'échelle, et l'économe déroula d'abord devant lui plusieurs planches; c'étaient diverses gravures à l'eau forte d'après des tableaux de vieux intérieurs flamands.

— Mademoiselle, dit M. Lerebours, a désiré que l'on se conformât au style de ces escaliers, et que l'on choisît parmi les échantillons que voici celui qui s'adapterait le mieux aux exigences du local. J'ai fait en conséquence tracer un plan suivant les lois de la géométrie; je présume qu'en vous le faisant expliquer vous pourrez vous y conformer.

— Ce plan est défectueux, dit Pierre aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur la planche de trait que l'intendant déroulait devant lui d'un air important.

— Songez à ce que vous dites, mon ami, répondit l'économe; ce plan a été exécuté par mon fils..., par mon propre fils.

— Monsieur votre fils s'est trompé, reprit Pierre froidement.

— Mon fils est employé aux ponts et chaussées, apprenez cela, maître Pierre! s'écria l'intendant tout rouge de dépit.

— Je ne dis pas le contraire, dit Pierre en souriant; mais si monsieur votre fils était ici, il reconnaîtrait son erreur et ferait un autre plan.

— Sous votre direction, sans doute, monsieur l'entendu?

— Sous celle du bon sens, monsieur l'économe; et il m'en donnerait une que je pourrais suivre.

Le père Huguenin riait de plaisir dans sa barbe grise; il était enchanté que son fils le vengeât des allusions de M. Lerebours.

— Voyons donc ce plan, dit-il d'un air capable; et tirant de la poche de son gilet, qui lui descendait sur le genou, une paire de lunettes de corne, il s'en pinça le nez et fit mine de commenter la planche, quoiqu'il n'y comprît rien du tout. Le dessin linéaire était un grimoire qu'il avait toujours affecté de mépriser, mais une foi instinctive lui disait en cet instant que son fils était dans le vrai. Il ne manqua pas d'affirmer que le plan était faux, que cela sautait aux yeux, et il le soutint avec tant d'aplomb, que Pierre l'eût cru converti à l'étude du trait, s'il ne se fût aperçu qu'il tenait la planche à l'envers. Il se hâta de la lui ôter des mains, de peur que l'économe, qui n'était du reste guère plus versé que lui dans cette partie, ne le remarquât.

— Monsieur votre fils peut être très-habile dans les ponts et chaussées, poursuivait le père Huguenin en ricanant; mais il ne fait pas beaucoup d'escaliers sur les grandes routes, que je sache. Chacun son métier, M. Lerebours, soit dit sans vous offenser.

— Ainsi vous refusez de faire cet escalier? dit Lerebours en s'adressant à Pierre.

— Je me charge de le rectifier, répondit Pierre avec douceur. Ce ne sera pas difficile, et le mouvement sera le même. J'y ajouterai une rampe de chêne découpée à jour, dans le style de la boiserie, et des pendentifs assortis à ceux de la voûte de charpente.

— Vous êtes donc sculpteur aussi? dit M. Lerebours avec aigreur; vous avez tous les talents!

— Oh! non, pas tous, répondit Pierre avec un soupir plein de bonhomie, non pas même tous ceux que je devrais avoir. Mais essayez-moi dans ma partie,

et si vous êtes content, vous me pardonnerez de vous avoir contredit; c'était sans intention de vous blesser, je vous jure. Si j'avais à m'occuper de la construction d'un pont ou d'un projet de route, je me mettrais avec plaisir sous les ordres de M. Isidore, parce que je sais que j'aurais beaucoup de choses utiles à apprendre de lui.

M. Lerebours, un peu radouci, consentit à écouter la critique pleine de douceur que Pierre lui fit du plan de l'escalier. La démonstration fut faite avec clarté, et le père Huguenin la comprit d'emblée, car il était arrivé par la pratique et la logique naturelle à une connaissance assez élevée de son art; mais M. Lerebours, qui n'avait ni la théorie ni la pratique, suait à grosses gouttes tout en feignant de comprendre; et pour clore le différend, il fut décidé que Pierre ferait un autre plan, et qu'on le soumettrait à l'architecte que la famille honorait de sa clientèle. M. Lerebours était bien aise de faire cette épreuve avant d'employer le jeune menuisier, et on arrêta que le devis du travail et les conditions du salaire seraient ajournés jusqu'au jugement de l'architecte.

Lorsque les Huguenin furent rentrés chez eux, le père garda un profond silence. En attendant le soir, on reprit les travaux, et Pierre, sans plus d'orgueil que les autres jours, se mit à raboter les planches que lui présentait son père, mais il était facile de voir que celui-ci ne lui taillait plus la besogne avec autant d'assurance et qu'il lui parlait avec plus d'égards que de coutume. Il alla même jusqu'à le consulter sur un procédé fort simple que Pierre employait en débitant certaines pièces.

— Votre manière est bonne aussi, lui répondit Pierre.

— Mais enfin, dit le vieillard, la tienne vaut mieux, sans doute?

— Elle m'est plus facile, répondit Pierre.

— Tu désapprouves donc la mienne? dit encore le père Huguenin.

— Nullement, répondit le jeune homme, puisqu'avec un peu plus de temps et de peine, vous arrivez au même résultat.

Le vieux menuisier comprit cette critique délicate et se mordit les lèvres, puis un sourire d'approbation effaça cette grimace involontaire.

Après le souper, Pierre se mit à l'œuvre. Il tira de son carton une grande feuille de papier, prit son crayon, son compas et sa règle, tira des lignes et les coupa par d'autres lignes, arrondit des courbes, des demi-courbes, fit des projections, des développements, et à minuit son plan fut terminé. Le père Huguenin, qui feignait de sommeiller auprès de la cheminée, le suivait des yeux par-dessus son épaule. Quand il vit qu'il refermait son portefeuille et s'apprêtait à se coucher sans dire un mot : Pierre, dit-il enfin d'une voix oppressée, tu joues gros jeu? Es-tu bien sûr d'en savoir plus long que le fils de M. Lerebours, qu'un jeune homme qui a été élevé dans les écoles, et qui est employé par le gouvernement? Ce matin, pendant que tu expliquais les fautes de son plan, quoique tu te servisses de mots qui ne me sont pas très-familiers, j'ai compris que tu pouvais avoir raison; mais il est facile de blâmer, et malaisé de faire mieux. Comment peux-tu te flatter de ne pas te tromper toi-même dans toutes ces lignes que tu viens de croiser sur un chiffon de papier? Il n'y a qu'en essayant les pièces les unes avec les autres, et en retouchant à mesure, qu'on peut être bien sûr de ce qu'on fait. Si tu commets une faute en travaillant, ce n'est qu'une journée et un peu de bois perdus; tu corriges, personne ne s'en aperçoit et tout est dit. Au lieu que si tu fais là un trait de plume à faux, voilà tous les beaux savants auxquels tu veux t'en rapporter, qui vont crier que tu es un ignorant, un maladroit, et tu seras perdu de réputation avant d'avoir rien fait. Voilà tantôt quarante-cinq ans que j'exerce mon métier avec honneur et profit; une faute sur le papier eût pu me faire échouer au début de ma carrière. Aussi me suis-je bien gardé de me mettre en concurrence avec ceux qui prétendaient en savoir plus long que moi. J'ai fait mon petit chemin, avec mon petit proverbe : « A l'œuvre on connaît l'artisan. » Prends garde à toi, mon enfant! méfie-toi de ton amour-propre.

— Mon amour-propre n'est pas ici en jeu, soyez-en sûr, mon bon père, répondit Pierre; je ne veux humilier personne, ni chercher à me faire valoir; mais il y a au-dessus de nous tous quelque chose qui est infaillible, et qu'aucune vanité, aucune jalousie ne peut plier à son profit : c'est la vérité démontrée par le calcul et l'expérience. Quiconque a entrevu clairement cette vérité une bonne fois, ne peut jamais s'égarer dans de fausses applications. Je vous l'ai déjà dit, vos procédés sont bons, puisqu'ils vous font réussir à tout ce que vous entreprenez, et j'ajouterai que, plus j'examine votre travail, plus j'admire ce qu'il vous a fallu de présence d'esprit, d'intelligence, de courage et de mémoire pour vous passer de géométrie. La théorie ne vous apprendrait rien, à vous qui avez un esprit supérieur; mais vous comprendrez le bienfait de cette théorie, lorsque je vous dirai qu'avec son secours, le plus borné de vos apprentis pourrait arriver, dans peu de temps, non à la même habileté, mais à la même certitude que quarante-cinq années de travail assidu vous ont fait acquérir. La science exacte n'est autre chose que le résultat de l'expérience de tous les hommes raisonnée, constatée et démontrée dans des termes dont le technique vous effraye à tort, car leur précision est plus facile à retenir que toutes les vagues démonstrations de l'usage vulgaire. Avec le secours du dessin, vous eussiez pu savoir à vingt ans ce que vous saviez peut-être à peine

à quarante, et vous eussiez pu exercer votre grande intelligence sur de nouveaux sujets.

— Il y a du bon dans tout ce que tu dis là, répondit le père Huguenin, mais si tu triomphes dans le défi que tu portes au fils de l'économe, crois-tu que son père ne nous en voudra pas mortellement, et ne confiera pas à quelque autre le travail qu'il nous a proposé ce matin?

— Il n'aura garde de mécontenter ses maîtres. Rappelez-vous, mon père, que M. de Villepreux est un homme actif, vigilant, économe; M. Lerebours sait bien qu'il faut que les choses soient bien faites et sans prodigalité; c'est pourquoi il vous a choisi, quoiqu'il n'aime pas les anciens patriotes. Il vous conservera la pratique du château, n'en doutez pas, et d'autant plus que l'architecte lui dira que vous êtes plus capable que bien d'autres.

Dominé par la sagesse de son fils, le père Huguenin s'endormit tranquille, et trois jours après il fut mandé au château pour s'entendre avec l'architecte qui était venu en personne examiner les lieux et faire un devis des dépenses totales pour le compte du châtelain.

L'architecte était passablement enclin à donner gain de cause aux plus puissants, c'est-à-dire à M. Lerebours et à sa progéniture. Aussi, dès qu'il eut jeté les yeux sur les deux plans, il s'écria :

— Sans aucun doute, le plan de monsieur votre fils est excellent, mon petit père Lerebours; et le vôtre, mon pauvre ami Pierre, est boiteux de trois jambes. En parlant ainsi, il jetait dédaigneusement sur la table le plan de l'employé aux ponts et chaussées, ne doutant pas que ce ne fût l'œuvre du menuisier.

— Permettez, monsieur, lui dit Pierre avec sa tranquillité accoutumée, le plan que vous rejetez n'est pas le mien. Veuillez regarder celui que vous venez d'approuver ; mon nom est écrit en petit caractère sur la dernière marche de l'escalier.

— Ma foi, c'est vrai, s'écria l'architecte avec un gros rire ; j'en suis fâché pour vous, mon pauvre père Lerebours, votre fils s'est blousé. Allons, n'en soyez pas désolé, cela peut arriver à tout le monde! Quant à toi, mon garçon, ajouta-t-il en se tournant vers le fils Huguenin et en lui frappant sur l'épaule, tu entends ton affaire, et si tu es aussi bon sujet que tu es bon géomètre, tu pourras faire ton chemin. Voilà une planche dessinée avec beaucoup de goût et d'intelligence, continua-t-il en retournant au dessin de Pierre Huguenin, et cet escalier pourra être aussi commode qu'élégant. Employez-moi ce menuisier-là, père Lerebours, vous en pourrez faire venir de loin qui ne le vaudront pas.

— C'est aussi mon intention, répondit Lerebours avec le calme d'une profonde politique. Je sais rendre justice au talent, et reconnaître le mérite où il se trouve. Mon fils est certainement un homme très-fort en géométrie, mais il a une tête si jeune, si ardente...

— Allons, allons! il aura pensé à quelque jolie femme en dessinant son plan, dit l'architecte. Le gaillard est assez bel homme pour avoir souvent de telles distractions!...

Le père Lerebours se mit à rire comme une cresselle, tandis que l'architecte lui répondait comme une grosse cloche. Quand ils eurent épuisé toute leur gaieté légère, ils se mirent à faire le devis général des travaux, tandis que le maître menuisier et son fils faisaient celui qui concernait leurs attributions. Le prix fut débattu avec une horrible ténacité de la part de Lerebours et une grande fermeté de la part de Pierre Huguenin. Ses prétentions étaient si modérées, que son père, sachant bien que Lerebours voudrait les réduire sans pudeur, l'accusait secrètement de ne pas savoir faire ses affaires. Mais Pierre fut inébranlable, et l'architecte, forcé de convenir que la demande était sensée, termina le différend en disant tout bas à l'oreille de l'économe :

— Concluez vite avant que le père ne défasse le marché.

Le contrat fut donc signé. L'architecte se chargea de toiser à la fin les travaux. Après tout, au point où en sont les institutions qui sacrifient toujours l'ouvrier à celui qui l'emploie, l'affaire était bonne pour le maître menuisier.

— Allons, disait-il à son fils en revenant au logis, tu t'entends à toutes choses; voici la première fois de ma vie que je termine un marché sur mon premier mot.

CHAPITRE IV.

A huit jours de là, les Huguenin ayant achevé de remplir tous les engagements contractés envers leur clientèle villageoise, prirent possession de la chapelle et commencèrent leurs travaux. Ordinairement, à Paris, les ouvriers emportent les pièces d'ouvrage à leur domicile et ne reviennent au local, dont ils ont l'entreprise, que pour poser et rajuster les parties. Mais dans les châteaux il est assez d'usage que le vaisseau en réparation devienne l'atelier des travaux communs.

Pierre était toujours levé avant le jour. Aux premiers rayons du soleil, il promenait déjà le compas sur les vieux ais de chêne de la boiserie séculaire, et déjà la tâche était taillée aux apprentis lorsqu'ils arrivaient, les yeux encore gonflés par le sommeil. Il advint qu'un soir Pierre, absorbé par l'examen de la boiserie, et ayant tracé plusieurs figures à la craie sur un panneau noirci par le temps, oublia dans ses calculs l'heure avancée et la solitude qui s'était faite autour de lui. Son père s'était retiré depuis longtemps avec tous ses ouvriers, les portes du château étaient fermées, et

les chiens de garde étaient lâchés dans les cours. Le vigilant économe, surpris de voir une lampe briller encore derrière le haut vitrage de l'atelier, vint, son trousseau de clefs dans une main et sa lanterne sourde dans l'autre, regarder à la porte avec précaution.

— C'est vous, maître Pierre! s'écria-t-il lorsqu'il eut reconnu le jeune menuisier à travers les fentes; n'avez-vous pas assez travaillé pour un jour?

Pierre lui ayant répondu qu'il avait encore de l'ouvrage pour une heure, M. Lerebours lui remit la clef d'une des portes du parc, lui recommanda de bien éteindre sa lumière et de bien refermer les portes en s'en allant, puis lui souhaita bon courage et alla se livrer aux douceurs du repos.

Pierre travailla encore deux heures, et lorsqu'il eut résolu le problème qui l'embarrassait, il se décida à aller dormir; mais il entendit sonner deux heures à l'horloge du château. Pierre craignit que sa sortie à une pareille heure ne fût remarquée dans le village et ne donnât lieu à des commentaires. Il fuyait la réputation de bizarrerie que son amour pour l'étude n'eût pas manqué de lui attirer. D'ailleurs, ses apprentis devaient bientôt arriver, et s'il allait se coucher, il ne pourrait se réveiller avec assez d'exactitude pour les recevoir et les mettre à l'ouvrage. Il se décida à s'étendre sur un monceau de ces menus copeaux et de ces rubans de bois que les menuisiers enlèvent de leurs planches en rabotant. Ce fut un lit assez doux pour ses membres robustes. Sa veste lui servit d'oreiller et sa blouse de couverture. Mais à mesure que le jour approchait, l'air devenait plus frais, l'humidité du matin pénétrait par les fenêtres dont la plupart des châssis étaient enlevés, et ce malaise du froid était augmenté par un peu de courbature que Pierre avait prise à se tenir tout le jour sur les échelles. Il chercha autour de lui s'il ne trouverait rien pour se réchauffer, et ses yeux se portèrent sur la vieille tapisserie qui couvrait la petite porte dont il a été parlé au précédent chapitre de cette histoire. La porte avait été enlevée pour être raccommodée, et la tapisserie seule restait. Pierre monta sur l'échelle, mais seulement alors il se souvint que le soigneux économe avait cloué cette tapisserie au mur de tous côtés, pour empêcher la poussière ou les regards profanes de pénétrer dans le cabinet d'étude de mademoiselle de Villepreux.

Il se souvint aussi en cet instant du ton d'importance avec lequel l'intendant lui avait interdit d'entr'ouvrir cette porte, le jour où il avait voulu l'examiner des deux côtés. Un sentiment de curiosité s'empara de lui, non cette curiosité vulgaire et intéressée qui est propre aux esprits étroits, mais ce besoin aventureux qu'éprouve une imagination vive, vouée à l'ignorance de la plupart des choses qu'elle pourrait comprendre. Le cabinet d'étude de la demoiselle du château doit être, pensa-t-il, rempli de ces objets d'art qu'on veut installer dans l'atelier. Il doit y avoir là des livres, des tableaux, et à coup sûr quelque ancien meuble fort curieux et fort intéressant pour moi. Je n'ai que deux clous à enlever, je ne suis ni un espion, ni un voleur; pourquoi l'air que ma poitrine exhale, pourquoi mon regard respectueux pour tout ce qui est beau, profanerait-il ce sanctuaire!

Ce fut bientôt fait. Un coup de main dégagea un côté de la tapisserie et Pierre entra dans le cabinet. C'était une petite rotonde occupant tout le second étage d'une des tourelles élancées du château. On avait décoré avec recherche cette jolie pièce qu'éclairait une seule vaste croisée dominant les jardins, les bois et les prairies à perte de vue. Un beau tapis turc, des rideaux de damas, des plâtres, un chevalet, de vieilles gravures richement encadrées, un beau bahut de la renaissance, un dressoir du même style, des livres, un crucifix, un vieux luth peint et doré, une tête de mort, des vases de la Chine, mille détails de ce goût moderne sans ordre, sans plastique et sans but, mais élégant, excentrique, érudit, qui semble vénérer le passé en se jouant du présent : voilà le pandémonium artistique qui frappa les regards du jeune ouvrier. A cette époque, le goût des curiosités n'était pas encore descendu dans la vie vulgaire. La boutique de *bric à brac* n'était pas aussi essentielle dans chaque rue de Paris, et même dans les quartiers de la banlieue, que la boutique du boulanger et l'enseigne du marchand de vin. Il était du meilleur ton de rechercher sur les quais ces vestiges ternis du luxe de nos pères. On ne trouvait pas aussi facilement qu'aujourd'hui des ouvriers habiles et savants pour les réparer. Tous les objets pillés dans les anciens châteaux ou proscrits par la mode grecque et romaine de l'empire, et jetés au rebut dans tous les coins du monde, n'étaient pas sortis des greniers et des chaumières, comme la baguette magique de la mode nouvelle les en a tirés depuis quelques années. On ne les imitait pas avec tant d'art qu'il fût impossible de constater leur antiquité; enfin, on les croyait bien plus précieux parce qu'on les croyait plus rares. S'entourer de ces objets hétérogènes et vivre dans la poussière du passé était déjà une mode, mais une mode exquise et répandue seulement dans les hautes classes ou chez les artistes en vogue. C'est de là que partit la littérature des bahuts, des hanaps et des credences, la peinture des dressoirs et des trophées, la mise en scène lyrique des cottes de mailles, des dagues et des rondaches, et tant d'autres tendances de l'art, puériles et bienfaisantes manies qui de tout temps ont eu le privilége d'amuser et de ruiner les riches, les oisifs et les *singeurs* tous tant que nous sommes.

Pierre s'éprit naïvement de toutes ces babioles, s'imaginant que mademoiselle de Villepreux était la seule demoiselle assez artiste pour s'asseoir sur une chaise du temps de Charles IX, et assez courageuse pour avoir un crâne humain parmi ses rubans et ses

dentelles. Il en conçut une haute admiration pour cette jeune personne qu'il se rappelait confusément avoir vue dans les jeux de son enfance, et il se sentit doublement heureux d'avoir à faire le noble travail de la chapelle sous les auspices d'une dame capable d'en apprécier le mérite. Puis, il contempla avec délices la Vierge à la chaise gravée par Morghen, et se représenta la jeune châtelaine sous ces traits à la fois angéliques et puissants. Ému, transporté, il se serait oublié là tout le jour s'il n'eût été rappelé à son devoir par le bruit de ses ouvriers qui arrivaient en sifflant le long des allées du parc. Il se hâta de sortir de la tourelle et de rentrer dans l'atelier, après avoir soigneusement recloué la tapisserie.

Depuis, M. Lerebours demanda bien des fois que la porte du cabinet fût réparée et mise en place. Il s'impatientait; il disait que la poussière entrait par là, que la famille allait arriver, que mademoiselle serait fort mécontente de ne pouvoir s'enfermer tout de suite dans sa tourelle, car elle aimait particulièrement cette pièce; enfin, que c'était la première chose à faire. Tantôt il prenait un ton patelin et caressant, tantôt il grondait et roulait ses petits yeux d'un air indigné. Pierre promettait toujours et ne tenait point parole. Il avait si bien caché la porte derrière des tas de planches et de soliveaux, qu'il était impossible de la retrouver. Toutes choses allaient si vite et si bien d'ailleurs, que M. Lerebours n'osait pas se fâcher trop fort.

Le fait est que Pierre passa plus d'une fois les premières heures de la nuit dans la tourelle, debout en extase devant les meubles, les gravures et les modèles. Ce qui le tentait plus que tout le reste, c'étaient les beaux livres reliés et dorés qui brillaient sur les rayons d'une petite bibliothèque d'ébène, attachée à la muraille. Pierre n'avait qu'à étendre la main pour satisfaire sa curiosité, mais il craignait de commettre quelque chose comme un abus de confiance en portant sur ces riches reliures une main durcie et noircie par le travail. Un dimanche que tout le monde était sorti du château, même M. Lerebours, Pierre succomba à la tentation. Il était d'une propreté recherchée le dimanche, car il avait le goût inné de l'élégance, et la moindre tache sur ses habits, la moindre poussière à ses mains ou à ses cheveux le tourmentait plus qu'il n'appartient peut-être à un ouvrier parfaitement sage. Quand il se fut assuré, en se regardant à la psyché du cabinet, que sa toilette, pour être moins riche que celle d'un bourgeois, n'était pas moins irréprochable, il se décida à ouvrir un livre... Ce livre fut l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau. Pierre le savait par cœur; il se l'était procuré à Lyon, et il l'avait lu à la veillée avec plusieurs compagnons de ses amis durant son tour de France. Sur le même rayon, Pierre trouva les *Martyrs* de Chateaubriand, les tragédies de Racine, la *Vie des Saints*, les *Lettres* de Sévigné, le *Contrat Social*, la *République* de Platon, l'*Encyclopédie*, divers ouvrages historiques, et beaucoup d'autres livres assez étonnés de se trouver ensemble. Il dévora dans l'espace de trois mois, c'est-à-dire durant la somme d'environ soixante heures, réparties entre une douzaine de dimanches, non la lettre, mais la substance de la plupart de ces ouvrages; et il a dit souvent depuis que ces heures avaient été les plus belles de sa vie. Il s'y mêlait je ne sais quel attrait de mystère romanesque qui rendait plus suave la poésie de certains livres et plus solennelle la gravité de certains autres. Mais ce qui le captiva le plus, ce fut tout ce qui avait un rapport philosophique avec l'histoire des législations. Il y cherchait avec avidité le grand secret de l'organisation de la société en castes diverses, et il se confirmait dans les idées qu'il avait acquises précédemment en lisant des abrégés et en recevant, quoique d'un peu loin, le choc des impressions politiques. Quelle étendue de connaissances, quelle supériorité d'idées n'eût-il pas acquises à cette époque s'il eût eu du temps et des livres à discrétion! Mais il ne fallait pas négliger le travail, et au bout de quelques séances nocturnes dans le cabinet de la tourelle, Pierre s'était aperçu qu'il avait la tête pesante et les bras engourdis le lendemain. Il jugea donc nécessaire de s'interdire ces douceurs intellectuelles durant la semaine, d'autant plus qu'il mettait un excessif amour-propre à ne laisser dans le cabinet aucune trace des pas poudreux de l'ouvrier. Je ne sais à quel chagrin il se fût livré s'il eût terni de ses doigts humides les marges satinées de ces beaux livres. Quelle était sa fantaisie secrète en nourrissant cette crainte frivole? Il eût été bien embarrassé de vous la dire alors. Des pensées vagues, étranges, irrésistibles, fermentaient dans son sein. Il sentait en lui une noblesse de nature plus pure et plus exquise que toutes les illustrations acquises et consacrées par les lois du monde. Il était forcé à toute heure d'étouffer les élans d'une organisation quasi princière dans l'enveloppe d'un manœuvre. Il s'y résignait avec une force et une égalité d'âme qui caractérisaient d'autant plus cette grandeur innée. Mais durant ces heures de mystérieuse étude, assis avec noblesse sur les coussins d'un sofa de velours, il contemplait un paysage admirable dont il sentait la poésie se révéler à lui à mesure que les descriptions des poëtes lui traduisaient l'art divin dont la création est l'expression visible. Dans ces moments-là Pierre Huguenin se sentait le roi du monde; mais lorsqu'il retrouvait sur son front pensif, sur ses mains séchées et meurtries, les éternelles stygmates de sa chaîne d'esclave, des larmes brûlantes coulaient de ses yeux. Puis, il tombait à genoux, étendait ses bras vers le ciel, et lui demandait patience pour lui-même, justice pour tous ses frères abandonnés sur la terre à l'ignorance et à l'abrutissement de la misère.

Aux émotions violentes et profondes de l'histoire succédèrent un charme ineffable et des transports d'imagination, lorsque les premiers romans de Walter Scott lui tombèrent sous la main. Vous saurez bientôt combien ce plaisir si pur lui devint dangereux, et combien il subit l'influence de cette dernière lecture.

CHAPITRE V.

Un fâcheux incident interrompit les travaux de l'atelier au moment où ils allaient le mieux. Un des meilleurs apprentis du père Huguenin se démit l'épaule en tombant d'une échelle, et, comme un malheur n'arrive jamais seul, le père Huguenin s'enfonça dans le pouce un éclat de bois qui le mit hors de travail. M. Lerebours lui prodigua de gracieuses condoléances pendant un jour ou deux, mais quand il vit que l'apprenti était retourné chez ses parents pour se faire soigner, et quand le médecin du village eut visité la main du vieux menuisier, et décrété qu'il fallait quinze jours de repos à cette blessure, l'intraitable économe parla de faire commencer l'escalier par d'autres entrepreneurs. Ce fut une crainte mortelle pour le père Huguenin, qui mettait encore plus d'amour-propre que d'intérêt personnel à rester seul chargé de tout le travail. Il voulut se remettre à l'ouvrage, mais le mal s'envenima, et de nouveau, il fallut s'interrompre. Le médecin menaçait de couper le doigt, la main, le bras peut-être, si on persistait.

— Coupez-moi donc la tête tout de suite! dit le père Huguenin en jetant son ciseau avec désespoir sur le plancher; et il alla s'enfermer chez lui plein de colère et de douleur.

— Mon père, lui dit Pierre à l'heure de la veillée, il faut prendre un parti. Vous ne pouvez travailler d'ici à plusieurs semaines sans compromettre votre santé, votre vie peut-être. Guillaume était votre meilleur ouvrier, il lui faut deux mois, au moins, pour se rétablir. Me voilà seul avec des jeunes gens zélés sans doute, mais inexpérimentés, et manquant des connaissances nécessaires pour un travail de cette importance. Moi-même, je ne vous cache pas que, forcé depuis plusieurs jours à travailler pour trois, je sens mes forces décroître; mon appétit s'en va, le sommeil m'abandonne. Je puis tomber malade; j'irai tant que je pourrai, sans plaindre ma peine, vous le savez bien, mais il arrive toujours un moment où la fatigue nous surmonte, et alors M. Lerebours, à supposer qu'il prenne patience jusque-là, sera bien fondé à nous remplacer.

— Que veux-tu? le sort nous en veut! répondit le père Huguenin avec un profond soupir, et quand le diable se met après les pauvres gens, il faut qu'ils succombent.

— Non, mon père, le sort n'en veut à personne, et quant au diable, s'il est vrai qu'il soit méchant, il est certain qu'il est lâche. Vous ne succomberez pas si vous voulez m'écouter. Il nous faut deux bons ouvriers, et tout ira bien.

— Et où les prendras-tu? Les maîtres menuisiers des environs voudront-ils nous céder les leurs? Quand ils sont bons, on n'en a jamais de reste; et s'ils sont mauvais, on en a toujours de trop. Proposerai-je à un de ces maîtres de se mettre de moitié avec moi? Dans ce cas-là, j'aime autant me retirer tout à fait. A quoi bon prendre la peine, s'il faut partager l'honneur?

— Aussi faut-il que l'honneur vous reste en entier, répondit le jeune menuisier, qui connaissait bien le faible de son père; il ne faut vous associer avec personne, seulement je vais vous chercher deux ouvriers, et des meilleurs, je vous en réponds; laissez-moi faire.

— Mais encore un coup, où les pêcheras-tu? s'écria le père Huguenin.

—J'irai les embaucher à Blois, répondit Pierre.

Ici le vieillard fronça le sourcil d'une étrange manière et son visage prit une expression de reproche si sévère, que Pierre en fut interdit.

— C'est bien! reprit le père Huguenin après un silence énergique, voilà où tu voulais en venir. Il te faut des compagnons du *tour de France*, des *enfants du Temple*, des sorciers, des libertins, de la canaille de grands chemins? Dans quel *Devoir* les choisiras-tu? car tu ne m'as pas fait l'honneur de me dire à quelle société diabolique tu es affilié, et je ne sais pas encore si je suis le père d'un *loup*, d'un *renard*, d'un *bouc*, ou d'un *chien* (1).

— Votre fils est un homme, dit Pierre en reprenant courage, et soyez sûr, mon père, que personne ne lui adressera jamais un terme méprisant; je savais bien que j'allais encourir votre colère en vous parlant d'embaucher des compagnons, mais je me flatte que vous y réfléchirez, et qu'un injuste préjugé ne vous empêchera pas de recourir au seul moyen qui vous reste de garder l'entreprise du château.

— En vérité, voilà qui est étrange! et je vois bien que toute cette feinte douceur cachait de mauvais desseins contre moi. Les *dévorants* vont donc entrer chez moi par la fenêtre, car certainement je leur fermerai la porte au nez; Dieu sait s'ils ne m'égorgeront pas dans mon lit, comme ils s'égorgent les uns les autres au coin des bois et dans les cabarets.

En parlant ainsi, le père Huguenin élevait la voix, et sans songer à sa main malade, il frappait sur la table de toutes ses forces.

(1) Appellations diverses que les sociétés de compagnons de divers métiers se donnent les unes aux autres.

— A qui donc en avez-vous? dit en entrant le maître serrurier son voisin, attiré par le bruit; voulez-vous renverser la maison, et n'avez-vous pas de honte à votre âge de faire un pareil vacarme? Voyons, jeune homme, est-ce vous qui *obstinez* votre père? ce n'est pas bien, cela! La jeunesse est une gâchette qui doit obéir au grand ressort de l'âge mûr.

Quand Pierre eut exposé le fait au père Lacrête, celui-ci se prit à rire.

— Ah! ah! dit-il en se retournant vers son compère, je te reconnais bien là, vieux fou de voisin, avec ta rancune contre les compagnons! Que diable t'ont-ils fait, ces bons compagnons? Est-ce qu'ils t'ont battu parce que tu ne voulais pas *toper?* Est-ce qu'ils ont mis ta boutique en interdit parce que tu ne sais pas *hurler?* Tu as pourtant la voix assez forte et le poing assez lourd pour avoir les talents requis. Ma foi, je te trouve bien sot d'aller ainsi contre les usages; et quant à moi, je regrette bien de n'avoir pas une trentaine d'années de moins sur les épaules, j'irais me faire recevoir dans quelque société, car il paraît que les plus forts y font de bons repas aux dépens des plus poltrons, et qu'ensuite on évoque le diable dans un cimetière, ou la nuit entre quatre chemins. Le diable vient avec des légions de dix mille diablotins, et cela doit être curieux à voir. Quand je pense qu'il y a soixante ans passés que j'entends parler du diable et que je n'ai jamais pu réussir à le rencontrer! Voyons, Pierre, tu le connais, toi qui es reçu compagnon, dis-moi un peu comment il est fait?

— Est-il possible, dit Pierre en riant, que vous croyiez à de telles folies, voisin?

— Je n'y crois pas tout à fait, répondit le serrurier avec une bonhomie maligne, mais enfin, j'y crois un peu. Je ne peux pas oublier la peur que j'avais quand j'étais tout jeune et que j'entendais sur la montagne de Valmont, où je travaillais alors comme forgeron avec mon père, les cris singuliers et les hurlements effroyables, qu'on appelait la chasse de nuit ou le sabbat. Je me cachais tout tremblant dans la paille de mon lit, et mon père me disait : Allons, allons, dormez, petit! ce sont les loups qui hurlent dans la forêt. Mais il y en avait d'autres qui disaient : Ce sont les compagnons charpentiers qui reçoivent un nouveau frère dans leur corps, et ils lui font signer un pacte avec le diable; celui qui restera éveillé jusqu'à une heure du matin verra Satan passer dans le ciel sous la forme d'une grande équerre de feu. Vraiment, je le croyais si bien, que tout en me mourant de peur, je grillais d'envie de le voir; mais je ne pouvais jamais m'empêcher de m'endormir avant l'heure, car la fatigue était plus forte que la curiosité. Mais, voyez un peu! depuis qu'on m'a dit que les serruriers avaient un devoir, je commence à penser que tout cela n'est pas si sorcier, et peut être bon à quelque chose.

— Et à quoi bon? s'écria le père Huguenin de plus en plus courroucé. Vraiment, vous me faites sortir de moi! Dirait-on pas qu'il va étudier la *franche maçonnerie* des compagnons, à son âge?

— Oui, à mon âge, je voudrais m'y instruire, répondit le père Lacrête qui était taquin et têtu comme un vrai serrurier; et si vous voulez savoir à quoi cela est bon, je vous dirai que cela sert à s'entendre, à se connaître, à se soutenir les uns les autres, à s'entr'aider, ce qui n'est pas si fou ni si mauvais.

— Et moi je vais vous dire à quoi cela leur sert, reprit le père Huguenin avec indignation : à s'entendre contre vous, à se faire connaître les uns aux autres les moyens de vous soutirer votre argent, à se soutenir pour faire tomber votre crédit, enfin à s'entr'aider pour vous ruiner.

— Ils sont donc bien fins, poursuivit le voisin, car je ne m'aperçois pas de tout cela, et pourtant je ne passe pas d'années sans en embaucher deux ou trois. Je n'ai jamais une commande un peu *conséquente* dans le château, sans aller chercher à la ville quelque bon garçon bien intelligent, bien adroit, bien gai surtout, car moi, j'aime la gaieté! Ces gaillards-là ont toujours de belles chansons pour nous réjouir les oreilles et nous donner courage quand nous tapons en cadence sur nos enclumes. Ils sont braves comme des lions, travaillent mieux que nous, savent toutes sortes d'histoires, racontent leurs voyages et vous parlent de tous les pays. Cela me rajeunit, cela me fait vivre. Eh! eh! père Huguenin, vos cheveux ont blanchi plus vite que les miens, parce que vous avez gardé votre morgue de vieux maître et que vous n'avez jamais voulu frayer avec la jeunesse.

— La jeunesse doit vivre avec la jeunesse, et quand les vieux veulent partager ses divertissements, elle les raille et les méprise. Vous avez fait de belles affaires, à fréquenter les compagnons, n'est-il pas vrai? Au lieu de former de ces bons apprentis qui travaillent pour vous tout en vous payant, vous trouvez votre profit (un singulier profit!) à payer et à nourrir de grands coquins qui vous font passer pour un ignorant et qui vous ruinent.

— S'ils me font passer pour un ignorant, c'est que je le suis apparemment, et s'ils me ruinent, c'est que je veux bien me laisser faire. Et si cela m'amuse, moi, de manger au jour le jour ce que je gagne? Je n'ai pas d'enfants. N'ai-je pas le droit de mener joyeuse vie avec ces enfants d'adoption que j'aime et qui m'aident à enterrer l'ennui de la solitude et le souci des années!

— Vous me faites pitié, répondit le père Huguenin en haussant les épaules.

Quand les deux compères se furent bien querellés, ils s'aperçurent que Pierre, au lieu de prendre plaisir à se voir soutenu par le voisin, avait été se coucher

tranquillement. Cette conduite prudente d'une part, de l'autre les contradictions hardies du voisin qui épuisèrent toute la colère du père Huguenin en une séance, enfin la nécessité de prendre un parti, firent réfléchir le vieux menuisier, et le lendemain il dit à son fils : — Allons, va-t'en à la ville et amène-moi des ouvriers. Prends ceux que tu voudras, pourvu que ce ne soient pas des compagnons.

Cette autorisation contradictoire fut comprise de Pierre. Il savait que son père cédait souvent en fait, sans jamais céder en paroles. Il prit sa canne, partit pour Blois, décidé à embaucher les premiers bons compagnons qu'il trouverait et à les faire passer pour des apprentis non agrégés s'il retrouvait son père aussi mal disposé que de coutume contre les sociétés secrètes.

CHAPITRE VI.

Tandis que Pierre Huguenin cheminait pédestrement par les coursières fleuries si bien connues des ouvriers nomades qui coupent la France dans toutes ses directions à vol d'oiseau, une lourde berline de voyage roulait en soulevant des flots de poussière sur la grande route de Blois à Valançay. Ce n'était rien moins que la famille de Villepreux qui approchait de son château avec une imposante rapidité.

Il n'est besoin de dire que le bouillant économe, en proie depuis huit jours à de fortes émotions, était parti ce jour-là sur son bidet gris de fer pour aller au-devant de la famille. Il était vivement contrarié de ce retour annoncé d'abord pour le courant de l'automne, et puis décrété plus récemment pour le commencement de l'été. Il ne comprenait pas que le comte son vieux maître pût lui jouer (c'était son expression) un tour semblable. Rien n'était suffisamment préparé pour le recevoir. Le temps avait manqué, car il n'eût pas fallu moins de six mois à M. Lerebours pour faire les choses comme il l'entendait, et il n'en avait eu que trois. Aussi était-il en proie à une noire mélancolie, en marchant au petit trot à la rencontre de ses maîtres. Sa main laissait flotter les rênes sur le cou de son bidet qui baissait la tête d'un air non moins accablé que lui. — Hélas! se disait M. Lerebours, la chapelle n'est pas réparée. Il y a plus de la moitié de l'ouvrage à faire, la maison sera pleine de poussière, M. le comte aura sa toux le matin et son humeur s'en ressentira, le bruit des ouvriers importunera mademoiselle. Pourra-t-elle seulement travailler dans son cabinet favori? Et si, du moins, cette maudite porte était réparée! Mais non, rien! pas un ouvrier pour la replacer. Il faut que le père Lacrête soit ivre dès le matin, et que le fils Huguenin se soit mis en route pour aller Dieu sait où! un jour comme aujourd'hui! ah! les insouciants manœuvres! Peuvent-ils se douter seulement des chagrins et des anxiétés qui rongent jour et nuit la cervelle d'un intendant tel que moi.

Il était en proie à ces réflexions déchirantes lorsque le galop d'un autre bidet, plus rapide et plus vigoureux que le sien, le tira de sa rêverie. Le bidet gris de fer dressa l'oreille et hennit d'aise en reconnaissant les émanations d'un certain bidet noir qui appartenait au fils de son maître. Le front de l'économe s'éclaircit un peu à l'approche de son cher Isidore, l'employé aux ponts et chaussées.

— Je commençais à craindre que tu n'eusses pas reçu ma lettre, dit le père.

— Je l'ai reçue ce matin même, répondit le fils; votre messager m'a trouvé à deux lieues d'ici sur la route nouvelle, et fort occupé avec l'ingénieur qui est un ignorant fieffé et qui ne peut faire un pas sans moi. Je lui ai demandé deux jours de congé qu'il a eu bien de la peine à m'accorder, car en vérité je ne sais comment il va se tirer d'affaire sans mes conseils. J'ai insisté; je n'avais garde de manquer à mon devoir envers la famille, et surtout je suis impatient comme tous les diables de revoir Joséphine et Yseult; elles doivent être bien changées! Joséphine sera toujours jolie, j'imagine! Quant à Yseult, elle va être bien contente de me voir!

— Mon fils, dit l'intendant en faisant allonger le trot à sa monture, j'ai deux objections à vous faire : d'abord, quand vous parlez de ces deux dames, vous ne devez pas nommer la cousine la première; et ensuite, quand vous parlez de la fille de M. le comte, vous ne devez pas dire Yseult tout court; vous ne devez même pas dire mademoiselle Yseult; vous devez dire tout au plus mademoiselle de Villepreux; vous devez dire en général *mademoiselle*.

— Et pourquoi donc cela? reprit l'employé aux ponts et chaussées. Est-ce que je ne l'ai pas toujours appelée ainsi sans que personne ait songé à le trouver mauvais? Est-ce que, il y a quatre ans encore, nous n'avons pas joué à colin-maillard et à la cligne-musette ensemble? Je voudrais bien qu'elle fît la bégueule avec moi! Vous allez voir qu'elle va m'appeler Isidore tout court : par conséquent...

— Par conséquent, mon fils, vous devez vous tenir à votre place, vous rappeler que Mademoiselle n'est plus une enfant, et que depuis quatre ans que vous ne l'avez vue, elle vous a sans doute parfaitement oublié. Vous devez surtout ne jamais oublier, vous, qui elle est, et qui vous êtes.

Ennuyé des représentations de son père, M. Isidore haussa les épaules, se mit à siffler, et pour couper court, donna de l'éperon à son cheval qui prit le galop, couvrit de poussière les habits neufs de l'économe, et l'eut bientôt laissé loin derrière lui.

Nous n'avons rapporté cet entretien que pour mon-

trer au lecteur perspicace la suffisance et la grossièreté qui étaient les faces les plus saillantes du caractère de M. Isidore Lerebours. Ignorant, envieux, borné, bruyant, emporté et intempérant, il couronnait toutes ces qualités heureuses par une vanité insupportable et une habitude de hableries sans pudeur. Son père souffrait de ses inconvenances sans savoir les réprimer; et, vain lui-même jusqu'à l'excès, n'en persistait pas moins à croire Isidore un homme plein de mérite et destiné à faire son chemin par la seule raison qu'il était son fils. Il attribuait son étourderie à la fougue d'un tempérament trop généreux, et il ne pouvait se lasser d'admirer en lui-même les gros muscles et la pesante carrure de cet Hercule aux cheveux crépus, aux joues cramoisies, à la voix tonnante, au rire éclatant et brutal.

Isidore arriva à la poste la plus voisine du château vingt minutes avant son père. C'était là que la famille devait relayer pour la dernière fois. Son premier soin fut de demander une chambre dans l'auberge et de défaire sa valise pour mettre ordre à sa toilette. Il endossa la veste de chasse la plus ridicule du monde, quoiqu'il l'eût fait copier sur celle d'un jeune élégant de bonne maison avec lequel il avait couru le renard dans les bois de Valençay. Mais ce vêtement court et dégagé devenait grotesque sur une taille carrée et déjà chargée d'embonpoint. Sa chemise de percale rose, sa chaîne d'or garnie de breloques, le nœud arrogant de sa cravate, ses gants de daim blanc crevassés par l'exubérance d'une peau rouge et gonflée, tout en lui était déplaisant, impertinent et vulgaire.

Il n'en était pas moins content de sa personne, et pour se mettre en verve, il commença par embrasser la servante de l'auberge; puis, il battit son cheval à l'écurie, jura à casser toutes les vitres du village et avala plusieurs bouteilles de bière entrecoupées de verres de rhum, tout en débitant ses gasconnades accoutumées aux oisifs de l'endroit qui l'écoutaient, les uns avec admiration, les autres avec mépris.

Enfin, vers le coucher du soleil, on entendit claquer les fouets des postillons sur la hauteur; M. Lerebours courut à l'écurie faire harnacher les chevaux qui devaient au plus vite conduire avant la nuit l'illustre famille à son gîte seigneurial. Lui-même fit brider son bidet afin d'être prêt à escorter ses maîtres, et le front en sueur, le cœur palpitant d'émotion, il se trouva sur le seuil de l'hôtellerie au moment où la berline s'arrêta.

— Allons vite, les chevaux! cria d'une voix encore ferme le vieux comte en s'avançant à la portière. — Ah! vous voilà, M. Lerebours? j'ai bien l'honneur de vous saluer. — Vous me faites honneur; pas trop bien, et vous-même? — Voilà ma fille! — Charmé de vous revoir! Ayez la bonté de nous faire vite amener les chevaux.

Tel fut l'accueil bref et poliment ennuyé du comte où les réponses attendaient à peine les demandes. Les chevaux attelés, on allait repartir sans faire la moindre attention à M. Isidore, qui se tenait debout auprès de son père, lançant des regards effrontés dans la voiture, si le postillon ne se fût fait attendre, suivant l'usage; alors une petite tête brune et pâle, d'une expression assez fine, sortit à demi de la voiture, et reçut d'un air froidement étonné le salut familier de l'employé aux ponts et chaussées.

— Qu'est-ce que ce garçon-là! dit le comte en toisant Isidore.

— C'est mon fils, répondit l'intendant d'un air humble et triomphant en dessous.

— Ah! ah! c'est Isidore! Je ne te reconnaissais pas, mon garçon. Tu as bien grandi, bien grossi! Je ne t'en fais pas mon compliment. A ton âge il faut être plus élancé que cela. As-tu fini par apprendre à lire?

— Oh oui! monsieur le comte, répondit Isidore, attribuant l'appréciation rapide que le comte faisait de son physique et de son moral à la bienveillance railleuse qu'il lui connaissait : je suis *employé*, j'ai fini mes études depuis longtemps.

— En ce cas, dit le comte, tu es plus avancé que Raoul qui n'a pas terminé les siennes.

En parlant ainsi, le vieux comte désignait son petit-fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, assez étiolé et d'une physionomie insignifiante qui, pour mieux voir le pays, était grimpé sur le siége à côté du valet de chambre. Isidore jeta un regard vers son ancien compagnon d'enfance, ils échangèrent un salut en soulevant leurs casquettes respectives. Isidore fut mortifié de voir que la sienne était de coutil, tandis que celle du jeune vicomte était de velours, et il se promit d'en faire faire une semblable dès le lendemain, se réservant d'y ajouter un gland d'or.

— Eh bien! où est donc le postillon? demanda le comte avec impatience.

— Appelez donc le postillon, cria le valet de chambre.

— Il est incroyable que le postillon se fasse attendre! vociféra M. Lerebours, en se démenant à froid pour faire preuve de zèle.

Pendant ce temps, Isidore passait à l'autre portière afin de regarder la jolie marquise Joséphine Desfrenays, nièce du comte de Villepreux. Elle seule fut affable pour lui, et cet accueil lui donna plus de hardiesse encore.

— Mademoiselle Yseult ne se souvient pas de moi? dit-il en s'adressant à mademoiselle de Villepreux, après avoir échangé quelques mots avec Joséphine.

La pâle Yseult le regarda fixement d'un air indéfinissable, lui fit une légère inclination de tête, et reporta les yeux sur le livre de poste qu'elle consultait.

— Nous avons fait autrefois de belles parties de

barres dans le jardin, reprit Isidore avec la confiance de la sottise.

— Et vous n'en ferez plus, répondit le vieux comte d'un ton glacial, ma petite-fille ne joue plus aux barres. — Allons! postillon, cent sous de guides, ventre à terre!

— Pour un homme qui a tant d'esprit, se dit Isidore stupéfait en regardant courir la berline, voilà une parole bien oiseuse. Je sais bien que sa petite-fille ne doit plus jouer aux barres. Est-ce qu'il croit que j'y joue encore, moi?

Remonter sur son bidet et suivre la voiture, fut pour Lerebours père l'affaire d'un instant. S'il était parfois troublé, irrésolu à la veille de l'événement, on le retrouvait toujours à la hauteur de sa position dans les grandes choses. Il prit donc résolûment le galop, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, non plus qu'à son bidet.

— Le *Solognot* de votre papa court bien, dit le garçon d'écurie en amenant à Isidore, d'un air demi-niais, demi-narquois, son bidet noir.

— Mon *Beauceron* court mieux, répondit Isidore en lui jetant une pièce de monnaie d'une manière méprisable qu'il croyait méprisante, et il fit mine d'enfourcher le bidet; mais le Beauceron, qui avait ses raisons pour n'être pas de bonne humeur, commença à reculer et à détacher des ruades de mauvais augure. Isidore l'ayant brutalisé sur nouveaux frais, il fallut bien se soumettre; mais Beauceron, en sentant les éperons lui déchirer le flanc, partit comme un trait, l'oreille couchée en arrière, et le cœur plein de vengeance.

— Prenez garde de tomber, pas moins! cria le garçon d'écurie, en faisant sauter dans le creux de sa main la mince monnaie qu'il venait de recevoir.

Isidore, emporté par Beauceron, passa auprès de la berline avec le fracas de la foudre. Les chevaux de poste en furent effrayés et se jetèrent un peu de côté, ce qui tira le vieux comte de sa rêverie, et mademoiselle Yseult de sa lecture.

— Ce butor va se casser la mâchoire, dit M. de Villepreux avec indifférence.

— Il nous fera verser, répondit Yseult avec le même sang-froid.

— Il n'a pas changé à son avantage, ce jeune homme, dit la marquise avec un ton de bonté compatissante qui fit sourire sa compagne.

Isidore, arrivé à une côte assez rude, ralentit son cheval afin d'attendre la voiture. Il n'était pas fâché de se montrer aux dames sur cette vigoureuse bête qui le secouait impétueusement et qu'il se flattait de faire caracoler à la portière du côté d'Yseult.

— Cette petite pimbêche a été fort sotte avec moi tout à l'heure, se disait-il; elle croit pouvoir me traiter comme un enfant; il est bon de lui montrer que je suis un homme, et tout à l'heure, en me voyant passer bride abattue, elle a dû faire quelques réflexions sur ma bonne mine.

La voiture gagnait aussi la côte, et montait au pas. Le comte, penché à la portière, adressait quelques questions à son intendant : c'était le moment pour Isidore de briller du côté des demoiselles, qui précisément le regardaient. Beauceron, toujours fort contrarié, secondait, sans le vouloir, les intentions de son maître en roulant de gros yeux et s'encapuchonnant d'un air terrible. Mais un incident inattendu changea bien fatalement l'orgueil du cavalier en colère et en confusion. Le Beauceron, battu dans l'écurie par son maître, et ne sachant à qui s'en prendre, avait mordu la Grise, une pauvre vieille jument fort paisible qui se trouvait maintenant attelée en troisième à la berline. La Grise ne sentit pas plutôt le Beauceron passer et repasser auprès d'elle, que son ressentiment s'éveilla. Elle lui lança un coup de pied auquel le bidet voulut riposter; Isidore trancha le différend en appliquant à sa monture de vigoureux coups de cravache à tort et à travers; le Beauceron, hors de lui, se cabra si furieusement que force fut au cavalier de se prendre aux crins; le postillon, impatienté des distractions de la Grise, allongea un coup de fouet qui atteignit le Beauceron; celui-ci perdit patience : et de sauts en écarts, de soubresauts en ruades réitérées, le vaillant Isidore fut désarçonné et disparut dans la poussière.

— Voilà ce que j'attendais! dit le comte avec son calme imperturbable.

M. Lerebours courut ramasser son fils, la bonne Joséphine devint pâle, la voiture allait toujours.

— S'est-il tué? demanda le comte à son petit-fils qui, du haut du siége, en se retournant, voyait la piteuse figure d'Isidore.

— Il ne s'en porte que mieux! répondit le jeune homme en riant.

Le valet de chambre et le postillon en firent autant, surtout quand ils virent Beauceron, débarrassé de son fardeau et bondissant comme un cabri, passer auprès d'eux et gagner le large au grand galop.

— Arrêtez! dit le comte; cet imbécile est peut-être éclopé de l'aventure.

— Ce n'est rien, ce n'est rien! s'empressa de crier M. Lerebours en voyant la voiture arrêtée, il ne faut pas que M. le comte se retarde.

— Mais si fait! dit le comte, il doit être *moulu*, et d'ailleurs le voilà à pied; car, au train dont va le cheval, il aura gagné l'écurie avant son maître. Allons, mon fils va rentrer dans la voiture, et le vôtre montera sur le siége.

Isidore tout rouge, tout sali, tout ému, mais s'efforçant de rire et de prendre l'air dégagé, s'excusa; le comte insista avec ce mélange de brusquerie et de bonté qui était le fond de son caractère.

— Allons, allons, montez! dit-il d'un ton absolu; vous nous faites perdre du temps.

Il fallut obéir. Raoul de Villepreux entra dans la berline, et Isidore monta sur le siége d'où il eut le loisir de voir courir son cheval dans le lointain. Tout en répondant, comme il pouvait, aux condoléances malignes du valet de chambre, il jetait à la dérobée un regard inquiet dans la voiture. Il s'aperçut alors que mademoiselle de Villepreux se cachait le visage dans son mouchoir. Avait-elle été épouvantée de sa chute, au point d'avoir des attaques de nerfs? On l'eût dit, à l'agitation de toute sa personne, jusqu'alors si roide et si calme. Le fait est qu'elle avait été prise d'un fou rire en le voyant reparaître, et comme il arrive aux personnes habituellement sérieuses, sa gaieté était convulsive, inextinguible. Le jeune Raoul, qui, malgré sa nonchalance et le peu de ressort de son esprit, était persifleur de sang-froid comme toute sa famille, entretenait l'hilarité de sa sœur par une suite de remarques plaisantes sur la manière ridicule dont Isidore avait fait le plongeon. Le parler lent et monotone de Raoul rendait ses réflexions plus comiques encore. La sensible marquise n'y put tenir, malgré l'effroi qu'elle avait eu d'abord, et le rire s'empara d'elle comme de sa cousine. Le comte, voyant ces trois enfants en joie, renchérit sur les plaisanteries de son petit-fils avec un flegme diabolique. Isidore n'entendait rien, mais il voyait rire Yseult qui, renversée au fond de la voiture, n'avait plus la force de s'en cacher. Il en fut si amèrement blessé, que dès cet instant il jura de l'en punir, et une haine implacable contre cette jeune personne s'alluma dans son âme vindicative et basse.

CHAPITRE VII.

Cependant Pierre Huguenin marchait toujours vers Blois par la traverse, tantôt sur la lisière des bois inclinés au flanc des collines, tantôt dans les sillons bordés de hauts épis. Quelquefois il s'asseyait au bord d'un ruisseau, pour laver et rafraîchir ses pieds brûlants, ou à l'ombre d'un grand chêne, au coin d'une prairie, pour prendre son repas modeste et solitaire. Il était excellent piéton et ne redoutait ni la chaleur, ni la fatigue; et pourtant il abrégait avec peine ces haltes délicieuses au sein d'une solitude agreste et poétique. Un monde nouveau s'était révélé à lui depuis ses dernières lectures. Il comprenait la mélodie d'un oiseau, la grâce d'une branche, la richesse de la couleur et la beauté des lignes d'un paysage. Il pouvait se rendre compte de ce qu'il avait senti jusqu'alors confusément, et la nouvelle puissance dont il était investi lui créait des joies et des souffrances inconnues. — A quoi me sert, se disait-il souvent, de n'être plus le même dans mon esprit, si ma position ne doit pas changer? Cette belle nature où je ne possède rien, me sourit et m'enivre aussi bien que si j'étais un des princes qui l'oppriment. Je n'envie pas la gloire d'étendre et de marquer mes domaines sur sa face mutilée; mais si je me contente d'une tranquille contemplation, si je demande seulement à repaître mes sens des parfums et des harmonies qui émanent d'elle, cela même ne m'est point permis. Travailleur infatigable, il faut que, de l'aube à la nuit, j'arrose de mes sueurs un sol qui verdira et fleurira pour d'autres yeux que les miens. Si je perds une heure par jour à sentir vivre mon cœur et ma pensée, le pain manquera à ma vieillesse, et le souci de l'avenir m'interdit la jouissance du présent. Si je m'arrête ici un instant de plus sous l'ombrage, je compromets mon honneur lié par un marché à la dépense incessante de mes forces, à l'entier sacrifice de ma vie intellectuelle. Allons, il faut repartir; ces réflexions même sont des fautes.

En rêvant ainsi, Pierre s'arrachait douloureusement à ces joies de la liberté; car pour l'artisan, la liberté, c'est le repos. Il n'en souhaite pas d'autre, et le plus laborieux est souvent celui qui éprouve ce besoin au plus haut degré. En raison de la distinction de sa nature, il doit maudire souvent la continuité d'une tâche forcée où son intelligence n'a même pas le temps de contempler et de mûrir ses œuvres.

Il ne fallait pas plus de deux journées de marche au jeune menuisier pour se rendre à Blois. Il passa la nuit à Celles, dans une auberge de rouliers, et le lendemain, dès la pointe du jour, il se remit en route. La clarté du matin était encore incertaine et pâle, lorsqu'il vit venir à lui un homme de haute taille, ayant comme lui une blouse et un sac de voyage; mais à sa longue canne, il reconnut qu'il n'était pas de la même société que lui, qui n'en portait qu'une courte et légère. Il se confirma dans cette pensée, en voyant cet homme s'arrêter à une vingtaine de pas devant lui, et se mettre dans l'attitude menaçante du *topage*. — *Tope, coterie! quelle vocation?* s'écria l'étranger d'une voix de stentor. A cette interpellation, Pierre à qui les lois de sa société défendaient le *topage*, s'abstint de répondre, et continua de marcher droit à son adversaire, car, sans nul doute, la rencontre allait être fâcheuse pour l'un des deux. Telles sont les terribles coutumes du compagnonnage.

L'étranger, voyant que Pierre n'acceptait pas son défi, en conclut également qu'il avait affaire à un ennemi; mais comme il devait se mettre en règle, il n'en continua pas moins son interrogatoire suivant le programme. *Compagnon?* cria-t-il en brandissant sa canne. Comme il ne reçut pas de réponse, il continua: *Quel côté? quel devoir?* Et voyant que Pierre gardait toujours le silence, il se remit en marche, et en moins d'une minute ils se trouvèrent en présence.

A voir la force athlétique et l'air impérieux de l'étranger, Pierre comprit qu'il n'y aurait pas eu de salut pour lui-même, si la nature ne l'eût doué, aussi bien que son adversaire, d'une taille avantageuse et de membres vigoureux. — Vous n'êtes donc pas ouvrier? lui dit l'étranger d'un ton méprisant dès qu'ils se virent en face.

— Pardonnez-moi, répondit Pierre.

— En ce cas, vous n'êtes pas compagnon: pourquoi vous permettez-vous de porter la canne? reprit l'étranger d'un ton plus arrogant encore.

— Je suis compagnon, répondit Pierre avec beaucoup de sang-froid, et vous prie de ne pas l'oublier, maintenant que vous le savez.

— Qu'entendez-vous par là? avez-vous dessein de m'insulter?

— Nullement, mais j'ai la ferme résolution de vous répondre si vous me provoquez.

— Si vous avez du cœur, pourquoi vous soustrayez-vous au topage?

— J'ai apparemment des raisons pour cela.

— Mais savez-vous que ce n'est pas la manière de répondre? Entre compagnons on se doit la déclaration mutuelle de la profession et de la société. Voyons, ne sauriez-vous dire à qui j'ai affaire, et faut-il que je vous y contraigne?

— Vous ne sauriez m'y contraindre, et il suffit que vous en montriez l'intention pour que je refuse de vous satisfaire.

L'étranger murmura entre ses dents: Nous allons voir! et il serra convulsivement sa canne entre ses mains. Mais au moment d'entamer le combat, il s'arrêta, et son front s'obscurcit, comme traversé d'un souvenir sinistre. — Écoutez, lui dit-il, il n'est pas besoin de tant dissimuler, je vois que vous êtes un *gavot*.

— Si vous m'appelez gavot, répondit Pierre, je suis en droit de vous dire que je vous connais pour un *dévorant*, et telles sont mes idées, que je ne reçois pas plus votre épithète comme une injure, que je ne prétends vous injurier en vous donnant l'épithète qui vous convient.

— Vous voulez politiquer, repartit l'étranger, et je vois à votre prudence que vous êtes un vrai fils de Salomon. Eh bien! moi, je me fais gloire d'être du saint devoir de Dieu, et par conséquent je suis votre supérieur et votre ancien; vous me devez le respect, et vous allez faire acte de soumission. A cette condition les choses se passeront tranquillement entre nous.

— Je ne vous ferai aucune soumission, répondit Pierre, fussiez-vous maître Jacques en personne.

— Tu blasphèmes? s'écria l'étranger; en ce cas, tu n'appartiens à aucune société constituée. Tu n'as pas de *devoir*, ou bien tu es un révolté, un indépendant, un *Renard de liberté*, ce qu'il y a de plus méprisable au monde.

— Je ne suis rien de tout cela, répondit Pierre en souriant.

— Gavot, gavot, en ce cas! s'écria l'étranger en frappant du pied. Écoutez, qui que vous soyez, *coterie*, *pays*, ou *monsieur*, vous n'avez pas envie de vous battre, ni moi non plus; et j'aime à croire que ce n'est pas plus poltronnerie de votre part que de la mienne. Je sais qu'il est parmi les gavots des gens assez courageux, et que la prudence n'est pas chez tous, sans exception, un faux semblant de sagesse pour cacher le manque de cœur. Quant à moi, vous ne supposerez pas que je sois un lâche, quand je vous aurai dit mon nom, et je vais vous le dire; vous n'êtes peut-être pas sans avoir entendu parler de moi *sur le tour de France*. Je suis Jean Sauvage, dit *La terreur des gavots de Carcassonne*.

— Vous êtes, dit Pierre Huguenin, tailleur de pierres, *compagnon passant*. J'ai entendu parler de vous comme d'un homme brave et laborieux; mais on vous reproche d'être querelleur et d'aimer le vin.

— Et si vous connaissez si bien mes défauts, reprit Jean Sauvage, vous devez savoir aussi la malheureuse aventure qui m'est arrivée à Montpellier, avec un jeune homme qui s'était avisé de vouloir me dire mes vérités.

— Je sais que vous l'avez tellement maltraité qu'il en est resté estropié; et que, si les compagnons des deux partis n'eussent eu la générosité de garder le secret sur cette affaire, l'autorité vous en eût fait cruellement repentir, au défaut de votre conscience.

Le dévorant, outré de la liberté avec laquelle Pierre lui parlait, devint pâle de rage et leva de nouveau sa canne. Pierre, saisissant la sienne, attendait avec une bravoure froide et réfléchie l'explosion de cette fureur. Mais tout à coup, le tailleur de pierres laissa retomber sa canne, et son visage prit une expression noble et douloureuse.

— Sachez, monsieur, dit-il, que j'ai bien expié un moment de délire; car si je suis bouillant et irritable, sachez que je ne suis pas une bête brute, un animal cruel, comme il plaît sans doute à vos gavots de le faire croire. J'ai pleuré amèrement ma faute, et j'ai tout fait pour la réparer. Mais le jeune homme que j'ai estropié n'en est pas moins hors d'état de travailler pour le reste de ses jours, et je ne suis pas assez riche pour nourrir son père, sa mère et ses sœurs, dont il était l'unique soutien. Voilà donc toute une famille malheureuse à cause de moi, et les secours que je lui envoie, en travaillant de toutes mes forces, ne suffisent pas à lui procurer l'aisance qu'elle aurait dû avoir. Car, moi aussi j'ai des parents, et la moitié de ce que je gagne leur appartient. Voilà pourquoi, travaillant pour deux familles, je n'amasse rien pour moi-même; et l'on me fait passer pour ivrogne et dépensier sans se douter des efforts que j'ai faits pour me corriger, et du triomphe que j'ai remporté sur

mes mauvais penchants. Maintenant que vous savez mon histoire, vous ne serez plus étonné de ce qui me reste à vous dire. J'ai fait serment de ne jamais chercher querelle à personne, et de tout faire pour éviter de nouveaux malheurs. Cependant, je ne puis me résigner à passer pour lâche, et l'honneur de mon devoir, la gloire des enfants de maître Jacques, doit l'emporter sur mes scrupules. Vous venez de me parler avec une assurance que je ne veux pas châtier et que je ne puis cependant subir. Consentez, non pas à me dire qui vous êtes, puisque vous semblez avoir des raisons pour le cacher, mais avouez au moins, par une simple déclaration, qu'*il n'y a qu'un devoir*, et que ce devoir est le plus ancien de tous.

— S'il n'y en a qu'un, répondit Pierre en souriant, il est évident qu'il n'en est pas de plus ancien ; et si vous exigez que je reconnaisse le vôtre pour le plus ancien de tous, c'est me forcer à reconnaître qu'il n'est pas le seul.

Le dévorant fut singulièrement mortifié de cette raillerie, et toute sa colère se ralluma.

— Je reconnais bien là, dit-il en se mordant les lèvres, l'insupportable dissimulation de votre société. Vous avez pourtant bien compris ma proposition, et vous savez bien que je connais l'existence des faux devoirs qui prennent insolemment le même titre que nous. Mais soyez sûr que nous n'y consentirons jamais, et que les gavots cesseront de se dire compagnons du devoir, ou qu'ils auront à se repentir de l'avoir fait.

— Ils ne se donnent pas ce nom, répondit Pierre ; ils se nomment compagnons du *devoir de liberté*, afin précisément qu'on ne les confonde pas avec vous autres dévorants, qui n'êtes partisans d'aucune liberté, comme chacun sait.

— Et vous, vous êtes partisans de la liberté de voler le nom et les titres des autres. C'est de quoi il faudra pourtant vous abstenir. Nous vous ferons la guerre jusqu'à la mort, ou jusqu'à ce que vous vous soyez soumis à vous intituler *compagnons de liberté*, tout simplement.

— Je vous avoue que si cela dépendait de moi, répondit Pierre, on ne se disputerait pas pour si peu de chose. Le mot de liberté est si beau qu'il me paraîtrait bien suffisant pour illustrer ceux qui le portent sur leur bannière. Mais je ne crois pas que les choses s'arrangent ainsi, tant que votre parti le réclamera avec des injures et des menaces. Ainsi, quant à ce qui me concerne, soyez sûr qu'aucun compagnon, d'aucun devoir que ce soit, ne me contraindra jamais, par de tels moyens, à proclamer l'ancienneté et la supériorité de son parti sur un parti quelconque.

—Ah çà, vous n'êtes donc pas compagnon? Je vois que, depuis une heure, vous me raillez, et que vous n'avez de préférence pour aucune couleur. Ceci me prouve que vous êtes un indépendant ou un révolté; peut-être même avez-vous été chassé de quelque société pour votre mauvaise conduite. Je saurai vous reconnaître, et, s'il en est ainsi, vous démasquer en quelque lieu que je vous trouve.

— Toutes vos paroles sont hostiles, et pourtant je reste calme, vos discours respirent la haine et ne provoquent pas la mienne, vous menacez, et n'obtenez de moi qu'un sourire : quiconque, sans nous connaître, nous verrait ainsi, en présence l'un de l'autre, ne serait pas porté à vous considérer comme le plus noble et le plus sage des deux. Je ne comprends pas, qu'au lieu de chercher votre gloire dans des paroles de malédiction et des actes de violence, vous ne la cherchiez pas dans des pratiques sages et des sentiments d'humanité.

— Vous êtes un beau parleur, à ce que je vois. Eh bien! soit; je ne hais pas les gens instruits, et j'ai cherché moi-même à secouer le poids de mon ignorance; j'ai orné ma mémoire des meilleures chansons de nos poëtes, et quoique je n'accepte pas l'esprit des vôtres, je rends justice aux talents de quelques-uns de vos chansonniers. Je sais que si nous avons *Va-sans-Crainte de Bordeaux*, *Vendôme-La Clef des cœurs*, et tant d'autres, vous avez *Marseillais-Bon-Accord*, *Bordelais-La Prudence*, *Bourguinon-La Fidélité*, *Nantais-Prêt à bien faire*, etc., qui ne sont pas sans talent. Mais j'ai reconnu avec chagrin, je l'avoue, qu'il était impossible d'être à la fois *auteur* et bon ouvrier. Il faut apprendre, pour rimer, bien des choses qui demandent du temps et qui en font perdre par conséquent. C'est à cause de vos belles paroles que je crains que vous ne soyez un homme perdu de dettes, ayant rompu son ban ou trahi son devoir, un *brûleur*, en un mot.

—Cette crainte ne m'inquiète pas, répondit Pierre nous nous rencontrerons peut-être ailleurs et dans des relations plus cordiales que vos manières actuelles n'en marquent le désir. Vous plaît-il maintenant de me laisser partir? je ne puis m'arrêter plus longtemps.

— Vous êtes un homme fort prudent, repartit l'obstiné tailleur de pierres; mais je le suis aussi, et ne me soucie pas de compromettre ma réputation en vous laissant continuer votre chemin de la sorte.

—Voulez-vous me dire en quoi une rencontre paisible avec un compagnon qui voyage pourrait nuire à votre honneur?

—Les gavots sont si arrogants envers nous (surtout hors de notre présence!) qu'ils ne manquent jamais de dire qu'ils ont fait baisser le ton à quelqu'un des nôtres, en les rencontrant sur le *tour de France*. Quand ils n'ont pu faire preuve de courage en public, ils se vantant de prouesses qui n'ont pas eu de témoins.

— Les dévorants ne se vantent-ils pas aussi quelquefois? N'avez-vous dans votre société ni imposteurs,

ni faux braves? Vous êtes bien heureux, en ce cas!

— Sans doute, il y a partout de mauvaises têtes et de mauvaises langues; mais vous n'avez rien à craindre de mes propos, puisque vous me connaissez par mon nom, tandis que vous refusez de me dire le vôtre. Qui me répondra de votre sincérité. Qui vous empêchera de dire à Blois, où vous allez sans doute : J'ai rencontré sur mon chemin *La terreur des gavots*, *de Carcassonne*, et je l'ai humilié en paroles sans qu'il ait osé me répondre? ou bien : J'ai refusé le topage à un *compagnon passant*, et, comme il insistait, je lui ai fait mordre la poussière? — Je me soucie peu de l'opinion de vos associés, mais je ne puis me passer de l'estime des miens. Et que penseraient-ils de moi, si de pareils faits leur étaient rapportés? Déjà n'a-t-on pas cherché à me nuire? N'a-t-on pas dit que depuis l'affaire de Montpellier, des remords exagérés avaient abattu mon courage? c'est pour cela que, malgré le chagrin que j'en éprouve, je suis forcé, pour garder mon honneur, à ne pas transiger avec vous autres. Voyons, finissez-en! faites-vous connaître.

— Mon nom ne vous donnera aucune garantie, répondit Pierre. Il n'est pas illustre comme le vôtre. Mais si mon silence engendre vos soupçons, je consens à parler, vous déclarant que je n'entends pas, en cela, me rendre à un ordre de votre part, mais au conseil de ma raison. Je me nomme Pierre Huguenin.

— Attendez donc! n'est-ce pas vous que l'on a surnommé l'*Ami-du-trait*, à cause de vos connaissances en géométrie? N'avez-vous pas été premier compagnon à Nîmes?

— Précisément. Nous serions-nous rencontrés déjà?

— Non; mais vous quittiez cette ville comme j'arrivais, et j'ai entendu parler de vous. Vous êtes un habile menuisier, à ce qu'on dit, et un bon sujet : mais vous êtes un gavot, l'ami, un vrai gavot!

— Et vous, répondit Pierre Huguenin, je vous connais maintenant, vous êtes un homme de cœur. Vos remords pour l'affaire de Montpellier, et les secours que vous envoyez à la famille d'*Hippolyte le Sincère*, me l'ont prouvé. Mais vous êtes rempli d'orgueil et de préjugés, et si vous ne secouez pas ces liens misérables, vous vous préparerez bien d'autres regrets.

— Vous prononcez un nom qui réveille bien des souffrances, reprit Sauvage. Si on m'eût laissé faire, j'aurais abjuré mon nom : *La terreur des gavots*, pour un nom qui me passa par la tête dans ce temps-là. Je voulais m'appeler *Le cœur brisé*. Le Devoir ne le permit pas, et il fit bien, car on se serait moqué de moi.

— C'est possible; mais moi, je vous estime pour en avoir eu la pensée.

— Si vous n'étiez pas de *Salomon*, vous ne seriez pas si touché de cela. Si j'avais tué un *renard du père Soubise*, vous y seriez fort indifférent, et pourtant je ne me le reprocherais pas moins.

— Je vous trouverais aussi coupable de l'avoir fait, et je vous estimerais également de le réparer comme vous faites.

— D'où vient cela? Vous êtes donc mécontent de vos gavots?

— Nullement. Mais je suis, comme vous, le fils d'un père plus humain et plus illustre que Salomon ou Jacques.

— Que voulez-vous dire? Y a-t-il une nouvelle société qui se vante d'un plus fameux fondateur que les nôtres?

— Oui. Il y a une plus grande société que celle des gavots ou des dévorants : c'est la société humaine. Il y a un maître plus illustre que tous ceux du Temple, et tous les rois de Jérusalem et de Tyr : c'est Dieu. Il y a un devoir plus noble, plus vrai, que tous ceux des initiations et des mystères : c'est le devoir de la fraternité entre tous les hommes.

Jean le dévorant resta interdit, et regarda Pierre le gavot d'un air moitié méfiant, moitié pénétré. Enfin il s'approcha de lui et fit le geste de lui tendre la main; mais il ne put s'y résoudre et la retira aussitôt.

— Vous êtes un homme singulier, lui dit-il, et les paroles que vous me dites m'enchaînent malgré moi. Il me semble que vous avez beaucoup réfléchi sur des choses dont je n'ai pas eu le temps de m'occuper, et qui, cependant, m'ont tourmenté comme des cris de la conscience. Si vous n'étiez pas un gavot, il me semble que je voudrais vous connaître intimement et vous faire parler de ce que vous savez; mais mon honneur me défend de contracter amitié avec vous. Adieu! puissiez-vous ouvrir les yeux sur les abominations de votre devoir de liberté, et venir à nous qui, seuls, possédons l'ancien, le véritable, *le très-saint devoir de Dieu!* Si vous aviez pris la bonne voie, j'aurais été heureux de vous y faire admettre et de vous servir de répondant et de parrain. Votre nom eût été : Pierre *le Philosophe*.

Ainsi se quittèrent les deux compagnons, chacun emportant la pensée, quoique chacun à un degré différent, que ces distinctions et ces inimitiés du compagnonnage étouffaient bien des lumières et brisaient bien des sympathies.

CHAPITRE VIII.

Vers le soir, Pierre Huguenin arriva sur les bords de la Loire. A la vue de ce beau fleuve qui promenait mollement son cours paisible au milieu des prairies, il se sentit tout à coup comme soulagé de la pesante chaleur du jour, et il marcha quelque temps sur le sable fin, par un sentier tracé dans les oseraies de la rive. Il apercevait déjà, dans le lointain, les noirs

clochers de Blois et les hautes murailles du sombre château où périrent les Guises, et d'où s'évada, plus tard, Marie de Médicis, prisonnière de son fils. Mais en vain il doubla le pas; il vit bientôt qu'il lui serait impossible d'arriver avant l'orage. Le ciel était chargé de lourdes nuées, dont les eaux reflétaient la teinte plombée. Les osiers et les saules du rivage blanchissaient sous le vent, et de larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Il se dirigea vers un massif d'arbres, afin d'y chercher un abri, et bientôt, à travers les buissons, il distingua une maisonnette assez pauvre, mais bien tenue, qu'à son bouquet de houx, il reconnut pour un de ces gîtes appelés *bouchons* dans le langage populaire.

Il y entra, et à peine eut-il passé le seuil, qu'il fut accueilli par une exclamation de joie. — *Villepreux, l'ami-du-Trait!* s'écria l'hôte de cette demeure isolée: sois le bienvenu, mon enfant! — Surpris de s'entendre appeler par son nom de gavot, Pierre, dont les yeux n'étaient pas encore habitués à l'obscurité qui régnait dans la cabane, répondit : J'entends une voix amie, et pourtant je ne sais où je suis. — Chez ton compagnon fidèle, chez ton frère de *liberté*, répondit l'hôte en s'approchant de lui les bras ouverts : chez *Vaudois la Sagesse!*

— Chez mon ancien, chez mon vénérable! s'écria Pierre en s'avançant vers le vieux compagnon, et ils s'embrassèrent étroitement; mais aussitôt Pierre recula d'un pas, en laissant échapper une exclamation douloureuse; *Vaudois la Sagesse* avait une jambe de bois.

— Eh mon Dieu, oui! reprit le brave homme, voilà ce qui m'est arrivé en tombant d'un toit sur le pavé. Il a fallu laisser là l'état de charpentier, et ma jambe à l'hôpital. Mais je n'ai pas été abandonné. Nos braves frères se sont cotisés, et du fruit de leur collecte, j'ai pu acheter un petit fonds de marchand de vin, et louer cette baraque, où je fais mes affaires tant bien que mal. Les pêcheurs de la Loire et les fromagers de la campagne ne manquent guère de boire ici un petit coup en s'en revenant chez eux, quand ils ont fait leurs affaires au marché de Blois. Ceux-là m'appellent *la jambe de bois;* mais nos anciens amis, les bons compagnons qui résident dans le pays, et qui viennent souvent, le dimanche, manger du poisson frais et boire le vin du coteau sous ma ramée de houblon, appellent mon bouchon le *berceau de la sagesse.* Ce sont des jours de fête pour moi. Tout en leur versant, avec modération, mon nectar à deux sous la pinte, je leur prêche la sagesse, l'union, le travail, l'étude du dessin; et ils m'écoutent avec la même déférence qu'autrefois; nous chantons ensemble nos vieilles ballades, la gloire de Salomon, les bienfaits du beau devoir de liberté et du beau tour de France, les malheurs de nos pères en captivité, les adieux au pays, les charmes de nos maîtresses... Ah! pour ces chansons-là, je ne les chante plus avec eux; Cupidon et la jambe de bois ne vont guère de compagnie : mais je souris encore à leurs amours, et je ne proscris de nos doux festins que les chants de guerre et les satires; car la sagesse n'est pas boiteuse, et la mienne marche toujours sur ses deux jambes. Tu vois que je ne suis pas si malheureux!

— Mon pauvre Vaudois! répondit Pierre, je vois avec plaisir que vous avez conservé votre courage et votre bonté. Mais je ne puis me faire à l'idée de cette jambe qui ne vous portera plus sur les échelles et sur les poutres de charpente. Vous, si bon ouvrier, si habile dans votre art, si utile aux jeunes gens de la profession!

— Je leur suis encore utile, répondit Vaudois la Sagesse; je leur donne des conseils et des leçons. Il est rare qu'ils entreprennent un ouvrage de quelque importance sans venir me consulter. Plusieurs m'ont offert de me payer un cours de dessin, mais je le leur fais gratis. Il ferait beau voir qu'après s'être cotisés pour me procurer mon établissement, ils ne me trouvassent pas reconnaissant et désintéressé envers eux! C'est bien assez, c'est déjà trop, qu'ils payent ici leur écot. Aussi, comme je suis content, comme je suis fier quand j'en vois qui passent devant ma porte, et qui refusent d'entrer, faute d'argent dans la poche! Cela arrive bien quelquefois, alors je les prends au collet, je les force de s'asseoir sous mon houblon, et, bon gré, mal gré, il faut qu'ils mangent et qu'ils boivent. Brave jeunesse! que d'avenir dans ces âmes-là!

— Un avenir de courage, de persévérance, de talent, de travail, de misère et de douleur! dit Pierre en s'asseyant sur un banc et en jetant son paquet sur la table avec un profond soupir.

— Qu'est-ce que j'entends là? s'écria la jambe de bois; oh! oh! je vois que mon fils *l'Ami-du-trait* manque à la sagesse! Je n'aime pas à voir les jeunes gens mélancoliques. Vous avez besoin de passer une heure ou deux avec moi, pays Villepreux; et, pour commencer, nous allons goûter ensemble.

— Je le veux bien; la moindre chose me suffira, répondit Pierre en le voyant s'empresser de courir à son buffet.

— Vous ne commandez pas ici, mon jeune maître, reprit avec enjouement le charpentier. Vous ne ferez pas la carte de votre repas; car vous n'êtes pas à l'auberge, mais bien chez votre ancien, qui vous invite et vous traite.

Alors la jambe de bois, avec une merveilleuse agilité, se mit à courir dans tous les coins de sa maison et de son jardin. Il tira de sa poissonnerie deux belles tanches qu'il mit dans la poêle; et la friture commença de frémir et de chanter sur le feu, tandis que la pluie battait les vitres en cadence, et que la Loire, bouleversée par l'ouragan, mugissait au dehors.

Pierre voulait empêcher son hôte de prendre tous ces soins; mais quand il vit qu'il avait tant de plaisir à lui faire fête, il l'aida dans ses fonctions de maître d'hôtel et de cuisinier.

Ils allaient se mettre à table, lorsqu'on frappa à la porte.

— Allez ouvrir, s'il vous plaît, dit Vaudois à son hôte, et faites les honneurs de la maison.

Mais il faillit laisser tomber le plat fumant qu'il tenait dans ses mains, lorsqu'il vit l'*Ami-du-trait* et le nouvel arrivant sauter au cou l'un de l'autre avec transport. Ce voyageur, couvert de boue et trempé jusqu'aux os, n'était rien moins que l'excellent compagnon menuisier Amaury, dit *Nantais le Corynthien,* un des plus fermes soutiens du devoir de liberté, l'ami le plus cher de Pierre Huguenin, en outre un des plus jolis garçons qu'il y eût *sur le tour de France.*

— C'est donc le jour des rencontres! s'écria Vaudois, à qui Pierre avait conté son aventure avec *la Terreur des gavots de Carcassonne.* Voici un de nos frères, sans doute, car vous vous donnez une accolade de bien bon cœur.

Aussitôt que le bon Vaudois sut que son hôte était l'ami de Pierre et l'enfant de son *devoir,* il fit flamber son feu, invita le Corynthien à s'approcher, et lui prêta même une veste, de peur qu'il ne s'enrhumât, pendant qu'il faisait sécher la sienne.

Tandis que le jeune homme se réchauffait, car toute pluie d'orage est froide malgré l'été, le soleil reparaissait aux cieux assombris, la nuée s'envolait lentement vers l'est, et l'arc-en-ciel, répété dans la Loire, élevait un pont sublime, de l'onde au firmament. Bientôt le temps fut si pur, l'air si doux, et la terre si riante, après cette généreuse ondée, que les heureux compagnons mirent le couvert sous la ramée. Quelques gouttes de pluie tombèrent bien, du calice des fleurs humides, sur le pain des voyageurs; mais il ne leur en parut pas moins bon. Les chèvrefeuilles du père Vaudois exhalaient un doux parfum, son merle apprivoisé chantait d'une voix mélodieuse sur le buisson voisin, le soleil s'abaissait vers l'horizon, la Loire était en feu, et les poissons y traçaient mille cercles étincelants. Cette belle soirée, la joie de retrouver deux amis si parfaits, l'animation qu'un vin, peu délicat sans doute, mais naturel et pur de toute fraude, faisait circuler dans les veines, les sages propos de Vaudois, les aimables épanchements d'Amaury, tout contribuait à élever aux plus hautes régions les nobles pensées de Pierre Huguenin, ou de *Villepreux, l'Ami-du-trait,* comme l'appelaient ses compagnons.

Mais à mesure que la nuit se faisait autour de lui, il redevint triste. Sa voix ne se mêla plus à celle de ses deux amis pour fêter *l'heureuse rencontre,* les *douceurs de la vie errante,* la *gloire de la menuiserie,* et tous ces beaux textes qui inspirent aux compagnons des chants si naïfs et souvent si poétiques. Amaury, qui l'avait vu souvent rêveur, ne s'en étonna guère; mais Vaudois, qui était un homme du bon vieux temps, et qui ne comprenait rien à la mélancolie, lui fit reproche de la sienne.

— Jeune homme, lui dit-il, pourquoi ton front s'est-il obscurci en même temps que l'horizon? Crois-tu que le soleil ne se lèvera pas demain? L'amitié n'a-t-elle de pouvoir sur toi que pendant une heure? As-tu trop d'esprit et de science pour te complaire à la gaieté de tes pareils? Voyons! pourquoi ces soupirs qui t'échappent, et ces regards qui se détournent de nous? As-tu quelque chagrin? Tu nous as dit qu'au retour de tes voyages, tu avais retrouvé ton vieux père en bonne santé, que vous viviez en bonne intelligence, que l'ouvrage ne vous manquait pas : que peux-tu donc désirer?

— Je l'ignore, répondit Pierre. Je n'ai point à me plaindre du sort, et pourtant je ne me sens pas heureux comme je l'étais avant de quitter mon village, et comme je l'ai été durant les premières années de mon tour de France. Depuis que j'ai regardé dans d'autres livres que ceux qui concernent exclusivement ma profession, je me suis senti agité, tantôt de joies exaltées, tantôt de souffrances amères. Je puis me rendre à moi-même ce témoignage, que je ne me suis point abandonné à ces vaines émotions; mais je les ai ressenties profondément, et je ne m'en suis jamais bien relevé. Je pense à trop de choses pour m'absorber dans la jouissance d'une seule. Les honnêtes plaisirs du repos, et l'enjouement d'une société aussi aimable que la vôtre, ne sauraient captiver mon âme au delà d'un certain temps; c'est un tort, c'est une maladie, c'est peut-être un vice. Mais je sens toujours au dedans de moi quelque chose qui me presse et me domine; j'entends une voix qui me dit tout bas : Marche, travaille; ne t'arrête pas ici, ne te contente pas de cela; tu as tout à apprendre, tout à faire, tout à conquérir, pour remplir ta vie comme tu le dois. Mais dès que je me remets à l'œuvre, un abattement affreux, une crainte mortelle s'emparent de moi. La voix me dit : Que fais-tu là? à quoi sert ta peine? où tendent tes efforts? crois-tu être plus habile qu'un autre? espères-tu changer ta destinée en usant tes forces et tes jours à ce travail grossier? ton avenir est-il si magnifique qu'il faille lui sacrifier la jouissance du présent? Et, dans cette alternative d'ardeur et de dégoût, ma vie s'écoule comme un rêve confus dont ma mémoire ne fixe aucune phase, mais dont la fatigue seule se fait sentir. O mes amis! expliquez-moi ce mal qui me ronge. Si je suis coupable (et je le crois, car je ne suis pas sans remords), éclairez-moi, et remettez-moi dans le bon chemin.

Amaury le Corinthien avait écouté ce discours avec une tristesse sympathique , et Vaudois avec une

stupeur profonde. Le jeune homme comprenait cette souffrance sans la partager. Moins initié que l'Ami-du-trait aux angoisses de la réflexion, il l'était assez néanmoins pour connaître la cause de son mal; mais l'invalide, philosophe par nature, tranquille par bon sens, et content par habitude, ne pouvait s'expliquer l'inquiétude qui s'attache à la nouvelle génération.

— Il faut que ta conscience ait quelque chose de trop lourd à porter, lui répondit-il, ou que ton amour pour l'étude t'ait conduit à l'ambition. J'ai connu quelques jeunes gens avides, qui, à force de vouloir s'élever au-dessus de leur position, sont restés au-dessous de ce qu'ils eussent été avec plus de simplicité et de résignation. Je crois, mon pauvre Villepreux, que tu désires la richesse ou la réputation outre mesure. Tu veux que ton nom domine tous les noms *illustres* du tour de France; ou bien tu rêves une fortune, une belle maison, des terres, une grosse maîtrise. Tout cela peut t'arriver, puisque tu as du talent, du zèle, un père bien établi, un petit héritage à recueillir, ainsi que tu l'avoues toi-même. Tant d'avantages devraient suffire à ton contentement. Mais ceci est une chose que j'ai remarquée souvent et que je ne puis comprendre : plus l'homme possède, plus il désire; plus il réussit, plus il veut entreprendre ; et plus il a renversé d'obstacles, plus il s'en crée de nouveaux. C'est peut-être un bienfait de la Providence que d'ôter le désir à ceux qui n'ont point sujet d'espérer. Parle-moi des gueux pour être *stoïciens*. J'ai ouï dire que le fondateur de cette morale fut un esclave. J'ai oublié son nom; mais ce fut bien un vrai pauvre diable, puisqu'il eut tant de raison et de patience. Allons ! c'est bien certain : la richesse est un grand mal, la science un grand poison, le génie une mauvaise fièvre. Et pourtant, il faut de tout cela, et tous tant que nous sommes nous courons après.

Quand Vaudois la Sagesse eut prononcé cet arrêt que Pierre écouta avec tristesse et recueillement, Amaury, consulté par les regards de son ami, prit la parole à son tour.

— Moi, sans vous offenser, dit-il, je pense que l'ambition n'est pas un mal, et que le succès n'est point un crime. Pourquoi étudions-nous? c'est pour avancer dans la science; et quand nous en tenons un peu, nous l'appliquons à l'édifice de notre fortune. Et pourquoi cherchons-nous à nous enrichir? c'est pour arriver au repos. Otez-nous tous ces désirs, tous ces besoins : que sommes-nous? des ignorants, des paresseux, quand nous ne sommes que cela; car la grossièreté engendre le vice, et qui dit fainéant parmi nous, dit un ivrogne, un débauché, un brutal, un *sans cœur*. Voyons, père Vaudois! vous voici arrivé au repos : votre infirmité vous prive de votre travail; mais l'estime de vos frères vous a restitué ce qui vous était dû, ce que vous eussiez acquis par vous-même : c'est justice. Vous voilà dans une sorte de bien-être qui est légitime, et que vous pouvez regarder comme votre propre ouvrage, puisque l'homme qui travaille bien et qui se conduit bien a droit à une récompense. Dites-nous à quoi vous passez votre temps désormais, et ce qui occupe votre esprit aux heures où la clientèle ne vous tient pas en haleine. Vous lisez, car voilà des livres sur un rayon. Vous tracez des plans de charpente, car voici de jolis modèles et de bons lavis de trait. Vous vous livrez à la poésie, car vous avez recueilli avec soin tous les vieux chants de votre *devoir;* vous les savez par cœur, et voilà des cahiers écrits de votre main (et très-bien écrits, vraiment !), où vous avez restitué aux vieux auteurs tout ce que la mauvaise mémoire, ou l'ignorance des chanteurs vulgaires, avait mutilé et corrompu. Vous ne vous êtes donc pas arrêté au milieu de votre vie pour obéir tristement à la fatalité qui vous faisait impotent, solitaire, inutile, désolé. Vous avez, au contraire, fait un nouveau bail avec l'avenir; vous avez cultivé votre intelligence, soigné votre écriture et perfectionné votre orthographe, orné votre mémoire, étudié la science, la morale, et même la politique; car j'ai vu tout cela en vous. Enfin, vous avez obéi à une secrète ambition qui vous défendait de subir l'arrêt de l'adversité, et qui ne se fût pas contentée des plaisirs de la table et des profits du petit négoce. Vous êtes donc un ambitieux, un rêveur, un fou, vous aussi, avec toute votre sagesse. Voyons, répondez à cela, mon philosophe!

— Villepreux, ton ami parle comme un livre, dit le Vaudois, un peu flatté intérieurement des éloges qu'il recevait sous forme de dilemme; et je vois bien qu'il a raison, car je m'ennuierais cruellement dans ma solitude, si je n'avais pas le goût des livres, des chansons anciennes et nouvelles, des almanachs, et des conversations instructives avec les voyageurs qui s'arrêtent sous mon berceau. Mais pourquoi trouvé-je tant d'amusement à tout cela? Je veux bien être ambitieux, mais vous conviendrez que je ne suis pas triste? Les souffrances dont parle l'Ami-du-trait, je ne les ai jamais éprouvées; je n'ai été malheureux qu'une fois dans ma vie : c'est lorsque j'ai vu ma pauvre jambe sortir de mon lit sans moi, et que je me suis dit que mes bras et ma tête ne me serviraient plus de rien. Mais les amis sont venus, et m'ont prouvé que cela servirait encore, et j'en ai bien rappelé! Cependant un regret, un désir, m'agitent. Je voudrais revoir ma montagne, mon pays de Vaud, ma Suisse, quoique je n'y connaisse plus quasi personne. Mais enfin c'est un rêve, et, lié que je suis au rivage de la Loire, par la reconnaissance et l'amitié, je soupire bien un peu. Je regarde les nuages du couchant qui s'amoncellent là-bas en grosses masses blanches, dorées, argentées, pourprées, comme le Mont-Blanc. Voici, dans mon jardin, un ruisseau que

j'ai creusé moi-même et qui s'appelle le Rhône. Cette butte où j'ai planté des rosiers et des lilas, c'est le Jura. Tout cela m'amuse et me console. J'ai quelquefois une larme au bord des yeux; et puis je fais quelques vers, et je les chante; et je suis heureux, au bout du compte. Il y a donc deux sortes d'ambition : une qui souffre toujours et ne se contente de rien; une autre qui réjouit l'âme et s'arrange de peu. Ne saurais-tu prendre la mienne, *pays Villepreux?*

— Vous avez dit tous deux des choses bien vraies, reprit Pierre Huguenin, et pourtant aucun de vous n'a mis le doigt sur la plaie. Je ne suis pas meilleur chirurgien que vous, et mon cœur saigne sans que je sache d'où s'échappent le sang, l'espoir, et la vie. Pourtant je puis, devant Dieu et devant vous, faire un serment: c'est que je ne désire rien au delà de ma condition, si ce n'est quelques heures de plus par semaine pour me livrer à la rêverie et à la lecture. Ni gloire, ni richesse ne me tente, je le jure encore et sur l'honneur! Pensez-vous que la légère privation dont je me plains suffise à me rendre malheureux? Je ne le crois pas. Le mal a sa source plus haut. Peut-être ce mystère s'éclaircira-t-il avec le temps. Jusque-là je souffrirai en silence, je vous le promets, et je ne chercherai jamais à décourager les autres.

CHAPITRE IX.

Quand la nuit fut tout à fait tombée, Pierre se disposa à partir pour Blois avec Amaury, qui s'y rendait aussi. Il n'avait pas voulu troubler l'entretien philosophique du souper par la préoccupation de ses propres affaires; mais il lui tardait de se trouver seul avec son ami. Le Vaudois les supplia tous deux de passer la nuit sous son toit; mais ils alléguèrent que tous leurs moments étaient comptés. Le Corinthien promit que, s'il s'arrêtait à Blois, comme il en avait le dessein, il reviendrait souvent vider une bouteille de bière sous le Berceau de la Sagesse; et Pierre, qui songeait à reprendre le plus tôt possible le chemin de son village, s'engagea à s'arrêter quelques instants au retour, pour serrer, au passage, la main du vieux charpentier. L'orage avait inondé, en plusieurs endroits, l'oseraie où serpente le chemin. L'invalide leur en enseigna un plus sûr, et les guida lui-même pendant un quart de lieue, marchant devant eux avec une agilité et une adresse remarquables. Quand il les eut mis sur la route, il leur souhaita le bonsoir et la bonne chance.

—Allons, leur dit-il, je vous reverrai bientôt; car, certes, vous allez tous deux rester à Blois. J'irai vous y voir, si vous ne venez pas chez moi. Je ne vais pas souvent à la ville, mais il y a des occasions... et celle qui se prépare...

— Quelle occasion? demanda l'Ami-du-trait.

— C'est bon, c'est bon, repartit Vaudois. Vous avez raison de ne pas parler de cela. Je ne suis pas de votre métier, et je suis censé ne rien savoir. J'estime la discrétion, et ne veux point la confondre avec la méfiance en ce qui me concerne ; quoique, après tout, quand on est du même devoir, on pourrait bien se confier certaines choses... N'importe! l'affaire est encore secrète, et vous ferez bien de n'en pas causer avant qu'elle éclate. Au revoir donc, et le grand Salomon soit avec vous! La lune est levée; prenez à droite, et puis à gauche, et puis tout droit jusqu'à la chaussée.

Il leur serra la main, et reprit le chemin de sa baraque. Mais les deux amis entendirent longtemps sa voix mâle et accentuée chanter, en se perdant peu à peu, ces derniers couplets d'une longue et naïve chanson dont il était l'auteur :

Jadis sur le beau tour de France,
Je promenais mes pas errants.
Je n'allais point en diligence,
J'avais deux jambes et vingt ans.
J'avais alors bonne prestance,
Travail, amour, et l'âge heureux ;
Je n'ai gardé que l'espérance,
Bon pied, bon œil et cœur joyeux.

Amis, sur ce beau tour de France,
J'ai bien lassé mes pieds poudreux ;
Dans les chantiers de la Provence,
J'ai fatigué mes bras nerveux ;
Dans les *rêves de la science*,
J'ai consumé mon âge heureux :
Dans les bras de la Providence,
Je repose mon cœur pieux.

— Digne et brave homme! dit Pierre en s'arrêtant pour l'entendre encore. Amaury, Amaury, n'est-ce pas une belle chose que la chanson d'un homme de bien? Cette voix mâle et forte qui remplit la campagne, jetant ses rimes sans art à tous les échos, n'est-elle pas comme l'hymne de triomphe de la conscience? Tenez, nous voici sur la chaussée : cette belle voiture qui roule légèrement emporte-t-elle des cœurs aussi purs, répand-elle des chants aussi suaves? Non! pas une voix humaine ne s'échappe de cette maison ambulante, où toutes les aises de la vie accompagnent le riche. Voici un marchand voyageant sur un bon et fort cheval; il porte une lourde valise, et la crosse de ses pistolets brille au clair de la lune. Voyez pourtant! il nous craint, il nous soupçonne... Il retient la bride de son cheval, et prend l'autre revers du chemin, pour éviter de passer près de nous. Son cheval est chargé d'or, et son âme de soucis; sa marche est inquiète et silencieuse. Pauvre trafiquant, entends-tu cette cadence joyeuse, là-bas au fond du ravin de la Loire? Supposes-tu que ce chant sonore soit celui d'un vieillard invalide, sans famille, sans

argent, sans armes, et sans autre appui qu'une jambe de bois et le cœur de quelques amis aussi pauvres que lui ?

— Ce que tu dis me frappe, reprit Amaury, et, je ne sais pourquoi, je me sens les yeux pleins de larmes, en écoutant cette chanson. Explique-moi ceci, Pierre, toi qui expliques tant de choses?

—Dieu est grand et l'homme aussi! répondit Pierre avec un soupir.

— Qu'entendez-vous par là? reprit son camarade.

— Il y aurait trop à dire, mon Corinthien, et le mieux sera de parler d'autre chose, dit l'Ami-du-trait en reprenant sa marche. Tu as à m'expliquer les dernières paroles que Vaudois nous disait en nous quittant. J'ignore de quelle grande affaire et de quel grand secret il voulait parler.

— Comment! s'écria Amaury, ignores-tu ce qui se passe à Blois, entre les dévorants et nous? Je pensais que tu avais reçu une lettre de convocation et que tu te rendais à l'appel de nos frères.

— Je vais à Blois pour une affaire toute personnelle, et dont la moitié est faite, ami, si je ne me flatte pas d'un vain espoir.

Ici Pierre expliqua au Corinthien le besoin qu'il avait de deux bons ouvriers, pour l'aider dans son travail, et lui fit part du désir qu'il éprouvait de commencer par lui son embauchage. Il lui vanta la beauté du travail auquel il désirait l'associer, lui fit des offres avantageuses, et le pria ardemment de ne pas les rejeter.

— Sans doute, ce serait un grand contentement pour mon cœur de travailler avec toi, lui répondit Amaury, et tes offres sont au-dessus de mes prétentions; mais tu vas juger toi-même si je puis user de ma liberté dans ce moment. Apprends donc que notre devoir de liberté va jouer la ville de Blois contre *le devoir dévorant.*

Comme tous nos lecteurs ne comprendront peut-être pas, aussi bien que Pierre Huguenin fut à portée de le faire, cette étrange révélation, nous leur expliquerons en peu de mots de quoi il s'agissait. Quand deux sociétés rivales ont établi leur devoir dans une ville, il est rare qu'elles y puissent rester en paix. La moindre infraction à la trêve tacitement consentie amène d'éclatantes ruptures. Au moindre sujet, et parfois sans sujet, on se dispute l'occupation exclusive de la ville, et la discussion se poursuit souvent des années entières, au milieu d'épisodes sanglants. Enfin, quand les disputes, les débats oratoires, et les coups, n'ont rien terminé entre partis égaux en obstination, en force et en prétentions, il y a un dernier moyen de trancher la question : c'est de jouer la ville, c'est-à-dire le droit d'occuper des lieux et d'exploiter les travaux, à l'exclusion de la partie perdante. Il y a aujourd'hui cent dix ans (ceci est un fait historique) que les tailleurs de pierre de Salomon, autrement dits *compagnons étrangers* ou *loups*, jouèrent la ville de Lyon pour cent ans contre les tailleurs de pierre de maître Jacques, dits *compagnons passants*, ou *loups-garous*. Ces derniers la perdirent, et, durant cent ans, le pacte fut observé rigoureusement. Aucun compagnon passant ne mit le pied sur le domaine des compagnons étrangers. Mais, dans ces derniers temps, le terme du traité étant expiré, les bannis se crurent en droit de revenir exploiter un pays redevenu libre. Les enfants de Salomon n'en jugèrent pas ainsi; ils trouvaient la position bonne, et prétendaient que cent ans de possession devaient leur continuer un droit imprescriptible. On parlementa, on ne s'entendit point; on se battit, l'autorité intervint pour séparer les combattants. Plusieurs champions des deux partis avaient commis de tels exploits, qu'ils furent envoyés en prison, et même aux galères. Mais la loi, ne protégeant pas et n'avouant pas ce mode d'organisation du travail en sociétés maçonniques, ne put terminer le différend. La cause est pendante devant les tribunaux secrets du compagnonnage, et il est à craindre que bien des héros du tour de France n'y sacrifient encore leur sang ou leur liberté. Espérons pourtant que les tentatives philosophiques de quelques-uns de ces compagnons, esprits éclairés et généreux, qui ont entrepris récemment le grand œuvre d'une fusion entre tous les devoirs rivaux, vaincront les préjugés qu'ils combattent et feront triompher le principe de fraternité.

Il nous reste un mot à dire sur le genre d'épreuve à laquelle on a soumis jusqu'à présent ces débats. On ne s'en remet pas au sort, mais au concours. De part et d'autre, on exécute une pièce d'ouvrage, équivalente à ce que, dans les antiques jurandes, on appelait le *chef-d'œuvre*. Tout le monde sait que, dans l'ancienne organisation par confréries ou corporations, nul ne pouvait être admis à la maîtrise, sans avoir présenté cette pièce au jugement des syndics, jurés et garde-métiers chargés de constater la capacité de l'aspirant. Hoffmann a consacré un de ses contes (celui qu'il eût pu, à bon droit, appeler lui-même son chef-d'œuvre), *Maître Martin le Tonnelier*, à poétiser cette belle phase de la jeunesse de l'apprenti, qui renferme la présentation à la maîtrise, l'exécution du chef-d'œuvre, la réception du nouveau maître, etc. Aujourd'hui que la maîtrise n'est plus un droit conquis et disputé, mais un fait libre et facultatif, on ne voit plus reparaître publiquement (1) le chef-d'œuvre que dans les défis du compagnonnage. Lorsqu'il s'agit de jouer une ville, le concours s'établit. Chaque parti choisit, parmi ses membres les plus habiles, un ou plusieurs champions qui travaillent avec ardeur à confondre l'orgueil des rivaux, par la perfection d'une

(1) On l'exige dans certains corps d'état pour la réception du compagnon.

pièce difficile, proposée au concours. Le jury est composé d'arbitres choisis indifféremment dans les divers devoirs, et quelquefois parmi des maîtres étrangers à toute société, ou d'anciens compagnons retirés de l'association et réputés intègres,. et le plus souvent parmi des gens de l'art. Leur sentence est sans appel. Quelque mécontentement, quelques secrets murmures qu'elle excite, le parti vaincu dans son représentant est forcé de quitter la place pour un temps plus ou moins long, suivant les conventions réglées avant l'épreuve.

Telle était la crise décisive où se trouvaient les devoirs de Blois à l'approche de Pierre et d'Amaury. Les gavots n'occupant Blois que depuis quelques années, soutenaient, pour s'y maintenir contre les autres sociétés plus anciennement établies, des luttes violentes. Déjà la guerre avait éclaté sur plusieurs points. Les charpentiers *drilles* ou *du père Soubise* n'étaient pas moins acharnés que les menuisiers dévorants contre les menuisiers gavots. En face de tant d'ennemis menaçants, ces derniers avaient dû songer à se préserver, du moins, de la violence des menuisiers, par la trêve que nécessite un concours; et, à l'égard des charpentiers, ils se flattaient de les tenir en respect par une attitude hautaine et courageuse. Amaury, étant un des meilleurs menuisiers parmi les gavots, avait été mandé par le conseil de son ordre, et se préparait, avec une vive émotion de crainte et de joie, à entrer en lice, avec plusieurs artisans de mérite, ses émules, contre l'élite des artistes dévorants.

Ce ne fut pas sans un peu d'orgueil qu'il en fit la confidence à son ami; mais il ajouta aussitôt avec une modestie affectueuse et sincère :

— Je m'étonne bien, cher Villepreux, d'avoir été appelé, et de voir que tu ne l'es pas; car, s'il y a un ouvrier supérieur à tous les autres, et en toutes choses, ce n'est pas le Corinthien, mais bien l'Ami-du-trait.

— Je n'accepte cet éloge que comme une douce et généreuse illusion de ton amitié pour moi, répondit Pierre. Mais quand même je serais assez fou pour croire au mérite que tu m'attribues, je serais mal fondé à me plaindre de l'oubli où on me laisse. Cet oubli, je l'ai cherché, je te l'avoue, et j'en sortirais à mon corps défendant. Lorsque, après quatre ans de pèlerinage, j'ai repris le chemin du pays, j'ai agi de manière à ce que ma retraite ne fût point remarquée sur le tour de France. Je n'ai point fait d'adieux solennels, je suis parti un beau matin après avoir rempli tous mes engagements, et m'être acquitté de tous les services rendus, par des services équivalents. Je ne pense pas que personne ait eu rien à me reprocher; et si l'on m'accuse d'un peu de bizarrerie, nul ne peut m'accuser d'ingratitude. J'avais besoin de sortir de cette vie agitée, j'avais soif de l'air natal. Tout ce qui pouvait me retenir un jour de plus, me semblait une contrainte; et depuis deux mois que je travaille auprès de mon père, je n'ai renoué aucune relation avec mes anciens amis.

— Pas même avec moi! dit Amaury d'un ton de reproche.

— Je comptais sur la Providence qui nous rassemble aujourd'hui, et j'éprouve un si grand besoin de vivre près de toi, que je ne comprends pas de plus douce joie que celle de t'emmener, si je puis. Mais écrire à ceux qu'on aime quand on souffre, n'est pas toujours un soulagement. Bien au contraire, il est certaines situations morales où l'on n'ose pas s'exprimer, de peur de se décourager soi-même ou de décourager celui qui vous est cher. Aurais-je pu d'ailleurs te faire comprendre une mélancolie que je ne comprends pas moi-même? Tu aurais eu sur mon compte les mêmes soupçons que Vaudois exprimait tantôt. Une lettre ne peut jamais remplacer l'épanchement d'une entrevue.

— Cela est vrai, dit Amaury; mais si ta conduite est naturelle en ceci, la tristesse qui l'a dictée est, de plus en plus, étrange à mes yeux. Je t'ai toujours connu grave, réfléchi, sobre, et fuyant le tumulte; mais je te voyais si cordial, si bienveillant, si ardent à l'amitié, que je ne conçois pas ta sauvagerie actuelle et l'espèce d'éloignement que tu témoignes pour ton devoir. Aurais-tu subi quelque injustice? Tu sais qu'en pareil cas tu as droit à une réparation. On assemble le conseil, on expose ses griefs, et le chef de la société prononce équitablement.

— Je n'ai eu, au contraire, qu'à me louer de mes compagnons, répondit Pierre. J'estime presque tous ceux que j'ai connus particulièrement, et j'en aime ardemment plusieurs. Je crois que mon devoir est le mieux organisé et le plus honorable de tous; et c'est pour cela qu'après un certain examen des coutumes et des règlements, je l'ai embrassé de préférence aux autres, où il m'a semblé voir des usages moins libéraux, une civilisation moins avancée. Il est possible que je me sois trompé, mais j'ai agi dans la loyauté de mon cœur, en m'enrôlant sous la bannière blanche et bleue. Nos lois proscrivent le topage, les hurlements; et si la coutume générale nous force encore à croiser souvent la canne, du moins l'esprit de notre institution semble interdire les provocations fanatiques que l'esprit des autres sociétés proclame et sanctifie. Mais si tu veux absolument que je te confie les causes du dégoût secret qui s'est emparé de moi, je vais t'ouvrir mon cœur tout entier. Je ne voudrais pas refroidir ton enthousiasme, ni ébranler en toi cette foi vive au devoir, qui est le mobile et le ressort de la vie du compagnon. Pourtant il faut bien que je t'avoue à quel point cette foi s'est évanouie en moi. Hélas, oui! le feu sacré de l'esprit de corps m'abandonne de plus en plus. A mesure que je m'éclaire sur la véritable histoire des peuples, la fable du temple

de Salomon me semble un mystère puéril, une allégorie grossière. Le sentiment d'une destinée commune à tous les travailleurs se révèle à moi, et ce barbare usage de créer des distinctions, des castes, des camps ennemis entre nous tous, me paraît de plus en plus sauvage et funeste. Eh quoi! n'est-ce pas assez que nous ayons pour ennemis naturels tous ceux qui exploitent nos labeurs à leur profit? Faut-il que nous nous dévorions les uns les autres? Opprimés par la cupidité des riches, relégués par l'imbécile orgueil des nobles dans une condition prétendue abjecte, condamnés par la lâche complicité des prêtres à porter éternellement, sur nos bras meurtris, la croix du Sauveur dont ils revêtent les insignes sur l'or et la soie, ne sommes-nous pas assez outragés, assez malheureux? Faut-il encore que, subissant l'inégalité qui nous rejette au dernier rang, nous cherchions à consacrer cette inégalité absurde et coupable entre nous? Nous raillons les prétentions des grands; nous rions de leurs armoiries et de leurs livrées; nous avons leurs généalogies en exécration et en mépris : que faisons-nous, cependant, autre chose que de les imiter? Nous nous disputons la préséance dans des sociétés rivales; nous vantons sottement l'antiquité de nos origines; et nous n'avons pas assez de chansons satiriques, assez d'injures, de menaces et d'outrages, pour les sociétés nouvellement formées qui nous semblent entachées de roture et de bâtardise. Sur tous les points de la France, nous nous provoquons, nous nous égorgeons pour le droit de porter exclusivement l'équerre et le compas; comme si tout homme qui travaille à la sueur de son front n'avait pas le droit de revêtir les insignes de sa profession. La couleur d'un ruban placé un peu plus haut ou un peu plus bas, l'ornement d'un anneau d'oreille, voilà les graves questions qui fomentent la haine et font couler le sang des pauvres ouvriers. Quand j'y pense, j'en ris de pitié, ou plutôt j'en pleure de honte.

L'émotion empêcha le jeune réformateur de poursuivre son ardente déclamation. Son cœur était plein; mais il n'avait pas assez de paroles pour répandre l'indignation généreuse qui le suffoquait. Il s'arrêta, la poitrine oppressée, le front brûlant. Amaury! Amaury! s'écria-t-il d'une voix étouffée, en saisissant le bras de son compagnon, tu voulais savoir de quoi je souffre; je te l'ai dit, et il me semble que tu dois me comprendre. Je ne suis ni un fou, ni un rêveur, ni un ambitieux, ni un traître; mais j'aime les hommes de ma race, et je suis malheureux parce qu'ils se haïssent.

Critique impartial (lecteur bénévole, comme nous disions jadis), sois indulgent pour le traducteur impuissant qui te transmet la parole de l'ouvrier. Cet homme ne parle pas la même langue que toi, et le narrateur qui lui sert d'interprète est forcé d'altérer la beauté abrupte, le tour original et l'abondance poétique de son texte, pour te communiquer ses pensées. Peut-être accuseras-tu ce pâle intermédiaire de prêter à ses héros des sentiments et des idées qu'ils ne peuvent avoir. A ce reproche, il n'a qu'un mot à répondre : Informe-toi. Quitte les sommets où la muse littéraire se tient depuis si longtemps isolée de la grande masse du genre humain. Descends dans ces régions où la poésie comique puise si largement pour le théâtre et la caricature; daigne envisager la face sérieuse de ce peuple pensif et profondément inspiré que tu crois encore inculte et grossier : tu y verras plus d'un Pierre Huguenin à l'heure qu'il est. Regarde, regarde, je t'en conjure, et ne prononce pas sur lui l'arrêt injuste qui le condamne à végéter dans l'ignorance et la férocité. Connais ses défauts et ses vices, car il en a, et je ne te les farderai point; mais connais aussi ses grandeurs et ses vertus : et tu te sentiras, à son contact, plus naïf et plus généreux que tu ne l'as été depuis longtemps.

Ce qu'il y a d'admirable dans le peuple, c'est la simplicité du cœur, cette sainte simplicité, perdue pour nous, hélas! depuis l'énorme abus que nous avons fait de la forme de nos pensées! Chez le peuple, toute forme est nouvelle, et la vérité sous celle du lieu commun lui arrache encore des larmes d'enthousiasme et de conviction. O noble enfance de l'âme! source d'erreurs funestes, d'illusions sublimes et de dévouements héroïques, honte à qui t'exploite! Amour et bénédiction à qui te ferait entrer dans l'âge viril, en te conservant la pureté sans l'ignorance.

A cause de cette candeur qui réside au fond des âmes incultes, la parole de Pierre Huguenin rencontrait peu d'obstacles dans les bons esprits de sa trempe, et celui de son ami le Corinthien ne se révolta point dans une âcre discussion. Il l'écouta longtemps en silence; puis il lui dit en lui serrant la main : — Pierre, Pierre, tu en sais plus long que moi sur tout cela, et je ne trouve rien à te répondre. Je me sens triste avec toi, et je ne sais aucun remède à notre mal.

CHAPITRE X.

Il y aurait de curieuses recherches à faire, pour découvrir, dans le passé, les causes d'inimitié qui présidèrent à ces dissensions parmi les différentes associations d'ouvriers, dont se plaignait Pierre Huguenin. Mais ici règne une profonde obscurité. Les ouvriers, s'ils les connaissent, les cachent bien; et je crois fort qu'ils ne les connaissent guère mieux que nous. Que signifie, par exemple, entre les deux plus anciennes sociétés, celle de Salomon et celle de maître Jacques, autrement dites des gavots et des dévorants, autrement dites encore le *devoir* et le *devoir*

de liberté, cette interminable et sanglante question du meurtre d'Hiram dans les chantiers du temple de Jérusalem, question qu'au reste la plupart des compagnons prennent au sérieux et dans le sens le plus matériel? Chaque société renvoie à sa rivale cette terrible accusation; c'est à qui s'en lavera les mains; on se les couvre de gants dans les solennités de l'ordre, pour témoigner qu'on est pur de ce crime; on se provoque, on s'assomme, on s'étrangle, pour venger la mémoire d'Hiram, le conducteur des travaux du temple, égorgé et caché sous les décombres, par une moitié jalouse et cruelle de ses travailleurs. Il y a là sans doute quelque grand fait historique, ou quelque principe vital du passé et de l'avenir du peuple, caché sous une fiction qui n'est pas sans poésie. Mais, comme chez les peuples enfants, le mythe est pris à la lettre par les ouvriers, véritable race dans l'enfance, imbue de toutes les illusions crédules, de tous les instincts indomptés, de tous les élans tendres et candides de l'enfance. Oui, chère et merveilleuse lectrice, le peuple vous représente un géant au berceau, qui commence à sentir la vie déborder de son sein puissant, et qui se lève pour essayer des pas incertains au bord d'un abîme. Qui de lui ou de nous y tombera? Madame, madame! hâtez-vous d'être belle et de faire briller vos diamants. Peut-être sont-ils trempés dans le sang d'Hiram, et peut-être faudra-t-il un jour les cacher, ou les jeter loin de vous.

Quelques ouvriers lettrés et érudits (car il y en a, et ce n'est pas le fait le moins certain que je puisse vous attester) ont cherché philosophiquement à lever le voile de ce mystère. Les uns attribuent la création de leur ordre aux ruines de l'ordre du Temple, et selon eux, le fameux maître Jacques, charpentier en chef de Salomon, ne serait autre que le grand maître Jacques de Molay, martyr immolé par un roi cupide et cruel du nom de Philippe. Selon d'autres, il faudrait remonter plus haut, et chercher la source de l'inextinguible aversion dans le ressentiment des races dépossédées et persécutées du midi de la France, des Albigeois, ou habitants riverains des gaves (de là gavots) contre les bourreaux du Nord et les inquisiteurs de Dominique. Et nous, nous pouvons, si nous voulons, supposer que toutes ces grandes insurrections de pastoureaux, de vaudois, de protestants et de calvinistes, tous plus ou moins zélateurs ou continuateurs de la doctrine de l'*Évangile éternel* qui ont, à diverses époques, arrosé de leur sang les plaines et les chemins de la France, n'ont pas été étouffées sans que bien des souvenirs amers, bien des ressentiments funestes, ne restassent debout, et ne fussent légués en héritage, de génération en génération jusqu'à nos jours. La cause est oubliée, perdue ou dénaturée dans la nuit de la tradition, mais la passion subsiste. N'allez pas en Corse chercher la poésie tragique de la *vendetta* : elle est à votre porte, elle est dans votre maison. Le tailleur de pierre qui a élevé votre demeure est l'irréconciliable ennemi du charpentier qui l'a couverte; et pour un mot, pour un signe, pour un regard, leur sang a coulé sur cette pierre, écusson de leur noblesse, fondement mystique de leur droit.

Il y a deux sociétés de fondation immémoriale; nous venons de les nommer (1). De ces deux sociétés, ou de l'une des deux, est issue une troisième société, ennemie des deux autres : celle de *l'Union* ou des *Indépendants*, dits *les Révoltés*. Elle fut créée en 1830 à Bordeaux, par des aspirants qui se révoltèrent contre leurs compagnons. A Lyon, à Marseille, à Nantes, de nombreux insurgés du même ordre se joignirent à eux et constituèrent *l'Union*. Une quatrième société est celle du *Père Soubise*, qui se dit aussi dévorante. Ainsi quatre sociétés principales ou devoirs, qui se composent chacune de plusieurs corps de métier, et auxquelles se rattachent de nombreuses adjonctions d'institution plus ou moins récente, les unes acceptées cordialement, les autres repoussées avec acharnement par les sociétés auxquelles elles veulent s'unir, de gré ou de force.

Il faudrait tout un livre pour énumérer toutes les sociétés, leurs prétentions, leurs titres, leurs statuts, leurs origines, leurs coutumes et leurs relations mutuelles. Telle société est alliée à une autre : par exemple, les enfants du père Soubise s'honorent d'être, comme ceux de maître Jacques, compagnons du devoir, et n'en vivent pas en meilleure intelligence pour cela. Telle autre société est ennemie-née de telle autre. Dans le sein d'un même devoir il y a des corps de métier qui se tolèrent, d'autres qui se soutiennent, d'autres qui se haïssent mortellement. En général les sociétés nouvellement formées sont repoussées par l'orgueil des anciennes, et ne conquièrent leur droit de cité dans le compagnonnage qu'au prix de leur sang. Chaque devoir a son code. Dans les uns, il y a deux grades; dans d'autres il y en a trois et quatre. La condition de l'aspirant est heureuse ou misérable, suivant l'esprit despotique ou libéral de la société. Enfin tous ces camps divers et dissidents sont réunis dans une même appellation, les *Compagnons du tour de France*.

Chaque société a ses *villes de devoir*, où les compagnons peuvent stationner, s'instruire et travailler, en participant à l'aide, aux secours et à la protection d'un corps de compagnons qu'on appelle par application générique *société*, et dont les membres se fixent ou se renouvellent suivant leurs intérêts ou leurs besoins. Quand ils sont trop nombreux pour subsister, quelques-uns parmi les premiers arrivés doivent faire place aux derniers arrivants.

(1) Voyez le livre du *Compagnonnage*, par Agricol Perdiguier, dit *Avignonnais la Vertu*.

Certaines villes peuvent être occupées par des devoirs différents; certaines autres sont la propriété exclusive d'un seul devoir, soit par antique coutume, soit par transaction, comme il est arrivé pour le marché de cent ans de la ville de Lyon.

Certaines bases sont communes à tous les devoirs et à tous les corps qui les composent : et à voir la chose en grand, ces bases principales sont nobles et généreuses. L'*embauchage*, c'est-à-dire l'admission de l'ouvrier au travail; le *levage d'acquit*, c'est-à-dire la garantie de son honneur, les rapports du compagnon avec le maître, la *conduite*, c'est-à-dire les adieux fraternels érigés en cérémonie, les soins et secours accordés aux malades, les honneurs rendus aux morts, la célébration des fêtes patronales, et beaucoup d'autres coutumes, sont à peu près les mêmes dans tout le compagnonnage. Ce qui diffère, ce sont les formes extérieures, les formules, les titres, les insignes, les couleurs, les chansons, etc.

La majeure partie des ouvriers de la province est enrôlée dans le compagnonnage. Une faible partie en ignore l'importance, et ne songe point à en percer les mystères. Dans les campagnes arriérées du centre où le métier est presque toujours héréditaire, le fils ou le neveu est naturellement l'apprenti du maître. Dans ces existences fixées d'avance et peu soucieuses de perfectionner l'art, le compagnonnage est inutile et le tour de France inusité.

Certains corps de métier ont eu des devoirs qui se sont *perdus ;* c'est-à-dire que leurs statuts, n'étant plus nécessaires à leur organisation et à leur sécurité, sont tombés en désuétude (1). Des sentiments, des liens politiques, suffisent à ces compagnies plus éclairées peut-être, mais peut-être aussi moins unies. A Paris, le compagnonnage tend chaque jour de plus en plus à se perdre et à se disperser, dans le vaste champ des travaux et des intérêts divers. Aucune sociéte n'y pourrait monopoliser le travail. D'ailleurs, l'esprit sceptique d'une civilisation plus avancée a fait justice des gothiques coutumes du compagnonnage, trop tôt peut-être; car une association fraternelle étendue à tous les ouvriers n'était pas encore prête à remplacer les associations partielles. Cependant les haines de parti ne s'y effacent pas toujours. Les charpentiers *compagnons de liberté* y habitent la rive gauche de la Seine; leurs adversaires les charpentiers *compagnons passants* occupent la rive droite. Ils sont tenus par une convention à travailler du côté du fleuve où leur domicile est fixé. Ils se battent néanmoins, et les autres compagnies ne se tolèrent pas toujours. Mais en général on peut dire que le compagnonnage, avec ses pouvoirs et ses passions, se trouve là comme perdu et absorbé au sein du grand mouvement qui entraîne tout vers une marche indépendante et soutenue.

Ce qui conserve dans les provinces l'importance du compagnonnage, c'est l'instruction, l'ardeur belliqueuse, l'esprit d'association et l'habitude d'organisation régulière infusée à une masse de jeunes gens qu'y jettent un caractère entreprenant, l'amour du progrès, le besoin d'échapper à l'isolement, à l'ignorance et à la misère. Ce sont les nobles enfants perdus de la grande famille des travailleurs, les artistes bohémiens de l'industrie, les Mamertins audacieux de la Rome primitive. Les uns y sont poussés par le despotisme grossier de la famille qui les opprimait et les exploitait; les autres, par l'absence de famille et de premier capital. Une position perdue, un amour contrarié, un sentiment d'orgueil légitime, et par-dessus tout le besoin de voir, de respirer et de vivre, y poussent chaque année l'élite d'une ardente jeunesse. Le tour de France, c'est la phase poétique, c'est le pèlerinage aventureux, la chevalerie errante de l'artisan. Celui qui ne possède ni maison ni patrimoine s'en va sur les chemins chercher une patrie, sous l'égide d'une famille adoptive qui ne l'abandonne ni durant la vie, ni après la mort. Celui qui aspire à une position honorable et sûre dans son pays veut, tout au moins, dépenser la vigueur de ses belles années, connaître les enivrements de la vie active. Il faudra qu'il revienne au bercail, et qu'il accepte la condition laborieuse et sédentaire de ses proches. Peut-être, dans tout le cours de cette future existence, ne retrouvera-t-il plus une année, une saison, une semaine de liberté. Eh bien! il faut qu'il en finisse avec cette vague inquiétude qui le sollicite; il faut qu'il voyage. Il reprendra plus tard la lime ou le marteau de ses pères; mais il aura des souvenirs et des impressions, il aura vu le monde, il pourra dire à ses amis et à ses enfants combien la patrie est belle et grande : il aura fait son tour de France.

Je crois que cette digression était nécessaire à l'intelligence de mon récit. Maintenant, beaux lecteurs, et vous, bons compagnons, permettez-moi de courir après mes héros, qui ne se sont pas arrêtés ainsi que moi, sur la chaussée de la Loire.

CHAPITRE XI.

Ils arrivèrent à Blois comme dix heures sonnaient à l'horloge de la cathédrale. Ils s'étaient assez reposés au Berceau de la Sagesse, pour ne ressentir aucune fatigue de cette dernière étape, faite en causant dou-

(1) Il est arrivé que les usages de certaines sociétés remontaient trop haut dans le moyen âge pour être observés désormais. Les nouveaux adeptes ont reculé devant la barbarie des pratiques que les vieux sectaires voulaient en vain conserver.

cement à la clarté des étoiles. Ils dirigèrent leurs pas vers la Mère de leur devoir.

Par *Mère*, on entend l'hôtellerie où une société de compagnons loge, mange et tient ses assemblées. L'hôtesse de cette auberge s'appelle aussi la Mère; l'hôte, fût-il célibataire, s'appelle la Mère. Il n'est pas rare qu'on joue sur ces mots et qu'on appelle un bon vieux hôtelier *le père la Mère*.

Il y avait environ un an qu'Amaury le Corinthien n'était venu à Blois. Pierre avait remarqué qu'à mesure qu'ils approchaient de la ville, son ami l'avait écouté moins attentivement. Mais lorsqu'ils eurent dépassé les premières maisons, il fut tout à fait frappé de son trouble.

— Qu'as-tu donc? lui dit-il, tu marches tantôt si vite que je puis à peine te suivre, tantôt si lentement que je suis forcé de t'attendre. Tu te heurtes à chaque pas, et tu sembles agité comme si tu craignais et désirais à la fois d'arriver au terme de ton voyage.

— Ne m'interroge pas, cher Villepreux, répondit le Corinthien. Je suis ému, je ne le nie pas; mais il m'est impossible de t'en dire la cause. Je n'ai jamais eu de secrets pour toi, hormis un seul que je te confierai peut-être quelque jour; mais il me semble que le temps n'est pas venu.

Pierre n'insista pas, et ils arrivèrent chez la Mère au bout de quelques instants. L'auberge était située sur la rive gauche de la Loire, dans le faubourg que le fleuve sépare de la ville. Elle était toujours propre et bien tenue comme de coutume, et les deux amis reconnurent la servante et le chien de la maison. Mais l'hôte ne vint pas comme de coutume au-devant d'eux, pour les embrasser fraternellement. — Où donc est l'ami Savinien? demanda le jeune Amaury d'une voix mal assurée. La servante lui fit un signe comme pour lui couper la parole, et lui montra une petite fille qui disait sa prière au coin du feu, et qui, sur le point de s'aller coucher, avait déjà sa petite coiffe de nuit. Amaury crut que la servante l'engageait à ne pas troubler la prière de l'enfant. Il se pencha sur la petite Manette, et effleura de ses lèvres, avec précaution, les grosses boucles de cheveux bruns qui s'échappaient de son béguin piqué. Pierre commença à deviner le secret du Corinthien, en voyant la tendresse pleine d'amertume avec laquelle il regardait cette enfant.

— M. Villepreux, dit la servante à voix basse en attirant Pierre Huguenin à quelque distance, il ne faut pas que vous parliez de notre défunt maître devant la petite: ça la fait toujours pleurer, pauvre chère âme! Nous avons enterré M. Savinien il n'y a pas plus de quinze jours. Notre maîtresse en a bien du chagrin.

A peine avait-elle dit ces mots qu'une porte s'ouvrit, et la veuve de Savinien, celle qu'on appelait la Mère, parut en deuil et en cornette de veuve. C'était une femme d'environ vingt-huit ans, belle comme une Vierge de Raphaël, avec la même régularité de traits et la même expression de douceur calme et noble. Les traces d'une douleur récente et profonde étaient pourtant sur son visage, et ne le rendaient que plus touchant; car il y avait aussi dans son regard le sentiment d'une force évangélique.

Elle portait son second enfant dans ses bras, à demi déshabillé et déjà endormi, un gros garçon blond comme l'ambre, frais comme le matin. D'abord elle ne vit que Pierre Huguenin, sur lequel se projetait la lumière de la lampe.

— Mon fils Villepreux, s'écria-t-elle avec un sourire affectueux et mélancolique, soyez le bienvenu, et comme toujours le bien-aimé. Hélas! vous n'avez plus qu'une Mère! votre père Savinien est dans le ciel avec le bon Dieu.

A cette voix le Corinthien s'était vivement retourné; à ces paroles un cri partit du fond de sa poitrine.

— Savinien mort! s'écria-t-il; Savinienne veuve par conséquent!...

Et il se laissa tomber sur une chaise.

A cette voix, à ces paroles, le calme résigné de la Savinienne (1) se changea en une émotion si forte, que, pour ne pas laisser tomber son enfant, elle le mit dans les bras de Pierre Huguenin. Elle fit un pas vers le Corinthien; puis elle resta confuse, éperdue : et le Corinthien, qui se levait pour s'élancer vers elle, retomba sur sa chaise, et cacha son visage dans les cheveux de la petite Manette, qui, agenouillée entre ses jambes, venait d'éclater en sanglots au seul nom de son père.

La Mère reprit alors sa présence d'esprit; et, venant à lui, elle lui dit avec dignité : Voyez la douleur de cette enfant. Elle a perdu un bon père; et vous, Corinthien, vous avez perdu un bon ami.

— Nous le pleurerons ensemble, dit Amaury sans oser la regarder, ni prendre la main qu'elle lui tendait.

— Non pas ensemble, répondit la Savinienne en baissant la voix; mais je vous estime trop pour penser que vous ne le regretterez pas.

En ce moment la porte de l'arrière-salle s'ouvrit, et Pierre vit une trentaine de compagnons attablés. Ils avaient pris leur repas si paisiblement qu'on n'eût guère pu soupçonner le voisinage d'une réunion de jeunes gens. Depuis la mort de Savinien, par respect pour sa mémoire autant que pour le deuil de sa famille, on mangeait presque en silence, on buvait sobrement, et personne n'élevait la voix. Cependant,

(1) Dans les provinces du centre, l'usage du peuple, qui n'emploie guère, comme on sait, le mot de *madame*, est de former le nom de la femme de celui du mari : *Raymonet*, la *Raymonette*; *Sylvain*, la *Sylvaine*, etc.

dès qu'ils aperçurent Pierre Huguenin, ils ne purent retenir des exclamations de surprise et de joie. Quelques-uns vinrent l'embrasser, plusieurs se levèrent, tous le saluèrent de leurs bonnets ou de leurs chapeaux; car, à ceux qui ne le connaissaient pas, on venait de le signaler rapidement comme un des meilleurs compagnons du tour de France, qui avait été *premier compagnon* à Nîmes et *dignitaire* à Nantes.

Après l'effusion du premier accueil, qui ne fut pas moins cordial pour Amaury de la part de ceux qui le connaissaient, on les engagea à se mettre à table, et la Mère, surmontant son émotion avec la force que donne l'habitude du travail, se mit à les servir.

Huguenin remarqua que sa servante lui disait :

— Ne vous dérangez pas, notre maîtresse; couchez tranquillement votre petit; je servirai ces jeunes gens.

Et il remarqua aussi que la Savinienne lui répondit :

—Non, je les servirai, moi; couche les enfants.

Puis elle donna un baiser à chacun d'eux, et porta le souper au Corinthien avec un empressement qui trahissait une secrète sollicitude. Elle servit aussi Huguenin avec le soin, la bonne grâce et la propreté qui faisaient d'elle la perle des Mères, au dire de tous les compagnons. Mais une invincible préférence la faisait passer et repasser sans cesse derrière la chaise du Corinthien. Elle ne le regardait pas, elle ne l'effleurait pas en se penchant sur lui pour le servir; mais elle prévenait tous ses besoins, et se tourmentait intérieurement de voir qu'il faisait d'inutiles efforts pour manger.

—Chers compagnons fidèles! dit *Lyonnais la Belle-conduite* en remplissant son verre, je bois à la santé de Villepreux l'Ami-du-trait et de Nantais le Corinthien, sans séparer leurs noms; car leurs cœurs sont unis pour la vie. Ils sont frères en Salomon, et leur amitié rappelle celle de notre poëte *Nantais prêt à bien faire* pour son cher *Percheron*.

Et il entonna d'une voix mâle ces deux vers du poëte menuisier :

Les hommes qui n'ont pas d'amis
Sont bien malheureux sur la terre.

— Bien dit, mais mal chanté, dit *Bordelais le Cœur-aimable*.

— Comment, mal chanté? se récria Lyonnais la Belle-conduite. Voulez-vous que je vous chante :

Gloire à Percheron *le Chapiteau*,
Rendons hommage à sa science...

— Mal! mal! toujours plus mal! reprit le Cœur-aimable. On chante toujours mal quand on chante mal à propos. Et un regard vers la Mère rappela le chanteur à l'ordre.

—Laissez-le chanter, dit la Savinienne avec douceur. Ne le contrariez pas pour si peu de chose. Quand on chante l'amitié, d'ailleurs...

— Quand on commence on ne peut plus s'arrêter, observa le Cœur-aimable, et quand on a pris une résolution de ne pas chanter sans nécessité...

— Il faut la tenir, interrompit la Belle-conduite. C'est juste; je vous remercie, frère, j'ai eu tort. Mais on peut boire un coup en l'honneur des amis; même deux...

— Pas plus de trois après la soif, dit *Marseillais l'Enfant-du-génie;* c'est le règlement. Il ne faut pas de bruit ici. Que diraient les dévorants s'ils entendaient du vacarme chez une Mère en deuil? D'ailleurs qui de nous voudrait faire de la peine à la nôtre, à Savinienne la belle, la bonne, l'honnête, la ménagère, la tranquille?

— C'est à elle que je bois mon second coup! s'écria Lyonnais la Belle-conduite. Est-ce que vous ne trinquez pas, le *pays?* ajouta-t-il en voyant qu'Amaury avançait son verre en tremblant. Est-ce qu'il a la fièvre, le *pays* (1)?

— Silence là-dessus, dit *Morvandais Sans-crainte* à l'oreille de son voisin la Belle-conduite. Ce *pays*-là en a voulu conter, *dans les temps*, à la Mère; mais elle était trop honnête femme pour l'écouter.

— Je le crois bien, reprit la Belle-conduite. C'est pourtant un joli compagnon, blanc comme une femme, de beaux cheveux dorés, et le menton comme une pêche; avec cela fort et solide. On dit qu'il a du talent?

— Sinon plus, du moins autant que l'Ami-du-trait, et pas plus de rivalité entre eux pour le talent que pour l'amour.

— Parlez plus bas, dit l'Enfant-du-génie, qui, placé à côté d'eux, les avait entendus; voici le dignitaire, et si on parlait légèrement de la Mère devant lui, ça pourrait mener plus loin qu'on ne veut.

— Personne n'en parle légèrement, mon cher pays, répondit Sans-crainte.

Le dignitaire entra. En reconnaissant *Romanet le Bon-soutien*, Pierre Huguenin se leva, et ils se retirèrent dans une autre pièce pour échanger les saluts d'usage; car ils étaient dignitaires tous les deux, et pouvaient marcher de pair. Cependant la dignité de l'Ami-du-trait n'était plus qu'honorifique. C'est un règne qui ne dure que six mois, et que deux compagnons ne pourraient d'ailleurs exercer à la fois dans une ville. L'autorité de fait de Romanet le Bon-soutien pouvait donc s'étendre, dans sa résidence, sur Pierre Huguenin comme sur un simple compagnon.

Lorsqu'ils rentrèrent dans la salle et que le dignitaire de Blois aperçut Amaury le Corinthien, il devint pâle, et ils s'embrassèrent avec émotion.

(1) Les tailleurs de pierre des deux partis s'interpellent du nom de *coterie*; tous les compagnons des autres états se disent *pays*.

— Soyez le bien arrivé, dit le dignitaire au jeune homme. Je vous ai fait appeler pour le concours, et je vois avec satisfaction que vous avez accepté. Je vous en remercie au nom de la société. Mes pays, ce jeune homme est un des plus agréables talents que je connaisse : vous en jugerez. Pays Corynthien, ajouta-t-il en s'adressant à Amaury plus particulièrement, et en s'efforçant de ne pas paraître mettre trop d'importance à sa demande, saviez-vous que nous avions perdu notre excellent père Savinien?

— Je ne le savais pas, et j'en suis triste, répondit Amaury d'un ton de franchise qui rassura le dignitaire.

— Et vous, le pays, reprit le Bon-soutien en s'adressant à Pierre Huguenin, quand on s'appelle l'Ami-du-trait, on est un savant modeste. Si nous avions su où vous prendre, nous vous aurions invité au concours; mais puisque vous témoignez par votre présence que vous n'avez point abandonné le saint devoir de liberté, nous vous prions et vous engageons à vous mettre aussi sur les rangs. Nous n'avons pas beaucoup d'artistes de votre force.

— Je vous remercie cordialement, répondit Huguenin; mais je ne viens pas pour le concours. J'ai des engagements qui ne me permettent pas de séjourner ici. J'ai besoin d'aides, et je viens, au nom de mon père qui est maître, pour embaucher ici deux compagnons.

— Peut-être pourriez-vous les embaucher et les envoyer à votre père à votre place. Quand il s'agit de l'honneur du devoir de liberté, il est peu d'engagements qu'on ne puisse et qu'on ne veuille rompre.

— Les miens sont de telle nature, répondit Pierre, que je ne saurais m'y soustraire. Il y va de l'honneur de mon père et du mien.

— En ce cas, vous êtes libre, dit le dignitaire.

Il y eut un moment de silence. La table était composée de compagnons des trois ordres. Compagnons *reçus*, compagnons *finis*, compagnons *initiés*. Il y avait aussi bon nombre de simples *affiliés*, car chez les gavots règne un grand principe d'égalité. Tous les ordres mangent, discutent et votent confondus. Or, parmi tous ces jeunes gens, il n'y en avait pas un seul qui ne souhaitât vivement de concourir. Comme on devait choisir entre les plus habiles, beaucoup n'espéraient pas être appelés; et aucun d'eux ne pouvait comprendre qu'il y eût une raison assez impérieuse pour refuser un tel honneur. Ils s'entre-regardèrent, surpris et même un peu choqués de la réponse de Pierre Huguenin. Mais le dignitaire, qui voulait éviter toute discussion oiseuse, invita l'assemblée, par ses manières, à ne pas exprimer son mécontentement.

— Vous savez, dit-il, que l'assemblée générale a lieu demain dimanche. Le rouleur vous a convoqués. Je vous engage à vous y trouver tous, mes chers pays. Et vous aussi, pays Villepreux l'Ami-du-trait. Vous pourrez nous aider de vos conseils : ce sera une manière de servir encore la société. Quant aux ouvriers que vous demandez, on verra à vous les procurer.

— Je vous ferai observer, lui répondit Huguenin en baissant la voix, qu'il me faut des ouvriers du premier mérite; car le travail que j'ai à leur confier est très-délicat, et requiert des connaissances assez étendues.

— Oh! oh! dit le rouleur (1) en riant avec un peu de dédain, vous n'en trouverez qu'après le concours; car tout homme qui se sent du talent et du cœur veut concourir, et vous n'aurez même pas le premier choix: nous l'enlèverons pour notre glorieux combat.

Le repas terminé, les compagnons, avant de se séparer, se formèrent en groupes pour s'entretenir entre eux des choses qui les intéressaient personnellement.

Bordelais le Cœur-aimable s'approcha de Pierre Huguenin et d'Amaury : — Il est étrange, dit-il au premier, que vous ne vouliez pas concourir. Si vous êtes le plus habile d'entre nous, comme plusieurs le prétendent, vous êtes blâmable de déserter le drapeau la veille d'une bataille.

— Si je croyais cette bataille utile aux intérêts et à l'honneur de la société, répondit Huguenin, je sacrifierais peut-être mes intérêts et jusqu'à mon propre honneur.

— Vous en doutez! s'écria le Cœur-aimable. Vous croyez que les dévorants sont plus habiles que nous? Raison de plus pour mettre votre nom et votre talent dans la balance.

— Les dévorants ont d'habiles ouvriers, mais nous en avons qui les valent; ainsi, je ne préjuge rien sur l'issue du concours. Mais, eussions-nous la victoire assurée, je me prononcerais encore contre le concours.

— Votre opinion est bizarre, reprit le Cœur-aimable, et je ne vous conseillerais pas de la dire aussi librement à des pays moins tolérants que moi; vous en seriez blâmé, et l'on vous supposerait peut-être des motifs indignes de vous.

— Je ne vous comprends pas, répondit Pierre Huguenin.

— Mais... reprit le Cœur-aimable, tout homme qui ne désire pas la gloire de sa patrie est un mauvais citoyen, et tout compagnon...

— Je vous entends maintenant, interrompit l'Ami-du-trait, mais si je prouvais que, d'une manière ou de l'autre, ce concours sera préjudiciable à la société, jaurais fait acte de bon compagnon.

(1) Les fonctions du *rouleur* (ou *rôleur*) consistent à présenter les ouvriers aux maîtres qui veulent les embaucher, et à consacrer leur engagement au moyen de certaines formalités. C'est lui qui accompagne les *partants* jusqu'à la sortie des villes, qui lève les acquits, etc.

Pierre Huguenin ayant répondu jusque-là à ces observations sans aucun mystère, ses paroles avaient été entendues de quelques compagnons qui s'étaient rassemblés autour de lui. Le dignitaire, voyant cette réunion grossir et les esprits s'émouvoir, rompit le groupe en disant à Pierre : — Mon cher pays, ce n'est pas l'heure et le lieu d'ouvrir un avis différent de celui de la société. Si vous avez quelques bonnes vues sur nos affaires, vous avez le droit et la liberté de les exposer demain devant l'assemblée ; et je vous convoque, certain d'avance que si votre avis est bon, on s'y rendra, et que s'il est mauvais, on vous pardonnera votre erreur.

On se sépara sur cette sage décision. Une partie des compagnons présents logeait chez la Mère. Une petite chambre avait été préparée pour Huguenin et Amaury, qui y furent conduits par la servante. La Mère s'était retirée avant la fin du souper.

Quand les deux amis furent couchés dans le même lit suivant l'antique usage des gens du peuple, Huguenin, cédant à la fatigue, allait s'endormir ; mais l'agitation de son ami ne le lui permit pas. — Frère, dit le jeune homme, je t'ai dit qu'un jour viendrait peut-être où je pourrais te confier mon secret. Eh bien, ce jour est venu plus tôt que je ne le prévoyais. Je suis amoureux de la Savinienne.

— Je m'en suis aperçu ce soir, répondit Pierre.

— Je n'ai pu, reprit le Corinthien, maîtriser mon émotion en apprenant qu'elle était libre, et un instant de folle joie a dû me trahir. Mais bientôt la voix de ma conscience m'a reproché ce sentiment coupable, car j'étais l'ami de Savinien. Ce digne homme avait pour moi une affection particulière. Tu sais qu'il m'appelait son Benjamin, son saint Jean-Baptiste, son Raphaël : il n'était pas ignorant, et il avait des expressions et des idées poétiques. Excellent Savinien ! j'eusse donné ma vie pour lui et je la donnerais encore pour le rappeler sur la terre ; car la Savinienne l'aimait, et il la rendait heureuse. C'était un homme plus précieux et plus utile que moi en ce monde.

— J'ai compris tout ce qui se passait dans ton cœur, dit l'Ami-du-trait.

— Est-il possible ?

— On lit aisément dans le cœur de ceux qu'on aime. Eh bien, maintenant qu'espères-tu ? La Savinienne connaît ton amour, et je crois qu'elle y répond. Mais es-tu le mari qu'elle choisirait ? Ne te trouvera-t-elle pas bien jeune et bien pauvre pour être le soutien de sa maison, le père de ses enfants ?

— Voilà ce que je me dis et ce qui m'accable. Pourtant je suis laborieux ; je n'ai pas perdu mon temps sur le tour de France, je connais mon état. Tu sais que je n'ai pas de mauvais penchants, et je l'aime tant qu'il ne me semble pas qu'elle puisse être malheureuse avec moi. Me crois-tu indigne d'elle ?

— Bien au contraire, et si elle me consultait, je dissiperais les craintes qu'elle peut avoir.

— Oh ! faites-le, mon ami, s'écria le Corinthien, parlez-lui de moi. Tâchez de savoir ce qu'elle pense de moi.

— Il vaudrait mieux savoir d'avance jusqu'où va votre liaison, répondit Pierre en souriant. Le rôle que tu me confies serait moins embarrassant pour elle et pour moi.

— Je te dirai tout, répondit Amaury avec abandon. J'ai passé ici près d'une année. J'avais à peine dix-sept ans (j'en ai dix-neuf maintenant). J'étais alors simple affilié, et je passai au grade de compagnon reçu, après un court séjour, ce qui donna de moi une bonne opinion à Savinien et à sa femme. Je travaillais à la préfecture que l'on réparait. Tu sais tout cela, puisque c'est toi qui m'avais fait affilier à mon arrivée, et que tu ne nous quittas que six mois après. J'ai toutes ces dates présentes, car c'est le jour de ton départ pour Chartres que je m'aperçus de l'amour que j'avais pour la Savinienne. Je me souviens de la belle conduite que nous te fîmes sur la chaussée. Nous avions nos cannes et nos rubans, et nous te suivions sur deux lignes, nous arrêtant à chaque pas pour boire à ta santé. Le rouleur portait ta canne et ton paquet sur son épaule. C'est moi qui entonnais les chants du départ, auxquels répondaient en chœur tous nos pays. La solennité de cette cérémonie, si honorable pour ceux à qui on la décerne, et dont j'étais fier de te voir le héros, me donna de l'enthousiasme et du courage. Je t'embrassai sans faiblesse, et je revins en ville avec *la Conduite*, chantant toujours et ne songeant pas à l'isolement où j'allais me trouver, loin de l'ami qui m'avait instruit et protégé. J'étais, je crois, un peu exalté par nos fréquentes libations, auxquelles je n'étais pas accoutumé et auxquelles je crains fort de ne m'habituer jamais. Quand les fumées du vin se furent dissipées, et que je me retrouvai sans toi chez la Mère, sous le manteau de la cheminée, tandis que nos frères continuaient la fête autour de la table, je tombai dans une profonde tristesse. Je résistai longtemps à mon chagrin, mais je n'en fus pas le maître, et je fondis en larmes. La Mère était alors auprès de moi, occupée à préparer le souper des compagnons. Elle fut attendrie de me voir pleurer ; et pressant ma tête dans ses mains de la même manière qu'elle caresse ses enfants : Pauvre petit Nantais, me dit-elle, c'est toi qui as le meilleur cœur. Quand les autres perdent un ami, ils ne savent que chanter et boire jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de voix, et ne puissent plus tenir sur leurs jambes. Toi, tu as le cœur d'une femme, et celle que tu auras un jour sera bien aimée. En attendant, prends courage, mon pauvre enfant. Tu ne restes pas abandonné. Tous tes pays t'aiment, parce que tu es un bon sujet et un bon ouvrier. Ton père Savinien dit qu'il voudrait

avoir un fils tout pareil à toi. Et quant à moi, je suis ta mère, entends-tu? non pas seulement comme je suis celle de tous les compagnons, mais comme celle qui t'a mis au monde. Tu me confieras tous tes embarras, tu me diras tes peines, et je tâcherai de t'aider et de te consoler.

En parlant ainsi, cette bonne femme m'embrassa sur la tête, et je sentis une larme de ses beaux yeux noirs tomber sur mon front. Je vivrais autant que le Juif errant que je n'oublierais pas cela. Je sentis mon cœur se fondre de tendresse pour elle, et je te l'avoue, pendant le reste de ce jour-là, je ne pensai presque plus à toi. J'avais toujours les yeux sur la Savinienne. Je suivais chacun de ses pas. Elle me permettait de l'aider aux soins de la maison, et le brave Savinien disait en me regardant faire : — Comme ce garçon est complaisant! quel bon enfant! quel cœur il a! Savinien ne se doutait pas que dès ce jour-là j'étais son rival, l'amoureux de sa femme.

Il ne s'en douta jamais; et plus j'étais amoureux, plus il avait de confiance. Lui qui avait la cinquantaine, il ne pouvait sans doute pas s'imaginer qu'un enfant comme moi eût d'autres yeux pour la Savinienne que ceux d'un fils. Mais il oubliait que la Savinienne eût pu être sa fille, et qu'elle n'eût pas pu être ma mère. Cette Mère chérie vit bien l'état de mon cœur. Jamais je n'osai le lui dire; je sentais bien que cela eût été coupable, puisque Savinien était si bon pour moi. Et puis je savais combien elle est honnête. Il n'y aurait pas eu un seul compagnon, même parmi les plus hardis, qui se fût hasardé, fût-ce dans le vin, à lui manquer de respect. Mais je n'avais pas besoin de parler; mes yeux lui disaient malgré moi mon attachement. A peine avais-je fini ma journée que je courais chez la Mère, et j'arrivais toujours le premier. J'avais un amour et des soins pour ses enfants comme ceux d'une femme qui les aurait nourris. Dans ce temps-là elle sevrait son garçon. Elle fut malade, et ses cris l'empêchaient de reposer. Elle ne voulait pas le confier à sa servante, parce que Fanchon avait le sommeil dur, et l'eût mal soigné, malgré sa bonne volonté. Elle permit que je prisse l'enfant dans mon lit pendant les nuits. Je ne pouvais fermer l'œil, mais j'étais heureux de le bercer et de le promener dans mes bras autour de la chambre, en lui chantant la chanson de la poule qui pond un œuf d'argent pour les jolis marmots. Cela dura deux mois. La Mère était guérie, et le petit s'était habitué à dormir tranquillement avec moi. Quand elle voulut le reprendre, il ne voulut plus me quitter, et il a reposé dans mes bras tout le temps que j'ai passé ici. Je crois qu'il n'y a pas de lien plus tendre que celui d'une femme avec la personne qui aime son enfant et qui en est aimé. Nous étions comme frère et sœur, la Savinienne et moi. Quand elle me parlait, quand elle me regardait, il y avait dans sa voix et dans ses yeux la douceur du paradis, et je n'étais soucieux de rien, quoiqu'il y eût auprès de nous quelqu'un qui eût pu donner bien de l'inquiétude à Savinien et à moi. C'était Romanet le Bon-soutien, aujourd'hui dignitaire. Quel bon cœur! quel brave compagnon encore que celui-là! Il aimait la Savinienne comme je l'aime, et je crois bien qu'il l'aimera toute sa vie. Dans ce temps-là, les affaires de Savinien étaient assez embarrassées. Il avait du crédit, mais pas d'argent; et il était obligé de payer chaque année une partie de ce qu'il avait emprunté sur parole pour acheter son fonds. Et comme il ne gagnait pas beaucoup (il était trop honnête homme pour cela), il voyait avec effroi arriver le moment où il serait obligé de céder son auberge à un autre. Si j'avais eu quelque chose, combien j'aurais été heureux de l'aider! Mais je ne possédais alors que le vêtement que j'avais sur le dos; et mes journées suffisaient à peine à m'acquitter envers Savinien, qui m'avait nourri et logé gratis dans les commencements. Romanet le Bon-soutien était dans une meilleure position. Il était riche. Il avait un héritage de plusieurs milliers d'écus. Il le vendit, et le mit dans les mains de Savinien, sans vouloir accepter de billets, ni recevoir d'intérêts, en lui disant qu'il le lui rendrait dans dix ans, s'il ne pouvait faire mieux. Il a agi ainsi par amitié pour Savinien, je le veux bien; mais, sans rien ôter à son bon cœur, on peut bien deviner que la Savinienne entrait pour beaucoup dans le plaisir qu'il avait à faire cette bonne action. Le brave jeune homme n'en était que plus timide avec elle, et, comme moi, il se fût fait un crime de manquer au devoir de l'amitié envers son mari. Nous l'aimions donc tous les deux, et elle nous traitait tous les deux comme ses meilleurs amis. Mais Romanet, retenu par la modestie à cause de son bienfait, et demeurant en ville, la voyait moins souvent que moi. Enfin, quelle qu'en fût la cause, la Mère avait pour moi une préférence bien marquée. Elle vénérait le Bon-soutien comme un ange, mais elle me choyait comme son enfant; et il n'y avait pas quatre personnes plus unies et plus heureuses sur la terre, que Savinien, sa femme, le Bon-soutien et moi.

Mais le temps vint enfin où il fallut m'éloigner. Les travaux de la préfecture étaient terminés, et l'ouvrage allait manquer pour le nombre des compagnons réunis à Blois. De jeunes compagnons arrivèrent; ce fut aux plus anciennement arrivés de leur grade à leur céder la place. J'étais de ce nombre. On décréta qu'on nous ferait la conduite, et que l'on nous dirigerait sur Poitiers.

C'est alors que je m'aperçus de la force de mon sentiment. J'étais comme fou, et la douleur que j'éprouvais en apprit plus à la Savinienne que je n'aurais voulu lui en dire. C'est elle qui me donna

la force d'obéir au devoir en me parlant de son honneur et du mien; et, dans cette exhortation, il y eut des paroles échangées que nous ne pûmes pas reprendre après les avoir dites. Enfin, je partis le cœur brisé, et je n'ai jamais pu aimer ou même regarder une autre femme que la Savinienne. Je suis encore aujourd'hui aussi pur que le jour où tu quittais Blois, et où la Savinienne m'embrassait au front sous le manteau de la cheminée.

Pierre, attendri par le récit de cette passion naïve et vertueuse, promit à son ami de le servir dans ses amours, et s'engagea à ne pas quitter Blois sans avoir pénétré les desseins de la Savinienne et soulevé le voile qui cachait l'avenir du Corinthien.

CHAPITRE XII.

Ce fut le lendemain, un dimanche bien entendu, que tous les compagnons et affiliés du devoir de liberté de Blois employèrent leur journée à délibérer sur l'affaire du concours. La chambre consacrée aux séances étant livrée aux maçons pour cause d'urgente réparation, l'assemblée eut lieu ce jour-là dans la grange de la Savinienne. Tous les membres s'assirent sans façon sur des bottes de paille. Le dignitaire avait une chaise, et devant lui une table à écrire autour de laquelle étaient assis le secrétaire et les *anciens*. Pierre eût désiré terminer ses affaires et partir dès le matin. Mais, outre que l'avertissement du rouleur n'était que trop vrai et qu'il ne pouvait trouver un seul bon ouvrier qui ne fût intéressé au concours, il regardait comme un devoir de répondre à l'appel qui le convoquait. Quand on eut proposé la pièce du concours, et lorsqu'on allait procéder à l'élection des concurrents, il demanda la parole, afin de pouvoir se retirer ensuite. Elle lui fut accordée; et, malgré l'agitation soulevée par l'affaire principale, on se disposa à l'écouter avec attention. Chacun était curieux de voir ce qu'un compagnon généralement estimé pouvait alléguer contre une chose aussi glorieuse et aussi sainte que la lutte contre les dévorants. Pierre prit la parole. Il démontra d'abord que la victoire était toujours chanceuse; que le jury le plus intègre et le mieux composé pouvait se tromper; qu'en matière d'art il n'y avait pas d'arrêts incontestables; que le public lui-même était souvent abusé par une tendance au mauvais goût, et que jamais le triomphe d'un artiste n'était accepté par ses rivaux; qu'ainsi l'honneur que la société voulait attacher au concours, et la gloire qu'elle se flattait d'en retirer, n'étaient qu'illusion et déception.

Il parla aussi des dépenses qu'on allait faire pour ce concours. On allait priver de travail un certain nombre de concurrents. Il faudrait les soutenir pendant ce temps, et les indemniser ensuite sur le fonds commun. Il faudrait aussi nourrir et payer, pendant les cinq ou six mois que durerait la confection du chef-d'œuvre, les gardiens préposés à la claustration des concurrents. C'étaient là des dépenses qui endetteraient certainement la société pour plusieurs années. Pierre prouva ses assertions par des chiffres. Mais il fut interrompu par des murmures. Il y avait là des amours-propres irritables, qui n'entendaient pas raillerie sur le fait de leur capacité scientifique et artistique. Comme il arrive dans toute assemblée, quels qu'en soient les éléments et le but, ces têtes chaudes et vaniteuses menaient tout, et venaient à bout de persuader à tous que la seule affaire était de les admirer et de leur ménager des triomphes. Quand Pierre Huguenin leur disait :

— De quoi servira à la société qu'une demi-douzaine de ses membres ait passé une demi-année sur un colifichet ruineux, sur un monument destiné à perpétuer le souvenir de notre folie et de notre vanité?

Ils lui répondaient :

— Et si la société veut se charger de cette dépense, que vous importe? Si vous ne voulez pas y participer, remerciez la société (1); vous êtes libre, vous avez fini votre tour de France.

Et Pierre avait bien de la peine à leur faire comprendre que s'il eût été riche, il eût mieux aimé se charger de toute la dépense que de laisser la société se ruiner, s'endetter pour vingt ans peut-être.

— La société s'imposera toutes les privations, s'il le faut, répondaient-ils. L'honneur est plus précieux pour elle que la richesse. Laissez-nous abaisser l'orgueil des dévorants, leur prouver que nous seuls connaissons la partie, les forcer de nous céder la place, et vous verrez ensuite que personne ne se plaindra.

— Ce n'est pas vous qui vous plaindrez, dit à ce propos Pierre Huguenin à un des plus exaltés aspirants au concours; vous qui allez recueillir tout l'honneur du combat si vous gagnez, et qui, même en cas de défaite, serez indemnisé et récompensé de vos peines par la société. Mais tous ces jeunes affiliés qui, par la suite, viendront admirer dans nos salles d'étude le chef-d'œuvre de votre concours, seront-ils dédommagés, par la vue de ce trophée, des leçons qui leur manqueront et des avances qui ne pourront leur être faites? Quant à moi, j'approuve le principe de l'émulation; mais à condition que la gloire des uns n'appauvrira pas les autres, et que les écoliers ne

(1) Remercier la société, c'est s'en retirer en ce sens qu'on ne participe plus à ses dépenses, à ses entreprises, ni à ses profits. On reste lié de cœur, mais on n'est plus obligé envers elle que par la conscience.

payeront pas pour rester écoliers, en proclamant la science des maîtres de l'art.

Ces bonnes raisons commençaient à avoir prise sur les gens désintéressés. Pierre Huguenin essaya de les dissuader de leur ambitieux dessein, par des raisons non plus positives, mais plus larges. Il s'abandonna aux sentiments et aux idées qui depuis longtemps fermentaient dans son cœur, en leur démontrant le tort moral que de semblables luttes causaient de part et d'autre aux sociétés.

— N'est-ce pas, leur dit-il, une grande injustice que nous commettons, lorsque nous disons à des hommes laborieux et nécessiteux comme nous : Cette ville ne saurait nous contenir tous et nous faire vivre au gré de notre orgueil ou de notre ambition; tirons-la au sort, ou bien essayons nos forces; que les plus habiles l'emportent, et que les vaincus s'en aillent pieds nus sur la route pénible de la vie, chercher un coin stérile où notre orgueil dédaigne de les poursuivre? Direz-vous que la terre est assez grande, et qu'il y a partout du travail? Oui, il y a partout de l'espace et des ressources pour les hommes qui s'entr'aident. Il n'y en a pas, non, l'univers n'est pas assez grand pour des hommes qui veulent s'isoler ou se disperser en petits groupes haineux et jaloux. Ne voyez-vous donc pas le monde des riches? Ne vous êtes-vous jamais demandé de quel droit ils naissent heureux, et pour quel crime vous vivez et mourez dans la misère? pourquoi ils jouissent dans le repos, tandis que vous travaillez dans la peine! Qu'est-ce donc que cela signifie? Les prêtres vous diront que Dieu le veut ainsi; mais êtes-vous bien sûrs que Dieu le veuille ainsi en effet? Non, n'est-ce pas? Vous êtes sûrs du contraire; autrement vous seriez des impies, des idolâtres, et vous croiriez en un Dieu plus méchant que le diable, ennemi de la justice et du genre humain. Eh bien! voulez-vous que je vous dise comment s'est établie la richesse et comment s'est perpétuée la pauvreté? Par le savoir-faire des uns, et par la simplicité des autres. C'est pour cela que les simples ont accepté leur défaite et leur exclusion du partage de tous les biens et de tous les honneurs; car les habiles leur ont prouvé que cela devait être ainsi. Et voilà qu'il y a eu tant et tant de simples, que vos pères et vous avez été condamnés à travailler pour les riches sans vous plaindre et sans vous lasser. Vous trouvez cela fort injuste. Du matin au soir je l'entends dire, et je le dis moi-même. Ce que vous trouvez injuste contre vous, trouveriez-vous donc juste de le faire souffrir aux autres?

Quelquefois, malgré l'arrêt du sort, il vous est permis de sortir de votre misère : mais à quelles conditions? Il faut que vous soyez très-laborieux, très-persévérants, et peut-être très-égoïstes : il faut que vous vous éleviez par le gain, l'avarice, et l'âpreté au travail, au-dessus de tous vos pareils; car quels sont ceux d'entre nous qui réussissent à amasser quelque bien et à s'établir quelque part? Ceux-là seulement qui ont un héritage, ou bien ceux qui ont un génie supérieur. Je sais le respect qu'on doit à l'intelligence; mais trouvez-vous bien juste, bien généreux, qu'un homme croupisse dans la misère et périsse sur la paille, parce que Dieu ne lui a pas donné autant d'esprit ou de santé qu'à vous? Quel est l'esprit de notre société, quelle est sa cause, quel est son but? La nécessité d'employer l'intelligence et le courage des uns à stimuler et à corriger l'ineptie ou la mollesse des autres; et pour cela il faut les soutenir et les aider de notre gain, c'est-à-dire de notre travail, jusqu'à ce qu'ils aient profité de nos leçons et reconnu la nécessité de travailler eux-mêmes sans se ménager.

La pensée qui a institué le devoir de liberté, et, permettez-moi de vous le dire, la pensée qui a institué les différents devoirs du compagnonnage, est donc grande, morale, vraie, et selon les desseins de *Salomon* (1). Eh bien! ce que vous faites lorsque vous travaillez à expulser une société est tout à fait opposé à cette pensée auguste, à ces suprêmes desseins. Si les travailleurs du temple ont cru devoir se diviser en diverses tribus sous la conduite de plusieurs chefs, c'est que leur mission était de parcourir le monde par différents chemins, afin de porter sur plusieurs points à la fois la lumière et le bienfait de l'industrie. Soyez sûrs que les enfants de Jacques et ceux de Soubise sont aussi bien que nous les enfants du grand Salomon...

Un murmure désapprobateur faillit interrompre l'Ami-du-trait. Il se hâta de reprendre avec adresse (car un peu d'allégorie était bien nécessaire avec des esprits moins éclairés que le sien) :

— Ce sont des enfants égarés, il est vrai, des enfants rebelles, si vous voulez. Dans leur long et pénible pèlerinage, ils ont oublié les sages lois et jusqu'au nom auguste de leur père. Jacques fut peut-être un imposteur qui corrompit leur jugement, et se fit prophète pour s'approprier le culte du vrai maître; et c'est pourquoi ils ont tant d'animosité contre nous; c'est pourquoi ils nous provoquent et nous maltraitent avec fanatisme, cherchant à s'isoler de nous et à nous disputer le travail, héritage sacré de tous les compagnons. Imiterez-vous donc leur exemple, et, parce qu'ils sont aveugles et inhumains, agirez-vous comme eux? Relèverez-vous le gant du combat? O mes pays! ô mes frères! rappelez-vous une grande leçon que Salomon nous a donnée. Deux mères se disputaient un enfant; il ordonna qu'on le coupât en deux, et que chacune en emportât la moitié. La mère supposée accepta le

(1) *Salomon* était alors pour les compagnons et sera encore longtemps, pour un grand nombre, un être de raison, une sorte de fétiche auquel on attribue toutes les perfections, toutes les puissances. Son nom équivaut presque à celui de l'Éternel, et Pierre Huguenin l'employait pour donner plus d'autorité à son invocation religieuse.

partage, la vraie mère s'écria qu'on le donnât tout entier à sa rivale. Cet apologue est l'emblème de notre destinée. Ceux de nous qui demandent le partage de la terre et du travail sont sans entrailles, et ne songent pas que ce lambeau partagé par le glaive de la haine ne sera plus entre leurs mains qu'un cadavre.

Pierre leur parla encore longtemps. Je ne sais s'il portait dans son sein la révélation d'un temps et d'une société où le principe de liberté individuelle pourrait se concilier avec le droit de tous. Je sais que son cerveau intelligent eût pu s'élever à cette conception, telle qu'elle est entrée aujourd'hui dans les cœurs et dans les esprits d'élite. Mais il est à remarquer qu'à cette époque, le principe du saint-simonisme (la première des doctrines modernes qui se soit popularisée sous le règne des Bourbons) ne s'était pas encore développé. Les germes d'une philosophie sociale et religieuse couvaient dans de secrets conciles, ou s'élucubraient dans les méditations des économistes. Probablement Pierre Huguenin n'en avait jamais entendu parler; mais un esprit droit et assez cultivé, une âme ardente, une imagination poétique, faisaient de lui un être mystérieux et singulier, assez semblable aux pâtres inspirés qui naissaient dans l'ancienne tradition avec le don de prophétie. On pouvait dire, avec la Savinienne, qu'il était rempli de l'esprit du Seigneur; car, dans la candeur de son enthousiasme, il touchait aux plus hautes questions humaines, sans savoir lui-même quelles étaient ces cimes voilées où son rêve l'avait porté. C'est pourquoi ses discours, dont nous ne pouvons vous donner ici que la substance sèche et grossière, avaient un caractère de prédication dont l'effet était grand sur des esprits simples et sur des imaginations encore vierges. Il leur conseilla de tenter, au lieu d'une épreuve douteuse, une paix honorable. Les dévorants, las de querelles, commençaient à s'adoucir. Il serait peut-être plus facile qu'on ne pensait de les amener à reconnaître le droit des enfants de Salomon. Pourquoi, si ces derniers étaient capables d'écouter la raison, de comprendre la justice, les dévorants ne le seraient-ils pas aussi! N'étaient-ils donc pas des hommes? et, au risque de n'être pas écouté, ne devait-on pas essayer de les ramener à des sentiments humains, plutôt que d'envenimer leur haine par un défi d'amour-propre? Enfin ne serait-on pas encore à temps de reprendre la décision du concours, s'il venait à être bien démontré que c'était le seul moyen d'éviter de nouveaux combats. Mais que ne fallait-il pas entreprendre avant d'abandonner les chances de paix et d'alliance! L'avait-on fait? Tout au contraire, on n'avait songé qu'à répondre injure pour injure, bravade pour bravade. On s'était, de gaieté de cœur, précipité dans mille dangers qu'il eût été facile d'éviter dans le principe, avec plus de calme et de dignité. N'avait-on pas provoqué aussi les charpentiers drilles, en chantant le matin même, devant leurs ateliers, des chants de guerre et d'anathème? Pierre avait été témoin de ce fait. Il le censura avec force, avec douleur. — Vous avez l'orgueil d'être les seigneurs, les patriciens du tour de France, leur dit-il; ayez donc au moins les manières nobles qui conviennent quand on s'estime supérieurs au reste des hommes.

Lorsqu'il cessa de parler, il se fit un long silence. Les choses qu'il avait dites étaient si nouvelles et si étranges que les auditeurs avaient cru faire un rêve dans une autre vie, et qu'il leur fallut quelque temps pour se reconnaître dans les ombres de la terre.

Mais peu à peu les passions contenues reprirent l'essor. Leur règne n'était pas encore près de finir; et le peuple des travailleurs n'avait gardé du grand principe d'égalité fraternelle, proclamé par la révolution française, qu'une devise au lieu d'une foi, quelques mots glorieux, profonds, mais aussi mystérieux pour lui que les rites du compagnonnage. Les murmures succédèrent bientôt à la muette adhésion de quelques-uns, à la stupeur profonde du grand nombre; et ceux dont le cœur avait tressailli involontairement rougirent tout aussitôt d'avoir senti cette émotion ou de l'avoir laissé paraître. Enfin un des plus exaltés prit la parole. — Voilà un beau discours, dit-il, et un sermon mieux fait qu'un curé en chaire n'eût pu le débiter. Si tout le mérite d'un compagnon est de connaître les livres et de parler comme eux, honneur à vous, pays Villepreux l'Ami-du-trait! Vous en savez plus long que nous tous; et si vous aviez affaire à des femmes, vous les feriez peut-être pleurer. Mais nous sommes des hommes, des enfants de Salomon; et si la gloire d'un compagnon du devoir de liberté est de soutenir sa société, de se dévouer corps et âme pour elle, de repousser l'injure, de lui faire un rempart de sa poitrine, honte à vous, pays Villepreux, car vous avez mal parlé et vous mériteriez d'être réprimandé. Comment donc! nous avons écouté jusqu'au bout les conseils d'une lâche prudence, et nous ne nous sommes pas indignés? On nous a dit qu'il fallait abjurer notre honneur, oublier le meurtre de nos frères, tendre la joue aux soufflets, rayer notre nom apparemment du tour de France, et nous avons écouté tout cela patiemment? Vous voyez bien, pays Villepreux, que nous sommes doux et modérés autant qu'on peut l'être. Vous voyez bien que nous avons le respect du devoir et la fraternité du compagnonnage bien avant dans le cœur, puisque nous ne vous avons pas réduit au silence comme un insensé, ou jeté hors d'ici comme un faux frère. Vous avez une si belle réputation, et vous avez été revêtu de dignités si éminentes dans la société, que nous persistons à croire vos intentions bonnes et votre cœur droit. Mais votre esprit s'est égaré dans les livres, et ceci doit servir d'enseignement à tous ceux qui vous

ont entendu. Qui en sait trop, n'en sait pas assez; et quiconque apprend beaucoup de choses inutiles, risque d'oublier les plus nécessaires, les plus sacrées.

D'autres orateurs plus véhéments encore renchérirent sur l'indignation de celui-là, et bientôt une discussion violente s'engagea contre Pierre Huguenin. Il répondit avec calme; il supporta avec la résignation d'un martyr et la fermeté d'un stoïque les accusations, les reproches et les menaces. Il disait d'excellentes choses, variant ses arguments et appropriant les formes de son langage à la portée d'esprit de ses divers interlocuteurs. Mais il voyait avec douleur que le petit nombre de ses adhérents diminuait de plus en plus, et il s'attendait à des outrages publics; car la séance était livrée à la confusion, et la vérité n'avait plus de pouvoir sur ces âmes endurcies ou exaltées. Enfin le dignitaire, après bien des efforts inutiles, obtint le silence, et prit la défense des intentions de Pierre Huguenin.

— Je le connais trop, dit-il, pour douter de lui; et si un soupçon contre son honneur pouvait entrer dans ma pensée, je crois qu'un instant après je lui en demanderais pardon à genoux. Il n'y aura donc ici de réprimandes que contre ceux qui se permettraient de l'insulter. Sur tous les points, il a parlé suivant sa conscience, et sur plusieurs points mes sentiments sont d'accord avec les siens. Cependant je crois que ses idées ne sont pas applicables pour le moment; c'est pourquoi je propose de passer outre: mais je demande, une fois pour toutes, qu'on respecte la liberté des opinions, et qu'on les combatte sans aigreur et sans brutalité. Consolez-vous, pays Villepreux, de la contradiction un peu violente que vous avez rencontrée ici. Si vous vous êtes trompé en quelque chose, vous n'en avez pas moins dit certaines vérités qui resteront gravées dans plus d'un cœur ami, et dans le mien particulièrement. Soyez sûr qu'il en restera aussi quelques-unes, même dans l'esprit des plus exaltés. Peut-être les idées de paix et d'union générale que vous avez osé proclamer seront-elles mieux écoutées dans des jours plus heureux. Je trouve, moi, que vous avez bien parlé, et que votre cœur n'a pas été corrompu par la science des livres. Vous êtes libre de vous retirer, si la discussion de nos intérêts, comme nous les entendons pour le moment, blesse votre croyance; mais nous vous prions de ne pas quitter la ville avant que la crise où nous sommes ait changé de face. S'il fallait en venir à de nouveaux combats, et si la société vous ordonnait de marcher, nous savons que vous vous conduiriez comme un brave soldat de l'armée de Salomon.

Pierre s'inclina en signe de respect et de soumission. Il se retira, et le Corinthien le suivit. — Frère, lui dit ce noble jeune homme, ne sois pas humilié, ne sois pas triste, je t'en supplie; ce que le dignitaire vient de dire est bien vrai, tes paroles ont retenti dans des cœurs amis du tien.

— Je ne suis point humilié, répondit l'Ami-du-trait, et ta sympathie suffirait à elle seule pour me dédommager de l'emportement des autres. Mais je suis inquiet, je te l'avoue, et pour une chose toute personnelle. Le dignitaire vient de m'ordonner en quelque sorte de rester ici. Je comprends la délicatesse de cette intention; il voit que plusieurs m'accuseront de manquer de cœur à l'heure du combat, et il me fournit l'occasion de me réhabiliter à leurs yeux; mais je ne suis pas jaloux de cet honneur farouche, et je l'accepterai avec douleur. Une raison non moins grave me fait regretter d'avoir renoué mes relations avec la société. J'ai donné ma parole d'honneur à mon père d'être de retour sous trois jours, et mon père a donné la sienne de reprendre ses travaux demain. Il ne peut le faire sans moi. Il est malade, et plus sérieusement peut-être depuis que je suis absent. Il est d'un caractère bouillant, d'une loyauté scrupuleuse. A l'heure qu'il est, il m'attend sur la route, et je crois le voir, tourmenté par l'inquiétude, par l'impatience, par la fièvre. Pauvre père! Il avait tant de foi à la promesse que je lui ai faite! Il me faudra donc y manquer!

— Pierre, répondit le Corinthien, je sens que tu es entre deux devoirs : le saint *devoir de liberté* et le devoir filial, qui n'est pas moins sacré. Il faut que tu partages ton fardeau. J'en veux prendre la moitié. Tu resteras ici pour obéir aux lois de la société, et moi j'irai chez ton père. J'inventerai quelque prétexte pour t'excuser, et je me mettrai à l'ouvrage à ta place. Une heure d'attention va me suffire pour recevoir tes instructions. Je sais comme tu démontres, et tu sais comme je t'écoute. Viens dans le jardin, et avant la nuit je me mettrai en route. Je coucherai chez la Jambe-de-bois, et avant le jour je prendrai la diligence qui passe par là. Demain soir je serai chez ton père, après-demain matin dans la chapelle de ton vieux château. De cette manière tout s'arrangera, et tu auras l'esprit tranquille.

— Cher Amaury, répondit Pierre Huguenin, je n'attendais pas moins de ton amitié et d'un cœur comme le tien; mais je ne puis accepter ton dévouement.

Il est probable que le concours aura lieu; et je ne dois ni ne veux que tu perdes l'occasion de te faire connaître et d'acquérir de la gloire. Ce n'est pas parce que tu es mon élève, mais je suis certain que tu es le plus fort de ceux qui se présenteront au concours. Si tu ne remportes le prix du compas d'or, du moins tu feras de telles preuves de talent qu'il en sera parlé sur le tour de France. De pareilles occasions ne se présentent que rarement, et souvent elles décident de tout l'avenir d'un ouvrier. A Dieu ne plaise que je te fasse perdre celle qui peut s'offrir demain!

— Et moi, je veux la perdre, répondit le Corinthien, et je la perdrais dans tous les cas. Tu me crois bien borné, si tu crois que depuis ce matin mes idées et mes sentiments n'ont pas marché. J'ai ouvert les yeux, frère, et je ne suis déjà plus l'homme aveugle et grossier qui t'écoutait hier soir avec stupeur sur la chaussée de Blois. Les paroles que tu viens de dire devant l'assemblée sont tombées dans mon cœur, comme le bon grain dans le sillon fertile. Il m'a semblé qu'un nuage s'enlevait de terre entre nous deux, et que je t'avais aimé jusqu'ici à travers un voile. Oui, mon ami, tu ne m'avais pas semblé autre chose qu'un compagnon instruit, honnête, et bon. A présent je vois bien que tu es plus que cela, plus qu'un ouvrier, plus qu'un homme peut-être. Que vais-je te dire? je me suis figuré le Christ, ce fils d'un charpentier, pauvre, obscur, errant sur la terre, et parlant à de misérables ouvriers comme nous, sans argent, presque sans pain, sans éducation (c'est ainsi qu'on nous les dépeint). Je me suis rappelé ce qu'on raconte de sa beauté, de sa jeunesse, de sa douceur, des préceptes de sagesse et de charité qu'il expliquait comme tu l'as fait aujourd'hui en paraboles. Je ne veux pas blesser ta modestie, Pierre, en te comparant à celui qu'on appelle Dieu; mais je me disais : Si le Christ revenait parmi nous, et qu'il passât devant cette maison, que ferait-il? Il verrait la Savinienne au seuil, avec son air affable et ses deux beaux enfants, et il les bénirait. Et alors la Savinienne le prierait d'entrer; elle laverait ses pieds poudreux et brûlants, et elle abriterait ses petits dans les plis de la robe du Sauveur, tandis qu'elle irait lui chercher l'eau la plus pure pour étancher sa soif. Et pendant ce temps, le fils du charpentier interrogerait les enfants, et il saurait d'eux qu'il y a là, dans la grange, des hommes qui parlent et qui concertent quelque chose. Alors l'homme divin voudrait connaître le cœur de ses frères, de ses fils, les pauvres travailleurs. Il entrerait dans la grange et ne dédaignerait pas de s'asseoir comme nous sur une botte de paille, lui qui naquit sur la paille d'une étable; puis il écouterait. Et, tout en faisant ce rêve, je me représentais la belle figure de Jésus, attentive et souriante, et ses beaux yeux attachés sur toi avec une expression de douceur et d'attendrissement... Et quand tu eus fini de parler (car ceci, Pierre, n'était pas une simple supposition que je faisais dans mon esprit; c'était comme une vision que j'avais devant les yeux), quand tu eus fini de parler, je le vis s'approcher, se pencher sur toi et te dire en t'imposant les mains ce qu'il disait aux pauvres hommes du peuple dont il faisait ses disciples : « Viens avec moi, quitte tes filets et suis-moi; je veux te faire pêcheur d'hommes. » Et il me sembla qu'une grande lumière jaillissait du front du Christ, et t'enveloppait dans son rayon. Alors je me dis en moi-même : Pierre est un apôtre; comment ne le savais-je pas? Il prophétise: comment ne l'avais-je pas compris? Et moi aussi, je me levai, transporté d'un zèle qui me brûlait. J'allais m'écrier : Oh! Christ, emmenez-moi avec mon frère; je ne suis pas digne de délier les cordons de vos souliers, mais je vous écouterai et je ramasserai les miettes qui tomberont de votre table... Alors les compagnons se sont agités. Ils t'ont contredit, ils t'ont blâmé. Ma vision s'est effacée; mais il m'en est resté comme un tremblement dans tout le corps; j'ai eu beaucoup de peine à me contenir, j'étais prêt à pleurer, comme dans le temps où la Savinienne, cette pieuse femme qui aime tant Dieu, sans aimer les prêtres, me lisait, de sa voix douce, l'Écriture sainte dans une vieille Bible qui est dans sa famille depuis deux ou trois cents ans. Aussi, je ne serai jamais impie, et, dût-on se moquer de moi, je ne me moquerai jamais de Jésus le fils du charpentier. Qu'il soit Dieu ou non, qu'il soit tout à fait mort ou qu'il soit ressuscité, je ne peux pas examiner cela, et je ne m'en inquiète pas. Il y en a même qui disent qu'il n'a jamais existé. Moi, je dis qu'il est impossible qu'il n'ait pas existé, et j'en suis plus sûr depuis que j'ai compris ce que tu penses, et ce que tu veux faire comprendre aux autres. Pourquoi serais-tu le premier ouvrier qui aurait eu de telles idées? Je ne conçois pas comment je ne les ai pas eues plus tôt; et je me dis que tu ne les aurais pas, si des hommes ou des dieux comme Jésus ne les avaient pas répandues dans le monde. C'est pourquoi je ne veux plus écouter que toi, je ne veux plus agir, ni penser, ni travailler, ni aimer même, sans que tu m'aies dit : Cela est bon, cela est juste. Et je ne te quitterai plus jamais..., excepté que je vais te quitter ce soir, mais pour aller t'attendre chez ton père. Tu vois que je ne comprends plus ce que c'est que des concours, de la gloire, des chefs-d'œuvre... nous avons bien autre chose à faire, c'est de travailler sans nuire aux autres, sans les humilier, sans leur disputer ce qui leur appartient aussi bien qu'à nous.

La Savinienne, inquiète de voir Pierre et Amaury quitter l'assemblée et s'enfoncer dans le jardin pour causer avec chaleur, les y avait suivis. Peu à peu elle s'était approchée; et, appuyée sur le dossier de leur banc, elle les écoutait. Pierre la voyait bien, mais il était heureux qu'elle entendît les discours exaltés du Corinthien, et il se gardait de trahir sa présence. Quand le Corinthien se tut, la Savinienne lui dit avec un soupir : — Je voudrais que Savinien fût encore là pour vous entendre; mais j'espère que, dans le ciel, il vous voit et vous bénit. Corinthien, vous avez un cœur et un esprit comme je n'en ai jamais connu..., si ce n'est mon pauvre Savinien; mais il lui restait encore bien des choses à apprendre, et, comme l'on dit, la vérité sort de la bouche des enfants.

Pierre sourit de joie en voyant que la Savinienne comprenait le Corinthien. Il vit la rougeur et le trans-

port de son ami, quand la Mère lui tendit la main en disant : C'est à la vie et à la mort entre nous pour l'estime, mon fils Amaury.

— Et pour l'amitié? s'écria le jeune homme enhardi et troublé à la fois.

— Amitié veut dire une chose entre les hommes, et une autre entre hommes et femmes, répondit-elle naïvement. Vous avez la mienne comme si nous étions deux hommes ou deux femmes.

Amaury ne répondit rien. La robe noire de la veuve lui imposait silence. Elle s'éloigna, et Pierre reprit en regardant son ami qui la suivait des yeux : — Et maintenant, frère, veux-tu encore partir? N'es-tu pas retenu ici par quelque chose de plus cher et de plus sérieux que la gloire?

— Je serais à la veille d'être son mari, répondit le Corinthien, que pour sauver ton honneur, je partirais encore. Mais nous n'en sommes pas là. Je ne peux rester ici. Je ne sais où je prendrais la force de ne jamais dire ce que je pense, et ce que je pense, une femme en deuil ne doit pas l'entendre. Je manquerais à moi-même, à la mémoire de Savinien, je perdrais l'estime de la Savinienne, et tout cela malgré moi. Fais-moi partir, Pierre, tu me rendras service peut-être plus qu'à toi-même.

Pierre sentit que son ami avait raison. — Eh bien! quant à moi, j'accepte, dit-il; mais je doute fort que la société y consente. Dans l'excès de ta modestie, tu oublies que si le concours a lieu, on aura besoin de toi plus que de tout autre, et qu'on ne te laissera pas partir ainsi. Quelle que soit l'issue de nos différends avec le *Devoir*, ta présence ici est regardée comme nécessaire, puisqu'on t'a convoqué.

— Pierre, Pierre! s'écria le Corinthien avec tristesse, as-tu donc oublié déjà ce que tu me disais hier soir sur la chaussée? N'es-tu pas dégoûté de ce pacte qui nous subordonne aux caprices et aux préjugés d'hommes ignorants et emportés? Nous leur devons assistance quand ils sont dans le malheur ou le danger; car ils sont nos frères. Mais quand ils sont enivrés d'orgueil ou de vengeance, leur devons-nous une aveugle soumission? Non! Quant à moi, ce rêve s'efface, et tout à l'heure, en les voyant se tourner contre toi, je les trouvais si coupables que les liens de l'affection jurée se brisaient malgré moi dans mon cœur. Viens, rentrons dans l'assemblée. Je vais leur demander de me laisser partir, leur dire de ne pas compter sur moi pour le concours; et, s'ils me refusent, je remercie la société, je reprends ma liberté...

— Tu n'en as pas le droit devant Dieu. Égarés ou coupables, ils sont nos frères. Leur situation est pénible et périlleuse. Nous ne sommes pas en nombre ici, et nos ennemis sont les plus forts, les plus exaltés. S'ils persistent à vouloir nous expulser de Blois par la violence, il vaudra certainement mieux en venir à l'épreuve du concours qu'à celle des coups. Prenons donc patience. Je saurai me résigner encore. S'il faut que d'une manière ou de l'autre mon honneur soit compromis, je sacrifierai mes intérêts à ceux d'autrui; et si mon père me condamne, ma conscience m'absoudra.

CHAPITRE XIII.

La séance terminée, les gavots se mirent à table. Le concours était voté, et le Corinthien était du nombre des concurrents élus. Cette nouvelle lui causa une émotion où la joie eut plus de part que le regret, il faut bien l'avouer. Quoique sincère dans son dévouement pour Pierre Huguenin, et dans ses vertueuses résolutions à l'égard de la Savinienne, son jeune cœur tressaillait, malgré lui, à l'idée de passer plusieurs mois auprès de celle qu'il aimait, et d'être absous, par la volonté du destin, de ce qui eût été un tort en d'autres circonstances. Il faut bien dire aussi que le Corinthien n'était pas sans avoir ressenti plus d'une fois déjà les chatouillements de l'ambition. Il avait trop de talent pour n'être pas un peu sensible à la gloire; et si, dans un mouvement d'enthousiasme généreux, il revenait aux idées évangéliques dont l'avait nourri la pieuse Savinienne, bientôt après, les séductions de l'art et de la renommée reprenaient leur empire naturel sur cette âme d'artiste et d'enfant, candide, ardente, et mobile comme les nuages légers d'un beau ciel au matin.

Il s'efforça de recevoir la nouvelle de son élection avec une résignation dédaigneuse. Mais en dépit de lui-même, la gaieté communicative de ses compagnons ranimait peu à peu les roses de son teint, et l'aspect de la Savinienne remplissait son cœur d'un espoir plein d'agitations et de combats. Sa voix ne se mêla pas aux propos enjoués de la table: mais il y avait dans sa gravité une expression de joie sérieuse et profonde, qui n'échappa point à Pierre. De temps en temps le regard de l'aimable Corinthien semblait demander grâce à son austère ami; puis ses yeux se reportaient invinciblement vers la Savinienne, et un nuage de volupté passionnée les troublait aussitôt. — Prends garde à toi, mon enfant! lui dit Pierre, tandis que le bruit des convives couvrait leurs voix. N'oublie pas que tout à l'heure tu voulais partir pour fuir le danger. Maintenant qu'il faut l'affronter, ne sois pas téméraire.

— Ne vois-tu pas que ma main tremble en soutenant mon verre? répondit le Corinthien. Va, je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Je sens le sort plus puissant que moi, et je prie Dieu qu'il me donne un peu de ta force pour me soutenir.

En ce moment plusieurs jeunes gens de la société

rentrèrent d'une course qu'ils avaient été faire en ville, à la sortie de la séance. Ils racontèrent qu'ils avaient vu un grand repas de charpentiers drilles dans un cabaret. En passant devant la porte, ils avaient jeté un regard dans la salle, et avaient remarqué des militaires attablés avec eux. Les chants de guerre des dévorants étaient venus frapper leurs oreilles :

Gavot abominable,
Mille fois détestable,
Pour toi plus de pitié! etc.

Alors un de ces jeunes gavots, transporté d'indignation, s'avança jusque sur le seuil du cabaret, et écrivit sur la porte avec son crayon blanc : « Lâches! lâches! »

Cette action d'une bravoure insensée eut le destin étrange de n'être remarquée d'aucune des personnes qui étaient dans la salle. Les convives étaient apparemment trop absorbés par le plaisir de la table, et ceux qui les servaient trop affairés pour faire attention à ce qui se passait sous leurs yeux. Les autres gavots n'attendirent pas que la téméraire inscription attirât les regards; ils ne se donnèrent même pas le temps de l'effacer. Voyant que *Marseillais le Résolu* (c'était le nom de leur jeune confrère) allait se précipiter dans l'antre aux lions comme un martyr des premiers siècles, ils l'arrachèrent à une mort certaine en se jetant sur lui et en l'entraînant presque de force. Ils racontèrent ce qu'il avait fait, en donnant des éloges à son courage, mais en blâmant son imprudence. Le dignitaire se joignit à eux pour lui reprocher de n'avoir pas réprimé un mouvement de colère qui pourrait attirer sur la société de nouveaux désastres. — Fasse le ciel, dit-il, qu'il ne faille pas du sang pour effacer ce que vous venez d'écrire!

Vers la fin du souper, on parla de la pièce du concours. C'était un modèle de chaire à prêcher, qui devait réunir toutes les qualités de la science et toutes les beautés de l'art. Pierre, se soumettant à la décision adoptée, donna son avis sans morgue et sans affectation. Toute dissension était oubliée entre lui et ses compagnons. Les ambitieux qu'il avait froissés, n'ayant plus rien à craindre de son opposition, ne rougissaient pas de l'écouter; car il raisonnait sur son art avec une incontestable supériorité. Déjà les gavots se livraient à des rêves flatteurs; on se croyait assuré de la victoire, et la belle chaire s'élevait comme un monument gigantesque dans les imaginations excitées par les fumées de la gloire, lorsque des coups violents ébranlèrent la porte de l'auberge. — Qui donc peut s'annoncer aussi brutalement? dit le dignitaire en se levant. Ce ne peut être un de nos frères.

— Ouvrons toujours, répondirent les compagnons, nous verrons bien si l'on entrera chez nous sans saluer.

— N'ouvrez pas! s'écria la servante, qui avait regardé par la fenêtre de l'étage supérieur; ce ne sont pas des amis. Ils sont armés. Ils viennent avec de mauvaises intentions.

— Ce sont les charpentiers du père Soubise, dit un compagnon qui avait été regarder par la serrure; ouvrons! c'est une députation qui vient parlementer.

—Non, non! dit la petite Manette, tout effrayée; il y a de grands et vilains hommes avec des moustaches; ce sont des voleurs. Et elle courut se réfugier dans les bras de sa mère, qui pâlit et se pressa instinctivement derrière la chaise du Corinthien.

—Eh bien! ouvrons toujours! s'écrièrent les compagnons; si ce sont des ennemis, ils trouveront à qui parler.

— Un instant! dit le dignitaire; courons prendre nos cannes pour les recevoir; on ne sait ce qui peut arriver.

Les coups cessèrent d'ébranler la porte; mais des voix menaçantes s'élevèrent dehors. Elles chantaient un verset de la sauvage chanson du XVI[e] siècle :

Tous ces gavots infâmes
Iront dans les enfers
Brûler dedans les flammes
Comme des Lucifers.

Les compagnons s'étaient levés en tumulte. Quelques-uns voulaient défendre la porte, qu'on cherchait de nouveau à enfoncer, tandis que d'autres rassembleraient les armes. Mais avant qu'on eût eu le temps de se reconnaître, une fenêtre fut brisée, la porte vola en éclats, et les charpentiers se précipitèrent dans la salle avec des cris affreux. Il y eut alors une scène de fureur et de confusion impossible à retracer. Chacun s'armait de ce qui lui tombait sous la main. Aux terribles cannes ferrées des dévorants, et aux sabres des soldats de la garnison, dont plusieurs s'étaient laissé attirer dans les rangs des drilles à la suite d'une orgie, les gavots opposèrent des tronçons de bouteilles dont ils frappaient les assaillants au visage, des tables sous lesquelles ils les renversaient, des broches dont ils se servaient comme de lances, et dont l'un des plus vigoureux colla son adversaire à la muraille. Leur défense était légitime; elle fut opiniâtre et meurtrière. Pierre Huguenin s'était d'abord jeté entre les combattants, espérant faire entendre sa voix, et empêcher le carnage. Mais il fut repoussé violemment, et dut bientôt songer à défendre sa vie et celle de ses frères. La Savinienne s'élança sur l'escalier de sa chambre, et le gravit avec la force et la rapidité d'une panthère, emportant ses deux enfants dans ses bras. Elle les poussa dans le grenier, leur montrant avec énergie un dégagement par lequel ils pouvaient fuir vers la grange, et se mettre en sûreté. Puis elle revint, et, pleine d'indignation, de courage et de désespoir, elle redescendit

l'escalier et se jeta dans la mêlée, croyant que la vue d'une femme désarmerait la fureur des assaillants. Mais ils ne voyaient plus rien et frappaient au hasard. Elle reçut un coup qui sans doute ne lui était pas destiné, et tomba ensanglantée dans les bras du Corinthien. Jusque-là, ce jeune homme, consterné, s'était battu mollement. C'était la première fois qu'il prenait part à ces horribles drames, et il en ressentait un tel dégoût qu'il semblait chercher à se faire tuer plus qu'à se défendre. Quand il vit la Savinienne blessée, il devint furieux; et, comme le jeune Renaud du Tasse, il fit voir que, s'il avait la beauté d'une femme, il avait la force et l'intrépidité d'un héros. L'insensé qui avait répandu quelques gouttes du précieux sang de la mère, le paya de tout le sien. Il tomba la figure fendue et la tête fracassée, pour ne jamais se relever.

Ce terrible acte expiatoire tourna contre le Corinthien tous les efforts des dévorants. Jusque-là il semblait qu'on plaignît ou qu'on méprisât sa jeunesse, et qu'on eût voulu l'épargner; mais quand on le vit se dresser, les yeux ardents et les bras ensanglantés, entre la Mère évanouie et le cadavre étendu à ses pieds, il y eut un hourra général, et vingt bras furent levés pour l'anéantir. Pierre n'eut que le temps de se mettre devant lui et de lui faire un rempart de son corps. Il reçut plusieurs blessures, et tous deux allaient certainement périr accablés sous le nombre, lorsque la garde, attirée par le bruit, pénétra dans la maison, et à grand'peine sépara les combattants. Pierre, malgré le sang qu'il perdait, conserva toute sa force et toute sa présence d'esprit. Il emporta la Savinienne dans sa chambre; et, l'ayant déposée sur son lit, il força le Corinthien, qui l'avait suivi, à se réfugier dans la grange, pour se soustraire aux arrestations auxquelles on était en train de procéder. Il le cacha dans la paille, ramena les enfants transis d'effroi auprès de leur mère, et redescendit dans la salle avec assez de prestesse pour faire évader encore quelques compagnons de son devoir. Les plus acharnés au combat avaient été saisis; on les emmenait en prison. D'autres s'étaient dispersés à temps, laissant leurs ennemis aux prises avec la garde. Pierre avait d'abord l'intention de se livrer de lui-même à la force publique, afin de rendre hautement témoignage de son innocence et de celle de ses amis. Mais quand il vit la maison pleine de soldats, de morts et de blessés, il songea à l'abandon où se trouverait la Savinienne dans cette crise déplorable, et il se tint à l'écart jusqu'à ce que la garde se fût retirée emportant les morts et emmenant les prisonniers des deux partis, les uns à l'hôpital, les autres à la prison. Il ordonna alors à la servante de laver au plus vite le sang dont la maison était inondée, et il courut chercher un médecin pour la Savinienne; mais ses courses furent inutiles. Il y avait eu assez de blessés à secourir et à transporter pour occuper tous les gens de l'art qu'on avait pu trouver. Il revint fort alarmé, mais il retrouva la Savinienne debout comme la femme forte de la Bible. Elle avait lavé et pansé elle-même sa blessure, qui n'était pas grave heureusement, et qui ne laissa qu'une légère cicatrice à son front large et pur. Elle avait rassuré et couché ses enfants, et elle aidait sa servante à rétablir dans la maison l'ordre, cette fin sérieuse et sacrée vers laquelle tendent sans relâche et sans distraction tous les soins et toutes les forces de la femme du peuple. Son cœur était cependant tourmenté par de cruelles tortures; elle ignorait ce que le Corinthien était devenu et lesquels de ses amis avaient péri. Elle songeait aux châtiments sans pitié que la loi allait faire peser peut-être sur les innocents comme sur les coupables; et, en proie à ces angoisses, pâle comme la mort, le cœur serré, la main tremblante, elle travaillait au milieu de la nuit à rassembler les débris épars de ses pénates violés, de ses foyers dévastés, sans verser une larme, sans proférer une plainte.

Quand elle vit rentrer Pierre Huguenin, elle n'eut pas le courage de l'interroger; mais elle lui sourit avec une sublime expression de joie qui semblait accepter les plus grands malheurs, en échange du salut d'un ami tel que lui. Il la prit par la main, et courut avec elle à la grange où il avait caché et enfermé le Corinthien. Durant cette retraite forcée, le désolé jeune homme, en proie à mille anxiétés, avait d'abord tenté de rentrer à tout risque dans la maison, pour savoir le sort de ses compagnons et surtout celui de la Mère. Mais l'émotion et la fatigue lui avaient ôté la force d'enfoncer les portes que Pierre, redoutant son imprudence, avait barricadées sur lui. Il était si accablé qu'il faillit s'évanouir en revoyant sa maîtresse et son ami hors de danger. On visita et on pansa ses blessures, qui étaient assez graves. On lui fit, avec des matelas et des couvertures, un lit improvisé dans une chambre qu'on lui improvisa de même, en superposant des bottes de paille dans la charpente de la grange. Il était urgent de le tenir caché; car il était un des plus compromis dans l'affaire, et Pierre ni la Savinienne n'étaient d'avis de s'en remettre à l'intégrité de la justice pour distinguer les provoqués des agresseurs.

Quand Pierre eut songé à tout et épuisé le reste de ses forces, il en resta encore à la Savinienne pour le soigner. Lui aussi était blessé et affaibli, et surtout brisé dans le fond de son âme. Que ne devait pas souffrir, en effet, cette organisation toujours portée vers l'idéal et rejetée sans cesse dans la plus brutale réalité! Quand il fut seul, il se sentit désespéré; et, se souvenant des coups qu'il avait été forcé de porter, voyant se dresser devant lui tous les spectres de l'insomnie et de la fièvre, il désira mourir, et tordit ses mains dans l'excès d'une horrible douleur. Le sommeil vint enfin à son secours, et il resta plongé dans

un accablement presque léthargique depuis le jour naissant jusqu'à la nuit.

La Savinienne se reposa à peine deux ou trois heures. Elle partagea sa sollicitude, tout le reste du jour, entre sa fille, que la peur avait rendue malade aussi, le Corinthien, et l'Ami-du-trait.

Le dignitaire et ceux des compagnons qui avaient su s'échapper à temps de la scène du combat, vinrent la voir et la rassurer. Plusieurs des blessés étaient hors de danger; on lui cacha, tant qu'on put, l'agonie et la mort de quelques autres. Mais on craignait l'effet des poursuites judiciaires. On avait déjà fait sauver un compagnon qui, comme Amaury, avait donné la mort à un de ses ennemis, et on conseilla à Pierre de fuir aussi avec le Corinthien. Dès que ce dernier put marcher, c'est-à-dire la nuit suivante, Pierre le conduisit à la cabane du Vaudois, en attendant qu'il pût prendre la diligence et se rendre à Villepreux. Le bon charpentier le cacha dans sa soupente, et lui prodigua tous les soins de l'amitié. Il était devenu médecin lui-même, à ce qu'il prétendait, à force d'avoir eu affaire à des médecins. Il se mit en devoir de le médicamenter; et Pierre, tranquillisé sur son compte, retourna à Blois, décidé à ne point abandonner ses frères captifs tant que ses démarches et son témoignage pourraient servir à leur justification et à leur délivrance.

Il revenait, aux premières lueurs du matin, le long des rives verdoyantes de la Loire, en proie à une grande tristesse, à un dégoût profond. Cette fatale nécessité de soutenir une guerre de parti acharnée contre des hommes du peuple, contre ces enfants du travail et de la pauvreté qu'il considérait pieusement comme ses frères, et qu'il eût voulu, au prix de sa vie, réconcilier et réunir en une seule famille, était pour lui un remords devant Dieu, un supplice, une honte vis-à-vis de lui-même. Et pourtant, que faire? Avait-il à se reprocher d'avoir négligé quelque chose pour maintenir la paix? Ne s'était-il pas livré au blâme de ses propres compagnons, en voulant leur prouver que les dévorants étaient des hommes semblables à eux? Et voilà que ces dévorants avaient eu un nouvel accès de fureur, et que les gavots, persécutés pour leur foi, étaient rejetés pour longtemps sans doute dans un fanatisme devenu nécessaire à la conservation de leur indépendance, dans une haine presque légitime après de tels outrages!

Pierre n'était pas assez avancé (quoiqu'il le fût peut-être plus que les esprits les plus forts de cette époque) pour faire une distinction nette entre le principe et le fait. C'est une notion encore bien nouvelle pour nous, et dont l'habitude s'insinue difficilement dans nos esprits inquiets et troublés, que cette acceptation courageuse des faits, et cette foi persévérante aux principes, qui nous aide à vivre dans la pensée d'un avenir meilleur. On nous a si longtemps élevés dans la coutume de juger ce qui se doit par ce qui se fait, et ce qui se peut par ce qui est, qu'à tout instant nous tombons dans le découragement, en voyant le présent donner tant de démentis à nos espérances. C'est que nous ne comprenons pas encore suffisamment les lois de la vie dans l'humanité. Nous devrions étudier la société comme nous observons l'homme, dans son développement physiologique et moral. Ainsi les cris, les pleurs, l'absence de raison, les instincts sans mesure, la haine du frein et de la règle, tout ce qui caractérise l'enfance et l'adolescence de l'homme, ne sont-ce pas là autant de crises pénibles, mais inévitables, mais nécessaires à la floraison et à la maturité de ce germe qui grandit dans la souffrance comme tout ce qui s'enfante au sein de l'univers? Pourquoi n'appliquerions-nous pas cette idée à l'humanité? Pourquoi le présent nous ferait-il renoncer à notre idéal? Pourquoi, puisque nous assistons à la manifestation de l'idée dans le monde, n'accepterions-nous pas ses défaillances, comme les savants observent sans effroi celles de la lumière dans les astres impérissables. Mais, enfants nous-mêmes, et ignorants que nous sommes, nous croyons souvent que l'enfant va périr parce qu'il se fait homme, que les soleils vont s'éteindre parce que leurs foyers se couvrent de nuages!

Si Pierre Huguenin avait pu se rendre bien compte du passé et de l'avenir du peuple, il ne se fût pas tant effrayé du présent où il le voyait engagé. Il se serait dit que le principe de fraternité et d'égalité, toujours en travail dans l'âme des opprimés, subissait en ce moment-là une crise nécessaire; et que le compagnonnage, qui est une des formes essayées par l'instinct fraternel, devait alors sa conservation à ces luttes, à ces combats, à ce sang versé, à cet orgueil en délire. Dans un temps où l'esprit des classes éclairées n'avait pas encore songé à la plus importante des vérités, à la plus nécessaire des initiations, c'était la Providence qui conservait dans le peuple cet esprit d'association mystique et d'enthousiasme républicain, à travers les vanités de famille, les jalousies de métier, les préjugés de secte, et le brutal héroïsme de l'esprit de corps.

Le prolétaire philosophe se débattait en vain dans ce problème obscur de la notion du bien et du mal; distinction fictive dans l'ordre abstrait, en présence de l'idée éternelle, vraie seulement dans l'ordre des choses créées, dans la manifestation temporaire. Il se laissait donc abattre sous les revers passagers; et, dans son besoin de vérité et de justice, il se laissait aller à l'impiété de rougir de ses frères. Il était tout près de les haïr, de les abandonner, de porter ailleurs sa foi, son amour et son zèle. Mais à qui les consacrer désormais? Infortuné, se disait-il à lui-même, qui voudrait de toi, flétri comme te voilà par la misère, enchaîné par l'esclavage du travail? Ces classes éclairées, polies, vers lesquelles te portent

souvent une secrète séduction et des rêves dangereux, pourrais-tu comprendre seulement leur langage, et pourraient-elles se faire à la rudesse du tien? Sans doute, parmi cette jeunesse qui s'instruit aux écoles, parmi ces industriels puissants et fiers qui luttent contre la noblesse et le clergé, parmi ces braves militaires qui, dit-on, conspirent de toutes parts contre la tyrannie, il y a des volontés généreuses, des principes purs, des sentiments démocratiques; et tandis que nous autres, malheureux aveugles, nous épuisons notre énergie dans des luttes criminelles contre notre propre race, ces agitateurs éclairés travaillent pour nous, conspirent pour nous, montent pour nous à l'échafaud. Oui, c'est pour nous, c'est pour le peuple, c'est pour la liberté que meurent les Borie, les Berton, et tant d'autres dont le sang a naguère coulé sans que le peuple l'ait compris, sans que le peuple s'en soit ému! Oh oui! ce sont là des héros, des martyrs; et nous, peuple ingrat et stupide, nous n'avons pas arraché ces victimes à la main du bourreau, nous n'avons pas brisé les portes de leurs prisons, nous n'avons pas renversé leurs échafauds! Mais où donc étions-nous, et que faisons-nous aujourd'hui que nous ne songeons point à les venger?

— Je vous demande pardon d'avoir troublé votre rêverie, dit en ce moment une voix inconnue à l'oreille de Pierre Huguenin. Mais il y a longtemps que je vous cherche, et il faut que je rompe la glace d'un seul coup, car le temps est précieux; j'espère qu'il nous en faudra peu pour nous entendre.

Pierre, surpris de cet étrange préambule, regarda de la tête aux pieds la personne qui lui parlait ainsi. C'était un tout jeune homme, fort bien mis et d'une figure assez agréable. Il y avait dans sa manière d'être un mélange de bonhomie et de rudesse qui plaisait au premier abord. Il avait ou il affectait quelque chose de l'allure militaire sous son habit bourgeois; sa parole était rapide, brève, décidée, et son demi-grasseyement annonçait un Parisien.

— Monsieur, répondit Pierre après l'avoir bien examiné, je crois que vous me prenez pour un autre; car je n'ai pas du tout l'honneur de vous connaître.

— Eh bien! moi, je vous connais, répliqua l'étranger, et je vous connais si bien que je lis à cette heure dans votre pensée, comme je vois le fond de cette eau limpide qui coule à nos pieds. Vous êtes soucieux, préoccupé au point que je vous suis pas à pas depuis un quart d'heure sans que vous m'ayez remarqué. Vous êtes en proie à un chagrin profond, car votre visage en porte l'empreinte malgré vous. Voulez-vous que je vous dise à quoi vous songez?

— Vous me feriez plaisir, dit en souriant Pierre, qui commençait à prendre ce jeune homme pour un fou.

— Pierre Huguenin, reprit l'étranger avec une assurance qui fit tressaillir notre héros, vous pensiez à l'inutilité de vos efforts, à l'endurcissement des cœurs sur lesquels vous voulez agir, à la force des obstacles qui paralysent votre énergie, votre zèle et vos grandes intentions.

Pierre fut si frappé de voir devant lui un homme qui semblait sortir de terre et refléter comme un miroir ses plus secrètes pensées, qu'il faillit croire à une apparition surnaturelle, et qu'il n'eut pas la force de répondre un seul mot, tant il se sentit troublé, presque effrayé de ce qu'il entendait.

— Mon pauvre Pierre, répondit l'étranger, vous avez raison d'être accablé et dégoûté du métier que vous faites de parler à des sourds, et d'agiter le flambeau de la vérité devant des aveugles. Vous ne tirerez jamais rien de ces âmes ineptes; vous ne réformerez pas ces mœurs féroces. Vous êtes un homme supérieur, et pourtant vous ne ferez pas un tel miracle. Il n'y a rien à espérer de vos compagnons.

— Qu'en savez-vous, vous qui me parlez avec tant d'assurance de ce que vous présumez et ne savez pas? Connaissez-vous les ouvriers pour vous prononcer ainsi contre eux? Êtes-vous des nôtres? Portez-vous la même livrée que nous?

— J'en porte une plus belle, repartit l'étranger; c'est celle de serviteur de l'humanité.

— Vous devez être un serviteur très-occupé, dit Pierre en secouant la tête avec un peu de dédain, car sa nouvelle connaissance commençait à lui inspirer plus de méfiance que de sympathie.

L'étranger, poursuivant son cours de divination, lui dit avec un sourire bienveillant: — Cher maître Huguenin, dans ce moment-ci vous vous demandez si je ne suis point un homme de la police, un agent provocateur.

Interdit de ce nouveau prodige. Pierre se mordit les lèvres. — Si j'ai cette pensée, répondit-il, n'êtes-vous pas tout préparé à en subir les conséquences, vous qui m'abordez d'une façon si étrange, vous que je ne connais pas?..

— Pourquoi, reprit l'étranger, voulez-vous qu'une action aussi simple que celle de vous aborder sur un chemin cache des motifs mystérieux? Êtes-vous donc de ces hommes qui tremblent au seul mot de conspiration, et qui prennent leur ombre pour un gendarme?

— Je n'ai sujet de rien craindre, et je n'ai pas le caractère craintif, répondit Pierre.

— Mettez-vous donc à l'aise avec moi, reprit l'étranger, car vous voyez en moi un homme qui voyage pour étudier et connaître les hommes. Pénétré d'un ardent amour de l'humanité, j'étends à toutes les classes de la société l'ardeur de mes investigations, et, dans toutes, je recherche les âmes nobles, les esprits éclairés. Quand je les rencontre sur mon chemin, j'éprouve donc le besoin de fraterniser avec elles.

— Ainsi, dit Pierre en souriant, vous exercez la profession de philanthrope! Mais si vous procédez seulement comme vous venez de le dire, ce n'est pas une profession aussi utile que je la concevais; car si vous ne recherchez que l'élite des hommes, ces gens-là n'ayant pas besoin d'être réformés, il en résulte qu'en les fréquentant sur votre passage, vous voyagez absolument pour votre plaisir. A votre place, je croirais mieux employer mon temps en recherchant les hommes égarés, les esprits incultes, afin de les redresser ou de les instruire.

— Je vois que vous méritez votre réputation, reprit l'étranger en riant à son tour; vous êtes un homme de raisonnement et de logique, et avec vous il faut prendre garde à tout ce qu'on dit.

— Oh! ne croyez pas, dit Pierre avec douceur, que j'aie la prétention de discuter avec vous; non, monsieur : quand j'interroge, c'est pour m'instruire.

— Eh bien, mon ami, sachez que je répands ma sollicitude sur tous les hommes. A ceux-ci le respect, à ceux-là la compassion; à tous le dévouement et la fraternité. Mais ne vous semble-t-il pas que dans le temps où nous vivons, ayant à lutter contre la tyrannie et la corruption qu'elle entraîne, contre l'esprit prêtre et le fanatisme qu'il excite, le plus pressé est de rassembler les capacités et de s'entendre avec elles pour préparer l'œuvre du libéralisme?

— Je ne présume pas, dit Pierre en souriant, que vous veniez à moi pour cela. J'ai tout à apprendre, rien à enseigner.

— Je vais vous prouver que vous pouvez être très-favorable à mes vues régénératrices. Vous connaissez l'élément populaire au sein duquel vous vivez, tout en vous en détachant par votre supériorité intellectuelle. Vous pouvez me donner de bonnes idées sur les moyens de répandre la lumière et de propager les saines doctrines politiques sur ce terrain-là.

— Ce sont là des questions que je voudrais vous adresser. Est-il possible que vous attendiez après moi pour entamer une mission si vaste et si difficile? Oh! vous voulez me railler! Vous savez bien qu'un pauvre ouvrier ne peut vous ouvrir aucun chemin vers ce but immense, et que tout au plus il y marcherait en tremblant à la suite des gens éclairés qui voudraient le guider.

— Je commence à voir que, malgré votre excessive modestie, nous nous entendons assez bien. Je parlerai donc plus clairement. Si vous voulez vous associer au grand œuvre de la délivrance physique et morale des peuples, des hommes sympathiques vous tendront les bras; et, au lieu de vous laisser dans le rang obscur où vous semblez vous retrancher, on facilitera le noble essor, on trouvera le haut emploi de vos énergiques facultés. Durant le peu de jours que je viens de passer à Blois, j'ai assez bien employé mon temps. Je connais déjà tout ce qu'on peut attendre de vous. J'ai noué autour de vous des relations que vous connaîtrez bientôt; je vous ai déjà vu, déjà observé. Je sais que vous joignez à un courage intrépide un esprit de conciliation qui malheureusement doit échouer dans les luttes obscures où vous êtes engagé, mais qui rendra d'immenses services à la patrie, quand vous serez entré dans une voie plus large, plus féconde, et plus digne de vous. Je ne veux pas vous en dire davantage maintenant. Vous ne pourriez pas m'accorder l'entière confiance à laquelle je prétends et que je saurai conquérir bientôt. D'ailleurs nous voici dans la ville, et il est très-important pour moi de n'être pas vu avec vous. Je ne vous recommande qu'une chose; c'est de vous informer de moi auprès des personnes dont voici le nom, et de vouloir bien vous trouver au rendez-vous indiqué sur cette carte. Elle vous servira de laissez-passer. Vous y viendrez avec certaines précautions que l'on vous indiquera, et vous serez libre de nous amener ceux de vos amis dont vous pouvez répondre comme de vous-même. Adieu, et au revoir.

L'étranger serra vivement la main de l'ouvrier, et s'éloigna d'un pas rapide.

CHAPITRE XIV.

Pierre n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps à cette bizarre rencontre. Il avait beaucoup à faire; car, malgré son découragement intérieur, il ne laissait pas de servir ses malheureux compagnons de tout son pouvoir. Il sentait si bien la sainteté de ce devoir-là, qu'il ne voulut plus prendre en considération les inquiétudes et les impatiences de son père, et qu'il surmonta ses chagrins personnels avec héroïsme. Il courut toute la journée, avec le dignitaire et les principaux membres de la société, de la prison à l'hôpital, et de la demeure des autorités à celle des avocats. Il réussit à faire relâcher quelques-uns de ses compagnons qui avaient été arrêtés sans motifs suffisants. Son activité, son air de franchise et son éloquence naturelle, firent une telle impression sur les magistrats, qu'ils n'osèrent entraver son zèle. Le lendemain, il eut de plus tristes devoirs à remplir; ce fut de rendre les derniers honneurs à un de ses compagnons, mort dans la bataille. Cette cérémonie, à laquelle assistèrent tous les gavots de Blois et que présida le dignitaire, s'accomplit selon les rites du devoir de liberté. Lorsque le cercueil fut descendu dans la fosse, Pierre s'agenouilla et prononça une courte et belle prière, à l'*Être suprême*, conforme au texte des livres sacrés; puis il se releva, et, avançant un pied au bord de la fosse ouverte, il tendit la

main à un des compagnons, qui prit la même attitude, saisit sa main et pencha son visage vers le sien pour échanger les mystérieuses paroles qui ne se prononcent pas tout haut : après quoi ils s'embrassèrent, et tous les autres compagnons accomplirent lentement la même formule, s'éloignant deux à deux de la tombe après y avoir jeté chacun trois pelletées de terre.

Comme les gavots quittaient le cimetière, un autre convoi arrivait, et les phalanges ennemies se rencontrèrent dans un morne silence sur la terre du repos, dans l'asile de l'éternelle paix. C'étaient les charpentiers dévorants qui venaient aussi ensevelir leurs morts. Il y avait sans doute d'amères pensées et un repentir vainement combattu dans leurs âmes; car leurs regards évitèrent ceux des gavots, et les gendarmes qui les surveillaient à distance n'eurent pas besoin de maintenir l'ordre entre les deux camps. La circonstance était trop lugubre pour qu'on songeât de part ou d'autre à exercer des représailles. Les gavots entendirent, en se retirant, les hurlements étranges des charpentiers dévorants, sorte de lamentation sauvage dont ils accompagnent leurs solennités, et dont les intonations réglées sur un rhythme ont un sens caché.

Le soir de ce triste jour, Pierre alla visiter le Corinthien, et sa joie fut vive en le voyant à moitié rétabli. Grâce aux bons traitements et aux doctes ordonnances de la Jambe-de-bois, Amaury pouvait espérer de partir bientôt, et Pierre lui fit la démonstration des travaux à entreprendre au château de Villepreux. Puis il le quitta, en lui promettant de parler sérieusement de lui à la Savinienne, aussitôt qu'il trouverait l'occasion favorable.

Il la trouva le soir même. Resté seul avec elle et ses enfants endormis qu'il l'aidait à soigner, il entra en matière naturellement ; car elle ne manquait pas de l'interroger chaque soir avec sollicitude sur la situation du Corinthien. Il lui parla de son ami avec la délicatesse qu'il savait mettre dans toutes choses. La Savinienne, l'ayant écouté attentivement, lui répondit :

— Je puis vous parler avec sincérité et me confier à vous comme à un homme au-dessus des autres, mon cher fils Villepreux. Il est bien vrai que j'ai eu pour le Corinthien une amitié plus forte que je ne le devais et que je ne le voulais. Je n'ai rien à lui reprocher, et je n'ai rien de volontaire à me reprocher non plus dans ma conscience. Mais, depuis la mort de Savinien, je suis plus effrayée de cette amitié que je ne l'étais durant sa vie. Il me semble que c'est une grande faute de penser à un autre qu'à lui, quand la terre qui le couvre est encore fraîche. Les larmes de mes enfants m'accusent, et je ne cesse de demander pardon à Dieu de ma folie. Mais, puisque nous sommes ici pour nous expliquer, et que votre prochain départ me force à parler de ces choses-là plus tôt que je n'aurais voulu, je vais tout vous dire. Il m'est venu quelquefois, pendant la vie de Savinien, des idées bien coupables : certainement j'aurais donné ma vie, à moi, pour qu'il ne quittât pas ce monde; mais enfin, comme il était plus âgé que moi et que depuis deux ans les médecins me disaient qu'il avait une maladie bien sérieuse, il me venait malgré moi à l'esprit que si je perdais mon cher mari, mon devoir serait de me remarier; et alors, je me disais tout en tremblant : Je sais bien qui je choisirais. Des idées semblables venaient à Savinien lorsqu'il se sentait plus malade que de coutume; et quand il fut tout à fait retenu au lit, elles lui vinrent si souvent qu'il finit par m'en parler. — Femme, me dit-il quelques jours avant sa mort, je ne suis pas bien, et je crains un peu que tu ne deviennes veuve plus tôt que je ne comptais. Cela me tourmente pour toi et pour nos pauvres enfants; tu es encore trop jeune pour rester exposée à toutes les amitiés que les compagnons vont prendre pour toi. Comme je te sais honnête femme, tu souffriras de n'avoir pas un porte-respect, et tu quitteras peut-être ton auberge. Ce sera la ruine de nos enfants; car tu n'es pas bien forte, et ce qu'une femme peut gagner est si peu de chose que tu n'auras pas de quoi faire donner de l'éducation à ces petits. Tu sais cependant que toute mon idée était de leur faire bien apprendre à lire, à écrire et à compter, sans cela on n'est bon à rien, et je vous vois d'ici, tous les trois, tomber dans la misère. Si j'avais pu m'acquitter avec Romanet le Bon-soutien, je serais un peu tranquille; mais je n'ai pas pu lui rendre seulement le tiers de ce qu'il m'a prêté, et cela me fâche grandement de mourir banqueroutier, surtout envers un ami. Il n'y a qu'un moyen de réparer tout cela; c'est que tu deviennes la femme du Bon-soutien si je m'en vas. Il a pour toi un honnête attachement; il te considère comme la meilleure des femmes, et il a raison; il aime nos enfants comme s'ils étaient ses neveux : il les aimera comme s'ils étaient ses enfants quand il sera ton mari. C'est l'homme à qui je me fie le plus sur la terre. Notre fonds est sa propriété, puisque c'est lui qui l'a payé en grande partie; il rentrera ainsi dans son argent et fera marcher notre commerce. Il donnera de l'éducation aux enfants; car il est instruit lui-même, et sait ce que cela vaut. Enfin il te rendra heureuse et t'aimera comme je t'aime. C'est pourquoi je veux que vous me promettiez tous deux de vous marier ensemble si je suis forcé de vous quitter.

Je fis, comme vous pouvez croire, tout mon possible pour lui ôter cette idée; mais plus il se sentait périr, plus il songeait à fixer mon sort. Enfin, le jour où il reçut les derniers sacrements, il fit venir le Bon-soutien; et, sur son lit de mort, il mit nos mains ensemble. Romanet promit tout, en pleurant; moi, je pleurais trop pour promettre. Mon Savinien rendit

l'âme, me laissant désolée de le perdre et bien triste d'être engagée à un homme que je respecte et que j'aime, mais que je ne voudrais pas prendre pour mari. Cependant je sens que je le dois, que je ne peux rester veuve, que le sort de mes enfants et la dernière volonté de mon mari me commandent de prendre cet homme sage et généreux, qui a mis tout son avoir dans nos mains, et à qui je ne pourrais rendre son bien sans ruiner ma famille. Voilà ma position, maître Pierre; voilà ce qu'il faut dire au Corinthien, afin qu'il ne pense plus à moi, comme moi je vais prier le bon Dieu de ne plus me laisser penser à lui.

— Tout ce que vous m'avez dit est d'une femme vertueuse et d'une bonne mère, répondit Pierre. Je vous approuve de combattre dans ce moment le souvenir du Corinthien, et je vais lui conseiller de ne pas se livrer à de trop vives espérances. Cependant, ma bonne Mère, permettez-moi, et permettez à mon ami de ne pas croire absolument que tout soit perdu. J'ai assez connu notre Savinien pour être bien sûr que s'il eût pu lire au fond de votre cœur, c'est au Corinthien qu'il vous eût fiancée. Il se serait fié à l'avenir de ce jeune homme, si courageux, si bon, si habile dans son art, et aussi dévoué à sa mémoire, à sa veuve et à ses enfants que le Bon-soutien lui-même. Je connais aussi le Bon-soutien; je sais qu'il a des sentiments trop élevés pour accepter le sacrifice de votre vie et de vos sentiments. Il entendra raison là-dessus. Il souffrira sans doute; mais c'est un homme, et un homme d'un grand cœur. Il restera votre ami et celui d'Amaury. Quant à la dette, je vous prie de n'y pas penser davantage, ma Mère. Il faudra que vous rendiez à Romanet tout ce qu'il a prêté. Si, à l'époque où votre deuil doit finir, le Corinthien, malgré son talent et son courage, n'avait pu compléter cette somme, ce serait à moi de la trouver; et ce sera votre fils qui me remboursera, quand il sera en âge d'homme et au courant de ses affaires. Ne me répondez pas là-dessus. Nous avons bien des soins dans la tête, et il ne faut pas perdre le temps en paroles inutiles. Je ne dirai au Corinthien que ce qu'il doit savoir, et je me fie à l'honneur du dignitaire pour ne pas vous adresser, pendant tout le temps que durera votre deuil, un seul mot qui vous force à un engagement ou à une rupture. Pleurez votre bon Savinien sans remords et sans amertume, ma brave Savinienne. Ne le pleurez pas jusqu'à vous rendre malade, vous vous devez à vos enfants, et l'avenir vous récompensera du courage que vous allez avoir.

Ayant ainsi parlé, Pierre embrassa la Savinienne comme un frère embrasse sa sœur; puis il s'approcha du berceau des enfants pour leur donner aussi un baiser :

— Donnez-leur votre bénédiction, maître Pierre, dit la Savinienne en se mettant à genoux auprès du berceau dont elle soulevait la courtine; la bénédiction d'un ange comme vous leur portera bonheur.

CHAPITRE XV.

Le récit de ce qui s'était passé entre la Savinienne et Pierre donna du courage au Corinthien, et hâta sa guérison. Il fixa au jour suivant son départ pour Villepreux, résolu de mériter son bonheur par une année au moins de courage et de résignation. Pierre, sans cesser de s'occuper activement de ses chers prisonniers, dut songer à se procurer un second compagnon pour escorter le Corinthien dans sa route et l'aider à son ouvrage. Il n'était pas absolument nécessaire que ce second associé aux travaux du château de Villepreux fût un astiste distingué; le talent d'Amaury pouvait compter pour deux. Il ne fallait qu'un ouvrier adroit et diligent pour scier, tailler et débillarder. Le dignitaire lui presenta un brave enfant du Berry, qui n'était pas beau, quoiqu'on l'appelât, par antithèse sans doute, *la Clef-des-cœurs*. C'était un bon garçon et un rude abatteur d'ouvrage, au dire de tous les compagnons. Cet utile Berrichon trouvé, embauché et mis au courant du travail qu'on lui confiait, fit son paquet, ce qui ne fut pas long, car il n'avait pas beaucoup de hardes; et le rouleur ayant levé son acquit, c'est-à-dire ayant constaté, chez le maître qu'il quittait et chez la Mère, qu'il ne devait rien et qu'il ne lui était rien dû, il se tint prêt à partir. Pierre fit encore dans cette journée pour ses compagnons plusieurs démarches qui ne furent pas sans succès; et, l'horizon commençant à s'éclaircir de ce côté-là, il se mit en route pour le Berceau de la Sagesse, accompagné de son Berrichon, et le cœur un peu moins accablé qu'il ne l'avait eu les jours précédents. Chemin faisant, il prévint la Clef-des-cœurs de l'aversion que son père avait pour le compagnonnage, et tâcha de lui faire comprendre la conduite qu'il devait tenir avec maître Huguenin. La Clef-des-cœurs était, certes, un ouvrier très-adroit, mais un diplomate très-gauche. A cette ingénuité parfaite il unissait la singulière prétention d'être fort rusé, et de savoir conduire finement une affaire délicate. Pierre, qui ne le connaissait pas, se méfia un peu de ses promesses. Mais le Berrichon y revint avec tant d'assurance, que Pierre se disait en lui-même tout en le regardant : On a vu quelquefois beaucoup de sens et de finesse se loger, comme par mégarde, dans ces grosses têtes dont les yeux ternes et béants ne ressemblent pas mal aux fenêtres peintes que l'on simule sur les murs des maisons mal percées.

La nuit était close lorsqu'ils arrivèrent à la porte du Vaudois. Elle était fermée avec soin, et il fallut se

nommer pour entrer. — Que signifie ce redoublement de précaution? dit Pierre à voix basse en embrassant son hôte. La police serait-elle sur les traces du Corinthien? — Non, grâce à Dieu, répondit la Sagesse, mais il a quitté sa soupente pour se rendre à l'invitation de notre voyageur, et il fallait bien se tenir sur ses gardes; car c'est ici la maison du bon Dieu : tout le monde peut y entrer. — Quel voyageur? demanda Pierre étonné. — Celui que vous savez bien, répondit le Vaudois, puisque vous venez au rendez-vous; il est là qui vous attend avec des gens de votre connaissance.

Pierre ne comprenait rien à ces paroles. Il entra dans la salle, et vit avec quelque surprise l'étranger mystérieux qui l'avait abordé trois jours auparavant au bord de la Loire, attablé avec le dignitaire, un des quatre anciens maîtres serruriers du devoir de liberté, et un jeune avocat de Blois que Pierre Huguenin avait fréquenté à son premier séjour en cette ville. Ce dernier vint à lui, et lui prenant la main d'un air affectueux, le fit approcher de la table : — J'ai bien des reproches à vous faire, maître Huguenin, lui dit-il, pour n'être pas venu me voir depuis huit jours que vous êtes dans ce pays-ci, et pour ne m'avoir pas confié la défense de vos compagnons inculpés dans cette dernière affaire. Vous avez oublié apparemment que nous étions amis, il y a deux ans.

Cet accueil empressé et ce mot d'*amis* étonna un peu l'oreille de Pierre Huguenin. Il se souvenait bien d'avoir travaillé pour le jeune avocat, et de l'avoir trouvé affable et bienveillant; mais il ne se souvenait pas d'avoir été traité par lui sur ce pied d'égalité. Il ne répondit donc pas à ses avances avec tout l'abandon qu'elles semblaient provoquer. Malgré lui, il tournait ses regards avec froideur vers l'étranger, qui s'était levé à son approche, en lui tendant une main qu'il avait hésité à serrer. — J'espère que vous ne vous méfiez plus de moi, lui dit ce dernier en souriant. Vous avez dû prendre sur mon compte des informations satisfaisantes, et vous me trouvez dans une société qui doit vous rassurer complétement. Asseyez-vous donc avec nous, et partagez ces rafraîchissements. J'espère, en ma qualité de commis voyageur, en procurer à notre cher hôte qui lui feront faire plus de profits que par le passé.

Le Vaudois répondit à cette promesse par un sourire malin en clignant de l'œil; et le Berrichon, qui avait l'habitude sympathique de sourire toutes les fois qu'il voyait sourire, se mit à copier, du mieux qu'il put, le sourire et le clignotement du Vaudois. Il fit cette grimace bénévole au moment où l'étranger interrogeait du regard cette figure inconnue et peu belle, il faut l'avouer, quoique douce et pleine de candeur. Le prétendu commis voyageur crut donc, à cet air d'intelligence, que le Berrichon était préparé aux ouvertures qu'on voudrait lui faire, et lui tendit la main avec la même popularité qu'il avait témoignée à Pierre Huguenin. Le Berrichon serra de toute sa force, et sans la moindre méfiance, cette main protectrice, en s'écriant d'un ton pénétré : A la bonne heure, voilà des bourgeois qui ne sont pas fiers!

— Je vous remercie, mon brave, dit l'étranger, d'avoir bien voulu venir souper avec nous. Cette franche cordialité vous fait honneur.

— L'honneur est de mon côté, répondit le Berrichon radieux.

Et il s'assit sans façon à côté de l'étranger, qui se mit en devoir de le servir.

Pierre voyait bien qu'il y avait là une méprise, et il ne se fit point un cas de conscience d'en profiter pour s'instruire sans se compromettre. Il avait encore la pensée que cet étranger pouvait bien être un espion, une sorte d'agent provocateur comme on croyait en voir partout, et comme il y en avait effectivement beaucoup à cette époque-là. C'était l'été de 1823. De nombreuses conspirations avortées et cruellement punies n'avaient pas encore découragé les sociétés secrètes. On travaillait peut-être en France avec moins de hardiesse que les années précédentes au renversement des Bourbons, mais on y travaillait avec un reste d'espoir à la frontière d'Espagne. Ferdinand VII était prisonnier dans les mains du parti libéral, et l'on se flattait encore d'une révolte dans l'armée française commandée par le duc d'Angoulême. Cependant les secrets du carbonarisme étaient un peu éventés, et partout les agents du pouvoir étaient sur sa piste. Pierre était donc assez fondé à se méfier du recruteur qui s'efforçait de conquérir ses sympathies. Il voyait avec effroi le Corinthien, le dignitaire, et le maître serrurier, se mettre en rapport avec lui. Il était résolu à préserver ces derniers du piége qui pouvait leur être tendu, et il dissimula d'abord ses craintes afin d'observer mieux l'inconnu auprès duquel le hasard venait de le ramener.

D'abord celui-ci ne se livra guère, attendant que Pierre Huguenin se livrât le premier :

— Voyons, dit-il, vous venez ici pour faire *des affaires*, n'est-il pas vrai?

— Certainement, répondit Pierre, qui voulait le laisser s'engager.

— Et votre compagnon aussi? dit le prétendu commis voyageur en regardant le Berrichon qui souriait toujours.

— Oui, répondit Pierre; c'est un homme très-propre à toutes sortes d'affaires.

Le dignitaire et le maître serrurier se retournèrent et regardèrent la Clef-des-cœurs avec surprise. Pierre eut quelque peine à garder son sérieux.

— A merveille! s'écria le voyageur. Eh bien! mes enfants, nous pourrons nous entendre, et sans beaucoup de façons. Sans doute vous vous êtes vus? ajouta-t-il en regardant alternativement le dignitaire et Pierre Huguenin.

— Certainement, répondit Pierre, nous nous voyons du matin au soir.

— Je comprends, reprit le voyageur; j'aurai donc peu de préambule à vous faire.

— Permettez, dit le dignitaire; je n'ai point parlé de vous avec mon pays Villepreux.

— En ce cas, c'est mon ami l'avocat, reprit le voyageur.

— Ce n'est pas moi non plus, répondit l'avocat; mais qu'importe, puisque l'ami Pierre est ici?

— Au fait, dit le voyageur, cela prouve qu'il est sûr de nous, et, quant à nous, nous sommes sûrs de lui.

Pierre tira l'avocat un peu à l'écart :

— Vous connaissez ce monsieur? lui demanda-t-il à voix basse.

— Comme moi-même, répondit l'avocat.

Pierre adressa la même question au dignitaire, qui lui fit à peu près la même réponse.

Enfin il interrogea aussi le maître serrurier, qui lui répondit :

— Pas plus que vous, mais on m'a répondu de lui, et je suis tenté de me mettre dans la politique. Pourtant je veux d'abord savoir à quoi m'en tenir.

Pierre examina le Vaudois, et se convainquit bientôt qu'un lien, sinon mystérieux, du moins sympathique, existait entre lui et le commis voyageur. Il commença donc à changer d'opinion sur le compte de ce dernier, et à l'écouter avec autant d'intérêt qu'il l'avait fait d'abord avec répugnance.

Il se disposait à l'avertir de la nullité du rôle du Berrichon, lorsqu'on frappa à la porte, et deux personnes en costume de chasse, ayant le fusil sur l'épaule et la carnassière au côté, entrèrent avec leurs chiens et leur provision de gibier qu'ils déposèrent sur la table, en échangeant d'affectueuses poignées de main avec l'avocat et le commis voyageur.

— Allons, s'écria l'un des chasseurs dont la figure n'était pas inconnue à Pierre Huguenin, nous n'avons pas fait buisson creux aujourd'hui... et je vois qu'on peut vous faire le même compliment, ajouta-t-il en baissant la voix et en s'adressant au commis voyageur, tout en regardant Pierre, le Corinthien, le maître serrurier, et le Berrichon, qui s'étaient groupés à un bout de la table, par discrétion.

— Père Vaudois, mettez-nous ce maître lièvre à la broche, dit un autre chasseur que Pierre reconnut pour un des jeunes médecins qui avaient soigné à l'hospice les compagnons blessés chez la Mère; nos chiens l'ont forcé; il sera tendre comme une alouette. Nous mourons de faim et de fatigue, et nous sommes bien heureux de n'être pas forcés d'aller jusqu'à Blois pour souper.

— C'est une excellente rencontre, s'écria le commis voyageur; et vous allez nous aider à goûter les bons petits vins dont j'ai apporté ici les échantillons. C'est vous, messieurs, qui donnerez conseil au père Vaudois pour remonter sa cantine; et comme vous avez quelquefois affaire avec elle dans vos parties de chasse, vous serez sûrs de ne pas la trouver à sec.

Les deux chasseurs se récrièrent sur l'heureux hasard qui les réunissait à leurs amis. Mais Pierre, qui les observait attentivement, ne fut point dupe de cette prétendue rencontre fortuite. Il surprit des regards échangés, qui lui prouvèrent bien qu'il était, ainsi que le maître serrurier, l'objet d'un sérieux examen de la part de ces messieurs. Le plus âgé des deux était un capitaine licencié de l'ancienne armée, établi dans les environs. Pierre avait eu occasion de le voir autrefois à Blois, et même de lui donner quelques leçons de géométrie. A cette époque, le capitaine effrayé des privations que lui imposait sa demi-solde, avait eu l'envie d'exercer une profession industrielle et de monter un atelier de menuiserie dans son village natal. Mais Pierre avait trouvé cette cervelle de militaire plus dure que le bronze d'un canon, et l'éducation n'avait pas été au delà des premières notion de la science.

Ce brave capitaine fit à son ancien précepteur un accueil plein de cordialité. Né dans le peuple, il n'avait point de peine à s'y remettre. Le médecin tâcha de se montrer aussi fraternel avec l'ouvrier; mais il n'y réussit pas : il était aisé de voir que son rôle était forcé. L'avocat y mettait plus d'aisance et de savoir-faire; mais Pierre se souvenait fort bien que cet agréable jeune homme n'avait pas, deux ans auparavant, l'habitude de lui serrer la main lorsqu'il allait lui présenter son compte de journées.

On se mit à table, tous ensemble. Le Berrichon était allé aider complaisamment le Vaudois à faire tourner la broche. Pierre l'oublia d'autant plus vite qu'il prenait plus d'intérêt à la conversation; elle fut bientôt dirigée vers la politique. — Quelles nouvelles, M. Lefort? demanda le capitaine au commis voyageur.

— Des nouvelles d'Espagne, répondit celui-ci, et de bonnes! Tout va bien pour le bon parti; les cortès réunies à Séville ont décidé le départ de Ferdinand pour Cadix. Le vieux sournois a fait mine de résister; on a prononcé sa déchéance à l'unanimité, et une régence provisoire a été nommée : elle se compose de Valdès, Ciscar et Vigodet.

Cette nouvelle parut exciter des transports de joie chez les amis du voyageur; mais les ouvriers y prirent peu de part. On eut soin de leur expliquer l'importance des succès du libéralisme en Espagne, et l'influence que la victoire de ce parti exercerait en France. A ce sujet, la politique du moment fut débattue sous toutes ses faces. Achille Lefort (c'était le nom du commis voyageur) démontra l'impossibilité de subir le gouvernement des Bourbons en Europe, et vanta le bienfait de l'esprit de propagande qui travaillait, sur plusieurs foyers simultanément, à la destruction des pouvoirs tyranniques. On s'a-

nima, et lorsque l'on apporta le civet fumant, le commis voyageur exhiba de nombreux échantillons de vins, que Pierre trouva bien recherchés pour être avec vraisemblance destinés à la cave du Vaudois. Il se méfia de ces stimulants au patriotisme, et vit avec plaisir que le maître serrurier se tenait aussi sur ses gardes. Quoiqu'ils ne suspectassent plus la bonne foi du voyageur, ils ne se souciaient ni l'un ni l'autre de s'enrôler sous une bannière qui ne représenterait pas leurs véritables sentiments.

Le Berrichon, ayant accompli ses fonctions de marmiton, se disposa à remplir celles de convive, et revint se placer à la droite de M. Achille Lefort, qui, ainsi que l'avocat, se mit en frais pour lui plaire. Ils y réussirent aisément, car nulle âme au monde n'était plus bienveillante à table que celle du Berrichon. Pierre cherchait un prétexte pour l'éloigner, mais ce n'était pas facile; car la bonne chère, jointe aux rasades qu'on lui versait abondamment de droite et de gauche, le mettait en joie, et ne le disposait guère à goûter l'avis de s'aller coucher. Il n'était guère aisé non plus de faire comprendre aux assistants que ce convive réjoui n'était pas un néophyte ardent; car il était là sous la caution de Pierre, et celui-ci se rappelait que le commis voyageur lui avait dit en le quittant : Amenez qui vous voudrez, pourvu que vous en puissiez répondre comme de vous-même. De plus, le Berrichon abondait vaillamment dans le sens de ses généreux amphitryons. On voulait sonder ses opinions, et lui, désireux de plaire et très-rusé à sa manière, se gardait bien de laisser voir qu'il ne comprenait goutte aux questions qui lui étaient adressées. Il répondait à tout avec cette ambiguïté qui distingue l'artisan berrichon; et, dès qu'il avait saisi un mot, il le répétait avec enthousiasme en buvant à la santé de toute la terre. Le vieux militaire parlait de Napoléon : Ah! oui, le petit caporal! s'écriait le Berrichon à tue-tête; vive l'empereur! moi je suis pour l'empereur! — Il est mort, lui dit Pierre brusquement. — Ah oui! c'est vrai! Eh bien, vive son enfant! vive Napoléon II! Un instant après, l'avocat parlait de Lafayette : Vive Lafayette! s'écria le Berrichon, si toutefois il n'est pas mort aussi, celui-là. Enfin le mot de *république* s'échappa des lèvres du commis voyageur : le Berrichon cria: Vive la république! accompagnant chaque exclamation d'une nouvelle rasade.

Le commis voyageur, qui l'avait fort goûté d'abord, commençait à le trouver un peu simple, et ses regards interrogèrent Pierre Huguenin. Celui-ci ne répondit qu'en remplissant coup sur coup le verre du Berrichon, et en l'excitant à boire, si bien qu'au bout de cinq minutes, la Clef-des-cœurs menaçait de s'endormir en travers de la table. Pierre le prit dans ses bras vigoureux, et, quoique ce ne fût pas un mince fardeau, il l'emporta dans la soupente et le déposa sur le lit du Corinthien. Puis il revint se mettre à table, et, délivré de toutes ses inquiétudes, il prit part à la conversation. Jusque-là, c'était une causerie générale, une sorte de dissertation où plusieurs opinions étaient débattues sous forme dubitative. On était animé pourtant, mais sans aigreur, et les convives paraissaient être d'accord sur un point principal qu'ils n'articulaient pas, mais qui semblait établir entre eux un lien sympathique. Ce ton vif et enjoué séduisait Pierre; sa curiosité était excitée de plus en plus, et bientôt il cessa de voir qu'il était lui-même l'objet de la curiosité d'autrui. On n'y mettait pourtant pas infiniment d'adresse; et le commis voyageur, celui qui paraissait être le président improvisé de cette réunion, avait si peu de réserve, que Pierre était surpris de voir un homme si jeune et si étourdi chargé d'une mission aussi dangereuse. Mais ce jeune homme s'exprimait avec une facilité qui lui plaisait et qui exerçait une sorte de fascination sur le dignitaire et sur le Vaudois. Pierre se sentit entraîné à sortir de sa réserve habituelle et à faire des questions à son tour. —Vous prétendiez tout à l'heure, monsieur, dit-il à l'étranger, qu'un parti puissant existe en France pour proclamer la république?...

— J'en suis certain, répondit l'étranger en souriant; j'ai assez parcouru la France pour avoir été, grâce à mon négoce, en relation avec des Français de toutes les classes. Je puis vous assurer que partout j'ai trouvé des sentiments républicains; et si, par je ne sais quelle catastrophe imprévue, les Bourbons venaient à être renversés, je crois que le parti ultra-libéral l'emporterait sur tous les autres.

Le vieux militaire secoua la tête; le médecin sourit. Chacun d'eux avait une pensée différente. — Mon opinion semble erronée à ces messieurs? reprit le voyageur avec politesse: eh bien! qu'en pensez-vous, M. Huguenin? Croyez-vous que dans le peuple il y ait un autre sentiment que le sentiment républicain?

— Je me demande comment il peut y en avoir un autre, répondit Pierre. N'est-ce pas votre opinion, à vous autres qui représentez ici le peuple avec moi? ajouta-t-il en interpellant le dignitaire et les autres ouvriers.

Le dignitaire mit la main sur son cœur, et son silence fut une réponse éloquente. Le Vaudois ôta son bonnet de coton, et, l'élevant au-dessus de sa tête : — Je ne voudrais le teindre dans le sang d'aucun Français, s'écria-t-il; mais, pour le voir arborer sur la France, j'offrirais ma tête avec.

Le maître serrurier rêva quelques instants, puis il dit d'un air réservé : —La république ne nous a pas fait tout le bien qu'elle nous promettait : je ne puis prévoir celui qu'elle pourrait nous faire à présent; mais pour du sang, ajouta-t-il avec une rage concentrée, j'en voudrais répandre. Je voudrais voir couler celui de nos ennemis jusqu'à la dernière goutte.—Bravo! s'écria le commis voyageur! oh, oui!

haine à l'étranger, guerre aux ennemis de la France! Et vous, et vous, maître Huguenin, quel souhait formez-vous?

— Je voudrais que tous les hommes vécussent ensemble comme des frères, répondit Pierre; voilà tout ce que je voudrais. Avec cela, bien des maux seraient supportables; sans cela, la liberté ne nous ferait aucun bien.

— Je vous le disais, reprit le commis voyageur en s'adressant à ses amis, c'est un philanthrope, un philosophe du siècle dernier...

—Non, monsieur, non, je ne crois pas, répondit Pierre vivement. Le plus libéral de tous ces philosophes était Jean-Jacques Rousseau, et il a dit qu'il n'y a pas de république possible sans esclaves.

— A-t-il pu dire une pareille chose? s'écria l'avocat. Non, il ne l'a pas dite; c'est impossible!

— Relisez le *Contrat social*, répondit Pierre, vous vous en convaincrez.

— Ainsi vous n'êtes pas républicain à la manière de Jean-Jacques?

— Ni vous non plus, monsieur, je présume.

— Par conséquent vous ne l'êtes pas à la manière de Robespierre?

— Non, monsieur.

— Eh bien! vous l'êtes à la manière de Lafayette! Bravo!

— Je ne sais pas quelle est la manière de Lafayette.

— Son système est celui des gens sages, des ennemis de l'anarchie, des vrais libéraux pour tout dire. Une révolution sans proscriptions, sans échafauds.

—Une révolution dont nous sommes loin par conséquent! répondit Pierre. Et cependant l'on conspire!...

Ce mot fut suivi d'un silence général.

— Qui est-ce qui conspire? demanda le commis voyageur avec une assurance enjouée. Personne ici que je sache.

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit Pierre; moi, je conspire.

—Vous! comment? dans quel but? avec qui? contre qui?

— Tout seul, dans le secret de mes pensées, en rêvant presque toujours, en pleurant quelquefois. Je conspire contre tout le mal qui existe, et dans le but, sinon dans l'espoir de tout changer. Voulez-vous être de mon parti?

—J'en suis! s'écria le commis voyageur avec un enthousiasme un peu affecté. Vous me paraissez notre maître à tous, et j'aime cette âme de tribun et de réformateur, ce courage de Brutus, ce sombre fanatisme, cette fermeté profonde digne de Saint-Just et de Danton. Je bois à la mémoire de ces héros méconnus, illustres martyrs de la liberté!

Le toast du commis voyageur n'eut qu'un seul écho. Le vieux maître serrurier tendit son verre, et l'approcha de celui de l'orateur. Mais il le retira aussitôt, en disant: Je ne trinque pas avec mon verre plein contre un verre vide. Je me suis toujours méfié de cela.

— Vous ne trinquez pas à la mémoire de ceux-là? dit le Vaudois irrésolu à Pierre Huguenin. — Non, répondit Pierre. Ce sont des hommes et des choses que je ne comprends pas bien encore, et que je me sens trop petit pour juger.

Les convives regardaient Pierre Huguenin avec quelque surprise; le médecin voulut le forcer à s'expliquer davantage.

— Vous me paraissez, tout en vous retranchant dans d'honorables scrupules, avoir des idées bien arrêtées, lui dit-il. Pourquoi nous en faire un mystère? Ne sommes-nous pas sûrs les uns des autres ici; et, d'ailleurs, faisons-nous autre chose que de causer pour causer? Il y a deux principes politiques soulevés et débattus en France à l'heure qu'il est: le gouvernement absolu, et le gouvernement constitutionnel. Voilà ce qui intéresse aujourd'hui les vrais Français, sans qu'il soit nécessaire de se reporter vers un passé pénible à rappeler pour les uns, dangereux à invoquer pour les autres. Les choses ont changé de nom: pourquoi ne pas se conformer aux formes du langage que la France a voulu adopter? Ce que nos pères appelaient république indivisible, nous l'appelons charte constitutionnelle. Acceptons cette dénomination, et rangeons-nous sous cette bannière, puisque c'est la seule déployée.

— Cette manière de voir simplifie beaucoup la question, répondit Pierre en souriant.

—Et maintenant qu'elle est ainsi posée, reprit le médecin, voulez-vous nous dire si vous êtes pour ou contre la charte?

— Je suis, dit Pierre, pour ce principe inscrit en tête de la charte constitutionnelle: Tous les Français sont égaux devant la loi. Mais comme je ne vois pas que ce principe soit mis en pratique dans les institutions consacrées par la charte, je ne puis me passionner pour un gouvernement constitutionnel, quel qu'il soit, tant que je verrai le texte de la loi divine écrit sur vos monuments et rayé de vos consciences. La république, dont vous invoquez le souvenir, ne l'entendait pas ainsi, je pense; elle cherchait à pratiquer la justice, et tous les moyens lui semblaient bons. Dieu m'est témoin que je ne suis pas un homme de sang, et pourtant j'avoue que je comprends bien mieux cette rigueur sauvage qui disait aux puissances renversées: Faites la paix avec nous ou recevez la mort, qu'un système vague qui nous promettrait l'égalité sans nous la donner.

— Je vous le disais! s'écria le commis voyageur avec son ton de bienveillance hypocritement superbe; il est montagnard, pur jacobin de la vieille roche. Eh

bien! c'est beau cela, c'est franc, c'est hardi. Que voulez-vous de plus? Il faut prendre les gens comme ils sont.

— Sans doute, répondit le médecin, mais ne pourrait-on, pour plus de franchise et de clarté, tâcher de s'entendre avec maître Pierre? Un homme comme lui mérite bien qu'on prenne la peine de lui montrer les choses sous leur vrai jour.

—Je ne demande que cela, dit Pierre. Voyons, les portes sont-elles bien fermées? Y a-t-il quelqu'un parmi vous devant qui je ne doive pas m'expliquer? Quant à moi, je n'éprouve ni crainte ni embarras à vous dire ce que je pense. Vous conspirez ou vous ne conspirez pas, messieurs, peu m'importe; mais vous exprimez des vœux, des sentiments, et je ne vois pas pourquoi je ne me donnerais pas le même plaisir. Je ne suis pas venu ici pour être interrogé, je pense; car vous n'avez rien à apprendre de moi, et vous savez probablement tout ce que j'ignore. Laissez-moi donc parler. Il est bien évident que personne ici ne croit à l'amour des Bourbons pour les institutions libérales. Il est bien certain que nous n'avons ni confiance ni sympathie pour ce gouvernement-là, et que nous en choisirions, si nous pouvions, un autre dès demain. Quel serait-il? Ici, nous autres gens simples, nous restons court en attendant votre réponse. Nous trouvons plusieurs noms sur vos programmes; car nous lisons quelquefois les journaux, et nous voyons bien que les libéraux ne sont pas tout à fait d'accord entre eux. Je crois, par exemple, que, sans sortir d'ici, on trouverait des avis bien différents. M. l'avocat serait pour Lafayette, si je ne me trompe, et M. le médecin pour un autre qu'il ne nomme pas. M. le capitaine serait pour le roi de Rome, et le père Vaudois ne voudrait pas entendre parler de cela peut-être; ni moi non plus, qui sait? Enfin vous avez tous quelqu'un en vue, et je ne gagnerais rien à savoir ce que veut chacun de vous; aussi n'est-ce pas là ce que je demande...

—Que demandez-vous donc? dit le médecin un peu sèchement.

— Je ne demande pas qui on mettrait à la place du roi; je demande ce qu'on mettrait à la place de la charte.

—Ah! ah! la charte ne vous satisfait pas! dit l'avocat en riant.

— Il serait possible, répondit Pierre avec un peu de malice. Et si une partie de la nation était dans le même cas que moi, que lui répondriez-vous pour la satisfaire?

— Parbleu! cela n'est pas bien embarrassant, dit le commis voyageur gaiement. On dirait à ceux qui trouvent la charte mal faite : Faites-la meilleure.

— Et si nous disions que nous la trouvons tout à fait mauvaise, et que nous en voulons une toute neuve, dit le maître serrurier qui avait écouté toute cette discussion avec l'austérité rancunière d'un vieux jacobin.

— Dans ce cas-là, on vous dirait, répondit Achille Lefort, faites-en vite une autre, et en avant *la Marseillaise!*

—Est-ce votre avis à tous? s'écria le vieillard d'une voix de tonnerre en se levant et en promenant un regard sombre sur les auditeurs stupéfaits: en ce cas, je suis des vôtres, et j'ouvre ma veine pour signer le pacte avec mon sang; autrement, je brise le verre où j'ai bu à vos santés.

Et en parlant ainsi, il étendait son bras droit retroussé jusqu'au coude et tatoué de figures cabalistiques, tandis que de la main gauche il frappait avec son verre sur la table ébranlée. Sa figure triste et sévère, son épais sourcil blanc frémissant sur un œil enflammé, tout son aspect à la fois brutal et imposant fit une impression désagréable sur l'avocat et le médecin. D'abord la sortie de ce vieux *sans-culotte* les avait fait sourire dédaigneusement; mais ce sourire expira sur leurs lèvres lorsqu'ils virent combien son action était sérieuse et son apostrophe passionnée. Le Vaudois, électrisé par son exemple, s'était levé aussi; et le Corinthien, qui avait écouté toutes ces choses sans dire un mot, absorbé dans une attention mélancolique et profonde, étendit sa main sur celle du maître serrurier, et l'y tint fixe et contractée, avec la pâleur sur les lèvres et le cœur serré d'indignation. Trop modeste ou trop fier pour parler, il avait senti une mortelle antipathie se développer et croître en lui de minute en minute contre ces conspirateurs aux mains blanches; et chacune de leurs paroles flatteuses, chacun de leurs sourires moqueurs, avait fait dans son âme orgueilleuse une plaie brûlante.

Pierre regarda les trois prolétaires debout en face de ces révolutionnaires au petit pied, et formant un peu le groupe du serment des trois Suisses au Rutli. Il sourit de voir leur puissante attitude et leur expression profonde déconcerter tout à coup ces hommes si malicieusement polis. Il sentit en même temps un vif élan de tendresse pour ceux-là qui étaient ses frères; et, quoiqu'il n'eût ni les passions politiques des deux vieillards, ni l'ambition secrète du jeune homme, il jura dans son cœur foi et alliance à eux et à toute leur race, car de ce côté était le droit divin.

Cependant le commis voyageur fut bientôt revenu de sa surprise. En homme habitué à braver toutes sortes de résistances et à supporter toutes sortes d'oppositions, il se mit à railler doucement le vieux patriote.

— Eh bien! à qui donc en a ce vieux brave? s'écria-t-il gaiement. Ne dirait-on pas qu'il nous prend pour des racoleurs politiques, et qu'il assiste à notre souper comme à un complot? Si on vous entendait du dehors, mon maître, on nous passerait la

corde au cou. Vraiment, ce n'est pas bien de ne pas savoir causer tranquillement des affaires publiques. Chacun n'est-il pas libre au cabaret de chanter sa chanson et de fêter son saint? Si le vôtre est saint Couthon ou saint Robespierre, qui vous empêche de le célébrer? Je ne vois pas pourquoi vous vous fâchez contre nous, à moins que vous ne nous preniez pour des gendarmes. Dieu merci, nous sommes dans une maison sûre, et nous nous connaissons tous; autrement vous nous feriez peur, comme Croquemitaine aux petits enfants. Allons, mon maître, videz votre verre au lieu de le fêler. Je vous ferai raison en l'honneur de qui vous voudrez; car, moi, je respecte toutes les opinions, et je salue toutes les gloires de la France. La France, mes amis! quand on aime la France, on ne comprend pas que ses vrais enfants puissent se quereller entre eux pour des noms propres. Mais c'est assez de politique pour ce soir, puisque cela trouble le bon accord de notre réunion. Père Vaudois, parlons de nos affaires. Je vous enverrai donc deux barriques de ce vin blanc?... Tout à l'heure, capitaine, nous causerons de votre quartaut de bourgogne; et quant à vous autres, messieurs, si vous voulez bien rédiger vos notes de commande, je les inscrirai sur mon livre dans l'instant.

Le médecin et l'avocat se mirent à parler sérieusement de leur cave, et tout autre sujet de conversation fut écarté, comme si le but principal du souper eût été une séance de dégustation. Puis ils parlèrent de chasse, de port d'armes, de chiens et de perdreaux, et bientôt toute trace d'une tentative ou d'un projet sérieux fut effacée de la réunion.

Le dignitaire prit Pierre à part.

— La société dans laquelle vous êtes venu ici, lui dit-il en faisant allusion au Berrichon, me prouve que vous ne vous attendiez pas à y trouver certaines personnes. On paraissait cependant compter sur vous. D'où vient cette méprise?

— Je me le suis demandé comme vous d'abord, répondit Pierre, et puis je me suis souvenu qu'on m'avait donné un rendez-vous qui m'était sorti de la mémoire. Je ne suis venu ici que pour faire partir le Corinthien avec le Berrichon, comme cela est convenu entre nous.

— Ne vous avait-on pas remis une note? dit le dignitaire.

— En effet, dit Pierre; mais tant d'autres soins m'ont absorbé que je n'ai même pas songé à l'ouvrir. Je dois l'avoir encore sur moi.

Il chercha dans ses poches, et y trouva effectivement la note mystérieuse de l'étranger. Il la déplia, l'approcha de la clarté qu'envoyait le foyer, et y lut les noms du dignitaire et de l'avocat, ainsi que ceux de plusieurs autres personnes recommandables et bien connues de lui dans la ville de Blois.

— Ce sont là, lui dit Romanet, les gens qui devaient vous répondre de la loyauté de ce négociant; mais puisque vous ne les avez pas consultés et que nous voici, nous serons, si vous voulez, ses répondants auprès de vous, de même que nous avons été les vôtres auprès de lui. Quant au rendez-vous, consultez encore votre note, il doit être désigné pour ce soir et pour le lieu où nous sommes.

— Il l'est effectivement, répondit Pierre après avoir de nouveau regardé le papier. Mais pourquoi ce singulier prétexte : *Pour la qualité des vins, consulter messieurs tels et tels*, etc... *Pour les goûter, aller à l'auberge de*, etc...? Il est vrai que ma négligence à lire cette note prouve que ces sortes de choses sont bien faciles à perdre.

— Et comme le moindre prétexte peut donner prise à la persécution, vous feriez bien de la brûler, dit le dignitaire.

Pierre remit la note au dignitaire, qui s'empressa de la jeter au feu. — Est-ce que, par hasard, vous seriez plus avancé que moi avec ces gens-là? dit Pierre en désignant à la dérobée les personnes restées à table.

L'espèce d'embarras avec lequel le Bon-soutien répondit qu'il n'avait jamais eu que des affaires de commerce avec ce voyageur, joint au silence qu'il avait gardé pendant toute la discussion du souper, prouvèrent à Pierre qu'il était engagé plus qu'il ne pouvait l'avouer. Le prétexte dont il se servait pour motiver sa liaison avec cet agent de sociétés secrètes était trop invraisemblable pour laisser le moindre doute à cet égard. Pierre comprit qu'il ne devait pas interroger un homme lié par des serments; et, feignant de se payer de ses défaites, il le quitta pour aider le Corinthien à réveiller le Berrichon; car on entendait déjà rouler au loin la patache qui devait les transporter à Villepreux. Avec beaucoup de peine, ils réussirent à mettre le compagnon sur pied; et, après des adieux fraternels, l'Ami-du-trait et le Corinthien se séparèrent, l'un prenant avec le Berrichon la route de Villepreux, l'autre reprenant celle de Blois avec le dignitaire et le vieux maître serrurier.

— Je crois, dit ce dernier en sortant du cabaret, qu'on a été plus loin qu'on ne voulait avec nous, ou qu'on nous a crus plus simples que nous ne sommes. N'importe, certaines choses, à moitié devinées, sont aussi sacrées que si elles étaient confiées tout à fait; n'est-ce pas votre avis, pays Villepreux?

— C'est une loi pour ma conscience, répondit Pierre Huguenin. Le dignitaire garda un profond silence. Il était lié depuis longtemps, et peut-être faisait-il en cet instant des réflexions qui ne lui étaient pas encore venues. Ses deux compagnons eurent la délicatesse de lui parler d'autre chose.

Tandis qu'ils cheminaient vers la ville, le Vaudois, absorbé dans ses pensées, rangeait ses plats et ses bouteilles d'un air mélancolique. M. Achille Lefort,

prétendu commis voyageur, en réalité membre du comité de recrutement de la charbonnerie, le capitaine napoléoniste, l'avocat lafayettiste et le médecin orléaniste, groupés sous le manteau de la cheminée, s'entretenaient à demi-voix.

LE MÉDECIN.—Eh bien! mon pauvre Achille, voilà encore une de tes bêtises. Ah! tu veux faire du sans-culottisme! Vois comme cela te réussit.

ACHILLE LEFORT. — C'est ta faute, à toi. Si j'avais été seul, j'aurais tourné ces gens-là comme j'aurais voulu. J'ai cru leur donner de la confiance en leur montrant des personnes recommandables; j'aurais dû me rappeler que ces personnes-là ne sont bonnes à rien. Est-ce que vous savez parler au peuple, vous autres?

L'AVOCAT, *au médecin.* — Il est joli, son peuple! On dirait que nous ne le connaissons pas, le peuple, nous qui sommes en relations continuelles avec lui!

ACHILLE LEFORT. — Vous ne le voyez que malade de corps ou d'esprit. Un avocat, un médecin! Mais vous n'avez affaire qu'à des plaies dans l'ordre moral et physique! Vous ne connaissez pas le peuple en bonne santé. Est-ce que ce menuisier n'est pas un homme intelligent et instruit?

LE MÉDECIN. — Beaucoup trop ergoteur et beaucoup trop lettré pour un ouvrier. Avec ces cervelles bourrées de lectures mal ordonnées et de théories mal digérées, on ne fera jamais rien qui vaille. S'il fallait gouverner une nation composée de pareils hommes, Napoléon lui-même reviendrait en vain sur la terre.

LE CAPITAINE. — De son temps, il n'y en avait pas. Il les menait à la guerre, et là on n'avait pas le temps d'ergoter.

L'AVOCAT. — De son temps, il y en avait, car il y en a toujours eu. Ils ergotaient dans la guerre comme dans la paix. Seulement, le grand homme, qui n'était pas partisan de discussions philosophiques, les priait de vouloir bien se taire. Il les appelait des *idéologues.*

LE CAPITAINE.—Et il vous eût appelés ainsi, vous-mêmes. Vraiment, vous me paraissez bien singuliers avec vos théories, vos constitutions, et vos distinctions de gouvernements constitutionnel et absolu! Qu'est-ce que tout cela nous fait? Il faut chasser l'ennemi, faire la guerre aux étrangers et à leurs Bourbons, aux royalistes et à leur prêtraille. On verra ensuite. Qu'avez-vous besoin de discuter avec ces braves ouvriers? Il fallait leur parler de prendre chacun un fusil de munition et vingt-cinq cartouches. Voilà le seul langage que le peuple français comprenne.

ACHILLE LEFORT. — Vous voyez bien que non, et qu'il veut savoir aujourd'hui où il va. Moi, je connais la matière, et j'en ai enrôlé plus d'un qui ne se doute guère plus que moi du principe pour lequel nous aurons travaillé dans vingt ans. Mais qu'importe? Agiter, soulever, associer, armer, avec cela on va à tout.

LE MÉDECIN. —Même à la république. Belle conclusion, et digne de l'exorde!

ACHILLE.—Eh bien! pourquoi pas la république?

L'AVOCAT. — Eh! certes, la république. Est-ce qu'on peut demander mieux, quand elle est représentée par les hommes les plus purs, les plus intègres, et les plus modérés?

LE MÉDECIN. — Ces hommes-là sont des niais, s'ils croient pouvoir museler le peuple quand ils l'auront lâché.

ACHILLE. — Bah! le peuple est doux comme un enfant après la victoire. Vous ne le connaissez pas, vous dis-je; moi, je me fais fort d'en mener dix mille comme ceux que vous venez de voir.

LE MÉDECIN. — Oui, comme le vieux serrurier jacobin, par exemple! Joli échantillon! J'avoue que je ne me sens pas de goût pour les buveurs de sang. Avec cette populace déchaînée, nous serons débordés; nous irons droit à l'anarchie, à la barbarie, à la terreur, à toutes les horreurs de 93.

ACHILLE. — Eh bien! allons-y, s'il le faut; cela vaut mieux que l'obscurantisme des jésuites et le calme plat de la tyrannie. Marchons, agissons, n'importe comment; pourvu que nous nous sentions vivre, et que nous ayons quelque chose de grand à faire. N'était-ce pas un beau temps que celui de Robespierre? Un jour de gloire, une mort illustre, un nom immortel, c'est de quoi donner la fièvre, rien que d'y songer.

L'AVOCAT. — Il parle de tout cela en amateur! Si vous êtes amoureux du martyre, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait fusiller avec Caron?

ACHILLE. — Bah! Caron, Berton, des imbéciles, des fous! des gens mécontents de leur position, qui se seraient tenus tranquilles si la cour eût satisfait leur ambition personnelle!

LE CAPITAINE. — Dites des héros que vous avez calomniés et lâchement abandonnés! Mille bombes! si on avait voulu me croire dans ce temps-là, ils n'auraient pas péri sur l'échafaud. Voilà pourquoi votre carbonarisme me fait mal au cœur. Je rougis d'en être, à présent! (*Il prend son fusil et se dispose à sortir.*)

ACHILLE. — C'est toujours comme cela. Quand on a essuyé un revers, on s'en prend les uns aux autres, jusqu'à ce qu'une victoire revienne vous mettre d'accord. Connu! connu!...

LE MÉDECIN, *prenant son fusil pour s'en aller.* — A vous dire vrai, je ne crois plus à vos victoires. Si les libéraux succombent en Espagne, bonsoir la compagnie. Il faudra bien chercher quelque chose de mieux que votre charbonnerie, où personne ne se tient, où personne ne se connaît, et où personne ne s'entend.

L'AVOCAT. — Bonsoir, Achille. C'est égal, nous

sommes dans le bon chemin, nous deux. Nous avons pour nous tous les hommes de talent : Manuel, Foy, Kératry, d'Argenson, Sébastiani, Benjamin Constant, et le vieux patriarche au cheval blanc. Hein? le père Lafayette? Voilà un homme!

ACHILLE. —Bonsoir, vous autres. Je ne m'inquiète guère de toutes vos boutades. (*A l'avocat.*) Bonsoir, mon petit Mirabeau en herbe! Nous verrons encore du pays avant de mourir, sois tranquille!

L'AVOCAT, *à Achille.* — Bonsoir, mon Barnave!

LE MÉDECIN, *à Achille.* — Bonsoir, mon père Duchêne!

ACHILLE. —Comme vous voudrez! L'un ou l'autre, selon l'occasion, pourvu que je serve la France.

LE CAPITAINE, *entre ses dents.*—Une bonne mitraillade sur tous ces bavards-là!...

CHAPITRE XVI.

L'instruction dirigée contre les fauteurs de la terrible querelle survenue entre les gavots et les dévorants eut pour résultat de disculper entièrement les premiers et de les mettre hors d'accusation. Pierre et Romanet, appelés comme témoins principaux, se distinguèrent par leur courage, leur franchise, et leur fermeté. La belle figure, l'air distingué et le langage simple et choisi de Pierre Huguenin attirèrent sur lui l'attention des libéraux de la ville, qui assistaient avec leurs journalistes à la séance du tribunal. Mais il ne fut point l'objet de nouvelles avances, car il partit aussitôt qu'il ne se vit plus nécessaire.

Que faisait et à quoi songeait le père Huguenin pendant l'absence de son fils? Le bonhomme se dépitait et s'emportait; mais, plus que tout, il s'inquiétait. Il est si exact et si preste à tout ce qu'il entreprend! se disait-il. Il faut qu'il lui soit arrivé malheur! Et alors il se désespérait; car il ne s'était jamais aperçu de l'amour et de l'estime qu'il portait à son fils, autant qu'il le faisait depuis cette dernière séparation.

Comme Pierre l'avait craint, sa fièvre en augmenta; et il n'avait pas pu quitter son lit, le jour où, par bonheur, Amaury et le Berrichon arrivèrent. Chemin faisant, le Corinthien avait renouvelé à son compagnon la recommandation que Pierre lui avait déjà faite de ménager les préventions du père Huguenin à l'endroit du compagnonnage; et comme il lui répugnait un peu de débuter avec son nouveau maître par un mensonge, il chargea le Berrichon de porter la parole le premier. En sautant à bas de la diligence, ils demandèrent la maison du menuisier, et ils y entrèrent, l'un avec l'aisance d'un niais, l'autre avec la réserve d'un homme d'esprit.

— Holà! hé, ohé! cria le Berrichon en frappant de son bâton sur la porte ouverte; ho, la maison! salut, bonjour la maison! N'est-ce pas ici qu'il y a le père Huguenin, maître menuisier?

En ce moment le père Huguenin reposait dans son lit. Il était de si mauvaise humeur qu'il ne pouvait souffrir personne dans sa chambre. En voyant sa solitude si brusquement troublée, il bondit sur son chevet, et, tirant son rideau de serge jaune, il vit la figure étrangement joviale de Berrichon la Clef-des-cœurs. — Passez votre chemin, l'ami, répondit-il brusquement, l'auberge est plus loin.

— Et si nous voulons prendre votre maison pour notre auberge, reprit la Clef-des-cœurs, qui, comptant sur le plaisir que son arrivée causerait au vieux menuisier, trouvait agréable de plaisanter en attendant qu'il se fît connaître.

— En ce cas, répondit le père Huguenin en commençant à passer sa veste, je vais vous montrer que si on entre sans façon chez un malade, on en peut sortir avec moins de cérémonie encore.

— Pardon pour mon camarade, maître, dit Amaury en se montrant et en saluant le père de son ami avec respect; nous venons vers vous de la part de Pierre, votre fils, pour vous offrir nos services.

— Mon fils! s'écria le maître, et où donc est-il, mon fils?

— A Blois, retenu pour deux ou trois jours au plus, par une affaire qu'il vous dira lui-même; il nous a embauchés, et voici deux mots de lui pour nous annoncer.

Le père Huguenin, ayant lu le billet de son fils, commença à se sentir plus calme et moins malade.— A la bonne heure, dit-il en regardant Amaury; vous avez tout à fait bonne façon, mon fils, et votre figure me revient; mais vous avez là un camarade qui a de singulières manières. Voyons, l'ami, ajouta-t-il en toisant le Berrichon d'un œil sévère, êtes-vous plus gentil au travail que vous ne l'êtes à la maison? Votre casquette vous sied mal, mon garçon.

— Ma casquette? dit le Berrichon tout étonné, en se décoiffant et en examinant son couvre-chef avec simplicité. Dame, elle n'est pas belle, notre maître! mais on porte ce qu'on a.

— Mais on se découvre devant un maître en cheveux blancs, dit le Corinthien, qui avait compris la pensée du père Huguenin.

— Ah dame! on n'est pas élevé dans les colléges, répondit le Berrichon en mettant sa casquette sous son bras; mais on travaille de bon cœur, c'est tout ce qu'on sait faire.

— Allons, nous verrons cela, mes enfants, dit le père Huguenin en se radoucissant. Vous venez à point, car l'ouvrage presse et je suis là sur mon lit, comme un vieux cheval sur la litière. Vous allez boire un verre de mon vin, et je vous conduirai au châ-

teau; car, mort ou vif, il faut que je rassure et contente la pratique.

Le brave homme, ayant appelé sa servante, essaya de se lever, tandis que ses compagnons faisaient honneur au rafraîchissement. Mais il était si souffrant qu'Amaury s'en aperçut, et le supplia, avec sa douceur accoutumée, de ne pas se déranger. Il l'assura que, grâce à Pierre, il était au courant de l'ouvrage comme s'il l'eût commencé lui-même; et, pour le lui prouver, il lui décrivit la forme et la dimension des voussures, des panneaux, des corniches, des limons, des courbes à double courbure, des calottes d'assemblage, etc., etc., à une ligne près, avec tant de mémoire et de facilité, que le vieux menuisier le regarda encore fixement; puis, songeant à l'avantage d'une science qui rend si claires et qui grave si bien dans l'esprit les opérations les plus compliquées, il se gratta l'oreille, remit son bonnet de coton, et remonta dans son lit en disant : *A la garde de Dieu!*

— Fiez-vous à nous, répondit Amaury. L'envie que nous avons de vous contenter nous tiendra lieu pour aujourd'hui de vos conseils; et peut-être que demain vous aurez la force de venir à notre aide. En attendant, faites un bon somme, et ne vous tourmentez pas.

— Non! non, ne vous tourmentez pas, notre maître, s'écria la Clef-des-cœurs en avalant un dernier verre de vin à la hâte. Vous verrez que vous avez eu tort de faire mauvaise mine à deux jolis compagnons comme nous.

—Compagnons? murmura le père Huguenin, dont le front se rembrunit aussitôt.

— Ah! je dis cela pour vous faire enrager, riposta le Berrichon en riant, parce que je sais que vous ne les aimez pas, les compagnons.

— Ah! ah! vous êtes dans le compagnonnage? grommela le père Huguenin, partagé entre sa vieille rancune et je ne sais quelle sympathie subite.

— Oui, oui, continua le Berrichon qui avait au moins l'esprit de savoir plaisanter sur sa laideur; nous sommes dans le devoir des beaux garçons, et c'est moi qui suis le porte-enseigne de ce régiment-là.

— Nous ne connaissons qu'un devoir ici, dit le Corinthien en jouant sur le mot; celui de vous bien servir.

— Que Dieu vous entende! répliqua le père Huguenin; et il s'enfonça avec accablement dans ses couvertures.

Cependant il dormit paisiblement, et le lendemain, se sentant mieux, il alla visiter ses compagnons. Il les trouva travaillant de grand cœur, faisant bien marcher les apprentis, et taillant d'aussi bonne besogne que Pierre Huguenin lui-même. Rassuré sur son entreprise, réconcilié avec M. Lerebours qui jusqu'alors l'avait boudé, plein d'espérance, il s'en retourna au lit: et bientôt il fut tout à fait sur pied pour recevoir son fils, qui arriva trois jours après dans la soirée.

Un calme céleste se peignait sur le front de Pierre Huguenin. Sa conscience lui rendait bon témoignage, et sa gravité ordinaire était tempérée par une satisfaction intérieure qui se communiqua comme magnétiquement à son père. Interrogé par lui sur la cause de son retard, il lui répondit :

— Permettez-moi, mon bon père, de ne pas entrer dans une justification qui prendrait du temps. Quand vous l'exigerez, je vous raconterai ce que j'ai fait à Blois; mais veuillez m'envoyer tout de suite auprès de mes compagnons, et vous contenter de la parole que je vous donne. Oui, je puis jurer sur l'honneur que je n'ai fait autre chose qu'accomplir un devoir, et que vous m'auriez béni et approuvé si vous aviez eu l'œil sur moi.

— Allons, tu me réponds comme tu veux, dit le vieux menuisier; et il y a des instants où tu me persuades que tu es le père, et moi le fils. C'est singulier pourtant, mais c'est ainsi.

Il se trouva si bien ce jour-là, qu'il put souper avec son fils, les deux compagnons, et les apprentis. Il se prenait de prédilection pour Amaury, dont la douceur et les soins respectueux le charmaient; et, quoiqu'il répugnât à le questionner sur certaines choses, il se disait à part lui : Si c'est là un de ces enragés compagnons, du moins il faut avouer que sa figure et ses paroles sont bien trompeuses. Il commençait aussi à revenir sur le compte du Berrichon, et à reconnaître d'excellentes qualités sous cette rude enveloppe. Ses naïvetés le faisaient rire, et il n'était pas fâché d'avoir quelqu'un à reprendre et à railler; car il avait, comme on a pu le voir, le caractère taquin des gens actifs; et la dignité habituelle de son fils et du Corinthien le gênait bien un peu.

Ce soir-là, quand le Berrichon eut apaisé sa première faim, qui était toujours impétueuse, il entama la conversation, la bouche pleine et le coude sur la table.

— Camarade, dit-il au Corinthien, pourquoi donc ne voulez-vous pas que je raconte à maître Pierre ce qui s'est passé à son sujet tantôt, avec ce grand *sotiot* de Polydore, Théodore (je ne sais pas comment vous l'appelez), enfin le garçon à l'intendant du château?

Amaury, mécontent de cette indiscrétion, haussa les épaules, et ne répondit rien. Mais le père Huguenin n'était pas disposé à laisser tomber le babil du Berrichon.

— Mon cher Amaury, dit-il, je ne vous conseille pas d'avoir des secrets de moitié avec ce garçon-là. Il est fin et léger comme une grosse poutre de charpente qui vous tomberait sur les doigts du pied.

— Allons, dit Pierre Huguenin, puisqu'il a commencé, il faut le laisser achever. Je vois bien qu'il s'agit de M. Isidore Lerebours. Comment pouvez-vous

croire, Amaury, que je me soucie de ce qu'il a pu dire contre moi ? Il faudrait être bien faible d'esprit pour craindre son jugement.

— Ah ! bien, en ce cas, je vas vous le dire; vrai, je vas vous le dire, maître Pierre ! s'écria le Berrichon en clignotant du côté d'Amaury, comme pour le supplier de ne pas lui fermer la bouche.

Le Corinthien lui fit signe qu'il pouvait parler, et il commença son récit en ces termes :

« D'abord, c'était une belle dame, une superbe femme, ma foi, toute petite et rouge de figure, qui a passé et repassé, et encore passé, et encore repassé, comme pour regarder notre ouvrage ; mais, aussi vrai que je mords dans mon pain, c'était pour regarder le pays Corinthien... »

—Que veut-il dire, avec son pays et son Corinthien? demanda le père Huguenin, devant qui on était convenu de ne jamais se donner les noms du compagnonnage.

Pierre marcha un peu fort sur le pied du Berrichon, qui fit une affreuse grimace, et reprit bien vite :

« Quand je dis le pays, c'est comme si je disais l'ami, le camarade... Nous sommes pays, lui et moi : il est de Nantes en Bretagne, et moi je suis de Nohant-Vic en Berry. »

— Très-bien ! dit le père Huguenin en se tenant les côtes de rire.

« Et quand je dis le Corinthien, poursuivit le Berrichon à qui l'on marchait toujours sur le pied, c'est un nom comme ça que je m'amuse à lui donner... »

—Enfin cette dame regardait Amaury? reprit le père Huguenin.

—Quelle dame? demanda Pierre, qui, sans savoir comment, se prit à écouter avec attention.

— Une grande belle femme toute petite, comme il vous l'a dit, répondit Amaury en riant; mais je ne la connais pas.

— Si elle est rouge de figure, objecta le père Huguenin, ce n'est pas la demoiselle de Villepreux, car celle-là est pâle comme une morte. Ce sera peut-être sa fille de chambre?

— Ah ! peut-être bien, répondit le Berrichon, car on l'appelait madame.

— Elle n'était donc pas seule à vous regarder? demanda Pierre.

— Toute seule, répondit la Clef-des-cœurs; mais ensuite M. Colidor...

— Isidore ! interrompit le père Huguenin d'une grosse voix pour le déconcerter.

— Oui, Théodore, continua le Berrichon, qui avait sa malice tout comme un autre. Eh bien ! ce M. Molitor lui a dit comme ça : Y a-t-il quelque chose pour votre service, madame la marquise?

— Ah ! ce sera la nièce, la petite dame des Frenays, observa le père Huguenin. Celle-là n'est pas fière, et regarde tout le monde... Regardait-elle Amaury? vrai?

— Comme je vous regarde ! s'écria le Berrichon.

— Oh non! autrement ! répondit le vieux menuisier riant des vilains gros yeux que faisait le Berrichon. Et enfin vous a-t-elle parlé?

— Nenni ! Elle a dit seulement comme ça : Je cherche le petit chien; ne l'auriez-vous pas vu par ici, messieurs les menuisiers? Et elle regardait le pays... le camarade Amaury; dame ! elle le regardait comme si elle eût voulu le manger des yeux !

— Allons donc, imbécile ! c'est toi qu'elle regardait, dit Amaury. Tu peux bien en convenir : ce n'est pas ta faute si tu es beau garçon.

— Oh ! pour ce qui est de cela, vous voulez rire, répondit le Berrichon. Jamais aucune espèce de femme ne m'a regardé; ni riche, ni pauvre, ni jeune, ni vieille, excepté la Mère... je veux dire la Savinienne, avant qu'elle fût dans les pleurs pour son défunt.

— Elle te regardait, toi? s'écria Amaury en rougissant.

— Oui, en pitié, répondit le Berrichon, qui ne manquait pas de bon sens en ce qui lui était personnel; et elle me disait souvent : Mon pauvre Berrichon, tu as un si drôle de nez, et une si drôle de bouche ! Est-ce ton père ou ta mère qui avait ce nez-là et cette bouche-là?

— Enfin, l'histoire de la dame? reprit le père Huguenin.

— L'histoire est finie, répliqua le Berrichon. Elle est sortie comme elle est entrée, et M. Hippolyte...

— M. Isidore ! interrompit l'obstiné père Huguenin.

— Comme il vous plaira, reprit le Berrichon. Son nom n'est pas plus beau que mon nez. *De sorte que*, il s'est établi à côté de nous, les bras croisés comme l'empereur Napoléon tenant sa lorgnette; et voilà qu'il s'est mis à dire que nous faisions de la pauvre ouvrage, de la pauvreté d'ouvrage, quoi ! Et voilà que tout d'un coup, le pays... le camarade Amaury ne lui a rien répondu; et que, tout de suite, moi, j'ai continué à scier mes planches sans rien dire. C'est ce qui l'a fâché, le monsieur ! Il aurait souhaité sans doute qu'on lui demandât pourquoi l'ouvrage ne lui plaisait pas. Et alors il a pris une pièce, en disant que c'était du mauvais matériau, que le bois était déjà fendu, et que si on laissait tomber ça, ça se casserait comme un verre. Et voilà que le Corinthien (pardon, notre maître, c'est une *accoutumance* que j'ai de l'appeler comme ça), le Corinthien, que je dis, lui a répondu : Essayez-y donc, notre bourgeois, si le cœur vous en dit. Et voilà qu'il a jeté la pièce par terre de toute sa force; et voilà qu'elle ne s'est point cassée, sans quoi que je lui cassais la tête avec mon marteau.

— Est-ce là tout ? demanda Pierre Huguenin.

— Vous n'en trouvez pas assez, maître Pierre? Excusez ! dit le Berrichon.

— Moi j'en trouve trop, dit le père Huguenin, qui était devenu pensif. Vois-tu, Pierre, je te l'avais prédit : le fils Lerebours te veut du mal, et il t'en fera.

— Nous verrons bien, répondit Pierre.

En effet, Isidore Lerebours, ayant appris de quelle manière Pierre Huguenin avait critiqué et refait son plan d'escalier, nourrissait contre lui une profonde rancune. La veille, il avait dîné au château, à la table du comte de Villepreux ; car c'était le dimanche, et ce jour-là le comte invitait, avec le curé, le maire et le percepteur, M. Lerebours et son fils. Le système du comte était qu'il y a toujours dans un village quatre à cinq individus sur lesquels il faut se conserver la haute main, et qu'on enchaîne plus avec la politesse d'un dîner qu'avec le droit et les bonnes raisons. M. Isidore était fort vain de ce privilége. Il portait au château l'éclat de ses plus ridicules toilettes, y cassait chaque fois plus ou moins d'assiettes et de carafes, y savourait les meilleurs vins d'un air de connaisseur, y recevait toujours du maître quelque bonne leçon dont il ne savait pas profiter, et s'y permettait de regarder avec impudence la jolie petite marquise des Frenays.

Ce premier dimanche se présenta fort à point pour assouvir la vengeance d'Isidore. Naturellement, pendant que le comte faisait, après dîner, sa partie de trictrac avec le curé, on parla des travaux de la chapelle, et le vieux comte demanda à son intendant si on les avait enfin repris.

— Oui, M. le comte, répondit M. Lerebours. Quatre ouvriers sont à la besogne, et travaillent même aujourd'hui.

— Malgré le dimanche? observa le curé.

— Vous leur donnerez l'absolution, curé, dit le comte.

— Je crains, dit alors Isidore qui attendait avec impatience le moment de placer son mot, que M. le comte ne soit guère content de l'ouvrage qu'ils font. Ils emploient du bois qui n'est pas assez sec, et n'entendent rien à leur besogne. Le vieux Huguenin n'est pas maladroit, mais il est blessé ; et son fils est un ignorant fieffé, un avocat de village, un âne en un mot.

— Laisse donc les ânes tranquilles, dit le comte en mêlant tranquillement ses cartes ; nous n'y pensions pas.

— Que M. le comte me permette de lui dire que ce lourdaud n'est pas propre aux travaux qu'on lui a confiés. Il serait bon tout au plus à fendre des bûches.

— En ce cas-là, tu ne serais pas en sûreté, répondit le comte, qui, dans son genre, était aussi railleur que le père Huguenin. Mais qui donc a choisi cet ouvrier ? N'est-ce pas monsieur ton père?

M. Lerebours était à l'autre bout de l'appartement, se perdant en exclamations louangeuses sur la tapisserie que brodait madame des Frenays, et n'entendant pas les insinuations de son fils contre Pierre Huguenin.

— Mon père s'est trompé sur cet homme-là, répondit Isidore à demi-voix. On le lui avait vanté. Il a cru faire une bonne affaire en le payant moins cher qu'un homme de talent qu'on eût fait venir d'ailleurs. Mais c'est une erreur; car tout ce qui a été fait, et tout ce qu'on va laisser faire, il faudra le recommencer. Je veux perdre mon nom, si la chose n'arrive pas comme je le dis.

— Perdre ton nom ! reprit le comte, jouant toujours aux cartes et le raillant ouvertement sans qu'il voulût s'en apercevoir; ce serait grand dommage. Si j'avais le bonheur de m'appeler Isidore Lerebours, je ne me risquerais pas ainsi.

La marquise des Frenays, que M. Lerebours ennuyait beaucoup avec ses compliments, prit la parole d'une voix douce et flûtée.

— Vous êtes bien sévère, M. Isidore, dit-elle avec son parler enfantin et coquet. Moi, j'ai traversé par hasard la bibliothèque, et j'ai trouvé la nouvelle boiserie aussi jolie et aussi bien faite que l'ancienne. Comme elle est belle, cette boiserie ! Vous avez eu bien raison de la faire réparer, mon oncle ; ce sera d'un goût parfait, et tout à fait de mode.

— De mode ! s'écria judicieusement Isidore ; il y a plus de trois cents ans qu'elle est faite.

— Tu as trouvé cela tout seul? dit le comte.

— Mais il me semble... reprit Isidore.

— C'est la mode à présent ! interrompit avec humeur le curé, à qui le babil d'Isidore donnait des distractions. Toutes les vieilles modes reviennent... Mais, laissez-nous donc jouer, M. Isidore.

M. Lerebours lança un regard terrible à son fils, qui, satisfait d'avoir pu porter le premier coup à Pierre Huguenin, s'approcha des dames. Mademoiselle Yseult avait pour lui une si invincible répugnance qu'elle se leva et changea de place. Madame des Frenays, moins délicate de nerfs, ne se refusa point à lier conversation avec l'employé aux ponts et chaussées. Elle le questionna sur la bibliothèque et sur ce Pierre Huguenin dont il disait tant de mal ; enfin elle lui demanda lequel parmi les ouvriers qu'elle avait vus le matin en traversant l'atelier était Pierre Huguenin. — Il y en a un qui m'a paru avoir une figure distinguée, dit-elle avec une grande ingénuité.

— Pierre Huguenin n'était pas là, répondit Isidore, et celui que vous voulez dire est un compagnon. Je ne sais comment il s'appelle, mais il a un drôle de surnom.

—Ah! vraiment? Dites-le-moi donc, cela m'amusera.

— Son camarade l'appelle le Corinthien.

—Oh! que c'est joli, le Corinthien! Mais pourquoi? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Ces gens-là ont toutes sortes de sobriquets. L'autre s'appelle la Clef-des-cœurs.

— Oh! la bonne plaisanterie! Mais c'est qu'il est affreux! je n'ai jamais rien vu de si laid!

Un autre qu'Isidore eût pu remarquer, que, pour une marquise, madame des Frenays avait peut-être trop regardé les ouvriers de la bibliothèque, et qu'elle ne justifiait guère en ce moment la sentence de Labruyère : « Il n'y a qu'une religieuse pour qui un jardinier soit un homme. » Mais Isidore, qui savait la marquise un peu coquette, et qui se croyait fort agréable, se borna à penser qu'elle lui disait des riens, et qu'elle feignait d'y prendre intérêt afin de le retenir auprès d'elle et de jouir de sa conversation.

La marquise des Frenays, *née* Joséphine Clicot, et fille d'un gros fabricant de drap de la province, avait été mariée fort jeune au marquis des Frenays, neveu de M. de Villepreux. Ce marquis était un fort bon gentilhomme de Touraine, en tant que noble, mais un fort triste personnage, en tant que particulier. Il avait servi sous l'empire; mais comme il avait peu de talent et point de conduite, il n'était jamais sorti des grades secondaires, où il avait mangé assez grossièrement son patrimoine. Aux cent jours il n'avait su prendre son parti ni habilement ni courageusement; c'est-à-dire qu'il avait trahi trop tard la fortune de l'empereur, et qu'il n'avait su se donner ni le profit de la défection, ni le mérite de la fidélité. Il était alors retombé sur les bras du comte de Villepreux, qui, trouvant sa société un peu fâcheuse et ses dettes un peu fréquentes, avait imaginé de s'en débarrasser au profit de la famille Clicot, en lui faisant épouser la riche héritière Joséphine. Les Clicot savaient fort bien d'avance que le marquis n'était ni beau, ni jeune, ni aimable; que ses mœurs étaient aussi dérangées que sa fortune; en un mot, que sa femme n'aurait aucune chance de bonheur et de véritable considération. Mais l'alliance avec la famille, comme le disait fort bien M. Lerebours, leur avait tourné la tête, et la petite Clicot s'était consolée de tout avec le titre de marquise.

Peu d'années suffirent à la désenchanter; le marquis eut bientôt mangé d'une façon triviale la dot de sa femme. Les Clicot, voulant conserver à cette dernière des ressources pour l'avenir, offrirent une séparation amiable, réglèrent une pension de six mille francs au mari, à condition qu'il la mangerait à Paris ou à l'étranger, et reprirent leur fille. La mère Clicot étant morte pendant cet arrangement, le père Clicot s'était remis dans les affaires, afin de réparer la brèche faite à sa fortune; et Joséphine avait été vivre avec lui et deux vieilles tantes, dans une grosse maison de campagne très-bourgeoise, attenant à la fabrique, sur les bords du Loiret, à quelques lieues de Villepreux.

Au milieu du bruit et du mouvement sans charme et sans élégance de la vie industrielle, entourée de gens très-prosaïques et condamnée à une vie austère (car ses parents exerçaient sur elle la même surveillance que si elle eût été encore une petite fille), la pauvre Joséphine s'ennuya mortellement. Elle avait vu rapidement un coin du grand monde, et y avait pris le besoin immodéré de la vie élégante et de l'agitation frivole. Pendant un ou deux ans, elle avait eu à Paris un équipage, un bel appartement, une loge à l'Opéra, un entourage de freluquets, de marchandes de modes, de couturières et de parfumeurs. Reléguée tout à coup dans une usine fumeuse et puante, entourée d'ouvriers ou de chefs d'atelier qui avaient les intentions meilleures que les manières, n'entendant parler que de laines, de métiers, de salaires, de teintures, de prix courants et de fournitures, elle n'avait d'autres ressources contre le désespoir que de lire des romans le soir et de dormir une partie de la journée, tandis que ses belles robes, ses plumes et ses dentelles, dernières traces d'un luxe effacé, jaunissaient dans les cartons, attendant vainement l'occasion de revoir la lumière. Joséphine avait reçu une pitoyable éducation. Sa mère était bornée et vaine de son argent; son père n'avait d'autre souci et d'autre occupation que d'amasser de l'argent : leur fille n'avait d'autre désir et d'autre faculté que de dépenser de l'argent. Elle n'était plus propre à rien, dès qu'elle n'avait plus de parures à commander, ou de partie de plaisir à projeter. Elle était âgée au plus de vingt ans, et parfaitement jolie; mais de cette beauté qui parle aux yeux plus qu'à l'esprit. Ne sachant donc plus que faire de sa beauté, de sa jeunesse et de ses atours, son imagination, vive et riante comme sa figure et son naturel, avait pris l'essor dans le monde des romans. Elle se créait dans la solitude des aventures et des conquêtes merveilleuses; mais forcée de retomber dans la réalité, elle n'en était que plus à plaindre. La mélancolie qui s'était emparée d'elle avait suggéré à ses tantes la précaution dangereuse de la séquestrer d'autant plus; et la pauvre tête de Joséphine, enfermée dans la chaudière industrielle, menaçait de faire explosion, lorsqu'un événement inattendu vint changer son sort.

Le père Clicot tomba dangereusement malade, et, touché des tendres soins que lui prodiguait sa fille, en même temps que blessé des vues sordides que laissaient percer ses vieilles sœurs, il conspira contre ces dernières en les quittant. Il assura leur existence; mais il abolit leur autorité, en appelant à son lit de mort le comte de Villepreux, et en plaçant Joséphine et ses biens sous sa protection.

Le comte sentit fort bien qu'ayant fait le malheur de la pauvre jeune bourgeoise en l'unissant à son mauvais sujet de neveu, il avait beaucoup à réparer envers elle. Il comprit ses devoirs, et, l'ayant aidée à fermer les yeux à son père, il se déclara son subrogé tuteur en attendant sa majorité qui était proche. Il fit exécuter le testament, assembla le conseil de famille, expulsa, selon la volonté du défunt, les vieilles tantes de la fabrique, confia la conduite de l'exploitation industrielle à un chef entendu et probe; puis il emmena la marquise dans sa propre famille, et l'y traita avec une affection paternelle, dont le premier acte fut de signifier au marquis des Frenays qu'il ferait respecter la séparation convenue et qu'il protégerait au besoin sa femme contre lui.

Cette louable conduite déchaîna contre M. de Villepreux la branche de la famille à laquelle tenait le marquis des Frenays. Cette branche était ultra-royaliste, ruinée, jalouse, et accusait le vieux comte d'être spoliateur, avare et jacobin.

Joséphine, soustraite à tous ses persécuteurs et à tous ses tyrans, commença enfin à respirer. D'abord l'intimité douce et cordiale de son oncle, l'amitié délicate d'Yseult, la tranquillité bienveillante de leurs manières et de leurs habitudes, lui semblèrent le paradis après l'enfer. Mais à cette tête excitée, il eût fallu un peu plus de mouvement, soit de dissipations, soit d'aventures, que n'en offrait la vie paisible et rangée du vieux comte. Yseult était aussi une compagne un peu sérieuse pour la romanesque Joséphine. Habituée déjà à s'isoler en esprit de ceux qui l'entouraient et à se faire un monde de chimères dans le secret de ses pensées, elle feignit donc d'être à l'unisson de la famille, et reprit le train ordinaire de ses rêveries sentimentales sans en faire part à personne.

CHAPITRE XVII.

Le courage était revenu au cœur de Pierre Huguenin. La chapelle lui paraissait encore plus belle que lorsqu'il y était entré pour la première fois. La guérison de son père, la douce société et la précieuse assistance de son cher Corinthien ajoutaient à son bonheur. Il prit son ciseau, et entonna d'une voix fraîche et sonore le chant sur la menuiserie :

Notre art a puisé sa richesse
Dans les temples de l'Éternel.
Il a pris son droit de noblesse,
En posant son sceau sur l'autel (1).

Puis, avant de donner le premier coup de ciseau, il embrassa son père, serra la main du Corinthien, et se mit à l'ouvrage avec ardeur. Le Berrichon hocha la tête.

— Et pour moi, rien de rien? dit-il d'un gros air triste et bon.

— Pour toi aussi le cœur et la main, dit Pierre en pressant sa main calleuse.

Le Berrichon, rendu à la joie, fit sur le bois qu'il allait entamer une croix avec le ciseau, suivant l'antique coutume chrétienne de son pays, et se mit à chanter à son tour une chanson de *l'Angevin la Sagesse*, un des braves poëtes du tour de France.

Le père Huguenin, avec son bras en écharpe, les suivait des yeux en souriant. En ce moment, le comte de Villepreux entrait, suivi de sa petite-fille, de la marquise, et de M. Lerebours. Le comte, travaillé par la goutte, marchait appuyé d'un côté sur une canne à béquille, de l'autre sur le bras d'Yseult, qui l'accompagnait fidèlement dans toutes ses promenades de propriétaire. M. Lerebours s'était risqué jusqu'à offrir son bras à Joséphine, qui l'avait accepté avec une résignation gracieuse. Le comte s'arrêta à l'entrée de la bibliothèque pour écouter avec curiosité la chanson du Berrichon :

Chassons loin de nous le chagrin,
Qui tant d'hommes dévore;
Pour nous le passé n'est plus rien,
L'avenir rien encore.

— La rime n'est pas riche, dit le comte à sa fille, mais l'idée va loin.

Et ils s'approchèrent sans être vus. Le bruit de la scie et du rabot couvrait celui de leurs pas et de leurs voix.

— Lequel de tous ceux-là est Pierre Huguenin? demanda la marquise à l'économe.

— C'est le plus grand et le plus fort de tous, répondit M. Lerebours.

Les yeux de la marquise se portèrent alternativement du Corinthien à l'Ami-du-trait, ne sachant lequel était le plus beau de celui qui ressemblait au chasseur antique avec son air mâle et sa force élégante, ou de l'autre qui rappelait le jeune Raphaël avec sa grâce pensive, sa pâleur, et ses longs cheveux.

Le vieux comte, qui avait le goût et le sens du beau, fut frappé aussi du noble trio de têtes grecques que complétait le père Huguenin avec son large front, sa chevelure argentée, les lignes accentuées de son profil, et son œil plein de feu.

— On dit que le peuple n'est pas beau en France, dit-il à sa petite-fille en étendant sa béquille comme s'il lui eût fait remarquer un tableau. Voilà pourtant des échantillons de belle race.

— C'est vrai, répondit Yseult en regardant le vieillard et les deux jeunes gens avec le même calme que s'ils eussent été là en peinture.

Le père Huguenin, qui ne travaillait pas, était venu

(1) L'équerre, insigne du travail, qui figure aussi le triangle symbolique de la Trinité divine.

au-devant des nobles visiteurs avec une politesse franche. L'aspect du comte était vraiment vénérable, et quiconque le voyait était forcé d'abjurer en sa présence toute prévention démocratique. Le comte le salua en ôtant son chapeau tout à fait et le baissant très-bas, comme il eût salué un duc et pair. Il n'avait pas suivi les manières de ces roués insolents de la régence, qui, en se familiarisant avec le peuple, l'avaient dégradé; il avait reçu et gardé les saines traditions des grands seigneurs de Louis XIV, qui, par une admirable politesse, consacraient *in petto* l'infériorité du peuple. Le vieux comte portait un sentiment nouveau dans cette civilité dès longtemps acquise; il avait des souvenirs de la révolution qui lui faisaient accepter moitié ironiquement, moitié franchement, le principe de l'égalité; il disait lui-même que, toutes les fois qu'il abordait un homme du peuple, il murmurait à part lui cette formule : Peuple souverain, tu veux qu'on te salue!

Il s'informa d'abord de la blessure du vieux menuisier, et lui dit obligeamment qu'il était fort peiné qu'il eût éprouvé cet accident en travaillant pour lui.

— C'est qu'en effet j'allais un peu vite, répondit le père Huguenin. On ne devrait pas être étourdi à mon âge : mais M. Lerebours me pressait tellement, que, pour contenter monsieur le comte, je donnais de furieux coups dans le bois; et je me suis aperçu que mon ciseau avait une bonne trempe, quand il a entamé ma vieille peau presque aussi dure que le vieux chêne.

— Vous me faites donc bien méchant, M. Lerebours? dit le comte en se tournant vers son intendant. Je n'ai pourtant jamais estropié personne, que je sache.

Pierre Huguenin, immobile, la tête découverte et la poitrine oppressée, regardait mademoiselle de Villepreux avec une émotion indéfinissable. Il s'était souvenu, seulement en l'entendant nommer, de ses veillées dans le cabinet d'étude, et de l'espèce de culte qu'il avait rendu à la divinité inconnue de ce sanctuaire. Il était troublé en sa présence, comme si un lien mystérieux eût été prêt à se nouer ou à se rompre à cette première entrevue. Il s'étonna d'abord de ne pas la trouver aussi belle qu'il se l'était créée. Elle était, en effet, plus distinguée que jolie. Ses traits étaient fins, son front pur et bien dessiné, sa tête élégante et d'un bel ovale : mais rien n'était grand ni frappant dans sa personne. Elle manquait absolument d'éclat. Cependant, en la regardant bien, on voyait qu'elle dédaignait d'en montrer; car son œil petit et noir eût pu s'animer, sa bouche sourire, et toute sa frêle personne dévoiler la grâce cachée qui était en elle. Mais il y avait comme un parti pris de mépriser le travail de la séduction. Elle était toujours vêtue en conséquence; ses robes étaient sombres et sans aucun ornement, et ses cheveux partagés en bandeaux lisses sur son front. Avec cette rigidité d'aspect et d'intention, elle avait un charme bien pénétrant pour qui savait la comprendre; mais cela était impossible à la première vue, et en tout temps assez difficile.

Pierre Huguenin l'examinait; mais tout à coup il rencontra son regard. Ce regard était presque hardi, à force d'être indifférent et calme. Pierre rougit, détourna les yeux, et sentit un poids de glace tomber sur son imagination : non qu'il trouvât l'héroïne de la tourelle désagréable ou antipathique; mais cette gravité étrange dans une si jeune fille détruisait toutes ses notions et dérangeait tous ses rêves. Il ne savait pas s'il devait la considérer comme un enfant malade, ou comme une organisation à jamais frappée d'apathie et de langueur. Et puis il se dit qu'il ne la connaîtrait jamais davantage, qu'il ne la reverrait peut-être pas, qu'il n'aurait aucune occasion d'échanger un second regard avec elle; et il se sentit triste, comme s'il eût perdu la protection de quelque puissance idéale sur laquelle il aurait compté sans la connaître.

Cependant le comte s'était approché des travaux. Il en examina attentivement toutes les parties.

— Cela est parfaitement exécuté, dit-il, et je ne puis que vous donner des éloges; mais êtes-vous bien sûrs, messieurs, de la qualité de votre bois?

— Certainement il ne vaut pas, répondit Pierre, celui de l'ancienne boiserie. Dans deux cents ans il sera bon, et l'ancien ne le sera peut-être plus. Mais ce dont je puis répondre, c'est que le mien ne jouera pas de manière à compromettre l'ensemble. Si une planche se contracte, si un panneau vient à éclater, ce qui n'est pas probable, je le réparerai à mes frais, et avant qu'on en ait eu la vue choquée.

— Mais si vous vous étiez trompé sur toute la qualité de la matière? dit le comte; si l'ouvrage entier était à recommencer!

— Je le recommencerais à mon compte, et je m'engagerais à fournir de meilleur bois, répondit Pierre.

— En ce cas, dit le comte en se retournant vers sa fille comme pour la prendre à témoin, je crois qu'il faut avoir confiance et laisser faire la conscience et le talent des gens. A coup sûr, vous travaillez fort bien, messieurs, et je n'aurais pas cru qu'on pût reproduire aussi fidèlement les anciens modèles.

— Il y a un mince mérite à cela, répondit Pierre; ce n'est qu'un travail d'artisan appliqué et docile. Mais celui qui a dessiné le modèle était un artiste. Celui-là avait le goût, l'invention, le sentiment, aujourd'hui perdu, de la proportion élégante et simple.

Les yeux du comte s'animèrent, et il frappa légèrement le pavé de sa béquille, ce qui était chez lui l'indice d'une surprise et d'une satisfaction intérieure. Le père Huguenin le savait bien, et il le remarqua.

— Mais c'est être artiste que de comprendre et d'exprimer comme vous faites! dit le comte.

— Nous prenons tous ce titre, répondit Pierre,

mais nous ne le méritons pas. Cependant, ajouta-t-il en désignant Amaury, voici un artiste. Il pratique la menuiserie telle qu'on la fait aujourd'hui, parce qu'il faut gagner sa vie; mais il pourrait inventer d'aussi belles choses que ce qui est ici. S'il y avait dans le château une pièce à décorer, on pourrait consulter les dessins qu'il a faits à ses moments perdus pour son amusement, et on y verrait des modèles que les connaisseurs ne critiqueraient pas.

— En vérité? dit le comte en regardant Amaury, qui, ne s'attendant guère à cette révélation, rougissait jusqu'au blanc des yeux. Est-il votre frère?

— Non, monsieur le comte; mais c'est tout comme, répondit Pierre.

— Eh bien! nous mettrons ses talents à profit, et les vôtres aussi, monsieur. Charmé de vous connaître. Je suis bien votre serviteur.

Et le comte l'ayant salué avec politesse, et même avec une certaine déférence, s'éloigna, s'émerveillant tout bas, avec sa petite-fille, du bon sens et de la modestie des réponses de Pierre Huguenin.

La première figure qu'ils rencontrèrent en sortant de la bibliothèque fut celle d'Isidore qui, ayant épié le moment, attendait là l'effet que sa délation avait dû produire. Il ne savait pas que le vieux comte, ayant l'instinct et le goût de ce que les phrénologues appellent aujourd'hui *constructivité*, s'entendait beaucoup mieux que lui à juger les travaux de l'atelier, et qu'il n'était pas facile de l'induire en erreur. Il avait compté sur la brusque vivacité qu'il lui connaissait, et sur l'orgueil un peu irascible du père Huguenin. Il espérait que l'un émettrait quelque doute, et que l'autre répondrait sans respect et sans mesure. Le comte, qui s'était fait raconter le matin par son architecte l'aventure du plan de l'escalier, comprenait fort bien maintenant la conduite d'Isidore et la méprisait parfaitement.

— Je suis fort content de ce que je viens de voir, lui dit-il en élevant la voix et en le regardant droit au visage d'un air sévère : ce sont de bons ouvriers, et je remercie beaucoup votre père de les avoir employés. Qui est-ce donc qui disait, hier soir, qu'ils travaillaient mal? Est-ce mon architecte? N'est-ce pas vous, Isidore?

— Je ne pense pas que l'architecte ait pu dire cela, répondit M. Lerebours, car il est fort content du travail des Huguenin.

— Ce sera donc lui! dit le comte en montrant Isidore avec malice.

— Mon fils n'a pas vu ce qu'ils font; d'ailleurs, il ne s'y connaît pas. Les sciences qu'il a étudiées sont d'un ordre plus relevé, et le proverbe qui dit : Qui peut le plus peut le moins, n'est pas toujours vrai. Mais qui donc a pu chercher à indisposer monsieur le comte contre mes ouvriers? Ce sera le curé; il m'en veut parce que je le gagne au billard.

— Ce sera le curé, répondit le comte, c'est un sournois. La première fois que nous le verrons, nous lui dirons de se mêler de ses affaires.

Isidore ne comprit pas la leçon. Il crut que le comte manquait de mémoire, et se promit d'en profiter pour revenir à la charge. Il était de cette race de gens que rien ne peut convaincre d'erreur à leurs propres yeux; par conséquent, il était persuadé que son plan d'escalier était bon, et que celui de Pierre était erroné. Il s'étonnait naïvement de la partialité que l'architecte avait mise dans son jugement, et il attendait son adversaire à l'œuvre pour l'humilier. C'est en vain que le prudent auteur de ses jours lui avait conseillé de ne pas se vanter d'une défaite qu'on oublierait ou qu'on passerait sous silence; Isidore feignait d'adhérer à son conseil, mais il n'en caressait pas moins le projet de se venger.

Le soir, au milieu du souper des Huguenin, un domestique du château vint prier Pierre de se rendre auprès de M. le comte. Ce message fut transmis avec une politesse qui frappa le père Lacrête, présent au souper.

— Jamais je n'ai vu leurs laquais si honnêtes, dit-il tout bas à son compère.

— Je t'assure que mon fils a quelque chose de singulier, répondit de même le père Huguenin. Il impose à tout le monde

Pierre était monté à sa chambre. Il en redescendit habillé et peigné comme un dimanche. Son père eut envie de l'en plaisanter; il n'osa pas.

— Excusez! dit le Berrichon dès que Pierre fut sorti pour se rendre au château. Il s'est fait brave, notre jeune maître! S'il y va de ce train-là, gare à vous, pays Corinthien! la petite baronne ne vous regardera plus.

— Assez de plaisanteries là-dessus, dit le père Huguenin d'un ton sévère. Les propos portent toujours malheur, et ceux-là pourraient faire du tort à mon fils. Si vous n'y tenez pas, mon Amaury, vous ne laisserez pas continuer.

— Les paroles oiseuses me déplaisent autant qu'à vous, mon maître, répondit le Corinthien. Ainsi, Berrichon, nous ne parlerons plus de cela, n'est-ce pas, ami?

— Assez causé, dit la Clef-des-cœurs. Mon affaire, à moi, c'est de faire rire. Quand on ne rit plus...

— Nous savons que tu as de l'esprit, mon garçon, dit le père Huguenin. Tu nous feras rire d'autre chose.

— C'est égal, dit le Berrichon. Ces gens du château me reviennent, à moi. Ça n'est pas fier, et c'est gentil comme tout, ces dames nobles!

Quand Pierre vit ouvrir devant lui la porte du cabinet de M. de Villepreux, il sentit un malaise affreux s'emparer de lui. Il n'avait jamais parlé à des gens aussi haut placés dans la vie sociale. Les bourgeois

auxquels il avait eu affaire ne l'avaient jamais intimidé; il s'était toujours senti égal à eux, même dans les manières. Mais il se disait qu'il y avait sans doute dans le vieux seigneur une autre supériorité que celle du rang. Il savait que le comte serait parfaitement poli, mais selon un code d'étiquette auquel il lui faudrait se soumettre, quand même il ne le trouverait pas conforme à ses idées. Ce code est si étrange, qu'un homme du peuple qui prendrait les manières d'un homme du monde serait réputé impertinent. Il ne faut pas, par exemple, qu'un ouvrier salue trop bas; ce serait demander un salut semblable, et il n'y a pas droit. Pierre avait lu assez de romans et de comédies pour savoir quelles étaient les formes de politesse de ce monde qu'il n'avait pas vu. Mais quelles seraient ces formes avec lui, et comment devait-il y répondre? En égal? C'était passer pour un sot. En inférieur? C'était s'humilier. Ce souci un peu puéril ne lui serait peut-être pas venu, s'il n'eût distingué, à la lueur de la lampe qui éclairait faiblement le cabinet, mademoiselle de Villepreux écrivant sous la dictée de son grand-père. Et toutes ces réflexions, lui arrivant à la fois, lui serrèrent le cœur, sans qu'il sût comment, et sans que je puisse bien vous dire pourquoi.

Lorsqu'il entra, Yseult se leva. Fut-ce pour le saluer ou pour lui faire place? Pierre se découvrit sans oser la voir.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit le comte en lui montrant un siége.

Pierre se troubla, et prit un siége qui était embarrassé de livres et de papiers. Yseult vint à son secours en lui en plaçant un autre auprès de la table, et elle s'éloigna un peu. Il ne sut pas où elle s'asseyait, tant il craignait de rencontrer son regard.

— Je vous demande pardon si je vous ai fait venir, dit le comte; mais je suis trop vieux et trop goutteux pour me déplacer. J'ai vu ce matin que la réparation des boiseries allait fort vite, et je voudrais savoir de vous si vous croyez pouvoir vous charger d'y mettre les ornements de sculpture.

— Ce n'est pas ma partie, répondit Pierre; mais avec l'aide de mon compagnon, à qui j'ai vu exécuter des ornements très-délicats et très-difficiles, je crois pouvoir copier fidèlement ceux dont il est question.

— Ainsi, vous voudrez bien vous en charger? dit le comte. Mon intention était d'abord de faire venir des sculpteurs en bois; mais d'après ce que vous m'avez dit ce matin, et sur ce que j'ai vu de votre travail, l'idée m'est venue de vous confier aussi la sculpture. C'est pourquoi j'ai voulu vous voir seul, afin de ne pas blesser votre compagnon, au cas où, dans votre conscience, vous jugeriez cet ouvrage au-dessus de ses forces.

— Je crois que vous serez content de lui, M. le comte. Mais je dois vous dire d'avance que ce travail prendra beaucoup de temps; car aucun de nos apprentis ne pourrait nous y aider.

— Eh bien, vous prendrez le temps nécessaire. Pouvez-vous me promettre de ne pas vous laisser interrompre par des travaux étrangers à ceux de ma maison?

— Je le puis, M. le comte. Mais un scrupule me retient. Oserai-je vous demander si vous aviez jeté les yeux sur quelque sculpteur pour lui confier cet ouvrage?

— Sur aucun. Je comptais demander à mon architecte de Paris de m'envoyer ceux qu'il y jugerait propres. Mais puis-je vous demander, à mon tour, pourquoi vous me faites cette question?

— Parce qu'il est contraire à l'esprit de notre corps, et, je pense, à la délicatesse en général, de nous charger d'une besogne qui n'est pas dans nos attributions ordinaires, lorsque nous nous trouvons en concurrence avec ceux qu'elle concerne exclusivement. Ce serait empiéter sur les droits d'autrui, et priver des ouvriers d'un profit qui leur revient naturellement plus qu'à nous.

— Ce scrupule est honnête, et ne m'étonne pas de votre part, répondit le comte. Mais vous pouvez être tranquille; je ne m'étais adressé à personne, et d'ailleurs ma volonté à cet égard doit s'exercer librement. Le déplacement d'ouvriers étrangers à la province augmenterait de beaucoup ma dépense. Prenez cette raison pour vous, s'il vous en faut une. Pour moi, j'en ai une autre; c'est le plaisir de vous confier un travail qui doit vous plaire, et dont vous sentez si bien la beauté!

— Je ne commencerai cependant pas, répondit Pierre, sans vous avoir soumis un échantillon de notre savoir-faire, afin que vous puissiez changer d'avis si nous ne réussissons pas bien.

— Pourriez-vous me l'apporter dans quelques jours?

— Je pense que oui, M. le comte.

— Et moi, dit mademoiselle de Villepreux, puis-je vous faire une prière, M. Pierre?

Pierre tressaillit sur sa chaise en entendant cette voix s'adresser à lui. Il avait cru que si jamais pareille chose pouvait arriver, ce serait sous l'influence de circonstances bizarres et romanesques. Ce qui est tout naturel ne contente guère une imagination échauffée. Il s'inclina sans pouvoir dire un mot.

— Ce serait, reprit Yseult, de replacer la porte de mon cabinet, que M. Lerebours vous a redemandée déjà bien des fois, et qui est égarée, à ce qu'il prétend. Vous me feriez un grand plaisir de la faire chercher, et de la faire remettre en place, dans quelque état qu'elle se trouve.

— A propos, c'est vrai! dit le comte. Elle aime son cabinet, et ne peut plus s'y tenir.

— Cela sera fait demain, répondit Pierre.

Et il se retira tout accablé, tout effrayé de la tristesse qui revenait s'emparer de lui.

— Je suis un fou, se dit-il en reprenant le chemin de sa maison. Cette porte sera replacée demain : il le faut; il faudra qu'elle soit fermée pour toujours entre *elle* et moi.

CHAPITRE XVIII.

Lorsque Pierre, qui chez lui, comme en voyage, partageait son lit avec Amaury, à la manière des anciens frères d'armes, raconta à son ami la proposition que le comte lui avait faite, un vif sentiment d'espérance et de joie s'empara du jeune artiste. Il avait toujours senti l'adresse délicate de ses mains et le goût exquis de ses pensées le porter vers la sculpture; mais ayant commencé l'état de menuisier, et s'étant affilié à un compagnonnage de cette profession, il avait craint de se retarder dans sa carrière, en embrassant une voie nouvelle. Les encouragements lui avaient manqué. Pierre était le seul qui lui eût conseillé d'aller prendre à Paris les notions de son art de prédilection. Mais à cette époque-là, le Corinthien était retenu à Blois par son amour pour la Savinienne. Il avait donc renoncé à son rêve, et avait rabattu ses prétentions sur les ornements que comporte la menuiserie en bâtiments. De l'aveu de tous les compagnons, il excellait à la partie difficile des calottes ornées dans les niches; et personne ne découpait comme lui les feuilles légères d'un chapiteau grec. C'est à cause de cette spécialité qu'on lui avait donné l'élégant surnom qu'il portait.

— Ah! mon ami, s'écria-t-il, que la destinée est bonne d'envoyer cette diversion à ma tristesse! Je n'ai pas eu la force de te dire mon admiration pour cette belle boiserie, et l'effet qu'elle a produit sur moi la première fois que je l'ai regardée. D'abord, j'ai bien admiré cette belle distribution et cette sagesse de plans dont tu m'avais parlé à Blois. J'ai bien remarqué le caractère de largeur qui se faisait sentir jusque dans les détails de la plus petite dimension. Oui, j'ai compris ce que tu m'expliquais jadis, que la grandeur n'est pas dans l'étendue, mais dans la proportion, et que l'on peut faire mesquinement un colosse d'architecture, tandis qu'on peut donner l'apparence de la hauteur et de la force à un modèle de quelques pouces. Mais je t'avoue qu'en regardant ces arabesques semées avec tant de richesse et de sobriété à la fois (car ceci est encore la même question : peu de moyens, beaucoup d'effet), quand j'ai vu ces médaillons incrustés dans les panneaux et laissant sortir comme d'une fenêtre, ces jolies petites têtes de saints avec leurs expressions et leurs coiffures diverses : les unes graves comme de vieux philosophes, les autres riantes et moqueuses comme de malins moines; ici un fier soldat avec son casque enfoncé sur les yeux, là une jolie sainte couronnée de fleurs et de perles; là-bas un beau séraphin aux cheveux bouclés et flottants, ailleurs encore une vieille sibylle demi-voilée avançant son cou maigre et anguleux : et autour de tout cela, des oiseaux jouant parmi les guirlandes de fleurs, des monstres infernaux poursuivant des âmes éperdues à travers un réseau de feuilles de lierre; et ces grosses têtes de lions qui semblent gronder à tous les angles, et tous ces bas-reliefs, toutes ces figurines, tous ces festons; et tout ce mouvement d'êtres divers qui semblent vivre, courir, fuir, danser, chanter ou méditer sur le bois inanimé..., oh! à la vue de toutes ces merveilles d'un temps où l'art ennoblissait le métier, je me suis senti transporté dans un autre monde, et de grosses larmes étaient prêtes à s'échapper de mes yeux. Heureux, trois fois heureux, pensais-je, l'ouvrier qui a pu à sa fantaisie animer ces lambris de sa propre vie, et faire sortir des flancs bruts du chêne le peuple chéri de ses rêves! Et comme les ombres du soir commençaient à descendre, il me sembla que je voyais s'agiter autour de moi des légions de petits fantômes qui s'en allaient rampant sur les panneaux, s'accrochant aux corniches, et se débattant avec les antiques créations de l'artiste. Les archanges embouchaient la trompette, les péchés capitaux, monstres fantastiques, fourrageaient dans l'acanthe épineuse, et les belles vierges chrétiennes se jouaient parmi les lis tranquilles; tandis que les moines prévaricateurs, satyres avinés, tiraient la barbe des graves théologiens. J'étais ivre moi-même, j'étais fou. Plus j'essayais de reprendre mes sens, plus ma vision grandissait et s'animait autour de mes tempes ardentes. Il me semblait que tous ces gnomes, tous ces follets, sortaient de ma tête, et de mes mains, et de mes poches. J'allais courir après eux, essayant de les rattraper, de les remettre en ordre, de les incruster dans le bois, respectueux et muets dans les places vides et dans les niches abandonnées que le temps leur avait creusées à côté de leurs ancêtres, quand la voix du Berrichon m'arracha à cette hallucination. Il m'entraîna, en me mettant sur l'épaule ma scie et mon rabot, grossiers instruments d'un travail plus grossier encore. Je me suis résigné; j'ai travaillé selon mon devoir, mais non selon ma vocation. Et tu le vois aujourd'hui, Pierre, ce rêve était comme un avertissement prophétique de mon heureuse destinée. Voilà qu'enfin je vais pouvoir dire à mon tour : Et moi aussi je suis artiste! Je vais faire de la sculpture, je vais créer des êtres, je vais donner la vie! et mon imagination, qui faisait mon supplice, va faire ma joie et ma puissance!

Le délire du Corinthien causa quelque surprise à son ami. Pierre ne connaissait pas encore toute l'exal-

tation de cette jeune tête, qui avait dévoré bien des livres et caressé bien des songes dorés dans ses voyages. Il l'embrassa avec une admiration mêlée d'attendrissement, et l'engagea à se calmer pour prendre un peu de repos. Mais le Corinthien ne put dormir, et il était levé avant le jour. Il ne songea point à déjeuner; et, quand son ami arriva à l'atelier, il le trouva occupé à sculpter une figure.

— J'ai commencé par le plus difficile, lui dit-il, parce que je ne suis point inquiet pour le reste. Mais cette tête réussira-t-elle? Je sais bien qu'elle ne ressemblera pas exactement au modèle. Mais pourvu qu'elle ait de la vérité, de l'expression et de la grâce, elle sera digne de subsister. Ce que j'admire dans cette boiserie, c'est qu'il n'y a pas deux ornements ni deux figures semblables. C'est la variété et le caprice infinis dans l'harmonie et la régularité. Oh! mon ami, puissé-je trouver la beauté, moi aussi! puissé-je mettre au jour ce que j'ai dans l'âme, et produire ce que je sens!

— Mais où as-tu appris l'art du dessin? lui demanda Pierre étonné de voir venir une tête humaine sous le ciseau du Corinthien.

— Nulle part et partout, répondit le jeune homme. J'ai toujours été poussé par un instinct irrésistible vers les statues et les bas-reliefs. Je n'ai jamais passé devant un monument sans m'arrêter pour en considérer longtemps tous les ornements et toutes les sculptures. Mais c'est dans les musées des grandes villes que j'ai caché de longues contemplations, et savouré des jouissances que je n'aurais osé dire à personne. Nous allons tous voir ces collections, comme on va chercher le spectacle d'objets nouveaux, étranges. Nous y prenons toujours quelques notions d'histoire, de mythologie, et d'allégorie; mais la plupart d'entre nous y vont satisfaire une curiosité sans but, et moi je puis dire que j'y allais assouvir une passion. J'ai même fait quelques dessins d'après les modèles. A Arles, j'ai essayé de copier la Vénus antique, et j'ai pris le contour de quelques vases et de quelques sarcophages que je rêvais d'exécuter en bois, et de placer comme ornement dans quelque partie de décor. Mais savais-je ce que je faisais? Et sais-je à présent ce que j'ai fait? De grossières caricatures peut-être. J'ai calculé géométriquement les proportions; mais la grâce, la finesse, le mouvement, la beauté en un mot!... Qui me dira que ma main obéit à ma pensée? Qui me prouvera que mes yeux ne m'ont pas trompé, quand ils ont cru retrouver sur le papier ce qu'ils avaient découvert et observé dans la pierre et dans le marbre?... Je m'agite dans le chaos, dans le néant peut-être! J'ai vu des enfants dessiner sur les murs des faces grotesques, impossibles, qu'ils croyaient conformes aux lois de la nature; ils se trompaient, et ils étaient contents de leur ouvrage. Mais j'ai vu d'autres enfants tracer naturellement, et comme obéissant à une faculté mystérieuse, des figures animées, des attitudes vraies, des corps bien posés, bien proportionnés. Ils ne savaient pas s'ils avaient mieux fait que les autres! Et moi, dans quelle classe dois-je me ranger? Je l'ignore. Ne saurais-tu me le dire, oh! mon pauvre Pierre!

En parlant ainsi, le Corinthien travaillait avec ardeur; ses yeux étaient brillants et humides, son front était baigné de sueur. Il y avait au fond de son âme une angoisse délicieuse et terrible. Pierre la partageait. Quand la figure fut achevée, Amaury, voyant arriver le père Huguenin et les apprentis, essuya son front, et cacha dans un coin son œuvre et les outils dont il s'était servi pour la faire. Il craignait le jugement de l'ignorance et d'être découragé par quelque raillerie. Il ne voulait même pas examiner à la dérobée ce qu'il avait fait, crainte d'apercevoir son impuissance et de perdre trop vite l'espoir plein de délices. Quand les ouvriers sortirent à midi pour goûter, il ne les suivit pas, et pria Pierre Huguenin de lui aller chercher un morceau de pain. Mais quand celui-ci le lui rapporta, il ne songea point à y toucher.

— Pierre, s'écria-t-il, je crois que j'ai réussi; mais je tremble de te montrer ce que j'ai fait. Si tu le condamnes, ne me le dis pas encore, je t'en prie. Laisse-moi me flatter jusqu'à ce soir encore.

L'heure du souper étant venue, il enveloppa la figurine dans son mouchoir, et la donnant à Pierre :
— Prends-la, dit-il, et attends que tu sois seul pour la regarder. Si tu la trouves mauvaise, brise-la et ne m'en parle plus.

— Je m'en garderai bien, dit Pierre, je ne puis juger le mérite d'une pareille chose; mais je sais quelqu'un qui doit s'y connaître, et je te dirai dans une heure si tu dois poursuivre ou cesser. Va m'attendre à la maison, et soupe, car tu n'as rien pris de la journée.

Pierre ne songea pas à prendre ses beaux habits. Il ne se souvint même pas de l'embarras qu'il avait éprouvé la veille, en paraissant devant le comte et devant sa fille; il ne pensa qu'à l'anxiété de son ami, et il demanda à parler à M. de Villepreux. On l'introduisit, comme la veille, dans le cabinet. Yseult n'y était pas. Pierre y entra sans crainte.

— Voilà, dit-il, ce que mon ami a essayé. Cela me semble bien, mais je ne m'y connais pas assez pour en décider.

— Comment: une figure? s'écria le comte. Mais je n'avais pas demandé cela; ou, pour mieux dire, je n'avais pas compté là-dessus, ajouta-t-il en regardant la figure avec étonnement.

— Cela ne fait-il pas partie des ornements que monsieur le comte voulait nous confier?

— Ma foi! je n'ai pas même songé à vous dire que j'enverrais à Paris quelques-uns des modèles pour les faire copier par des gens de l'art. Je n'aurais jamais

cru que votre ami osât entreprendre une chose de cette importance. Son audace m'étonne un peu, je l'avoue... mais ce qui m'étonne beaucoup, c'est le succès; car cela me paraît remarquable. Pourtant, comme je ne suis guère meilleur juge que vous, je vais montrer cela à ma fille, qui dessine fort bien et qui a beaucoup de goût.

Le comte sonna.

— Ma fille est-elle au salon? demanda-t-il à son valet de chambre.

— Mademoiselle est dans son cabinet de la tourelle, répondit le valet.

— Priez-la de venir me trouver, reprit le comte.

— Dans la tourelle! pensa Pierre Huguenin. Elle était là tout à l'heure pendant que j'étais dans l'atelier, et je ne le soupçonnais pas! Et pourtant la porte n'est pas encore replacée!...

Son cœur battit avec force lorsqu'Yseult entra.

— Regarde cela, mon enfant, dit le comte en lui montrant la tête sculptée; qu'en penses-tu?

— C'est une fort jolie chose, répondit mademoiselle de Villepreux; c'est une des figures de la vieille boiserie qu'ils ont grattée?

— Ce n'est pas une des anciennes, répondit Pierre avec une joyeuse assurance; c'est l'ouvrage de mon compagnon.

— Ou le vôtre, dit-elle en le regardant.

— Je n'ai pas tant d'adresse, répondit-il; je ne me risquerais pas à le tenter. Je pourrais faire des feuillages et des bordures, quelques animaux tout au plus; mais les personnages ne peuvent sortir que du ciseau de mon ami. Veuillez dire votre avis, monsieur.

Dans son trouble, Pierre ne sut pas dire mademoiselle en s'adressant à Yseult, et sa confusion augmenta quand il la vit sourire de sa méprise; mais reprenant aussitôt son sérieux :

— Savez-vous, mon père, dit-elle, que ceci est bien curieux et bien remarquable? Il y a là dedans une naïveté de sentiment qui vaut mieux que l'art; et un artiste de profession n'aurait jamais compris le style comme cet ouvrier l'a fait. Il aurait voulu corriger, embellir. Ce qui est une qualité principale, l'absence du savoir, lui aurait paru un défaut. Il aurait tourmenté et maniéré ce bois sans en tirer cette forme simple, vraie, et pleine de grâce dans sa gaucherie. Il semble que cela soit sorti, comme le modèle, de la main d'un ouvrier du XV[e] siècle : même caractère, même ingénuité, même ignorance des règles, même franchise d'intention. Je vous assure que c'est beau dans son genre, et qu'il ne faut pas chercher ailleurs le sculpteur qui réparera toute la boiserie. Et il faudra le bien récompenser, cela en vaut la peine; car c'est un travail qui prouve beaucoup d'intelligence. Le hasard vous a toujours bien servi, mon père; en voici une nouvelle preuve.

Pierre écoutait les paroles d'Yseult résonner à ses oreilles comme de la musique. Les éloges qu'elle donnait à son ami, et les expressions dont elle se servait, lui semblaient sortir d'un rêve. Il ne songeait plus à voir en elle que la femme de goût et d'intelligence, dont la retraite studieuse l'avait rempli d'enthousiasme avant qu'il vît sa personne. Pendant qu'elle parlait à son père, il avait osé la regarder; et il la trouvait, dans ce moment, aussi belle qu'il l'avait imaginée! C'est qu'elle parlait avec animation des choses qui remplissaient le cœur et la pensée de l'Ami-du-trait et de l'ami du Corinthien. Il la sentait son égale, tant qu'il la voyait sous cette face d'artiste.

— Nous pouvons donc être quelque chose à ses yeux, pensait-il; et si elle a la misérable pensée de mépriser nos manières et nos habits grossiers, du moins elle est forcée de comprendre qu'il faut un certain génie pour ennoblir le travail des mains.

Plus fier et plus heureux des éloges qu'on donnait au Corinthien que s'il les eût mérités lui-même, il sentit sa timidité se dissiper tout à coup.

— Je voudrais que le Corinthien fût ici, dit-il, et qu'il entendît comme on parle de son ouvrage. Je voudrais pouvoir retenir les mots qui viennent d'être prononcés pour les lui transmettre; mais je crains de ne les avoir pas assez compris pour les lui répéter.

— Ma foi! c'est tout au plus si je les entends moi-même, dit le vieux comte en riant. La langue s'enrichit tous les jours de subtilités charmantes. Voulez-vous m'expliquer, à moi, tout ce que vous venez de dire, ma fille?

— Mon père, répondit Yseult, n'est-ce pas qu'il y a des choses qui sont d'autant *mieux* qu'elles ne sont pas tout à fait *bien?* Est-ce que le sourire naïf d'un enfant n'est pas mille fois plus charmant que l'affabilité étudiée d'un prince? Dans tous les arts, ce qu'il y a de plus difficile à conserver c'est la grâce naturelle, et c'est là ce que nous chérissons dans les ouvrages du temps passé. Certainement ils ne sont pas tous bons; et, dans la sculpture en bois de notre chapelle, il y a une complète ignorance des principes et des règles. Pourtant il est impossible de les regarder sans plaisir et sans intérêt. C'est que les ouvriers de cette époque, et particulièrement l'artisan inconnu qui a fait ce travail, avaient le sentiment du beau et du vrai. Il y a bien là des têtes trop grosses, des bras et des jambes dans un mouvement forcé et d'une proportion défectueuse; mais ces têtes ont toutes une expression bien sentie, ces bras ont de la grâce, ces jambes marchent. Tout cela est plein de force et d'action. Les ornements sont simples et larges. En un mot, on voit là le produit des facultés naturelles les plus heureuses, et cette sainte confiance qui fait le charme de l'enfance et la puissance de l'artiste.

Le vieux comte regarda sa fille, et malgré lui il regarda Pierre, poussé par l'invincible besoin de faire partager à quelqu'un le plaisir qu'il éprouvait à l'en-

tendre bien parler. Un sourire de bonheur et de sympathie embellissait le visage déjà si beau du jeune artisan. Mademoiselle de Villepreux s'en aperçut-elle? Le comte vit que ce qu'elle venait de dire avait été parfaitement compris, et il n'en put douter lorsque Pierre s'écria ?

—Je pourrai redire tout cela mot à mot au Corinthien.

— Le Corinthien justifie son surnom, dit le comte. Je m'intéresse à ce garçon-là. Où a-t-il été élevé?

— Comme nous tous, sur les chemins, répondit Pierre. Nous travaillons et nous étudions en nous arrêtant de ville en ville. Nous avons nos ateliers et nos écoles, où nous sommes élèves les uns des autres. Mais quant aux dispositions particulières dont cet ouvrage est la preuve, personne ne les a cultivées dans le Corinthien. Cela lui est venu un beau matin, et il s'est formé tout seul.

— Est-ce qu'il ne serait pas fils de quelque artiste tombé dans la misère? dit le comte.

—Son père était compagnon menuisier comme lui, répondit Pierre.

— Et il est pauvre, ce bon Corinthien ?

—Non pas précisément; il est jeune, fort, laborieux, et plein d'espérance.

— Mais il n'a rien?

— Rien que ses bras et ses outils.

— Et son génie, dit Yseult en regardant la tête sculptée; car il en a, je vous en réponds.

— Eh bien! il faudrait cultiver cela, reprit le comte, l'envoyer à Paris, dans un atelier de dessin et puis le placer chez quelque bon sculpteur. Qui sait? il pourrait peut-être faire de la statuaire un jour, et devenir un grand artiste. Nous penserons à cela, n'est-ce pas, ma fille?

— De tout mon cœur, répondit Yseult.

— Engagez-le à continuer, dit le comte à Pierre Huguenin. J'irai le voir travailler; cela m'amusera, et l'encouragera peut-être.

Pierre rapporta mot pour mot à son ami tout cet entretien, et Amaury rêva statuaire toute la nuit. Quant à Pierre, il rêva de mademoiselle de Villepreux. Il la vit sous toutes les formes, tantôt froide et méprisante, tantôt bienveillante et familière; et je ne sais comment l'image de la porte de la tourelle se trouvait toujours mêlée à cette vision. Une fois il lui sembla que la jeune châtelaine, debout au seuil de son cabinet, l'appelait, et qu'il montait jusqu'à cette porte sans escalier, par la seule puissance de sa volonté. Elle lui montrait un grand livre sur lequel étaient tracés des figures et des caractères mystérieux. Mais au moment où il essayait de les déchiffrer, encouragé par le sourire inspiré de la jeune sibylle, la porte se refermait sur lui avec violence, et sur le panneau de cette porte il voyait la figure d'Yseult; mais ce n'était qu'une figure de bois sculpté, et il se disait : N'ai-je pas été bien fou de prendre cette sculpture pour un être vivant?

Lorsqu'il s'éveilla de ce sommeil pénible, mécontent du trouble involontaire qui avait envahi ses pensées naguère si sereines, il résolut d'en finir avec son rêve en replaçant la porte. Son premier soin fut de la tirer du coin où il l'avait cachée. Les ferrures étaient encore bonnes, et, comme on lui avait prescrit de la remettre en quelque état qu'elle se trouvât, il approcha l'escalier roulant de la muraille et commença son travail.

Tandis qu'il frappait avec force, la face tournée vers l'atelier, mademoiselle de Villepreux entra dans son cabinet pour y chercher une note que lui demandait son grand-père ; et, lorsque Pierre se retourna, il la vit debout près d'une table, et feuilletant ses papiers sans faire attention à lui. Il était impossible pourtant qu'elle n'eût pas remarqué sa présence; car il faisait grand bruit avec son marteau.

Il y eut un instant de répit dans le tapage qu'il faisait. Il s'agissait de mesurer un morceau qui manquait en haut, dans la plinthe. En ce moment Pierre faisait face au cabinet. Il était sur le palier, et il se sentait moins timide. Il eut la curiosité de regarder mademoiselle de Villepreux, comptant bien qu'elle ne s'en apercevrait pas. Elle lui tournait le dos; mais il voyait sa taille frêle et gracieuse, et ses magnifiques cheveux noirs dont elle était si peu vaine qu'elle les portait en torsade serrée, quoiqu'à cette époque les femmes eussent adopté la mode des *coques* crépées, orgueilleuses et menaçantes. Il y a dans l'absence de coquetterie quelque chose de touchant, que Pierre avait trop de délicatesse d'esprit pour ne pas remarquer; et il le remarqua assez longtemps pour que mademoiselle de Villepreux fût tirée de sa préoccupation par ce silence, ainsi qu'il arrive lorsqu'on s'endort dans le bruit et qu'on s'éveille si le bruit cesse.

— Vous regardez cette crédence? lui dit-elle avec le plus parfait naturel, et sans que l'idée lui vînt de se croire l'objet d'une telle attention.

Pierre se troubla, rougit, balbutia, et voulant répondre oui, répondit non.

— Eh bien! regardez-la de plus près, dit Yseult, qui n'avait pas écouté sa réponse, et qui s'était remise à ranger ses papiers.

Pierre fit quelques pas dans le cabinet avec un courage désespéré. — Je ne reverrai plus ce lieu où j'ai passé des heures si précieuses, pensait-il; il faut que je lui fasse mes adieux en le regardant pour la dernière fois.

Yseult, qui s'était assise devant sa table, lui dit sans relever la tête : N'est-ce pas qu'elle est belle?

— Cette vierge de Raphaël? dit Pierre tout hors de lui et sans songer à ce qu'il disait : oh oui! elle est bien belle!

Yseult, surprise de ce que la gravure occupait le menuisier plus que la crédence, leva les yeux sur lui, et vit son émotion, mais sans la comprendre. Elle l'attribua à cette timidité qu'elle avait déjà remarquée en lui; et, par une habitude de bonté affable que son grand-père lui avait inculquée, elle désira de le rassurer. — Vous aimez les gravures? lui dit-elle.

— J'aime beaucoup celle-ci, dit Pierre. Si mon compagnon la voyait, il serait bien heureux.

— Voulez-vous que je vous la prête pour la lui montrer? dit Yseult. Emportez-la.

— Je n'oserais pas me permettre..., balbutia Pierre tout interdit de cette bonté familière à laquelle il ne s'attendait pas.

— Si! si! décrochez-la, dit Yseult en se levant. Elle décrocha elle-même la gravure pour la lui remettre. Vous sauriez bien copier ce cadre? ajouta-t-elle en lui faisant remarquer le cadre de bois sculpté de la madone.

— C'est de l'ébénisterie, répondit-il, et pourtant je crois que je pourrais en faire un semblable.

— En ce cas, je vous en demanderai plusieurs. J'ai ici quelques vieilles gravures très-belles. En parlant, elle ouvrit le carton où elles étaient, et mit Pierre à même de les regarder.

— Voici celle que j'aime le mieux, dit-il en s'arrêtant sur un Marc-Antoine.

— Vous avez bien raison, c'est la meilleure, répondit Yseult qui prenait un plaisir candide à remarquer le bon sens et le jugement élevé de l'artisan.

— Mon Dieu! que cela est beau! reprit-il; je ne m'y connais pas, mais je sens que cela est grand! On est heureux de pouvoir regarder souvent de belles choses.

— Elles sont rares partout, dit Yseult avec le désir de détourner l'amertume secrète que lui révélait cette exclamation.

Pierre regardait toujours la gravure. Il l'avait admirée, sans doute, mais il pensait à autre chose. Chaque seconde qui s'écoulait dans cette apparence d'intimité avec l'être qui commençait à bouleverser son esprit passait sur lui comme un siècle de bonheur qu'il savourait en tremblant. Le temps n'avait plus de valeur réelle en cet instant; ou pour mieux dire, cet instant se détachait pour lui de la vie réelle, comme il nous semble que cela arrive dans les songes.

— Puisqu'elle vous plait tant, dit Yseult attendrie dans son âme d'artiste, prenez-la, je vous la donne.

Pierre aurait mieux aimé qu'elle lui dit: Je vous en prie. Il la força de le dire en refusant avec une certaine fierté.

— Vous me ferez beaucoup de plaisir en l'acceptant, reprit Yseult; j'en retrouverai une autre pour moi. Ne craignez pas de m'en priver.

— Eh bien, dit Pierre, je vous ferai un cadre en échange.

— En échange? dit mademoiselle de Villepreux qui trouva le mot un peu familier.

— Pourquoi non? dit Pierre qui, dans les choses délicates, retrouvait spontanément le tact et l'aplomb d'une nature élevée. Je ne suis pas forcé d'accepter un cadeau.

— Vous avez raison, répondit Yseult avec un mouvement de noble franchise. J'accepte le cadre, et avec bien du plaisir. Et elle ajouta en voyant le doux orgueil qui brillait sur le front de l'artisan: Si mon grand-père était là, il serait enchanté de voir cette gravure entre vos mains.

Peut-être que cet innocent et dangereux entretien se fût prolongé; mais la petite marquise des Frenays vint l'interrompre. Elle débuta par un cri de surprise fort bizarre.

— Qu'avez-vous donc, ma chère? lui dit Yseult avec un sang-froid qui la déconcerta tout à coup.

— Je m'attendais à vous trouver seule, répondit la marquise.

— *Eh bien! ne suis-je pas seule?* dit Yseult en baissant la voix pour que l'ouvrier n'entendît pas ce mot terrible; mais il l'entendit: le cœur saisit parfois mieux que l'oreille. L'affreuse réponse tomba comme la mort dans cette âme embrasée d'amour et de bonheur. Il jeta la gravure au fond du carton, et le carton sur une chaise, avec un mouvement d'horreur qui ne put échapper à mademoiselle de Villepreux; et, reprenant son marteau, il acheva de replacer la porte avec une rapidité extrême. Puis s'éloignant sans saluer, sans tourner les yeux vers les deux dames, il quitta l'atelier plein de haine pour son idole, et plein de mépris pour lui-même aussi, qui s'était laissé bercer par de folles imaginations.

CHAPITRE XIX.

Quand les jeunes dames se trouvèrent tête à tête, il y eut entre elles une conversation assez singulière.

— Vous avez dit une parole bien dure pour ce pauvre jeune homme, dit la marquise en voyant Pierre Huguenin s'éloigner.

— Il ne l'a pas entendue, répondit Yseult, et d'ailleurs il n'aurait pas pu la comprendre.

Yseult sentait qu'elle se mentait à elle-même. Elle avait fort bien remarqué l'indignation de l'artisan; et comme, malgré les préjugés que l'usage du monde avait pu lui donner, elle était foncièrement bonne et juste, elle éprouvait un repentir profond et une sorte d'angoisse. Mais elle avait trop de fierté pour en convenir.

— Vous direz ce que vous voudrez, reprit Joséphine, ce garçon a été blessé au cœur, cela était facile à voir.

— Il aurait tort de croire que j'ai songé à l'humilier, répondit Yseult, qui cherchait à s'excuser à ses propres yeux. Vous m'eussiez trouvée tête à tête, n'importe avec quel homme autre que mon père ou mon frère, j'aurais pu vous faire la même réponse.

— Oui-da! repartit la marquise. Vous ne l'auriez pas faite, cousine! c'eût été mettre au défi tout autre qu'un pauvre diable d'artisan; et comme vous savez que, du côté d'un homme *comme cela*, vous n'avez rien à craindre, vous avez été brave et cruelle à bon marché.

— Eh bien! si j'ai eu tort, c'est votre faute, Joséphine, dit mademoiselle de Villepreux avec un peu d'humeur. Vous avez provoqué cette sotte réponse par une exclamation déplacée.

— Eh! mon Dieu! qu'ai-je donc fait de si révoltant? Le fait est que j'ai été surprise de vous trouver en conversation animée avec un garçon menuisier. Qui ne l'eût été à ma place? J'ai fait un cri malgré moi; et quand j'ai vu ce garçon rougir jusqu'au blanc des yeux, j'ai été bien fâchée d'être entrée aussi brusquement. Mais comment pouvais-je prévoir...

— Ma chère, dit Yseult, en l'interrompant avec un dépit qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé, permettez-moi de vous dire que vos explications, vos réflexions et vos expressions sont de plus en plus ridicules, et que tout cela est du plus mauvais ton. Faites-moi l'amitié de parler d'autre chose. Si je prenais mon grand-père pour juge de la question, il comprendrait peut-être mieux que moi ce que vous avez dans l'esprit, mais je ne sais pas s'il voudrait me le dire.

— Vous me donnez là une leçon bien blessante, répondit Joséphine, et c'est la première fois que vous me parlez ainsi, ma chère Yseult. J'ai dit apparemment quelque chose de bien inconvenant, puisque j'ai pu vous blesser si fort. C'est la faute de mon peu d'éducation; mais vous, qui avez tant d'esprit, ma cousine, je m'étonne que vous ne soyez pas plus indulgente à mon égard. Si je vous ai offensée, pardonnez-le-moi...

— C'est moi qui vous supplie de me pardonner, dit Yseult d'une voix oppressée en embrassant Joséphine avec force, c'est moi qui ai tort de toutes les manières. Une faute en entraîne toujours une autre. J'ai dit tout à l'heure une mauvaise parole, et, parce que j'en souffre, voilà que je vous fais souffrir. Je vous assure que je souffre plus que vous dans ce moment.

— N'en parlons plus, dit la marquise en embrassant les mains de sa cousine; un mot de vous, Yseult, me fera toujours tout oublier.

Yseult s'efforça de sourire, mais il lui resta un poids sur le cœur. Elle se disait que si l'artisan avait entendu le mot cruel qu'elle se reprochait, elle ne pourrait jamais l'effacer de son souvenir; et, soit la fierté mécontente, soit l'amour de la justice, elle sentait une blessure au fond de sa conscience; elle n'était pas habituée à être mal avec elle-même.

La marquise cherchait à la distraire.

— Voulez-vous, lui dit-elle, que je vous montre le dessin que j'ai fait hier? vous me le corrigerez.

— Volontiers, répondit Yseult. Et lorsque le dessin fut devant ses yeux : — Vous avez eu, lui dit-elle, une bonne idée de faire la chapelle, avant qu'elle ait perdu son caractère de ruine et son air d'abandon. Je vous avoue que je regretterai ce désordre où j'avais l'habitude de la voir, cette couleur sombre que lui donnaient la poussière et la vétusté. Je regrette déjà ces voix lamentables qu'y promenait le vent en pénétrant par les crevasses des murs et les fenêtres sans vitres, les cris des hiboux, et ces petits pas mystérieux des souris qui semblent la danse des lutins au clair de la lune. Cet atelier me sera bien commode; mais, comme tout ce qui tend au bien-être et à l'utile, il aura perdu sa poésie romantique quand les ouvriers y auront passé.

Yseult examina le dessin de sa cousine, le trouva assez joli, corrigea quelques fautes de perspective, l'engagea à le colorier au lavis, et l'aida à dresser son chevalet sur le palier de la tribune. Elle espérait peut-être qu'en venant de temps en temps se placer auprès d'elle, elle trouverait l'occasion d'être affable avec Pierre Huguenin, et de lui faire oublier ce qu'elle appelait intérieurement son impertinence. Il est certain qu'elle le désirait, et que dès ce jour elle ne le vit plus passer sans éprouver un peu de honte. Il y avait dans cette souffrance une excessive candeur et une sorte de scrupule religieux, où le plus austère casuiste n'aurait rien trouvé à reprendre, mais dont certaines femmes du monde se seraient moquées, scandalisées peut-être.

Quoi qu'il en soit, elle ne trouva point l'occasion qu'elle cherchait. Pierre, dès qu'il l'apercevait, sortait de l'atelier, ou se tenait si loin, et se plongeait tellement dans son travail, qu'il était impossible d'échanger avec lui un mot, un salut, pas même un regard. Yseult comprit ce ressentiment, et n'osa plus revenir sur le palier tant que dura le dessin de Joséphine. Ainsi, chose étrange! il y avait un secret des plus délicats entre mademoiselle de Villepreux, la fille du seigneur, et Pierre Huguenin, le compagnon menuisier; un secret qui se cachait dans les fibres du cœur plus qu'il ne se formulait dans les pensées, et que chacun d'eux savait bien devoir occuper l'autre, quoique ni l'un ni l'autre n'eût consenti à se rendre compte de cette douloureuse sympathie.

Il se passait bien autre chose, vraiment, dans l'esprit de la marquise; et je ne sais comment m'y prendre, ô respectable lectrice! pour vous le faire pressentir. Elle dessinait, et son dessin ne finissait pas.

Yseult, qui était fort adonnée à la lecture, à la rédaction analytique d'ouvrages assez sérieux pour son sexe et pour son âge, se tenait une partie de la journée dans son cabinet, dont la porte restait ouverte entre elle et sa cousine, mais dont la tapisserie la dérobait aux regards des ouvriers. Elle n'allait plus sur le palier, et regardait le dessin de Joséphine seulement lorsque celle-ci le lui apportait. Or Joséphine le lui montrait de moins en moins, et finit par ne plus le lui montrer du tout. Yseult s'en étonna, et lui dit un soir:

— Eh bien, cousine, qu'as-tu donc fait de ton dessin? Ce doit être un chef-d'œuvre, car il y a huit jours que tu y travailles.

— Il est horrible, répondit la marquise vivement: affreux, manqué, barbouillé! Ne me demande pas à le voir, j'en suis honteuse; je veux le déchirer et le recommencer.

— J'admire ton courage, reprit Yseult; mais, si ce n'était pas te demander un trop grand sacrifice, je te supplierais, moi, d'en rester là. Le bruit des ouvriers et la poussière qu'ils font m'incommodent beaucoup. J'ai l'habitude de travailler ici, et je serais, je crois, incapable de travailler ailleurs. Il faudra que j'y renonce si tu continues à me laisser la porte ouverte.

— Eh bien! si je dessinais avec la porte fermée?... dit la marquise timidement.

— Je ne sais trop comment motiver ce que je vais te dire, répondit Yseult après un instant de silence; mais il me semble que cela ne serait pas convenable pour toi: que t'en semble?

— Convenable! le mot m'étonne de ta part.

— Oh! je sais bien que je t'ai dit qu'on était seule, quoique tête à tête avec un ouvrier; mais c'était une idée fausse autant qu'une parole insolente, et tu sais que je me la reproche. Non, tu ne serais pas seule au milieu de six ouvriers.

— Au milieu? Mais Dieu me préserve d'aller me mettre au beau milieu de l'atelier! Ce ne serait pas du tout le point de vue pour dessiner.

— Je sais bien que la tribune est à vingt pieds du sol, et que tu es censée dans une autre pièce que celle où ils travaillent; mais enfin... que sais-je?... Je te le demande à toi-même, Joséphine. Tu dois savoir mieux que moi ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas.

— Je ferai ce que tu voudras, répondit la marquise avec une petite moue qui ne l'enlaidissait point.

— Cela semble te contrarier, ma pauvre enfant? reprit Yseult.

— Je l'avoue, ce dessin m'amusait. Il y avait là quelque chose de joli à faire, et j'aurais fini par réussir.

— Je ne t'ai jamais vue si passionnée pour le dessin, Joséphine.

— Et toi, je ne t'ai jamais vue si *anglaise*, Yseult.

— Eh bien, si tu y tiens tant, continue. Je supporterai encore le bruit du marteau qui me fend le cerveau, et cette malheureuse scie qui me fait mal aux dents, et cette maudite poussière qui gâte tous mes livres et tous mes meubles.

— Non, non, je ne veux pas de cela. Mais quelle différence trouves-tu donc à ce que nous soyons séparées par une porte ou par une tapisserie?

— Moi? je ne sais pas; il me semble que, moyennant la tapisserie, tu n'as pas l'air d'être seule, et qu'avec la porte ce sera bien différent.

— Est-ce que tu crois que ces gens-là font attention à moi, à la distance où ils sont de la tribune? Je dis plus: crois-tu que je sois quelqu'un pour eux?

— Joséphine, dit Yseult en riant et en rougissant à la fois, vous êtes une hypocrite. Pourquoi avez-vous fait un cri lorsque vous avez trouvé Pierre Huguenin ici, causant avec moi, il y a huit jours?

— Je ne sais pas non plus, moi! vraiment je n'en sais rien, Yseult; c'était une sottise de ma part.

— Et c'en était peut-être une de la mienne de trouver ce tête-à-tête insignifiant; j'y ai songé depuis. Un homme est toujours un homme, quoi qu'on en dise. Je ne causerais pas tête à tête dans mon cabinet avec Isidore Lerebours, par exemple.

— Parce qu'il est sot, suffisant, mal appris!

— Un artisan, comme Pierre Huguenin, par exemple, qui n'est ni mal appris, ni suffisant, ni sot, est donc beaucoup plus un homme que M. Isidore?

— Oh! cela est certain!

— Et pourtant tu n'irais pas dessiner dans un atelier où il y aurait plusieurs Isidores rassemblés!

— Oh! non certes! Pourtant je m'y croirais bien seule; et si j'étais condamnée à vivre dans une île déserte avec le plus parfait d'entre eux...

— Tu ferais le portrait des bêtes les plus laides plutôt que le sien, je le conçois... Mais qu'est-ce donc que ce personnage que je vois là?

Tout en parlant avec sa cousine, Yseult avait ouvert le carton de dessins, et elle avait trouvé celui de l'atelier. Elle y avait jeté les yeux, sans que Joséphine préoccupée songeât à l'en empêcher, et elle venait d'y remarquer une jolie petite figure posée gracieusement sur un fût de colonne gothique.

Joséphine fit un petit cri, s'élança sur le dessin, et voulut l'arracher des mains de sa cousine qui le lui dérobait en courant autour de la chambre. Ce jeu dura quelques instants; puis Joséphine, qui était très-nerveuse, devint toute rouge de dépit, et arracha le dessin dont une moitié resta dans les mains d'Yseult: c'était précisément la moitié où figurait le personnage.

— C'est égal, dit Yseult en riant. Il est fort gentil, vraiment! Pourquoi te fâches-tu ainsi? Eh bien! te voilà avec les yeux pleins de larmes? que tu es enfant! Tu voulais déchirer ton dessin? C'est fait. T'en

repens-tu? Je me charge de le recoller; il n'y paraîtra pas. Au fait, ce serait dommage, il est très-joli.

—Ce n'est pas bien, Yseult, ce que tu fais là. Je ne voulais pas que tu le visses.

—Tu as de l'amour-propre avec moi, à présent? N'es-tu pas mon élève? depuis quand les élèves cachent-ils leur travail au maître? Mais dis-moi donc, Josephine, quel est ce personnage?

—Mais, tu le vois, une figure de fantaisie, un page du moyen âge.

—Bah! c'est un anachronisme. Si la chapelle était debout, le page serait bien placé; mais quand elle est en ruines, il est hors de date. Il est peu probable que ce pauvre jeune homme se soit conservé là dans toute sa fraîcheur et avec les mêmes habits depuis trois cents ans.

— Tu vois bien que tu te moques de moi, c'est ce que je voulais m'épargner.

—Si tu te fâches, je n'oserai plus te rien dire... Pourtant...

—Eh bien! dis, puisque tu es en train. Ne te gêne pas.

— Joséphine, ce page-là ressemble au Corinthien à faire trembler.

—Le Corinthien avec un pourpoint tailladé et une toque de page? tu es folle!

—Le pourpoint est proche parent d'une veste; et quant à cette toque, elle est cousine-germaine de celle du Corinthien, qui n'est pas laide du tout, et qui lui sied fort bien. Il porte les cheveux longs et coupés absolument comme ceux-là; enfin, il a une charmante figure comme ce page-là. Allons! c'est son ancêtre, n'en parlons plus.

—Yseult, dit la marquise en pleurant, je ne vous croyais pas méchante.

Le ton dont ces paroles furent prononcées, et les larmes qui s'échappèrent des yeux de Joséphine, firent tressaillir Yseult de surprise. Elle laissa tomber le dessin, croyant rêver, et s'efforça de consoler sa cousine, mais sans savoir comment elle avait pu l'offenser; car elle n'avait eu d'autre intention que celle de faire une plaisanterie très-innocente, et qui n'était pas tout à fait nouvelle entre elles deux. Elle n'osa point arrêter sa pensée sur la découverte que ces larmes lui faisaient pressentir, et en repoussa bien vite l'idée, comme absurde et outrageante pour sa cousine. Celle-ci, voyant la candeur d'Yseult, essuya ses larmes; et leur querelle finit comme toutes finissaient, par des caresses et des éclats de rire.

Eh bien! vous l'avez deviné, ô lectrice pénétrante! la pauvre Josephine, ayant lu beaucoup de romans (que ceci vous soit un avertissement salutaire!), éprouvait le besoin irrésistible de mettre dans sa vie un roman dont elle serait l'héroïne; et le héros était trouvé. Il était là, jeune, beau comme un demi-dieu, intelligent et pur plus qu'aucun de ceux qui ont droit de cité dans les romans les plus convenables. Seulement il était compagnon menuisier, ce qui est contraire à tous les usages reçus, je l'avoue; mais il était couronné, outre ses beaux cheveux, d'une auréole d'artiste. Ce génie éclos par miracle était choyé et vanté chaque soir au salon par le vieux comte qui se faisait un amusement et une petite vanité de l'avoir découvert, et cette position intéressante le mettait fort à la mode au château. Ce serait aujourd'hui un rôle usé : on a vu déjà tant de jeunes prodiges, qu'on en est las; et puis, il est bien certain qu'on en est venu à reconnaître que le peuple est le grand foyer d'intelligence et d'inspiration. Mais, à ces beaux jours de la restauration dont je vous parle, c'était une nouveauté de l'apercevoir, une hardiesse de ne pas le nier, et une générosité seigneuriale d'en favoriser l'essor. Souvenez-vous que dans ce temps déjà si éloigné de l'année 1840 par ses mœurs et ses opinions, les gens *comme il faut* ne voulaient point que le peuple apprît à lire, et pour cause. Le vieux comte de Villepreux était d'un libéralisme effréné aux yeux des gentillâtres ses voisins, et ce libéralisme était d'une originalité et d'un goût exquis aux yeux de la jeunesse cultivée du pays. Il était tout simple que la romanesque Joséphine donnât un peu dans cet engouement de la mode, sans en comprendre la portée. Elle voyait dans son héros un Giotto ou un Benvenuto en herbe; et par-dessus tout cela il ne s'appelait ni *la Rose*, ni *la Tulipe*, ni *la Réjouissance*, ni *le Flambeau-d'amour* : le moindre de ces surnoms eût mal sonné aux oreilles, et l'eût *dépoétisé*, comme on dit maintenant; mais il avait un surnom qui plaisait et qu'on aimait à lui confirmer : il s'appelait le Corinthien.

Pourquoi le Corinthien fut-il remarqué, et pourquoi Pierre Huguenin ne le fut-il pas? Ce dernier n'avait guère moins de succès au salon; c'est-à-dire que lorsque, dans les causeries du soir, on mentionnait le Corinthien, on mettait toujours Pierre de moitié dans les éloges qu'on lui donnait. Le comte admirait sa belle prestance, son air distingué, ses manières dont la dignité naturelle était bien digne de remarque, son langage probe, intelligent, sensé, et surtout son ardente et poétique amitié pour le jeune sculpteur. Mais c'est que le sculpteur était doué du feu sacré, qu'il avait dû refléter sur son ami le menuisier. Lorsqu'on disait ces choses, le front de la marquise s'animait; elle se trompait de cartes en jouant au *reversi* avec son oncle, ou faisait rouler ses pelotes de soie en brodant au métier; et puis elle hasardait un timide regard vers sa cousine. Il lui semblait qu'elle devait surprendre, tôt ou tard, un roman analogue entre elle et Pierre Huguenin, et cette fantaisie de son imagination lui donnait du courage. Pourtant la paisible Yseult lui parlait de Pierre avec tant de calme et de franchise, qu'il n'y avait guère d'illusion à se faire de ce côté-là.

Mais si Joséphine comprenait qu'on pût et qu'on dût faire attention à Pierre, elle n'en avait pas moins accordé la préférence au jeune Amaury. On pouvait se familiariser plus aisément avec celui-ci que l'on considérait un peu comme un enfant. On le nommait *le petit sculpteur;* on s'entretenait de l'avenir qu'on lui rêvait; tous les jours on allait le voir travailler; le comte le tutoyait, l'appelait *son enfant*, et lui prenait la tête pour le présenter aux personnes qui venaient lui rendre visite et qu'il conduisait à l'atelier. On remarquait la largeur et l'élévation de son front; un docteur du pays, partisan de Lavater et de Gall, voulait mouler son crâne. Enfin, il avait un succès plus brillant que maître Pierre, avec qui l'on ne pouvait pas jouer de même. Il est triste de le dire, mais il n'en est pas moins vrai que la plupart des femmes du monde attendent, pour donner la préférence à un homme, le jugement qu'en porteront les salons; et le plus goûté est, selon elles, le plus accompli. Joséphine avait été trop sensible aux séductions de la vanité, pour ne pas subir un peu ce travers. Elle s'était donc monté la tête pour le bel enfant, et ne pouvait plus s'en cacher. Les choses en étaient venues à ce point qu'on l'en plaisantait tout haut dans la famille, et qu'elle se livrait à la plaisanterie de très-bonne grâce. Elle la provoquait même au besoin; ce qui était une assez bonne manœuvre pour empêcher que la remarque ne tournât au sérieux. Voilà pourquoi sa cousine se permettait quelquefois d'en rire avec elle, ne pensant nullement qu'elle pût l'affliger par ce qui lui semblait un jeu: et voilà pourquoi aussi elle fut si étonnée lorsqu'elle la vit pleurer à cette occasion. Mais ces larmes ne lui apprirent rien encore; car Joséphine les expliqua par un amour-propre d'artiste, par une migraine, par tout ce qu'il lui plut d'inventer.

Toutes les cajoleries du château n'avaient pas jusqu'alors troublé la cervelle du bon Corinthien. L'engouement du vieux comte partait certainement d'un grand fonds de bienveillance et de générosité : mais il était fort imprudent; car il pouvait égarer le jugement du jeune homme, arraché à son obscurité paisible pour être lancé d'un bond dans la carrière du succès et de l'ambition. Heureusement Pierre Huguenin veillait sur lui comme la Providence, et le maintenait dans son bon sens par une sage critique. De son côté, le père Huguenin, tout en admirant franchement l'adresse et le goût du jeune sculpteur, lui donnait l'avis paternel de se tenir en garde contre la louange. Il n'avait pas à se plaindre de la nouvelle direction que le travail de ce compagnon allait prendre; car celui-ci, fidèle à sa parole, ne faisait de sculpture que le dimanche ou le soir pendant une heure ou deux de la veillée, par manière d'essai, et toutes ses journées de la semaine étaient consacrées à terminer la boiserie pour laquelle il avait engagé ses services. Il ne devait sculpter définitivement qu'après avoir satisfait entièrement son maître. Mais si le vieux menuisier ne blâmait pas cette tentative hardie (voyant même avec plaisir son fils s'y associer ; car sur ce terrain cessait toute jalousie de métier, toute concurrence de talent), il n'approuvait pas tout à fait les fréquentes et amicales relations qui s'étaient établies entre le salon et l'atelier. — Certainement, disait-il, je n'ai pas à me plaindre du vieux comte. C'est un homme juste, et son économie ordinaire se change en magnificence quand il rencontre le mérite. Il a des façons fort honnêtes. Sa fille aussi est avenante et bonne, sous son air tranquille et indifférent. Le jeune homme (il parlait de Raoul, le frère d'Yseult) est un peu borné, paresseux, et, comme dit notre Berrichon, *sert-de-rien;* mais, en somme, ce n'est pas un méchant enfant ; et quand ses chiens mangent nos poules, il bat ses chiens sans les ménager. Enfin on voit, aux manières de l'intendant avec nous, que son maître lui a commandé d'être poli et humain pour le *pauvre monde.* Mais, malgré tout cela, je ne peux pas, moi, me mettre à aimer ces gens-là comme j'aimerais d'autres gens, des gens de notre espèce. Je vois le père Lacrête qui n'en est pas content, parce que ses manières un peu sans façon, et son envie bien naturelle de gagner le plus possible, ne sont pas bien venues au château. M. le comte a beau faire, il ne me fera pas croire qu'il aime le peuple, quoiqu'il passe pour un fameux libéral, et que les imbéciles le traitent de jacobin. Il tirera bien son chapeau à celui de nous qui aura le plus d'esprit ; mais on n'a qu'à s'oublier un peu avec lui, on verra comme il remontera *sur ses grands chevaux* pour passer sur le ventre des manants. Il sortira bien un louis d'or de sa poche pour qu'un pauvre diable boive à sa santé ; mais essayons de boire à la république, on verra comme il nous payera les violons ! Je vois bien la demoiselle du château faire l'aumône, aller et venir chez les malades comme une sœur de charité, causer avec un gueux comme avec un riche, et porter des robes moins belles que celles de sa fille de chambre ; on ne peut pas dire qu'elle veuille écraser le village, ni qu'elle ait jamais refusé de rendre un service ; mais allez lui proposer d'épouser le fils d'un gros fermier : eût-il de l'éducation et des écus autant qu'elle, elle vous dira qu'elle ne saurait déroger. Je ne la blâme pas; les bourgeois ne valent pas mieux que les nobles. Mais enfin rappelez-vous, mes enfants, que les grands seront toujours les grands, et les petits toujours les petits. On a l'air de chercher à vous le faire oublier; mais laissez-vous-y prendre, et vous verrez comme on vous rafraîchira la mémoire ! Oh ! oh ! je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans savoir ce que pèse un vilain dans la main de son seigneur.

Il y avait une chose qui déplaisait surtout au père Huguenin ; c'était l'assiduité de la marquise à se poser sur la tribune pour dessiner pendant que les ouvriers

travaillaient devant elle. Il semblait craindre que son fils n'y fît trop d'attention. Que vient faire là cette belle dame? disait-il bien bas quand elle était partie. Est-ce la place d'une marquise, de se tenir là-haut comme une poule sur un bâton, tandis que des gars comme vous lui regardent le bout du pied? Je veux bien qu'elle ait le pied petit; la grosse Marton l'aurait petit aussi, si, au lieu de porter des sabots, elle s'était serrée toute sa vie dans des escarpins. Et moi, je ne vois pas ce que cela a de si beau. En marche-t-on mieux? en saute-t-on plus haut? Et d'ailleurs, à qui veut-elle plaire? qui veut-elle épouser? N'est-elle pas mariée? Et, ne le fût-elle pas, voudrait-elle d'un artisan? Enfin, que fait-elle là-haut sur son perchoir? Est-ce pour nous surveiller? Est-ce pour faire notre portrait? Ne voilà-t-il pas des messieurs bien costumés, en blouse ou en manches de chemise, pour lui servir de modèles? On dit qu'il y a à Paris des gens qu'on paye pour avoir une grande barbe et pour *se faire mettre en tableau.* Mais c'est un métier de fainéant, et ça n'est pas le nôtre.

—Ma foi, disait le Berrichon, je ne gagnerais pas beaucoup à ce métier-là; car je ne suis pas beau, et à moins qu'il n'y eût un singe à fourrer dans une peinture, je n'aurais pas beaucoup de pratiques. Mais savez-vous, notre maître, qu'elle est bien heureuse, la petite baronne, ou la petite comtesse, comme on l'appelle, de se trouver avec des garçons honnêtes comme nous, qui ne disons jamais de vilaines paroles et qui ne chantons que des chansons *morales?* Car enfin, il y a bien des ouvriers qui ne souffriraient pas de se voir lorgnés comme ça, et qui la feraient partir en disant des gros mots exprès devant elle.

— C'est ce que nous ne ferons jamais, j'espère, dit Amaury; nous devons du respect à une femme, qu'elle soit mendiante ou marquise; et, d'ailleurs, nous nous respectons trop nous-mêmes pour tenir des propos grossiers. On est là pour travailler, on travaille. Cette dame travaille aussi. Je ne sais si c'est à quelque chose de beau ou d'utile. Il faut le croire : sans cela quel plaisir trouverait-elle à quitter sa société pour la nôtre?

La marquise ne faisait pas d'autre impression sur Amaury. Il avait bien remarqué qu'elle était jolie, à force de l'entendre dire; mais il ne voulait pas croire qu'elle fût là pour lui, comme le Berrichon et les apprentis le pensaient. D'ailleurs il n'avait dans l'esprit que la sculpture, et dans le cœur que la Savinienne.

CHAPITRE XX.

Le vieux comte n'était pas très-connu dans son village de Villepreux. Il n'avait pris possession de ce domaine qu'après la révolution, et il n'y était jamais venu que de loin en loin, et pour y faire des stations de trois mois tout au plus. C'était la moins splendide de ses habitations, et la plus retirée de ses terres vers l'intérieur paisible de la France. A cette époque-là, la Sologne n'était pas semée, comme aujourd'hui, de belles forêts naissantes, ni coupée de routes praticables. Ce pays, où il reste encore tant à faire, était un désert, où la misérable population des campagnes subsistait à peine, mais où les capitalistes pouvaient tenter d'heureuses améliorations. Sous le prétexte de s'adonner à l'agriculture, le vieux seigneur venait de s'y installer avec tous les préparatifs que le projet d'un long séjour entraîne. Les travaux qu'il y faisait faire, et la quantité de malles, de livres et de domestiques qu'on y voyait arriver chaque jour, annonçaient une prise de possession en règle. Cela donnait lieu, comme on peut le croire, à beaucoup de commentaires; car en province, rien ne peut se passer naturellement. Il faut à tout une explication mystérieuse. Les uns disaient que le vieux seigneur venait là pour composer des mémoires, ce qui paraissait ressortir des longues dictées qu'il faisait à sa fille, et de la vie de cabinet qu'il menait avec elle. Les autres penchaient à croire que cette même fille, qui paraissait lui être si chère, avait dû se mettre en tête à Paris quelque amour malheureux, dont on venait la soigner et la guérir dans la solitude et le recueillement. La pâleur habituelle de cette jeune personne, son air grave, ses habitudes de retraite, ses longues veilles, étaient des choses assez étranges aux yeux des habitants de la contrée pour qu'il fallût les expliquer par un roman.

Ces derniers propos revenaient quelquefois à l'oreille de Pierre Huguenin, et ne lui paraissaient pas dénués de fondement. Mademoiselle de Villepreux était si différente, en effet, des jeunes personnes de son âge, la fraîcheur et la vivacité de sa cousine faisaient un tel contraste à côté d'elle, et puis on exagérait tellement l'excentricité de ses habitudes, qu'il ne savait à quelle idée s'arrêter. Mais que lui importait? C'est la question qu'il se faisait à lui-même; et cependant, lorsqu'il entendait parler de cette passion supposée, il sentait son cœur se serrer d'une manière étrange, et il faisait d'inutiles efforts pour écarter une préoccupation qui lui semblait maladive et funeste.

En peu de temps, le comte de Villepreux se popularisa dans le village d'une manière merveilleuse. Il faisait beaucoup travailler, et payait avec une libéralité qu'on ne lui avait pas connue. Il dominait le curé, et, à force de cadeaux pour sa cave et pour son église, le forçait d'être tolérant et de laisser danser le dimanche. Il tenait tête au préfet pour la conscription, influençant les médecins préposés pour la visite au conseil de révision. Enfin, il ouvrait son parc le dimanche à tous les habitants du village, et payait même le mé-

nétrier pour le faire danser dans le rond-point de la garenne, à l'ombre d'un beau vieux chêne appelé le Rosny, comme tous les arbres séculaires honorés de cette illustre origine.

Les ouvriers du père Huguenin s'habillaient de leur mieux ce jour-là, et faisaient danser, de préférence aux paysannes, les pimpantes soubrettes du château. Le Berrichon y déployait toutes ses grâces, et ses entrechats ne manquaient pas de succès. Le Corinthien se livrait aussi à cet amusement, mais sans s'occuper d'une danseuse plus que d'une autre, et seulement peut-être pour satisfaire un peu d'enfantine coquetterie; car il était si gracieux avec sa blouse de toile grise brodée de vert, et la toque béarnaise qu'il avait rapportée de ses voyages lui allait si bien, que tous les regards s'attachaient sur lui, et que les jeunes filles enviaient l'honneur de danser avec lui.

Le vieux comte venait avec sa famille, à l'heure où le soleil baisse et où l'air fraîchit, regarder ces danses villageoises, et familiariser *les bonnes gens* avec sa présence seigneuriale. On était flatté du plaisir qu'il y prenait et des choses agréables qu'il savait dire à chacun. Il y avait un banc de gazon sous le chêne, où personne ne se fût permis de s'asseoir à côté de lui et de sa fille, mais auprès duquel il savait attirer les anciens du pays pour causer avec eux; voire le père Huguenin, qui affectait vainement son grand air républicain, et qui se laissait prendre tout comme un autre, quoiqu'il n'en convînt jamais.

Dans le commencement, le jeune Raoul de Villepreux dansait avec les plus jolies filles, et ne manquait guère de les embrasser, ce qui faisait rouler de gros yeux à leurs prétendus; mais il n'en était que cela : si bien qu'un jour le père Lacrête, qui était non loin du banc de gazon, serra le poing d'un air demi-goguenard, demi-farouche, et jura, par tous les dieux dont il put invoquer le nom, que, de son temps, il n'aurait pas laissé embrasser son amoureuse, fût-ce par le Dauphin de France. Le père Lacrête avait eu un mémoire réglé par l'architecte du château, et faisait de l'opposition ouvertement contre la famille.

Le comte, qui ne voulait pas compromettre sa popularité, ne releva pas le propos du vieux serrurier; mais il ne le laissa pas tomber non plus, et le jeune seigneur ne reparut plus aux danses sous le chêne.

M. Isidore dansait, et Dieu sait avec quelle prétention ridicule et quels airs de triomphe impertinents! Les filles du village en étaient éblouies; mais les femmes de chambre, qui se connaissaient en belles manières, et la fille de l'adjoint, qui était une princesse, le trouvaient trop familier. Madame des Frenays avait dansé avec son cousin Raoul dans les premiers jours, et n'avait pas dédaigné de mettre sa petite main dans celle du paysan qui lui faisait vis-à-vis à la chaîne anglaise. Mais cette main était couverte d'un gant, ce qui parut fort injurieux à la plupart des danseurs, et ce qui les empêcha de l'inviter, quoiqu'elle mourût d'envie de l'être : car elle dansait à ravir; ses petits pieds effleuraient à peine le gazon, et il n'est point de manants pour une jolie femme qui se voit admirée.

Quand Raoul s'éclipsa du bal champêtre par ordre supérieur, la marquise, n'y tenant plus, accepta l'invitation d'Isidore. Mais après Isidore, personne ne se présenta; et elle s'en plaignit tout naïvement à son oncle, lorsqu'il lui demanda pourquoi elle ne dansait plus.

— Voilà ce que c'est que d'être une belle dame, dit le comte. Mais voyons donc si je ne te trouverai pas un danseur. Viens ici, mon enfant, dit-il au Corinthien qui était à deux pas de lui : je vois bien que tu grilles d'inviter ma nièce, mais que tu n'oses pas. Moi, je te déclare qu'elle sera charmée de danser. Allons, offre-lui la main, et en place pour la contredanse; c'est moi qui vais crier les figures.

Le Corinthien était trop gâté au château pour être étonné ou confus d'un tel honneur. C'est la première fois que je fais danser une marquise, se disait-il en lui-même; c'est égal; je la ferai danser tout aussi bien qu'un autre, et je ne vois pas pourquoi j'en serais si ébloui. C'était une réponse intérieure qu'il faisait aux regards écarquillés du Berrichon, placé vis-à-vis de lui, et tout stupéfait de l'aventure.

Tout en sautant légèrement sur le pré avec sa danseuse, le Corinthien, qui, malgré son courage intérieur, n'avait pas encore osé la regarder en face, s'aperçut que cette reine du bal était si troublée qu'elle s'embrouillait dans les figures. Il n'y comprit rien d'abord, et, voulant l'aider à reprendre sa place sans être atteinte par les ronds de jambe impétueux du Berrichon, il osa, mais sans aucun autre sentiment que celui d'une déférence naturelle, placer sa main sous le coude de la marquise pour l'empêcher de tomber. Ce coude nu entre une manche courte et une mitaine de soie noire, était si rond, si mignon et si doux, que le Corinthien ne le sentit pas d'abord, et que, voyant le Berrichon lancé dans une pirouette irréfrénable et la marquise chanceler, il lui serra le coude pour la remettre en équilibre. Mais cette pression fut électrique. Joséphine devint rouge comme une fraise, et le Corinthien eut un accès de timidité subite et de malaise insurmontable. Il eut hâte de la reconduire à sa place, aussitôt que la contredanse finit, et de s'éloigner avec une sorte d'effroi. Mais le violon n'eut pas plutôt donné le signal de la contredanse suivante, qu'il se retrouva, comme par magie, auprès de madame des Frenays, et que la main de celle-ci était dans la sienne. De quelle formule s'était-il servi pour l'inviter de nouveau, et comment l'avait-il osé? Il ne le sut jamais. Un nuage flottait autour de lui, et il agissait comme dans un rêve.

Depuis ce jour, le Corinthien fit danser la marquise tous les dimanches, et plutôt trois fois qu'une. Son

exemple encouragea les autres, et Joséphine ne manqua plus une contredanse. Quand le Corinthien ne l'invitait pas, il était toujours son vis-à-vis, et leurs mains se touchaient, leurs haleines se confondaient, et leurs regards se cherchaient pour se fuir et pour se chercher encore. Tous ces petits prodiges s'opèrent si spontanément quand on aime la danse, qu'on n'a pas le temps de se raviser, et que la galerie n'a pas le temps de s'en apercevoir.

Yseult ne dansait jamais, quoique son grand-père l'y engageât souvent, et que la marquise, un peu honteuse du plaisir qu'elle-même y prenait, eût voulu l'entraîner dans le tourbillon champêtre. Était-ce dédain, était-ce nonchalance de la part de la jeune châtelaine? Pierre Huguenin, toujours placé à une assez grande distance d'elle, et masqué soit par des groupes, soit par les buissons derrière lesquels il errait lentement, avait souvent les yeux attachés sur elle, et se demandait quelles pensées remplissaient ce front impénétrable, où tant d'énergie se cachait derrière tant de langueur. Mademoiselle de Villepreux avait toujours l'air d'une personne fatiguée qui se donne le plaisir de ne pas faire usage de ses facultés, en attendant qu'elle les applique à de nouveaux actes de force. Pierre Huguenin l'étudiait comme un livre écrit dans une langue inconnue, où l'on espère trouver un mot qui vous fera deviner le sens. Mais ce livre était scellé, et pas une syllabe n'en révélait le mystère.

Elle n'avait pourtant pas l'air de s'ennuyer. De temps en temps elle adressait la parole aux villageoises, et c'était avec une familiarité polie dont la nuance était bien difficile à saisir. Elle semblait fuir l'affectation de bonté que révélait chaque geste de son grand-père, et en même temps elle était sérieusement et tranquillement bienveillante. Elle n'intimidait jamais les personnes avec qui elle s'entretenait; et il était impossible de trouver la moindre différence dans sa contenance et dans ses traits, soit qu'elle parlât à son grand-père ou à sa cousine, soit qu'elle parlât au père Huguenin ou aux enfants du village. Quoique le pauvre Pierre eût sur le cœur une insulte qui lui semblait ineffaçable, il se disait parfois qu'elle avait le sentiment ou l'instinct de l'égalité au degré le plus net et le plus complet. Mais c'était là un aperçu trop élevé pour les gens du village. Ils ne haïssaient point *la demoiselle*, comme ils l'appelaient; mais ils n'avaient pas pour elle cet engouement que le vieux comte savait leur inspirer. « Elle ne le montre pas, disaient-ils, mais on dirait bien qu'en dessous elle est fière. »

Un jour, Amaury trouva un volume que la marquise, qui ne venait plus dessiner dans l'atelier, avait laissé traîner dans le parc. Il le porta à son ami Pierre, sachant combien il aimait les livres.

En effet, la vue d'un livre faisait toujours tressaillir Pierre de désir et de joie. Depuis bien des jours, il était sevré de lecture, et il s'imaginait que ce délassement favori chasserait les tristes pensées dont il était obsédé.

C'était un roman de Walter Scott, je ne sais plus lequel; mais un de ceux où le héros, simple montagnard ou pauvre aventurier, s'énamoure de quelque dame, reine ou princesse, est aimé d'elle à la dérobée, et, après une suite d'aventures charmantes ou terribles, finit par devenir son amant et son époux. Cette intrigue à la fois simple et piquante est, comme on sait, le thème favori du roi des romanciers. S'il est le poëte des lords et des monarques, il est aussi le poëte du paysan, du soldat, du proscrit, et de l'artisan. Il est vrai que, fidèle à ses prédilections aristocratiques, et trop Anglais pour être hardi jusqu'au dénoûment, il ne manque jamais de découvrir à ses nobles vagabonds une illustre famille, un riche héritage, ou de leur faire monter de grade en grade l'échelle des honneurs et de la fortune, pour les mettre aux pieds de leurs belles, sans exposer celles-ci à se mésallier par un pur mariage d'amour. Mais il est certain aussi qu'il faut lui savoir gré de nous avoir peint le peuple sous des couleurs poétiques, et d'en avoir tiré de grandes et sévères figures, dont le dévouement, la bravoure, l'intelligence et la beauté rivalisent avec l'éclat du héros principal, souvent jusqu'à le surpasser et à l'effacer. Sans nul doute, il a compris et aimé le peuple, non par principe, mais par instinct, et l'artiste n'a pas été aveuglé par les préjugés du gentleman.

Ces romans-là, malgré leur exquise et adorable chasteté, sont tout aussi dangereux pour les jeunes têtes, tout aussi subversifs du vieux ordre social, que romans le doivent être pour être romanesques et pour être lus avidement par toutes les classes de la société. C'est donc à sir Walter Scott qu'il faut attribuer le désordre qui s'était organisé, si l'on peut parler ainsi, dans la cervelle de Joséphine. Elle se rêvait la dame du XV[e] ou du XVI[e] siècle que devait poursuivre un jeune artisan, enfant perdu de quelque grande maison, lancé prochainement dans la carrière du talent et de la gloire, en attendant qu'il recouvrât ses titres, ou qu'il en acquît par son mérite et sa réputation. La plupart des grands maîtres de l'art ne sont-ils pas sortis de la plèbe, et quelle marquise, même ayant généalogie, n'eût pas été flattée d'être l'idole et l'idéal du Puget, de Jean-Jacques, et même de Canova?

Ce volume fut dévoré par les deux amis en une soirée, et leur donna une telle envie de connaître le reste du roman, que, n'osant demander au château qu'on le leur prêtât, ils le louèrent chez le libraire de la ville voisine. Cette lecture fit sur eux une impression également profonde, quoique diverse : Pierre y voyait l'idéalisation fantastique de la femme; le Corinthien y voyait la réalisation possible de sa propre destinée, non comme l'héritier méconnu de

quelque grande fortune, mais comme le conquérant prédestiné à la gloire dans l'art. Il avouait naïvement à Pierre son ambition et ses espérances.

— Tu es heureux, lui répondait son ami, d'avoir ces douces chimères dans l'esprit. Et après tout, pourquoi ne se réaliseraient-elles pas? les arts sont aujourd'hui la seule carrière où les titres et les priviléges ne soient pas absolument nécessaires. Travaille donc, mon frère, et ne te rebute pas. Dieu t'a beaucoup donné : le génie et l'amour! Il semble qu'il t'ait marqué au front pour une existence brillante; car, à l'âge où nous végétons encore pour la plupart dans une grossière ignorance, interrogeant avec une tristesse apathique le problème de notre avenir, te voilà déjà sûr de ta vocation; te voilà distingué par des gens capables de t'apprécier et de t'aider. Mais ceci n'est rien encore : te voilà aimé de la plus belle et de la plus noble femme qu'il y ait peut-être au monde.

Lorsque Pierre parlait de la Savinienne, Amaury tombait dans une mélancolie que son ami s'efforçait en vain de combattre. — Comment peux-tu t'affecter si profondément d'une absence dont tu sais le terme, lui disait-il, et dans laquelle tu es soutenu par la certitude d'être aimé fidèlement et courageusement! Je me surprends, moi, à envier ton malheur.

Amaury avait coutume de répondre à ces reproches que l'avenir était couvert d'un voile impénétrable, et que l'espoir dont il s'était bercé était peut-être trop beau pour se réaliser. — Crois-tu donc, disait-il, que Romanet renoncera aisément au trésor que je lui dispute? Pendant un an qu'il va passer auprès de la Mère, la voyant tous les jours, et lui donnant à toute heure des preuves de dévouement et de passion, crois-tu qu'elle ne fera pas de plus sages réflexions que celles dont tu as été le confident dans une heure de trouble et d'enthousiasme? Lorsqu'elle t'a parlé, nous avions tous la fièvre. C'était à la suite d'émotions violentes; après une scène où, pour la venger, j'avais commis un meurtre : un meurtre dont le souvenir fatal me poursuit sans cesse et jette un reflet lugubre sur mes pensées d'amour! Aujourd'hui elle se repent déjà peut-être de ce qu'elle t'a dit; et avant la fin de son deuil, peut-être qu'elle regrettera l'espèce d'engagement que cette confidence lui a fait contracter indirectement avec moi, comme elle regrettait alors l'engagement que son mari lui avait fait contracter avec le Bon-soutien.

Ces doutes, qui n'étaient pas d'accord avec le caractère hardi et croyant du Corinthien, étonnaient Pierre, d'autant plus qu'ils semblaient augmenter chaque jour; à tel point, qu'il attribua cet abattement au meurtre involontaire commis par son ami. Il essaya de bannir les angoisses de ce souvenir amer, et de justifier le Corinthien à ses propres yeux.

— Non, je n'ai pas de remords, lui répondit le jeune homme. Chaque matin et chaque soir, j'élève mon âme à Dieu, et je sais qu'elle est en paix avec lui : car je déteste la violence; je ne suis ni haineux, ni emporté, ni vindicatif, et les querelles du compagnonnage me font horreur et pitié à l'heure qu'il est. J'ai vu tomber celle que j'aimais, frappée d'un coup que j'ai cru mortel; j'ai donné la mort à son assassin, dans un mouvement de défense plus légitime que celui du soldat à la guerre. Mais ce sang répandu entre la Savinienne et moi laissera des traces douloureuses: c'est un présage affreux, et auquel je ne puis songer sans frémir.

— C'est l'absence qui te rend cette idée plus affreuse encore. Si la Savinienne était ici, tu oublierais, dans le bonheur de la regarder et de l'entendre, les images sinistres qui flottent dans ton souvenir.

— Cela est certain; mais je serais peut-être alors plus coupable que je ne le suis. Pierre, tu me disais, il n'y a pas longtemps, que tu étais dégoûté du compagnonnage, et que tu éprouvais le besoin d'en finir avec tout ce qui avait rapport à ces luttes criminelles et insensées. J'ai bien plus de motifs aujourd'hui que tu n'en avais alors pour éprouver le même dégoût. Je ne puis supporter l'idée de m'y replonger, et surtout d'y laisser vivre la compagne que j'ai rêvée. Il faudrait que la Savinienne pût quitter ce triste métier; je voudrais l'arracher de ce coupe-gorge, dont je ne pourrai jamais repasser le seuil sans une sueur froide et sans un frisson mortel.

— J'espère, répondit Pierre, que le temps adoucira cette impression, dont je comprends trop bien l'amertume; mais dont tu es dominé peut-être plus qu'il ne faudrait. Rappelle-toi tes jours de bonheur passés dans cette maison si religieusement hospitalière que la Savinienne sanctifie de sa présence. Plus ferme et plus forte que toi dans l'orage, elle a gardé sa foi et sa clémence toujours au service des victimes que de nouvelles fureurs pourraient venir briser encore sur la pierre de son foyer. Son rôle est bien grand, je t'assure; et plus je la vois entourée de dangers, plus je la trouve digne de respect et d'amour, cette femme pure au milieu de l'orgie et calme au sein des fureurs qui grondent autour d'elle. Il me semble qu'elle remplit là un devoir plus auguste que celui d'une reine au milieu de sa cour, et qu'en cherchant une vie plus paisible et plus élégante, elle renoncerait à une mission que le ciel lui a confiée.

— O Pierre! dit le Corinthien ému, ton esprit ennoblit les choses les plus viles et divinise encore les plus élevées. Oui, la Savinienne est une sainte; mais je ne puis l'aimer sans désirer de l'arracher à l'enfer.

— Tu le feras un jour, répondit Pierre. Quand tu auras conquis, à la sueur de ton front, une existence plus douce, il te sera permis d'y associer ta compagne. Alors elle aura bien assez travaillé, bien assez souffert pour ses nombreux enfants du tour de

France; et ce changement de position sera la récompense, non l'abjuration de ses devoirs.

— Et dans combien d'années cela arrivera-t-il? s'écria le Corinthien avec une expression de déchirement dont Pierre fut vivement frappé.

— O mon cher enfant! lui dit-il, je ne t'ai jamais vu si pressé de vivre. Comment! le courage te manque-t-il, à l'heure de ta vie où tu as le plus de force et de puissance?

Le Corinthien cacha son visage dans ses deux mains. Assis sur un arbre renversé dans le parc du château, les deux amis s'entretenaient ainsi depuis une heure. C'était un dimanche, et les ménétriers qui se rendaient au rond-point pour le bal champêtre passèrent le long du mur extérieur en jouant de leurs instruments, au milieu des rires et des chants de la jeunesse du village qui les escortait.

Le Corinthien se leva brusquement :

— Pierre, dit-il, c'est assez de tristesse pour aujourd'hui. Allons danser sous le Rosny; veux-tu?

— Je ne danse jamais, répondit Pierre, et je m'en félicite; car il me semble que c'est une triste ressource contre le chagrin.

— A quoi vois-tu cela?

— A l'air dont tu m'y invites.

— C'est un singulier plaisir, en effet, dit le Corinthien en se rasseyant; c'est comme celui du vin, qui vous porte à la tête, et qui vous distrait de vos peines pour vous les ramener plus lourdes le lendemain.

— Allons, dit Pierre en se levant à son tour, tous les moyens sont bons, pourvu qu'on vive. Il est bon d'oublier, car il est bon de se souvenir ensuite. L'un est doux, l'autre salutaire. Viens, que je te conduise à la danse.

— Tu devrais plutôt m'empêcher d'y aller, Pierre, répondit le Corinthien sans se lever. Tu ne sais pas ce que tu me conseilles; tu ne sais pas où tu me conduis.

— Tu m'as donc caché quelque chose? dit Pierre en se rasseyant auprès de son ami.

— Et toi, tu n'as donc rien deviné? répondit Amaury. Tu n'as donc pas vu qu'il y a là-bas sous le chêne, une femme que je n'aime pas certainement, car je ne la connais pas, mais dont mes yeux ne peuvent pas se détacher, parce qu'elle est belle, et que la beauté a une puissance irrésistible? Est-ce que l'art n'est pas le culte du beau? Comment pourrais-je jamais rencontrer le regard de deux beaux yeux, et détourner les miens? Cela n'est pas possible, Pierre! Et pourtant je ne l'aime pas; je ne peux pas l'aimer, n'est-ce pas? Tout cela est donc bien ridicule.

— Mais que veux-tu me dire? Je ne te comprends pas. Quelle est donc cette femme? Comment une autre que la Savinienne peut-elle te sembler belle? Si j'aimais, et si j'étais aimé, il me semble qu'il n'y aurait pour moi qu'une femme sur la terre. Je ne saurais pas seulement s'il en existe d'autres.

— Pierre, tu ne comprends rien à tout cela. Tu n'as jamais été amoureux. Tu crois peut-être à une puissance surhumaine qui n'est pas dans l'amour. Écoute; je veux t'ouvrir mon cœur; je veux te dire ce qui se passe en moi, et, si tu y vois plus clair que moi-même, je suivrai tes conseils. Je te l'ai dit, il y a là-bas une femme que je regarde avec trouble, et à laquelle je pense avec plus de trouble encore quand je ne la vois pas. Souviens-toi de ce que tu me disais dans l'atelier, il y a cinq ou six jours, à propos d'une petite figure que j'ai découpée dans un de mes médaillons.

— C'était la tête, la coiffure, sinon les traits d'une dame...

— Il est bien inutile de la nommer. Elles ne sont que deux : l'une est l'image de l'indifférence, l'autre est l'image de la vie. Tu as prétendu que j'avais voulu faire le portrait de cette dernière, je m'en suis défendu. Je ne le voulais pas en effet; mais, malgré moi, quelque chose de sa forme gracieuse était venu sous mon ciseau. Tu insistas; tu pris Guillaume à témoin. Nous parlions un peu haut peut-être, et je ne sais si du cabinet de la tourelle, on n'entend pas ce qui se dit dans l'atelier. Nous sommes sortis, et puis à la nuit, je suis rentré pour prendre le livre que nous avions laissé là. Tu m'attendais à la maison pour l'achever. Tu m'as attendu assez longtemps. Je t'ai dit que j'avais marché un peu dans le parc pour dissiper un mal de tête. Je ne t'ai pas menti : j'avais la tête en feu, et j'ai marché beaucoup en sortant de l'atelier.

— Que s'est-il donc passé là? Je ne saurais l'imaginer. Une dame! une marquise!... Toi un ouvrier! un compagnon!... Corinthien, n'as-tu pas rêvé, mon enfant?

— Je n'ai pas rêvé, et il ne s'est rien passé de bien romanesque. Cependant, écoute. J'entre dans l'atelier sans lumière : je n'en avais pas besoin pour trouver mon livre, je savais juste la place où je l'avais laissé. Je vois le fond de l'atelier éclairé, et une dame qui examinait ma sculpture, précisément la petite tête qui lui ressemble. En me voyant, elle jette un cri, et laisse tomber son bougeoir. Nous voilà dans l'obscurité tous les deux; je ne l'avais pas bien reconnue. Je ne sais pourquoi, je m'approche à tâtons en demandant qui est là. J'étendais les mains, et tout à coup je me trouve plus près d'elle que je ne croyais. Elle ne répond pas, quoique je la tienne dans mes bras. Ma tête s'égare, les ténèbres m'enhardissent, je feins de me tromper; j'approche mes lèvres tremblantes en nommant mademoiselle Julie; j'effleure des cheveux dont le parfum m'enivre... On me repousse, mais faiblement, en disant : — Ce n'est pas Julie, c'est moi, M. Amaury; ne vous y trompez pas. — Elle ne cherchait pas sérieusement à se dégager, et moi, je ne

pouvais me résoudre à la laisser fuir.—Qui donc *vous?* disais-je, je ne connais pas votre voix. — Alors elle s'échappe, car je n'osais plus la retenir, elle se met à courir dans l'obscurité. Je ne la suivais pas; elle se heurte contre un établi, et tombe en faisant un cri. Je m'élance, je la relève, je la croyais blessée.

—Non, ce n'est rien, me dit-elle. Mais vous m'avez fait une peur affreuse, et j'ai failli me tuer.

— Comment pouviez-vous avoir peur de moi, madame?

— Mais comment ne me reconnaissiez-vous pas, monsieur?

— Si madame la marquise s'était nommée, je ne me serais pas permis d'approcher.

— Vous comptiez trouver Julie à ma place? Elle devait venir ici?

— Nullement, madame, mais je croyais que votre femme de chambre me faisait quelque espièglerie, et... j'étais si loin de croire...

— Je cherchais un livre que je croyais avoir laissé dans la tribune, et que j'ai aperçu là près de votre sculpture.

— Ce livre est à madame la marquise? Si je l'avais su...

— Oh! vous avez très-bien fait de le lire, si cela vous a tenté. Voulez-vous que je vous le laisse encore?

— C'est Pierre qui le lit.

— Et vous, vous ne lisez pas?

— Je lis beaucoup, au contraire.

Alors elle me demande quels sont les livres que j'ai lus, et la voilà qui cause avec moi comme si nous étions à la contredanse. Il venait un peu de clarté par la fenêtre ouverte; je la voyais près de moi comme une ombre blanche, et le vent jouait dans ses cheveux qui m'ont paru dénoués. J'étais redevenu si timide que je lui répondais à peine. Je m'étais senti plus hardi quand elle me fuyait; mais quand elle s'est mise à m'interroger, j'ai senti mon néant, j'ai rougi de mon ignorance, j'ai craint de m'exprimer d'une manière triviale; j'ai été si lâche, que j'en avais honte. Il me semblait qu'elle devait me mépriser. Cependant elle ne s'en allait pas; sa voix était toute changée, et, en me faisant des questions comme à un enfant qu'on protége, elle paraissait si émue, que je lui ai dit, pour changer la conversation : Je suis sûr que vous vous êtes fait du mal en tombant. Je sais bien que je devais dire : Madame la marquise s'est fait du mal. Je n'ai pas voulu le dire; non, pour rien au monde je ne l'aurais dit. — Je ne me suis pas fait de mal, a-t-elle répondu, mais j'ai eu une telle peur que le cœur me bat encore. J'ai cru que c'était un des ouvriers qui courait après moi.

Cette parole m'a [illegible] surpris, Pierre. Que voulait-elle dire? Est-ce que je ne suis pas un ouvrier, moi? A-t-elle cru me flatter en me disant qu'elle me mettait à part, ou bien est-ce une idée de mépris qui s'est échappée malgré elle? D'ailleurs, elle m'avait fort bien reconnu, puisqu'elle m'avait nommé tout d'abord. Elle s'est levée pour partir, et sa robe s'est accrochée à une scie qui se trouvait là. Il m'a fallu l'aider à se dégager, et cette robe de soie qui était si douce m'a fait tressaillir jusqu'au bout des doigts. J'étais comme un enfant qui tient un papillon et qui craint de lui gâter les ailes. Elle a cherché ensuite à se diriger vers l'échelle à marches pour regagner la tribune, et je n'osais ni la suivre ni m'éloigner. Quand elle a été sur les premières marches, elle a fait encore un petit cri, et j'ai entendu craquer les planches. J'ai cru qu'elle tombait encore, et en deux sauts j'ai été auprès d'elle. Elle riait, tout en disant qu'elle s'était fait mal au pied; et elle disait aussi qu'elle n'osait pas remonter, de peur de rouler en bas. Je lui ai proposé d'aller chercher de la lumière.

— Oh non, non! s'est-elle écriée. Il ne faut pas qu'on me sache ici! Et elle s'est risquée à grimper. J'aurais été bien grossier, n'est-ce pas, si je ne l'avais pas aidée? Elle était vraiment en danger en montant dans l'obscurité cette échelle qui ne serait pas commode pour une femme, même en plein jour. J'ai donc monté avec elle, et elle s'est appuyée sur moi. Et voilà qu'au dernier échelon, elle a encore failli tomber, et que j'ai été forcé de la retenir encore dans mes bras. Le danger passé, elle m'a remercié d'un ton si doux et avec une voix si flatteuse, que je me suis senti attendri; et quand elle a refermé sur elle la porte de la tourelle, j'ai eu comme un accès de folie. J'ai appuyé mes deux bras sur cette porte, comme si j'allais l'enfoncer... Mais je me suis enfui aussitôt à travers le parc, et je crois bien que je n'ai pas retrouvé encore toute ma raison depuis ce jour-là. Pourtant il y a des moments où tout cela me paraît autrement. Il me semble qu'il faudrait être bien coquette pour vouloir tourner la tête à un homme qu'on n'oserait pas aimer. Cela serait bien lâche; et si la marquise a eu cette pensée, ce n'est pas le fait d'une femme qui se respecte... Réponds-moi donc, Pierre; qu'en penses-tu?

—C'est une question bien délicate, répondit Pierre, que ce récit avait fort troublé. Une femme ainsi placée qui aimerait sérieusement un homme du peuple, ne serait-elle pas bien grande et bien courageuse? De combien de persécutions ne serait-elle pas l'objet! Et, dans cette affection, ne serait-elle pas forcée de faire en quelque sorte les avances? Car quel serait l'homme du peuple qui oserait l'aimer le premier, et qui, comme toi, ne se méfierait pas un peu? Ainsi tu vois que je ne puis blâmer cette dame, si elle a de l'amour pour toi. Mais je ne sais pourquoi je n'ai pas grande confiance à la vérité de cet amour. Cette marquise, étant la fille d'un bourgeois, et pouvant choisir parmi ses pareils, s'est laissé marier à un bien

mauvais sujet, parce qu'il avait un titre. Elle s'est avilie par ce mariage, croyant s'éloigner de plus en plus du peuple dont elle est sortie.

—Ne pourrait-on pas répondre à cela, dit Amaury, qu'elle était alors un enfant, qu'elle ne savait ce qu'elle faisait, que ses parents l'ont mal conseillée? Et, à présent, n'est-il pas possible qu'elle ait fait des réflexions sérieuses, qu'elle se soit repentie de son erreur, et qu'ayant reçu du sort une cruelle leçon, elle soit revenue à des sentiments plus nobles ?

— Oui, cela est possible, répondit Pierre; tout ce qui peut excuser et justifier une femme aussi malheureuse, j'aime à l'entendre, et je m'efforce d'y croire. Mais que nous importe de savoir si elle est sincère, ou coquette? Pourrais-tu t'arrêter un instant à la pensée de répondre à de telles avances? O mon ami! si un amour disproportionné, irréalisable, venait à s'emparer de toi, sois-en certain, ton avenir serait compromis et ton âme en quelque sorte flétrie. Garde-toi donc des rêves dangereux et des écarts de l'imagination. Tu ne sais pas ce qu'on souffre, quand une seule fois on a laissé passer devant le pur miroir de la raison certains fantômes trompeurs qui ne peuvent se fixer dans notre vie de misère et de privation.

— Tu parles de ces chimères comme si ton esprit ferme et sage pouvait les connaître, répondit Amaury frappé du ton d'amertume qui accompagnait les paroles de son ami. As-tu donc vu déjà quelque exemple de ces amours disproportionnés que tu réprouves.

— Oui, j'en ai vu un, répondit Pierre avec amertume, et quelque jour peut-être je te le raconterai; mais cela me coûterait trop en ce moment : c'est une blessure toute fraîche qui a été faite au cœur d'un honnête homme. Il ne la méritait pas, sans doute; mais elle lui sera salutaire, et il en remercie Dieu.

Amaury comprit à demi que Pierre parlait de lui-même, et n'osa l'interroger davantage. Mais, après quelques instants de silence, il ne put s'empêcher de lui demander si la marquise était pour quelque chose dans l'exemple qu'il citait.

—Non, mon ami, répondit Pierre; je crois la marquise meilleure que la personne à laquelle tu me fais songer. Mais, quelle qu'elle soit, Amaury, ne pense pas que cette marquise, sans mari, sans lien conjugal, sans prudence et sans force sur elle-même, soit un être aussi beau, aussi pur et aussi précieux devant Dieu, que la noble Savinienne, avec sa résignation, sa fermeté, son courage, sa réputation sans tache, et son amour maternel. Une robe de satin, des petits pieds, des mains douces, des cheveux arrangés comme ceux d'une statue grecque, voilà, je l'avoue, de grands attraits, pour nous autres surtout, qui ne voyons ces beautés si bien ornées qu'à une certaine élévation au-dessus de nous, comme nous voyons les vierges richement parées dans les églises. De belles paroles, un air de bonté souveraine, un esprit plus fin, plus orné que le nôtre, voilà aussi de quoi nous éblouir, et nous faire douter si ces femmes sont de la même espèce que nos mères et nos sœurs; car celles-ci sont placées sous notre protection, tandis que nous sommes comme des enfants devant les autres. Mais, sois-en certain, Amaury, nos femmes ont plus de cœur et de vrai mérite que ces grandes dames, qui nous méprisent en nous flattant et nous foulent aux pieds en nous tendant la main. Elles vivent dans l'or et la soie. Il faut qu'un homme se présente à elles attifé et parfumé comme elles; autrement ce n'est pas un homme. Nous, avec nos gros habits, nos mains rudes, et nos cheveux en désordre, nous sommes des machines, des animaux, des bêtes de somme; et celle qui pourrait l'oublier un instant, rougirait de nous et d'elle-même l'instant d'après.

Pierre parlait avec amertume, et peu à peu il avait élevé la voix. Il s'interrompit tout à coup: car il lui sembla que le feuillage avait remué derrière lui. Le Corinthien fut frappé aussi de ce frôlement mystérieux. Il tremblait que la marquise ou quelqu'une des soubrettes du château n'eût entendu ses confidences. Une autre pensée était venue à Pierre; mais il la repoussa et ne l'exprima point. Il retint son ami, qui voulait s'élancer dans le fourré à la poursuite de la biche curieuse, et se moqua de sa folie. Mais leurs soupçons s'aggravèrent lorsque, ayant fait quelques pas, ils virent une figure svelte et légère glisser comme un fantôme sous le berceau d'une petite allée, et se perdre dans le crépuscule.

Ils se rendirent sous le chêne, afin de voir quelles personnes du château les y avaient devancés. La marquise venait d'arriver avec sa femme de chambre Julie, jeune dindonnière décrassée, comme l'appelait ironiquement le père Lacrête, assez coquette et passablement jolie. Le comte de Villepreux n'y était pas. Sa fille n'y était pas non plus. Cependant ce pouvait bien être elle qui avait traversé les buissons au moment où Pierre prononçait sur elle, sans la nommer, une sorte d'imprécation. Il savait qu'elle s'occupait de botanique, et quelquefois il l'avait vue entrer dans les taillis pour y recueillir des mousses et des *jungermanns*. Mais ce pouvait être aussi la marquise qui s'était glissée là pour les écouter. Ils en ressentaient quelque perplexité secrète, lorsque le Corinthien, soit pour chercher l'occasion d'éclaircir ce mystère, soit entraîné par un penchant irrésistible, quitta brusquement le bras de son ami, et alla inviter Joséphine. Pierre ne put se défendre d'un sentiment pénible, en voyant la puissance de cet attrait réciproque. Il se mit à l'écart pour les observer, et reconnut bientôt qu'un grand danger menaçait la raison et le repos du Corinthien. La marquise ne lui parut guère moins à plaindre. Elle semblait à la fois enivrée et consternée. Lorsque le jeune sculpteur

était à ses côtés, elle ne voyait plus que lui; mais dès qu'il s'éloignait, elle hasardait autour d'elle des regards effrayés et pleins de confusion. Il faut qu'elle l'aime beaucoup, se disait Pierre, pour venir ici, à peu près seule, danser avec ces braves paysans, qui certes ne sont à ses yeux que des rustres. Pierre se trompait sur ce dernier point. Ces rustres avaient des yeux; ils admiraient la brillante fraîcheur de Joséphine Clicot, et la grâce légère de ses mouvements. Ils se le disaient les uns aux autres. Le Corinthien entendait ces éloges naïfs, et Joséphine voyait bien qu'il ne les entendait pas sans émotion. Elle désirait donc de plaire à tous ses danseurs, afin de plaire davantage à celui qu'elle préférait.

CHAPITRE XXI.

Pierre fit de vains efforts pour arracher le Corinthien de la danse. — Laisse-moi épuiser cette folie, lui répondait le jeune homme. Je t'assure que je suis encore maître de moi-même. D'ailleurs c'est la dernière fois que je braverai ce danger. Mais regarde; la voilà seule au milieu de tous ces villageois, dont quelques-uns sont avinés. Cette petite Julie n'est pas un porte-respect pour elle; et si c'était pour moi, comme tu le penses, qu'elle est venue se risquer dans cette foule un peu brutale, ne serait-ce pas mon devoir de veiller sur elle et de la protéger? Va, Pierre, une femme est toujours une femme, et l'appui d'un homme, quel qu'il soit, lui est toujours nécessaire.

L'Ami-du-trait fut forcé d'abandonner le Corinthien à lui-même. Il se sentait devenir de plus en plus triste, en assistant au spectacle de ce bonheur plein de périls et d'ivresse, qui réveillait douloureusement en lui sa souffrance cachée. Il se demandait alors s'il avait bien le droit de blâmer une faiblesse à laquelle, dans le secret de ses pensées, il s'était vu près de succomber, et dont il n'eût pu, sans mentir, se dire radicalement guéri. Il s'enfonça dans le parc, dévoré d'une étrange inquiétude.

Il marchait depuis quelque temps au hasard, lorsqu'il se trouva, au détour d'une allée, non loin de deux personnes qui marchaient devant lui. Il reconnut la robe sombre et la voix assez particulière de mademoiselle de Villepreux. C'était un timbre élégant et pur, mais ordinairement dénué d'inflexions et peu vibrant. Cet organe était en harmonie avec toute l'apparence de sa personne. Mais quel était donc l'homme qui lui donnait le bras? Il portait un de ces manteaux qu'on appelait alors *Quiroga*, et un chapeau dit *à la Morillo*. Sa démarche assurée montrait, aussi bien que son costume, que ce n'était pas le comte de Villepreux. Ce n'était pas non plus le jeune Raoul: Pierre venait de le voir passer, en veste et en casquette, avec un fusil, pour tuer des lapins à l'affût. Ce pouvait être un parent nouvellement arrivé au château. Pierre continua de marcher derrière eux à distance. L'obscurité des allées l'empêchait de les bien voir; mais, lorsqu'ils traversaient une clairière, on pouvait distinguer les gestes animés de l'homme au Quiroga. Il parlait avec feu, et quelques notes d'une voix retentissante, qui ne semblait pas inconnue à Pierre Huguenin, arrivaient de temps en temps jusqu'à lui.

Intrigué, tourmenté, Pierre ne put résister au désir de doubler le pas pour les entendre de plus près. Mais, comme il traversait un endroit sombre, il s'aperçut, à la voix, que les promeneurs revenaient sur leurs pas et se rapprochaient de lui de plus en plus. Il ne crut pas devoir les éviter, et bientôt, en recueillant ses souvenirs, il reconnut la voix, l'allure et le ton bref et saccadé de M. Achille Lefort, l'enrôleur patriotique.

Comme Achille passait tout auprès de Pierre, il prononça ces paroles avec un accent fort animé:

— Non, certes, je ne renoncerai pas à l'espérance, et je suis certain que monsieur le comte...

Il s'interrompit en apercevant Pierre Huguenin qui marchait dans la contre-allée.

Mademoiselle de Villepreux pencha le corps en avant, en baissant un peu la tête, dans l'attitude qu'on prend quand on cherche à reconnaître quelqu'un dans l'obscurité:

— Tenez, dit-elle en s'arrêtant, voici précisément la personne que vous désiriez de rencontrer. Je vous laisse ensemble.

Elle dégagea son bras, rendit à Pierre son salut silencieux, et voulut s'éloigner.

— Malgré tout le plaisir que j'éprouve à rencontrer maître Pierre, dit le commis voyageur en se disposant à la suivre, je ne puis me résoudre à vous laisser retourner seule au château.

— Vous oubliez que je suis une campagnarde, répondit-elle, et que je suis habituée à me passer de chevalier. Je vais rejoindre mon père, qui doit avoir fini sa sieste. Au revoir.

Puis elle passa comme à dessein du côté opposé à Pierre, et fit quelques pas en courant; mais bientôt, réprimant cet accès d'une vivacité qui ne lui était pas naturelle, elle s'éloigna d'un pas léger, mais égal et mesuré.

Pierre, tout bouleversé de cette double rencontre, suivait de l'ouïe le petit bruit du sable qu'elle faisait crier sous son pied, et n'entendait pas le préambule par lequel Achille Lefort venait d'entrer en matière. Quand il sortit de cette préoccupation, il reconnut que le bon jeune homme lui disait les choses les plus obligeantes du monde, et il se reprocha d'y répondre avec tant de froideur. Mais, malgré lui, en le voyant

tomber encore une fois du ciel, et se présenter à ses regards au milieu d'un tête-à-tête animé avec Yseult, il se sentait pour lui moins de sympathie que jamais.

— Eh bien! mon brave, lui disait Achille, est-ce que vous avez déjà oublié notre joyeuse rencontre au Berceau de la Sagesse? C'est un bien digne homme que le père Vaudois! plein d'intelligence, de patriotisme et de courage! Donnez-moi donc des nouvelles du vieux jacobin de serrurier qui a tant scandalisé votre ancien élève le capitaine! et de votre dignitaire, pour lequel j'ai autant d'estime et de respect que si j'étais son fils! Parlez-moi de tous nos amis! Je ne vous demande rien sur le Corinthien : on vient de m'en parler au château avec tant d'éloges, que je ne serais pas étonné de lui voir faire incessamment une brillante fortune. Toute la famille de Villepreux en a la tête tournée. On m'a déjà montré ses sculptures, et j'en suis plus charmé que surpris. J'avais bien pressenti, en le voyant, le grand artiste, l'homme de génie.

— Vous avez, répondit Pierre, un excès de bienveillance qu'on prendrait pour de l'ironie, si on ne se disait pas qu'on n'en vaut pas la peine. Faites un peu trêve à tous ces compliments, et dites-moi tout de suite si je puis vous être bon, dans ce pays-ci, à quelque chose qui vous concerne personnellement. Je ne pense pas que vous ayez interrompu la promenade que vous faisiez tout à l'heure pour parler avec moi de choses oiseuses; et quant à la politique, vous savez que je n'y comprends rien.

— Vous maniez la plaisanterie à merveille, maître Pierre, et si j'étais un enfant, je me laisserais déconcerter. Mais je suis habitué à lire dans les consciences; je suis une espèce de confesseur, et je puis dire que j'en ai confessé de plus méfiants que vous. Vous prétendez ne rien comprendre à la politique? Certes, si vous jugez celle qui se fait aujourd'hui par les étranges divagations que nous avons entendues dernièrement à notre souper chez le Vaudois, vous devez avoir pitié de nous tous. Mais j'espère pourtant que vous ne me confondez pas tout à fait avec les autres.

— Les autres sont vos amis, vos associés, je dirais *vos complices*, si j'étais royaliste. Comment pouvez-vous en faire aussi bon marché avec moi que vous ne connaissez pas?

— Je vous connais beaucoup, au contraire. Je n'ai pas cherché à me lier avec vous, sans avoir étudié votre caractère, vos sentiments, et sans m'être fait raconter avec le plus grand détail la conduite que vous avez tenue à Blois avec vos frères les gavots. Je sais que, dans vos assemblées, vous avez été grand orateur, grand philosophe, grand politique même; et je pourrais vous redire, en partie, les discours que vous leur avez tenus pour les détourner du concours. Eh bien! maître Pierre, il vous est arrivé là ce qui pourrait bien m'arriver à moi-même, si j'étais, comme vous le supposez, associé à quelque *devoir* politique. Vous vous êtes trouvé seul de votre avis, seul avec votre bon sens et vos bonnes intentions, au milieu de gens estimables d'ailleurs, et dignes de toute votre amitié, mais pleins d'erreurs, de préjugés et de passions contraires. Voilà ma réponse à ce que vous me disiez tout à l'heure, à propos de mes prétendus complices.

— Écoutez, monsieur, dit Pierre après avoir gardé le silence un instant; ce que vous dites là peut être vrai. Mais si vous voulez que je cause avec vous, vous me parlerez sans réserve. Vous ne me supposez pas assez simple pour avoir regardé vos avances comme une affaire de pure sympathie de vous à moi. Les éloges ne m'ont jamais tourné la tête. Je ne vous demande pas le nom de vos associés; je pense que, comme nous dans nos sociétés, vous devez être lié aux vôtres par de certaines promesses. Je veux croire que les personnes avec lesquelles vous m'avez mis en rapport sont étrangères à tout complot. Mais je veux que vous me disiez à quoi vous travaillez, vous, personnellement... Car, ou vous me prenez pour un niais qui se laissera conduire les yeux bandés (et, en ce cas, je dois vous dire que vous vous trompez), ou vous me savez incapable de faire le métier infâme de délateur, et dans ce cas vous ne devez pas me parler par énigmes. Je n'aurais pas le temps d'en chercher le mot.

— Soit, mon brave! je parlerai aussi clairement que vous voudrez. Je ne vous demande pas si vous êtes à l'abri d'un moment d'oubli et de légèreté qui pourrait compromettre ma liberté et ma vie; j'en suis persuadé d'avance, vous sachant l'homme le plus sérieux et le plus délicat peut-être qui existe. D'ailleurs, là où je ne risque que ma tête, je ne suis pas habitué à négliger mon devoir par prudence. Que voulez-vous savoir?

— Votre opinion véritable, monsieur, vos principes, votre foi politique. Je ne vous demande pas compte des actes par lesquels vous servez votre cause, je sais que vous ne pouvez pas les révéler; mais je veux savoir votre but : sans cela, vous ne me remuerez pas plus qu'une montagne.

— La foi transporte les montagnes, mon digne camarade. Je suis donc sûr de vous remuer, car ma foi est la vôtre : je suis républicain.

— Qu'entendez-vous par là?

— Étrange question! ce que vous entendez vous-même.

— Mais qu'est-ce que j'entends, moi? le savez-vous.

— Je le présume, et d'ailleurs vous allez me le dire.

— Non pas: j'attendrai que vous me disiez votre plan de république; car il est certain pour moi que vous en avez un. Sans cela vous ne vous seriez pas mis à l'œuvre; tandis que moi, qui ne suis occupé du

matin au soir qu'à scier des planches et à les raboter, il est possible que je n'aie jamais songé à refaire la société.

— Vous m'interrogez d'une manière un peu insidieuse, mon bon ami, faites-y attention. Si nous sommes d'accord au fond, nous pouvons nous entendre en nous révélant l'un à l'autre. Si nous ne le sommes pas, vous conservez le droit de me contrecarrer dans mes projets, tandis que je n'ai aucune prise sur les vôtres.

— Il est vrai, puisque, moi, je n'ai pas de projets. Que faire donc? Si je vous dis mes idées et que vous vouliez vous servir de moi, vous serez libre de me répondre que ce sont justement les vôtres.

—Je vous dirai ce que vous me disiez d'abord : Ou vous avez confiance en moi, ou...

—Mais pourquoi donc aurais-je confiance en vous? Vous ai-je cherché? Est-ce que je songeais à vous quand vous m'avez accosté sur le bord de la Loire? Est-ce que je cherchais la république tout à l'heure, quand vous m'avez arrêté dans cette allée? Est-ce que j'insiste, dans ce moment-ci, pour être initié à vos secrets? Voulez-vous de moi, ou n'en voulez-vous pas? Parlez ou taisez-vous.

— Vous avez une logique impitoyable, et je vois que j'ai affaire à forte partie. Eh bien, je parlerai; car sans cela, le débat deviendrait comique, et, pour le terminer selon nos prétentions mutuelles, il faudrait nous mettre à parler tous les deux à la fois, ce qui ne serait pas le moyen de s'entendre. Je commence : Nous avons prononcé le mot de *république;* et d'abord nous voici arrêtés. Qu'est-ce que la république? Est-ce celle de Platon? Est-ce celle de Jésus-Christ? Est-ce celle de l'ancienne Rome, ou de l'ancienne Sparte? Est-ce celle des Treize-Cantons? Est-ce celle des États-Unis? Enfin est-ce celle de la révolution française, dans laquelle on peut compter quinze à vingt formes de république tour à tour essayées, dépassées et culbutées?...

Ici Achille Lefort s'arrêta pour respirer. Le bon jeune homme était un peu embarrassé de la définition qu'il fallait donner, et il espérait étourdir son adversaire à force d'érudition. Mais Pierre le suivait fort bien, et rien de ce qu'il entendait ne lui était étranger.

— Ce n'est, à coup sûr, aucune de ces formes que vous avez adoptée, reprit-il. Vous avez trop de jugement pour ne pas savoir que la république de Platon, tout aussi bien que celles de Rome et de Sparte, est impossible sans les ilotes; que celle des Treize-Cantons est impossible sans les montagnes; celle des États-Unis sans l'esclavage des noirs, et que toutes celles de notre révolution sont impossibles sans les geôliers et les bourreaux. Reste donc celle de Jésus-Christ, sur laquelle je ne serais pas fâché d'avoir votre opinion.

— Ce serait peut-être la plus populaire si on comprenait bien l'Évangile, répondit Lefort; mais celle-là aussi est impossible sans les prêtres. Ainsi toutes ont pour nous un empêchement majeur, et il faut en trouver une nouvelle.

— Nous y voilà, dit Pierre en s'asseyant sur le revers d'un fossé, et en se croisant les bras. Et il se disait en lui-même : C'est ici que je vais savoir si cet homme est un sage ou un sot.

Achille Lefort n'était ni l'un ni l'autre. Il était l'homme de son temps, un des mille jeunes gens braves, entreprenants, dévoués, mais ignorants et téméraires, que la France voyait pulluler alors dans ses flancs en travail. Dominée par une seule grande idée patriotique, celle de chasser les Bourbons et de ramener les institutions à un libéralisme plus sincère, cette courageuse jeunesse allait à l'aventure, ne se souciant pas de formuler des théories immédiatement applicables, ne voyant partout que le fait, qu'elle décorait dans ce temps-là du nom de principe (ne sachant vraiment pas ce que c'est qu'un principe), et obéissant néanmoins à la loi du progrès qui entraînait tous ses membres pêle-mêle, chacun avec son petit bagage de philosophie scolaire et de passion politique : Voltaire, Adam Smith, Bentham; la constituante, la convention, la charte; Brissot, Lafayette, le duc d'Orléans, et *tutti quanti.* Ces jeunes gens avaient été amenés, pour faire nombre, à l'idée d'initier à leurs sociétés secrètes les mécontents du parti impérial, phalange héroïque de cœur et bornée d'esprit, qui fit un peu le rôle de Bertrand dans la fable des marrons, et qui s'en venge aujourd'hui en dirigeant les canons et les fusils de l'ordre répressif contre la république émeutière. Il y avait donc en ce temps-là un échange inévitable de petites ruses, de promesses fallacieuses et de transactions tant soit peu jésuitiques entre les conspirateurs des diverses opinions et des diverses nuances. Le tout se faisait à bonne intention; et s'il est permis de plaisanter aujourd'hui sur ces épisodes, il ne faut pas oublier d'en tenir compte à la finesse railleuse, et à la témérité enjouée de l'esprit français (1).

(1) Toute période historique a deux faces : l'une assez pauvre, assez ridicule, ou assez malheureuse, qui est tournée vers le calendrier du temps; l'autre grande, efficace et sérieuse, qui regarde celui de l'éternité. Nous ne saurions mieux développer cette pensée appliquée aux événements dont il est ici question, qu'en citant un passage de M. Jean Reynaud sur le carbonarisme. Si quelqu'un nous accusait de ne pas traiter avec assez de respect des tentatives qui eurent leurs périodes tragiques et leurs martyrs couronnés, nous invoquerions ce beau texte comme l'expression de nos sympathies et de notre jugement définitif : « Hélas! ces complots nous ont coûté du sang, « et du plus pur! Il a fallu que des cœurs généreux fussent con- « damnés prématurément à l'exil du tombeau, et que de nobles têtes, « livrées en holocauste, s'inclinassent douloureusement sous la main « pesante du bourreau... Leur sacrifice n'a pas été inutile pour le

Achille Lefort, mis au pied du mur par l'esprit ferme, par la conscience vierge, et par l'ardente soif de vérité qui poussaient l'homme du peuple à savoir le mot de l'avenir, se tira d'affaire le plus adroitement qu'il put, et malgré le bon sens implacable de Pierre Huguenin, qui ne manquait pas non plus de finesse, il réussit à se dégager de sa férule sans trop de dommage ni de honte. Tout en feignant de s'interroger lui-même consciencieusement (et, l'occasion étant bonne, Achille Lefort joua ce jeu au sérieux), il amena insensiblement Pierre à lui dire ses répugnances, ses sympathies, ses vœux, et à mettre au jour tout un monde de questions que l'ouvrier s'était faites à lui-même, et qui étaient restées sans réponse, mais qui n'en étaient pas moins de grandes questions, seules dignes d'un grand cœur qui désire et d'un grand esprit qui cherche. Ces éclairs qui jaillissaient de son âme jetèrent leur lumière sur celle du jeune carbonaro. Ce brave enfant, plein de défauts, de suffisance, de mauvais goût et de présomption, n'en était pas moins une des consciences les plus pures qu'il fût possible de rencontrer. Son cerveau, plein d'enthousiasme et avide d'émotions, s'embrasa au contact de cet homme obscur qui lui soulevait plus de problèmes fondamentaux en une heure, qu'il n'en avait rencontré sur son chemin depuis qu'il était au monde. Il comprit qu'il y avait là quelque chose de grand, et son charlatanisme d'amitié pour l'adepte qu'il voulait conquérir, se changea en une affection véritable, en une confiance sans bornes.

De son côté, Pierre vit bien que, si ce n'était pas là le philosophe qui pouvait résoudre ses questions, c'était du moins une bonne et généreuse nature. Il vit aussi ses travers, et osa les lui dire. Achille n'osa s'en fâcher. Il plia sous la supériorité de l'artisan, sans toutefois y consentir intérieurement; son amour-propre le lui défendait : et tout en lui déclarant qu'il le regardait comme son maître, tout en le reconnaissant pour tel dans sa conscience sur certains points, il cherchait encore les moyens de l'éblouir par ses démonstrations de force morale et son étalage de vertu civique.

Leur entretien se prolongea si tard, que les violons étaient partis, que le village était couché, que les lumières du château avaient successivement disparu, et que deux heures du matin sonnaient à la grande horloge lorsqu'ils songèrent à se séparer. Ils se promirent de se revoir le lendemain. Achille prit le chemin du château. et Pierre le conduisit jusqu'à la porte d'une tour dans laquelle son appartement était préparé. C'est alors seulement qu'il osa lui demander sous quel titre et sur quel pied il était dans la famille de Villepreux.

— Il y a longtemps que je connais les Villepreux, répondit Achille avec ce ton de familiarité qui lui était propre; je suis lié avec le vieux bonhomme.

— Et votre connaissance s'est faite comme entre un homme qui achète des vins et un homme qui en vend? Vous vendez donc réellement des vins?

— Sans doute! quels seraient donc mon passe-port pour entrer partout, et ma garantie pour voyager sans mettre la police à mes trousses? Je vends des vins, et de toutes qualités. Avec le xérès et le malvoisie, je pénètre dans les châteaux; avec l'eau-de-vie et le rhum dans les cafés, et jusque dans les cabarets de village. Comment ai-je fait la connaissance du Vaudois?

— Je ne vous demande pas cela. Y a-t-il longtemps que vous venez dans ce château?

— Cinq ou six ans; c'est moi qui ai monté la cave.

— Et à Paris, vous avez conservé des relations avec la famille de Villepreux?

— Certainement. Est-ce que cela ne vous paraît pas naturel?

— Oh! mon Dieu si, répondit Pierre avec un peu d'ironie; il n'est pas nécessaire d'inventer autre chose.

— Comment, inventer? que voulez-vous dire? Supposeriez-vous que je fusse en rapports politiques avec le vieux seigneur? Ce serait une chose bien invraisemblable, et d'ailleurs vous ne voudriez pas m'interroger sur un point où il ne s'agirait pas de moi seul.

— Je n'y songeais seulement pas. Vous voyant très à l'aise avec la demoiselle du château...

— Eh bien, eh bien, achevez! que supposiez-vous? Elle a de l'esprit, la petite Yseult, n'est-ce pas? Elle m'a dit qu'elle avait causé avec vous, et je ne sais pas tout le bien qu'elle ne m'a pas dit de vous, en trois mots brefs et nets, selon sa coutume. Drôle de fille! la trouvez-vous jolie?

Cette manière de définir et d'analyser la personne à laquelle Pierre n'osait songer sans trembler, lui fit une telle révolution qu'il fut quelques instants sans pouvoir répondre. Enfin. comme Achille insistait sin-

« monde; et la postérité, dans sa commémoration des morts, conservera leurs noms. Non, votre sang, ô infortunés patriotes! n'a « point été versé en vain; car il a inspiré à tous les amis des hommes « le désir de mourir avec la même grandeur et pour la même cause « que vous; il a élevé témoignage contre les monarchies, au jour où « les monarchies étaient puissantes, et où ceux qui étaient censés « représenter la France, s'inclinaient devant elles; il a marqué dans « nos annales d'un signe ineffaçable la révolution reparaissant au « sein du peuple, au même instant que le sceptre aux mains des « monarques; il est allé, comme un tribut de notre âge, se mêler « à ces rivières sacrées faites du sang de nos pères, et qui, sous la « première république, ont mouillé notre frontière nationale d'une « ceinture infranchissable; et s'il y a eu dans le carbonarisme quelque gloire, ô Borie, Raoulx, Goubin, Pommier, Vallée, Caron, « Berton, Caffé, Saugé, Jaglin, cette gloire se concentre tout entière « sur vous, qui seuls avez paru à la lumière du ciel, et pour tomber « sous le couperet des rois. »

gulièrement, il répondit qu'il ne l'avait pas regardée.

— Eh bien, regardez-la, reprit Achille, et je vous dirai ensuite quelque chose. — Eh bien, dites-le-moi tout de suite, afin que je me souvienne de la regarder, répondit Pierre, dont la curiosité était vivement et péniblement excitée, mais qui n'en voulait rien laisser paraître.

Achille lui prit le bras, et, s'éloignant du château, il l'emmena à quelque distance, d'un air de mystère enjoué qui fit souffrir mille tortures à Pierre Huguenin. Quand ils se furent convenablement éloignés : — Vous n'avez rien entendu dire à propos d'elle ? dit Achille à voix basse. — Rien du tout, répondit Pierre; et comme il craignait que l'autre ne voulût pas continuer son bavardage, il ajouta aussitôt pour le remettre en train : Ah! si fait; j'ai ouï dire qu'elle avait une grande passion dans le cœur pour un jeune homme qu'on ne veut pas lui donner en mariage. — Ah bah! vraiment? s'écria Achille. Je n'avais jamais entendu parler de cela; il serait possible... pourquoi non? Mais je n'en savais rien. — Que vouliez-vous donc m'apprendre? — Une chose très-particulière; savez-vous de qui on prétend qu'elle est fille? — Je ne sais. — De l'empereur Napoléon, ni plus ni moins. — Comment cela se pourrait-il? — Très-naturellement. Son père, le fils du vieux comte, avait épousé une jeune dame attachée aux atours de l'impératrice Joséphine; si bien que le premier enfant de ce mariage, s'il faut en croire la chronique, serait né un peu plus tôt que de raison, et aurait dans les lignes de son profil une ressemblance adoucie avec l'aigle corse. Que vous en semble?

— Rien; je n'ai jamais remarqué cela. Cependant la hauteur de son caractère me ferait croire qu'elle peut bien avoir du sang de quelque despote dans les veines.

— Est-elle dédaigneuse ou moqueuse?

— Je vous le demande : vous la connnaissez beaucoup, et moi pas le moins du monde. Dans ma position vis-à-vis d'elle, je ne puis...

— Mais passe-t-elle ici pour dédaigneuse?

— Assez.

— Et vous, que vous semble-t-elle?

— Étrange.

— Oui, étrange, n'est-ce pas? d'un sérieux fantasque, d'un bon sens énigmatique; froide, orgueilleuse; une vraie nature de princesse!

— Vous l'avez beaucoup étudiée!...

— Moi! je ne me suis pas donné cette peine. Voyez-vous, mon cher, je n'ai pas le temps de me morfondre auprès d'une femme. La vie que je mène me force à ne jamais accorder grande attention à celles qui ne font pas quelque chose pour m'attirer. La fille de Napoléon ne vaut pas pour moi une pipe de tabac, si, au lieu de me plaire, elle cherche à m'éblouir. Il y a ici une petite personne qui me tournerait la tête, si je me laissais aller. C'est la délicieuse marquise. Mais, du diable! je serais forcé de la planter là au bout de huit jours. Il vaut mieux la laisser tranquille, n'est-ce pas? Vous, qui êtes vertueux...

— Vous, vous êtes fat, dit Pierre d'un ton ferme, dont la franchise fit éclater de rire le commis voyageur.

Ce genre de conversation frivole n'était pas du goût de l'artisan grave et passionné. Il souhaita définitivement le bonsoir à son nouvel ami, et reprit à travers le parc le chemin du village.

Mais il lui fut impossible d'effectuer sa sortie. Le parc était clos de tous les côtés. Il n'était pas absolument difficile de passer par-dessus le mur; mais Pierre se sentait pris d'une telle nonchalance d'esprit, qu'il lui était à peu près indifférent de passer la nuit dans le parc ou dans son lit. Il avait là, en cas d'orage (le temps menaçait), la ressource de se mettre à l'abri dans l'atelier, dont il avait toujours une clef sur lui. Se sentant porté, par cette langueur inaccoutumée, à la rêverie plus qu'au sommeil, il s'enfonça dans le plus épais du bois, et continua d'errer lentement, tantôt s'asseyant sur la mousse pour céder à la lassitude de ses jambes, tantôt reprenant sa marche pour obéir à l'inquiétude de son esprit.

CHAPITRE XXII.

D'abord sa rêverie fut vague et mélancolique. La dernière impression sous laquelle il était resté en quittant Achille Lefort, c'était cette découverte ou cette fable de la bâtardise illustre de mademoiselle de Villepreux. Pierre ne pouvait se défendre de repasser dans sa tête tous les romans qu'il avait lus, et il n'en trouvait aucun aussi étrange que celui qu'il avait fait dans le secret de son cœur, lui, épris et presque jaloux de la fille de César. Singulière destinée pour elle, se disait-il, si elle est et si elle se sent quelque peu taillée dans le flanc du colosse, de se trouver placée entre un artisan qui ose l'admirer et un commis voyageur qui se permet de la dédaigner! Combien son orgueil serait en souffrance, si ce qui se passe autour d'elle pouvait lui être révélé!

Et pourtant les paroles qu'il avait entendues sortir de la bouche d'Achille, au moment où son entretien avec mademoiselle de Villepreux avait été rompu, revenaient lui donner de l'inquiétude. Peut-être est-il plus fin qu'il ne semble, se disait-il; peut-être est-ce lui qu'elle aime en secret et contre le vœu de ses parents; peut-être feint-il de ne pas se soucier d'elle, pour cacher son bonheur. Et tout aussitôt Pierre trouvait mille bonnes raisons pour se persuader qu'il en était ainsi. Mais de quel droit cherchait-il à pénétrer

un secret qui pouvait être sérieux et digne de respect? Si elle aimait, se disait-il, un homme sans naissance et sans fortune comme il déclare l'être, ne serait-ce pas une chose bien délicate et bien romanesque que ce semblant de fierté, cette réserve avec tout le monde, cet air d'indifférence pour tout ce qui n'est pas lui? Enfin ce qui paraît étrange en elle ne deviendrait-il pas poétique et touchant? Ne lui pardonnerais-je pas le mal qu'elle m'a fait, sans le vouloir, sans le savoir peut-être? Et, tout en s'efforçant de s'intéresser au bonheur présumé d'Achille Lefort, Pierre se sentait malade et désespéré. Ce fut durant cette nuit d'insomnie et de tourment qu'il s'avoua à la fin qu'il aimait passionnément, et qu'il eut pleinement conscience de sa folie.

Cependant l'effroi qu'il ressentit de cette découverte se dissipa bientôt. Comme il arrive dans les grandes crises où la vue lucide du danger ranime les forces et réveille la prudence, il sentit peu à peu revenir en lui la volonté et la puissance de lutter contre la chimère de son imagination. Il résolut d'écarter ce vain fantôme, et de tourner sa pensée vers les sujets plus sérieux dont l'avait entretenu Achille pendant toute la soirée.

Il réussit à s'absorber dans ces réflexions nouvelles; mais il ne fit en cela que changer de souffrance. Il y avait un tel vague dans la cervelle du carbonaro, qu'il n'avait laissé dans celle de son néophyte qu'incohérence et confusion. La contention d'esprit avec laquelle Pierre essayait de débrouiller quelque chose dans le chaos des théories qu'Achille avait mêlées devant lui comme un jeu de cartes lui donna une sorte de fièvre. Ses idées s'obscurcirent; le malaise que semble éprouver la nature à l'approche du jour passa en lui; et il se jeta tout de son long sur la mousse, oppressé, accablé, et recevant, comme un choc dans tout son être, les douleurs exquises et profondes de René et de Childe-Harold, auxquelles la loi des âges venait l'initier, lui, simple manœuvre, sans plus de réserve que si la société l'eût formé pour les souffrances de l'esprit, au lieu de le destiner exclusivement à celles du corps.

Lorsque le jour parut et qu'une faible blancheur se répandit sur les objets, il se sentit, sinon soulagé, du moins plus doucement ému. L'orage était passé; l'atmosphère sèche et lourde s'humectait de la fraîcheur du matin, et les brises de l'aube semblaient balayer les soucis de la nuit. Les natures formées dans le robuste milieu populaire vivent beaucoup par les sens, et cette puissance est un perfectionnement de l'être quand elle est jointe à celle de l'intelligence. L'absence de clarté depuis une assez longue suite d'heures avait beaucoup contribué à la tristesse de Pierre. Lorsque la lumière se répandit sur la nature, il se sentit renaître, et admira, dans une sorte de transport d'artiste, ce beau parc, ces arbres immenses de feuillage et de fraîcheur, cette herbe unie et verte au milieu de l'été comme aux premiers jours du printemps, ces sentiers sans cailloux et sans épines, toute cette nature soignée, luxueuse et parée des jardins modernes.

Mais son admiration le ramena peu à peu au problème qui l'avait obsédé toute la nuit.

Il avait lu, dans les philosophes et dans les poëtes du siècle dernier, que la *cabane du laboureur*, la prairie *émaillée de fleurs*, et le champ semé de glayeuses, étaient plus beaux que les parterres, les allées droites, les buissons taillés, les gazons peignés, et les bassins ornés de statues qui entourent le *palais des grands;* et il s'était laissé aller à le croire, car cette idée lui plaisait alors. Mais, forcé de parcourir la France, à pied et en toute saison, il avait reconnu que cette *nature* tant vantée au XVIIIe siècle n'était réellement nulle part, sur un sol divisé à l'infini et indignement torturé par les besoins individuels. Si, du haut d'une colline, il avait contemplé avec ravissement une certaine étendue de pays, c'est que, dans l'éloignement, cette division s'efface et se confond à la vue; les masses reprennent leur apparence de grandeur et d'harmonie; les belles formes primitives du terrain, la riche couleur de la végétation que l'homme ne peut détruire, dominent et dissimulent à distance la mutilation misérable qu'elles ont subie. Mais en approchant de ces détails, en pénétrant dans ces perspectives, notre voyageur avait toujours éprouvé un désenchantement complet. Ce qui, de loin, avait l'aspect d'une forêt vierge, n'était plus de près qu'une suite d'arbres alignés maladroitement sur les marges disgracieuses des enclos. Ces arbres eux-mêmes étaient privés de leurs plus belles branches, et n'avaient plus de forme. Les pittoresques chaumières étaient sales, entourées d'eau croupie, privées d'abris naturels contre le vent ou le soleil. Nulle chose n'était à sa place. La maison du riche détruisait la simplicité de la campagne; la cabane du pauvre ôtait au château tout caractère d'isolement et de grandeur. La plus belle prairie, faute d'un filet d'eau qu'on n'avait pas le droit ou le moyen d'emprunter au ruisseau voisin, manquait souvent d'herbe et de fraîcheur. Point d'harmonie, point de goût, et surtout point de fertilité réelle. Partout la terre, livrée à l'ignorance et à la cupidité, s'épuisant sans donner l'abondance, ou bien, abandonnée à l'impuissance du pauvre, se flétrissant dans une aridité séculaire. Et pour le voyageur, pas un sentier qu'il ne fallût chercher et conquérir en quelque sorte, par la mémoire ou par l'agilité du corps; car tout est clos, tout est défendu, tout se hérisse d'épines, et s'entoure de fossés et de palissades. Le moindre coin de terre est une forteresse, et la loi constitue un délit à chaque pas hasardé par un homme sur la propriété jalouse et farouche d'un autre homme. Voilà donc la nature, comme nous l'avons faite, pensait

Pierre Huguenin lorsqu'il parcourait ces déserts créés par l'humanité. Dieu peut-il reconnaître là son ouvrage? Est-ce là le beau paradis terrestre qu'il nous avait confié pour l'embellir et l'étendre d'horizon en horizon, sur toute la face du globe?

Parfois, il avait traversé des montagnes, côtoyé des torrents, erré dans des bois épais. Là seulement où la nature se conserve rebelle à l'envahissement de l'homme en résistant à la culture, elle a gardé sa force et sa beauté. D'où vient donc, se disait-il, que la main de l'homme est maudite, et que là seulement où elle ne règne pas, la terre retrouve son luxe et revêt sa grandeur? Le travail est-il donc contraire aux lois divines? ou bien la loi est-elle de travailler dans la tristesse, de ne savoir créer que la laideur et la pauvreté, de dessécher au lieu de produire, de détruire au lieu d'édifier? Est-ce donc bien vraiment ici la vallée des larmes dont parlent les chrétiens, et n'y sommes-nous jetés que pour expier des crimes antérieurs à cette vie funeste?

Pierre Huguenin s'était souvent perdu dans ces amères pensées, et il n'avait pu y trouver une solution. Car si la grande propriété est meilleure conservatrice de la nature, si elle opère avec plus de largeur et de science l'œuvre du travail humain, elle n'en est pas moins une monstrueuse atteinte au droit impérissable de l'humanité. Elle dispose, au profit de quelques-uns, du domaine de tous; elle dévore insolemment la vie du faible et du déshérité qui crie vainement vengeance vers le ciel.

Et cependant, se disait-il, plus on partage, plus la terre périt; plus on assure l'existence de chacun de ses membres, plus le corps de l'humanité languit et souffre. On a rasé des châteaux, on a semé le blé dans les parcs seigneuriaux; chacun a tiré à soi un lambeau de la dépouille, et s'est cru sauvé. Mais de dessous chaque pierre est sorti un essaim de pauvres affamés, et la terre se trouve maintenant trop petite. Les riches se ruinent et disparaissent en vain. Plus on brise le pain, plus de mains s'étendent pour le recevoir, et le miracle de Jésus ne s'opère plus, personne n'est rassasié; la terre se dessèche, et l'homme avec la terre. L'industrie déploie en vain des forces miraculeuses; elle suscite des besoins qu'elle ne peut satisfaire, elle prodigue des jouissances auxquelles la famille humaine ne participe qu'en s'imposant, sur d'autres points, des privations jusqu'alors inconnues. On crée partout le travail, et partout la misère augmente. Il semble qu'on soit en droit de regretter la féodalité, qui nourrissait l'esclave sans l'épuiser, et qui, le sauvant des tourments d'une vaine espérance, le mettait du moins à l'abri du désespoir et du suicide.

Ces réflexions contradictoires, ces incertitudes douloureuses lui revinrent à mesure qu'il voyait les beautés du parc seigneurial de Villepreux se révéler à la clarté du matin. Malgré lui il comparait le soin et l'intelligence qui avaient réglé l'ordonnance de cette nature à l'effet de l'éducation sur le caractère et l'esprit de l'homme. En retranchant les branches inutiles de ces arbres, on leur avait donné la grâce, la santé, et la taille majestueuse que le climat leur apporte sous des latitudes plus efficaces que la nôtre. En coupant souvent et en arrosant sans cesse ces gazons, on leur avait donné l'admirable fraîcheur qu'ils reçoivent de la chute des eaux abondantes au versant des montagnes. On avait acclimaté là des fleurs et des fruits de diverses régions, en leur ménageant à point l'air, l'ombre ou la lumière. C'était une nature factice, mais étudiée avec art pour ressembler à la nature libre, sans perdre les conditions de bien-être, de protection, d'ordre et de charme qu'elle doit avoir pour servir de milieu et d'abri à l'humanité civilisée. On y retrouvait toute la beauté de l'œuvre de Dieu, et on y sentait la main de l'homme, dominatrice avec amour, conservatrice avec discernement. Pierre convint avec lui-même que, dans nos climats, rien ne ressemble plus à la véritable création divine, à la nature en un mot, telle que l'ont définie les philosophes qui ont pris pour drapeau ce mot de *nature*, qu'un jardin entendu de cette manière; tandis que rien ne s'en éloigne autant que la culture nécessitée par la division territoriale et le morcellement de la petite propriété. Dans des clairières assez vastes et sans cesse remuées, on avait semé des grains dont la vigueur et l'abondance était décuplée par la richesse de la culture. Le gibier, protégé par la sage prévoyance du maître, était assez abondant pour alimenter sa table sans compromettre les produits du sol. C'était donc bien là l'idéalisation et non pas la mutilation de la nature. C'était la production bien comprise, bien répartie, et suffisamment aidée. C'était l'*utile dulci* de la vie patricienne, qui devrait être la vie normale de tous les hommes policés.

Il fallait donc bien le reconnaître, c'était là la demeure et la propriété d'une famille qui vivait simplement, noblement, et d'une manière tout à fait conforme aux lois providentielles. Et cependant aucun pauvre ne pouvait, ne devait voir cela sans haine et sans envie; et si la loi de la force n'eût protégé le riche, il n'est aucun pauvre qui n'eût trouvé et qui n'eût senti que la violation de cet asile et le pillage de cette propriété étaient des actes légitimes. Comment donc accorder ces deux principes: le droit de l'homme heureux à la conservation de son bonheur, le droit de l'homme misérable à la fin de sa misère?

Tous deux semblent également les enfants de Dieu, ses représentants sur la terre, les mandataires qu'il a investis de la propriété et de la culture universelles. Ce riche vieillard qui repose sa tête blanche et qui élève ses enfants à l'ombre des arbres qu'il a plantés, ne sera-ce point un crime que de l'arracher de son domaine pour le jeter nu et mendiant sur

la voie publique? Et pourtant ce mendiant, vieux aussi, père de famille aussi, qui tend la main à la porte du seigneur, n'est-ce pas un crime aussi de le laisser périr de froid, de faim, et de douleur, sur la voie publique?

Dira-t-on que ce riche a joui bien assez longtemps de la fortune, et que c'est au tour du pauvre de le remplacer au banquet de la vie? Cette jouissance tardive effacera-t-elle chez le pauvre la trace des longues privations qu'il a subies? Pourra-t-elle acquitter envers lui la dette du passé, compenser les maux qu'il a soufferts, et réparer les désordres que le malheur a portés dans son intelligence?

Dira-t-on que ce pauvre a bien assez supporté la souffrance, et que c'est au tour du riche à lui céder la place au banquet de la vie? De ce que le riche a joui des dons de Dieu jusqu'à ce jour, s'ensuit-il qu'il doive en être violemment arraché pour retomber dans la misère? Ce besoin de jouissance que l'Éternel a mis dans le cœur de l'homme comme un droit et sans doute comme un devoir, constitue-t-il un crime dont il faille le punir et que d'autres hommes aient le droit de lui faire expier?

D'ailleurs, si le pauvre a droit au bonheur, ce riche que vous aurez fait pauvre aura le droit aussitôt de réclamer sa part de bonheur, et le droit du nouveau riche sera fondé, comme celui de son prédécesseur, sur l'injustice et la force brutale. Il faudra donc étouffer la plainte et la révolte de ce pauvre nouveau par la guerre, et la seule fin possible de cette guerre sera l'extermination du riche dépossédé. Acceptez cette sauvage solution : la terre n'est balayée que d'une petite minorité, elle demeure encore surchargée d'une multitude de besoins individuels qu'elle ne peut satisfaire aux mêmes conditions qui lui ont été imposées jusqu'à ce jour. Ceux que le pillage aura enrichis, et ce sera encore une minorité, entendront gémir ou blasphémer à leurs portes ceux qui n'auront rien recueilli dans la conquête, et ceux-là seront encore les plus nombreux. Vous les maintiendrez par la force pendant quelque temps; mais ils multiplieront comme les grains de blé, ils grossiront comme les flots de la mer; et chaque génération changera donc de maîtres, sans voir fermer l'abîme béant, incommensurable, d'où sortira sans cesse la voix de l'humanité souffrante, un long cri de désespoir, de malédiction, d'injure et de menace! Faut-il donc s'abandonner sur cette pente fatale, où les châtiments succéderont aux châtiments, les désastres aux désastres, les victimes aux victimes? Ou bien faut-il laisser les choses comme elles sont, perpétuer l'iniquité du droit exclusif, du partage inégal, placer une caste privilégiée sur des trônes inamovibles, et condamner les nations à la misère, ou à l'échafaud et au bagne?

Retournons donc au partage qu'avaient rêvé nos pères. La terre a été divisée par eux; divisons-la plus encore; nos enfants la diviseront jusqu'à l'infini : car ils multiplieront encore, et chaque génération exigera un nouveau partage, qui réduira l'étroit domaine des ancêtres et l'héritage des descendants. Avec le temps, chaque homme arrivera donc à posséder un grain de sable, à moins que la famine et toutes les causes de destruction qu'engendre la barbarie ne viennent décimer à propos, dans chaque siècle, la population. Et, comme la barbarie est le résultat inévitable du partage et de l'individualisme absolu, l'avenir de l'humanité repose sur la peste, la guerre, les cataclysmes, tous les fléaux qui tendront à ramener l'enfance du monde, la rareté de l'espèce humaine, l'empire farouche de la nature, la dissémination et l'abrutissement de la vie sauvage. Plus d'un cerveau du XIXe siècle, non réputé féroce ou aliéné, est arrivé à cette conclusion absurde et antihumaine, faute d'en trouver une meilleure, soit en partant du point de vue socialiste, soit en partant du point de vue individualiste.

Au milieu de toutes ces hypothèses, le brave Pierre, ne pouvant en contempler aucune sans effroi et sans horreur, fut pris d'un accès de désespoir. Il oublia l'heure qui marchait, et le soleil qui, en montant sur l'horizon, lui mesurait sa tâche de travail. Il tomba le visage contre terre, et se tordit les mains en versant des torrents de larmes.

Il était là depuis longtemps, lorsqu'en relevant la tête pour regarder le ciel avec angoisse, il vit devant lui une apparition qu'il prit, dans son délire, pour le génie de la terre. C'était une figure aérienne, dont les pieds légers touchaient à peine le gazon, et dont les bras étaient chargés d'une gerbe des plus belles fleurs. Il se releva brusquement, et Yseult, car c'était elle qui faisait paisiblement sa poétique récolte du matin, laissa tomber sa corbeille, et se trouva devant lui, pâle, stupéfaite, et tout entourée de fleurs qui jonchaient le gazon à ses pieds. En reprenant sa raison, et en reconnaissant celle qui lui avait fait tant de mal, Pierre voulut fuir; mais Yseult posa sur sa main une main froide comme le matin, et lui dit d'une voix émue:

— Vous êtes bien malade, ou vous avez un grand chagrin, monsieur. Dites-moi le malheur qui vous est arrivé, ou venez le confier à mon père, il tâchera de le réparer. Il vous donnera de bons conseils, et son amitié pourra peut-être vous faire du bien.

— Votre amitié, madame! s'écria Pierre, encore égaré, et d'un ton amer; est-ce qu'il y a de l'amitié possible entre vous et moi?

— Je ne vous parle pas de moi, monsieur, répondit mademoiselle de Villepreux avec tristesse; je n'ai pas le droit de vous offrir mon intérêt. Je sais bien que vous ne l'accepteriez pas.

—Mais à qui donc ai-je dit que j'étais malheureux? s'écria Pierre avec une sorte d'égarement que dissipaient peu à peu la confusion et la fierté. Est-ce que je suis malheureux, moi?

— Votre figure est encore couverte de larmes, et c'est le bruit de vos sanglots qui m'a attirée auprès de vous.

— Vous êtes bonne, mademoiselle, très-bonne, en vérité! mais il y a un monde entre nous. Monsieur votre père, que je respecte de toute mon âme, ne me comprendrait pas davantage. Si j'avais fait des dettes, il pourrait les payer; si je manquais de pain ou d'ouvrage, il saurait me procurer l'un et l'autre; si j'étais malade ou blessé, je sais que vos nobles mains ne dédaigneraient pas de me porter secours. Mais si j'avais perdu mon père, le vôtre ne pourrait pas m'en tenir lieu...

— O mon Dieu! s'écria Yseult avec une effusion dont Pierre ne l'aurait jamais crue capable, le père Huguenin est-il mort? O pauvre, pauvre fils, que je vous plains!

—Non, ma chère demoiselle, répondit Pierre avec simplicité et douceur; mon père se porte bien, grâce au bon Dieu. Je voulais dire seulement que si j'avais perdu un ami, un frère, ce n'est pas votre digne père qui pourrait le remplacer.

—Eh bien, vous vous trompez, maître Pierre. Mon père pourrait devenir votre meilleur ami. Vous ne nous connaissez pas; vous ne savez pas que mon père est sans préjugés, et que là où il rencontre le mérite, l'élévation des sentiments et des idées, il reconnaît son égal. Je voudrais que vous l'entendissiez parler de vous et de votre ami le sculpteur : vous n'auriez plus cette méfiance et cette aversion pour notre classe que je devine maintenant en vous, et qui m'afflige plus que vous ne pouvez le croire.

Pierre aurait eu bien des choses à répondre dans une autre circonstance; mais cette rencontre émouvante et ces marques d'intérêt dans un moment où son cœur se brisait de douleur étaient une diversion qu'il n'avait pas la force de repousser, un baume dont il sentait malgré lui la douceur pénétrer dans son âme. Affaibli par ses larmes, et presque effrayé de la bonté d'Yseult, il s'appuya contre un arbre, chancelant et accablé. Elle se tenait toujours debout devant lui, prête à s'éloigner sitôt qu'elle le verrait calme, mais ne pouvant se résoudre à le quitter sur une parole amère. Et, comme elle le vit les yeux baissés, la poitrine oppressée encore, dans l'attitude d'un homme brisé de fatigue qui n'a pas le courage de reprendre son fardeau et de marcher, elle ajouta à ce qu'elle avait dit :

— Je vois bien que vous êtes très-malheureux, et on dirait presque humilié de ma sympathie. C'est peut-être ma faute, et je crains d'avoir mérité ce qui m'arrive.

Pierre, étonné de ces paroles, leva les yeux, et la vit pâlir et rougir tour à tour, en proie à une lutte intérieure très-vive, où son orgueil faisait résistance. Néanmoins il y avait tant de noblesse et de courage dans l'expression de son repentir, que Pierre sentit s'évanouir tout son ressentiment; mais il voulut être sincère.

— Je vous comprends, mademoiselle, dit-il avec cette assurance que lui rendait toujours le sentiment de sa dignité. Il est bien vrai que vous avez inutilement blessé une âme déjà souffrante. Je n'avais pas besoin d'être rappelé au respect que je vous dois, et votre réponse à madame des Frenays ne m'a pas persuadé que je ne fusse pas une créature humaine. Non, non! l'artisan et le bois façonné qui sort de ses mains ne sont pas absolument la même chose. Vous n'étiez pas *seule* l'autre jour, car vous étiez avec un être qui comprenait votre bonté affable et qui se prosternait devant elle. Mais je vous jure que ce souvenir pénible n'entrait pour rien dans l'accès de chagrin et de folie que vous venez de surprendre.

— Et maintenant, dit Yseult, voudrez-vous me pardonner une faute que rien ne peut justifier?

Pierre, vaincu par tant d'humilité, la regarda encore. Elle était devant lui les mains jointes, la tête inclinée, et deux grosses larmes roulaient sur ses joues. Il se leva, saisi d'un généreux transport. — Oh! que Dieu vous aime et vous bénisse, comme je vous estime et vous absous! s'écria-t-il en élevant les mains au-dessus de la tête penchée de la jeune fille... Mais c'est trop, trop de choses à la fois! ajouta-t-il en tombant sur ses genoux et en fermant les yeux.

En effet, trop d'émotions l'avaient brisé. Yseult ne pouvait pressentir le fanatisme de vertu et l'exaltation d'amour qui fermentaient ensemble dans cette âme enthousiaste. Elle fit un cri en le voyant devenir pâle comme les lis de sa corbeille, et tomber à ses pieds, suffoqué, ivre de joie et de terreur, évanoui d'abord, et puis bientôt en proie à une crise nerveuse qui lui arracha des cris étouffés et de nouveaux torrents de larmes.

Quand il revint à lui-même, il vit à quelques pas de lui mademoiselle de Villepreux plus pâle encore que lui, effrayée et consternée à la fois, prête à courir pour appeler du secours, mais enchaînée à sa place, sans doute par l'espoir d'être plus directement utile à cette âme en peine par des consolations morales que par des soins matériels. Honteux de la faiblesse qu'il venait de montrer, Pierre la supplia, dès qu'il put parler, de ne pas s'occuper de lui davantage; mais elle resta et ne répondit pas. Sa figure avait une expression de tristesse profonde, son regard était presque sombre.

— Vous êtes bien malheureux! répéta-t-elle à plusieurs reprises, et je ne puis vous faire aucun bien!

—Non, non! vous ne le pouvez pas, répondit Pierre.

Alors Yseult fit un pas vers lui; et après quelques instants d'hésitation, tandis qu'il essuyait ses joues inondées de sueur et de larmes :

— Maître Huguenin, lui dit-elle, en votre âme et conscience, pensez-vous ne devoir pas me dire la cause de vos larmes? Si vous répondez que vous ne le devez pas, je ne vous interrogerai plus.

— Je vous jure sur l'honneur que je pleure à présent sans cause réelle, à ce qu'il me semble. Je ne sais vraiment pas pourquoi je me sens terrassé ainsi, et il me serait impossible de vous l'expliquer.

— Mais tout à l'heure, reprit Yseult avec effort, quand je vous ai surpris dans le même état où vous venez de retomber, qu'aviez-vous? Est-ce donc un secret que vous ne puissiez confier?

— Je le pourrais, et vous verriez que ce ne sont pas des pensées indignes de vous occuper aussi.

— Mais ne voudriez-vous pas confier ces pensées à mon père?

— Je pourrais les dire tout haut et devant le monde entier; mais je ne sais pas s'il y aurait dans le monde entier un seul homme qui pût y répondre.

— Moi, je crois que cet homme existe, et c'est celui dont je vous parle. C'est le plus juste, le plus éclairé et le meilleur que je connaisse; vous devez trouver naturel que je vous le recommande. Écoutez: dans deux heures, il viendra s'asseoir sous ce tilleul que vous voyez là-bas, à l'entrée du parterre. C'est là qu'il vient, tous les jours de beau temps, déjeuner, lire ses journaux, et causer avec moi. Voulez-vous venir causer aussi? Si je vous gêne, je vous laisserai seul avec lui.

— Merci! merci! répondit Pierre. Vous voulez me faire du bien; vous êtes charitable, je le sais. Je sais aussi que votre père est savant, qu'il est sage et généreux; mais je suis peut-être trop fou et trop malade pour qu'il me délivre l'esprit d'un souci cruel. D'ailleurs j'ai un meilleur conseil; je l'interroge souvent, et j'espère qu'il finira par me répondre. Ce conseil, c'est Dieu!

— Qu'il vous soit donc en aide! répondit Yseult; je le prierai pour vous.

Et elle s'éloigna, après l'avoir salué timidement; mais, en se retirant, elle s'arrêta et se retourna plusieurs fois pour s'assurer qu'il ne retombait pas dans le délire. Pierre, voyant cette sollicitude délicate et franche, se leva pour la rassurer, et reprit le chemin de l'atelier. Mais, dès qu'il eut vu Yseult rentrer dans le château par une autre porte, il revint sur ses pas, et ramassa quelques-unes des fleurs qu'elle avait laissées sur le gazon. Il les cacha dans son sein comme des reliques, et alla se mettre à l'ouvrage. Mais il n'avait pas de force. Outre qu'il était à jeun, n'ayant ni l'envie ni le courage d'aller déjeuner, il était brisé dans tous ses os; et, si l'ivresse d'un irrésistible amour ne fût venue le soutenir, il eût déserté l'atelier.

— Qu'as-tu? lui dit le père Huguenin, qui remarqua l'altération de ses traits et la mollesse de son travail. Tu es malade: il faut aller te reposer.

— Mon père, répondit le pauvre Pierre, je n'ai pas plus de courage aujourd'hui qu'une femme, et je travaille comme un esclave. Laissez-moi dormir un peu sur les copeaux, et je serai peut-être guéri quand vous me réveillerez.

Amaury, le Berrichon et les apprentis lui firent un lit de leurs vestes et de leurs blouses, en lui promettant de regagner le temps à sa place, et il s'endormit au bruit de la scie et du marteau qui lui était trop familier pour interrompre son sommeil.

CHAPITRE XXIII.

Il est des circonstances fort simples qui se trouvent liées, dans le souvenir de chacun de nous, à des crises de la vie intellectuelle, à des transformations de l'être moral; et, quelque assujettie que soit notre existence à la réalité la plus froide, il n'est aucun de nous qui n'ait eu son heure d'extase et de révélation, où son âme s'est retrempée, où son avenir s'est dévoilé comme par miracle. Ce monde intérieur que nous portons en nous est plein de mystères et d'oracles profonds. Nous y lisons plus ou moins vaguement; mais il est toujours une époque, une heure, un instant peut-être, où, soit dans la foi en Dieu, soit dans la méditation des choses sociales, soit dans l'amour, une clarté divine traverse comme l'éclair les ténèbres de l'entendement. Chez les natures élevées et contemplatives, cette crise est solennelle, et revient, à toutes les grandes phases de la destinée, poser une limite décisive entre les détresses de la veille et les conquêtes du lendemain. Le métaphysicien et le géomètre, perdus dans la recherche des abstractions, ont eu leurs révélations soudaines et merveilleuses, aussi bien que le fanatique religieux, aussi bien que l'amant et le poëte. Comment l'homme de charité et de dévouement, dont le cœur et le cerveau travaillent à découvrir la vérité, ne serait-il pas aidé dans sa tâche par cet *esprit du Seigneur* qui, bien réellement, plane sur toutes les âmes, traversant de son feu divin la voûte des cachots et des cellules, le toit des ateliers et des mansardes, aussi bien que le dôme des palais et des temples?

Pierre Huguenin s'est souvenu toute sa vie avec une émotion profonde de cette heure de sommeil sur les copeaux de l'atelier. Il ne se passa pourtant rien que de très-ordinaire autour de lui. Le rabot et les ciseaux se promenèrent victorieusement comme de coutume sur le bois rebelle et plaintif. Les ouvriers mirent en sueur leurs bras nerveux, et la consolante chanson circula, réglant par le rhythme l'action du

travail, évoquant la poésie au milieu de la fatigue et de la contention d'esprit. Mais, pendant que ces choses suivaient leur cours naturel, les cieux s'entr'ouvraient sur la tête de l'apôtre prolétaire, et son âme prenait son vol à travers les régions du monde idéal. Il fit un rêve étrange. Il lui sembla qu'il était couché, non sur des copeaux, mais sur des fleurs. Et ces fleurs croissaient, s'entr'ouvraient, devenaient de plus en plus suaves et magnifiques, et montaient en s'épanouissant vers le ciel. Bientôt ce furent des arbres gigantesques qui embaumaient les airs et, s'échelonnant en abîme de verdure, atteignaient les splendeur de l'Empyrée. L'esprit du dormeur, porté par les fleurs, montait comme elles vers le ciel, et s'élevait, heureux et puissant, avec cette végétation sans repos et sans limite. Enfin, il parvint à une hauteur d'où il découvrit toute la face d'une terre nouvelle; et cette terre était, comme le chemin qui l'y avait conduit, un océan de verdure, de fruits et de fleurs. Tout ce que Pierre, voyageur sur la terre des hommes, avait rencontré de plus poétique dans les montagnes sublimes et dans les riantes vallées, était rassemblé là, mais avec plus de variété, de richesse et de grandeur. Des eaux abondantes et pures comme le cristal s'épanchaient de toutes les cimes, couraient et s'entre-croisaient en riant sur toutes les pentes et dans toutes les profondeurs. Des constructions d'une architecture élégante, des monuments admirables décorés des chefs-d'œuvre de tous les arts, s'élevaient de tous les points de ce jardin universel; et des êtres qui semblaient plus beaux et plus purs que la race humaine, tous occupés et tous joyeux, l'animaient de leurs travaux et de leurs concerts. Pierre parcourut tout ce monde inconnu avec autant de rapidité qu'un oiseau peut le faire; et partout où son esprit se posait, il voyait la fécondité, le bonheur et la paix fleurir sous des formes nouvelles. Alors un être qui voltigeait près de lui depuis longtemps sans qu'il le reconnût, lui dit : Vous voici enfin dans le ciel que vous avez tant désiré de posséder, et vous êtes parmi les anges; car les temps sont accomplis. Une éternité succède à une éternité; et quand vous reviendrez à la fin de celle-ci, vous verrez encore d'autres merveilles, un autre ciel, et d'autres anges. Alors Pierre, ouvrant les yeux, reconnut le lieu où il était et l'être qui lui parlait. C'était le parc de Villepreux, et c'était Yseult; mais ce parc touchait aux confins du ciel et de la terre, et Yseult était un ange rayonnant de sagesse et de beauté. Et en regardant bien les anges qui passaient, il reconnut son père et le père d'Yseult, qui marchaient enlacés au bras l'un de l'autre; il reconnut Amaury et Romanet, qui s'entretenaient amicalement; il reconnut la Savinienne et la marquise, qui cueillaient dans la même corbeille des fleurs et des épis; il reconnut enfin tous ceux qu'il aimait et tous ceux qu'il connaissait, mais transformés et idéalisés. Et il se demandait quel miracle s'était opéré en eux, pour qu'ils fussent ainsi tous revêtus de beauté, de force et d'amour. Alors Yseult lui dit : Ne vois-tu pas que nous sommes tous frères, tous riches, et tous égaux? La terre est redevenue ciel, parce que nous avons arraché toutes les épines des fossés et toutes les bornes des enclos; nous sommes redevenus anges, parce que nous avons effacé toutes les distinctions et abjuré tous les ressentiments. Aime, crois, travaille, et tu seras ange dans ce monde des anges.

— Qu'a-t-il donc à dormir ainsi les yeux ouverts? Il a l'air de rêvasser dans la fièvre. Réveille-toi tout à fait, mon Pierre, cela te vaudra mieux que de trembler et de soupirer comme tu fais.

Ainsi parlait le père Huguenin, et il secouait son fils pour l'éveiller. Pierre obéit machinalement, et se souleva; mais les cieux n'étaient pas encore refermés pour lui. Il ne dormait plus; mais il voyait encore passer autour de lui des formes idéales, et les accords des lyres sacrées résonnaient à ses oreilles. Il était debout et sa vision était à peine dissipée. Il était surtout frappé du parfum des fleurs qui le suivait jusque dans la réalité.—Est-ce que vous ne sentez pas l'odeur des roses et des lis? dit-il à son père qui le regardait d'un air inquiet.

— Je le crois bien, dit le père Huguenin, tu as des fleurs plein ta chemise; on dirait que tu as voulu faire de ta poitrine un reposoir de la Fête-Dieu.

Pierre vit en effet les fleurs d'Yseult s'échapper de son sein et tomber à ses pieds.

— Ah! dit-il en les ramassant, voilà ce qui m'a procuré ce beau rêve! Et, sans se plaindre d'avoir été interrompu, il se remit à l'ouvrage plein de force et d'ardeur.

Mais il fut bientôt mandé auprès du comte de Villepreux sous un prétexte relatif à son travail, et il s'y rendit sans soupçonner le vif désir qu'éprouvait le vieux patricien de s'entretenir à l'aise, et sans se compromettre, avec l'homme du peuple. Mais pour expliquer cette fantaisie du comte, il est bon de faire connaître au lecteur les antécédents de cet étrange vieillard.

Fils d'un des nobles attachés à la fortune et au complot de Philippe-Égalité, il avait suivi indirectement toutes les phases de ce complot durant la révolution. Il s'était caché pour ne pas partager le sort de son père, lorsque celui-ci expia sur l'échafaud sa complicité avec le prince. Il tira ensuite peu à peu son épingle du jeu avec un rare bonheur, et se remit insensiblement sur ses pieds avec le 9 thermidor. Sous l'empire il avait été préfet, mais non pas des meilleurs; c'est-à-dire que, sans faire d'objection aux décrets violents du gouvernement, il avait été entraîné par son caractère facile et débonnaire à plus de douceur et d'humanité que ses fonctions n'en comportaient. Destitué dans le Midi, il avait dû à la protection

de M. de Talleyrand, qui aimait son esprit, et qui avait fait valoir la mort d'Eugène de Villepreux (fils de notre vieux comte et père d'Yseult, tué au service durant la guerre d'Espagne), la compensation d'une préfecture plus importante. Sa fortune avait grossi dans ces emplois et dans d'heureuses spéculations dont il avait le goût et l'intelligence. Destitué au retour des Bourbons, mal vu par un parti qui lui reprochait sa conduite durant la révolution et son rôle sous l'empire, il se donna une attitude d'opposition libérale. Il avait manqué la pairie, il la méprisa ou parut la mépriser, et se fit nommer député.

Les nobles de sa famille et de son voisinage l'accusaient de petitesse d'esprit, de perfidie, et d'ambition, tandis que les libéraux lui attribuaient une grande force d'âme, une énergie toute républicaine, et des vues profondes en politique. Il faut bien vite dire que le bon vieux seigneur, homme d'esprit, et charmant orateur de salon, ne méritait

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Il faisait une opposition de bon goût et sans éclat. Il avait tant de sel et d'enjouement, que c'était plaisir de l'entendre se moquer du pouvoir, de la famille royale, des favorites ou des prélats en faveur. Quand il se lançait ainsi dans la satire, Voltaire tout entier ressuscitait dans ses traits et dans sa personne, et il n'était pas un électeur libéral qui eût pu refuser son vote à un candidat qui l'avait fait si bien dîner et si bien rire.

L'acte qui releva le plus son caractère politique fut celui qui venait de le ramener à son manoir de Villepreux, à l'époque où nous le retrouvons s'occupant de littérature et de menuiserie. Il était le soixante-troisième député qui, le 4 mars de la même année, s'était levé de son banc, en costume, pour quitter la chambre au moment où Manuel avait été *empoigné* selon l'expression et d'après l'ordre de M. le vicomte de Foucault. Il avait signé la protestation déposée le 5 mars sur le bureau de la chambre. C'est dire assez quelle était la marche politique qu'il suivait ostensiblement; mais ce n'est pas dire quelles étaient au fond ses doctrines, ni même quel était le parti occulte dont il plaidait la cause sous la forme vague et très-élastique du constitutionalisme. Parmi les hommes parlementaires qui prirent part à l'acte honorable que nous rappelions tout à l'heure, on compte les noms les plus éminents et les plus loués de la France au temps des Bourbons; que ne pouvons-nous les louer également au temps où nous sommes! Mais il y avait, dans le mouvement spontané qui les fit protester contre la marche illégale et violente du gouvernement de cette époque, cette diversité de causes que toute opposition politique rassemble sous sa bannière. Le côté gauche de la chambre avait son langage avoué et officiel; mais, au fond, ce langage cachait bien quelques mystères, et l'extrême gauche avait, dit-on, certains rapports avec la société du carbonarisme, dont le procureur général Bellart disait : « D'accord « sur ce premier point, *détruire ce qui est*, les ennemis « du trône sont divisés entre eux sur tous les autres « points, et sur *ce qui sera*. Napoléon II, un prince « étranger, la république, et *mille autres idées* tout aussi « absurdes et tout aussi contradictoires, en divisant « nos régulateurs sur les destinées qu'ils nous réser- « vent, suffisent pour apprendre, non pas seulement « aux hommes fidèles, mais aux hommes de bon « sens, le rare bonheur qui sortirait pour la France « de ce premier déchirement, fatal prélude de bien « d'autres déchirements (1). » Le lecteur découvrira peut-être plus tard si c'était à Napoléon II, au prince étranger dont parle M. Bellart, à la république, ou à *certain personnage* caché si singulièrement par M. Bellart sous cette périphrase de *mille autres idées absurdes*, que se rattachait, dans le mystère de sa pensée et dans le secret de ses actes, le comte de Villepreux; nous ne nous occupons ici que de son caractère et de ses idées.

Homme d'esprit avant tout, plutôt fin et perspicace en matière de faits politiques, que profond en fait de théorie sociale, et se piquant néanmoins de tout connaître et de tout comprendre, le comte de Villepreux était peut-être l'expression la plus *avancée* de la noblesse de son temps. Il aimait Lafayette; il estimait d'Argenson; il avait rendu en dessous main des services à plus d'un noble proscrit; il s'était même enthousiasmé du système de Babeuf, sans lui accorder foi ni confiance. Il était en même temps grand admirateur de M. de Chateaubriand et de Béranger. Son intelligence saisissait avec ardeur tout ce qui était beau et grand, sans que son âme, frivole comme celle d'un prince, se prît sérieusement à aucune conclusion. Il croyait à tous les systèmes, se les assimilant avec une facilité merveilleuse un quart d'heure durant et passant de l'un à l'autre sans hypocrisie et sans inconséquence; car cette nature d'amateur était sa vraie, sa dominante nature. Il avait toutes les qualités et tous les défauts d'un artiste et d'un grand seigneur : avare et prodigue suivant la fantaisie du moment, absolu et débonnaire, enthousiaste et sceptique selon l'occurrence, il s'emportait souvent et ne tenait jamais rigueur. Personne n'entendait mieux la vie sous le rapport du bien-être, de l'indépendance, et de ce bon sens pratique qui protége l'individu sans trop blesser la société. Au fond de tout cela il y avait une véritable bonté, une gracieuse obligeance, une générosité bien entendue; mais il y avait aussi, à travers ces vertus domestiques, une légèreté sans pareille, un égoïsme railleur, et une profonde insouciance, ressortant de ce même engouement facile pour

(1) Réquisitoire dans l'affaire de La Rochelle.

tous les principes généraux et pour toutes les idées sociales sans application et sans conséquences.

Il avait traversé les événements, les bras croisés, l'épigramme à la bouche, et quelquefois les larmes aux yeux. Toute grande action avait ses sympathies : mais aucune doctrine ne le captivait au delà du temps qu'il lui avait fallu pour l'écouter et la connaître. Il lisait dans les hommes et dans les choses de son temps comme dans des livres d'agrément; et quand sa curiosité était rassasiée, il s'endormait en souriant sur la dernière page, consentant à ce que chacun eût sa façon de penser, pourvu que l'ordre social n'en fût point trop ébranlé et que les théories n'eussent pas la prétention de passer dans la pratique.

Avec ces habitudes et ces dispositions, quoiqu'il eût beaucoup de tendresse de cœur et de vertus de famille dans un certain sens, il avait laissé croître ses enfants un peu au hasard, et ses petits-enfants tout à fait à l'aventure. S'occupant beaucoup d'eux et leur prodiguant tous les moyens de s'instruire, il n'avait mis ni suite, ni ensemble, ni discernement dans les notions contradictoires dont il avait encombré leurs jeunes esprits; et comme on lui avait quelquefois remontré les dangers d'une telle éducation, il s'était persuadé qu'il agissait ainsi en vertu d'un système. Ce système, un peu renouvelé de l'*Émile*, était de n'en point avoir; c'était l'excuse qu'il se présentait à lui-même pour se dissimuler son incapacité de mieux faire. Au fait, il lui eût été difficile de mettre dans l'esprit de ses élèves l'unité et la certitude qui n'étaient pas dans le sien. S'il le sentait parfois, il s'en consolait avec l'idée que du moins il n'apportait pas d'obstacles aux enseignements de l'avenir.

Cette méthode avait produit des effets contraires dans deux natures aussi opposées que celles d'Yseult et de son frère Raoul. L'une, réfléchie, sensée, ferme, profondément juste et sensible, avide d'instruction solide et de culture poétique, avait beaucoup acquis, et attendait effectivement ses conclusions du temps et des circonstances. Elle avait contracté peu de préjugés dans le commerce du monde, et le moindre souffle de vérité pouvait les lui enlever. Avec elle l'éducation à la Jean-Jacques avait fait merveille ; et peut-être aucune éducation, eût-elle été mauvaise, n'eût pu corrompre cette nature droite et grandement sage.

L'autre ayant montré un esprit très-récalcitrant à l'étude, on s'était contenté de lui donner des maîtres pour obéir à l'usage; mais on n'avait jamais poussé les choses au point de le faire pleurer. Le grand-père avait cette égoïste douceur d'âme qui ne saurait lutter contre les rébellions et les larmes de l'enfance. Le jeune Raoul n'avait donc appris que l'art de se divertir. Il savait monter à cheval ; il excellait au tir, à la nage, à la valse, au billard. Quoiqu'il fût d'une complexion fort délicate en apparence, il était infatigable dans tous les exercices du corps, et en tirait la plus grande vanité qu'il eût, après celle de son nom qu'il avait acquise dans la fréquentation des jeunes élégants du grand monde. Sur ce chef-là, le vieux comte était bien un peu effrayé des résultats de son plan d'éducation libre. Le jeune homme ne montrait aucun goût pour les idées libérales. Tout au contraire, il avait embrassé le genre *ultra*, qu'il voyait affecter à ses compagnons de plaisir. On lui faisait bon accueil dans le grand monde, et on l'y félicitait de *bien penser*. Il s'ennuyait mortellement dans la société de son aïeul, qu'il accusait tout bas de voir mauvaise compagnie. Toute son ambition était d'entrer comme officier dans la garde royale. Mais là il avait rencontré de l'opposition de la part du grand-père, et leurs explications avaient été assez vives. Quand son intérêt personnel était compromis ouvertement, le comte ne manquait pas de volonté colérique. Il craignait qu'en vouant son fils au service des princes régnants, sa popularité ne le quittât. De son côté, le jeune homme trouvait fort mauvais que, pour plaire à la *canaille*, son grand-père se permît de manifester une opinion qui pouvait lui fermer tout accès aux faveurs de la cour. Il attendait donc avec impatience que sa majorité lui permît de se dessiner un rôle tout opposé; et le comte se creusait la tête pour le retenir, sans voir comment cela deviendrait possible. Au fond, ils s'aimaient l'un l'autre; car le vieillard avait le cœur tendre et miséricordieux, et Raoul n'était pas sans bonnes qualités. Il était victime de l'absence de doctrine qui rompait dans sa famille le lien moral et politique; mais il eût été susceptible de recevoir une meilleure direction, et il y avait en lui certaines délicatesses secrètes de la conscience qui le retenaient encore.

Yseult avait pour le comte une tendresse plus profonde et mieux sentie. Son âme ne pouvait loger que de grandes affections ; et, comme elle n'avait pas assez d'expérience pour apprécier la frivolité de son aïeul, elle croyait aveuglément en lui. Elle prenait au sérieux toutes ses paroles, toutes ses opinions, et se tenait, pour se diriger à travers des contradictions qu'elle ne comprenait pas bien, entre un libéralisme ardent e un respect instinctif pour les lois du monde. Quelque fois cependant elle présentait, à ce dernier égard, des objections que le comte écoutait avec complaisance, et qu'il était bien empêché de repousser. Alors il se tirait d'affaire en disant qu'Yseult avait toute la rigidité de conséquences que comporte un esprit neuf, et qu'il ne voulait pas émousser avant le temps ces facultés généreuses. Il fallait bien se payer de cette réponse; et la bonne Yseult, abandonnée à elle-même, se livrait à bien des rêves, sans savoir s'il lui serait jamais permis de les réaliser.

CHAPITRE XXIV.

Lorsque Pierre Huguenin aborda ses deux nobles hôtes, le comte était assis sur un fauteuil rustique à l'ombre de son tilleul favori. Il lisait ses gazettes en faisant un déjeuner pythagorique, et sa petite-fille lui coupait avec un couteau d'or une brochure politique qu'il venait de recevoir; un chien favori dormait à leurs pieds. Un vieux valet de chambre allait et venait autour d'eux, veillant à ce qu'ils n'eussent pas le temps d'exprimer un désir. Yseult avait les yeux constamment fixés sur l'allée par laquelle Pierre arriva. Il la trouva timide, presque tremblante. Lui, exalté et ranimé par je ne sais quelle force inconnue, se sentait plein de courage et de sérénité.

—Approchez, approchez, mon cher maître Pierre, s'écria le comte en posant son journal sur la table et en ôtant ses lunettes. J'ai grand plaisir à vous voir, et je vous remercie de vous être rendu à mon invitation. Veuillez vous asseoir ici. Et il lui désigna une chaise à sa gauche, Yseult étant à sa droite.

— Je venais pour prendre vos ordres, répondit Pierre hésitant à s'asseoir.

— Il ne s'agit pas d'ordres ici, reprit le comte; on ne donne pas d'ordres à un homme tel que vous. Dieu merci, nous avons abjuré ces vieilles formules de maître à compagnon. D'ailleurs, n'êtes-vous pas maître vous-même dans votre art?

— Mon art n'est qu'un obscur métier, répondit Pierre, qui se sentait peu disposé à l'expansion.

— Vous êtes propre à tout, reprit le comte; et si vous sentez quelque autre ambition...

— Aucune, M. le comte, interrompit Pierre avec une fermeté tranquille.

— Il faut pourtant venir au fait, mon brave jeune homme, et vous asseoir à côté de moi pour causer sans méfiance et sans hauteur avec un vieillard qui vous en prie amicalement.

Pierre, vaincu par ces paroles affectueuses et peut-être aussi par l'attitude triste et inquiète de mademoiselle de Villepreux, se laissa tomber sur le siége vis-à-vis d'elle. Il pensait qu'elle allait se lever et s'éloigner, comme elle faisait ordinairement quand il conférait avec son grand-père; mais cette fois elle resta, et n'éloigna même pas sa chaise de cette table étroite qui ne mettait entre son visage et celui du compagnon menuisier qu'une courte distance et entre leurs genoux, peut-être, qu'un intervalle plus court encore. Pierre se garda bien d'approcher tout à fait son siége de la table. Il se sentait calme et maître de lui-même; mais il lui semblait que, s'il eût effleuré seulement la robe d'Yseult, la terre se fût dérobée sous lui, et qu'il serait retombé dans l'empire des songes.

— Pierre, reprit le comte avec un ton d'autorité paternelle, il faut m'ouvrir votre cœur. Ma fille vous a rencontré ce matin dans le parc, accablé, désespéré, hors de vous-même. Elle vous a abordé, elle vous a interrogé, elle a bien agi. Elle vous a fait, en mon nom, des offres de service, des promesses d'amitié; elle a parlé selon mon cœur. Vous avez rejeté ces offres avec une fierté qui vous rend encore plus estimable à mes yeux, et qui me fait un devoir de vous servir malgré vous. Prenez donc garde d'être injuste, Pierre! Je sais d'avance tout ce que votre vieux républicain de père a pu vous dire pour vous mettre en garde contre moi. J'estime infiniment votre père, et ne veux pas blesser ses préjugés; mais il y a cette différence entre lui et moi, qu'il est l'homme du passé, que moi, son aîné, je suis pourtant l'homme du présent. Je me flatte de mieux comprendre l'égalité que lui; et si vous refusez de me confier le secret de votre peine, je croirai comprendre la fraternité humaine mieux que vous aussi.

Il eût été bien difficile au jeune ouvrier de refuser sa confiance et son admiration à un pareil langage. Il se sentit tout pénétré de reconnaissance et de sympathie. Pendant que le comte lui parlait, Yseult avait avancé une tasse de vieux sèvres jusque sous la main de l'ouvrier, et le comte lui avait versé du café avec tant de naturel et de bonhomie, que Pierre comprit que le meilleur goût possible, en cette circonstance, était d'accepter comme on lui offrait, sans hésiter et sans faire de phrases. Mais il se troubla lorsque Yseult se leva à demi pour lui présenter du sucre. Il n'eut que la force de la regarder, et l'expression de sensibilité affectueuse qu'il rencontra sur sa physionomie lui fit un bien mêle d'un certain mal. Il rougit comme un enfant, et se mit à déjeuner sans trop savoir ce qu'il faisait. Il acceptait et avalait tout ce qu'elle lui offrait, n'osant rien lui refuser, et ne craignant rien tant que d'échanger quelque parole avec elle dans ce moment-là. Cependant, à mesure qu'il mangeait (et il en avait grand besoin, car il était à jeun), il sentait revenir sa présence d'esprit. Le moka, qui était fort savoureux, et dont il n'avait point l'habitude, communiqua spontanément à son cerveau une chaleur souveraine. Il sentit sa langue se délier, son sang circuler librement, ses idées s'éclaircir, et la crainte du ridicule céder à des considérations plus sérieuses.

— Vous voulez que je parle? dit-il au comte, après avoir répondu négativement à toutes les suppositions que celui-ci faisait sur la cause de son chagrin. Eh bien! je parlerai. Ce sera sans doute un discours bien inutile, et je crois que ce beau chien que voici, et dont l'embonpoint et la propreté feraient envie à bien des hommes, serait le premier à le mépriser s'il pouvait l'entendre.

— Mais nous ne sommes pas des chiens, répliqua en riant le vieux comte : j'espère que nous comprendrons, et nous nous garderons bien d'être méprisants

dans la crainte d'être méprisés à notre tour. Allons, jeune orgueilleux, dites votre pensée.

Alors Pierre se mit à raconter naïvement toutes les idées qui lui étaient venues dans le parc, depuis l'aube jusqu'au soleil levant. Il le fit sans emphase, mais sans embarras et sans fausse honte. Il ne craignit pas de dire au comte tout ce qu'il trouvait d'illégitime dans le fait de sa richesse; car, en même temps, il lui dit tout ce qu'il trouvait de sacré dans ses droits au bonheur. Il lui posa tout le problème social qui s'agitait en lui, avec une clarté et même avec une éloquence qui révélèrent au comte un homme peu ordinaire, et qui le forcèrent de regarder de temps en temps sa fille avec une expression d'étonnement et d'admiration qu'elle partageait bien visiblement. J'ignore si Pierre s'aperçut de ce dernier point: je pense qu'il ne voulut pas regarder Yseult, dans la crainte qu'un air de doute et de pitié ne lui ôtât la force de tout dire. Je pense aussi que s'il l'eût regardée, et qu'il l'eût vue sourire d'adhésion, avec des yeux humides de sympathie, il eût perdu la tête, ou tout au moins le fil de son discours.

Quand il eut dit tout l'effroi et toute la douleur que ses réflexions lui avaient causé, et l'abîme de doute et de désespoir où elles l'avaient conduit, il confessa qu'il avait senti en lui, à ce moment de détresse, l'horreur de la vie et le besoin de fuir vers un monde meilleur. Il avoua qu'il avait eu des pensées de suicide, et que le sentiment du devoir filial avait pu seul le rattacher à une existence qui ne lui apparaissait plus que comme une épreuve accablante dans un lieu de tortures et d'iniquités.

Lorsqu'il prononça ces derniers mots d'une voix émue et le visage couvert de pâleur, Yseult se leva brusquement et fit quelques tours d'allée, feignant de chercher quelque chose. Mais, lorsqu'elle revint à sa place, ses traits étaient fatigués et son regard brillant: peut-être avait-elle pleuré.

Rien n'égalait la surprise du comte de Villepreux. Il regardait avec des yeux perçants la figure inspirée du jeune prolétaire, et se demandait où cet homme, habitué à manier un rabot, avait pu découvrir et développer le germe d'idées si vastes et de préoccupations si élevées.

— Savez-vous, maître Pierre, lui dit-il, lorsqu'il l'eut écouté jusqu'au bout avec la plus grande attention, que vous feriez un grand orateur, et peut-être un grand écrivain? Vous parlez comme un apôtre, et vous raisonnez comme un philosophe!

Quoique cette remarque lui parût frivole à propos d'une discussion si sérieuse, Pierre fut flatté malgré lui d'être loué ainsi devant Yseult.

— Je ne sais ni parler ni écrire, répondit-il en rougissant; et n'ayant que des problèmes à poser, je serais un méchant prédicateur, à moins que vous ne voulussiez, monsieur le comte, me dicter mes conclusions et me poser mes articles de foi.

— Palsambleu! s'écria le comte en frappant sur la table avec sa tabatière et en regardant sa fille, comme il parle de cela! Il remue le ciel et la terre de fond en comble, il fouille plus avant dans les mystères de la vie humaine que tous les sages de l'antiquité, et il veut que je sache les secrets du Père éternel! Mais me prenez-vous donc pour le diable, ou pour le pape? Et croyez-vous qu'il ne faille pas la sagesse de deux mille ans à venir, ajoutée à toute la sagesse du passé, pour répondre à votre proposition? Les plus grands esprits du siècle présent n'auront autre chose à vous dire que ceci : De quoi diable vous inquiétez-vous là? Tâchez d'être riche, et de vous habituer à voir autour de vous des pauvres; ou bien : Mon cher ami, vous êtes fou, il faut vous soigner. Oui, sur ma parole, mon pauvre maître Pierre; de cent mille systèmes, tous plus beaux et plus impossibles les uns que les autres que l'on pourra vous présenter, il n'y en a pas un seul qui vaille celui que j'ai mis à mon usage particulier.

— Et quel est-il donc, monsieur? repartit Pierre avec vivacité; car c'est là ce que je vous demande.

— Admirer ce que vous dites, et supporter ce qui se fait ici-bas.

— Est-ce là tout? s'écria Pierre en se levant d'un air exalté. En vérité, ce n'était pas la peine de m'interroger, si vous n'aviez rien de mieux à me répondre. Ah! je vous le disais, mademoiselle, ajouta-t-il, en regardant Yseult sans aucun ressentiment de trouble amoureux, absorbé qu'il était dans de plus hautes pensées; je vous le disais bien, que votre père ne pouvait rien pour moi!

— Est-ce que la résignation n'est pas le résultat de l'expérience et le dernier terme de la sagesse? répondit Yseult avec effort.

— La résignation pour soi-même est une vertu qu'il faut avoir, et qui n'est pas bien difficile quand on se respecte un peu, répondit Pierre. Quant à moi, je déclare que ma pauvreté et mon obscurité ne me pèsent pas encore, et que je serais bien plus malheureux, bien plus troublé dans mon sentiment de la justice, si j'étais né riche comme vous, mademoiselle. Mais se résigner au malheur d'autrui, mais supporter le joug qui pèse sur des têtes innocentes, mais regarder tranquillement le train du monde sans essayer de découvrir une autre vérité, un autre ordre, une autre morale! oh! c'est impossible, impossible! Il y a là de quoi ne jamais dormir, ne jamais se distraire, ne jamais connaître un instant de bonheur; il y a de quoi perdre le courage, la raison ou la vie!

— Eh bien, mon père!... s'écria Yseult en levant vers le comte des yeux humides, ardents d'espoir et d'impatience.

Elle attendit en vain une réponse qui sanctionnât, par la maturité du jugement, l'enthousiasme évangé-

lique du jeune ouvrier. Le comte sourit, leva les yeux au ciel, et attira sa fille contre son cœur, tandis qu'il tendait son autre main à Pierre.

— Jeunes âmes généreuses, leur dit-il après un instant de silence, vous ferez encore bien des rêves de ce genre, avant de reconnaître que ce sont d'immenses paradoxes et de sublimes problèmes sans solution possible en ce bas monde. Je ne vous souhaite pas de sitôt le découragement et le dégoût qui sont le partage de la sagesse en cheveux blancs. Faites des vœux, faites des systèmes, faites-en tant que vous voudrez, et renoncez à y croire le plus tard que vous pourrez. Maître Pierre, ajouta-t-il en se levant et en soulevant son bonnet de velours noir devant le jeune homme stupéfait, ma vieille tête s'incline devant vous. Je vous estime, vous admire, et vous aime. Venez souvent causer avec moi. Votre vertu me rajeunira un peu, et peut-être, après bien des rêveries, la montagne qui pèse sur notre idéal sera-t-elle allégée de tout le poids d'un grain de sable.

En parlant ainsi, il passa son bras sous celui de sa fille, et s'éloigna, emportant ses brochures, ses lunettes, et ses gazettes, avec la tranquillité d'un homme habitué à jouer avec les plus grandes idées et les sentiments les plus sacrés.

Pierre resta accablé d'abord; puis une ironie, mêlée d'indignation et de pitié, s'empara de lui. Il se trouva bien ridicule d'avoir laissé profaner le secret de ses plus hautes pensées par le souffle glacé de ce vieillard blanchi dans les défections. Il eut peine à ne pas l'accabler intérieurement du plus profond mépris.

Eh quoi! se disait-il, connaître ces choses, n'avoir ni le moyen ni le désir d'en repousser la vérité, et les garder en soi comme un trésor inutile, dont on ne comprend ni la valeur ni l'usage? Être grand seigneur, riche et puissant, avoir vieilli au milieu des luttes sociales, avoir traversé la république et les cours, et pourtant n'avoir pas une croyance arrêtée, pas un sentiment victorieux, pas une volonté efficace, pas même une espérance généreuse! Et toucher au terme de la vie sans savoir exprimer autre chose qu'un stérile regret, une sympathie dérisoire, un découragement hypocrite!... Si c'est là un des plus spirituels et des plus instruits de sa caste, que sont donc les autres, et que peut-on espérer de cadavres parés des plus beaux insignes de la vie : le pouvoir et la renommée!

Dans sa sainte colère, Pierre s'emporta secrètement jusqu'à l'injustice. Il ne pouvait pas se rendre bien compte de l'effet d'une première éducation et des préjugés sucés avec le lait. Rien n'est plus difficile que de se placer à un point de vue tout à fait différent de celui d'où l'on regarde. Si Pierre eût connu la société, non telle qu'elle doit être, mais telle qu'elle est, il eût, malgré l'impétuosité de son vertueux élan, conservé quelque respect et beaucoup d'affection pour ce vieillard, supérieur à la plupart de ses pareils, et remarquable entre tous les hommes par la bonté de ses instincts et la naïveté de ses premières impressions. Mais il avait été amené vers lui par les promesses d'Yseult, et un instant, à se voir écouté avec tant d'intérêt, il avait compté sur une solution conforme à ses vœux. Sa douleur était grande de se voir loué et plaint à la fois comme un apôtre et comme un fou.

Une seule chose lui donna la force de retourner au travail, c'est-à-dire de reprendre patiemment le joug de la vie : ce fut le souvenir de l'expression qu'avait Yseult en le quittant. Il lui sembla que la surprise, le désappointement, la consternation qu'il avait éprouvés en cet instant, remplissaient l'âme de la noble fille comme la sienne. Il avait éprouvé, en rencontrant son dernier regard, quelque chose de solennel comme un engagement éternel, ou comme un éternel adieu. Son âme, en se reportant à cette mystérieuse commotion, se sentait abreuvée de joie et de douleur en même temps. Il reconnaissait, à cette heure, qu'il aimait passionnément, et il ignorait si les tressaillements de son âme étaient de désespoir ou de bonheur.

CHAPITRE XXV.

Au moment où Pierre reprenait le chemin de son atelier, le vieux valet de chambre du comte le rappela pour le prier de réparer la table sur laquelle son maître venait de déjeuner. C'était un joli petit meuble en marqueterie, avec une tablette pour manger, une coulisse pour écrire, et un tiroir au-dessous. Pierre revint se mettre philosophiquement à l'ouvrage, et, le valet de chambre l'aidant, ils renversèrent la table pour examiner la cassure. Ils vidèrent le tiroir; le valet recueillit dans une corbeille un paquet de journaux et de vieux papiers, et Pierre prit la table sur son épaule pour l'emporter à l'atelier.

Quand il eut fini de la raccommoder, il secoua le tiroir pour le nettoyer avant de le remettre; et alors il aperçut une carte engagée dans une fente et sortant à demi. Il l'en tira tout à fait, et, au moment de la jeter comme une chose inutile, il fut frappé de sa forme bizarre. Ce n'était qu'une moitié de carte, mais elle était taillée en biseau à plusieurs reprises, d'une manière qui paraissait systématique. Pierre, qui savait le comte fort versé dans la géométrie, chercha s'il n'y avait pas là quelque problème de cette science; mais il ne put y rien trouver de semblable, et mit la carte dans sa poche, pensant que peut-être Yseult, dans un moment de rêverie, l'avait découpée au hasard. Qui peut savoir, se demandait-il, quelles pensées

l'ont agitée secrètement lorsqu'elle s'est abandonnée à cette préoccupation ? Et comme après tout rien ne se fait au hasard, la forme de cette découpure renferme peut-être d'une manière symbolique tous les secrets de son âme.

Achille Lefort lui avait annoncé la veille qu'il passerait quelques jours à Villepreux, ayant d'anciens comptes à régler avec l'économe, relativement à la cave du château. Pierre et lui s'étaient donné rendez-vous dans le parc pour le soir. Il faisait encore jour lorsque Pierre se rendit à l'endroit convenu, et, en l'attendant, se mit à considérer sa carte avec attention. C'est alors que des idées confuses lui revinrent à la mémoire. Il avait suivi avec intérêt, dans les journaux de l'année précédente, la procédure des sergents de La Rochelle. Il avait lu les réquisitoires fanatiques ou emphatiquement éloquents du procureur général Bellart et de l'avocat général Marchangy. La révélation des nombreux détails relatifs aux secrets de la charbonnerie l'avait frappé. Voyant venir à lui Achille Lefort, il eut l'inspiration soudaine de lui présenter cette carte, en lui disant avec assurance : Connaissez-vous cela ?

— Quoi ! que vois-je ? s'écria le commis voyageur; nous étions *cousins*, et vous me l'aviez caché ? Eh bien! vous vous êtes admirablement moqué de moi! Mais qui eût pu deviner cela ? Vous me tâtiez donc ? Vous étiez donc chargé de me surveiller, de me sonder ? Avait-on des doutes sur mon compte ? Vraiment, je crois faire un rêve ! Parlez donc, répondez-moi !

— Si nous ne sommes pas cousins, nous sommes en chemin de le devenir, répondit Pierre, qui, en voyant la stupéfaction naïve d'Achille, avait bien de la peine à s'empêcher de rire. C'est le comte de Villepreux qui m'a confié ce signe, afin que je puisse m'entendre plus vite avec vous !

— Mais si vous n'êtes pas initié, reprit Achille de plus en plus étonné, ceci est contraire à toutes les règles.

— Apparemment, poursuivit Pierre, qu'il a le droit d'agir ainsi.

— Mais point du tout ! s'écria l'autre. Il a beau être affilié à la vente suprême, il ne lui est pas permis de confier ainsi nos signes et nos secrets. Je vois bien que le vieux poltron jette le manche après la cognée, ou que la peur lui trouble la cervelle au point de ne plus savoir ce qu'il fait! Je devais m'attendre à quelque chose comme cela, après tout ce qu'il m'a dit hier. La nouvelle du Trocadéro l'a démonté tout à fait; il croit que tout est perdu. Il avait déjà assez de souci au commencement de la guerre. Il n'est venu se réfugier dans son vieux donjon que pour se tenir à l'écart des événements, et maintenant il voudrait se cacher avec ses chats-huants dans les fentes de ses murs armoriés ! Voilà les hommes ! Quand ils ont eu un moment de courage, ils ont un redoublement de lâcheté tout aussitôt. Ma foi, je ne comprends pas la folie d'un comité directeur qui espère tirer quelque chose de ces vieux nobles ! Comme s'ils pouvaient oublier la Terreur, et comme s'ils pouvaient faire autre chose que de gâter nos plans et déjouer nos manœuvres ! Pardon, maître Pierre, je ne dis pas cela par méfiance de vous. Je vous sais aussi loyal, aussi discret que le meilleur d'entre nous. Mais enfin il n'est permis à aucun de nous de se jouer de ses promesses et de nos secrets.

— Rassurez-vous, et apaisez-vous, M. Lefort, répondit Pierre. Personne ne m'a donné cette carte. Je l'ai trouvée au fond d'un tiroir; et si quelqu'un m'a révélé les secrets de l'association, c'est vous, qui venez de m'en dire beaucoup plus long que je n'en demandais.

— Ah çà ! vous vous jouez donc de moi ? dit Achille avec des yeux brillants de dépit et un ton qui semblait vouloir le prendre un peu plus haut que de coutume.

— Tout doux, mon maître, répondit Pierre. Reprenez cette carte : elle ne peut me servir à rien, et vos secrets ne me paraissent pas très-compromis par la découverte de cette babiole. Amusez-vous de ces choses ; je n'ai pas le droit de m'en moquer, moi qui suis lié par des puérilités du même genre à une société plus secrète, plus vaste, plus solide et plus croyante que la vôtre.

— Vous semblez me donner des leçons, maître Pierre, reprit Achille tout à fait fâché. Quelque estime que j'aie pour vous, je ne vous reconnais pas ce droit. Si vous étiez ignorant et grossier comme la plupart de vos pareils, je pourrais me placer, par le silence de la pitié, au-dessus de vos mauvaises plaisantèries. Mais du moment que je vous regarde comme mon égal par l'éducation et le raisonnement, je vous déclare que je ne serai pas plus patient avec vous que je ne le serais avec un de mes camarades.

— M. Lefort, répondit Pierre avec le plus grand calme, je vous remercie des expressions flatteuses dont vous accompagnez vos menaces; mais j'y vois percer l'orgueil de l'homme qui met son gant avant de donner un soufflet. Allons, je serai plus fier que vous, je vous tendrai la main en vous déclarant que je regrette de vous avoir blessé.

— Pierre, dit Achille en pressant affectueusement la main de l'ouvrier, je sens que je vous aime; mais faites, je vous en prie, que cette amitié ne soit jamais brisée par l'orgueil de l'un de nous.

— Je vous adresse la même prière, dit Pierre en souriant.

— Mon rôle est plus difficile que le vôtre, reprit Achille. Vous êtes le peuple, mon ami, c'est-à-dire l'aristocrate, le souverain, que nous autres conspirateurs du tiers état nous venons implorer pour la cause de la justice et de la vérité. Vous nous traitez

en subalternes; vous nous questionnez avec hauteur, avec méfiance; vous nous demandez si nous sommes des fous ou des intrigants; vous nous faites subir mille affronts, convenez de cela! Et quand nous ne poussons pas l'esprit de propagande jusqu'à l'humilité chrétienne, quand notre sang tressaille dans nos veines, et que nous prétendons être traités par vous comme vos égaux, vous nous dites que nous n'étions pas sincères, que nous portons au dedans de nous la haine et l'orgueil, en un mot que nous sommes des imposteurs et des lâches qui descendons à vous implorer pour vous exploiter. Le gouvernement a adopté ce système de calomnies pour nous déconsidérer auprès de vous, pour détacher le peuple de ses vrais, de ses seuls amis; et vous vous jetez ainsi dans le piége absolutiste. Ce n'est ni généreux ni sage.

— Vous dites là d'excellentes vérités au point de vue où vous êtes, reprit Pierre. Mais il y a beaucoup à répondre pour nous justifier. Même en ce qui vous concerne, vous autres hommes sincères, je pourrais vous objecter que vous n'avez pas reçu du ciel la mission de nous agiter et de nous soulever, vous qui n'avez jamais réfléchi sérieusement à notre condition, et qui, tout en la plaignant, ne savez nullement le moyen de la changer. Je pourrais vous dire encore que vous contractez, dans le métier que vous faites (car c'est un métier, passez-moi l'expression), des habitudes tout aussi jésuitiques, dans leur genre, que celles que vous attribuez à un gouvernement corrupteur. Vous nous faites légèrement des promesses que vous savez bien ne pouvoir pas tenir; puis vous nous observez , vous pénétrez en nous, vous vous instruisez de nos faiblesses, de nos erreurs, de nos vices; et quand vous avez supporté quelque temps ce rude contact avec le peuple, comme l'esprit de charité et d'enseignement n'est pas réellement en vous, comme vous êtes tourmentés d'idées purement politiques et nullement morales, vous vous dégoûtez et vous retirez de nous en disant : « J'ai vu le peuple, il est féroce, il est abruti, il en a pour des siècles avant d'être propre à se gouverner lui-même. Prenons garde au peuple, mes amis, n'allons pas trop vite. Le peuple est derrière nous, prêt à nous déborder. Malheur à nous, si nous lâchons la bête enragée... »

—Nous ne disons pas cela! s'écria Achille.

— Vous le dites; vous ne pouvez pas vous empêcher de l'écrire et de le publier; vos journaux sont pleins des protestations de vos avocats et de vos orateurs qui nous renient et nous méprisent. Croyez-vous donc que nous ne les lisions pas, vos journaux? « Le peuple, dites-vous, ce n'est pas cette vile populace qui hurle dans les attroupements, qui demande le sang et le pillage, qui mendie, un bâton à la main, prête à arracher la vie à quiconque ne livre pas sa bourse. Le peuple, c'est la partie saine de la population, qui gagne honnêtement sa vie, qui respecte les droits acquis, cherchant à mériter les mêmes droits, non par la violence et l'anarchie, mais par la persévérance au travail, l'aptitude à s'instruire et le respect aux lois du pays. » Voilà comme vous définissez le peuple, et comme vous endossez sa livrée des dimanches pour vous présenter devant les tribunaux, devant les chambres, et devant tous ceux qui ont le moyen de s'abonner à vos feuilles. Mais l'habit grossier que porte le travailleur dans la semaine, mais ses plaies horribles, ses maladies honteuses et sa vermine, mais ses indignations profondes quand la misère le réduit aux abois, mais ses trop justes menaces quand il se voit oublié et foulé, mais ses délires affreux lorsque le regret de la veille et l'effroi du lendemain le forcent à *boire*, comme a dit un de vos poëtes, *l'oubli des douleurs* (1), mais tout ce qu'il y a de rage, de désordre et d'oubli de soi-même dans le fait de la misère, vous vous en lavez les mains; vous ne connaissez pas cela; vous rougiriez de le justifier; vous dites : « Ceux-là sont nos ennemis aussi; ils sont l'épouvante et l'opprobre de la société.» Et pourtant, ceux-là aussi, c'est le peuple! Effacez ses souillures, remédiez à ses maux; et vous verrez bien que ce vil troupeau est sorti des entrailles de Dieu tout aussi bien que vous. C'est en vain que vous voulez faire des distinctions et des catégories; il n'y a pas deux peuples, il n'y en a qu'un. Celui qui travaille dans vos maisons, souriant, tranquille, et bien vêtu, est le même qui rugit à vos portes, irrité, sombre, et couvert de baillons. La seule différence, c'est que vous avez donné de l'ouvrage et du pain aux uns, et que vous n'avez rien trouvé à faire pour les autres. Pourquoi, par exemple, vous, M. Lefort, me mettez-vous sans cesse, dans vos éloges, en dehors de la famille? Vous croyez m'honorer? Nullement, je ne veux point de cela. Le dernier des mendiants est mon pareil à moi. Je ne rougis point de lui, comme beaucoup d'entre nous à qui vous avez soufflé, avec vos habitudes de bien-être, votre ingratitude et votre vanité. Non, non! ce misérable n'est pas d'une caste inférieure à la mienne; il est mon frère, et son abjection me fait rougir de l'aisance où je vis. Sachez bien cela, M. Lefort : tant qu'il y aura des êtres humains couverts de la lèpre de la misère, je dirai que vous n'avez rien fait de bon avec vos conspirations, vos chartes bourgeoises, et vos changements de cocarde.

— Mon cher Huguenin, dit Achille avec émotion, vous avez de grands sentiments; mais vous êtes trop pressé de nous accuser. Croyez-vous qu'il soit si facile d'être médecin de l'humanité morale, et de trouver, sans hésiter et sans faillir, le remède à tant de maux?

— Est-ce donc chercher le remède que de détourner les yeux avec horreur et de se boucher le nez, en disant qu'il n'y a que corruption et infection dans

(1) M. de Senancour, *Oberman*.

l'infirmerie? Que penseriez-vous d'un carabin qui ne pourrait voir sans s'évanouir de dégoût un membre gangrené? Serait-ce là du dévouement? serait-ce seulement l'amour de la science? serait-ce l'indice d'une vocation réelle? Eh bien, osez donc descendre dans les léproseries de l'humanité morale, comme vous dites; osez donc sonder de vos mains l'abîme de nos maux, et ne perdez pas le temps à dire que cela est horrible à voir; songez à y porter remède : car je n'ai jamais vu un médecin, si paresseux et si borné qu'il pût être d'ailleurs, abandonner un malade sous le prétexte qu'il était trop dégoûtant pour être guéri.

Maintenant, si je passe des républicains sincères, mais légers, à ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, où trouverai-je des paroles pour les flétrir! J'en ai connu quelques-uns, voyez-vous, quoique je n'aie guère fréquenté d'autre société que celle de l'atelier. Ce médecin avec qui vous m'avez fait souper chez le Vaudois, n'est-ce pas là un homme qui, en cas de révolution, a un personnage puissant, un prince du sang royal peut-être dans sa poche, pour remplacer au plus vite celui qu'on aura culbuté? Et sans aller bien loin, votre député conspirateur, votre affilié à la vente suprême, votre vieux comte de Villepreux, avec qui vous faites, j'en suis sûr, plus de politique que de commerce, ne venez-vous pas de m'en faire un portrait fidèle?

— J'ai peut-être été trop loin; je l'accusais, dans mon emportement, d'une faute qu'il n'a pas commise...

— N'essayez pas de le réhabiliter dans mon estime. J'ai causé avec lui pendant une heure aujourd'hui. J'ai vu le fond de sa conscience. Il y a pied partout, je vous assure, pour quiconque aime à suivre sans fatigue et sans danger le courant de la fortune.

Ici Pierre raconta son entrevue avec le comte, sans dire toutefois quelle circonstance romanesque avait provoqué ce rapprochement. Son récit fit beaucoup réfléchir le bon Achille. Il se demandait ce qu'il eût pu répondre à la question que l'artisan avait adressée au vieux riche, et cependant il ne pouvait rien objecter contre le droit qu'avait l'artisan de poser ainsi le problème de la propriété.

— Il est certain, dit-il, que c'est une question bien grave, et qui demandera aux hommes du temps et du génie.

— Et du cœur, reprit Pierre; car avec l'intelligence seule vous ne trouverez jamais rien.

— Et sans elle, pourtant, à quoi sert le dévouement? Ne faut-il pas que les hommes supérieurs à la masse par la science et la méditation viennent au secours du peuple pour l'éclairer sur ses véritables intérêts?

— Ne vous servez pas de ce mot-là, M. Achille. Nos véritables intérêts, grand Dieu! nous savons bien ce que cela veut dire dans les idées de vos futurs législateurs!

— Mais enfin, Pierre, vous ne vous méfiez pas de moi?

— Non, certes; mais je ne crois pas en vous, car vous n'en savez pas plus long que moi qui ne sais rien.

— Ayons donc recours et confiance aux hommes supérieurs.

— Où sont-ils? Qu'ont-ils fait? Qu'ont-ils enseigné? Quoi! vous les avez entendus, vous agissez sous leurs ordres, vous travaillez à leur profit, et vous ne savez rien, et vous n'avez rien à me dire de leur part? Ils ont un secret, et ils ne le confient pas à leurs adeptes? et ils ne le laissent pas seulement entrevoir au peuple? Ce sont donc les brahmes de l'Inde!

— Vous avez une logique cruelle et décourageante, maître Pierre. Que faut-il donc faire, si personne ne sait ce qu'il fait et ce qu'il dit? Faut-il se croiser les bras et attendre que le peuple se délivre lui-même? Croyez-vous qu'il y parvienne sans conseils, sans guides, sans règle?

— Il y parviendra pourtant, et il aura tout cela. Sa règle, il la fera lui-même; ses guides, il les tirera de son propre sein; ses conseils, il les puisera dans l'esprit de Dieu qui descendra sur lui. Il faut bien un peu compter sur la Providence.

— Ainsi vous repousseriez toute espèce de lumière venant des chefs du libéralisme? Parce qu'un homme aura de la célébrité, des talents, et de l'influence sur les classes moyennes, le peuple se méfiera de lui?

— Le jour où un tel homme viendra nous dire : On vante mon mérite! on admire mon savoir, on plie sous ma puissance; mais écoutez bien, mes enfants : ma science, ma force ou mon génie ne me constituent aucun droit qui vous soit nuisible. Je reconnais donc que le plus simple d'entre vous a droit, tout aussi bien que moi et les miens, au bien-être, à la liberté, à l'instruction; que le plus faible parmi vous a droit de réprimer ma force, si j'en abuse, et le plus obscur de repousser mon avis, s'il est immoral; enfin que je dois faire preuve de vertu et de charité pour être, à mes propres yeux comme aux vôtres, grand savant, grand souverain, ou grand poëte;... oh! que ceux qu'on appelle *grands hommes* viennent nous dire cela! nous nous jetterons dans leur sein comme dans le sein de Dieu; car Dieu ne crée pas par la science et par la force seulement, il crée aussi par l'amour. Mais tant que, méprisant la grossièreté de notre entendement, ils nous parqueront comme des bêtes dans un clos où il n'y a pas même de l'herbe à brouter, où nous ne pouvons tenir tous sans nous écraser et nous étouffer les uns les autres, et dont pourtant nous ne pouvons pas sortir, parce

qu'on a mis partout des soldats pour garantir de nos mains les beaux fruits de la terre, nous leur dirons : Taisez-vous et laissez-nous sortir de là comme nous pourrons. Vos conseils sont des trahisons, et vos triomphes sont des outrages. Ne marchez pas sur nos chaînes d'un air superbe ; ne vous promenez pas dans nos rangs consternés, avec des paroles de fausse pitié à la bouche. Nous ne voulons rien faire pour vous, pas même vous saluer ; car vous qui nous saluez bien bas quand vous avez peur ou besoin de nous, vous savez bien que vous n'avez pas dans le cœur la moindre envie de remettre dans nos mains vos trésors, votre puissance et votre gloire. Voilà ce que nous dirons à vos hommes d'intelligence !

— Mais tout ce que vous mettez dans la bouche de l'homme qui demande au peuple sa force et son illustration, je le sens dans mon cœur. Si j'ai de tels sentiments, moi, serviteur obscur de la cause, pourquoi ne voulez-vous pas que de nobles intelligences les aient au plus haut degré ?

— Parce que, jusqu'à présent, cela ne s'est pas montré ; parce que j'ai lu tout ce que j'ai pu lire, et que je n'ai pas seulement aperçu ce que je cherchais ; parce que j'ai trouvé orgueilleuses, cruelles, et antihumaines, toutes les solutions données par vos grands esprits passés et présents.

— C'est qu'aussi vous êtes trop dans l'idéal ; vous en demandez plus aux hommes qu'ils ne peuvent faire. Vous voudriez des chefs et des conseils qui résumassent en eux l'audace de Napoléon et l'humilité de Jésus-Christ. C'est un peu trop exiger de la nature humaine en un jour ; et d'ailleurs si un tel homme venait, il ne serait pas compris. Vous raisonnez, vous, et le peuple ne raisonne pas.

— Le peuple raisonne mieux que vous ne pensez ; et la preuve, c'est que vous ne pouvez pas réussir à l'agiter. Il sent que son heure n'est pas venue. Il aime mieux supporter ses maux quelques jours de plus, que de soulever son flanc meurtri pour se meurtrir de l'autre côté en changeant de posture. Il attend que la voûte s'élève et qu'il puisse se tenir debout. Et savez-vous de quoi est faite cette voûte ? De bourgeois d'abord, et de nobles par-dessus. Bourgeois, secouez vos nobles, s'ils pèsent trop sur vous ; c'est votre affaire. Nous vous aiderons, s'il nous est prouvé quelque jour que cela nous soulage. Mais si vous pesez autant qu'eux, gare à vous, nous vous secouerons à notre tour.

— Mais que ferez-vous donc jusque-là ?

— Ce que vous nous conseillez. Nous travaillerons de toutes nos forces pour ne pas mourir de faim, et nous trouverons encore moyen de nous secourir les uns les autres. Nous conserverons entre ouvriers notre compagnonnage, malgré ses abus et ses excès, parce que son principe est plus beau que celui de votre charbonnerie. Il tend à rétablir l'égalité parmi nous, tandis que le vôtre tend à maintenir l'inégalité sur la terre.

CHAPITRE XXVI.

Ce jour-là la marquise n'avait pas dîné au château. Elle avait été rendre visite à une de ses parentes, établie dans une petite ville des environs. Elle était partie le matin dans une légère calèche découverte traînée par un seul cheval, et accompagnée d'un seul domestique qui menait la voiture. Elle avait pris, à dessein, ou plutôt d'après le conseil d'Yseult, le plus modeste équipage du château, afin de ne pas écraser l'amour-propre de sa parente qui n'était pas riche. Cette précaution n'avait pas empêché tous les petits bourgeois de la ville de se mettre aux portes et aux fenêtres pour la voir passer, tout en se disant les uns aux autres avec aigreur : Voyez donc cette marquise avec *son* carrosse et *son* cocher ! C'est pourtant la fille au père Clicot le teinturier !

Joséphine fut retenue à dîner par sa cousine, et ne put reprendre le chemin de Villepreux que vers la chute du jour. Elle remarqua avec une certaine inquiétude, en montant en voiture, que Wolf, le cocher, avait la voix haute et le teint fort animé. Cette inquiétude augmenta lorsqu'elle le vit descendre rapidement la rue mal pavée de la ville, frisant les bornes avec cette audace et ce rare bonheur qui accompagnent souvent les gens ivres. Le fait est que Wolf avait *rencontré des amis :* expression consacrée chez les ivrognes pour expliquer et justifier leurs fréquentes mésaventures. Ces braves gens-là ont tant d'amis qu'ils n'en savent pas le compte, et qu'on ne saurait aller nulle part avec eux qu'ils n'en rencontrent quelques-uns.

Au bout de deux cents pas, Wolf, et par suite la calèche et la marquise, avaient déjà échappé par miracle à tant de désastres, qu'il était à craindre que la Providence ne vînt à se lasser. En vain Joséphine lui commandait et le conjurait d'aller plus doucement, il n'en tenait compte, et semblait donner des ailes au tranquille cheval qu'il conduisait. Heureusement peut-être le ciel lui inspira l'idée de remettre une mèche à son fouet, et de s'arrêter, à cet effet, devant la porte d'une petite maison située à la sortie du faubourg et décorée de cette inscription : *Le père Labrique, maréchal ferrant, loge à pied et à cheval, vend son, foin, avoine, etc.*

La nuit tombait toujours, et la peur de Joséphine allait en augmentant. Dès qu'elle vit l'automédon à bas de son siége, occupé à discourir avec les gens de la maison qui lui apportaient en même temps une mèche de fouet et un petit verre d'eau-de-vie, elle résolut de descendre de la voiture et de retourner à la ville demander à sa cousine un homme pour la conduire,

ou l'hospitalité jusqu'au lendemain. Il n'y avait pas à espérer que Wolf, qui avait, comme de juste, la prétention d'être absolument à jeun, consentît à écouter ses plaintes. Elle appela donc quelqu'un pour lui ouvrir la portière. Monsieur, cria-t-elle à tout hasard à un homme qu'elle vit arrêté au milieu du chemin, ayez l'obligeance de m'aider à sortir de ma voiture. Avant qu'elle eût achevé sa phrase, la portière était ouverte, et un cavalier respectueux et empressé lui offrait la main. C'était le Corinthien.

— Vous ici? s'écria la marquise avec plus de joie que de prudence.

— Je vous attendais au passage, répondit Amaury en baissant la voix.

La marquise, troublée, s'arrêta, un pied hors de la voiture, une main dans celle d'Amaury.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit-elle d'une voix tremblante. Comment et pourquoi m'attendiez-vous?

— J'étais venu ici dans la journée pour faire quelques emplettes qui concernent mon état. Je me suis trouvé à dîner dans ce cabaret en même temps que M. Wolf, votre cocher. Je l'ai vu si bien boire que je me suis inquiété de la manière dont il conduirait votre voiture, et j'attendais ici pour voir s'il irait droit, et si vous ne seriez pas en danger de verser.

— Il est dans un état d'ivresse intolérable, répondit la marquise, et si vous aviez la bonté de me reconduire à la ville...

— Et pourquoi pas au château? répondit le Corinthien. Je n'ai jamais conduit une calèche; mais j'ai su conduire une carriole dans l'occasion, et il ne me semble pas que cela soit bien différent.

— Vous n'auriez pas de répugnance à monter sur le siége?

— J'en aurais eu beaucoup dans une autre occasion, répondit le Corinthien en souriant; mais je ne m'en sens aucune dans ce moment-ci.

Joséphine comprit, et se sentit partagée entre l'épouvante de ce qui se passait en elle et l'irrésistible désir d'accepter l'offre d'Amaury; et ce n'était pas la peur seule qui l'y poussait.

— Mais comment faire? dit-elle. Il n'y a qu'une place possible sur le siége, et jamais Wolf ne voudra monter derrière la voiture. Il est plein d'amour-propre, et ne se croit pas gris le moins du monde; il va faire un esclandre. Cet homme me fait une peur affreuse. J'aimerais mieux m'en retourner à pied au château que de me laisser conduire par lui.

— J'aimerais mieux traîner la voiture que de vous laisser faire cinq lieues à pied, répondit le Corinthien.

— Eh bien! nous le laisserons ici, dit Joséphine, dont les joues étaient brûlantes. Sauvons-nous!

— Sauvons-nous, dit le Corinthien. Le voilà qui entre dans le cabaret; nous serons loin avant qu'il ait songé à en sortir.

Il referma précipitamment la portière, s'élança sur le siége, s'empara du fouet et des rênes, et partit comme un trait, sans donner à la marquise le temps de la réflexion.

Où avait-il pris tant d'audace? Eh! que sais-je! Lecteur, il vous est plus aisé de le comprendre qu'à moi de vous l'expliquer. Il y a des natures timides comme Pierre Huguenin, réservées comme Yseult. Il y a aussi des natures spontanées comme la marquise, impétueuses comme le Corinthien. Ensuite, il y a la jeunesse, la beauté qui cherche et attire la beauté, le désir qui nivelle les rangs et se rit de l'usage; il y a aussi l'occasion qui enhardit, et la nuit qui protége.

Le Corinthien descendit la côte certainement avec plus de témérité que Wolf ne l'eût descendue; et pourtant Joséphine n'avait pas peur; et pourtant ce pauvre Wolf n'était pas le plus ivre des trois.

Quand on fut au bas de la côte, il fallut la remonter, et là il était impossible au cheval d'aller au trot. D'ailleurs n'avait-on pas assez d'avance pour laisser respirer cette pauvre bête? Mais la marquise n'était pas encore tranquille. Cet homme ivre pouvait courir après la voiture, réclamer son fouet et son siége dont il était aussi jaloux qu'un roi peut l'être de son trône et de son sceptre, enfin le disputer de vive force à l'usurpateur. La marquise frémissait à l'idée d'une pareille scène, et, dans son inquiétude, il était assez naturel qu'elle s'agitât dans la voiture, qu'elle changeât de place, qu'elle s'assît même sur la banquette de devant pour regarder si quelqu'un n'accourait pas par derrière. Il était naturel aussi que le Corinthien se retournât de temps en temps, et appuyât son coude sur le dossier de devant de la calèche, pour rassurer la marquise et pour répondre à ses fréquentes interrogations. Enfin cette rencontre inattendue, cette brusque détermination, et cette fuite précipitée, étaient bien assez étranges pour qu'on se récriât un peu, et pour qu'on échangeât quelques éclaircissements.

Joséphine, qui n'avait jamais pu se défaire de cette naïveté bourgeoise qu'on appelle inconvenance dans le grand monde, laissa échapper une réflexion qui faisait faire, d'un saut, bien du chemin à la conversation.

— Mais, mon Dieu! s'écria-t-elle, que va-t-on dire de moi dans la ville, quand ce domestique aura crié dans tout le cabaret et dans tout le faubourg que je me suis enfuie sans lui? Et que va-t-on penser au château quand on va me voir arriver seule avec vous?

Pierre Huguenin, en pareille circonstance, eût répondu, avec un peu d'amertume, qu'on ne songerait pas seulement à s'en étonner. Moins fier et en même temps moins modeste, Amaury ne pensa qu'à éloigner les inquiétudes de la marquise.

— Je vous conduirai jusqu'à la porte du château, répondit-il, et là je me sauverai sans qu'on me voie. Vous monterez sur le siége, vous prendrez les rênes,

et vous direz aux domestiques qui viendront ouvrir que Wolf s'est oublié au cabaret, que vous aviez de bonnes raisons pour ne pas vous fier à lui, et que vous avez conduit la voiture vous-même.

— Personne ne le croira. On me sait si peureuse !

— La peur peut donner du courage. Entre deux dangers on choisit le moindre. Voyez, madame, je vous dis des proverbes comme Sancho, pour vous faire rire; mais vous ne riez pas, vous avez toujours peur.

—Vous ne comprenez pas cela, vous, M. Amaury! Les femmes sont si malheureuses, si esclaves, si aisément sacrifiées dans le monde où je vis!

— Malheureuse, esclave, vous? Je croyais que vous étiez toutes des reines.

— Et qui vous le faisait croire?

— Vous êtes toutes si belles, si bien parées! vous avez l'air toujours si animé, si heureux!

— Vraiment, vous me trouvez cet air-là ?

— Je vous ai toujours vu le sourire sur les lèvres, et votre teint est toujours si pur, vos manières si gracieuses... Je vous dis cela, madame la marquise, sans savoir si je m'exprime convenablement, et m'attendant toujours à vous faire rire, comme Sancho parlant à la duchesse.

— Ne me parlez pas ainsi, Amaury; c'est vous qui avez l'air de vous moquer de moi. Vous n'êtes pas Sancho, et je ne suis ni une duchesse, ni une vraie marquise; je suis la fille d'un ouvrier, et je n'ai pas la prétention d'être autre chose.

— Et cependant... Mais vous me défendez d'être Sancho, je ne dois pas dire tout ce qui me passe par la tête.

— Oh! je sais bien ce que vous vouliez dire; j'ai épousé un noble, n'est-ce pas? On me l'a assez reproché, et dans ma classe et dans la sienne. Et je l'ai assez cruellement expié pour que Dieu me le pardonne!

Amaury, qui s'était fait violence pour causer gaiement, se sentit trop ému pour continuer sur ce ton, mais pas assez hardi pour parler sérieusement. Ils tombèrent tous deux dans un profond silence, et ils ne se comprirent que mieux. Qu'avaient-ils à s'apprendre l'un à l'autre? Ils ne s'étaient encore rien dit, et ils savaient pourtant bien qu'ils s'aimaient. Amaury sentait qu'il n'y avait plus entre eux qu'un mot à échanger; mais, là, le courage manquait de part et d'autre.

—Mon Dieu! M. Amaury, dit la marquise qui s'était remise au fond de la voiture, il me semble que nous avons passé le chemin de traverse. Nous devions prendre à gauche. Connaissez-vous le chemin? Et elle se remit sur le devant de la voiture.

— Je l'ai fait ce matin pour la première fois, répondit le Corinthien; mais il me semble que le cheval nous conduira de lui-même, à moins qu'il ne soit dans le même cas que moi.

— Précisément, c'est un cheval qui arrive de Paris; il ne saurait nous tirer d'affaire.

— Je crois qu'il faut aller encore tout droit.

— Non, non, il faut quitter la grande route et entrer dans la lande. Nous avons perdu le chemin; mais nous le retrouverons par là.

Rien n'était plus difficile que de se diriger dans cette lande sur des voies de charrettes tracées dans tous les sens, toutes semblables et n'offrant pour indication au voyageur que quelques accidents dont les gens du pays avaient seuls l'habitude. Quoique Joséphine eût parcouru souvent ces vagues sentiers, elle ne pouvait être assez sûre de son fait pour ne pas prendre certain buisson ou certain poteau pour celui qu'elle croyait reconnaître. En outre, la nuit était tout à fait close; des nuages légers voilaient la faible clarté des étoiles, et insensiblement la brume blanche qui dormait sur les flaques d'eau se répandit sur tous les objets, et ne permit bientôt plus d'en discerner aucun.

Cette marche incertaine dans le brouillard n'était pas sans dangers. La Sologne, cette vaste lande qui s'étend au travers des plus fertiles et des plus riantes contrées de la France centrale, est un désert capricieusement traversé de zones desséchées où fleurissent de magnifiques bruyères, et de zones humides où languissent, parmi les joncs, des eaux sans mouvement et sans couleur. Une végétation grisâtre couvre ses lacs vaseux, plus dangereux que des torrents et des précipices. Nos voyageurs avaient erré longtemps dans ce labyrinthe sans trouver une issue. Le cheval, trompé par des apparenees de chemin tracé, s'engageait dans des impasses au bout desquelles, arrêté par les fondrières, il lui fallait revenir sur ses pas. De temps en temps, une roue s'enfonçait dans un sable délayé qu'il était impossible de prévoir et d'éviter; la voiture penchait alors d'une manière menaçante, et la marquise effrayée pressait de toute sa force le bras du Corinthien en jetant des cris, bientôt suivis de rires qui servaient à cacher la honte. Amaury eût cherché ces accidents, s'il eût pu les apercevoir; mais ils devinrent si fréquents et le danger si réel, qu'il fallut renoncer à aller plus loin. La marquise l'exigeait, car elle commençait à s'épouvanter tout de bon, et son conducteur n'osait plus répondre de ne pas verser dans quelque marécage. Le cheval, harassé de marcher depuis deux heures, tantôt dans les genêts épineux, tantôt dans la glaise jusqu'aux genoux, s'arrêta de lui-même et se mit à brouter.

La marquise disait en riant qu'elle avait faim, ne sachant, je crois, trop que dire.

— J'ai dans mon sac un pain de seigle, dit Amaury; que ne puis-je le métamorphoser en pur froment pour vous l'offrir!

— Du pain de seigle! s'écria Joséphine, oh! quel bonheur! c'est tout ce que j'aime, et j'en suis privée depuis si longtemps! Donnez-m'en, cela me rappellera le beau temps de ma vie où je n'étais pas marquise.

Amaury ouvrit son sac, et en tira le pain de seigle. Joséphine le cassa, et lui en donnant la moitié : J'espère que vous allez manger avec moi, lui dit-elle.

— Je ne m'attendais pas à souper jamais avec vous, madame la marquise, répondit Amaury en recevant avec joie ce pain qu'elle venait de toucher.

— Ne m'appelez donc plus marquise, dit-elle avec une charmante mélancolie. Nous voici dans le désert : ne saurais-je oublier mon esclavage, seulement pendant une heure? Ah! si vous saviez tout ce que cette bruyère me rappelle! mon enfance, mes premiers jeux, ma chère liberté perdue, sacrifiée à seize ans, et pour toujours! J'étais une vraie paysanne dans ce temps-là : je courais pieds nus après les papillons, après les oiseaux. J'étais plus simple que les petites gardeuses de troupeaux dont je faisais ma société; car elles savaient filer et tricoter, et moi je ne savais rien; et quand je me mêlais de surveiller les brebis, je m'oubliais si bien que toujours j'eh perdais quelqu'une. Croiriez-vous qu'à douze ans je ne savais pas lire?

— Je crois bien que je ne le savais pas à quinze, répondit Amaury.

— Mais combien de choses vous avez apprises en peu de temps, vous! Mon oncle dit que vous êtes plus instruit que son fils. A coup sûr vous l'êtes plus que moi. Je vois bien, d'après les bouts de conversation que nous avons eus ensemble à la danse, que vous avez énormément lu.

— Trop peu pour être instruit, assez pour être malheureux.

— Malheureux, vous aussi? Et pourquoi donc?

—N'étiez-vous pas plus heureuse lorsque vous étiez une petite bergère en sabots?

— Mais vous n'avez pas perdu votre liberté, vous?

— Peut-être que si, mon Dieu! mais quand je la retrouverais, à quoi me servirait-elle?

— Comment! le monde est à vous, l'avenir vous rit, mon cher Corinthien; vous avez du génie, vous serez artiste; vous serez riche peut-être, et à coup sûr célèbre.

— Quand tous ces rêves se réaliseraient, en serais-je plus heureux?

— Ah! je le vois, vous avez des *idées sociales*, comme votre ami Pierre. Mon oncle nous disait hier au soir que Pierre avait l'esprit tout rempli de rêves philosophiques. Je ne sais ce que c'est, moi; vous voyez, Amaury, que je n'ai pas tant d'instruction que vous.

— Des idées sociales, moi! des rêves philosophiques! Non vraiment! je ne songe plus à tout cela. Mon cœur me tourmente plus que ma tête.

Il y eut un moment de silence. Ce repas fraternel avait rapproché bien des distances entre eux. En rompant le pain noir de l'ouvrier, la marquise avait communié avec lui, et jamais philtre formé avec les plus savantes préparations n'avait produit un effet plus magique sur deux amants timides. — Je suis sûr que vous avez froid, dit Amaury en sentant frissonner la marquise dont l'épaule effleurait la sienne. — J'ai seulement un peu froid aux pieds, répondit-elle. — Je le crois bien, vous avez des souliers de satin. — Comment savez-vous cela? — Est-ce que vous n'avez pas mis votre pied hors de la voiture pour descendre, quand je vous ai ouvert la portière? — Que faites-vous donc? — J'ôte ma veste pour envelopper vos pieds. Je n'ai pas autre chose. — Mais vous allez vous enrhumer. Je ne souffrirai jamais cela. Avec ce brouillard! Non, non, je ne veux pas!

— Ne me refusez pas cette grâce-là, c'est la seule probablement que je vous demanderai dans toute ma vie, madame la marquise.

—Ah! si vous m'appelez encore ainsi, je n'écoute rien.

—Et comment puis-je vous appeler?

Joséphine ne répondit pas. Le Corinthien avait ôté sa veste, et, pour lui envelopper les pieds, il était descendu du siége, et il était venu à la portière. — Si vous vous mettiez au fond, lui dit-il, vous seriez au moins abritée par la capote de la calèche; vous n'auriez pas ce brouillard sur la tête.

—Et vous, dit Joséphine, vous allez rester comme cela, les épaules exposées au froid, et les pieds dans l'herbe mouillée?

—Je vais remonter sur le siége.

—Je ne pourrai plus causer avec vous, vous serez trop loin.

— Eh bien, je m'asseoirai sur ce marchepied.

—Non, asseyez-vous dans la voiture.

— Et si le cheval nous emmène dans les viviers?

—Accrochez les rênes sur le siége, vous les aurez bientôt dans la main en cas de besoin.

— Au fait, il est occupé! dit Amaury en voyant que l'excellente bête broutait sans songer à mal.

— Il broute la fougère comme je mange le pain de seigle, dit Joséphine en riant; certainement, à lui aussi, cette lande rappelle la jeunesse et la liberté.

Amaury s'assit dans la calèche, vis-à-vis la marquise. C'était le dernier acte de respect qui lui restait à faire. Mais la nuit était si fraîche, et il s'était dépouillé pour lui couvrir les pieds! Elle le fit asseoir auprès d'elle, pour qu'il eût au moins un peu d'abri contre le brouillard. Quelque chose lui disait bien, au fond du cœur, que c'était frapper le dernier coup sur un homme déjà vaincu. Il s'était défendu courageusement pendant deux heures, et certes elle n'avait pas l'idée de le provoquer. Elle comptait que la timidité d'un homme de vingt ans la préserverait

jusqu'au bout, et qu'un amour pur et fraternel suffirait à leur mutuelle joie. Mais il y avait de l'effroi dans son âme à cause du monde où elle vivait, et dans l'âme du Corinthien il y avait du remords à cause de la Savinienne. Or l'amour pur a besoin du calme parfait de la conscience, et ni l'un ni l'autre n'était calme. Un frémissement étrange s'était emparé d'elle comme de lui. Ils essayèrent encore de l'attribuer au froid. Ils tâchaient de rire et de causer ; ils ne trouvaient plus rien à se dire, et le Corinthien était d'une tristesse qui tournait à l'amertume. Ce silence devenait plus gênant et plus effrayant à mesure qu'il se prolongeait, et Joséphine sentait bien qu'il fallait fuir ou succomber.

— Croyez-vous, lui dit-elle avec effroi, que nous ne pourrions pas reprendre notre route?

—Et où est-elle, notre route? dit le Corinthien avec une rage secrète.

La marquise vit qu'il souffrait; elle fut vaincue.

— Au fait, dit-elle, nous ne ferions que nous égarer encore davantage. Il vaut mieux patienter ici jusqu'au jour. Les nuits sont si courtes dans cette saison!

Elle fit sonner sa montre. Il était minuit. Et elle ajouta, pour lui arracher une réponse :

— Il fera jour dans deux heures, n'est-ce pas?

— Le jour viendra bientôt, soyez tranquille, répondit Amaury d'une voix désespérée.

Ce son de voix fit tressaillir Joséphine. Un nouveau silence succéda à ce muet emportement d'Amaury. Le cheval hennissait en signe d'ennui et de detressé. Les grenouilles coassaient dans le marécage.

Tout à coup Amaury vit que Joséphine pleurait. Il se jeta à ses pieds; et deux heures s'écoulèrent dans une ivresse si complète, qu'ils oublièrent tout, et le monde, et les anciennes amours, et l'avenir, et la peur, et le jour qui se levait, et le cheval qui s'était remis en route.

Un cri de terreur échappa à la marquise, lorsqu'elle vit, à la clarté de l'aube, la tête d'un homme s'avancer à la portière. Cette frayeur était bien naturelle, mais elle arracha le Corinthien comme d'un rêve. Et lorsqu'il y pensa depuis, il s'imagina que la marquise aurait eu moitié moins d'effroi et de honte si elle eût été surprise dans les bras d'un gentilhomme.

Quant à lui, il eut aussi un sentiment de confusion devant le témoin de son bonheur. C'était Pierre Huguenin.

—Rassurez-vous, madame la marquise, dit celui-ci en voyant la pâleur effrayante et l'air égaré de Joséphine. Je suis seul, et vous n'avez rien à craindre. Mais il faut vite retourner au château. On vous a attendue fort avant dans la nuit Votre cousine a été si inquiète de vous, qu'elle a envoyé à la ville. On vous cherche peut-être aussi d'un autre côté.

— Écoute, Pierre, dit le Corinthien. Voici ce que tu diras. J'ai passé la nuit à la ville, tu ne m'as pas vu; tu as trouvé madame la marquise seule, égarée, emportée par son cheval, vers minuit...

— Ce serait impossible, on vient de me voir au château, il n'y a pas une demi-heure.

— Mais où sommes-nous donc?

— A un quart de lieue tout au plus du château. Que dirai-je?

— Que Wolf s'est enivré hier soir, c'est la vérité; qu'il a failli verser dix fois en dix minutes; qu'il est descendu dans un cabaret à la sortie de la ville...

— C'est bien, dit Pierre; alors le cheval s'est emporté, et a couru la lande toute la nuit. Maintenant sauve-toi, Amaury; cache-toi dans les genets, et ne rentre que vers midi. Tu as couché à la ville.

Le Corinthien se hâta de descendre et de s'enfoncer dans les buissons. La marquise n'eut pas la force de dire une parole. A demi évanouie au fond de la voiture, elle était dans un état nerveux qui rendit très-vraisemblable l'histoire que Pierre se chargea de raconter.

Il prit le cheval par la bride, et l'aida à sortir des marécages, marchant devant lui, et s'assurant avec le pied de la solidité du terrain qu'il lui faisait traverser. Lorsqu'ils arrivèrent au château, la première personne qu'ils virent accourir fut Yseult, qui ne s'était pas couchée, et qui, de sa fenêtre, explorait tous les chemins depuis le jour.

Pierre lui raconta qu'il avait trouvé la marquise seule dans la voiture, entraînée par le cheval, qui, après avoir couru toute la nuit, revenait au hasard; que, dans le premier moment, elle avait eu la force de lui dire comment cet accident était arrivé; et il fit, à cet égard, le conte arrangé avec le Corinthien. Puis il aida mademoiselle de Villepreux à transporter sa cousine dans son appartement, tandis que les domestiques examinaient le harnois du cheval, que Pierre avait eu soin de déranger et de rompre en plusieurs endroits, pour faire croire à une révolte sérieuse de sa part. Ce pauvre animal fut le seul calomnié de l'aventure. Personne ne soupçonna la vérité. Wolf, qui n'avait rien vu, et qui ne se rappelait pas seulement comment les choses s'étaient passées, ne put se disculper. On l'eût chassé, si la marquise, après avoir eu une attaque de nerfs, n'eût demandé vivement sa grâce. Pierre fut remercié dans les plus beaux termes par le comte de Villepreux. Mais rien ne valait pour lui un mot d'Yseult; et comme il l'attendait toujours, il allait retourner tristement à l'atelier, lorsqu'elle s'approcha de lui, lui tendit la main, et la lui serra, devant tout le monde, avec une franchise d'amitié dont ses traits confirmaient la rayonnante effusion. C'était un autre

bonheur que celui du Corinthien; mais il n'était peut-être pas moindre.

CHAPITRE XXVII.

Les bulletins de la guerre d'Espagne arrivaient chaque jour plus pompeux pour l'armée française officielle, et plus alarmants pour l'armée secrètement organisée du carbonarisme.

La capitulation de Malaga avait suivi de près la victoire du Trocadéro. Riego tenait encore, en attendant que le même roi qui lui avait présenté en tremblant son cigare allumé, l'envoyât sur un âne au supplice. Ballesteros traitait avec le duc d'Angoulême. Le libéralisme allait être écrasé en Espagne; il était fort découragé en France.

Le comte de Villepreux, que l'opposition avait diverti pendant quelques années, commençait à trouver le jeu trop sérieux, et se repentait secrètement de n'avoir pas borné son rôle politique à la lutte parlementaire. Loin de recevoir la visite d'Achille Lefort avec la bienveillance accoutumée, il le brusquait souvent, et tâchait, par ses railleries, de le dégoûter de la propagande. Ce n'était pas chose aisée. Malgré les démonstrations sans réplique de Pierre Huguenin, qu'il oubliait tout aussitôt après les avoir écoutées, Achille n'avait qu'une idée en tête : c'était de former une vente à Villepreux. Il avait cinq ou six affiliés; il lui en fallait encore neuf ou dix pour arriver au chiffre voulu; et il ne désespérait pas, malgré l'effet sinistre des nouvelles télégraphiques, de les trouver bientôt. Il était de ces natures aveuglément dévouées et bravement présomptueuses qui, à force de croire à elles-mêmes, arrivent à ne douter de rien. Plus il voyait la peur éclaircir les rangs autour de lui, plus il se flattait de les remplir de nouveaux champions, mieux trempés pour la résistance. Il s'évertuait donc à recruter à droite et à gauche avec plus de zèle que de sagesse, ne s'apercevant pas trop, le bon jeune homme, qu'il faisait moins de bien à sa cause, par ses déclamations échauffées et son empressement brouillon, qu'il n'en eût fait avec de la prudence et un peu d'adresse.

Achille, comptant qu'un affilié à la vente suprême n'oserait pas l'entraver, avait donc établi son quartier général au château de Villepreux, usant et abusant du prétexte de vendre des vins et de régler des comptes, souffrant avec héroïsme les contradictions mordantes de son hôte qui commençait à le traiter un peu lestement, et devant lequel il n'élevait pas la voix aussi haut qu'il le faisait dans le parc, lorsqu'il déblatérait devant Pierre Huguenin contre les *ganaches de la chambre*.

Malgré l'humeur qu'il lui causait, le comte ménageait pourtant ce *faquin*, qui, dans la province, avait chaudement servi sa popularité; et quand il craignait de l'avoir blessé, il le ramenait par d'adroites flatteries données sous le masque d'une brusquerie paternelle. Le vieux libéralisme adulait la jeunesse de ce temps-là, en attendant que, monté à son tour sur les bancs de la pairie, il l'envoyât dans les prisons expier le crime d'association secrète, chose sainte et sacrée sous la restauration, illégale et abominable sous Louis-Philippe.

Le soir, lorsque les hôtes ordinaires et extraordinaires du château s'étaient retirés, Achille, au retour de ses excursions politiques, venait rendre compte de toute la besogne qu'il avait faite. Il faisait au comte l'honneur de le regarder comme un supérieur, et le comte était obligé d'accepter ce rôle. Yseult n'était point exclue de ces conversations. Outre que son grand-père avait en elle une entière confiance, l'éclat des divers procès faits au carbonarisme, l'avait initiée à tous les mystères de la conspiration permanente. Encore enfant elle avait été lancée dans ces rêves de lutte politique; et, comme tous les jeunes cerveaux, le sien s'y était exalté jusqu'à la bravoure virile, sans perdre cette nuance d'idéal romanesque qui caractérise une grande nature féminine. Je ne saurais vous dire si elle était vraiment, comme on le prétendait, la fille de Napoléon; mais il est certain qu'il y avait quelque chose d'héroïque dans la tournure de son esprit, et une extrême originalité dans l'indépendance de son caractère.

Avec ces dispositions, elle devait pencher vers l'avis d'Achille Lefort, et s'enhardir dans ses espérances à mesure que le danger croissait. Entre le vieux comte et le jeune carbonaro, elle était comme le pur miroir de vérité, où chacun d'eux pouvait regarder les taches ou les erreurs de sa conscience repoussées par le cristal impénétrable. Elle écoutait toujours son aïeul avec respect; mais quand elle le voyait faiblir, elle en cherchait la cause ailleurs que dans un manque de courage, et sa candeur intimidait le vieillard. Quand Achille se laissait emporter par son outrecuidance, elle s'imaginait qu'il avait eu quelque succès extraordinaire dans ses entreprises; et lui, tout honteux de la foi qu'elle avait en lui, rougissait de sentir que cette foi était mal fondée. Le comte eût préféré qu'elle ne fût pas présente à leurs entretiens; mais Achille, sachant bien l'ascendant qu'elle exerçait sur lui, avait soin de les trouver réunis pour s'expliquer, et alors M. de Villepreux n'osait montrer tout son dépit et toute sa répugnance.

Il arriva plusieurs fois qu'on parla de Pierre Huguenin. Achille disait que ce serait une des plus belles conquêtes qu'il pût faire pour sa vente; qu'on aurait de la peine à vaincre ses objections, mais qu'une fois engagé, on trouverait en lui un héros. Yseult disait

qu'elle avait de lui la plus haute opinion, et qu'elle le verrait avec joie entrer en rapports fréquents avec son grand-père, et puiser dans de telles relations l'instruction politique dont une aussi belle intelligence avait soif. Yseult s'imaginait encore que son aïeul portait en lui quelque grande révélation de l'idée sociale qui tourmentait l'artisan philosophe.

— Votre Pierre Huguenin est un fou, leur dit un soir le comte poussé à bout; une tête dérangée, et à mettre dans le même bonnet que le cerveau brûlé de M. Lefort. Il est bon sans doute que les gens du peuple lisent Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu. Je n'en ris pas, entends-tu, ma fille? Je suis sûr que cela produira quelque chose de bon. Mais donnons-leur donc le temps de la digestion, que diable! Ils ont à peine avalé la manne, qu'on leur dit de trouver la terre promise! Il a fallu au peuple de Moïse quarante ans pour cela, quarante ans qui veulent peut-être dire dans le langage biblique quarante siècles, sachez-le bien. Laissez-les donc tranquilles; ils ne demandent que cela. Est-ce qu'ils sont assez avancés pour faire de la politique? C'est à nous de chercher ce qui leur convient, et de leur faire le meilleur sort possible sans les consulter; car ils ne peuvent encore prononcer sur leur propre cause. Ils y seraient juge et partie!

— Ne sommes-nous pas dans le même cas? dit Yseult.

— Mais notre éducation est faite; nous avons des idées de justice appuyées sur une certaine science qu'ils n'ont pas encore et qu'ils n'auront pas de sitôt. Donnons-leur le temps de monter jusqu'à nous, et ne faisons pas la folie de descendre à eux. Il ne faut point que nous salissions nos mains pour leur complaire; il faut qu'ils lavent les leurs pour nous ressembler.

— Mais il faut une crise politique immense, afin qu'ils aient le temps et l'instinct de se civiliser! s'écria Lefort.

— Aussi, mon cher monsieur, nous opérerons la crise en temps et lieu, mais sans qu'ils nous aident trop sciemment; car, dans ce cas, ils nous feraient la loi le lendemain, et ce serait la barbarie.

— Mais, mon père, dit Yseult, il me semble qu'on pourrait les instruire et les aider à se civiliser, en attendant.

— Très-certainement! s'écria le comte. Il faut, en tout ce qui ne tient pas ouvertement à la politique, leur tendre la main, les encourager, leur procurer du travail et de l'instruction, relever en eux le sentiment de la dignité humaine. Est-ce que je fais autre chose avec eux? Est-ce que je ne les traite pas comme mes égaux? Est-ce que je les oblige à me parler debout? Est-ce que je ne cherche pas à développer tous les germes d'intelligence que j'aperçois chez eux?

— Certainement, M. le comte, dit Achille, votre conduite particulière est généreuse et franchement libérale; mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'une certaine initiation au mouvement politique soit un moyen d'éducation pour les prolétaires intelligents et courageux? Croyez-vous donc que Pierre Huguenin ne comprenne pas aussi bien que moi ce que nous faisons?

— Ce n'est peut-être pas beaucoup dire, répondit le comte en riant, et encore n'en est-il pas là; la preuve, c'est qu'il vous repousse, et se fait prier.

Quelques jours après cet entretien, Yseult, se promenant dans le parc avec Achille, et parlant précisément de Pierre Huguenin, vit celui-ci se diriger du côté de l'atelier. J'ai envie de m'adresser à lui, dit-elle, et de voir si je réussirai mieux que vous. Je serais fière de faire cette conversion, et de pouvoir l'annoncer ce soir à mon grand-père.

— Je crains bien que M. le comte ne se soucie plus d'aucune conversion politique, répondit Achille qui était lui-même un peu découragé ce jour-là.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit Yseult qui ne cessait de voir dans son aïeul un patriarche de la révolution; je connais mieux que vous ses dispositions. Il a de grands accès de tristesse; mais une bonne parole, un sentiment généreux, le moindre acte de courage et de patriotisme, tenez! l'adhésion de Pierre Huguenin à vos projets, suffirait pour lui rendre ce noble enthousiasme que nous lui connaissons. Voulez-vous appeler Pierre pour que je lui parle? Me le conseillez-vous?

— Pourquoi pas? répondit Achille dont l'amour-propre était un peu intéressé à vaincre les refus superbes de l'artisan. L'éloquence d'une femme peut faire des miracles!

Il courut le chercher. Mais au lieu de l'amener jusqu'auprès de mademoiselle de Villepreux, et de rester en tiers dans la conversation, comme elle y comptait, il s'éloigna, craignant que sa présence ne rendît à Pierre la force de l'argumentation, et comptant sur le trouble et l'embarras que devait lui inspirer un tête-à-tête avec la jeune châtelaine.

En se voyant décidément seule avec Pierre, Yseult fut elle-même saisie d'une timidité qu'elle ne connaissait pas, et demeura quelques instants sans pouvoir entrer en matière. Pierre était si troublé de son côté, qu'il ne s'en aperçut pas, et qu'il attribua au bourdonnement qui se faisait dans ses oreilles le sens interrompu et insaisissable des premières paroles d'Yseult. Enfin ils réussirent tous deux à se calmer et à s'entendre. Yseult lui parla avec cette exaltation de patriotisme qui avait, à cette époque-là, sa phraséologie courante, plus étincelante de mots que riche de faits et d'idées. Néanmoins, la distinction que le goût et la grâce de l'esprit savaient donner aux expressions, la diction élégante et mélodieuse, la voix de femme émue et pénétrée, le sentiment pur et profond que la jeune fille portait dans cet acte

de prosélytisme, mirent tant de charme dans sa déclamation, que Pierre, vaincu et transporté, sentit son visage inondé de larmes. Il faut faire aussi la part de l'ingénuité de l'auditeur, et de l'amour qui avait glissé là sa flèche tremblante et délicate. Il n'eut pas de résistance contre un tel assaut, pas de méfiance devant une telle conviction, pas de fierté plébéienne pour repousser une séduction si touchante. Sa raison reçut là une atteinte violente. Avec son peu d'expérience, et à l'âge où le sentiment gouverne l'être tout-entier, il était impossible qu'il ne se rendît pas à merci. Yseult, donnant aveuglément dans les théories à double sens de son grand-père, et ne voyant que le beau côté des intentions et des promesses, travaillait à détruire les préventions de Pierre, en lui persuadant ce qu'elle croyait elle-même : que le vieillard cachait prudemment l'ardeur de son républicanisme, en attendant le jour où il pourrait en faire l'application.

— Je me suis trompé, se disait Pierre en l'écoutant; j'ai été injuste envers le père et l'instituteur d'une telle fille. L'âme d'un lâche et d'un traître n'aurait pu former cette héroïne, brave comme Jeanne d'Arc, éloquente comme madame de Staël. Oui, j'ai tenté de fermer les yeux à la lumière, ét mes répugnances n'étaient que l'aveuglement de l'orgueil. Le peuple a des amis dans les hautes classes; il les méconnaît et les repousse. Nous sommes sourds et grossiers, moi tout le premier, qui ai méconnu cette voix du ciel, et résisté à cette puissance surhumaine.

Ces réflexions arrivaient sur les lèvres de Pierre Huguenin sans qu'il eût conscience de ce qu'il disait, tant son âme était exaltée et inondée de joie et d'amour.

— Vous vous êtes donc méfié de nous, lui disait la jeune patricienne; vous avez méconnu mon père, l'homme le plus sincère et le plus grand! Mais vous méfierez-vous de moi qui vous parle, maître Pierre? Croyez-vous qu'à mon âge on sache tromper? Ne sentez-vous pas qu'il y a au fond de mon cœur une soif inextinguible de justice et d'égalité? Ne savez-vous pas que toutes les lectures qui ont formé votre esprit ont formé le mien aussi? Quelle brute perverse serais-je donc si j'avais pu lire Jean-Jacques et Francklin sans être pénétrée de la vérité? Croyez-vous que je ne me sois pas fait raconter par mon père ces grandes époques de la révolution, où des hommes du destin ont poursuivi et défendu le principe de la souveraineté populaire au prix de leur vie, de leur réputation et de leur propre cœur, arrachant de leurs entrailles, par un effort sublime, tout sentiment humain pour sauver l'humanité? Oui, mon grand-père comprend tout cela, et admire tous ces hommes, depuis Mirabeau jusqu'à Robespierre, depuis Barnave jusqu'à Danton. Et d'ailleurs, croyez-vous que je n'aie tiré du christianisme aucun enseignement? Nous autres femmes, nous naissons et nous grandissons dans le catholicisme, quelle que soit la philosophie de nos pères. Eh bien! l'Évangile a pour nous de grandes leçons d'égalité fraternelle, que les hommes ne connaissent peut-être pas; et moi j'adore dans le Christ sa naissance obscure, ses apôtres humbles et petits, sa pauvreté et son détachement de tout orgueil humain, tout le poëme populaire et divin de sa vie couronnée par le martyre. Si je m'éloigne de l'Église, c'est que les prêtres, en se faisant les ministres du pouvoir temporel et les serviteurs du despotisme, ont trahi la pensée de leur maître et altéré l'esprit de sa doctrine. Mais moi, je me sens prête à la pratiquer à la lettre. Aucune souffrance, aucune misère, aucun travail ne me rebutera, s'il faut que je partage les douleurs du peuple. Aucun cachot, aucun supplice ne m'effrayerait, s'il fallait proclamer ma foi. Tenez, Pierre, je vous jure que je n'ai jamais songé sérieusement à ma richesse et à ma liberté sans avoir des remords, à cause des pauvres qu'on oublie et des prisonniers qu'on torture. J'ai eu quelquefois des erreurs de jugement, j'ai cédé à des habitudes de luxe, j'ai prononcé des formules consacrées dans le monde par la coutume et le préjugé. Mais s'il fallait faire quelque chose de grand, s'il fallait donner ma vie en expiation de ces heures d'apathie et d'ignorance, croyez-moi, je remercierais Dieu de m'affranchir de tous ces liens misérables où mon âme languit et rougit d'elle-même. Je ne vous dis pas toutes ces choses pour me vanter auprès de vous, mais pour que vous sachiez comment mon grand-père m'a élevée, et quels sentiments il a mis dans mon cœur. Les croyez-vous sincères?

Pierre était enivré, hors de lui; la fièvre qui brûlait dans les veines d'Yseult avait passé dans les siennes. Tous deux croyaient être transportés seulement par la foi, et n'avoir en ce moment d'autre lien que celui de la vertu. C'était pourtant l'amour qui avait pris cette forme, et qui venait d'allumer en eux la flamme de l'enthousiasme révolutionnaire.

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit Pierre. Demandez-moi ma vie, c'est trop peu dire. Disposez de ma conscience, je croirai en vous comme en Dieu; je me laisserai conduire avec un bandeau sur les yeux; que vous daigniez seulement me dire quelques mots pour ranimer ma foi et mon espérance.

— Foi, espérance, charité, répondit Yseult, voilà la divise de l'association à laquelle on vous convie. En est-il une plus belle?

Pierre promit tout; et lorsque Achille vint les rejoindre, Yseult le lui présenta comme un frère acquis à la sainte cause. L'étonnement et la joie du commis-voyageur furent au comble, lorsque Pierre confirma sa soumission par une promesse formelle.— Je commence à croire que *mademoiselle de Buonaparte* est une maîtresse femme, s'écria Lefort en se frottant les mains lorsqu'Yseult se fut retirée. Vive Dieu! j'en suis bien revenu sur son compte, maître

Pierre! Elle a été admirable dans tous les assauts que nous avons livrés au grand-papa; c'est une vraie *montagnarde*. Elle vaut mieux dans son petit doigt que toute la famille. Le diable m'emporte si, à votre place, je n'en serais pas amoureux.

Le prosaïsme d'Achille, sur ce chapitre, faisait grand mal à Pierre Huguenin. — Ne vous moquez pas de moi, je vous prie, répondit-il, et ne parlez pas légèrement d'une personne qui est au-dessus de nous deux par son esprit et son caractère.

— Oui-dà! je ne croyais pas si bien dire, reprit Achille, frappé de l'émotion du jeune artisan. Mais pourquoi pensez-vous que je me moque de vous, ami Pierre. Notre siècle n'est-il pas enfin entré dans la voie de la raison et de la philosophie? Pensez-vous qu'une personne aussi franchement républicaine que mademoiselle de Villepreux ne doive pas considérer absolument comme son égal un homme tel que vous? Je vous réponds, moi, qu'elle vous apprécie parfaitement, et qu'il n'y a pas chez elle l'ombre d'un préjugé, à présent surtout que vous voici des nôtres, et que la charbonnerie vous mettra en rapport, à tous les moments de la vie, et sur tous les points de la politique...

— Vous n'êtes qu'un exploiteur! s'écria Pierre irrité profondément de la légèreté avec laquelle Achille jouait avec le secret de son âme; oui! vous exploitez toutes choses, même les plus sacrées. Pour me gagner à votre cause, vous ne rougiriez pas de susciter en moi les pensées les plus folles et les plus absurdes; mais pensez-vous que je sois assez sot pour m'y laisser prendre?

Achille ne se laissa pas rebuter par la fierté de son ami, et, sans s'inquiéter de sa résistance, il le força d'entendre tout le bien qu'Yseult disait de lui.

Achille ne mentait pas; seulement il racontait brutalement, et interprétait les choses avec une audace incroyable. Pierre souffrait en l'écoutant, mais il l'écoutait; et une irrésistible joie, une espérance insensée, venaient, malgré lui, porter le dernier coup à sa raison. Il passa la nuit et les jours suivants dans une sorte de délire; et Achille, qui avait pris à tâche de l'endoctriner tous les jours, s'aperçut qu'il ne l'écoutait pas, qu'il ne songeait plus ni à la philosophie ni à la politique, mais que, dominé par la passion, il était sous sa main comme un enfant.

CHAPITRE XXVIII.

Achille, ne sachant comment compléter sa vente, avait bien jeté les yeux sur le Corinthien; mais celui-ci n'éprouvait pour lui que de l'aversion, et Pierre conseilla au propagandiste de songer à tout autre adepte.

Le Corinthien, ne comprenant pas qu'un lien politique pût rapprocher le comte de Villepreux d'Achille Lefort, et n'imaginant pas que ce dernier fît de la charbonnerie au château, s'était mis en tête qu'il y était retenu par les beaux yeux de la marquise. Il est certain qu'au travers de ses préoccupations révolutionnaires, Achille n'était pas absorbé au point qu'un rayon de cette beauté ne fût venu frapper et agiter un peu sa cervelle. Il faisait pour elle des toilettes presque aussi ridicules que celles d'Isidore, dans un autre genre. Il tirait parti de son épaisse chevelure, et de ses favoris noirs *à la Bergami*, pour se faire une tête *à caractère;* et comme il était assez bien fait de sa personne et pouvait passer en province pour un beau garçon, comme il avait de la facilité à s'exprimer et une sorte d'éloquence de table d'hôte qui pouvait bien faire de l'effet sur une personne aussi peu éclairée que Joséphine, nous ne saurions affirmer que sa peine eût été absolument perdue, s'il fût arrivé au château huit jours plus tôt. Mais Joséphine était dans une disposition d'esprit à n'oser lever les yeux sur personne. Consternée de sa chute, effrayée de tout, elle se tenait presque toujours dans sa chambre depuis l'aventure des brouillards; et Amaury, en proie à mille inquiétudes, passant de la reconnaissance au dépit et de l'espoir à la jalousie, ignorait s'il lui serait jamais permis de la revoir. Il ne l'apercevait plus que de loin, à travers les arbres. Après le dîner, la famille prenait le café sur une terrasse couverte d'orangers, qu'Amaury pouvait voir de l'atelier. A cette heure, il avait toujours quelque travail à faire aux fenêtres, et, monté sur une échelle, il plongeait sur la terrasse, suivait tous les mouvements de la languissante marquise, et remarquait fort bien les attentions empressées dont elle était l'objet de la part d'Achille Lefort. Il aurait eu bien besoin d'ouvrir son cœur à son ami Pierre, et de lui demander conseil; d'autant plus qu'il n'avait rien à lui révéler, puisque le hasard l'avait initié au secret de son amour: mais Pierre semblait éviter ses confidences. En proie lui-même à un rêve dont il craignait d'être forcé de s'éveiller, il s'enfonçait dans la solitude aussitôt que sa journée de travail était finie. Il errait dans le parc, aux mêmes endroits où il avait rencontré Yseult, n'osant espérer l'y rencontrer encore, et l'y rencontrant presque toujours, soit avec Achille Lefort, et venant à lui sans détour, soit seule, ayant l'air de ne pas le chercher, et pourtant ne l'évitant pas. Leurs conversations roulaient toujours sur les idées générales. Aucune familiarité extérieure ne s'était établie entre eux; mais l'intimité du cœur grandissait et prenait de la force. Il y avait une estime et une admiration mutuelle qui trouvaient chaque jour de nouveaux aliments et de nouvelles causes.

Dans cet endroit du parc la végétation était fort épaisse, et il n'y avait guère de danger d'être troublé par les malignes interprétations des curieux. C'était

un quartier fermé d'une petite barrière, et consacré à la culture des belles fleurs qu'Yseult chérissait. Hôtes, parents et domestiques, avaient l'habitude de respecter ce parc réservé, et de n'y entrer jamais, que la barrière fût ouverte ou fermée. Il y avait une volière et un jet d'eau au milieu d'un boulingrin parsemé de plates-bandes en corbeilles. Autour de cette pièce de gazon une double rangée d'arbres et d'arbustes formait une allée circulaire. Un treillage en bois fermait le tout. Pierre rencontrait ordinairement mademoiselle de Villepreux à peu de distance de cet enclos. Lorsqu'elle était avec Achille, elle les y introduisait tous deux. Lorsqu'elle était seule, elle faisait quelques tours de promenade devant la porte d'entrée avec Pierre; et quand elle jugeait que l'entrevue avait été assez longue, elle entrait dans son parterre, après lui avoir souhaité le bonsoir avec une grâce simple et chaste que Pierre comprenait et respectait jusqu'à l'adoration. Il s'éloignait alors rapidement, et allait attendre sa sortie au bout de l'allée, caché dans un massif. Il était heureux de la voir passer; et quand la nuit était trop sombre pour qu'il distinguât sa forme légère, il était heureux encore d'entendre le frôlement de sa robe dans les herbes. Pour rien au monde Pierre n'eût voulu, dans ce moment, s'approcher d'elle. Il sentait le prix de la confiance qu'elle lui accordait en l'abordant toujours avec bienveillance, et il comprenait ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas, beaucoup mieux que certaines gens à qui l'usage du monde ne donne jamais ni tact ni mesure. Ainsi, il faisait, au sujet de ces promenades et de ces rencontres, des observations aussi délicates qu'eût pu les faire l'homme de mœurs les plus exquises. Il remarqua, entre autres choses, que de même que mademoiselle de Villepreux n'entrait jamais seule avec lui dans le parc réservé, elle n'y entrait jamais seule non plus avec Achille. Les jours où il arrivait le dernier à ces tacites rendez-vous (ce qui était bien rare), il la trouvait avec le jeune carbonaro, descendant et remontant l'allée extérieure; et lorsqu'ils avaient fait quelques tours à eux trois, elle disait gaiement : Allons voir les oiseaux! On entrait dans le parterre; et si Pierre montrait quelque hésitation, elle insistait pour qu'il y entrât.

Un soir, Pierre, qui conservait malgré lui un peu de soupçon jaloux, se blottit dans sa retraite accoutumée; c'était un gros érable touffu, qui sortait d'un massif et se penchait sur l'allée. En montant dans cet arbre on était parfaitement caché, et on pouvait tout voir et tout entendre. Il vit arriver Yseult avec Achille; il les vit passer et repasser au-dessous de lui; il les entendit parler, comme les autres jours, conspiration, révolution et constitution. Il y eut un moment où Achille s'arrêta sous l'érable, en disant :

— Il paraît que nous ne verrons pas notre ami Pierre, ce soir.

— C'est singulier, répondit Yseult, car nous le voyons presque tous les soirs. Il est avide de vos enseignements.

— Ou plutôt des vôtres, mademoiselle.

— Moi! que puisse-je enseigner? Il me semble bien plutôt que j'apprends beaucoup en parlant avec cet homme du peuple, qui me paraît vraiment sage et porté aux grandes choses. Ne vous semble-t-il pas ainsi, M. Lefort?

Achille avait deviné le secret d'Yseult. Il favorisait cette inclination mystérieuse en feignant de ne s'apercevoir de rien. Il n'était point porté à ce rôle seulement en vue de son carbonarisme, mais aussi par affection véritable pour Pierre; et puis par l'attrait qu'une aventure de ce genre a toujours pour les jeunes esprits; et puis peut-être enfin par le plaisir de se venger ainsi, d'une certaine façon, des secrets mépris du vieux comte. Il était là comme une sorte d'entremetteur sentimental dans le roman le plus chaste et le plus sérieux, en même temps que le moins sensé et le moins réalisable. A voir ce roman, du large point de vue de la justice naturelle et de la raison philosophique, il n'y avait rien de plus moral et de plus élevé; à le voir de la lucarne étroite de l'usage et des convenances sociales, c'était quelque chose d'absurde et de révoltant. Achille voyait les deux faces, admirant l'une, et se divertissant de l'autre, avec cette rancune profonde que la race bourgeoise nourrit contre la race patricienne.

Il ne manquait donc aucune occasion de mettre en rapport la châtelaine et l'artisan. C'était lui qui, à l'heure de la sieste quotidienne du grand-père, entraînait la jeune fille, d'arguments en arguments politiques, jusqu'à l'allée du parc réservé. Ce fut donc grâce à lui que Pierre entendit avec quelle sympathie Yseult s'exprimait sur son compte. Il s'étonna de l'ardeur que Lefort mit à renchérir sur ses éloges, et il remarqua qu'il ne fut point question d'aller voir les oiseaux. Quand la nuit fut tout à fait venue, et qu'on eut perdu l'espérance de le voir, on retourna au château; et Pierre, délivré de sa jalousie, ivre de joie, alla souper chez son père avec le Berrichon à qui il trouva de l'esprit, et le père Lacrête qui lui sembla avoir du génie! tant il était porté à la bienveillance ce soir-là.—A la bonne heure, lui dit le père Huguenin, te voilà joyeux et bon enfant! Sais-tu, Pierre, que tu as souvent de trop grands airs avec ta famille? Tu fréquentes trop les nobles, mon enfant; ça gâte le cœur et l'esprit.

Il n'y avait alors d'étranger au château que Lefort. M. Lerebours était occupé au pressoir à voir fermenter la vendange nouvelle. Raoul passait sa vie dans les châteaux voisins où il s'amusait davantage, et où il n'était pas obligé de se tenir à quatre pour s'empêcher de *souffleter* ce *philosophe crotté*, ce *philanthrope de carrefour*, ce *législateur d'estaminet*, en un mot ce *cuistre de M. Lefort*.

Il y a dans la vie de château des heures d'impunité qui passent toute vraisemblance. Les deux jeunes dames traversaient une de ces phases où tout semble favoriser l'oubli du monde et l'essor de l'imagination. Un soir, Joséphine pleurait, le coude appuyé sur le bord de sa fenêtre. Elle désirait revoir le Corinthien, mais elle ne l'osait pas; elle n'était pas sûre que tout le monde n'eût pas deviné son secret, et se demandait lequel il fallait choisir, ou du mépris de tout le monde, ou de celui de l'homme qu'elle abandonnait après s'être abandonnée à lui. Tout à coup elle entendit un bruit sourd derrière une petite porte pratiquée dans la boiserie de son alcôve, et qui avait peut-être protégé les amours de quelque châtelaine du temps de la ligue avec quelque heureux page, en l'absence de l'époux guerroyant. Cette porte ouvrait un passage qui, dans l'épaisseur des murs, faisait plusieurs détours dans le château et finissait à un impasse. On avait muré cette issue mystérieuse, désormais regardée comme inutile. Mais une trappe située dans les boiseries de la chapelle avait conduit l'ardent Corinthien, de découverte en découverte, et de décombres en décombres, jusqu'à cet impasse. A force de calculer et de s'orienter, il avait deviné qu'une certaine porte secrète, située dans l'appartement de la marquise, et dont mademoiselle Julie, sa femme de chambre, parlait quelquefois à l'office comme d'un repaire à revenants, devait aboutir précisément à l'endroit où il s'était arrêté. Il avait pris une lampe, une pince et un marteau, et s'était plongé dans le labyrinthe. Depuis trois jours il travaillait à percer le mur. Le bruit de son marteau était amorti par l'épaisseur de la maçonnerie. C'était une entreprise pénible et palpitante, comme celle d'un prisonnier qui travaille à son évasion. Quand le mur fut percé, le bruit se fit entendre, et la marquise, qui n'était guère moins superstitieuse que sa femme de chambre, fut prise d'une telle frayeur qu'elle s'enfuit jusqu'au bas de l'escalier pour appeler du secours; mais je ne sais quel instinct de prudence l'empêcha de céder à cette peur et de la raconter au salon, où l'on se réunissait de dix heures à minuit, après la sieste du comte.

Pendant ce temps, Amaury avait ouvert la brèche et s'était glissé jusqu'à la porte secrète. Il l'avait trouvée fermée en dedans; mais l'ayant secouée et s'étant assuré que ce bruit n'attirait personne, il l'avait ouverte avec un crochet. Maintenant, certain de sa victoire, il avait refermé la porte à double tour et emporté la clef.

De retour à l'atelier, il s'empressa de réparer le panneau dont il avait seul découvert l'usage mystérieux. Il le replaça lui-même, afin que personne n'y mît la main et ne fût associé à son secret; mais il l'arrangea de manière à pouvoir l'enlever sans peine et sans bruit chaque fois qu'il le voudrait; et cette entreprise terminée, triomphant dans sa pensée des terreurs de la marquise, et défiant Achille Lefort de le supplanter ou tout au moins de le tromper, il alla rejoindre Pierre au moment où celui-ci recevait de son père, pour la centième fois, le conseil de se méfier des bontés de la noblesse.

Dès lors, le Corinthien goûta un bonheur terrible, et qui décida du reste de sa vie. Protégé par l'impunité que lui assurait la conquête du passage secret, il connut l'amour dans toute sa puissance sauvage et dans tous ses raffinements voluptueux. C'était la première fois que Joséphine était aimée, et ce fut la seule fois qu'elle aima. Certes, leur passion n'eut point l'idéal et la chasteté vraiment angélique de celle qu'éprouvaient Yseult et Pierre Huguenin. Tandis que ceux-ci dominaient l'attrait et jusqu'à l'idée de la volupté par l'enthousiasme de l'esprit et l'austérité de la foi, le Corinthien et la marquise, subjugués par l'énergie du désir et par la fougue des sens, s'enivraient de leur mutuelle jeunesse et de leur égale beauté. Mais du moins c'était un amour sincère, et pur d'une certaine façon, car ils croyaient l'un à l'autre, et ils croyaient en eux-mêmes. Ils se juraient une fidélité dont le sentiment était en eux, et il y avait des moments d'exaltation où la marquise se rêvait un sublime courage pour proclamer Amaury son amant et son époux à la face du monde, le jour où le marquis des Frenays, succombant aux infirmités prématurées qui le menaçaient, la laisserait libre de former un nouveau lien. Amaury ne regardait point l'avenir sous cette face; il lui importait peu que le marquis des Frenays prît son parti de vivre ou de mourir, et que Joséphine pût se réconcilier avec la société et avec l'Église. Il ne se souvenait pas qu'elle fût riche; il avait un profond mépris pour une richesse qu'il n'aurait pas acquise par son talent. Il ne voyait en elle que la femme jeune, belle et passionnée; il l'adorait ainsi, et la suppliait de l'aimer toujours, lui jurant de se rendre bientôt digne du bonheur qu'elle lui avait donné, et de la confiance qu'elle avait eue en son étoile. L'idée de la gloire se trouvait liée dans son âme à celle de son amour. Il y avait en lui un orgueil plein d'audace et de reconnaissance.

A coup sûr, ce sentiment n'avait en soi rien de coupable ni d'insensé. Mais il eut bientôt le sort de toutes les ivresses où l'homme se plonge sans un idéal de vertu ou de religion. Nous avons bien tous le droit d'être heureux, d'aspirer aux œuvres du génie et au suffrage des hommes. Il nous est permis d'être fiers de l'objet de notre amour, et de compter sur les victoires de notre volonté intelligente. Mais ce n'est pas là toute la vie de l'homme; et si l'amour de soi n'est pas étroitement lié à l'amour des semblables, cette ambition, qui eût pu triompher de tout à l'état de dévouement, souffre, s'aigrit, et menace de succomber à chaque pas, lorsqu'elle reste à l'état d'égoïsme. L'a-

mour, qui étend cet égoïsme à deux êtres fondus en un seul, ne suffit point pour le légitimer. Il est beau et divin comme moyen, comme secours, et comme égide; il est petit et malheureux comme but et comme unique fin.

Le Corinthien n'était point égoïste, dans l'acception mesquine et laide qu'on donne à ce vice. Comme ami, il était tendre et dévoué; comme compagnon, il s'était toujours montré serviable et généreux; comme amant, il n'était ni ingrat ni superbe; il restait respectueux et repentant dans son cœur à l'égard de la Savinienne. Mais son âme était plus impétueuse que forte, son souffle plus avide que puissant. Il portait dans son sein toutes les dangereuses curiosités, tous les insatiables désirs de la jeunesse. Ce fut donc un malheur pour lui de rencontrer l'amour de Joséphine au milieu du développement de son être, et à cette heure de la vie où nous recevons des circonstances une impulsion décisive, sans la force nécessaire pour l'apprécier, la diriger ou la combattre. Peut-être le vertueux et solide Pierre Huguenin n'eût-il pas été mieux trempé pour une pareille épreuve. Peut-être n'eût-il pas aimé d'une manière plus exquise, si, au lieu de rencontrer une âme apostolique comme celle d'Yseult, il eût été livré aux mêmes séductions que son ami. Quoi qu'il en soit, le Corinthien se corrompit rapidement dans son bonheur, et la pauvre Joséphine, tout en y portant l'abandon et l'ingénuité de sa douce nature, fut pour lui la pomme fatale qui, du jardin céleste de l'adolescence, devait l'envoyer en exil sur le désert aride de la vie positive.

Achille avait quitté momentanément le château. Il avait trouvé une vente plus facile à organiser du côté du Poitou, et il s'était rendu à l'appel de quelque confrère aussi acharné que lui au maintien de la charbonnerie prête à périr. Il devait revenir néanmoins compléter et consacrer celle de Villepreux, à laquelle il ne renonçait pas le moins du monde, et qu'il voulait baptiser, pour plaire à mademoiselle de Villepreux, *La Jean-Jacques Rousseau*.

Son départ remplit de douleur et d'effroi le cœur de Pierre Huguenin. Il s'imagina qu'il n'aurait plus d'occasion et de motifs pour revoir Yseult dans le parc. Mais tout à coup la Providence, ou plutôt la pudique complicité de l'amour, suggéra d'heureux prétextes à de nouvelles entrevues.

Un orage avait renversé la volière du parc réservé. Yseult parut tenir extraordinairement à ses oiseaux, et demanda à Pierre Huguenin de leur construire une nouvelle demeure. Il fit sur-le-champ le dessin d'un joli petit temple en bois et en fil d'archal, qui devait enfermer le bassin et le jet d'eau, avec ses grandes marges de gazon, de roseaux, et de mousses pour les oiseaux aquatiques. Des arbustes d'une assez belle taille devaient tenir tout entiers dans cette cage spacieuse; des plantes grimpantes devaient l'envelopper d'un réseau extérieur de verdure; enfin un grand parasol de zinc devait préserver de la pluie et du soleil trop ardent les oiseaux délicats des régions étrangères.

L'impatience qu'Yseult témoignait de voir élever ce monument ornithologique engagea le père Huguenin à consentir à ce que son fils et le Berrichon s'y consacrassent pendant quelques jours. Une quinzaine devait suffire à ce travail. Mais il dura bien davantage.

D'abord le Berrichon n'y entendait rien du tout. Il eut beau affirmer que Pierre était plus difficile que de coutume, et déclarer qu'il y avait de l'injustice à lui faire recommencer minutieusement des pièces qu'il avait établies avec tout le soin possible, Pierre, lui prouvant avec douceur, mais avec persévérance, que cet ouvrage était trop délicat pour lui, l'employa seulement à lui préparer les pièces dans l'atelier, et à courir de tous côtés pour lui faire cent commissions par jour. Il l'envoya trois fois à la ville voisine pour lui chercher du fil de fer. Le premier était trop fin, le second trop gros, le troisième n'était ni assez fin ni assez gros. Du moins, c'était ainsi que le Berrichon, dans son naïf mécontentement, racontait la chose au Corinthien, au grand divertissement de celui-ci. C'est que, lorsque la Clef-des-cœurs assistait Pierre tout le jour, mademoiselle de Villepreux ne venait examiner l'ouvrage qu'une ou deux fois; et quand Pierre était seul, elle y venait trois ou quatre fois, et restait plus longtemps. Elle n'était pas seule dans les commencements. La marquise ou son père l'accompagnait, et presque toujours le jardinier était dans le parterre. Mais peu à peu elle s'habitua à venir seule, et à rester, même après le coucher du soleil et le départ du jardinier. Pierre voyait bien qu'elle commençait à s'affranchir, sans y prendre garde, de ce joug des convenances auquel jusque-là elle s'était aveuglément soumise. Il lui en avait su gré alors; car il avait compris qu'elle ne le traitait pas comme une chose, mais comme un homme, et que cette chaste réserve témoignait, non de la méfiance, mais une sorte de respect pour sa position : c'était comme une longue et délicate réparation qu'elle lui avait donnée du mot mémorable de la tourelle. Mais lorsqu'elle oublia ce parti pris, et ne craignit plus de rester seule avec lui dans le parc réservé, il lui en sut encore plus de gré; car c'était la marque d'une sainte confiance et d'une tranquillité d'âme presque fraternelle. Pierre, loin de souffrir de ces relations calmes et pures, les bénissait et les chérissait, n'en rêvant pas d'autres, et n'aspirant pas au bonheur dangereux qui enfiévrait le Corinthien. Il aimait trop pour désirer. Yseult lui apparaissait comme un être céleste qu'il aurait craint de profaner en effleurant seulement les plis de sa robe. Il tremblait bien de tout son corps en la voyant venir du fond de l'allée, et sa main pouvait à peine

alors soutenir le poids du maillet ou du ciseau. Lorsqu'il l'entendait nommer, une rougeur brûlante montait à son visage; et si parfois les songes de la nuit lui apportaient son fantôme à travers un délire involontaire, une sorte de honte douloureuse penchait son front le lendemain, et tenait ses yeux baissés devant elle. Mais lorsqu'elle lui adressait la parole, elle remuait toute son âme, et la faisait remonter à ces hautes régions de l'enthousiasme, où il n'y a plus ni trouble ni terreurs, parce qu'il y a le sentiment d'un hymen intellectuel légitime autant qu'indissoluble.

Personne ne songeait à incriminer ces relations, ou plutôt personne ne les avait remarquées. On savait que le comte avait élevé sa fille dans des idées et des habitudes d'une certaine égalité avec tout le monde. D'ailleurs les allures d'indépendance qu'il lui avait données, cette éducation philosophique que les uns appelaient *à l'anglaise*, et les autres *à l'Émile*, et qui avait fait d'elle une personne si naturelle et si calme, écartaient toute supposition fâcheuse. Les serviteurs, aussi bien que les voisins, avaient un respect ou une indifférence d'instinct pour cette humeur grave et solitaire qu'ils ne comprenaient pas, et qu'ils attribuaient à une langueur organique. Sa pâleur faisait dire d'elle, depuis qu'elle était au monde : « Cet enfant ne vivra pas. » Et pourtant elle n'avait jamais été malade; mais comme elle n'avait point eu la gaieté impétueuse de l'enfance, on ne supposait pas que ses passions dussent jamais prendre l'essor, et qu'ayant oublié d'être petite fille, elle pût s'aviser d'être femme. Telle était l'opinion de ceux qui l'avaient vue naître et se développer. Quant à ceux qui, ne la connaissant point, ne voyaient en elle que la prétendue fille de l'empereur, ils auraient volontiers bâti sur son compte de plus beaux romans, selon eux, qu'une intrigue avec un garçon menuisier.

Il arriva qu'à la fête du village, Pierre entendit quelques paroles indiscrètement curieuses à ce sujet, et ne put se défendre de les relever. Le lendemain, tandis qu'il travaillait à la volière, Yseult vint, comme de coutume, jouer avec son chevreuil apprivoisé qui vivait dans le parc réservé, et donner la becquée à ses jeunes oiseaux qu'elle élevait dans des cages provisoires. Puis elle prit son livre, et fit quelques tours le long de ses plates-bandes; et enfin elle revint auprès de Pierre, à qui elle avait souhaité seulement le bonjour, et se décida à entamer la conversation. Pierre voyait bien qu'il y avait quelque chose d'insolite dans sa manière d'être : car elle avait l'habitude de l'aborder plus ouvertement, de lui demander des nouvelles de son père, et de lui raconter les nouvelles des journaux, tandis qu'il l'aidait à détacher le chevreuil ou à refermer les cages.— Maître pierre, lui dit-elle en souriant avec finesse, j'ai aujourd'hui une fantaisie : c'est de savoir ce qu'on dit de moi dans le pays.— Comment pourrais-je vous l'apprendre, mademoiselle? répondit Pierre surpris et intimidé de cette demande. — Oh! vous le pouvez très-bien, reprit-elle avec enjouement, car vous le savez; et il paraît même que vous avez la bonté d'être mon champion quelquefois. Julie a raconté à ma cousine que vous aviez réduit au silence, hier, sous la ramée, deux jeunes gens qui parlaient de moi assez singulièrement. Mais son récit était si bien tourné, que madame des Frenays n'y a presque rien compris. Ne pourriez-vous pas me dire tout simplement ce que l'on disait de moi, et à quel propos vous vous êtes déclaré mon défenseur? — Je dois peut-être vous demander pardon de l'avoir fait, répondit Pierre avec embarras; car il est des personnes tellement au-dessus des atteintes de la sottise, que c'est presque les outrager que de les défendre. — C'est égal, reprit mademoiselle de Villepreux, je sais que vous avez plaidé ma cause avec zèle, et j'en suis reconnaissante; mais je veux savoir de quoi j'étais accusée. Vraiment, ne refusez pas de contenter ma curiosité.

Pierre était de plus en plus troublé, et ne savait comment raconter l'affaire. Yseult insistait avec une gaieté de sang-froid qui lui était propre, et, pour mieux écouter, venait de s'asseoir posément sur une chaise rustique avec un certain air moitié sœur, moitié reine, qu'elle seule au monde savait conserver dans les moindres actes de sa vie. Forcé dans ses derniers retranchements, et sentant bien qu'il lui devait rendre compte de sa conduite dans une circonstance où il avait publiquement parlé d'elle, il s'arma de résolution; et tâchant d'être gai, quoiqu'il tremblât et souffrît mille tourtures, il lui raconta ainsi l'anecdote de la veille. « J'étais assis sous la ramée avec le Corinthien et quelques autres de mes amis, lorsque plusieurs jeunes gens, clercs de notaire, ou fils de fermiers des environs, sont venus boire de la bière à côté de nous. Ils nous ont adressé la parole les premiers, et après beaucoup de questions oiseuses, ils nous ont demandé si les jeunes dames du château dansaient dans les fêtes de village et si l'on pouvait les inviter. Vous veniez de passer près de la ramée avec M. le comte et madame la marquise des Frenays. Le Corinthien a pris sur lui de répondre que vous ne dansiez ni l'une ni l'autre. Je ne sais s'il a bien fait, et s'il n'eût pas été mieux de dire qu'il n'en savait rien. C'est du moins là ce que j'aurais répondu à sa place. Un de ces messieurs a dit alors que madame des Frenays dansait tous les dimanches dans la garenne avec les paysans, qu'il en était bien sûr, et même qu'on lui avait dit qu'elle dansait à ravir. Le Corinthien n'aimait pas la figure de ce monsieur; il est certain qu'il avait le ton assez impertinent, et que chaque fois qu'il mettait son coude sur la table, il dérangeait notre nappe et faisait tomber quelque chose. Le Berrichon avait ramassé son couteau trois fois, et il perdait patience encore plus que le Corinthien. Et comme ce monsieur, qui est je crois

un maquignon, insistait toujours sur le même point, et disait qu'Amaury lui avait mal répondu, le Berrichon s'est mêlé de la conversation, et a prétendu que si la marquise dansait avec les gens du village, ce n'était pas une raison pour danser avec des étrangers... Mais vraiment, je ne vois pas, mademoiselle, en quoi cette histoire peut vous intéresser.

— Elle m'intéresse beaucoup au contraire, et je vous supplie de continuer, dit Yseult. Et comme Pierre hésitait, elle ajouta pour l'aider: Ces beaux messieurs ont dit alors qui si nous ne dansions pas avec les étrangers, c'est que nous étions des bégueules impertinentes... Allons, dites tout: vous voyez bien que cela m'amuse et ne peut me fâcher.

— Eh bien, soit! Ils ont dit cela, puisque vous voulez absolument le savoir.

— Et ils ont dit encore autre chose?

— Je ne m'en souviens pas.

— Ah! vous me trompez, maître Pierre! Ils ont dit de moi en particulier que j'avais tort de faire la princesse, car on savait bien mon histoire.

— Cela est vrai, dit Pierre en rougissant.

— Mais je voudrais la savoir, moi, mon histoire! Voilà ce qui m'intéresse, et ce que jamais cette sotte de Julie n'a voulu dire à ma cousine!

Pierre était au supplice. L'histoire l'intéressait bien plus qu'Yseult. Que n'eût-il pas donné pour savoir la vérité! L'occasion se présentait enfin de la connaître d'après les réponses de mademoiselle de Villepreux, ou de la deviner d'après sa contenance; mais il lui semblait qu'en articulant le fait, il laisserait voir l'agitation de son cœur, et que son secret viendrait sur ses lèvres ou dans ses yeux. Enfin il prit son parti avec un courage désespéré. — Eh bien, puisque vous exigez que je le répète, dit-il, ils ont prétendu que vous aviez voulu vous marier avec un jeune savant qui était précepteur de monsieur votre frère, que ce jeune homme avait été chassé honteusement, et que vous aviez failli en mourir de chagrin...

— Et que, sans cette catastrophe, reprit Yseult qui écoutait avec un sang-froid terrible, j'aurais conservé ce teint de lis et de roses qu'on voit briller sur les joues de ma cousine?

— Ils ont dit quelque chose comme cela.

— Et qu'avez-vous répondu à ce dernier chef d'accusation?

— J'aurais pu leur répondre que je vous avais vue à l'âge de cinq ou six ans, et que vous étiez pâle comme aujourd'hui; mais je n'ai pas songé à nier l'effet, occupé que j'étais de nier la cause.

— Est-ce que vous vous souvenez vraiment de m'avoir vue enfant, maître Pierre?

— La première fois que vous vîntes ici, vous aviez les cheveux courts comme un petit garçon, mais aussi noirs que vous les avez aujourd'hui; vous portiez toujours une robe blanche et une ceinture noire, à cause du deuil de votre père: vous voyez que j'ai bonne mémoire.

— Et moi je me souviens que vous m'avez apporté deux ramiers dans une cage, et que vous aviez fait cette cage vous-même. Je vous donnai un livre d'images, un Abrégé d'histoire naturelle.

— Que j'ai encore!

— Oh! vraiment? Mais voilà une digression qui ne me fera pas perdre de vue ce que je voulais savoir. Qu'avez-vous répondu à ces messieurs?

— Qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient, et qu'il y avait peu d'invention dans leurs romans.

— Et alors ils se sont fâchés?

— Un peu. Mais quand ils ont vu que nous n'avions aucune peur, ils ont quitté la table en disant que le tort était de leur côté, parce que, quand on s'assied auprès des manants, on doit s'attendre à quelque éclaboussure. Si je n'avais retenu de force le Berrichon, je crois qu'il aurait fallu se battre. J'eusse été au désespoir que pareille chose arrivât par suite d'une conversation où vous aviez été nommée.

Yseult sourit d'un air de remercîment, et garda le silence pendant quelques instants. Tout ce que Pierre souffrit dans l'attente de ses réflexions est impossible à exprimer. Enfin elle prit la parole, et lui dit d'un air sérieux: — Voyons, maître Pierre, pourquoi étiez-vous indigné de l'accusation portée contre moi? Le fait d'avoir voulu me marier avec un petit précepteur vous paraîtrait-il si honteux et si criminel, qu'il fallût, pour le nier, s'exposer à faire un mensonge?

Pierre pâlit et ne répondit point. Il n'écoutait nullement la question pleine de clarté qui lui était adressée; il ne songeait qu'à cette passion dont on semblait lui faire l'aveu, et qui le précipitait du ciel en terre.

— Allons, reprit mademoiselle de Villepreux avec ce ton bref et un peu absolu qui rappelait, disait-on, celui de l'empereur, il faut me répondre, maître Pierre. Je tiens à ma réputation, voyez-vous, et je désire l'établir clairement dans l'esprit des personnes que j'estime. Pourquoi avez-vous nié que j'eusse aimé un professeur de latin? Dites!

— Je ne l'ai pas nié. J'ai dit simplement que toute espèce de supposition sur certaines personnes était impertinente et déplacée de la part de certaines gens.

— Cela est bien aristocratique, M. Pierre; je ne vais pas si loin que vous: je suis, vous le savez, pour la liberté de la presse, pour le libre vote, pour la liberté de conscience, pour toutes les libertés publiques. Il y aurait donc inconséquence à demander une exception en ma faveur.

— J'ai eu tort sans doute de le prendre sur ce ton; mais ce serait à recommencer que je ne serais pas plus sage. Votre nom me faisait mal dans la bouche de ces bavards grossiers.

— Eh bien, je vous absous; mais c'est à la condition que vous allez me dire ce que je vous demandais tout à l'heure. En quoi blâmez-vous...

— Mon Dieu! je ne blâme rien! s'écria Pierre, à qui ce jeu faisait saigner le cœur. Si vous avez le projet de vous marier avec un savant, je trouve cela tout aussi orgueilleux que de vouloir épouser un général, un duc ou un banquier.

— Ainsi vous ne seriez pas mon défenseur en pareille circonstance? Vous m'accuseriez au contraire?

— Vous accuser, moi? Jamais! Vous avez bien assez de grandes choses dans l'âme pour qu'on vous pardonnât, s'il le fallait, quelque petit travers d'esprit.

— Eh bien, j'aime votre réponse, et j'aime votre jugement sur mon Odyssée avec le professeur. Cela me paraît vu de plus haut que ne pourrait le faire aucune des personnes que je connais. Il est étrange, maître Pierre, que n'ayant jamais vu ce qu'on appelle le monde, vous le compreniez mieux que les gens qui le composent. En vous appuyant sur la logique pure et sur la sagesse absolue, vous avez démasqué une grande erreur à laquelle se laissent prendre la plupart des hommes et des femmes de ce temps-ci.

— Puis-je vous demander laquelle? car il paraît que j'ai fait de la prose sans le savoir.

— Eh bien, voici. Les romans sont à la mode. Les femmes du monde en lisent, et puis elles les mettent en action le plus qu'elles peuvent, et rien de tout cela n'est romanesque. Il n'y a pas une seule véritable affection sur mille aventures qu'on attribue à l'amour le plus exalté. Ainsi on voit des enlèvements, des duels, des mariages contrariés par les parents et contractés au grand scandale de l'opinion; on voit même des suicides, et dans tout cela il n'y a pas plus de passion que je n'en ai eu pour le professeur de mon frère. La vanité prend toutes les formes; on se perd, on se marie ou l'on se tue pour faire parler de soi. Croyez-moi, les vraies passions sont celles qu'on renferme; les vrais romans sont ceux que le public ignore; les vraies douleurs sont celles que l'on porte en silence et dont on ne veut être ni plaint, ni consolé.

— Il n'y a donc rien de vrai dans l'histoire du précepteur? dit Pierre avec une naïve anxiété qui fit sourire mademoiselle de Villepreux.

— Si elle s'était passée comme on la raconte, reprit-elle, je vous réponds qu'on ne la raconterait pas. Car si j'avais eu de l'inclination pour ce jeune homme, il serait arrivé de deux choses l'une: ou il eût été digne de moi, et mon grand-père n'eût pas contrarié mon choix; ou je me serais trompée, et mon grand-père m'eût fait ouvrir les yeux. Dans ce dernier cas, j'aurais eu, je crois, la force de ne montrer ni fausse honte ni désespoir ridicule, et l'on n'aurait pas eu le plaisir de voir pâlir mon teint. Mais comme il y a toujours quelque chose de réel au fond de toutes les inventions humaines, il faut que je vous dise ce qu'il y a de vrai dans ce roman. Mon frère avait effectivement un professeur de latin et de grec, qui n'était pas très-fort, à ce qu'on assure, sur son grec et sur son latin, mais qui l'était bien assez, puisque mon frère était résolu à n'apprendre ni l'un ni l'autre. J'avais quatorze ans tout au plus, et de temps en temps, par pitié pour ce pauvre professeur qui perdait son temps chez nous, je prenais la leçon à la place de Raoul; au bout d'un an, j'en savais un peu plus que mon maître, ce qui n'était pas beaucoup dire.

Un beau jour, je remarquai que tout en mangeant de fort bon appétit, il faisait de gros soupirs toutes les fois que je lui offrais de quelque plat. Je lui demandai s'il était souffrant; il me répondit qu'il souffrait horriblement, et je me mis à le questionner sur sa santé, sans me douter qu'il venait de me faire une déclaration. Je trouvai le lendemain dans mon rudiment un singulier billet, tout rayé de points d'exclamation; et je le portai à mon grand-père, qui en rit beaucoup, et me recommanda de ne pas laisser deviner que je l'eusse reçu. Il eut un assez long entretien avec le professeur, et le lendemain celui-ci avait disparu. Je ne sais quelle femme du monde ou quelle femme de chambre inventa un scandale domestique, le renvoi brutal et humiliant du professeur, et mon désespoir. Le fait est que mon grand-père avait confié à ce jeune homme une petite mission politique en Espagne, dont il s'acquitta aussi bien qu'un autre, et qu'à son retour, il fut reçu dans la maison avec autant de bienveillance que s'il ne se fût jamais rien passé qui eût dû l'en faire bannir. Il ne fut jamais question du billet entre nous, et il n'en écrivit plus. Il semble même l'avoir complétement oublié; car je l'ai entendu bien souvent se moquer sans pitié des gens assez présomptueux pour se risquer auprès des femmes. C'est du reste un brave garçon, que j'estime beaucoup, quoique ses travers me fassent quelquefois sourire, et je crois que c'est là aussi votre sentiment à son égard.

— Est-ce que je le connais? dit Pierre stupéfait.

Yseult passa d'un air malin ses doigts sur ses joues, comme pour y dessiner la forme des gros favoris noirs d'Achille Lefort. Elle ne le désigna pas autrement, et posa ensuite son doigt sur ses lèvres avec un sourire plein de finesse et d'enjouement. Cet instant d'abandon et de gaieté la montra à Pierre sous un aspect de beauté qu'il ne lui connaissait pas, et la confiance délicate qu'elle lui témoignait le pénétra jusqu'au cœur.

CHAPITRE XXIX.

Nous sommes arrivés, dans le cours de notre histoire, à ce moment décisif où s'affaissèrent les sociétés

secrètes de la bourgeoisie sous la restauration. Si le lecteur a fait attention à la silhouette que nous avons tracée du comte de Villepreux, il doit soupçonner auquel des quatre partis du carbonarisme ce vieux politique se rattachait; et il peut en même temps s'expliquer par là comment un personnage si fin, si sceptique, si léger, et si pusillanime, avait osé quitter le sentier vulgaire de la politique officielle pour se lancer dans les conspirations.

Certes, le comte avait trop le sentiment de la tradition historique de la France, soit ancien régime, soit révolution, pour songer à un prince étranger, et, puisqu'il faut nommer ce prétendant par son nom, à un prince d'Orange. M. de Villepreux laissait cette idole à d'autres conspirateurs. Il y a des hommes d'État d'aujourd'hui, ministres, pairs, ou députés, qui, fixés alors par l'exil en Belgique, avaient imaginé de réunir la Belgique à la France en donnant le sceptre constitutionnel à un prince belge; ils crurent ainsi un moment renverser la restauration avec l'appui du Nord. L'histoire nous fera peut-être un jour connaître les savants mémoires à consulter qu'ils adressaient à l'empereur de Russie en faveur de leur candidat. Ce candidat hollandais n'avait pas le suffrage du comte, malgré les efforts infinis que fit pour le séduire certain professeur éclectique qui, allant pendant ses vacances picorer en Allemagne, crut aussi lui avoir trouvé en Hollande le monarque futur de la France.

Le comte aurait été plus volontiers partisan de Napoléon II que du prince d'Orange. Préfet sous l'empire, une restauration impériale aurait pu lui convenir. Mais il avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que l'empire sans l'empereur, sans le grand homme, était une chimère.

Enfin, bien qu'il aimât les utopies, et qu'il fût, en théorie, partisan des idées les plus rationnelles, des principes les plus philosophiques et les plus radicaux, il était trop peu enthousiaste pour vouloir, avec Lafayette, monter sur un échafaud, ou conquérir une république dont il ne voyait pas ensuite clairement la destinée. Cette fraction de la charbonnerie était ménagée, caressée par lui; mais, au fond, il ne la regardait que comme un instrument utile, un appeau à prendre les courages, un allié propre à échauffer l'ardeur des étourdis, et à tirer les marrons du feu. Achille Lefort croyait sincèrement le comte de Villepreux *Lafayettiste;* mais le comte de Villepreux savait fort bien, au fond de son âme, qu'il était *Orléaniste.*

Il était comme M. de Talleyrand, son ami et son protecteur. Comme M. de Talleyrand, il cherchait non pas un homme, mais un *fait*, c'est-à-dire un homme qui fût *un fait.* Cher lecteur, c'est la fameuse devise du *parce que Bourbon*, que vous avez vu arborer depuis, et qui vous a peut-être étonné alors, et paru nouvelle. Sachez que les politiques à nez fin étaient depuis longtemps sur cette trace. Le comte de Villepreux avait été naturellement mis sur la voie par suite des relations de sa famille avec l'un des partis actifs de la révolution, relations que je vous ai fait connaître. Il avait compris, à demi-mot, que l'homme de M. de Talleyrand ne devait pas agir lui-même, mais *faire le mort.* Seulement, croyant les conjonctures plus favorables qu'elles n'étaient, et l'issue plus prochaine, il s'était hasardé, pour son propre compte, encouragé d'ailleurs par l'exemple de ceux qui, de bonne foi, et avec plus de désintéressement qu'il n'en avait lui-même (1), dirigeaient cette intrigue. C'est ainsi qu'il se trouvait embarqué dans ce qu'il appelait maintenant, lorsqu'il se parlait tout bas à lui-même, *cette maudite galère.*

« Le parti d'Orléans, dit un historien du carbona-
« risme, est celui qui fit le plus de mal à l'associa-
« tion, surtout dans les derniers temps. Au commen-
« cement, il n'est pas impossible que Louis-Philippe
« eût conçu quelques espérances au sujet de ces vastes
« préparatifs d'insurrection; mais il dut être bientôt
« évident pour ce prince que ses cousins avaient
« encore à leur disposition trop de ressources pour
« être si facilement forcés, et que le carbonarisme ne
« pouvait avoir d'autre effet que de les inquiéter et de
« les porter à la réaction. Il laissait donc conspirer
« pour lui, mais bien décidé à demeurer dans l'om-
« bre, et ne jugeant pas que le temps de paraître fût
« venu. Les habiles politiques ne sont pas ceux qui
« cherchent à faire des circonstances, mais ceux qui
« cherchent à se faire pour les circonstances. Enfin la
« guerre d'Espagne vint porter le dernier coup aux asso-
« ciations. La révolution, comprimée momentanément
« en Espagne par l'acte le plus vigoureux et le plus
« politique que les Bourbons eussent encore accom-
« pli, s'affaissa en France en même temps. Vaincue
« les armes à la main là où elle avait réussi à se con-
« stituer, elle ne pouvait plus garder l'espérance de
« vaincre là où elle ne possédait que la ressource des
« assemblées secrètes et des complots. L'effet moral
« d'une victoire acheva ce que la discorde avait com-
« mencé, et ce que ni procès criminels ni échafauds
« n'auraient jamais produit. »

Le 3 novembre de cette même année 1823, c'est-à-dire environ deux mois après l'aventure du Corinthien et de la marquise, on célébra la fête du comte de Villepreux. Plusieurs personnes des environs furent invitées à dîner. Beaucoup d'autres vinrent rendre hommage au patriarche du libéralisme de la Loire-Inférieure. Le comte n'était pas très-flatté de ces ovations domestiques. Ses résolutions se ressentaient de la situation politique; à tel point que le matin de sa fête, son petit-fils Raoul étant venu l'embrasser, il eut avec lui un assez long entretien, à la suite duquel,

(1) Nous voulons parler surtout de Manuel, qui passe pour avoir dirigé dans la charbonnerie le parti Orléaniste.

après l'avoir paternellement tancé sur plusieurs points, il lui donna à entendre qu'il ne prétendait pas entraver son ardeur militaire, et que, si la guerre se prolongeait en Espagne, il lui permettrait de demander du service dans l'armée française. Raoul fut si enchanté de cette demi-promesse, qu'il monta à cheval et courut l'annoncer à ses jeunes amis des châteaux voisins, qui se trouvaient réunis dans un rendez-vous de chasse à deux lieues de Villepreux. Il y eut grande joie et grande exclamation de leur part. Ils burent à la santé du vieux comte, déclarant qu'ils lui pardonnaient le passé, et qu'ils iraient le remercier d'avoir comblé les vœux de Raoul, bien que leurs familles ne se vissent plus. Vers le soir, Raoul se disposait à retourner au dîner de son grand-père, lorsqu'il passa par la tête de ces jeunes fous de s'inviter à ce dîner, les uns avec l'élan que leur communiquait le vin de Champagne, les autres avec la pensée malicieuse de compromettre par cette démarche le vieux comte auprès de ses convives libéraux. Raoul s'imagina que c'était un excellent moyen d'entraîner plus vite son aïeul, et la jeune phalange ultra-royaliste arriva au château au moment où l'on servait le dîner.

Ce fut un singulier coup de théâtre que l'apparition de ces enfants de nobles familles au banquet libéral du comte de Villepreux. On se toisa d'une étrange façon. Certains convives indignés voulaient se retirer à jeun ; certains autres, qui avaient des relations de clientèle avec les parents des jeunes gentilshommes, n'osaient pas trop leur battre froid, et se trouvaient fort mal à l'aise. Le comte dominait la situation avec une aisance diplomatique devant laquelle l'impertinence irréfléchie de nos ultras imberbes était forcée de baisser pavillon. Mais la situation se compliqua bien autrement, lorsqu'au premier service on vit arriver Achille Lefort à la tête d'une phalange macédonienne de petits républicains très-farouches qu'il avait recrutés dans son voyage, et qu'il menait là pour les mettre en rapport avec ses autres adeptes, voulant leur conférer à tous le baptême carbonique à l'ombre de la fête du vieux comte. Il les présenta à ce dernier avec son aplomb ordinaire, lui faisant entendre, au moyen des expressions à double sens du carbonarisme, que c'étaient là des *cousins*, et qu'il n'y avait pas à reculer. Le comte prit encore son parti avec grâce ; et pendant que la première faim tenait les haines politiques assoupies au fond des estomacs, il se mit, sans en avoir l'air, à chercher un moyen de se débarrasser et des preux de Raoul et des conspirateurs d'Achille. Quand il l'eut trouvé, il se sentit tranquille ; mais comme son projet ne pouvait être mis à exécution qu'après le dîner, et que jusque-là des discussions assez vives pouvaient s'engager à table, et le forcer à prendre parti d'un côté ou de l'autre, il imagina de faire jouer des fanfares sous les fenêtres de la salle à manger à l'apparition de chaque service. Un mot à l'oreille de son vieux roué de valet de chambre suffit pour que, cinq minutes après, un effroyable vacarme de cors de chasse, auxquels tous les chiens du château et du village répondirent par des hurlements plaintifs, coupât la parole aux plus exaltés. D'abord la société fut un peu mortifiée de cette cruelle sérénade, et Achille Lefort, qui était en veine d'éloquence, déclara à ses voisins que cela était odieux et insupportable. Mais Raoul, qui détestait cordialement son ex-précepteur, depuis qu'il prenait de grands airs avec lui, fut ravi de voir qu'il ne pouvait plus placer un mot, et encouragea les sonneurs de cor, en leur faisant porter du vin. Le cor ayant usé son effet, car les poumons du libéralisme finissaient par s'y habituer et par lutter contre la fanfare, il se trouva que le cheval de Raoul s'était détaché, et se battait dans l'écurie avec les chevaux de ses jeunes amis. Tous se levèrent et coururent séparer les combattants, ce qui fut assez long et assez difficile ; Wolf, averti par le valet de chambre, avait merveilleusement secondé les intentions de son maître. Quand ils rentrèrent, on était au dessert : c'était le moment le plus dangereux. Mais le vin circulait abondamment, et le provincial, qui aime à boire, oubliait ses ressentiments, et laissait Achille et ses Romains occuper l'arène de la discussion. Heureusement le comte avait un auxiliaire puissant dans la personne de Joséphine Clicot. L'amante du Corinthien avait fait ce jour-là une toilette ravissante, et elle était d'une beauté à faire tourner la tête à tous les partis. Le comte la mit en relief, en la priant de chanter quelque chanson du pays, suivant le vieil usage campagnard et à la manière des pastourelles de la lande. Joséphine, élevée aux champs, ayant une jolie voix et des instincts particuliers de mimique, chantait ces ballades naïves d'une manière très-piquante, et avec beaucoup de gentillesse. Elle se fit bien prier, mais enfin elle céda. Dès ce moment on ne s'occupa plus que de la séduisante marquise. Les jeunes royalistes, que l'on avait eu soin de placer autour d'elle, se disputèrent ses réponses, ses regards, ses sourires, et jusqu'aux fruits et aux bonbons que sa main avait touchés. Quand on passa au salon, il s'y trouva un violon ; Raoul savait jouer des contredanses. Le comte pria sa fille de se mettre au piano, et en un instant le bal fut organisé. On avait été chercher, pour faire nombre (car il y avait peu de dames), la fille de l'adjoint et celles des fermiers qui avaient d'assez belles toilettes pour des dames de village. Pendant ce temps, Achille, indigné de la frivolité du vieux comte, s'était éclipsé avec *ses hommes*, et avait envoyé chercher Pierre Huguenin.

Dans la matinée, Pierre avait reçu, par un exprès, un billet du commis voyageur, dans lequel, en lui annonçant son arrivée, il le priait d'avertir et de ras-

sembler les membres de sa future vente, et lui marquait le rendez-vous pour le soir même, pendant les amusements de la fête, dans l'atelier du château. Pierre avait fait ses dispositions avec un certain découragement. Plus il voyait approcher le moment de se lier par des engagements sérieux à une œuvre qui lui avait d'abord paru vaine et frivole, plus il sentait revenir ses répugnances. Il était même en proie à une sorte de remords, que ne pouvaient plus étouffer les naïves illusions dont l'entretenait mademoiselle de Villepreux. Enfin l'heure était venue, et Pierre se promettait de refuser son adhésion, si la formule du serment et l'exposition du programme impliquaient une trahison quelconque de ses principes et de ses sentiments.

Mais il était écrit qu'il échapperait à ce danger. Au moment où Achille, accompagné de ses prosélytes, marchait dans l'ombre de la nuit vers l'atelier qui devait lui servir de temple, le comte de Villepreux se présenta, et, feignant d'ignorer ses projets, lui dit qu'un mandat d'amener était lancé contre lui, que les gendarmes le cherchaient, et qu'il n'avait pas un instant à perdre pour se dérober aux poursuites. Ses plans avaient été éventés; le préfet avait écrit au procureur du roi; on était résolu à sévir contre tous les actes de sa propagande. Heureusement un employé de la préfecture, à qui le comte avait rendu des services, avait eu la générosité de l'avertir, afin que, s'il avait lui-même quelque chance d'être compromis, il eût à se mettre à couvert. Il aurait certainement à subir une visite domiciliaire dans la nuit. Enfin l'intérêt de la cause exigeait qu'on se dispersât, et qu'Achille quittât le pays à l'instant même. Un bon cheval et un domestique fidèle étaient tout prêts, l'un à le porter, l'autre à le guider à travers les landes jusqu'à la sortie du département. Toute cette histoire fut si admirablement racontée, et le vieux comte joua si bien sa comédie, que les républicains épouvantés se dispersèrent en un instant, comme une poignée de feuilles sèches balayées par le vent. Achille, qui ne demandait que des émotions, eut celle de se croire enfin persécuté; et cette fuite nocturne, ces dangers qui n'existaient pas, ce mystère qu'il eût voulu confier à tout le monde, l'occupèrent et lui donnèrent une joie d'enfant. Il courut vers l'atelier pour avertir Pierre de sa fuite, et lui faire ses adieux.

Pierre l'attendait, et il n'était pas seul. Yseult, qui était dans la confidence, et que son père avait autorisée à seconder l'établissement de *la Jean-Jacques Rousseau* (tout en travaillant sous jeu à le faire avorter), s'était échappée furtivement du salon pour aider l'artisan dans ses préparatifs. Elle lui avait ouvert son cabinet de la tourelle, afin qu'il pût y prendre des tables, des chaises et des flambeaux; et elle lui désignait l'arrangement du matériel de la cérémonie, lorsque Achille vint donner, au volet de l'atelier, le signal convenu. Il leur confia rapidement sa position tragique, leur jura qu'il n'abandonnait pas la partie, qu'il saurait, à lui seul, ressusciter le carbonarisme dans toute la France sous une autre forme, et qu'on le reverrait bientôt à Villepreux, en dépit des tyrans et des sous-préfets. Puis il embrassa Pierre, et l'exhorta si chaudement à rester fidèle au libéralisme, que Pierre fut édifié de sa persévérance et du peu d'effroi qu'il montrait. Le fait est qu'Achille ne connaissait pas la peur, l'amour-propre et la générosité le dirigeant toujours vers les postes avancés des folles entreprises. Yseult lui donna une poignée de main, et le reconduisit avec Pierre, par un petit sentier couvert, jusqu'à la grille du parc, où l'attendaient son guide et les chevaux. Puis ils revinrent pour ranger l'atelier et faire disparaître toute trace du naufrage de *la Jean-Jacques Rousseau*.

En remontant les meubles dans le cabinet de la tourelle, Pierre ne put se défendre d'une émotion qu'Yseult aperçut et partagea.

— Cette pièce vous rappelle, ainsi qu'à moi, lui dit-elle avec candeur, un souvenir pénible; je voudrais l'effacer. Ne vous souvenez-vous pas d'une certaine gravure que vous aviez acceptée et que vous avez méprisée ensuite? Elle est toujours là; et tant qu'elle y sera, je croirai que nous ne sommes pas bien réconciliés.

— Donnez-la-moi bien vite, répondit Pierre. Il y a longtemps que je me reproche de ne pas oser la réclamer!

— Tenez, la voici, dit Yseult; et en même temps voici un jouet d'enfant que vous deviez être forcé d'accepter ce soir d'une autre main que la mienne, et que vous allez recevoir de moi comme un souvenir d'amitié et un gage d'union politique.

— Qu'est-ce donc que cela? dit Pierre en examinant un superbe poignard admirablement ciselé qu'elle lui présentait; à quoi cela pourrait-il me servir? Ce n'est pas un instrument de menuiserie, que je sache.

— C'est une arme de guerre civile, répondit-elle, et c'est le gage que l'on confère au récipiendaire carbonaro.

— J'avais bien ouï dire qu'on jurait sur ce symbole sinistre. Je n'y croyais pas.

— Le royalisme a fait bien des phrases emphatiques là-dessus; mais le carbonarisme a bien prouvé que le poignard n'était dans ses mains qu'un signe de ralliement inoffensif. Son introduction dans nos mystères est respectable, en ce qu'elle nous vient du carbonarisme italien, qui compte de plus sérieuses batailles et de plus nombreux martyrs que le nôtre. C'est le symbole de notre fraternité avec ces victimes, dont chacun de nous devrait faire chaque jour la commémoration religieuse dans son cœur, comme les catholiques font celle de leurs saints dans les prières; et puisque nous ne pouvons les pleurer qu'en

secret, il est peut-être bon d'avoir toujours devant les yeux cet emblème qui nous rappelle leur mort violente et leur sublime fanatisme.

— Savez-vous, dit Pierre en retournant le poignard dans sa main et en l'examinant avec une sorte de tristesse, qu'il y a chez nous autres une superstition à propos de ces choses-là? Le don d'un instrument à lame tranchante *coupe l'amitié*, suivant les uns, et porte malheur, suivant les autres, à celui qui l'a reçu ou à celui qui l'a donné.

— Je ne crois pas à cela, quoique ce soit une idée poétique.

— Ni moi non plus, et pourtant... Mais qu'est-ce que ce chiffre gravé à jour sur la lame?

— C'est le vôtre à présent. Autrefois ce fut celui d'un de mes ancêtres auquel ce poignard appartient. Il se nommait Pierre de Villepreux; n'est-ce pas ainsi que vous vous nommez aussi, quand vous réunissez votre nom de baptême à votre nom de compagnon?

— Il est vrai, dit Pierre en souriant; avec cette différence, que vos ancêtres donnèrent leur nom au village et que le village me l'a cédé.

— Vos ancêtres étaient serfs, et les miens soldats, c'est-à-dire que vous sortez des opprimés, et moi des oppresseurs. J'envie beaucoup votre noblesse, maître Pierre.

— Ce poignard est trop beau pour moi, dit-il en le replaçant sur la table; on me demanderait par moquerie où je l'ai volé; et puis vraiment, je suis peuple, je porte le joug de la superstition. Je ne peux me défendre d'une idée sombre devant cette arme tranchante. Décidément, je n'en veux pas. Donnez-moi quelque autre chose.

— Choisissez, dit Yseult en lui ouvrant toutes ses armoires.

— Mon choix sera bientôt fait, dit Pierre. Il y a, dans un volume de votre Bossuet, une petite croix de papier découpé, avec des ornements grecs du Bas-Empire qui sont d'un goût charmant.

— Eh mon Dieu, êtes-vous donc sorcier? Comment savez-vous cela? Je ne le sais pas moi-même. Il y a deux ans que je n'ai ouvert mon Bossuet.

Pierre prit le volume, l'ouvrit, et lui montra la petite croix, dont il avait eu bien envie autrefois, et qu'il avait respectée.

— Comment savez-vous que c'est moi qui l'ai faite? dit-elle.

— Votre chiffre est découpé à jour en lettres gothiques dans un des ornements.

— C'est la vérité. Eh bien, prenez-la donc. Mais qu'en ferez-vous?

— Je la cacherai, et je la regarderai en secret.

— Voilà tout?

— C'est bien assez.

— Vous attachez à cela quelque idée philosophique; vous préférez cet emblème de miséricorde à l'emblème de vengeance que je vous avais destiné.

— C'est possible; mais je préfère surtout ce morceau de papier découpé par vous sous l'influence d'une idée calme et religieuse, à ce riche poignard qui a servi peut-être d'instrument à la haine.

— Maintenant, me direz-vous, maître Pierre, comment vous connaissez si bien mon cabinet et mes livres, et jusqu'aux petites marques qui s'y trouvent? A moins que vous n'ayez le don de seconde vue, tout me porte à croire que vous avez lu ici.

— J'ai lu tout ce qui est ici, répondit Pierre, et il fit sa confession, sans omettre les soins recherchés qu'il avait pris pour ne rien gâter dans le cabinet, et pour ne pas ternir même les marges des livres. Ces scrupules firent sourire Yseult. Elle fit plusieurs questions sur l'effet que ces lectures avaient produit en lui, lui demanda dans quel ordre il les avait faites, et quelles impressions il en avait reçues. En écoutant ses réponses, elle s'expliqua beaucoup de choses qu'elle n'avait pas comprises en lui auparavant, et fut frappée de la droiture de jugement avec laquelle, sans autre lumière que celle d'une conscience rigide et d'un cœur plein de charité, il réfutait l'erreur et confondait l'orgueil des savants de ce monde, n'admirant chez les poëtes et les philosophes que ce qui est vraiment grand et éternellement beau, ne croyant de l'histoire que ce qui est d'accord avec la logique divine et la dignité humaine, s'élevant enfin, par sa grandeur innée, au-dessus de toutes les grandeurs décernées par le jugement des hommes. Elle fut entièrement subjuguée, attendrie, saisie de respect, remplie de foi, et en même temps d'une sorte de honte, comme il arrive lorsqu'on découvre qu'on a protégé ingénument un être supérieur à toute protection. Assise sur le bord d'une table, les yeux baissés, l'âme pénétrée de ce sentiment que les chrétiens ont défini *componction*, elle garda le silence longtemps après qu'il eut parlé.

— Je vous ai fatiguée, ennuyée peut-être, lui dit Pierre, intimidé par cette apparence de froideur; vous m'avez laissé parler, et je me suis oublié... Je dois vous sembler plus présomptueux dans mes idées que ce bon M. Lefort.

— Pierre, répondit Yseult, je me demande depuis un quart d'heure si je suis digne de votre amitié...

— Vous raillez-vous de moi! s'écria Pierre avec simplicité; non, ce n'est pas là l'idée qui vous absorbe, c'est impossible.

Yseult se leva. Elle était plus pâle qu'elle ne l'avait jamais été, ses yeux brillaient d'un feu mystique. La lueur de la lampe à chapiteau vert qui éclairait la tourelle répandait sur son visage un ton vague et flottant qui lui donnait l'apparence d'un spectre. Elle semblait agir et parler dans la fièvre, et pourtant son attitude était calme et sa voix ferme, Pierre se souvint de la sibylle

qu'il avait vue en rêve, et il eut une sorte de frayeur.

— L'idée qui m'absorbe! lui dit-elle en le regardant avec une fixité qui annonçait une volonté inébranlable; si je vous la disais aujourd'hui, vous n'y croiriez pas. Mais je vous la dirai quelque jour et vous y croirez. En attendant, priez Dieu pour moi; car il y a dans ma destinée quelque chose de grand, et je ne suis qu'une pauvre fille pour l'accomplir.

Elle se hâta de ranger son cabinet avec beaucoup d'exactitude, quoiqu'elle eût l'air d'être ravie par la pensée dans un autre monde. Puis elle sortit, et traversa l'atelier sans dire un mot à Pierre, qui la suivait en lui portant son bougeoir. Quand elle fut au seuil de la porte qui donnait dans le parc, elle lui répéta encore : « Priez pour moi » ; et reprenant sa bougie, elle l'éteignit, et disparut devant lui comme un fantôme qui se dissipe. Qu'avait-elle voulu dire? Pierre n'osait chercher le sens de ses paroles. Oui, se disait-il, la voilà comme dans mon rêve, parlant par énigmes, et me montrant dans l'avenir quelque chose que je ne comprends pas. Il se sentit pris de vertige, et pressa son front dans ses mains, comme s'il eût craint qu'il ne vînt à éclater.

Ne pouvant résister à l'agitation qui était en lui, entraîné comme par l'aimant, il se glissa dans l'ombre sur les traces de mademoiselle de Villepreux; afin de la voir plus longtemps flotter devant lui comme une pâle vision, ou du moins de respirer l'air qu'elle venait de traverser. Il arriva ainsi jusqu'au gazon découvert qui s'étendait devant la façade du château, et, s'arrêtant dans les derniers massifs, il la vit rentrer dans le salon. Le temps étant magnifique et la danse fort animée, on avait ouvert les croisées, et, de sa place, Pierre pouvait voir passer la valse et voltiger la marquise, entourée d'adorateurs, parmi lesquels se trouvaient des jeunes gens de bonne maison, dont les façons galantes étaient mêlées de cette légère dose d'impertinence qui plaît aux femmelettes. Joséphine était enivrée de son succès; il y avait longtemps qu'elle n'avait eu l'occasion d'être belle, et qu'elle ne s'était vue admirée ainsi. Elle était comme une phalène qui tourne et folâtre autour de la lumière. Yseult, pour reposer les personnes qui avaient joué tour à tour du violon, se remit au piano. Pierre se plaça de façon à la voir. Ses yeux nageaient dans une sorte de fluide, où d'autres images que celles de la réalité semblaient se dessiner devant elle. Elle jouait avec beaucoup de nerf et d'action; mais ses mains couraient sur le clavier sans qu'elle en eût conscience.

Raoul sortit pour prendre l'air avec un de ses amis. Pierre l'entendit qui disait : Regarde donc ma sœur; ne dirait-on pas d'un automate?

— Est-ce qu'elle ne rit jamais plus que cela? reprit son interlocuteur.

— Guère plus. C'est une fille d'esprit, mais une tête de fer.

— Sais-tu qu'elle me fait peur avec ses yeux fixes? Elle a l'air d'une figure de marbre qui se mettrait à jouer des sarabandes.

— Je trouve, moi, qu'elle a l'air de la déesse de la Raison, répondit Raoul d'un ton railleur, et qu'elle joue des contredanses sur le mouvement de la *Marseillaise*.

Ces jeunes gens passèrent, et presque aussitôt Pierre vit quelqu'un qui errait en silence autour du gazon, et dont la marche entrecoupée trahissait l'agitation intérieure. Lorsque cet homme se trouva près de lui, il reconnut le Corinthien, et sortant doucement de sa retraite, il le saisit par le bras. — Que fais-tu ici? lui dit-il, car il comprenait bien sa peine secrète; ne sais-tu pas que ce n'est pas là ta place, et que, si tu veux regarder, il ne faut pas qu'on te voie? Allons, viens : tu souffres, et tu ne peux ici rien changer à ton sort!

— Eh bien! dit le Corinthien, laisse-moi m'abreuver de ma souffrance. Laisse-moi me dessécher le cœur à force de colère et de mépris.

— De quel droit mépriserais-tu ce que tu as adoré? Joséphine était-elle moins coquette, moins légère, moins facile à entraîner, le jour où tu as commencé à l'aimer?

— Elle ne m'appartenait pas alors! Mais à présent qu'elle est à moi, il faut qu'elle soit à moi seul, ou qu'elle ne soit plus rien pour moi. Mon Dieu! avec quelle impatience j'attends le moment de le lui dire!... Mais ce bal ne finira pas! Elle va danser toute la nuit, et avec tous ces hommes. Quel horrible abandon de soi-même! La danse est ce que je connais de plus impudique au monde chez ces gens-là. Mais vois donc, Pierre! regarde-la. Ses bras sont nus, ses épaules sont nues, son sein est presque nu! Sa jupe est si courte qu'elle laisse voir à demi ses jambes, et si transparente qu'on distingue toutes ses formes. Une femme du peuple rougirait de se montrer ainsi en public; elle craindrait d'être confondue avec les prostituées! Et maintenant la voilà qui passe toute haletante des bras d'un homme aux bras d'un autre homme qui la presse, qui la soulève, qui respire son haleine, qui froisse encore sa ceinture déjà flétrie, et qui boit la volupté dans ses regards. Non! je ne puis pas voir cela plus longtemps. Allons-nous-en, Pierre; ou bien entrons dans ce bal; brisons ces lustres, renversons tous ces meubles, mettons en fuite tous ces damerets, et leurs femmes verront comme ils savent les défendre des *outrages de la populace!*

Pierre vit que l'exaspération de son ami ne pouvait plus être contenue; il l'entraîna loin du château, et réussit à le ramener chez lui. Là ils trouvèrent une lettre timbrée de Blois dont la vue fit tressaillir le Corinthien. Elle était adressée à Pierre, qui lui en fit part aussitôt.

« Mon cher pays (écrivait le dignitaire), je vous

« annonce que la société du devoir de liberté quitte « cette résidence, et que Blois cesse de faire par- « tie de nos villes de devoir. Les persécutions que « nous avons eu à souffrir de la part des autres « sociétés nous ont causé de tels dégoûts, que nous « préférons l'abandon de nos droits à une guerre « interminable. Cette résolution ayant été prise d'un « commun accord, nous sommes à la veille de nous « disperser. » Ici le dignitaire entrait dans les détails relatifs à la société, et racontait les divers motifs de cette résolution. Puis il faisait un retour sur ses affaires particulières, et annonçait à son ex-collègue que la Savinienne, forcée de renoncer à tenir son auberge qui n'était achalandée que par les gavots dont elle était Mère, avait pris le parti de quitter son commerce et de vendre sa maison. « J'aurais pensé, « mon cher pays, disait-il, que je serais consulté « sur cette affaire. Comme ami de feu Savinien, et « comme dévoué aux intérêts de sa veuve plus qu'aux « miens propres, je me flattais d'être son conseil et « son guide dans une telle occasion. Eh bien, elle a « agi autrement. Elle a fait mettre son établissement « en vente sous mon nom, déclarant devant la loi « que ce n'était point la propriété de ses enfants, mais « la mienne, parce que j'en avais fourni les fonds et « qu'ils ne m'étaient point remboursés. Et quand je « lui en ai fait des reproches, elle m'a répondu que « c'était son devoir d'agir ainsi, et qu'elle ne voulait « pas me tromper plus longtemps, son intention étant « de ne point se remarier. Villepreux, elle m'a dit « que vous connaissiez ses raisons, et qu'elle vous « avait confié tout ce qui s'était passé entre moi et « son mari à l'article de la mort. Je ne vous demande « rien, mon cher pays, j'en sais bien assez. Quand « on a le malheur de n'être pas aimé, on doit savoir « souffrir, et ne pas descendre à la plainte. Si je vous « écris, c'est pour un autre motif. Je vois bien que « la Mère a l'intention de quitter Blois, et je pense « qu'elle cherche à s'établir de votre côté. Mais je « crois qu'elle est sans ressource, quoiqu'elle m'as- « sure avoir quelques économies. Elle se fait un point « d'honneur de ne pas rester endettée avec un homme « qu'elle refuse de prendre pour mari. Mais c'est « une fierté mal entendue, et qu'elle n'a pas le droit « de me témoigner. Je n'ai rien fait pour être méprisé « ainsi, et traité comme un créancier. Je saurai me « résigner à cet affront; apparemment j'ai commis « quelque faute dont il plaît à Dieu de me punir en « m'envoyant beaucoup de chagrin. Mais je ne me « soumettrai pas à voir cette femme, que son mari « m'avait confiée, tomber dans la misère avec ses « enfants. Je sais, pays Villepreux, que vous n'êtes « pas riche, sans quoi je ne me mettrais pas en peine. « Je sais aussi qu'une personne sur laquelle on « compte sans doute n'a rien que son travail et son « talent, et que ce n'est pas assez pour soutenir une « famille. Je viens donc vous prier instamment de « vous enquérir de la position de la Mère, et de lui « rendre tous les services dont elle aura besoin. Vous « pouvez disposer de tout ce que j'ai, pourvu qu'elle « ne le sache pas; car l'idée de la faire souffrir et de « l'humilier par mon attachement me fait souffrir et « m'humilie moi-même. Adieu, mon cher pays. Vous « ne devez pas trouver mauvais que je vous parle « succinctement de toutes ces choses, et vous devez « comprendre que cela ne m'est pas facile. Avec « le temps, je serai plus raisonnable, s'il plaît à « Dieu.

« Il me reste à vous embrasser.

« Votre ami et pays sincère,

« Romanet le Bon-soutien D.·. G.·. T.·. de Blois. »

La simplicité de cette rédaction, jointe à l'idée que Pierre se faisait, avec raison, de la profonde douleur du Bon-soutien, l'impressionna tellement, qu'il sentit couler ses larmes.

—Amaury, Amaury! s'écria-t-il, que nous sommes petits, nous autres, avec nos lectures et nos phrases, devant une telle force d'âme et une générosité si peu emphatique! *Avec le temps je serai plus raisonnable, s'il plaît à Dieu!* Il croit manquer de courage à l'heure où il en montre un sublime! Hommes de peu de foi que nous sommes, nous ne saurions pas souffrir avec cet héroïsme. Nous nous répandrions en plaintes, en murmures; nous aurions de la colère, de la haine, et des idées de vengeance...

— Tais-toi! Pierre, je te comprends de reste, s'écria le Corinthien en relevant sa tête qu'il avait tenue cachée dans ses mains pendant la lecture de la lettre. C'est pour moi que tu dis tout cela; car toi, tu es aussi vertueux que Romanet, et tu serais aussi calme que lui dans le malheur. Mais si c'est pour me rattacher à la marquise que tu vantes le pardon des injures, tu n'y réussis nullement; les nouvelles que contient cette lettre bouleversent tous mes projets, et renouvellent toutes mes idées. Que s'est-il donc passé dans l'esprit de la Savinienne? Que signifie aujourd'hui sa conduite? Que veut-elle faire? Sur quoi compte-t-elle? Je veux savoir tout cela. Tu dois avoir reçu une lettre d'elle, et tu ne me l'as pas montrée. Je veux la voir!

— Tu ne la verras pas, répondit Pierre. Non, non! l'amant de la marquise des Frenays ne lira pas les nobles plaintes de la Savinienne. Qu'il te suffise de savoir l'effet de ton silence et du mien; car je ne lui ai point écrit non plus : je ne pouvais pas la tromper, et je ne voulais pas l'éclairer. Il me semblait toujours que tout n'était pas perdu, et je différais de jour en jour, espérant que tu reviendrais à elle.

— Enfin, quel effet a produit ton silence? Parle!

— Elle a deviné la vérité; et, se disant qu'elle n'était plus aimée, qu'elle ne l'avait peut-être jamais

été, se voyant délaissée, abandonnée à la misère, elle a voulu, du moins, mettre sa conscience en paix, et ne rien accepter davantage du dignitaire. Je te citerai un seul passage de sa lettre :

« J'ai bien souffert assez longtemps avec Savinien d'avoir un désir dans le cœur. Je ne veux pas souffrir d'un regret toute ma vie avec Romanet; ce serait tout aussi coupable. Je ne suis pas sans remords pour le passé : je n'en veux plus dans l'avenir. J'aime mieux toute autre espèce de malheur que celui-là. »

— Pauvre sainte femme! dit le Corinthien d'une voix sombre, et en se levant. Achève; que voulait-elle faire après avoir rompu avec le Bon-soutien?

— Reprendre son ancien état de lingère, et, si tu n'étais pas ici, venir y tenter un établissement. Elle s'est imaginé, d'une part, qu'elle trouverait de l'ouvrage dans ce pays; et, de l'autre que tu ne pouvais pas être resté près de moi, puisque tu l'oubliais sans que personne songeât à l'en avertir.

— Son idée est bonne, répondit le Corinthien d'un air préoccupé; il n'y a point de lingère ici; elle aura la pratique du château... Elle repassera les fichus transparents de la marquise, ajouta-t-il avec une amertume sanglante. Pierre, donne-moi une plume et du papier. Vite!

— Que veux-tu faire?

— Tu me le demandes? Écrire à la Savinienne, lui dire que nous l'attendons, que l'un de nous ira la chercher à moitié chemin, tandis que l'autre retiendra et préparera son logement dans le village. Est-ce que ce n'est pas là mon devoir?

— Sans aucun doute, Amaury; mais le dépit est un mauvais garant du devoir. J'aimerais mieux que tu écrivisses cette lettre demain, à tête reposée.

— Je veux l'écrire tout de suite.

— Parce que tu sens que demain tu n'en auras plus la force.

— Je l'aurai; j'écrirai encore demain, et encore après-demain, si tu veux; j'ai plus de force que tu ne crois.

— Amaury, si tu écris, la Savinienne viendra. Elle croira en toi, et, moi, je ne sais si j'aurai le courage d'en douter assez pour la désabuser. Si elle vient, et qu'elle te trouve aux pieds de la marquise, comment faudra-t-il considérer ta conduite?

— Comme celle d'un lâche ou d'un fou,

— Prends garde d'être fou. N'écris pas encore !...

Le Corinthien écrivit pourtant, il écrivit dans la nuit, sous l'empire d'une indignation et d'un dégoût profond pour la marquise. Aussitôt que le jour parut, il courut porter sa lettre à la poste, et elle partit avant que Pierre. vaincu par la fatigue, se fût réveillé.

CHAPITRE XXX.

Pendant plusieurs jours le Corinthien ne revit pas la marquise, et comme elle n'avait la conscience d'aucun tort envers lui, la coquetterie étant chez elle une seconde nature, sa surprise fut extrême; mais son chagrin ne fut pas bien profond d'abord. Son enivrement se prolongea jusqu'à une partie de chasse que les amis de Raoul lui avaient proposée et qu'ils arrangèrent pour elle. Yseult tâcha d'abord de l'en détourner, n'aimant pas à la voir entrer en relations avec des gens qu'elle croyait antipathiques à son grand-père, et vers lesquels elle ne se sentait portée par aucun lien d'idées ou de position. Mais le vieux comte n'était pas fâché de voir sa famille se rattacher par quelque bout à la noblesse du pays, et il autorisa sa nièce à se distraire en acceptant l'invitation qu'une élégante et fière comtesse des environs, sœur d'un des plus ardents adorateurs de Joséphine, vint lui faire en personne. Cette visite diplomatique avait pour but, dans la pensée de la noble dame, le mariage de ce frère, le vicomte Amédée, avec la riche Yseult de Villepreux. Yseult s'étonna un peu de ce retour vers elle après l'indignation que ses idées républicaines bien connues avaient excitée chez sa voisine. Elle y répondit assez froidement; et pourtant, comme Joséphine la conjurait de l'accompagner, elle ne refusa pas ouvertement. Joséphine ne montait pas à cheval : on devait venir la prendre en calèche. Yseult était une très-bonne amazone; elle dirigeait adroitement son cheval, et lui faisait franchir les fossés et les barrières avec ce calme dont on ne la voyait jamais se départir. Ce talent d'équitation était le seul qui lui attirât un peu de considération de la part de son frère et des nobles damoiseaux du voisinage. Elle aimait beaucoup cet exercice; et comme il était bien difficile qu'elle n'eût pas, sous son grave extérieur, un peu des goûts et des entraînements de l'enfance, elle se laissa vaincre peu à peu. Il y avait quelque temps qu'elle n'était montée à cheval; elle voulut s'exercer seule dans le parc. Pierre, qui la guettait sans cesse, se trouva sur son passage, comme elle fendait l'air avec la rapidité d'une flèche. Elle s'arrêta court devant lui, et lui demanda en riant s'il n'était pas scandalisé de la voir se livrer à un amusement aussi aristocratique. Pierre sourit à son tour, mais avec tant d'effort, et son regard trahissait une tristesse si profonde, qu'Yseult pressentit tout ce qui se passait en lui. Elle voulut s'en assurer : Vous savez qu'il y a une grande partie de chasse demain? lui dit-elle.

— Je l'ai entendu dire, répondit Pierre.

— Et savez-vous qu'on veut m'y emmener?

— Je n'ai pas cru que vous iriez.

En faisant cette réponse, Pierre laissa lire apparemment jusqu'au fond de son âme; car mademoi-

selle de Villepreux, après un moment de silence, durant lequel elle le considéra attentivement, lui dit avec une douceur ineffable et une émotion profonde : — Je vous remercie, Pierre, de n'avoir pas douté! Puis elle reprit sa course impétueuse, fit deux ou trois fois le tour du parc, et revint devant le château où son frère l'attendait avec le comte et Joséphine. Pierre réparait un petit banc rustique à trois pas de là.—Tiens, reprends ton cheval, dit Yseult à Raoul, en sautant légèrement sur le gazon. Il ne me plaît pas le moins du monde. — Il n'y paraissait guère tout à l'heure, dit le comte; j'ai cru que tu prenais ta course pour le grand désert. — Puisque vous rentrez, maître Pierre, dit Yseult au menuisier qui se retirait, auriez-vous la bonté de dire à Julie en passant, qu'elle ne s'occupe plus de mon amazone? Je ne sortirai pas demain, ajouta-t-elle en se tournant vers Joséphine, mais d'un ton trop net pour que Pierre, en s'éloignant, ne l'entendît pas.

Elle tint parole, et les prières de sa cousine la trouvèrent inébranlable. Le comte eût désiré qu'elle se montrât moins farouche, et qu'elle ne contrariât pas ses projets de rapprochement avec le voisinage seigneurial. Mais il avait montré devant elle tant d'éloignement et de dédain philosophique pour ces gens-là, qu'il lui était bien impossible de se rétracter clairement.

Pierre nageait dans un océan de bonheur. Il ne pouvait pas se dissimuler l'amour qu'il inspirait; mais cet amour était fait de telle sorte qu'il ne pouvait exprimer sa reconnaissance. Rien ne l'autorisait à formuler ses pensées, et d'ailleurs il n'en sentait pas le besoin. Jamais passion ne fut plus absolue, plus dévouée, plus enthousiaste de part et d'autre; et pourtant, jamais il n'y eut amour plus contenu, plus muet, plus craintif. Il y avait comme un contrat tacite passé entre eux. Quelqu'un qui aurait entendu les trois ou quatre paroles que Pierre échangeait chaque jour à la dérobée avec Yseult, eût pensé qu'elles étaient le résultat d'une intimité consacrée par des nœuds indissolubles et des promesses formelles. Personne n'eût voulu croire que le mot d'*amour* n'avait jamais été prononcé entre eux, et que la virginité de leurs sens n'avait pas été effleurée par le plus léger souffle.

Joséphine courut la chasse dans la brillante calèche de la comtesse. Mais lorsque celle-ci vit que de son rêve d'alliance et de fortune, il ne lui restait que Joséphine Clicot sur les bras, et son frère qui caracolait à la portière en dévorant des yeux la piquante provinciale, elle sentit qu'elle jouait un singulier rôle et prit de l'humeur contre tout le monde. La comtesse était sèche et nerveuse : forcée d'amener la marquise à son château, de lui en faire les honneurs, et de la présenter à d'autres illustres dames qu'elle avait convoquées pour fêter et caresser l'héritière de Villepreux, elle dissimula si peu son ennui et son dédain, que la pauvre Joséphine se sentit mourir de honte et de crainte. Cependant les hommages dont elle fut l'objet de la part des hommes, car la jeunesse et la beauté trouvent toujours grâce et protection du côté de la barbe, lui rendirent quelque assurance; et, peu à peu, la rusée, amorçant par sa gentillesse riches et pauvres, blondins et grisons, se vengea à outrance des mépris de leurs femelles. On avait préparé un petit bal pour le soir, comptant qu'Yseult, tenant le piano, en serait la reine d'une certaine façon : la dame du lieu voulut renvoyer les violons, et abréger la soirée en se disant malade. Mais la faction des hommes l'emporta. Le jeune frère se mit en révolte, et ses compagnons firent serment de ne pas laisser partir les jolies femmes. On grisa tous les cochers, on ôta les roues des voitures; il n'y eut que les équipages des douairières qui furent respectés ; encore leurs vieux époux se firent-ils beaucoup gronder, avant de s'arracher à la contemplation des belles épaules de Joséphine.

Elle resta donc au salon avec cinq ou six jeunes femmes de moindres hobereaux, qui s'amusaient pour leur compte, et ne songeaient pas à l'humilier. Mais à mesure que la nuit s'avançait, les hommes, en passant de la contredanse au buffet, s'animèrent comme des gens qui ont couru la chasse toute la journée, et prirent des façons tout à fait anglaises, dont Joséphine commença à s'effrayer. Il y avait autour d'elle une lutte entre le désir brutal et un reste de convenance dont la limite était assez mal gardée. Joséphine n'était folle qu'à la superficie. Elle était de ces coquettes de province qui, avec l'amour de l'honnêteté et un fonds de sagesse, se permettent un système d'agaceries qu'elles croient sans conséquence et sans danger. Heureuse d'abord et fière d'exciter les désirs, elle sentit la rougeur monter à son front lorsqu'elle eut à se défendre d'un commencement de familiarité; c'est alors qu'elle songea à la retraite. Mais la comtesse, qui lui avait promis de la reconduire, voyant le bal se prolonger et Joséphine s'y complaire, avait été se coucher, ou avait fait semblant : du moins elle s'était enfermée dans ses appartements. Raoul s'était laissé griser, et, tout en répondant à sa cousine qu'il était à ses ordres, ne faisait que chanter et rire aux éclats, sans comprendre sa situation. Les autres dames partirent une à une, sans lui offrir de la reconduire. Le vicomte Amédée leur fit croire que sa sœur comptait se relever au point du jour pour ramener madame des Frenays dans sa voiture. Cependant la comtesse ne se releva pas. Les domestiques, harassés, ronflaient dans les antichambres; Raoul, complétement ivre, s'était laissé tomber sur un sofa. Joséphine restait comme seule avec cinq ou six jeunes gens plus ou moins avinés, qui eussent voulu se chasser l'un l'autre, et qui s'obstinaient à la faire valser, presque malgré

elle. Accablée de fatigue, profondément blessée du procédé de son hôtesse, effrayée des manières de ses adorateurs, dégoûtée de leur plat caquetage, Joséphine s'assit d'un air consterné au milieu d'eux. Le froid du matin la faisait frissonner; elle demandait son châle; on lui répondait par des fadeurs à demi obscènes sur la beauté de sa taille. La salle était poudreuse, triste, affreuse à voir dans son désordre, à la clarté bleuâtre de l'aube. La pauvre femme était cruellement punie, et chaque mot, chaque regard qui tombait sur elle, lui faisait expier son triomphe. C'est alors qu'un cri de détresse s'éleva du fond de son âme vers le Corinthien. Mais il n'était pas là, il pleurait au fond du parc de Villepreux.

Enfin, Joséphine fit un effort, sentant bien qu'elle n'avait pas le droit de se courroucer, après avoir, en quelque sorte, provoqué tous ces hommes, mais résolue à leur sembler sotte et ridicule, pour se soustraire à leur convoitise. Elle se leva, et déclara qu'elle partirait à pied, si on ne lui amenait pas une voiture. Elle parla si sèchement, et repoussa si bien les prières impertinentes, qu'elle réussit à se mettre en route, dans une calèche, avec Raoul qui s'y traîna avec peine, et le vicomte Amédée qu'il fallut bien accepter pour cavalier, afin de se débarrasser des autres. A peine le roulement de la voiture se fut-il fait sentir, que Raoul, réveillé un instant, retomba dans un sommeil léthargique. Il fallut que, pendant deux mortelles heures, Joséphine se défendît, en paroles et en actions, contre le plus impertinent de tous les vicomtes. Ce voyage, qui lui rappelait une autre course en voiture, une aurore poétique, un ardent amour, et des délires partagés, lui fit tant de mal que, cachant, de confusion, sa figure dans son voile, elle fondit en larmes. Le vicomte n'en devint que plus entreprenant. Joséphine était faible et inconséquente. Malgré elle, une sorte de respect instinctif pour les gens titrés l'empêchait de se prononcer comme elle eût osé le faire à l'égard d'un bourgeois qui lui aurait déplu. Elle voulait se défendre, et s'y prenait si gauchement, que chacune de ses naïves réponses était interprétée par le vicomte comme une agacerie. Heureusement le froid prit Raoul, qui se réveilla d'assez mauvaise humeur, et, ne pouvant se rendormir, trouva le vicomte insipide, et ne se gêna pas pour le lui dire. Peu à peu, le sentiment de la protection qu'il devait à sa cousine et qu'il avait si lâchement abjurée lui revint en mémoire; et, peu à peu aussi, le vicomte, voyant l'heure passée et l'occasion manquée, se contint et se refroidit. Ils étaient tous les trois fort maussades en arrivant au château, et Joséphine, brisée de chagrin et de fatigue, alla s'enfermer dans sa chambre et se jeter sur son lit, où elle s'endormit sans avoir eu la force de se déshabiller.

Depuis bien des nuits le Corinthien ne dormait pas, et le jour il travaillait sans ardeur. Il éprouvait plutôt le besoin de s'étourdir et de s'arracher à lui-même, qu'un véritable repentir de son égarement, et attendait la réponse de la Savinienne avec plus de terreur que d'impatience; car il faisait d'inutiles efforts pour se rattacher à cet amour austère, si différent de celui qu'il avait connu dans les bras de la marquise. Pierre voyait qu'il espérait un refus, et lui-même désirait qu'il en fût ainsi. En s'affermissant dans la pensée que son ami ne reviendrait jamais complétement à son premier amour, il se promettait, au cas où la Savinienne ajouterait foi à la lettre du Corinthien, de la désabuser, soit en lui écrivant, soit en allant la trouver pour l'éclairer et l'exhorter au courage.

Le Corinthien était bien coupable, mais il aimait passionnément Joséphine. Et comment ne l'eût-il pas aimée? Son plus grand crime était de ne pas savoir pardonner quelque chose à la coquetterie d'une jeune fille mal élevée, et de vouloir arracher de son propre cœur, avant le temps, une passion dont les enivrements n'étaient pas encore épuisés. Nous portons tous dans l'amour un besoin de domination qui nous rend implacables pour les moindres fautes. Celles de la marquise n'étaient que le résultat fatal de son caractère et de ses habitudes. Il fallait qu'elle les expiât comme elle venait de le faire pour en sentir la gravité. Inquiète d'abord de voir les nuits s'écouler sans recevoir les visites de son amant, elle l'avait cru malade; et se glissant, dès le matin, dans le passage secret, elle avait été regarder par les fentes de la boiserie. Elle l'avait vu travailler, dans ce moment-là, avec une sorte d'ardeur fébrile et de gaieté forcée qu'elle avait prises pour une brutale indifférence. Faisant alors un retour sur elle-même, comparant les hommages dont elle avait été l'objet de la part des élégants du bal avec cet oubli grossier, elle avait rougi de son amour, et, ranimée par l'attente de nouveaux triomphes, elle s'était flattée d'abjurer vite et d'effacer jusqu'au souvenir de sa faute. Mais elle avait fait d'amères réflexions dans la voiture qui l'avait ramenée du dernier bal, et le sommeil qui l'accablait maintenant était troublé par des songes pénibles.

Le Corinthien l'avait vue partir la veille, emportée dans le tourbillon des vanités mondaines. Il s'était dit alors qu'elle était perdue pour lui, et la colère avait fait place au désespoir. Avant ce jour il s'était flatté qu'elle ne supporterait pas son abandon et qu'elle le rappellerait bientôt. Tout entier à la vengeance, il s'était fortifié par l'idée de ce qu'elle devait souffrir loin de lui. Mais quand il la vit passer, oublieuse et rayonnante de plaisir, il voulut se jeter sous les roues de sa voiture. Gare donc, imbécile! s'était écrié le vicomte Amédée, en se donnant tout au plus la peine de retenir son cheval prêt à l'écraser. Amaury aurait voulu s'élancer sur le fat, le renverser, le fouler aux pieds; mais son orgueilleux coursier l'avait emporté

comme le vent, l'ouvrier avait été couvert de poussière, et Joséphine n'avait rien vu.

Le Corinthien rentra dans le parc, déchira sa poitrine avec ses ongles, arracha ses beaux cheveux que Joséphine avait peignés et parfumés tant de fois; et, quand sa rage se fut exhalée, il se prit à pleurer amèrement. Levé avant le jour, il courut à l'atelier, arracha violemment les clous dont il avait scellé le panneau de la boiserie en jurant de ne jamais rouvrir ce passage, et, s'y élançant avec fracas, au risque de se trahir, il courut à la chambre de Joséphine pour voir si elle était rentrée. Il trouva la chambre bien rangée, le lit fait depuis la veille, et orné d'une courte-pointe de dentelles que, dans sa folie, il mit en pièces. Puis il retourna dans le parc pour attendre à la grille le retour de son infidèle. Il la vit enfin arriver avec le vicomte; et comme il ne vit pas Raoul qui était enfoncé dans un coin de la voiture et enveloppé de son manteau, il se souvint de la manière dont il avait possédé Joséphine pour la première fois, et ne douta point que le vicomte n'eût triomphé de sa faiblesse avec aussi peu de combats. Lorsqu'il rentra au château, une heure après, il rencontra Julie, l'ex-dindonnière, qui était au moins aussi coquette que sa maîtresse, et qui faisait toujours briller pour lui ses gros yeux noirs. Il n'eut pas de peine à la faire causer; et quand il sut que la marquise s'était enfermée dans sa chambre en refusant avec humeur le secours de la soubrette pour la déshabiller, il demanda si le vicomte n'était pas resté au château. Il avait attendu en vain dans le parc qu'il repassât, se flattant encore qu'il avait pris une autre route. — Oh! bah! répliqua Julie, M. le vicomte ne partira pas de sitôt. Il a demandé une chambre pour se reposer, car il paraît qu'ils ont dansé toute la nuit; mais je suis bien sûre qu'ils danseront encore la nuit prochaine, et que tous ces beaux messieurs reviendront dîner ici. Ils sont tous amoureux de ma maîtresse, et je crois bien que le vicomte en est fou.

Amaury tourna le dos brusquement, et laissa Julie achever seule ses commentaires. Il courut à l'atelier, et, ne pouvant rentrer dans le passage secret parce que le père Huguenin, Pierre et les autres ouvriers étaient là, il se mit à travailler à sa sculpture. Le père Huguenin était d'assez mauvaise humeur. Il trouvait que l'ouvrage n'avançait pas comme dans les commencements. Pierre était toujours aussi consciencieux; mais il avait perdu plus d'un mois à la volière de mademoiselle de Villepreux, et maintenant on le dérangeait sans cesse. On venait dix fois par jour l'appeler pour toutes les petites réparations qui se trouvaient à faire dans l'intérieur du château; comme si c'était le fait d'un maître ouvrier comme lui de raccommoder des bâtons de chaise et de raboter des portes déjetées, comme si Guillaume et le Berrichon n'étaient pas bons à cette besogne! Le Corinthien, qui cachait habilement ses relations avec la marquise, passait bien ses journées à l'atelier; mais il avait des distractions étranges, de profondes langueurs, et cédait souvent à un besoin impérieux de sommeil dont on avait bien de la peine à l'arracher. Ce jour-là, quand, au lieu du lourd rabot du menuisier, il prit le ciseau léger du sculpteur, le père Huguenin fit la grimace, et lui demanda, à plusieurs reprises, s'il aurait bientôt fini d'habiller ses petits bonshommes. — Je ne vois pas, disait-il, ce que cela a de si utile et de si pressé, qu'il faille laisser les murailles nues en attendant. Et quant au plaisir qu'on trouve à fabriquer ces joujoux de Nuremberg, je ne le conçois pas davantage. Depuis huit jours surtout, mon pauvre Amaury, tu ne fais que des dragons et des couleuvres, sans parler de celles que tu me fais avaler! Je crois que le diable s'est mis après toi, car tu fais son portrait de toutes les manières, et, si j'étais femme, je ne voudrais pas regarder ces messieurs-là: je craindrais d'en faire de pareils.

— Celui que je fais maintenant, répondit le Corinthien d'un ton acerbe, est un fort joli monstre. C'est la Luxure, la présidente du conseil des péchés capitaux, la reine du monde; aussi lui vais-je mettre une couronne sur la tête : la patronne de toutes les femmes; aussi vais-je lui donner des pendants d'oreilles et un éventail.

Le père Huguenin ne put s'empêcher de rire; et puis, comme la toilette de dame Luxure ne finissait pas, il reprit de l'humeur, gronda le Corinthien qui semblait ne pas l'entendre, et finit par lui parler d'un ton rude et avec des regards enflammés.

— Laissez-moi, mon maître, dit le Corinthien; je ne suis pas en état de vous satisfaire aujourd'hui, et je ne me sens pas plus patient que vous.

Le père Huguenin, habitué à être obéi aveuglément, s'emporta davantage, et voulut lui arracher son ciseau des mains. Pierre, qui les observait avec anxiété, vit une fureur sauvage s'allumer dans les yeux du Corinthien, et sa main chercher un marteau qu'il eût levé peut-être sur la tête du vieillard, si Pierre ne se fût élancé devant lui.

—Amaury, Amaury! s'écria-t-il, que veux-tu donc faire de ce marteau? Crois-tu que mon cœur ne soit pas assez brisé par ta souffrance?

Amaury vit des larmes rouler sur les joues de son ami. Il se leva, et s'enfuit dans le parc. Quand les ouvriers furent sortis de l'atelier pour goûter, il se précipita dans le passage secret, avec son marteau qu'il n'avait pas quitté. Il s'attendait à trouver la porte de l'alcôve barricadée, et se promettait de l'enfoncer. Peut-être roulait-il dans son esprit une pensée plus sinistre. Il est certain qu'il s'attendait à trouver le vicomte auprès de la marquise. Mais, en poussant le ressort qu'il avait mis lui-même à la porte secrète, il ne rencontra aucune résistance. Il avait

arrangé cette porte de manière à ce qu'elle s'ouvrît sans bruit ; car, dans ses nuits de bonheur, il n'avait rien négligé pour en assurer le mystère. Il entra donc dans la chambre de Joséphine sans l'éveiller, et la vit couchée sur son lit, à demi nue, les cheveux en désordre, les bras encore chargés de pierreries, et les jambes entourées de sa robe de bal, flétrie et déchirée. Elle lui inspira d'abord une sorte de dégoût, dans cette toilette souillée que l'éclat du jour rendait plus accusatrice encore. Il se souvint d'avoir lu quelque chose des orgies de Cléopâtre et du honteux amour d'Antoine asservi. Il contempla longtemps, et finit, après l'avoir mille fois maudite, par la trouver plus belle que jamais. Le désir chassa le ressentiment, qui revint plus amer et plus profond après l'ivresse. Joséphine pleura, s'accusa humblement, confessa tous les outrages qu'elle avait subis, et ceux auxquels elle avait pu se soustraire. Elle jeta l'anathème sur ce monde insolent et corrompu où elle avait voulu briller, et qui l'en avait si cruellement punie ; elle jura de n'y jamais retourner, et de faire telle pénitence que son amant voudrait lui imposer ; elle voulut raser ses beaux cheveux, et déchirer son sein d'albâtre, lorsqu'elle vit sur la poitrine et sur les tempes du Corinthien les traces de sa fureur et de son désespoir ; elle se jeta à genoux ; elle invoqua la colère de Dieu contre elle : elle fut si belle de douleur et d'exaltation, que le Corinthien, ivre d'amour, lui demanda pardon, baisa mille fois ses pieds nus, et ne s'arracha aux délires de la passion qu'à la voix d'Yseult, qui appelait sa cousine pour dîner, et s'inquiétait de son long sommeil.

Amaury, de retour à l'atelier, demanda loyalement pardon au père Huguenin, qui l'embrassa en grondant et en s'essuyant les yeux du revers de sa manche. Puis il se mit à ses ordres avec un zèle et une soumission qui effacèrent tous ses torts. Il chanta en chœur avec ses compagnons, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps ; il fit mille agaceries au Berrichon, qui le boudait, et qui finit par lui pardonner ; car il aimait mieux être tourmenté qu'oublié. Enfin, la tâche de ce jour fut close aussi gaiement qu'elle avait été mal commencée. Pierre fut le seul qui demeura triste et inquiet. Cette joie exubérante et soudaine de son ami lui donnait à penser.

Au coucher du soleil, Yseult, pour se débarrasser de la société du vicomte, qui, rudement repoussé par Joséphine, reportait sur elle des hommages moins ardents, mais tout aussi fades, s'éclipsa doucement, et alla se promener seule tout au bout du parc. Elle pensait peut-être y rencontrer Pierre ; car, en quelque endroit qu'elle se promenât, elle le rencontrait toujours. Ceci est un miracle qui s'opère tous les jours pour les êtres qui s'aiment, et il n'est pas un couple d'amants qui puisse m'accuser ici d'invraisemblance. Pierre ne vint pourtant pas ce soir-là. Il ne voulait pas perdre de vue le Corinthien, qu'il voyait for agité, malgré tout son enjouement. Il voulut sacrifier à la dignité de la Savinienne la seule joie qu'il eût au monde, celle de causer un quart d'heure avec Yseult.

En interrogeant des yeux le chemin de ronde par lequel Pierre arrivait quelquefois, mademoiselle de Villepreux vit venir une femme d'une assez grande taille, qui marchait avec beaucoup d'aisance et de noblesse dans son vêtement rustique. Elle avait une jupe de cotonnade brune, et un manteau de laine bleue qui lui enveloppait la tête, à peu près comme les peintres florentins drapaient leurs figures de vierges. La beauté régulière et l'expression grave et pure de cette femme lui donnaient une ressemblance frappante avec ces divines têtes de l'école de Raphaël. Elle conduisait un âne, sur lequel était assis un bel enfant aux cheveux d'or, enveloppé comme elle d'une draperie de bure, et les jambes pendantes dans un panier. Yseult fut frappée de ce groupe qui lui rappelait la fuite en Égypte, et elle s'arrêta pour contempler ce tableau vivant auquel il ne manquait qu'une auréole.

De son côté, la femme du peuple fut frappée de la figure calme et bienveillante de la jeune châtelaine. A son vêtement simple et presque austère, elle la prit pour une femme de service, et lui adressa la parole.

— Ma bonne demoiselle, lui dit-elle en arrêtant son âne devant la grille du parc, voulez-vous bien me dire si je suis encore loin du village de Villepreux ?

— Vous y êtes, ma bonne dame, répondit Yseult. Vous n'avez qu'à suivre le chemin qui longe le mur de ce parc, et en moins de dix minutes vous arriverez aux premières maisons du bourg.

— Grand merci, à vous et au bon Dieu ! reprit la voyageuse ; car mes pauvres enfants sont bien fatigués.

En même temps Yseult vit sortir de l'autre panier de l'âne une autre tête d'enfant non moins belle que la première.

—En ce cas, dit-elle, vous pouvez entrer ici. Vous traverserez le parc en droite ligne, et vous arriverez encore cinq minutes plus tôt.

—Est-ce qu'on ne le trouvera pas mauvais ? demanda la voyageuse.

—On le trouvera fort bon, répondit mademoiselle de Villepreux en venant à sa rencontre, et en prenant la bride de l'âne pour le faire entrer.

— Vous paraissez une fille de bon cœur. Faut-il suivre cette allée tout droit ?

—Je vais vous conduire, car les chiens pourraient effrayer vos enfants.

— On m'avait bien dit, répliqua la voyageuse, que je trouverais ici de braves gens, et le proverbe a raison : Tel maître, tel serviteur ; car, soit dit sans vous offenser, vous devez être de la maison.

—J'en suis tout à fait, répondit Yseult en riant.

—Et depuis longtemps sans doute?

—Depuis que je suis au monde.

Les enfants n'eurent pas plutôt aperçu les beaux arbres et le vert gazon du parc, qu'ils oublièrent leur fatigue, sautèrent à bas de leur âne, et se mirent à courir joyeusement, tandis que l'âne, profitant de l'occasion, attrapait de temps en temps, à la dérobée, un rameau de verdure le long des charmilles.

— Vous avez là de bien beaux enfants, dit Yseult en embrassant la petite fille, et en prenant le petit garçon dans ses bras pour lui faire cueillir des pommes sur un pommier.

—De pauvres enfants sans père! répondit la femme du peuple. J'ai perdu mon bon mari le printemps dernier.

—Vous a-t-il au moins laissé un peu de bien?

—Rien du tout, et certes ce n'est pas sa faute : ce n'est pas le cœur qui lui a manqué!

—Et venez-vous de bien loin, comme cela, à pied?

—Je suis venue en patache jusqu'à la ville voisine. Là on m'a dit qu'il fallait prendre la traverse. On m'a indiqué assez bien le chemin, et on m'a loué ce pauvre âne pour porter mes petits.

— Et quel est le but de votre voyage?

—Je m'arrête ici, ma chère demoiselle, j'y viens passer quelque temps.

—Avez-vous des parents dans notre bourg?

—J'y ai des amis,... c'est-à-dire, ajouta la voyageuse, comme si elle eût craint de ne pas s'exprimer avec assez de réserve, des amis de mon défunt mari, qui m'ont écrit que je pourrais m'occuper, et qui m'ont promis de me chercher de la clientèle.

—Que savez-vous faire?

—Coudre, blanchir et repasser le linge fin.

—C'est à merveille. Il n'y a pas de lingère ici. Vous aurez la pratique du château, et ce sera de quoi vous occuper toute l'année.

—Vous me la ferez avoir?

—Je vous la promets!

—C'est le bon Dieu qui m'a fait vous rencontrer. Je ne suis pas intéressée ; mais, voyez-vous, je n'ai que mon travail pour nourrir ces enfants-là.

—Tout ira bien, je vous en réponds. Est-ce qu'on vous attend chez vos amis?

—Mon Dieu, pas sitôt, je pense! Ils m'ont écrit la semaine dernière, et, au lieu de leur répondre, je suis arrivée tout de suite. Voyez-vous, ma bonne fille, j'étais Mère de compagnons; mais vous ne connaissez peut-être pas ces affaires-là?

—Je vous demande pardon, je connais des compagnons, qui m'ont expliqué ce que c'est. Vous avez donc quitté vos enfants?

—Ce sont mes enfants qui m'ont quittée. Ils n'ont pas pu tenir la ville; et comme je n'avais pas de quoi monter un autre établissement, je n'ai pas pu les suivre. C'est un chagrin, allez, d'avoir une grande famille comme cela, et d'être ensuite toute seule. Il me semble que je n'ai plus rien à faire, et cependant j'ai ces petits-là à élever. J'ai eu tant de peine à m'en aller, que je me suis dépêchée d'en finir. Nous pleurions tous; et quand j'y pense, j'en pleure encore.

— Allons, nous tâcherons de vous les faire oublier. Nous voici dans la cour du château. Chez qui allez-vous? Trouverez-vous à vous loger chez vos amis?

—Je ne pense pas; mais il y a bien une auberge dans ce bourg?

—Pas trop bonne; en voici une meilleure. Si vous voulez, on vous y logera jusqu'à ce que vous ayez trouvé à vous établir.

— Dans ce château? Mais on ne voudra pas me recevoir!

—On vous y recevra très-bien. Venez avec moi.

—Mais, mon enfant, vous n'y songez pas ; on me prendra pour une mendiante.

— Non, et vous verrez que les gens de la maison sont fort honnêtes.

— S'ils sont tous comme vous, je le crois bien. Sainte Vierge Marie! c'est ici comme dans le paradis!

Yseult conduisit la Savinienne et sa famille à un antique pavillon qu'on appelait la Tour carrée, où un logement fort propre était destiné à l'hospitalité. Elle appela un petit garçon de ferme qui vint prendre l'âne, et une servante qui alla chercher aux enfants et à leur mère de quoi souper. Yseult avait dressé tout son monde à cette sorte de charité qu'elle pratiquait et qui se dissimulait sous l'aspect de l'obligeance.

La voyageuse était fort surprise de cette façon d'agir, qui lui ôtait tout souci et semblait vouloir la dispenser de toute reconnaissance. Le langage concis et les allures droites et franches d'Yseult repoussaient toute phrase louangeuse et toute reconnaissance emphatique. La femme du peuple le sentit, et n'en fut que plus touchée. — Allons, allons, dit-elle en embrassant mademoiselle de Villepreux un peu fort, mais avec une expansion dont Yseult se sentit tout attendrie, malgré la résolution qu'elle avait prise de ne jamais faire à la misère l'outrage de la pitié, je vois bien que le bon Dieu ne m'a pas encore abandonnée.

— Maintenant, dit Yseult en surmontant son émotion, dites-moi le nom des amis que vous avez dans le village; je vais leur faire annoncer votre arrivée, et ils viendront vous voir ici.

La voyageuse hésita un instant, puis elle répondit:
— Il faudrait faire dire à mon fils Villepreux, l'Ami-du-trait, autrement dit Pierre Huguenin, que la Savinienne vient d'arriver.

Yseult tressaillit, regarda cette femme encore jeune, et belle comme un ange, qui venait trouver Pierre et se fixer près de lui. Elle crut qu'elle s'était trompée,

que ce qu'elle avait pris pour de l'amour n'était que de l'amitié, et que c'était là vraiment la compagne dont il avait fait choix depuis longtemps. Elle se sentit défaillir. Mais reprenant le dessus au même instant : — Vous verrez Pierre, dit-elle à la Savinienne, et vous lui direz que je vous ai reçue de grand cœur. Il m'en saura gré.

Elle s'éloigna rapidement, donna l'ordre d'aller avertir Pierre Huguenin, et courut s'enfermer dans sa chambre, où elle resta pendant deux heures, assise devant sa table, et la tête dans ses mains. A l'heure du thé, son grand-père la fit appeler. Elle rentra au salon aussi calme que s'il n'était rien survenu de grave dans ses pensées.

CHAPITRE XXXI.

Pierre accourut auprès de la Savinienne dès qu'il apprit son arrivée au château. Il se flattait d'y trouver Amaury, qui s'était échappé au beau milieu de son souper. Mais il ne l'y trouva pas, et c'est en vain qu'il l'attendit; c'est en vain qu'il le chercha de tous côtés.

La soirée s'écoula sans que le Corinthien parût. Pierre, dans ses prévisions sur l'arrivée de la Savinienne, s'était dit que sa première entrevue avec Amaury déciderait de leur sort mutuel, et que, d'après la froideur ou la joie de son amant, elle découvrirait la vérité ou garderait son illusion. Son embarras, à lui, était donc très-grand; car l'absence du Corinthien pouvait avoir un motif indépendant de sa volonté, et Pierre n'avait pas le droit de faire la confession de son ami avant de lui avoir donné le temps de se justifier. D'un autre côté, la Savinienne était si calme, si pleine de foi et d'espoir, et Pierre pressentait tellement l'inévitable déception qui l'attendait, qu'il se reprochait de la confirmer dans son erreur. Elle ne lui faisait pas de questions, une secrète pudeur lui défendant de prononcer la première le nom de celui qu'elle aimait; mais elle attendait qu'il lui parlât de son ami autrement que pour répéter à chaque instant : « Je ne vois pas venir le « Corinthien, » ou bien : « J'espère que le Corinthien « va venir. »

Elle fut distraite un instant, lorsque, après être revenue, à plusieurs reprises, sur l'obligeance de *la fille de chambre* dont elle avait tout d'abord raconté à Pierre l'accueil généreux, elle lui fit deviner, par la description qu'elle lui en faisait, que cette femme de chambre n'était autre que la jeune châtelaine. Elle le questionna beaucoup alors sur cette riche et noble demoiselle qui arrêtait les passants sur le chemin pour leur donner l'hospitalité de la nuit et s'occuper des soucis de leur lendemain, et qui faisait ces choses avec tant de simplicité de cœur, qu'on ne pouvait ni deviner son rang, ni comprendre, au premier abord, combien elle était bonne, à moins d'être bon soi-même. D'après les détails que Pierre lui donna sur mademoiselle de Villepreux, la Savinienne conçut pour cette jeune personne une sorte de vénération religieuse; et sa joie fut grande d'apprendre le jugement qu'elle avait porté sur les sculptures du Corinthien, ainsi que la protection qu'elle lui avait acquise de la part de son grand-père. Mais lorsque, de questions en questions, elle apprit les projets du Corinthien, et son désir d'aller à Paris et de changer d'état, elle devint pensive et stupéfaite; et après avoir écouté tout ce que Pierre essayait de lui faire comprendre, elle lui répondit en secouant la tête : — Tout ceci m'étonne beaucoup, maître Pierre, et me paraît si peu naturel, que je crois entendre un de ces contes que nos compagnons lisent quelquefois dans des livres à la veillée, et qu'ils appellent des romans. Vous dites qu'Amaury veut devenir artiste. Est-ce qu'il ne l'est pas en restant menuisier? Je crois bien plutôt qu'il veut devenir bourgeois et sortir de sa classe. Moi, je n'approuve pas cela, je n'ai jamais vu que la prétention de s'élever au-dessus de ses pareils réussît à personne. Ceux qui y parviennent perdent l'estime de leurs anciens compagnons, et deviennent bien malheureux parce qu'ils n'ont plus d'amis. Que prétend-il donc faire à Paris? Est-ce qu'il aura les moyens de s'y établir? Vous dites qu'il lui faudra plusieurs années pour devenir habile dans son nouveau métier, et beaucoup d'années encore pour que ce métier le fasse vivre. Il vivra donc des charités de votre seigneur, en attendant? Je veux bien que ce comte de Villepreux soit un brave homme; il est toujours dur d'accepter les secours des riches, et je ne conçois pas qu'arrivé au point de pouvoir exister par soi-même, on se remette sous la tutelle des maîtres, ou à la disposition des gens bienfaisants.

Tout ce que Pierre put dire pour constater les droits de l'intelligence à tous les moyens de perfectionnement ne convainquit point la Savinienne. Son bon sens et sa droiture naturelle ne lui faisaient jamais défaut quand il s'agissait des choses qu'elle pouvait comprendre; mais ses idées étaient restreintes dans un certain cercle, et, à côté de ses grandes qualités, il y avait un certain nombre de préjugés et de préventions par lesquels elle tenait au peuple comme l'arbre à sa racine.

Son mécontentement secret et son inquiétude douloureuse augmentèrent lorsque, l'horloge du château sonnant onze heures du soir, il lui fallut renoncer à voir le Corinthien avant le lendemain. Elle avait couché ses enfants, et se sentait elle-même trop fatiguée pour veiller davantage; mais après qu'elle se fut mise au lit, elle ne put s'endormir, et, cédant aux tristes pres-

sentiments qui s'élevaient confusément dans son âme, elle passa une partie de la nuit à pleurer et à prier.

Le Corinthien s'était arraché avec tant d'effort des bras de la marquise, à l'heure du dîner, qu'elle lui avait promis de remonter dans sa chambre aussitôt qu'elle pourrait s'éclipser; et à peine avait-il fini lui-même de prendre son repas, qu'il avait été l'attendre dans le passage secret. Elle prétexta une forte migraine pour quitter le salon de bonne heure, et retourna s'enfermer chez elle. Là, pour plaire au Corinthien et lui faire oublier toutes les amertumes de sa jalousie, elle imagina de se parer pour lui seul de ses plus beaux atours. Elle avait dans son carton un déguisement de carnaval qui lui allait à merveille : c'était un costume de bal du siècle dernier. Elle crêpa et poudra ses cheveux, qu'elle orna ensuite de perles, de fleurs, et de plumes. Elle mit une robe à long corps et à paniers, riche et coquette au dernier point, et toute garnie de rubans et de dentelles. Elle n'oublia ni les mules à talons, ni le grand éventail peint par Boucher, ni les larges bagues à tous les doigts, ni la mouche au-dessus du sourcil et au coin de la bouche : quant au rouge, elle n'en avait pas besoin, son éclat naturel eût fait pâlir le fard, et un abbé de ce temps-là eût dit que l'Amour s'était niché dans les charmantes fossettes de ses joues. Ce costume demi-somptueux, demi-égrillard, convenait singulièrement à sa taille et à sa personne. Elle éblouit le Corinthien jusqu'à le rendre fou. Ainsi transformée en marquise de la régence, elle lui sembla cent fois plus marquise qu'à l'ordinaire; et la pensée qu'une femme si belle, si bien attifée, et d'une si fière allure, se donnait à lui, enfant du peuple, pauvre, obscur et mal vêtu, le remplit d'un orgueil qui dégénérait peut-être bien un peu en vanité. Ce jeu d'enfant les divertit et les enivra toute la nuit. A eux deux ils ne faisaient pas quarante ans. Jamais une pensée vraiment sérieuse n'avait fait pencher le beau front de Joséphine; et le Corinthien sentait en lui une telle ardeur de la vie, un tel besoin de tout connaître, de tout sentir, et de tout posséder, que les graves enseignements de la Savinienne et de Pierre Huguenin étaient effacés de son cœur comme l'image fuyante qu'un oiseau reflète dans l'onde en la traversant de son vol. La marquise n'avait rien mangé à dîner, afin d'avoir le prétexte de se faire porter à souper dans sa chambre, et de partager des mets exquis avec le Corinthien. Elle s'amusa à étaler ce souper, servi dans du vermeil, sur une petite table qu'elle orna de vases de fleurs et d'un grand miroir au milieu, afin que le Corinthien pût la voir double et l'admirer dans toutes ses poses. Puis elle ferma hermétiquement les volets et les rideaux de sa chambre, alluma les candélabres de la cheminée, plaça des bougies de tous côtés, brûla des parfums, et joua à la marquise tant qu'elle put, sous prétexte de faire une parodie du temps passé. Mais ce jeu tourna au sérieux. Elle était trop jolie pour ressembler à une caricature; et les raffinements du luxe et de la volupté s'insinuent trop aisément dans une organisation d'artiste, pour que le Corinthien songeât à faire la satire de ce vieux temps qui se révélait à lui, et dont la mollesse lui parut en cet instant plus regrettable que révoltante. Ce souper fin, cette nuit de plaisir, cette chambre arrangée en boudoir, cette petite bourgeoise travestie en grande dame galante, frappèrent son imagination d'un coup fatal. Jusque-là, il avait aimé naïvement Joséphine pour elle-même, regrettant qu'elle ne fût pas une pauvre fille des champs, et maudissant la richesse et la grandeur qui mettaient entre eux des obstacles éternels. A partir de ce moment, il s'habitua aux colifichets qui composaient la vie de cette femme; il trouva un attrait piquant dans le mystère et le danger de ses amours, et porta ses désirs vers ce monde privilégié où il rêva sans répugnance et sans effroi à se faire faire place. Dans son transport, il jura à la marquise qu'elle n'aurait pas longtemps à rougir de son choix, qu'il saurait bien faire ouvrir devant lui, à deux battants, les portes de ces salons dont il avait été destiné à lambrisser les murs, et dont il voulait fouler les tapis et respirer les parfums, un jour qu'on l'y verrait pénétrer la tête haute et le regard assuré. Des rêves d'ambition et de vaine gloire s'emparèrent de son cerveau; l'amour de Joséphine se trouva lié avec l'avenir brillant auquel il se croyait appelé; et le souvenir de la Savinienne ne se présenta plus à lui que comme un effrayant esclavage, comme un bail avec la misère, la tristesse, et l'obscurité.

Aussi, à son réveil, reçut-il comme un coup de poignard la nouvelle que Pierre lui apporta de l'arrivée de la Mère et de sa présence au château. Amaury eût voulu se cacher sous terre, mais il fallut se résigner à paraître devant elle. Il s'arma de courage, prit un air dégagé, caressa les enfants, joua avec eux et parla d'affaires à la Savinienne, essayant de lui faire oublier par beaucoup de zèle et de dévouement à ses intérêts matériels, le froid glacial de ses regards et l'aisance forcée de ses manières. En affectant cette audace, le Corinthien pensait malgré lui aux roués de la régence, dont Joséphine l'avait entretenu toute la nuit, et peu s'en fallait qu'il n'essayât de se croire marquis. La Savinienne l'écoutait, avec une stupeur profonde, l'entretenir du logement qu'il allait lui chercher, et des pratiques qu'il allait lui recruter pour l'établissement de son industrie. Elle le laissait remuer et babiller autour d'elle sans lui répondre, et cet accablement silencieux, où il la vit, commença à l'effrayer. Il sentit s'évanouir son courage, et fut saisi d'un respect craintif qui ne s'accordait guère avec ses essais d'outrecuidance.

La Savinienne se leva enfin, et lui dit en lui tendant la main :

— Je vous remercie, mon cher fils, de l'empressement que vous me marquez; mais il ne faut pàs que cela vous tourmente. Je n'ai pas besoin d'aide pour le moment; j'ai rencontré déjà ici des personnes qui s'intéressent à moi, et mon logement sera bientôt trouvé. Allez à votre ouvrage, je vous prie; la journée est commencée, et vous savez que le devoir d'un bon compagnon est l'exactitude.

Pierre resta auprès d'elle un peu après que le Corinthien se fut retiré, s'attendant à voir l'explosion de sa douleur; mais elle demeura ferme et silencieuse, n'exprima aucun regret, aucun doute, et ne témoigna pas qu'elle eût changé de projets pour son établissement à Villepreux.

Aussitôt que Pierre se fut rendu à l'atelier, la Savinienne reprit son deuil qu'elle avait quitté en voyage, arrangea sa cornette avec soin, rangea sa chambre, prit ses enfants par la main, et les conduisit à une servante qui se chargea de les mener déjeuner; puis elle demanda s'il lui serait possible de parler à mademoiselle de Villepreux. Au bout de quelques minutes, elle fut introduite dans l'appartement de la jeune châtelaine.

Yseult avait peu dormi. Elle venait de s'éveiller, et le premier sentiment qui lui était venu en ouvrant les yeux avait été un désenchantement cruel et une secrète confusion. Mais son parti était pris dès la veille, et lorsqu'on vint lui dire que la femme installée par elle dans la chambre des voyageurs demandait à la voir, elle résolut d'être grande, et de ne rien faire à demi.

— Asseyez-vous, dit-elle à la Savinienne en lui tendant la main et en la faisant asseoir à côté de son lit. Êtes-vous reposée? Vos enfants ont-ils bien dormi?

— Mes enfants ont bien dormi, grâce à Dieu et à votre bon cœur, mademoiselle, répondit la Savinienne en baisant la main d'Yseult d'un air digne qui empêcha la jeune fille de repousser cet acte de déférence et de gratitude.

Je ne viens pas pour vous demander pardon de ne pas avoir deviné hier à qui je parlais; je vous sais au-dessus de cela. Je ne viens pas non plus me confondre en remercîments pour votre bonté envers nous; on m'a dit que vous n'aimiez pas les louanges. Mais je viens à vous comme à une personne de grand cœur et de bon conseil, pour vous confier un chagrin que j'ai.

— Qui donc vous a inspiré cette confiance en moi, ma chère dame? dit Yseult en faisant un grand effort sur elle-même pour encourager la Savinienne.

— C'est maître Pierre Huguenin, répondit avec assurance la Mère des compagnons.

— Vous lui avez donc parlé de moi? reprit Yseult tremblante.

— Nous avons parlé de vous pendant plus d'une heure, répondit la Savinienne, et voilà pourquoi je vous aime comme si je vous avais vue naître.

— Savinienne, vous me faites beaucoup de bien de me dire cela, reprit Yseult, qui, malgré tout son courage, sentit une larme brûlante s'échapper de ses yeux. Quand vous reverrez maître Pierre, vous pourrez lui dire que je serai votre amie comme je suis la sienne.

— Je le savais d'avance, répondit la Savinienne; car j'en venais faire l'épreuve tout de suite.

Ici la Savinienne raconta son histoire à Yseult, depuis son mariage avec Savinien jusqu'au moment où elle avait quitté Blois pour se rendre à l'invitation du Corinthien. Puis elle ajouta:

— Je vous ai bien fatiguée de mon récit, ma bonne demoiselle; mais vous allez voir que c'est une affaire délicate, et sur laquelle je ne pouvais consulter que vous. Malgré toute l'estime que j'ai pour maître Pierre, nous n'avons pu nous entendre hier soir; et aujourd'hui je suis encore loin de comprendre ce qu'il veut m'expliquer. Il me dit que le Corinthien doit être sculpteur; qu'il faut pour cela qu'il rentre en apprentissage; que c'est vous, mademoiselle, et monsieur votre père, qui voulez l'envoyer à Paris; que, pendant bien des années, il ne gagnera rien, et vivra de vos bienfaits. S'il en est ainsi, le mariage que nous avions projeté ne peut avoir lieu; car, si j'épousais le Corinthien l'année prochaine, je tomberais à votre charge, et j'y serais encore pour bien longtemps, ainsi que mes enfants. Quand même vous consentiriez à cela, moi je ne le voudrais pas: mes enfants sont nés libres, ils ne doivent pas être élevés dans la domesticité. C'est un préjugé que mon mari avait, et que je respecterai après sa mort. Je n'ai pas caché à Pierre que le projet de son ami me faisait de la peine. Mais sans doute le Corinthien tient plus à ce projet qu'à moi; car ce matin, quand je l'ai revu, il était si gêné et si singulier avec moi, que je ne l'ai plus reconnu. Il semblait m'en vouloir de ce que je ne partageais pas ses illusions. Voilà la position où nous sommes. Elle est triste pour moi, et je ne suis pas sans remords d'être venue ici confier mon existence au hasard, et au caprice d'un jeune homme, tandis que je pouvais rester là-bas sous la protection d'un ami sage et fidèle qui, pour rien au monde, ne m'aurait abandonnée. C'est, je crois, un crime pour une veuve qui a des enfants que d'écouter son cœur dans le choix de l'homme qui doit les protéger. Elle ne devrait consulter que sa raison et son devoir. Oui, je suis grandement coupable, je le sens à cette heure. Mais la faute est faite: revenir sur ce que j'ai dit au Bon-soutien serait un manque de dignité, et la mère des enfants de Savinien ne doit point passer pour une femme légère et capricieuse; cela retomberait un jour sur l'honneur de sa fille. Il faut donc que je cherche à tirer le meilleur parti possible de la mauvaise position que je me suis faite. C'est pour cela, et non pour vous ennuyer de mon chagrin, que je suis venue con-

sulter celle que Pierre Huguenin appelle le bon ange des cœurs brisés.

Le récit de la Savinienne avait levé le poids énorme qui oppressait le cœur d'Yseult. Elle fut reconnaissante du bien qu'elle venait de lui faire, et, en même temps, touchée de la sagesse et de la droiture de cette femme qui n'avait d'autre lumière dans l'âme que celle de son devoir.

— Ma chère Savinienne, dit-elle en passant un de ses bras autour du buste élégant et solide de la femme du peuple, vous me demandez conseil, et vous me paraissez si sage qu'il me semble que ce serait à moi d'en recevoir de vous à chaque instant de ma vie. Je ne puis vous rien apprendre de ce qui se passe au fond du cœur de votre Corinthien. Il me paraît impossible qu'il n'adore pas un être tel que vous; et cependant je craindrais de vous tromper en vous disant que ce jeune homme préférera le bonheur domestique et la vie paisible et laborieuse de l'ouvrier aux luttes, aux souffrances, et aux triomphes de l'artiste. Nous causerons assez souvent de lui, j'espère, pour que j'arrive à vous faire comprendre ce que son génie et son ambition lui commandent. J'en ai parlé quelquefois avec Pierre, et Pierre vous dira là-dessus d'excellentes choses dont il m'a convaincue, et qui m'ont décidée à développer la vocation du sculpteur au lieu de l'entraver.

La Savinienne ouvrait de grands yeux, et s'efforçait de comprendre Yseult.

— Vous avez donc eu aussi la pensée que vous le poussiez à sa perte? lui dit-elle avec un profond soupir.

— Oui, je l'ai eue quelquefois, et j'étais effrayée de l'empressement que mon père mettait à tirer cet enfant de sa condition pour le livrer à tous les dangers de Paris et à tous les hasards de la vie d'artiste. Il me semblait qu'il prenait une grande responsabilité, et que si le Corinthien ne réussissait pas au gré de nos espérances, nous lui aurions rendu un bien triste service.

— Et alors vous avez cependant continué à lui mettre cela en tête?

— Pierre a décidé que nous n'avions pas le droit de le lui ôter. Chacun de nous a ses aptitudes, et porte en soi le germe de sa destinée, ma bonne Savinienne. Dieu ne fait rien pour rien. Il a ses vues mystérieuses et profondes en nous douant de tel ou tel talent, de telle ou telle vertu, et peut-être aussi de tel ou tel défaut. Les instincts de la jeunesse sont sacrés, et nul n'a le droit d'étouffer la flamme du génie. Au contraire, c'est un devoir de l'exciter et de la développer, au risque de donner à l'homme autant de souffrances que de facultés nouvelles.

— Ce que vous dites, j'ai peine à le croire, répondit la Savinienne, et je ne sais plus comment me diriger au milieu de tout cela. J'allais vous dire que si le Corinthien doit être riche, heureux et considéré dans son nouvel état, j'étais décidée à me sacrifier, à me taire ou à m'en aller; mais vous me dites qu'il va souffrir, se perdre peut-être, et qu'il faut pourtant risquer tout cela pour plaire à Dieu. Vous êtes plus savante que moi, et vous parlez si bien que je ne sais comment vous répondre, sinon que je ne comprends pas, et que j'ai bien du chagrin.

En parlant ainsi, la Savinienne se mit à pleurer, ce qui ne lui arrivait pas souvent, à moins qu'elle ne fût seule.

Yseult essaya de la consoler, et la conjura de ne rien précipiter. Elle l'engagea à s'établir dans le village, ne fût-ce que pour quelques mois, afin de voir si le Corinthien, libre dans son choix et livré à ses réflexions, ne reviendrait pas à l'amour et au bonheur calme. Yseult était aussi loin que la Savinienne de supposer l'infidélité d'Amaury. Les amours de la marquise étaient si bien protégées par la découverte du passage secret, le Corinthien avait tant de discrétion et de prudence dans ses relations officielles avec le château, que personne n'en avait le moindre soupçon.

La Savinienne reprit donc courage, et se décida à rester. Yseult la supplia, au nom de ses enfants, de ne pas avoir avec elle de fierté exagérée, et de garder au moins sa chambre dans le pavillon de la cour; lui observant qu'elle y travaillerait pour le village en même temps que pour le château, et qu'elle n'y pourrait être considérée en aucune façon comme domestique. La Savinienne céda, et resta ainsi, pendant le reste de la saison, dans une amitié presque intime avec mademoiselle de Villepreux, qui ne passait pas un jour sans aller causer avec elle une heure ou deux, et qui donnait des leçons d'écriture et de calcul à sa petite Manette. Cette intimité donna bien plus souvent à Pierre l'occasion de voir Yseult, et de se passionner pour cette noble créature. Lorsqu'il la voyait assise à côté de la table à ouvrage de la Savinienne, tenant le petit garçon sur ses genoux en lui enseignant l'alphabet, elle qui lisait Montesquieu, Pascal et Leibnitz en secret, il avait besoin de se faire violence pour ne pas se mettre à genoux devant elle. Yseult avait bien un peu de coquetterie avec lui; elle se faisait peuple pour lui plaire, entretenant les réchauds de la Savinienne, et prenant quelquefois son fer, lorsque ses enfants la dérangeaient, pour repasser à sa place les rabats du curé ou les cravates du père Huguenin. L'amour et l'enthousiasme républicain jetaient tant de poésie sur ces détails prosaïques, que Pierre ne touchait plus à terre, et vivait dans une sorte de fièvre mystique où son intelligence grandissait chaque jour, et où son cœur, livré sans contrainte à tous ses bons instincts, s'enrichissait d'une force et d'une ardeur nouvelles pour concevoir et désirer le bien et le beau. Je vous assure, ami lecteur, que ces deux amants platoniques échangèrent de bien grandes paroles dans

la Tour carrée, tout en croyant se dire les choses les plus simples du monde, et que cette belle société, que vous croyez si bien charpentée, fléchira comme un ouvrage de paille, le jour où la logique des grands cœurs viendra l'écraser de ces vérités éternelles que vous appelez des lieux communs, et qui se remuent chaque jour autour de certains foyers où vous ne daigneriez pas vous asseoir avec un habit neuf. Il y avait devant la fenêtre gothique de cette tour une grande vigne, où les pigeons venaient se jouer au bord du toit. Yseult les avait apprivoisés, à force de se tenir accoudée sur la fenêtre; et tandis que le capucin, le biset ou le bouvreuil (1) venaient becqueter sa main, elle eut souvent de grandes révélations sur la perfectibilité, et monta avec Pierre, qui pendant ce temps façonnait un ornement de boiserie, jusqu'aux plus hautes régions de l'idéal.

Pendant que la Savinienne, résignée, travaillait pour ses enfants, et retrempait dans l'amitié et le sentiment religieux son cœur vide et désolé, le Corinthien souffrait de bien grandes tortures. Toujours contraint et humilié de lui-même en présence de cette noble femme, il allait s'étourdir sur ses remords auprès de la marquise; mais il n'y trouvait plus le même bonheur. Une tristesse profonde, une inquiétude incessante, s'étaient emparées de Joséphine. Il semblait au Corinthien qu'elle lui cachât quelque secret. La crainte du monde régnait sur elle, malgré toutes les malédictions qu'elle lui adressait tout bas, et toutes les vengeances qu'elle croyait tirer de lui dans ses plaisirs cachés avec l'homme du peuple. Mais, au moindre bruit qui se faisait entendre, elle avait dans les bras d'Amaury des tressaillements ou des défaillances, qui trahissaient la honte et la peur. Il s'en indignait parfois, et d'autres fois il les excusait; mais, au fond, il eût désiré plus d'audace et de confiance à cette maîtresse fougueuse dans le plaisir, lâche dans la réflexion. En présence de ses craintes, le Corinthien sentait amollir sa fierté, et se résignait à de grands sacrifices. Pour écarter les soupçons que son changement de caractère eût pu faire naître, la marquise voulait voir le monde de temps en temps; et, malgré les humiliations qu'elle y avait subies, elle ne perdait pas une occasion de s'y rattacher. Sa coquetterie et sa frivolité renaissaient chaque jour de leurs cendres. Le Corinthien avait de grands emportements de colère et de tendresse; et, dans ces luttes, il lui semblait qu'au lieu de se ranimer, son cœur se lassait et tendait à s'endurcir. Son caractère s'aigrissait; il fuyait Pierre, résistait au père Huguenin, et méprisait presque les autres compagnons. Les dures habitudes de la pauvreté commençaient à lui peser; il n'avait plus de plaisir à sculpter sa boiserie, aspirant avec anxiété à tailler dans le marbre et à voir des modèles. La bonne Savinienne remarquait avec douleur qu'il prenait des goûts de toilette et des habitudes de nonchalance.

— Hélas! disait-elle au père Huguenin, il met tout ce qu'il gagne à se faire faire des vestes de velours, et à se faire broder des blouses. Quand je le vois passer le matin, peigné et coiffé comme une image, je ne me demande plus pourquoi il arrive toujours le dernier à l'atelier.

Quant au père Huguenin, il était fort scandalisé de ce que le Corinthien portait des bottes fines au lieu de gros souliers, et il lui disait quelquefois pendant le souper :

— Mon garçon, quand on voit blanchir la main et pousser les ongles d'un ouvrier, on peut dire que c'est mauvais signe; car ses outils se rouillent, et ses planches moisissent.

CHAPITRE XXXII.

M. Isidore Lerebours, l'employé aux ponts et chaussées, était depuis quelque temps l'habitant à poste fixe du château de Villepreux. Son père prétendait qu'il avait eu *quelques désagréments* avec son inspecteur, et que, *dégoûté de la partie*, il avait donné sa démission. Mais le fait est que la sottise et l'ignorance d'Isidore avaient été insupportables à son chef, qu'il y avait eu des paroles très-vives échangées entre eux, et que, sur le rapport auquel cette discussion avait donné lieu, il avait été destitué. Il était hébergé au château, en attendant qu'on lui trouvât un nouvel emploi, et demeurait dans la tour que son père occupait au fond de la grande cour, et qui faisait vis-à-vis à la Tour carrée de la Savinienne.

Voyant donc de sa fenêtre tout ce qui se passait là, il s'était bientôt convaincu que la belle veuve n'avait d'intrigue amoureuse ni avec Pierre ni avec le Corinthien; et ne doutant pas que ses beaux habits et sa bonne mine ne fissent de l'effet sur cette femme simple et condamnée au travail, il se hasarda à coqueter autour d'elle. La Savinienne ne songea pas d'abord à s'en effrayer, et ne ressentit pas pour lui cet éloignement qu'il inspirait à toutes les femmes de la maison. La Mère des compagnons avait vu tant et de si rudes natures gronder autour d'elle, qu'elle ne s'étonnait plus guère de rien, et ne connaissait pas d'ailleurs cette peur anticipée et puérile qui tient de près à la coquetterie agaçante.

Charmé de n'être pas brusqué par elle comme il avait l'habitude de l'être par Julie et les autres soubrettes, Isidore crut que la Savinienne serait de meilleure composition, et s'enhardit auprès d'elle au point de vouloir folâtrer dans la cour, lorsqu'elle la traversait le soir après avoir porté son linge au château. Ces

(1) Espèces diverses de pigeons.

gentillesses n'étaient pas du goût de la Savinienne : elle le menaça de lui donner un soufflet, ce qu'elle eût fait aussi tranquillement qu'elle le disait. Mais il était écrit dans le ciel qu'Isidore serait réprimé par une main un peu plus robuste.

Un soir, étant ivre, Isidore vit la Savinienne chercher au bas de la Tour carrée un jeune pigeon qui venait de tomber du nid. Il s'élança vers elle, sans voir que Pierre Huguenin était à deux pas de là; et il recommença ses grossières importunités avec des expressions si triviales et des manières si peu respectueuses, que Pierre indigné s'approcha et lui ordonna de s'éloigner. Isidore, qui n'était pourtant pas brave, mais à qui le vin donnait de l'audace, voulut insister, et, devenant tout à fait brutal, prétendit qu'il allait embrasser la Savinienne à la barbe de *son galant*. — Je ne suis pas son galant, dit Pierre, mais je suis son ami; et pour le prouver, je la débarrasse d'un sot. En parlant ainsi, il prit Isidore par les deux épaules; et quoiqu'il conservât assez de patience pour n'employer pas toute sa force, il l'envoya tomber contre un mur où l'ex-employé s'endommagea quelque peu le visage.

Il se le tint pour dit, et, connaissant désormais le bras de l'ouvrier, il ne se vanta pas de sa mésaventure; mais il sentit revenir tous ses projets de vengeance, et sa haine contre Pierre Huguenin se ralluma plus vive et plus motivée.

Il commença par s'attaquer au plus faible ennemi, et par déchirer la Savinienne. Il confia tout bas à tout le monde que le Corinthien et Pierre se partageaient ses faveurs avec un mépris cynique pour elle et pour la morale publique, et même que le Berrichon était son amant par-dessus le marché. — Il en était bien sûr, disait-il; il voyait de sa fenêtre tout ce qui se passait la nuit à la Tour carrée.

Quelques personnes se refusèrent à le croire; un plus grand nombre le crurent sans examen, et le répétèrent sans scrupule. Les domestiques du château, observant de près la conduite de la Savinienne, repoussaient à bon escient les calomnies d'Isidore, que, du reste, ils détestaient cordialement; et, comme ils avaient beaucoup d'estime et d'affection pour Pierre, ils se gardèrent de les lui répéter. Mais ils les donnèrent à entendre au Corinthien, qu'ils aimaient beaucoup moins, parce qu'ils le trouvaient fier, et quelque peu méprisant à leur endroit.

Ce fut un grand châtiment pour Amaury, et un nouveau remords, de voir celle qu'il avait aimée et appelée auprès de lui, diffamée à cause de lui et défendue par un autre que lui. Il jura que le fils Lerebours s'en repentirait cruellement; mais il fut empêché de prendre aucun parti par la jalousie de la marquise.

Joséphine avait l'habitude de causer le matin avec sa soubrette, pendant qu'elle se faisait coiffer, et Julie la tenait au courant de tous les cancans de l'office et du village. Lorsqu'elle apprit les soupçons dont la Savinienne était l'objet, avant d'examiner s'ils étaient fondés, elle conçut une aversion étrange pour cette victime de ses amours avec le Corinthien. Elle commença par interroger ce dernier, et le fit avec tant d'aigreur et d'emportement, que le Corinthien, dont l'humeur était déjà assez sombre, lui répondit avec un peu de hauteur qu'il ne lui devait pas compte de son passé.

— Pourtant, ajouta-t-il, je veux bien vous le dire, pour vous faire voir à quel point vos outrages sont mal fondés et votre jalousie injuste. Il est bien vrai que j'ai aimé la Savinienne, et que j'ai été aimé d'elle; il est bien vrai que je devais l'épouser à la fin de son deuil, et que je l'aurais fait si je ne vous avais pas rencontrée; il est bien vrai aussi que j'ai brisé le plus fidèle et le plus généreux cœur qui fut jamais pour en conserver un qui me dédaigne et m'échappe à chaque instant. Mais soyez tranquille; quoique je sente ma folie, quoique je sois certain d'être brisé un jour par vous à mon tour, je vous adore et je n'aime plus la Savinienne. C'est en vain que je rougis de ma conduite, c'est en vain que je voudrais réparer mon crime : c'est pour moi un supplice affreux que de la voir, et lorsque Pierre me traîne auprès d'elle, j'y compte les minutes que je voudrais passer avec vous.

— Et alors, dit la marquise en secouant la tête d'un air d'incrédulité, cette femme généreuse et fidèle, que vous ne daignez pas seulement regarder, se jette par désespoir dans les bras de votre ami Pierre, et se console avec lui de votre abandon?

Le Corinthien fut outré de cette accusation. Il n'aurait jamais pensé que la vanité froissée pût donner à Joséphine des pensées aussi mauvaises et de tels accès de méchanceté. Il en fit la cruelle épreuve; car, dans son indignation, il défendit chaudement la Savinienne, et, poussé à bout par les sarcasmes amers de la marquise, il se laissa entraîner jusqu'à rabaisser celle-ci pour exalter sa rivale. Alors Joséphine entra en fureur, eut de véritables attaques de nerfs, et ne s'apaisa que lorsque, brisée de fatigue, épuisée de larmes, elle eut jeté à ses pieds son amant, égaré et brisé comme elle.

Ces orages se renouvelèrent la nuit suivante, et furent plus violents encore. Joséphine chassa le Corinthien de sa chambre, et, quand il fut dans le passage secret, elle eut de tels sanglots et de tels délires, qu'il revint sur ses pas pour la défendre contre elle-même. Ils se réconcilièrent pour se brouiller encore; et, dans ces tristes convulsions d'un amour que la foi ne dominait plus, il y eut de ces paroles qui tuent l'idéal, et de ces réponses que rien ne peut effacer. Le Corinthien, consterné, se demandait avec épouvante si c'était de l'amour ou de la haine qu'il y avait entre lui et Joséphine.

Jusque-là de telles précautions avaient été prises par eux, que pas un souffle, pas un bruit imprudent n'avait troublé le silence des longues nuits du vieux château. Mais dans ces deux nuits d'orage, on se fia trop à l'épaisseur des murs et à la situation isolée de l'appartement. Le comte, qui dormait peu, et d'un sommeil léger, comme tous les vieillards, fut frappé des cris étouffés, des sourds gémissements et des éclats de voix soudainement comprimés, qui semblaient s'exhaler des flancs massifs de la muraille. Le passage secret passait non loin de sa chambre à coucher. Il le savait, mais il ignorait qu'une communication pût être établie entre cette impasse et le boyau plus étroit et plus mystérieux que le Corinthien seul avait découvert dans la boiserie de la chapelle.

Le vieux comte croyait peu aux revenants. Il pensa d'abord à sa petite-fille, se leva, et approcha de son appartement qui était situé au bout du corridor et qui avait une communication par la tourelle avec l'atelier. Il n'entendit aucun bruit, entra doucement, trouva Yseult paisiblement endormie, et traversa sa chambre pour descendre le petit escalier tournant qui conduisait au cabinet de la tourelle. Durant ce court trajet, les bruits étranges qui l'avaient frappé ne se firent plus entendre. Mais quand il se fut avancé sur la tribune de l'atelier, il lui sembla les retrouver encore.

Le comte avait toujours eu la vue très-basse, et en revanche l'oreille excessivement fine et exercée. Il entendit venir, comme par un conduit acoustique, deux voix qui se querellaient, et qui semblaient partir de très-loin. Il examina les sculptures avec son lorgnon; mais le panneau mobile était placé trop haut pour qu'il pût en voir le disjoint. D'ailleurs, il n'entendait plus rien, et allait se retirer, lorsqu'il vit le panneau s'ébranler, glisser comme dans une coulisse, et le Corinthien pâle, les cheveux en désordre et la rage dans les yeux, sauter de dix pieds de haut sur un tas de copeaux qu'il avait placés là pour amortir le bruit de sa chute quotidienne. Il montait avec une échelle qu'il jetait ensuite par terre sur ces mêmes copeaux, pour ôter tout soupçon à ceux qui pourraient entrer la nuit dans l'atelier.

Aussitôt que le comte avait vu remuer le panneau, il s'était retiré en arrière, et, se cachant derrière le rideau de la tapisserie, il avait lorgné et observé le Corinthien sans être aperçu. A peine le jeune homme se fut-il retiré, que le comte descendit dans l'atelier, frotta le bout de sa béquille dans un pot de blanc de céruse, et fit sur le panneau mobile une marque pour le reconnaître. Puis avant que le jour fût levé, il alla réveiller Camille, son vieux valet de chambre, le plus petit, le plus vert, le plus pointu, le plus rusé et le plus discret de tous les Frontins du temps passé. Camille prit ses *passe-partout*, et conduisit son maître par un autre chemin à l'atelier. Il posa l'échelle contre la boiserie désignée, prit sa petite lanterne sourde, grimpa lestement malgré ses soixante et dix ans, pénétra dans le couloir mystérieux, comme un furet, et, traversant la trouée faite dans l'impasse, arriva jusqu'à la porte de l'alcôve de la marquise, qu'il connaissait fort bien pour avoir dans sa jeunesse fait passer par là un rival de son maître. A telles enseignes que le couloir avait été muré, mais trop tard.

Lorsqu'il revint apprendre au comte (non pas sans quelque embarras) le résultat de son voyage à travers les murs, le comte, au lieu de se troubler, lui dit d'un air ironique : — Camille, je ne savais pas qu'au lieu d'un couloir il y en avait deux! J'ai été *trompé* plus longtemps que je ne croyais.

Puis, lui recommandant le silence sur l'existence du couloir, et se gardant bien de lui dire quel homme il avait vu en sortir, il alla se recoucher assez tranquillement. Il avait tant vécu, que rien ne pouvait lui sembler neuf, ni exciter sa stupeur ou son indignation. Mais il ne s'endormit pas avant d'avoir calculé ce qu'il avait à faire pour mettre fin à une intrigue qu'il ne voulait tolérer en aucune façon.

Le lendemain de grand matin, le jeune Raoul partit pour la chasse avec Isidore Lerebours, dont il se servait comme d'un piqueur robuste pour courir le lièvre, et comme d'un maquignon effronté dans l'achat ou l'échange de ses chevaux. Vers midi, en revenant au château, il lui adressa plusieurs questions sur la Savinienne, dont la beauté avait excité en lui quelque désir; et Isidore lui ayant répondu que c'était une prude hypocrite, il lui demanda s'il jugeait qu'elle serait sensible à quelques présents. Isidore, qui désirait surtout se venger de Pierre, l'encouragea dans son projet de séduction, et ajouta que si on pouvait écarter le fils Huguenin, qui était fort jaloux d'elle, il serait bien plus facile de s'en faire écouter.

— Éloigner cet ouvrier de la maison ne me paraît pas chose aisée, répondit Raoul; mon père et ma sœur en sont coiffés, et le citent à tout propos comme un homme de génie. Quel homme est-ce?

— Un sot, répondit l'ex-employé aux ponts et chaussées, un manant qui vous manquerait de respect, si vous vous commettiez avec lui en quoi que ce soit. Il se donne de grands airs parce que M. le comte le protége, et il dit tout haut que si vous faisiez mine de regarder la Savinienne, vous trouveriez à qui parler, tout comte que vous êtes.

— Ah! eh bien, nous verrons cela. Mais, dites-moi, la Savinienne est donc bien réellement sa maîtresse?

— Il n'y a que vous qui ne le sachiez pas.

— Ma sœur se persuade cependant que c'est la plus honnête femme du monde.

— Hélas! mademoiselle Yseult est dans une grande erreur. Il est bien malheureux qu'elle ait laissé ces gens-là se familiariser avec elle; cela pourra lui faire plus de tort qu'elle ne pense.

Raoul devint tout à coup sérieux, et ralentissant son cheval : — Qu'entendez-vous par là? dit-il; quelle familiarité trouvez-vous possible entre ma sœur et des gens de cette sorte?

Le lecteur n'a pas oublié l'aversion que le fils Lerebours nourrissait contre Yseult depuis le jour où elle avait ri de sa chute de cheval. De son côté elle n'avait jamais pu lui dissimuler l'antipathie et l'espèce de mépris qu'elle éprouvait pour lui, et l'aventure du plan de l'escalier lui avait arraché quelques moqueries qui étaient revenues à Isidore. Il n'avait donc jamais négligé l'occasion de la dénigrer, lorsqu'il avait pu le faire sans se compromettre; et depuis quelque temps, il poussait la vengeance jusqu'à insinuer que mademoiselle de Villepreux ne *regardait pas de travers* le fils Huguenin; que de sa chambre il les voyait causer ensemble des heures entières chez la Savinienne, et qu'il était tout au moins fort singulier qu'une demoiselle de son rang fréquentât une femme de mauvaise vie et prît ses amis dans le ruisseau.

Il pensa donc qu'en attribuant à l'opinion publique les sales idées qui lui étaient venues, et en les faisant pressentir au frère ultra de la jeune républicaine, il porterait un grand coup, soit à l'indépendance et au bonheur domestique d'Yseult, soit à Pierre Huguenin et à la Savinienne. Il répondit à Raoul que l'on avait remarqué dans la maison l'intimité étrange qui s'était établie à la Tour carrée entre la demoiselle du château, la lingère, et les artisans; que les domestiques en avaient bavardé dans le village; que, du village, les mauvais propos avaient été plus loin, et que dans les foires et marchés des environs, il n'était pas question d'autre chose. Il ajouta que cela lui faisait une peine mortelle, et qu'il avait failli se battre avec ceux qui déchiraient ainsi la sœur de M. Raoul.

— Vous auriez dû le faire et n'en jamais parler, lui répondit Raoul qui l'avait écouté en silence; mais puisque vous n'avez fait ni l'un ni l'autre, je vous conseille fort, M. Isidore, de ne vous lamenter auprès de personne autre que moi de la malveillance dont ma sœur est l'objet. Il est possible qu'elle ait eu trop de liberté pour une jeune personne; mais il est impossible qu'elle en ait jamais abusé. Il est possible encore que je m'occupe de faire cesser les causes de ces mauvais bruits; il est possible surtout que je fasse un exemple, et que les bavards insolents aient à se repentir avant qu'il soit peu. Quant à vous, rappelez-vous qu'il y a une manière de défendre les personnes à qui l'on doit du respect, qui est pire que de les accuser. Si vous veniez à l'oublier, je pourrais bien, malgré toute l'amitié que j'ai pour vous, vous casser sur la tête la meilleure de mes cannes.

En parlant ainsi, Raoul piqua des deux, et froissa assez rudement, du poitrail de son cheval le bidet beauceron d'Isidore, qui marchait à ses côtés. Le fils de l'économe fut forcé de faire place à son maître, qui franchit lestement la grille du parc, et laissa derrière lui l'officieux causeur, fort étonné et un peu inquiet du résultat de son entreprise.

Pendant que la Savinienne était l'objet de cet entretien, il y en avait un autre non moins animé à son sujet entre Yseult et la marquise. Yseult était entrée le matin chez sa cousine, et s'était inquiétée de l'altération de ses traits. La marquise avait répondu qu'elle souffrait beaucoup des nerfs. Elle avait grondé sa suivante à tout propos; elle avait essayé dix collerettes sans en trouver une qui fût blanchie et repassée à son gré, et elle avait fini par défendre à Julie de confier davantage ses dentelles à cette stupide Savinienne qui ne savait rien faire que du scandale et des enfants.

Lorsque Julie fut sortie, Yseult reprocha sévèrement à Joséphine la manière dont elle s'était exprimée sur le compte d'une femme respectable.

Faire l'éloge de la Savinienne devant la marquise, c'était verser de l'huile bouillante sur le feu. Elle continua de l'accuser avec une étrange aigreur d'être la maîtresse de Pierre Huguenin et d'Amaury. — Je ne comprends pas, ma chère enfant, lui répondit Yseult avec un sourire de pitié, que tu ajoutes foi à des propos ignobles, et que tu leur donnes accès sur ta jolie bouche. Si j'avais l'esprit aussi mal disposé que tu l'as ce matin, je te dirais que je suis presque tentée de prendre au sérieux les plaisanteries que nous te faisions il y a quelque temps sur le Corinthien.

— Ce serait de ta part, à coup sûr, une mortelle insulte, répondit la marquise; car tu poses en principe qu'un artisan n'est pas un homme, ce qui fait que tu passes ta vie avec eux, comme si c'étaient des oiseaux, des chiens, ou des plantes.

— Joséphine! Joséphine! s'écria Yseult en joignant les mains avec une surprise douloureuse, que se passe-t-il donc en toi, que tu sois aujourd'hui si différente de toi-même?

— Il se passe en moi quelque chose d'affreux, répondit la marquise en se jetant tout échevelée le visage contre son lit, et en se tordant les mains avec des torrents de larmes. Yseult fut effrayée de ce désespoir, qu'elle avait pressenti depuis quelque temps en voyant les traits de Joséphine s'altérer et son caractère s'aigrir. Elle y prit part avec toute la bonté de son cœur et tout le zèle de ses intentions, et, la serrant dans ses bras, elle la supplia avec de tendres caresses et de douces paroles de lui ouvrir son âme.

Certes la marquise ne pouvait rien faire de plus déplacé, de plus coupable peut-être, que de confier son secret à une jeune fille chaste, pour laquelle l'amour avait encore des mystères où l'imagination n'avait voulu pénétrer; mais Joséphine n'était plus maîtresse d'elle-même. Elle déroula devant sa cousine, avec une sorte de cynisme exalté, tout le triste

roman de ses amours avec le Corinthien, et elle le termina par une théorie du suicide qui n'était pas trop affectée dans ce moment-là.

Yseult écouta ce récit en silence et les yeux baissés. Plusieurs fois la rougeur lui monta au visage, plusieurs fois elle fut sur le point d'arrêter l'effusion de Joséphine. Mais chaque fois elle se commanda le courage, étouffa un soupir, et se soutint ferme et résolue, comme une jeune sœur de charité qui voit pour la première fois une opération de chirurgie, et qui, prête à défaillir, surmonte son dégoût et son effroi par la pensée d'être utile et de soulager un membre de la famille du Christ.

Répondre à cette confession, porter sur Joséphine un jugement qui ne la blessât point, ou justifier un amour adultère, était tout aussi impossible l'un que l'autre à mademoiselle de Villepreux. Il eût fallu raisonner sur des principes. Joséphine n'en avait pas, et ne pouvait pas en avoir, grâce à son éducation, à son mariage, et à sa position fausse et douloureuse dans la société. Yseult tâcha cependant de lui faire comprendre qu'en condamnant sa violation du mariage, elle ne méprisait point le choix qu'elle avait fait; mais elle ne l'approuva pas non plus. D'après ce que la Savinienne lui avait confié du passé du Corinthien, Yseult pressentait de plus en plus dans ce jeune homme des instincts et une destinée peu compatibles avec le bonheur d'une femme, quelle qu'elle fût. Elle osa dire toute sa pensée à la marquise, et lui fit faire des réflexions qu'elle n'avait pas encore faites sur l'effrayante personnalité qui se développait insensiblement chez le Corinthien, depuis le jour où la protection de M. de Villepreux l'avait fait sortir du néant.

Joséphine commençait à se calmer, et le langage de la raison la préparait à entendre celui de la morale, lorsqu'on frappa à la porte. Yseult ayant été voir ce que c'était, ouvrit à son grand-père, en lui adressant, comme elle faisait toujours en le voyant, quelque tendre parole.

— Va-t'en, mon enfant, dit le comte. Je veux être seul avec ta cousine.

Yseult obéit, et M. de Villepreux, s'asseyant avec une lenteur solennelle, entama ainsi l'entretien :

— J'ai à vous parler, ma chère Joséphine, de choses assez délicates, et des plus grands secrets qu'une femme puisse avoir. Êtes-vous bien certaine que personne ne peut nous entendre ?

— Mais je crois que cela est impossible, dit Joséphine un peu interdite de ce préambule et du regard scrutateur que le comte attachait sur elle.

— Eh bien, reprit-il, regardez aux portes... à toutes les portes !

Joséphine se leva, et alla voir si la porte de sa chambre qui donnait sur le corridor, et celle qui communiquait avec les autres pièces de l'appartement étaient bien fermées; puis elle revint pour s'asseoir.

— Vous oubliez une porte, lui dit le comte en prenant une prise de tabac, et en la regardant par-dessus ses lunettes.

—Mais, mon oncle, je ne connais pas d'autre porte, répondit Joséphine en pâlissant.

— Et celle de l'alcôve? Est-ce que vous ne savez pas que de l'atelier on entend tout ce qui se passe ici?

— Mon Dieu! dit Joséphine tremblante, comment cela se pourrait-il? Il y a là, je crois, un passage sans issue.

— Vous en êtes bien sûre, Joséphine? Voulez-vous que je demande, à cet égard, des renseignements au Corinthien ?

Joséphine se sentit défaillir; elle tomba sur ses genoux, et regarda le vieillard avec une angoisse inexprimable, sans avoir la force de dire un mot.

— Relevez-vous, ma nièce, reprit le comte avec une douceur glaciale, asseyez-vous, et écoutez-moi.

Joséphine obéit machinalement, et resta devant lui, immobile et pâle comme une statue d'albâtre.

— De mon temps, ma chère enfant, dit le comte, il y avait certaines marquises qui prenaient leurs laquais pour amants. En général, c'étaient des femmes moins jeunes, moins belles et moins recherchées que vous dans le monde, ce qui rendait peut-être cette fantaisie un peu plus explicable de leur part. C'était le temps du Parc-aux-Cerfs, après lequel on crie beaucoup aujourd'hui, et que les industriels nous jettent continuellement à la tête comme une souillure ineffaçable imprimée à la noblesse.

— Assez, mon oncle, au nom du ciel! dit Joséphine en joignant les mains. Je comprends bien!

— Loin de moi, dit le comte, la pensée de vous humilier et de vous blesser, ma chère Joséphine. Je voulais seulement vous dire (ayez un peu de courage, je serai bref) que les mœurs de Louis XV, excusables peut-être dans leur temps, ne sont plus praticables aujourd'hui. Une femme du monde ne pourrait plus dire, au point du jour, à un manant : « Va-t'en, je n'ai plus besoin de toi! » car il n'y a plus de manants. Un palefrenier est un homme; un artisan est un artiste; un paysan est un propriétaire, un citoyen; et aucune femme, fût-elle reine, n'a le pouvoir de persuader à un homme qu'il redevient son inférieur en sortant de ses bras. Vous n'avez donc pas dérogé, ma chère nièce, en choisissant pour votre amant un jeune homme intelligent, né dans les rangs du peuple. Si vous étiez libre de joindre le don de votre main à celui de votre cœur, je vous dirais de le faire, si cela vous convient; et au lieu d'être la marquise des Fresnays, vous seriez la Corinthienne, sans que j'en fusse humilié ou scandalisé le moins du monde. Mais vous êtes mariée, mon enfant, et votre mari est trop malade (je viens encore de recevoir une lettre

de son médecin qui ne lui en donne pas pour six mois), vous touchez de trop près à votre liberté, pour qu'il vous soit pardonné de n'avoir pas su attendre. Il est des malheurs de toute la vie où l'erreur de quelques instants est presque inévitable, et trouve grâce devant le monde. Dans votre position, vous ne trouveriez aucune indulgence. Voilà pourquoi je vous engage à éloigner de vous le Corinthien, sauf à le rappeler pour l'épouser après une année de veuvage.

Cette manière de prendre les choses était si éloignée de ce que Joséphine attendait de la sévérité de son oncle, que la surprise remplaça la consternation. Elle leva les yeux plusieurs fois sur lui, pour voir s'il parlait sérieusement, et les baissa aussitôt, après s'être assurée qu'il ne riait pas le moins du monde. Et pourtant ce n'était qu'un jeu d'esprit, un piége moqueur, le dénoûment bouffon d'une comédie sceptique. Le vieux comte savait fort bien quel en serait l'effet, et ne craignait nullement que sa comédie tournât contre lui. Il connaissait Joséphine beaucoup mieux qu'elle ne se comprenait elle-même. Il rendait les rênes, sachant bien que c'est la seule manière de gouverner un coursier impétueux.

Joséphine demeura quelques instants muette, et enfin elle répondit :

— Je vous remercie, mon cher, mon généreux oncle, de me traiter avec cette bonté, lorsqu'au fond du cœur vous me méprisez certainement.

—Moi, vous mépriser, mon enfant! Et pourquoi donc, je vous prie? Si vous étiez une de ces marquises galantes dont je parlais tout à l'heure, je vous traiterais avec plus de sévérité; car un noble esprit doit savoir commander aux sens. Mais ce n'est point une faute de ce genre que vous avez commise...

— Non, mon oncle! s'écria Joséphine, à qui l'inspiration du mensonge revint avec l'espérance de se disculper; je vous jure que c'est un amour de tête, une folie, un rêve romanesque, et que ce jeune homme ne venait ici...

— Que pour vous baiser la main, je n'en doute pas, répondit le comte avec un sourire d'une si terrible ironie, qu'il ôta tout d'un coup à Joséphine la prétention de lui en imposer. Mais je ne vous demandais pas cela, ajouta-t-il en reprenant son sérieux affecté. Il est des fautes complètes où le cœur joue un si grand rôle, qu'on les plaint au lieu de les condamner. Je suis donc bien persuadé que vous avez pour le Corinthien une affection très-sérieuse, et que, prévoyant la fin prochaine de M. des Fresnays, vous lui avez promis de vous unir un jour à lui. Eh bien, mon enfant, si vous avez fait cette promesse, il faudra la tenir; je vous répète que je ne m'y oppose pas.

—Mais, mon oncle, dit naïvement Joséphine, je ne lui ai jamais fait aucune promesse!...

Le comte poursuivit, comme s'il n'avait pas entendu cette réponse, qu'il venait pourtant de noter très-particulièrement :

—Et même, si vous voulez que je dise au Corinthien la manière dont j'envisage la chose, je la lui dirai aujourd'hui.

— Mais, mon oncle, ce serait lui donner une espérance qui ne se réalisera peut-être pas. Je n'attends ni ne désire la mort de l'homme auquel vous m'avez mariée; et ce serait un crime, à ce qu'il me semble, de présenter cette chance sinistre à l'homme que j'aime, comme un rêve et un espoir de bonheur.

—Aussi n'est-il pas convenable, dans ce moment, que vous le fassiez vous-même. J'approuve vos scrupules à cet égard. Mais moi qui sais bien que mon cher neveu, le marquis, n'est guère aimable, et par conséquent guère regrettable; moi qui ne vous imposerai jamais le semblant d'une hypocrite douleur, et qui comprends fort bien, dans le fond de mon âme, le désir que vous avez d'être libre, je dois me charger de rassurer le Corinthien sur la durée de votre séparation. Cette séparation est nécessaire : ce que moi seul sais aujourd'hui, tout le monde pourrait le découvrir demain. Il lui sera douloureux de vous quitter : il doit vous aimer éperdument. Mais en lui faisant comprendre qu'il doit vous mériter par ce sacrifice, et qu'il en sera récompensé dans deux ans tout au plus, je ne doute pas qu'il n'accepte la proposition que je vais lui faire.

—Quelle proposition, mon oncle? demanda Joséphine effrayée.

— Celle de partir tout de suite pour l'Italie, afin d'aller se livrer au culte de l'art sur une terre qui en a gardé les traditions et qui lui fournira les plus beaux modèles. Je lui donnerai tous les moyens d'y faire de bonnes études et de rapides progrès. Dans deux ans peut-être il pourra concourir pour un prix, et alors vous aurez pour époux un élève distingué auquel votre fortune aplanira le chemin de la réputation.

— Je suis bien sûre, mon oncle, dit Joséphine, que ce jeune homme ne l'entend pas ainsi. Il est fier, désintéressé : il ne voudrait pas devoir ses succès à la position que je lui aurais faite dans le monde.

— Il a de l'ambition, dit le comte; quiconque se sent artiste en a, et la soif de la gloire vaincra bien vite ses scrupules.

—Mais moi, mon oncle, je ne voudrais pas servir d'instrument à la fortune d'un ambitieux. Si le Corinthien pouvait accepter ma fortune avant d'avoir à m'offrir un nom en échange, je douterais de son amour et ne le partagerais plus.

— Eh bien, comme le temps presse et qu'il faut prendre un parti, je vais l'interroger, dit le comte en se levant. Il faut qu'il sache bien que vous l'aimez assez pour l'épouser, quelle que soit sa position, et que j'y consentirais, dût-il rester simple ouvrier. N'est-ce pas que c'est bien là votre pensée?

— Mais, mon oncle,... dit Joséphine en se levant

aussi et en retenant le comte qui faisait mine de la quitter, donnez-moi le temps de la réflexion. Je n'ai jamais songé à tout cela, moi! Prendre l'engagement de me marier, quand je ne suis pas encore veuve, et que je ne connais du mariage que ses plus grands maux... c'est impossible! Il faut que je respire, que je demande conseil...

— A qui, ma chère nièce? Au Corinthien?

— A vous, mon oncle, c'est à vous que je demanderai conseil! s'écria Joséphine en se jetant dans les bras du comte avec une ruse caressante.

Le vieux seigneur comprit fort bien que la jeune marquise le suppliait de la détourner d'un engagement dont elle avait peur, et qu'elle ne demandait qu'un peu d'aide pour rompre une liaison dont elle rougissait. Joséphine avait aimé le Corinthien, mais elle était vaine : on ne renonce pas au grand monde quand on s'est sacrifiée pour y être admise. On aime mieux y briller quelquefois, sauf à y souffrir sans cesse, que d'en être bannie et de n'y pouvoir plus rentrer.

Le comte, riant en lui-même du succès de sa feinte, la quitta, en lui promettant de réfléchir à l'explication qu'il aurait avec le Corinthien, et en lui donnant jusqu'au soir pour y réfléchir elle-même.

La marquise courut trouver Yseult, et lui raconta de point en point tout ce que le comte venait de lui dire. Yseult l'écouta avec une vive émotion. Sa figure s'éclaira d'une joie étrange; et la marquise, en finissant son récit, vit avec surprise des larmes d'enthousiasme inonder le visage de sa cousine.

— Eh bien, lui dit-elle, qu'as-tu donc, et que penses-tu de tout cela?

— O mon cher, mon noble aïeul! s'écria Yseult en levant les yeux et les mains vers le ciel; j'en étais bien sûre, j'avais bien raison de compter sur lui! Je le savais bien, moi, que, dans l'occasion, sa conduite s'accorderait avec ses paroles! Oh! oui, oui, Joséphine, il faudra épouser le Corinthien!

— Mais je ne te comprends pas, Yseult : tu me disais tantôt qu'il ne me rendrait jamais heureuse, qu'il fallait rompre avec lui; et maintenant tu me conseilles de m'engager à lui pour toujours!

— J'avais cru devoir te parler ainsi et te montrer les défauts de ton amant, pour te guérir d'un amour qui me semblait coupable. Mais mon père a eu le sentiment d'une morale plus élevée; il comprend la vraie morale, lui! Il t'a conseillé de redevenir fidèle à ton mari, à l'approche de cette heure solennelle après laquelle tu seras libre, et pourras faire le serment d'un amour plus légitime et plus heureux!

— Ainsi tu me conseilles toi-même d'épouser le Corinthien! Et son ambition, et sa jalousie, et ses outrages, dont j'ai tant souffert, et son amour pour la Savinienne qui n'est peut-être pas éteint? Tu oublies que cette nuit je l'ai chassé d'ici dans un accès de haine et de colère inexprimable.

— Il reviendra te demander pardon de ses torts, et tu le corrigeras de ses défauts en le guérissant de ses souffrances, en lui prouvant ta sincérité par des promesses...

— C'est de la folie! s'écria la marquise poussée à bout. Ou vous jouez, ton père et toi, une comédie pour m'éprouver, ou vous êtes sous l'empire de je ne sais quel rêve de républicanisme romanesque auquel vous voulez me sacrifier. Je voudrais bien voir ce que dirait mon oncle si tu voulais épouser Pierre Huguenin, et ce que tu dirais toi-même si on te le conseillait!...

Yseult sourit, et déposa sans rien répondre un long baiser sur le front de sa cousine. Son visage avait une expression sublime.

CHAPITRE XXXIII.

Le soir de ce jour déjà si rempli d'émotions, Pierre et le Corinthien travaillaient à la lumière, agités eux-mêmes d'une sorte de fièvre. Amaury, ennuyé de son entreprise, se hâtait d'achever ses dernières figures sculptées, et aspirait à entamer les ornements plus faciles auxquels Pierre devait l'aider. La partie de pure menuiserie n'avait pas été à beaucoup près aussi vite. Il y avait encore bien des panneaux disjoints, bien des moulures inachevées. Mais le père Huguenin avait été forcé de prendre patience; car son fils voulait achever avant tout l'escalier de la tribune, qu'il s'était réservé comme le morceau le plus important et le plus difficile. Pierre ne disait pas que, dans le secret de son âme, il chérissait cette partie de l'atelier qui le rapprochait du cabinet de la tourelle, et de la tribune, où quelquefois il n'était séparé d'Yseult que par la porte, souvent entr'ouverte, du cabinet d'étude.

Retranché dans le fond de l'atelier, Pierre avait depuis quelque temps travaillé sans relâche. Non-seulement il voulait que son escalier fût une pièce conforme à toutes les lois de la science, mais il voulait encore en faire une œuvre d'art. Il songeait à lui donner le style, le caractère, le mouvement non-seulement facile et sûr, mais encore hardi et pittoresque. Il ne fallait pas que ce fût l'escalier coquet d'un restaurant ou d'un magasin, mais bien l'escalier austère et riche d'un vieux manoir, tel que ceux qu'on voit au fond des intérieurs de Rembrandt, sur lesquels la lumière douteuse et rampante monte et décroît avec tant d'art et de profondeur. La rampe en bois, découpée à jour, et les ornements des pendentifs, devaient aussi être d'un choix particulier. Pierre eut le bon sens et le bon goût d'emprunter le dessin de ces parties aux ornements de l'ancienne boiserie. Il les adapta aux formes et aux dimensions de son escalier,

et là ses connaissances en géométrie lui devinrent de la plus grande utilité. C'était un travail d'architecte, de décorateur, et de sculpteur, en même temps. Pierre était sévère envers lui-même. Il se disait que ce serait peut-être la seule occasion qu'il aurait dans sa vie d'unir sérieusement les conditions de l'utile à celles du beau, et il voulait laisser dans ce monument, où des générations d'ouvriers habiles avaient exécuté de si belles choses, une trace de sa vie, à lui, ouvrier consciencieux, artiste délicat et noble.

Il était dix heures du soir, et il donnait enfin la dernière main à son œuvre. Il avait ajusté ses marches bien *balancées* sur un palmier élégant, fragile à la vue, solide en réalité. La rampe était posée; et, à la lueur de la lampe, elle reflétait sur la muraille ses légers enroulements et ses fortes nervures. Pierre, à genoux sur la dernière marche, rabotait avec soin les moindres aspérités; son front était inondé de sueur, et ses yeux brillaient d'une joie modeste et légitime. Le Corinthien était monté sur une échelle, à quelque distance, et plaçait encore quelques chérubins dans leurs niches. Il travaillait avec la même activité, mais non avec le même plaisir que son ami. Il y avait dans son ardeur comme une sorte de rage, et à chaque instant il s'écriait en jetant son ciseau sur les dalles: — Maudites marionnettes! quand donc en aurai-je fini avec vous! Puis il reportait de temps en temps ses regards sur cette marque de craie qui était restée au panneau du passage secret, et qu'il ne pouvait pas s'expliquer.

— Moi, j'ai fini! s'écria Pierre tout d'un coup en s'asseyant sur la marche qui joignait l'escalir à la tribune; et j'en suis presque fâché, ajouta-t-il en s'essuyant le front: je n'ai jamais rien fait avec tant d'amour et de zèle.

— Je le crois bien, répondit le Corinthien avec amertume; tu travailles pour quelqu'un qui en vaut la peine.

— Je travaille pour l'art, répondit Pierre.

— Non, répondit brusquement le Corinthien, tu travailles pour celle que tu aimes.

— Tais-toi, tais-toi! s'écria Pierre effrayé, en lui montrant la porte du cabinet.

— Bah! je sais bien qu'à cette heure elles prennent le thé! répondit le Corinthien. Je sais de point en point leurs habitudes. Dans ce moment-ci, mademoiselle de Villepreux arrange ses tasses de porcelaine, en parlant politique ou philosophie avec son père, et la marquise bâille en regardant au miroir si elle est bien coiffée. C'est comme si je la voyais.

— C'est égal, parle moins haut, je t'en supplie.

— Je parlerai aussi bas que tu voudras, Pierre, dit le Corinthien en venant s'asseoir à côté de son ami. Mais j'ai besoin de parler, vois-tu, j'ai la tête brisée. Sais-tu que ton escalier est superbe? Tu as du talent, Pierre. Tu es né architecte comme je suis né sculpteur, et il me semble qu'il y a autant de gloire dans un art que dans l'autre. Est-ce que tu n'as jamais eu d'ambition, toi?

— Tu vois bien que j'en ai, puisque je me suis donné tant de mal pour faire cet escalier.

— Et voilà ton ambition satisfaite?

— Pour aujourd'hui; demain j'aurai à faire le corps de bibliothèque.

— Et tu comptes faire toute ta vie des escaliers et des armoires?

— Que pourrais-je faire de mieux? Je ne sais pas faire autre chose.

— Mais tu peux tout ce que tu veux, Pierre; et tu ne veux pas rester menuisier, j'espère?

— Mon cher Corinthien, je compte rester menuisier. Que tu deviennes sculpteur, que tu étudies Michel-Ange et Donatello, c'est juste. Tu es entraîné aux œuvres brillantes par une organisation particulière, qui t'impose le devoir de chercher le beau dans son expression la plus élevée et la plus poétique. Le dégoût que t'inspirent les travaux de pure utilité est peut-être un avertissement de la Providence, qui te réserve de plus hautes destinées. Mais moi, j'aime le travail des mains, et pourvu que ma peine serve à quelque chose, je ne la regrette pas; mon intelligence ne me porte pas vers les œuvres d'art, comme tu les entends; je suis peuple, je me sens ouvrier par tous les pores. Une voix secrète, loin de m'appeler dans le tumulte du monde, murmure sans cesse à mon oreille que je suis attaché à la glèbe du travail, et que je dois peut-être y mourir.

— Mais ceci est une absurdité! Pierre, tu te ravales et tu te calomnies; tu n'es pas fait pour rester machine et pour suer comme un esclave. Est-ce que la manière dont le riche exploite le travail du peuple n'est pas une iniquité? Toi-même, tu l'as dit cent fois!

— Oui, en principe, je hais cette exploitation; mais en fait, je m'y soumets.

— C'est une inconséquence, Pierre, c'est une lâcheté! Que chacun en dise autant, et jamais les choses ne changeront.

— Cher Corinthien, les choses changeront! Dieu est trop juste pour abandonner l'humanité, et l'humanité est trop grande pour s'abandonner elle-même. Il m'est impossible de sentir dans mon âme ce que c'est que la justice sans que la justice soit possible. Je ne chérirais pas l'égalité si l'égalité n'était pas réalisable. Car je ne suis pas fou, Amaury; je me sens très-calme, je suis certain d'être très-sage dans ce moment-ci, et pourtant je crois que le riche n'exploitera pas toujours le pauvre.

— Et pourtant tu te fais un devoir de rester pauvre?

— Oui, ne voulant pas devenir riche à tout prix.

— Et tu ne hais pas les riches?

— Non, parce qu'il est dans l'instinct de l'homme de fuir la misère.

— Explique-moi donc cela!

— C'est bien facile. Il est certain, n'est-ce pas, que, dès aujourd'hui, un pauvre peut devenir riche à force d'intelligence?

— Oui.

— Est-il certain que tous les pauvres intelligents puissent devenir riches?

— Je ne sais pas. Il y a tant de ces pauvres-là, qu'il n'y aurait peut-être pas de quoi les enrichir tous.

— Cela est bien certain, Amaury; ne voyons-nous pas tous les jours des hommes d'esprit et de talent qui meurent de faim?

— Il y en a beaucoup. Ce n'est pas tout d'avoir du génie, il faut encore avoir du bonheur.

— C'est-à-dire de l'adresse, du savoir-faire, de l'ambition, de l'audace. Et le plus sûr encore est de n'avoir pas de conscience.

— C'est possible, dit le Corinthien avec un soupir; Dieu sait si je pourrai conserver la mienne, et s'il ne faudra pas l'abjurer ou échouer.

— J'espère que Dieu veillera sur toi, mon enfant. Mais moi, vois-tu, je ne dois pas me risquer. Je n'ai pas un assez grand génie pour que la voix du destin me commande d'engager cette lutte dangereuse avec les hommes. Je vois que la plupart de ceux qui abandonnent la dure obscurité du mercenaire pour devenir heureux et libres perdent leurs modestes vertus, et ne se font jour à travers les obstacles qu'en laissant, à chaque effort, un peu de foi, à chaque triomphe, un peu de charité. C'est une guerre effroyable que cette rivalité des intelligences; l'un ne peut parvenir qu'à la condition d'écraser l'autre. La société est comme un régiment où le lieutenant, un jour de bataille, se réjouit de voir tomber le capitaine qu'il va remplacer. Eh bien! puisque le monde est arrangé ainsi, puisque les esprits les plus libéraux et les plus avancés n'ont encore trouvé que cette maxime : « Détruisez-vous les uns les autres pour vous faire place, » moi, je ne veux détruire personne. Nos ambitions personnelles sanctionnent trop souvent ce principe abominable qu'ils appellent la concurrence, l'émulation, et que j'appelle, moi, le vol et le meurtre. J'aime trop le peuple pour accepter cette heureuse destinée qu'on offre à un d'entre nous sur mille, en laissant souffrir les autres. Le peuple aveugle et résigné se laisse faire; il admire ceux qui parviennent; et celui qui ne parvient pas s'exaspère dans la haine, ou s'abrutit dans le découragement. En un mot ce principe de rivalité ne fait que des tyrans et des exploiteurs, ou des esclaves et des bandits. Je ne veux être ni l'un ni l'autre. Je resterai pauvre en fait, libre en principe, et je mourrai peut-être sur la paille, mais en protestant contre la science sociale qui ne met pas tous les hommes à même d'avoir un lit.

— Je te comprends, mon noble Pierre, tu fais comme le marin qui aime mieux périr avec l'équipage que de se sauver dans une petite barque avec quelques privilégiés. Mais tu oublies que ces privilégiés se trouveront toujours là pour sauter dans la barque, et que le ciel ne viendra pas au secours du navire qui périt. J'admire ta vertu, Pierre; mais si tu veux que je te le dise, elle me semble si peu naturelle, si exagérée, que je crains bien que ce ne soit un accès d'enthousiasme dont tu te repentiras plus tard.

— D'où te vient cette idée?

— C'est qu'il me semble que tu n'étais pas ainsi il y a six mois.

— Il est vrai; j'étais alors comme tu es aujourd'hui : je souffrais, je murmurais; j'avais le dégoût de notre condition, et tu ne l'avais pas. Aujourd'hui je n'ai plus d'ambition, et c'est toi qui en as. Nous avons changé de rôle.

— Et lequel de nous est dans le vrai?

— Nous y sommes peut-être tous les deux. Tu es l'homme de la société présente, je suis peut-être celui de la société future!

— Et, en attendant, tu ne veux pas vivre! car c'est ne pas vivre que de vivre dans le désir et dans l'attente.

— Dis dans la foi et dans l'espérance!

— Pierre, c'est mademoiselle de Villepreux qui t'a soufflé ces folles théories. Elles sont bien faciles à ces gens-là. Ils sont riches et puissants; ils jouissent de tout, et ils nous conseillent de vivre de rien.

— Laisse là mademoiselle de Villepreux, répondit Pierre. Je ne vois pas ce qu'elle a de commun avec ce que nous disions.

— Pierre, dit Amaury vivement, je t'ai dit tous mes secrets, et tu ne m'as jamais dit les tiens. Est-ce que tu crois que je ne les lis pas dans ton cœur?

— Laisse-moi, Amaury, ne me fais pas souffrir inutilement. Je respecte, je révère mademoiselle de Villepreux, cela est certain. Il n'y a point de secret là dedans.

— Tu la respectes, tu la révères... et tu l'aimes!

— Oui, je l'aime, répondit Pierre en frissonnant. Je l'aime comme la Savinienne l'aime!

— Tu l'aimes comme j'aime la marquise!

— Oh non! non! Amaury, cela n'est pas. Je ne l'aime pas ainsi.

— Tu l'aimes mille fois davantage.

— Je n'en suis pas amoureux, non! le ciel m'est témoin...

— Tu n'oses achever. Eh bien, il est possible que tu n'en sois pas amoureux; je ne te souhaite pas un pareil malheur : mais tu l'adores, et tu te trouves heureux d'être l'esclave conquis et enchaîné de cette dame romaine...

Cette conversation fut interrompue par un domestique qui vint, du côté du parc, dire au Corinthien que le comte désirait lui parler. Le Corinthien se rendit à cet ordre, bien éloigné de pressentir l'importance de l'entrevue qu'on lui demandait.

Pierre resta quelques instants absorbé et troublé des insinuations hardies que son ami venait de faire. Puis, en songeant que l'heure de la retraite était sonnée dans le château, et que peut-être mademoiselle de Villepreux allait descendre dans son cabinet d'étude, comme cela lui arrivait souvent de onze heures à minuit, il se mit à ramasser et à rassembler ses outils pour s'en aller, fidèle au respect qu'il lui avait juré dans son âme. Mais au moment où il se baissait pour prendre le sac de cuir où étaient ses instruments de travail, il sentit une main se poser doucement sur son épaule, et, en relevant la tête, il vit mademoiselle de Villepreux rayonnante d'une beauté qu'elle n'avait jamais eue avant ce jour-là. Toute son âme était dans ses yeux, et cette force qu'elle comprimait toujours au fond d'elle-même éclatait en elle à cette heure, sans qu'elle cherchât à la reprendre. C'était comme une transfiguration divine qui s'était opérée dans tout son être. Pierre l'avait vue souvent exaltée, mais toujours un peu mystérieuse, et, dans tout ce qui avait rapport à leur amitié, s'exprimant par énigmes ou par réticences. Il la vit en cet instant comme une pythie prête à répandre ses oracles, et, transporté lui-même d'une confiance et d'une force inconnue, pour la première fois de sa vie il prit la main d'Yseult dans la sienne.

— Mon escalier est fini, lui dit-il ; c'est vous qui, la première, poserez votre main sur cette rampe.

— Ne parlez pas si haut, Pierre, lui dit-elle. Pour la première et la dernière fois de ma vie, j'ai un secre à vous dire ; un secret qui, demain, n'en sera plus un. Venez !

Elle l'attira dans son cabinet, dont elle referma la porte avec soin ; puis elle parla ainsi :

— Pierre, je ne vous demande pas, comme le Corinthien faisait tout à l'heure, si vous êtes amoureux de moi. Entre nous deux ce mot me paraît insuffisant et puéril. Je ne suis pas belle, tout le monde le sait ; je ne sais pas si vous êtes beau, quoique tout le monde le dise. Je n'ai jamais cherché dans vos yeux que votre âme, et la beauté morale est la seule qui puisse me fasciner. Mais je viens vous demander, devant Dieu, qui nous voit et nous entend, si vous m'aimez comme je vous aime.

Pierre devint pâle, ses dents se serrèrent ; il ne pu répondre.

— Ne me laissez pas dans l'incertitude, reprit Yseult. Il est bien important pour moi de ne pas me tromper sur le sentiment que je vous inspire : car je touche à cette crise décisive de ma vie, que je vous avais fait pressentir ici, un soir que je jouais au carbonarisme avec vous, croyant avoir quelque chose à vous apprendre, et n'ayant pas encore reçu de vous l'initiation à la véritable égalité, que vous m'avez donnée depuis. Écoutez, Pierre ; il s'est passé aujourd'hui, dans ma famille, bien des choses que vous ignorez. Ma cousine m'a confié un secret que vous possédiez depuis longtemps. Mon père, par je ne sais quelle aventure, a découvert ce secret, et a prononcé un jugement que je vous laisse à deviner.

Pierre ne pouvait parler. Yseult vit son angoisse, et continua :

— Le jugement de mon père a été conforme aux admirables principes dans lesquels il m'a élevée, et que je lui ai toujours vu professer. Il a conseillé à madame des Fresnays, dont le mari est mourant, de se remarier avec le Corinthien aussitôt qu'elle serait libre ; et, à l'heure qu'il est, il engage le Corinthien à s'éloigner, pour revenir ici dans deux ans. Dans deux ans, Pierre, votre ami sera mon cousin, et le neveu de mon père. Vous voyez que si vous m'aimez, si vous m'estimez, si vous me jugez digne d'être votre femme, comme moi je vous aime, vous respecte et vous vénère, je vais trouver mon aïeul, et lui demander de consentir à notre mariage. Si je n'avais pas la certitude de réussir, jamais je ne vous aurais dit ce que je vous dis maintenant dans tout le calme de mon esprit et dans toute la liberté de ma conscience.

Pierre tomba à genoux, et voulut répondre ; mais cet amour, si longtemps comprimé, eût éclaté avec trop de violence. Il n'avait pas d'expressions ; des torrents de larmes coulaient en silence sur ses joues.

— Pierre, lui dit-elle, vous n'avez donc pas la force de me dire un mot ? Voilà ce que je craignais ; vous n'avez pas de confiance : vous croyez que je fais un rêve, que je vous propose une chose impossible. Vous me remerciez à genoux, comme si c'était une grande action que je fais là, de vous aimer. Eh ! mon Dieu, rien n'est plus simple ; et si vous me voyiez choisir un grand seigneur, c'est alors qu'il faudrait vous étonner et penser que j'ai perdu la raison. Songez donc que j'ai été nourrie de l'esprit qui m'anime aujourd'hui, depuis que j'ai commencé à respirer et à vivre ; songez que mes premières lectures, mes premières impressions, mes premières pensées m'ont portée à ce que je fais maintenant. Dès le jour où j'ai pu raisonner sur mon avenir, j'ai résolu d'épouser un homme du peuple, afin d'être peuple, comme les esprits disposés au christianisme se faisaient baptiser jadis, afin de pouvoir se dire chrétiens. J'ai trencontré en vous le seul homme juste que j'aie jamais rencontré, après mon grand-père ; j'ai découvert en vous non-seulement une sympathie complète avec mes idées et mes sentiments, mais encore une supériorité d'intelligence et de vertu, qui a porté la

lumière dans mes bons instincts, et l'enthousiasme dans mes convictions. Vous m'avez débarrassée de quelques erreurs; vous m'avez guérie de plusieurs incertitudes : en un mot, vous m'avez enseigné la justice, et vous m'avez donné la foi. Vous ne pouvez donc pas être étonné, à moins que vous ne me jugiez trop frivole et trop faible pour exécuter ce que j'ai conçu.

Pierre était en proie à un véritable délire. Il la regardait, et n'osait pas seulement poser ses lèvres sur le bout de sa ceinture, tant elle lui apparaissait grandie et sanctifiée par la foi.

— Je vois que vous ne pouvez parler, lui dit-elle. Je vais trouver mon père. Si vous n'y consentez pas, faites seulement un signe, un geste, et j'attendrai que vous ayez changé d'avis.

Pierre prit, avec une sorte d'égarement, le poignard qu'Yseult avait voulu lui donner le jour du départ d'Achille Lefort, et qui se trouvait là, sur la table.

—Que voulez-vous donc faire? lui dit-elle en le lui arrachant des mains.

— Me tuer, répondit-il d'une voix étouffée; car c'est un rêve, et je voudrais me réveiller dans une autre vie.

—Je vois que vous m'aimez, dit Yseult en souriant; car vous ne craignez plus de toucher à cette arme qui *coupe l'amitié?*

— Elle pourrait bien couper mon cœur par morceaux, répondit Pierre; elle n'en ôterait pas l'amour que j'ai pour vous.

— S'il en est ainsi, dit Yseult animée d'une joie sainte, et les joues couvertes d'une pudique rougeur, comme je ne connais qu'une manière de vouloir les choses, qui est de les mettre tout de suite à exécution, je vais trouver mon père et lui parler de vous. A demain, Pierre, car ceci est une affaire sérieuse, et peut-être mon père voudra-t-il prendre la nuit pour y réfléchir.

— Demain, demain! s'écria Pierre tout effrayé. Est-ce que demain viendra jamais? Comment porterai-je jusqu'à demain cette joie et cette épouvante? Non, non, ne parlez pas encore à votre père; laissez-moi vivre jusqu'à demain avec la seule pensée de votre *bonté* pour moi (Pierre n'osait dire : De votre amour). Je ne comprends pas encore l'avenir dont vous me parlez : il me semble que là il y a un mystère, et j'y songe avec une sorte de peur... Oui, j'ai le cœur serré, et mon bonheur est si grand qu'il ressemble à la tristesse. C'est une idée solennelle, douloureuse, enivrante. C'est comme si vous alliez vous donner la mort pour moi... Laissez-moi y songer, vous voyez bien que je n'ai pas ma tête. Je ne puis fixer mon esprit, au milieu de ce tourbillon que vous soulevez en moi, que sur une seule idée : c'est que vous m'aimez... Vous, vous! ah mon Dieu, vous! Je suis aimé de vous!... Est-ce que c'est possible? Est-ce que j'ai la fièvre? Est-ce que je ne suis pas dans le délire?

— Je crains vos réflexions, Pierre, et je ne veux pas vous donner le temps d'en faire. Je les ai faites à votre place, et le parti que j'ai pris a été assez mûri pour que j'en puisse prévoir toutes les conséquences; elles sont telles que je n'en redoute aucune. Il ne faut pas beaucoup de courage, croyez-le, pour braver les préjugés du monde, lorsqu'on fait, non pas un coup de tête, mais un acte de foi; le monde est bien faible et bien petit devant de telles résolutions. Et quant à vous, je sais bien quels scrupules vous allez avoir dès que vous vous souviendrez que je suis riche et que vous ne l'êtes pas. Je sais ce que j'aurai à vous répondre; j'ai prévu toutes vos objections, et je suis sûre de les vaincre : car votre fierté m'est plus chère qu'à vous-même, et si je croyais vous pousser à une résolution contraire aux principes de votre conscience, j'aimerais mieux mourir.

Ils s'entretinrent longtemps ainsi. Pierre l'écoutait avidement, et lui répondait à peine. Dans ce premier trouble d'une joie inattendue et immense, il ne pouvait apprécier nettement l'idée d'un mariage aussi contraire aux idées et aux coutumes de la hiérarchie sociale. Il se réservait d'éprouver ce projet au creuset de sa conscience. Mais le courage et l'enthousiasme avec lesquels la croyante Yseult s'y jetait tout entière le pénétraient d'amour, de reconnaissance et d'admiration. Ils avaient tant de choses à se dire, à se rappeler, à repasser ensemble dans leur mémoire, qu'ils ne pouvaient s'arracher à cet entretien. Ce retour sur leur amour comprimé, cette explication nouvelle des moindres mystères, des moindres émotions du passé, étaient pleins de délices; et ils se sentaient revivre une seconde fois les jours qu'ils avaient déjà vécu. Seulement cette première vie avait été la réalité, la seconde était l'idéal; et ce souvenir repris à deux, et embelli de toutes les révélations qui avaient manqué au passé, était quelque chose comme le sentiment qu'éprouverait dans une vie heureuse une âme qui se souviendrait d'avoir déjà vécu dans des conditions moins douces, et avec tous les désirs qui se trouveraient actuellement satisfaits.

Pendant qu'ils causaient ainsi, et qu'ils oubliaient l'heure, transportés qu'ils étaient dans une autre sphère, le comte de Villepreux conférait avec le Corinthien. Jusqu'à ce moment, la marquise, agitée, en proie à mille combats, était retenue par la honte d'avouer à son oncle que cette passion sérieuse qu'il lui attribuait malicieusement, n'était qu'une surprise des sens au milieu d'une fantaisie d'esprit, un roman commencé avec l'étourderie d'une pensionnaire, soutenu au milieu des délires d'un amour sans frein et sans but, prêt à se dénouer devant la crainte du blâme et les besoins de la vanité. Le Corinthien,

se présentant avec un nom célèbre et des titres acquis à la considération, l'eût emporté peut-être sur un gentilhomme sans réputation et sans talent. Mais le Corinthien, compagnon menuisier; enfant de génie, il est vrai, et sur le point d'être élève à Rome, mais inconnu, mais incertain de son avenir, incapable peut-être de faire de tardives études et de réaliser les espérances que l'on avait conçues pour lui,... c'était un dé dans le cornet de ce jeu de hasard qu'on appelle la *société*, et Joséphine ne se sentait pas assez de foi et de courage pour en faire l'épreuve. Elle était donc très-effrayée du parti que lui suggérait hypocritement son oncle; et au moment où il voulut faire appeler Amaury, elle le suivit dans son cabinet et le supplia de l'écouter auparavant. Elle prétendit avoir découvert une intrigue entre la Savinienne et le Corinthien, et se déclara si bien guérie de son amour, qu'elle y renonçait et priait son oncle de l'aider à le rompre. Elle ne mentait qu'à demi. La découverte qu'elle avait faite de cet amour passé, était ce qui dépoétisait le plus Amaury à ses yeux. Elle était humiliée d'avoir succédé à une *cabaretière;* et l'humble origine de son amant lui apparaissait plus intolérable, depuis qu'elle l'y voyait lié par un amour dont il ne consentait pas à rougir et dont il n'était pas assez lâche pour répudier le souvenir.

Le comte reçut Joséphine à merci. Il cessa de jouer la comédie, et lui dit les choses les plus sévères, afin qu'elle n'y revînt plus, et que désormais elle prît ses amants un peu moins bas. — Ceci doit vous éclairer un peu, j'imagine, lui dit-il; et vous prouver que, si l'on doit aimer et honorer le peuple en principe, on ne doit pas trop se hâter de mettre cette sympathie en une application aussi expérimentale que vous venez de le faire à vos dépens. Le peuple est grand et beau comme masse, il est chétif et misérable comme individu; il a besoin de passer successivement par toutes les phases de la hiérarchie sociale, pour s'épurer, se débarrasser du limon d'où il est sorti, et acquérir à grand'peine, et avec grand mérite, cette illustration qui peut lutter avantageusement dès aujourd'hui avec celle de la naissance, et qui doit peut-être en triompher radicalement un jour. Vous avez cru faire, avec vos beaux yeux, la transformation que vingt ans de travail et de combat opéreront ou n'opéreront pas dans ce jeune garçon. Il ne vous comprend pas, et retourne avec plaisir à sa commère Savinienne. Ceci vous prouve encore qu'il y a plus loin du pavé populaire aux sommités du vrai mérite et de la véritable considération, que de l'établi du menuisier au lit d'une marquise.

Joséphine subit cette réprimande cynique et mordante avec une aveugle soumission. Sa pensée ne s'éleva pas plus haut que le libéralisme étroit du vieux comte. Elle n'aperçut aucune inconséquence dans sa conduite et dans ses paroles; tout lui parut article de foi. Elle dévora son humiliation avec douleur, mais sans révolte, et reçut son pardon à genoux et avec reconnaissance. Elle était de cette race sur laquelle la caste noble, quoique haïe et tournée en ridicule, exerce encore une influence souveraine.

Le comte essaya d'abord de traiter le Corinthien comme un petit garçon et de lui faire peur. A le voir si *gentil*, il ne s'était jamais douté de l'orgueil et de l'emportement de son caractère. Lorsqu'il le vit entrer en révolte, déclarer qu'il était libre, qu'il n'obéissait à personne, qu'on pouvait bien le renvoyer de l'atelier et du château, mais non du pays et du village, qu'il ne reconnaissait au comte aucune autorité sur la marquise et sur lui, force fut à l'habile vieillard de reconnaître qu'il venait de faire une école, et que ni la peur du bâton, ni la crainte de perdre la protection et les bienfaits, ne vaincraient la fierté du Corinthien. Il changea donc de tactique, le prit par la douceur, le raisonna paternellement, le plaignit de son amour, lui dévoila toute la faiblesse et toute la vanité de Joséphine, et lui conseilla d'épouser la Savinienne ou d'aller étudier la statuaire en Italie. Le Corinthien avait sur le cœur les menaces qu'on venait de lui faire; il s'en vengea en sortant du cabinet de M. de Villepreux sans lui avoir rien promis. Mais la nuit porte conseil, et l'idée de voir l'Italie l'agita d'un si vif désir, qu'il résolut d'entrer en composition le lendemain. Le comte était fort tranquille là-dessus; au seul nom de Rome, il avait vu jaillir des yeux du jeune artiste la flamme de l'ambition, et il était bien sûr qu'aucun amour n'entraverait sa carrière.

Le vieux comte, un peu fatigué de sa journée, allait se coucher, lorsque son petit-fils Raoul vint à son tour lui demander un moment d'audience. Il s'agissait des révélations qu'Isidore lui avait faites à propos d'Yseult, et des propos que soulevait son intimité avec la Savinienne et avec Pierre Huguenin. Cet avertissement, donné la veille à M. de Villepreux, ne lui eût peut-être pas semblé valoir la peine d'y réfléchir, d'autant plus que Raoul mettait un peu de malice à montrer à son grand-père les dangers et les inconvénients de son républicanisme. Mais l'histoire de la marquise disposait le comte à faire grande attention à ce que lui disait Raoul. Il l'interrogea beaucoup, et ne lui imposa pas silence lorsque le jeune dandy royaliste lui dit, en grasseyant et en blaisant comme la plupart de ses pareils (avortons d'une force déchue qui n'ont même plus celle de parler intelligiblement) :— Voyez-vous, mon père, tout cela finira par quelque scandale si vous n'y mettez bon ordre. Yseult a une folle tête; vous l'avez gâtée; il n'est plus temps de reprendre votre autorité sur elle. Mais elle est en âge de se marier: il faut que vous la placiez sous la protection d'un homme jeune, qui sera en même temps l'appui dévoué de votre vieillesse. Ce sera bientôt fait, si vous

voulez. Amédée est un excellent parti pour elle. Il est jeune, élégant, bien élevé, joli garçon, riche, bien né; sa famille est bien en cour. Il est amoureux d'elle, ou prêt à le devenir. La comtesse sa sœur est disposée à faire encore les premiers pas, quoique Yseult ait été assez maussade avec elle. Si vous le voulez bien, Yseult changera d'idée; car si elle est opiniâtre dans les petites choses, elle est, je crois, raisonnable dans les grandes. D'ailleurs, elle vous aime, et le désir de vous plaire...

— Nous reparlerons de cela, dit le comte. Laissez-moi : je veux d'abord lui parler de cette Savinienne.

Raoul se retira, et le comte descendit au cabinet de la tourelle. Il était une heure du matin. Il y surprit sa fille tête à tête avec Pierre Huguenin. Là toute sa prudence l'abandonna; et la colère, à laquelle il était fort sujet, lui montant au cerveau, il s'exprima en termes fort peu mesurés sur l'inconvenance de cette intimité. Pierre était si ému, qu'il ne songeait point à obéir aux ordres violents que lui donnait le vieillard de se retirer; il craignait pour Yseult l'effet de la colère paternelle, mais il n'avait rien à dire pour se disculper. Yseult, effrayée un instant, domina bientôt le malaise affreux de cette situation par la force de son caractère. Au lieu de s'irriter secrètement des dures paroles de son grand-père, elle lui jeta les bras autour du cou, et lui dit, en caressant ses cheveux blancs, qu'elle était heureuse d'être surprise dans ce tête-à-tête, et que cela lui abrégeait de longs préambules. Puis, prenant Pierre par la main, elle l'amena auprès de son aïeul et se mettant à genoux : — Mon père, dit-elle d'une voix pénétrée mais ferme, vous m'avez dit mille fois que vous aviez assez de confiance en ma raison et en ma dignité pour me permettre de faire moi-même le choix d'un époux. Lorsqu'on m'a proposé divers mariages d'intérêt et d'ambition, vous avez approuvé mes refus, et vous m'avez dit que vous préféreriez me voir unie à un honnête ouvrier qu'à un de ces nobles insolents et bas, qui calomniaient votre caractère politique et qui s'humiliaient devant votre argent. Enfin, vous avez dit aujourd'hui à ma cousine des choses que je me suis fait répéter plusieurs fois, afin d'être bien sûre que je ne vous déplairais pas en vous parlant comme je vais le faire. Voici l'homme que je prendrai pour mari, si vous voulez bien bénir et ratifier mon choix.

Yseult fut forcée de s'interrompre. La surprise, l'indignation, le chagrin, et surtout peut-être la confusion de n'avoir rien à répondre, avaient fait une telle révolution chez le vieux comte, qu'il sentit tout d'un coup la force l'abandonner, et le sang lui bourdonner dans les oreilles. Il se laissa tomber sur un fauteuil, et devint alternativement écarlate et pâle comme la mort. Yseult, le voyant défaillir, fit un cri, et embrassa ses genoux. — Malheureuse fille, dit le vieillard avec effort, vous tuez votre père! Et il perdit connaissance.

CHAPITRE XXXIV.

Le comte eut une congestion cérébrale, qu'on prit d'abord pour une sérieuse attaque d'apoplexie, et qui répandit l'alarme dans le château. Mais aux premières gouttes de sang qu'on lui tira, il se sentit soulagé, et tendit la main à sa petite-fille, qui, plus pâle et plus malade que lui, était agenouillée, demi-morte, auprès de son lit. Affaibli de corps et d'esprit, le vieillard ne songea point à revenir sur l'étrange déclaration qu'Yseult lui avait faite. Il s'endormit assez paisiblement vers le point du jour; et Yseult, brisée de fatigue, toujours à genoux près de lui, s'endormit la face appuyée contre le lit, et les genoux pliés sur un coussin.

Ce que souffrit Pierre Huguenin durant cette nuit-là dépassa tout ce qu'il avait jamais souffert dans sa vie. D'abord il avait aidé Yseult à transporter son père dans sa chambre et à appeler du secours; mais quand le médecin eut fait sortir tout le monde, excepté mademoiselle de Villepreux et son frère, quand il lui fallut quitter l'intérieur du château, où sa présence, à cette heure avancée, n'était plus explicable ni possible, il fut en proie à toutes les angoisses de l'inquiétude et de l'épouvante. Il songeait à ce que devait souffrir Yseult; il croyait que le comte allait mourir; et il était livré à des remords affreux, comme s'il eût été coupable de quelque crime. Il erra jusqu'au jour dans le parc, revenant d'heure en heure interroger la Savinienne, qui était accourue auprès d'Yseult, et qui veillait dans la chambre voisine. De temps en temps elle descendait furtivement au jardin pour tranquilliser son ami. Lorsqu'il sut que le comte était tout à fait hors de danger, et que l'accident n'aurait pas de suites sérieuses, il s'enfonça de nouveau dans le parc, et alla rêver aux mêmes lieux où il avait tant rêvé déjà, et qui avaient été témoins des joies chastes de son amour. D'abord, tout entier à sa position, il ne songea qu'aux chances d'éternelle union ou de séparation absolue que lui faisaient pressentir, d'une part, la ferme volonté de la jeune fille, de l'autre, la colère et le désespoir du vieux comte. Tout souvenir des obstacles qu'il devait rencontrer dans sa propre conscience s'était effacé dans la joie soudaine et ineffable de cet amour partagé. Il se disait qu'Yseult vaincrait tous ceux que sa famille pourrait lui susciter, et il s'abandonnait à elle avec une confiance religieuse. D'ailleurs son sang bouillonnait dans ses veines, et obscurcissait toutes ses idées; son cœur battait si violemment au souvenir des paroles célestes qui vibraient encore dans ses oreilles, qu'il était forcé, à chaque pas, de s'arrê-

ter et de s'asseoir pour ne pas étouffer. La nuit était sombre et pluvieuse. Il marchait dans le sable délayé et dans les froides herbes, sans s'apercevoir de rien. Les grandes rafales de l'automne soulevaient autour de lui des tourbillons de feuilles sèches. Ce vent furieux et cette nature agitée convenaient à la disposition orageuse et confuse de son âme.

Mais lorsque le jour parut, Pierre se retrouva identiquement à la même place où, quatre mois auparavant, à la même heure, il avait soulevé dans son esprit le problème de la richesse avec d'incroyables souffrances et d'affreuses incertitudes. Depuis ce jour, mémorable dans sa vie à tant d'autres égards, Pierre avait tendu continuellement son esprit vers ce problème; et s'il avait eu de grands instincts, si d'immuables principes de vérité avaient traversé le chaos de sa pensée, s'il avait trouvé sa règle de conduite, et fixé ses rapports avec la société présente, il n'en était pas moins certain que le problème général restait encore aussi terrible et aussi mystérieux pour lui que pour les hommes les plus forts de son époque. Pierre devait traverser bien des croyances diverses, bien des systèmes incomplets, juger bien des erreurs, partager bien des enivrements politiques et philosophiques, avant de recevoir ces lueurs plus fécondes et plus certaines qui commencent à éclairer le vaste horizon du peuple.

Ramené, au milieu de sa joie et de son ivresse d'amour, au sentiment de ce devoir austère, qu'il s'était imposé, de chercher la vérité et la justice, il fut épouvanté de cette richesse, qui semblait s'offrir à lui et le convier aux jouissances des privilégiés. Quelle que fût l'opposition du comte aux projets de sa petite-fille, Pierre pouvait l'épouser. Le comte était vieux, Yseult forte et fidèle. Pierre n'avait donc qu'un mot à dire, un serment à accepter; et ces terres, et ce château, et ce beau parc qui lui avait donné la première idée de la nature vaincue et idéalisée par la main de l'homme, tout cela pouvait être à lui. Il pouvait fermer désormais son cœur à la souffrance de la pitié, s'endormir pour quarante ou cinquante ans dans la vie du siècle, oublier le problème divin, profiter de la loi qui consacre et qui sanctifie presque le bonheur exclusif de certains hommes... Eh! pourquoi ne pouvait-il accepter ce bonheur sans abjurer ses principes? Ne pouvait-il donc suivre le flot de la société? être comme Amaury l'homme de son temps, l'heureux parvenu, l'artiste conquérant ou le riche improvisé, sans cesser d'être homme de bien, sans abandonner la recherche de l'idéal? Ne pouvait-il faire servir sa richesse à la découverte du problème, répandre ses bienfaits sur un certain nombre d'hommes, essayer diverses formes d'exploitation rurale avantageuses au cultivateur prolétaire, fonder des hôpitaux, des écoles? Ces nobles rêves traversèrent sa pensée. Yseult, à coup sûr, au lieu de l'entraver, le seconderait de toute sa volonté et de toute sa vertu. Sans doute c'étaient là les grands arguments qu'elle avait en réserve pour vaincre son désintéressement et sa fierté.

Mais Pierre, en songeant aux devoirs qu'imposerait la richesse à un homme aussi religieux que lui, s'effraya de son ignorance. Il se demanda s'il avait autre chose que de bonnes intentions, et si son éducation l'avait mis à même de développer ses principes et de les appliquer. Il chercha ce qu'il ferait de bon, de sage, et de vraiment utile, le jour où il entrerait en possession de la fortune, et il ne trouva en lui qu'incertitude et perplexité. Sa nature, toute mystique, toute tournée à la contemplation méditative, excluait cette activité pratique, cette habileté spéciale, ce savoir-faire, cette arithmétique en un mot, qui seraient nécessaires, au degré le plus éminent, à l'homme généreux, pour pratiquer le bien dans une société livrée au mal. Il sonda son intelligence sans fausse humilité, mais sans vaine complaisance, et sans permettre à la soif du bonheur de lui faire illusion. Il sentit et reconnut qu'il n'était point cet homme-là : que le principe l'absorberait toujours tout entier, et que les conséquences viendraient à lui échapper. Pierre avait vingt et un ans, et, sachant tout ce que l'homme le plus éclairé de son temps eût pu savoir dans l'ordre moral, il ne savait rien dans les choses de pure intelligence. Il se sentait dix ans de trop pour refaire son éducation, et il n'avait pas pour ces choses l'innéité qui supplée au défaut de culture. Il reporta sa pensée sur tous les éléments de corruption qui, dans la richesse, pouvaient déflorer son idéal, et fausser ses bonnes intentions, avant que la lumière lui fût venue. Il se dit que peut-être, à son âge, le comte de Villepreux, cet homme qui avait de si belles théories et de si misérables applications, avait été comme lui pénétré de l'amour de la justice. Il eut horreur de devenir riche, parce qu'il craignit d'aimer la richesse pour elle-même, et de n'en savoir point user.

Je ne vous donne point ses conclusions pour le dernier mot de la sagesse, ami lecteur. Si la jeunesse de Pierre Huguenin, le compagnon du tour de France, a pu vous intéresser quelque peu, sa virilité, dont je compte vous entretenir dans un second roman, vous intéressera davantage, je l'espère; et vous verrez que plusieurs fois, dans la suite de ses années, il douta de ce qu'il avait fait, et s'interrogea en conscience. Mais à l'âge où je vous le montre, son âme fervente ne pouvait admettre que le renoncement poétique et quasi-chrétien aux joies de la terre. Il avait vécu de cela; il y avait puisé sa vertu, sa poésie, et son amour : il ne pouvait pas les abjurer en un instant. Il avait soif de faire une grande chose; elle se présentait, il n'hésita pas. Il fut plus romanesque que tous les romans qu'il avait lus. Il crut mériter l'amour d'Yseult en y renonçant, et justifier sa préférence en prouvant qu'il était au-dessus de tous ces biens qu'elle

lui offrait. Il y eut donc aussi de l'orgueil dans son fait. On en trouverait dans toutes les belles actions, si on les analysait ainsi.

Il attendit que le comte de Villepreux fût bien reposé, et se risqua à lui demander une entrevue. Elle lui fut d'abord refusée. Il insista, et l'obtint.

Le vieillard était pâle et sévère. — Pierre, dit-il d'une voix affaiblie, venez-vous insulter à la douleur et à la maladie? Vous que j'aimais comme mon fils, vous à qui j'ai ouvert mes bras, et pour qui j'aurais donné la moitié de mes biens comme à l'homme le plus digne et le plus utile, vous m'avez trompé, vous m'avez déchiré le cœur; vous avez séduit ma fille!

Pierre ne fut pas dupe de cette déclamation préparée d'avance, et sourit intérieurement de la peine qu'on voulait se donner pour enchaîner un homme qui venait se livrer de lui-même. — Non, monsieur le comte, répondit-il d'un ton ferme, je n'ai pas un pareil crime à me reprocher; et si j'avais été assez lâche pour y songer, votre noble fille eût su s'en garantir. Je puis vous jurer, par tout ce qu'il y a de plus sacré pour vous et pour moi sur la terre, par *elle*, que ma main a touché la sienne hier pour la première fois, et que jamais, avant cet instant, je n'avais eu la pensée qu'elle pût m'aimer.

Cette déclaration, qu'il était impossible de révoquer en doute quand on connaissait tant soit peu la sincérité et la moralité de Pierre Huguenin, ôta un poids affreux au vieux comte. Il connaissait trop sa petite-fille pour craindre que son roman ne ressemblât à celui de la marquise. Mais en apprenant que l'éclosion du projet d'Yseult était si récente, il eut l'espoir de l'y faire renoncer plus aisément.

— Pierre, dit-il, je vous crois; je douterais de moi-même plutôt que de vous. Mais aurez-vous autant de courage que de franchise? N'ayant rien fait, comme je le présume, pour égarer l'esprit de ma fille, ferez-vous tout votre possible pour la ramener à son devoir et à la soumission qu'elle me doit?

— Vous allez bien vite, monsieur le comte, répondit Pierre, et vous avez de ma force d'âme une bien haute opinion apparemment. Je vous en remercie humblement, mais je voudrais savoir pourquoi vous refuseriez la main de votre fille chérie à l'homme que vous estimez au point de lui demander d'emblée un effort de vertu que vous n'oseriez attendre d'aucun autre.

Cette question embarrassante fut la seule vengeance que Pierre voulut tirer de l'hypocrisie du vieux comte. Celui-ci ne pouvait y répondre qu'avec des arguments puérils, et il s'embarqua dans des considérations si mesquines et si vulgaires que Pierre en eut pitié. Il invoqua des engagements pris d'avance pour l'établissement d'Yseult. Pierre savait bien qu'il mentait, et qu'il n'aurait pas promis sa petite-fille sans qu'elle y eût consenti. Il parla du monde, de l'opinion, des préjugés, du malheur, de l'abandon, et du mépris qui seraient le partage de sa fille, si elle écoutait la voix de son cœur sans consulter ce monde absurde et injuste, auquel il fallait, cependant, prêter foi et hommage, sous peine de n'avoir plus une pierre où reposer sa tête. Yseult était une enfant; elle se repentirait d'avoir cédé à une inspiration romanesque, le jour où il serait trop tard pour en revenir, et Pierre, à son tour, se repentirait amèrement; il serait livré à l'humiliation, au remords, à la douleur mortelle de voir souffrir un être qui se serait sacrifié pour lui.

— En voilà bien assez, monsieur le comte, dit Pierre, pour motiver votre crainte et votre refus. Tout cela ne serait rien, si je n'étais décidé d'avance à vous donner gain de cause; car j'ai une plus haute idée que vous de la sagesse et de la fermeté de votre fille. Mais je venais ici pour vous dire ce à quoi vous ne vous attendez peut-être pas; c'est que je refuserais de devenir votre gendre, lors même que vous y consentiriez. Rappelez-vous un assez long entretien que vous avez daigné avoir avec moi sur la propriété, monsieur le comte, et rappelez-vous que je n'ai pas reçu de vous la solution que j'en attendais. Comme je suis un homme simple et ignorant, et cependant un honnête homme, et comme vous n'avez pas voulu me dire si la richesse était un droit et la pauvreté un devoir, dans le doute je m'abstiens, et reste pauvre. Voilà toute ma réponse.

Le comte ouvrit ses bras à l'artisan, et, affaibli par la peur, la maladie et la reconnaissance, le remercia en pleurant de ce qu'il voulait bien ne pas toucher à sa richesse et à sa vanité.

— Maintenant, lui dit Pierre froidement après avoir subi un torrent d'éloges qui n'enfla pas beaucoup son orgueil, je vous demande la permission de voir mademoiselle de Villepreux et de lui parler sans témoins.

— Allez, Pierre! répondit le comte après un moment d'hésitation et de trouble. Vous ne pouvez pas mentir, c'est impossible. Ce que vous avez promis, vous le tiendrez. Ce que vous avez conçu, vous l'exécuterez.

Pierre resta enfermé deux heures avec Yseult. Ils débattirent pied à pied leur différente manière de comprendre et de pratiquer le beau idéal. Yseult était inébranlable dans son dessein de s'unir à celui qu'elle avait élu; et Pierre, accablé de cette lutte contre lui-même, ne sut que lui répondre lorsqu'elle finit en lui disant :

— Pierre, je reconnais qu'il faut que nous nous quittions pour quelques mois, pour quelques années peut-être. La douleur et l'effroi que j'ai éprouvés hier en voyant mon père désavouer le choix immuable que j'ai fait de vous, m'ont appris à quels remords je serais en proie, si je causais, par ma résistance, la mort de l'homme que je chéris le plus au monde, après vous; oui, Pierre, après vous : le plus vertueux des

deux a la plus grande place dans mon cœur. Mai j'ai envers mon aïeul des devoirs de toute la vie, dont un jour de faiblesse et d'erreur de sa part ne saurait me dégager. Tant qu'il sera contraire à notre amour, je ne lui en parlerai plus ; à Dieu ne plaise que j'empoisonne ses dernières années par une persécution à laquelle il céderait peut-être ! Mais il est possible que de lui-même (et j'y compte, moi, qui ne suis pas habituée à douter de lui), il revienne à la vérité que je lui ai toujours vu aimer et pratiquer. S'il persiste, je me soumettrai à toutes ses volontés, excepté à celle d'épouser un autre homme que vous. A cet égard, je ne me regarde plus comme libre. Ce que je vous ai dit, je l'ai juré à Dieu et à moi-même. Je ne me parjurerai pas. Ainsi, dans un an, comme dans dix, le jour où je serai libre, si vous avez eu la patience de m'attendre, Pierre, vous me retrouverez dans les sentiments où vous me laissez aujourd'hui.

Trois jours après, le comte, son fils, sa fille et sa nièce, roulaient en berline à quatre chevaux, sur la route de Paris, et le Corinthien en diligence sur celle de Lyon, pour gagner l'Italie. La Savinienne rangeait le cabinet d'Yseult, et versait de grosses larmes en silence. Le Berrichon chantait dans l'atelier; et Pierre Huguenin, pâle comme un linceul, amaigri, vieilli de dix années en un jour, travaillait d'un air calme, et répondait avec douceur aux caresses et aux questions inquiètes de son père.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA

DERNIÈRE ALDINI.

LA

DERNIÈRE ALDINI.

ALLA S[a] CARLOTTA MARLIANI,

CONSOLESSA DI SPAGNA.

> Les mariniers de l'Adriatique ne mettent point en mer une barque neuve sans la décorer de l'image de la madone. Que votre nom écrit sur cette page soit, ô ma belle et bonne amie, comme l'effigie de la céleste patronne qui protége un frêle esquif livré aux flots capricieux.

A cette époque-là, le signor Lélio n'était plus dans tout l'éclat de sa jeunesse; soit qu'à force de remplir leur office généreux, ses poumons eussent pris un développement auquel avaient obéi les muscles de la poitrine, soit le grand soin que les chanteurs apportent à l'hygiène conservatrice de l'harmonieux instrument, son corps, qu'il appelait joyeusement l'*étui* de sa voix, avait acquis un assez raisonnable degré d'embonpoint. Cependant sa jambe avait conservé toute son élégance, et l'habitude gracieuse de tous ses gestes en faisait encore ce que sous l'empire les femmes appelaient un beau cavalier.

Mais si Lélio pouvait encore remplir, sur les planches de la Fenice et de la Scala, l'emploi de *primo uomo* sans choquer ni le goût, ni la vraisemblance; si sa voix toujours admirable et son grand talent le maintenaient au premier rang des artistes italiens; si ses abondants cheveux d'un beau gris de perle, et son grand œil noir plein de feu, attiraient encore le regard des femmes aussi bien dans les salons que sur la scène, Lélio n'en était pas moins un homme sage, plein de réserve et de gravité dans l'occasion. Ce qui nous semblait étrange, c'est qu'avec les agréments que le ciel lui avait départis, avec les succès brillants de son honorable carrière, il n'était point et n'avait jamais été un homme à bonnes fortunes. Il avait, disait-on, inspiré de grandes passions; mais soit qu'il ne les eût point partagées, soit qu'il en eût enseveli le roman dans l'oubli d'une conscience généreuse, personne ne pouvait raconter l'issue délicate de ces épisodes mystérieux. De fait, il n'avait compromis aucun

femme. Les plus opulentes et les plus illustres maisons de l'Italie et de l'Allemagne l'accueillaient avec empressement; nulle part il n'avait porté le trouble et le scandale. Partout il jouissait d'une réputation de bonté, de loyauté, de sagesse irréprochables.

Pour nous artistes, ses amis et ses compagnons, il était bien aussi le meilleur et le plus estimable des hommes. Mais cette gaieté sereine, cette grâce bienveillante qu'il portait dans le commerce du monde, ne nous cachaient pas absolument un fonds de mélancolie et l'habitude d'un chagrin secret. Un soir, après souper, comme nous fumions le *serraglio* sous nos treilles embaumées de Sainte-Marguerite, l'abbé Panorio nous parlait de lui-même, et nous disait les poétiques élans et les combats héroïques de son propre cœur avec une candeur respectable et touchante. Lélio, gagné par cet exemple, et partageant notre effusion, pressé aussi un peu par les questions de l'abbé et les regards de Beppa, nous confessa enfin que l'art n'était pas la seule noble passion qu'il eût connue.

« *Ed io anche!* s'écria-t-il avec un soupir; et moi aussi j'ai aimé, j'ai combattu, j'ai triomphé!

— Avais-tu donc fait vœu de chasteté comme lui? dit Beppa en souriant et en touchant le bras de l'abbé du haut de son éventail noir.

— Je n'ai jamais fait aucun vœu, répondit Lélio, mais j'ai toujours été impérieusement commandé par le sentiment naturel de la justice et de la vérité. Je n'ai jamais compris qu'on pût être vraiment heureux un seul jour en risquant toute la destinée d'autrui. Je vous raconterai, si vous le voulez, deux époques de ma vie où l'amour a joué le principal rôle, et vous comprendrez qu'il a pu m'en coûter un peu d'être, je ne dis pas un héros, mais un homme.

— Voilà un début bien grave, dit Beppa, et je crains que ton récit ne ressemble à une sonate française. Il te faut une introduction musicale, attends! Est-ce là le ton qui te convient? » En même temps, elle tira de son luth quelques accords solennels et joua les premières mesures d'un andante maestoso de Dusseck.

« Ce n'est pas cela, reprit Lélio en étouffant le son des cordes avec le manche de l'éventail de Beppa. Joue-moi plutôt une de ces valses allemandes, où la Joie et la Douleur voluptueusement embrassées semblent tourner doucement et montrer tour à tour une face pâle baignée de larmes, et un front rayonnant couronné de fleurs.

— Fort bien! dit Beppa; pendant ce temps Cupidon joue de la pochette, et marque la mesure à faux, ni plus ni moins qu'un maître de ballets; la Joie impatientée frappe du pied pour exciter le fade musicien qui gêne son élan impétueux. La Douleur, exténuée de fatigue, tourne ses yeux humides vers l'impitoyable racleur pour l'engager à ralentir cette rotation obstinée, et l'auditoire, ne sachant s'il doit rire ou pleurer, prend le parti de s'endormir. »

Et Beppa se mit à jouer la ritournelle d'une valse sentimentale, ralentissant et pressant chaque mesure alternativement, conformant avec rapidité l'expression de sa charmante figure, tantôt sémillante de joie, tantôt lugubre de tristesse, à ce mode ironique, et portant dans cette raillerie musicale toute l'énergie de son patriotisme artistique.

« Vous êtes une femme bornée! lui dit Lélio en passant ses ongles sur les cordes, dont la vibration expira en un cri aigre et déchirant.

— Point d'orgue germanique! s'écria la belle Vénitienne en éclatant de rire et en lui abandonnant la guitare.

— L'artiste, reprit Lélio, a pour patrie le monde entier, la grande *Bohême*, comme nous disons. *Per Dio!* faisons la guerre au despotisme autrichien, mais respectons la valse allemande! la valse de Weber, ô mes amis! la valse de Beethoven et de Schubert! Oh! écoutez, écoutez ce poëme, ce drame, cette scène de désespoir, de passion et de joie délirante! »

En parlant ainsi, l'artiste fit résonner les cordes de l'instrument, et se mit à vocaliser, de toute la puissance de sa voix et de son âme, le chant sublime du *Désir* de Beethoven; puis, s'interrompant tout à coup et jetant sur l'herbe l'instrument encore plein de vibration pathétique :

« Jamais aucun chant, dit-il, n'a remué mon âme comme celui-là. Il faut bien l'avouer, notre musique italienne ne parle qu'aux sens ou à l'imagination exaltée; celle-ci parle au cœur et aux sentiments les plus profonds et les plus exquis. J'ai été comme vous, Beppa. J'ai résisté à la puissance du génie germanique, j'ai longtemps bouché les oreilles de mon corps et celles de mon intelligence à ces mélodies du Nord que je ne pouvais ni ne voulais comprendre. Mais les temps sont venus où l'inspiration divine n'est plus arrêtée aux frontières des États par la couleur des uniformes et la bigarrure des bannières. Il y a dans l'air je ne sais quels anges ou quels sylphes, messagers invisibles du progrès, qui nous apportent l'harmonie et la poésie de tous les points de l'horizon. Ne nous enterrons pas sous nos ruines, mais que notre génie étende ses ailes et ouvre ses bras pour épouser tous les génies contemporains par-dessus les cimes des Alpes.

— Écoutez comme il extravague! s'écria Beppa en essuyant son luth déjà couvert de rosée, moi qui le prenais pour un homme raisonnable!

— Pour un homme froid et peut-être égoïste, n'est-ce pas, Beppa? reprit l'artiste en se rasseyant d'un air mélancolique. Eh bien! j'ai cru moi-même être cet homme-là, car j'ai fait des actes de raison, et j'ai

sacrifié aux exigences de la société. Mais quand la musique des régiments autrichiens fait retentir, le soir, les échos de nos grandes places et nos tranquilles eaux des airs de Freyschütz et des fragments de symphonie de Beethoven, je m'aperçois que j'ai des larmes en abondance, et que mes sacrifices n'ont pas été de peu de valeur. Un sens nouveau semble se révéler à moi : la mélancolie des regrets, l'habitude de la tristesse, et le besoin de la rêverie, ces éléments qui n'entrent guère dans notre organisation méridionale, pénètrent désormais en moi par tous les pores, et je vois bien clairement que notre musique est incomplète et l'art que je sers insuffisant à l'expression de mon âme ; voilà pourquoi vous me voyez dégoûté du théâtre, blasé sur les émotions du triomphe, et peu désireux de conquérir de nouveaux applaudissements à l'aide des vieux moyens; c'est que je voudrais m'élancer dans une vie d'émotions nouvelles et trouver dans le drame lyrique l'expression du drame de ma propre vie; mais alors je deviendrais peut-être triste et vaporeux comme un Hambourgeois, et tu me raillerais cruellement, Beppa! C'est ce qu'il ne faut pas. O mes bons amis, buvons! et vive la joyeuse Italie et Venise la belle! »

Il porta son verre à ses lèvres, mais il le remit sur la table avec préoccupation, sans avoir avalé une seule goutte de vin. L'abbé lui répondit par un soupir, Beppa lui serra la main, et, après quelques instants d'un silence mélancolique, Lélio, pressé de remplir sa promesse, commença son récit en ces termes :

« Je suis, vous le savez, fils d'un pêcheur de Chioggia. Presque tous les habitants de cette rive ont le thorax bien développé et la voix forte. Ils l'auraient belle, s'ils ne l'enrouaient de bonne heure à lutter sur leurs barques contre les bruits de la mer et des vents, à boire et à fumer immodérément pour conjurer le sommeil et la fatigue. C'est une belle race que nos Chioggiotes. On dit qu'un grand peintre français, *Léopoldo Roberto*, est maintenant occupé à illustrer le type de leur beauté dans un tableau qu'il ne laisse voir à personne.

Quoique je sois d'une complexion assez robuste, comme vous voyez, mon père, en me comparant à mes frères, me jugea si frêle et si chétif, qu'il ne voulut m'enseigner ni à jeter le filet, ni à diriger la chaloupe et le chasse-marée. Il me montra seulement le maniement de la rame à deux mains, le *voguer* de la barquette, et il m'envoya gagner ma vie à Venise en qualité d'aide-gondolier de place. Ce fut une grande douleur et une grande humiliation pour moi que d'entrer ainsi en servage, de quitter la maison paternelle, le rivage de la mer, l'honorable et périlleuse profession de mes pères. Mais j'avais une belle voix, je savais bon nombre de fragments de l'Arioste et du Tasse. Je pouvais faire un agréable gondolier, et gagner, avec le temps et la patience, cinquante francs par mois, au service des amateurs et des étrangers.

Vous ne savez pas, Zorzi, dit Lélio en s'interrompant et en se tournant vers moi, comment se développent chez nous, gens du peuple, le goût et le sentiment de la musique et de la poésie. Nous avions alors et nous avons encore (bien que cet usage menace de se perdre) nos trouvères et nos bardes, que nous appelons *cupidons;* rapsodes voyageurs, ils nous apportent des provinces centrales les notions incorrectes de la langue mère, altérée, je ferais mieux de dire enrichie, de tout le génie des dialectes du nord et du midi. Hommes du peuple comme nous, doués à la fois de mémoire et d'imagination, ils ne se gênent nullement pour mêler leurs improvisations bizarres aux créations des poëtes. Prenant et laissant toujours sur leur passage quelque locution nouvelle, ils embellissent et leur langage et le texte de leurs auteurs d'une incroyable confusion d'idiomes. On pourrait les appeler les conservateurs de l'instabilité du langage dans les provinces frontières et sur tout le littoral. Notre ignorance accepte sans appel les décisions de cette académie ambulante, et vous avez eu souvent l'occasion d'admirer tantôt l'énergie, tantôt le grotesque de l'italien de nos poëtes, dans la bouche des chanteurs de nos lagunes.

C'est le dimanche à midi, sur la place publique de Chioggia, après la grand'messe, ou le soir dans les cabarets de la côte, que ces rapsodes charment, par leurs récitatifs entrecoupés de chant et de déclamation, un auditoire nombreux et passionné. Le *cupido* est ordinairement debout sur une table et joue de temps en temps une ritournelle ou un finale de sa façon sur un instrument quelconque, celui-ci sur la cornemuse calabroise, celui-là sur la vielle bergamasque, d'autres sur le violon, la flûte ou la guitare. Le peuple chioggiote, en apparence flegmatique et froid, écoute d'abord en fumant d'un air impassible et presque dédaigneux; mais aux grands coups de lance des héros de l'Arioste, à la mort des paladins, aux aventures des demoiselles délivrées et des géants pourfendus, l'auditoire s'éveille, s'anime, s'écrie, et se passionne si bien, que les verres et les pipes volent en éclats, les tables et les siéges sont brisés, et souvent le cupido, prêt à devenir victime de l'enthousiasme excité par lui, est forcé de s'enfuir, tandis que les dilettanti se répandent dans la campagne, à la poursuite d'un ravisseur imaginaire, aux cris d'*amazza! amazza!* tue le monstre! tue le coquin! à mort le brigand! bravo, Astolphe! courage, bon compagnon! avance! avance! tue! tue! C'est ainsi que les Chioggiotes, ivres de fumée de tabac, de vin et de poésie, remontent sur leurs barques et déclament aux flots et aux vents les fragments rompus de ces épopées délirantes.

J'étais le moins bruyant et le plus attentif de ces dilettanti. Comme j'étais fort assidu aux séances, et que j'en sortais toujours silencieux et pensif, mes parents en concluaient que j'étais un enfant docile et borné, à la fois désireux et incapable d'apprendre les *beaux-arts*. On trouvait ma voix agréable; mais comme j'avais en moi le sentiment d'une accentuation plus pure et d'une déclamation moins forcenée que celle des *cupidons* et de leurs imitateurs, on décréta que j'étais, comme chanteur aussi bien que comme barcarolle, *bon pour la ville*, retournant ainsi votre locution française à propos des choses de peu de valeur : *bon pour la campagne*.

Je vous ai promis le récit de deux épisodes, et non celui de ma vie; je ne vous dirai donc pas le détail de toutes les souffrances par lesquelles je passai pour arriver, moyennant le régime du riz à l'eau et des coups de rame sur les épaules, à l'âge de quinze ans et à un très-médiocre talent de gondolier. Le seul plaisir que j'eusse, c'était celui d'entendre passer les sérénades; et quand j'avais un instant de loisir, je m'échappais pour chercher et suivre les musiciens dans tous les coins de la ville. Ce plaisir était si vif, que s'il ne m'empêchait point de regretter la maison paternelle, il m'eût empêché du moins d'y retourner. Du reste, ma passion pour la musique était à l'état de goût sympathique, et non de penchant personnel; car ma voix était en pleine mue, et me semblait si désagréable, lorsque j'en faisais le timide essai, que je ne concevais pas d'autre avenir que celui de battre l'eau des lagunes, toute ma vie, au service du premier venu.

Mon maître et moi occupions souvent le *traguetto*, ou station de gondoles, sur le grand canal, au palais Aldini, vers l'image de *saint Zandegola* (contraction patoise du nom de San-Giovanni Decollato). En attendant la pratique, mon patron dormait, et j'étais chargé de guetter les passants pour leur offrir le service de nos rames. Ces heures souvent pénibles, dans les jours brûlants de l'été, étaient délicieuses pour moi au pied du palais Aldini, grâce à une magnifique voix de femme accompagnée par la harpe, dont les sons arrivaient distinctement jusqu'à moi. La fenêtre par laquelle s'échappaient ces sons divins était située au-dessus de ma tête, et le balcon avancé me servait d'abri contre la chaleur du jour. Ce petit coin était mon Éden, et je n'y repasse jamais sans que mon cœur tressaille au souvenir de ces modestes délices de mon adolescence. Une tendine de soie ombrageait alors le carré de balustrade de marbre blanc, brunie par les siècles et enlacée de liserons et de plantes pariétaires soigneusement cultivées par la belle hôtesse de cette riche demeure, car elle était belle; je l'avais entrevue quelquefois au balcon, et j'avais entendu dire aux autres gondoliers que c'était la femme la plus aimable et la plus courtisée de Venise. J'étais assez peu sensible à sa beauté, quoiqu'à Venise les gens du peuple aient des yeux pour les femmes du plus haut rang, et réciproquement, à ce qu'on assure. Pour moi, j'étais tout oreilles; et quand je la voyais paraître, mon cœur battait de joie, parce que sa présence me donnait l'espoir de l'entendre bientôt chanter.

J'avais entendu dire aussi aux gondoliers du traguet que l'instrument dont elle s'accompagnait était une harpe; mais leurs descriptions étaient si confuses, qu'il m'était impossible de me faire une idée nette de cet instrument. Ses accords me ravissaient, et c'est lui que je brûlais du désir de voir. Je m'en faisais un portrait fantastique; car on m'avait dit qu'il était tout d'or pur, plus grand que moi, et mon patron Masino en avait vu un qui était terminé par le buste d'une belle femme qu'on aurait dit prête à s'envoler, car elle avait des ailes. Je voyais donc la harpe dans mes rêves, tantôt sous la figure d'une sirène, et tantôt sous celle d'un oiseau; quelquefois je croyais voir passer une belle barque pavoisée, dont les cordages de soie rendaient des sons harmonieux. Une fois je rêvai que je trouvais une harpe au milieu des roseaux et des algues; mais au moment où j'écartais les herbes humides pour la saisir, je fus éveillé en sursaut, et ne pus jamais retrouver le souvenir distinct de sa forme.

Cette curiosité s'empara si fort de mon jeune cerveau, qu'un jour je finis par céder à une tentation maintes fois vaincue. Pendant que mon patron était au cabaret, je grimpai sur la couverture de ma gondole, et de là aux barreaux d'une fenêtre basse; puis enfin je m'accrochai à la balustrade du balcon, je l'enjambai et je me trouvai sous les rideaux de la fenêtre.

Je pus alors contempler l'intérieur d'un magnifique cabinet; mais le seul objet qui me frappa, ce fut la harpe muette au milieu des autres meubles qu'elle dominait fièrement. Le rayon qui pénétra dans le cabinet lorsque j'entr'ouvris le rideau, vint frapper sur la dorure de l'instrument, et fit étinceler le beau cygne sculpté qui le surmontait. Je restai immobile d'admiration, ne pouvant me lasser d'en examiner les moindres détails, la structure élégante, qui me rappelait la proue des gondoles, les cordes diaphanes qui me semblèrent toutes d'or filé, les cuivres luisants et la boîte de bois satiné sur laquelle étaient peints des oiseaux, des fleurs et des papillons richement coloriés et d'un travail exquis.

Cependant, il me restait un doute : au milieu de tant de meubles superbes, dont la forme et l'usage m'étaient peu connus, ne m'étais-je pas trompé? était-ce bien la harpe que je contemplais? Je voulus m'en assurer; je pénétrai dans le cabinet, et je posai une main gauche et tremblante sur les cordes. O ravissement! elles me répondirent. Saisi d'un inex-

primable vertige, je me mis à faire vibrer au hasard et avec une sorte de fureur toutes ces voix retentissantes, et je ne crois pas que l'orchestre le plus savant et le mieux gouverné m'ait jamais fait depuis autant de plaisir que l'effroyable confusion de sons dont je remplis l'appartement de la signora Aldini.

Mais ma joie ne fut pas de longue durée. Un valet de chambre qui rangeait les salles voisines accourut au bruit, et furieux de voir un petit rustre en haillons s'introduire ainsi et s'abandonner à l'amour de l'art avec un si odieux déréglement, se mit en devoir de me chasser à coups de balai. Il ne me convenait guère d'être congédié de la sorte, et je me retirai prudemment vers le balcon, afin de m'en aller comme j'étais venu. Mais avant que j'eusse pu l'enjamber, le valet s'élança sur moi, et je me vis dans l'alternative d'être battu ou de faire une culbute ridicule. Je pris un parti violent; ce fut d'esquiver le choc en me baissant avec dextérité, et de saisir mon adversaire par les deux jambes, tandis qu'il donnait brusquement de la poitrine contre la balustrade. L'enlever ainsi de terre et le lancer dans le canal fut l'affaire d'un instant. C'est un jeu auquel les enfants s'exercent entre eux à Chioggia. Mais je n'avais pas eu le temps d'observer que la fenêtre était à vingt pieds de l'eau et que le pauvre diable de *cameriere* pouvait ne pas savoir nager.

Heureusement pour lui et pour moi, il revint aussitôt sur l'eau et s'accrocha aux barques du traguet. J'eus un instant de terreur en lui voyant faire le plongeon; mais dès que je le vis sauvé, je songeai à me sauver moi-même, car il rugissait de fureur et allait ameuter contre moi tous les laquais du palais Aldini. J'enfilai la première porte qui s'offrit à moi, et courant à travers les galeries, j'allais franchir l'escalier, lorsque j'entendis des voix confuses qui venaient à ma rencontre. Je remontai précipitamment et me réfugiai sous les combles du palais, où je me cachai dans un grenier parmi de vieux tableaux rongés des vers, et des débris de meubles.

Je restai là deux jours et deux nuits sans prendre aucun aliment et sans oser me frayer un passage au milieu de mes ennemis. Il y avait tant de monde et de mouvement dans cette maison, qu'on n'y pouvait faire un pas sans rencontrer quelqu'un. J'entendais par la lucarne les propos des valets qui se tenaient dans la galerie de l'étage inférieur. Ils s'entretenaient de moi presque continuellement, faisaient mille commentaires sur ma disparition, et se promettaient de m'infliger une rude correction s'ils réussissaient à me rattraper. J'entendais aussi mon patron sur sa barque s'étonner de mon absence, et se réjouir à l'idée de mon retour dans des intentions non moins bienveillantes. J'étais brave et vigoureux; mais je sentais que je serais accablé par le nombre. L'idée d'être battu par mon patron ne m'occupait guère; c'était une chance du métier d'apprenti qui n'entraînait aucune honte. Mais celle d'être châtié par des laquais soulevait en moi une telle horreur, que je préférais mourir de faim. Il ne s'en fallut pas de beaucoup que mon aventure n'eût ce dénoûment. A quinze ans, on supporte mal la diète. Une vieille camériste qui vint chercher un pigeon déserteur sous les combles trouva, au lieu de son fugitif, le pauvre *barcarolino* évanoui et presque mort au pied d'une vieille toile qui représentait une sainte Cécile. Ce qu'il y eut de frappant pour moi dans ma détresse, c'est que la sainte avait entre les bras une harpe de forme antique que j'eus tout le loisir de contempler au milieu des angoisses de la faim, et dont la vue me devint tellement odieuse, que pendant bien longtemps, par la suite, je ne pus supporter l'aspect ni le son de cet instrument fatal.

La bonne duègne me secourut et intéressa la signora Aldini à mon sort. Je fus promptement rétabli des suites du jeûne, et mon persécuteur, apaisé par cette expiation, agréa l'aveu de ma faute et l'expression brusque, mais sincère, de mes regrets. Mon père, en apprenant de mon patron que j'étais perdu, était accouru. Il fronça le sourcil lorsque madame Aldini lui manifesta l'intention de me prendre à son service. C'était un homme rude, mais fier et indépendant. C'était bien assez, selon lui, que je fusse condamné par ma délicate organisation à vivre à la ville. J'étais de trop bonne famille pour être valet, et quoique les gondoliers eussent de grandes prérogatives dans les maisons particulières, il y avait une distinction de rang bien marquée entre les gondoliers de place et les *gondolieri di casa*. Ces derniers étaient mieux vêtus, il est vrai, et participaient au bien-être de la vie patricienne; mais ils étaient réputés laquais, et il n'y avait point de telle souillure dans ma famille. Néanmoins madame Aldini était si gracieuse et si bienveillante, que mon brave homme de père, tortillant avec embarras son bonnet rouge dans ses mains, et tirant à chaque instant, par habitude, sa pipe éteinte de sa poche, ne sut que répondre à ses douces paroles et à ses généreuses promesses. Il résolut de me laisser libre, comptant bien que je refuserais. Mais moi, quoique je fusse bien dégoûté de la harpe, je ne songeais qu'à la musique. Je ne sais quelle puissance magnétique la signora Aldini exerçait sur moi; c'était une véritable passion, mais une passion d'artiste toute platonique et toute philharmonique. De la petite chambre basse où l'on m'avait recueilli pour me soigner, car j'eus, par suite de mon jeûne, deux ou trois accès de fièvre, je l'entendais chanter, et cette fois elle s'accompagnait avec le clavecin, car elle jouait également bien de plusieurs instruments. Enivré de ses accents, je ne compris pas même les scrupules de mon père, et j'acceptai sans hésiter la place de gondolier en second au palais Aldini.

Il était de bon goût à cette époque d'être *bien monté* en barcarolles, c'est-à-dire que, de même que la gondole équivaut, à Venise, à *l'équipage* dans les autres pays, de même les gondoliers sont un objet à la fois de luxe et de nécessité comme les chevaux. Toutes les gondoles étant à peu près semblables, d'après le décret somptuaire de la république, qui les condamna indistinctement à être tendues de noir, c'était seulement par l'habit et par la tournure de leurs rameurs que les personnes opulentes pouvaient se faire remarquer dans la foule. La gondole d'un patricien devait être conduite, à l'arrière, par un homme robuste et d'une beauté mâle, à l'avant par un négrillon singulièrement accoutré, ou par un blondin indigène, sorte de page ou de jockey vêtu avec élégance, et placé là comme un ornement, comme la *poupée* à la proue des navires.

J'étais donc tout à fait propre à cet honorable emploi. J'étais un véritable enfant des lagunes, blond, rosé, très-fort avec des contours un peu féminins, ayant la tête, les pieds et les mains remarquablement petits, le buste large et musculeux, le cou et les bras ronds, nerveux et blancs. Ajoutez à cela une chevelure couleur d'ambre, fine, abondante, et bouclée naturellement ; imaginez un charmant costume demi-Figaro, demi-Chérubin, et le plus souvent les jambes nues, la culotte de velours bleu de ciel attachée par une ceinture de soie écarlate, et la poitrine couverte seulement d'une chemise de batiste brodée plus blanche que la neige ; vous aurez une idée du pauvre histrion en herbe qu'on appelait alors Nello, par contraction de son nom véritable, Daniele Gemello.

Comme il est de la destinée des petits chiens d'être cajolés par les maîtres imbéciles et battus par les valets jaloux, le sort de mes pareils était généralement un mélange assez honteux de tolérance illimitée de la part des uns, et de haine brutale de la part des autres. Heureusement pour moi la Providence me jeta sur un coin béni : Bianca Aldini était la bonté, l'indulgence, la charité descendue sur la terre. Veuve à vingt ans, elle passait sa vie à soulager les pauvres, à consoler les affligés. Là où il y avait une larme à essuyer, un bienfait à verser, on la voyait bientôt accourir dans sa gondole, portant sur ses genoux sa petite fille âgée de quatre ans ; miniature charmante, si frêle, si jolie, et toujours si fraîchement parée, qu'il semblait que les belles mains de sa mère fussent les seules au monde assez effilées, assez douces et assez moelleuses, pour la toucher sans la froisser ou sans la briser. Madame Aldini était toujours vêtue elle-même avec un goût et une recherche que toutes les dames de Venise essayaient en vain d'égaler ; immensément riche, elle aimait le luxe, et dépensait la moitié de son revenu à satisfaire ses goûts d'artiste et ses habitudes de patricienne. L'autre moitié passait en aumônes, en services rendus, en bienfaits de toute espèce. Quoique ce fût un assez beau *denier de veuve*, comme elle l'appelait, elle s'accusait naïvement d'être une âme tiède, de ne pas faire ce qu'elle devait ; et concevant de sa charité plus de repentir que d'orgueil, elle se promettait chaque jour de *quitter le siècle*, et de s'occuper sérieusement de son salut. Vous voyez, d'après ce mélange de faiblesse féminine et de vertu chrétienne, qu'elle ne se piquait point d'être une âme forte, et que son intelligence n'était pas plus éclairée que ne le comportaient le temps et le monde où elle vivait. Avec cela, je ne sais s'il a jamais existé de femme meilleure et plus charmante. Les autres femmes, jalouses de sa beauté, de son opulence et de sa vertu, s'en vengeaient en assurant qu'elle était bornée et ignorante. Il y avait de la vérité dans cette accusation ; mais Bianca n'en était pas moins aimable. Elle avait un fonds de bon sens qui l'empêchait d'être jamais ridicule, et, quant à son manque d'instruction, la naïveté modeste qui en résultait était chez elle une grâce de plus. J'ai vu autour d'elle les hommes les plus éclairés et les plus graves ne jamais se lasser de son entretien.

Vivant ainsi à l'église et au théâtre, dans la mansarde du pauvre et dans les palais, elle portait avec elle en tous lieux la consolation ou le plaisir, elle imposait à tous la reconnaissance ou la gaieté. Son humeur était égale, enjouée, et le caractère de sa beauté suffisait à répandre la sérénité autour d'elle. Elle était de moyenne taille, blanche comme le lait et fraîche comme une fleur ; tout en elle était douceur, jeunesse, aménité. De même que, dans toute sa gracieuse personne, on eût vainement cherché un angle aigu, de même son caractère n'offrit jamais la moindre aspérité, ni sa bonté la moindre lacune. A la fois active comme le dévouement évangélique et nonchalante comme la mollesse vénitienne, elle ne passait jamais plus de deux heures dans la journée au même endroit ; mais dans son palais elle était toujours couchée sur un sofa, et dehors elle était toujours étendue dans sa gondole. Elle se disait faible sur les jambes, et ne montait ou ne descendait jamais un escalier sans être soutenue par deux personnes ; dans ses appartements, elle était toujours appuyée sur le bras de Salomé, une belle fille juive, qui la servait et lui tenait compagnie. On disait à ce propos que madame Aldini était boiteuse par suite de la chute d'un meuble que son mari avait jeté sur elle dans un accès de colère, et qui lui avait fracturé la jambe : c'est ce que je n'ai jamais su précisément, bien que pendant plus de deux ans elle se soit appuyée sur mon bras pour sortir de son palais et pour y rentrer, tant elle mettait d'art et de soin à cacher cette infirmité.

Malgré sa bienveillance et sa douceur, Bianca ne manquait ni de discernement ni de prudence dans le choix des personnes qui l'entouraient : il est certain que nulle part je n'ai vu autant de braves gens réunis. Si

vous me trouvez un peu de bonté et assez de fierté dans l'âme, c'est au séjour que j'ai fait dans cette maison qu'il faut l'attribuer. Il était impossible de n'y pas contracter l'habitude de bien penser, de bien dire et de bien faire; les valets étaient probes et laborieux, les amis fidèles et dévoués... les amants même... (car il faut bien l'avouer, il y eut des amants) étaient pleins d'honneur et de loyauté. J'avais là plusieurs patrons; de tous ces pouvoirs, la *signora* était le moins impératif. Au reste, tous étaient bons ou justes. Salomé, qui était le pouvoir exécutif de la maison, maintenait l'ordre avec un peu de sévérité; elle ne souriait guère, et le grand arc de ses sourcils se divisait rarement en deux quarts de cercle au-dessus de ses longs yeux noirs. Mais elle avait de l'équité, de la patience et un regard pénétrant, qui ne méconnaissait jamais la sincérité. Mandola, premier gondolier et mon précepteur immédiat, était un Hercule lombard, qu'à ses énormes favoris noirs et à ses formes athlétiques on eût pris pour Polyphème. Ce n'en était pas moins le paysan le plus doux, le plus calme et le plus humain qui ait jamais passé de ses montagnes à la civilisation des grandes cités. Enfin, le comte Lanfranchi, le plus bel homme de la république, que nous avions l'honneur de promener tous les soirs en gondole fermée avec madame Aldini, de dix heures à minuit, était bien le plus gracieux et le plus affable seigneur que j'aie rencontré dans ma vie.

Je n'ai jamais connu de feu monseigneur Aldini qu'un grand portrait en pied qui était à l'entrée de la galerie, dans un cadre superbe un peu détaché de la muraille, et semblant commander à une longue suite d'aïeux, tous de plus en plus noirs et vénérables, qui s'enfonçaient, par ordre chronologique, dans la profondeur sombre de cette vaste salle. Torquato Aldini était habillé dans le dernier goût du temps, avec un jabot de dentelle de Flandre, et un habit du matin de gros d'été vert pomme, à brandebours rose vif : il était admirablement crêpé et poudré. Mais, malgré la galanterie de ce déshabillé pastoral, je ne pouvais le regarder sans baisser les yeux, car il y avait sur sa figure d'un jaune brun, dans sa prunelle noire et ardente, dans sa bouche froide et dédaigneuse, dans son attitude impassible, et jusque dans le mouvement absolu de sa main longue et maigre, ornée de diamants, une expression de fierté arrogante et de rigueur inflexible que je n'avais jamais rencontrée sous le toit de ce palais. C'était un beau portrait, et le portrait d'un beau jeune homme : il était mort à vingt-cinq ans à la suite d'un duel avec un Foscari, qui avait osé se dire de meilleure famille que lui. Il avait laissé une grande réputation de bravoure et de fermeté; mais on disait tout bas qu'il avait rendu sa femme très-malheureuse, et les domestiques n'avaient pas l'air de le regretter. Il leur avait imprimé une telle crainte, qu'ils ne passaient jamais le soir devant cette peinture, saisissante de vérité, sans se découvrir la tête, comme ils eussent fait devant la personne de leur ancien maître.

Il fallait que la dureté de son âme eût fait beaucoup souffrir la *signora*, et l'eût bien dégoûtée du mariage, car elle ne voulait point contracter de nouveaux liens, et repoussait les meilleurs partis de la république. Cependant elle avait besoin d'aimer, car elle souffrait les assiduités du comte Lanfranchi, et ne semblait lui refuser des douceurs de l'hyménée que le serment indissoluble. Au bout d'un an, le comte, désespérant de lui inspirer la confiance nécessaire pour un tel engagement, et cherchant fortune ailleurs, lui confessa qu'une riche héritière lui donnait meilleure espérance. La signora lui rendit aussitôt généreusement sa liberté; elle parut triste et malade pendant plusieurs jours, mais, au bout d'un mois, le prince de Montalegri vint occuper dans la gondole la place que l'ingrat Lanfranchi avait laissée vacante, et pendant un an encore, Mondola et moi promenâmes sur les lagunes ce couple bénévole, et en apparence fortuné.

J'avais un attachement très-vif pour la signora. Je ne concevais rien de plus beau et de meilleur qu'elle sur la terre. Quand elle tournait sur moi son beau regard presque maternel, quand elle m'adressait en souriant de douces paroles (les seules qui pussent sortir de ses lèvres charmantes), j'étais si fier et si content que, pour lui faire plaisir, je me serais jeté sous la carène tranchante du *Bucentaure*. Quand elle me donnait un ordre, j'avais des ailes; quand elle s'appuyait sur moi, mon cœur palpitait de joie; quand, pour faire remarquer ma belle chevelure au prince de Montalegri, elle posait doucement sa main de neige sur ma tête, je devenais rouge d'orgueil. Et pourtant je promenais sans jalousie le prince à ses côtés; je répondais gaiement à ces quolibets pleins de bienveillance que les seigneurs de Venise aiment à échanger avec les barcarolles pour éprouver en eux l'esprit de repartie; et, malgré l'excessive liberté dont le gondolier jouit en pareil cas, jamais je n'avais senti contre le prince le plus léger mouvement d'aigreur. C'était un bon jeune homme, je lui savais gré d'avoir consolé la signora de l'abandon de M. Lanfranchi. Je n'avais pas cette sotte humilité qui s'incline devant les prérogatives du rang. En fait d'amour, nous ne les connaissons guère dans ce pays, et nous les connaissions encore moins dans ce temps-là. Il n'y avait pas une telle différence d'âge entre la signora et moi, que je ne pusse être amoureux d'elle. Le fait est que je serais embarrassé aujourd'hui de donner un nom à ce que j'éprouvais alors. C'était de l'amour peut-être, mais de l'amour pur comme mon âge, et de l'amour tranquille, parce que j'étais sans ambition et sans cupidité.

Outre ma jeunesse, mon zèle et mon caractère facile et enjoué, j'avais plu particulièrement à la signora par mon amour pour la musique : elle prenait plaisir à voir l'émotion que j'éprouvais au son de sa belle voix, et chaque fois qu'elle chantait, elle me faisait appeler. Accorte et familière, elle me faisait entrer jusque dans son cabinet, et m'autorisait à m'asseoir auprès de Salomé. Il semblait qu'elle eût aimé à voir cette farouche camériste se départir un peu avec moi de son austérité. Mais Salomé m'imposait beaucoup plus que la signora, et jamais je ne fus tenté de m'enhardir auprès d'elle.

Un jour la signora me demanda si j'avais de la voix. Je lui répondis que j'en avais eu, mais qu'elle s'était perdue. Elle voulut que j'en fisse l'essai devant elle. Je m'en défendis, elle insista, il fallut céder. J'étais fort troublé, et convaincu qu'il me serait impossible d'articuler un son; car il y avait bien un an que je ne m'en étais avisé. J'avais alors dix-sept ans. Ma voix était revenue, je ne m'en doutais pas. Je mis ma tête dans mes deux mains; je tâchai de me rappeler une strophe de la *Jérusalem*, et le hasard me fit rencontrer celle qui exprime l'amour d'Olinde pour Sophronie, et qui se termine par ce vers :

Brama assaï, poco spera, nulla chiede.

Alors, rassemblant mon courage et me mettant à crier de toute ma force comme si j'eusse été en pleine mer, je fis retentir les lambris étonnés de ce lai plaintif et sonore, sur lequel nous chantons dans les lagunes les prouesses de Roland et les amours d'Herminie. Je ne me méfiais pas de l'effet que j'allais produire; comptant sur le filet enroué que j'avais fait sortir autrefois de ma poitrine, je faillis tomber à la renverse, lorsque l'instrument que je recelais en moi, à mon insu, manifesta sa puissance. Les tableaux suspendus à la muraille en frémirent, la signora sourit, et les cordes de la harpe répondirent par une longue vibration au choc de cette voix formidable.

« *Santo Dio!* s'écria Salomé en laissant tomber son ouvrage et en se bouchant les oreilles, le lion de Saint-Marc ne rugirait pas autrement! » La petite Aldini, qui jouait sur le tapis, fut si épouvantée, qu'elle se mit à pleurer et à crier.

Je ne sais ce que fit la signora. Je sais seulement qu'elle, et l'enfant, et Salomé, et la harpe, et le cabinet, tout disparut, et que je courus à toutes jambes à travers les rues, sans savoir quel démon me poussait, jusqu'à la *Quenta Valle;* là, je me jetai dans une barque et j'arrivai à la grande prairie qu'on nomme aujourd'hui le Champ-de-Mars, et qui est encore le lieu le plus désert de la ville. A peine me vis-je seul en liberté, que je me mis à chanter de toute la force de mes poumons. O miracle! j'avais plus d'énergie et d'étendue dans la voix qu'aucun des *cupidi* que j'avais admirés à Chioggio. Jusque-là j'avais cru manquer de puissance, et j'en avais trop. Elle me débordait, elle me brisait. Je me jetai la figure dans les longues herbes, et en proie à un accès de joie délirante, je fondis en larmes. O les premières larmes de l'artiste! elles seules peuvent rivaliser de douceur ou d'amertume avec les premières larmes de l'amant.

Je me remis ensuite à chanter et à répéter cent fois de suite les strophes éparses dont j'avais gardé souvenance. A mesure que je chantais, le rude éclat de ma voix s'adoucissait, je sentais l'instrument devenir à chaque instant plus souple et plus docile. Je ne ressentais aucune fatigue; plus je m'exerçais, plus il me semblait que ma respiration devenait facile et de longue haleine. Alors je me hasardai à essayer les airs d'opéra et les romances que j'entendais chanter depuis deux ans à la signora. Depuis deux ans, j'avais bien appris et bien travaillé sans m'en douter. La méthode était entrée dans ma tête par routine, par instinct, et le sentiment dans mon âme par intuition, par sympathie. J'ai beaucoup de respect pour l'étude; mais j'avoue qu'aucun chanteur n'a moins étudié que moi. J'étais doué d'une facilité et d'une mémoire merveilleuses. Il suffisait que j'eusse entendu un trait pour le rendre aussitôt avec netteté. J'en fis l'épreuve dès ce premier jour, et je parvins à chanter presque d'un bout à l'autre les morceaux les plus difficiles du répertoire de madame Aldini.

La nuit vint m'avertir de mettre un terme à mon enthousiasme. Je m'aperçus alors que j'avais manqué tout le jour à mon service, et je retournai au palais confus et repentant de ma faute. C'était la première de ce genre que j'eusse commise, et je ne craignais rien tant qu'un reproche de la signora, quelque doux qu'il dût être. Elle était en train de souper, et je me glissai timidement derrière sa chaise. Je ne la servais jamais à table, car j'étais resté fier comme un Chioggiote, et j'avais gardé toutes les franchises attachées à mon emploi privilégié. Mais, voulant réparer mon tort par un acte d'humilité, je pris des mains de Salomé l'assiette de Chine qu'elle allait lui présenter, et j'avançai la main avec gaucherie. Madame Aldini feignit d'abord de ne pas y faire attention et se laissa servir ainsi pendant quelques instants; puis tout d'un coup rencontrant à la dérobée mon regard piteux, elle partit d'un grand éclat de rire en se renversant sur son fauteuil.

« Votre seigneurie le gâte, dit la sévère Salomé en réprimant une imperceptible velléité de partager l'enjouement de sa maîtresse.

« Pourquoi le gronderais-je? repartit la signora. Il s'est fait peur à lui-même ce matin, et pour se punir, il s'est enfui, le pauvret! Je parie qu'il n'a pas mangé de la journée. Allons, va souper, Nellino. Je te pardonne, à condition que tu ne chanteras plus. »

Ce sarcasme bienveillant me sembla très-amer.

C'était le premier auquel je fusse sensible, car, malgré tous les éléments offerts au développement de ma vanité, c'était un sentiment que je ne connaissais pas encore. Mais l'orgueil venait de s'éveiller en moi avec la puissance, et, en raillant ma voix, on me semblait nier mon âme et attaquer ma vie.

Depuis ce jour, les leçons que me donnait à son insu la signora en s'exerçant devant moi, me devinrent de plus en plus profitables. Tous les soirs j'allais m'exercer au Champ-de-Mars, aussitôt que mon service était fini, et j'avais la conscience de mes progrès. Bientôt les leçons de la signora ne me suffirent plus. Elle chantait pour son plaisir, portant à l'étude une nonchalance superbe, et ne cherchant point à se perfectionner. J'avais un désir immodéré d'aller au théâtre; mais, pendant tout le temps qu'elle y passait, j'étais condamné à garder la gondole, Mandola jouissant du privilége d'aller au parterre, ou d'écouter dans les corridors. J'obtins enfin de lui, un jour, qu'il me laissât entrer à sa place pendant un acte d'opéra, à la Fenice. On jouait *le Mariage secret*. Je ne chercherai point à vous rendre ce que j'éprouvai : je faillis devenir fou, et manquant à la parole que j'avais donnée à mon compagnon, je le laissai se morfondre dans la gondole, et ne songeai à sortir que quand je vis la salle vide et les lustres éteints.

Alors je sentis le besoin impérieux, irrésistible, d'aller au théâtre tous les soirs. Je n'osais point demander la permission à madame Aldini, je craignais qu'elle ne vînt encore à railler ma passion infortunée (comme elle l'appelait) pour la musique. Cependant il fallait mourir, ou aller à la Fenice. J'eus la coupable pensée de quitter le service de la signora et de gagner ma vie en qualité de *facchino* à la journée, afin d'avoir le temps et le moyen d'aller le soir au théâtre. Je calculai qu'avec les petites économies que j'avais faites au palais Aldini, et en réduisant mon vêtement et ma nourriture au plus strict nécessaire, je pourrais satisfaire ma passion. Je pensai aussi à entrer au théâtre comme machiniste, comparse ou allumeur; l'emploi le plus abject m'eût semblé doux, pourvu que je pusse entendre de la musique tous les jours. Enfin je pris le parti d'ouvrir mon cœur au bienveillant Montalegri. On lui avait raconté mon aventure musicale. Il commença par rire; puis, comme j'insistais courageusement, il exigea pour condition que je lui fisse entendre ma voix. J'hésitai beaucoup, j'avais peur qu'il ne me désespérât par ses railleries, et quoique je n'eusse pour l'avenir aucun dessein formulé avec moi-même, je sentais que m'enlever l'espoir de savoir chanter un jour, c'était m'arracher la vie. Je me résignai pourtant. Je chantai d'une voix tremblante le fragment d'un des airs que j'avais entendus une seule fois au théâtre. Mon émotion gagna le prince, je vis dans ses yeux qu'il prenait plaisir à m'entendre : je pris courage, je chantai mieux. Il leva les mains deux ou trois fois pour m'applaudir, puis il s'arrêta de peur de m'interrompre. Je chantai alors tout à fait bien, et quand j'eus fini, le prince, qui était un véritable dilettante, faillit m'embrasser et me donna les plus grands éloges. Il me remmena chez la signora et présenta ma pétition qui fut ratifiée sur-le-champ. Mais on voulut aussi me faire chanter, et jamais je ne voulus y consentir. La fierté de ma résistance étonna madame Aldini sans l'irriter. Elle pensait la vaincre plus tard; mais elle n'en vint pas à bout aisément. Plus je suivais le théâtre, plus je faisais d'exercices et de progrès, plus aussi je sentais tout ce qui me manquait encore, et puis je craignais de me faire entendre et juger avant d'être sûr de moi-même. Enfin, un soir au Lido, comme il faisait un clair de lune superbe, et que la promenade de la signora m'avait fait manquer et le théâtre et mon heure d'étude solitaire, je fus pris du besoin de chanter, et je cédai à l'inspiration. La signora et son amant m'écoutèrent en silence, et quand j'eus fini, ils ne m'adressèrent pas un mot d'approbation ni de blâme. Mandola fut le seul qui, sensible à la musique comme un vrai Lombard, s'écria à plusieurs reprises en écoutant mon jeune ténor : « *Corpo del Diavolo! che buon basso!*

Je fus un peu piqué de l'indifférence ou de l'inattention de ma patronne. J'avais la conscience d'avoir assez bien chanté pour mériter un encouragement de sa bouche. Je ne comprenais pas non plus la froideur du prince, après les éloges qu'il m'avait donnés deux mois auparavant. Plus tard je sus que ma maîtresse avait été émerveillée de mes dispositions et de mes moyens; mais qu'elle avait résolu, pour me punir de m'être tant fait prier, de paraître insensible à mon premier essai.

Je compris la leçon, et, quelques jours après, ayant été sommé par elle de chanter durant sa promenade, je m'en acquittai de bonne grâce. Elle était seule, étendue sur les coussins de la gondole, et paraissait livrée à une mélancolie qui ne lui était pas habituelle. Elle ne m'adressa pas la parole durant toute la promenade; mais en rentrant, lorsque je lui offris mon bras pour remonter le perron du palais, elle me dit ce peu de mots, qui me laissèrent une émotion singulière : « Nello, tu m'as fait beaucoup de bien. Je te remercie. »

Les jours suivants, je lui offris moi-même de chanter. Elle parut accepter avec reconnaissance. La chaleur était accablante et les théâtres déserts; la signora se disait malade, mais ce qui me frappa le plus, c'est que le prince, ordinairement si assidu à l'accompagner, ne venait plus avec elle qu'un soir sur deux, sur trois et même sur quatre. Je pensai que lui aussi commençait à être infidèle, et je m'en affligeai pour ma pauvre maîtresse. Je ne concevais pas son obstination à repousser le mariage : il ne me paraissait pas juste que Montalegri, si doux et si bon en apparence,

fût victime des torts de feu Torquato Aldini. D'un autre côté, je ne concevais pas davantage qu'une femme si aimable et si belle n'eût pour amants que de lâches spéculateurs plus avides de sa fortune qu'attachés à sa personne, et dégoûtés de l'une aussitôt qu'ils désespéraient d'obtenir l'autre.

Ces idées m'occupèrent tellement pendant quelques jours, que, malgré mon respect pour ma maîtresse, je ne pus m'empêcher de faire part de mes commentaires à Mandola. « Détrompe-toi, me répondit-il; cette fois, c'est le contraire de ce qui s'est passé avec Lanfranchi. C'est la signora qui se dégoûte du prince et qui trouve chaque soir un nouveau prétexte pour l'empêcher de la suivre. Quelle en est la raison? cela est impossible à deviner, puisque nous qui la voyons, nous savons qu'elle est seule, et qu'elle n'a aucun rendez-vous. Peut-être qu'elle tourne tout à fait à la dévotion et qu'elle veut se détacher du monde. »

Le soir même, j'essayai de chanter à la signora un cantique de la Vierge; mais elle m'interrompit brusquement en me disant qu'elle n'avait pas envie de dormir, et me demanda les amours d'Armide et de Renaud. « Il s'est trompé, » dit Mandola qui ne manquait pas de finesse, en feignant de m'excuser. Je changeai de mode et je fus écouté avec attention.

Je remarquai bientôt qu'à force de chanter en plein air, au balancement de la gondole, je me fatiguais beaucoup et que ma voix était en souffrance. Je consultai un professeur de musique qui venait au palais pour apprendre les éléments à la petite Alezia Aldini, alors âgée de six ans. Il me répondit que, si je continuais à chanter dehors, je perdrais ma voix avant la fin de l'année. Cette menace m'effraya tellement, que je résolus de ne plus chanter ainsi. Mais le lendemain, la signora me demanda la barcarolle nationale de la *Biondina*, d'un air si mélancolique, avec un regard si doux et un visage si pâle, que je n'eus pas le courage de lui refuser le seul plaisir qu'elle parût capable de goûter depuis quelque temps.

Il était évident qu'elle maigrissait et qu'elle perdait de sa fraîcheur; elle éloignait de plus en plus le prince. Elle passait sa vie en gondole, et même elle négligeait un peu les pauvres. Elle semblait succomber à un accablement dont nous cherchions vainement la cause.

Pendant une semaine, elle parut chercher à se distraire. Elle s'entoura de monde, et le soir elle se fit suivre par plusieurs gondoles où se placèrent ses amis, et des musiciens qui lui donnèrent la sérénade. Une fois, elle me pria de chanter. Je déclinai ma compétence en présence des musiciens de profession et des nombreux dilettanti. Elle insista d'abord avec douceur, et puis avec un peu de dépit. Je continuai de m'en défendre; et enfin elle m'ordonna d'un ton absolu de lui obéir. C'était la première fois de sa vie qu'elle s'emportait. Au lieu de comprendre que c'était la maladie qui changeait ainsi son caractère, et de faire acte de complaisance, je m'abandonnai à un mouvement d'orgueil invincible, et lui déclarai que je n'étais pas son esclave, que je m'étais engagé à conduire sa gondole et non à divertir ses convives; en un mot, que j'avais failli perdre ma voix pour la distraire, et que, puisqu'elle me récompensait si mal de mon dévouement, je ne chanterais plus ni pour elle, ni pour personne. Elle ne répondit rien; les amis qui l'accompagnaient, étonnés de mon audace, gardaient le silence. Au bout de quelques instants, Salomé fit un cri et saisit la petite Alezia, qui, endormie dans les bras de sa mère, avait failli tomber à l'eau. La signora était évanouie depuis quelques minutes, et personne ne s'en était aperçu.

J'abandonnai la rame; je parlai au hasard; je m'approchai de la signora; j'étais si troublé, que j'eusse fait quelque folie, si la prudente Salomé ne m'eût renvoyé impérieusement à mon poste. La signora revint à elle, on reprit à la hâte la route du palais. Mais la société était surprise et consternée, la musique allait tout de travers; et quant à moi, j'étais si désolé et si effrayé, que mes mains tremblantes ne pouvaient plus soutenir la rame. J'avais perdu la tête, j'accrochais toutes les gondoles. Mandola me maudissait; mais, sourd à ses avertissements, je me retournais à chaque instant pour regarder madame Aldini, dont le front pâle, éclairé par la lune, semblait porter l'empreinte de la mort.

Elle passa une mauvaise nuit, le lendemain elle eut la fièvre, et garda le lit. Salomé refusa de me laisser entrer. Je me glissai malgré elle dans la chambre à coucher, et je me jetai à genoux devant la signora, en fondant en larmes. Elle me tendit sa main que je couvris de baisers, et me dit que j'avais eu raison de lui résister. « C'est moi, ajouta-t-elle avec une bonté évangélique, qui suis exigeante, fantasque et impitoyable depuis quelque temps. Il faut me le pardonner, Nello, je suis malade et je sens que je ne peux plus gouverner mon humeur comme à l'ordinaire. J'oublie que vous n'êtes pas destiné à rester gondolier, et qu'un brillant avenir vous est réservé. Pardonnez-moi cela encore; mon amitié pour vous est si grande, que j'ai eu le désir égoïste de vous garder près de moi, et d'enfouir votre talent dans cette condition basse et obscure qui vous écrase. Vous avez défendu votre indépendance et votre dignité, vous avez bien fait. Désormais vous serez libre, vous apprendrez la musique; je n'épargnerai rien pour que votre voix se conserve, et pour que votre talent se développe; vous ne me rendrez plus d'autres services que ceux qui vous seront dictés par l'affection et la reconnaissance. »

Je lui jurai que je la servirais toute ma vie, que

j'aimerais mieux mourir que de la quitter, et, en vérité, j'avais pour elle un attachement si légitime et si profond, que je ne pensais pas faire un serment téméraire.

Elle fut mieux portante les jours suivants, et me força de prendre mes premières leçons de chant. Elle y assista et sembla y apporter le plus vif intérêt. Dans l'intervalle, elle me faisait étudier et répéter les principes, dont jusque-là je n'avais pas eu la moindre idée, bien que je m'y fusse conformé par instinct en m'abandonnant à mon chant naturel.

Mes progrès furent rapides; je cessai tout service pénible. La signora prétendit que le double mouvement des rames la fatiguait, et afin que Mandola ne se plaignît pas d'être seul chargé de tout le travail, son salaire fut doublé. Quant à moi, j'étais toujours sur la gondole, mais assis à la proue, et occupé seulement à chercher dans les yeux de ma patronne ce qu'il fallait faire pour lui être agréable. Ses beaux yeux étaient bien tristes, bien voilés. Sa santé s'améliorait par instants, et puis s'altérait de nouveau. C'était là mon unique chagrin, mais il était profond.

Elle perdait de plus en plus ses forces, et l'aide de nos bras ne lui suffisait plus pour monter les escaliers. Mandola était chargé de la porter comme un enfant, comme je portais la petite Alezia. Cette fillette devenait chaque jour plus belle, mais le genre de sa beauté et de son caractère en faisait bien l'antipode de sa mère. Autant celle-ci était blanche et blonde, autant Alezia était brune. Ses cheveux tombaient déjà en deux fortes tresses d'ébène jusqu'à ses genoux; ses petits bras ronds et veloutés ressortaient comme ceux d'une jeune Moresque sur ses vêtements de soie, toujours blancs comme la neige, car elle était vouée à la Vierge. Quant à son humeur, elle était étrange pour son âge. Je n'ai jamais vu d'enfant plus grave, plus méfiant, plus silencieux. Il semblait qu'elle eût hérité de l'humeur altière du seigneur Torquato. Jamais elle ne se familiarisait avec personne; jamais elle ne tutoyait aucun de nous. Une caresse de Salomé lui semblait une offense, et c'est tout au plus si, à force de la porter, de la servir et de l'aduler, j'obtenais une fois par semaine qu'elle me laissât baiser le bout de ses petits doigts rosés, qu'elle soignait déjà comme eût fait une femme bien coquette. Elle était très-froide avec sa mère, et passait des heures entières assise auprès d'elle dans la gondole, les yeux attachés sur les flots, muette, insensible à tout en apparence, et rêveuse comme une statue. Mais si la signora lui adressait la plus légère réprimande, ou se mettait au lit avec un redoublement de fièvre, la petite entrait dans des accès de désespoir qui faisaient craindre pour sa vie ou pour sa raison.

Un jour, elle s'évanouit dans mes bras, parce que Mandola, qui portait sa mère devant nous, glissa sur une des marches du perron et tomba avec elle. La signora se blessa légèrement, et depuis cet instant ne voulut plus se fier à l'adresse du bon Hercule lombard. Elle me demanda si j'aurais la force de remplir cet office. J'étais alors dans toute ma vigueur, et je lui répondis que je porterais bien quatre femmes comme elle et huit enfants comme le sien. Dès lors je la portai toujours, car, jusqu'à l'époque où je la quittai, ses forces ne revinrent pas.

Bientôt arriva un moment où la signora me sembla moins légère et l'escalier plus difficile à monter. Ce n'était pas elle qui augmentait de volume, c'était moi qui perdais mes forces au moment de l'entourer de mes bras. Je n'y comprenais rien d'abord, et puis bientôt je m'en fis de grands reproches à moi-même; mais mon émotion était insurmontable. Cette taille souple et voluptueuse qui s'abandonnait à moi, cette tête charmante qui se penchait vers mon visage, ce bras d'albâtre qui entourait mon cou nu et brûlant, cette chevelure embaumée qui se mêlait à la mienne, c'en était trop pour un garçon de dix-sept ans. Il était impossible qu'elle ne sentît pas les battements précipités de mon cœur, et qu'elle ne vît pas dans mes yeux le trouble qu'elle jetait dans mes sens. « Je te fatigue, me disait-elle quelquefois d'un air mourant. » Je ne pouvais pas répondre à cette languissante ironie; ma tête s'égarait, et j'étais forcé de m'enfuir aussitôt que je l'avais déposée sur son fauteuil. Un jour, Salomé ne se trouva pas, comme de coutume, dans le cabinet pour la recevoir. J'eus quelque peine à arranger les coussins pour l'asseoir commodément. Mes bras s'enlançaient autour d'elle; je me trouvai à ses pieds, et ma tête mourante se pencha sur ses genoux. Ses doigts étaient passés dans mes cheveux. Un frémissement subit de cette main me révéla ce que j'ignorais encore. Je n'étais pas le seul ému, je n'étais pas le seul prêt à succomber. Il n'y avait plus entre nous ni serviteur, ni patronne, ni barcarolle, ni signora : il y avait un jeune homme et une jeune femme amoureux l'un de l'autre. Un éclair traversa mon âme et jaillit de mes yeux. Elle me repoussa vivement, et s'écria d'une voix étouffée : *Va-t'en!* J'obéis, mais en triomphateur. Ce n'était plus le valet qui recevait un ordre; c'était l'amant qui faisait un sacrifice.

Un désir aveugle s'empara dès lors de tout mon être. Je ne fis aucune réflexion; je ne sentis ni crainte, ni scrupule, ni doute; je n'avais qu'une idée fixe, c'était de me trouver seul avec Bianca. Mais cela était plus difficile que sa position indépendante ne devait le faire présumer. Il semblait que Salomé devinât le péril et se fût imposé la tâche d'en préserver sa maîtresse. Elle ne la quittait jamais, si ce n'est le soir, lorsque la petite Alezia voulait se coucher à l'heure où sa mère allait à la promenade. Alors Mandola était l'inévitable témoin qui nous suivait sur les lagunes. Je voyais bien, aux regards et à l'inquiétude de la

signora, qu'elle ne pouvait s'empêcher de désirer un tête-à-tête avec moi; mais elle était trop faible de caractère, soit pour le provoquer, soit pour l'éviter. Je ne manquais pas de hardiesse et de résolution; mais, pour rien au monde, je n'eusse voulu la compromettre, et d'ailleurs, tant que je n'étais pas vainqueur dans cette situation délicate, mon rôle pouvait être souverainement ridicule et même méprisable aux yeux des autres serviteurs de la signora.

Heureusement, le candide Mandola, qui n'était pas dépourvu de finesse et de pénétration, avait pour moi une amitié qui ne s'est jamais démentie. Je ne serais pas étonné, quoiqu'il ne m'ait jamais donné le droit de l'affirmer, que, sous cette rude écorce, l'amour n'eût fait quelquefois tressaillir un cœur tendre, lorsqu'il portait la signora dans ses bras. C'était d'ailleurs une grande imprudence à une jeune femme, de livrer, comme elle l'avait fait, le secret et presque le spectacle de ses amours à deux hommes de notre âge, et il était bien impossible que nous fussions témoins, depuis deux ans, du bonheur d'autrui, sans avoir conçu, l'un et l'autre, quelque tentation importune. Quoi qu'il en soit, j'ai peine à croire que Mandola eût deviné si bien ce qui se passait en moi, si quelque chose d'analogue ne se fût passé en lui-même. Un soir qu'il me voyait absorbé, assis à la proue de la gondole et la tête cachée dans les deux mains, en attendant que la signora nous fît avertir, il me dit seulement ces mots : « Nello! Nello!!! » mais d'un ton qui me sembla renfermer tant de sens, que je levai la tête et le regardai avec une sorte d'épouvante, comme si mon sort eût été dans ses mains. Il étouffa une sorte de soupir en ajoutant le dicton populaire : *Sara quel che sara!*

« Que veux-tu dire? m'écriai-je en me levant et en lui saisissant le bras. — Nello! Nello!... » répéta-t-il en secouant la tête. On vint m'avertir en ce moment de monter pour transporter la signora dans la gondole; mais le regard expressif de Mandola me suivit sur le perron et me jeta dans une émotion singulière.

Ce jour même, Mandola demanda à madame Aldini la permission de s'absenter pendant une semaine pour aller voir son père malade. Bianca parut effrayée et surprise de cette demande; mais elle l'accorda aussitôt en ajoutant: « Mais qui donc conduira ma gondole? — Nello, répondit Mandola en me regardant avec attention. — Mais il ne sait pas voguer seul? reprit la signora... Allons, rentrez-moi, nous chercherons demain un remplaçant provisoire. Va voir ton père, et soigne-le bien, je prierai pour lui. »

Le lendemain, la signora me fit appeler et me demanda si je m'étais enquis d'un barcarolle. Je ne répondis que par un sourire audacieux. La signora devint pâle, et me dit d'une voix tremblante « : Vous y songerez demain, je ne sortirai pas aujourd'hui. »

Je compris ma faute; mais la signora avait montré plus de peur que de colère, et mon espoir accrut mon insolence. Vers le soir, je vins lui demander s'il fallait faire avancer la gondole au perron. Elle me répondit d'un ton froid : « Je vous ai dit ce matin que je ne sortirais pas. » Je ne perdis pas courage. « Le temps a changé, signora, repris-je, le vent souffle de sirocco. Il fait beau pour vous, ce soir. » Elle tourna vers moi un regard accablant en disant : « Je ne t'ai pas demandé le temps qu'il fait. Depuis quand me donnes-tu des consultations? » La lutte était engagée, je ne reculai point. « Depuis que vous semblez vouloir vous laisser mourir, » répondis-je avec véhémence. Elle parut céder à une force magnétique, car elle pencha sa tête languissamment sur sa main et me dit d'une voix éteinte de faire avancer la gondole.

Je l'y transportai. Salomé voulut la suivre. Je pris sur moi de lui dire d'un ton absolu que sa maîtresse lui commandait de rester près de la signora Alezia. Je vis la signora rougir et pâlir tandis que je prenais la rame et que je repoussais avec empressement le perron de marbre qui bientôt sembla fuir derrière nous.

Quand je me vis seulement à quelques brasses de distance du palais, il me sembla que je venais de conquérir le monde, et que les importuns écartés, ma victoire était assurée. Je ramai *con furore* jusqu'au milieu des lagunes sans me détourner, sans dire un seul mot, sans reprendre haleine. J'avais bien plutôt l'air d'un amant qui enlève sa maîtresse que d'un gondolier qui conduit sa patronne. Quand nous fûmes sans témoins, je jetai ma rame, et laissai la barque s'en aller à la dérive; mais, là, tout mon courage m'abandonna, il me fut impossible de parler à la signora, je n'osais même pas la regarder. Elle ne me donna aucun encouragement, et je la ramenai au palais, assez mortifié d'avoir repris le métier de barcarolle sans avoir obtenu la récompense que j'espérais.

Salomé me montra de l'humeur et m'humilia plusieurs fois, en m'accusant d'avoir l'air brusque et préoccupé. Je ne pouvais dire une parole à la signora sans que la camériste ne me reprît, prétendant que je ne m'exprimais pas d'une manière respectueuse. La signora, qui prenait toujours ma défense, ne parut pas seulement s'apercevoir, ce soir-là, des mortifications qu'on me faisait éprouver. J'étais outré. Pour la première fois, je rougissais sérieusement de ma position, et j'eusse songé à en sortir, si l'invincible aimant du désir ne m'eût retenu en servage.

Pendant plusieurs jours, je souffris beaucoup. La signora me laissait impitoyablement exténuer mes forces à la faire courir sur l'eau, en plein midi, par un temps d'automne sec et brûlant, en présence de toute la ville, qui m'avait vu longtemps assis dans sa gondole, à ses pieds, presque à ses côtés, et qui me voyait maintenant couvert de sueur, retourner de la

sublime profession de barde au dur métier de rameur. Mon amour se changea en colère. J'eus deux ou trois fois la tentation coupable de lui manquer de respect en public, et puis j'eus honte de moi-même, et je retombai dans l'accablement.

Un matin, il lui prit fantaisie d'aborder au Lido. La rive était déserte. Le sable étincelait au soleil, ma tête était en feu, la sueur ruisselait sur ma poitrine. Au moment où je me baissai pour soulever madame Aldini, elle passa sur mon front humide son mouchoir de soie et me regarda avec une sorte de compassion tendre.

« Poveretto! me dit-elle, tu n'es pas fait pour le métier auquel je te condamne!

—Pour vous j'irais à l'*arsenal* (1), répondis-je avec feu.

— Et tu sacrifierais, reprit-elle, ta belle voix, et le grand talent que tu peux acquérir, et la noble profession d'artiste à laquelle tu peux arriver?

— Tout! lui répondis-je en pliant les deux genoux devant elle.

— Tu mens! reprit la signora d'un air triste. Retourne à ta place, ajouta-t-elle en me montrant la proue. Je veux me reposer un peu ici. »

Je retournai à la proue, mais je laissai ouverte la porte du casin. Je la voyais pâle et blonde, étendue sur les coussins noirs, enveloppée dans sa noire mantille, enfoncée et comme cachée dans le velours noir de cet habitacle mystérieux, qui semble fait pour les plaisirs furtifs et les voluptés défendues. Elle ressemblait à un beau cygne, qui, pour éviter le chasseur, s'enfonce sous une sombre grotte. Je sentis ma raison m'abandonner; je me glissai sur mes genoux jusque auprès d'elle. Lui donner un baiser et mourir ensuite pour expier ma faute, c'était toute ma pensée. Elle avait les yeux fermés, elle faisait semblant de sommeiller, mais elle sentait le feu de mon haleine. Alors elle m'appela à voix haute comme si elle m'eût cru bien loin d'elle, et feignit de s'éveiller lentement, pour me donner le temps de m'éloigner. Elle m'ordonna de lui aller chercher à la *bottega du Lido* une eau de citron, et referma les yeux. Je mis un pied sur la rive, et ce fut tout. Je rentrai dans la gondole; je restai debout à la regarder. Elle rouvrit les yeux, et son regard semblait m'attirer par mille chaînes de fer et de diamant. Je fis un pas vers elle, elle referma les yeux de nouveau; j'en fis un second, elle les rouvrit encore, et affecta un air de surprise dédaigneuse. Je retournai vers la rive, et je revins encore dans la gondole. Ce jeu cruel dura plusieurs minutes. Elle m'attirait et me repoussait, comme l'épervier joue avec le passereau blessé à mort. La colère s'empara de moi, je poussai avec violence la porte du casino, dont la glace vola en éclats. Elle jeta un cri auquel je ne daignai pas faire attention, et je m'élançai sur la rive, en chantant d'une voix de tonnerre, que je croyais folâtre et dégagée :

La Biondina in gondoleta
L'altra sera mi o menà ;
Dal piazer la povareta
La s'à in boto adormentata.
Ela dormiva su sto bracio
Me intanto la svegliava :
E la barca che ninava
La tornava a adormenzar.

Je m'assis sur une des tombes hébraïques du Lido; je restai longtemps, je me fis attendre à dessein. Et puis tout à coup pensant qu'elle souffrait peut-être de la soif, et pénétré de remords, je courus chercher le rafraîchissement qu'elle m'avait demandé et le lui portai avec sollicitude. Néanmoins j'espérais qu'elle me ferait une réprimande, j'aurais voulu être chassé, car ma condition n'était plus supportable; elle me reçut sans colère, et, me remerciant même avec douceur, elle prit le verre que je lui présentais. Je vis alors que sa main était ensanglantée; les éclats de la glace l'avaient blessée, je ne pus retenir mes larmes. Je vis que les siennes coulaient aussi, mais elle ne m'adressa pas la parole, et je n'osai pas rompre ce silence plein de tendres reproches et de timides ardeurs.

Je pris la résolution d'étouffer cet amour insensé et de m'éloigner de Venise. J'essayais de me persuader que la signora ne l'avait jamais partagé, et que je m'étais flatté d'un espoir insolent; mais à chaque instant son regard, le son de sa voix, l'expression de son geste, sa tristesse même, qui semblait augmenter et diminuer avec la mienne, tout me ramenait à une confiance délirante et à des rêves dangereux.

Le destin semblait travailler à nous ôter le peu de forces qui nous restait. Mandola ne revenait pas. J'étais un très-médiocre rameur, malgré mon zèle et mon énergie; je connaissais mal les lagunes, je les avais toujours parcourues avec tant de préoccupation! Un soir j'égarai la gondole dans les paludes qui s'étendent entre le canal Saint-George et celui des Marane. La marée montante immergeait encore ces vastes bancs d'algues et de sables; mais le flot commença à se retirer avant que j'eusse pu regagner les eaux courantes, j'apercevais déjà la pointe des plantes marines qu'une douce brise balançait au milieu de l'écume. Je fis force de rames, mais en vain. Le reflux mit à sec une plaine immense, et la barque vint échouer doucement sur un lit de verdure et de coquillages. La nuit s'étendait sur le ciel et sur les eaux; les oiseaux de mer s'abattaient par milliers autour de nous en remplissant l'air de leurs cris plaintifs. J'appelai longtemps, ma voix se perdit dans l'espace; aucune barque de pêcheur ne se trouvait amarrée autour de la palude, aucune embarcation ne

(1) Aux galères.

s'approchait de nos rives. Il fallait se résigner à attendre du secours du hasard, ou de la marée montante du lendemain ; cette dernière alternative m'inquiétait beaucoup, je craignais pour ma maîtresse la fraîcheur de la nuit, et surtout les vapeurs malsaines que les paludes exhalent au point du jour; j'essayai en vain de tirer la gondole vers une flaque d'eau. Outre que cela n'eût servi qu'à nous faire gagner quelques pas, il eût fallu plus de six personnes pour soulever la barque engravée. Alors je résolus de traverser le marécage en m'enfonçant dans la vase jusqu'aux genoux, de gagner les eaux courantes et de les franchir à la nage pour aller chercher du secours. C'était une entreprise insensée, car je ne connaissais pas la palude, et là, où les pêcheurs se dirigent habilement pour recueillir des *fruits de mer*, je me serais perdu dans les fondrières et dans les sables mouvants, au bout de quelques pas. Quand la signora vit que je résistais à sa défense et que j'allais m'aventurer, elle se leva avec vivacité, et trouvant la force de se tenir debout un instant, elle m'entoura de ses bras, et retomba en m'attirant presque sur son cœur. Alors j'oubliai tout ce qui m'inquiétait, et je m'écriai avec ivresse : « Oui ! oui ! restons ici, n'en sortons jamais; mourons-y de bonheur et d'amour, et que l'Adriatique ne s'éveille pas demain pour nous en tirer ! »

Dans le premier moment de trouble, elle faillit s'abandonner à mes transports; mais retrouvant bientôt la force dont elle s'était armée : « Eh bien ! oui, me dit-elle en me donnant un baiser sur le front; eh bien ! oui, je t'aime, et il y a déjà bien longtemps. C'est parce que je t'aimais que j'ai refusé d'épouser Lanfranchi, ne pouvant me résoudre à mettre un obstacle éternel entre toi et moi. C'est parce que je t'aimais que j'ai souffert l'amour de Montalegri, craignant de succomber à ma passion pour toi et voulant la combattre; c'est parce que je t'aime que je l'ai éloigné, ne pouvant plus supporter cet amour que je ne partageais pas; c'est parce que je t'aime que je ne veux pas encore m'abandonner à ce que j'éprouve aujourd'hui, car je veux te donner des preuves d'amour véritable, et je dois à ta fierté, longtemps humiliée, un autre dédommagement que de vaines caresses, un autre titre que celui d'amant. »

Je ne compris rien à ce langage. Quel autre titre que celui d'amant aurais-je pu désirer, quel autre bonheur que celui de posséder une belle maîtresse? J'avais eu de sots instants d'orgueil et d'emportement: mais c'est qu'alors j'étais malheureux, c'est que je croyais n'être pas aimé. « Pourvu que je le sois, m'écriai-je, pourvu que vous me le disiez comme à présent dans le mystère de la nuit, et que chaque soir à l'écart, loin des curieux et des envieux, vous me donniez un baiser comme tout à l'heure, pourvu que vous soyez à moi en secret, dans le sein de Dieu, ne serai-je pas plus fier et plus heureux que le doge de Venise? Que me faut-il de plus que de vivre près de vous et de savoir que vous m'appartenez ! Ah ! que tout le monde l'ignore; je n'ai pas besoin de faire des jaloux pour être glorieux, ce n'est pas l'opinion des autres qui fera l'orgueil et la joie de mon âme.

— Et pourtant, répondit Bianca, tu seras humilié d'être mon serviteur, désormais?—Moi ! m'écriai-je, je l'étais ce matin, demain j'en serai fier. — Quoi ! dit-elle, tu ne me mépriserais pas si, m'étant abandonnée à ton amour, je te laissais dans l'abjection? —Il ne peut pas y avoir d'abjection à servir ceux qui nous aiment, lui répondis-je. Si vous étiez ma femme, croyez-vous que je vous laisserais porter par un autre que moi? Pourrais-je être occupé d'autre chose que de vous soigner et de vous distraire? Salomé n'est pas humiliée de vous servir, et pourtant vous ne l'aimez pas autant que moi, n'est-ce pas, signora mia?

— O mon noble enfant ! s'écria Bianca en pressant ma tête sur son sein avec transport, ô âme pure et désintéressée ! Qu'on vienne donc dire maintenant qu'il n'y a de grands cœurs que ceux qui naissent dans les palais ! Qu'on vienne donc nier la candeur et la sainteté de ces natures plébéiennes, rangées si bas par nos odieux préjugés et notre dédain stupide ! O toi, le seul homme qui m'ait aimée pour moi-même, le seul qui n'ait aspiré ni à mon rang, ni à ma fortune, eh bien ! c'est toi qui partageras l'un et l'autre, c'est toi qui me feras oublier les malheurs de mon premier hymen, et qui remplaceras par ton nom rustique le nom odieux d'Aldini que je porte à regret ! C'est toi qui commanderas à mes vassaux, et qui seras le seigneur de mes terres en même temps que le maître de ma vie. Nello, veux-tu m'épouser? »

Si la terre se fût entr'ouverte sous mes pieds, ou si la voûte des cieux se fût écroulée sur ma tête, je n'aurais pas éprouvé une commotion de surprise plus violente que celle qui me rendit muet devant une telle demande. Quand je fus un peu remis de ma stupéfaction, je ne sais ce que je répondis, ma tête se troublait, et il m'était impossible d'avoir une idée juste. Tout ce que put faire mon bon sens naturel fut de repousser des honneurs trop lourds pour mon âge et pour mon inexpérience. Bianca insista. « Écoute, me dit-elle, je ne suis point heureuse. Mon enjouement couvre depuis longtemps des peines profondes; et maintenant tu me vois malade, et ne pouvant plus dissimuler mon ennui. Ma position dans le monde est fausse et amère; celle que je me suis faite vis-à-vis de moi-même est pire encore, et Dieu est mécontent de moi. Tu sais que je ne suis point de famille patricienne. Torquato Aldini m'épousa pour les grands biens que mon père avait amassés dans le commerce. Ce seigneur altier ne vit jamais en moi que l'instrument de sa fortune, il ne daigna jamais me traiter comme son égale; quelques-uns de ses parents l'encourageaient dans cette ridicule et cruelle

attitude de maître et de seigneur qu'il avait prise avec moi dès le premier jour; les autres le blâmaient hautement de s'être mésallié pour payer ses dettes, et le traitaient froidement depuis son mariage. Après sa mort, tous refusèrent de me voir, et je me trouvai sans famille, car en entrant dans celle d'un noble, je m'étais aliéné l'estime et l'affection de la mienne propre. J'avais épousé Torquato par amour, et ceux de mes parents qui ne me regardaient pas comme insensée, me croyaient imbue d'une sotte vanité et d'une basse ambition. Voilà pourquoi, malgré ma fortune, ma jeunesse, et un caractère serviable et inoffensif, tu vois que mes salons sont à peu près déserts et ma société fort restreinte. J'ai quelques excellents amis, et leur compagnie suffit à mon cœur. Mais je ne connais point l'enivrement du monde, et il ne m'a pas assez bien traitée pour que je lui fasse le sacrifice de mon bonheur. En t'épousant, je sais que je vais attirer sur moi, non plus seulement son indifférence, mais une malédiction irrévocable. Ne t'en effraye pas, tu vois que c'est de ma part un mince sacrifice.

— Mais pourquoi m'épouser? repris-je. Pourquoi braver inutilement cette malédiction? Puisque je n'ai pas besoin de votre fortune pour être heureux, puisque vous n'avez pas besoin d'un engagement solennel de ma part pour être bien sûre que je vous aimerai toujours?

— Que tu sois mon mari ou mon amant, reprit Bianca, le monde ne le saura pas moins, et je n'en serai pas moins maudite et méprisée. Puisqu'il faut que d'une manière ou de l'autre ton amour me sépare entièrement du monde, je veux du moins me réconcilier avec Dieu, et trouver dans cet amour sanctifié par l'Église la force de mépriser le monde à mon tour. Depuis longtemps, je vis mal, je pèche sans profit pour mon bonheur, j'expose mon salut éternel sans trouver la joie de mon âme. Maintenant je l'ai trouvée et je veux la goûter pure et sans nuages; je veux dormir sans remords sur le sein d'un homme que j'aime; je veux pouvoir dire au monde : C'est toi qui perds et corromps les cœurs. L'amour de Nello m'a sauvée et purifiée, et j'ai un refuge contre toi; c'est Dieu qui m'a permis d'aimer Nello, et qui désormais me commande de l'aimer jusqu'à la mort. »

Bianca me parla encore longtemps de la sorte. Il y avait de la faiblesse, de l'enfantillage et de la bonté dans ces naïfs calculs de sa fierté, de son amour et de sa dévotion. Je n'étais pas moi-même un esprit fort. Il n'y avait pas longtemps que je ne m'agenouillais plus soir et matin, dans la chaloupe paternelle, devant l'image de saint Antoine peinte sur la voile, et quoique les belles dames de Venise me donnassent bien des distractions dans la basilique, je ne manquais jamais à la messe, et j'avais encore au cou le scapulaire que ma mère y avait cousu en me donnant sa bénédiction le jour où je quittai Chioggia. Je me laissai donc vaincre et persuader par madame Aldini; et sans résister ni m'engager davantage, je passai la nuit à ses pieds, soumis comme un enfant à ses scrupules religieux, enivré du seul bonheur de baiser ses mains et de respirer le parfum de son éventail. Ce fut une belle nuit; les étoiles étincelantes tremblotaient dans les petites mares d'eau que la mer avait oubliées sur la palude, la brise murmurait dans les varechs verdoyants. De temps en temps nous apercevions au loin le fanal d'une gondole glissant sur les flots, et nous ne songions plus à l'appeler à notre aide. La voix de l'Adriatique brisant de l'autre côté du Lido nous arrivait monotone et majestueuse. Nous nous livrions à mille rêves enchanteurs, nous formions mille projets délicieusement puérils. La lune se coucha lentement et s'ensevelit dans les flots assombris de l'horizon, comme une chaste vierge dans un linceul. Nous étions chastes comme elle, et elle sembla nous jeter un regard protecteur avant de se plonger dans les eaux.

Mais bientôt le froid se fit sentir, et une nappe de brume blanche s'étendit sur le marais. Je fermai l'habitacle, j'enveloppai Bianca dans ma cape rouge. Je m'assis tout près d'elle, je l'entourai de mes bras pour la préserver, je réchauffai ses mains et ses bras de mon haleine. Un calme délicieux semblait être descendu dans son cœur depuis qu'elle m'avait presque arraché la promesse de l'épouser. Elle pencha doucement sa tête sur mon épaule. La nuit était avancée; depuis plus de six heures nous exhalions en discours tendres et passionnés l'ardeur de nos âmes. Une douce fatigue s'empara aussi de moi, et nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre, aussi purs que l'aube qui commençait à blanchir l'horizon. Ce fut notre nuit de noces, notre seule nuit d'amour, nuit virginale qui ne revint jamais, et dont le souvenir ne fut jamais souillé.

Des voix rudes m'éveillèrent; je courus à l'avant de la gondole, je vis plusieurs hommes qui venaient à nous. A l'heure du départ pour la pêche l'embarcation échouée avait été signalée par une famille de mariniers qui m'aida à la pousser jusqu'au canal des Marane, d'où je la ramenai rapidement au palais.

Que j'étais heureux en posant le pied sur la première marche! Je ne songeais pas plus au palais qu'à la fortune de Bianca; c'était elle que je portais dans mes bras, qui, désormais, était mon bien, ma vie, ma maîtresse dans le sens noble et adorable du mot! Mais là finit ma joie. Salomé parut au seuil de cette maison consternée, où personne n'avait dormi depuis la veille. Salomé était pâle, on voyait qu'elle avait pleuré; c'était peut-être la seule fois de sa vie. Elle ne se permit pas d'interroger sa maîtresse,

peut-être avait-elle déjà lu sur mon front la raison qui m'avait fait trouver cette nuit si courte. Elle avait été bien longue pour tous les autres habitants du palais. Tous croyaient qu'un accident funeste était arrivé à leur chère patronne. Plusieurs avaient erré toute la nuit pour nous chercher; d'autres l'avaient passée en prières, à brûler de petites bougies devant l'image de la Vierge. Quand l'inquiétude fut apaisée et la curiosité satisfaite, je remarquai que les idées prenaient un autre cours et les physionomies une autre expression. On examinait la mienne, et les femmes surtout, avec une avidité blessante. Quant au regard de Salomé, il était si accablant, que je ne pouvais le supporter. Mandola arriva de la campagne au milieu de cette confusion. Il comprit en un instant de quoi il s'agissait, et se penchant vers mon oreille, il me supplia d'avoir de la prudence; je feignis de ne pas savoir ce qu'il voulait dire; je m'efforçai de supporter ingénument toutes les investigations des autres. Mais au bout de quelques instants, je ne pus résister à mon inquiétude; je m'introduisis dans l'appartement de Bianca.

Je la trouvai baignée de larmes auprès du lit de sa fille. L'enfant avait été éveillée au milieu de la nuit par le bruit des allées et venues des domestiques inquiets. Elle avait écouté leurs commentaires sur l'absence prolongée de la signora, et, s'imaginant que sa mère était noyée, elle était tombée en convulsions. Elle était à peine calmée en cet instant, et Bianca s'accusait des souffrances de sa fille, comme si elle en eût été la cause volontaire. « Oh ! ma Bianca, lui dis-je, consolez-vous, réjouissez-vous au contraire de ce que votre enfant et tous les êtres qui vous entourent vous aiment avec tant de passion. Eh bien ! je veux vous aimer encore plus, afin que vous soyez la plus heureuse des femmes. — Ne dis pas que les autres m'aiment, répondit la signora avec un peu d'amertume. Il semble qu'ils me fassent tout bas un crime de cet amour qu'ils ont déjà deviné. Leurs regards m'offensent, leurs discours me blessent, et je crains qu'ils n'aient laissé échapper devant ma fille quelque parole imprudente. Salomé est franchement impertinente avec moi ce matin. Il est temps que je ferme la bouche à ces indiscrets commentaires. Tu le vois, Nello, on me fait un crime de t'aimer, et on m'approuvait presque d'aimer le cupide Lanfranchi. Toutes ces âmes sont basses ou folles. Il faut que, dès aujourd'hui, je leur déclare que ce n'est point avec mon amant, le gondolier, mais avec mon mari le patricien, que j'ai passé la nuit. C'est le seul moyen qu'ils te respectent et qu'ils ne me trahissent pas. » Je la détournai d'agir aussi vite; je lui représentai qu'elle s'en repentirait peut-être, qu'elle n'avait pas assez réfléchi, que moi-même j'avais besoin de bien songer à ses offres, et que, dans tout ceci, elle n'avait pas assez pesé les suites de sa détermination en ce qui pourrait un jour concerner sa fille. J'obtins d'elle qu'elle prendrait patience et qu'elle se gouvernerait prudemment.

Il m'était impossible de porter un jugement éclairé sur ma situation. Elle était enivrante, et j'étais un enfant. Néanmoins une sorte de répugnance instinctive m'avertissait de me méfier des séductions de l'amour et de la fortune. J'étais agité, soucieux, partagé entre le désir et la terreur. Dans le sort brillant qui m'était offert, je ne voyais qu'une seule chose, la possession de la femme aimée. Toutes les richesses qui l'environnaient n'étaient pas même des accessoires à mon bonheur, c'étaient des conditions pénibles à accepter pour mon insouciance. J'étais comme les gens qui n'ont jamais souffert et qui ne conçoivent d'état meilleur ni pire que celui où ils ont vécu. J'étais libre et heureux dans le palais Aldini. Choyé de tous, autorisé à satisfaire toutes mes fantaisies, je n'avais aucune responsabilité, aucune fatigue de corps ni d'esprit. Chanter, dormir et me promener, c'était à peu près là toute ma vie, et vous savez, vous autres Vénitiens qui m'entendez, s'il en est une plus douce et mieux faite pour notre paresse et notre légèreté. Je me représentais le rôle d'époux et de maître comme quelque chose d'analogue à la surveillance exercée par Salomé sur les détails de l'intérieur, et ce rôle était loin de flatter mon ambition. Ce palais, dont j'avais la jouissance, était ma propriété dans le sens le plus agréable, celui de jouir de tout, sans m'y occuper de rien. Que ma maîtresse y eût ajouté les voluptés de son amour, et j'eusse été le roi de l'Italie.

Ce qui m'attristait aussi, c'était l'air sombre de Salomé et l'attitude embarrassée, mystérieuse et défiante de tous les autres serviteurs. Ils étaient nombreux, et c'étaient tous d'honnêtes gens, qui jusque-là m'avaient traité comme l'enfant de la maison. Dans ce blâme silencieux que je sentais peser sur moi, il y avait un avertissement que je ne pouvais pas, que je ne voulais pas mépriser, car, s'il partait un peu du sentiment naturel de la jalousie, il était dicté encore plus par l'intérêt affectueux qu'inspirait la signora.

Que n'eussé-je pas donné en ces instants d'angoisse pour avoir un bon conseil ! Mais je ne savais à qui m'adresser, et j'étais le seul dépositaire des intentions secrètes de ma maîtresse. Elle passa la journée dans son lit avec sa fille, et le lendemain elle me fit venir pour me répéter encore tout ce qu'elle m'avait dit dans la palude. Tout le temps qu'elle me parla, il me sembla qu'elle avait raison, et qu'elle répondait victorieusement à tous mes scrupules; mais quand je me retrouvai seul, je retombai dans le malaise et dans l'irrésolution.

Je montai dans la galerie et je me jetai sur une chaise. Mes yeux distraits se promenaient sur cette longue file d'aïeux dont les portraits formaient le seul

héritage que Torquato Aldini eût pu léguer à sa fille. Leurs figures enfumées, leurs barbes taillées en carré, en pointe, en losange, leurs robes de velours noir et leurs manteaux doublés d'hermine, leur donnaient un aspect imposant et sombre. Presque tous avaient été sénateurs, procurateurs ou conseillers; il y avait une foule d'oncles inquisiteurs; les moindres étaient abbés canoniques ou *capitani grandi*. Au bout de la galerie, on voyait le ferral de la dernière galère équipée contre les Turcs par Tiberio Aldini, grand-père de Torquato, alors que les puissants seigneurs de la république allaient à la guerre à leurs frais et mettaient leur gloire à servir volontairement la patrie de leurs biens et de leur personne. C'était une haute lanterne de cristal montée en cuivre doré, surmontée et soutenue par des enroulements de métal d'un goût bizarre et par des ornements surchargés qui terminaient en pointe la proue du navire. Au-dessous de chaque portrait on voyait de longs bas-reliefs de chêne, retraçant les glorieux faits et gestes de ces illustres personnages. Je me mis à penser que si nous avions la guerre, et que si l'occasion m'était offerte de combattre pour mon pays, j'aurais bien autant de patriotisme et de courage que tous ces nobles aristocrates. Il ne me paraissait ni si étrange ni si méritoire de faire de grandes choses quand on avait la richesse et la puissance, et je me dis que le métier de grand seigneur ne devait pas être bien difficile. Mais à l'époque où je me trouvais, nous n'avions plus, nous ne devions plus et nous ne pouvions plus avoir de guerre. La république n'était plus qu'un vain mot, sa force n'était qu'une ombre, et ces patriciens énervés n'avaient de grandeur que celle de leur nom. Il était d'autant plus difficile de s'élever jusqu'à eux dans leur opinion, qu'il était plus aisé de les surpasser en réalité. Entrer en lutte avec leurs préjugés et leurs dédains, c'était donc une tâche indigne d'un homme, et les plébéiens avaient bien raison de mépriser ceux d'entre eux qui croyaient s'élever en recherchant la société et en copiant les ridicules des nobles.

Ces réflexions me vinrent d'abord confusément, puis elles se firent jour, et je m'aperçus que je pensais, comme je m'étais aperçu un beau matin que je pouvais chanter. Je commençai à me rendre compte de la répugnance que j'éprouvais à sortir de ma condition, pour me donner en spectacle à la société comme un vaniteux et un ambitieux, et je me promis d'ensevelir dans le mystère mes amours avec Bianca.

En proie à ces réflexions, je me promenais le long de la galerie, et je regardais avec fierté cette orgueilleuse lignée à laquelle un enfant du peuple, un barcarolle de Chioggia, dédaignait de succéder. Je me sentais joyeux, je songeais à mon vieux père; et, au souvenir de la maison paternelle, longtemps oubliée et négligée, mes yeux s'humectaient de douces larmes. Je me trouvai au bout de la galerie, face à face avec le portrait de messer Tortaquo, et pour la première fois je le toisai hardiment de la tête aux pieds. C'était bien la noblesse titulaire incarnée. Son regard semblait repousser comme la pointe d'une épée, et sa main avait l'air de ne s'être jamais ouverte que pour commander à des inférieurs. Je pris plaisir à le braver. « Eh bien! lui disais-je en moi-même, tu aurais eu beau faire, je n'aurais jamais été ton valet. Ton air superbe ne m'eût pas intimidé, et je t'aurais regardé en face, comme je regarde cette toile. Tu n'aurais jamais eu de prise sur moi, parce que mon cœur est plus fier que le tien ne le fut jamais, parce que je dédaigne cet or devant lequel tu t'es incliné, parce que je suis plus grand que toi aux yeux de la femme que tu as possédée. Malgré tout l'orgueil de ton sang, tu as courbé le genou devant elle pour obtenir ses richesses; et quand tu as été riche par elle, tu l'as brisée et humiliée. C'est la conduite d'un lâche, et la mienne est celle d'un véritable noble : car je ne veux de toutes les richesses de Bianca que son cœur, dont tu n'étais pas digne. Et moi, je refuse ce que tu as imploré, afin de posséder ce qui est au-dessus de toutes choses à mes yeux, l'estime de Bianca. Et je l'aurai, car elle comprendra combien mon âme est au-dessus de celle d'un patricien endetté. Je n'ai pas de patrimoine à racheter, moi! Il n'y a pas d'hypothèques sur la chaloupe de mon père, et les habits que je porte sont à moi, parce que je les ai gagnés par mon travail. Eh bien! c'est moi qui serai le bienfaiteur, et non pas l'obligé, parce que je rendrai le bonheur et la vie à ce cœur brisé par toi, parce que je saurai me faire bénir et honorer, moi valet et amant, tandis que tu as été maudit et méprisé, toi époux et seigneur. »

Un léger bruit me fit tourner la tête. Je vis derrière moi la petite Alezia, qui traversait la galerie en traînant une poupée plus grande qu'elle. J'aimais cet enfant, malgré son caractère altier, à cause de l'amour qu'elle avait pour sa mère. Je voulus l'embrasser; mais, comme si elle eût senti dans l'atmosphère la réprobation qui, dans cette maison, pesait sur moi depuis deux jours, elle recula d'un air courroucé, et s'enfuyant comme si elle eût eu quelque chose à craindre de moi, elle se pressa contre le portrait de son père. Je fus étonné en cet instant de la ressemblance que la jolie petite tête brune avait déjà avec la figure hautaine de Torquato, et je m'arrêtai pour l'examiner avec un sentiment de tristesse profonde. Elle aussi semblait m'examiner attentivement. Tout d'un coup elle rompit le silence pour me dire d'un ton aigre et avec une expression d'indignation au-dessus de son âge : « Pourquoi donc avez-vous volé la bague de mon papa? »

En même temps elle allongeait son petit doigt vers moi pour désigner une belle bague en diamants montée à l'ancienne mode, que sa mère m'avait donnée quelques jours auparavant, et que j'avais eu l'en-

fantillage d'accepter ; puis, se retournant et se dressant sur la pointe des pieds, elle posa le bout de son doigt sur celui du portrait, qui était orné de la même bague exactement rendue, et je m'aperçus que l'imprudente Bianca avait fait présent à son gondolier d'un des plus précieux joyaux de famille de son époux.

Le rouge me monta au visage, et je reçus de cet enfant la leçon qui devait le plus me dégoûter des richesses mal acquises. Je souris, et lui remettant la bague : « C'est votre maman qui l'a laissé tomber de son doigt, lui dis-je, et je l'ai trouvée tout à l'heure dans la gondole. »

— Je vais la lui porter, » dit la petite fille en l'arrachant plutôt qu'elle ne l'accepta de ma main. Elle sortit en courant, abandonnant sa poupée par terre. Je ramassai ce jouet, afin de m'assurer d'un petit fait dont j'avais déjà fait l'observation. Alezia s'amusait à percer toutes ses poupées, à l'endroit du cœur avec de longues épingles, et quelquefois elle restait des heures entières absorbée dans le plaisir muet et profond de ce jeu étrange.

Le soir, Mandola vint me trouver dans ma chambre. Il avait l'air gauche et embarrassé. Il avait beaucoup à me dire, mais il ne trouvait pas un mot. Sa figure était si bizarre, que je partis d'un éclat de rire. « Vous avez tort, Nello, me dit-il d'un air peiné; je suis votre ami; vous avez tort! » Il voulait se retirer, je courus après lui, j'essayai de le faire s'expliquer; ce fut impossible. Je voyais bien qu'il avait le cœur plein de sages réflexions et de bons conseils, mais l'expression lui manquait, et toutes ses phrases avortées se terminaient, dans son patois mêlé de toutes les langues, par cette sentence: *E molto delica, delicatissimo.*

Enfin je réussis à comprendre que le bruit s'était répandu, dans la maison, de mon prochain mariage avec la signora. Quelques mots d'impatience qu'on lui avait entendu dire à Salomé, avaient suffi pour faire naître cette opinion. La signora aurait dit textuellement en parlant de moi : « Le temps n'est pas loin où vous le servirez au lieu de lui commander. » Je niai obstinément l'application de ces paroles, et prétendis que je n'y comprenais rien du tout. « C'est bien, me dit Mandola; c'est ainsi que tu dois répondre, même à moi qui suis ton ami. Mais j'ai des yeux, je ne te fais pas de questions; je ne t'en ai jamais fait, Nello; seulement je viens t'avertir qu'il faut de la prudence. Les Aldini ne cherchent qu'un prétexte pour ôter à la signora la tutelle de la signorina Alezia, et la signora mourra de chagrin si on lui enlève sa fille.

— Que dis-tu? m'écriai-je; quoi! on lui enleverait sa fille à cause de moi!

— S'il était question de mariage, certainement, reprit l'honnête barcarolle, autrement... Comme ce sont des choses qu'on ne peut jamais prouver...

— Surtout quand elles n'existent pas, repris-je vivement.

— Tu parles comme il faut, répondit Mandola; continue à te tenir sur tes gardes; ne te confie à personne, pas même à moi, et si tu as un peu d'influence sur la signora, engage-la à se bien cacher, surtout de Salomé. Salomé ne la trahira jamais; mais elle a la voix trop forte, et, quand elle querelle la signora, toute la maison entend ce qu'elles se disent. Si quelqu'un des amis de la signora venait à se douter de ce qui se passe, tout irait mal; car les amis, ce n'est pas comme les domestiques, cela ne sait pas garder un secret, et pourtant on se fie à eux plus qu'à nous! »

Les conseils du candide Mandola n'étaient point à dédaigner, d'autant plus qu'ils s'accordaient parfaitement avec mon instinct. Nous conduisîmes, le lendemain soir, la signora sur le canal de la Zueca, et Mandola, comprenant que j'avais à lui parler, s'endormit complaisamment sur sa poupe. J'éteignis le fanal, je me glissai dans le casino, et je causai longtemps avec Bianca. Elle s'étonna de mes refus, et me dit encore tout ce qu'elle crut propre à les vaincre. Je lui parlai avec fermeté, je lui dis que jamais je ne laisserais dire de moi que j'avais aimé une femme pour ses richesses, que je tenais autant au bon renom de ma famille qu'aucun patricien de Venise, que mes parents ne me pardonneraient jamais si je donnais un pareil scandale, et que je ne voulais pas plus me brouiller avec mon honnête homme de père, que brouiller la signora avec sa fille; car Alezia était ce qu'elle devait préférer et ce qu'elle préférait sans doute à tout au monde. Ce dernier argument eut plus de puissance que tous les autres. Elle fondit en larmes, et m'exprima son admiration et sa reconnaissance avec l'enthousiasme de la passion.

A partir de ce jour, tout rentra dans le repos au palais Aldini. Ce petit monde subalterne avait eu sa crise révolutionnaire. Il eut son pacificateur, et je m'amusai en secret de mon rôle de grand citoyen avec un héroïsme enfantin. Mandola, qui commençait à devenir lettré, me regardait avec étonnement m'occuper des plus rudes travaux, et, me parlant tout bas d'un air paternel, m'appelait à la dérobée son *Cincinnato* et son *Pompilio.*

J'avais pris en effet avec moi-même, et je tins courageusement la résolution de ne plus recevoir le moindre bienfait de la femme dont je voulais être l'amant. Puisque le seul moyen de la posséder en secret, c'était de rester dans sa maison sur le pied de valet, il me semblait que je pouvais rétablir l'égalité entre elle et moi en proportionnant mes services à mon salaire. Jusque-là, ce salaire avait été considérable et peu en accord avec mon travail, qui, pendant quelque temps même, avait été tout à fait nul. Je résolus de réparer le temps perdu, je me mis à

tout nettoyer, à faire les commissions, à porter même l'eau et le bois, à vernir et à brosser la gondole, en un mot à faire la besogne de dix personnes, et je la fis gaiement, en fredonnant mes plus beaux airs d'opéra et mes plus belles strophes épiques. Ce qui m'amusa le plus, ce fut de prendre soin des tableaux de famille et de secouer la poussière qui obscurcissait, chaque matin, le majestueux regard de Torquato. Quand j'avais fini sa toilette, je lui ôtais respectueusement mon bonnet en lui adressant ironiquement quelque parodie de mes vers héroïques.

Les prolétaires vénitiens, et les gondoliers particulièrement, ont, vous le savez, le goût des joyaux. Ils dépensent une bonne partie de ce qu'ils gagnent en bagues antiques, en camées de chemise, en épingles de cravate, en chaînes à breloques, etc. Je m'étais laissé donner beaucoup de ces hochets. Je les reportai tous à madame Aldini, et ne voulus même plus porter de boucles d'argent à mes souliers. Mais mon sacrifice le plus méritoire fut de renoncer à la musique. Je considérai que mon travail, quelque laborieux qu'il fût, ne pouvait compenser les dépenses que mon assiduité au théâtre et les leçons du professeur de chant occasionnaient à la signora. Je me déclarai enrhumé à perpétuité, et, au lieu d'aller à la Fenice avec elle, je me mis à lire dans les vestibules du théâtre. Je comprenais aussi que j'étais ignorant, et, bien que ma maîtresse ne le fût guère moins, je voulais étendre un peu mes idées et ne pas la faire rougir de mes bévues. J'étudiai la langue mère avec ardeur, et je m'attachai à ne plus estropier misérablement les vers, comme tous les barcarolles ont coutume de le faire. Quelque chose aussi me disait, au fond du cœur, que cette étude me serait utile par la suite, et que ce que je perdais en progrès sous le rapport du chant, je le regagnais de l'autre en réformant mon accent et ma prononciation.

Quelques jours de cette louable conduite suffirent à me rendre le calme. Jamais je n'avais été plus fort, plus gai, et, au dire de Salomé, plus beau qu'avec mes habits propres et modestes, mon air doux et mes mains brunies par le hâle. Tout le monde m'avait rendu la confiance, l'estime, et les mille petits soins dont je jouissais auparavant. La belle Alezia, qui avait une grande déférence pour le jugement de sa gouvernante juive, me laissait même baiser le bout de ses tresses noires, ornées de nœuds écarlates et de perles fines.

Une seule personne restait triste et tourmentée, c'était la signora; sa santé, loin de revenir, empirait de jour en jour. A chaque instant, je surprenais ses beaux yeux bleus pleins de larmes attachés sur moi avec un air de tendresse et de douleur inexprimable. Elle ne pouvait pas s'habituer à me voir travailler ainsi. J'aurais été son fils qu'elle ne se serait pas affligée davantage de me voir porter dês fardeaux et recevoir la pluie. Sa sollicitude m'impatientait même un peu, et les efforts qu'elle faisait pour la renfermer la lui rendaient plus pénible encore. Il s'était opéré en elle je ne sais quelle révolution imprévue. Cet amour qui avait fait jusque-là, comme elle me le disait elle-même, son tourment et sa joie, semblait ne plus faire désormais que sa consternation et sa honte. Elle n'évitait plus, comme autrefois, les occasions d'être seule avec moi; au contraire, elle les faisait naître, mais, dès que je me mettais à ses genoux, elle éclatait en sanglots et changeait en scène d'attendrissement les heures promises à la volupté. Je m'efforçais en vain de comprendre ce qui se passait en elle. Elle se faisait arracher des réponses vagues, toujours bonnes et tendres, mais déraisonnables, et qui me jetaient dans mille perplexités. Je ne savais comment m'y prendre pour consoler et fortifier cette âme abattue. J'étais dévoré de désirs, et il me semblait qu'une heure d'effusion et d'enthousiasme réciproque eût été plus éloquente que toutes ces paroles et toutes ces larmes; mais je ressentais pour elle trop de respect et trop de dévouement pour ne pas lui faire le sacrifice de mes transports. Je sentais qu'il m'eût été facile de surprendre les sens de cette femme faible de corps et d'esprit; mais je craignais trop les pleurs du lendemain, et je ne voulais devoir mon bonheur qu'à sa confiance et à son amour. Ce jour ne vint pas, et je dois dire, à la honte de la faiblesse féminine, que mes vœux eussent été comblés si j'avais eu moins de délicatesse et de désintéressement. J'avais espéré que Bianca m'encouragerait; je vis bientôt qu'elle me craignait au contraire, et qu'à mon approche elle frémissait comme si je lui eusse apporté le crime et les remords. Je ne réussissais à la rassurer que pour la voir s'affliger davantage, et accuser la destinée comme s'il n'eût pas dépendu de sa volonté d'en tirer un meilleur parti. Puis une secrète honte brisait cette âme timorée. La dévotion s'emparait d'elle de plus en plus; son confesseur la gouvernait et l'épouvantait. Il lui défendait d'avoir des amants, et elle qui avait su résister au confesseur, quand il s'était agi de M. Lanfranchi et de M. Montalegri, ne trouvait pas pour moi le même courage. Peu à peu je parvins à lui arracher l'aveu de toutes ses souffrances et de tous ses combats. Elle avait révélé à son directeur tous les détails de notre amour, et il lui avait fait un crime énorme de cette affection basse et criminelle. Il lui avait interdit de penser au mariage avec moi, encore plus peut-être que de s'abandonner à la passion; et il l'avait tellement effrayée en la menaçant de la repousser du sein de l'Église, que son esprit doux et craintif, partagé entre le désir de me rendre heureux et la peur de se damner, était en proie à une véritable agonie.

Madame Aldini avait eu jusque-là une dévotion si facile, si tolérante, si véritablement italienne, que

je ne fus pas peu surpris de la voir tourner au sérieux, précisément au milieu d'une de ces crises de la passion qui semblent le plus exclure de pareilles recrudescences. Je fis de grands efforts sur ma pauvre tête inexpérimentée pour comprendre ce phénomène, et j'en vins à bout. Bianca m'aimait peut-être plus qu'elle n'avait aimé le comte et le prince : mais elle n'avait pas l'âme assez forte ni l'esprit assez éclairé pour s'élever au-dessus de l'opinion. Elle se plaignait de la morgue des autres; mais elle donnait à cette morgue une valeur réelle, par la peur qu'elle en avait. En un mot, elle était soumise plus que personne au préjugé qu'un instant elle avait voulu braver. Elle avait espéré trouver dans l'appui de l'Église, par le sacrement et un redoublement de ferveur catholique, la force qu'elle ne trouvait pas en elle-même, et dont pourtant elle n'avait pas eu besoin avec ses précédents amants, parce qu'ils étaient patriciens et que le monde était pour eux. Mais maintenant l'Église la menaçait, le monde allait la maudire; combattre à la fois et le monde et l'Église était une tâche au-dessus de son énergie.

Et puis encore, peut-être son amour avait-il diminué au moment où j'en étais devenu digne; peut-être, au lieu d'apprécier la grandeur d'âme qui m'avait fait redescendre volontairement du salon à l'office, elle avait cru voir, dans cette conduite courageuse, le manque d'élévation et le goût inné de la servitude. Elle croyait aussi que les menaces et les sarcasmes de ses autres valets m'avaient intimidé. Elle s'étonnait de ne me point trouver ambitieux, et cette absence d'ambition lui semblait la marque d'un esprit inerte ou craintif; elle ne m'avoua point toutes ces choses, mais, dès que je fus sur la voie, je les devinai. Je n'en eus point de dépit. Comment pouvait-elle comprendre mon noble orgueil et ma chatouilleuse probité, elle qui avait accepté et partagé l'amour d'un Aldini et d'un Lanfranchi?

Sans doute, elle ne me trouvait plus beau depuis que je ne voulais plus porter ni dentelle ni rubans. Mes mains, endurcies à son service, ne lui semblaient plus dignes de serrer la sienne. Elle m'avait aimé barcarolle, dans l'idée et dans l'espoir de faire de moi un agréable sigisbée; mais du moment que je voulais rétablir entre elle et moi l'échange impartial des services, toutes ses illusions s'évanouissaient, et elle ne voyait plus en moi que le Chioggiote grossier, espèce de bœuf stupide et laborieux.

A mesure que ma raison s'éclaira de ces découvertes, l'orage de mes sens s'apaisa. Si j'avais eu affaire à une grande âme, ou seulement à un caractère énergique, c'eût été à mes yeux une tâche glorieuse que d'effacer les tristes souvenirs laissés dans ce cœur douloureux par mes prédécesseurs. Mais succéder à de tels hommes pour n'être pas compris, pour être sans doute un jour délaissé et oublié de même, c'était un bonheur que je ne pouvais plus acheter au prix d'une grande dépense de passion et de volonté. La signora Aldini était une bonne et belle femme; mais ne pouvais-je pas trouver dans une chaumière de Chioggia la beauté et la bonté réunies sans faire couler de larmes, sans causer de remords, et surtout sans laisser de honte?

Mon parti fut bientôt pris. Je résolus de quitter non-seulement la signora, mais le métier de valet. Tant que j'avais été amoureux de sa harpe et de sa personne, je n'avais pas eu le loisir de faire des réflexions sérieuses sur ma condition. Mais du moment où je renonçais à d'imprudentes espérances, je voyais combien il est difficile de conserver sa dignité sauve sous la protection des grands, et je me rappelais les salutaires représentations que mon père m'avait faites autrefois et que j'avais mal écoutées.

Lorsque je lui fis pressentir mon dessein, quoiqu'elle le combattît, je vis qu'elle recevait un grand allégement; le bonheur pouvait revenir habiter cette âme tendre et bienfaisante. La douce frivolité qui faisait le fond de son caractère reparaîtrait à la surface avec le premier amant qui saurait mettre de son côté le confesseur, les valets et la mode. Une grande passion l'eût brisée, une suite d'affections faciles et une multitude de petits dévouements devaient la faire vivre dans son élément naturel.

Je la forçai de convenir de tout ce que j'avais deviné. Elle ne s'était jamais beaucoup étudiée elle-même, et pratiquait une grande sincérité. Si l'héroïsme n'était pas en elle, du moins la prétention à l'héroïsme et l'exigence altière qui en est la suite, n'y étaient pas non plus. Elle approuva ma résolution, mais en pleurant et en s'effrayant des regrets que j'allais lui laisser, car elle m'aimait encore, je n'en doute pas, de toute la puissance de son être.

Elle voulait s'inquiéter et s'occuper de ce que je deviendrais. Je ne le lui permis pas. La manière haute et brusque dont je l'interrompis lorsqu'elle parla d'offres de services lui ferma la bouche une fois pour toutes à cet égard. Je ne voulus même pas emporter les habits qu'elle m'avait fait faire. J'allai acheter, la veille de mon départ, un costume complet de marinier chioggiote, tout neuf, mais des plus grossiers, et je reparus ainsi devant elle pour la dernière fois..

Elle m'avait prié de venir à minuit, afin qu'elle pût me faire ses adieux sans témoin. Je lui sus gré de la tendresse familière avec laquelle elle m'embrassa. Il n'y avait peut-être pas dans tout Venise une seconde femme du monde assez sincère et assez sympathique pour vouloir renouveler cette assurance de son amour à un homme vêtu comme je l'étais. Des larmes coulèrent de ses yeux, lorsqu'elle passa ses petites mains blanches sur la rude étoffe de ma cape bège doublée d'écarlate, puis elle sourit, et relevant

le capuchon sur ma tête, elle me regarda avec amour, et s'écria qu'elle ne m'avait jamais vu si beau, et qu'elle avait eu bien tort de me faire habiller autrement. L'effusion et la sincérité des remercîments que je lui adressai, les serments que je lui fis de lui être dévoué jusqu'à la mort et de ne jamais songer à elle que pour la bénir et la recommander à Dieu, la touchèrent beaucoup. Elle n'était pas habituée à être quittée ainsi. « Tu as l'âme plus chevaleresque, me dit-elle, qu'aucun de ceux qui portent le titre de chevalier. »

Puis elle fut prise d'un accès d'enthousiasme; l'indépendance de mon caractère, l'insouciance avec laquelle j'allais braver la vie la plus dure au sortir du luxe et de la mollesse, le respect que j'avais conservé pour elle lorsqu'il m'était si facile d'abuser de sa faiblesse pour moi; tout, disait-elle, m'élevait au-dessus des autres hommes. Elle se jeta dans mes bras, presque à mes pieds, et me supplia encore de ne point partir et de l'épouser.

Cet élan était sincère, et s'il ne fit point varier ma résolution, il rendit du moins la signora si belle et si attrayante pendant quelques instants, que je faillis manquer à mon héroïsme et me dédommager, dans cette dernière nuit, de tous les sacrifices faits à son repos. Mais j'eus la force de résister et de sortir chaste d'un amour qui s'était cependant allumé par le désir des sens. Je partis baigné de ses pleurs et n'emportant, pour tout trésor et pour tout trophée, qu'une boucle de ses beaux cheveux blonds. En me retirant, je m'approchai du berceau de la petite Alezia, et j'entr'ouvris doucement les rideaux pour la regarder une dernière fois. Elle s'éveilla aussitôt et ne me reconnut pas d'abord, car elle eut peur, mais à sa manière, sans crier, et en appelant sa mère d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme. « Signorina, lui dis-je, je suis l'*Orco* (1), et je viens vous demander pourquoi vous percez le cœur de vos poupées avec des épingles! »

Elle se leva sur son séant, et me regardant d'un air malicieux, elle répondit : « C'est pour voir si elles ont le sang bleu. »

Vous savez que *sangue blu*, dans le langage populaire de Venise, est le synonyme de noble.

« Mais elles n'ont pas de sang! repris-je, elles ne sont pas nobles!

— Elles sont plus nobles que toi, répondit-elle, elles n'ont pas de sang noir. »

Vous savez encore que le noir est la couleur des *nicoloti*, c'est-à-dire de la confrérie des bateliers.

« Mia signora, dis-je tout bas à madame Aldini en refermant le rideau de l'enfant, vous avez bien fait de ne pas répandre de l'encre sur votre écusson d'azur. Voilà une petite patricienne qui ne vous l'eût jamais pardonné.

— Et c'est moi, répondit-elle tristement, dont le cœur est percé, non pas d'une épingle, mais de mille épées! »

Quand je fus dans la rue, je m'arrêtai pour regarder l'angle du palais que la lune découpait depuis le comble jusque dans les profondeurs fantastiques du grand canal. Une barque vint à passer, et, en agitant l'eau, coupa et brisa le reflet de cette grande ligne pure. Il me sembla que je venais de faire un beau rêve et que je m'éveillais dans les ténèbres. Je me mis à courir de toutes mes forces sans regarder derrière moi, et ne m'arrêtai qu'au pont della Paglia, là où les barques chioggiotes attendent les passagers, tandis que les mariniers, enveloppés hiver comme été dans leurs capes, dorment étendus sur les parapets et même en travers des degrés sous les pieds des passants. Je demandai si quelqu'un de mes compatriotes voulait me conduire chez mon père. « C'est toi, *parent?* s'écrièrent-ils avec surprise. » Ce mot de *parent* que les Vénitiens ont donné ironiquement aux Chioggiotes, et que ceux-ci ont eu le bon sens d'accepter (2), fut si doux à mon oreille, que j'embrassai le premier qui me l'adressa. On me promit un départ dans une heure, et on m'adressa quelques questions dont on n'écouta pas la réponse. Le Chioggiote dort la nuit en marchant, en parlant, en ramant même. On m'offrit de faire un somme sur le lit commun, c'est-à-dire sur les dalles du quai. Je m'étendis par terre, la tête appuyée sur un de ces bons compagnons, tandis qu'un autre se servait de moi pour oreiller, et ainsi à la ronde. Je dormis comme aux meilleurs jours de mon enfance, et je rêvai que ma pauvre mère (qui était morte depuis un an) m'apparaissait au seuil de ma chaumière et me félicitait de mon retour. Je m'éveillai aux cris de *Chiosa! Chiosa* (3)! mille fois répétés, dont nos mariniers font retentir les voûtes du palais ducal et des prisons, pour appeler les passagers. Il me semblait que c'était un cri de triomphe comme l'*Italiam, Italiam!* des Troyens dans l'Énéide. Je me jetai gaiement dans une barque, et pensant à la nuit qu'avait dû passer Bianca, je me reprochai un peu mon bon sommeil. Mais je me réconciliai avec moi-même par la pensée de n'avoir pas empoisonné le repos de son lendemain.

On était en plein hiver, les nuits étaient longues; nous arrivâmes à Chioggia une heure avant le jour. Je courus à ma cabane. Mon père était déjà en mer, le plus jeune de mes frères gardait seul la maison. Il lui fallut bien du temps pour s'éveiller et me reconnaître. On voyait qu'il était habitué à dormir au bruit de la mer et des orages, car je faillis briser la porte

(1) Le diable rouge ou le follet des lagunes.

(2) La presqu'île de Chioggia fut originairement peuplée de cinq ou six familles qui ne se sont jamais alliées qu'entre elles.

(3) Chioggia! Chioggia!

poûr me faire entendre. Enfin, il me sauta au cou, passa sa cape, et me conduisit dans une barque à l'endroit où était ancrée celle de mon père. Le brave homme dormait étendu sur le dos, le corps et le visage abrités d'une couverture de crin, au claquement d'une bise aiguë. Les flots moutonnaient autour de lui et le couvraient d'écume; aucun bruit humain ne se faisait entendre dans les vastes solitudes de l'Adriatique. J'écartai doucement la couverture pour le regarder. Il était l'image de la force dans son repos. Sa barbe grise aussi mêlée que les algues à la montée des flots, son sayon couleur de vase et son bonnet de laine d'un vert limoneux, lui donnaient l'aspect d'un vieux Triton endormi dans sa conque. Il ne montra pas plus de surprise en s'éveillant que s'il m'eût attendu. « Oh! oh! dit-il, je rêvais de cette pauvre femme, et elle me disait : Lève-toi, vieux, voilà notre fils Daniel qui revient. »

Il ne s'agit pas, mes amis, continua le bon Lélio, de vous raconter toutes les vicissitudes par lesquelles je passai des grèves de Chioggia aux planches des premiers théâtres de l'Italie, et du métier de pêcheur à l'emploi de *primo tenore;* ce fut l'ouvrage de quelques années, et ma réputation grandit rapidement dès que le premier pas fut fait dans la carrière. Si jusque-là les circonstances furent souvent rebelles, mon facile caractère sut en tirer le meilleur parti possible, et je puis dire que mes grands succès et mes beaux jours ne furent pas payés trop cher.

Dix ans après mon départ de Venise, j'étais à Naples, et je jouais Roméo sur le théâtre de Saint-Charles. Le roi Murat et son brillant état-major, et toutes les beautés vaniteuses ou vénales de l'Italie étaient là. Je ne me piquais pas d'être un patriote bien éclairé; mais je ne partageais pas l'engouement de cette époque pour la domination étrangère. Je ne me retournais pas vers un passé plus avilissant encore; je me nourrissais de ces premiers éléments du carbonarisme, qui fermentaient dès lors, sans forme et sans nom, de la Prusse à la Sicile.

Mon héroïsme était natif et brûlant, comme le sont les religions à leur aurore. Je portais dans tout ce que je faisais, et principalement dans l'exercice de mon art, le sentiment de fierté railleuse et d'indépendance démocratique dont je m'inspirais chaque jour dans les clubs et dans les pamphlets clandestins. Les *Amis de la vérité*, les *Amis de la lumière*, les *Amis de la liberté*, telles étaient les dénominations sous lesquelles se groupaient les sympathies libérales; et jusque dans les rangs de l'armée française, aux côtés mêmes des chefs conquérants, nous avions des affiliés, enfants de votre grande révolution, qui dans le secret de leur âme se promettaient de laver la tache du 18 brumaire.

J'aimais ce rôle de Roméo, parce que j'y pouvais exprimer des sentiments de lutte guerrière et de haine chevaleresque. Lorsque mon auditoire, à demi-français, battait des mains à mes élans dramatiques, je me sentais vengé de notre abaissement national; car c'était à leur propre malédiction, au souhait et à la menace de leur propre mort, que ces vainqueurs applaudissaient à leur insu.

Un soir, au milieu d'un de mes plus beaux moments, et lorsque la salle semblait prête à crouler sous l'explosion de l'enthousiasme général, mes regards rencontrèrent dans une loge d'avant-scène tout à fait appuyée sur le théâtre, une figure impassible dont l'aspect me glaça subitement. Vous ne savez pas, vous autres, quelles mystérieuses influences gouvernent l'inspiration du comédien, comme l'expression de certains visages le préoccupe, et stimule ou enchaîne son audace. Quant à moi, du moins, je ne sais pas me défendre d'une immédiate sympathie avec mon public, soit pour m'exalter, si je le trouve récalcitrant et le dominer par la colère, soit pour me fondre avec lui dans un contact électrique et retremper ma sensibilité à l'effusion de la sienne. Mais certaines paroles, dites près de moi à la dérobée, m'ont quelquefois troublé intérieurement, au point qu'il m'a fallu tout l'effort de ma volonté pour en combattre l'effet.

La figure qui me frappait en cet instant était d'une beauté vraiment idéale : c'était incontestablement la plus belle femme qu'il y eût dans toute la salle de San-Carlo. Cependant toute la salle rugissait et trépignait d'admiration, et elle seule, la reine de cette soirée, semblait m'étudier froidement, et apercevoir en moi des défauts inappréciables à l'œil du vulgaire. C'était la muse du théâtre, c'était la sévère Melpomène en personne, avec son ovale régulier, son noir sourcil, son large front, ses cheveux d'ébène, son grand œil brillant d'un sombre éclat sous une vaste orbite, et sa lèvre froide, dont le sourire n'adoucit jamais l'arc inflexible; tout cela cependant avec une admirable fleur de jeunesse et de formes riches de santé, de souplesse et d'élégance.

« Quelle est donc cette belle fille brune, à l'air si froid? demandai-je, dans l'entr'acte, au comte Nasi, qui m'avait pris en grande amitié et venait tous les soirs sur le théâtre pour causer avec moi.

— C'est la fille ou la nièce de la princesse Grimani, me répondit-il; je ne la connais pas, car elle sort de je ne sais quel couvent, et sa mère ou sa tante est elle-même étrangère à nos provinces. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le prince Grimani l'aime comme sa fille, qu'il la dotera bien, et que c'est un des plus beaux partis de l'Italie; ce qui n'empêche pas que je ne me mettrai pas sur les rangs.

— Et pourquoi?

— Parce qu'on la dit insolente et vaine, infatuée de sa naissance, et d'un caractère altier. J'aime si peu

les femmes de cette trempe, que je ne veux seulement pas regarder celle-là lorsque je la rencontre. On dit qu'elle sera la reine des bals l'hiver prochain, et que sa beauté est merveilleuse. Je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir. Je ne puis souffrir non plus le Grimani : c'est un vrai hidalgo de comédie, et s'il n'avait pas une belle fortune et une jeune femme qu'on dit aimable, je ne sais qui pourrait se résoudre à l'ennui de sa conversation ou à la roideur glaciale de son hospitalité.

Pendant l'acte suivant, je regardai de temps en temps la loge d'avant-scène. Je n'étais plus préoccupé de l'idée que j'avais là des juges malveillants, puisque ces Grimani avaient l'habitude d'un maintien superbe, même avec les gens qu'ils estimaient être de leur classe. Je regardai la jeune fille avec l'impartialité d'un sculpteur ou d'un peintre; elle me parut encore plus belle qu'au premier aspect. Le vieux Grimani, qui était avec elle sur le devant de la loge, avait une assez belle tête austère et froide. Ce couple guindé me parut échanger quelques monosyllabes d'heure en heure, et, à la fin de l'opéra, il se leva lentement et sortit sans attendre le ballet.

Le lendemain je vis le vieillard et la jeune fille à la même place et dans la même attitude flegmatique; je ne les vis pas s'émouvoir une seule fois, et le prince Grimani dormit délicieusement pendant les derniers actes. La jeune personne me parut au contraire donner toute son attention au spectacle. Ses grands yeux étaient attachés sur moi comme ceux d'un spectre, et ce regard fixe, scrutateur et profond, finit par m'être si gênant, que je l'évitai avec soin. Mais comme si un mauvais sort eût été jeté sur moi, plus j'essayais d'en détourner mes yeux, plus ils s'obstinaient à rencontrer ceux de la magicienne. Il y eut, dans ce mystérieux magnétisme, quelque chose de si étrangement puissant, que j'en ressentis une terreur puérile, et que je craignis de ne pouvoir achever la pièce; jamais je n'avais éprouvé rien de semblable. Il y avait des instants où je m'imaginais reconnaître cette figure de marbre, et je me sentais prêt à lui adresser amicalement la parole. D'autres fois je croyais voir en elle mon ennemi, mon mauvais génie, et j'étais tenté de lui jeter de violents reproches.

La *seconda donna* vint ajouter à ce malaise vraiment maladif en me disant tout bas : « Lélio, prends garde à toi, tu vas attraper la fièvre. Il y a là une femme qui te donnera l'*occhiata* (1). »

J'avais cru fermement à l'occhiata pendant la plus longue moitié de ma vie. Je n'y croyais plus, mais l'amour du merveilleux, qu'on ne déloge pas aisément d'une tête italienne, et surtout de celle d'un enfant du peuple, m'avait jeté dans les rêveries les plus exagérées du magnétisme animal. C'était l'époque où ces belles fantaisies étaient en pleine floraison par le monde. Hoffmann écrivait ses contes fantastiques, et le magnétisme était le pivot mystérieux sur lequel tournaient toutes les espérances de l'illuminisme. Soit que cette faiblesse se fût emparée de moi au point de me gouverner, soit qu'elle me surprît dans un moment où j'étais disposé à la maladie, je me sentis saisi de frissons, et je faillis m'évanouir en rentrant en scène. Ce misérable accablement fit enfin place à la colère, et, dans un moment où je m'approchais de l'avant-scène avec la Checchina (cette *seconda donna* qui m'avait signalé le mauvais œil), je lui dis, en lui désignant ma belle ennemie et de manière à n'être pas entendu par le public, ces mots parodiés d'une de nos plus belles tragédies :

Bella e stupida.

L'éclat de la colère monta au front de la signora. Elle fit un mouvement pour réveiller le prince Grimani qui dormait de toute son âme; puis elle s'arrêta tout d'un coup; comme si elle eût changé d'avis, et resta les yeux toujours attachés sur moi, mais avec une expression de vengeance et de menace qui semblait dire : *Tu t'en repentiras.*

Le comte Nasi s'approcha de moi comme je quittais le théâtre après la représentation : « Lélio, me dit-il, vous êtes amoureux de la Grimani. — Suis-je donc ensorcelé? m'écriai-je, et d'où vient que je ne puis me débarrasser de cette apparition? — Et tu ne t'en débarrasseras pas de longtemps, pauvret, me dit la Checchina d'un air demi-naïf, demi-moqueur; cette Grimani, c'est le diable. Attends, ajouta-t-elle en me prenant le bras, je me connais en fièvre, et je gagerais... *Corpo della Madona!* s'écria-t-elle en pâlissant, tu as une fièvre terrible, mon pauvre Lélio.

— On a toujours la fièvre quand on joue et quand on chante de manière à la donner aux autres, dit le comte; venez souper avec moi, Lélio. »

Je refusai cette offre; j'étais malade en effet. Dans la nuit, j'eus une fièvre violente, et le lendemain je ne pus me lever. La Checchina vint s'installer à mon chevet, et ne me quitta pas tout le temps que je fus malade.

La Checchina était une fille de vingt ans, grande, forte, et d'une beauté un peu virile, quoique blanche et blonde. Elle était ma sœur et ma *parente*, c'est-à-dire qu'elle était de Chioggia comme moi. Comme moi, fille d'un pêcheur, elle avait longtemps employé sa force à battre, à coups de rames, les flots de l'Adriatique. Un amour sauvage de l'indépendance lui fit chercher dans la beauté de sa voix le moyen de s'assurer une profession libre et une vie nomade. Elle avait fui la maison paternelle et s'était mise à courir le monde à pied, chantant sur les places publiques. Le hasard me l'avait fait rencontrer à Milan,

(1) Le regard du mauvais œil. C'est une superstition répandue dans toute l'Italie. A Naples, on porte des talismans en corail pour s'en préserver.

dans un hôtel garni où elle chantait devant la table d'hôte. A son accent je l'avais reconnue pour une Chioggiote; je l'avais interrogée, je m'étais rappelé l'avoir vue enfant, mais je m'étais bien gardé de me faire connaître d'elle pour un *parent*, et surtout pour ce Daniele Gemello qui avait quitté le pays un peu brusquement, à la suite d'un duel malheureux. Ce duel avait coûté la vie à un pauvre diable et le repos de bien des nuits à son meurtrier.

Permettez-moi de glisser rapidement sur ce fait, et de ne pas évoquer un souvenir amer durant notre placide veillée. Il me suffira de dire à Zorzi que le duel à coups de couteau était encore en pleine vigueur à Chioggia dans ma jeunesse, et que toute la population servait de témoin. On se battait en plein jour, sur la place publique, et on vengeait une injure par l'épreuve des armes comme aux temps de la chevalerie. Le triste succès des miennes m'exila du pays, car le podestat n'était pas tolérant à cet égard, et les lois poursuivaient avec sévérité les restes de ces vieilles coutumes féroces. Ceci vous expliquera pourquoi j'avais toujours caché l'histoire de mes premières années, et pourquoi je courais le monde sous le nom de Lélio, faisant passer en secret de l'argent à ma famille, lui écrivant avec précaution, et ne lui révélant même pas quels étaient mes moyens d'existence, de crainte qu'en correspondant avec moi, elle ne s'attirât trop ouvertement l'inimitié des familles chioggiotes que la mort de mon agresseur avait plus ou moins aigries.

Mais comme un reste d'accent vénitien trahissait mon origine, je me donnais pour natif de Palestrina, et la Checchina avait pris l'habitude de m'appeler tour à tour son *pays*, son *cousin* et son *compère*.

Grâce à mes soins et à ma recommandation, la Checchina acquit rapidement un très-beau talent, et, à l'époque de ma vie dont je vous fais le récit, elle venait d'être engagée honorablement dans la troupe de San-Carlo.

C'était une étrange et excellente créature que cette Checchina; elle avait singulièrement gagné depuis le moment où je l'avais ramassée pour ainsi dire sur le pavé; mais il lui restait et il lui reste encore une certaine rusticité qu'elle ne perd pas toujours à point sur la scène, et qui fait d'elle la première actrice du monde dans les rôles de Zerlina. Dès lors elle avait corrigé beaucoup de l'ampleur de ses gestes et de la brusquerie de son intonation; mais elle en conservait encore assez pour être bien près du comique dans le pathétique. Cependant, comme elle avait de l'intelligence et de l'âme, elle s'élevait à une hauteur relative, dont le public ne pouvait pas lui savoir tout le gré qu'elle méritait. Les avis étaient partagés sur son compte, et un abbé disait qu'elle frisait le sublime et le bouffon de si près, qu'entre les deux il ne restait plus assez de place pour ses grands bras.

Par malheur, la Checchina avait un travers dont ne sont pas exempts du reste les plus grands artistes. Elle ne se plaisait qu'aux rôles qui lui étaient défavorables, et, méprisant ceux où elle pouvait déployer sa verve, sa franchise et son allégresse pétulante, elle voulait absolument produire de grands effets dans la tragédie. En véritable villageoise, elle était enivrée de la richesse du costume, et s'imaginait réellement être reine quand elle portait le diadème et le manteau. Sa grande taille bien découplée, son allure dégagée et quasi-martiale, faisaient d'elle une magnifique statue lorsqu'elle était immobile. Mais à chaque instant le geste exagéré trahissait la jeune barcarolle; et quand je voulais l'avertir en scène de se modérer, je lui disais tout bas : *Per Dio, non vogar, non siamo qui sull' Adriatico.*

Si la Checchina avait été ma maîtresse, c'est ce qu'il vous importe peu de savoir, je présume; je puis affirmer seulement qu'elle ne l'était point à l'époque dont je vous entretiens, et que je ne devais plus ses soins affectueux qu'à la bonté de son cœur et à la fidélité de sa reconnaissance; elle a toujours été pour moi une amie et une sœur dévouée, et s'exposa hardiment mainte fois à rompre avec ses amants les plus brillants, plutôt que de m'abandonner ou de me négliger, quand ma santé ou mes intérêts réclamaient son zèle ou son concours.

Elle s'installa donc au pied de mon lit, et ne me quitta pas qu'elle ne m'eût guéri. Son assiduité auprès de moi contrariait bien un peu le comte Nasi, qui pourtant était mon ami sincère, et se fiait à ma parole, mais qui m'avouait à moi-même ce qu'il appelait sa misérable faiblesse. Lorsque j'exhortais la Checchina à ménager les susceptibilités involontaires de cet excellent jeune homme : « Laisse donc, me disait-elle, ne vois-tu pas qu'il faut l'habituer à respecter mon indépendance? Crois-tu que, quand je serai sa femme, je consentirai à abandonner mes amis du théâtre et à m'occuper de ce que les gens du monde penseront de moi? N'en crois rien, Lélio; je veux rester libre et n'obéir jamais qu'à la voix de mon cœur. » Elle se persuadait assez gratuitement que le comte était bien déterminé à l'épouser; et à cet égard, elle avait, à un merveilleux degré, le don de se faire illusion sur la force des passions qu'elle inspirait : rien ne pouvait se comparer à sa confiance en face d'une promesse, si ce n'est sa philosophique insouciance et son détachement héroïque en face d'une déception.

Je souffris beaucoup; ma maladie faillit même prendre un caractère grave. Les médecins me trouvaient dans une disposition hypertrophique très-prononcée, et les vives douleurs que je ressentais au cœur, l'affluence du sang vers cet organe, nécessitèrent de nombreuses saignées. Le reste de cette saison fut donc perdu pour moi, et, dès que je fus convalescent,

j'allai prendre du repos et respirer un air doux au pied des Apennins, vers Cafaggiolo, dans une belle villa que le comte possédait à quelques lieues de Florence. Il me promit de venir m'y rejoindre avec la Checchina, aussitôt que les représentations pour lesquelles elle était engagée lui permettraient de quitter Naples.

Quelques jours de cette charmante solitude me remirent assez bien pour qu'il me fût permis d'essayer, tantôt à cheval et tantôt à pied, d'assez longues promenades à travers les gorges étroites et les ravines pittoresques qui forment comme un premier degré aux masses imposantes de l'Apennin. Dans mes rêveries, j'appelais cette région le *proscenium* de la grande montagne, j'aimais à y chercher quelque amphithéâtre de collines ou quelque terrasse naturelle bien disposée pour m'y livrer tout seul et loin des regards à des élans de déclamation lyrique, auxquels répondaient les sonores échos ou le bruit mystérieux des eaux murmurantes fuyant sous les rochers.

Un jour, je me trouvai sans m'en apercevoir vers la route de Florence. Elle traversait, comme un raban éclatant de blancheur, des plaines verdoyantes, doucement ondulées, et semées de beaux jardins, de parcs touffus et d'élégantes villas. En cherchant à m'orienter, je m'arrêtai à la porte d'une de ces belles habitations. Cette porte se trouvait ouverte et laissait voir une allée de vieux arbres entrelacés mystérieusement. Sous cette voûte sombre et voluptueuse se promenait à pas lents une femme d'une taille élancée et d'une démarche si noble, que je m'arrêtai pour la contempler et la suivre des yeux le plus longtemps possible. Comme elle s'éloignait sans paraître disposée à se retourner, il me prit une irrésistible fantaisie de voir ses traits, et j'y succombai sans trop me soucier de faire une inconvenance et de m'attirer une mortification. Que sait-on? me disais-je, on trouve parfois dans notre doux pays des femmes si indulgentes! Et puis je me disais que ma figure était trop connue pour qu'il me fût possible d'être jamais pris pour un voleur. Enfin, je comptais sur cette curiosité qu'on éprouve généralement à voir de près les manières et les traits d'un artiste un peu renommé.

Je m'aventurai donc dans l'allée couverte, et, marchant à grands pas, j'allais atteindre la promeneuse, lorsque je vis venir à sa rencontre un jeune homme mis à la dernière mode et d'une jolie figure fade, qui m'aperçut avant que j'eusse le temps de m'enfoncer sous le taillis. J'étais à trois pas du noble couple. Le jeune homme s'arrêta devant la dame, lui offrit son bras, et lui dit en me regardant d'un air aussi surpris que possible pour un homme parfaitement cravaté :

« Ma chère cousine, quel est donc cet homme qui vous suit? »

La dame se retourna, et à sa vue j'éprouvai une émotion assez vive pour réveiller un instant mon mal. Mon cœur eut un tressaillement nerveux très-aigu en reconnaissant la jeune personne qui me regardait si étrangement de sa loge d'avant-scène, lors de l'invasion de ma maladie, à Naples. Sa figure se colora légèrement, puis pâlit un peu. Mais aucun geste, aucune exclamation ne trahit son étonnement ou son indignation. Elle me toisa de la tête aux pieds avec un calme dédaigneux, et répondit avec un aplomb inconcevable :

« Je ne le connais pas. »

Cette singulière assertion piqua ma curiosité. Il me sembla voir dans cette jeune fille un orgueil si bizarre et une dissimulation si consommée, que je me sentis entraîné tout d'un coup à risquer quelque folle aventure. Nous autres bohémiens, nous ne nous laissons pas beaucoup imposer par les usages du monde et par les lois de la convenance; nous n'avons pas grand'peur d'être repoussés de ces théâtres particuliers où le monde à son tour pose devant nous, et où nous sentons si bien la supériorité de l'artiste, car là personne ne sait nous rendre les vives émotions que nous savons donner. Les salons nous ennuient et nous glacent, en retour de la chaleur et de la vie que nous y portons. J'abordai donc fièrement mes nobles hôtes, fort peu soucieux de la manière dont ils m'accueilleraient, et résolu à m'introduire dans la maison sous le premier prétexte venu.

Je saluai gravement, et me donnai pour un accordeur d'instruments qu'on avait envoyé chercher à Florence d'une maison de campagne dont j'affectai d'estropier le nom.

« Ce n'est point ici. Vous pouvez vous en aller, » me répondit sèchement la signora. Mais en véritable fiancé le cousin vint à mon aide.

« Chère cousine, dit-il, votre piano est tout à fait discord; si monsieur avait le temps d'y passer une heure, nous pourrions faire de la musique ce soir. Je vous en prie! Est-ce que vous n'y consentirez pas? »

La jeune Grimani eut un méchant sourire sur les lèvres en répondant : « C'est comme il vous plaira, mon cousin.

— Veut-elle se divertir de moi ou de lui? pensai-je. Peut-être de tous les deux. » Je m'inclinai légèrement en signe d'assentiment. Alors le cousin, avec une politesse nonchalante, me montra une porte de glaces au bout de l'avenue, qui, s'abaissant en berceau, cachait la façade de la villa.

« Voyez, monsieur, me dit-il, au fond du grand salon de compagnie, vous trouverez un salon d'études. Le forte-piano est là. J'aurai l'honneur de vous revoir quand vous aurez fini. » Et s'adressant à sa cousine : « Voulez-vous, lui dit-il, que nous allions jusqu'à la pièce d'eau? »

Je la vis encore sourire imperceptiblement, mais

avec une joie concentrée, de la mortification que j'éprouvais, tandis qu'elle me laissait aller d'un côté et continuait sa promenade en sens opposé, appuyée sur son gracieux et honorable cousin.

Ce n'est pas une chose bien difficile que d'accorder un piano, et quoique je ne l'eusse jamais essayé, je m'en tirai assez bien; seulement j'y mis beaucoup plus de temps qu'il n'en eût fallu à une main expérimentée, et je voyais, avec un peu d'impatience, le soleil s'abaisser vers la cime des arbres; car je n'avais d'autre prétexte, pour revoir ma singulière héroïne, que de lui faire essayer le piano lorsqu'il serait d'accord. Je me hâtais donc assez maladroitement, lorsqu'au milieu du monotone carillon dont je m'étourdissais, je levai la tête et vis la jeune signora devant moi, à demi tournée vers la cheminée, mais m'observant dans la glace avec une malicieuse attention. Rencontrer son oblique regard et l'éviter fut l'affaire d'une seconde. Je continuai ma besogne avec le plus grand sang-froid, résolu à mon tour d'observer l'ennemi et de le voir venir.

La Grimani (je continuai à lui donner ce nom en moi-même, ne lui en connaissant pas d'autre) feignit d'arranger avec beaucoup de soin des fleurs dans les vases de la cheminée; puis elle dérangea un fauteuil, le remit à la place d'où elle venait de l'ôter, laissa tomber son éventail, le ramassa avec un grand frôlement de robe, ouvrit une fenêtre qu'elle referma aussitôt, et voyant que j'étais décidé à ne m'apercevoir de rien, elle prit le parti de laisser tomber un tabouret sur le bout de son joli pied et de faire une exclamation douloureuse. Je fus assez sot pour laisser brusquement tomber la clef à marteau sur les cordes métalliques qui exhalèrent un gémissement lamentable. La signora frissonna, haussa les épaules, et reprenant tout d'un coup son sang-froid, comme si nous eussions joué une scène de parodie, elle me regarda fixement en disant : « *Cosa, signore?*

— J'ai cru que votre seigneurie me parlait, répondis-je avec la même tranquillité. Et je me remis à l'ouvrage. Elle resta debout au milieu de la chambre, comme pétrifiée d'étonnement devant tant d'audace, ou comme frappée d'une incertitude subite sur mon identité avec le personnage qu'elle avait cru reconnaître. Enfin elle s'impatienta et me demanda presque grossièrement si j'avais bientôt fini. « Oh! mon Dieu, non! signora, lui répondis-je, car voici une corde cassée. » En même temps, je tournai brusquement la clef sur la cheville que je serrais, et je fis sauter la corde. « Il me semble, reprit-elle, que ce piano vous donne beaucoup de peine. — Beaucoup, repris-je, toutes les cordes cassent. » Et j'en fis sauter une seconde. « C'est comme un fait exprès, s'écria-t-elle. — Oui, en vérité, repris-je encore, c'est un fait exprès. » Le cousin entra dans cet instant, et pour le saluer, je fis sauter une troisième corde. C'était une des dernières basses, elle fit une détonation épouvantable. Le cousin, qui ne s'y attendait point, fit un pas en arrière, et la signora partit d'un éclat de rire. Ce rire me parut étrange. Il n'allait ni à sa figure, ni à son maintien; il avait quelque chose d'âpre et de saccadé, qui déconcerta le pauvre cousin, si bien que j'en eus presque pitié. « Je crains bien, dit la signora, lorsque la fin de cette crise nerveuse lui permit de parler, que nous ne puissions pas faire de musique ce soir. Ce pauvre vieux *cembalo* est ensorcelé, toutes les cordes cassent. C'est un fait surnaturel, je vous assure, Hector; il suffit de les regarder pour qu'elles se tordent et se brisent avec un bruit affreux. » Puis elle recommença à rire aux éclats, sans que sa figure en reçût le moindre enjouement. Le cousin se mit à rire par obéissance, et tout à coup interrompu par ces mots de la signora : « Mon Dieu! mon cousin, ne riez donc pas, vous n'en avez pas la moindre envie. »

Le cousin me parut très-habitué à être raillé et tourmenté. Mais il fut blessé sans doute que la chose se passât devant moi, car il dit d'un ton fâché : « Et pourquoi donc, cousine, n'aurais-je pas envie de rire aussi bien que vous? — Parce que je vous dis que cela n'est pas, répondit la signora. Mais, dites-moi donc, Hector, ajouta-t-elle sans se soucier de la bizarrerie de la transition, avez-vous été à San-Carlo cette année? — Non, ma cousine. — En ce cas, vous n'avez pas entendu le fameux Lélio? »

Elle prononça ces derniers mots avec emphase; mais elle n'eut pas l'impudence de me regarder tout de suite après, et j'eus le temps de réprimer le tressaillement que me causa ce coup de pierre au beau milieu du visage.

« Je ne l'ai entendu, ni vu, dit le naïf cousin, mais j'en ai beaucoup ouï parler. C'est un grand artiste, à ce qu'on assure.

— Très-grand, repartit la Grimani, plus grand que vous de toute la tête. Tenez! il est de la taille de monsieur... Le connaissez-vous, monsieur? ajouta-t-elle en se tournant vers moi. — Je le connais beaucoup, signora, répondis-je d'un ton acerbe; c'est un très-beau garçon, et un très-grand comédien, un admirable chanteur, un causeur très-spirituel, un aventurier hardi et facétieux, et de plus un intrépide duelliste, ce qui ne gâte rien. »

La signora regarda son cousin, et me regarda ensuite d'un air insouciant comme pour me dire : Peu m'importe. Puis elle éclata de nouveau d'un rire inextinguible, qui n'avait rien de naturel et qui ne se communiqua ni au cousin, ni à moi. Je me remis à poursuivre la dominante sur le clavier, et le signor Ettore piétina avec impatience, et fit crier ses bottes neuves sur le parquet, comme un homme fort mécontent de la conversation qui s'établissait si cavalièrement entre un ouvrier de mon espèce et sa noble fiancée.

« Ah çà! mon cousin, n'allez pas croire ce que monsieur vous dit de Lélio, reprit brusquement la signora en interrompant son rire convulsif. Quant à la grande beauté du personnage, je n'y saurais contredire, car je ne l'ai pas regardé, et sous le fard, sous les faux cheveux et les fausses moustaches, un acteur peut toujours sembler jeune et beau. Mais quant à être un admirable chanteur et un bon comédien, je le nie. Il chante faux d'abord, et ensuite il joue détestablement. Sa déclamation est emphatique, son geste vulgaire, l'expression de ses traits guindée. Quand il pleure, il grimace; quand il menace, il hurle; quand il est majestueux, il est ennuyeux; et dans ses meilleurs moments, c'est-à-dire lorsqu'il se tient coi et ne dit mot, on peut lui appliquer le refrain de la chanson :

Brutto è, più chè stupido.

Je suis fâchée de n'être pas de l'avis de monsieur, mais je suis de l'avis du public, moi! Ce n'est pas ma faute si Lélio n'a pas eu le moindre succès à San-Carlo, et je ne vous conseille pas, mon cousin, de faire le voyage de Naples pour le voir. »

Ayant reçu cette cinglante leçon, je faillis un instant perdre la tête et chercher querelle au cousin pour punir la signora; mais le digne garçon ne m'en laissa pas le temps. « Voilà bien les femmes! s'écria-t-il, et surtout voilà bien vos inconcevables caprices, ma cousine! Il n'y a pas plus de trois jours, vous me disiez que Lélio était le plus bel acteur et le plus inimitable chanteur de toute l'Italie. Sans doute, vous me direz demain le contraire de ce que vous dites aujourd'hui, sauf à revenir après-demain.... — Demain et après, et tous les jours de ma vie, cher cousin, interrompit précitamment la signora, je dirai que vous êtes un fou, et Lélio un sot.—Brava, signora, reprit le cousin à demi-voix en lui offrant son bras pour sortir du salon, on est un fou quand on vous aime, et un sot quand on vous déplaît. — Avant que vos seigneuries se retirent, dis-je alors sans trahir la moindre emotion, je leur ferai observer que ce piano est en trop mauvais état pour que je puisse le réparer entièrement aujourd'hui. Je suis forcé de me retirer; mais, si vos seigneuries le désirent, je reviendrai demain. — Certainement, monsieur, répondit le cousin avec une courtoisie protectrice et se retournant à demi vers moi, vous nous obligerez si vous revenez demain. » La Grimani, l'arrêtant d'un geste brusque et vigoureux, le força de se retourner tout à fait, resta immobile appuyée sur son bras, et me toisant d'un air de défi : « Monsieur reviendra demain? dit-elle en me voyant fermer le piano et prendre mon chapeau.— Je n'y manquerai certainement pas, » répondis-je en la saluant jusqu'à terre. Elle continua à tenir son cousin immobile à l'entrée de la salle, jusqu'à ce que, forcé de passer devant eux pour me retirer, je les saluai de nouveau en regardant cette fois ma Bradamante avec une assurance digne de la lutte qui s'engageait. Une étincelle de courage jaillit de son regard. J'y lus clairement que mon audace ne lui déplaisait pas, et que la lice ne me serait pas fermée.

Aussi je fus à mon poste le lendemain avant midi, et je trouvai l'héroïne au sien, assise au piano et frappant les touches muettes ou grinçantes avec une impassibilité admirable, comme si elle eût voulu me prouver par cette diabolique symphonie la haine et le mépris qu'elle avait pour la musique.

J'entrai avec calme et la saluai avec autant de respectueuse indifférence que si j'eusse été en effet l'accordeur de piano. Je posai trivialement mon chapeau sur une chaise, j'ôtai péniblement mes gants, imitant la gaucherie d'un homme qui n'est pas habitué à en porter. Je tirai de ma poche une boîte de sapin remplie de bobines de laiton, et je commençai à en dérouler la longueur d'une corde, le tout avec gravité et simplicité. La signora allait toujours battant d'une manière impitoyable le malheureux piano qui ne rendait plus que des sons à faire fuir les barbares les plus endurcis. Je vis alors qu'elle se divertissait à le fausser et à le briser de plus en plus, afin de me donner de la besogne, et je trouvai dans cette espièglerie plus de coquetterie que de méchanceté, car elle paraissait assez disposée à me tenir compagnie. Alors je lui dis du plus grand sérieux : « Votre seigneurie trouve-t-elle que le piano commence à être d'accord? — J'en trouve l'harmonie satisfaisante, répondit-elle en se pinçant la lèvre pour ne pas rire, et les sons qu'il rend sont extrêmement agréables. — C'est un bel instrument, repris-je. — Et en très-bon état, ajouta-t-elle. — Votre seigneurie a un très-beau talent sur le piano. — Comme vous voyez. — Voilà une valse charmante et très-bien exécutée. — N'est-ce pas? comment ne jouerait-on pas bien sur un instrument aussi bien accordé? Vous aimez la musique, monsieur? — Peu, signora, mais celle que vous faites me va à l'âme. — En ce cas, je vais continuer. » Et elle écorcha avec un sourire féroce un des airs de *bravura* qu'elle m'avait entendu chanter avec le plus de succès au théâtre.

« Monsieur votre cousin se porte bien? lui dis-je, lorsqu'elle eut fini. — Il est à la chasse. — Votre seigneurie aime le gibier? — Je l'aime démesurément. Et vous, monsieur? — Je l'aime sincèrement et profondément. — Lequel aimez-vous mieux, du gibier ou de la musique. — J'aime la musique à table, mais, dans ce moment-ci, j'aimerais mieux le gibier. »

Elle se leva et sonna. A l'instant même un laquais parut comme s'il eût été une pièce de mécanique obéissant au ressort de la sonnette. « Apportez ici le pâté de gibier que j'ai vu ce matin dans l'office, dit la signora, et deux minutes après, le domestique reparut

avec un pâté colossal qu'à un signe de sa maîtresse il posa majestueusement sur le piano. Un grand plateau, couvert de vaisselle et de tout l'attirail nécessaire à la réfection des êtres civilisés, vint se placer comme par enchantement à l'autre bout de l'instrument, et la signora, d'une main forte et légère, brisa le rempart de croûte appétissante et fit une large brèche à la forteresse.

« Voilà une conquête à laquelle nos seigneurs les Français n'auront point de part, » dit-elle en s'emparant d'une perdrix qu'elle mit sur une petite assiette du Japon, et qu'elle alla dévorer à l'autre bout de la chambre accroupie sur un coussin de velours à glands d'or.

Je la regardais avec étonnement, ne sachant pas trop si elle était folle ou si elle voulait me mystifier. « Vous ne mangez pas? me dit-elle sans se déranger. — Votre seigneurie ne me l'a pas commandé, répondis-je. — Oh! ne vous gênez pas, » dit-elle en continuant à manger à belles dents.

Ce pâté avait une si bonne mine et un si bon fumet, que j'écoutai les conseils philosophiques de la raison positive. J'attirai une autre perdrix dans une autre assiette du Japon, que je posai sur le clavier du piano, et que je me mis à dévorer de mon côté avec autant de zèle que la signora.

« Si ce château n'est pas celui de la belle au bois dormant, pensais-je, et que cette maligne fée n'en soit pas le seul être animé, il est évident que nous allons voir arriver un oncle, un père, ou une tante, ou une gouvernante, ou quelque chose qui soit censé, aux yeux des bonnes gens, servir de chaperon à cette tête indomptée. En cas d'une apparition de ce genre, je voudrais bien savoir jusqu'à quel point cette bizarre manière de déjeuner sur un piano, en tête à tête avec la demoiselle de la maison, sera trouvée séante. Peu m'importe après tout; il faut bien voir où me mèneront ces extravagances; et, s'il y a là-dessous une haine de femme, j'aurai mon tour, dussé-je l'attendre dix ans! »

En même temps, je regardais par-dessus le pupitre du piano ma belle hôtesse, qui mangeait d'une manière surnaturelle, et qui ne semblait nullement possédée de cette sotte manie qu'ont les demoiselles de ne manger qu'en secret, et de pincer les lèvres à table d'un air sentimental, comme si elles étaient d'une nature supérieure à la nôtre. Lord Byron n'avait pas encore mis à la mode le manque d'appétit chez le beau sexe. De sorte que ma fantasque signora s'en donnait à cœur joie, et qu'au bout de peu d'instants elle revint auprès de moi, pour tirer du pâté ébréché un filet de lièvre et une aile de faisan. Elle me regarda sans rire, et me dit d'un ton sentencieux : « Ce vent d'est donne faim. — Il me paraît que votre seigneurie est douée d'un bon estomac, lui dis-je. — Si on n'avait pas un bon estomac à quinze ans, répondit-elle, il faudrait y renoncer. — Quinze ans! m'écriai-je en la regardant avec intention et en laissant tomber ma fourchette. — Quinze ans et deux mois, répondit-elle en retournant à son coussin avec son assiette de nouveau remplie; ma mère n'en a pas encore trente-deux, et elle s'est remariée l'an dernier. N'est-ce pas singulier, dites-moi, une mère qui se marie avant sa fille? Il est vrai que si ma petite mère chérie eût voulu attendre mon mariage, elle eût attendu longtemps. Qui donc voudra épouser une personne, belle à la vérité, mais *stupide* au delà de tout ce qu'on peut imaginer. »

Il y avait tant de gaieté et de bonhomie dans l'air sérieux dont elle me plaisantait; c'était un si joli *loustig* que cette grande fille aux yeux noirs et aux longues boucles de cheveux tombant sur un cou d'albâtre; elle était assise sur un coussin avec une naïveté si gracieuse et en même temps si chaste, que toute ma défiance et tous mes mauvais desseins m'abandonnèrent. J'avais résolu de vider le flacon de vin afin d'endormir tout scrupule. Je repoussai le flacon, et abandonnant mon assiette, appuyant mon coude sur le piano, je me mis à la considérer de nouveau et sous un nouvel aspect. Ce chiffre de quinze ans avait bouleversé toutes mes idées. J'ai toujours attaché beaucoup d'importance quand j'ai voulu juger une personne, et surtout une personne du sexe féminin, à m'enquérir de son âge de la manière la plus authentique possible. L'habileté croît si rapidement chez le sexe, que six mois de plus ou de moins font souvent que la candeur est fourberie ou la fourberie candeur. Jusque-là je m'étais imaginé que la Grimani avait au moins vingt ans, car elle était si grande, si forte, si brune, et douée, dans son regard, dans son maintien, dans ses moindres mouvements, d'une telle assurance, que tout le monde faisait le même anachronisme que moi à son premier abord. Mais, en la regardant mieux, je reconnus mon erreur. Ses épaules étaient larges et puissantes, mais sa poitrine n'était pas encore développée. S'il y avait de la femme dans toute son attitude, il y avait certains airs et certaines expressions de visage qui révélaient l'enfant. Ne fût-ce que ce robuste appétit, cette enfance totale de coquetterie, et l'inconvenance audacieuse du tête-à-tête qu'elle s'était réservé avec moi, il devint manifeste à mes yeux que je n'avais point affaire, comme je l'avais cru d'abord, à une femme orgueilleuse et rusée, mais à une pensionnaire espiègle, et je repoussai avec horreur la pensée d'abuser de son imprudence.

Je restais plongé dans cet examen, oubliant de répondre à la provocation significative que je venais de recevoir. Elle me regarda fixement, et cette fois je ne songeai pas à éviter son regard, mais à l'analyser. Elle avait les plus beaux yeux du monde, à fleur de tête, et très-ouverts; leur direction était toujours nette, brusque et saisissant d'emblée l'objet de l'at-

tention. Ce regard, très-rare chez une femme, était absolu, et non effronté. C'était la revélation et l'action d'une âme courageuse, fière et franche. Il interrogeait toutes choses avec autorité, et semblait dire : Ne me cachez rien, car moi, je n'ai rien à cacher à personne.

Lorsqu'elle vit que je bravais son attention, elle fut alarmée, mais non intimidée, et, se levant tout d'un coup, elle provoqua l'explication que je voulais lui demander. « Signor Lélio, me dit-elle, si vous avez fini de déjeuner, vous allez me dire ce que vous êtes venu faire ici.

— Je vais vous obéir, signora, répondis-je en allant ramasser son assiette et son verre, qu'elle avait posés sur le parquet, et en les reportant sur le piano; seulement, je prie votre seigneurie de me dire si l'accordeur de piano doit, pour vous répondre, s'asseoir devant le clavier, ou si le comédien Lélio doit se tenir debout, le chapeau à la main, et prêt à se retirer après avoir eu l'honneur de vous parler.

—M. Lélio voudra bien s'asseoir sur ce fauteuil,» dit-elle en me désignant un siége placé à droite de la cheminée, et moi sur celui-ci, ajouta-t-elle en s'asseyant du côté gauche, en face de moi, à six pieds environ de distance.

« Signora, lui dis-je en m'asseyant, il faut, pour vous obéir, que je reprenne les choses d'un peu haut. Il y a environ deux mois, je jouais *Roméo et Juliette* à San-Carlo. Il y avait dans une loge d'avant-scène...

— Je puis aider votre mémoire, reprit la Grimani. Il y avait dans une loge d'avant-scène, à droite du théâtre, une jeune personne qui vous parut belle; mais, en la regardant de plus près, vous trouvâtes que son visage était si dépourvu d'expression, que vous vîntes à vous écrier,... en parlant à une de ces dames du théâtre, et assez haut pour que la jeune personne l'entendît...

— Au nom du ciel! signora, interrompis-je, ne répétez pas les paroles échappées à mon délire, et sachez que je suis sujet à des irritations nerveuses qui me rendent presque fou. Dans cette disposition, tout me porte ombrage, tout me fait souffrir...

— Je ne vous demande pas pourquoi il vous plut de dire votre avis d'une façon si nette sur le compte de la demoiselle de l'avant-scène; je vous prie seulement de me raconter le reste de l'histoire.

— Je suis obligé, pour être véridique et conséquent, d'insister sur le prologue. En proie à un premier accès de fièvre, début d'une maladie grave dont je suis à peine rétabli, je m'imaginai lire un profond dédain et une froide ironie sur le visage incomparablement beau de la demoiselle de l'avant-scène. J'en fus impatienté, puis troublé, puis bouleversé au point que je perdis la tête, et que je me laissai aller à un mouvement brutal pour faire cesser le charme funeste qui enchaînait toutes mes facultés, et me paralysait au moment le plus énergique et le plus important de mon rôle. Il faut que votre seigneurie me pardonne une folie; je crois au magnétisme, surtout les jours où je suis malade, et où mon cerveau est faible comme mes jambes; je m'imaginais que la demoiselle de l'avant-scène avait sur moi une influence pernicieuse; et, durant la cruelle maladie qui s'empara de moi le lendemain de ma faute, je vous avouerai qu'elle m'apparut souvent dans mon délire, mais toujours altière, toujours menaçante, et me promettant que je payerais cher le blasphème qui m'était échappé. Telle est, signora, la première partie de mon histoire. »

Je préparais mon bouclier pour recevoir une bordée d'épigrammes en manière de commentaires, sur ce récit bizarre et, quoique vrai, très-invraisemblable, il faut l'avouer. Mais la jeune Grimani, me regardant avec une douceur que je ne soupçonnais pas pouvoir s'allier avec le caractère de sa beauté, me dit, en se penchant un peu sur le bras de son fauteuil : « En effet, seigneur Lélio, votre visage atteste de vives souffrances; et s'il faut tout vous avouer, lorsque je vous ai reconnu hier, je me suis dit que je vous avais bien mal regardé sur la scène, car vous me paraissiez alors plus jeune de dix ans, et aujourd'hui je ne vous trouve pas plus âgé que vous ne m'aviez semblé au théâtre; seulement je vous trouve l'air malade, et je suis bien affligée d'avoir été un sujet d'irritation pour vous... »

Je rapprochai involontairement mon fauteuil, mais aussitôt mon interlocutrice reprit sur son ton railleur et fantasque :

« Passons à la seconde partie de votre histoire, M. Lélio, me dit-elle en jouant de l'éventail, et veuillez m'apprendre comment, au lieu de la fuir, vous êtes venu jusqu'ici relancer cette personne dont la vue vous est si odieuse et si funeste ?

— C'est ici que l'auteur s'embarrasse, répondis-je en reculant mon fauteuil, qui roulait très-aisément au moindre mouvement de la conversation. Dirai-je que le hasard seul m'a conduit ici ? Si je le dis, votre seigneurie le croira-t-elle? Et si je dis que ce n'est pas le hasard, votre seigneurie le souffrira-t-elle?

— Il m'importe assez peu, dit-elle, que ce soit le hasard ou l'attraction magnétique, comme vous diriez peut-être, qui vous amène dans ce pays; je désire seulement savoir quel est le hasard qui vous a fait devenir accordeur de piano.

— Le hasard de l'inspiration, signora; le premier prétexte m'était bon pour m'introduire ici.

— Mais pourquoi vous introduire ici ?

— Je répondrai sincèrement, si votre seigneurie daigne me dire auparavant quel est le hasard qui l'a déterminée à m'y laisser pénétrer, bien qu'elle m'eût reconnu au premier coup d'œil?

— Le hasard de la fantaisie, seigneur Lélio. Je

m'ennuyais en tête à tête avec mon cousin, ou avec une vieille tante dévote, que je connais à peine; et tandis que l'un est à la chasse et l'autre à l'église, j'ai pensé que je pourrais égayer par une folie la maussade solitude où on me laisse languir. »

Mon fauteuil se rapprocha de lui-même, et j'hésitai à prendre la main de la signora. Elle me paraissait effrontée en cet instant. Il y a des jeunes filles qui naissent femmes, et qui sont corrompues avant d'avoir perdu leur innocence. Celle-ci est bien un enfant, pensai-je, mais un enfant ennuyé de l'être, et je serais un grand sot de ne pas répondre à des agaceries faites avec tant de sang-froid et de hardiesse. Ma foi, tant pis pour le cousin! Pourquoi aime-t-il la chasse plus que sa cousine?

Mais la signora ne fit aucune attention à l'agitation qui s'emparait de moi, et elle ajouta: « Maintenant, la farce est jouée; nous avons mangé le gibier de mon cousin, et j'ai parlé avec un acteur. Voilà ma tante et mon prétendu mystifiés. La semaine dernière, mon cousin était furieux, parce que, selon lui, je faisais votre éloge avec trop d'enthousiasme. Maintenant, quand il me parlera de vous, et quand ma tante dira que les acteurs sont tous excommuniés en France, je baisserai les yeux d'un petit air modeste et béat, et je rirai en moi-même de penser que je connais le seigneur Lélio, et que j'ai déjeuné avec lui, ici même, sans que personne s'en doute; mais maintenant il vous reste, M. Lélio, à me dire pourquoi vous avez voulu vous introduire ici à l'aide d'un faux rôle.

— Pardon, signora... vous avez dit un mot qui me frappe beaucoup... Vous avez fait la semaine dernière mon éloge avec *enthousiasme?*

— Oh! c'était uniquement pour faire enrager mon cousin. Je ne suis point enthousiaste de ma nature. »

Lorsqu'elle me raillait, je reprenais goût à l'aventure et j'étais prêt à m'enhardir. « Puisque vous êtes si sincère envers moi, répondis-je, je ne le serai pas moins envers votre seigneurie. Je me suis introduit ici avec l'intention de réparer mon crime et de demander humblement pardon à la beauté divine que j'ai blasphémée. »

En même temps je me laissai glisser de mon fauteuil, et je me trouvai aux genoux de la Grimani bien près de m'emparer de ses belles mains. Elle ne parut pas s'en émouvoir beaucoup; seulement je vis que, pour dissimuler un peu d'embarras, elle feignait d'examiner attentivement les mandarins chinois dont les robes d'or et de pourpre chatoyaient sur son éventail. « Oh! mon Dieu! monsieur, me dit-elle sans me regarder, vous êtes bien bon de croire que vous ayez à me demander pardon. D'abord, si j'ai l'air stupide, vous n'êtes pas du tout coupable de vous en être aperçu; en second lieu, si je ne l'ai pas, il m'est absolument indifférent que vous vous le persuadiez.

— Je jure par tous les dieux, et par Apollon en particulier, que je n'ai parlé ainsi que par colère, par folie, par un autre sentiment peut-être, qui alors ne faisait que de naître et troublait déjà mon esprit. Je voyais que vous me trouviez détestable, et que vous n'aviez pour moi aucune indulgence; pouvais-je me résigner à perdre le seul suffrage qu'il m'eût été doux et glorieux de conquérir? Enfin, signora, je suis ici, j'ai découvert votre demeure, et, sachant à peine votre nom, je vous ai cherchée, poursuivie, atteinte, malgré la distance et les obstacles; me voici à vos pieds. Pensez-vous que j'aurais surmonté de telles difficultés si je n'avais été tourmenté de remords, non à cause de vous qui dédaignez avec raison l'effet de vos charmes sur un pauvre histrion comme moi, mais à cause de Dieu dont j'ai outragé et dont j'ai méconnu le plus bel œuvre. »

Je me hasardai en parlant ainsi à prendre une de ses mains, mais elle se leva brusquement, en disant: « Levez-vous, monsieur, levez-vous, voici mon cousin qui revient de la chasse. »

En effet, à peine avais-je eu le temps de courir au piano et de l'ouvrir, que le signor Ettore Grimani, en costume de chasse et le fusil à la main, entra et vint déposer aux pieds de sa cousine son carnier plein de gibier.

« Oh! ne vous approchez pas tant de moi, lui dit la signora, vous êtes horriblement crotté, et toutes ces bêtes ensanglantées me dégoûtent. Ah! Hector, je vous en prie, allez-vous-en, et emmenez tous ces grands vilains chiens qui sentent la vase et qui salissent le parquet. »

Force fut au cousin de se contenter de cet élan de reconnaissance et d'aller se parfumer à loisir dans sa chambre. Mais à peine était-il sorti de l'appartement, qu'une sorte de duègne entra, et annonça à la signora que sa tante venait de rentrer et la priait de se rendre auprès d'elle.

« J'y vais, répondit la Grimani; et vous, monsieur, dit-elle en se retournant vers moi, puisque cette touche est recassée, veuillez l'emporter et la recoller solidement. Il faudra la rapporter demain et achever de replacer les cordes qui manquent. N'est-ce pas, monsieur? On peut compter sur votre parole? Vous serez exact?

— Oui, signora, vous pouvez y compter, répondis-je; et je me retirai, emportant la touche d'ivoire qui n'était pas cassée. »

Je fus exact au rendez-vous. Mais ne pensez point, mes chers amis, que je fusse amoureux de cette petite personne; c'est tout au plus si elle me plaisait. Elle était extrêmement belle; mais je voyais sa beauté par les yeux du corps, je ne la sentais pas par ceux de l'âme; si par instants je me prenais à aimer cette pétulance enfantine, bientôt après je retombais dans mes doutes et me disais qu'elle pouvait bien m'avoir

menti, elle qui mentait à son cousin et à sa gouvernante avec tant d'aplomb; qu'elle avait peut-être bien une vingtaine d'années, comme je l'avais cru d'abord, et que peut-être aussi elle avait déjà fait plusieurs escapades pour lesquelles on la tenait séquestrée dans ce triste château, sans autre société que celle d'une vieille dévote destinée à la gourmander, et d'un excellent cousin prédestiné à endosser innocemment ses erreurs passées, présentes et futures.

Je la trouvai au salon avec ce cher cousin et trois ou quatre grands chiens de chasse, qui faillirent me dévorer. La signora, éminemment capricieuse, faisait ce jour-là à ces nobles animaux un accueil tout différent de la veille, et quoiqu'ils ne fussent guère moins crottés et moins insupportables, elle les laissait complaisamment s'étendre tour à tour ou pêle-mêle sur un vaste sofa en velours rouge à crépines d'or. De temps en temps elle s'asseyait au milieu de cette meute pour caresser les uns, pour taquiner amicalement les autres.

Il me sembla bientôt que ce retour d'amitié vers les chiens était une coquetterie tendre envers son cousin, car le blond signor Ettore en paraissait très-flatté; et je ne sais lequel il aimait le mieux, de sa cousine ou de ses chiens.

Elle était d'une vivacité étourdissante, et son humeur me semblait montée à un tel diapason, elle m'envoyait dans la glace des œillades si acérées, que j'aspirais à voir le cousin s'éloigner. Il s'éloigna en effet bientôt. La signora lui donna une commission. Il se fit un peu prier, puis il obéit à un regard impérieux, à un : *Vous ne voulez pas y aller?* proféré d'un ton qu'il paraissait tout à fait incapable de braver.

A peine fut-il sorti, qu'abandonnant la tablature, je me levai en cherchant dans les yeux de la signora si je devais m'approcher d'elle, ou attendre qu'elle s'approchât de moi. Elle était aussi debout et semblait vouloir deviner dans mon regard ce à quoi j'allais me décider. Mais elle m'encourageait si peu, et ses lèvres semblaient entr'ouvertes pour me donner une telle leçon (si je venais par malheur à manquer d'esprit dans cette périlleuse rencontre), que je me sentis un peu troublé intérieurement. Je ne sais comment cet échange de regards à la fois provocateurs et méfiants, ce bouillonnement de tout notre être qui nous retenait l'un et l'autre dans l'immobilité, cette alternative d'audace et de crainte qui me paralysait au moment peut-être décisif de mon aventure, tout, jusqu'à la robe de velours noir de la Grimani, et le brillant soleil qui, pénétrant en rayons d'or au travers des sombres rideaux de soie de l'appartement, venait s'éteindre à nos pieds dans un clair obscur fantastique, l'heure, l'atmosphère brûlante, et le battement comprimé de mon cœur; tout me rappela vivement une scène de ma jeunesse assez analogue : la signora Bianca Aldini dans l'ombre de sa gondole, enchaînant d'un regard magnétique un de mes pieds posé sur la barque et sur le rivage du Lido. Je ressentais le même trouble, la même agitation intérieure, le même désir; prêts à faire place à la même colère. Serait-ce donc, pensai-je, que je désirai autrefois la Bianca par amour-propre, ou que je désire aujourd'hui la Grimani par amour?

Il n'y avait pas moyen de m'élancer, en chantant d'un air dégagé, dans la campagne, comme jadis j'avais bondi sur la grève du Lido, pour me venger d'une innocente coquetterie. Je n'avais pas d'autre parti à prendre que de me rasseoir, et je n'avais d'autre vengeance à exercer que de recommencer sur le piano la quinte majeure : *A-mi-la-e-si-mi*.

Il faut convenir que cette façon d'exhaler mon dépit ne pouvait pas être bien triomphante. Un imperceptible sourire voltigea au coin de la lèvre de la signora lorsque je pliai les genoux pour me rasseoir, et il me sembla lire ces mots charmants écrits sur sa physionomie : Lélio, vous êtes un enfant. Mais lorsque je me redressai brusquement, prêt à faire rouler le piano au fond de la chambre pour voler à ses pieds, je lus clairement dans sa noire prunelle ces mots terribles : Monsieur, vous êtes un fou!

La signora Aldini, pensai-je, avait vingt-deux ans, j'en avais quinze ou seize; la signora Grimani en a quinze ou seize, et j'en ai plus de vingt-deux. Que j'aie été dominé par la Bianca, c'est tout simple; mais que je sois joué par celle-ci, ce n'est pas dans l'ordre. Donc il faut du sang-froid. Je me rassis avec calme, en disant :

« Pardon, signora, si je regarde l'heure à la pendule, je ne puis rester longtemps, et ce piano me paraît en assez bon état pour que je retourne à mes affaires.

— En bon état! répondit-elle avec un mouvement d'humeur bien marqué. Vous l'avez mis en si bon état que je crains de n'en jouer de ma vie. Mais j'en suis bien fâchée, vous avez entrepris de l'accorder : il faut, seigneur Lélio, que vous en veniez à votre honneur.

— Signora, repris-je, je ne tiens pas plus à accorder ce piano que vous ne tenez à en jouer. Si j'ai obéi à votre commandement en revenant ici, c'est afin de ne pas vous compromettre en cessant brusquement cette feinte. Mais votre seigneurie doit comprendre que la plaisanterie ne peut pas durer éternellement, que le troisième jour cela commence à n'être plus divertissant pour elle, et que le quatrième cela serait un peu monotone pour moi-même. Je ne suis ni assez riche, ni assez illustre pour avoir du temps à perdre. Votre seigneurie voudra bien per-

mettre que je me retire dans quelques minutes, et que ce soir un véritable accordeur vienne achever ma besogne, en alléguant que son confrère est malade et l'a envoyé à sa place. Je puis, sans livrer notre petit secret et sans me faire connaître, trouver un remplaçant qui me saura gré d'une bonne pratique de plus. »

La signora ne répondit pas un mot, mais elle devint pâle comme la mort, et de nouveau je me sentis vaincu. Le cousin rentra. Je ne pus réprimer un mouvement d'impatience. La signora s'en aperçut, et de nouveau elle triompha, et de nouveau, voyant bien que je ne voulais pas m'en aller, elle se fit un jeu de mes secrètes agitations.

Elle redevint vermeille et sémillante. Elle fit à son cousin mille agaceries qui tenaient un milieu si juste entre la tendresse et l'ironie, que ni lui, ni moi, ne sûmes bientôt à quoi nous en tenir. Puis tout d'un coup, lui tournant le dos et s'approchant de moi, elle me pria, à voix basse et d'un air mystérieux, de tenir le piano à un quart de ton au-dessous du diapason, parce qu'elle avait une voix de contralto. Qui voulait-elle mystifier du cousin ou de moi, en me disant ce grand secret d'un air si important? Je faillis aller donner une poignée de main à Hector, tant notre figure me parut également sotte, et notre position ridicule. Mais je vis que le bon jeune homme y attachait plus d'importance que moi, et il me regarda de travers d'un air si sournois et si profond, que j'eus de la peine à m'empêcher de rire. Je répondis tout bas à la Grimani et d'un air encore plus confidentiel : « Signora, j'ai prévenu vos désirs, et le piano est juste au ton de l'orchestre de San-Carlo, qu'on baissa la saison dernière à cause de mon rhume. »

La signora prit alors le bras de son cousin d'un air théâtral, et l'emmena dans le jardin avec précipitation. Comme ils restèrent à se promener devant la façade, et que je voyais leurs ombres passer et repasser sur le rideau, je me mis derrière ce rideau, et j'écoutai leur conversation.

« C'est précisément ce que je voulais vous dire, cher cousin, disait la signora. Cet homme a une figure bizarre, effrayante; il ne se doute pas de ce que c'est qu'un piano, et jamais il ne viendra à bout de l'accorder. Vous verrez! c'est un chevalier d'industrie, n'en doutez pas. Ayons toujours l'œil sur lui, et tenez votre montre dans votre main quand il passera près de vous. Je vous jure que, pendant que je me penchais, sans me douter de rien, vers le piano, pour lui dire de le baisser, il a avancé la main pour voler ma chaîne d'or.

— Eh! vous raillez, ma cousine! Il est impossible qu'un filou ait tant d'audace. Ce n'est pas du tout là ce que je veux vous dire, et vous feignez de ne pas me comprendre.

— Je feins, Hector? Vous m'accusez de feindre? Moi, feindre! En vérité, dites-moi si vous valez la peine que je me donnerais pour inventer un mensonge?

— Cette dureté est fort inutile, ma cousine. Il paraît que je vaux du moins la peine que vous cherchiez l'occasion de m'adresser des paroles mortifiantes.

— Mais, pour Dieu, de quoi parlez-vous, mon cousin? et pourquoi dites-vous que cet homme...?

— Je dis que cet homme n'est point un accordeur de pianos, qu'il n'accorde pas votre piano, qu'il n'a jamais accordé aucun piano. Je dis qu'il ne vous quitte pas de l'œil, qu'il épie tous vos mouvements, qu'il aspire toutes vos paroles. Je dis que c'est un homme qui vous aura vue quelque part, à Naples ou à Florence, au théâtre ou à la promenade, et qui est tombé amoureux de vous.

— Et qui s'est introduit ici *sous un déguisement*, pour me voir et pour me séduire peut-être! l'infâme! le scélérat! » En prononçant ces paroles d'un ton emphatique, la signora se renversa sur un banc en riant aux éclats. Comme je vis le cousin s'approcher de la porte du salon d'un air presque furieux, je retournai à mon poste, et m'armant du marteau d'accordage, je résolus de l'en assommer s'il essayait de m'outrager; car j'avais déjà pressenti l'homme qui s'arrange de manière à ne pas se battre, et qui appelle ses valets quand on le brave à portée de l'antichambre. Il tombera roide mort avant de tirer le cordon de cette sonnette, pensai-je en serrant le marteau dans ma main et en jetant un rapide regard autour de moi. Mais mon aventure ne garda pas longtemps cette tournure dramatique.

Je revis la signora au bras de son cousin, se promenant sur la terrasse, et de temps en temps s'arrêtant devant la porte de glaces entr'ouverte, pour me regarder, elle, d'un air railleur, lui, d'un air embarrassé. Je ne savais plus ce qui se passait entre eux, et la colère me montait de plus en plus à la gorge.

Une jolie soubrette se trouva tout d'un coup en tiers sur la terrasse. La signora lui parlait d'un ton animé, tantôt riant, tantôt prenant un air absolu. La soubrette semblait hésiter; le cousin semblait supplier sa cousine de ne pas faire d'extravagance. Enfin la soubrette vint à moi d'un air confus, et me dit en rougissant jusqu'à la racine des cheveux : « Monsieur, la signora m'ordonne de vous dire, en propres termes, que vous êtes un insolent, et que vous feriez bien mieux d'accorder le piano que de la regarder comme vous faites. Pardon, monsieur... Je crois bien que c'est une plaisanterie. — Et je le prends ainsi, répondis-je; mais répondez à la signora que je lui présente mon profond respect, et que je la prie de ne pas me croire assez insolent pour la regarder. Je n'y pensais pas le moins du monde; et, s'il faut vous

dire la vérité, à vous, ma belle enfant, c'est vous que je voyais au milieu de la prairie, et qui m'occupiez tellement que je ne songeais plus à continuer ma besogne.

— Moi! monsieur, dit la soubrette en rougissant encore plus, et en inclinant sa jolie tête sur son sein avec embarras. Comment pourrais-je occuper monsieur?

—Parce que vous êtes plus jolie cent fois que votre maîtresse, » lui dis-je en passant un bras autour d'elle et en lui donnant un baiser avant qu'elle eût le temps de se douter de ma fantaisie.

C'était une belle villageoise, une sœur de lait de la signora. Elle était brune aussi, grande et svelte, mais timide dans sa démarche, et aussi naïve, aussi douce dans son maintien que sa jeune maîtresse était résolue et rusée. Elle tomba dans un tel trouble en se voyant ainsi embrassée par surprise, devant la signora qui s'était approchée presque au seuil du salon, entraînant son imbécile cousin, qu'elle s'enfuit en cachant son visage dans son tablier bleu brodé d'argent. La signora, qui ne s'attendait pas davantage à me voir prendre si philosophiquement ses impertinences, recula d'un pas, et le cousin, qui n'avait rien vu, répéta plusieurs fois de suite : « Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce que c'est? » La pauvre fillette continua de fuir sans vouloir répondre, et la signora éclata d'un rire forcé dont je feignis de ne pas m'apercevoir.

Au bout de peu d'instants, je la vis reparaître seule. Je la vis venir vers moi avec une expression de visage qui voulait être sévère, et qui était émue et troublée. « Il est heureux pour vous et pour moi, monsieur, dit-elle d'une voix un peu altérée, que mon cousin soit crédule et simple, car sachez qu'il est jaloux et querelleur.

— En vérité, mademoiselle? répondis-je gravement.

— Ne raillez pas, monsieur, reprit-elle avec dépit. On peut être aisé à tromper quand on aime, mais on est brave quand on s'appelle Grimani.

— Je n'en doute point, mademoiselle, continuai-je sur le même ton.

— Je vous prie donc, monsieur, reprit-elle encore avec une véhémence involontaire, de ne plus vous montrer ici, car toutes ces plaisanteries pourraient mal finir.

— C'est comme il vous plaira, mademoiselle, répondis-je, toujours imperturbable.

— Il me paraît cependant, monsieur, qu'elles vous divertissent beaucoup, car vous ne paraissez pas disposé à les terminer.

— Si je m'en amuse, signora, c'est par obéissance, comme on s'amuse en Italie sous le règne du grand Napoléon. Je voulais me retirer il y a une heure, et c'est vous qui ne l'avez pas voulu.

— Je ne l'ai pas voulu? Osez-vous dire que je ne l'ai pas voulu?

— Je voulais dire, signora, que vous n'y avez pas songé, car j'attendais que vous me donnassiez un prétexte pour me retirer d'une manière tant soit peu vraisemblable au beau milieu de ma besogne, et il m'était impossible, quant à moi, de l'imaginer. Cela serait si peu naturel dans l'état où est le piano, et j'ai une si ferme volonté de ne rien faire qui vous compromette, que je reviendrai demain...

— Vous ne le ferez pas...

— J'en demande bien pardon à votre seigneurie, je reviendrai.

— Et pourquoi donc, monsieur? et de quel droit?

— Je reviendrai pour satisfaire la curiosité du seigneur Hector, qui est fort intrigué de savoir qui je suis, et j'y reviendrai du droit que vous m'avez donné de faire face à l'homme avec qui vous avez voulu rire de moi.

— Est-ce une menace, seigneur Lélio? dit-elle en cachant sa frayeur sous le manteau de son orgueil.

— Non, signora. Un homme qui ne veut pas reculer devant un autre homme n'est pas un homme qui menace.

— Mais mon cousin ne vous a rien dit, monsieur; c'est contre son gré que je vous ai fait ces plaisanteries.

— Mais il est jaloux et querelleur... De plus, il est brave. Moi, je ne suis pas jaloux, signora, je n'en ai ni le droit ni la fantaisie. Mais je suis querelleur aussi, et peut-être que, moi aussi, bien que je ne m'appelle pas Grimani, je suis brave; qu'en savez-vous?

— Oh! je n'en doute pas, Lélio! » s'écria-t-elle avec un accent qui me fit frémir de la tête aux pieds, tant il était différent de ce que j'entendais depuis trois jours.

Je la regardai avec surprise; elle baissa les yeux d'un air à la fois modeste et fier. Je fus désarmé encore une fois. « Signora, repris-je, je ferai ce que vous voudrez, rien que ce que vous voudrez, comme vous le voudrez. »

Elle hésita un instant. « Vous ne pouvez pas revenir comme accordeur de pianos, dit-elle, vous me compromettriez, car mon cousin va certainement dire à ma tante qu'il vous soupçonne d'être un chercheur d'aventures galantes, et si ma tante le sait, elle le dira à ma mère. Or, M. Lélio, sachez que je ne me soucie que d'une personne au monde, c'est de ma mère; que je ne crains qu'une chose au monde, c'est le déplaisir de ma mère. Elle m'a pourtant bien mal élevée, vous le voyez, elle m'a horriblement gâtée... mais elle est si bonne, si douce, si tendre, si triste... Elle m'aime tant... si vous saviez!... » Une grosse larme roula sur la noire paupière de la signora ; elle essaya quelques instants de la retenir, mais elle vint tomber sur sa main. Ému, pénétré et terrassé enfin par le terrible dieu avec lequel on ne joue pas en vain, je

portai mes lèvres sur cette belle main, et je dévorai cette belle larme, poison subtil qui mit le feu dans mon sein. J'entendis revenir le cousin, et me levant précipitamment : « Adieu, signora, lui dis-je, je vous obéirai aveuglément, je le jure sur mon honneur : si monsieur votre cousin m'offense, je me laisserai insulter; je serai lâche plutôt que de vous faire verser une seconde larme... » Et, la saluant jusqu'à terre, je me retirai. Le cousin ne me parut pas si belliqueux qu'elle me l'avait dépeint, car il me salua le premier, lorsque je passai devant lui. Je me retirai lentement, pénétré de tristesse, car j'aimais, et je devais ne pas revenir. En devenant sincère, mon amour devenait généreux. Je me retournai plusieurs fois pour essayer de voir la robe de velours de la signora; mais elle avait disparu. Au moment où je franchissais la grille du parc, je l'aperçus dans une petite allée qui longeait la muraille intérieurement. Elle avait couru pour se trouver là en même temps que moi, et elle s'efforçait de prendre une démarche lente et rêveuse pour me faire croire que le hasard amenait cette rencontre; mais elle était tout essoufflée, et ses beaux bandeaux de cheveux noirs s'étaient dérangés le long des branches qu'elle avait rapidement écartées pour venir à travers le taillis. Je voulus m'approcher d'elle, elle me fit un signe comme pour m'indiquer qu'on la suivait. J'essayai de franchir la grille; je ne pouvais pas m'y décider. Elle me fit alors un signe d'adieu accompagné d'un regard et d'un sourire ineffables. En cet instant elle fut belle comme je ne l'avais point encore vue. Je mis une main sur mon cœur, l'autre sur mon front, et je m'enfuis, heureux, et amoureux déjà comme un fou. Les branches avaient frémi à quelques pas derrière la signora; mais, là comme ailleurs, le cousin n'arrivait pas à temps : j'avais disparu.

Je trouvai chez moi une lettre de la Checchina. « Je me suis mise en route dimanche pour aller te rejoindre, me disait-elle, et me reposer sous les doux ombrages de Cafaggiolo des fatigues du théâtre. J'ai versé à San-Giovanni; j'en suis quitte pour quelques contusions, mais ma voiture est brisée. Les maladroits ouvriers de ce village me demandent trois jours pour la réparer. Prends ta calèche, et viens me chercher, si tu ne veux que je périsse d'ennui dans cette auberge de muletiers, etc. » Je partis une heure après, et à la pointe du jour j'arrivai à San-Giovanni. « Comment se fait-il que tu sois seule? » lui dis-je en essayant de me débarrasser de ses grands bras et de ses fraternelles accolades, insupportables pour moi depuis ma maladie, à cause des parfums dont elle faisait un usage immodéré, soit qu'elle crût ainsi imiter les grandes dames, soit qu'elle aimât de passion tout ce qui flatte les sens. « Je me suis brouillée avec Nasi, me dit-elle; je l'ai planté là, et je ne veux plus entendre parler de lui! — Ce n'est pas très-sérieux, repris-je, puisque pour le fuir tu vas t'installer chez lui. — C'est très-sérieux, au contraire, car je lui ai défendu de me suivre. — Et c'est pour lui en ôter les moyens, apparemment, que tu prends sa voiture pour te sauver, et que tu la brises en chemin? — C'est sa faute; il fallait bien presser les postillons; pourquoi a-t-il la mauvaise habitude de courir après moi? J'aurais voulu me tuer en versant, et qu'il arrivât pour me voir expirer, et pour apprendre ce que c'est que de contrarier une femme comme moi. — C'est-à-dire une folle; mais tu n'auras pas le plaisir de mourir pour te venger, puisque d'une part tu ne t'es pas fait de mal, et que de l'autre il n'a pas couru après toi. — Oh! il aura passé ici cette nuit sans se douter que j'y suis, et tu l'auras croisé en venant. Nous allons le trouver à Cafaggiolo. — Il est assez insensé pour cela. — Si j'en étais sûre, je voudrais rester ici huit jours cachée, afin de l'inquiéter, et de lui faire croire que je suis partie pour la France, comme je l'en ai menacé. — À ton plaisir, ma belle; je te salue et te laisse ma voiture. Quant à moi, j'ai peu de goût pour ce pays et pour cette auberge. — Si tu n'étais pas un sot, tu me vengerais, Lélio! — Merci! je ne suis pas offensé; tu ne l'es pas davantage peut-être? — Oh! je le suis mortellement, Lélio! — Il aura refusé de te donner pour vingt-cinq mille francs de gants blancs, et il aura voulu t'en donner cinquante mille de diamants; quelque chose comme cela, sans doute? — Non non, Lélio, il a voulu se marier! — Pourvu que ce ne soit pas avec toi, c'est une envie très-pardonnable. — Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il s'était imaginé me faire consentir à son mariage, et conserver mes bonnes grâces. Après une pareille insulte, crois-tu qu'il ait eu l'audace de venir m'offrir un million, à condition que je le laisserais se marier, et que je lui resterais fidèle! — Un million! diable! Voilà bien le quarantième million que je te vois refuser, ma pauvre Checchina. Il y aurait de quoi entretenir une famille royale avec les millions que tu as méprisés! — Tu plaisantes toujours, Lélio. Un jour viendra où tu verras que, si j'avais voulu, j'aurais pu être reine tout comme une autre. Les sœurs de Napoléon sont-elles donc plus belles que moi? ont-elles plus de talent, plus d'esprit, plus d'énergie? Ah! que je m'entendrais bien à tenir un royaume! — A peu près comme à tenir des livres en partie double dans un comptoir de commerce. Allons! tu as mis ta robe de chambre à l'envers, et tu essuies les pleurs de tes beaux yeux avec un de tes bas de soie. Fais trêve pour quelques instants à ces rêves d'ambition : habille-toi, et partons. »

Tout en regagnant la villa de Cafaggiolo, et en laissant ma compagne de voyage donner un libre cours à ses déclamations héroïques, à ses divagations et à ses hâbleries, j'arrivai, non sans peine, à savoir que le bon Nasi avait été fasciné dans un bal par une belle personne, et l'avait demandée en mariage; qu'il était

venu signifier sa résolution à la Checchina; que celle-ci, ayant pris le parti de s'évanouir et d'avoir des convulsions, il avait été tellement épouvanté par la violence de son désespoir, qu'il l'avait suppliée d'accepter un terme moyen, et de rester sa maîtresse, malgré le mariage. Alors la Checchina, le voyant faiblir, avait fort orgueilleusement refusé de partager le cœur et la bourse de son amant. Elle avait demandé des chevaux de poste, et signé ou feint de signer un engagement avec l'Opéra de Paris. Le débonnaire Nasi n'avait pu supporter l'idée de perdre une femme qu'il n'était pas sûr de ne plus adorer, pour une femme que peut-être il n'adorait pas encore. Il avait demandé pardon à la cantatrice : il avait retiré sa demande, et cessé ses démarches de mariage auprès de l'illustre beauté dont la Checchina ignorait le nom. Checchina s'était laissé attendrir; mais elle avait appris indirectement, le lendemain de ce grand sacrifice, que Nasi n'avait pas eu grand mérite à le faire, puisqu'il venait, entre la scène de fureur et la scène de raccommodement, d'être débouté de sa demande de mariage, et dédaigné pour un heureux rival. La Checchina, outrée, était partie, laissant au comte une lettre foudroyante, dans laquelle elle lui déclarait qu'elle ne le reverrait jamais; et prenant la route de France, car tout chemin mène à Paris aussi bien qu'à Rome, elle courait attendre à Cafaggiolo que son amant la poursuivît, et vint mettre son corps en travers du chemin pour l'empêcher de pousser plus avant une vengeance dont elle commençait à s'ennuyer un peu.

Tout cela n'était pas, dans le cerveau de la Checchina, à l'état de calcul étroit et d'intrigue cupide. Elle aimait l'opulence, il est vrai, et ne pouvait s'en passer; mais elle avait tant de foi en sa destinée et tant d'audace dans le caractère, qu'elle risquait à chaque instant la fortune du jour pour celle du lendemain. Elle passait le Rubicon tous les matins, certaine de trouver sur l'autre rive un empire plus florissant que celui qu'elle abandonnait. Il n'y avait donc, dans ces féminines roueries, rien de vil, parce qu'il n'y avait rien de craintif. Elle ne jouait pas la douleur; elle ne faisait ni fausses promesses, ni feintes prières. Elle avait, dans ces moments de contrariété, de très-véritables attaques de nerfs. Pourquoi ses amants étaient-ils assez crédules pour prendre l'impétuosité de sa colère pour l'effet d'une douleur profonde combattue par l'orgueil? N'est-ce pas notre faute à tous quand nous sommes dupes de notre propre vanité?

D'ailleurs, quand même, pour conserver son empire, la Checchina aurait un peu joué la tragédie dans son boudoir, elle avait son excuse dans la grande sincérité de sa conduite. Je n'ai jamais rencontré de femme plus franche, plus fidèle aux amants qui lui étaient fidèles, plus téméraire dans ses aveux lorsqu'elle était vengée, plus incapable de ressaisir sa domination au prix d'un mensonge. Il est vrai qu'elle n'aimait pas assez pour cela, et que nul homme ne lui semblait valoir la peine de se contraindre et de s'humilier à ses propres yeux par une dissimulation prolongée. J'ai souvent pensé que nous étions bien fous, nous autres, d'exiger tant de franchise, quand nous apprécions si peu le mérite de la fidélité. J'ai souvent éprouvé par moi-même qu'il faut plus de passion pour soutenir un mensonge qu'il ne faut de courage pour dire la vérité. Il est si facile d'être sincère avec ce qu'on n'aime pas! Il est si agréable de l'être avec ce qu'on n'aime plus!

Cette simple réflexion vous expliquera pourquoi il me fut impossible d'aimer longtemps la Checchina, et comment il me fut impossible aussi de ne pas l'estimer toujours, en dépit de ses frasques insolentes et de son ambition démesurée. Je compris vite que c'était une détestable amante et une excellente amie; et puis, il y avait une sorte de poésie dans cette énergie d'aventurière, dans ce détachement des richesses, inspiré par l'amour même des richesses; dans cette fatuité inconcevable, couronnée toujours d'un succès plus inconcevable encore. Elle se comparait sans cesse aux sœurs de Napoléon pour se préférer à elles, et à Napoléon pour s'égaler à lui. Cela était plaisant et par trop ridicule. Dans sa sphère, elle avait autant d'audace et de bonheur que le grand conquérant. Elle n'eut jamais pour amants que des hommes jeunes, riches, beaux et honnêtes; et je ne crois pas qu'un seul se soit jamais plaint d'elle après l'avoir quittée ou perdue, car au fond elle était grande et noble. Elle savait toujours racheter mille puérilités et mille malices par un acte décisif de force et de bonté. Enfin, pour tout dire, elle était brave au moral et au physique, et les gens de ce tempérament valent toujours quelque chose, où qu'ils soient et quoi qu'ils fassent.

« Ma pauvre enfant, lui disais-je chemin faisant, tu vas être bien attrapée si Nasi te prend au mot et te laisse partir pour la France. — Il n'y a pas de danger, disait-elle en souriant, oubliant qu'elle venait de me dire que pour rien au monde elle ne se laisserait fléchir par ses soumissions. — Mais enfin, supposons que cela arrive, que feras-tu? Tu n'as rien au monde, et tu n'as pas coutume de garder les dons des amants que tu quittes. C'est pour cela que je t'estime un peu, malgré tous tes crimes. Voyons, dis-moi, que vas-tu devenir? — J'aurai du chagrin, me répondit-elle; oui, vraiment, Lélio, j'aurai des regrets! car Nasi est un digne homme, un excellent cœur. Je parie que je pleurerai pendant... je ne sais pas combien de temps! Mais enfin on a une destinée, ou on n'en a pas. Si Dieu veut que j'aille en France, c'est apparemment parce que je n'ai plus rien d'heureux à rencontrer en Italie. Si je me sépare de ce bon et tendre amant, c'est sans doute que là-bas un homme plus

dévoué et plus courageux m'attend pour m'épouser, et pour prouver au monde que l'amour est au-dessus de tous les préjugés; n'en doute pas, Lélio, je serai princesse, reine peut-être. Une vieille sorcière de Malamocco me l'a prédit dans mon horoscope lorsque je n'avais que quatre ans, et je l'ai toujours cru; preuve que cela doit être! — Preuve concluante, repris-je, argument sans réplique! Reine de Barataria, je te salue!»

— Qu'est-ce que c'est que la Barataria? Est-ce que c'est le nouvel opéra de Cimarosa?

— Non, c'est le nom de l'étoile qui préside à ta destinée.»

Nous arrivâmes à Cafaggiolo et n'y trouvâmes point Nasi. « Ton étoile pâlit, la fortune t'abandonne, dis-je à la Chioggiote. » Elle se mordit la lèvre et reprit aussitôt avec un sourire: « Avant le lever du soleil il y a toujours des brouillards sur les lagunes. Dans tous les cas, il faut prendre des forces, afin d'être préparé aux coups de la destinée. » En parlant ainsi, elle se mit à table, avala presque une daube truffée, après quoi elle dormit douze heures sans désemparer, passa trois heures à sa toilette et petilla d'esprit et d'absurdités jusqu'au soir. Nasi n'arriva point.

Pour moi, au milieu de la gaieté et de l'animation que cette bonne fille avait apportée dans ma solitude, j'étais préoccupé du souvenir de mon aventure à la villa Grimani, et tourmenté du désir de revoir ma belle patricienne. Mais quel moyen? Je me creusais vainement l'esprit pour en trouver un qui ne la compromît pas. En la quittant, je m'étais juré de ne faire aucune imprudence. En repassant dans ma mémoire le souvenir de ces derniers instants où elle m'avait semblé si naïve et si touchante, je sentais que je ne pouvais plus agir légèrement envers elle, sans perdre ma propre estime. Je n'osais pas prendre des informations sur son entourage, encore moins sur son intérieur; je n'avais voulu voir personne dans les environs, et maintenant j'en étais presque fâché, car j'eusse pu apprendre par hasard ce que je n'osais demander directement. Le domestique qui me servait était un Napolitain arrivé avec moi et comme moi pour la première fois dans le pays. Le jardinier était idiot et sourd. Une vieille femme de charge, qui tenait la maison depuis l'enfance de Nasi, eût pu m'instruire peut-être; mais je n'osais l'interroger, elle était curieuse et bavarde. Elle s'inquiétait beaucoup de savoir où j'allais, et pendant les trois jours que je ne lui avais pas rapporté de gibier, ni rendu compte de mes promenades, elle était si intriguée, que je tremblais qu'elle ne vînt à découvrir mon roman. Un nom seul eût pu la mettre sur la voie. Je me gardai donc bien de le prononcer. Je ne voulais pas aller à Florence, j'y étais trop connu; je m'y serais à peine montré que j'eusse été inondé de visites. Or, dans la disposition maladive et misanthropique qui m'avait fait chercher la retraite de Cafaggiolo, j'avais caché mon nom et mon état tant aux gens des environs qu'aux serviteurs de la maison même. Je devais garder plus que jamais mon incognito, car je présumais que le comte allait arriver, et que ses velléités de mariage pourraient bien lui faire désirer d'ensevelir dans le mystère la présence de la Checchina dans sa maison.

Deux jours s'écoulèrent ainsi sans que Nasi revînt, lui qui eût pu m'éclairer, et sans que j'osasse faire un pas dehors. La Checchina fut prise de vives douleurs et d'un gros rhume par suite des mésaventures de son voyage. Peut-être, ne sachant quelle figure faire vis-à-vis de moi, ne voulant pas avoir l'air d'attendre son infidèle après avoir juré qu'elle ne l'attendrait pas, n'était-elle pas fâchée d'avoir un prétexte pour rester à Cafaggiolo.

Un matin, ne pouvant y tenir, car cette signorina de quinze ans me trottait par la tête avec ses petites mains blanches et ses grands yeux noirs, je pris mon carnier, j'appelai mon chien, et je partis pour la chasse, n'oubliant que mon fusil. Je rôdai vainement autour de la villa Grimani; je n'aperçus pas un être vivant, je n'entendis pas un bruit humain. Toutes les grilles du parc étaient fermées, et je remarquai que dans la grande allée, d'où l'on apercevait le bas de la façade, on avait abattu de gros arbres, dont le branchage touffu interceptait complétement la vue. Était-ce à dessein qu'on avait dressé ces barricades? Était-ce une vengeance du cousin? Était-ce une précaution de la tante? Était-ce une malice de mon héroïne elle-même? « Si je le croyais! » me disais-je. Mais je ne le croyais pas. J'aimais bien mieux supposer qu'elle gémissait de mon absence et de sa captivité, et je faisais pour sa délivrance mille projets plus ridicules les uns que les autres.

En rentrant à Cafaggiolo, je trouvai dans la chambre de la Checchina une belle villageoise, que je reconnus aussitôt pour la sœur de lait de la Grimani. « Voilà, me dit la Checchina qui l'avait fait asseoir sans façon sur le pied de son lit, une belle enfant qui ne veut parler qu'à toi, Lélio. Je l'ai prise sous ma protection, parce que la vieille Cattina voulait la renvoyer insolemment. Moi, j'ai bien vu à son air modeste que c'est une honnête fille, et je ne lui ai pas fait de questions indiscrètes. N'est-ce pas, ma pauvre brunette? Allons, ne soyez pas honteuse, et passez dans le salon avec M. Lélio. Je ne suis pas curieuse, allez; j'ai autre chose à faire qu'à tourmenter mes amis.

— Venez, ma chère enfant, dis-je à la soubrette, et ne craignez rien; vous n'avez affaire ici qu'à d'honnêtes gens. »

La pauvre fille restait debout, éperdue, et triste à faire pitié. Bien qu'elle eût eu le courage de cacher jusque-là le motif de sa visite, elle tirait de sa poche,

et montrait à demi, dans son trouble, un billet qu'elle y renfonçait de nouveau, partagée entre le soin de son honneur et celui de l'honneur de sa maîtresse. « Oh! mon Dieu! dit-elle enfin d'une voix tremblante, si madame allait croire que je viens ici dans de mauvaises intentions!...—Moi! je ne crois rien du tout, ma pauvrette, s'écria la bonne Checchina en ouvrant un livre et en lisant au travers d'un lorgnon, bien qu'elle eût une vue excellente, car elle croyait qu'il était de bon air d'avoir les yeux faibles. — C'est que madame a l'air si bon, et m'a reçue avec tant de confiance, reprit la jeune fille. —Votre air inspire cette confiance à tout le monde, repartit la cantatrice, et si je suis bonne avec vous, c'est que vous le méritez. Allez, allez, je ne suis pas indiscrète, contez vos affaires à M. Lélio, cela ne me fâchera pas le moins du monde. Allons, Lélio, emmène-la donc! Pauvre petite! elle se croit perdue. Va, mon enfant, les comédiens sont d'aussi braves gens que les autres, sois-en sûre. »

La jeune fille fit une profonde révérence, et me suivit dans le salon. Son cœur battait à briser le lacet de son corsage de velours vert, et ses joues étaient écarlates comme sa jupe. Elle se hâta de tirer la lettre de sa poche, et, en me la remettant, elle recula de trois pas, tant elle craignait que je ne fusse aussi insolent avec elle que la première fois. Je la rassurai par le calme de mon maintien, et lui demandai si elle avait quelque chose de plus à me dire. « Il faut que j'attende la réponse, me dit-elle d'un air d'angoisse. — Eh bien! lui dis-je, allez l'attendre dans l'appartement de madame. Et je la conduisis auprès de la Checchina. « Cette brave fille, lui dis-je, veut entrer au service d'une dame de Florence que je connais particulièrement, et elle vient me demander une lettre de recommandation. Pendant que je vais l'écrire, voulez-vous permettre qu'elle reste près de vous? — Oui, oui, certes! » dit la Checchina en lui faisant signe de s'asseoir, et en lui souriant d'un air de protection amicale. Cette douceur et cette simplicité de manière envers les gens de son ancienne condition étaient au nombre des belles qualités de la Chioggiote. En même temps qu'elle minaudait les allures de la grande dame, elle conservait la bonté brusque et naïve de la batelière. Ses manières, souvent ridicules, étaient toujours bienveillantes; et si elle aimait à trôner dans un lit de satin garni de dentelles devant cette pauvre villageoise, elle n'en avait pas moins dans le cœur et sur les lèvres de tendres encouragements pour son humilité.

La lettre de la signora était conçue en ces termes :

« Trois jours sans revenir! ou vous n'avez guère d'esprit, ou vous n'avez guère d'envie de me revoir. Est-ce donc à moi de trouver le moyen de continuer nos amicales relations? Si vous ne l'avez pas cherché, vous êtes un sot; si vous ne l'avez pas trouvé, vous êtes ce que vous m'accusez d'être. La preuve que je ne suis *ne superba, ne stupida*, c'est que je vous donne un rendez-vous. Demain matin dimanche, je serai à la messe de huit heures à Florence à *Santa-Maria del Sasso*. Ma tante est malade; Lila, ma sœur de lait, doit seule m'accompagner. Si le domestique et le cocher vous remarquent ou vous interrogent, donnez-leur de l'argent, ce sont des coquins. Adieu, à demain. »

Répondre, promettre, jurer, remercier, et remettre à la belle Lila le plus ampoulé des billets d'amour, ce fut l'affaire de peu d'instants. Mais quand je voulus glisser une pièce d'or dans la main de la messagère, j'en fus empêché par un regard plein de tristesse et de dignité. Elle avait cédé par dévouement à la fantaisie de sa maîtresse; mais il était évident que sa conscience lui reprochait cet acte de faiblesse, et que lui en offrir le payement, c'eût été la châtier et l'humilier cruellement. Je me reprochais beaucoup, en cet instant, le baiser que j'avais osé lui dérober pour railler sa maîtresse, et j'essayai de réparer ma faute, en la reconduisant jusqu'au bout du jardin avec autant de respect et de courtoisie que j'en eusse témoigné à une grande dame.

Je fus très-agité tout le reste du jour. La Checchina s'aperçut de ma préoccupation. « Voyons, Lélio, me dit-elle à la fin du souper que nous prenions tête à tête sur une jolie petite terrasse ombragée de pampres et de jasmins; je vois que tu es tourmenté; pourquoi ne m'ouvres-tu pas ton cœur? Ai-je jamais trahi un secret? Ne suis-je pas digne de ta confiance? Ai-je mérité qu'elle me fût retirée? — Non, ma bonne Checchina, lui répondis-je, je rends justice à ta discrétion (et il est certain que la Checchina eût gardé, comme Portia, les confidences de Brutus); mais, ajoutai-je, si tous mes secrets t'appartiennent, il en est d'autres... — Je sais ce que tu vas me dire, dit-elle avec vivacité. Il en est d'autres qui ne sont pas à toi seul et dont tu n'as pas le droit de disposer; mais si, malgré toi, je le devine, dois-tu pousser le scrupule jusqu'à nier inutilement ce que je sais aussi bien que toi? Allons, ami, j'ai fort bien compris la visite de cette belle fille; j'ai vu sa main dans sa poche, et, avant qu'elle m'eût dit bonjour, je savais qu'elle apportait une lettre. A l'air timide et chagrin de cette pauvre Iris (la Checchina aimait beaucoup les comparaisons mythologiques depuis qu'elle épelait l'*Aminta di Tasso* et l'*Adone del Guarini*), j'ai bien compris qu'il y avait là une véritable histoire de roman, une grande dame craignant le monde ou une petite fille risquant son établissement futur avec quelque honnête bourgeois. Ce qu'il y a de certain, c'est que tu as fait une de ces conquêtes dont vous autres hommes êtes si fiers, parce qu'elles passent pour difficiles et demandent beaucoup

de cachotteries. Tu vois que j'ai deviné? » Je répondis par un sourire. « Je ne t'en demande pas davantage, reprit-elle; je sais que tu ne dois trahir ni le nom, ni la demeure, ni la condition de la personne; d'ailleurs cela ne m'intéresse pas. Mais je puis te demander si tu es enchanté ou désespéré, et tu dois me dire si je puis te servir à quelque chose. — Si j'ai besoin de toi, je te le dirai, répondis-je; et quant à te faire savoir si je suis enchanté ou désespéré, je puis t'assurer que je ne suis encore ni l'un ni l'autre.

— Eh bien! eh bien! prends garde à l'un comme à l'autre, car dans les deux cas, il n'y aurait pas lieu à de si grandes émotions,

— Et qu'en sais-tu?

— Mon cher Lélio, reprit-elle d'un ton sentencieux, supposons que tu sois enchanté. Qu'est-ce qu'une femme facile de plus ou de moins dans la vie d'un homme de théâtre? Le théâtre, où les femmes sont si belles, si étincelantes d'esprit! Vas-tu donc t'enivrer d'une bonne fortune du grand monde? Vanité! vanité! Les femmes du monde sont aussi inférieures à nous sous tous les rapports, que la vanité est inférieure à la gloire.

— Voilà qui est modeste, et je t'en félicite, répondis-je; mais ne pourrait-on pas retourner l'aphorisme, et dire que c'est la vanité, et non l'amour, qui attire les hommes du monde aux pieds des femmes de théâtre!

— Oh! quelle différence! s'écria la Checchina. Une belle et grande actrice est un être privilégié de la nature et relevé par le prestige de l'art; livrée aux regards des hommes dans tout l'éclat de sa beauté, de son talent et de sa célébrité, n'est-il pas naturel qu'elle excite l'admiration et qu'elle allume les désirs? Pourquoi donc, vous autres, qui avez la plupart d'entre nous avant les grands seigneurs; vous, qui nous épousez quand nous avons l'humeur sédentaire, et qui prélevez vos droits sur nous quand nous avons l'âme ardente : vous, qui laissez jouer à d'autres le rôle d'amants magnifiques, et qui toujours êtes l'amant préféré, ou tout au moins l'ami du cœur, pourquoi tourneriez-vous vos pensées vers ces patriciennes qui vous sourient du bout des lèvres et vous applaudissent du bout des doigts? Ah! Lélio! Lélio! je crains qu'ici ton bon sens ne soit fourvoyé dans quelque sotte aventure. À ta place, plutôt que d'être flatté des œillades de quelque marquise sur le retour, je ferais attention à une belle choriste, à la Torquata, ou à la Gargani, par exemple... Eh oui! eh oui! s'écria-t-elle en s'animant à mesure que je souriais; ces filles-là sont plus hardies en apparence, et je soutiens qu'elles sont moins corrompues en réalité que tes Cidalises de salon. Tu ne serais pas forcé de jouer auprès d'elles une longue comédie de sentiment, ou de livrer une misérable guerre de bel esprit... Mais voilà comme vous êtes! l'écusson d'un carrosse, la livrée d'un laquais, c'en est assez pour embellir à vos yeux le premier laideron titré qui laisse tomber sur vous un regard de protection...

— Ma chère amie, repris-je, tout cela est fort sensé; mais il ne manque à ton raisonnement que d'être appuyé sur un fait vrai. Pour mon honneur, tu aurais bien pu, je pense, supposer que la laideur et la vieillesse ne sont pas de rigueur chez une patricienne éprise d'un artiste. Il s'en est trouvé de jeunes et belles qui ont eu des yeux, et puisque tu me forces à te dire des choses ridicules dans un langage ridicule, pour te fermer la bouche, apprends que l'objet de *ma flamme* a quinze ans, et qu'elle est belle comme la *déesse Cypris*, dont tu apprends par cœur les prouesses en bouts rimés.

— Lélio, s'écria la Checchina en éclatant de rire, tu es le fat le plus insupportable que j'aie jamais rencontré.

— Si je suis fat, belle princesse, m'écriai-je, il y a un peu de votre faute, à ce qu'on prétend.

— Eh bien! dit-elle, si tu ne mens pas, si ta maîtresse est digne par sa beauté des folies que tu vas faire pour elle, prends bien garde à une chose, c'est qu'avant huit jours tu seras désespéré.

— Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui, signora Checchina, pour me dire des choses si désobligeantes?

— Lélio, ne rions plus, dit-elle en posant sa main sur la mienne avec amitié. Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Tu es sérieusement amoureux, et tu vas souffrir...

— Allons, allons! Checca, sur tes vieux jours tu te retireras à Malamocco, et tu diras la bonne ou la mauvaise aventure aux bateliers des lagunes; en attendant laisse-moi, belle sorcière, affronter la mienne sans lâches pressentiments.

— Non, non! Je ne me tairai pas que je n'aie tiré ton horoscope. S'il s'agissait d'une femme faite pour toi, je ne voudrais pas t'inquiéter; mais une noble! une femme du monde, marquise ou bourgeoise, il n'importe, je leur en veux! Quand je vois cet imbécile de Nasi me négliger pour une créature qui ne me va pas, je parie, au genou, je me dis que tous les hommes sont vains et sots. Ainsi je te prédis que tu ne seras point aimé, parce qu'une femme du monde ne peut pas aimer un comédien; et si par hasard tu es aimé, tu n'en seras que plus misérable, car tu seras humilié.

— Humilié! Checchina, qu'est-ce que vous dites donc là?

— À quoi connaît-on l'amour, Lélio? au plaisir qu'on donne ou à celui qu'on éprouve?...

— Pardon! à l'un et à l'autre! Où veux-tu en venir?

— N'en est-il pas du dévouement comme du plaisir? Ne faut-il pas qu'il soit réciproque?

— Sans doute; après?

— Quel dévouement espères-tu rencontrer chez ta maîtresse? quelques nuits de plaisir! Tu sembles embarrassé de répondre?

— Je le suis, en effet, je t'ai dit qu'elle avait quinze ans, et je suis un honnête homme.

— Espères-tu l'épouser?

— Épouser, moi! une fille riche et de grande maison! Dieu m'en préserve! Ah çà, tu crois donc que je suis dévoré comme toi de la matrimoniomanie!

— Mais je suppose, moi, que tu aies envie de l'épouser, tu crois qu'elle y consentira, tu en es sûr.

— Mais je te répète que pour rien au monde je ne veux épouser personne.

— Si c'est parce que tu serais mal venu à en avoir la prétention, ton rôle est triste, mon bon Lélio!

— Corpo di Bacco, tu m'ennuies, Checchina!

— C'est bien mon intention, cher ami de mon âme. Or donc, tu ne songes point à épouser, parce que ce serait une impertinente fantaisie de ta part, et que tu es un homme d'esprit. Tu ne songes point à séduire, parce que ce serait un crime, et que tu es un homme de cœur. Dis-moi, est-ce que ce sera bien amusant, ton roman?

— Mais, créature épaisse et positive que tu es, tu n'entends rien au sentiment. Si je veux faire une pastorale, qui m'en empêchera?

— Une pastorale, c'est joli en musique. En amour, ce doit être bien fade.

— Mais ce n'est ni criminel ni humiliant.

— Et pourquoi es-tu si agité? Pourquoi es-tu triste, Lélio?

— Tu rêves, Checchina, je suis tranquille et joyeux comme de coutume. Laissons toutes ces paroles; je ne te recommande pas le secret sur le peu que je t'ai dit, j'ai confiance en toi. Pour te rassurer sur ma situation d'esprit, sache seulement une chose : je suis plus fier de ma profession de comédien, que jamais gentilhomme ne le fut de son marquisat. Il n'est au pouvoir de personne de m'en faire rougir. Je ne nie pas les nombreuses supériorités des femmes du théâtre sur les femmes du monde. Il n'y a pas plus de pudeur, de désintéressement, de chasteté et de fidélité chez les grandes dames que partout ailleurs, je le sais encore. Mais la jeunesse et la beauté sont partout des idoles qui nous font plier le genou; et quant au préjugé, c'est déjà beaucoup pour une femme élevée sous des lois tyranniques, d'avoir en secret un pauvre regard et un pauvre battement de cœur pour un homme que ses préjugés mêmes lui défendent de considérer comme un être de son espèce. Ce pauvre regard, ce pauvre *palpito*, ce serait bien peu pour le vaste désir d'une grande passion; mais je te l'ai dit, *cousine*, je n'en suis pas là.

— Et qui te dit que tu n'y viendras pas?

— Alors il sera temps de me prêcher.

— Il sera trop tard, tu souffriras!

— Ah! Cassandra! laisse-moi vivre! »

Le lendemain à sept heures du matin, j'errais lentement dans l'ombre des piliers de Santa-Maria. Ce rendez-vous était bien la plus grande imprudence que pût commettre ma jeune signora, car ma figure était aussi connue de la plupart des habitants de Florence que la grande route aux pieds de leurs chevaux. Je pris donc les plus minutieuses précautions pour entrer dans la ville à la lueur incertaine de l'aube, et je me tins caché sous les chapelles, la figure plongée dans mon manteau, me glissant en silence et n'éveillant, par le moindre frôlement, les fidèles en prières parmi lesquels je cherchais à découvrir la dame de mes pensées. Je n'attendis pas longtemps; la belle Lila m'apparut au détour d'un pilier; elle me montra du regard un confessionnal vide dont la niche mystérieuse pouvait abriter deux personnes. Il y avait, dans le beau regard prompt et intelligent de cette jeune fille, quelque chose de triste qui m'alla au cœur; je m'agenouillai dans le confessional, et, peu d'instants après, une ombre noire glissa près de moi et vint s'agenouiller à mes côtés. Lila se courba sur une chaise entre nous et les regards du public, qui, heureusement, était absorbé en cet instant par le commencement de la messe, et se prosternait bruyamment au son de la clochette de l'*Introït*.

La signora était enveloppée d'un grand voile noir, et ses mains le retinrent croisé sur son visage pendant quelques instants. Elle ne me parlait point, elle courbait sa belle tête, comme si elle fût venue à l'église pour prier; mais, malgré tous ses efforts pour me paraître calme, je vis que son sein était oppressé, et qu'au milieu de son audace elle était frappée d'épouvante. Je n'osais la rassurer par des paroles tendres, car je la savais prompte à la repartie ironique, et je ne prévoyais pas quel ton elle prendrait avec moi en cette circonstance délicate. Je comprenais seulement que plus elle s'exposait avec moi, plus je devais me montrer respectueux et soumis. Avec un caractère comme le sien, l'impudence eût été promptement repoussée par le mépris. Enfin je vis qu'il fallait le premier rompre le silence, et je la remerciai assez gauchement de la faveur de cette entrevue. Ma timidité sembla lui rendre le courage. Elle souleva doucement le coin de son voile, appuya son bras avec plus d'aisance sur le bois du confessionnal, et me dit d'un ton demi-railleur, demi-attendri :

« De quoi me remerciez-vous, s'il vous plaît?

— D'avoir compté sur ma soumission, madame, répondis-je; de n'avoir pas douté de l'empressement avec lequel je viendrais recevoir vos ordres.

— Ainsi, reprit-elle en raillant tout à fait, votre présence ici est un acte de pure soumission?

— Je n'oserais pas me permettre de rien penser sur ma situation présente, sinon que je suis votre

esclave, et qu'ayant une volonté souveraine à me manifester, vous m'avez commandé de venir m'agenouiller ici.

—Vous êtes un homme parfaitement élevé, » répondit-elle en dépliant lentement son éventail devant son visage et en remontant sa mitaine noire sur son bras arrondi, avec autant d'aisance que si elle eût parlé à son cousin.

Elle continua sur ce ton, et, en très-peu d'instants, je fus obsédé et presque attristé de son babil fantastique et mutin. A quoi bon, me disais-je, tant d'audace pour si peu d'amour? Un rendez-vous dans une église, à la vue de toute une population; le danger d'être découverte, maudite et reniée de sa famille et de toute sa caste, le tout pour échanger avec moi des quolibets comme elle ferait avec une de ses amies en grande loge, au théâtre! Se plaît-elle donc aux aventures pour le seul amour du péril? Si elle s'expose ainsi sans m'aimer, que fera-t-elle pour l'homme qu'elle aimera! Et puis combien de fois déjà et pour qui ne s'est-elle pas exposée de la sorte? Si elle ne l'a pas fait encore, c'est le temps et l'occasion qui lui ont manqué. Elle est si jeune! Mais quelle énorme série d'aventures galantes ne recèle pas cet avenir dangereux, et combien d'hommes en abuseront, et combien de souillures terniront cette fleur charmante avide de s'épanouir au vent des passions?

Elle s'aperçut de ma préoccupation, et me dit d'un ton brusque :

« Vous avez l'air de vous ennuyer? »

J'allais répondre, lorsqu'un petit bruit nous fit tourner la tête par un mouvement spontané. Derrière nous s'ouvrit la coulisse de bois qui ferme la lucarne grillée par laquelle le prêtre reçoit les confessions, et une tête jaune et ridée, au regard pénétrant et sévère, nous apparut comme un mauvais rêve. Je me détournai précipitamment avant que ce tiers malencontreux eût le temps d'examiner mes traits. Mais je n'osai m'éloigner de peur d'attirer l'attention des personnes environnantes. J'entendis donc distinctement ces paroles adressées à l'oreille de ma complice : « Signora, la personne qui est auprès de vous n'est point venue dans la maison du Seigneur pour entendre les saints offices. J'ai vu dans toute son attitude, et dans les distractions qu'elle vous donne, que l'église est profanée par un entretien illicite. Ordonnez à cette personne de se retirer, ou je me verrai forcé d'avertir madame votre tante du peu de ferveur que vous portez à l'audition de la sainte messe, et de la complaisance avec laquelle vous ouvrez l'oreille aux fades propos des jeunes gens qui se glissent près de vous. » La lucarne se referma aussitôt, et nous demeurâmes quelques instants immobiles, craignant de nous trahir par un mouvement. Alors Lila, s'approchant tout près de nous, dit à voix basse à sa maîtresse : « Mon Dieu, retirons-nous, signora! M. l'abbé Cignola, qui rôdait dans l'église depuis un quart d'heure, vient d'entrer dans le confessionnal, et d'en ressortir presque aussitôt après vous avoir regardée sans doute par la lucarne. Je crains bien qu'il ne vous ait reconnue, ou qu'il n'ait entendu ce que vous disiez. — Je le crois bien, car il m'a parlé, répondit la signora, dont le noir sourcil s'était froncé durant le discours de l'abbé avec une expression de bravade. Mais peu m'importe.

—Je dois me retirer, signora, dis-je en me levant; en restant une minute de plus, j'achèverais de vous perdre. Puisque vous connaissez ma demeure, vous me ferez savoir vos volontés...

— Restez, me dit-elle en me retenant avec force. Si vous vous éloignez, je perds le seul moyen de me disculper. N'aie pas peur, Lila. Ne dis pas un mot. je te le défends. Mon cousin, dit-elle en élevant un peu la voix, donnez-moi le bras et allons-nous-en. — Y songez-vous, signora? Tout Florence me connaît. Jamais vous ne pourrez me faire passer pour votre cousin. — Mais tout Florence ne me connaît pas, répondit-elle en passant son bras sous le mien et en me forçant à marcher avec elle. D'ailleurs je suis *hermétiquement* voilée, et vous n'avez qu'à enfoncer votre chapeau. Allons! ayez donc mal aux dents! Mettez votre mouchoir sur votre visage. Eh vite! voici des gens qui me connaissent et qui me regardent. Ayez de l'assurance et doublez le pas. »

En parlant ainsi, et en marchant avec vivacité, elle gagna la porte de l'église, appuyée sur mon bras. J'allais prendre congé d'elle et m'enfoncer dans la foule qui s'écoulait avec nous, car la messe venait de finir, lorsque l'abbé Cignola nous apparut de nouveau, debout sous le portique et feignant de s'entretenir avec un des bedeaux. Son oblique regard nous suivait attentivement. « N'est-ce pas, Hector? » dit la signora en passant près de lui et en penchant sa tête entre le visage de l'abbé et le mien. Lila tremblait de tous ses membres. La signora tremblait aussi, mais son émotion redoublait son courage. L'abbé nous suivait et ne perdait pas un seul de nos mouvements. Une voiture aux armoiries et à la livrée des Grimani s'avançait à grand bruit, et le peuple, qui a toujours coutume de regarder avidement l'étalage du luxe, se pressait sous les roues et sous les pieds des chevaux. D'ailleurs, l'équipage de la vieille Grimani en particulier attirait toujours une nuée de mendiants, car la pieuse dame avait coutume de répandre des aumônes sur son passage. Un grand laquais fut forcé de les repousser pour ouvrir la portière, et j'avançais toujours, conduisant la signora, et toujours suivi du regard inquisitorial de l'abbé Cignola. «Montez avec moi, » me dit la signora d'un ton absolu et avec un serrement de main énergique en s'élançant sur le marchepied. J'hésitais; il me semblait que ce dernier coup d'audace allait consommer sa perte. «Montez-donc! » me dit-elle avec une sorte de fureur; et dès que je fus assis

près d'elle, elle leva elle-même la glace, donnant à peine à Lila le temps de s'asseoir vis-à-vis de nous, et au domestique celui de fermer la portière. Et déjà nous roulions avec la rapidité de l'éclair à travers les rues de Florence.

« N'aie pas peur, ma bonne Lila, dit la signora en passant un de ses bras au cou de sa sœur de lait, et en lui donnant un gros baiser sur la joue; tout cela s'arrangera. L'abbé Cignola n'a pas encore vu mon cousin, et il est impossible qu'il ait assez bien vu le seigneur Lélio aujourd'hui pour s'apercevoir plus tard de la supercherie.

— Oh! signora, l'abbé Cignola est un homme qu'on ne trompe pas.

— Eh! que m'importe ton abbé Cignola? Je te dis que je fais croire à ma tante tout ce que je veux.

— Et le seigneur Hector dira bien qu'il ne vous a pas accompagnée à la messe, dis-je à mon tour.

— Oh! pour celui-là, je vous réponds qu'il dira tout ce que je voudrai; au besoin, je lui persuaderais à lui-même qu'il était à la messe tandis qu'il se figurait être à la chasse.

— Mais les domestiques, signora? Le valet de pied a regardé M. Lélio avec un air singulier, et tout d'un coup il a reculé de surprise, comme s'il eût reconnu l'accordeur de pianos.

— Eh bien! tu leur diras que j'ai rencontré cet *homme-là* dans l'église, et que je lui ai dit bonjour; qu'il m'a dit avoir une course à faire dans nos environs, et que, comme je suis très-bonne, j'ai voulu lui éviter la peine d'y aller à pied. Nous allons le déposer devant la première maison de campagne que nous trouverons sur la route. Et tu ajouteras que je suis bien étourdie, que ma tante a bien sujet de gronder; mais que je suis une excellente personne, quoique un peu folle, et que c'est bien affligeant de me voir toujours réprimandée. Comme ils m'aiment et que je leur ferai à chacun un petit cadeau, ils ne diront rien du tout. En voilà bien assez; n'avez-vous pas autre chose à me dire tous deux que des condoléances sur un fait accompli? Seigneur Lélio, comment trouvez-vous cette triste ville de Florence? Tous ces vieux palais noirs ferrés jusqu'aux dents n'ont-ils pas l'air de prisons? »

J'essayai de soutenir la conversation d'un air dégagé, mais je n'étais rien moins que content. Je ne me sentais aucun goût pour des aventures où tout le risque était pour la femme, et tout le tort de mon côté. Il me semblait que j'étais lestement traité, puisqu'on s'exposait pour moi à des dangers et à des malheurs qu'on ne me permettait pas de combattre ou de conjurer.

Je retombai malgré moi dans un silence pénible. La signora, ayant fait de vains efforts pour le rompre, se tut aussi. La figure de Lila restait consternée. Nous étions sortis de la ville. Deux fois je fis remarquer que le lieu me semblait favorable pour arrêter le cocher et me déposer sur la route. Deux fois la signora s'y opposa d'un ton impérieux, disant que c'était trop près de la ville, et qu'on courait encore risque de rencontrer quelque figure de connaissance.

Depuis un quart d'heure nous ne disions plus un mot; cette situation devenait horriblement désagréable. J'étais mécontent de la signora, qui m'avait engagé sans mon consentement dans une aventure où je ne pouvais marcher à ma guise. J'étais encore plus mécontent de moi-même pour m'être laissé entraîner à des enfantillages dont toute la honte devait retomber sur moi; car aux yeux des hommes les moins scrupuleux, corrompre ou compromettre une fille de quinze ans, doit toujours être considéré comme une lâche et mauvaise action. J'allais décidément arrêter le cocher pour descendre, lorsqu'en me retournant vers mes compagnes de voyage, je vis le visage de la signora inondé de larmes silencieuses. Je fis une exclamation de surprise, et par un mouvement irrésistible, je pris sa main; mais elle me la retira brusquement, et se jetant au cou de Lila qui pleurait aussi, elle cacha, en sanglotant, sa tête dans le sein de sa fidèle soubrette.

« Au nom du ciel! qu'avez-vous à pleurer d'une manière si déchirante, ma chère signora? m'écriai-je en me laissant glisser à ses genoux. Si vous ne voulez pas me voir partir désespéré, dites-moi si cette malheureuse aventure est la cause de vos larmes, et si je puis détourner de vous les malheurs que vous redoutez? »

Elle releva sa tête penchée sur l'épaule de Lila, et me regardant avec une sorte d'indignation :

« Vous me croyez donc bien lâche? me dit-elle.

— Je ne crois rien, répondis-je, rien que ce que vous me direz. Mais vous vous détournez de moi et vous pleurez; comment puis-je savoir ce qui se passe dans votre âme? Ah! si je vous ai offensé ou si je vous ai déplu, si je suis la cause involontaire de votre chagrin, comment pourrai-je jamais me le pardonner?

— Ah! vous croyez que j'ai peur? répéta-t-elle avec une sorte d'amertume tendre. Vous me voyez pleurer, et vous dites : C'est une petite fille qui craint d'être grondée! »

Elle se remit à pleurer à chaudes larmes en cachant son visage dans son mouchoir. Je m'efforçais de la consoler, je la suppliais de me répondre, de me regarder, de s'expliquer; et dans cet instant de trouble et d'attendrissement, je fus entraîné par un mouvement si paternel et si amical, que le hasard amena sur mes lèvres, au milieu des doux noms que je lui donnais, le nom d'un enfant qui m'avait été bien cher. Ce nom, j'avais gardé depuis longues années l'habitude de le donner involontairement à tous les beaux enfants que j'avais l'occasion de caresser. « Ma chère signora, lui dis-je, ma bonne Alezia... » Je m'arrêtai,

craignant de l'avoir encore offensée en lui donnant par mégarde un nom qui n'était pas le sien. Mais elle n'en parut pas offensée, elle me regarda avec un peu de surprise et me laissa prendre sa main, que je couvris de baisers.

Cependant la voiture avançait rapide comme le vent, et avant que j'eusse pu obtenir l'explication que je demandais ardemment, Lila nous avertit qu'elle apercevait la villa Grimani, et qu'il fallait absolument nous séparer. « Eh quoi! vais-je vous quitter ainsi? m'écriai-je, et combien de temps vais-je me consumer dans cette affreuse inquiétude?

— Eh bien! me dit-elle, venez ce soir dans le parc, le mur n'est pas bien haut. Je serai dans la petite allée qui longe le mur, auprès d'une statue que vous trouverez aisément en partant de la grille et en marchant toujours à droite. A une heure de la nuit! »

Je baisai de nouveau les mains de la signora.

« Oh! signora, signora! dit Lila d'un ton de reproche doux et triste.

— Lila, ne me contrarie pas, dit la signora avec véhémence; tu sais ce que je t'ai dit ce matin. »

Lila parut consternée.

« Qu'a donc dit la signora? demandai-je à la jeune fille.

— Elle veut se tuer, répondit Lila en sanglotant.

— Vous tuer, signora! m'écriai-je. Vous, si belle, si gaie, si heureuse, si aimée!

— Si aimée, Lélio! répondit-elle d'un air désespéré; et de qui donc suis-je aimée? de ma pauvre mère seulement, et de cette bonne Lila.

— Et du pauvre artiste qui n'ose pas vous le dire, repris-je, et qui pourtant donnerait sa vie pour vous faire aimer la vôtre.

— Vous mentez! dit-elle avec force; vous ne m'aimez pas! »

Je saisis convulsivement son bras et je la regardai stupéfait. En ce moment la voiture s'arrêta brusquement. Lila venait de tirer le cordon. Je m'élançai à terre, et j'essayai, en saluant, de reprendre l'humble attitude de l'accordeur de pianos. Mais ces deux jeunes filles, qui avaient les yeux rouges, n'échappèrent point à l'œil clairvoyant du valet de pied. Il me regarda avec une attention très-grande, et quand la voiture s'éloigna, il se retourna plusieurs fois pour me suivre des yeux. Je crus bien me rappeler confusément ses traits; mais je n'avais pas osé le regarder en face, et je ne pensais guère à chercher où j'avais rencontré cette grosse face pâle et barbue.

« Lélio! Lélio! me dit Checchina en soupant, vous êtes bien joyeux aujourd'hui. Prenez garde de pleurer demain, mon enfant. »

A minuit, j'avais escaladé le mur du parc; mais à peine avais-je fait quelques pas dans l'allée, qu'une main saisit mon manteau. A tout événement, je m'étais muni de ce que dans mon village nous appelions un petit couteau de nuit; j'allais en faire briller la lame, lorsque je reconnus la belle Lila.

« Un mot bien vite, seigneur Lélio, me dit-elle à voix basse; ne dites pas que vous êtes marié.

— Qu'est-ce à dire, mon aimable enfant? je ne le suis pas.

— Cela ne me regarde pas, reprit Lila; mais je vous en supplie, ne parlez pas de cette dame qui demeure avec vous.

— Tu es donc dans mes intérêts, ma bonne Lila?

— Oh! non, monsieur, certainement, non! Je fais tout ce que je peux pour empêcher la signora de commettre toutes ces imprudences. Mais elle ne m'écoute pas, et si je lui disais ce qui peut et ce qui doit l'éloigner pour toujours de vous... je ne sais ce qui en arriverait!

—Que veux-tu dire? Explique-toi.

—Hélas! vous avez vu aujourd'hui combien elle est exaltée. C'est un caractère si singulier! Quand on la chagrine, elle est capable de tout. Il y a un mois, lorsqu'on l'a séparée de sa mère pour l'enfermer ici, elle parlait de prendre du poison. Chaque fois que sa tante, qui est bien grondeuse à la vérité, l'impatiente, elle a des attaques de nerfs qui tournent presque à la folie, et hier soir, comme je me hasardai à lui dire que peut-être vous aimiez quelqu'un, elle s'est élancée vers la fenêtre de sa chambre, en criant comme une folle: « Ah! si je le croyais!... » Je me suis jetée sur elle, je l'ai délacée, j'ai fermé ses fenêtres, je ne l'ai pas quittée de la nuit, et toute la nuit elle a pleuré, ou bien elle s'endormait pour se réveiller en sursaut et courait dans la chambre comme une insensée. Ah! M. Lélio, elle me donne bien du chagrin : je l'aime tant! car, malgré ses emportements et ses bizarreries, elle est si bonne, si aimante, si généreuse! Ne l'exaspérez pas, je vous en supplie; vous êtes un honnête homme, j'en suis sûre, je le sais, et puis à Naples tout le monde le disait, et la signora écoutait avec passion toutes les bonnes actions qu'on raconte de vous. Vous ne la tromperez donc pas, et puisque vous aimez cette belle dame que j'ai vue chez vous...

—Et qui te prouve que je l'aime, Lila? C'est ma sœur.

— Oh! M. Lélio, vous me trompez! car j'ai demandé à cette dame si vous étiez son frère, et elle m'a dit que non. Vous penserez que cela ne me regarde pas, et que je suis bien curieuse. Non, je ne suis pas curieuse, seigneur Lélio, mais je vous conjure d'avoir de l'amitié pour ma pauvre maîtresse, de l'amitié comme un frère pour sa sœur, comme un père pour sa fille. Songez donc, c'est une enfant qui sort du couvent et qui n'a pas l'idée du mal qu'on peut dire d'elle. Elle dit qu'elle s'en moque; mais je sais bien, moi, comment elle prend les choses quand elles arrivent. Parlez-lui bien doucement, faites-lui

comprendre que vous ne pouvez la voir en cachette, mais promettez-lui d'aller la voir chez sa mère, quand nous retournerons à Naples; car sa mère est si bonne, et elle aime tant sa fille, que pour lui faire plaisir, je suis sûre qu'elle vous inviterait à venir chez elle. Peut-être qu'ainsi la folie de mademoiselle s'apaisera peu à peu. Avec des amusements, des distractions, on lui fait souvent changer d'idée. Je lui ai parlé du beau chat angora que j'ai vu dans votre salon et qui vous caressait pendant que vous lisiez sa lettre, si bien que vous lui avez donné un grand coup de pied pour le renvoyer. Ma maîtresse n'aime pas du tout les chiens; mais, en revanche, elle a l'amour des chats. Il lui a pris une si grande envie d'avoir le vôtre, que vous devriez lui en faire cadeau; je suis sûre que cela l'occuperait et l'égayerait pendant quelques jours.

—S'il ne faut que mon chat, répondis-je, pour consoler ta maîtresse de mon absence, le mal n'est pas bien grand, et le remède est facile. Sois bien sûre, Lila, que je me conduirai avec ta maîtresse comme un père et un ami. Aie confiance en moi, mais laisse-moi la rejoindre, car elle m'attend peut-être.

— Oh! M. Lélio, encore un mot. Si vous voulez que mademoiselle vous écoute, n'allez pas lui dire que les gens du peuple valent les gens de qualité. Elle est entichée de sa noblesse... Que cela ne vous donne pas mauvaise opinion d'elle, c'est une maladie de famille; ils sont tous comme cela dans la maison Grimani. Mais cela n'empêche pas ma jeune maîtresse d'être bonne et charitable. C'est seulement une idée qu'elle a dans la tête, et qui la fait entrer dans de grandes colères quand on la contrarie. Figurez-vous qu'elle a déjà refusé je ne sais combien de beaux jeunes gens bien riches, parce qu'elle dit qu'ils ne sont pas assez bien nés pour elle. Enfin, M. Lélio, dites d'abord comme elle à tout propos, et bientôt vous lui persuaderez tout ce que vous voudrez. Ah! si vous pouviez la décider à épouser un jeune comte qui l'a demandée en mariage dernièrement!...

— Le comte Hector, son cousin?

— Oh! non, celui-là est sot, et ennuie tout le monde, jusqu'à ses chiens, qui bâillent dès qu'ils l'aperçoivent. »

Tout en écoutant le babil de Lila, que mes manières paternelles avaient complétement mise à l'aise, je l'entraînais vers le lieu du rendez-vous. Ce n'est pas que je ne l'écoutasse avec beaucoup d'intérêt; tous ces détails, puérils en apparence, étaient fort importants à mes yeux, car ils me conduisaient par induction à la connaissance de l'énigmatique personnage à qui j'avais affaire. Il faut avouer aussi qu'ils refroidissaient beaucoup mon ardeur, et que je commençais à trouver bien ridicule d'être le héros d'une passion, en concurrence avec le premier jouet venu, avec mon chat Soliman, et qui sait? peut-être avec le cousin Hector lui-même au premier jour. Les conseils de Lila étaient donc précisément ceux que je me donnais à moi-même et que j'avais le plus envie de suivre.

Nous trouvâmes la signora assise au pied de la colonne et toute vêtue de blanc, costume assez peu d'accord avec le mystère du rendez-vous en plein air, mais par cela même très-conforme à la logique de son caractère. En me voyant approcher, elle demeura tellement immobile, qu'on l'eût prise pour une statue placée aux pieds de la nymphe de marbre blanc.

Elle ne répondit rien à mes premières paroles. Le coude appuyé sur son genou et le menton dans sa main, elle était si rêveuse, si noblement posée, si belle, drapée dans son voile blanc au clair de la lune, que je l'eusse crue livrée à une contemplation sublime, sans l'amour du chat et celui du blason qui me revenaient en mémoire.

Comme elle me semblait décidée à ne pas faire attention à moi, j'essayai de prendre une de ses mains; mais elle me la retira avec un dédain superbe, en me disant d'un ton plus majestueux que Louis XIV :

« J'ai attendu! »

Je ne pus m'empêcher de rire, en entendant cette citation solennelle; mais ma gaieté ne fit qu'augmenter son sérieux.

« A votre aise! me dit-elle. Riez bien : l'heure et le lieu sont admirablement choisis pour cela! »

Elle prononça ces mots avec un dépit amer, et je vis bien qu'elle était réellement fâchée. Alors, redevenant grave tout d'un coup, je lui demandai pardon de ma faute involontaire, et lui dis que pour rien au monde je ne voudrais lui causer un instant de chagrin. Elle me regarda d'un air indécis, comme si elle n'eût pas osé me croire. Mais je me mis à lui parler avec une effusion si sincère de mon dévouement et de mon affection, qu'elle ne tarda pas à se laisser persuader.

« Tant mieux, tant mieux, me dit-elle; car, si vous ne m'aimiez pas, vous seriez bien ingrat et je serais bien malheureuse. »

Et comme je restais moi-même étonné de ces paroles :

« O Lélio! s'écria-t-elle, ô Lélio, je vous aime depuis le soir où je vous vis à Naples pour la première fois, jouant Roméo, où je vous regardais de cet air froid et dédaigneux qui vous épouvantait si fort. Ah! vous étiez bien éloquent dans vos chants et bien passionné ce soir-là. La lune vous éclairait comme à présent, mais moins belle, et Juliette était vêtue de blanc comme moi. Et pourtant vous ne me dites rien, Lélio! »

Cette étrange fille exerçait sur moi une fascination perpétuelle qui m'entraînait toujours et partout, au gré de sa noble fantaisie. Tant qu'elle était loin de moi, ma pensée échappait à son empire, et j'analysais

librement ses actions et ses paroles; mais une fois près d'elle, j'arrivais à mon insu à n'avoir bientôt plus d'autre volonté que la sienne. Cet élan de tendresse réveilla mon ardeur assoupie. Tous mes beaux projets de sagesse s'en allèrent en fumée, et je ne trouvai plus sur mes lèvres que des paroles d'amour. A chaque instant, il est vrai, je me sentais saisi de remords; mais j'avais beau faire, tous mes conseils paternels finissaient en paroles amoureuses. Une fatalité bizarre, ou plutôt cette lâcheté du cœur humain qui vous fait toujours céder à l'entraînement des délices présentes, me poussait toujours à dire le contraire de ce que me dictait ma conscience. Je me donnais à moi-même les meilleures raisons du monde pour me prouver que je n'avais pas tort; c'eût été une cruauté inutile de parler à cette enfant un langage qui eût déchiré son cœur, il serait toujours temps de l'éclairer sur la vérité, et mille autres choses pareilles. Une circonstance qui semblait devoir diminuer le péril contribuait encore à l'augmenter. C'était la présence de Lila. Si elle n'eût pas été là, mon honnêteté naturelle m'eût fait veiller sur moi avec d'autant plus de soin, que tout m'eût été possible dans un moment d'emportement, et je n'eusse probablement pas avancé d'un pas, de peur d'aller trop loin. Mais sûr de n'avoir rien à craindre de mes sens, je m'inquiétai bien moins de la liberté de mes paroles. Aussi ne fus-je pas longtemps sans arriver au ton de la passion la plus ardente, quoique la plus pure, et, poussé par un mouvement irrésistible, je saisis une mèche des cheveux flottants de la jeune fille, et la baisai à deux reprises.

Alors, je ne sais pourquoi, je sentis le besoin de m'en aller, et je m'éloignai rapidement de la signora, en lui disant : « A demain. »

Pendant toute cette scène, j'avais peu à peu oublié le passé, et je n'avais pas un seul instant songé à l'avenir. La voix de Lila, qui me reconduisait, me tira de mon extase.

« O M. Lélio ! me dit-elle, vous ne m'avez pas tenu parole. Nous n'avez été ce soir, ni le père, ni l'ami de ma maîtresse.

— C'est vrai, lui répondis-je assez tristement; c'est vrai, j'ai eu tort. Mais sois tranquille, mon enfant: demain je réparerai tout. »

Le lendemain vint, et fut pareil, et l'autre lendemain encore. Seulement je me sentis chaque jour plus fortement épris; et ce qui n'était au premier rendez-vous qu'une velléité d'amour, était déjà devenu au troisième une véritable passion. L'air désolé de Lila me l'eût bien fait voir, si je ne m'en fusse moi-même aperçu le premier. Tout le long du chemin je rêvai à l'avenir de cet amour, et je rentrai à la maison triste et pâle. Checca ne fut pas longtemps à voir de quoi il s'agissait.

« Povero, me dit-elle, je t'avais bien dit que tu pleurerais bientôt. » Et comme je levais la tête pour nier : « Si tu n'as déjà pleuré, ajouta-t-elle, tu vas pleurer; et il y a de quoi. Tap osition est triste, et, qui pis est, absurde. Tu aimes une jeune fille que ta fierté te défend de chercher à épouser, et que ta délicatesse t'empêche de séduire. Tu ne veux pas lui demander sa main, d'abord parce que tu sais qu'en te l'accordant elle te ferait un immense sacrifice, et s'exposerait pour toi à mille souffrances (tu es trop généreux pour vouloir d'un bonheur qui coûterait si cher), ensuite parce que tu craindrais même d'être refusé, et que tu es trop orgueilleux pour t'exposer au dédain. Tu ne veux pas non plus prendre ce que tu es résolu à ne pas demander, et tu aimerais mieux, j'en suis sûre, aller te faire moine que d'abuser de l'ignorance d'une fille qui se confie à toi. Il faut pourtant te décider, mon camarade; si tu ne veux pas que la fin du monde te trouve soupirant pour les étoiles et envoyant des baisers aux nuages. Que les chiens aboient après la lune; nous autres artistes, nous devons vivre à tout prix et toujours. Prends donc ton parti.

— Tu as raison, » lui répondis-je gravement. Et j'allai me coucher.

La nuit suivante, je retournai au rendez-vous. Je trouvai la signora exaltée et joyeuse, ainsi que la veille; mais je restai quelque temps sombre et taciturne. Elle me plaisanta d'abord sur ma mine de carbonaro et me demanda en riant si je songeais à détrôner le pape, ou à reconstruire l'empire romain. Puis, voyant que je ne répondais pas, elle me regarda fixement, et, me prenant la main : « Vous êtes triste, Lélio, qu'avez-vous ? »

Je lui ouvris alors mon cœur, et lui dis que la passion que je nourrissais pour elle était un malheur pour moi.

« Un malheur ! et pourqnoi ?

— Je vais vous le dire signora. Vous êtes l'héritière d'une noble et illustre famille. Vous avez été nourrie dans le respect de vos aïeux et dans la pensée qu'on ne vaut que par l'ancienneté et l'éclat de sa race. Je suis un pauvre diable sans passé, un homme de rien, qui me suis fait moi-même le peu que je suis. Pourtant, je crois qu'un homme en vaut un autre, et ne m'estime l'inférieur de personne. Or, il est évident que vous ne m'épouseriez pas. Tout vous le défendrait, vos idées, vos habitudes, votre position. Vous qui avez refusé des patriciens, parce qu'ils n'étaient pas d'assez bonne maison, vous pourriez ou voudriez moins que toute autre vous abaisser jusqu'au misérable comédien comme moi. De princesse à histrion il y a loin, signora. Je ne puis donc pas être votre mari. Que me reste-il ? La perspective d'un amour partagé, mais malheureux, s'il n'était jamais satisfait, ou l'espoir d'être plus ou moins longtemps votre amant. Je ne puis accepter ni l'un ni l'autre, signora. Vivre en face l'un de l'autre, plein

d'une passion toujours ardente et jamais assouvie, s'aimer avec crainte et réserve, et se défier de soi-même autant que de l'objet aimé, c'est se soumettre volontairement à une souffrance insupportable, parce qu'elle n'a ni sens, ni espoir, ni but. Quant à vous posséder comme amant, quand je le pourrais, je ne le voudrais pas. Trop d'inquiétudes assiégeraient mon bonheur pour qu'il pût être complet. D'un côté j'aurais toujours peur de vous compromettre, je ne dormirais pas avec la crainte de devenir pour vous la cause d'un grand chagrin ou d'une ruine complète; le jour je passerais mes heures à rechercher tous les accidents qui pourraient amener votre malheur et par conséquent le mien, et la nuit je perdrais le temps de nos rendez-vous à trembler au bruit d'une feuille emportée par le vent, ou au cri d'un oiseau de nuit. Que sais-je? tout me serait un épouvantail. Et pourquoi jeter ainsi ma vie en proie à mille vains fantômes? pour un amour dont je ne pourrais jamais prévoir la durée, et qui ne compenserait pas les incertitudes de la journée par la sécurité du lendemain, car tôt ou tard, il faut bien le dire, signora, vous vous marierez. Et ce serait avec un autre; ce serait avec un homme noble et riche comme vous. Cela vous coûterait, je le sais; je sais que votre âme est généreuse et sincère; vous éprouveriez un vif désir de me rester fidèle, et votre cœur se révolterait à la pensée de prononcer un mot qui dût tuer, sinon ma vie, au moins tout mon bonheur. Mais les continuelles obsessions de votre famille, l'obligation même de veiller à votre réputation, tout vous pousserait malgré vous à prendre ce parti. Vous lutteriez longtemps peut-être et fortement, mais vous souffririez d'autant plus; votre affection pour moi serait toujours douce et tendre, mais moins expansive : et moi qui verrais vos chagrins, et qui ne suis pas un homme à accepter de longs et pénibles sacrifices sans les rendre, je vous forcerais moi-même, en m'éloignant, à ce mariage devenu nécessaire, aimant mieux vouer ma destinée tout entière à la douleur que de changer la vôtre par une lâcheté. Voilà, signora, ce que j'avais à vous dire, et vous devez comprendre maintenant pourquoi je crains que cet amour ne soit un malheur pour moi. »

Elle m'avait écouté dans le calme le plus parfait et dans le plus grand silence. Quand j'eus fini de parler, elle ne changea rien à son attitude. Seulement, comme je l'observais attentivement, je crus remarquer sur son visage l'expression d'une profonde incertitude. Je me dis alors que je ne m'étais pas trompé, que cette jeune fille était faible et vaine comme toutes les autres; qu'elle avait seulement la bonne foi de le reconnaître dès qu'on le lui disait, et qu'elle aurait probablement celle de me l'avouer de même. Je lui gardai donc mon estime, mais je sentis mon enthousiasme s'évanouir en un instant. Je me félicitais de ma clairvoyance et de ma résolution, quand je vis la signora se lever brusquement et s'éloigner de moi sans rien dire. Je n'étais pas préparé à ce coup, et je fus saisi d'une surprise douloureuse.

« Quoi! sans un seul mot! m'écriai-je. Me quitter, et pour jamais peut-être, sans m'adresser une parole de regret et de consolation!

— Adieu! me dit-elle en se retournant. De regret, je n'en puis pas avoir; et de consolation, c'est moi qui en ai besoin. Vous ne m'avez pas comprise; vous ne m'aimez pas.

— Moi!

— Et qui me comprendra, ajouta-t-elle en s'arrêtant, si vous ne me comprenez pas? et qui m'aimera, si vous ne m'aimez pas? »

Elle secoua tristement la tête, puis croisa les bras sur sa poitrine en fixant les yeux à terre. Elle était à la fois si belle et si désolée, que j'eus une folle envie de me précipiter à ses pieds, et qu'une crainte vague de l'irriter m'en empêcha au même instant. Je restai immobile et silencieux, les regards attachés sur elle, attendant avec anxiété ce qu'elle allait faire ou dire. Au bout de quelques secondes, elle vint à moi lentement et d'un air recueilli, et, s'appuyant en face de moi contre le piédestal de la statue, elle me dit :

« Ainsi, vous m'avez crue lâche et vaniteuse; vous avez cru que je pourrais donner mon amour à un homme et accepter le sien, sans lui donner en même temps toute ma vie! Vous avez pensé que je resterais près de vous tant que le vent serait propice, et que je m'éloignerais dès qu'il deviendrait contraire. Comment cela se fait-il? Cependant vous êtes ferme et loyal, et vous ne commencez, j'en suis sûre, une action sérieuse que quand vous êtes résolu à la continuer jusqu'au bout. Pourquoi donc ne voulez-vous pas que je puisse faire ce que vous faites, et n'avez-vous pas de moi la bonne opinion que vous sentez que je dois avoir de vous? Ou vous méprisez bien les femmes, et je ne pourrais le croire sans vous en estimer moins, ou vous vous êtes laissé bien tromper par mon étourderie. Je suis souvent folle, je le sais, mais c'est peut-être un peu la faute de mon âge, et cela ne m'empêche pas d'être ferme et loyale. Du jour où j'ai senti que je vous aimais, Lélio, j'ai été résolue à vous épouser. Cela vous étonne. Vous vous rappelez non-seulement les pensées que j'ai dû avoir dans ma position, mais encore mes actions et mes paroles passées. Vous songez à tous ces patriciens que j'ai refusé d'épouser, parce qu'ils n'étaient pas assez nobles. Hélas! mon pauvre ami, je suis esclave de mon public, comme vous vous plaigniez quelquefois de l'être du vôtre, et je suis obligée de jouer devant lui mon rôle, jusqu'à ce que je trouve l'occasion de m'échapper de la scène. Mais, sous mon masque, j'ai gardé une âme libre, et, depuis que je pos-

sède ma raison, je suis résolue à ne me marier que selon mon cœur. Cependant, pour éloigner tous ces fades et impertinents patriciens dont vous me parlez, il me fallait un prétexte; j'en cherchai un dans les préjugés mêmes qui étaient communs à mes prétendants et à ma famille, et, blessant à la fois l'orgueil des uns et flattant celui des autres, je me prévalus de l'antiquité de ma race pour refuser la main d'hommes qui, tout nobles qu'ils étaient, ne se trouvaient pas encore, disais-je, assez nobles pour moi. Je réussis de la sorte à écarter tous ces importuns, sans mécontenter ma famille; car elle avait beau traiter mes refus de caprices d'enfant, et faire à ces poursuivants rebutés des excuses sur l'exagération de mon orgueil, elle n'en était pas moins, au fond, enchantée de ma fierté. Pendant un certain temps, je gagnai à cette conduite une plus grande liberté. Mais enfin le prince Grimani, mon beau-père, me dit qu'il était temps de prendre un parti, et me présenta son neveu le comte Ettore, comme l'époux qu'il me destinait. Le nouveau fiancé qu'il m'offrit me déplut comme les autres, plus encore peut-être, car l'excès de sa sottise m'amena bientôt à le mépriser complétement; ce que voyant, le prince, et pensant que ma mère, qui est excellente et m'aime de toute son âme, pourrait bien m'aider dans ma résistance contre lui, il résolut de m'éloigner d'elle, pour me contraindre plus aisément à l'obéissance. Il m'envoya ici vivre en tête-à-tête avec sa sœur et son neveu. Il espère que, forcée de choisir entre l'ennui et mon cousin Ettore, je finirai par me décider pour celui-ci, mais il se trompe bien. Le comte Ettore est, en tout point, indigne de moi, et j'aimerais mieux mourir que de l'épouser. Je ne le leur avais pas encore dit, parce que je n'aimais personne, et que, sigisbée pour sigisbée, j'aimais autant celui-là qu'un autre. Mais maintenant je vous aime, Lélio; je dirai à Ettore que je ne veux pas de lui; nous partirons ensemble, nous irons trouver ma mère, nous lui dirons que nous nous aimons, et que nous voulons nous marier; elle nous donnera son consentement, et vous m'épouserez. Voulez-vous? »

Dès ses premières paroles, j'avais écouté la signora avec un profond étonnement, qui ne cessa pas même lorsqu'elle eut fini. Cette noblesse de cœur, cette hardiesse de pensée, cette force d'esprit, cette audace virile, mêlée à tant de sensibilité féminine; tout cela, réuni dans une fille si jeune, élevée au milieu de l'aristocratie la plus insolente, me causa une vive admiration, et je ne sortis de ma surprise que pour passer à l'enthousiasme. Je fus sur le point de céder à mes transports, et de me jeter à ses genoux pour lui dire que j'étais heureux et fier d'être aimé d'une femme comme elle; que je brûlais pour elle de la plus ardente passion, que je serais joyeux de donner ma vie pour elle, et que j'étais prêt à faire tout ce qu'elle voudrait. Mais la réflexion m'arrêta à temps, et je songeai à tous les inconvénients, à tous les dangers de la démarche qu'elle voulait tenter. Il était très-probable qu'elle serait refusée et sévèrement réprimandée; et quelle serait alors sa position, après s'être échappée de chez sa tante, pour faire, publiquement avec moi, un voyage de quatre-vingts lieues? Au lieu donc de m'abandonner aux mouvements tumultueux de mon cœur, je m'efforçai de redevenir calme, et, au bout de quelques secondes de silence, je dis tranquillement à la signora : « Mais votre famille?

— Il n'y a au monde qu'une seule personne à qui je reconnaisse des droits sur moi, et dont je craindrais d'encourir la colère, c'est ma mère; et, je vous l'ai dit, ma mère est bonne comme un ange, et m'aime par-dessus tout. Son cœur consentira.

— O chère enfant! m'écriai-je alors en lui prenant les mains, que je serrai contre ma poitrine, Dieu sait si ce que vous voulez faire n'est pas le but de tous mes désirs. C'est contre moi-même que je lutte quand je cherche à vous arrêter. Chaque objection que je vous fais est un espoir de bonheur que je m'enlève, et mon cœur souffre cruellement de tous les doutes de ma raison. Mais c'est de vous, mon cher ange bien-aimé, c'est de votre avenir, de votre réputation, de votre bonheur qu'il s'agit pour moi avant toutes choses. J'aimerais mieux renoncer à vous que de vous voir souffrir à cause de moi. Ne vous alarmez donc pas de tous mes scrupules, n'y voyez pas l'indice du calme ou de l'indifférence, mais bien la preuve d'une tendresse sans bornes. Vous me dites que votre mère consentira, parce que vous la savez bonne. Mais vous êtes bien jeune, mon enfant; malgré votre force d'esprit, vous ne savez pas quelles bizarres alliances se font souvent entre les sentiments les plus opposés. Je crois tout ce que vous me dites de votre mère; mais savez-vous si son orgueil ne luttera pas contre son amour pour vous? Elle croira peut-être, en empêchant votre union avec un comédien, remplir un devoir sacré.

— Peut-être, me répondit-elle, avez-vous raison à moitié. Ce n'est pas que je craigne l'orgueil de ma mère. Quoiqu'elle ait épousé deux princes, elle est de naissance bourgeoise, et n'a pas assez oublié son origine pour me faire un crime d'aimer un roturier. Mais l'influence du prince Grimani, une certaine faiblesse qui l'a fait céder presque toujours à l'opinion de ceux qui l'entourent, peut-être, en mettant les choses au pire, le besoin de se faire pardonner dans le monde où elle vit maintenant, la médiocrité de sa naissance, l'empêcheraient de consentir facilement à notre mariage. Il n'y a alors qu'une chose à faire : c'est de nous marier d'abord, et de le lui déclarer ensuite. Quand notre union sera consacrée par l'Église, ma mère ne pourra pas se tourner contre moi. Elle souffrira peut-être un peu, moins de ma

désobéissance, dont sa nouvelle famille la rendra pourtant responsable, que de ce qu'elle prendra pour un manque de confiance; mais elle s'apaisera bien vite, soyez-en sûr, et, par amour pour moi, vous tendra les bras comme à son fils.

— Merci de vos offres généreuses, chère signora; mais j'ai mon honneur à garder, aussi bien que le plus fier patricien. Si je vous épousais sans le consentement de vos parents, après vous avoir enlevée, on ne manquerait pas de m'accuser des projets les plus bas et les plus lâches. Et votre mère! si, après notre mariage, elle vous refusait son pardon, ce serait sur moi qu'elle ferait tomber toute son indignation.

— Ainsi, pour m'épouser, reprit la signora, vous voudriez avoir au moins le consentement de ma mère?

— Oui, signora.

— Et si vous étiez sûr de l'obtenir, vous n'hésiteriez plus?

— Hélas! pourquoi me tenter? Que puis-je vous répondre, étant certain du contraire?

— Alors... »

Elle s'arrêta tout d'un coup incertaine, et pencha sa tête sur son sein. Quand elle la releva, elle était un peu pâle, et deux larmes brillaient dans ses yeux. J'allais lui en demander la cause; mais elle ne m'en laissa pas le temps.

« Lila, dit-elle d'un ton impérieux, éloigne-toi. »

La suivante obéit à regret, et alla se placer assez loin de nous pour ne pas nous entendre, mais encore assez près pour nous voir. Sa maîtresse attendit qu'elle se fût éloignée pour rompre le silence. Alors elle me prit gravement la main, et commença :

« Je vais vous dire une chose que je n'ai jamais dite à personne, et que je m'étais bien promis de ne jamais dire. Il s'agit de ma mère, objet de toute ma vénération et de tout mon amour. Jugez de ce qu'il m'en coûte pour réveiller un souvenir qui pourrait, devant d'autres yeux que les miens, ternir sa pureté et sa bonne renommée; mais je sais que vous êtes bon, et que je puis vous parler comme je parlerais à Dieu. »

Elle se tut un instant pour rassembler ses souvenirs, et reprit :

« Je me rappelle que, dans mon enfance, j'étais très-fière de ma noblesse. C'étaient, je crois, les flatteries obséquieuses des gens de notre maison qui m'avaient inspiré de si bonne heure ce sentiment, et m'avaient portée à mépriser tout ce qui n'était pas noble comme moi. Parmi tous les serviteurs de ma mère un seul ne ressemblait point aux autres, et avait su garder dans son humble position toute la dignité qui sied à un homme. Aussi me paraissait-il insolent, et peu s'en fallait que je ne le haïsse. Toujours est-il que je le craignais, surtout depuis un jour que je l'avais vu me regarder d'un air très-sérieux pendant que je piquais au cœur avec une grande épingle noire mes plus belles poupées.

Une nuit, je fus réveillée dans la chambre de ma mère, où mon berceau se trouvait placé, par la voix d'un homme. Cette voix parlait à ma mère avec une gravité presque sévère, et celle-ci lui répondait d'un ton douloureusement timide et comme suppliant. Étonnée, je crus d'abord que c'était le confesseur de maman; et comme il semblait la gronder, selon sa coutume, je me mis à écouter de toutes mes oreilles, sans faire aucun bruit ni laisser soupçonner que je ne dormisse plus. On ne se méfiait pas de moi. On parlait librement. Mais quel entretien inouï! Ma mère disait : *Si tu m'aimais, tu m'épouserais*, et l'homme refusait de l'épouser! Puis ma mère pleurait et l'homme aussi : et j'entendais... ah! Lélio, il faut que j'aie bien de l'estime pour vous, puisque je vous raconte cela, j'entendais le bruit de leurs baisers. Il me semblait connaître cette voix d'homme, mais je ne pouvais en croire le témoignage de mes oreilles. J'avais bien envie de regarder, mais je n'osais pas faire un mouvement, parce que je sentais que je faisais une chose honteuse en écoutant, et comme j'avais déjà quelques sentiments élevés, je faisais même des efforts pour ne pas entendre. Mais j'entendais malgré moi. Enfin, l'homme dit à ma mère : *Adieu! je te quitte pour toujours, ne me refuse pas une tresse de tes beaux cheveux blonds*. Et ma mère répondit : Coupe-la toi-même.

Le soin que ma mère prenait de mes cheveux m'avait habituée à considérer la chevelure d'une femme comme une chose très-précieuse, et lorsque je l'entendis donner une partie de la sienne, je fus prise d'un sentiment de jalousie et de chagrin, comme si elle se fût dépouillée d'un bien qu'elle ne devait sacrifier qu'à moi. Je me mis à pleurer silencieusement; mais entendant qu'on s'approchait de mon lit, j'essuyai bien vite mes yeux et feignis de dormir. Alors on entr'ouvrit mes rideaux, et je vis un homme habillé de rouge que je ne reconnus pas d'abord, parce que je ne l'avais pas encore vu sous ce costume : j'eus peur de lui; mais il me parla, et je le reconnus bien vite; c'était... Lélio! vous oublierez cette histoire, n'est-ce pas?

— Eh bien! signora?... m'écriai-je en serrant convulsivement sa main.

— C'était Nello, notre gondolier. Eh bien! Lélio, qu'avez-vous? Vous frémissez, votre main tremble... O ciel! vous blâmez beaucoup ma mère!

— Non, signora, non, répondis-je d'une voix éteinte; je vous écoute avec attention. La scène se passait à Venise?

— Vous l'avais-je dit?

— Je crois que oui, et c'était au palais Aldini, sans doute?

— Sans doute, puisque je vous dis que c'était dans

la chambre de ma mère... Mais pourquoi cette émotion, Lélio?

— O mon Dieu! ô mon Dieu! vous vous appelez Alezia Aldini?

— Eh bien! à quoi songez-vous? dit-elle avec un peu d'impatience. On dirait que vous apprenez mon nom pour la première fois.

— Pardon, signora, votre nom de famille... Je vous avais toujours entendu appeler Grimani à Naples.

— Par des gens qui nous connaissent peu, sans doute. Je suis la dernière des Aldini, une des plus anciennes familles de la république, orgueilleuse et ruinée. Mais ma mère est riche, et le prince Grimani, qui trouve ma naissance et ma fortune dignes de son neveu, me traite tantôt avec sévérité, tantôt me cajole pour me décider à l'épouser. Dans ses bons jours, il m'appelle sa chère fille; et quand les étrangers lui demandent si je suis sa fille en effet, il répond, faisant allusion à son projet favori : « Sans doute, puisqu'elle est comtesse Grimani. » Voilà pourquoi à Naples, où j'ai passé un mois, et où l'on ne me connaît guère, et dans ce pays-ci que j'habite depuis six semaines, où je ne vois ni ne connais personne, on me donne toujours un nom qui n'est pas le mien...

— Signora! repris-je en faisant effort sur moi-même pour rompre le silence pénible où j'étais tombé, daignerez-vous m'expliquer quel rapport peut avoir cette histoire avec notre amour, et comment, à l'aide du secret que vous possédez, vous pourriez arracher à votre mère un consentement qui lui répugnerait?

— Que dites-vous là, Lélio? Me supposez-vous capable d'un si odieux calcul? Si vous vouliez m'écouter, au lieu de passer vos mains sur votre front d'un air égaré... Mon ami, mon cher Lélio, quel nouveau chagrin, quel nouveau scrupule est donc entré dans votre âme depuis un instant?

— Chère signora, je vous supplie de continuer.

— Eh bien! sachez que cette aventure n'est jamais sortie de ma mémoire, qu'elle a causé tous les chagrins et toutes les joies de ma vie. Je compris que je ne devais jamais interroger ma mère sur ce sujet, ni en parler à personne. Vous êtes le premier, Lélio, sans en excepter ma bonne gouvernante Salomé, et ma sœur de lait, à qui je dis tout, qui ait reçu cette confidence. Mon orgueil souffrit de la faute de ma mère, qui semblait rejaillir sur moi. Cependant je continuai d'adorer ma mère. Je l'aimai peut-être d'autant plus que je la sentais plus exposée au secret anathème de mes parents du côté paternel. Mais ma haine pour le peuple s'accrut de toute mon affection pour elle.

Je vécus dans ces sentiments jusqu'à l'âge de quatorze ans, et ma mère ne parut pas s'en occuper. Au fond de l'âme, elle souffrait de mon dédain pour les classes inférieures, et un jour elle se décida à m'adresser de timides reproches. Je ne lui répondis rien, ce qui dut l'étonner, car j'avais l'habitude de discuter obstinément avec tout le monde et à propos de tout. Mais je sentais qu'il y avait une montagne entre ma mère et moi, et que nous ne pouvions raisonner avec désintéressement de part ni d'autre. Voyant que j'écoutais ses reproches avec une soumission miraculeuse, elle m'attira sur ses genoux, et, me caressant avec une ineffable tendresse, elle me parla de mon père dans les termes les plus convenables; mais elle m'apprit beaucoup de choses que je ne savais pas. J'avais toujours gardé pour ce père que j'avais à peine connu une sorte d'enthousiasme assez peu fondé. Quand j'appris qu'il n'avait épousé ma pauvre mère que pour sa fortune, et qu'après l'avoir épousée, il l'avait méprisée pour son obscure naissance et son éducation bourgeoise, il se fit en moi une réaction, et peu s'en fallut que je ne le haïsse autant que je l'avais chéri. Ma mère ajouta bien des choses qui me parurent très-étranges et qui me frappèrent beaucoup, sur le malheur de faire un mariage de pure convenance, et je crus comprendre que déjà elle n'était pas beaucoup plus heureuse avec son nouveau mari qu'elle ne l'avait été avec celui dont elle me parlait.

Cet entretien me fit une profonde impression, et je commençai à réfléchir sur cette nécessité de faire du mariage une affaire et sur l'humiliation d'être recherchée à cause d'un nom ou à cause d'une dot. Je résolus de ne pas me marier, et quelque temps après, causant encore avec ma mère, je lui déclarai ma résolution, pensant qu'elle l'approuverait. Elle en sourit et me dit que le temps n'était pas éloigné où mon cœur aurait besoin d'une autre affection que la sienne. Je lui assurai le contraire; mais peu à peu je sentis que j'avais parlé témérairement, car un insupportable ennui me gagnait à mesure que nous quittions notre vie douce et retirée de Venise, pour les voyages et pour la société brillante des autres villes. Puis, comme j'étais très-grande et très-avancée pour mon âge, à peine étais-je sortie de l'enfance qu'on me parlait déjà de choix et d'établissement, et chaque jour j'entendais discuter les avantages et les inconvénients d'un nouveau parti. Je ne sentais pas encore l'amour s'éveiller en moi, mais je sentais la répugnance et l'effroi qu'inspirent aux femmes bien nées les hommes sans cœur et sans esprit. J'étais difficile. Ayant vécu avec une si bonne mère, ayant été idolâtrée par elle, quel homme ne m'eût-il pas fallu rencontrer pour ne pas regretter amèrement son joug aimable et sa tendre protection! Ma fierté, déjà si irritable par elle-même, s'irrita chaque jour davantage à l'aspect de ces hommes si vains, si nuls et si guindés, qui osaient prétendre à moi. Je tenais à la naissance, parce que jusque-là je m'étais imaginé

que les races illustres étaient supérieures aux autres en courage, en mérite, en politesse, en libéralité. Je n'avais vu la noblesse que du fond de la galerie de portraits du palais Aldini. Là tous mes aïeux m'apparaissaient dans leur gloire, ayant tous leurs grands faits d'armes ou leurs pieuses actions consignées sur des bas-reliefs de chêne. Celui-ci avait racheté trois cents esclaves à des corsaires barbaresques pour leur donner la vraie religion et la liberté; celui-là avait sacrifié tous ses biens pour le salut de la patrie dans une guerre; un troisième avait versé pour elle tout son sang au champ d'honneur. Mon admiration pour eux était donc légitime, et je ne sentais pas leur sang couler moins chaud et moins généreux dans mes veines. Mais combien les descendants des autres praticiens me parurent dégénérés! Ils n'avaient plus de leur race qu'une insupportable suffisance et des prétentions révoltantes. Je me demandais où était la noblesse; je ne la trouvais plus que sur les écussons, aux portes des palais. Je résolus de me faire religieuse, et je priai ma mère avec tant d'instances de me laisser entrer au couvent, qu'elle y consentit. Elle versa beaucoup de larmes en m'y laissant; le prince Grimani donnait les mains à mon caprice, car depuis qu'il avait déterré, dans je ne sais quel coin de la Lombardie, une espèce de neveu qui pouvait devenir riche à mes dépens et porter avec éclat, grâce à ma dot, l'impérissable nom des Grimani, il ne songeait qu'à me rendre obéissante, et il se flattait que la dévotion allait assouplir mon caractère. Quelle ardente piété, quelle soif du martyre il eût fallu avoir pour accepter Hector! On me retira du couvent, il y a trois mois; le fait est que j'y périssais d'ennui, et que la discipline inflexible que j'avais à subir était au-dessus de mes forces. D'ailleurs je fus si heureuse de retourner chez ma mère, et elle de me reprendre! Cependant six semaines de couvent avaient bien changé mes idées. J'avais compris Jésus, que je n'avais prié jusqu'alors que du bout des lèvres. Dans mes heures de solitude, à l'église, dans l'enthousiasme de la prière, j'avais compris que le fils de Marie était l'ami des pauvres laborieux, et qu'il avait méprisé avec raison les grandeurs de ce monde. Enfin que vous dirai-je? en même temps que j'ouvrais mon cœur à de nouvelles sympathies, ce que dans mon enfance j'appelais intérieurement la honte de ma mère, se présenta à moi sous d'autres couleurs, et je n'y pensai plus qu'avec attendrissement. Puis, que se passait-il en moi? je l'ignore; mais je me disais : « Si je venais à faire comme maman, si je me prenais d'amour pour un homme d'une autre condition que la mienne, tout le monde me jetterait la pierre, excepté elle. Elle me prendrait dans ses bras, et, cachant ma rougeur dans son sein, elle me dirait : « Obéis à ton cœur, afin d'être plus heureuse que je ne l'ai été en brisant le mien. » Vous êtes ému, Lélio! O mon Dieu! c'est une larme qui vient de tomber sur ma main. Vous êtes vaincu, mon ami! Vous voyez que je ne suis ni folle, ni méchante; à présent, vous direz *oui*, et vous viendrez me chercher demain. Jurez-le! »

Je voulus parler, mais je ne pus trouver un mot, j'avais le frisson. Je me sentais défaillir. Les yeux fixés sur moi, elle attendait avec anxiété ma réponse. Pour moi, j'étais anéanti. Aux premières paroles de ce récit, j'avais été frappé de son étrange ressemblance avec ma propre histoire; mais quand elle en vint aux circonstances qu'il m'était impossible de méconnaître, je restai confondu et ébloui, comme si la foudre eût passé devant mes yeux. Mille pensées contraires et toutes sinistres s'emparèrent de ma tête. Je vis s'agiter devant moi, pareilles à des fantômes, les images de l'inceste et du désespoir. Ému du souvenir de ce qui avait été, effrayé de l'idée de ce qui eût pu être, je me voyais à la fois l'amant de la mère et le mari de la fille. Alezia, cette enfant que j'avais vue au berceau, était là, devant moi, me parlant en même temps de son amour et de celui de sa mère.

Un monde de souvenirs se déroulait devant moi, et la petite Alezia s'y présentait comme l'objet d'une tendresse déjà craintive et douloureuse. Je me rappelais son orgueil, sa haine pour moi, et les paroles qu'elle m'avait dites un jour lorsqu'elle avait vu la bague de son père à mon doigt. Qui sait, pensais-je, si ses préjugés sont à jamais abjurés? Peut-être que, si en cet instant elle apprenait que je suis Nello, son ancien valet, elle rougirait de m'aimer. « Signora, lui-dis-je, vous aimiez autrefois, dites-vous, à percer le cœur de vos poupées avec une grande épingle. Pourquoi faisiez-vous cela? — Que vous importe, me dit-elle, et pourquoi êtes-vous frappé de cette minutie? — C'est que mon cœur souffre, et que vos épingles me reviennent naturellement à la mémoire. — Je veux bien vous le dire, pour vous montrer que ce n'était pas un mouvement de férocité, répondit-elle. J'entendais dire souvent, quand on parlait d'une lâcheté : C'est n'avoir pas de sang dans le cœur; et je prenais comme réelle cette expression figurée. Ainsi, quand je grondais mes poupées, je leur disais : « Vous êtes des lâches, et je m'en vais voir si vous avez du sang dans le cœur! »

— Vous méprisez bien les lâches, n'est-ce pas, signora? » lui dis-je, me demandant quelle opinion elle aurait un jour de moi, si je cédais en cet instant à sa passion romanesque. Je retombai dans une pénible rêverie.

« Qu'avez-vous donc? » me dit Alezia.

Sa voix me rappela à moi. Je la regardai avec des yeux humides. Elle pleurait aussi, mais à cause de mon hésitation. Je le compris tout d'abord, et lui serrant paternellement les mains :

« O! mon enfant, lui dis-je, ne m'accusez pas!

Ne doutez pas de mon pauvre cœur. Je souffre tant! si vous saviez! »

Et je m'éloignai à grands pas, comme si en m'éloignant d'elle j'eusse pu fuir mon malheur. Rentré chez moi, je devins plus calme. Je repassai dans ma tête toute cette bizarre suite d'événements, je m'en expliquai à moi-même tous les détails, et fis disparaître ainsi à mes propres yeux l'espèce de mystère qui m'avait d'abord glacé d'une terreur superstitieuse. Tout cela était étrange, mais naturel, jusqu'à ce nom de baptême, ce nom d'Alezia, que j'avais toujours voulu savoir et que je n'avais jamais osé demander.

Je ne sais si un autre à ma place aurait pu conserver de l'amour pour la jeune Aldini. A bien prendre, je l'aurais pu sans crime, car vous vous rappelez que j'étais resté l'amant chaste et soumis de sa mère. Mais ma conscience se soulevait à la pensée de cet inceste intellectuel. J'aimais la Grimani avec son prénom inconnu, je l'aimais de tout mon cœur et de tous mes sens; mais Alezia, mais la signorina Aldini, la fille de Bianca, en vérité je ne l'aimais pas ainsi, car il me semblait que j'étais son père. Le souvenir des grâces et des qualités charmantes de Bianca était resté frais et pur dans ma vie; il m'avait suivi partout comme une providence; il m'avait rendu bon envers les femmes et vaillant envers moi-même. Si j'avais rencontré depuis beaucoup de beautés égoïstes et fausses, du moins cette certitude m'était restée, qu'il en existe de généreuses et de naïves. Bianca ne m'avait fait aucun sacrifice, parce que je ne l'avais pas voulu; mais si j'eusse accepté son abnégation, si j'eusse cédé à son entraînement, elle m'eût tout immolé, amis, famille, fortune, honneur, religion, et peut-être même sa fille! Quelle dette sacrée n'avais-je pas contractée envers elle! Étais-je pleinement acquitté par mes refus, par mon départ? Non, car elle était femme, c'est-à-dire faible, asservie, en butte à des arrêts implacables et aux insultes plus amères encore de l'ironie. Elle eût affronté tout cela, elle, si craintive, si douce, si enfant à mille égards. Elle eût fait une chose sublime, et moi en acceptant j'eusse fait une lâcheté. Je n'avais donc accompli qu'un devoir envers moi-même, et elle s'était exposée pour moi au martyre. Pauvre Bianca, mon premier, mon seul amour peut-être! comme elle était restée belle dans mon souvenir! Mon Dieu, me disais-je, pourquoi ai-je peur qu'elle soit vieillie et flétrie? ne dois-je pas être indifférent à cela? l'aimerais-je encore? non sans doute; mais, laide ou belle, pourrais-je aujourd'hui la revoir sans danger? Et à cette pensée mon cœur battit si fort, que je compris combien il m'était impossible d'être l'époux ou l'amant de sa fille.

Et puis, me prévaloir du passé (ne fût-ce que par une muette adhésion aux volontés d'Alezia), pour obtenir la fille de Bianca, c'eût été une action déshonorante. Comme je connaissais Bianca, je savais qu'elle se croirait engagée à nous donner son consentement; mais je savais aussi que son vieux mari, sa famille et son confesseur surtout, l'accableraient de chagrin. Elle avait pu se remarier et faire un second mariage de convenance! Elle était donc au fond femme du monde, esclave des préjugés, et son amour pour moi n'était qu'un sublime épisode, dont le souvenir peut-être faisait sa honte et son désespoir, tandis qu'il faisait ma gloire et ma joie. Non, pauvre Bianca! pensais-je, non, je ne suis pas quitte envers toi. Tu as bien assez souffert, assez tremblé peut-être à l'idée qu'un valet colportait de maison en maison le secret de ta faiblesse. Il est temps que tu dormes en paix, que tu ne rougisses plus des seuls jours heureux de ta jeunesse, et qu'apprenant l'éternel silence, l'éternel dévouement, l'éternel amour de Nello, tu puisses te dire, pauvre femme, qu'au milieu de ta vie enchaînée ou déçue, tu as une fois connu l'amour et que tu l'as inspiré!

Je marchais avec agitation dans ma chambre; le jour commençait à poindre. C'est, dans la vie des hommes qui dorment peu, une heure décisive, qui met fin aux incertitudes nourries dans les ténèbres, et qui change les projets en résolution. J'eus un élan de joie enthousiaste et de légitime orgueil en songeant que Lélio le comédien n'était pas tombé au-dessous de Nello le gondolier. Quelquefois, dans mes idées de démocratie romanesque, je m'étais pris à rougir d'avoir abandonné le toit de joncs marins où j'aurais pu perpétuer une race pauvre, laborieuse et frugale; je m'étais fait un crime d'avoir dédaigné l'humble profession de mes pères pour rechercher les amères jouissances du luxe, la vaine fumée de la gloire, les faux biens et les puérils travaux de l'art. Mais en accomplissant, sous les oripeaux de l'histrion, les mêmes actes de désintéressement et de fierté que j'avais accomplis sous la bure du batelier, j'ennoblissais deux fois ma vie, et deux fois j'élevais mon âme au-dessus de toutes les fausses grandeurs sociales. Ma conscience, ma dignité, me semblaient être la conscience et la dignité du peuple; en m'avilissant, j'eusse avili le peuple. Carbonari! carbonari! m'écriai-je, je serai digne d'être l'un de vous. Le culte de la délivrance est une foi nouvelle, le libéralisme est une religion qui doit anoblir ses adeptes et faire, comme autrefois le jeune christianisme, de l'esclave un homme libre, de l'homme libre un saint ou un martyr.

J'écrivis la lettre suivante à la princesse Grimani :

« Madame,

« Un grand danger a menacé la signorina; pourquoi vous, tendre et courageuse mère, avez-vous

consenti à l'éloigner de vous? N'est-elle pas dans l'âge où tout peut décider de la vie d'une femme, un instant, un regard, un soupir? N'est-ce pas maintenant que vous devez veiller sur elle à toute heure, la nuit comme le jour, épier ses moindres soucis, compter les battements de son cœur? Vous, madame, qui êtes douce et pleine de condescendance pour les petites choses, mais qui, pour les grandes, savez trouver dans le foyer de votre cœur tant d'énergie et de résolution, voici le moment où vous devez montrer le courage de la lionne qui ne se laisse point arracher ses petits. Venez, madame, venez; reprenez votre fille, et qu'elle ne vous quitte plus. Pourquoi la laissez-vous dans des mains étrangères, livrée à une direction malhabile qui l'irrite et la pousserait à de grands écarts, si elle n'était votre fille, si le germe de vertu et de dignité déposé par vous dans son sein pouvait devenir le jouet du premier vent qui passe? Ouvrez les yeux; voyez que l'on contrarie les inclinations de votre enfant dans des choses légitimes et sacrées, et qu'ainsi l'on s'expose à la voir résister aux sages conseils et se faire une habitude d'indépendance que l'on ne pourra plus vaincre. Ne souffrez pas qu'on lui impose un mari qu'elle déteste, et craignez que cette aversion ne la porte à faire un choix précipité, plus funeste encore. Assurez sa liberté. Qu'elle ne soit enchaînée que par la sollicitude de votre amour éclairé, de crainte que, se méfiant de votre énergie protectrice, elle ne cherche dans sa fantaisie un dangereux appui Au nom du ciel, venez!

« Et si vous voulez savoir, madame, de quel droit je vous adresse cet appel, apprenez que j'ai vu votre fille sans savoir son nom, que j'ai failli devenir amoureux d'elle; que je l'ai suivie, observée, cherchée, et qu'elle n'était pas si bien gardée que je n'eusse pu lui parler et employer (en vain sans doute) tous les artifices par lesquels on séduit une femme ordinaire. Grâce au ciel! votre fille n'a pas même été exposée à mes téméraires prétentions. J'ai appris à temps qu'elle avait pour mère la personne que je vénère et que je respecte le plus au monde, et dès cet instant les abords de sa demeure sont devenus sacrés pour moi. Si je ne m'éloigne pas à l'instant même, c'est afin d'être prêt à répondre à vos plus sévères interrogations, si, vous méfiant de mon honneur, vous m'ordonnez de paraître devant vous et de vous rendre compte de ma conduite.

« Agréez, madame, les humbles respects de votre esclave dévoué,

« Nello. »

Je cachetai cette lettre, songeant au moyen de la faire parvenir à son adresse avec le plus de célérité possible, sans qu'elle tombât en des mains étrangères. Je n'osais la porter moi-même, dans la crainte qu'Alezia irritée ne fît quelque acte de folie ou de désespoir en apprenant mon départ. D'ailleurs il était bien vrai que je voulais pouvoir m'ouvrir complétement à sa mère au moment où elle recevrait ma confidence tout entière, car je prévoyais bien qu'Alezia ne lui cacherait aucun détail de ce petit roman, dont je n'avais pas le droit de me faire l'historien exact sans son ordre. Je craignais d'ailleurs que l'énergie de cette jeune fille effrayant la faiblesse de sa mère du tableau de sa passion, celle-ci ne vînt à lui donner un consentement que je ne voulais pas ratifier. L'une et l'autre avaient besoin du secours de ma volonté calme et inébranlable, et c'était peut-être lorsqu'elles seraient en présence l'une de l'autre que j'aurais besoin d'une force qui manquerait à toutes deux.

J'en étais là, lorsqu'on frappa à ma porte, et un homme s'approcha dans une attitude respectueuse. Comme il avait eu soin d'ôter sa livrée, je ne le reconnus pas d'abord pour le domestique qui m'avait tant regardé le jour de l'aventure de l'église; mais comme nous avions maintenant le loisir de nous examiner l'un l'autre, nous jetâmes spontanément un cri de surprise. « C'est bien vous! me dit-il; je ne me trompais pas, vous êtes bien Nello? — Mandola, mon vieil ami! » m'écriai-je; et je lui ouvris mes deux bras. Il hésita un instant, puis il s'y jeta avec effusion en pleurant de joie. « Je vous avais bien reconnu, mais j'ai voulu m'en assurer, et au premier moment dont je puis disposer, me voilà. Comment se fait-il qu'on vous appelle dans ce pays le seigneur Lélio? à moins que vous ne soyez ce chanteur fameux dont on parlait tant à Naples, et que je n'ai jamais été voir, car, voyez-vous, je m'endors toujours au théâtre, et, quant à la musique, je n'ai jamais pu y rien comprendre... Aussi, la signora ne me force jamais de monter à sa loge avant la fin du spectacle. — La signora! oh! parlez-moi de la signora! mon vieux camarade.—Moi, je parlais de la signora Alezia, car pour la signora Bianca, elle ne va plus au théâtre. Elle a pris un confesseur piémontais, et elle est dans la plus haute dévotion depuis son second mariage. Pauvre bonne signora! je crains bien que ce mariage ne la dédommage pas de l'autre. Ah! Nello, Nello, pourquoi n'as-tu pas...?—Tais-toi, Mandola; pas un mot là-dessus. Il est des souvenirs qui ne doivent pas plus revenir sur nos lèvres que les morts ne doivent revenir à la vie. Dis-moi seulement où est ta maîtresse en ce moment, et le moyen de lui faire parvenir une lettre en secret et sur-le-champ.—Est-ce que c'est quelque chose d'important pour vous? — C'est quelque chose de plus important pour elle. — En ce cas, donnez-la-moi; je prends la poste à franc étrier, et je vais la lui remettre à Bologne, où elle est maintenant. Ne le saviez-vous pas? — Nullement. Oh! tant mieux! Tu peux être auprès d'elle ce soir? — Oui, par Bacchus! Pauvre maîtresse, qu'elle sera *renversée* de recevoir

de vos nouvelles! car, vois-tu, Nello, voyez-vous, signor.... — Appelle-moi Nello quand nous sommes seuls, et Lélio devant le monde, tant que l'affaire de Chioggia ne sera pas assoupie tout à fait. — Oh! je sais. Pauvre Masattone! Mais cela commence à s'arranger. — Que me disais-tu de la signora Bianca? C'est là ce qui m'importe. — Je disais qu'elle deviendra bien rouge et bien pâle quand je lui remettrai une lettre en lui disant tout bas : C'est de Nello! Madame sait bien, Nello! celui qui chantait si bien... Alors elle me dira d'un ton sérieux, car elle n'est plus gaie comme autrefois, la pauvre signora : « C'est bien, Mandola, allez-vous-en à l'office. » Et puis elle me rappellera pour me dire d'un ton doux, car elle est toujours bonne : « Mon pauvre Mandola, vous devez être bien fatigué?... Salomé, donnez-lui du meilleur vin! » Et Salomé! m'écriai-je, est-elle mariée aussi? — Oh! celle-là ne se mariera jamais. C'est toujours la même fille, pas plus vieille, pas plus jeune; ne souriant jamais, ne versant jamais une larme, adorant toujours madame, et lui résistant toujours; chérissant mademoiselle, et la grondant sans cesse; bonne au fond, mais point aimable... La signora Alezia vous a-t-elle reconnu?—Nullement.— Je le crois; j'ai eu bien de la peine moi-même à vous reconnaître. On change tant! vous étiez si petit, si fluet! — Mais pas trop, ce me semble? —Et moi, continua Mandola avec une tristesse comique, j'étais si leste, si dégagé, si alerte, si joyeux! Ah! comme on vieillit! »

Je me pris à rire en voyant combien l'on s'abuse sur les grâces de sa jeunesse quand on avance en âge. Mandola était à peu près le même Hercule lombard que j'avais connu; il marchait toujours de côté comme une barque qui louvoie, et l'habitude de ramer en équilibre à la poupe de la gondole lui avait fait contracter celle de ne jamais se tenir sur ses deux jambes à la fois. On eût dit qu'il se méfiait toujours de l'aplomb du sol, et qu'il attendait le flot pour varier son attitude. J'eus bien de la peine à abréger notre entretien; il y prenait grand plaisir, et moi, j'éprouvais un bonheur douloureux à entendre parler de cet intérieur de famille où mon âme s'était ouverte à la poésie, à l'art, à l'amour et à l'honneur. Je ne pouvais me défendre d'une secrète joie pleine d'attendrissement et de reconnaissance en entendant le brave Lombard me raconter les longs regrets de Bianca après mon départ, sa santé longtemps altérée, ses larmes cachées, sa langueur, son dégoût de la vie; puis elle s'était ranimée. Un nouvel amour avait effleuré son cœur. Un homme fort séduisant, mais assez mal famé, espèce d'aventurier de haut lieu, l'avait recherchée en mariage; elle avait failli croire en lui. Éclairée à temps, elle avait frémi des dangers auxquels l'isolement exposait son repos et sa dignité; elle avait frémi surtout pour sa fille, et s'était rejetée dans la dévotion.

« Mais son mariage avec le prince Grimani? dis-je à Mandola. — Oh! c'est l'ouvrage du confesseur, répondit-il. — Allons, il y a une fatalité, et l'on n'y échappe pas. Pars, Mandola; voici de l'argent, voici la lettre. Ne perds pas un instant, et ne retourne pas à la villa Grimani sans m'avoir parlé, car j'ai des recommandations importantes à te faire. » Il partit.

Je me jetai sur mon lit, et je commençais à m'endormir, lorsque j'entendis les pas rapides d'un cheval dans l'allée du jardin sur laquelle donnait ma fenêtre. Je me demandai si ce n'était pas Mandola qui revenait, ayant oublié une partie de ses instructions. Je vainquis donc la fatigue, et me mis à la croisée. Mais au lieu de Mandola, je vis une femme en amazone et la tête couverte d'une ép isse mantille de crêpe noir qui tombait sur ses épaules et voilait toute sa taille, aussi bien que son visage. Elle montait un superbe cheval tout fumant de sueur; et, sautant à terre avant que son domestique eût trouvé le temps de lui donner la main, elle parla à voix très-basse à la vieille Cattina, que la curiosité bien plus que le zèle avait fait accourir à sa rencontre. Je frissonnai en songeant qui ce pouvait, qui ce devait être; et, maudissant l'imprudence de cette démarche, je me rhabillai à la hâte. Quand je fus prêt, Cattina ne venant point m'avertir, je m'élançai précipitamment dans l'escalier, craignant que la téméraire visiteuse ne restât sous le péristyle exposée à quelque regard indiscret. Mais je rencontrai sur les dernières marches Cattina, qui retournait à son travail, après avoir introduit l'inconnue dans la maison. « Où est cette dame? lui demandai-je vivement. — Cette dame! répondit la vieille; quelle dame, mon *béni* seigneur Lélio? — Quelle ruse veux-tu essayer là, vieille folle? N'ai-je pas vu entrer une dame en noir, et n'a-t-elle pas demandé à me parler? — Non, sur la foi du baptême, M. Lélio. Cette dame a demandé la signora Checchina, et sans vous nommer. Elle m'a mis ce demi-sequin dans la main pour m'engager à cacher sa présence *aux autres habitants de la maison*. C'est ainsi qu'elle a dit. — Est-ce que tu l'as vue, Cattina, cette dame? — J'ai vu sa robe et son voile, et une grande mèche de cheveux noirs qui s'était détachée, et qui tombait sur une petite main superbe... et deux grands yeux qui brillaient sous la dentelle comme deux lampes derrière un rideau. — Et où l'as-tu fait entrer? — Dans le petit salon de la signora Checchina, pendant que la signora s'habille pour la recevoir. — C'est bien, Cattina; sois discrète, puisqu'on te l'a commandé. »

Je restai incertain si c'était Alezia qui venait se confier à la Checchina. Je devais l'empêcher sur-le-champ et à tout prix de rester dans cette maison où chaque instant pouvait contribuer à la perte de sa réputation; mais si ce n'était point elle, de quel droit irais-je interroger une personne qui sans doute avait quelque grave intérêt à se cacher de la sorte? De ma

fenêtre je n'avais pu juger la taille de cette femme voilée qui tout à coup s'était trouvée placée de manière à ce que je ne visse que le sommet de sa tête. J'avais examiné le domestique pendant qu'il emmenait les chevaux à l'écart dans un massif d'arbres que sa maîtresse lui avait désigné d'un geste. Je n'avais jamais vu ce visage, mais ce n'était pas une raison pour qu'il n'appartînt pas à la maison Grimani, dont, certes, je n'avais pas vu tous les serviteurs. Je répugnais à l'interroger et à tenter de le corrompre. Je résolus d'aller trouver la Checchina; je savais le temps qu'il lui fallait pour faire la plus simple toilette; elle ne devait pas encore être en présence de la visiteuse, et je pouvais entrer dans sa chambre sans traverser le salon d'attente. Je connaissais le mystérieux passage par lequel l'appartement de Nasi communiquait avec celui de ses maîtresses. Cette villa de Cafaggiolo étant une véritable *petite maison* dans le goût français du XVIIIe siècle.

Je trouvai en effet la Checchina à demi vêtue, se frottant les yeux et s'apprêtant avec une nonchalance seigneuriale à cette matinale audience.

« Qu'est-ce à dire? s'écria-t-elle en me voyant entrer par son alcôve. — Vite, un mot, Checchina, lui dis-je à l'oreille. Renvoie ta femme de chambre. — Dépêche-toi, me dit-elle quand nous fûmes seuls, car il y a là quelqu'un qui m'attend. — Je le sais, et c'est de cela que je viens te parler. Connais-tu cette femme qui te demande un entretien? — Qu'en sais-je? elle n'a pas voulu dire son nom à ma femme de chambre, et là-dessus je lui ai fait répondre que je ne recevais pas, surtout à sept heures du matin, les personnes que je ne connais point; mais elle ne s'est pas rebutée, et elle a supplié Teresa avec tant d'insistance (il est même probable qu'elle lui a donné de l'argent pour la mettre dans ses intérêts), que celle-ci est venue me tourmenter, et j'ai cédé, mais non sans un grand déplaisir, de sortir si tôt du lit, car j'ai lu les amours d'Angélique et de Médor fort avant dans la nuit.

— Écoute, Checchina, je crois que cette femme est... celle que tu sais.

— Oh! crois-tu? en ce cas va la trouver, je comprends pourquoi elle me fait demander, et pourquoi tu entres par le passage secret. Allons, je serai discrète, et charmée surtout de me rendormir tandis que tu seras le plus heureux des hommes.

— Non, ma bonne Francesca, tu te trompes. Si je m'étais ménagé un rendez-vous sous tes auspices, sois sûre que je t'en aurais demandé la permission. D'ailleurs je n'en suis pas à ce point, et mon roman touche à sa fin, qui est la plus froide et la plus morale de toutes les fins. Mais cette jeune personne se perd si tu ne viens à son secours. N'accueille aucun des projets romanesques qu'elle vient sans doute te confier; fais-la partir sur-le-champ, qu'elle retourne chez ses parents à l'instant même. Si, par hasard, elle demande à me parler en ta présence, dis-lui que je suis absent, et que je ne rentrerai pas de la journée.

— Quoi, Lélio! tu n'es pas plus passionné que cela, et on fait pour toi des extravagances! Peste! voyez ce que c'est que d'être fat, on réussit toujours! Mais si tu te trompais, cugino; si par hasard cette belle aventurière, au lieu d'être ta Dulcinée, était une de ces pauvres filles dont tout pays fourmille, qui veulent entrer au théâtre pour fuir des parents cruels! Écoute, j'ai une inspiration. Entrons ensemble dans le petit salon; en faisant avancer le paravant devant la porte, au moment où nous entrerons tu peux te glisser en même temps que moi dans la chambre, te tenir caché, tout entendre et tout voir. Si cette femme est ta maîtresse, il est important que tu saches bien et vite ce dont il s'agit, car ce qu'elle me dira, je te le répéterais mot à mot; il sera donc plus tôt fait de l'entendre. »

J'hésitais, et pourtant j'avais bien envie de suivre ce mauvais conseil.

« Mais si c'est une autre femme, objectai-je, si elle a un secret à te confier?

— Avons-nous des secrets l'un pour l'autre? dit Checchina, et as-tu moins d'estime que moi pour toi-même? Allons, pas de sot scrupule, viens. »

Elle appela Teresa, lui dit deux mots à l'oreille, et quand le paravent fut arrangé, elle la renvoya et m'entraîna avec elle dans le salon. Je ne fus pas caché deux minutes sans trouver, au paravent protecteur, une brisure par laquelle je pouvais voir la dame mystérieuse. Elle n'avait pas encore relevé son voile, mais déjà je reconnaissais la taille élégante et les belles mains d'Alezia Aldini.

La pauvre femme tremblait de tous ses membres; je la plaignais et la blâmais, car le boudoir où nous nous trouvions n'était pas décoré dans un goût très-chaste, et les bronzes antiques, les statuettes de marbre qui l'ornaient, quoique d'un choix exquis sous le rapport de l'art, n'étaient rien moins que faits pour attirer les regards d'une jeune fille ou d'une femme timide. Et en pensant que c'était Alezia Aldini qui avait osé pénétrer dans ce temple païen, j'étais malgré moi, par un reste d'amour peut-être, plus blessé que reconnaissant de sa démarche.

La Checchina, tout en se hâtant, n'avait pourtant pas négligé le soin si cher aux femmes d'éblouir par l'éclat de la toilette les personnes de leur sexe. Elle avait jeté sur ses épaules une robe de chambre de cachemire des Indes, objet d'un grand luxe à cette époque; elle avait roulé ses cheveux dénoués sous un réseau de bandelettes d'or et de pourpre, car l'antique était alors à la mode, et sur ses jambes nues, qui étaient fortes et belles comme celles d'une statue de Diane, elle avait glissé une sorte de brodequin de peau de tigre, qui dissimulait ingénieusement la vul-

guère nécessité des pantoufles. Elle avait chargé ses doigts de diamants et de camées, et tenait son éventail étincelant comme un sceptre de théâtre, tandis que l'inconnue, pour se donner une contenance, tourmentait gauchement le sien, qui était simplement de satin noir. Celle-ci était visiblement consternée de la beauté de Checca, beauté un peu virile, mais incontestable. Avec sa robe turque, sa chaussure mède et sa coiffure grecque, elle devait assez ressembler à ces femmes de satrapes qui se couvraient sans discernement des riches dépouilles des nations étrangères.

Elle salua son hôtesse d'un air de protection un peu impertinent; puis, s'étendant avec nonchalance sur une ottomane, elle prit l'attitude la plus romaine qu'elle pût imaginer. Tout cet étalage fit son effet, la jeune fille resta interdite et n'osa rompre le silence. «Eh bien! madame ou mademoiselle, dit la Checca en dépliant lentement son éventail, car j'ignore absolument à qui j'ai le plaisir de parler, je suis à vos ordres.»

Alors l'inconnue, d'une voix claire et un peu âpre, avec un accent anglais très-prononcé, répondit en ces termes :

« Pardonnez-moi, madame, d'être venue vous déranger si matin, et recevez mes remercîments pour la bonté que vous avez de m'accueillir. Je me nomme Barbara Tempest et suis fille d'un lord établi depuis peu à Florence. Mes parents me font apprendre la musique, et j'ai déjà quelque talent; mais j'avais une très-excellente institutrice qui est partie pour Milan, et mes parents veulent me donner pour maître de chant cet insipide Tosani, qui me dégoûtera à jamais de l'art avec sa vieille méthode et ses cadences ridicules; j'ai ouï dire que le signor Lélio (que j'ai entendu chanter plusieurs fois à Naples) allait venir dans ce pays, et qu'il avait loué, pour la saison, cette maison dont je connais le propriétaire. J'ai un désir irrésistible de recevoir des leçons de ce chanteur célèbre, et j'en ai fait la demande à mes parents, qui me l'ont accordée; mais ils en ont parlé à plusieurs personnes, et il leur a été dit que le signor Lélio était d'un caractère très-fier et un peu bizarre; qu'en outre, il était affilié à ce qu'on appelle, je crois, la charbonnerie, c'est-à-dire qu'il a fait serment d'exterminer tous les riches et tous les nobles, et qu'en attendant il les déteste. Il ne laisse échapper, a-t-on dit à mon père, aucune occasion de leur témoigner son aversion, et quand par hasard il consent à leur rendre quelque service, à chanter dans leurs soirées, ou à donner des leçons dans leurs familles, c'est après s'être fait prier dans les termes les plus humbles. Si on lui prouve, par des instances très-grandes, combien on estime son talent et sa personne, il cède et redevient fort aimable; mais si on le traite comme un artiste ordinaire, il refuse sèchement et n'épargne pas les moqueries. Voilà, madame, ce qu'on a dit à mes parents, et voilà ce qu'ils redoutent, car ils tirent un peu vanité de leur nom et de leur position dans le monde. Quant à moi, je n'ai aucun préjugé, et j'ai une admiration si vive pour le talent, que rien ne me coûterait pour obtenir de M. Lélio la faveur d'être son élève.

Je me suis dit bien souvent que si j'étais à même de lui parler, certainement il ferait droit à ma requête. Mais outre que je n'aurai peut-être pas l'occasion de le rencontrer, il ne serait pas convenable qu'une jeune personne s'adressât ainsi à un jeune homme. Je pensais à cela précisément ce matin en me promenant à cheval; vous savez, madame, que dans mon pays les demoiselles sortent seules, et vont à la promenade accompagnées de leur domestique. Je sors donc de grand matin, afin d'éviter la chaleur du jour, qui nous paraît bien terrible, à nous autres gens du Nord. Comme je passais devant cette jolie maison, j'ai demandé à un paysan à qui elle appartenait. Quand j'ai su qu'elle était à M. le comte Nasi, qui est l'ami de ma famille, sachant précisément qu'il l'avait louée à M. Lélio, j'ai demandé si ce dernier était arrivé. Pas encore, m'a-t-il répondu; mais sa femme est venue d'avance pour préparer son établissement de campagne; c'est une dame très-belle et très-bonne. Alors, madame, il m'est venu en tête l'idée d'entrer chez vous et de vous intéresser à mon désir, afin que vous m'accordiez votre protection toute-puissante auprès de votre mari, et qu'il veuille bien accéder à la demande de mes parents, lorsqu'ils la lui adresseront. Puis-je vous demander aussi, madame, de vouloir bien garder mon petit secret, et de prier M. Lélio de le garder également; car ma famille blâmerait beaucoup cette démarche, qui n'a pourtant rien que de très-innocent, comme vous le voyez.»

Elle avait débité ce discours avec une volubilité si britannique, en saccadant ses mots, en traînant sur les syllabes brèves, et en étranglant les longues; elle faisait de si plaisants anglicismes, que je ne songeai plus à voir Alezia dans cette jeune lady à la fois prude et téméraire. La Checchina, de son côté, ne songea plus qu'à se divertir de son étrangeté. Moi, qui n'étais guère en train de prendre plaisir à ce jeu, je me serais volontiers retiré, mais le moindre bruit eût trahi ma présence et jeté l'épouvante dans le cœur ingénu de miss Barbara.

« En vérité, miss, répondit la Checchina en cachant une forte envie de rire derrière un flacon d'essence de rose, votre demande est fort embarrassante, et je ne sais comment y répondre. Je vous avouerai que je n'ai pas sur M. Lélio l'empire que vous voulez bien m'attribuer...

— Ne seriez-vous pas sa femme? dit la jeune Anglaise avec candeur.

— Oh! miss, s'écria la Checchina en prenant un air de prude du plus mauvais ton, une jeune per-

sonne avoir de telles idées! Fi donc! Est-ce qu'en Angleterre l'usage permet aux demoiselles de faire de pareilles suppositions? »

La pauvre Barbara fut tout à fait troublée.

« Je ne sais pas si ma question était offensante, dit-elle d'un ton ému, mais plein de résolution. Il est certain que ce n'était pas mon intention. Vous pourriez n'être pas la femme de M. Lélio, et vivre avec lui sans crime. Vous pourriez être sa sœur... Voilà tout ce que j'ai voulu dire, madame.

— Et ne pourrais-je pas aussi bien, dit Checca, n'être ni sa femme, ni sa sœur, ni sa maîtresse, mais demeurer ici chez moi? Ne puis-je pas aussi bien être la comtesse Nasi?

— Oh! madame, répliqua ingénument Barbara, je sais bien que M. Nasi n'est pas marié.

— Il peut l'être en secret, miss.

— Ce serait donc bien récemment, car il m'a demandée en mariage il n'y a pas plus de quinze jours.

— Ah! c'est vous, mademoiselle? » s'écria la Checchina avec un geste tragique qui fit tomber son éventail. Il y eut un moment de silence. Puis la jeune miss, voulant absolument le rompre, sembla faire un grand effort sur elle-même, quitta sa chaise, et ramassa l'éventail de la prima donna. Elle le lui présenta avec une grâce charmante, et lui dit d'un ton caressant que rendait plus naïf encore son accent étranger:

« Vous aurez la bonté, n'est-ce pas, madame, de parler de moi à monsieur votre frère?

— Vous voulez dire mon mari? » répondit Checchina en recevant son éventail d'un air moqueur et en toisant la jeune Anglaise avec une curiosité malveillante. L'Anglaise retomba sur sa chaise, comme si elle eût été frappée à mort; et la Checchina, qui détestait les femmes du monde et prenait une joie féroce à les écraser quand elle se trouvait en rivalité avec elles, ajouta, en se pavanant d'un air distrait dans la glace placée au-dessus de l'ottomane: « Écoutez, chère miss Barbara. Je vous veux du bien, car vous me paraissez charmante; mais il faut que vous me disiez toute la vérité: je crains que ce ne soit pas l'amour de l'art qui vous amène ici, mais bien une sorte d'inclination pour Lélio. Il a inspiré sans le vouloir beaucoup de passions romanesques dans sa vie, et je connais plus de dix pensionnaires qui en sont folles.

— Rassurez-vous, madame, répondit l'Anglaise avec un accent italien qui me fit tressaillir, je ne saurais avoir la moindre inclination pour un homme marié; et quand je suis entrée dans cette maison, je savais que vous étiez la femme de M. Lélio. »

La Checchina fut un peu déconcertée du ton ferme et dédaigneux de cette réponse; mais résolue de la pousser à bout, et redoublant d'impertinence, elle se remit bientôt et lui dit avec un sourire étudié: « Chère Barbara, vous me rassurez, et je vous crois l'âme trop noble pour vouloir m'enlever le cœur de Lélio; mais je ne puis vous cacher que j'ai une misérable faiblesse. Je suis d'une jalousie effrénée, tout me fait ombrage. Vous êtes peut-être plus belle que moi, et je le crains si j'en juge par le joli pied que j'aperçois et par les grands yeux que je devine; vous serez indifférente pour Lélio, puisqu'il m'appartient; vous êtes fière et généreuse, mais Lélio peut devenir amoureux de vous: vous ne seriez pas la première qui lui aurait tourné la tête. C'est un volage, il s'enflamme pour toutes les belles femmes qu'il rencontre. Chère signora Barbara, ayez donc la complaisance de relever votre voile, afin que je voie ce que j'ai à craindre, et, pour parler à la française, si je puis exposer Lélio au feu de vos batteries. »

L'Anglaise fit un geste de dégoût, puis sembla hésiter, et, se levant enfin de toute sa hauteur, elle répondit, en commençant à détacher son voile: « Regardez-moi, madame, et rappelez-vous bien mes traits, afin d'en faire la description au seigneur Lélio; et si en vous écoutant il paraît ému, gardez-vous de l'envoyer vers moi, car s'il venait à vous être infidèle, je déclare que ce serait un malheur pour lui, et qu'il n'obtiendrait que mon mépris. »

En parlant ainsi, elle avait découvert sa figure. Elle me tournait le dos, et j'essayais vainement de surprendre ses traits dans la glace. Mais avais-je besoin du témoignage de mes yeux, et celui de mes oreilles ne suffisait-il pas? Elle avait oublié tout à fait son accent anglais et parlait le plus pur italien, avec cette voix sonore et vibrante qui m'avait si souvent ému jusqu'au fond de l'âme.

« Pardon, miss, dit la Checchina sans se déconcerter, vous êtes si belle, que toutes mes craintes se réveillent; je ne puis croire que Lélio ne vous ait pas déjà vue, et qu'il ne soit pas d'accord avec vous pour me tromper.

— S'il vous demande mon nom, dit Alezia en arrachant avec violence une des grandes épingles d'acier bruni qui retenaient sur sa tête le pli de son voile, remettez-lui ceci de ma part, et dites-lui que mon blason porte une épingle avec cette devise: « Au cœur qui n'a pas de sang! »

En ce moment, ne pouvant rester sous le coup d'un tel mépris, je sortis brusquement de ma cachette et m'élançai vers Alezia avec assurance. « Non, signora, lui dis-je, ne croyez pas aux plaisanteries de mon amie Francesca. Tout ceci est une comédie qu'il lui a plu de jouer, vous prenant pour ce que vous vouliez paraître, et ne sachant pas l'importance de ses mensonges; c'est une comédie que j'ai laissé jouer, vous reconnaissant à peine, tant vous avez imité avec talent l'accent et les manières d'une Anglaise. »

Alezia ne parut ni surprise, ni émue de mon appa

rition. Elle avait le calme et la dignité que les femmes *de condition* possèdent entre toutes les autres, lorsqu'elles sont dans leur droit. A voir son impassibilité, éclairée peu à peu d'un charmant sourire d'ironie, on eût pu croire que son âme n'avait jamais connu la passion, et qu'elle était incapable de la connaître.

« Vous trouvez que j'ai bien joué mon rôle, monsieur? répliqua-t-elle; cela vous prouve que j'avais peut-être quelque disposition pour cette profession que vous ennoblissez par vos talents et vos vertus. Je vous remercie profondément de m'avoir ménagé l'occasion de vous donner la comédie, et je rends grâces à madame, qui a bien voulu me donner la réplique. Mais je suis déjà dégoûtée de cet art sublime. Il faut y porter une expérience qui me coûterait trop à acquérir, et une force d'esprit dont vous seul au monde êtes capable.

—Non, signora, vous êtes dans l'erreur, repris-je avec fermeté. Je n'ai point l'expérience du mal, et je n'ai de force que pour repousser des soupçons déshonorants. Je ne suis ni l'époux, ni l'amant de Francesca. Elle est mon amie, ma sœur d'adoption, la confidente discrète et dévouée de tous mes sentiments; et pourtant elle ignore qui vous êtes, bien qu'elle vous soit aussi dévouée qu'à moi-même.

— Je déclare, signora, dit Francesca en s'asseyant d'une manière plus convenable, que je comprends fort peu ce qui se passe ici, et comment Lélio vous a laissé concevoir de pareils soupçons, lorsqu'il lui était si facile de les détruire. Ce qu'il vous dit en ce moment est la vérité, et vous n'imaginez pas, j'espère, que je voulusse me prêter à vous tromper, si j'étais autre chose pour lui qu'une amie bien calme et bien désintéressée. »

Alezia commença à trembler de tous ses membres, comme saisie de fièvre, et elle se rassit pâle et recueillie. Elle doutait encore.

« Tu as été méchante, ma cousine, dis-je tout bas à la Checchina. Tu as pris plaisir à faire souffrir un cœur pur pour venger ton sot amour-propre. Ne devrais-tu pas remercier ta rivale, puisqu'elle a refusé Nasi? »

La bonne Checca s'approcha d'elle, lui prit les mains familièrement, et s'accroupit sur un coussin à ses pieds. « Mon bel ange, lui dit-elle, ne doutez pas de nous; vous ne connaissez pas la douce et honnête liberté des bohémiens. Dans votre monde, on nous calomnie, et on nous fait un crime de nos meilleures actions. Puisque vous avez permis à Lélio de vous aimer, c'est que vous ne partagez pas ces préventions injustes. Croyez donc bien qu'à moins d'être la plus vile des créatures, je ne puis m'entendre avec Lélio pour vous tromper. Je comprends à peine quel plaisir ou quel profit j'en pourrais tirer. Ainsi, calmez-vous, ma jolie signora. Pardonnez-moi de vous avoir arraché votre secret par mes folles plaisanteries. Vous devez avouer que si la signora marchesina se fût jouée des comédiens, ce n'eût pas été dans l'ordre. Mais, au reste, tout ceci est fort heureux, et vous avez eu là une idée bonne et courageuse. Vous auriez conservé des soupçons et souffert longtemps, tandis que vous voilà rassurée, n'est-il pas vrai, *marchesina mia?* et vous croyez bien que j'ai un trop grand cœur pour vous trahir en aucune façon? Allons, mon cher ange, il faut retourner auprès de vos parents, et Lélio ira vous voir aussitôt que vous le voudrez. Soyez tranquille, je vous l'enverrai, moi, et j'empêcherai bien qu'il ne vous donne d'autres sujets de chagrin. Ah! *poverina mia*, les hommes sont au monde pour désoler les femmes, et le meilleur d'entre eux ne vaut pas la dernière d'entre nous. Vous êtes une pauvre enfant qui ne connaît pas encore la souffrance. Cela ne viendra que trop tôt, si vous livrez votre pauvre cœur au tourment d'amour, *oïmè!* »

Francesca ajouta bien d'autres choses toutes pleines de bonté et de sens. En même temps qu'Alezia était un peu blessée de cette familiarité naïve, elle était touchée de tant de bienveillance et vaincue par tant de franchise. Elle ne répondait pas encore aux caresses de Checca; mais de grosses larmes roulaient lentement sur ses joues livides. Enfin son cœur se brisa, et elle se jeta en sanglotant sur le sein de sa nouvelle amie.

Je m'étais mis à genoux devant elle auprès de Checca, car son agitation continue m'avait effrayé. Elle me tendit sa main, que je baisai respectueusement, et que je gardai ensuite serrée dans les miennes d'une façon toute paternelle.

« O Lélio! me dit-elle, me pardonnerez-vous l'outrage d'un pareil soupçon? N'accusez que l'état maladif où je suis, depuis quelques jours, de corps et d'esprit. C'est Lila qui, croyant me guérir, et voulant m'empêcher de faire ce qu'elle appelle un coup de tête, m'a confié cette nuit que vous viviez ici avec une très-belle personne qui n'était pas votre sœur, ainsi qu'elle l'avait cru d'abord, mais votre femme ou votre maîtresse. Vous pensez bien que je n'ai pu fermer l'œil; j'ai roulé dans ma tête les projets les plus tragiques et les plus extravagants. Enfin, je me suis arrêtée à l'idée que Lila avait pu se tromper, et j'ai voulu savoir la vérité par moi-même. Au point du jour, tandis que, vaincue par la fatigue, cette pauvre fille dormait dans ma chambre sur le tapis, je suis sortie sur la pointe du pied; j'ai appelé le plus soumis et le plus stupide des domestiques de ma tante, je lui ai fait seller le cheval de mon cousin Hector, qui est très-fougueux, et qui a failli dix fois me renverser. Mais que m'importait la vie? Je me disais : « Hélas! n'est pas tué qui veut! » et j'ai pris la route de Cafaggiolo, sans savoir ce que j'allais y faire. Chemin faisant, j'ai trouvé le conte que je me suis permis de faire à madame. Oh! qu'elle me le pardonne! Je vou-

lais savoir si elle vous aimait, Lélio; si elle était aimée de vous, si elle avait des droits sur vous, si vous me trompiez. Pardonnez-moi tous deux; vous êtes si bons : vous me pardonnerez, et vous m'aimerez aussi, n'est-ce pas, madame?

— Chère madonetta! je t'aime déjà de toute mon âme, » répondit la Checchina en lui passant ses grands bras nus autour du cou et en l'embrassant à l'étouffer.

Je désirais terminer cette scène et renvoyer Alezia chez sa tante. Je la suppliai de ne pas s'exposer davantage, et je me levai pour faire avancer son cheval; mais elle me retint en me disant avec force : « A quoi songez-vous, Lélio? Renvoyez chevaux et domestique chez ma tante; demandez la poste, et partons sur-le-champ. Votre amie sera assez bonne pour nous accompagner. Nous irons trouver ma mère, et je me jetterai à ses pieds en lui disant : « Je suis compromise, je suis perdue aux yeux du monde; je me suis enfuie de chez ma tante en plein jour, avec éclat. Il est trop tard pour réparer le tort que je me suis fait volontairement et délibérément. J'aime Lélio, et il m'aime; je lui ai donné ma vie. Il ne me reste sur la terre que lui et vous. Voulez-vous me maudire? »

Cette résolution me jetait dans une affreuse perplexité. Je la combattis en vain. Alezia s'irrita de mes scrupules, m'accusa de ne pas l'aimer, et invoqua le jugement de Francesca. Celle-ci voulait monter en voiture avec Alezia, et la conduire à sa mère sans moi. Moi, je voulais décider la signora à retourner chez elle, à écrire de là à sa mère, et à attendre sa réponse pour prendre un parti. Je m'engageais à ne plus avoir aucun scrupule de conscience, si la mère consentait; mais je ne voulais pas compromettre la fille : c'était une action odieuse que je suppliais Alezia de m'épargner. Elle me répondait que, si elle écrivait, sa mère montrerait la lettre au prince Grimani, et que celui-ci la ferait enfermer dans un couvent.

Au milieu de ce débat, Lila, que Cattina s'efforçait en vain d'arrêter dans l'escalier, se précipita impétueusement au milieu de nous, rouge, essoufflée, près de s'évanouir. Quelques instants se passèrent avant qu'elle pût parler. Enfin elle nous dit, en mots entrecoupés, qu'elle avait devancé à la course le seigneur Hector Grimani, dont le cheval était heureusement boiteux, et ne pouvait passer par les prairies fermées de haies vives, mais qu'il était derrière elle, qu'il s'était informé tout le long du chemin de la route qu'Alezia avait suivie, et qu'il allait arriver dans un instant. Toute la maison Grimani savait, grâce à lui, la fuite de la signora. En vain la tante avait voulu faire des recherches avec prudence et imposer silence aux déclamations extravagantes d'Hector. Il faisait si grand bruit que tout le pays serait informé dans la journée de sa position ridicule et de la démarche hasardée de la signora, si elle n'y mettait ordre elle-même en allant à sa rencontre, en lui fermant la bouche, et en retournant avec lui à la villa Grimani. Je fus de l'avis de Lila. Alezia pliait son cousin à toutes ses volontés; rien n'était encore désespéré, si elle voulait sauter sur son cheval et retourner chez sa tante; elle pouvait prendre un autre chemin que celui par lequel venait Hector, tandis qu'on enverrait au-devant de lui des gens pour le dépister et l'empêcher d'arriver jusqu'à Cafaggiolo. Tout fut inutile, Alezia resta inébranlable. « Qu'il vienne, disait-elle, laissez-le entrer dans la maison, et nous le jetterons par la fenêtre s'il ose pénétrer jusqu'ici. » La Checchina riait comme une folle de cette idée; et sur la description railleuse qu'Alezia faisait de son cousin, elle promettait, à elle seule, d'en débarrasser la compagnie. Toutes ces bravades et cette gaieté insensée, dans un moment décisif, me causaient un chagrin extrême.

Tout à coup une chaise de poste parut au bout de la longue avenue de figuiers qui conduisait de la grande route à la villa Nasi. « C'est Nasi! s'écria Checchina.—Si c'était Bianca! pensai-je.—Oh! s'écria Lila, voici madame votre tante elle-même qui vient vous chercher.

— Je résisterai à ma tante aussi bien qu'à mon cousin, répondit Alezia, car ils agissent indignement à mon égard. Ils veulent publier ma honte, m'abreuver de chagrins et d'humiliations, afin de me subjuguer. Lélio, cachez-moi, ou protégez-moi. — Ne craignez rien, lui dis-je; si c'est ainsi qu'on veut agir envers vous, nul n'entrera ici. Je vais recevoir madame votre tante au seuil de la maison, et puisqu'il est trop tard pour vous en faire sortir, je jure que personne n'y pénétrera. »

Je descendis précipitamment; je trouvai Cattina qui écoutait aux portes. Je la menaçai de la tuer, si elle disait un mot; puis, songeant qu'aucune crainte n'était assez forte pour l'empêcher de céder au pouvoir de l'argent, je me ravisai, et retournant sur mes pas, je la pris par le bras, la poussai dans une sorte d'office qui n'avait qu'une lucarne où elle ne pouvait atteindre; je fermai la porte sur elle à double tour malgré sa colère, je mis la clef dans ma poche, et je courus au-devant de la chaise de poste.

Mais de toutes nos appréhensions, la plus embarrassante se réalisa. Nasi sortit de la voiture et se jeta à mon cou. Comment l'empêcher d'entrer chez lui, comment lui cacher ce qui se passait? Il était facile de l'empêcher de violer l'incognito d'Alezia, en lui disant qu'une femme était venue pour moi dans sa maison, et que je le priais de ne point chercher à la voir. Mais la journée ne se passerait pas sans que la fuite d'Alezia et le désordre de la maison Grimani ne vinssent à ses oreilles. Une semaine suffirait pour l'apprendre à toute la province. Je ne savais vraiment

que faire. Nasi, ne comprenant rien à mon air troublé, commençait à s'inquiéter et à craindre que la Checchina n'eût fait, par colère ou désespoir, quelque coup de tête. Il montait l'escalier avec précipitation; déjà il tenait le bouton de la porte de l'appartement de Checca, lorsque je l'arrêtai par le bras en lui disant d'un air très-sérieux que je le priais de ne pas entrer.

« Qu'est-ce à dire, Lélio? me dit-il d'une voix tremblante et en pâlissant; Francesca est ici et ne vient point à ma rencontre, vous me recevez d'un air glacé, et vous voulez m'empêcher d'entrer chez ma maîtresse? C'est pourtant vous qui m'avez écrit de revenir près d'elle, et vous sembliez vouloir nous réconcilier; que se passe-t-il donc entre vous? »

J'allais répondre, lorsque la porte s'ouvrit, et Alezia parut, couverte de son voile. En voyant Nasi, elle tressaillit et s'arrêta.

« Je comprends maintenant, je comprends, dit Nasi en souriant; mille pardons, mon cher Lélio! dis-moi dans quelle pièce je dois me retirer. — Ici, monsieur! » dit Alezia d'une voix ferme en lui prenant le bras, et en l'entraînant dans le boudoir d'où elle venait de sortir et où se trouvaient toujours Francesca et Lila. Je la suivis. Checchina, en voyant paraître le comte, prit son air le plus farouche, précisément celui qu'elle avait dans le rôle d'Arsace, lorsqu'elle faisait la partie de soprano dans la *Sémiramis* de Bianchi. Lila se mit devant la porte pour empêcher de nouvelles visites, et Alezia, écartant son voile, dit au comte stupéfait :

« Monsieur le comte, vous m'avez demandée en mariage il y a quinze jours. Le peu de temps pendant lequel j'ai eu le plaisir de vous voir à Naples a suffi pour me donner de vous une plus haute idée que de tous mes autres prétendants. Ma mère m'a écrit pour me conjurer, pour m'ordonner presque d'agréer vos recherches. Le prince Grimani ajoutait en post-scriptum que, si définitivement j'avais de l'éloignement pour mon cousin Hector, il me permettait de revenir auprès de ma mère à condition que je vous accepterais sur-le-champ pour mari. D'après ma réponse, on devait ou venir me chercher pour me conduire à Venise et vous y donner rendez-vous, ou me laisser indéfiniment chez ma tante avec mon cousin. Eh bien! malgré l'aversion que mon cousin m'inspire, malgré les tracasseries dont ma tante m'abreuve, malgré l'ardent désir que j'éprouve de revoir ma bonne mère et ma chère Venise; enfin, malgré la grande estime que j'ai pour vous, monsieur le comte, j'ai refusé. Vous avez dû croire que j'accordais la préférence à mon cousin... Tenez! dit-elle en s'interrompant et en portant avec calme ses regards vers la croisée, le voilà qui entre à cheval jusque dans votre jardin. Arrêtez, M. Lélio, ajouta-t-elle en me saisissant le bras, comme je m'élançais pour sortir; vous m'accorderez bien qu'en cet instant il n'y a ici d'autre volonté à écouter que la mienne. Placez-vous avec Lila devant cette porte jusqu'à ce que j'aie fini de parler. »

Je dérangeai Lila, et je tins la porte à sa place. Alezia continua :

« J'ai refusé, monsieur le comte, parce que je ne pouvais loyalement accepter vos honorables propositions. J'ai répondu à l'aimable lettre que vous aviez jointe à celle de ma mère.

— Oui, signora, dit le comte, vous m'avez répondu avec une bonté dont j'ai été fort touché, avec une franchise qui ne me laissait aucun espoir! et si je reviens dans le pays que vous habitez, ce n'est point avec l'intention de vous importuner de nouveau, mais avec celle d'être votre serviteur soumis et votre ami dévoué, si vous daignez jamais faire appel à mes respectueux sentiments.

— Je le sais, et je compte sur vous, répondit Alezia en lui tendant sa main d'un air noblement affectueux. Le moment est venu, plus vite que vous ne l'auriez imaginé, de mettre ces généreux sentiments à l'épreuve. Si j'ai refusé votre main, c'est que j'aime Lélio; si je suis ici, c'est que je suis résolue à n'épouser jamais que lui. »

Le comte fut si bouleversé de cette confidence, qu'il resta quelques instants sans pouvoir répondre. A Dieu ne plaise que je blasphème l'amitié du brave Nasi! mais en ce moment, je vis bien que chez les nobles il n'est pas d'amitié personnelle, de dévouement ni d'estime qui puissent extirper entièrement les préjugés. J'avais les yeux attachés sur lui avec une grande attention, je lus clairement sur son visage cette pensée : « J'ai pu, moi comte Nasi, aimer et demander en mariage une femme qui est amoureuse d'un comédien et qui veut l'épouser! »

Mais ce fut l'affaire d'un instant. Le bon Nasi reprit sur-le-champ ses manières chevaleresques. « Quoi que vous ayez résolu, signora, dit-il, quoi que vous ayez à m'ordonner en vertu de vos résolutions, je suis prêt.

— Eh bien! monsieur le comte, reprit Alezia, je suis chez vous, et voici mon cousin qui vient, sinon me réclamer, du moins constater ici ma présence. Froissé par mes refus, il ne manquera pas de me décrier, parce qu'il est sans esprit, sans cœur et sans éducation. Ma tante feindra de blâmer l'emportement de son fils, et racontera ce qu'il lui plaira d'appeler ma honte, à toutes les dévotes de sa connaissance qui le rediront à toute l'Italie. Je ne veux point par de vaines précautions, ni par de lâches dénégations, essayer d'arrêter le scandale. J'ai appelé l'orage sur ma tête, qu'il éclate à la face du monde! Je n'en souffrirai pas si, comme je l'espère, le cœur de ma mère me reste, et si, avec un époux content de mes sacrifices, je trouve encore un ami assez courageux pour avouer

hautement la protection fraternelle qu'il m'accorde. A ce titre, voulez-vous empêcher qu'il n'y ait des explications inconvenantes, *impossibles*, entre Lélio et mon cousin ? Voulez-vous aller recevoir Hector, et lui déclarer de ma part que je ne sortirai de cette maison que pour aller trouver ma mère, et appuyée sur votre bras ? »

Le comte regarda Alezia d'un air sérieux et triste, qui semblait dire : « Vous êtes la seule ici qui compreniez à quel point mon rôle, dans le monde, va paraître étrange, coupable et ridicule, » mit gracieusement un genou en terre, et baisa la main d'Alezia qu'il tenait toujours dans la sienne, en lui disant : « Madame, je suis votre chevalier à la vie et à la mort. » Puis il vint à moi et m'embrassa cordialement sans me rien dire. Il oublia de parler à la Checchina, qui, du reste, appuyée sur le rebord de la fenêtre, les bras croisés sur sa poitrine, contemplait cette scène avec une attention philosophique.

Nasi se préparait à sortir. Moi, je ne pouvais souffrir l'idée qu'il allait s'établir, à ses risques et périls, le champion de la femme que j'étais censé compromettre. Je voulais du moins le suivre et prendre sur moi la moitié de la responsabilité. Il me donna, pour m'en empêcher, des raisons excellentes tirées du code du grand monde. Je n'y comprenais rien, et me sentais dominé en cet instant par la colère que me causaient l'insolence d'Hector et ses indignes intentions. Alezia essaya de me calmer en me disant : « Vous n'avez encore de droits que ceux qu'il me plaira de vous accorder. » J'obtins du moins d'accompagner Nasi, et de faire acte de présence devant Hector Grimani, à la condition de ne pas dire un mot sans la permission de Nasi.

Nous trouvâmes le cousin qui descendait de cheval, tout haletant et couvert de sueur. Il donna un grand coup de fouet, en jurant d'une manière ignoble, au pauvre animal, parce que s'étant déferré et blessé en chemin, il n'était pas venu assez vite au gré de son impatience. Il me sembla voir dans ce début et dans toute la contenance d'Hector qu'il ne savait comment se tirer de la position où il s'était jeté à l'étourdie. Il fallait se montrer héroïque à force d'amour et de folle jalousie, ou absurde à force de lâche insolence. Ce qui mettait le comble à son embarras, c'est qu'il avait recruté en chemin deux jeunes gens de ses amis qui se rendaient à la chasse et avaient voulu l'accompagner dans son expédition, moins sans doute pour l'assister que pour se divertir à ses dépens.

Nous nous avançâmes jusqu'à lui, sans le saluer, et Nasi le regarda de près au milieu du visage, d'un air glacé, sans lui dire un mot. Il parut ne pas me voir ou ne pas me reconnaître. « Ah ! c'est vous, Nasi ! » s'écria-t-il incertain s'il le saluerait ou s'il lui tendrait la main, car il voyait bien que Nasi n'était disposé à lui rendre aucune espèce de révérence. « Vous n'avez pas sujet de vous étonner, je pense, de me trouver chez moi, répondit Nasi. — Pardonnez-moi, pardonnez-moi, reprit Hector en feignant d'être accroché par son éperon à un magnifique rosier qui se trouvait là, et qu'il écrasait de tout son poids. Je ne m'attendais pas du tout à vous trouver ici ; je vous croyais à Naples. — Que vous l'ayez cru ou non, peu importe. Vous voici, et me voici. De quoi s'agit-il ? — Pardieu, mon cher, il s'agit de m'aider à retrouver ma cousine Alezia Aldini, qui se permet de courir seule à cheval sans la permission de ma mère, et qui, m'a-t-on dit, est par ici ?

— Qu'entendez-vous par ce mot : *par ici?* Si vous pensez que la personne dont vous parlez soit dans les environs, suivez la rue, cherchez. — Mais que diable, mon cher, elle est ici, dit Hector forcé par le ton de Nasi et par la présence de ses témoins de se prononcer un peu plus nettement. Elle est dans votre maison ou dans votre jardin, car on l'a vue entrer dans votre avenue, et, sang de Dieu ! voilà son cheval là-bas ! c'est-à-dire mon cheval, car il lui a plu de le prendre pour courir les champs, et de me laisser sa haquenée. » Et il essayait par un gros rire forcé d'égayer un entretien que Nasi ne semblait pas disposé à traiter aussi légèrement,

« Monsieur, lui répondit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître assez pour que vous m'appeliez *mon cher ;* je vous prie donc de me traiter comme je vous traite. Ensuite, je vous ferai observer que ma maison n'est point une auberge, ni mon jardin une promenade publique, pour que les passants se permettent de l'explorer. — Ma foi, monsieur, si vous n'êtes pas content, dit Hector, j'en suis bien fâché. Je croyais vous connaître assez pour me permettre d'entrer chez vous, et je ne savais pas que votre maison de campagne fût un château fort. — Telle qu'elle est, monsieur, palais ou chaumière, j'en suis le maître, et je vous prie de vous tenir pour averti que personne n'y entre sans ma permission.

— Par Bacchus ! monsieur le comte, vous avez bien peur que je vous demande la permission d'entrer chez vous, car vous me la refusez d'avance avec une aigreur qui me donne beaucoup à penser. Si, comme je crois, Alezia Aldini est dans cette maison, je commence à espérer pour elle qu'elle y est venue pour vous ; donnez-m'en l'assurance, et je me retire satisfait.

— Je ne reconnais à personne, monsieur, répondit Nasi, le droit de m'adresser aucune espèce de questions, et à vous, moins qu'à tout autre, celui de m'interroger sur le compte d'une femme que votre conduite outrage en cet instant.

— Eh ! mordieu, je suis son cousin ! Elle est confiée à ma mère, que voulez-vous que ma mère réponde à mon oncle, le prince Grimani, lorsqu'il lui demandera sa belle-fille ? Et comment voulez-vous que ma

mère, qui est âgée et infirme, coure après une jeune écervelée qui monte à cheval comme un dragon? — Je suis certain, monsieur, dit Nasi, que madame votre mère ne vous a pas chargé de chercher sa nièce d'une manière aussi bruyante, et de la demander à tout venant d'une manière aussi déplacée; car, dans ce cas, sa sollicitude serait un outrage plus qu'une protection, et mettre l'objet d'une telle protection à l'abri de votre zèle serait un devoir pour moi.

— Allons, dit Hector, je vois que vous ne voulez pas nous rendre notre fugitive. Vous êtes un chevalier des anciens temps, monsieur le comte! Souvenez-vous que désormais ma mère est déchargée de toute responsabilité envers la mère de mademoiselle Aldini. Vous arrangerez cette affaire désagréable comme vous l'entendrez pour votre propre compte. Quant à moi, je m'en lave les mains; j'ai fait ce que je devais et ce que je pouvais. Je vous prierai seulement de dire à Alezia Aldini qu'elle est bien libre d'épouser qui bon lui semblera, et que pour ma part je n'y mettrai pas d'obstacle. Je vous cède mes droits, mon cher comte; puissiez-vous n'avoir jamais à chercher votre femme dans la maison d'autrui, car vous voyez par mon exemple combien on y fait sotte figure. — Beaucoup de gens pensent, monsieur le comte, répondit Nasi, qu'il y a toujours moyen d'ennoblir la position la plus fâcheuse et de faire respecter la plus ridicule. Il n'y a de sottes figures que là où il y a de sottes démarches. »

A cette réponse sévère, un murmure significatif des deux amis fit sentir à Hector qu'il ne pouvait plus reculer.

« Monsieur le comte, dit-il à Nasi, vous parlez de sottes démarches. Qu'appelez-vous sottes démarches, je vous prie?

— Vous donnerez à mes paroles l'explication que vous voudrez, monsieur.

— Vous m'insultez, monsieur?

—C'est vous qui en êtes juge, monsieur. Pour moi, cela ne me regarde pas.

— Vous me rendrez raison, je présume?

— Fort bien, monsieur.

— Votre heure?

— Celle que vous voudrez.

— Demain matin à huit heures, dans la prairie de Maso, si vous le voulez bien, monsieur. Mes témoins seront ces messieurs.

— Très-bien, monsieur; mon ami que voici sera le mien. »

Hector me regarda avec un sourire de dédain, et, emmenant à l'écart Nasi avec ses deux compagnons, il lui dit :

« Ah çà! mon cher comte, permettez-moi de vous dire que c'est pousser la plaisanterie trop loin. Maintenant qu'il s'agit de se battre, il faudrait, ce me semble, un peu de sérieux. Mes témoins sont gens de qualité : monsieur est le marquis de Mazzorbo, et voici M. de Monteverbasco. Je ne pense pas que vous puissiez leur associer comme témoin ce monsieur à qui j'ai fait donner 20 francs l'autre jour pour avoir accordé un piano chez ma mère. Vraiment, je n'y conçois rien. Hier, on découvre que ce monsieur a une intrigue avec ma cousine, et aujourd'hui vous nous dites que c'est votre ami intime. Veuillez nous dire au moins son nom.

— Vous vous trompez positivement, monsieur le comte. Ce *monsieur*, comme vous dites, n'accorde point de pianos, et n'a jamais mis le pied chez votre cousine. C'est le signor Lélio, l'un de nos plus grands artistes, et l'un des hommes les plus braves et les plus loyaux que je connaisse. »

J'avais entendu confusément le commencement de cette conversation, et, voyant qu'il s'agissait de moi, je m'étais rapproché assez rapidement. Quand j'entendis le comte Hector parler tout haut d'une *intrigue* à propos d'Alezia, la mauvaise humeur où m'avait mis ce combat engagé sans moi se changea en colère, et je résolus de faire payer à quelqu'un de nos adversaires la fausseté de ma position. Je ne pouvais m'en prendre au comte Hector, déjà provoqué par Nasi; ce fut sur M. de Monteverbasco que tomba l'orage. Le digne gentillâtre, en apprenant mon nom, s'était contenté de dire d'un air étonné :

« Tiens! »

Je m'approchai de lui, et le regardant en face d'un air menaçant :

« Que voulez-vous dire, monsieur?

— Moi, monsieur, je n'ai rien dit?

— Pardonnez-moi, monsieur, vous avez dit : *C'est encore pire.*

— Non, monsieur, je ne l'ai pas dit.

— Si, monsieur, vous l'avez dit.

— Si vous y tenez absolument, monsieur, mettons que je l'ai dit.

— Ah! vous en convenez enfin. Eh bien! monsieur, si vous ne me trouvez pas bon pour témoin je saurai bien vous forcer à me trouver bon pour adversaire.

— Est-ce une provocation, monsieur?

— Monsieur, ce sera tout ce qu'il vous plaira. Mais je vous avertis que votre nom ne me revient pas, et que votre figure me déplaît.

— C'est bien, monsieur; nous prendrons donc, si cela vous convient, le rendez-vous de ces messieurs.

— Parfaitement. Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer. »

Après quoi nous rentrâmes, Nasi et moi, dans la maison, non sans avoir recommandé le silence aux domestiques.

La conduite d'Hector Grimani en cette occurrence me fit connaître un type d'homme du monde que je n'avais pas encore observé. Si j'avais songé à porter un jugement sur Hector, les premières fois que je l'avais vu à la villa Grimani, alors qu'il se renfermait

dans sa cravate et dans sa nullité pour paraître supportable à sa cousine, j'aurais prononcé que c'était un homme faible, inoffensif, froid et bon. Cet homme si grêle pouvait-il nourrir un sentiment d'hostilité? Ces manières si méthodiquement élégantes pouvaient-elles cacher un instinct de domination brutale et de lâche ressentiment? Je ne l'aurais point cru; je ne m'attendais pas à le voir demander raison à Nasi de sa dure réception, car je le croyais plus poli et moins brave, et je fus étonné qu'ayant été assez sot pour s'attirer de telles leçons, il fût assez résolu pour s'en venger. Le fait est qu'Hector n'était pas un de ces hommes sans conséquence qui ne font jamais ni mal ni bien. Il était maussade, présomptueux; mais sentant malgré lui sa médiocrité intellectuelle, il se laissait toujours dominer dans les discussions; puis, bientôt poussé par la haine et la vengeance, il demandait à se battre. Il se battait souvent et toujours mal à propos, de sorte que sa bravoure tardive et entêtée lui faisait plus de tort que de bien.

Avant de laisser Nasi retourner auprès d'Alezia, je le pris à l'écart et lui dis que tout ce qui venait de se passer était arrivé bien malgré moi, que mon intention n'avait jamais été de séduire, d'enlever, ni d'épouser mademoiselle Aldini, et que ma ferme résolution était de m'éloigner d'elle sur-le-champ et pour toujours, à moins que je ne fusse forcé par l'honneur à l'épouser en réparation du tort qu'elle venait de se faire à cause de moi. Je voulais que Nasi en fût juge. « Mais avant de vous raconter toute cette histoire, lui dis-je, il faut songer au plus pressé, et nous arranger de manière à compromettre le moins possible notre jeune hôtesse. Je dois vous confier un fait qu'elle ignore, c'est que sa mère sera ici demain soir. Je vais établir un homme de planton au prochain relais, afin qu'au lieu d'aller chercher sa fille à la villa Grimani, elle vienne ici directement la prendre. Dès que j'aurai remis la signora Alezia entre les mains de sa mère, j'espère que tout s'arrangera; mais jusque-là, quelle explication vais-je lui donner de l'extrême réserve dans laquelle je veux me renfermer envers elle?

— Le mieux, dit Nasi, serait de la décider à sortir d'ici, et à retourner chez sa tante; ou du moins à se retirer dans un couvent pendant vingt-quatre heures. Je vais essayer de lui faire comprendre que sa position ici n'est pas tenable. »

Il alla trouver Alezia. Mais toutes ses bonnes raisons furent inutiles. Checca, fidèle à ses habitudes de jactance, avait dit à Alezia qu'elle était la maîtresse de Nasi, que le comte s'était détaché d'elle après une querelle, et qu'alors il avait pu demander Alezia en mariage; mais que guéri par son refus, et ramené par un invincible amour aux pieds de sa maîtresse, il était prêt à l'épouser. Alezia se croyait donc très-convenablement chez Nasi, elle était charmée de le voir prendre, comme elle, le parti de se livrer au penchant de son cœur et de rompre avec l'opinion. Elle se promettait de trouver dans ce couple heureux une société pour toute sa vie et une amitié à toute épreuve. En quittant la maison de Nasi, elle craignait mes scrupules, et les efforts de sa famille pour la réconcilier avec le monde. Elle voulait donc obstinément se perdre, et elle finit par déclarer à Nasi qu'elle ne sortirait de chez lui que contrainte par la force.

« En ce cas, signora, lui dit le comte, vous me permettrez d'agir de mon côté comme l'honneur me l'ordonne. Je suis votre frère, vous l'avez voulu. J'ai accepté ce rôle avec reconnaissance et soumission, et j'ai déjà fait acte de protection fraternelle en éloignant de vous les insolentes réclamations du comte Hector. Je continuerai d'agir d'après le conseil de mon respect et mon dévouement; mais si les droits d'un frère ne s'étendent pas jusqu'à commander à sa sœur, du moins ils l'autorisent à écarter d'elle tout ce qui pourrait nuire à sa réputation. Vous permettrez donc que j'empêche Lélio de rentrer dans cette maison tant que votre mère n'y sera pas, et je viens de lui envoyer un exprès, afin que demain soir vous puissiez l'embrasser.

— Demain soir? s'écria Alezia, c'est trop tôt. Non, je ne le veux pas. Quelque bonheur que j'aie à revoir ma mère bien-aimée, je veux avoir le temps d'être compromise aux yeux du monde, et perdue sans retour pour lui. Je veux partir avec Lélio, et courir au-devant de ma mère. Quand on saura que j'ai voyagé avec Lélio, personne ne m'excusera, personne ne pourra me pardonner, excepté ma mère.

— Lélio n'obéira pas à votre volonté, ma chère sœur, répondit Nasi, il n'obéira qu'à la mienne; car son âme n'est que délicatesse et loyauté, et il m'a pris pour arbitre suprême. — Eh bien! dit Alezia en riant, allez lui ordonner de ma part de venir ici. — Je vais le trouver, répondit Nasi, car je vois que vous n'êtes disposée à écouter aucune parole sage. Et je vais avec lui faire préparer deux chambres pour lui et pour moi dans l'auberge du village que vous voyez d'ici au bout de l'avenue. Si vous étiez encore exposée à quelque offense de la part de M. Hector Grimani, vous n'auriez qu'à faire signe de votre fenêtre et à faire sonner la cloche du jardin, nous serions sous les armes à l'instant même. Mais soyez tranquille, il ne reviendra pas. Vous allez donc vous emparer de l'appartement de Lélio, qui est plus convenable pour vous que celui-ci. Votre femme de chambre restera ici pour vous servir et pour m'apporter vos ordres, s'il vous plaît de m'en donner. »

Nasi étant venu me rejoindre et m'ayant rapporté cet entretien, je lui ouvris mon cœur et lui confiai à peu près tout ce que j'éprouvais, sans toutefois lui parler de Bianca. Je lui expliquai comment je m'étais étourdiment engagé dans une aventure dont l'héroïne

m'avait d'abord semblé coquette jusqu'à l'effronterie; comment, en découvrant de jour en jour la pureté de son âme et l'élévation de son caractère, je m'étais trouvé amené malgré moi à jouer le rôle d'un homme prêt à tout accepter et à tout entreprendre. « Vous n'aimez donc pas la signora Aldini? dit le comte avec un étonnement où je crus voir percer un peu de mépris pour moi. » Je n'en fus pas blessé, car je savais ne pas mériter ce mépris, et il me rendit son estime quand il sut quelles luttes j'avais soutenues pour rester vertueux, quoique dévoré d'amour et de désirs. Mais quand il fallut expliquer au comte comment il se faisait que je fusse si positivement décidé à ne pas épouser Alezia, quelque indulgence qu'elle trouvât dans le cœur de sa mère, je fus embarrassé. Je lui fis alors une question : je lui demandai si Alezia s'était tellement compromise par l'action qu'elle venait de faire, qu'il fût de mon devoir de l'épouser pour réhabiliter son honneur. Le comte sourit, et, me prenant la main avec affection : « Mon bon Lélio, me dit-il, vous ne savez pas encore à quel point le monde où Alezia est née renferme de sottise, et combien sa sévérité cache de corruption. Sachez, afin d'en rire et de mépriser de semblables idées autant que je les méprise, sachez qu'Alezia séduite par vous dans la maison de sa tante, après avoir été votre maîtresse pendant un an, pourvu que la chose se fût passée sans bruit et sans scandale, pourrait encore faire ce qu'on appelle un bon mariage, et qu'aucune grande maison ne lui serait fermée. Elle entendrait chuchoter autour d'elle, et quelques femmes austères défendraient à leurs filles, nouvellement mariées, de se lier avec elle; mais elle n'en serait que plus à la mode et entourée de plus d'hommages par les hommes. Mais si vous épousiez Alezia, fût-il prouvé qu'elle est restée pure comme un ange jusqu'au jour de son mariage, on ne lui pardonnerait jamais d'être la femme d'un comédien. Vous êtes un de ces hommes sur lesquels aucune calomnie n'a de prise. Beaucoup d'hommes sensés penseraient peut-être qu'Alezia a fait un noble choix et une bonne action en vous épousant; bien peu l'oseraient dire tout haut, et je suppose qu'elle devînt veuve, les portes fermées sur elles ne se rouvriraient jamais, car elle ne trouverait jamais un homme du monde qui voulût l'épouser après vous; sa famille la considérerait comme morte, et il ne serait même plus permis à sa mère de prononcer son nom. Voilà le sort qui attend Alezia si vous l'épousez. Réfléchissez, et si vous n'êtes pas sûr de l'aimer toujours, craignez un mariage malheureux, car il ne vous sera plus possible de la rendre à sa famille et à ses amis quand elle aura porté votre nom. Si, au contraire, vous vous sentez la force de l'aimer toujours, épousez-la, car son dévouement pour vous est sublime, et nul homme au monde n'en est plus digne que vous. »

Je restai rêveur, et le comte craignit de m'avoir blessé par sa franchise, malgré les réflexions obligeantes par lesquelles il avait essayé d'en adoucir l'amertume. Je le rassurai. « Ce n'est point à cela que je songe, lui dis-je; je songe à la signora Bianca, je veux dire à la princesse Grimani, et aux chagrins dont sa vie serait abreuvée si j'épousais sa fille. — Ils seraient grands en effet, répliqua le comte, et si vous connaissiez cette aimable et charmante femme, vous y regarderiez à deux fois avant de l'exposer à la colère de ces insolents et implacables Grimani. — Je ne l'y exposerai point, répondis-je avec force et comme me parlant à moi-même. — Cette résolution ne part peut-être point d'un cœur fortement épris, dit le comte, mais, ce qui vaut mieux, elle part d'un cœur généreux et noble. Quoi que vous fassiez, je reste votre ami, et je soutiens votre détermination envers et contre tous. »

Je l'embrassai, et nous passâmes le reste de la journée tête à tête, à l'auberge voisine. Il me fit raconter encore toute mon aventure, et l'intérêt avec lequel il m'interrogeait sur les plus petits détails, l'air d'anxiété secrète dont il écoutait le récit des circonstances périlleuses où ma vertu s'était trouvée à l'épreuve, me firent bien voir que ce noble cœur était fortement épris d'Alezia Aldini. En même temps qu'il souffrait d'entendre ces récits, il était évident pour moi que chaque preuve de courage et de dévouement que m'avait donnée Alezia enflammait son enthousiasme, et malgré lui ranimait son amour. A chaque instant il m'interrompait pour me dire : « C'est beau, cela, Lélio! c'est beau! c'est grand! À votre place, je n'aurais pas tant de courage! Je ferais mille folies pour cette femme. » Cependant, quand je lui donnais mes raisons (et je les lui donnais toutes, sans toutefois lui parler de l'amour que j'avais eu autrefois pour Bianca), il approuvait ma sagesse et ma fermeté; et lorsque malgré moi je redevenais triste, il me disait : « Courage! allons, courage! Encore dix-huit ou vingt heures, et Alezia sera sauvée. Je crois que nous traiterons demain les Grimani de manière à leur ôter l'envie d'ébruiter l'affaire. La princesse emmènera sa fille, et un jour Alezia vous bénira d'avoir été plus sage qu'elle, car l'amour ne vit qu'un jour, et les préjugés ont des racines indestructibles.»

Nous passâmes quelques heures de la nuit à mettre ordre à nos affaires : à tout événement, Nasi légua sa villa à la Checchina. La conduite de cette bonne fille envers Alezia avait rempli d'estime et de reconnaissance l'âme généreuse du comte.

Quand nous eûmes fini, nous prîmes quelques heures de sommeil, et à la pointe du jour je m'éveillai. Quelqu'un entrait dans ma chambre. C'était Checca. « Tu te trompes, lui dis-je; la chambre de Nasi est ici proche. — Ce n'est pas lui, mais toi que je cherche, dit-elle. Écoute; il ne faut pas que tu épouses cette marchesina. — Pourquoi, ma chère Francesca? — Je vais te le dire : les obstacles et les

dangers exaltent son amour pour toi ; mais elle n'est ni si forte d'esprit, ni si libre de préjugés qu'elle le prétend. Elle est bonne, aimable, charmante; crois-moi, je l'aime de tout mon cœur; mais elle m'a dit sans s'en apercevoir, en causant avec moi, plus de cent choses qui me prouvent qu'elle croit faire pour toi un sacrifice immense, et qu'elle le regrettera un jour, si tu n'en sens pas le prix aussi bien qu'elle. Et dis-moi, pouvons-nous apprécier ces sacrifices, nous autres qui sommes pleins de justes préventions contre le monde, et qui le méprisons autant qu'il nous méprise? Non, non; un jour viendrait! Lélio, je te le prédis, où même sans regretter le monde, elle t'accuserait d'ingratitude au premier grief qu'elle aurait contre toi, et c'est un triste rôle pour un homme que d'être l'obligé insolvable de sa femme. »

En trois mots, je fis savoir à la Checca quelles étaient mes intentions à l'égard d'Alezia. Quand elle vit que j'abondais dans son sens : « Mon bon Lélio, dit-elle, il m'est venu une idée. Il n'est pas question ici de penser à soi seul, ou du moins il faut penser à soi noblement, et assurer l'orgueil de la conscience pour l'avenir. Nasi aime Alezia; elle n'a point été ta maîtresse. Il peut l'épouser; il faut qu'il l'épouse.» Je ne savais trop si Checca, mue par un sentiment d'inquiétude jalouse, ne me parlait pas ainsi pour me faire parler à mon tour; mais elle ajouta, sans me donner le temps de répondre : « Sois sûr de ce que je te dis, Lélio, Nasi est fou d'elle. Il est triste à mourir. Il la regarde avec des yeux qui semblent dire : *Que ne suis-je Lélio!* et quand il me témoigne de l'affection, je vois bien que c'est par reconnaissance de ce que je fais pour elle. — En vérité, le crois-tu, ma bonne Checca? lui dis-je frappé de sa pénétration et du grand sens qu'elle déployait dans les grandes occasions, elle si absurde dans les petites. — Je te dis que j'en suis sûre. Il faut donc qu'ils se marient. Laissons-les ensemble. Partons sur-le-champ.

— Partons la nuit prochaine, je le veux bien, répondis-je; jusque-là c'est impossible. Je t'en dirai la raison dans quelques heures. Retourne auprès d'Alezia avant qu'elle ne s'éveille. — Oh! elle ne dort pas, répondit Checca; elle n'a fait que se promener en long et en large toute la nuit avec agitation. Sa soubrette Lila, qui a voulu coucher dans sa chambre, cause avec elle de temps en temps, et l'irrite beaucoup par ses remontrances; car elle n'approuve pas l'amour de sa maîtresse pour toi, je t'en avertis. Mais quand elle se met à soupirer et à dire : *Povera signora Bianca! Povera principessa madre!* la belle Alezia fond en larmes et se jette sur son lit en sanglotant. Alors la soubrette la supplie de ne pas faire mourir sa mère de chagrin. J'entends tout cela de ma chambre. Adieu, j'y retourne. Si tu es bien décidé à repousser ce mariage, songe à mon projet, et prépare-toi à servir l'amour de notre pauvre comte. »

A huit heures du matin, nous nous rendîmes sur le terrain. Le comte Hector tirait l'épée comme Saint-George, et bien lui prenait de s'être beaucoup exercé à ce détestable argument, car c'était le seul qu'il eût à son service. Nasi fut blessé, peu dangereusement, par bonheur. Hector se conduisit assez bien; sans faire d'excuses pour sa conduite à l'égard de Nasi, il convint qu'il avait mal parlé de sa cousine dans un premier mouvement de colère, et il pria Nasi de lui en demander pardon de sa part. Il termina en demandant à ses deux amis leur parole d'honneur de garder le secret sur toute cette aventure, et ils la donnèrent. Comme nous étions témoins l'un de l'autre, Nasi ne voulut point quitter le terrain avant que je ne me fusse battu. Son domestique pansa sa blessure sur le lieu même, et le combat commença entre M. de Montever-basco et moi. Je le blessai assez grièvement, mais non à mort, et, son médecin l'ayant transporté dans sa voiture, nous rentrâmes, Nasi et moi, à la villa. Comme il ne voulait point faire savoir à l'auberge qu'il était blessé, il se fit transporter dans le kiosque de son jardin. La Checchina, prévenue en secret de ce qui venait de se passer, vint nous joindre, et l'entoura des soins que son état réclamait. Quand il fut de force à se montrer, il pria la Checchina de dire à Alezia qu'il avait fait une chute de cheval, et il se présenta pour lui souhaiter le bonjour. Mais la vieille Cattina, qu'on avait délivrée, et qui, malgré la leçon, ne pouvait s'empêcher de s'enquérir de tout, afin de le redire à tous, savait déjà que nous nous étions battus, et déjà elle avait été le dire à Alezia, qui courut se jeter aux bras du comte dès qu'il entra au salon. Quand elle l'eut remercié avec effusion, elle lui demanda où j'étais. Ce fut en vain que le comte répondit que j'étais aux arrêts par son ordre dans le kiosque, elle s'obstina à croire que j'étais dangereusement blessé, et qu'on voulait le lui cacher. Elle menaçait de descendre au jardin pour s'en assurer par elle-même. Le comte tenait beaucoup à ce qu'elle ne fît pas d'imprudence devant les domestiques. Il aima mieux venir me chercher et m'amener devant elle. Alors Alezia, sans s'inquiéter de la présence de Nasi et de Checchina, me fit de grands reproches sur ce qu'elle appelait mes scrupules exagérés. « Vous ne m'aimez guère, me disait-elle, puisque, quand je veux absolument me compromettre pour vous, vous ne voulez pas m'aider.» Elle me dit les choses les plus folles et les plus tendres, sans manquer à l'instinct d'exquise pudeur que possèdent les jeunes filles quand elles ont de l'esprit. Checchina, qui écoutait ce dialogue au point de vue de l'art, était émerveillée, comme elle me dit par la suite, *della parte della marchesina*. Quant à Nasi, je rencontrai dix fois son regard mélancolique attaché sur Alezia et sur moi avec une émotion indicible.

Alezia devenait embarrassante par sa véhémence. Elle me trouvait froid, contraint; elle prétendait

que mon regard manquait de joie, c'est-à-dire de franchise. Elle s'alarmait de mes dispositions, elle s'indignait de mon peu de courage. Elle avait la fièvre, elle était belle comme la sibylle du Dominiquin. J'étais fort malheureux en cet instant, car mon amour se réveillait, et je sentais tout le prix du sacrifice qu'il fallait faire.

Une voiture entra dans le jardin et nous ne l'entendîmes pas, tant l'entretien était animé. Tout à coup la porte s'ouvrit, et la princesse Grimani parut.

Alezia poussa un cri perçant et s'élança dans les bras de sa mère qui la tint longtemps embrassée sans dire une seule parole, puis elle tomba suffoquée sur une chaise; sa fille et Lila, à ses pieds, la couvraient de caresses. Je ne sais ce que lui dit Nasi, je ne sais ce qu'elle lui répondit en lui serrant les mains. J'étais cloué à ma place; je revoyais Bianca après dix ans d'absence. Combien elle était changée! mais qu'elle me paraissait touchante, malgré la perte de sa beauté première! que ses grands yeux bleus, enfoncés dans leurs orbites creusées par les larmes, me parurent plus tendres encore et plus doux que je ne me les rappelais! combien sa pâleur m'émut, et comme sa taille, amincie et un peu brisée, me parut mieux convenir à cette âme aimante et fatiguée! Elle ne me reconnaissait pas, et lorsque Nasi me nomma, elle parut surprise, car ce nom de Lélio ne lui apprenait rien. Enfin je me décidai à lui parler; mais à peine eut-elle entendu le premier mot, que, me reconnaissant au son de ma voix, elle se leva et me tendit les bras en s'écriant: « O mon cher Nello!

— Nello! s'écria Alezia en se relevant avec précipitation; Nello le gondolier? — Ne le savais-tu pas, lui dit sa mère, et ne le reconnais-tu qu'en cet instant?
— Ah! je comprends, dit Alezia d'une voix étouffée, je comprends pourquoi il ne peut pas m'aimer! » Et elle tomba évanouie de toute sa hauteur sur le parquet.

Je passai le reste du jour dans le salon avec Nasi et Checca. Alezia était au lit, en proie à des attaques de nerfs et à un violent délire. Sa mère était enfermée seule avec elle. Nous soupâmes fort tristement tous les trois. Enfin, vers dix heures, Bianca vint nous dire que sa fille était calmée, et que bientôt elle reviendrait causer avec moi. Vers minuit, elle revint, et nous passâmes deux heures ensemble, tandis que Nasi et Checchina étaient allés tenir compagnie à Alezia, qui se trouvait beaucoup mieux et avait demandé à les voir. Bianca fut comme un ange avec moi. En toute autre circonstance peut-être, son titre de princesse et sa nouvelle position l'eussent gênée; mais la tendresse maternelle étouffait en elle tout autre sentiment. Elle ne songeait qu'à me témoigner sa reconnaissance; elle s'exprima dans les termes les plus flatteurs, et de la manière la plus affectueuse. Elle ne sembla pas un instant avoir conçu l'idée que je pusse hésiter à lui rendre sa fille et à repousser la pensée de l'épouser; je lui en sus gré. Ce fut la seule manière dont elle m'exprima que le passé était vivant dans sa mémoire. J'eus la délicatesse de n'y faire aucune allusion; cependant j'eusse été heureux qu'elle ne craignît pas de m'en parler avec abandon; c'eût été une marque d'estime plus grande que toutes les autres.

Sans doute Alezia lui avait tout raconté; sans doute elle lui avait fait une confession générale de toutes les pensées de sa vie, depuis la nuit où elle avait surpris ses amours avec le gondolier jusqu'à celle où elle avait confié ce secret au comédien Lélio. Sans doute les souffrances mutuelles d'un tel épanchement avaient été purifiées par le feu de l'amour maternel et filial. Bianca me dit que sa fille était calme, résignée, qu'elle désirait me revoir *un jour*, et me témoigner son amitié inaltérable, sa haute estime, sa vive reconnaissance... En un mot, le sacrifice était consommé.

Je ne quittai pas la princesse sans lui témoigner le désir que j'avais de voir un jour Alezia agréer l'amour de Nasi, et je l'engageai à cultiver les bonnes dispositions de ce brave et excellent jeune homme.

Je retournai à mon auberge à quatre heures du matin. J'y trouvai Nasi, qui, selon mes instructions, avait tout fait préparer pour mon départ. Lorsqu'il me vit arriver avec Francesca, il crut qu'elle venait me reconduire et me dire adieu. Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle l'embrassa en lui disant d'un ton vraiment impérial : « Nasi, soyez libre! Faites-vous aimer d'Alezia, je vous rends vos promesses et vous conserve mon amitié. — Lélio s'écria-t-il, m'enlevez-vous donc aussi celle-là? — Croyez-vous à mon honneur? lui dis-je; ne vous en ai-je pas donné assez de preuves depuis hier? et doutez-vous de la grandeur d'âme de Francesca? » Il se jeta dans nos bras en pleurant. Nous montâmes en voiture au lever du soleil. Au moment où nous passâmes devant la villa Nasi, une persienne s'ouvrit avec précaution et une femme se pencha pour nous voir. Elle avait une main sur son cœur, l'autre tendue vers moi en signe d'adieu, et elle levait les yeux au ciel en signe de remercîment : c'était Bianca.

Trois mois après, Checca et moi, nous arrivâmes à Venise par une belle soirée d'automne. Nous avions un engagement à la Fenice, et nous allâmes nous loger sur le grand canal, dans le meilleur hôtel de la ville. Nous passâmes les premières heures de notre arrivée à déballer nos malles et à mettre en ordre toute notre garde-robe de théâtre. Nous ne dînâmes qu'ensuite. Il était déjà assez tard. Au dessert, on m'apporta plusieurs paquets de lettres, parmi lesquels un seul fixa mon attention. Après l'avoir parcouru, j'allai ouvrir la fenêtre du balcon, j'y fis monter avec moi Checca, et lui dis de regarder vis-à-vis. Parmi les nombreux palais qui projetaient leurs ombres sur les eaux du canal, il y en avait un, placé en face même de notre appartement, qui se

distinguait par sa grandeur et son antiquité. Il venait d'être magnifiquement restauré. Tout avait un air de fête. A travers les fenêtres, on apercevait, à la lueur de mille bougies, de riches bouquets de fleurs et de somptueux rideaux, et l'on entendait les sons harmonieux d'un puissant orchestre. Des gondoles illuminées, glissant silencieusement sur le grand canal, venaient déposer à la porte du palais des femmes parées de fleurs ou de pierreries étincelantes, avec leurs cavaliers en habit de cérémonie

« Sais-tu, dis-je à Checca, quel est ce palais qui est devant nous, et pourquoi se donne cette fête?

— Non, et je ne m'en inquiète guère.

— C'est le palais Aldini, où l'on célèbre le mariage d'Alezia Aldini avec le comte Nasi.

— Bah! me dit-elle avec un air demi-étonné, demi-indifférent. »

Je lui montrai le paquet que j'avais reçu. Il était de Nasi. Il contenait deux lettres de faire part, deux autres lettres autographes, l'une de Nasi pour elle, l'autre d'Alezia pour moi, charmantes toutes deux.

« Tu vois, repris-je lorsque Checca eut fini de lire, que nous n'avons pas à nous plaindre de leurs procédés. Ce paquet nous a cherchés à Florence et à Milan, et, s'il ne nous est parvenu qu'ici, c'est la faute de nos voyages. Ces lettres sont du reste aussi bienveillantes et aussi agréables que possible. On reconnaît aisément qu'elles ont été écrites par de nobles cœurs. Tout grands seigneurs qu'ils sont, ils ne craignent pas de nous parler, l'un de son amitié, l'autre de sa reconnaissance.

— Oui, mais en attendant ils ne nous invitent pas à leurs noces.

— D'abord, ils ne nous savent pas ici; et puis ensuite, ma pauvre sœur, les nobles et les riches n'invitent les chanteurs à leurs réunions que pour les faire chanter, et ceux qui ne veulent pas chanter pour amuser les amphitryons, on ne les invite pas du tout. C'est là la justice du monde; et, tout bons et tout raisonnables que sont nos deux jeunes amis, vivant dans ce monde, ils sont obligés de se soumettre à ses lois.

— Ma foi! tant pis pour eux, mon brave Lélio! qu'ils s'arrangent. Ils nous laissent nous amuser sans eux; laissons-les s'ennuyer sans nous. Narguons l'orgueil des grands, rions de leurs sottises, dépensons gaiement la richesse quand nous l'avons, recevons sans souci la pauvreté, si elle vient; sauvons avant tout notre liberté, jouissons de la vie quand même, et vive la Bohême! »

Là finit le récit de Lélio. Quand il eut cessé de parler, nous gardâmes un silence mélancolique. Notre ami paraissait plus triste encore que tous les autres. Tout à coup, il releva sa tête qu'il avait appuyée sur sa main, et nous dit :

« Le dernier soir dont je vous parle, il y avait beaucoup de Français invités à la fête, et, comme ils étaient alors très-engoués de la musique allemande, ils avaient fait jouer pendant toute la nuit les valses de Weber et de Beethoven. C'est pour cela que ces valses me sont si chères; elles me rappellent une époque de ma vie que je regretterai toujours; malgré les souffrances dont elle fut remplie. Il faut avouer, mes amis, que le destin s'est montré cruel envers moi, en me faisant trouver deux amours si ardents, si sincères et si dévoués, sans me permettre de jouir d'aucun. Hélas! mon temps est fini maintenant, et je ne trouverai plus de ces nobles passions dont il faut avoir épuisé au moins une pour pouvoir dire qu'on a connu la vie.

— Ne te plains pas, lui répondit Beppa qu'avait réveillée le chagrin de son camarade; tu as derrière toi une vie irréprochable, autour de toi une belle gloire et de bonnes amitiés; dans l'avenir et toujours, l'indépendance; et je te dis que quand tu le voudras, l'amour ne te fera pas défaut. Remplis donc encore une fois ton verre de ce vin généreux, trinque joyeusement avec nous, et fais-nous répéter en chœur le refrain sacré. »

Lélio hésita un instant, remplit son verre, fit un profond soupir; puis un éclair de jeunesse et de gaieté jaillissant de ses beaux yeux noirs, humides de larmes, il chanta d'une voix tonnante, à laquelle nous répondîmes en chœur : « Vive la Bohême! »

LES

MAÏTRES MOSAÏSTES.

A Maurice D.......

Tu me reproches, enfant, de te faire toujours des contes qui finissent mal, et te rendent triste, ou bien des histoires si longues, si longues, que tu t'endors au beau milieu. Crois-tu donc, petit, que ton vieux père puisse avoir des idées riantes, après un hiver si rude, après un printemps si pâle, si froid, si rhumatismal? Quand le triste vent du nord gémit autour de nos vieux sapins, quand la grue jette son cri de détresse au son de l'*Angelus* qui salue l'aube terne et glacée, je ne puis rêver que de sang et de deuil. Les grands spectres verts dansent autour de ma lampe pâlissante, et je me lève, inquiet, pour les écarter de ton lit. Mais le temps n'est plus où les enfants croyaient aux spectres. Vous souriez quand nous vous racontons les superstitions et les terreurs qui ont environné notre enfance; les contes de revenants, qui nous tenaient éveillés et tremblants dans nos lits, jusqu'au lugubre coup de *Matines*, vous font sourire et vous endorment dans vos berceaux. C'est donc une histoire toute simple et toute naturelle que tu demandes, jeune esprit fort? Je vais essayer de me rappeler une de celles que l'abbé Panorio racontait à Beppa, du temps que j'étais à Venise. L'abbé Panorio était de ton avis, quant aux histoires. Il était rassasié de fantastique, la confession des vieilles dévotes lui avait fait prendre les sorciers et les visions en horreur. D'autre part, il donnait peu dans le genre sentimental. Les amours de roman lui semblaient d'une fadeur extrême, mais comme toi il s'intéressait aux rêveries des amants de la nature, aux travaux et aux tribulations des artistes. Ses récits avaient toujours un fond de réalité historique, et si quelquefois ils nous attristaient, ils finissaient toujours par une vérité consolante ou par un enseignement utile.

C'était durant les belles nuits d'été, à la clarté pleine et suave de la lune des mers orientales, qu'assis sous une treille en fleurs, abreuvés du doux parfum de la vigne et du jasmin, nous soupions gaiement de minuit à deux heures, dans les jardins de Santa-Margarita. Nos convives étaient Assem Zuzuf, honnête négociant de Corcyre, le signor Lélio, premier chanteur du théâtre de la Fenice, le docteur Acrocéronius, la charmante Beppa et le bel abbé Panorio. Un rossignol chantait dans sa cage verte, suspendue au treillage qui abritait la table. Au sorbet, Beppa accordait son luth et chantait d'une voix plus mélodieuse encore que celle du rossignol. L'oiseau jaloux l'interrompait souvent par des roulades précipitées, par des assauts furieux de mélodie ou de déclamation lyrique; puis on éteignait les bougies, le rossignol se taisait, la lune répandait de pâles saphirs et des diamants bleuâtres sur les cristaux et les flacons d'argent épars devant

nous. La mer brisait au loin avec un bruit voluptueux, sur les plages fleuries, et le vent nous rapportait quelquefois le récitatif lent et monotone du gondolier :

Intanto la bella Erminia fugge, etc.

Alors l'abbé racontait les beaux jours de la république, et les *grandes mœurs* des temps de force et de gloire de sa patrie. D'autres fois aussi il se complaisait à rappeler ses temps de faste et d'éclat. Quoique jeune, l'abbé connaissait mieux l'histoire de Venise que les plus vieux citoyens. Il l'avait étudiée avec amour dans ses monuments et dans ses chartes. Il s'était plu aussi à chercher, dans les traditions populaires, des détails sur la vie des grands artistes. Un jour, à propos du Tintoret et du Titien, il nous raconta l'anecdote que je vais essayer de me rappeler, si la brise chaude qui fait onduler nos tilleuls, et l'alouette qui poursuit dans la nue son chant d'extase, ne sont pas interrompus par le vent d'orage, si la bouffée printanière qui entr'ouvre le calice de nos roses paresseuses, et qui me prend au cœur, daigne souffler sur nous jusqu'à demain matin.

LES

MAITRES MOSAÏSTES.

I

« Croyez-moi, *messer Jacopo*, je suis un père malheureux. Je ne me consolerai jamais de cette honte. Nous vivons dans un siècle de décadence, c'est moi qui vous le dis. Les races dégénèrent, l'esprit de conduite se perd dans les familles. De mon temps, chacun cherchait à égaler, sinon à surpasser ses parents. Aujourd'hui, pourvu qu'on fasse fortune, on ne regarde pas aux moyens, on ne craint pas de déroger. De noble on se fait trafiquant, de maître manœuvre, d'architecte maçon, de maçon goujat. Où s'arrêtera-t-on, bonne sainte mère de Dieu ? »

Ainsi parlait messire Sébastien Zuccato, peintre oublié aujourd'hui, mais assez estimé dans son temps comme chef d'école, à l'illustre maître Jacques Robusti, que nous connaissons davantage sous le nom du Tintoret.

« Ah ! ah ! répondit le maître, qui, par préoccupation habituelle, était souvent d'une sincérité excessive, il vaut mieux être un bon ouvrier qu'un maître médiocre, un grand artisan qu'un artiste vulgaire, un...

— Eh ! eh ! mon cher maître, s'écria le vieux Zuccato un peu piqué, appelez-vous artiste vulgaire, peintre médiocre, le syndic des peintres, le maître de tant de maîtres qui font la gloire de Venise, et forment une constellation sublime, où vous êtes enchâssé comme un astre aux rayons éblouissants, mais où mon élève Tiziano Vecelli ne brille pas d'un moindre éclat?

— Oh ! oh ! maître Sébastien, reprit tranquillement le Tintoret, si de tels astres et de telles constellations dardent leurs feux sur la république, si de votre atelier sont sortis tant de grands maîtres, à commencer par le sublime Titien, devant lequel je m'incline sans jalousie et sans ressentiment, nous ne vivons donc pas dans un siècle de décadence, comme vous le disiez à l'instant même.

— Eh bien ! sans doute, dit le triste vieillard avec impatience. C'est un grand siècle, un beau siècle pour les arts. Mais je ne puis me consoler d'avoir contribué à sa grandeur et d'être le dernier à en jouir. Que m'importe d'avoir produit le Titien, si personne ne s'en souvient et ne s'en soucie? Qui le saura dans cent ans? Encore, aujourd'hui ne le sait-on que grâce à la reconnaissance de ce grand homme, qui va partout faisant mon éloge, et m'appelant son cher *compère*. Mais qu'est-ce que cela? Ah ! pourquoi le ciel n'a-t-il pas permis que je fusse le père du Titien; qu'il s'appelât Zuccato, ou que je m'appelasse Vecelli? Au moins mon nom vivrait d'âge en âge, et dans mille ans on dirait : « Le premier de cette race fut un bon maître; » tandis que j'ai deux fils parjures à mon honneur, infidèles aux nobles Muses, deux fils remplis de brillantes dispositions, qui auraient fait ma gloire, qui auraient surpassé peut-être et le Giorgione, et le Schiavone, et les Bellini, et le Véronèse, et Titien, et Tintoret lui-même... Oui, j'ose le dire, avec leurs talents naturels, et les conseils que, malgré mon âge, je me fais encore fort de leur donner, ils peuvent effacer leur souillure, quitter l'échelle du manœuvre, et monter à l'échafaudage du peintre. Il faut donc, mon cher maître, que vous me donniez une nouvelle preuve de l'amitié dont vous m'honorez en vous joignant à messer Tiziano pour tenter un dernier effort sur l'esprit égaré de ces malheureux en-

fants. Si vous pouvez ramener Francesco, il se chargera d'entraîner son frère, car Valerio est un jeune homme sans cervelle, je dirais presque sans moyens, s'il n'était mon fils, et s'il n'avait fait parfois preuve d'intelligence en traçant des frises à fresque sur les murs de mon atelier. Mon Checco (1) est un tout autre homme; il sait manier le pinceau comme un maître, et sait communiquer aux peintres les hautes conceptions que ceux-ci, que vous-même, comme vous me l'avez dit souvent, messer Jacopo, ne faites qu'exécuter. Avec cela il est fin, actif, persévérant, inquiet, jaloux... il a toutes les qualités d'un artiste; hélas! je ne concevrai jamais qu'il ait pu se fourvoyer dans une si méchante voie.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, répondit le Tintoret, mais auparavant je vous dirai en conscience ce que je pense de votre colère contre la profession qu'ont embrassée vos fils. La mosaïque n'est point, comme vous le dites, un vil métier; c'est un art véritable, apporté de Grèce par des maîtres habiles; c'est un art dont nous ne devrions parler qu'avec un profond respect, car lui seul nous a conservé, encore plus que la peinture sur métaux, les traditions perdues du dessin au Bas-Empire. Si elle nous les a transmises altérées et méconnaissables, il n'en est pas moins vrai que, sans elle, nous les eussions perdues entièrement. La toile ne survit pas aux outrages du temps. Apelles et Zeuxis n'ont laissé que des noms. Quelle reconnaissance n'aurions-nous pas aujourd'hui pour des artistes généreux qui auraient éternisé leurs chefs-d'œuvre à l'aide du cristal et du marbre? D'ailleurs, la mosaïque nous a conservé intactes les traditions de la couleur, et en cela, loin d'être inférieure à la peinture, elle a sur elle un avantage que l'on ne peut nier: elle résiste à la barbarie des temps, comme aux outrages de l'air...

— Et pourquoi, puisqu'elle résiste si bien, interrompit le vieux Zuccato avec humeur, *la seigneurie* fait-elle donc réparer toutes les voûtes de Saint-Marc, qui sont aujourd'hui aussi nues que mon crâne?

— Parce qu'à l'époque où elles furent revêtues de mosaïques, les artistes grecs étaient rares à Venise, venaient de loin, restaient peu, formaient à la hâte des apprentis qui exécutaient les travaux indiqués, sans savoir le métier et sans pouvoir donner à ces travaux la solidité nécessaire. Aujourd'hui que cet art est cultivé, de siècle en siècle, à Venise, nous sommes devenus aussi habiles que les Grecs l'ont jamais été, et les ouvrages de votre fils Francesco passeront à la postérité : on le bénira d'avoir tracé sur les parois de notre basilique des fresques inaltérables; la toile où Titien et Véronèse ont jeté leurs chefs-d'œuvre tombera en poussière; un jour viendra où l'on ne connaîtra plus nos grands maîtres que par les mosaïques des Zuccati.

— Fort bien, dit l'obstiné vieillard. De cette manière, Scarpone, mon cordonnier, est un plus grand maître que Dieu; car mon pied, qui est l'œuvre de la Divinité, tombera en poussière, tandis que ma chaussure pourra garder, pendant des siècles, la forme et l'empreinte de mon pied!

— Et la couleur! messer Sébastiani, et la couleur! Votre comparaison ne vaut rien. Quelle substance travaillée de main d'homme pourra garder la couleur exacte de votre chair pendant un temps illimité? tandis que la pierre et le métal, substances primitives et inaltérables, garderont, jusqu'à leur dernier grain de poussière, la couleur vénitienne, la plus belle du monde, et devant laquelle Buonarroti et toute son école florentine sont forcés de baisser pavillon. Non, non, vous êtes dans l'erreur, maître Sébastien! Vous êtes injuste, si vous ne dites pas: Honneur au graveur, dépositaire et propagateur de la ligne pure! Honneur au *mosaïste*, gardien et conservateur de la couleur!

— Je suis votre *esclave* (2), répondit le vieillard. Merci de vos bons avis, messer; il ne me reste plus qu'à vous prier de veiller à ce que l'on n'oublie pas de graver mon nom sur ma tombe, avec le titre *pictor*, afin qu'on sache, l'année prochaine, qu'il y avait à Venise un homme de mon nom qui maniait le pinceau et non pas la truelle.

— Dites-moi donc, messer Sebastiano, reprit le bon maître en le retenant, est-ce que vous n'avez point vu les derniers travaux que vos fils ont exécutés dans l'intérieur de la basilique?

— Dieu me préserve de voir jamais Francesco et Valerio Zuccato hissés par une corde comme des couvreurs, coupant l'émail et maniant le mastic.

— Mais vous savez, mon bon Sébastien, que ces ouvrages ont obtenu les plus beaux éloges du sénat et les plus belles récompenses de la république?

— Je sais, messer, répondit Zuccato avec hauteur, qu'il y a sur les échelles de la basilique de Saint-Marc un jeune homme qui est mon fils aîné, et qui pour cent ducats par an abandonne la noble profession de ses pères, malgré les reproches de sa conscience et les souffrances de son orgueil. Je sais qu'il y a sur le pavé de Venise un jeune homme qui est mon second fils, et qui, pour payer ses vains plaisirs et ses folles dépenses, consent à sacrifier toute fierté, à se mettre aux gages de son frère, à quitter les habits beaucoup trop riches du débauché pour les habits beaucoup trop humbles du manœuvre, à trancher du patricien, à la brune, dans les gondoles, et à supporter, tout le jour, le rôle de maçon, pour payer le souper et la sérénade de la veille. Voilà ce que je sais, messer, et rien autre chose.

(1) Abréviation de Francesco; se prononce *Keco*.

(2) *Schiavo*, comme nous disons : Votre serviteur.

— Et moi, je vous dis, maître Sébastien, reprit Tintoret, que vous avez deux bons et nobles enfants, deux excellents artistes, dont l'un est laborieux, patient, ingénieux, exact, passé maître dans son art; tandis que l'autre, aimable, brave, jovial, plein d'esprit et de feu, moins assidu au travail, mais plus fécond peut-être en idées larges et en conceptions sublimes...

— Oui, oui, repartit le vieillard, fécond en idées et en paroles encore plus! J'ai beaucoup connu ces théoriciens qui *sentent l'art*, comme ils disent, qui l'expliquent, le définissent, l'exaltent, et ne le servent point : c'est la lèpre des ateliers; à eux le bruit aux autres la besogne. Ils sont de trop noble race pour travailler, ou bien ils ont tant d'esprit qu'ils ne savent qu'en faire; l'inspiration les tue. Aussi, pour n'être point trop inspirés, ils babillent ou battent le pavé du matin au soir. C'est apparemment dans la crainte que les émotions de l'art et le travail des mains ne nuisent à sa santé que messer Valerio, mon fils, ne fait œuvre de ses dix doigts, et laisse son cerveau s'en aller par les lèvres. Ce garçon m'a toujours fait l'effet d'une toile sur laquelle on tracerait tous les jours les premières lignes d'une esquisse sans se donner la peine d'effacer les précédentes, et qui présenterait ainsi, au bout de peu de temps, le spectacle bizarre d'une multitude de lignes incohérentes, dont chacune pourtant aurait eu une intention et un but, mais où l'artiste, plongé dans le chaos, ne pourrait jamais en ressaisir et en suivre une seule.

— J'avoue que Valerio est un peu dissipé et passablement paresseux, repartit le maître. Je me chargerai donc de l'en reprendre encore une fois, usant en ceci du droit paternel qu'il m'a accordé lui-même en se fiançant volontairement à ma petite Maria.

— Et vous souffrez cette plaisanterie! dit le vieux peintre en déguisant mal le secret plaisir que lui causait cette circonstance, confirmée par la bouche de Robusti lui-même; vous permettez qu'un artisan, pas même un artisan, un apprenti, ose aspirer, même en riant, à la main de votre fille? Messer Jacopo, je vous déclare que si j'avais une fille, et que Valerio Zuccato, au lieu d'être mon fils, se trouvât être mon neveu, je ne souffrirais pas qu'il se mît sur les rangs pour l'épouser.

— Oh! cela regarde ma femme! répondit Robusti. Cela regardera ma fille, quand elle sera en âge d'être épousée. Maria a du talent, beaucoup de talent; j'espère que bientôt elle fera des portraits que j'oserai signer, et que la postérité n'hésitera point à m'attribuer; j'espère qu'elle se fera un nom illustre, par conséquent une position élevée. L'héritage d'une fortune indépendante lui est assuré par mon travail. Qu'elle épouse donc Valerio, l'apprenti, ou même Bartolomeo Bozza, apprenti de l'apprenti, si bon lui semble : elle sera toujours Maria Robusti, fille, élève et continuateur du Tintoret. Il y a des filles qui peuvent se marier pour leur plaisir et non pour leur avantage. Les jeunes patriciennes sont plus portées vers leurs pages que vers les illustres fiancés qu'on leur offre. Maria est une patricienne aussi dans son genre. Qu'elle agisse donc en patricienne. Savez-vous que l'enfant a du goût pour Valerio? »

Le vieux Zuccato hocha la tête, et ne répondit pas, afin de ne pas laisser percer sa reconnaissance et sa joie. Cependant le maître put s'apercevoir d'un grand adoucissement dans son humeur; et, après une assez longue discussion, où Sébastien se défendit pied à pied, mais avec moins d'âcreté qu'au commencement, il finit par se laisser emmener à la basilique de Saint-Marc, où les frères Zuccati achevaient en ce moment la grande mosaïque de la voûte, au-dessus de la porte majeure interne. Les figures, tirées des visions de l'Apocalypse, étaient exécutées sur les cartons du Titien et du Tintoret lui-même.

II

Lorsque le vieux Zuccato entra sous cette coupole orientale, où d'un fond d'or étincelant s'élançaient, comme de terribles apparitions, les colossales figures des prophètes et des fantômes apocalyptiques évoqués dans leurs songes, il fut saisi, malgré lui, d'une frayeur superstitieuse, et le sentiment de l'artiste faisant place un instant au sentiment religieux, il se signa, salua l'autel dont les lames d'or brillaient faiblement au fond du sanctuaire, et, déposant sa barrette sur le pavé, il récita tout bas une courte prière.

Quand il eut fini, il releva péniblement ses genoux roidis par l'âge et se hasarda à jeter les yeux sur les figures des quatre évangélistes qui étaient les plus rapprochées de lui. Mais comme sa vue était affaiblie, il n'en put saisir que l'ensemble, et dit, en se retournant vers le Tintoret : « On ne peut nier que ces grandes masses ne fassent de l'effet. Pur charlatanisme, après tout!... Oh! oh! monsieur, vous voilà? » Ces dernières paroles furent adressées à un grand jeune homme pâle, qui, en entendant les échos de la coupole répéter les sons aigus et cassés de la voix de son père, était descendu précipitamment de son échafaudage pour aller le recevoir. Francesco Zuccato, ayant lutté avec douceur et persévérance contre la volonté paternelle, avait fini par suivre sa vocation et s'abstenir des fréquentes entrevues qui eussent pu réveiller ce sujet de discorde; mais il était en toute occasion humble et respectueux envers l'auteur de ses jours. Pour lui faire un accueil plus convenable, il avait essuyé à la hâte ses mains et sa figure, il avait jeté son tablier, et endossé sa robe de soie

garnie d'argent, que lui présenta un de ses jeunes apprentis. En cet équipage, il était aussi beau et aussi élégant que le patricien le plus à la mode. Mais son front mélancolique et la gravité de son sourire portaient l'empreinte des nobles soucis et du saint orgueil de l'artiste.

Le vieux Zuccato le toisa de la tête aux pieds, et résistant à l'émotion qu'il éprouvait, lui dit avec ironie :

« Eh bien ! monsieur, comment ferons-nous pour admirer vos chefs-d'œuvre ? S'ils n'étaient liés à la muraille, *corpore et animo*, on vous prierait d'en décrocher quelques-uns ; mais vous avez mieux entendu les intérêts de votre gloire, en plaçant tout cela si haut que nul regard ne peut y atteindre.

— Mon père, répondit modestement le jeune homme, le plus beau jour de ma vie serait celui où ces faibles productions obtiendraient de vous un regard d'indulgence ; mais votre volonté sévère est un obstacle bien plus grand que la distance qui vous sépare de cette voûte. S'il était en mon pouvoir de fléchir votre répugnance, je ne doute pas qu'avec l'aide de mon frère, je ne parvinsse à vous conduire au haut de ces planches, d'où vous pourriez embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble des figures, qu'elles vous masquent en ce moment.

— Votre frère ! répondit le vieux grondeur, et où est-il, votre frère ? Ne daignera-t-il pas descendre de son empyrée de verroterie, pour venir me saluer à son tour ?

— Mon frère est sorti, dit Francesco, sans quoi il se fût empressé, comme moi, de passer sa robe et de venir vous baiser la main ; je l'attends d'un instant à l'autre, et il sera bien heureux de vous trouver ici.

— D'autant plus qu'il arrivera joyeux et chantant comme de coutume, n'est-ce pas, la barrette sur l'oreille, l'œil trouble et les jambes avinées ? Un ouvrier qui s'absente à l'heure du travail pour aller au cabaret sera un guide fort sûr, en effet, pour m'aider à grimper toutes vos échelles.

— Mon père, Valerio n'est point au cabaret. Il s'est absenté pour les fournitures de notre métier. Je l'ai envoyé à la fabrique me chercher quelques échantillons d'émail qu'on a été obligé de cuire exprès pour moi, et dont la nuance exacte est très-difficile à obtenir.

— En ce cas, vous pourrez lui souhaiter le bonjour de ma part, car il y a bien deux lieues d'ici à Murano, et il a l'eau contraire (1), ce qui peut s'entendre de deux façons. C'est pourquoi il aura bu beaucoup de vin en compagnie de ses bateliers, et la rame ne fera pas mieux son métier aujourd'hui que la truelle.

— Mon père, on vous fait de faux rapports sur le compte de Valerio, répondit le jeune homme en s'animant. Il aime le plaisir et le vin de Chypre, j'en conviens, mais il n'en est pas moins diligent. C'est un excellent ouvrier, et, quand je le charge d'une commission, il s'en acquitte avec une exactitude et une intelligence qui ne laissent rien à désirer.

— Valerio ! voilà messer Valerio ! » cria du haut des planches l'apprenti Bartolomeo, qui voyait par un des jours de la coupole le débarquement des gondoles aux degrés de la Piazzetta.

Peu d'instants après, Valerio, suivi de ses ouvriers, portant un grand panier de verroterie, entra dans la basilique d'un air dégagé, et chantant, d'une voix fraîche et sonore, sans trop de respect pour le lieu saint, le refrain d'une chanson d'amour.

Mais aussitôt qu'il eut aperçu son père, il se découvrit et cessa de chanter ; puis il s'approcha sans trouble et l'embrassa avec l'assurance et la candeur d'une âme droite.

Zuccato fut frappé de sa bonne tenue, de son air riant et ouvert. Valerio était le plus beau garçon de Venise.

Il était moins grand, mais mieux découplé et plus robuste que son frère. L'expression de son admirable visage n'offrait, au premier abord, qu'enjouement, courage et franchise. Il fallait de l'attention pour découvrir dans ses grands yeux bleus le feu sacré qui sommeillait souvent à l'ombre d'une douce insouciance, et dont un peu de fatigue avait, sinon altéré, du moins voilé l'éclat. Cette demi-pâleur ennoblissait sa beauté et tempérait l'audacieuse sérénité de son regard. Il était toujours d'une grande coquetterie dans sa toilette, et donnait le ton aux plus brillants seigneurs de la république. Il était recherché par eux et par les dames à cause du talent qu'il avait pour composer et dessiner des ornements que l'on faisait ensuite exécuter, sous sa direction, en broderie d'or et d'argent, sur les plus riches étoffes. Une toque de velours entourée d'une grecque de la façon de Valerio Zuccato, une frange de robe taillée sur ses modèles, une bordure de manteau en drap d'or brodé de soies nuancées avec des enroulements de chaînes, de fleurs ou de feuillages dans le goût de ses mosaïques byzantines, étaient, aux yeux d'une dame de bonne maison ou d'un seigneur de mœurs élégantes, des objets de première nécessité. Valerio gagnait donc beaucoup d'argent à cette industrie qui le délassait de ses travaux et de ses plaisirs, et qu'il exerçait dans son petit atelier à *Santi-Filippo e Giacomo*, à l'ombre d'un certain mystère auquel tout le monde était initié bénévolement. Sa bonne mine, sa belle humeur, ses relations avec les magnifiques patriciens et les joyeux ouvriers qui remplissaient son atelier à toute heure, l'avaient entraîné nécessairement à la vie de plaisir ; mais son activité naturelle et sa fidélité à remplir tous les engagements d'un travail quelconque le préser-

(1) Le reflux qui se fait sentir sur les lagunes en rend la navigation très-difficile à certaines heures.

vaient de tomber dans l'excès d'un désordre qui eût ruiné son génie.

Une tendre et inaltérable amitié unissait les deux frères : ils réussirent à vaincre la feinte résistance du vieux Zuccato, et, faisant dresser deux échelles latérales près de celle où il se risqua, ils le soutinrent et l'enlevèrent presque jusqu'au dernier étage de leurs échafauds. Le Tintoret, déjà vieux, mais encore ferme et habitué à faire son atelier des vastes coupoles de la basilique, les y suivit afin d'être témoin de la surprise de Sébastien.

Le sentiment de terreur religieuse que le vieillard avait éprouvé d'abord, fit place à un ravissement involontaire, lorsque, parvenu au niveau des grandes figures d'évangélistes et de prophètes qui occupaient les premiers plans, il vit toutes les parties terminées de cette vaste et merveilleuse composition. Ici le *transito* de la Vierge, traité d'après le Salviati; plus loin la résurrection de Lazare, scène effrayante, où le cadavre, revêtu des tons clairs du linceul, semble flotter avec incertitude sur le fond brillant de la muraille; le saint Marc du Titien, personnage grandiose, qui est porté par le croissant de la lune, comme par une nacelle, et semble enlevé dans les cieux resplendissants par un mouvement d'ascension appréciable à la vue; le grand feston du cintre soutenu par de beaux enfants ailés, et, au-dessus de ces nombreux chefs-d'œuvre, la vision de saint Jean où les damnés sont précipités dans les enfers, tandis que les élus du Seigneur, vêtus de blanc et montés sur de blancs coursiers, se perdent dans l'éclat adouci et dans le rayonnement vague de la coupole, comme une nuée de cygnes dans la vapeur embrasée du matin.

Zuccato essaya bien encore de lutter contre l'admiration qu'il éprouvait, en attribuant l'effet de son saisissement à la magie de la lumière jouant sur les objets, à la situation favorable et à la dimension imposante des figures. Mais, quand le Tintoret le contraignit à s'approcher du feston, afin d'en apprécier les détails, il fut forcé d'avouer qu'il n'aurait jamais cru l'art de la mosaïque susceptible d'une telle perfection, et que les angelots voltigeant parmi ces guirlandes pouvaient rivaliser, pour la couleur et pour la forme, avec la peinture des plus grands maîtres.

Mais toujours avare de louanges et rebelle à sa secrète satisfaction, le vieillard prétendit que ce n'était là qu'un mérite d'exactitude et un travail de patience. Tout l'honneur, dit-il, revient au maître qui a tracé les modèles de ces groupes et dessiné le détail de ces ornements.

« Mon père, repartit Francesco avec une fierté modeste, si vous daignez me permettre de vous montrer les cartons des maîtres, vous nous accorderez peut-être le mérite d'avoir, sinon créé, du moins compris nos modèles avec quelque intelligence.

—Je le veux, dit Tintoret, je veux que mes cartons de l'Apocalypse fassent preuve du talent de peintre qui distingue Francesco et Valerio Zuccato de tous les artistes de leur classe. »

Plusieurs modèles furent exhibés, et Sébastien put se convaincre de la science avec laquelle les Zuccati travaillaient en maîtres d'après les maîtres, traçaient eux-mêmes le dessin élégant et pur de leurs sujets, et créaient leur merveilleuse couleur, d'après la simple indication du peintre. Valerio, après s'être un peu fait prier par son frère, avoua même qu'il était l'auteur de plusieurs figurines, et, à son tour, dévoilant le secret de Francesco, il indiqua à son père deux beaux archanges volant l'un vers l'autre; l'un, enveloppé d'une draperie verte, était son propre ouvrage; l'autre, vêtu de bleu turquin, était l'ouvrage de Francesco, composé et exécuté de même sans l'aide d'aucun peintre.

Zuccato se laissa conduire vers ces figures qui étaient réellement aussi belles qu'aucune de celles dont le modèle avait été fourni. Francesco avait donné à son jeune archange les traits de son frère Valerio, et réciproquement l'archange de Valerio était le portrait de Francesco. Ils avaient employé des compartiments d'une finesse extrême pour exécuter cette œuvre chérie, et l'avaient placée modestement dans un angle obscur, où les regards de la foule ne pouvaient atteindre. Le vieux Zuccato resta longtemps immobile et muet devant ce couple ailé, et, confus de voir l'erreur orgueilleuse de toute sa vie si glorieusement réfutée, il fut pris d'un terrible accès d'humeur. Il descendit l'échelle et reprit son manteau des mains de Valerio avec beaucoup de sécheresse, sans daigner lui adresser un mot d'encouragement, non plus qu'à son frère, et, saluant à peine le Tintoret, il franchit, d'un pas plus ferme qu'on ne s'y serait attendu de sa part, le seuil de la basilique. Mais il n'eut pas descendu la première marche que, cédant au besoin impérieux de son âme, il se retourna, et, ouvrant ses bras à ses deux fils qui s'y précipitèrent, il les pressa longtemps contre sa poitrine en arrosant de larmes leurs belles chevelures.

III

« Allons, vive la joie! par le corps du diable! l'ouvrage avance! Ici du mastic! petit singe noir! Maso! m'entendez-vous?... Vincent, mon frère! de par le diable! n'accaparez pas tous les apprentis. Faites descendre vers moi un de vos séraphins barbouillés, afin que je ne sois pas retardé. Ah! sang de Bacchus! si je lance mon battoir à la tête de ce marsouin de Maso, il est à craindre que la république ne revoie de longtemps une aussi laide figure. »

Ainsi criait, du haut de son échafaudage, un géant à la barbe rousse qui dirigeait les travaux de la chapelle de Saint-Isidore, cette partie de la basilique de Saint-Marc ayant été confiée à Dominique Bianchini, dit le Rouge, et à ses deux frères, émules et rivaux des frères Zuccati, dans l'art de la mosaïque.

« Vous tairez-vous, grosse cloche? Prendrez-vous patience, minaret de cuivre rouge? cria de son côté le hargneux Vincent Bianchini, l'aîné des trois frères; n'avez-vous pas vos apprentis? Faites-les marcher, et laissez les miens faire leur devoir. N'avez-vous pas Jean Visentin, ce joli fromage blanc des Alpes? Où avez-vous envoyé Reazo, votre bœuf enrhumé, qui chante si bien au lutrin le dimanche? Je gage que tous vos garçons courent les cabarets à cette heure pour trouver une bouteille de vin à crédit sous votre nom. S'il en est ainsi, ils ne rentreront pas de sitôt.

— Vincent, répondit Dominique, bien vous prend d'être mon frère et mon associé, car je pourrais d'un coup de pied faire crouler votre échafaudage et envoyer votre illustre personne et tous vos jolis apprentis étudier la mosaïque sur le pavé.

— Si tu en avais seulement la pensée, cria d'une voix aigre Gian-Antonio Bianchini, le plus jeune des trois frères, en secouant le pied de l'échelle sur laquelle travaillait Dominique, je te ferais voir que les plus haut perchés ne sont pas les plus solides. Ce n'est pas que je me soucie de la peau de Vincent plus que de la tienne; mais je n'aime pas les fanfaronnades, vois-tu, et depuis quelques jours, je trouve que tu prends, tantôt avec lui, tantôt avec moi, un ton qu'on ne peut souffrir. »

Le farouche Dominique jeta sur le jeune Antonio un regard sombre, et se laissa balancer sur l'échelle pendant quelques instants, sans dire un seul mot. Puis, aussitôt qu'Antonio se fut remis à broyer son ciment sous le portique, il descendit, jeta son tablier et sa toque, retroussa ses manches et s'apprêta à lui donner une rude correction.

Le prêtre Alberto Zio, qui était aussi un mosaïste distingué, et qui, monté sur une échelle, réparait en cet instant un des tympans de la porte extérieure, se hâta de descendre afin de séparer les combattants, et Vincent Bianchi, accourant à grands pas du fond de la chapelle, son battoir à la main, s'apprêta à entrer dans la lice, plus par ressentiment contre Dominique que par intérêt pour Antonio.

Le prêtre, ayant vainement essayé de les ramener à des sentiments plus chrétiens, se servit, pour les apaiser, d'un argument qui manquait rarement son effet.

« Si les Zuccati vous entendent, leur dit-il, ils vont triompher de vos discordes, et s'imaginer que, grâce à leur douceur et à leur bonne intelligence, ils travaillent mieux que vous.

— C'est juste, dit Dominique le Rouge en reprenant son tablier, nous viderons la querelle ce soir, au cabaret. Pour le moment, il ne faut pas donner d'armes contre nous à nos ennemis. »

Les deux autres Bianchini se rangèrent à cet avis, et, tandis que chacun d'eux chargeait sa raclette du ciment nouvellement préparé, le père Alberto, entrant en conversation, leur dit :

« Vous avez tort, mes enfants, de regarder les Zuccati comme vos ennemis. Ils sont vos émules, voilà tout. S'ils travaillent d'après d'autres procédés que les vôtres, ils n'en reconnaissent pas moins le mérite de votre ouvrage. J'ai entendu souvent leur premier apprenti, Bartolomeo Bozza, dire que votre *cimentation* était d'une qualité supérieure à la leur, et que les Zuccati le reconnaissent de bonne foi.

— Quant à Bartolomeo Bozza, répondit Vincent Bianchini, je ne dis pas le contraire, c'est un bon ouvrier et un robuste compagnon. Je ne suis pas éloigné de lui faire un avantage pour l'embaucher à mon service. Mais ne me parlez pas de ces Zuccati. Il n'y a pas de pires intrigants dans le monde, et, si leur talent répondait à leur ambition, ils évinceraient tous leurs rivaux. Heureusement la paresse les ronge; l'aîné perd son temps à imaginer des sujets inexécutables, le plus jeune fait un travail de contrebande à *San-Filippo,* dont il mange le fruit avec des gens au-dessus de sa condition.

— L'astre des Zuccati pourrait bien tomber des nuées, malgré toutes les protections des peintres, dit l'envieux Dominique, si on voulait s'en donner la peine.

— Comment cela? s'écrièrent les deux autres; si tu sais un moyen de les humilier, dis-le, et que tes torts envers nous te soient remis.

— Je ne me soucie pas plus de vous que d'eux, répliqua Dominique : seulement, je dis qu'il n'est pas impossible de prouver qu'ils abusent de leur salaire en faisant de mauvaise besogne, et que par conséquent ils volent les deniers de la république.

— Vous êtes méchant, messer Dominique, dit le prêtre avec sévérité. Ne parlez pas ainsi de deux hommes qui jouissent de l'estime générale, vous donneriez à penser que vous êtes jaloux de leurs avantages.

— Oui, j'en suis jaloux! s'écria Dominique en frappant du pied. Et pourquoi n'en serais-je pas jaloux? N'est-ce pas une injustice de la part des procurateurs, de leur donner cent ducats d'or par an, tandis que nous n'en avons que trente, nous qui travaillons depuis bientôt dix ans à l'arbre généalogique de la Vierge? J'ose dire que ce travail énorme n'eût pu être mené à moitié, quand même les Zuccati y auraient consacré toute leur vie. Combien de mois leur faut-il pour faire seulement un pan de robe, ou une main d'enfant! Qu'on les observe un peu, et

on verra ce que leur beau talent coûte à la république.

— Ils vont moins vite que vous, il est vrai, répondit le prêtre; mais quelle perfection de dessin, quelle richesse de couleur!

— Si vous n'étiez pas un prêtre, répliqua Vincent en haussant les épaules, on vous apprendrait à parler. Vous feriez mieux de retourner à votre confessionnal et à votre encensoir, que de juger des choses auxquelles vous n'entendez rien.

— Messer! qu'osez-vous dire là? s'écria Alberto un peu offensé. Vous oubliez que je savais le métier avant que vous en eussiez les premières notions, et que je suis le meilleur disciple de notre maître à tous, l'ingénieux Rizzo, le digne successeur de nos vieux maîtres gypsoplastes?

— Ingénieux tant que vous voudrez; il ne faut pas tant d'imagination, par le corps du Christ! pour travailler la mosaïque. Il faut ce qui vous manque à vous autres prêtres, et à ces fainéants de Zuccati; il faut des bras infatigables, des reins de fer, de la précision et de l'activité. Dites la messe, père Alberto, et laissez-nous tranquilles.

— Pas de bruit! dit Antonio, voilà ce vieux sournois de Sébastien Zuccato qui passe. Comme ses fils le reconduisent avec des coups de barrette et des baisements de mains! Ne dirait-on pas d'un doge escorté de ses sénateurs? Cela tranche de l'illustrissime, et cela ne sait pas tenir le tampon!

— Silence! dit Vincent, voilà messer Robusti qui vient regarder notre ouvrage. »

Ils se découvrirent tous les trois, plus par crainte du crédit du maître, que par respect pour son génie, qu'ils n'étaient pas capables d'apprécier. Le père Alberto marcha à sa rencontre et le promena dans la chapelle de Saint-Isidore. Le Tintoret donna un coup d'œil aux panneaux incrustés, accorda des éloges aux réparations de l'antique mosaïque grecque, confiées au prêtre, et se retira en saluant profondément les Bianchini, sans leur adresser la parole, car il n'estimait ni leurs ouvrages, ni leur personne.

IV

Quand la journée de travail fut finie, les Zuccati ayant soupé avec leurs principaux apprentis, Bozza, Marini et Ceccato (qui tous plus tard furent d'excellents artistes), dans une petite *bottega* où ils avaient coutume de se rassembler sous les procuraties, Valerio s'apprêtant de courir à ses affaires ou à ses plaisirs, son frère le retint et lui dit :

« Pour aujourd'hui, mon cher Valerio, il faut que tu me fasses le sacrifice d'une partie de ta soirée. Je me retire de bonne heure, tu le sais; tu auras donc encore du temps de reste quand nous aurons causé.

— J'y consens, répondit Valerio, mais c'est à condition que nous allons prendre une barque de regate, et courir un peu le flot, car je me sens brisé par le travail de la journée, et je ne puis me reposer d'une fatigue que par une autre.

— Je ne saurais t'aider à la rame, répondit Francesco, je n'ai pas ta santé robuste, mon cher Valerio, et comme je ne veux pas manquer à mon travail de demain, il ne faut pas que je me fatigue ce soir; mais comme, si je te refuse ce divertissement, je vois bien que je ne pourrai obtenir de toi que tu me consacres ces deux ou trois heures, je vais prier Bozza d'être de la partie; c'est un digne garçon, il ne sera pas de trop dans l'entretien que je veux avoir avec toi. »

Bartolomeo accepta cette offre avec empressement, fit avancer une des barques les mieux décorées, et saisit une rame, tandis que Valerio s'empara de l'autre. Chacun, debout à une extrémité de la barquette, l'enleva d'un bras vigoureux et la fit bondir sur les ondes écumantes. C'était l'heure où le beau monde allait jouir, sur le grand canal, de la fraîcheur du soir. L'étroite nacelle se glissa rapide et furtive parmi les gondoles, comme un oiseau des mers qui fuit le chasseur en volant au ras des herbes marines. Mais, malgré l'agilité et le silence des rameurs, tous les regards s'attachèrent sur eux, et toutes les dames se penchèrent sur leurs coussins pour voir plus longtemps Valerio, dont la grâce et la force faisaient envie aux patriciens comme aux gondoliers, et dont les regards offraient un contraste singulier d'audace et de candeur. Le Bozza était aussi un garçon robuste, bien fait, quoique maigre et pâle. Un feu sombre brillait dans ses yeux noirs, une barbe épaisse couvrait la moitié de ses joues, et, quoique ses traits manquassent de régularité, ils fixaient l'attention par leur expression triste et dédaigneuse. Maigre et pâle aussi, mais noble et non arrogant, mélancolique et non chagrin, Francesco Zuccato, couché au fond de la barque sur un tapis de velours noir, appuyé nonchalamment sur un de ses coudes, et plongé dans une rêverie qui ne lui permettait guère de s'occuper de la foule, partageait avec Valerio les suffrages des dames et ne s'en apercevait pas.

Quand ces trois jeunes gens eurent remonté tout le canal, ils errèrent doucement sur les lagunes, bien loin des endroits fréquentés; puis, se laissant aller à la dérive, couchés dans la barque, sous un beau ciel semé d'innombrables étoiles, ils causèrent sans contrainte.

« Mon cher Valerio, dit l'aîné des Zuccati, je vais encore vous obséder de mes représentations, mais il faut absolument que vous me promettiez de mener une vie plus sage.

— Tu ne pourras jamais m'obséder, mon frère

bien-aimé, répondit Valerio, et ta sollicitude me trouvera toujours reconnaissant. Mais je ne puis te promettre de changer. Je me trouve si bien de cette vie que je mène! je suis heureux, autant qu'un homme peut l'être. Pourquoi veux-tu que je m'abstienne de bonheur, toi qui m'aimes tant?

— Cette vie te tuera, s'écria Francesco. Il est impossible de mener de front, comme tu le fais, le plaisir et la fatigue, la dissipation et le travail.

— Cette vie m'anime et me soutient, au contraire! reprit Valerio. Qu'est-ce que la vie dans les desseins de Dieu, sinon une continuelle alternative de jouissances et de privations, de fatigue et d'activité? Laisse-moi faire, Francesco, et ne juge pas mes forces d'après les tiennes. La nature a été certainement inconséquente, en ne donnant pas au meilleur et au plus estimable de nous deux la santé la plus forte et le caractère le plus enjoué. Mais tant d'autres dons te sont échus, que tu peux bien, cher Francesco, ne pas m'envier ceux-là.

— Je ne te les envie pas, dit Francesco, quoique ce soient les plus précieux de tous, et qu'eux seuls nous rendent propres à sentir le bonheur. Il m'est doux de penser qu'un frère que j'aime plus que moi-même, ne souffre pas dans son corps et dans son âme les maux et les ennuis qui me rongent. Mais il n'est pas question de cela seulement, Valerio; vous tenez certainement à votre état, à l'amitié des maîtres illustres, à la protection du sénat, aux bonnes grâces des procurateurs...

— Moi, mon frère! s'écria l'insouciant jeune homme, sauf l'amitié de notre cher compère Tiziano et la bienveillance de Robusti (deux hommes que je vénère), sauf la tendresse de mon père et celle de mon frère, que je préfère à tout au monde, tout le reste, à mes yeux, est de peu d'importance, et il ne me faudrait pas deux bouteilles de Scyros pour me consoler de la perte de mon emploi et de la disgrâce du sénat.

— Vous tenez du moins à l'honneur, dit Francesco avec gravité, à l'honneur du nom de votre père, au vôtre dont je me suis porté garant, et dont le mien répond.

— Certes! s'écria Valerio en se relevant sur un de ses coudes avec vivacité; où veux-tu en venir?

— A te dire que les Bianchini conspirent contre nous, et qu'ils peuvent nous faire perdre, je ne dis pas seulement la position avantageuse et le riche salaire auquel tu as la philosophie de préférer le vin de Scyros et les parties de plaisir, mais la confiance du sénat, et, partant, l'estime des citoyens.

— Evohe! dit Valerio, je voudrais bien voir cela! Allons trouver ces Bianchini, s'il en est ainsi, et proposons-leur un cartel. Ils sont trois; notre ami Bozza sera notre troisième. Le bon droit est pour nous, nous ferons un vœu à la madone, et nous serons délivrés de ces traîtres.

— Folie que tout cela! dit Francesco; les puissances divines ne se déclarent point en faveur des provocateurs, et nous le serions, si nous appelions au combat des hommes contre lesquels nous n'avons encore aucun grief prouvé. D'ailleurs, les Bianchini répondraient à l'offre de croiser la dague, comme ils ont coutume de le faire, en aiguisant le stylet, afin de nous frapper dans l'ombre. Ce sont des adversaires insaisissables. Ils ne nous offenseront jamais ouvertement, tant que nous serons sous la protection des puissants, et quand ils nous feront savoir qu'ils nous haïssent, nous serons déjà perdus. Au reste, c'est ce que je crains peu. Vincent, toujours si poli envers moi, commence à ne plus me saluer quand je passe devant ses échafauds. Ce matin, tandis que nous reconduisions notre père au bas des marches de la basilique, il m'a semblé voir, sous le portique, les trois Bianchini qui nous observaient malignement et nous tournaient en dérision. La haine, concentrée depuis longtemps au fond de leurs âmes, commence à briller dans leurs yeux. Bozza peut te dire, d'ailleurs, que mainte fois, après la journée close, ou le matin, lorsqu'il arrivait au travail le premier, il a surpris Vincent ou Dominique Bianchini sur nos échafauds, observant avec une attention scrupuleuse les moindres détails de notre ouvrage.

— Bah! tout cela ne prouve pas grand'chose! S'ils ne vous saluent pas, c'est qu'ils sont naturellement grossiers; s'ils nous ont regardés de travers ce matin, c'est qu'ils nous enviaient le bonheur d'avoir un bon père; s'ils examinent notre travail, c'est qu'ils voudraient étudier les causes de notre supériorité. Sont-ce là des motifs d'inquiétude?

— Pourquoi donc, au lieu de causer naturellement avec le Bozza lorsqu'il les rencontre sur nos planches, se retirent-ils lestement par les échelles opposées, comme des gens qui viennent de faire un mauvais coup?

— Si je les y rencontre, moi, s'écria Valerio en serrant le poing, il faudra bien qu'ils s'expliquent, ou, par Bacchus! je les ferai descendre plus vite qu'ils n'y seront montés.

— Ce sera envenimer le mal. Pour venger celui que vous aurez maltraité, les deux autres se ligueront contre vous jusqu'à la mort. Croyez-moi, les moyens les plus honnêtes sont toujours les plus sages. Soyons modérés, et gardons la noble attitude qui convient à des gens de cœur. De généreux procédés les ramèneront peut-être, du moins ils donneront tort à leur animosité, et, s'ils nous persécutent, nous obtiendrons justice.

— Mais enfin, frère, quelle persécution peuvent-ils donc nous susciter? Quel pouvoir ont-ils pour nous nuire? Prouveront-ils que nous ne travaillons pas aussi bien qu'eux?

— Ils diront que nous ne travaillons pas aussi vite, et il leur sera aisé de le prouver.

— Nous prouverons qu'il est facile de travailler vite quand on travaille mal, et que la perfection du travail ne souffre pas la précipitation.

— Cela n'est pas bien facile à prouver. Entre nous soit dit, le procurateur-caissier, commis à l'examen des travaux, n'est point un artiste. Il ne voit dans la mosaïque qu'une application de parcelles coloriées plus ou moins brillantes. La vérité des tons, la beauté du dessin, l'entente de la composition, ne sont rien pour lui. Il ne voit que ce qui frappe le public grossier, l'éclat et la promptitude du travail. N'ai-je pas essayé vainement l'autre jour de lui faire comprendre que les anciens morceaux de cristal doré employés par nos ancêtres, et un peu ternis par le temps, étaient plus favorables à la couleur que ceux que la fabrique nous fournit aujourd'hui. « Vous vous êtes fait tort, messer Francesco, m'a-t-il dit, en abandonnant aux Bianchini tous *les or* de fabrique moderne. La commission avait décidé que les anciens serviraient, mêlés avec les nouveaux. Je ne conçois pas pourquoi vous vous êtes réservé les premiers. Pensez-vous donc que ce mélange de vieux or et d'or moderne eût fait un mauvais effet? En cela vous sembleriez vouloir être meilleur juge que les procurateurs de la commission. »

— Et vous m'avez donné grande envie de rire, interrompit Valerio, lorsque vous lui avez répondu de l'air le plus sérieux : « Monseigneur, je n'ai pas cette insolente prétention. »

— Mais n'ai-je pas vainement essayé de lui démontrer, reprit Francesco, que cet or éclatant nuisait aux figures et écrasait complétement l'effet des couleurs? que mes étoffes ne peuvent ressortir que sur cet or un peu rougeâtre, et que, si j'avais adopté les fonds étincelants, j'aurais été forcé de sacrifier toutes les nuances et de faire des chairs violacées et sans contours, des étoffes sans plis et sans reflets?

— Il vous a donné, reprit Valerio en riant, une raison sans réplique et d'un ton fort sec. « Les Bianchini ne se gênent pas pour le faire, a-t-il dit, et leurs mosaïques plaisent beaucoup mieux à l'œil que les vôtres. » De quoi vous inquiétez-vous après une pareille solution? Supprimez les nuances, supprimez les contours, taillez-moi des pans d'étoffe dans une grande lame d'émail, et appliquez-la sur le ventre de saint Nicaise; faites à sainte Cécile une belle chevelure avec une tuile mal cuite, à saint Jean-Baptiste un joli agneau avec une poignée de chaux vive, et la commission doublera votre salaire, et le public battra des mains. Pardieu! mon frère, vous qui rêvez la gloire, je ne conçois pas que vous vous obstiniez au culte de l'art.

— Je rêve la gloire, il est vrai, répondit Francesco, mais une gloire durable, et non la vaine popularité d'un jour. Je voudrais laisser un nom honoré, sinon illustre, et faire dire à ceux qui examineront les coupoles de Saint-Marc dans cinq cents ans : « Ceci fut l'ouvrage d'un artiste consciencieux. »

— Et qui vous dit que dans cinq cents ans le public sera plus éclairé qu'aujourd'hui? dit le Bozza d'une voix creuse, et rompant le silence pour la première fois.

— Il y aura du moins toujours des grands hommes pour réviser les jugements du public, et c'est aux grands hommes de tous les temps que j'ai l'ambition d'agréer. Est-ce une ambition condamnable, Valerio?

— C'est une ambition noble, mais c'est une ambition, et toute ambition est une maladie de l'âme, répondit le jeune Zuccato.

— Une maladie, reprit Francesco, sans laquelle pourtant l'intelligence ne saurait vivre et languirait dans l'ombre sans éclairer le monde. C'est le vent qui tire l'étincelle du charbon, qui agite la flamme et l'étend au loin. Sans cette brise céleste point de chaleur, point de lumière, point de vie.

— J'ai la prétention de n'être pas mort, s'écria Valerio, et pourtant ce vent d'orage n'a jamais soufflé sur moi. Je sens que l'étincelle de la vie jaillit à toute heure de ma poitrine et de mon cerveau. Mais pourvu que je sois échauffé par la flamme divine et que je me sente vivre, peu m'importe que la lumière émane de moi ou d'autre chose. Toute lumière vient du foyer divin; qu'est-ce que l'auréole d'une tête humaine? Gloire au génie increé! La gloire de l'homme n'est pas plus en lui-même que le soleil n'est dans les eaux qui répètent son image.

— Peut-être! dit Francesco en levant au ciel ses grands yeux bruns humides de larmes. Peut-être est-ce une folie et une vanité que de se croire quelque chose, qu'à force de se rapprocher de l'idéal par la pensée, on en est venu à concevoir le beau un peu mieux que les autres hommes. Et pourtant de quoi l'homme se glorifiera-t-il, si ce n'est de cela?

— Pourquoi faut-il que l'homme se glorifie? Pourvu qu'il jouisse, n'est-il pas assez heureux?

— La gloire n'est-elle pas la plus sensible, la plus âpre, la plus ardente de ses jouissances? » dit le Bozza d'un ton incisif, et tournant ses regards vers Venise.

C'était l'heure où la reine de l'Adriatique, semblable à une beauté qui se couvre de diamants pour le bal, commençait à s'illuminer, et les guirlandes de feux se répétaient dans les ondes calmes et muettes, comme dans un miroir habitué à l'admirer.

« Tu fais abus des mots, ami Bartolomeo, s'écria le jeune Valerio en donnant un grand coup de rame dans l'eau phosphorescente, et en faisant jaillir un pâle éclair autour des flancs noirs de la barque. La plus ardente des jouissances humaines, c'est l'amour; la plus sensible, c'est l'amitié; la plus âpre, c'est en effet la gloire. Mais qui dit âpre, dit poignant, terrible et dangereux.

— Mais ne peut-on dire aussi que cette âpre jouissance est la plus élevée de toutes? reprit Francesco avec douceur.

— Je ne saurais le penser, répondit Valerio. Ce qu'il y a de plus doux, de plus noble et de plus bienfaisant dans la vie, c'est d'aimer; c'est de sentir et de concevoir le beau idéal. Voilà pourquoi il faut aimer tout ce qui s'en rapproche, le rêver sans cesse, le chercher partout, et le prendre tel qu'on le trouve.

— C'est-à-dire, répliqua Francesco, embrasser de vains fantômes, saisir de pâles reflets, fixer une ombre incertaine, adorer le spectre de ses propres illusions, cela s'appelle-t-il jouir et posséder?

— Mon frère, si tu n'étais pas un peu malade, dit Valerio, tu ne parlerais pas ainsi. L'homme qui désire en cette vie mieux que cette vie est un orgueilleux qui blasphème ou un ingrat qui souffre. Il y a d'assez grandes jouissances pour quiconque sait aimer. N'y eût-il que l'amitié sur la terre, l'homme n'aurait pas le droit de se plaindre. N'eussé-je que toi au monde, je bénirais encore le ciel. Je n'ai jamais rien imaginé de meilleur, et, si Dieu m'eût permis de me créer un frère, je n'aurais pu rien créer d'aussi parfait que Francesco. Va, Dieu seul est un grand artiste! et ce que nous lui demandons dans nos jours de folie ne vaut pas ce qu'il nous donne dans son immuable sagesse.

— Ah! mon cher Valerio, s'écria Francesco en serrant son frère dans ses bras; tu as bien raison, je suis un orgueilleux et un ingrat. Tu vaux mieux que nous tous, et tu es bien la preuve vivante de ce que tu dis. Oui, en effet, mon âme est malade! Guéris-moi par ta tendresse, toi dont l'âme est si sainte et si forte. Sainte Vierge! priez pour moi, car j'ai été bien coupable, ayant un si bon frère, en commettant le péché de tristesse.

— Et pourtant, reprit Valerio en souriant, le proverbe dit : « Point de grand artiste sans beaucoup de tristesse. »

— Et sans un peu de haine, ajouta le Bozza d'un air sombre.

— Oh! les proverbes mentent toujours à moitié, répondit Valerio, par la raison que tout proverbe, ayant sa contre-partie, dit le faux et le vrai en même temps. Francesco est un grand artiste, et je gagerais mon corps et mon âme qu'il n'a jamais connu la haine.

— Jamais envers les autres, dit Francesco; envers moi-même fort souvent, et c'est là le crime de mon orgueil. Je voudrais toujours être meilleur et plus habile que je ne le suis en effet. Je voudrais qu'on m'aimât à cause de mon mérite, et non à cause de ma souffrance.

— On t'aime à cause de l'un et de l'autre, s'écria Valerio; mais peut-être que tous les hommes ne sont pas propres à se contenter de l'affection. Peut-être, sans le besoin d'être admiré, n'y aurait-il ni grands artistes, ni chefs-d'œuvre. L'admiration des indifférents est une amitié dont on n'a que faire. On la trouve indispensable pourtant. Ce besoin est si étrange qu'il faut bien qu'il serve à quelque chose dans les desseins de Dieu.

— Il sert à nous faire souffrir, et Dieu est souverainement injuste, dit Bartolomeo Bozza en se recouchant dans la barque avec une sorte de désespoir.

— Ne parle pas ainsi! sécria Valerio. Vois, mon pauvre camarade, comme la mer est belle là-bas sous l'horizon! Écoute, comme cette guitare qui passe soupire de doux accords! Est-ce que tu n'as pas une maîtresse, Bartolomeo? est-ce que nous ne sommes pas tes amis?

— Vous êtes des artistes, répondit Bozza, et je ne suis qu'un apprenti.

— Cela nous empêche-t-il de t'aimer?

— Cela ne doit pas vous empêcher de m'aimer; mais moi, cela m'empêche de vous aimer autant que je le ferais si j'étais votre égal.

— Pardieu! à ce compte, je n'aimerais pas grand monde, dit Valerio, car je n'ai d'artiste que le titre, et je ne suis, à vrai dire, qu'un artisan. Tous ceux que je chéris sont au-dessus de moi, à commencer par mon frère, qui est mon maître. Mon père était un bon peintre; Vecelli et Robusti sont des colosses devant lesquels je ne suis rien, et pourtant je les aime, et je n'ai jamais songé à souffrir de mon infériorité. Artistes! artistes! vous êtes tous les enfants de la même mère; elle s'appelait *Convoitise!* et vous tenez d'elle tous plus ou moins. C'est ce qui me console de n'être qu'un écervelé.

— Ne dites pas cela, Valerio, repartit le frère aîné. Si vous daigniez vous en donner la peine, vous seriez le premier mosaïste de votre temps; votre nom effacerait celui du Rizzo, et le mien ne viendrait qu'à la suite du vôtre.

— J'en serais bien fâché. Par saint Théodose! sois toujours le premier. Sainte fainéantise! préserve-moi d'un si fâcheux honneur!

— Ne prononce pas ce blasphème, Valerio; l'art est au-dessus de toutes les affections.

— Quiconque aime l'art aime la gloire, ajouta Bozza, toujours triste et lugubre comme une grosse note de cuivre au milieu d'un chant joyeux et tendre; quiconque aime la gloire est prêt à lui tout sacrifier.

— Grand merci! quant à moi, je ne lui sacrifierai jamais rien. Foin de la prostituée! Et pourtant j'aime l'art, vous le savez, vous autres, bien qu'on m'accuse de n'aimer que le vin et les femmes. Il faut que je l'aime bien, puisque je lui sacrifie la moitié d'une vie que je me sens de force à consacrer tout entière au plaisir. Jamais je ne suis si heureux que quand je travaille. Quand je réussis, je ferais sauter mon

bonnet par-dessus la grande tour de Saint-Marc. Si j'échoue, rien ne me décourage, et l'espèce de colère que j'éprouve contre moi est encore un plaisir, du genre de celui que procure un cheval rétif, une mer houleuse, un vin brûlant. Mais l'approbation d'autrui ne me stimule pas plus que ne le ferait un coup de bonnet des seigneurs Bianchini. Quand Francesco, cet autre moi-même, m'a dit: « Cela va bien, » je suis satisfait. Quand mon père, en regardant mon archange, souriait malgré lui ce matin, tout en fronçant le sourcil, j'étais heureux. A présent, que le procurateur-caissier dise que Dominique le Rouge fait mieux que moi, tant pis pour le procurateur-caissier; je ne pousserai pas la compassion jusqu'aux larmes. Que le bon peuple de Venise trouve que je n'ai pas mis assez de brique dans mes chairs et assez d'ocre dans mes draperies, *evviva giumento!* Si tu n'étais pas si sot, tu ne me ferais pas tant rire, et ce serait dommage, car je ris de bon cœur!

— Heureuse, trois fois heureuse insouciance! » s'écria Francesco.

En devisant ainsi, ils se rapprochaient de la ville. Quand ils furent près de la rive : « Avant que je vous quitte, dit Valerio, il faut conclure. De quoi vous plaignez-vous? Qu'exigez-vous de moi? que je cesse de me divertir? autant vaudrait empêcher l'eau de couler.

— Que tu te divertisses moins publiquement, répondit Francesco, et que tu renonces, pour quelque temps du moins, à ton atelier de San-Filippo. Tout cela peut être mal interprété. On demande déjà comment cette prodigieuse quantité d'arabesques que tu dessines, et de menus travaux auxquels tu te prêtes, peut se concilier avec le travail de la basilique. Si je ne connaissais ton activité infatigable, je n'y comprendrais rien moi-même; et si je ne voyais par mes yeux avancer ta besogne, je ne croirais pas que deux ou trois heures de sommeil, après des nuits de plaisir et de bruit, puissent suffire à un ouvrier attaché tout le jour à un travail pénible. Empêche tes nombreuses connaissances, et surtout ces jeunes patriciens si babillards, de venir te rendre, à la basilique, des visites continuelles. Un tel honneur blesse l'amour-propre des Bianchini : ils disent que ces jeunes gens te font perdre ton temps, qu'ils te détournent du travail pour t'occuper de choses futiles; par exemple, cette joyeuse confrérie que vous venez d'instituer, et qui met en rumeur tous les fournisseurs de la ville...

— Oimé! s'écria Valerio, c'est précisément pour cela que je suis si pressé de vous quitter ce soir : on m'attend pour régler le costume. Il n'y a pas à reculer, et tu es engagé sur l'honneur, Francesco, à en faire partie.

— Je m'y suis engagé, à condition que l'affaire ne commencerait qu'après la saint Marc, parce qu'alors j'espère avoir terminé ma coupole.

— J'ai dit cela et pour ton compte et pour le mien; mais tu penses bien que deux ou trois cents jeunes gens avides de plaisir n'entendent pas facilement les raisons d'un seul qui est avide de travail. Ils ont juré que si nous nous refusions à être des leurs sur-le-champ, l'association était manquée, que rien n'était possible sans moi; et là-dessus, ils m'ont fait de grands reproches, prétendant que je les avais lancés, que les dépenses étaient faites, la fête ordonnée, et qu'un aussi long retard donnerait un triomphe aux autres *compagnies*. Bref, ils ont tant fait que je me suis engagé, et pour toi et pour moi, à inaugurer la bannière des compagnons du Lézard dans quinze jours. On débutera par un grand jeu de bagues et par un repas magnifique, où chaque compagnon sera tenu d'amener une dame jeune et belle.

— Ne penses-tu pas que ces folies vont retarder ton travail?

— Vive la folie! mais je la défie bien de m'empêcher de travailler quand l'heure du travail sonne. Il y a temps pour tout, frère; ainsi je puis compter sur toi?

— Tu peux m'inscrire, et, par tes mains je déposerai ma cotisation; mais je ne paraîtrai point à cette fête : je ne veux pas qu'on dise que les deux Zuccati s'amusent à la fois. Il faut que l'on sache que quand l'un se divertit, l'autre travaille pour deux.

— Cher frère! s'écria Valerio en l'embrassant, je travaillerai pour quatre la veille, et tu viendras à la fête. Va, ce sera une fête superbe et dont le but est noble, une fête toute plébéienne et toute fraternelle. Il ne sera pas dit que les patriciens seuls ont le droit de s'amuser, et que les ouvriers n'ont que des confréries dévotes. Non, non! l'artisan n'est pas réservé à faire toujours pénitence! les riches s'imagineraient que nous sommes faits pour expier leurs péchés. Allons, Bartolomeo, tu en seras aussi, je vais te faire inscrire; cela t'occasionnera un peu de dépense. Si tu n'as pas d'argent, j'en ai, moi, et je prends tout sur mon compte. A revoir, chers amis, à demain. Frère bien-aimé, tu ne diras pas que je n'écoute pas tes conseils avec le respect qu'on doit à son aîné. Allons, avoue que tu es content de moi! »

En parlant ainsi, Valerio sauta légèrement sur la rive du palais ducal, et disparut sous les ombres fuyantes de la colonnade.

V

Ce même soir, vers minuit, le Bozza revenant de chez sa maîtresse, triste et soucieux plus que jamais, ennuyé de l'amour, ennuyé du travail, ennuyé de la vie, marchait à grands pas sur la rive solitaire. Un

vent d'orage s'était élevé, le flot battait les quais de marbre, et des voix mystérieuses semblaient murmurer des paroles de haine et de malédiction sous les noires arcades des vieux palais.

Il se trouva tout à coup en face d'un homme dont le pas lourd et retentissant n'avait pu le distraire de sa rêverie. A la lueur d'un fanal attaché à un pieux d'amarrage, le Bozza et l'autre promeneur nocturne se reconnurent, et, s'arrêtant en face l'un de l'autre, se toisèrent de la tête aux pieds; Bartolomeo, pensant que cet homme pouvait bien avoir quelque mauvais dessein, mit la main sur son stylet; mais, contre son attente, Vincent Bianchini (car c'était lui) porta la sienne à son bonnet et l'accosta avec courtoisie.

Vincent était, comme son frère Dominique, un rude compagnon et un méchant homme. Moins brutal en apparence, et capable, malgré son peu d'éducation, d'affecter d'assez bonnes manières, profondément rusé, rompu au mensonge par suite des accusations infamantes qu'il avait subies devant le conseil des Dix, il était certainement le plus dangereux des trois Bianchini.

« Messer Bartolomeo, dit-il, je viens d'un endroit où je croyais vous rencontrer et où je suis fort aise que vous n'ayez pas eu, comme moi, la curiosité de vous glisser furtivement.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, messer Vincenzo, » répondit le Bozza en s'inclinant et en essayant de passer outre.

Vincent mesura son pas sur celui de Bozza, sans paraître s'apercevoir du désir qu'il avait de l'éviter.

« Vous savez sans doute, dit-il, que les principaux membres de la nouvelle compagnie viennent de s'assembler pour délibérer sur les statuts et sur les admissions.

— C'est possible, répondit Bartolomeo, cela m'importe assez peu, messer Bianchini, je ne suis pas un homme de plaisir.

— Mais vous êtes un homme d'honneur, et c'est pour cela que je me réjouis de ne vous avoir point vu au nombre des auditeurs de cette belle délibération.

— Que voulez-vous dire? s'écria le Bozza en s'arrêtant.

— Je veux dire, brave Bartolomeo, reprit Vincent, que si vous eussiez été là, les choses se seraient passées autrement, et qu'il y aurait eu peut-être un peu de bruit. Il vaut mieux, au reste, que tout se soit arrangé, car une affaire si puérile ne mérite pas...

— Allons, parlez, messer, je vous prie, dit Bozza avec impatience; s'est-il passé là quelque chose qui intéresse mon honneur?

— Eh! eh! non pas personnellement, peut-être; mais c'est un affront collectif que vous avez reçu. Voici ce qui est arrivé : vous savez que la nouvelle compagnie doit se former, à l'instar des autres joyeuses associations, de membres choisis dans diverses corporations, émules les unes des autres pour la richesse et le talent. Ainsi, dans celle-ci, on s'était promis de recevoir tous ceux de la corporation des verrotiers qui seraient assez riches et assez amis du plaisir pour vouloir être admis. Celle des architectes et celle des vitriers, celle des fondeurs et celle des travailleurs en mosaïque, enfin tous les états qui concourent aux travaux de la basilique devaient fournir leurs candidats. Cela posé, il ne s'agissait plus que d'enregistrer les noms de ces candidats, et les fondateurs, ayant à leur tête messer Valerio Zuccato, votre maître, se sont réunis tantôt à cet effet. Mais croiriez-vous que cet artiste, si renommé pour son agréable humeur et sa popularité, s'est montré plein de hauteur et de dédain à l'égard de la plupart des admissions proposées? Oui, vraiment, il s'est mis à trancher du gentilhomme et du sénateur; il a déclaré que quiconque ne serait pas reçu maître dans une profession quelconque, n'était pas digne de se réjouir en sa compagnie. On lui a fait beaucoup d'objections, et plusieurs se sont hasardés à dire que certains apprentis avaient plus d'économie et de talent, par conséquent plus d'argent et de mérite que leurs maîtres; c'est ce qu'il n'a jamais voulu entendre, et il s'est exprimé en termes si vains et si durs qu'il a blessé tout le monde. En ce moment je me trouvais près de lui sans qu'il me vît, et quelqu'un lui dit : « Si vous l'emportiez, n'auriez-vous pas regret du Bozza, ce brave compagnon qui travaille si bien, qui a une si bonne conduite et tant d'attachement pour vous et votre frère? — Si mon apprenti, a répondu messer Valerio, est admis dans la compagnie, je me retire. » Malgré cela, l'avis de la majorité l'a emporté, et les compagnons seront admis, pourvu toutefois qu'ils soient jugés par l'assemblée dignes d'être portés prochainement à la maîtrise dans leurs professions respectives. »

Le Bozza ne répondit rien à ce discours; mais Vincent Bianchini, qui l'observait de près, vit, à la sécheresse de son pas sur le pavé et au mouvement de contraction de son bras sous le manteau, qu'il éprouvait un violent dépit.

Cependant Bartolomeo se contenait, car il n'ajoutait pas une foi absolue aux paroles du Bianchini. Celui-ci, voyant qu'il ne fallait pas laisser refroidir la blessure, ajouta d'un ton dégagé : « C'est bien dommage, après tout, qu'un garçon si bien tourné et si aimable se soit laissé gonfler par la vanité! Le commerce des patriciens devait amener ce malheureux travers. Il est fâcheux pour un artiste de voir des gens au-dessus de sa classe.

— Il n'est point de classe au-dessus de l'artiste, répondit avec humeur le jeune apprenti : si Valerio estime quelque chose plus que son art, il n'est pas digne du titre qu'il porte.

— Cette sotte vanité, reprit tranquillement Bian-

chini, est une maladie de famille. Sébastien Zuccato méprise ses enfants parce qu'il est peintre et que ses enfants sont mosaïstes. Francesco, le fils aîné, qui est premier maître dans son art, méprise son frère parce que celui-ci n'est que maître en second, et ce dernier méprise son apprenti...

— Ne dites pas qu'il me méprise, messer, dit Bozza d'une voix sourde. Il n'oserait! Ne dites pas que je suis un homme méprisé, car, par le sang du Christ! je vous apprendrai le contraire.

— Si vous étiez méprisé par un sot, répondit Bianchini avec le calme de l'hypocrisie, ce mépris tournerait à votre gloire. Il est des gens dont l'estime est une injure.

— Valerio n'en est pas là avec moi, reprit Bozza essayant de lutter contre les vipères qui lui rongeaient le cœur.

— J'espère que non, dit Vincent; pourtant je ne conçois pas ce qu'il a pu dire de vous à la personne qui avait prononcé votre nom, car il lui a parlé à l'oreille, et j'ai vu seulement de qui il était question, à la manière dont il a enfoncé sa barrette jusque sur les yeux, et relevé le collet de son manteau jusqu'aux oreilles pour vous contrefaire et vous ridiculiser. En faisant cela, il fronçait le sourcil et imitait votre geste, ce qui faisait rire aux éclats le confident de ses sottes plaisanteries.

— Et qui était celui qui se permettait de rire? » s'écria le Bozza en enfonçant malgré lui son bonnet sur les yeux, serrant le poing et le ramenant sur la poitrine, geste que, selon Bianchini, Valerio avait tourné en dérision.

« Ma foi, je ne saurais vous le dire, répondit Vincent; je ne pouvais voir sa figure, parce que, selon sa coutume, Valerio rassemblait autour de lui un auditoire nombreux, avide de ses saillies. Quand j'ai réussi à fendre la presse, Valerio avait changé d'interlocuteur et parlait d'autre chose, mais on riait encore à la place qu'il venait de quitter.

— C'est bien, messer Vincent, répliqua le jeune homme désespéré. Je vous remercie de m'avoir dit cela; peut-être trouverai-je l'occasion de vous en récompenser »

En parlant ainsi, le Bozza doubla le pas, et le Bianchini suivit des yeux pendant quelque temps sa plume noire agitée par le vent d'orage. Puis il le perdit de vue, et, s'applaudissant d'avoir entamé la cuirasse du premier coup, il resta longtemps immobile sur la rive écumante, absorbé dans ses pensées de haine et dans ses desseins pervers.

VI

Le soleil commençait à peine à dorer le faîte des blanches coupoles de Saint-Marc, et les gondoliers du grand canal dormaient encore étendus sur la rive, autour de la colonne Léonine, lorsque la basilique se remplit d'ouvriers. Arrivés les premiers, les apprentis dressèrent les échelles, trièrent les émaux, broyèrent le ciment, et tout en chantant, en sifflant et en causant à haute voix, malgré la douleur et l'indignation du bon père Alberto, qui s'efforçait en vain de rappeler à ces jeunes étourdis la majesté du saint lieu et la présence du Seigneur.

Si les exhortations du prêtre mosaïste ne produisaient pas beaucoup d'effet sous la grande coupole où travaillait l'école des Zuccati, du moins il pouvait y satisfaire son zèle et soulager sa conscience par des réprimandes longues et sévères. Jamais il n'était interrompu par un propos grossier ou par un rire insultant, car si ces élèves avaient la gaieté, l'ardeur et la vivacité de leur maître Valerio, ils avaient aussi sa douceur, sa bonté et son pieux respect pour la vieillesse et la vertu. Mais les choses se passaient tout autrement dans la chapelle de Saint-Isidore, où la famille Bianchini, environnée d'apprentis farouches et indisciplinés, ne pouvaient maintenir l'ordre qu'avec des rugissements furieux et des menaces épouvantables. Quand une chanson obscène venait frapper l'oreille d'Alberto, il était réduit à se signer, et sa douleur s'exhalait en exclamations étouffées ou en profonds soupirs. Mais lorsque, au-dessus de tous les propos grossiers et de toutes les invectives brutales que se renvoyaient les compagnons, la voix terrible de Dominique le Rouge venait à tonner sous les cintres sonores de la basilique, le pauvre prêtre était forcé de se boucher l'oreille d'une main et de se tenir de l'autre aux barreaux de son échelle pour ne pas tomber.

Ce jour-là, les maîtres mosaïstes arrivèrent de bonne heure et se mirent à la besogne presque aussitôt que leurs apprentis. La Saint-Marc approchait; on devait faire en ce jour solennel l'inauguration de la basilique, restaurée en entier et décorée des nouveaux tableaux des plus grands maîtres de l'époque. On allait enfin, après dix, quinze et vingt ans de travail assidu, être jugé publiquement, sans égard, disait-on, aux protections des uns ni à la haine des autres. Ce devait être un grand jour pour tous les travailleurs, depuis le premier des peintres illustres jusqu'au dernier des barbouilleurs, depuis l'architecte aux calculs sublimes jusqu'au manœuvre inepte qui fend la pierre et pétrit le mortier. L'émulation, la jalousie, la joyeuse attente ou la crainte sinistre, toutes les bonnes et mauvaises passions que sur tous les échelons de l'art et du métier la soif de la gloire et la cupidité inspirent aux hommes, s'agitaient donc sans relâche sous ces dômes retentissants de mille bruits. Ici l'injure, là le chant joyeux, plus loin le quolibet; en haut le marteau, en bas la truelle; tantôt le bruit sourd et continu du tampon sur la mosaïque, et tantôt le clapotement clair et cris-

tallin de la verroterie ruisselant des paniers sur le pavé en flots de rubis et d'émeraudes; puis le grincement affreux du grattoir sur la corniche; puis enfin le cri aigre et déchirant de la scie dans le marbre, sans parler du nasillement des messes basses qui se disaient, en dépit du vacarme, au fond des chapelles; du tintement impassible de l'horloge, de la pesante vibration des cloches, et du cri de mille animaux domestiques, imité avec une rare perfection par les petits apprentis, afin de forcer le père Alberto, toujours dupe de cette ruse, à tourner la tête brusquement et à se laisser distraire de son travail, qu'il ne reprenait jamais qu'après un signe de croix, en expiation de ce qu'il lui plaisait d'appeler sa *légèreté d'esprit*.

Si les écoliers des Zuccati avaient plus de douceur et d'innocence dans leurs ébats que ceux des Bianchini, ils n'étaient guère moins bruyants. Francesco leur imposait rarement silence. Absorbé par son travail, le patient et mélancolique artiste était complétement sourd à toutes les rumeurs de son orageux atelier; et d'ailleurs, pourvu que la besogne allât son train, il ne s'opposait point à une gaieté qui plaisait à Valerio et stimulait son ardeur. Celui-ci était vraiment le dieu de ses apprentis. S'il les excitait sans relâche et s'il s'emportait souvent contre eux en critiques facétieuses, au fond il les aimait comme ses enfants et charmait leurs fatigues par son enjouement continuel. Tous les jours il avait de nouvelles histoires grotesques à leur raconter; tous les jours il leur chantait une chanson plus folle que celle de la veille. S'il voyait un étourdi faire une faute et la nier par amour-propre, ou s'y obstiner par ignorance, il égayait à ses dépens toute l'école et lui barbouillait le visage de son pinceau. Mais si un bon élève s'affligeait sincèrement ou rougissait en secret d'une erreur involontaire, il allait à lui, prenait ses outils, et, en peu d'instants, réparait le dommage, en l'encourageant par de douces paroles ou en gardant le silence, pour ne pas attirer sur l'apprenti mortifié l'attention de ses camarades. Aussi il est vrai de dire que si Francesco Zuccato était aimé et respecté, Valerio était adoré dans son école, et que ses apprentis se fussent jetés pour lui plaire du haut de la grande coupole sur le pavé de la place Saint-Marc.

Le seul Bartolomeo Bozza, toujours froid et silencieux, ne partageait ni cet enjouement, ni cet enthousiasme. Francesco faisait grand cas de son travail, régulièrement net et solide, et de l'austérité de ses mœurs. Sa mélancolie lui semblait un motif de sympathie, et il se plaisait à dire que cette jeunesse sombre et mystérieuse recélait un grand avenir d'artiste. Quant à Valerio, quoiqu'il trouvât peu d'agrément dans le commerce de Bartolomeo, sa propre humeur était trop bienveillante pour qu'il ne lui prêtât pas toutes les qualités qu'il avait en lui-même.

Ce jour-là, le Bozza, qui d'ordinaire était à l'ouvrage avant tous les apprentis, arriva plus d'une heure après le lever du soleil. Il était plus pâle et plus défait que jamais, plus muet et plus sinistre qu'on ne l'avait encore vu. Il n'avait pas goûté un instant de repos. Toute la nuit il avait erré, comme une ombre infortunée, dans les rues anguleuses et profondes; ses cheveux pendaient plats sur ses joues creuses; sa barbe était en désordre et comme hérissée; sa plume noire avait été brisée par l'orage. Il prit en silence son tablier et ses outils, et alla se placer tout près de Valerio, qui travaillait à son feston du cintre.

Francesco remarqua fort bien la tardive arrivée de son apprenti; mais Bozza était toujours si exact que le maître se garda bien de lui faire une observation sur cette faute, la première qu'il eût commise depuis les trois ans de son apprentissage.

Valerio, toujours expansif et poussé par une douce sollicitude, ne craignit pas de l'interroger.

« Qu'as-tu donc, mon camarade? lui dit-il en le toisant de la tête aux pieds avec étonnement, tu as l'air d'avoir été enterré hier soir. Laisse-moi te toucher la main pour savoir si tu n'es point ton spectre.»

Le Bozza feignit de ne pas entendre, et ne répondit pas à l'appel de cette main amie.

« Tu as été au jeu, Bartolomeo? Tu as perdu ton argent cette nuit? Est-ce là ce qui t'attriste? Allons donc? est-ce que tu prends le jeu à cœur? Pour l'argent, il ne faut pas y penser. Tu sais que ma bourse t'appartient? »

Le Bozza ne répondit pas.

« Ah! ce n'est pas cela peut-être! Ta maîtresse te trompe, ou tu ne l'aimes plus, ce qui est bien pire. Allons! tu feras une belle madone qui lui ressemblera et dont le doux regard restera éternellement attaché sur le tien! As-tu un ennemi, par hasard? Veux-tu que je te serve de second pour un défi? marchons!

— Voilà bien des questions, messer Valerio, répondit Bozza d'une voix éteinte, mais d'un ton acerbe. En êtes-vous donc venu à ce point que, pour une heure de retard, vos compagnons soient forcés de subir un interrogatoire, et de rendre compte de leur conduite?

— Oh! oh! s'écria Valerio étonné, tu es de bien mauvaise humeur, mon pauvre ami. Il faut espérer que tout à l'heure, quand l'accès sera passé, tu rendras meilleure justice à mes intentions. »

Il se remit aussitôt à son travail en sifflant, et le Bozza commença le sien avec une lenteur et une affectation de nonchalance et de maladresse dont Valerio ne voulut point lui donner la satisfaction de s'apercevoir.

Au bout de deux heures environ, le Bozza, voyant qu'il ne réussissait pas à irriter Valerio, changea de méthode, et se mit tout d'un coup à travailler avec rapidité, sans faire attention aux matériaux qu'il em-

ployait, et mêlant les couleurs de la manière la plus disparate et la plus bizarre.

Valerio lui jeta un regard de côté et l'examina pendant quelques instants. Il s'étonna de cette obstination; mais, comme c'était la première fois qu'une pareille chose arrivait, il résista au désir qu'il éprouvait de s'emporter, et se promit de refaire l'ouvrage de son apprenti, en se disant à lui-même : « Après tout, ce n'est qu'une journée perdue pour lui et pour moi. »

Mais malgré cette généreuse résolution, et malgré les efforts que le bon Valerio faisait sur lui-même pour ne pas jeter les yeux sur l'exécrable besogne à laquelle le Bozza travaillait avec âpreté, le seul bruit de son tampon sec et saccadé avait quelque chose de fébrile et d'irritant, auquel le jeune maître sentit qu'il était temps de se soustraire, s'il ne voulait céder aux provocations de son apprenti. Valerio se sentait la conscience tranquille. L'état du Bozza lui semblait maladif et lui causait encore plus de compassion que de colère. Brave comme le lion, mais comme lui généreux et patient, il quitta son échafaud, endossa son pourpoint de soie noire, et alla respirer l'air un instant dans la cour de la basilique attenante au palais ducal, un des plus beaux morceaux d'architecture qu'il y ait dans le monde.

Après avoir fait quelques tours sous les galeries, il se crut assez calme pour retourner à l'atelier, et, comme il redescendait l'escalier des Géants, il se trouva tout à coup face à face avec le Bozza. Le même sentiment d'angoisse qui avait dévoré Valerio, tandis qu'il renfermait sa colère, avait rongé le sein de Bartolomeo, tandis qu'il s'efforçait en vain d'allumer celle de son rival. Quand Valerio s'était soustrait à cette muette torture, la sienne était devenue si vive qu'il n'avait pu y résister. Les minutes lui semblèrent des siècles, et tout d'un coup, emporté par un instinct, il s'élança sur ses traces et le rejoignit à l'endroit où, deux cents ans auparavant, la tête de Marino Faliero avait roulé sous la hache. Toute la colère de Valerio se ralluma, et les deux jeunes artistes, immobiles et le regard étincelant, restèrent quelques instants incertains, chacun attendant avec impatience la provocation de son adversaire; semblables à deux dogues furieux qui rugissent sourdement, l'œil sanglant et l'échine hérissée, avant de se précipiter l'un sur l'autre.

VII

Quelque grossiers que fussent les artifices de Vincent Bianchini, l'esprit d'observation dont l'avait doué la nature, et la parfaite connaissance qu'il avait des faiblesses et des travers d'autrui, le servaient mieux que la supériorité des autres. Il avait un profond et irrévocable mépris pour l'espèce humaine. Niant la conscience, il détestait tous ses semblables; il ne reculait devant aucun moyen de corruption, et ne faisait jamais entrer en ligne de compte la possibilité des bons mouvements. Ses noires prévisions se trouvaient presque toujours justifiées; mais il est vrai de dire que, comme le vent d'orage ne brise que les arbres où la séve commence à tarir et dont la tige a perdu sa vigueur élastique, les méchantes inspirations de Bianchini ne triomphaient que des cœurs où le sentiment de l'amour, séve de la vie, coulait avec parcimonie, et se trouvait étouffé à chaque effort par la violence des passions contraires. Un instinct de lâcheté l'empêchait de s'attaquer directement aux âmes fortes et généreuses. Il ne connaissait donc que le mauvais côté de la vie, et cette triste science le rendait téméraire dans l'exercice de la duplicité.

S'il avait osé improviser un mensonge aussi grossier avec le Bozza, c'est qu'il prévoyait que celui-ci, étant d'une nature méfiante et concentrée, n'en chercherait jamais l'éclaircissement. Le Bozza, sans aimer précisément l'imposture, haïssait la franchise. Sa grande plaie était un amour-propre immense, éternellement souffrant. Bianchini savait aussi que tout l'effort de sa volonté consistait à cacher cette blessure, et que la crainte de la trahir par ses paroles le rendait taciturne, incapable de toute expansion, ennemi de toute explication qui l'eût forcé de mettre à nu le fond de son âme. Si quelquefois Bartolomeo s'expliquait à demi avec Francesco, c'est que, voyant la mélancolie de celui-ci, et le croyant atteint du même mal, il le craignait moins que les autres; mais il se trompait : la maladie de Francesco, avec les mêmes symptômes, avait un tout autre caractère que la sienne. Quant à Valerio, le Bozza, ne le comprenant nullement, prenait le parti de le nier. Il était persuadé que toute cette naïve insouciance était une affectation perpétuelle pour avoir des amis, des partisans, et faire son chemin par la faveur des grands; c'est à cause de cette erreur que la ruse de Bianchini avait réussi.

Quand le Bozza se vit en présence de Valerio, quoiqu'il ne fût pas lâche le moins du monde, son courage s'évanouit. L'envie qu'il avait de lui reprocher sa prétendue conduite de la veille, céda devant la crainte de montrer combien son orgueil avait saigné de cette offense puérile; il sentit bien que la dignité véritable exigeait qu'il la méprisât, ou qu'il eût l'air de la mépriser, et tout à coup, refoulant sa colère dans le fond de ses entrailles, il reprit son air froid et dédaigneux.

Valerio, étonné du changement subit de son attitude et de sa physionomie, rompit le silence le premier, en lui demandant ce qu'il avait à lui dire.

« J'ai à vous dire, messer, répondit Bozza, qu'il vous faut chercher un autre apprenti; je quitte votre école.

— Parce que?... s'écria Valerio avec l'impatience de la franchise.

— Parce que je sens le besoin de la quitter, répondit Bozza; ne m'en demandez pas davantage.

— Et en me l'annonçant aussi brusquement, reprit Valerio, avez-vous l'intention de me blesser?

— Nullement, messer, répondit Bozza d'un ton glacial.

— En ce cas, dit Valerio faisant un grand effort pour vaincre sa colère, vous devez à l'amitié que je vous ai toujours témoignée de me confier les raisons de votre abandon.

— Il n'est pas question d'amitié ici, messer, reprit le Bozza avec un sourire amer; c'est un mot qu'il ne faut pas prodiguer, et un sentiment qui ne peut guère exister entre vous et moi.

— Il se peut que vous ne l'ayez jamais connu pour personne, dit Valerio blessé; mais chez moi ce sentiment était sincère, et je vous en ai donné trop de preuves pour que vous ayez bonne grâce à le nier.

— Vous m'en avez donné en effet, dit le Bozza avec ironie, des preuves qu'il me serait difficile d'oublier. »

Valerio, étonné, le regarda fixement. Il ne pouvait croire à tant d'amertume; il ne voulait pas se décider à comprendre le langage de la haine.

« Bartolomeo, lui dit-il en lui saisissant le bras et en l'entraînant sous les galeries, tu as quelque chose sur le cœur. Il faut que je t'aie offensé involontairement; quoi que ce soit, je te jure sur l'honneur que mon intention n'y a été pour rien; pour que je puisse te le prouver, dis-moi ce que c'est. »

Il y avait tant de franchise dans l'accent du jeune maître que l'apprenti pensa que Bianchini pouvait bien s'être joué de sa crédulité; mais, en même temps, il sentit plus que jamais le besoin de cacher son extravagante susceptibilité, et le sentiment de sa propre faiblesse lui rendit plus humiliante la généreuse sincérité de Valerio. Son cœur, fermé à l'affection, ne sentait pas le besoin de répondre à ces avances. « Si Bianchini a menti, se dit-il, si Valerio ne m'a pas méprisé cette fois, il m'a méprisé tous les jours de sa vie, et il me méprise encore à cette heure en m'offrant une amitié protectrice et le pardon d'une faute. Puisque j'ai tant fait que de me prononcer, il faut persister. » Il y avait longtemps déjà que le Bozza souffrait de son association avec les Zuccati, et qu'il aspirait à la rompre.

« Vous ne m'avez jamais offensé, messer, répondit-il avec froideur. Si vous l'aviez fait, je ne me bornerais pas à vous quitter, je vous en demanderais réparation.

— Et je suis, pardieu! prêt à te la donner, si tu persistes à le croire, repartit Valerio, qui sentait bien la dissimulation de son apprenti.

— Il ne s'agit pas de cela, messer, et pour vous prouver que, si je ne cherche pas une querelle, du moins ce n'est point par timidité que je l'évite, je vais vous dire une raison de mon abandon qui pourra bien vous déplaire un peu.

— Dis toujours, répondit Valerio; il faut toujours dire la vérité.

— Je vous dirai donc, maître, reprit le Bozza du ton le plus pédant et le plus blessant qu'il put affecter, que ceci est une question d'art, et rien de plus. Il se peut que cela vous fasse sourire, vous qui méprisez l'art; mais moi, qui ne prise rien autre chose au monde, je suis forcé de vous avouer que je suis homme à sacrifier les relations les plus agréables au désir de faire des progrès, et de passer bientôt maître.

— Je ne blâme pas cela, dit Valerio; mais en quoi tes progrès sont-ils gênés par moi? Ai-je négligé de t'instruire, et, au lieu de t'employer, comme ont coutume de le faire les maîtres, au travail matériel de l'école, ne t'ai-je pas traité en artiste? Ne t'ai-je pas offert toutes les occasions possibles de progrès, en te confiant des travaux intéressants, difficiles, et en t'indiquant la meilleure manière avec autant de zèle que si tu eusses été mon propre frère?

— Je ne nie pas votre obligeance, répondit le Bozza; mais dussé-je vous sembler un peu vain, je suis contraint de vous avouer, maître, que cette manière, qui vous paraît la meilleure, ne me satisfait point. Je n'aspire pas seulement à être le premier de mon art, mais encore à faire faire à cet art, imparfait dans nos mains, un progrès dont je sens en moi la révélation. Ainsi donc, permettez que je m'affranchisse de votre système, et que je suive le mien. Une voix intérieure me le commande. Il me semble que je suis destiné à quelque chose de mieux qu'à suivre les traces d'autrui. Si j'échoue, ne me regrettez pas; si je réussis, comptez qu'à mon tour je ne vous refuserai ni mon aide, ni mes conseils. »

Valerio, ne devinant pas (tant il était dépourvu de vanité) que ce discours était inventé dans l'unique dessein de le piquer profondément, réprima une forte envie de rire. Il s'était souvent aperçu de l'amour-propre exagéré du Bozza, et en ce moment il le croyait en proie à un accès de fatuité délirante. C'est ainsi qu'il s'expliqua le trouble où il l'avait vu toute la matinée, et, en songeant combien c'était une passion funeste et féconde en souffrances, il eut la douceur de ne pas l'en railler trop ouvertement.

« S'il en est ainsi, mon cher Bartolomeo, lui dit-il en souriant, il me semble qu'en restant avec nous tu serais beaucoup plus à même de nous donner des conseils, et nous de les recevoir. Comme jamais tu n'es contrarié dans ton travail, rien ne t'empêchera de perfectionner et d'innover à ton aise. Si tu fais faire des progrès à notre art, je puis te promettre que, loin de les entraver, je serai heureux d'en profiter pour mon compte. »

Le Bozza sentit que, malgré sa complaisance,

Valerio se moquait de lui. Désespéré d'avoir voulu en vain être méchant, et de n'avoir été que ridicule, il ne put se contenir davantage, et répondit d'un ton si aigre, à plusieurs reprises, que Valerio perdit patience, et finit par lui dire :

« En vérité, mon cher ami, si c'est une révélation de ton génie que la besogne extravagante et pitoyable que tu faisais tout à l'heure, quand j'ai quitté la basilique, je désire beaucoup que l'art rétrograde dans mes mains, plutôt que de faire de semblables progrès dans les tiennes.

— Je vois bien, messer, répliqua le Bozza, outré de ce que toutes ses petites vengeances tournaient contre lui, que vous n'êtes pas dupe des prétextes que j'invente depuis ce matin pour me séparer de vous. J'aurais désiré vous déplaire, afin de me faire renvoyer, et de vous éviter par là la mortification d'être quitté. Je suis fâché que vous n'ayez pas compris la générosité de ce procédé, et que vous me forciez à vous dire que je ne veux pas rester une heure de plus à votre école.

— Et la raison de ton départ reste impénétrable? dit Valerio.

— Personne n'a le droit de me la demander, répondit le Bozza.

— Je pourrais vous forcer de remplir votre engagement, reprit Valerio, car vous avez signé celui de travailler sous ma direction jusqu'à la Saint-Marc prochaine; mais il ne me convient pas d'être aidé par contrainte. Soyez donc libre.

— Je suis prêt, messer, répondit le Bozza, à vous offrir toutes les indemnités que vous pourrez exiger, et je ne crains rien tant que de rester votre obligé.

— C'est à quoi pourtant il faudra vous résigner, dit Valerio en lui rendant son salut, car je suis disposé à ne rien accepter de votre part. »

Ainsi se séparèrent le maître et l'apprenti. Valerio le regarda s'éloigner, et se promena avec agitation sous les arcades; puis, saisi tout à coup de douleur à la vue de tant d'ingratitude et de dureté, il retourna à ses travaux, et sentit son visage inondé de larmes.

Le Bozza, au contraire, alla trouver sa maîtresse, et la traita mieux ce jour-là qu'à l'ordinaire. Il se sentait léger, presque gai. Sa poitrine lui semblait soulagée d'un poids énorme : c'était le poids de la reconnaissance, insupportable aux orgueilleux. Il s'imagina qu'il venait de triompher de tout son passé, et d'entrer à pleines voiles dans l'indépendance glorieuse de son avenir.

VIII

Le Bozza n'était point un artiste sans mérite. Bien supérieur aux Bianchini, qui n'étaient que des ouvriers diligents et soigneux, il avait reçu des Zuccati les notions exactes du dessin et de la couleur. Ses lignes étaient élégantes et correctes, ses tons ne manquaient pas de vérité, et pour rendre le brillant et la richesse d'une étoffe, il surpassait peut-être Valerio lui-même. Mais si à force d'études et de persévérance il était arrivé à rendre avec succès les effets matériels de l'art, il était loin d'avoir dérobé au ciel le feu sacré qui donne la vie aux productions de l'art, et qui constitue la supériorité du génie sur le talent. Le Bozza avait trop d'intelligence, il cherchait d'ailleurs avec trop d'anxiété le secret de cette supériorité dans les autres, pour ne pas comprendre ce qui lui manquait et pour ne pas chercher ardemment à l'acquérir. Mais c'était en vain qu'il essayait de communiquer à ses figures la grâce touchante ou l'enthousiasme sublime qui animaient celles des Zuccati. Il ne réussissait qu'à peindre les émotions physiques. Dans la scène de l'Apocalypse, ses figures de démons et de damnés étaient fort bien traitées; mais, bien que ce fût là son triomphe, il n'avait pas su donner à ces emblèmes de la haine et de la douleur, le sentiment intellectuel qui devait caractériser des images religieuses. Les maudits ne semblaient tourmentés que par l'ardeur des flammes qui les dévoraient; nul sentiment de honte ou de désespoir ne se peignait dans leurs traits contractés par la fureur. Les anges rebelles ne gardaient rien de leur céleste origine. Le regret de leur grandeur première était étouffé par une affreuse ironie, et, en contemplant ces traits immondes, ces rires féroces, ces tortures qui rappelaient l'inquisition plus que le jugement de Dieu, on éprouvait moins d'émotion que d'étonnement, moins de terreur que de dégoût.

Malgré ces défauts appréciables seulement aux organisations élevées, le travail du Bozza avait des qualités éminentes, et les Zuccati avaient bien connu ses forces en le lui confiant. Mais, lorsqu'il avait voulu s'essayer dans des sujets plus nobles, il avait complétement échoué. Ses mouvements majestueux étaient roides, ses figures inspirées grimaçaient, ses anges agitaient en vain des ailes fortes et brillantes; leurs pieds semblaient invinciblement liés dans le ciment, et leurs regards n'avaient d'autre éclat que celui de l'émail et du marbre.

Les peintres, mécontents, ne retrouvaient plus leur pensée dans l'exécution cependant fidèle de leurs dessins, et les Zuccati étaient forcés de retoucher péniblement tout ce qui constituait, dans ces figures, le sentiment et la représentation de la vie morale. Depuis que la scène de l'Apocalypse était achevée, le Bozza avait donc été employé au grand feston du cintre, et, comme il trouvait indigne de lui de copier servilement des ornements, il avait subi intérieurement toutes les tortures de l'orgueil humilié. C'était pourtant avec une douceur et une délicatesse extrêmes que les Zuccati lui avaient fait sentir la nécessité de laisser les

sujets sacrés à des mains plus habiles, et de terminer les détails de la voûte en attendant que des sujets appropriés au genre de son talent fussent confiés à leur école. Bozza ne tenait pas compte des leçons particulières de dessin et de peinture que les Zuccati lui donnaient aux heures de leur loisir. Il ne concevait pas de plus grande affaire au monde que le soin de sa gloire future, et reprochait secrètement à Valerio d'avoir des goûts de plaisir qui l'empêchaient de lui consacrer tous ses moments de liberté; à Francesco, de faire pour son propre compte des études sérieuses qui le forçaient quelquefois d'abréger sa leçon ou de la remettre au lendemain. Il se persuadait que ses maîtres craignaient d'être dépassés par lui et le privaient des moyens de s'instruire rapidement, afin d'exploiter plus longtemps son travail à leur profit, et il se livrait alors, dans le secret de son âme, à toutes les misères de la défiance et du ressentiment.

D'autres fois (et ces instants étaient encore plus cruels), il ouvrait les yeux à l'évidence, et s'apercevait que, malgré les excellentes leçons et les conseils désintéressés qu'on lui donnait, il ne faisait pas les progrès qu'il aurait dû faire. Il sentait amèrement tous les défauts de son œuvre et se demandait avec effroi si, hors d'une certaine portée de talent, il n'était pas à jamais frappé d'impuissance. Il voyait ce qui lui manquait, et ne pouvait le réaliser; sa main semblait traduire en langue vulgaire les lyriques élans de son cerveau, et il n'était pas loin de croire à l'action jalouse des puissances infernales sur sa destinée. Souvent Valerio lui avait dit: « Bartolomeo, le plus grand obstacle au développement de tes facultés, c'est l'inquiétude où tu te consumes. Rien de beau et de grand ne peut éclore sans le souffle fécond d'un cœur chaud et d'un esprit libre. Il faut toute la santé du corps et de l'âme pour produire une œuvre saine, et ce qui sort d'un cerveau malade n'a pas les conditions de la vie. Si, au lieu de passer tes nuits à rêver les honneurs de la célébrité, tu t'endormais joyeux auprès de ta maîtresse; si, au lieu de verser les larmes desséchantes de l'ennui, tu pleurais de tendresse et de sympathie dans le sein d'un ami; si enfin, aux heures où la lassitude ne te permet plus de soutenir les outils et de discerner les nuances, plutôt que de fatiguer ta vue et d'épuiser ta volonté, tu cherchais dans les distractions de ton âge, dans les innocentes passions de la jeunesse, un moyen de retremper les forces de l'artiste, en leur donnant pour quelques instants un autre aliment, je crois que tu serais surpris, en retournant au travail, de sentir ton cœur battre avec force, tout ton être transporté d'une joie inconnue et d'une espérance victorieuse. Mais tu t'arranges de manière à être toujours triste, à défaillir à toute heure sous le poids de la vie; comment veux-tu donner à ton œuvre cette vie qui n'est pas en toi-même? Si tu continues ainsi, tous les ressorts de ton génie seront usés avant que tu aies pu les faire servir. A force de contempler le but et de t'exagérer le prix de la victoire, tu oublieras de connaître les douces émotions et les joies pures de la production. L'art, pour se venger de n'avoir pas été aimé pour lui-même, ne se révélera que de loin à tes yeux éblouis et trompés, et si tu arrives par des moyens bizarres à obtenir les vains applaudissements de la foule, tu ne sentiras pas en toi-même cette satisfaction généreuse de l'artiste consciencieux, qui contemple en souriant l'ignorance des juges grossiers, et qui se console de sa misère, pourvu qu'il puisse s'enfermer dans un taudis ou dans un cachot avec sa muse, et goûter dans ses bras des ravissements inconnus au vulgaire. »

Le malheureux artiste sentait bien la vérité de ces observations; mais, au lieu de voir que Valerio les lui adressait dans la simplicité de son âme, et avec le désir sincère de le mettre dans la bonne voie, il lui attribuait le sentiment impie d'une joie secrète et d'un mépris cruel à la vue de ses souffrances. Découragé et désespéré, il s'écriait alors : « Oui, cela est trop vrai, Valerio! je suis perdu. Je suis consumé comme une torche tourmentée par le vent, avant d'avoir jeté mon éclat et fourni ma lumière. Vous le savez bien, et vous mettez le doigt dans la plaie. Vous connaissez le secret de votre force et celui de ma faiblesse. Triomphez donc, humiliez-moi, méprisez mes rêves, déjouez mes espérances, raillez jusqu'à mes désirs. Vous avez su employer votre énergie, vous avez gouverné le coursier, vous l'avez dompté; moi je l'excite sans cesse, et, emporté par lui, je vais me briser au premier obstacle. »

C'était en vain alors que les deux Zuccati cherchaient à l'apaiser et à lui rendre l'espérance; il repoussait leur sollicitude, et, blessé de leur compassion, il allait cacher sa misère loin de tous les regards et de toutes les consolations.

Voyant que leurs conseils affectueux ne servaient qu'à irriter la souffrance de cette âme froissée, les deux jeunes maîtres avaient donc, peu à peu, cessé de lui parler de lui-même; le Bozza en avait conclu qu'ils ne l'aimaient point, et qu'ils avaient peur de le voir profiter trop bien de leurs bons conseils. La malheureuse nécessité d'abandonner un travail noble et intéressant, pour terminer à époque fixe des ornements fastidieux, avait achevé de l'aigrir. Il avait donc pris la résolution de les quitter aussitôt que son engagement serait expiré, car il n'espérait pas qu'ils le proposassent à la maîtrise, comme ils en avaient le droit, aux termes de leur engagement avec les procurateurs. Ce droit ne s'étendait qu'à un seul élève par année, et Ceccato ou Marini, ses jeunes confrères, lui semblaient être beaucoup mieux que lui dans l'esprit des Zuccati. Il avait l'intention d'aller à Ferrare ou à Bologne se faire agréer comme maître et former une école; car, s'il était un des derniers à Venise, il

pouvait espérer d'être un des premiers dans une ville moins riche et moins illustre. Sa querelle avec Valerio avait, à ses yeux, le double avantage de lui rendre la liberté, et de lui fournir l'occasion d'une vengeance. Les travaux n'étaient pas terminés, la Saint-Marc approchait, les instants étaient comptés. Dans les deux écoles, on redoublait d'ardeur pour ne point rester en arrière des engagements contractés. L'absence ou le départ d'un apprenti était donc dans ce moment un véritable échec, et compromettait sérieusement le succès des efforts inouïs qu'on avait faits jusqu'à ce jour pour n'être point dépassé par l'école rivale.

IX

Les Bianchini ne furent pas longs à s'apercevoir de l'absence du Bozza, et de la tristesse de Valerio. Vincent raconta, avec un rire brutal, son artifice de la veille à ses deux frères, et tous trois, encouragés par ce premier succès, résolurent de tout mettre en œuvre pour nuire aux travaux de la grande coupole, et pour perdre les Zuccati. Après qu'ils eurent tenu conseil au cabaret, Vincent se remit sur la piste du Bozza, et le découvrit, à l'entrée de la nuit, dans les grands vergers qui s'étendent le long des lagunes au faubourg de Santa-Chiara. Le Bozza côtoyait lentement une haie verdoyante entrecoupée de beaux arbres fruitiers qui se penchaient avec amour sur les ondes paisibles. Un silence profond régnait sur cette cité bocagère, et les dernières rougeurs du couchant s'éteignaient au loin sur le clocher rustique de l'île de la Certosa. De ce côté, Venise a la physionomie aussi naïve et aussi pastorale qu'elle est coquette, fière ou terrible en d'autres sites. On n'y voit aborder que des barques pleines d'herbes ou de fruits : on n'y entend d'autre bruit que celui du râteau dans les allées, ou du rouet des femmes assises au milieu de leurs enfants sur le seuil des serres ; les horloges des couvents y sonnent les heures d'une voix claire et féminine, dont rien n'interrompt la longue vibration mélancolique. C'est là qu'en d'autres jours le chantre de *Childe-Harold* vint souvent chercher le sens de certains secrets de la nature ; grâce, douceur, charme, repos, mots mystérieux, que la nature, impuissante ou impitoyable à son égard, lui renvoyait traduits par ceux de langueur, tristesse, ennui, désespoir. Là, le Bozza, insensible aux bénignes influences d'une soirée délicieuse, était absorbé par le vol rapide et les combats acharnés des grands oiseaux de mer, qui, à l'heure du soir, se disputaient leur dernière proie, ou se pressaient de rejoindre leurs retraites mystérieuses. Ces spectacles de lutte et d'inquiétude étaient les seuls qui lui fussent sympathiques. Partout le vaincu lui semblait une personnification de ses rivaux ; et, quand le vainqueur poussait dans les airs son cri de rage et de triomphe, le Bozza croyait se sentir monter sur ses larges ailes vers le but de ses insatiables désirs.

Le Bianchini l'aborda en jouant la franchise, et, après lui avoir dit qu'il s'apercevait depuis longtemps des mauvais procédés des Zuccati à son égard, il le pria de lui dire, fût-ce sous le sceau du secret, s'il était résolu définitivement à quitter leur école.

« Il n'y a point là de secret à garder, répondit Bartolomeo, car non-seulement c'est une chose résolue, mais encore c'est une chose faite. »

Bianchini exprima sa joie avec réserve, assura le Bozza qu'il eût pu rester dix ans avec les Zuccati sans faire un pas vers la maîtrise, et lui cita l'exemple du Marini, qui était un garçon de talent, et qui travaillait avec eux depuis six ans sans autre récompense qu'un salaire modeste et le titre de compagnon. « Le Marini se flatte, ajouta-t-il, de passer maître à la Saint-Marc, d'après la promesse de messer Francesco Zuccato ; mais...

— Il le lui a promis ? positivement ? dit le Bozza dont les yeux étincelèrent.

— En ma présence, répondit Vincent. Il vous l'a peut-être promis à vous-même ! Oh ! il n'en coûte rien aux Zuccati de promettre ; ils traitent leurs apprentis comme ils traitent les procurateurs, en faisant plus de discours que de besogne. Ils ont de belles paroles pour expliquer à leurs dupes que l'art demande un long noviciat, qu'on tue un artiste dans sa fleur en le livrant trop tôt aux caprices de son imagination ; que les plus grands talents ont échoué pour s'être trop vite affranchis de l'étude servile des modèles, etc. Que ne disent-ils pas ? Ils ont appris par cœur, dans l'atelier de leur père (lorsque leur père avait un atelier), cinq ou six grands mots qu'ils ont entendu dire au Titien ou à Giorgione, et maintenant ils se croient maîtres en peinture, et parlent comme des arbitres. Vraiment, c'est si ridicule que je ne conçois pas que votre grand diable de l'Apocalypse, ce morceau si parfait, si comiquement traité, si bien encorné et de si belle humeur que je n'ai jamais pu le regarder sans rire, ne se détache pas de la muraille, et ne vienne pas, de sa queue de lion, leur donner sur les oreilles, quand ils disent des choses si ridicules et si déplacées dans leur bouche. »

Quoique le Bozza fût blessé de ces éloges grossiers donnés à son morceau capital, à une figure qu'il avait eu le dessein de rendre terrible et non grotesque, il éprouvait une joie secrète à entendre railler et déprécier les Zuccati. Quand le Bianchini crut avoir gagné sa confiance en caressant sa blessure, il lui fit l'offre de le prendre dans son école, et lui promit même un salaire très-supérieur à celui qu'il recevait des Zuccati ; mais il fut surpris de recevoir un refus pour toute réponse, et de ne pas voir la moindre satisfaction percer

dans la contenance du Bozza. Il crut que le jeune compagnon voulait se faire marchander, afin d'obtenir de plus grands avantages pécuniaires. Les Bianchini ne concevaient pas, dans la vie d'artiste, un autre but, une autre espérance, une autre gloire que l'argent.

Après avoir essayé vainement de le tenter par des offres encore plus brillantes, Vincent renonça à se l'associer. Et, prenant l'air calme d'un homme tout à fait désintéressé, il chercha, en le flattant et en conversant avec lui, à pénétrer les causes de ce refus et les désirs cachés de son ambition. Cela ne fut pas difficile. Le Bozza, cet homme si défiant et si réservé que l'amitié la plus sincère ne pouvait lui arracher l'aveu de ses faiblesses, cédait, comme un enfant, aux séductions de la plus grossière flatterie; la louange était à ses poumons comme l'air vital, sans lequel il ne faisait que souffrir et s'éteindre. Quand le Bianchini vit que sa seule pensée était de passer maître, et d'avoir les glorioles du métier, l'autorité, l'indépendance, le titre, sauf à ne tirer aucun profit de sa peine, et à souffrir longtemps encore toutes les privations, il conçut un profond mépris pour cette ambition, moins vile que la sienne; et il s'en fût moqué ouvertement, s'il n'eût compris qu'il pouvait encore l'exploiter au détriment des Zuccati.

« Ah! mon jeune maître, lui dit-il, vous voulez commander et ne plus servir! C'est tout simple, je le conçois bien, de la part d'un homme de talent comme vous. Eh bien! *viva!* il faut passer maître; mais non pas dans une misérable ville de province où vous suerez nuit et jour pendant vingt ans sans faire parler de vous. Il faut passer maître à Venise même, à Saint-Marc, supplanter et remplacer les Zuccati.

— Voilà ce qui est plus facile à dire qu'à faire, répondit le Bozza; les Zuccati sont tout-puissants.

— Peut-être pas tant que vous croyez, répliqua le Bianchini. Voulez-vous m'engager votre parole de vous fier à moi et de m'aider dans tous mes desseins? Je vous engagerai la mienne qu'avant six mois les Zuccati seront chassés de Venise, et nous deux, vous et moi, maîtres absolus dans la basilique. »

Vincent parlait avec tant d'assurance, et il était connu pour un homme si persévérant, si habile et si heureux dans toutes ses entreprises; il avait échappé à tant de périls, et réparé tant de désastres, où tout autre se fût brisé, que le Bozza ému sentit un frisson de plaisir courir dans ses veines, et la sueur lui coula du front comme si le soleil sortant de la mer, où il venait de s'éteindre, eût fait tomber sur lui les plus chauds rayons de la vie.

Bianchini, le voyant vaincu, lui prit le bras, et l'entraînant avec lui :

« Venez, lui dit-il, je veux vous faire voir avec les yeux de votre tête un moyen infaillible de perdre nos ennemis; mais auparavant vous allez vous engager par serment à ne pas être pris d'un mouvement de sensibilité imbécile, et à ne pas faire échouer mes projets. Votre témoignage m'est absolument nécessaire. Êtes-vous sûr de ne reculer devant aucune des conséquences de la vérité, quelque dures qu'elles puissent être à vos anciens maîtres?

— Et où donc s'arrêteront ces conséquences? demanda le Bozza étonné.

— A la vie seulement, répondit Bianchini. Elles entraîneront le bannissement, le déshonneur, la misère.

— Je ne m'y prêterai pas, dit sèchement le Bozza en s'éloignant du tentateur. Les Zuccati sont d'honnêtes gens, après tout, et je ne sais pas pousser le dépit jusqu'à la haine; laissez-moi, messer Vincent, vous êtes un méchant homme.

— Cela vous paraît ainsi, répondit Vincent sans s'émouvoir d'une qualification dont il avait depuis longtemps cessé de rougir. Cela vous effraye, parce que vous croyez à l'honneur des frères Zuccati. C'est très-joli et très-naïf de votre part. Mais si on vous faisait voir (et je dis voir par vos yeux) que ce sont des gens de mauvaise foi, qui trompent la république, abusent de ses deniers en volant leur salaire et en frelatant l'ouvrage; si je vous le fais voir, que direz-vous? Et si, vous l'ayant fait voir, je vous somme en temps et lieu de rendre témoignage à la vérité, que ferez-vous?

— Si je le vois par mes yeux, je dirai que les Zuccati sont les plus grands hypocrites et les plus insignes menteurs que j'aie jamais rencontrés : et si, dans ce cas, je suis sommé de rendre témoignage, je le ferai, parce qu'ils m'auront indignement joué, et que je hais trop les hommes qui ont le droit de marcher sur les autres pour ne pas abhorrer ceux qui s'arrogent ce droit au prix du mensonge. Eux, des voleurs et des infâmes! je ne le crois pas, mais je le voudrais bien, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de leur dire en face : Non, vous n'aviez pas le droit de me mépriser!

— Suivez-moi, dit le Bianchini avec un affreux sourire, la nuit est close, et nous pouvons d'ailleurs pénétrer dans la basilique à toute heure sans exciter les soupçons de personne. Venez, et si vous ne manquez pas de cœur, avant six mois vous ferez au plus haut du plafond de la basilique un grand diable jaune qui rira plus haut que tous les autres et qui vous vaudra cent ducats d'or. »

En parlant ainsi, il se glissa parmi les arbres embaumés; et le Bozza, foulant d'un pas mal assuré les bordures de thym et de fenouil, le suivit tout tremblant, comme s'il se fût agi de commettre un crime.

X

Le lendemain, on vit le Bozza, dans l'école des Bianchini, travaillant avec ardeur à la chapelle de Saint-Isidore. Francesco, à qui son frère avait raconté avec exactitude la scène de la veille, fut si profondément blessé de cette conduite, qu'il pria Valerio de ne faire aucune nouvelle tentative pour en connaître les motifs. Il en souffrit en silence, et ressentant plus vivement une injure faite à son frère bien-aimé que si elle se fût adressée à lui seul, ne concevant pas qu'on pût résister à la franchise et à la bonté d'une explication donnée par Valerio, il feignit de ne pas voir le Bozza, et passa près de lui, à dater de ce jour, comme s'il ne l'eût jamais connu. Valerio, qui savait combien son frère avait à cœur de terminer sa coupole, et qui voyait en lui l'inquiétude causée par l'abandon du Bozza, résolut de mourir à la peine plutôt que de ne pas surmonter cette difficulté. Francesco était d'une santé délicate; son âme fière et sensible était obsédée de la crainte de manquer à ses engagements. Il ne s'agissait plus là seulement de sa gloire d'artiste, gloire à laquelle il se reprochait d'avoir trop songé, puisqu'il se trouvait en retard pour le travail matériel; il s'agissait de l'honneur; il n'ignorait pas les intrigues déjà tentées par les Bianchini pour noircir sa réputation. Lorsqu'il avait accepté cette énorme tâche, son père, la jugeant trop considérable pour les trois années auxquelles elle était limitée, avait essayé de l'en détourner. Le Titien, jugeant que la vie dissipée de Valerio et la mauvaise santé de l'autre rendaient cette exécution impossible, leur avait conseillé plusieurs fois de se réconcilier avec les Bianchini et de demander aux procurateurs un nouvel arrangement. Mais les Bianchini, qui dans le principe avaient fait partie de l'école de Francesco, avaient peu de talent et un insupportable orgueil. Pour rien au monde, Francesco n'eût voulu leur confier un travail entrepris et conduit avec tant de soin et d'amour.

Pour s'expliquer l'importance que ce maître attachait à ne pas être en retard d'un seul jour, il est nécessaire de remonter un peu plus haut, et de dire que la basilique de Saint-Marc avait été, durant les années précédentes, exploitée par des ouvriers malhabiles et de mauvaise foi. Des dépenses considérables n'avaient servi qu'à entretenir une troupe d'artisans débauchés, dont il avait fallu refaire à grands frais les ouvrages. Le père Alberto et le Rizzo, premiers maîtres mosaïstes, avaient montré aux procurateurs la nécessité de mettre de l'ordre dans les dépenses et dans les travaux. Après plusieurs épreuves, on avait agréé Francesco Zuccato pour chef de l'atelier de mosaïque, et Vincent Bianchini, bien que banni pendant quatorze ans pour accusation de crime de fausse monnaie et pour avoir commis plusieurs assassinats, notamment un sur la personne de son barbier, avait, grâce à la vigueur de son travail et de celui de ses frères, trouvé protection auprès du procurateur-caissier, qui l'avait placé sous les ordres des Zuccati. Mais toute relation étant impossible entre ces deux familles, Francesco avait demandé la liberté de choisir d'autres élèves, et il l'avait obtenue. Pour mettre fin aux querelles qui s'élevèrent à cet égard, et pour contenter le procurateur qui s'intéressait aux Bianchini, la commission s'était décidée à croire sur parole ces derniers capables de travailler sans direction pour leur propre compte. On leur avait confié un emplacement moins favorable et une tâche plus longue qu'aux Zuccati; ils avaient eux-mêmes réglé ces conditions et demandé cette épreuve de leurs talents. Depuis ce jour ils n'avaient pas cessé de se faire valoir auprès de la commission, qui n'était, du reste, rien moins qu'éclairée sur la matière, et de déprécier l'école de Francesco, dont la modestie et la candeur leur fournissaient des armes. La commission tenait à honneur de faire faire à moins de frais que par le passé des travaux plus considérables et mieux exécutés. Elle voulait, par l'inauguration de l'église restaurée, mériter les éloges et les récompenses du sénat.

Francesco voyait arriver ce jour fatal, et c'était en vain qu'il s'épuisait; l'espérance commençait à l'abandonner. Il voyait aussi Valerio, inaccessible aux soucis de l'inquiétude, persister à célébrer le même jour l'institution d'une compagnie d'hommes de plaisir. Le départ du Bozza dans un moment si critique acheva de le consterner. Quand même, se dit-il, Valerio se donnerait tout entier à son labeur, cela ne servirait pas à grand'chose. Qu'il s'amuse donc, puisqu'il a le bonheur d'être insensible à la honte d'une défaite.

Mais Valerio ne l'entendait pas ainsi. Il connaissait trop la susceptibilité chevaleresque de son frère pour ne pas savoir qu'il serait inconsolable d'une telle mortification. Il assembla donc ses élèves favoris, Marini, Ceccato et deux autres; il leur peignit la situation d'esprit de Francesco, et celle de toute l'école, en face de l'opinion publique. Il les supplia de faire comme lui, de ne pas désespérer, de ne renoncer ni au travail ni au plaisir, et de rester debout jusqu'à ce que tout fût mené à bien, fallût-il périr le lendemain de la Saint-Marc. Tous firent serment avec enthousiasme de le seconder sans relâche, et ils tinrent parole. Pour ne pas inquiéter Francesco, qui s'affligeait toujours du peu de soin que Valerio prenait de sa santé, on masqua par des planches la partie à laquelle il renonçait à mettre la dernière main, et on y travailla toutes les nuits. Un léger matelas fut jeté sur l'échafaud, et lorsqu'un des travailleurs cédait à la fatigue, il s'étendait dessus et goûtait quelques instants de sommeil, interrompu par les chants joyeux des autres et le craquement des planches sous leurs

pieds. Ils prenaient tous leur peine en gaieté, et prétendaient n'avoir jamais mieux dormi qu'au bercement de l'échafaudage et au bruit du battoir. L'inaltérable gaieté de Valerio, ses belles histoires, ses folles chansons, et la grande cruche de vin de Chypre qui circulait à la ronde, entretenaient une merveilleuse ardeur. Cette ardeur fut couronnée de succès. La veille de la Saint-Marc, comme la journée finissait, et que Francesco, pour ne pas avoir l'air d'adresser un reproche muet à son frère, affectait une résignation qui était loin de son âme, Valerio donna le signal. Les élèves enlevèrent les planches, et le maître vit le feston et les beaux angelots qui le soutiennent terminés comme par enchantement.

« O mon cher Valerio! s'écria Francesco, transporté de joie et de reconnaissance, n'ai-je pas été bien inspiré de donner des ailes à ton portrait? N'es-tu pas mon ange gardien, mon archange libérateur?

— Je tenais beaucoup, lui dit Valerio en lui rendant ses caresses, à te prouver que je pouvais mener de front les affaires et le plaisir. Maintenant, si tu es content de moi, je suis payé de ma peine; mais il faut aussi embrasser ces braves compagnons qui m'ont si bien secondé, et qui, par là, se sont tous rendus dignes de la maîtrise; c'est à toi de choisir, je ne dis pas le plus habile, ils le sont tous également, mais le plus ancien en titre.

— Mes bons et chers enfants, leur dit Francesco, après les avoir tous cordialement embrassés, vous aviez tous fait naguère le généreux sacrifice de vos droits et de vos désirs en faveur d'un jeune homme malade d'ambition, dont le talent et la souffrance vous semblaient devoir mériter de l'intérêt et de la compassion. Vous vous étiez promis de lui prouver qu'il vous accusait à tort d'être ses rivaux et ses ennemis. Plus attachés à mes leçons qu'à la vaine gloire dont il était avide, vous étiez sur le point de lui donner un grand exemple de vertu et de désintéressement, en le portant à la maîtrise volontairement et contre son attente. L'ingrat n'a pas su attendre cet heureux jour, où il eût été forcé de vous chérir et de vous admirer. Il s'est éloigné lâchement de maîtres qu'il n'a pas su comprendre, et de compagnons qu'il n'a pas su apprécier. Oubliez-le; celui qui vous perd est assez puni; où retrouvera-t-il des amitiés plus sincères, des services plus désintéressés? Maintenant une place de maître est à votre disposition, car elle est à la mienne, et je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre. Dieu me garde de faire un choix parmi des élèves que j'estime et que j'aime tous si tendrement! Faites donc vous-mêmes son élection. Celui de vous qui réunira le plus de voix aura la mienne.

— Le choix ne sera pas long, dit Marini. Nous avions prévu, cher maître, que tu ferais cette année-ci comme les années précédentes, et nous avons procédé à l'élection. C'est sur moi qu'est tombée la majeure partie des suffrages de l'école. Ceccato m'a donné sa voix, et je suis élu. Mais tout cela est l'effet d'une injustice ou d'une erreur. Ceccato travaille mieux que moi. Ceccato a une femme et deux petits enfants. Il a besoin de la maîtrise et il y a droit. Moi, je ne suis pas pressé, je n'ai pas de famille. Je suis heureux sous tes ordres. J'ai encore beaucoup à apprendre. J'abandonne à Ceccato tous mes suffrages, et je lui donne ma voix, à laquelle je te prie, maître, de joindre la tienne.

— Embrasse-moi, mon frère! s'écria Francesco en serrant Marini dans ses bras. Cette belle action guérit la plaie que l'ingratitude de Bartolomeo m'a faite au cœur. Oui, il y a encore parmi les artistes de grandes âmes et de nobles dévouements. Ne rougis pas, Ceccato, d'accepter ce généreux sacrifice; à la place de Marini, nous savons tous que tu eusses agi comme il vient de le faire. Sois fier, comme si tu étais le héros de cette soirée. Celui qui inspire une telle amitié est l'égal de celui qui l'éprouve. »

Ceccato, tout en larmes, se jeta dans les bras de Marini, et Francesco se mit en devoir d'aller sur-le-champ trouver les procurateurs, afin de leur faire ratifier la promotion de maîtrise due annuellement à un des élèves, aux termes du traité qu'il avait passé avec ces magistrats.

« Nous allons t'attendre à table, lui dit Valerio, car après tant de fatigues nous avons besoin de nous restaurer. Hâte-toi de venir nous rejoindre, frère; car je suis forcé d'aller passer la moitié de la nuit à San-Filippo pour les joyeuses affaires de demain, et je ne veux pas quitter le souper sans avoir choqué mon verre avec le tien. »

XI

Au moment où Francesco montait le grand escalier du palais des procuraties, il rencontra le Bozza qui descendait, pâle et absorbé dans ses pensées. En se trouvant en face de son ancien maître, Bartolomeo tressaillit et se troubla visiblement. Comme Francesco le regardait avec la sévérité qui lui convenait en cette rencontre, son visage se décomposa tout à fait, ses lèvres blêmes s'agitèrent comme s'il eût vainement essayé de parler. Il fit un pas pour se rapprocher du maître et un mouvement comme pour le saluer. Dévoré de remords, le Bozza eût donné sa vie en cet instant pour se jeter aux pieds de Francesco et lui tout confesser; mais l'accueil glacé de celui-ci, le regard écrasant qu'il jeta sur lui, et le soin qu'il prit d'éviter son salut en détournant la tête dès qu'il lui vit porter la main à sa barrette, ne lui permirent pas de trouver en lui-même la force d'un repentir opportun. Il s'arrêta, incertain, attendant toujours que Francesco

se retournât et l'encourageât d'un regard plus indulgent; puis, quand il vit qu'il était décidément condamné et abandonné : « Va donc! » dit-il en serrant le poing avec rage et désespoir. Puis il s'enfuit à gran 's pas et alla s'enfermer chez sa maîtresse, qui ne put obtenir de lui une seule parole ni un seul regard durant toute cette nuit-là.

Francesco commença par se rendre chez le procurateur-caissier qui était le chef de la commission; il fut fort surpris d'y trouver Vincent Bianchini assis dans une attitude familière et pérorant à haute voix. Mais celui-ci se tut aussitôt qu'il le vit paraître et passa dans une autre pièce qui faisait partie des appartements intérieurs de la procuratie. Le procurateur-caissier Melchiore avait le sourcil froncé et affectait un air austère auquel sa physionomie courte et large, son ventre rebondi et son parler nasillard donnaient un caractère plus bizarre qu'imposant. Francesco n'était pas homme d'ailleurs à se laisser imposer par cette ineptie doctorale; il le salua et lui dit qu'il était heureux de pouvoir lui annoncer l'achèvement complet de la coupole, en conséquence de quoi... Mais le procurateur-caissier ne lui laissa pas le temps de terminer son discours.

« Eh bien! nous y voilà, dit-il en le regardant dans le blanc des yeux avec l'intention visible de l'intimider; c'est à merveille, messer Zuccato; c'est bien cela... Auriez-vous la bonté de m'expliquer comment cela s'est trouvé si vite terminé?

— Si vite, monseigneur? Cela a été bien lentement à mon gré, car nous voici à la veille du jour marqué, et ce matin encore je craignais beaucoup de n'avoir pas fini à temps.

— Et vous le craigniez avec raison, car hier il vous restait à faire un grand quart de votre feston, la besogne d'environ un mois de travail ordinaire.

— Cela est vrai, répondit Francesco, je vois que votre seigneurie est au courant des moindres détails...

— Un homme comme moi, dit le procurateur avec emphase, messer, connaît les devoirs de sa charge et ne s'en laisse point imposer par un homme comme vous.

— Un homme comme votre seigneurie, répondit Francesco surpris par cette boutade, doit savoir qu'un homme comme moi est incapable d'en imposer à personne.

— Baissez le ton, messer, baissez le ton! s'écria le procurateur, ou, par la corne ducale! je vous ferai taire pour longtemps. »

Le procurateur Melchiore avait l'honneur de compter parmi ses grands-oncles un doge de Venise; aussi avait-il pris l'habitude de se croire tant soit peu doge lui-même, et de jurer toujours par la coiffure, en forme de bonnet phrygien ou de corne d'abondance, qui était l'insigne auguste de la dignité ducale.

« Je crois voir que votre seigneurie est mal disposée à m'entendre, répondit Francesco avec une douceur un peu méprisante, je me retirerai dans la crainte de lui déplaire davantage, et j'attendrai un moment plus favorable pour...

— Pour demander le salaire de votre paresse et de votre mauvaise foi? s'écria le procurateur. Le salaire des gens qui volent la république est sous les plombs, messer, et prenez garde qu'on ne vous récompense selon vos mérites.

— J'ignore la cause d'une semblable menace, répondit Francesco, et je pense que votre seigneurie a trop de sagesse et d'expérience pour vouloir abuser de l'impossibilité où je suis de repousser une injure de sa part. Le respect que je dois à son âge et à sa dignité me ferme la bouche; mais je ne serai pas aussi patient avec les lâches qui m'ont noirci dans son esprit.

— Par la corne! ce n'est pas ici le lieu de faire le spadassin, messer. Songez à vous justifier avant d'accuser les autres.

— Je me justifierai devant votre seigneurie, et de manière à la satisfaire, quand elle daignera me dire de quoi je suis accusé.

— Vous êtes accusé, messer, de vous être indignement joué des procurateurs en vous donnant pour un mosaïste. Vous êtes un peintre, messer, et rien autre chose. Eh! vous avez là un beau talent, par la corne de mon grand-oncle! Je vous en fais mon compliment. Mais vous n'avez pas été payé pour faire des fresques, et on verra ce que valent les vôtres.

— Je jure sur mon honneur que je n'ai pas le bonheur de comprendre les paroles de votre seigneurie.

— Mordieu! on vous les fera comprendre, et jusque-là n'espérez pas recevoir d'argent. Ah! ah! monsieur le peintre, vous aviez bien raison de dire : « Monsignor Melchiore n'entend rien au travail que nous faisons. C'est un bon homme qui ferait mieux de boire que de diriger les beaux-arts de la république. » C'est bien, c'est bien, messer; on sait les plaisanteries de votre frère et les vôtres sur notre compte et sur le corps respectable des magistrats. Mais rira bien qui rira le dernier! Nous verrons quelle figure vous ferez quand nous examinerons en personne cette belle besogne; et vous verrez que nous nous y connaissons assez pour distinguer l'émail du pinceau, le carton de la pierre. »

Francesco ne put réprimer un sourire de mépris.

« Si je comprends bien l'accusation portée contre moi, dit-il, je suis coupable d'avoir remplacé quelque part la mosaïque de pierre par le carton peint. Il est vrai, j'ai fait quelque chose de semblable pour l'inscription latine que votre seigneurie m'avait ordonné de placer au-dessus de la porte extérieure. J'ai pensé que votre seigneurie, ne s'étant pas donné la peine de rédiger elle-même cette inscription trop flatteuse

pour nous, l'avait confiée à une personne qui s'en était acquittée à la hâte. Je me suis donc permis de corriger le mot *Saxibus*. Mais, fidèle à l'obéissance que je dois aux respectables procurateurs, j'ai tracé en pierres ce mot tel qu'il m'a été donné par écrit de leurs mains, et n'ai permis à mon frère de placer la correction que sur un morceau de carton collé sur la pierre. Si votre seigneurie pense que j'ai fait une faute, il ne s'agit que d'enlever le carton, et le texte paraîtra dessous, exécuté servilement, comme il ne tiendra qu'à elle de s'en assurer par ses yeux.

— A merveille, messer ! s'écria le procurateur outré de colère. Vous vous dévoilez vous-même, et voilà une nouvelle preuve dont je prendrai note. Holà ! mon secrétaire; prenez acte de cet aveu... Par la corne ducale ! messer, nous ferons baisser votre crête insolente. Ah ! vous prétendez corriger les procurateurs ? Ils savent le latin mieux que vous ! Voyez un peu, quel savant ! Qui se serait douté d'une telle variété de connaissances ? Je vais réclamer pour vous une chaire de professeur de langue latine à l'université de Padoue, car, à coup sûr, vous êtes un trop grand génie pour faire de la mosaïque.

— Si votre seigneurie tient à son barbarisme, répliqua Francesco impatienté, je vais de ce pas enlever mon morceau de carton. Toute la république saura demain que les procurateurs ne se piquent pas de bonne latinité; mais que m'importe, à moi ? »

En parlant ainsi, il se dirigea vers la porte, tandis que le procurateur lui criait d'une voix impérieuse de sortir de sa présence, ce qu'il ne se fit pas répéter; car il sentait qu'il n'était plus maître de lui-même.

A peine était-il sorti du cabinet, que Vincent Bianchini, qui avait tout écouté de la chambre voisine, rentra précipitamment.

« Eh ! monseigneur, que faites-vous ! s'écria-t-il. Vous lui faites savoir que sa fraude est découverte, et vous le laissez partir !

— Que voulais-tu que je fisse ? répondit le procurateur. Je lui ai refusé son salaire et je l'ai humilié. Il est assez puni pour aujourd'hui. Après-demain, on instruira son procès.

— Et pendant ces deux nuits, répliqua Bianchini avec empressement, il s'introduira dans la basilique, et remplacera toutes les parties de sa mosaïque de carton par des morceaux d'émail, si bien que j'aurai l'air d'avoir fait une fausse déposition, et que mon dévouement à la république tournera contre moi !

— Et comment veux-tu donc que je prévienne ses mauvais desseins ? dit le procurateur consterné. Je vais faire fermer l'église.

— Vous ne le pouvez pas à cause de la Saint-Marc... L'église sera pleine de monde, et qui sait par quels moyens on peut s'introduire dans le bâtiment le mieux fermé ? Et puis il va rejoindre ses compagnons, s'entendre avec eux, imaginer des excuses... Tout est manqué et je suis perdu si vous ne sévissez sur-le-champ.

— Tu as raison, Bianchini, il faut sévir sur-le-champ; mais de quelle manière ?

— Dites un mot, envoyez deux sbires après lui, il n'est pas au bas de l'escalier; faites-le jeter en prison.

— Par la corne ducale ! cette idée ne m'était pas venue... mais, Vincent, c'est pourtant bien sévère, un pareil acte d'autorité !...

— Mais, monseigneur, si vous le laissez échapper, il se moquera de vous toute sa vie, et son frère, le bel esprit, qui est le favori de tous ces jeunes patriciens jaloux de votre puissance et de votre sagesse, ne vous épargnera pas les quolibets...

— Tu dis bien, cher Vincent, s'écria le procurateur en secouant avec force la clochette placée sur son bureau. Il faut faire respecter la majesté ducale... car je suis de famille ducale, tu le sais !...

— Et vous serez doge un jour, je l'espère, répliqua le Bianchini. Tout Venise compte vous saluer la corne au front... »

Les sbires furent dépêchés. Cinq minutes après, le triste Francesco, sans savoir en vertu de quel pouvoir et en châtiment de quelle faute, fut conduit les yeux bandés à travers un dédale de galeries, de cours et d'escaliers, vers le cachot qui lui était destiné. Il s'arrêta un instant durant ce mystérieux voyage, et, au bruit de l'eau qui murmurait au-dessous de lui, il comprit qu'il traversait le Pont des Soupirs. Son cœur se serra, et le nom de Valerio erra sur ses lèvres comme un éternel adieu.

XII

Valerio attendit son frère à la taverne jusqu'au moment où, pressé par les jeunes gens qui étaient venus l'y chercher, il lui fallut renoncer à l'espoir de trinquer ce soir-là avec lui et avec le nouveau maître Ceccato. Chargé de mille soins, accablé de mille demandes pour la fête du lendemain, il passa la moitié de la nuit à courir de son atelier de San-Filippo à la place Saint-Marc, où se faisaient les dispositions du jeu de bagues, et de là chez les différents ouvriers et fournisseurs qu'il employait à cet effet. Dans toutes ces courses, il fut accompagné de ses braves apprentis et de plusieurs autres garçons de différents métiers qui lui étaient tous dévoués, et qu'il employait aussi à porter des avertissements d'un lieu à un autre. Lorsque la bande folâtre se remettait en marche, c'était au bruit des chansons et des rires, joyeux préludes des plaisirs du lendemain.

Valerio ne rentra à son logis que vers trois heures

du matin. Il fut surpris de n'y pas trouver son frère, et cependant il ne s'en inquiéta pas plus que de raison. Francesco avait une petite affaire de cœur, qu'il négligeait tant que l'art, sa passion dominante, revendiquait tous ses instants, mais pour laquelle il s'absentait assez ordinairement quand les travaux lui laissaient un peu de répit. Valerio n'était d'ailleurs guère porté par nature à prévoir les maux, dont la seule appréhension use le courage de la plupart des hommes. Il s'endormit, comptant retrouver son frère le lendemain à San-Filippo, ou au premier lieu de réunion des joyeux compagnons du Lézard.

Tout le monde sait que, dans les beaux jours de sa splendeur, la république de Venise, outre les nombreux corps constitués qui maintenaient ses lois, comptait dans son sein une foule de corporations privées approuvées par le sénat, d'associations dévotes encouragées par le clergé, et de joyeuses compagnies tolérées et même flattées, en secret, par un gouvernement jaloux de maintenir avec le goût du luxe l'activité des classes ouvrières. Les confréries dévotes étaient souvent composées d'une seule corporation, lorsqu'elle était assez considérable pour fournir aux dépenses, comme celle des marchands, celle des tailleurs, celle des bombardiers, etc. D'autres se composaient des divers artisans ou commerçants de toute une paroisse, et en prenaient le nom, comme celle de Saint-Jean-Élémosinaire, celle de la Madone du Jardin, celle de Saint-George dans l'Algue, celle de Saint-François-de-la-Vigne, etc. Chaque confrérie avait un bâtiment, qu'elle appelait son atelier (*scuola*), et qu'elle faisait décorer à frais communs des œuvres des plus grands maîtres en peinture, en sculpture et en architecture. Ces ateliers se composaient ordinairement d'une salle basse, appelée l'*albergo*, où s'assemblaient les confrères, d'un riche escalier, qui était lui-même une sorte de musée, et d'une vaste salle où l'on disait la messe et où se tenaient les conférences. On voit encore à Venise plusieurs *scuole*, que le gouvernement a fait conserver comme des monuments d'art, ou qui sont devenues la propriété de quelques particuliers. Celle de Saint-Marc est aujourd'hui le musée de peinture de la ville; celle de Saint-Roch renferme plusieurs chefs-d'œuvre du Tintoret et d'autres maîtres. Les pavés de mosaïque, les plafonds chargés de dorures ou ornés de fresques du Véronèse et de Pordenone; les lambris sculptés en bois ou ciselés en bronze, les minutieux et coquets bas-reliefs où l'histoire entière du Christ ou de quelque saint de prédilection est exécutée en marbre blanc avec un fini et un détail inconcevables, tels sont les vestiges de cette puissance et de cette richesse à laquelle peuvent atteindre les républiques aristocratiques, mais sous l'excès desquelles elles sont infailliblement condamnées à périr.

Outre que chaque corporation ou confrérie avait sa fête patronale, appelée *sagra*, où elle déployait toutes ses splendeurs, elle avait le droit de paraître à toutes les fêtes et solennités de la république, revêtue des insignes de son association. A la procession de la Saint-Marc, elles avaient rang de paroisse, c'est-à-dire qu'elles marchaient à la suite du clergé de leur église, portant leurs châsses, croix et bannières, et se plaçant dans des chapelles réservées durant les offices. Les joyeuses compagnies n'avaient pas les mêmes priviléges, mais on leur permettait de s'emparer de la grande place, d'y dresser leurs tentes, d'y établir leurs joutes et banquets. Chaque compagnie prenait son titre et son emblème à sa fantaisie, et se recrutait là où bon lui semblait; quelques-unes n'étaient formées que de patriciens, d'autres admettaient indistinctement patriciens et plébéins, grâce à cette fusion apparente des classes, qu'on remarque encore aujourd'hui à Venise. Les anciennes peintures nous ont conservé les costumes élégants et bizarres des *compagni de la calza*, qui portaient un bas rouge et un bas blanc, et le reste de l'habillement varié des plus brillantes couleurs. Ceux de Saint-Marc avaient un lion d'or sur la poitrine; ceux de Saint-Théodose, un crocodile d'argent sur le bras, etc., etc.

Valerio Zuccato, célèbre par son goût exquis et son adresse diligente à inventer et à exécuter ces sortes de choses, avait lui-même ordonné et dirigé tout ce qui avait rapport aux ornements extérieurs, et on peut dire qu'en ce genre la compagnie du Lézard éclipsa toutes les autres. Il avait pris pour emblème cet animal grimpant, parce que toutes les classes d'artistes et d'artisans qui lui avaient fourni leurs membres d'élite, architectes, sculpteurs, vitriers et peintres sur verre, mosaïstes et peintres de fresque, étaient, par la nature de leurs travaux, habitués à gravir et à exister, en quelque sorte, suspendus aux parois des murailles et des voûtes.

Le jour de Saint-Marc 1570 selon Stringa, et 1574 selon d'autres auteurs, l'immense procession fit le tour de la place Saint-Marc sous les tentes en arcades dressées à cet effet, en dehors des arcades de pierre des procuraties, trop basses pour donner passage aux énormes croix d'or massif, aux gigantesques chandeliers, aux châsses de lapis lazuli surmontées de lis d'argent ciselés, aux reliquaires terminés en pyramides de pierres précieuses, en un mot à tout l'attirail ruineux dont les prêtres sont si jaloux, et les bourgeois des corporations si vains. Aussitôt que les chants religieux se furent engouffrés sous les portiques béants de la basilique, tandis que les enfants et les pauvres recueillaient les nombreuses gouttes de cire parfumée répandues sur le pavé par des milliers de cierges, et cherchaient avidement quelque pierrerie, quelque perle échappée aux joyaux sacrés, on vit se dresser comme par enchantement, au milieu de la place, un vaste cirque entouré de tribunes en bois,

gracieusement décorées de festons bariolés et de draperies de soie, sous lesquelles les dames pouvaient s'asseoir à l'abri du soleil et contempler la joute. Les piliers qui soutenaient ces tribunes étaient couverts de banderoles flottantes, sur lesquelles on lisait des devises galantes, dans le naïf et spirituel dialecte de Venise. Au milieu s'élevait un pilier colossal en forme de palmier, sur la tige duquel grimpaient une foule de charmants lézards dorés, argentés, verts, bleus, rayés, variés à l'infini; de la cime de l'arbre un beau génie aux ailes blanches se penchait vers cette troupe agile, et lui tendait de chaque main une couronne. Au bas de la tige, sur une estrade de velours cramoisi sous un dais de brocart orné des plus ingénieuses arabesques, siégeait la reine de la fête, la donneuse de prix, la petite Maria Robusti, fille du Tintoret, belle enfant de dix à douze ans que Valerio se plaisait à appeler en riant la dame de ses pensées, et pour laquelle il avait les plus tendres soins et les plus complaisantes attentions. Lorsque les tribunes furent remplies, elle parut habillée à la manière des anges de Giambellino, avec une tunique blanche, une légère draperie bleu de ciel et un délicat feston de jeune vigne sur ses beaux cheveux blonds, qui formaient un épais rouleau d'or autour de son cou d'albâtre. Messer Orazio Vecelli, fils du Titien, lui donnait la main : il était vêtu à l'orientale, car il arrivait de Byzance avec son père. Il s'assit auprès d'elle, ainsi qu'un nombreux groupe de jeunes gens distingués par leur talent ou par leur naissance, à qui l'on avait réservé des places d'honneur sur les gradins de l'estrade. Les tribunes étaient remplies des dames les plus brillantes, escortées de galants cavaliers. Dans une vaste enceinte réservée, plusieurs personnages importants ne dédaignèrent pas de prendre place; le doge leur en donna l'exemple; il accompagnait le jeune duc d'Anjou, qui allait devenir Henri III, roi de France, et qui était alors de passage à Venise. Luigi Mocenigo (le doge) avait à cœur de lui faire pour ainsi dire les honneurs de la ville, et de déployer à ses yeux, habitués à la joie plus austère et aux fêtes plus sauvages des Sarmates, le luxe éblouissant et la gaieté pleine de charmes de la belle jeunesse de Venise.

Quand tous furent installés, un rideau de pourpre se leva, et les brillants compagnons du Lézard, sortant d'une tente fermée jusque-là, parurent en phalange carrée, ayant en tête les musiciens vêtus des costumes grotesques des anciens temps, et au centre leur chef Valerio. Ils s'avancèrent en bon ordre jusqu'en face du doge et des sénateurs. Là, les rangs s'ouvrirent, et Valerio prenant des mains du porte-étendard la bannière de satin rouge sur laquelle étincelait le lézard d'argent, se détacha de la troupe, et vint saluer, un genou en terre, le chef de la république. Il y eut un murmure d'admiration à la vue de ce beau jeune homme, dont le costume, étrange et magnifique, faisait ressortir la taille élégante et gracieuse. Il était serré dans un justaucorps de velours vert à larges manches tailladées, et ouvert sur la poitrine pour laisser voir un corselet d'étoffe de Smyrne à fond d'or, semé de fleurs de soie admirablement nuancées : il portait sur la cuisse gauche l'écusson de la compagnie, représentant le lézard brodé en perles fines sur un fond de velours cramoisi: son baudrier était un chef-d'œuvre d'arabesques, et son poignard, enrichi de pierreries, était un don de messer Tiziano, qui le lui avait rapporté d'Orient; une superbe plume blanche, attachée par une agrafe de diamants à sa barrette, pendait en arrière jusque sur sa ceinture, et se balançait avec souplesse à chacun de ses mouvements, comme l'aigrette majestueuse que le faisan de Chine couche et relève avec grâce à chaque pas.

Un instant, la joie d'un tel succès et le naïf orgueil de la jeunesse brillèrent sur le front animé du jeune homme, et ses regards étincelants errèrent sur les tribunes, et surprirent tous les regards attachés sur lui. Mais bientôt cette joie fugitive fit place à une sombre inquiétude; ses yeux cherchèrent de nouveau, avec anxiété, quelqu'un dans la foule, et ne l'y trouvèrent pas. Valerio étouffa un soupir et rentra dans sa phalange, où il demeura préoccupé, insensible à la gaieté des autres, sourd au bruit de la fête, et le front chargé d'un épais nuage : Francesco, malgré la parole qu'il avait donnée de présenter lui-même l'étendard au doge, n'avait pas paru.

XIII

La brillante phalange des compagnons du Lézard fit trois fois le tour du cirque aux grands applaudissements du public qui s'émerveilla, non sans raison, de la belle tenue et de la bonne mine de tous ces jeunes champions. Selon les statuts de la compagnie, il fallait, pour être admis, avoir une certaine taille, n'avoir aucune difformité, n'être pas âgé de plus de quarante ans, appartenir à une famille honnête, par conséquent ne porter au front aucun de ces signes de dégradation héréditaire qui perpétuent, de génération en génération, les stigmates du vice sous forme de laideur physique. Chaque récipiendaire avait été tenu de faire ses preuves de bonne santé, de franchise et de loyauté, en buvant abondamment le jour de l'épreuve. Valerio avait pour système qu'un bon artisan doit supporter le vin sans être incommodé, et qu'un honnête homme n'a rien à craindre, pour sa réputation ni pour celle de ses proches, de la sincérité forcée de l'ivresse. Il est même assez curieux de

rapporter ici certains statuts de cette constitution bachique :

« Ne sera point admis quiconque, ayant bu six mesures de vin de Chypre, tombera dans l'idiotisme.

« Ne sera point admis quiconque, à la septième mesure, babillera au détriment d'un ami ou d'un compagnon.

« Ne sera point admis quiconque, à la huitième mesure, trahira le secret de ses amours et dira le nom de sa maîtresse.

« Ne sera point admis quiconque, à la neuvième mesure, livrera les confidences d'un ami.

« Ne sera point admis quiconque, à la dixième mesure, ne saura pas s'arrêter et refuser de boire. »

Il serait difficile aujourd'hui de déterminer quelle était cette mesure de vin de Chypre; mais si nous en jugeons par le poids des armures qu'ils portaient au combat, et dont les échantillons formidables sont restés dans nos musées, il est à croire qu'elle ferait reculer aujourd'hui les plus intrépides buveurs.

Les compagnons du Lézard portaient, comme leur chef, le pourpoint vert et le reste de l'habillement blanc, collant; mais ils avaient le pourpoint de dessus en soie jaune, la plume écarlate, et l'écusson noir et argent.

Quand la compagnie eut promené et montré suffisamment ses costumes et ses bannières, elle rentra sous sa tente, et vingt paires de chevaux parurent dans l'arène. C'était un luxe fort goûté à Venise que d'introduire ces nobles animaux dans les fêtes; et, comme si l'idée que s'en formait un peuple peu habitué à en voir, ne pouvait pas être satisfaite par la réalité, on les métamorphosait, à l'aide de parures fort bizarres, en animaux fantastiques. On peignait leur robe, on leur adaptait de fausses queues de renard, de taureau ou de lion; on leur mettait sur la tête, soit des aigrettes d'oiseau, soit des cornes dorées, soit des masques d'animaux chimériques. Ceux que la compagnie du Lézard fit paraître étaient plus beaux et par conséquent moins follement travestis qu'il n'était d'usage à cette époque. Néanmoins quelques-uns étaient déguisés en licornes par une longue corne d'argent adaptée au frontal de leur bride, d'autres avaient des dragons étincelants ou des oiseaux empaillés sur la tête; tous étaient peints en rose, en bleu turquin, en vert pomme, en rouge écarlate; d'autres étaient rayés comme des zèbres ou tachetés comme des panthères; à d'autres on avait simulé les cailles dorées des grands poissons de mer. Chaque paire de chevaux, pareillement harnachés, entra dans la lice, conduite par un *moretto* ou petit esclave noir, bizarrement vêtu, et marchant entre les deux quadrupèdes, qui caracolaient agréablement, au bruit des fanfares et des cris d'enthousiasme.

Le seul Valerio, soumis aux lois d'un goût plus pur, parut sur un cheval turc, blanc comme la neige, et d'une beauté remarquable. Il n'avait qu'une simple housse de peau de tigre, et de grandes bandelettes d'argent lui servaient de rênes; ses crins, longs et soyeux, mêlés à des fils d'argent, étaient tressés, et chaque tresse se terminait par une belle fleur de grenade en argent ciselé, d'un travail exquis. Ses sabots étaient argentés, et sa queue abondante et magnifique battait librement ses flancs généreux. Il avait, comme son maître, l'enseigne de la compagnie, le lézard d'argent sur fond cramoisi, peint avec un soin extrême sur la cuisse gauche; et, comme il avait l'honneur de porter le chef, il était le seul cheval décoré de l'écusson.

Valerio fit découpler les chevaux, et, se plaçant au pied de l'estrade où était la petite Maria Robusti, il agréa dix de ses joyeux compagnons qui s'offrirent pour soutenir les défis, et qui, montant sur dix chevaux, se placèrent à ses côtés, cinq à sa droite, cinq à sa gauche. Puis les jeunes Mores promenèrent encore les dix autres chevaux dépareillés autour de l'arène, en attendant que dix champions, pris dans le public, se présentassent pour la course. Ils ne se firent pas longtemps attendre, et les jeux commencèrent.

Après avoir couru la bague, gagné et perdu alternativement les prix, d'autres jeunes gens sortirent des tribunes et se présentèrent pour remplacer les battus, tandis que d'autres compagnons du Lézard remplacèrent ceux de leur camp qui avaient été vaincus. Les jeux se prolongèrent ainsi quelque temps; le chef resta toujours à cheval, présidant aux jeux, allant, venant, et s'entretenant le plus souvent avec sa chère petite Maria, qui le suppliait vainement d'y prendre part, car c'était à lui seul, disait-elle, qu'elle eût voulu décerner le grand prix. Valerio avait, dans tous ces exercices, une supériorité dont il dédaignait de faire parade; il aimait mieux protéger et ranimer les plaisirs de ses compagnons. D'ailleurs il était triste et distrait; il ne concevait pas qu'après le dévouement dont il avait fait preuve en terminant le travail de son frère, celui-ci poussât la rigidité au point de ne pas même assister à la fête comme spectateur.

Mais Valerio sortit de sa rêverie lorsque les trois Bianchini descendirent dans l'arène et demandèrent à se mesurer avec les plus habiles coureurs de la compagnie. Dominique Bianchini, dit le Rossetto, était très-bon cavalier. Il avait habité longtemps d'autres pays que Venise, où le talent de l'équitation était fort peu répandu. Les compagnons du Lézard n'étaient pas tous capables de se tenir sur les étriers; ceux-là seuls qui avaient été élevés à la campagne ou qui étaient étrangers à la ville, savaient manier la bride et rester d'aplomb sur cette monture moins paisible que la gondole vénitienne. Trois des plus exercés se présentèrent pour faire tête aux Bianchini, et furent complétement battus au premier tour; trois autres

leur succédèrent et eurent le même sort. L'honneur de la compagnie était compromis. Valerio commençait à en souffrir, car jusque-là ses cavaliers avaient eu l'avantage sur tous les jeunes gens de la ville, et même sur de nobles seigneurs qui n'avaient pas dédaigné de se mesurer avec eux. Cependant il avait le cœur si triste qu'il ne se souciait point de relever le gant et de rabaisser l'orgueil des Bianchini. Vincent, voyant son indifférence, et l'attribuant à la crainte d'être vaincu, lui cria de sa voix de maçon :

« Holà! hé! monseigneur le prince des Lézards, êtes-vous changé en tortue, et ne trouverez-vous plus de champions à nous opposer? »

Valerio fit un signe, Ceccato et Marini s'avancèrent.

« Et vous, seigneur Valerio, royauté lézardée, s'écria de son côté Dominique le rouge, ne daignerez-vous pas vous risquer avec un antagoniste d'aussi mince qualité que moi?

— Tout à l'heure, s'il le faut, répondit Valerio. Laissez vos frères s'essayer d'abord avec mes deux compagnons, et si vous êtes battus, je vous donnerai revanche. »

Les deux Bianchini eurent encore la victoire, et Valerio, résolu à ne pas leur laisser l'avantage, piqua enfin son cheval et le lança au galop. Les fanfares éclatèrent en sons plus fiers et plus joyeux, lorsqu'on le vit rapide comme l'éclair faire trois fois le tour de l'arène sans daigner lever le bras ni regarder le but, et tout à coup, lorsqu'il semblait penser à autre chose et agir comme par distraction, emporter les cinq bagues d'un air nonchalant et dédaigneux. Les Bianchini n'en avaient encore pris que quatre, ils étaient fatigués d'ailleurs, et, comme ils avaient toujours gagné jusque-là, leur défaite n'était pas propre à leur causer beaucoup de honte. Mais le Rossetto, qui n'avait pas pris part à cette dernière épreuve et qui se reposait depuis quelques instants, brûlait du désir d'humilier Valerio. Il le haïssait particulièrement, surtout depuis que Valerio l'avait empêché d'être reçu dans la compagnie du Lézard, pour cause de laideur repoussante. Vincent, son frère aîné, avait été repoussé aussi pour avoir forfait à l'honneur et subi un procès infamant. Gian Antonio avait été seul admis à l'épreuve, mais il n'avait pas pu boire trois mesures de vin sans perdre la tête et sans insulter par ses paroles plusieurs personnes respectables. Tous trois se trouvaient donc exclus de la compagnie d'une manière très-mortifiante, et, pour s'en venger, ils avaient fait accroire au Bozza qu'il était rejeté d'avance, parce qu'il était bâtard, et l'avaient ainsi empêché de se mettre sur les rangs.

Dominique s'élança donc au-devant de Valerio, qui voulait retourner à sa place et laisser la partie à un autre.

« Vous m'avez promis revanche, don Lézard, lui dit-il; retirez-vous déjà votre épingle du jeu? »

Valerio se retourna, regarda Dominique avec un sourire de mépris, et rentra dans l'arène avec lui sans l'honorer d'une autre réponse.

« Commencez, puisque vous êtes gagnant, dit Dominique d'un air d'ironie; à tout seigneur tout honneur. »

Valerio s'élança et fit quatre bagues; mais ce qui ne lui arrivait pas une fois sur cent, lui arriva pour la cinquième bague : il la fit tomber par terre. Il avait été troublé par la figure de son père, qui venait tout à coup de se montrer à une des tribunes voisines. Le vieux Zuccato semblait soucieux, il cherchait des yeux Francesco, et le regard sévère qu'il jeta à Valerio semblait lui demander, comme autrefois la voix mystérieuse à Caïn : Qu'as-tu fait de ton frère?

Les Bianchini avaient laissé échapper un cri de joie. Ils se croyaient sûrs d'être vengés par Dominique; mais la précipitation orgueilleuse avec laquelle celui-ci fournit sa carrière le trahit. Il manqua la quatrième bague : Valerio était vainqueur. Cette victoire n'eût pas satisfait son amour-propre dans toute autre circonstance, mais il était si pressé de clore les jeux et d'aller à la recherche de son frère qu'il respira en se voyant enfin autorisé à aller recevoir le prix. Déjà les petites mains de Maria lui tendaient l'écharpe brodée, et il s'apprêtait à mettre pied à terre, au bruit des acclamations, lorsque Bartolomeo Bozza, vêtu de noir de la tête aux pieds et la barrette ornée d'une plume d'aigle, parut dans l'arène si brusquement qu'il sembla sortir de dessous terre. Il demandait à soutenir la partie des Bianchini.

« J'en ai assez, le jeu est fini, dit Valerio avec humeur.

— Et depuis quand, s'écria le Bozza d'une voix âcre et mordante, un chef de course recule-t-il, au dernier moment, devant la crainte de perdre un prix mal acquis? Aux termes du franc jeu, vous deviez une revanche à messer Dominique, car il a été visiblement distrait à son dernier tour. D'ailleurs il est extrêmement fatigué, et vous ne devez pas l'être. Voyons! si vous n'êtes pas aussi craintif et aussi fugace que le lézard, votre emblème, vous devez me donner une partie.

— Je vous donnerai cette partie, répondit Valerio irrité; mais ce soir ou demain vous m'en donnerez une d'un genre plus sérieux, pour la manière dont vous osez me parler. Allez, commencez. Je vous cède la main et vous rends trois points.

— Je n'en veux pas un seul, s'écria le Bozza. Vite un cheval!... Quoi! cette pitoyable rosse! dit-il en se retournant froidement vers le More qui lui présentait un cheval fougueux. N'en avez-vous pas une moins éreintée! »

En parlant ainsi, il s'élança sur le coursier avec une

légèreté surprenante, sans mettre le pied à l'étrier, et il le fit cabrer et caracoler avec une audace qui prévint tout le monde en sa faveur; puis s'élançant comme la foudre dans la carrière :

« Je ne joue jamais moins de dix bagues! cria-t-il d'un ton arrogant.

— Soit, dix bagues! répondit Valerio, dont l'air soucieux commençait à ébranler la confiance de ses partisans. »

Le Bozza enleva les dix bagues en un seul tour; puis, arrêtant brusquement son cheval lancé au galop, à la manière intrépide et vigoureuse des Arabes, il sauta par terre, tandis que l'animal se cabrait encore, jeta sa dague du jeu au milieu de l'arène, et alla se coucher nonchalamment aux pieds de Marietta Robusti, en regardant son adversaire d'un air froidement ironique.

Valerio, blessé au vif, sentit son courage renaître; il avait onze bagues à prendre pour gagner. C'était bien ce qu'il était capable de faire, mais non ce qu'il avait précisément coutume de faire, car les parties étaient rarement de plus de cinq, et il fallait que le Bozza se fût beaucoup exercé pour obtenir d'emblée un tel succès. Néanmoins le mépris et le ressentiment donnaient des forces au jeune maître. Il partit et fit neuf bagues avec bonheur; mais au moment de toucher la dixième, il sentit qu'il tremblait, et donna un coup d'éperon à son cheval, afin de le faire dérober et d'avoir un prétexte pour se reprendre.

« *Eh bien!* » dit une voix dans la tribune voisine. C'était la voix du vieux Zuccato; elle semblait dire: « Vous perdez du temps, Valerio, et votre frère est en danger. » Du moins Valerio se l'imagina, car il avait l'esprit frappé. Il ramena son cheval et fit la dixième bague.

Le Bozza pâlit. Une seule bague restait à faire pour qu'il fût vaincu, mais elle était décisive, et Valerio était visiblement ému. Cependant l'orgueil combattait cette terreur secrète, et il eût gagné infailliblement, si Vincent Bianchini, voyant son triomphe imminent, et se trouvant à portée de se faire entendre de lui, ne lui eût dit en lui lançant un regard de malédiction :

« Oui, joue, gagne, réjouis-toi, animal rampant; tu ne tarderas pas à ramper sous les plombs avec ton frère! »

Au moment où il prononçait ce dernier mot, Valerio enfilait la bague; il devint pâle comme la mort, et la laissa tomber. Des huées partirent de tous côtés; les compagnons et tous les partisans des Bianchini firent éclater une joie insolente et furieuse.

« Mon frère! s'écria Valerio, mon frère sous les plombs! Où est le misérable qui a dit cela? Qui a vu mon frère, qui peut me dire où est mon frère? »

Mais ses cris se perdirent dans le tumulte; l'ordre était rompu; le Bozza recevait le prix, et s'en allait, porté en triomphe par l'école des Bianchini, à laquelle se joignirent en cortége tous les mécontents qu'avaient faits les refus d'admission dans la compagnie du Lézard. Mille grossiers quolibets, mille lazzis sanglants partaient de cette horde bruyante. Les dames effrayées se pressaient contre les échafauds pour laisser passer cette bacchanale. Les compagnons du Lézard voulaient tirer l'épée et courir sus. Les sbires et les hallebardiers avaient grand'peine à les retenir. La foule s'écoulait en plaignant le beau Valerio, auquel presque tout le monde, et l'on peut dire toutes les femmes, s'intéressaient vivement. La petite Maria pleurait, et de dépit jeta sa couronne sous les pieds des chevaux. Dans ce pêle-mêle bruyant, Valerio, insensible à sa défaite et torturé d'inquiétude pour son frère, se mit à courir au hasard, la figure renversée, demandant son frère à tous ceux qu'il rencontrait.

XIV

« A quoi songes-tu, maître? lui dit Ceccato en le joignant au milieu de la foule et en lui saisissant le bras. Comment est-il possible que tu te laisses troubler à ce point par une parole lâche et insolente? Ne vois-tu pas que ce Bianchini a imaginé cette méchante ruse pour te faire manquer la bague. Il mérite d'être châtié. Mais si tu abandonnes tes compagnons, si tu attristes la fête par ton absence, les Bianchini vont triompher. Il est aisé de comprendre qu'ils ont tout fait pour cela, afin de se venger de leur expulsion. Allons, maître, viens reconduire la petite reine et faire le tour des quais avec la musique; la compagnie ne peut se promener sans son chef. A l'heure des vêpres, nous chercherons messer Francesco.

— Mais où peut-il être? dit Valerio en joignant les mains. Qui sait ce qu'on peut avoir imaginé pour le faire jeter en prison?

— En prison! c'est impossible, maître; de quel droit et sur quel prétexte? Jette-t-on un homme en prison sur le premier propos venu?

— Et cependant il n'est pas ici. Il faut qu'une raison bien grave le retienne. Il sait que je ne puis être heureux à cette fête sans lui, et quoiqu'il n'aime pas les fêtes, il me devait bien cette marque de complaisance, cette récompense de mon travail. Il faut que nos ennemis l'aient attiré dans une embûche, assassiné peut-être! Vincent Bianchini est capable de tout.

— Maître, ta raison est malade; pour l'amour du ciel! reviens parmi nous. Vois, notre phalange découragée se disperse, et, si nous ne prenons notre revanche à la régate de ce soir, les Bianchini crieront si haut qu'il ne sera question demain dans tout Venise

que du grand *fiasco* de la compagnie du Lézard. »

Valerio se laissa un peu rassurer par la pensée que Francesco avait pu aller voir son père et être retenu par lui. La bizarrerie et la sévérité du vieux Zuccato autorisaient jusqu'à un certain point cette supposition, et le regard mécontent qu'il avait jeté sur Valerio pouvait faire croire à celui-ci qu'il était venu pour le blâmer. Il tenta donc de rejoindre son père dans la foule, sauf à essuyer ses amers quolibets dont, malgre sa tendresse pour ses fils, le vieillard était prodigue. Mais il ne put parvenir à le trouver. D'ailleurs, entouré par ses compagnons mécontents, il fut forcé, pour ne pas les voir tout à fait se débander et renoncer à leur joyeuse journée, de marcher à leur tête sur la grande rive du canal Saint-George, aujourd'hui le quai des Esclavons.

Le son animé des instruments, la gaieté un peu fière et maligne de la petite Marietta, que quatre compagnons portaient dans une sorte de palanquin élégamment décoré de fleurs, de banderoles et d'arabesques arrangées par Valerio, l'admiration de tout le peuple des lagunes et de tous les matelots du port attroupés sur la rive et à bord des bâtiments à l'ancre, le bruit et le mouvement ranimèrent un peu Valerio. Il renaissait à l'espérance de retrouver son frère pendant les offices, dont on sonnait les premiers coups, et qui allaient suspendre les divertissements, lorsqu'une gaîne de poignard tomba des combles du palais ducal à ses pieds. Frappé d'une subite révélation, il la saisit, et en tira un billet écrit avec un bout de fusain qui s'était trouvé par bonheur dans la poche de Francesco.

« Compagnons qui passez dans la joie, au son des fanfares, dites à Valerio Zuccato que son frère est sous les plombs, et qu'il attend de lui... » Le billet n'en contenait pas davantage. Entendant la musique se rapprocher, et craignant de la laisser passer, Francesco, qui ne pouvait rien voir, mais qui connaissait la marche favorite de Valerio jouée par les hautbois, ne s'était pas donné le temps d'achever sa pensée, et il avait lancé son avertissement par la fente ménagée en haut des fenêtres murées qu'on appelle avec raison *jour de souffrance* en style de maçonnerie.

Un cri terrible sortit de la poitrine de Valerio, et Francesco, malgré le bruit des instruments et celui de la foule, entendit sa voix de tonnerre prononcer ces mots :

« Mon frère sous les plombs ! Malheur! malheur à ceux qui l'y ont fait monter ! »

Valerio s'arrêta par un mouvement si énergique qu'une armée entière ne l'eût pas entraîné. Toute la compagnie s'arrêta spontanément avec lui; la fatale nouvelle fut répandue en un instant dans tous les rangs, et l'on se dispersa, les uns pour suivre Valerio, qui s'élança comme la foudre sous les arcades du palais, les autres pour chercher les Bianchini et leur arracher de force le secret de leurs machinations

Valerio courait, transporté de rage et de douleur, sans trop savoir où il allait. Mais, obéissant à je ne sais quel instinct, il entra dans la cour du palais ducal. Le doge remontait en cet instant l'escalier des Géants avec le duc d'Anjou, les procurateurs et une partie du sénat. Valerio s'élança audacieusement au milieu de tous ces magnifiques seigneurs, et, se faisant jour par la force, il alla se jeter aux pieds du doge, et le saisit même par son manteau d'hermine.

« Qu'as-tu, mon enfant? dit Mocenigo en se retournant vers lui avec bonté. D'où vient que ton beau visage porte l'empreinte du désespoir? as-tu subi une injustice ? puis-je la réparer ?

— Altesse, s'écria Valerio en portant à ses lèvres le pan du manteau ducal, oui, j'ai subi une grande injustice, et mon âme est brisée par la douleur. Mon frère aîné, Francesco Zuccato, le meilleur artiste en mosaïque qu'il y ait dans toute l'Italie, le plus brave champion et le plus honnête citoyen de la république, a été conduit aux plombs, sans ton ordre, sans ta permission, et je viens te demander justice.

— Aux plombs ! Francesco Zuccato ! s'écria le doge. Qui peut avoir infligé un châtiment si sévère à un si brave jeune homme, à un si vaillant artiste? et s'il a commis une faute qui mérite châtiment, comment n'en suis-je pas informé? Qui a donné cet ordre? lequel de vous, messieurs, m'en rendra compte? »

Personne ne répondit. Valerio reprit la parole. « Altesse, dit-il, les procurateurs chargés des travaux de la basilique doivent le savoir; monsignor Melchiore le caissier doit bien le savoir.

— Je le saurai, Valerio, répondit le doge. Rassure-toi, justice sera rendue. Laisse-nous passer.

— Altesse, frappe-moi du pommeau de ton épée, si mon audace t'offense, dit Valerio sans abandonner le manteau du doge, mais écoute la plainte du plus fidèle de tes concitoyens. Francesco Zuccato n'a pu commettre aucune faute. C'est un homme qui n'a jamais eu seulement la pensée du mal. Le mettre aux plombs, c'est lui faire une injure dont il ne se consolera jamais, et dont toute la ville sera informée dans une heure, si tu ne lui fais rendre la liberté, si tu ne permets pas qu'il se montre avec ses compagnons à tout ce public qui s'étonne de ne pas l'avoir vu paraître à leur tête. Et puis, Altesse, écoute-moi : Francesco est frêle de corps comme un roseau des lagunes. S'il passe un jour de plus sous les plombs, c'est assez pour qu'il n'en sorte jamais, et tu auras perdu le meilleur artiste et le meilleur citoyen de la république; et il en résultera des malheurs, car je le jure par le sang du Christ...

— Tais-toi, enfant, interrompit le doge avec gravité. Ne fais pas de menaces insensées. Je ne puis faire mettre un prisonnier en liberté sans l'agrément

du sénat, et le sénat ne le fera pas sans avoir examiné pour quelle faute il subit ce châtiment, car il faut qu'un soupçon grave pèse sur la tête d'un homme pour qu'on le mette aux plombs. Je t'ai promis justice, ne doute pas du père de la république; mais rends-toi digne de sa protection par une conduite sage et prudente. Tout ce que je puis faire pour adoucir ton inquiétude et l'ennui de ton frère, c'est de te permettre d'aller le trouver, afin de lui donner tes soins, si sa santé les réclame.

— Merci, Altesse; sois béni pour cette permission,» dit Valerio en baissant la tête et en abandonnant le manteau du doge qui reprit sa marche. Le duc d'Anjou s'arrêta devant Valerio, et lui dit avec un gracieux sourire : « Jeune homme, prends courage, je te promets de rappeler au doge qu'il s'est engagé à faire prompte justice, et si ton frère te ressemble, je ne doute pas qu'il ne soit un vaillant cavalier et un loyal sujet. Sache que, malgré ta défaite, je te regarde comme le héros de la joute, et que je m'intéresse tellement à ta bonne mine et à tes grands talents que je veux t'attirer à la cour de France quand la noble république de Venise n'aura plus besoin de tes services. »

En parlant ainsi, il ôta sa riche chaîne d'or et la lui passa au cou en le priant de la garder en souvenir de lui.

XV

Valerio fut conduit par deux hallebardiers à la prison de son frère.

« Et toi aussi! s'écria Francesco; les méchants l'emportent aussi sur toi, mon pauvre enfant? A quoi t'a servi d'être sans ambition et sans vanité! Sainte modestie, ils ne t'ont pas respectée non plus!

— Je ne suis pas prisonnier par la volonté des méchants, répondit Valerio en le serrant dans ses bras, je le suis par la mienne propre. Je ne te quitte plus. Je viens partager ton lit de paille et ton pain noir. Mais dis-moi qui t'a conduit ici, et sous quel prétexte?

— Je l'ignore, répondit Francesco; mais je n'en suis pas étonné, ne sommes-nous pas à Venise? »

Valerio essaya de consoler son frère et de lui persuader qu'il n'avait pu être arrêté que par suite d'un malentendu, et qu'il serait mis en liberté au premier moment. Mais Francesco lui répondit avec un profond abattement :

« Il est trop tard maintenant; ils m'ont fait tout le mal qu'ils pouvaient me faire; ils m'ont fait un affront que rien ne peut laver. Que m'importe désormais de rester un an ou un jour dans cette affreuse prison? Crois-tu que j'aie senti la chaleur, crois-tu que j'aie connu les peines du corps durant cette interminable journée? Non; mais j'ai souffert toutes les tortures de l'âme. Moi, au rang des fripons et des imposteurs! Moi, qui, après tant de veilles assidues, tant de travail consciencieux, tant de zèle et de dévouement à la gloire de ma patrie, devrais être aujourd'hui couronné et porté en triomphe par mon école, aux applaudissements d'un peuple reconnaissant, me voici au cachot, comme Vincent Bianchini y a été pour un assassinat et pour émission de fausse monnaie! Voilà le fruit de mes labeurs, voilà la récompense de mon courage! Soyez donc artiste consciencieux; usez dans les soucis rongeurs et dans les études exténuantes les restes d'une vie souffrante et menacée; renoncez aux séductions de l'amour, aux enivrements du plaisir, au repos voluptueux des nuits de printemps; et, le jour où vous croirez avoir mérité une couronne, on vous chargera de fers, on vous couvrira de honte! Et ce public aveugle et léger, qui a tant de peine à saluer la vérité, toujours il ouvre les bras à la calomnie! Sois-en sûr, Valerio, à l'heure qu'il est, ce peuple qui m'a vu, depuis le jour de ma naissance, grandir et vivre dans l'amour du travail, dans la haine de l'injustice et dans le respect des lois, ce peuple, qui ne juge des consciences humaines que par les revers ou les succès de la fortune, sois-en sûr, il m'accuse déjà depuis dix minutes qu'il me sait en prison. Il lui suffit d'apprendre que je suis malheureux pour me croire coupable. Déjà il ne distingue plus mon nom de celui de Vincent Bianchini; tous deux nous avons été accusés, tous deux nous avons courbé la tête sous les plombs. Je serai peut-être mis en liberté, parce que je suis innocent; mais n'a-t-il pas été mis en liberté, lui qui était coupable? Qui sait si, comme lui, je ne serai pas banni? Venise ne bannit-elle pas tous ceux qu'elle soupçonne? et ne soupçonne-t-elle pas tous ceux qu'on lui dénonce? »

Valerio sentait que la douleur de son frère n'était que trop fondée, et qu'en essayant de le réconcilier avec sa situation, il ne l'amenait qu'à en apprécier de plus en plus la rigueur et le danger. Il se mit en devoir de sortir vers le soir pour lui aller chercher des aliments et un manteau; mais, lorsqu'il appela le geôlier par le guichet de la porte, celui-ci vint lui dire qu'il avait reçu l'ordre de ne plus le laisser sortir, et lui montra même un papier revêtu du sceau des inquisiteurs d'État, qui ordonnait l'arrestation des deux frères Zuccati, sans exprimer en vertu de quelle prévention. Un cri de douleur s'échappa de la poitrine de Francesco en écoutant cet arrêt.

« Voici, dit-il, qui achève de me tuer. Les bourreaux! ne pouvaient-ils se défaire de moi sans m'infliger la torture de voir souffrir mon frère!

— Ne me plains pas, répondit Valerio, ils ne m'eussent peut-être pas permis de passer les jours et les

nuits près de toi; maintenant, je les remercie, je ne te quitterai plus. »

Bien des jours et bien des nuits s'écoulèrent sans que les frères Zuccati reçussent aucun éclaircissement sur leur position, aucun soulagement à leur douleur et à leur inquiétude. La chaleur était accablante, la peste régnait dans Venise; l'air des prisons était infect. Francesco, couché sur un reste de paille brisée et poudreuse, semblait n'avoir plus le sentiment de ses maux; de temps en temps il étendait le bras pour porter à ses lèvres quelques gouttes d'une eau saumâtre, dans un gobelet d'étain. Épuisé de sueurs continuelles, il essuyait son visage cuisant avec des lambeaux de toile que Valerio lui gardait avec un soin extrême, et prenait la peine de laver, en mettant de côté chaque jour la moitié de sa misérable provision d'eau. C'était à peu près le seul service qu'il pût rendre à son infortuné frère. Tout lui manquait. Il avait employé tout son riche vêtement à lui faire avec des brins de paille une sorte d'oreiller et de parasol; il n'avait gardé pour se vêtir lui-même que quelques haillons où brillait encore un reste d'or et de broderie. Valerio avait en vain essayé d'offrir ses perles, son poignard et sa chaîne d'or aux guichetiers, afin qu'ils procurassent à Francesco quelque adoucissement au régime affreux du *carcere duro;* les guichetiers de l'inquisition étaient incorruptibles.

Malgré l'impossibilité où il était de soutenir son frère, Valerio restait assidûment penché sur lui. Plus robuste, et trop absorbé par la souffrance de Francesco pour sentir la sienne propre, il n'était occupé qu'à le retourner sur sa misérable couche, à l'éventer avec la grande plume de sa barrette, à consulter ses mains brûlantes et son regard éteint. Francesco ne se plaignait plus, il avait perdu l'espérance. Quand il sortait un instant de son accablement, il s'efforçait de sourire à son frère, de lui adresser de douces paroles, et aussitôt il retombait dans une effrayante stupeur.

Un soir Valerio était assis, comme de coutume, sur le carreau brûlant. La tête appesantie de Francesco reposait sur ses genoux. Le soleil inexorable se couchait dans une mer de feu, et teignait d'un reflet sinistre ces murs peints en rouge, qui semblent absorber et conserver sans relâche l'ardeur de l'incendie. La peste étendait de plus en plus ses ravages. Tous les bruits animés et joyeux de la brillante Venise avaient fait place à un silence de mort, interrompu seulement par les lugubres sons de la cloche des agonisants, et par les lointaines psalmodies de quelque moine pieux qui passait sur le canal, conduisant au cimetière une barque pleine de cadavres. Un martinet vint se poser sur la fente de plomb qui donnait un air rare et desséchant à la logette des Zuccati. Cette hirondelle noire, au poitrail couleur de sang, à la voix aigre et forte, à l'attitude fière et sauvage, fit à Valerio l'effet d'un mauvais augure. Elle semblait inquiète, et, après avoir appelé, à sa manière, pour ramener quelque compagne en retard, elle s'éleva dans les airs en poussant un certain cri que les Vénitiens connaissent bien, et qu'ils n'entendent jamais sans une sorte de consternation. C'est le cri auquel ces oiseaux nomades se rassemblent, quand le moment de changer d'hémisphère est venu pour eux. Ils partent tous ensemble par bandes nombreuses, le ciel en est obscurci, et le même jour les voit tous disparaître jusqu'au dernier. Leur départ est le signal d'un fléau véritable. Les mozelins, insectes imperceptibles dont le mince et continuel bourdonnement est irritant jusqu'à la fièvre et dont la piqûre est insupportable, remplissent l'atmosphère, et n'étant plus poursuivis dans les hautes régions de l'air par l'hirondelle chasseresse, se rabattent sur les habitations, les infestent, et ravissent le sommeil à tous les Vénitiens que les soins du luxe ne préservent pas de leurs atteintes.

Sous les plombs et dans un temps où l'air chargé d'exhalaisons pestilentielles entrait en aiguillons venimeux dans tous les pores, l'arrivée des mozelins, que devait bientôt suivre celle des scorpions, était comme un signal de mort pour Francesco. Déjà dévoré d'une fièvre ardente, il goûtait cependant la nuit un peu de repos pendant les courtes heures où la brise rafraîchissante parvenait jusqu'à lui; mais ce repos allait lui être ravi. C'est la nuit que les cousins pénètrent dans toutes les demeures, et surtout dans celles où l'haleine chaude de l'homme les attire. Valerio prêta l'oreille avec anxiété. Il entendit mille cris aigus, mille gazouillements inquiets et empressés, s'appeler, se répondre, s'éloigner, se rapprocher, se réunir, s'établir comme pour délibérer sur les combles, et s'envoler en jetant leur adieu perçant, comme une dernière malédiction à la cité dolente. Valerio se plaça dans la lucarne d'où il ne pouvait voir que l'éther. Il vit des points noirs se mouvoir dans le ciel, à une hauteur incommensurable, non plus en décrivant les grands cercles réguliers de la chasse, mais en fuyant tous en ligne droite vers l'orient. C'étaient les martinets qui étaient déjà en route. Francesco avait entendu le cri de départ. Il avait lu sur le visage de Valerio l'effroi de cette découverte. Quand la souffrance accable l'homme, il ne saurait prévoir un surcroît de souffrance, imminent, inévitable cependant; il n'a pas la force d'ajouter par la pensée le mal futur au mal présent. Quand ce mal arrive, il est comme écrasé sous une catastrophe imprévue. La mort elle-même, ce dénoûment si fatal, si nécessaire de la vie, surprend presque tous les hommes comme une injustice du ciel, comme un caprice de la destinée.

« A compter de demain, dit Francesco à son frère d'une voix éteinte, je ne dormirai plus. » C'était prononcer l'arrêt de sa propre mort. Valerio le com-

prit, et laissa tomber sa tête sur son sein. Des larmes amères, que jusque-là il avait eu le stoïcisme de retenir, ruisselèrent en flots cuisants sur ses joues pâles et amaigries.

XVI

L'inquisition était un pouvoir si mystérieux, si absolu, il y avait tant de danger à vouloir pénétrer ses secrets, et cela était si difficile, que trois jours après la Saint-Marc personne ne parlait plus des Zuccati. Le bruit de l'arrestation de Francesco s'était vite répandu, et ce bruit était tombé comme le flot qui meurt sur une grève déserte et silencieuse. Le plus faible rocher le repousserait et l'exciterait; mais une arène de sable, dès longtemps aplanie et dévastée par les orages, reçoit la vague sans s'émouvoir, et là toute force s'anéantit faute d'aliment : telle était Venise. L'effervescence inquiète, la curiosité naturelle de son peuple, se brisaient comme la vaine écume des flots sur les marches du palais ducal, et les eaux sombres qui en baignent les caves emportaient à toute heure un suintement de sang dont la source inconnue gisait aux entrailles profondes de cet antre discret.

La peste était venue d'ailleurs jeter dans toutes les âmes la consternation et le découragement. Tous les travaux étaient suspendus, toutes les écoles dispersées; Marini avait été frappé un des premiers, et se débattait contre une lente et pénible convalescence. Ceccato avait perdu un de ses enfants et soignait sa femme agonisante. La rage des Bianchini avait été étouffée momentanément par la terreur de la mort; le Bozza avait disparu.

Le vieux Sébastien Zuccato s'était retiré à la campagne le jour même de la Saint-Marc, à la sortie des jeux, par mauvaise humeur de ce qu'il appelait les extravagances et la fausse gloire de ses fils. Il ignorait complétement leur infortune, et s'indignait de ne point les voir comme à l'ordinaire fléchir sa colère par de respectueux empressements.

La peste ayant perdu un peu de sa malignité, le vieux Zuccato craignit enfin d'avoir perdu ses fils durant le fléau. Il vint à Venise, toujours décidé à les rudoyer, mais plein d'anxiété, et d'autant plus mal disposé pour eux, qu'il sentait combien il lui était impossible de ne pas les aimer. Il ne faut pas croire qu'après la scène de la basilique Sébastien se fût réconcilié avec la mosaïque. Il était toujours acharné contre ce genre de travail et contre ceux qui s'y adonnaient. S'il avait subi, malgré lui, la puissance que les grandes choses exercent sur l'âme des artistes; s'il avait pressé ses enfants sur sa poitrine et versé des larmes d'attendrissement, il n'avait pour cela renoncé à aucun de ses préjugés sur la prééminence de certaines branches de l'art : l'eût-il voulu, il n'eût pas été le maître d'abandonner, à la veille de mourir, les idées obstinées de toute sa vie. La seule chose qui le consolât était l'espoir de voir Francesco renoncer un jour à ce vil métier, et retourner à son chevalet. Dans le dessein de l'y exhorter de nouveau, il se rendit à la basilique, croyant l'y trouver occupé à quelque autre coupole; mais il trouva la basilique tendue de noir; des chants lugubres faisaient retentir les voûtes assombries. Les cierges, luttant avec les derniers rayons du jour, jetaient une lueur mate et rouge plus affreuse que les ténèbres. On rendait les derniers honneurs à deux sénateurs morts de la peste. Leurs catafalques étaient sous le portique; on se hâtait, et il était aisé de voir que les prêtres remplissaient leur saint office avec terreur et précipitation. Le vieux Zuccato frémit de la tête aux pieds en voyant ces deux cercueils. Il ne se rassura qu'en apprenant les noms des défunts magistrats. Alors il sortit de l'église, et courut à l'atelier de Valerio, à San-Filippo. Mais là on lui dit que ni Valerio, ni Francesco n'avaient paru depuis le jour de la Saint-Marc, et il chercha, sans plus de succès, dans tous les endroits où ils avaient coutume de se rendre. Enfin, dévoré d'inquiétude, il parvint à trouver le triste Ceccato, et, d'après les sombres conjectures de celui-ci, il pensa que ses fils étaient morts aux plombs, de chagrin ou de maladie. Il resta quelques instants immobile, absorbé, pâle comme un linceul. Enfin il prit son parti, et, sans adresser un mot à Ceccato ni à sa famille désolée, il se rendit chez le procurateur caissier. Il était loin d'accuser ce magistrat de l'injuste arrestation de ses fils. Naturellement patient, il aurait cru manquer au respect et à l'amour des lois, en soupçonnant un magistrat d'erreur ou de prévention. Mécontent de ses fils et prêt à les accuser de paresse ou d'insolence, selon la décision du procurateur, il voulait savoir à tout prix du moins ce qu'ils étaient devenus. Il aborda donc humblement le gros caissier, qui, sans doute pour se préserver de la peste, était plus que jamais occupé de son propre bien-être. Il le trouva entouré de flacons et d'aromates de toute espèce, propres à purifier l'air qu'il respirait. Néanmoins les cérémonieuses salutations de Sébastien le rendirent un peu plus traitable qu'il ne l'était d'ordinaire.

« C'est bon, c'est bon, lui dit-il en lui faisant signe de se tenir à distance et en collant à son nez un large mouchoir imbibé d'essence de genévrier; en voilà assez, brave homme. Ne vous approchez pas tant de moi et retenez un peu votre haleine. Par la corne! dans ce temps maudit, on ne sait pas à qui l'on parle. N'êtes-vous pas malade? Voyons, dépêchez, qu'y a-t-il?

— Votre respectable seigneurie, répondit le vieillard un peu mortifié secrètement de cet accueil cava-

lier, voit devant elle le syndic des peintres, maître Sebastiano Zuccato, son très-humble *esclave*, père de...

— Ah! c'est vrai, reprit Melchiore sans se déranger, et en faisant mine seulement de vouloir porter une main languissante à la coiffe de soie noire qui serrait sa grosse tête plate. Je ne vous remettais pas, messer Zuccato. Vous êtes un honnête homme, mais vous avez pour fils deux enragés coquins.

— Excellence, le mot est un peu sévère; mais je ne disconviens pas que mes fils ne soient d'assez mauvais sujets, très-dissipés, très-obstinés dans leurs résistances, et voués à un très-sot et très-méchant métier. Je sais qu'ils ont encouru la disgrâce de nos seigneurs les magistrats et la vôtre en particulier. Je suis certain qu'ils doivent avoir commis une grande faute, puisque vos bontés pour eux se sont changées en sévérité, et je ne viens pas pour les justifier, mais pour obtenir que votre mécontentement s'apaise, et que votre miséricorde prenne en considération la malignité de l'air, la rudesse de la saison et la faible santé de mon aîné, que le régime des prisons a dû compromettre assez gravement, pour qu'il se souvienne de cette punition et ne s'y expose plus.

— Votre fils est malade en effet, à ce qu'on m'a dit, répliqua le procurateur. Mais qui n'est pas malade durant cette maligne influence? Moi-même je suis fort souffrant, et sans les soins assidus de mon médecin, j'aurais péri, je n'en doute pas. Mais il faut prendre des précautions, beaucoup de précautions. Par la corne ducale! je vous conseille, maître Sébastien, de prendre aussi des précautions.

— Votre Excellence dit que mon fils Francesco est malade? reprit Sébastien effrayé.

— Oh! que cela ne vous inquiète pas : on n'est pas plus malade en prison qu'ailleurs. Nous savons, par des calculs exacts, qu'il ne meurt pas plus de prisonniers sous les plombs que dans les autres prisons de la république.

— Sous les plombs, Excellence! s'écria le vieux Zuccato; votre seigneurie a dit sous les plombs! Est-ce que mes fils seraient aux plombs?

— Par la corne! ils y sont, et ils n'ont pas mérité moins pour leurs concussions et leurs escroqueries.

— Par le Christ! monseigneur, vous voulez m'effrayer, dit Zuccato d'une voix forte, en reculant d'un pas; mes enfants ne sont pas aux plombs!

— Ils y sont, vous dis-je, répondit le procurateur, et je ne puis les en tirer avant que leur procès ne soit instruit et jugé. Aussitôt que le fléau permettra qu'on s'occupe de leur affaire, on s'en occupera; mais, par ma corne ducale, je crains bien que leur sort ne soit pire, car ils sont coupables, et il y a peine de bannissement à perpétuité contre les détenteurs des deniers publics.

— Par le corps du diable! messer, s'écria le vieillard en se rapprochant du procurateur, ceux qui disent cela ont menti par la gorge, et ceux qui ont mis mes fils aux plombs s'en repentiront, tant qu'il me sera possible de remuer un doigt.

— N'approchez pas! s'écria à son tour Melchiore en se levant avec vivacité et en reculant son fauteuil, ne me mettez pas ainsi votre haleine sous le visage. Si vous avez la peste, gardez-la, et allez à tous les diables avec vos coquins de fils. Je vous dis qu'ils seront pendus si vous aggravez leur affaire en faisant du bruit. Tous ces Zuccati sont d'enragés scélérats, sur ma parole; vous empoisonnez l'air, monsieur, sortez! »

En parlant ainsi, Melchiore reculait toujours, et le vieux Zuccato, immobile à sa place, jetait sur lui des regards qui le glaçaient d'épouvante.

« Si j'avais la peste, répondit-il enfin d'un air sombre, je voudrais serrer dans mes bras tous ceux qui osent dire que les Zuccati sont des voleurs. J'espère que jamais cette idée n'est venue à personne, et que le magistrat auquel j'ai l'honneur de parler est pris lui-même de fièvre et de délire à l'heure qu'il est. Oui, oui, monseigneur, c'est la peste qui parle en vous, quand vous dites que les Zuccati ont détourné les deniers publics. Sachez que les Zuccati sont de noble race, et que le sang qui coule dans leurs veines est plus pur que celui des familles ducales. Sachez que Francesco et Valerio sont deux hommes que l'on peut faire périr dans les tortures, mais non déshonorer. Votre seigneurie fera bien d'appeler son médecin, car un venin mortel est répandu dans ses veines. »

En achevant ces paroles terribles, Sébastien s'élança hors des procuraties et courut au palais ducal. Melchiore agita sa sonnette avec angoisse, demanda son médecin, se fit saigner, frictionner et médicamenter toute la nuit, croyant que le vieux Zuccato venait de lui donner la peste par sortilége. Il s'évanouit plusieurs fois et faillit mourir de peur.

XVII

Sébastien Zuccato courut se jeter aux pieds du doge et lui demanda justice avec toute l'éloquence de l'amour paternel et de l'honneur outragé. Mocenigo l'écouta avec bonté et lui donna des marques de la plus haute estime. Il s'affligea de la longue torture qu'avaient subie ses fils, et prit sur lui de les faire transférer dans une prison moins affreuse. Il permit même au vieux Sébastien de les voir tous les jours et de leur donner les soins que lui suggérerait sa tendresse; mais il ne lui cacha pas que les charges les plus graves pesaient sur eux, et que leur procès serait une affaire longue et sérieuse.

Cependant, grâce à l'ardente obsession du vieux Zuccato, à l'influence du Titien, du Tintoret, et de plusieurs autres grands maîtres, tous amis des Zuccati, grâce aussi à la bienveillante protection du doge, le conseil des Dix, dont la peste avait suspendu les fonctions depuis plusieurs mois, s'assembla enfin, et la première affaire dont fut saisi ce tribunal austère, fut le procès des Zuccati, accusés :

1° D'avoir volé leur salaire en faisant à la hâte des travaux sans solidité, par exemple, en travaillant hors de saison (*fuor di stagione*), c'est-à-dire dans les temps de gelée, où les ouvrages de mastic ne tiennent pas, afin de réparer le temps perdu, durant la belle saison, en promenades, en dissipations et en débauches de toute espèce;

2° D'avoir fait des figures mal dessinées et bizarrement coloriées, en s'obstinant au travail une grande partie des nuits, toujours à l'effet de réparer leur précédente paresse (*ingordigia*);

3° D'avoir fait cette détestable besogne par ignorance complète du métier, ignorance qui rendait Valerio Zuccato incapable de faire autre chose que des ouvrages frivoles pour la toilette des femmes et des jeunes gens (*cuffie, frastagli, vesture*, etc.), lesquels travaux puérils l'occupaient incessamment et le mettaient à même d'exercer une profession lucrative à San-Filippo, pendant que la république lui payait chèrement un travail qu'il ne faisait pas, et qu'il ne pouvait pas faire;

4° D'avoir, par une détestable friponnerie, remplacé en beaucoup d'endroits les compartiments d'émail et de pierre (*i pezzi*) par le bois et le carton peints au pinceau, afin de montrer les finesses de travail dont les matériaux de la mosaïque ne sont pas susceptibles, et de se donner un grand mérite d'artiste durant leur vie, sauf à laisser des ouvrages qui n'auraient pas une plus longue durée.

Les pièces de cet étrange procès se trouvent encore dans les archives du palais ducal, et le signor Quadri en a extrait la fidèle relation qu'on peut lire dans un article intitulé *dei Musaïci*, placé à la fin de son excellent ouvrage sur la peinture vénitienne.

Les accusateurs étaient le procurateur caissier Melchiore, Bartolomeo Bozza, les trois Bianchini, Jean Visentin, et plusieurs autres élèves de leur école, enfin Claude de Corrége, organiste de Saint-Marc, qui détestait le bruit des ouvriers, et qui eût également témoigné en faveur des Zuccati contre les Bianchini, espérant qu'ennuyé de ces querelles et de ces dilapidations, le gouvernement renoncerait à des réparations ruineuses, dont le principal inconvénient aux yeux de l'organiste était de déranger par un bruit continuel l'école du plain-chant qu'il tenait dans la tribune de l'orgue.

Les témoins en faveur des Zuccati étaient le Titien et son fils Orazio, le Tintoret, Paul Véronèse, Marini, Ceccato, et le bon prêtre Alberto Zio. Tous comparurent devant le conseil des Dix et soutinrent le grand talent, le beau travail, l'honnête conduite, l'humeur laborieuse, et l'exacte probité des frères Zuccati et de leur école.

A leur tour, les frères Zuccati furent amenés devant les juges; Valerio soutenait dans ses bras son frère chéri, à peine rétabli de sa longue et cruelle maladie, languissant, accablé, indifférent en apparence à l'issue d'une épreuve qu'il n'avait plus la force de supporter. Valerio était pâle et défait. On lui avait procuré des vêtements, mais sa longue barbe, sa chevelure mal soignée, sa démarche brisée, un certain tremblement convulsif, attestaient ses souffrances et ses douleurs. Indifférent à ses propres maux, mais indigné de l'injustice faite à son frère, il avait enfin pris la vie au sérieux. La colère et la vengeance étincelaient dans son regard. Un feu sombre jaillissait de ses orbites creusées par la faim, la fatigue et l'inquiétude. En passant devant Bartolomeo Bozza, pour aller s'asseoir sur le banc des accusés, il leva ses deux bras chargés de fers, comme s'il eût voulu l'écraser, et son visage rayonnant de fureur sembla vouloir le faire rentrer sous terre. Les gardes l'entraînèrent, et il s'assit, tenant toujours la main de Francesco dans sa main froide et tremblante.

« Francesco Zuccato, dit un juge, vous êtes accusé de dol et de fraude envers la république; qu'avez-vous à répondre?

— Je répondrai, dit Francesco, que je pourrais tout aussi bien être accusé de meurtre et de parricide, si c'était le bon plaisir de ceux qui me persécutent.

— Et moi, dit impétueusement Valerio en se levant, je réponds que nous sommes sous le poids d'une accusation infâme, et que nous languissons depuis trois mois sous les plombs, d'où mon frère est sorti mourant, le tout parce que les Bianchini nous haïssent, et que Bozza, notre élève, est un misérable, mais surtout parce que le procurateur monsignor Melchiore a fait une faute de latinité que nous nous sommes permis de corriger. C'est la première fois que deux citoyens vont aux plombs pour n'avoir pas voulu faire un barbarisme. »

L'emportement du jeune Zuccato n'était pas fait pour lui concilier la bienveillance des magistrats. Le vieux Sébastien, voyant le mauvais effet de sa harangue, se leva et dit :

« Taisez-vous, mon fils, vous parlez comme un fou et comme un insolent. Ce n'est pas ainsi qu'un honnête citoyen doit se défendre devant les pères de la patrie. Messeigneurs, excusez son égarement. Ces pauvres jeunes gens sont troublés par la fièvre. Examinez leur cause selon votre impassible équité; s'ils sont coupables, châtiez-les sans pitié : leur père sera le premier à vous louer de cet acte de justice et à bé-

nir les lois sévères qui répriment la fraude. Oui, oui, fallût-il verser leur sang moi-même, je le ferais, mes pères, plutôt que de voir tomber en discrédit le pouvoir auguste de la république. Mais s'ils sont innocents, comme j'en ai la conviction et la certitude, faites-leur prompte et généreuse merci, car voici mon aîné qui n'a plus qu'un souffle de vie, et, quant au plus jeune, vous voyez qu'il est sous l'influence du délire. »

En parlant ainsi d'une voix forte, le vieillard tomba sur ses genoux, et deux ruisseaux de larmes coulèrent sur sa longue barbe blanche.

« Sébastien Zuccato, répondit le juge, la république connaît ta probité et ton dévouement; tu as parlé comme un bon père et comme un bon citoyen, mais, si tu n'as pas autre chose à dire pour la défense de tes fils, il faut te retirer. »

A un signe du magistrat, le familier qui avait amené Sébastien l'emmena. Le vieillard, en se retirant, jeta un regard de désespoir sur ses fils, puis, se retournant une dernière fois vers les juges, joignit les mains en levant les yeux au ciel avec une expression si déchirante qu'elle eût attendri les piliers de marbre de la grande salle, mais le tribunal des Dix était plus froid et plus inflexible encore.

Après que les trois Bianchini eurent affirmé par serment leur accusation, Bartolomeo Bozza, sommé à son tour de rendre témoignage, leva la main sur le crucifix qu'on lui présentait et dit :

« Je jure sur le Christ que j'ai passé trois mois aux plombs pour n'avoir pas voulu faire un faux témoignage. »

Un tressaillement de surprise passa dans l'assemblée; Melchiore fronça le sourcil, Bianchini le Rouge grinça des dents, et le jeune Valerio, se levant avec impétuosité, s'écria :

« Serait-il vrai, ô mon pauvre élève! puis-je encore te plaindre et t'estimer? Ah! cette pensée allége tous mes maux.

— Tais-toi, Valerio Zuccato, dit le juge, et laisse parler le témoin. »

Bartolomeo était aussi accablé, aussi malade que les Zuccati. Lui aussi avait subi les lentes tortures de la captivité. Il déclara que quelques jours avant la Saint-Marc, Vincent Bianchini l'avait mené sur les planches des Zuccati pour lui faire voir de près et toucher plusieurs endroits de leur travail, où le carton peint remplaçait évidemment la pierre, et que de là il l'avait mené chez le procurateur caissier, pour qu'il en déposât, ce qu'il avait fait dans l'indignation et dans la sincérité de son cœur. Depuis ce jour, convaincu de la mauvaise foi des Zuccati, il n'avait pas voulu être complice d'un travail qui ne pouvait pas manquer d'être condamné, et il avait travaillé dans l'école des Bianchini. Mais la veille de la Saint-Marc, Vincent, l'ayant encore conduit chez le procurateur, avait voulu l'engager à déposer qu'il avait été témoin oculaire du fait de l'accusation, ce à quoi il s'était refusé, parce que, s'il avait vu les preuves de la fraude, du moins il n'avait pas vu commettre cette fraude. « Si je l'avais vu, dit-il, je n'aurais pas attendu l'avertissement des Bianchini pour quitter l'école des Zuccati, mais je n'avais jamais rien vu de semblable. Il n'existait même pas dans la conduite de mes maîtres le plus petit fait qui jusque-là eût pu rendre vraisemblable la découverte qu'on venait de me faire faire. Il m'était donc impossible de jurer par le Christ que je les avais vus employer le carton et le pinceau. Quand Vincent Bianchini vit que je ne servais pas ses desseins à son gré, il s'emporta contre moi et m'accusa de complicité avec les Zuccati. Monsignor Melchiore me fit beaucoup de menaces qui m'irritèrent au point que je lui dis de se méfier des Bianchini. Le soir même je fus arrêté et conduit aux plombs. Depuis ce jour j'ai pensé que mes anciens maîtres étaient innocents, et que l'homme capable de me demander un faux serment était bien capable aussi d'avoir, pendant la nuit, à l'insu des Zuccati et de tout le monde, détruit une partie de la mosaïque et remplacé la pierre par le bois et le carton, afin d'avoir un moyen de les perdre. Je dois déclarer que cette substitution est faite avec tant d'art qu'à moins de gratter les fragments (*i pezzi*), il est impossible de s'en apercevoir. »

Ainsi parla le Bozza d'une voix ferme et avec une prononciation bolonaise très-lente et très-distincte. Sommé de s'expliquer sur les divertissements continuels auxquels Valerio se livrait, il avoua que souvent ce jeune maître avait été repris de paresse et de dissipation par son frère aîné, et qu'il réparait ensuite le temps perdu en travaillant de nuit, ce qui pouvait confirmer le reproche que lui adressait l'accusation d'avoir fait (*fuor di stagione*) des travaux sans solidité. Il déclara aussi que Valerio connaissait le métier moins bien que son frère et faisait beaucoup d'objets de parure pour son compte particulier. En un mot, il fut aisé de voir dans sa déposition qu'il n'était pas porté à la bienveillance pour les Zuccati, et qu'il n'eût pas été fâché de leur nuire en disant la vérité, mais qu'il avait horreur du mensonge dans lequel on avait voulu l'attirer, et qu'il ne pardonnerait jamais aux Bianchini de l'avoir fait mettre aux plombs.

Le conseil ferma la séance de ce jour en nommant une commission de peintres chargée d'examiner, sous les yeux des procurateurs, la besogne des deux écoles rivales. Cette commission fut composée du Titien, du Tintoret, de Paul Véronèse, de Jacopo Pistoja, et d'Andrea Schiaveno, qui, depuis ce temps, fut surnommé *Mèdola*, par allusion au soin qu'il avait pris d'analyser la mosaïque jusqu'à la moelle.

XVIII

Le lendemain, ces maîtres illustres, accompagnés de leurs ouvriers, des procurateurs et des familiers du saint-office, se rendirent à Saint-Marc, et procédèrent à l'examen des travaux de mosaïque. A la requête des Bianchini, on commença par leur arbre généalogique de la Vierge, ouvrage immense, accompli en très-peu de temps. Vincent joignait à tous ses vices une insupportable vanité. Avide de louanges, il suivait pas à pas le Titien, attendant toujours l'explosion de son admiration. A côté de lui marchait Dominico Rosetto, l'œil brillant de toute la confiance d'une inébranlable sottise. Cependant le Titien ne s'expliquait pas. Toujours spirituel et courtois, il trouvait à leur adresser de ces mots qui marquent l'attention et l'intérêt, mais qui ne compromettent en aucune façon le jugement du connaisseur. Ses attitudes polies, ses gracieux sourires, contrastaient avec le front rembruni et la contenance austère du Tintoret. Quoique moins lié peut-être avec les Zuccati, Robusti était bien plus indigné que le Titien de la méchanceté de leurs rivaux. Dans l'esprit du Titien, habitué lui-même à nourrir de profondes haines et d'implacables antipathies, la conduite des Bianchini trouvait, sinon une excuse, du moins une appréciation plus indulgente des jalousies de métier et des ambitions d'artiste. Peut-être aussi le Tintoret, songeant aux persécutions qu'il avait eu à subir de la part du Titien, voulait-il lui adresser, par allusion, un reproche légitime, en montrant son horreur et son mépris pour ces sortes de choses. Il sortit de la chapelle de Saint-Isidore sans avoir desserré les lèvres, et sans avoir tourné une seule fois les yeux vers les personnes qui l'accompagnaient.

Mais quand il fut sous la grande voûte, et qu'il eut devant les yeux le travail des Zuccati, il éclata en louanges éloquentes; sa belle tête austère s'anima du feu de l'enthousiasme, et il fit ressortir toutes les perfections de cette œuvre avec une chaleur généreuse. Le Titien, qui était l'intime ami du vieux Sébastien, et qui avait donné beaucoup d'excellentes leçons aux jeunes Zuccati, renchérit sur cet éloge sans cependant déprécier le travail des Bianchini, à l'égard desquels il garda toujours une grande prudence. Mais le procurateur caissier, impatienté du succès des Zuccati, prit la parole.

« Messires, dit-il aux illustres maîtres, je vous ferai observer que nous ne sommes pas venus ici pour voir des travaux de peinture, mais des travaux de mosaïque. Il importe très-peu à l'État que la main de la Vierge soit plus ou moins modelée d'après les règles de votre art; il importe encore moins que la jambe de saint Isidore ait le mollet un peu trop haut ou un peu trop bas. Tout cela est bon pour le discours...

— Comment! par le Christ! s'écria le Titien à qui ce blasphème fit oublier un instant sa prudente courtoisie; il importe peu à l'État que les mosaïstes ne sachent pas le dessin, et que la mosaïque ne soit pas une reproduction élégante et correcte des ouvrages de peinture?... C'est la première fois que j'entends dire une pareille chose, monseigneur, et il me faudra tout le respect que m'inspirent vos jugements pour me ranger à cet avis. »

Rien n'exaltait les convictions erronées du procurateur caissier comme la contradiction.

« Et moi, messer Tiziano, s'écria-t-il avec chaleur, je vous soutiendrai que tout cela n'est que minutie et puérilité. Ce sont des querelles d'école et des discussions d'atelier, dans lesquelles la gravité de la magistrature n'ira pas se compromettre. Chargés, par la république, de veiller à ses intérêts et d'apporter de l'économie et de la probité dans les dépenses publiques, les procurateurs ne souffriront pas que, pour le vain plaisir d'amuser les amateurs de peinture, les ouvriers de Saint-Marc manquent à leurs engagements.

— Je ne pensais pas, dit Francesco Zuccato d'une voix faible et en jetant un douloureux regard sur ses ouvrages, que je pusse manquer à mes engagements, en soignant, autant que possible, le dessin de mes figures, et en me conformant, en conscience, à toutes les règles de mon art.

— Je connais tout aussi bien que vous, messer, les règles de votre art, cria le procurateur tout rouge de colère. Vous ne me ferez point croire qu'un mosaïste soit tenu d'être un peintre. La république vous paye pour copier servilement et fidèlement les cartons des peintres; et pourvu que vous attachiez avec solidité et propreté vos pierres à la muraille, pourvu que vous sachiez employer de bons matériaux, et en tirer le parti dont ils sont susceptibles, il importe fort peu que vous connaissiez les règles de la peinture et les lois du dessin. Par la corne ducale, si vous étiez de si grands artistes, la république pourrait faire de bonnes économies. Il ne serait plus besoin de payer messer Vecelli et messer Robusti pour dessiner vos modèles. On pourrait vous laisser libres de composer, d'ordonner et de tracer vos sujets. Malheureusement, nous n'avons pas encore assez de confiance dans votre maîtrise de peintre pour nous en rapporter ainsi à vous.

— Et pourtant, monseigneur, dit le Titien, qui avait repris tout son calme, et qui savait donner une expression gracieuse au sourire de mépris errant sur ses lèvres, j'oserai objecter à votre seigneurie que, pour savoir copier fidèlement un bon dessin, il faut être soi-même un bon dessinateur; sans cela, on pourrait confier les cartons de Raphaël aux premiers écoliers venus, et il suffirait d'avoir un grand modèle sous les yeux pour être aussitôt un grand artiste. Les choses ne se passent pas ainsi, que votre seigneu-

rie me permette de le dire avec tout le respect que je professe pour ses opinions; mais autre chose est de gouverner les hommes par une sublime sagesse, et les amuser par de frivoles talents. Nous serions bien embarrassés, nous autres, pauvres artisans, s'il nous fallait, comme votre seigneurie, tenir d'une main ferme et généreuse les rênes de l'État; mais...

— Mais tu prétends, flatteur, dit le procurateur radouci, qu'en fait de peinture et de mosaïque tu t'y entends mieux que nous. Tu ne nieras pas du moins que la solidité ne soit une des conditions indispensables de ces sortes d'ouvrages, et si, au lieu d'employer la pierre, le cristal, le marbre et l'émail, on emploie le carton, le bois, l'huile et le vernis, tu m'avoueras que les deniers de la république n'ont pas reçu leur véritable destination. »

Ici le Titien fut un peu embarrassé, car il ne savait pas jusqu'à quel point cette accusation des Bianchini pouvait être fondée, et il craignait de compromettre les Zuccati par une assertion imprudente.

« Je nierai du moins, dit-il après un instant d'hésitation, que cette substitution de matériaux constitue la fraude, s'il est prouvé, comme je le crois, que le pinceau puisse être employé dans certains endroits de la mosaïque avec autant de solidité que l'émail.

— Eh bien! c'est ce que nous allons voir, messer Vecelli, dit le procurateur, car nous ne voulons pas suspecter votre intégrité dans cette affaire. Qu'on apporte ici du sable et des éponges; et, par la corne! qu'on frotte solidement toutes ces parois. »

Les yeux mourants de Francesco se ranimèrent et se tournèrent avec une haine méprisante vers l'inscription où le mot *saxis* remplaçait le barbarisme *saxibus*. Il semblait que, dût-il être condamné pour la substitution d'une seule lettre, il s'en consolât par l'espérance de voir constater en public la bévue de l'ignorant procurateur. Melchiore comprit sa pensée, et surprit son regard; il détourna l'épreuve, et la porta sur les autres parties de la voûte.

La mosaïque des Zuccati, frottée et lavée sur tous les points, résista parfaitement à l'essai, et il ne s'y trouva aucune partie qui tombât ou qui menaçât de tomber. Le procurateur caissier commençait à craindre que la haine aveugle des Bianchini et ses propres préventions ne l'eussent fourvoyé dans une affaire peu honorable pour lui, lorsque Vincent Bianchini, s'approchant des deux archanges, dont l'un était le portrait de Valerio, et l'autre celui de Francesco Zuccato, dit avec assurance :

« Il est certain que le bois et le carton peints peuvent résister au sable et à l'éponge mouillée; mais il n'est pas certain qu'ils puissent résister à l'action du temps, et en voici la preuve.» En parlant ainsi, il tira son stylet, et l'enfonçant dans la poitrine nue de l'archange qui représentait Francesco Zuccato, à l'endroit du cœur, il en fit sauter une parcelle de substance couleur de chair, qu'il coupa lestement en deux avec sa lame, et qu'il présenta aux procurateurs. Le fragment passant de main en main, le Titien lui-même fut forcé de convenir que c'était un morceau de bois.

XIX

Francesco et Valerio furent reconduits en prison, et huit jours après ils comparurent de nouveau devant le conseil des Dix. Le procès-verbal rédigé par la commission des peintres leur fut lu à haute voix. On s'était abstenu de signaler l'infériorité du travail des Bianchini. On savait qu'en le dépréciant sous le rapport de l'art, on irritait de plus en plus le procurateur caissier, et l'affaire des Zuccati prenant une assez mauvaise tournure, la prudence exigeait qu'on n'envenimât pas la haine de leurs persécuteurs. Mais on avait prodigué la louange à la coupole des Zuccati, et on avait constaté la solidité de tout ce travail, à l'exception de deux figures peu importantes, où le bois avait été employé au lieu de la pierre. Le Titien avait même affirmé qu'il estimait cette mosaïque peinte capable de résister à l'action du temps cinq cents ans et plus. Et sa prédiction s'est vérifiée, car ces pièces du procès subsistent encore et paraissent aussi belles et aussi solides que les autres parties de la mosaïque. Quant au savoir-faire du jeune Zuccato, taxé d'incapacité ou d'ignorance par les accusateurs, il fut victorieusement défendu par le procès-verbal et déclaré au moins aussi habile que son frère.

D'après cette assertion, toute l'accusation ne reposait plus que sur un point, celui de la substitution de matériaux inusités dans l'exécution des deux figures d'archange.

Francesco, interrogé sur ce qu'il avait à alléguer pour sa défense, répondit que, convaincu depuis longtemps de l'avantage de cette substitution pour certains détails, et jaloux d'en éprouver la solidité, il l'avait essayée dans ces deux figures qui étaient de peu d'importance, et qu'il s'était toujours promis de les réparer à ses frais, si leur durée ne remplissait pas son attente, ou si la république blâmait cette innovation.

Le conseil ne semblait pas disposé à admettre cette excuse. Pressé d'accusations et de menaces, Valerio ne put résister à son emportement :

« Eh bien! s'écria-t-il, puisque vous voulez le savoir, sachez donc le secret que mon frère voulait garder. En vous le révélant, je sais fort bien que je m'expose, non-seulement à la haine et à l'envie qui pèsent sur nous, mais encore à celle de tous nos rivaux futurs. Je sais que de grossiers manœuvres, de vils artisans, s'indigneront de voir en nous des artistes consciencieux; je sais qu'ils prétendront faire de

la mosaïque un simple travail de maçonnerie, et poursuivront comme mauvais compagnon et rival ambitieux quiconque voudra en faire un art et y porter la flamme de l'enthousiasme ou la clarté de l'intelligence. Eh bien! je proteste contre un tel blasphème; je dis qu'un véritable mosaïste doit être peintre, et je soutiens que mon frère Francesco, élève de son père et de messer Tiziano, est un grand peintre; et je le prouve en déclarant que les deux figures d'archange qui ont obtenu les éloges de l'illustre commission nommée par le conseil, ont été imaginées, composées, dessinées et coloriées par mon frère, dont j'ai été l'apprenti et le manœuvre, en copiant fidèlement ses cartons. Nous avons peut-être commis un grand crime en nous permettant de consacrer à la république notre meilleur ouvrage, en le lui offrant gratis et en secret, avec la modestie qui sied à des jeunes gens, avec la prudence qui convient à des hommes voués à un autre dieu que l'argent et la faveur. En nous accusant de fraude, on nous force à renoncer à cette prudence et à cette modestie. Nous demandons, en conséquence, qu'il soit prouvé que nous n'avons tenté cette innovation que dans une composition qui ne nous avait pas été commandée, et que nous sommes prêts à enlever de la basilique, si le gouvernement la juge indigne de figurer à côté des travaux des Bianchini. »

On consulta le devis des diverses compositions dessinées par les peintres et confiées aux mosaïstes; on n'y trouva pas les deux figures d'archange. Le procurateur Melchiore pressa chacun des peintres de s'expliquer sur le mérite de ces figures et sur la part qu'ils y avaient prise. Comme ils avaient été investis, à cet égard, de tous droits et de tous pouvoirs par l'État, il suffisait d'une simple esquisse tracée par l'un d'eux, pour que les Zuccati, tenus d'exécuter à la lettre leurs intentions, se fussent rendus coupables d'infidélité, de désobéissance et de fraude, en y employant un procédé de leur choix et des matériaux non approuvés par la commission des procurateurs. Les peintres affirmèrent par serment n'avoir pas même eu l'idée de ces figures; et quant à leur mérite, ils affirmèrent également qu'ils n'eussent pu rien créer de plus correct et de plus noble. Le Titien fut interrogé deux fois. On connaissait son amitié pour les Zuccati; on connaissait aussi sa finesse, son habileté à éluder les questions qu'il ne voulait pas trancher. Sommé de dire s'il était l'auteur de ces figures, il répondit avec grâce: « Je voudrais l'être; mais, en conscience, je n'en ai pas même vu le dessin, et je n'en soupçonnais pas l'existence avant l'examen qu'il m'a été ordonné d'en faire comme membre de la commission. »

Les Bianchini soutinrent que les Zuccati n'étaient pas capables de composer par eux-mêmes des ouvrages dignes de tant d'éloges. Malgré l'assertion des peintres, on fit une enquête dans laquelle le Bozza fut entendu, comme ancien élève des Zuccati, et sommé de dire s'il avait vu quelque peintre mettre la main à ces figures. Il déclara qu'une seule fois il avait vu messer Orazio Vicelli, fils du Titien, venir de nuit dans l'atelier des Zuccati à l'époque ou ils y travaillaient. Orazio fut entendu et attesta, par serment, qu'il ne les avait pas même vues, et que sa visite de nuit à l'atelier de San-Filippo n'avait d'autre but que de commander à Valerio un bracelet de mosaïque qu'il voulait offrir à une femme. Il n'y avait donc plus aucune preuve contre les Zuccati. Ils furent acquittés, à la charge seulement de remplacer à leurs frais, par des fragments de pierre ou d'émail, les fragments de bois peint employés dans certains endroits de leurs figures. Cette partie de l'arrêt ne fut rendue que pour la forme, afin de ne point encourager les novateurs. On n'en exigea même pas l'exécution, car ces fragments coloriés au pinceau existent encore. Le barbarisme du procurateur caissier a seul été réintégré tel qu'il était sorti du docte cerveau de ce magistrat, et au-dessous des deux archanges on lit cette autre inscription touchante qui fait allusion aux persécutions souffertes par les Zuccati:

> UBI DILIGENTER
> INSPEXERIS ARTEMQ. AC LABOREM FRANCISCI ET VALERII
> ZVCATI VENETORVM FRATRVM
> AGNOVERIS TVM DEMVM IVDICATO.

XX

Malgré l'heureuse issue de ce procès, il s'en fallait de beaucoup que la fortune des Zuccati prît une face heureuse. La santé de Francesco se rétablissait lentement. Aucun nouveau travail public n'était commandé aux mosaïstes. On parlait même de s'en tenir là, et de conserver toutes les anciennes mosaïques byzantines, car les mœurs tournaient à l'austérité, et, tandis que de sages lois somptuaires couvraient de deuil les manteaux et les gondoles, les gens les moins graves affectaient, par esprit d'imitation, de s'envelopper de longues toges romaines et de ne porter que des ornements de fer et d'argent. Le mot d'économie était dans toutes les bouches; la peste avait ébranlé le commerce, et, comme les générations passent promptement d'un excès à l'autre, après un luxe ruineux et des dépenses insensées, on arrivait à des réductions sordides, à des réformes puériles. Les artistes subissaient les tristes chances de ce moment de panique financière. Le procurateur caissier n'était pas un sot isolé, mais le représentant d'un grand nombre d'esprits étroits.

Francesco était tombé dans un profond découragement. Artiste enthousiaste, il avait désiré, il avait espéré la gloire. Il l'avait servie comme on sert une noble maîtresse, par de nobles sacrifices, par un culte ardent, exclusif. Pour toute récompense, il s'était vu exposé à une prison affreuse, à une mort imminente, à un procès infamant. En outre, le succès de ses chefs-d'œuvre était contesté. Les hommes ne voient pas impunément le malheur fondre sur une tête d'élite. Ils sont pris aussi du vertige de la médiocrité, et cherchent tous les moyens d'excuser et de légitimer les maux dont elle est frappée. C'était assez qu'on eût trouvé un petit fragment de bois dans une des figurines des Zuccati, pour qu'aussitôt tout le public pensât que la mosaïque entière était exécutée en bois. Les bourgeois allaient même jusqu'à dire qu'elle était en papier, et, convaincus de son peu de solidité, ils auraient cru manquer de patriotisme en levant la tête pour admirer la beauté des figures. Le jeune artiste était donc blessé au fond de l'âme et souffrait d'autant plus qu'il cachait sa blessure avec soin, et méprisait trop le public pour lui donner la satisfaction de le voir vaincu. Retiré au fond de sa petite chambre à San-Filippo, il passait ses journées à la fenêtre, absorbé dans de tristes pensées, et n'était plus distrait de sa douleur que par la contemplation des grands lierres de sa cour agités par la brise. Ce tranquille spectacle lui semblait délicieux après le séjour des plombs, où l'absence d'air avait miné lentement sa vie.

Au temps de sa bonne fortune et de ses somptueux amusements, Valerio avait contracté des dettes considérables; ses créanciers le tourmentaient. Francesco découvrit ce secret et consacra toutes ses économies au payement de ces dettes. Valerio ne le sut que longtemps après; il était bien assez triste sans que le remords vînt ajouter aux inquiétudes que lui causait la santé de son frère chéri. L'idée de le perdre ébranlait toutes les forces de son âme, et il sentait que, malgré sa disposition naturelle à accepter les maux de la vie, il ne pourrait jamais se consoler de sa perte. Incapable de mélancolie, trop fort pour la résignation et trop fort aussi pour le désespoir, il tombait souvent dans des accès de violente indignation, auxquels succédaient de brillantes espérances, et il entretenait Francesco de rêves de gloire et de bonheur, quoiqu'au fond personne moins que lui n'eût besoin de gloire pour être heureux.

Le vieux Sébastien les conjurait de reprendre le pinceau et de renoncer à la basse profession de mosaïste; mais Francesco avait reçu un trop rude échec pour s'abandonner à de nouvelles espérances. Essayer à trente ans une nouvelle carrière était une résolution trop forte pour un esprit si blessé, pour un corps si affaibli. A ses peines se joignaient celles de ses amis; sa disgrâce avait fait perdre à Ceccato son privilége de maîtrise; lui et Marini languissaient dans une affreuse misère; Francesco sollicitait en vain le payement de son année de travail. Les finances étaient, comme toutes les autres parties de l'administration, désordonnées et languissantes. Toutes ses démarches étaient inutiles; on le remettait de jour en jour, de semaine en semaine. La haine secrète du procurateur caissier n'était pas étrangère à ces retards de payement. C'était une vengeance sourde qu'il tirait de l'ironie des Zuccati, trop peu punie à son gré par le conseil.

Les Zuccati étaient résolus à partager leur dernier morceau de pain avec leurs fidèles apprentis. Ils nourrissaient Marini, Ceccato, sa jeune femme convalescente et son dernier enfant. Valerio tirait encore quelque argent des Grecs installés à Venise, en leur vendant des bijoux; mais cette ressource ne serait plus suffisante pour une si nombreuse famille, lorsque les économies que Francesco avait pu garder seraient épuisées. Alors Valerio se reprochait amèrement de n'en avoir fait aucune; il sentit trop tard que la prodigalité est un vice. « Oui, oui, disait-il en soupirant, l'homme qui dépense en vains plaisirs et en sottes parades le prix de ses sueurs, ne mérite pas d'avoir des amis, car il ne pourra pas les secourir au jour de leur détresse. »

Aussi, il fallait voir par quel zèle infatigable, par quels ingénieux dévouements il réparait ses fautes passées. Il avait divisé son étroit logement en trois parties : l'atelier, le réfectoire et la chambre de Francesco. La nuit, il dormait sur une natte dans le premier coin venu, le plus souvent sur la terrasse élevée de sa mansarde. Le jour, il travaillait assidûment, et faisait faire des tableaux de mosaïque à ses apprentis, espérant toujours qu'un moment viendrait où les monuments de l'art ne seraient plus mis au rang des objets de luxe et de fantaisie. Il veillait seul au détail du ménage, et s'il laissait préparer le dîner à la femme de Ceccato, il ne souffrait pas du moins qu'elle se fatiguât à l'aller acheter. Il allait lui-même à la *Pesceria*, au marché aux herbes, dans les *frittole*, et on le voyait, couvert de sueur, traverser les rues sinueuses avec un panier sous sa robe. S'il rencontrait quelques-uns des jeunes patriciens, qui avaient partagé autrefois ses amusements et ses profusions, il les évitait avec soin, ou leur cachait obstinément sa pénurie, dans la crainte qu'ils ne lui envoyassent des secours dont la seule offre l'eût humilié. Il affectait de n'avoir rien perdu de sa gaieté; mais ce rire forcé sur cette bouche flétrie, ces vifs regards dans des yeux brillants de fièvre et d'excitation, ne pouvaient tromper que des amitiés grossières ou des esprits préoccupés.

Un jour que Valerio traversait une de ces petites cours silencieuses et sombres qui servent de passage aux piétons et où cependant quatre personnes ne se rencontrent pas face à face en plein jour, il vit, auprès d'un mur humide, un homme qui cherchait à s'ap-

puyer et qui tombait en défaillance. Il s'approcha de lui et le retint dans ses bras. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il reconnut dans cet homme en haillons, exténué par la faim, et qu'il avait pris pour un mendiant, son ancien élève Bartolomeo Bozza!

« Il y a donc dans Venise, s'écria-t-il, des artistes plus malheureux que moi! »

Il lui fit avaler à la hâte quelques gouttes de vin d'Istrie dont il avait une bouteille dans son panier; puis il lui donna des figues sur lesquelles l'infortuné se jeta avec voracité, et qu'il dévora sans ôter la peau. Lorsqu'il fut un peu apaisé, il reconnut l'homme charitable qui l'avait assisté. Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; mais Valerio ne put jamais savoir si c'était la honte, le remords ou la reconnaissance qui faisait couler ses pleurs, car le Bozza ne prononça pas une seule parole et s'efforça de fuir. Le bon Valerio le retint.

« Où vas-tu, malheureux? lui dit-il; ne vois-tu pas que tes forces ne sont pas revenues, et que tu vas tomber un peu plus loin dans quelques instants? Je suis pauvre aussi et ne puis t'offrir de l'argent; mais viens avec moi, tes anciens amis t'ouvriront leurs bras, et tant qu'il y aura une mesure de riz à San-Filippo, tu la partageras avec eux. »

Il l'emmena donc, et le Bozza se laissa entraîner machinalement sans montrer ni joie ni surprise.

XXI

Francesco ne put se défendre d'un mouvement de répugnance lorsque le Bozza parut devant lui : il savait que ce jeune homme, honnête d'ailleurs et incapable d'une action basse, n'avait aucune bonté, aucune affection, aucun sentiment généreux dans le cœur. Toutes les voix de la tendresse et de la sympathie étaient dominées en lui par celle d'un orgueil farouche et d'une implacable ambition. Cependant, quand il sut dans quel état Valerio avait trouvé le Bozza, Francesco courut chercher une de ses paires de chausses et une de ses meilleures robes, et les lui offrit, tandis que son frère lui préparait un repas substantiel. Dès ce moment, le Bozza fit partie de l'indigente famille, qui, à force d'économie, d'ordre et de labeur, vivait encore honorablement à San-Filippo. Valerio ne regrettait pas sa peine; et quand il voyait, le soir, toute son ancienne école réunie autour d'un repas modeste, son âme s'épanouissait encore à la joie, et il s'abandonnait à une douce effusion. Alors les yeux inquiets de Francesco rencontraient ceux du Bozza toujours pleins d'indifférence ou de dédain. Le Bozza ne comprenait rien à l'héroïque dévouement des Zuccati. Il comprenait si peu cette grandeur qu'il l'attribuait à des motifs d'intérêt personnel, au dessein de fonder une école nouvelle, d'exploiter le travail de leurs apprentis, ou de les enchaîner d'avance par de tels services qu'ils ne pussent passer à une école rivale. Ce que ses compagnons trouvaient à bon droit sublime, il le trouvait donc tout simplement habile.

Cependant la misère devenait menaçante de plus en plus. Les Zuccati étaient bien résolus à s'imposer les plus sévères privations avant d'avoir recours aux illustres maîtres dont ils possédaient l'amitié. La fortune de leur père était plus que médiocre; son orgueil s'était toujours refusé à recevoir aucun secours de fils placés, selon lui, dans une condition si basse. Tant qu'ils avaient été dans la prospérité, ils lui avaient fait passer une partie de leur salaire, et, pour qu'il consentît à recevoir cet argent, il avait fallu que le Titien le lui fît agréer en son propre nom. Maintenant que les Zuccati ne pouvaient plus assister leur père, le Titien continuait, pour son propre compte, à servir cette rente au vieillard, et les fils reconnaissants lui cachaient leur misère, dans la crainte d'abuser de sa générosité.

Heureusement le Tintoret veillait sur eux. Lui-même était fort gêné à cette époque. L'art semblait tomber en discrédit; les confréries faisaient des *ex-voto* au rabais; on parlait de vendre tous les tableaux des *scuole*, pour en distribuer l'argent aux pauvres ouvriers des corporations. Les patriciens cachaient leur luxe au fond des palais, afin de n'être point frappés de trop rudes impôts en faveur des classes pauvres. Néanmoins le Tintoret trouvait encore moyen de secourir ses amis infortunés. Outre qu'à leur insu il leur faisait acheter beaucoup d'ornements, il ne cessait d'insister pour que le sénat leur donnât de l'emploi. Il réussit enfin à prouver la nécessité de nouvelles réparations à la basilique. Un certain nombre de parois de mosaïques byzantines (celles qu'on voit encore à Saint-Marc) pouvaient être conservées; mais il fallait les lever entièrement et les replacer sur un nouveau mastic. D'autres parties étaient tout à fait irréparables, et il fallait les remplacer par de nouvelles compositions, avant que le tout ne tombât en poussière, ce qui occasionnerait plus de dépenses qu'on ne pensait. Le sénat décréta ces travaux et vota des sommes à cet effet; mais il décida que le nombre des ouvriers en mosaïque serait réduit, et que, pour faire cesser toute rivalité, il n'y aurait qu'un chef et qu'une école. Ce chef serait celui qu'après un concours de tous les ouvriers précédemment employés, les peintres de la commission jugeraient le plus habile; son école serait recrutée aussitôt, non pas à son choix, selon ses sympathies et ses intérêts de famille, mais selon le degré d'habileté des autres concurrents reconnus par la commission. Il y aurait donc un grand prix, un second prix, et quatre accessit. Le nombre des maîtres serait limité à six.

La commission fut donc nommée et composée des peintres qui avaient examiné les travaux des Zuccati et des Bianchini. Le concours fut ouvert, et le sujet proposé fut un tableau de mosaïque représentant saint Jérôme. En même temps que le Tintoret porta cette heureuse nouvelle aux Zuccati, il leur remit les cent ducats qui leur étaient dus pour une année de travail, et qu'il avait enfin réussi à obtenir. Cette victoire imprévue sur une destinée si mauvaise et si effrayante ralluma l'énergie éteinte de Francesco et du Bozza, mais d'une manière bien différente; car tandis que le jeune maître pressait dans ses bras son frère et ses chers apprentis, Bartolomeo, jetant un cri de joie âpre et sauvage, comme celui d'un aigle marin, s'élança hors de l'atelier et ne reparut plus.

Son premier mouvement fut de courir chez les Bianchini, et de leur exposer leur situation respective. Le Bozza avait pour les Bianchini de la haine et du mépris; mais il pouvait tirer parti d'eux. Il était bien évident pour lui que, soit partialité, soit justice, les travaux de Francesco et de ses élèves passeraient les premiers au concours. Les Bianchini n'étaient que des manœuvres et certainement ne seraient admis qu'en sous-ordre aux travaux futurs de la république. D'un autre côté, le Bozza savait que l'état de langueur et de maladie de Francesco ne lui permettrait pas de travailler. Il pensait que Valerio produirait à lui seul les deux essais commandés aux Zuccati, que même les apprentis y mettraient la main, car le délai accordé était court, et la commission voulait juger la promptitude aussi bien que le savoir des concurrents. Il se flattait donc, au fond de l'âme, de pouvoir rivaliser à lui seul contre toute cette école. Dans les derniers temps qu'il venait de passer à San-Filippo, il avait beaucoup étudié le dessin et cherché à s'emparer de tous les secrets de couleur et de ligne, que Valerio lui avait, du reste, naïvement et généreusement communiqués.

Quoique espérant surpasser les Zuccati, le Bozza ne s'aveuglait pourtant pas sur la difficulté de supplanter Francesco, dont le nom était déjà illustre, tandis que le sien était encore ignoré. Il fallait, pour l'écarter, que les procurateurs parvinssent à épouvanter les peintres par les intrigues et les menaces de Melchiore. Or les procurateurs étaient favorables aux Bianchini, qui les avaient adulés lâchement, en leur disant qu'ils se connaissaient beaucoup mieux en peinture et en mosaïque que le Titien et le Tintoret. Résolu à lutter contre le talent des Zuccati, le Bozza n'avait plus qu'à se rendre favorable l'influence des Bianchini. Il le fit en démontrant aux Bianchini qu'ils ne pouvaient se passer de lui, puisqu'ils ignoraient absolument les règles du dessin, et que leurs travaux seraient infailliblement écartés du concours, s'ils ne lui en abandonnaient la direction. Cette prétention insolente ne blessa pas les Bianchini autant que le Bozza s'y serait attendu. L'argent leur était encore plus cher que la louange, et la froideur des peintres à leur égard, lors du dernier examen, leur avait laissé de grandes craintes pour l'avenir. Ils acceptèrent donc l'offre du Bozza, et consentirent même à lui donner d'avance dix ducats. Aussitôt il courut acheter, avec la moitié de cette somme, une belle chaîne qu'il envoya aux Zuccati, et que Francesco passa au cou de son frère sans savoir de quelle part elle venait.

De tous côtés on se mit au travail avec ardeur. Mais Francesco, un instant ranimé par l'espérance, compta trop sur ses forces, et, repris par la fièvre au bout de quelques jours, fut obligé d'interrompre son œuvre, et de surveiller de son lit les travaux de son école.

XXII

Cette rechute causa un si vif chagrin à Valerio, qu'il faillit abandonner son travail et se retirer du concours. L'état de Francesco était grave, et les angoisses d'esprit qu'il éprouvait à l'aspect de son chef-d'œuvre commencé et interrompu, augmentaient encore ses souffrances physiques. Ces angoisses s'aggravèrent lorsque la femme de Ceccato vint lui dire étourdiment qu'elle avait vu en passant le Bozza dans l'atelier des Bianchini. Ce trait d'ingratitude lui parut si noir qu'il en pleura d'indignation, et qu'il eut un redoublement de fièvre. Valerio, le voyant si tourmenté, prétendit que la Nina s'était trompée, et qu'il allait s'en assurer par lui-même. Il ne pouvait croire en effet à tant d'insensibilité de la part d'un homme avec qui, malgré beaucoup de griefs, il avait partagé ses dernières ressources. Il courut à San-Fantino où était situé l'atelier des Bianchini, et il vit, par la porte entr'ouverte, le Bozza occupé à diriger le jeune Antonio. Il le fit demander, et l'ayant emmené à quelque distance, il lui reprocha vivement sa conduite.

« En vous voyant partir précipitamment l'autre jour, lui dit-il, j'avais bien compris qu'au premier espoir de succès personnel vos anciens amis vous deviendraient étrangers; je reconnaissais bien là l'égoïsme de l'artiste, et mon frère cherchait à l'excuser en disant que la soif de la gloire est une passion si impérieuse que tout se tait devant elle; mais entre l'égoïsme et la méchanceté, entre l'ingratitude et la perfidie, il y a une distance que je ne croyais pas vous voir franchir si lestement. Honneur à vous, Bartolomeo! vous m'avez donné une cuisante leçon, et vous m'avez fait douter de la sainte puissance des bienfaits.

— Ne parlez pas de bienfaits, messer, répondit le Bozza d'un ton sec; je n'en ai accepté aucun. Vous m'avez secouru dans l'espérance que je vous devien-

drais utile. Moi, je n'ai pas voulu vous être utile, et je vous ai payé vos services par un présent dont la valeur surpasse de beaucoup les dépenses que vous avez pu faire pour moi. »

En parlant ainsi, le Bozza désignait de l'œil et du doigt la chaîne que Valerio portait au cou. A peine eut-il compris ce dont il s'agissait, qu'il l'arracha si violemment qu'elle se brisa en plusieurs morceaux.

« Est-il possible? s'écria-t-il en dévorant des larmes de bonté et de colère, est-il possible que vous ayez eu l'audace de m'envoyer un présent?

— Cela se fait tous les jours, répondit le Bozza; je ne nie pas l'obligeance que vous avez eue de me recueillir, et je vous sais même gré de m'avoir assez bien connu pour ne pas être en peine des avances que vous m'avez faites en me nourrissant.

— Ainsi, dit Valerio en tenant la chaîne dans sa main tremblante, et en fixant sur le Bozza des yeux étincelants de fureur, vous avez pris mon atelier pour une boutique, et vous avez cru que je tenais table ouverte par spéculation? C'est ainsi que vous appréciez mes sacrifices, mon dévouement à des frères malheureux! Quand, pour vous laisser le temps de travailler, je préparais moi-même votre repas, vous m'avez pris pour votre cuisinier!

— Je n'ai pas eu de telles idées, répondit froidement le Bozza. J'ai pensé que vous vouliez vous attacher un artiste que vous ne jugiez pas sans talent, et, pour me dégager en m'acquittant avec vous, je vous ai fait un cadeau. N'est-ce pas l'usage? »

A ces mots Valerio, exaspéré, lui jeta violemment la chaîne au visage. Le Bozza fut atteint près de l'œil, et le sang coula.

« Vous me payerez cet affront, dit-il avec calme; si je me contiens ici, c'est que d'un mot je pourrais attirer dix poignards sur votre gorge. Nous nous reverrons ailleurs, j'espère.

— N'en doutez pas, répondit Valerio. »

Et ils se séparèrent.

En revenant chez lui, Valerio rencontra le Tintoret, et lui raconta ce qui venait de lui arriver. Il lui fit part aussi de la rechute de Francesco. Le maître s'en affligea sincèrement, mais, voyant que le découragement était entré dans l'âme de Valerio, il se garda bien de lui donner ces consolations vulgaires qui aigrissent encore le chagrin chez les esprits ardents. Il affecta, au contraire, de partager ses doutes sur l'avenir, et de regarder le Bozza comme très-capable de le surpasser au concours, et de mener si bien l'école de Bianchini qu'elle l'emporterait sur celle des Zuccati.

« Cela est bien triste à penser, ajouta-t-il. Voilà des hommes qui ne savent rien en fait d'art; mais, grâce à un jeune homme qui n'en savait pas davantage il y a peu de temps, grâce à la persévérance et à l'audace qui souvent tiennent lieu de génie, les plus beaux talents vont peut-être rentrer dans l'ombre, tandis que l'ignorance, ou tout au moins le mauvais goût, vont tenir le sceptre. Adieu l'art! nous voici arrivés aux jours de la décadence!

— Ce mal n'est peut-être pas inévitable, mon cher maître! s'écria Valerio, ranimé par ce feint abattement. Vive Dieu! le concours n'est pas encore ouvert, et le Bozza n'a pas encore produit son chef-d'œuvre.

— Je ne te dissimulerai pas, répondit le Tintoret, que son commencement est fort beau. J'y ai jeté les yeux hier en passant à San-Fantino, et j'en ai été surpris, car je ne croyais pas le Bozza capable d'un tel dessin. Son élève, le jeune Antonio, est plein de dispositions, et d'ailleurs Bartolomeo retouche son essai si minutieusement qu'il n'y laissera pas une tache. Il dirige aussi les deux autres; et les Bianchini sont des copistes si serviles qu'avec un bon maître, ils sont capables de bien dessiner par instinct d'imitation, sans comprendre le dessin.

— Mais enfin, maître, dit Valerio troublé, vous ne voudrez pas donner le prix à des charlatans, au détriment des vrais serviteurs de l'art? Messer Tiziano ne le voudra pas non plus?

— Mon cher enfant, dans cette lutte, nous ne sommes pas appelés à juger les hommes, mais les œuvres, et, pour plus d'intégrité, il est probable que les noms seront mis hors de cause. Tu sais d'ailleurs que l'usage est de prononcer sans avoir vu la signature d'aucun ouvrage. A cet effet, un familier la couvre d'une bande de papier avant de nous présenter le tableau. Cet usage est un symbole de l'impartialité qui doit dicter nos arrêts. Si le Bozza te surpasse, mon cœur en saignera; mais ma bouche dira la vérité. Si les Bianchini triomphent, je penserai que l'imposture l'emporte sur la loyauté, le vice sur la vertu; mais je ne suis pas l'inquisiteur, et je n'ai à juger que des compartiments d'émail plus ou moins bien arrangés dans un cadre.

— Je le sais bien, maître, reprit Valerio un peu piqué; mais pourquoi pensez-vous que l'école des Zuccati ne vous forcera pas à lui accorder la palme? C'est bien ainsi qu'elle l'entend. Qui vous demande une indulgence coupable? Nous n'en voudrions pas, en supposant que nous puissions l'obtenir de vous.

— Tu me parais si découragé, mon pauvre Valerio, et tu as un si énorme travail à faire, si ton frère ne se rétablit pas promptement, qu'en vérité je suis effrayé de la position où tu te trouves. D'ailleurs, Francesco malade, votre école existe-t-elle? Tu es un maître habile; tu es doué d'une facilité merveilleuse, et l'inspiration semble venir au-devant de toi. Mais n'as-tu pas toujours tourné le dos à la gloire? N'es-tu pas insensible aux applaudissements de la foule? Ne préfères-tu pas les enivrements du plaisir, ou le *dolce far-niente*, aux titres, aux ri-

chesses et aux louanges? Tu es un homme admirablement doué, mon jeune maître. Ton intelligence pourrait se plier à triompher de tout; mais, il ne faut pas se le dissimuler, tu n'es point un artiste. Tu dédaignes la lutte, tu méprises l'enjeu, tu es trop désintéressé pour descendre dans l'arène. Le Bozza, avec la centième partie de ton génie, arrivera encore à tout par l'ambition, par la persévérance, par la dureté de cœur.

— Maître, vous avez peut-être raison, dit Valerio, qui avait écouté ce discours d'un air rêveur. Je vous remercie de m'avoir exprimé vos craintes; elles sont l'effet d'une tendre sollicitude et je les trouve trop bien fondées; cependant, maître, il faudra voir! Adieu! »

En parlant ainsi, Valerio, suivant l'usage du temps et du pays, baisa la main de l'illustre maître, et franchit légèrement le Rialto.

XXIII

Valerio bouleversa tout en rentrant dans son atelier. Il marchait avec feu, parlait haut, fredonnait d'un air sombre le refrain d'une joyeuse chanson de table, disait d'un air tendre des paroles dures, brisait ses outils, raillait ses élèves, et, s'approchant du lit de son frère, il l'embrassait avec passion en lui disant d'un air moitié fou, moitié inspiré: « Va, sois tranquille, Checo, tu guériras, tu auras le grand prix, nous présenterons un chef-d'œuvre au concours; va, va! rien n'est perdu, la muse n'est pas encore remontée aux cieux. »

Francesco le regarda d'un air étonné.

« Qu'as-tu donc? lui dit-il; tout ce que tu dis est étrange. Qu'est-il donc arrivé? T'es-tu pris de querelle avec quelqu'un? As-tu rencontré les Bianchini?

— Explique-toi, maître, dis-nous ce qui s'est passé, ajouta Marini. Si j'en crois quelques propos que j'ai entendus malgré moi ce matin, le tableau du Bozza est déjà très-avancé, et l'on dit que ce sera un chef-d'œuvre; voilà pourquoi tu es tourmenté, maître; mais rassure-toi, nos efforts...

— Tourmenté, moi! s'écria Valerio; et depuis quand donc suis-je tourmenté quand un de mes élèves se distingue? Et dans quel moment de ma vie m'avez-vous vu m'affliger ou m'inquiéter des triomphes d'un artiste? En vérité! je suis un envieux, moi, n'est-ce pas?

— D'où te vient cette susceptibilité, mon bon maître? dit Ceccato. Qui de nous a jamais eu une pareille pensée? Mais dis-nous, nous t'en supplions, s'il est vrai que le Bozza ait tracé les lignes d'une admirable composition?

— Sans doute! répondit Valerio en souriant et en reprenant tout à coup sa douceur et sa gaieté ordinaires, il doit être capable de le faire, car je lui ai enseigné d'assez bons principes pour cela. Eh bien! qu'avez-vous donc, tous, à prendre cette pose morne? On dirait autant de saules penchés sur une citerne tarie. Voyons, qu'y a-t-il? La Nina a-t-elle oublié le dîner? Le procurateur caissier nous aurait-il commandé un nouveau barbarisme?... Allons, enfants, à l'ouvrage! il n'y a pas un jour à perdre, il n'y a pas seulement une heure; allons, allons, les outils! les émaux! les boîtes! et qu'on se surpasse; car le Bozza fait de belles choses, et il s'agit d'en faire de plus belles encore. »

Dès ce moment la joie et l'activité revinrent habiter le petit atelier de San-Filippo. Francesco sembla revenir à la vie en retrouvant dans tous ces regards amis l'éclair d'espérance, le rayon de joie sainte, qui avaient fait autrefois éclore les chefs-d'œuvre de la coupole Saint-Marc. Le doute s'était un instant posé sur toutes ces jeunes têtes, comme une voûte de plomb sur de riantes cariatides; mais Valerio l'avait chassé avec une plaisanterie. L'effort immense de sa volonté s'était concentré au dedans de lui-même, il ne le manifesta que par un surcroît d'enjouement. Mais une révolution importante s'était opérée dans Valerio, ce n'était plus le même homme. S'il n'avait pas mordu à l'appât de la vanité, s'il n'était pas devenu un de ces esprits jaloux qui ne peuvent souffrir la gloire ou le triomphe d'autrui, du moins il s'était dévoué religieusement à sa profession; son caractère était devenu sérieux sous une apparence de gaieté. Le malheur l'avait rudement éprouvé dans la partie la plus sensible de son âme, en frappant les êtres qu'il aimait, et en lui démontrant, par de dures leçons, les avantages de l'ordre. Il venait aussi d'apprendre la cause du dénûment où Francesco, malgré son économie et la régularité de ses mœurs, s'était trouvé le lendemain de son procès. En découvrant, dans le coffre de son frère, les quittances de ses créanciers, Valerio avait pleuré comme l'enfant prodigue. Les grandes âmes ont souvent de grandes taches, mais elles les effacent, et c'est là ce qui distingue leurs défauts de ceux du vulgaire. Aussi, depuis ce jour, Valerio, quoique dans les plus belles conditions de fortune, ne se départit jamais des règles de modération et de simplicité qu'il s'imposa dans le secret de son cœur. Il ne dit jamais un mot de cette découverte ni de cette résolution à personne; mais il montra sa reconnaissance à Francesco par le dévouement de toute sa vie, et sa fermeté d'âme par une moralité à toute épreuve.

Une douce joie, une gaieté laborieuse, les chants et les rires réveillèrent les échos endormis de cette petite salle. L'hiver était rude; mais le bois ne manquait pas, et chacun avait désormais une belle robe de drap fourrée de zibeline et un chaud pourpoint de

velours. Francesco se rétablit comme par miracle. La Nina recouvra sa fraîcheur et sa gentillesse, et devint enceinte d'un second enfant, dont l'attente la consola de la perte de son premier-né. Celui qui avait survécu à la peste grandissait à vue d'œil, et la petite Maria Robusti, sa marraine, venait souvent l'amuser dans l'atelier des Zuccati. Cette jeune fille charmante prenait un naïf intérêt aux travaux de ses jeunes compères, et déjà elle était en état d'en apprécier le mérite.

Enfin, le grand jour arriva, et tous les tableaux furent portés dans la sacristie de Saint-Marc, où la commission était assemblée. On avait adjoint le Sansovino aux maîtres précédemment nommés.

Valerio avait fait de son mieux : une vive espérance était descendue dans son sein. Il arrivait au concours avec cette sainte confiance qui n'exclut pas la modestie. Il aimait l'art pour lui-même, il était heureux d'avoir réussi à rendre sa pensée, et l'injustice des hommes ne pouvait lui ôter cette innocente satisfaction. Son frère était vivement ému, mais sans mauvaise honte, sans haine et sans jalousie. Son beau visage pâle, ses lèvres délicates et frémissantes, son regard à la fois timide et fier, attendrirent vivement les maîtres de la commission. Tous désirèrent pouvoir lui adjuger le prix; mais leur attention fut aussitôt détournée par un homme si blême, si tremblant, si convulsivement courbé en saluations demi-craintives, demi-insolentes, qu'ils en furent presque effrayés comme on l'est à l'aspect d'un fou. Bientôt cependant le Bozza reprit un sang-froid et une tenue convenables; mais à chaque instant, il se sentait près de s'évanouir.

Les mosaïstes attendirent dans une pièce voisine, tandis que les peintres procédèrent à l'examen de leurs ouvrages. Au bout d'une heure, qui sembla au Bozza durer un siècle, ils furent appelés, et le Tintoret, marchant à leur rencontre, les pria de s'asseoir en silence. Sa figure rigide n'exprimait pour personne ce que chacun eût voulu y découvrir. Le silence ne fut pas difficile à faire observer. Tous avaient la poitrine oppressée, la gorge serrée, le cœur palpitant. Quand ils furent rangés sur le banc qui leur était destiné, le Titien, comme le doyen, prononça d'une voix haute et ferme, en se plaçant près des tableaux qu'on avait alignés le long du mur, la formule suivante :

« Nous Vecelli, dit Tiziano, Jacopo Robusti, dit Tintoretto, Jacopo Sansovino, Jacopo Pistoja, Andrea Schiavone, Paolo Veronese, tous maîtres en peinture, avoués par le sénat et par l'honorable et fraternelle corporation des peintres, commis par la glorieuse république de Venise, et nommés par le vénérable conseil des Dix aux fonctions de juges des ouvrages présentés à ce concours, avec l'aide de Dieu, le flambeau de la raison et la probité du cœur, avons examiné attentivement, consciencieusement et impartialement lesdits ouvrages, et avons à l'unanimité déclaré seul digne d'être promu à la première maîtrise et direction de tous les autres maîtres ci-dessous nommés, l'auteur du tableau sur lequel nous avons inscrit le n° 1, avec le sceau de la commission. Ce tableau, dont nous ignorons l'auteur, fidèles que nous sommes au serment que nous avons prêté de ne pas lire les inscriptions avant d'avoir prononcé sur le mérite des œuvres, va être exposé à vos regards et aux nôtres. »

En même temps, le Tintoret souleva un des voiles qui couvraient le tableau, et enleva la bande qui cachait la signature. Un cri de bonheur s'échappa du sein de Francesco. Le tableau couronné était celui de son frère. Valerio, qui n'avait jamais compté, dans ses jours de confiance, que sur le second prix, demeura immobile, et n'osa se livrer à la joie qu'en voyant les transports de son frère.

Le second tableau couronné fut celui de Francesco; le troisième celui du Bozza. Mais quand le Tintoret, qui prenait en pitié ses angoisses, et s'imaginait lui causer une grande joie, se retourna vers lui, croyant le voir comme les autres se lever et se découvrir, il fut forcé de l'appeler par trois fois. Le Bozza resta immobile, les bras croisés sur sa poitrine, le dos appuyé à la muraille, la tête plongée et cachée dans son sein. Un prix de troisième ordre était trop au-dessous de son ambition. Ses dents étaient si serrées et ses genoux si contractés qu'on fut presque forcé de l'emporter après le concours.

Les derniers prix échurent à Ceccato, à Gian-Antonio Bianchini et à Marini. Les deux autres Bianchini succombèrent, mais la république leur donna plus tard de l'ouvrage, lorsqu'on reconnut qu'on avait trop limité le nombre des maîtres mosaïstes. Seulement leur tâche leur fut assignée dans des établissements où ils ne se trouvèrent plus en contact ni en rivalité avec les Zuccati, et leur haine fut à jamais réduite à l'impuissance.

XXIV

Avant de lever la séance, le Titien exhorta les jeunes lauréats à ne pas se croire arrivés à la perfection, mais à travailler longtemps encore d'après les modèles des anciens maîtres et les cartons des peintres. « C'est en vain, leur dit-il, qu'à la vue de parcelles brillantes, unies avec netteté et figurant une ressemblance grossière avec les objets du culte, le vulgaire s'inclinera; c'est en vain que des gens prévenus nieront que la mosaïque puisse atteindre à la beauté de dessin de la peinture à fresque : que ceux d'entre vous qui sentent bien par quels procédés ils ont mérité nos suffrages et dépassé leurs émules

persévèrent dans l'amour de la vérité et dans l'étude de la nature; que ceux qui ont commis l'erreur de travailler sans règle et sans conviction, profitent de leur défaite, et s'adonnent sincèrement à l'étude. Il est toujours temps d'abjurer un faux système et de réparer le temps perdu. »

Il entra dans un examen détaillé de tous les ouvrages exposés au concours, et en fit ressortir les beautés et les défauts. Il insista surtout sur les fautes du Bozza, après avoir donné de grands éloges aux belles parties de son œuvre. Il reprocha au visage de saint Jérôme le caractère disgracieux des lignes, une certaine expression de dureté qui convenait moins à un saint qu'à un guerrier païen, un coloris de convention privé de vie, un regard froid, presque méprisant. « C'est une belle figure, ajouta-t-il, mais ce n'est pas saint Jérôme. »

Le Titien parla aussi des Bianchini, et tâcha d'adoucir l'amertume de leur défaite en louant leur travail sous un certain point de vue. Comme il avait coutume de mettre toujours la dose de miel un peu plus forte que celle d'absinthe, après avoir approuvé la partie matérielle de leurs ouvrages, il essaya d'en louer aussi le dessin; mais, au milieu d'une phrase un peu hasardée, il fut interrompu par le Tintoret, qui prononça ces paroles consignées dans le procès-verbal :

« *Io non ho fatto giudizio delle figure, nè della sua bontà, perchè non mi è sta domandà.* »

A la suite de cette mémorable matinée, le Titien donna un grand dîner à tous les peintres de la commission et à tous les mosaïstes couronnés. La petite Maria Robusti y parut vêtue en sibylle, et le Titien traça ce soir-là, d'après elle, l'esquisse de la tête de la Vierge enfant dans le beau tableau qu'on voit au musée de Venise. Le Bozza ne se montra point.

Le repas fut magnifique, on porta joyeusement la santé des lauréats. Le Titien observait avec étonnement le visage et les manières de Francesco. Il ne comprenait pas cette absence totale de jalousie, cet amour fraternel si tendre et si dévoué dans un artiste. Il savait pourtant que Francesco n'était pas dépourvu d'ambition; mais le cœur de Francesco était plus grand encore que son génie. Valerio était ravi de la joie de son frère. Parfois il en était si attendri qu'il devenait mélancolique. Au dessert, Maria Robusti porta la santé du Titien, et aussitôt après, Francesco, se levant, dit avec un front radieux, en élevant sa coupe : « Je bois à mon maître, Valerio Zuccato. » Les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et confondirent leurs larmes.

Le bon prêtre Alberto s'égaya, dit-on, un peu plus que de raison, en buvant seulement quelques gouttes des vins de Grèce que les convives avalaient à pleines coupes. Il était si doux et si naïf que toute son ivresse se tourna en expansion d'amitié et d'admiration.

Le vieux Zuccato vint à la fin du dîner; il était de mauvaise humeur. « Mille grâces, maître, répondit-il au Titien qui lui offrait une coupe; comment voulez-vous que je boive un jour comme celui-ci?

— N'est-ce pas le plus beau jour de votre vie? compère? reprit le Titien; et à cause de cela, ne faut-il pas vider un flacon de Samos avec vos amis?

— Non, maître, répliqua le vieillard, ce jour n'est pas beau pour moi. Il enchaîne à jamais mes fils à un métier ignoble, et condamne deux talents de premier ordre à des travaux indignes. Grand merci! je ne vois pas là sujet de boire. »

Il se laissa pourtant fléchir lorsque ses fils portèrent sa santé. Puis la petite Maria vint jouer avec les boucles argentées de sa barbe, réclamant ce qu'elle appelait la grâce de son mari.

« Oueis! dit Zuccato, cette plaisanterie dure-t-elle encore, ma belle enfant?

— Si bien que je veux vous donner un repas de fiançailles au premier jour, » répondit le Tintoret en souriant.

L'histoire ne dit point si ce repas eut lieu, ni si Valerio Zuccato épousa Maria Robusti. Il est à croire qu'ils restèrent intimement liés et que les deux familles n'en firent jamais qu'une. Francesco voulut en vain abdiquer son autorité en vertu des droits de son frère; il fut forcé par la persévérance de celui-ci de reprendre son rôle de premier maître, de sorte que le titre de Valerio demeura purement honorifique. L'école des Zuccati redevint florissante et joyeuse. Rien n'y fut changé, si ce n'est que Valerio mena une vie régulière, et que Gian-Antonio Bianchini, entraîné par les bons exemples et gagné par les bons procédés, devint un artiste estimable dans son talent et dans sa conduite. Des jours heureux se levèrent sur ce nouvel horizon, et les Zuccati produisirent d'autres chefs-d'œuvre dont le détail serait trop long, et que vous avez d'ailleurs, mes enfants, tout le loisir d'aller admirer dans nos basiliques Le *saint Jérôme* du Bozza est dans la salle du trésor, celui de Gian-Antonio dans la sacristie de Saint-Marc, celui de Zuccato fut envoyé en présent au duc de Savoie. Je ne saurais vous dire ce qu'il est devenu. »

Ici finit le récit de l'abbé. Des réclamations s'élevèrent relativement au Bozza. Malgré les grands torts de cet artiste, ses grandes souffrances nous intéressaient.

« Le Bozza, reprit l'abbé, ne put supporter l'idée de travailler sous les ordres des Zuccati. La crainte d'avoir à les trouver encore généreux après toutes ses fautes lui était plus affreuse que celle de tous les châtiments. Il erra de ville en ville, travaillant tantôt à Bologne, tantôt à Padoue, vivant de peu, et gagnant encore moins. Malgré son grand talent et son diplôme, ses manières hautaines et son air sombre inspiraient

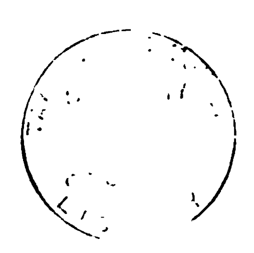
la méfiance. Il était peu sensible à la misère; mais l'obscurité fit le tourment de sa vie. Il revint à Venise au bout de quelques années, et les Zuccati obtinrent pour lui la maîtrise et des travaux. Les temps étaient changés. Le gouvernement était devenu moins strict dans ses réformes. Le Bozza put travailler, mais il paraît que le Tintoret ne put jamais lui pardonner sa conduite passée à l'égard des Zuccati. Le rigide vieillard, forcé de lui fournir des cartons, les lui faisait attendre si longtemps que nous avons une lettre du Bozza où il se plaint d'être réduit à la misère par les lenteurs interminables du maître. Les Zuccati n'avaient rien de semblable à craindre, ils pouvaient dessiner eux-mêmes leurs sujets, et d'ailleurs ils étaient aimés et estimés de tous les maîtres. Ils ont poussé l'art de la mosaïque à un degré de perfection qui n'a jamais été égalé. Le Bozza a laissé de beaux ouvrages, mais il ne put jamais vaincre ses défauts, parce que son âme était incomplète.

Marini et Ceccato paraissent avoir survécu aux Zuccati et les avoir remplacés au premier rang de la maîtrise.

Et maintenant, mes amis, ajouta l'abbé, si vous examinez ces magnifiques parois de mosaïque du grand siècle de la peinture vénitienne, et si vous vous rappelez ce que je vous montrais l'autre jour, à Torcello, des fragments de l'ancienne gypsoplastique byzantine, vous verrez que les destinées de cet art tout oriental ont été liées à celles de la peinture jusqu'à l'époque des Zuccati, mais que plus tard, livrée à elle-même, la mosaïque s'abâtardit, et finit par se perdre entièrement. Florence semble s'être emparée de cet art, mais elle l'a réduit à la pure décoration. La nouvelle chapelle des Médicis est remarquable par la richesse des matériaux employés à la revêtir. Le lapis lazuli veiné d'or, les marbres les plus précieux, l'ambre gris, le corail, l'albâtre, le vert de Corse, la malachite, se dessinent en arabesques et en ornements d'un goût très-pur. Mais nos anciens tableaux d'un coloris ineffaçable, nos brillants émaux si ingénieusement obtenus dans toutes les nuances désirables par la fabrique de verroterie de Murano, nos illustres maîtres mosaïstes, et nos riches corporations, et nos joyeuses compagnies, tout cela n'existe plus que pour constater, par des monuments, par des ruines ou par des souvenirs, la splendeur des temps qui ne sont plus. »

Le jour parut à l'horizon. Les mouettes cendrées s'élevèrent en troupes du fond des marécages de Palestrine, et sillonnèrent en tous sens l'air qui blanchissait sensiblement de minute en minute. Le soleil se leva avec une rapidité qui m'était inconnue, et la beauté de cette matinée me jeta dans une sorte d'extase.

« Voilà la seule chose que l'étranger ne puisse pas nous ôter, me dit l'abbé avec un triste sourire; si un décret pouvait empêcher le soleil de se lever radieux sur nos coupoles, il y a longtemps que trois sbires eussent été lui signifier de garder ses sourires et ses regards d'amour pour les murs de Vienne. »



L'ORCO.

L'ORCO.

Nous étions, comme de coutume, réunis sous la treille. La soirée était orageuse, l'air pesant et le ciel chargé de nuages noirs que sillonnaient de fréquents éclairs. Nous gardions un silence mélancolique. On eût dit que la tristesse de l'atmosphère eût gagné nos cœurs, et nous nous sentions involontairement disposés aux larmes. Beppa surtout paraissait livrée à de douloureuses pensées. En vain l'abbé, qui s'effrayait des dispositions de l'assemblée, avait-il essayé, à plusieurs reprises et de toutes les manières, de ranimer la gaieté, ordinairement si vive, de notre amie. Ni questions, ni sarcasmes, ni prières, n'avaient pu la tirer de sa rêverie; les yeux fixés au ciel, promenant au hasard ses doigts sur les cordes frémissantes de sa guitare, elle semblait avoir perdu le souvenir de ce qui se passait autour d'elle, et ne plus s'inquiéter d'autre chose que des sons plaintifs qu'elle faisait rendre à son instrument et de la course capricieuse des nuages. Le bon Panorio, rebuté par le mauvais succès de ses tentatives, prit le parti de s'adresser à moi.

« Allons! me dit-il, cher Zorzi, essaye à ton tour, sur la belle capricieuse, le pouvoir de ton amitié. Il existe entre vous deux une sorte de sympathie magnétique, plus forte que tous mes raisonnements, et le son de ta voix réussit à la tirer de ses distractions les plus profondes.

—Cette sympathie magnétique dont tu me parles, répondis-je, cher abbé, vient de l'identité de nos sentiments. Nous avons souffert de la même manière et pensé les mêmes choses, et nous nous connaissons assez, elle et moi, pour savoir quel ordre d'idées nous rappellent les circonstances extérieures. Je vous parie que je devine, non pas l'objet, mais du moins la nature de sa rêverie. »

Et me tournant vers Beppa :

« Carissima, lui dis-je doucement, à laquelle de nos sœurs penses-tu?

—A la plus belle, me répondit-elle sans se détourner, à la plus fière, à la plus malheureuse.

—Quand est-elle morte? repris-je, m'intéressant déjà à celle qui vivait dans le souvenir de ma noble amie, et désirant m'associer par mes regrets à une destinée qui ne pouvait pas m'être étrangère.

—Elle est morte à la fin de l'hiver dernier, la nuit du bal masqué qui s'est donné au palais Servilio. Elle avait résisté à bien des chagrins, elle était sortie victorieuse de bien des dangers, elle avait traversé, sans succomber, de terribles agonies, et elle est morte tout d'un coup, sans laisser de trace, comme si elle eût été emportée par la foudre. Tout le monde ici l'a connue plus ou moins, mais personne autant que moi, parce que personne ne l'a autant aimée, et qu'elle se faisait connaître selon qu'on l'aimait. Les autres ne croient pas à sa mort, quoiqu'elle n'ait pas reparu depuis la nuit dont je te parle. Ils disent qu'il lui est arrivé bien souvent de disparaître ainsi pendant longtemps, et de revenir ensuite. Mais moi je sais qu'elle ne reviendra plus et que son rôle est fini sur la terre. Je voudrais en douter que je ne le pourrais pas; elle a pris soin de me faire savoir la fatale vérité par celui-là même qui a été la cause de sa mort. Et quel

malheur c'est là, mon Dieu! le plus grand malheur de ces époques malheureuses! C'était une vie si belle que la sienne! si belle et si pleine de contrastes, si mystérieuse, si éclatante, si triste, si magnifique, si enthousiaste, si austère, si voluptueuse, si complète en sa ressemblance avec toutes les choses humaines! Non, aucune vie ni aucune mort n'ont été semblables à celles-là. Elle avait trouvé le moyen, dans ce siècle prosaïque, de supprimer de son existence toutes les mesquines réalités, et de n'y laisser que la poésie. Fidèle aux vieilles coutumes de l'aristocratie nationale, elle ne se montrait qu'après la chute du jour, masquée, mais sans jamais se faire suivre de personne. Il n'est pas un habitant de la ville qui ne l'ait rencontrée errant sur les places ou dans les rues, pas un qui n'ait aperçu sa gondole attachée sur quelque canal; mais aucun ne l'a jamais vue en sortir ou y entrer. Quoique cette gondole ne fût gardée par personne, on n'a jamais entendu dire qu'elle eût été l'objet d'une seule tentative de vol. Elle était peinte et équipée comme toutes les autres gondoles, et pourtant tout le monde la connaissait; les enfants même disaient, en la voyant : « Voilà la gondole du masque. » Quant à la manière dont elle marchait, et à l'endroit d'où elle amenait le soir et où elle remmenait le matin sa maîtresse, nul ne pouvait seulement le soupçonner. Les douaniers garde-côtes avaient bien vu souvent glisser une ombre noire sur les lagunes, et, la prenant pour une barque de contrebandier, lui avaient donné la chasse jusqu'en pleine mer; mais, le matin venu, ils n'avaient jamais rien aperçu sur les flots qui ressemblât à l'objet de leur poursuite, et, à la longue, ils avaient pris l'habitude de ne plus s'en inquiéter, et se contentaient de dire en la revoyant : « Voilà encore la gondole du masque. » La nuit, le masque parcourait la ville entière, cherchant on ne sait quoi. On le voyait tour à tour sur les places les plus vastes et dans les rues les plus tortueuses, sur les ponts et sous la voûte des grands palais, dans les lieux les plus fréquentés ou les plus déserts. Il allait tantôt lentement, tantôt vite, sans paraître s'inquiéter de la foule ou de la solitude, mais ne s'arrêtait jamais. Il paraissait contempler avec une curiosité passionnée les maisons, les monuments, les canaux, et jusqu'au ciel de la ville, et savourer avec bonheur l'air qui y circulait. Quand il rencontrait une personne amie, il lui faisait signe de le suivre, et disparaissait bientôt avec elle. Plus d'une fois il m'a ainsi emmenée, du sein de la foule, dans quelque lieu désert, et il s'est entretenu avec moi des choses que nous aimions. Je le suivais avec confiance, parce que je savais bien que nous étions amis; mais beaucoup de ceux à qui il faisait signe n'osaient pas se rendre à son invitation. Des histoires étranges circulaient sur son compte et glaçaient le courage des plus intrépides. On disait que plusieurs jeunes gens, croyant deviner une femme sous ce masque et sous cette robe noire, s'étaient enamourés d'elle, tant à cause de la singularité et du mystère de sa vie que de ses belles formes et de ses nobles allures, et qu'ayant eu l'imprudence de la suivre, ils n'avaient jamais reparu. La police, ayant même remarqué que ces jeunes gens étaient tous Autrichiens, avait mis en jeu toutes ses manœuvres pour les retrouver et pour s'emparer de celle qu'on accusait de leur disparition. Mais les sbires n'avaient pas été plus heureux que les douaniers, et l'on n'avait jamais pu ni savoir aucune nouvelle des jeunes étrangers, ni mettre la main sur elle. Une aventure bizarre avait découragé les plus ardents limiers de l'inquisition viennoise. Voyant qu'il était impossible d'attraper le masque la nuit dans Venise, deux des argousins les plus zélés résolurent de l'attendre dans sa gondole même, afin de le saisir lorsqu'il y rentrerait pour s'éloigner. Un soir qu'ils la virent attachée au quai des Esclavons, ils descendirent dedans et s'y cachèrent. Ils y restèrent toute la nuit sans voir ni entendre personne; mais, une heure environ avant le jour, ils crurent s'apercevoir que quelqu'un détachait la barque. Ils se levèrent en silence, et s'apprêtèrent à sauter sur leur proie; mais au même instant un terrible coup de pied fit chavirer la gondole et les malencontreux agents de l'ordre public autrichien. Un d'eux se noya, et l'autre ne dut la vie qu'au secours que lui portèrent des contrebandiers. Le lendemain matin il n'y avait point trace de la barque, et la police put croire qu'elle était submergée; mais le soir, on la vit attachée à la même place, et dans le même état que la veille. Alors une terreur superstitieuse s'empara de tous les argousins, et pas un ne voulut recommencer la tentative de la veille. Depuis ce jour on ne chercha plus à inquiéter le masque, qui continua ses promenades comme par le passé.

Au commencement de l'automne dernier, il vint ici en garnison un officier autrichien, nommé le comte Franz Lichtenstein. C'était un jeune homme enthousiaste et passionné, qui avait en lui le germe de tous les grands sentiments et comme un instinct des nobles pensées. Malgré sa mauvaise éducation de grand seigneur, il avait su garantir son esprit de tout préjugé, et garder dans son cœur une place pour la liberté. Sa position le forçait à dissimuler en public ses idées et ses goûts, mais dès que son service était achevé, il se hâtait de quitter son uniforme, auquel lui semblaient indissolublement liés tous les vices du gouvernement qu'il servait, et courait auprès des nouveaux amis qu'il s'était faits dans la ville, par sa bonté et son esprit, décharger tous les secrets de son cœur. Nous aimions surtout à l'entendre parler de Venise. Il l'avait vue en artiste, l'avait plainte intérieurement de sa servitude, et était arrivé à l'aimer autant qu'un Vénitien. Il ne se lassait pas de la parcourir nuit et jour, ne se lassant pas de l'admirer. Il voulait, disait-il, la connaître mieux que ceux qui

avaient le bonheur d'y être nés. Dans ses promenades nocturnes il rencontra le masque. Il n'y fit pas d'abord grande attention, mais ayant bientôt remarqué qu'il paraissait étudier la ville avec la même curiosité et le même soin que lui-même, il fut frappé de cette étrange coïncidence, et en parla à plusieurs personnes. On lui conta tout d'abord les histoires qui couraient sur la femme voilée, et on lui conseilla de prendre garde à lui. Mais, comme il était brave jusqu'à la témérité, ces avertissements, au lieu de l'effrayer, excitèrent sa curiosité, et lui inspirèrent une folle envie de faire connaissance avec le personnage mystérieux qui épouvantait si fort le vulgaire. Voulant garder vis-à-vis du masque le même incognito que celui-ci gardait vis-à-vis de lui, il s'habilla en bourgeois, et recommença ses promenades nocturnes. Il ne tarda pas à rencontrer ce qu'il cherchait. Il vit, par un beau clair de lune, la femme masquée, debout devant la charmante église de *Saints-Jean-et-Paul*. Elle semblait contempler avec adoration les ornements délicats qui en décorent le portail. Le comte s'approcha d'elle à pas lents et silencieux. Elle ne parut pas s'en apercevoir, et ne bougea pas. Le comte, qui s'était arrêté un instant pour voir s'il était découvert, reprit sa marche et arriva tout près d'elle. Il l'entendit pousser un profond soupir, et chanter à voix si basse qu'il ne put d'abord distinguer les paroles. Mais, après un moment d'attention, il reconnut des vers patois et un refrain populaire qu'il avait déjà entendu sur les places. Comme il était fort bon musicien et doué d'une rare mémoire, il avait retenu ce refrain; et, à l'instant, sans rien dire, il se mit à le fredonner en même temps qu'elle. Au lieu de cesser son chant, comme Franz le craignait, le masque éleva la voix davantage, sans changer le mouvement, de sorte que le refrain, repris en deux parties, s'acheva dans un mélodieux accord. Aussitôt qu'ils eurent fini, Franz, qui savait fort mal le vénitien, mais fort bien l'italien, lui adressa la parole dans un toscan très-pur.

« Salut, dit-il, salut et bonheur à ceux qui aiment Venise !

— Qui êtes-vous? répondit le masque d'une voix pleine et sonore comme celle d'un homme, mais douce comme celle d'un rossignol.

— Je suis un amant de la beauté.

— Êtes-vous de ceux dont l'amour brutal violente la beauté libre, ou de ceux qui s'agenouillent devant la beauté captive, et pleurent de ses larmes?

— Quand le roi des nuits voit la rose fleurir joyeusement sous l'haleine de la brise, il bat des ailes et chante; quand il la voit se flétrir sous le souffle brûlant de l'orage, il cache sa tête sous son aile et gémit. Ainsi fait mon âme.

— Suis-moi donc, car tu es un de mes fidèles. »

Et, saisissant la main du jeune homme, elle l'entraîna vers l'église. Quand celui-ci sentit cette main froide de l'inconnue serrer la sienne, et la vit se diriger avec lui vers le sombre enfoncement du portail, il se rappela involontairement les sinistres histoires qu'il avait entendu raconter, et, tout à coup saisi d'une terreur panique, il s'arrêta. Le masque se retourna, et, fixant sur le visage pâlissant de son compagnon un regard scrutateur, il lui dit :

« Vous avez peur? Adieu. »

Puis, lui lâchant le bras, elle s'éloigna à grands pas. Franz eut honte de sa faiblesse, et, se précipitant vers elle, lui saisit la main à son tour et lui dit :

« Non, je n'ai pas peur. Allons. »

Sans rien répondre, elle continua sa marche. Mais, au lieu de se diriger vers l'église, comme la première fois, elle s'enfonça dans une des petites rues qui donnent sur la place. La lune s'était cachée, et l'obscurité la plus complète régnait dans la ville. Franz voyait à peine où il posait le pied, et ne pouvait rien distinguer dans les ombres profondes qui l'enveloppaient de toutes parts. Il suivait au hasard son guide qui semblait au contraire connaître très-bien sa route. De temps en temps quelques lueurs, glissant à travers les nuages, venaient montrer à Franz le bord d'un canal, un pont, une voûte, ou quelque partie inconnue d'un dédale de rues profondes et tortueuses; puis tout retombait dans l'obscurité. Franz avait bien vite reconnu qu'il était perdu dans Venise, et qu'il se trouvait à la merci de son guide. Mais, résolu à tout braver, il ne témoigna aucune inquiétude, et se laissa toujours conduire sans faire aucune observation. Au bout d'une grande heure, la femme masquée s'arrêta.

« C'est bien, dit-elle au comte, vous avez du cœur. Si vous aviez donné le moindre signe de crainte pendant notre course, je ne vous eusse jamais reparlé. Mais vous avez été impassible, je suis contente de vous. A demain donc, sur la place Saints-Jean-et-Paul, à onze heures. Ne cherchez pas à me suivre; ce serait inutile. Tournez cette rue à droite, et vous verrez la place Saint-Marc. Au revoir. »

Elle serra vivement la main du comte, et, avant qu'il eût eu le temps de lui répondre, disparut derrière l'angle de la rue. Le comte resta quelque temps immobile, encore tout étonné de ce qui venait de se passer, et indécis sur ce qu'il avait à faire. Mais, ayant réfléchi au peu de chances qu'il avait de retrouver la dame mystérieuse, et aux risques qu'il courrait de se perdre en la poursuivant, il prit le parti de retourner chez lui. Il suivit donc l'itinéraire qui lui avait été tracé, se trouva en effet, au bout de quelques minutes, sur la place Saint-Marc, et de là regagna facilement son hôtel.

Le lendemain, il fut fidèle au rendez-vous. Il arriva sur la place, comme l'horloge de l'église sonnait

onze heures. Il vit la femme masquée qui l'attendait debout sur les marches du portail.

« C'est bien, lui dit-elle, vous êtes exact. Entrons. »

En disant cela, elle se retourna brusquement vers l'église. Franz, qui voyait la porte fermée et qui savait qu'elle ne s'ouvrait pour personne la nuit, crut que cette femme était folle. Mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant que la porte cédait au premier effort! Il suivit machinalement son guide qui referma rapidement la porte après qu'il fut entré. Ils se trouvaient alors tous deux dans les ténèbres; mais Franz, se rappelant qu'une seconde porte, sans serrure, le séparait encore de la nef, ne conçut aucune inquiétude, et s'apprêta à la pousser devant lui pour entrer. Mais elle l'arrêta par le bras.

« Êtes-vous jamais venu dans cette église? lui demanda-t-elle brusquement.

— Vingt fois, répondit-il, et je la connais aussi bien que l'architecte qui l'a bâtie.

— Dites que vous croyez la connaître, car vous ne la connaissez réellement pas encore. Entrez. »

Franz poussa la seconde porte et pénétra dans l'intérieur de l'église. Elle était magnifiquement illuminée de toutes parts et complétement déserte.

« Quelle cérémonie va-t-on célébrer ici? demanda Franz stupéfait.

— Aucune. L'église m'attendait ce soir: voilà tout. Suivez-moi. »

Le comte chercha en vain à comprendre le sens des paroles que lui adressait le masque; mais, toujours subjugué par un pouvoir mystérieux, il le suivit avec obéissance. Elle le mena au milieu de l'église, lui en fit remarquer, comprendre et admirer l'ordonnance générale. Puis, passant à l'examen de chaque partie, elle lui détailla tour à tour la nef, les colonnades, les chapelles, les autels, les statues, les tableaux, tous les ornements, lui montra le sens de chaque chose, lui dévoila l'idée cachée sous chaque forme, lui fit sentir toutes les beautés des œuvres qui composaient l'ensemble, et le fit pénétrer, pour ainsi dire, dans les entrailles de l'église. Franz écoutait avec une attention religieuse toutes les paroles de cette bouche éloquente qui se plaisait à l'instruire, et, de moment en moment, reconnaissait combien peu il avait compris auparavant cet ensemble d'œuvres qui lui avaient semblé si faciles à comprendre. Quand elle finit, les lueurs du matin, pénétrant à travers les vitraux, faisaient pâlir la lueur des cierges. Quoiqu'elle eût parlé plusieurs heures, et qu'elle ne se fût pas assise un instant pendant toute la nuit, ni sa voix, ni son corps nè trahissaient aucune fatigue. Seulement sa tête s'était penchée sur son sein, qui battait avec violence, et semblait écouter les soupirs qui s'en exhalaient. Tout à coup elle redressa la tête, et, levant ses deux bras au ciel, elle s'écria:

« O servitude! servitude! »

A ces paroles, des larmes, roulant de dessous son masque, allèrent tomber sur les plis de sa robe noire.

« Pourquoi pleurez-vous? s'écria Franz en s'approchant d'elle.

— A demain, lui répondit-elle. A minuit, devant l'arsenal. »

Et elle sortit par la porte latérale de gauche, qui se referma lourdement. Au même moment l'*Angelus* sonna. Franz, saisi par le bruit inattendu de la cloche, se retourna, et vit que tous les cierges étaient éteints. Il resta quelque temps immobile de surprise; puis il sortit de l'église par la grande porte, que les sacristains venaient d'ouvrir, et s'en retourna lentement chez lui, cherchant à deviner quelle pouvait être cette femme si hardie, si artiste, si puissante, si pleine de charme dans ses paroles et de majesté dans sa démarche.

Le lendemain, à minuit, le comte était devant l'arsenal. Il y trouva le masque, qui l'attendait comme la veille, et qui, sans lui rien dire, se mit à marcher rapidement devant lui. Franz le suivit comme les deux nuits précédentes. Arrivé devant une des portes latérales de droite, le masque s'arrêta, introduisit dans la serrure une clef d'or que Franz vit briller aux rayons de la lune, ouvrit sans faire aucun bruit, et entra la première, en faisant signe à Franz d'entrer après elle. Celui-ci hésita un instant. Pénétrer la nuit dans l'arsenal, à l'aide d'une fausse clef, c'était s'exposer à passer devant un conseil de guerre, si l'on était découvert, et il était presque impossible de ne pas l'être dans un endroit peuplé de sentinelles. Mais, en voyant le masque s'apprêter à refermer la porte devant lui, il se décida tout d'un coup à poursuivre l'aventure jusqu'au bout, et entra. La femme masquée lui fit traverser d'abord plusieurs cours, ensuite des corridors et des galeries, dont elle ouvrait toutes les portes avec sa clef d'or, et finit par l'introduire dans de vastes salles remplies d'armes de tout genre et de tout temps, qui avaient servi dans les guerres de la république, soit à ses défenseurs, soit à ses ennemis. Ces salles se trouvaient éclairées par des fanaux de galères, placés à égales distances entre les trophées. Elle montra au comte les armes les plus curieuses et les plus célèbres, lui disant le nom de ceux à qui elles avaient appartenu et celui des combats où elles avaient été employées, lui racontant en détail les exploits dont elles avaient été les instruments. Elle fit revivre ainsi aux yeux de Franz toute l'histoire de Venise. Après avoir visité les quatre salles consacrées à cette exposition, elle l'emmena dans une dernière, plus vaste que toutes les autres et éclairée comme elles, où se trouvaient des bois de construction, des débris de navires de différentes grandeurs et de différentes formes, et des parties entières du dernier Bucentaure. Elle apprit à son compagnon

la propriété de tous les bois, l'usage des navires, l'époque à laquelle ils avaient été construits, et le nom des expéditions dont ils avaient fait partie; puis, lui montrant la galerie du Bucentaure :

« Voilà, lui dit-elle d'une voix profondément triste, les restes de notre royauté passée. C'est là le dernier navire qui ait mené le doge épouser la mer. Maintenant Venise est esclave, et les esclaves ne se marient point. O servitude! ô servitude! »

Comme la veille, elle sortit après avoir prononcé ces paroles, mais emmenant cette fois à sa suite le comte, qui ne pouvait sans danger rester à l'arsenal. Ils s'en retournèrent de la même manière qu'ils étaient venus, et franchirent la dernière porte sans avoir rencontré personne. Arrivés sur la place, ils prirent un nouveau rendez-vous pour le lendemain, et se séparèrent.

Le lendemain et tous les jours suivants, elle mena Franz dans les principaux monuments de la ville, l'introduisant partout avec une incompréhensible facilité, lui expliquant tout ce qui se présentait à leurs yeux avec une admirable clarté, déployant devant lui de merveilleux trésors d'intelligence et de sensibilité. Celui-ci ne savait lequel admirer le plus, d'un esprit qui comprenait si profondément toutes choses, ou d'un cœur qui mêlait à toutes ses pensées de si beaux élans de sensibilité. Ce qui n'avait d'abord été chez lui qu'une fantaisie, se changea bientôt en un sentiment réel et profond. C'était la curiosité qui l'avait porté à nouer connaissance avec le masque, et l'étonnement qui l'avait fait continuer. Mais ensuite l'habitude qu'il avait prise de le voir toutes les nuits devint pour lui une véritable nécessité. Quoique les paroles de l'inconnue fussent toujours graves et souvent tristes, Franz y trouvait un charme indéfinissable qui l'attachait à elle de plus en plus, et il n'eût pu s'endormir, au lever du jour, s'il n'avait, la nuit, entendu ses soupirs et vu couler ses larmes. Il avait pour la grandeur et les souffrances qu'il soupçonnait en elle un respect si sincère et si profond qu'il n'avait encore osé la prier ni d'ôter son masque, ni de lui dire son nom. Comme elle ne lui avait pas demandé le sien, il eût rougi de se montrer plus curieux et plus indiscret qu'elle, et il était résolu à tout attendre de son bon plaisir, et rien de sa propre importunité. Elle sembla comprendre la délicatesse de sa conduite et lui en savoir gré, car, à chaque entrevue, elle lui témoigna plus de confiance et de sympathie. Quoiqu'il n'eût pas été prononcé entre eux un seul mot d'amour, Franz eut donc lieu de croire qu'elle connaissait sa passion et se sentait disposée à la partager. Ses espérances suffisaient presque à son bonheur; et quand il se sentait un désir plus vif de connaître celle qu'il nommait déjà intérieurement sa maîtresse, son imagination, frappée et comme rassurée par le merveilleux qui l'entourait, la lui peignait si parfaite et si belle qu'il redoutait en quelque sorte le moment où elle se dévoilerait à lui.

Une nuit qu'ils erraient ensemble sous les colonnades de Saint-Marc, la femme masquée fit arrêter Franz devant un tableau qui représentait une fille agenouillée devant le saint patron de la basilique et de la ville.

« Que dites-vous de cette femme? lui dit-elle après lui avoir laissé le temps de la bien examiner.

— C'est, répondit-il, la plus merveilleuse beauté que l'on puisse, non pas voir, mais imaginer. L'âme inspirée de l'artiste a pu nous en donner la divine image, mais le modèle n'en peut exister qu'aux cieux. »

La femme masquée serra fortement la main de Franz.

« Moi, reprit-elle, je ne connais pas de visage plus beau que celui du glorieux saint Marc, et je ne saurais aimer d'autre homme que celui qui en est la vivante image. »

En entendant ces mots, Franz pâlit et chancela, comme frappé de vertige. Il venait de reconnaître que le visage du saint offrait avec le sien la plus exacte ressemblance. Il tomba à genoux devant l'inconnue, et, saisissant sa main, la baigna de ses larmes, sans pouvoir prononcer une parole.

« Je sais maintenant que tu m'appartiens, lui dit-elle d'une voix émue, et que tu es digne de me connaître et de me posséder. A demain, au bal du palais Servilio. »

Puis elle le quitta comme les autres fois, mais sans prononcer les paroles, pour ainsi dire, sacramentelles qui terminaient ses entretiens de chaque nuit. Franz, ivre de joie, erra tout le jour dans la ville, sans pouvoir s'arrêter nulle part. Il admirait le ciel, souriait aux lagunes, saluait les maisons, et parlait au vent. Tous ceux qui le rencontraient le prenaient pour un fou et le lui montraient par leurs regards. Il s'en apercevait, et riait de la folie de ceux qui raillaient la sienne. Quand ses amis lui demandaient ce qu'il avait fait depuis un mois qu'on ne le voyait plus, il leur répondait : « Je vais être heureux, » et passait. Le soir venu, il alla acheter une magnifique écharpe et des épaulettes neuves, rentra chez lui pour s'habiller, mit le plus grand soin à sa toilette, et se rendit ensuite, revêtu de son uniforme, au palais Servilio.

Le bal était magnifique; tout le monde, excepté les officiers de la garnison, était venu déguisé, selon la teneur des lettres d'invitation, et cette multitude de costumes variés et élégants, se mêlant et s'agitant au son d'un nombreux orchestre, offrait l'aspect le plus brillant et le plus animé. Franz parcourut toutes les salles, s'approcha de tous les groupes, et jeta les yeux sur toutes les femmes. Plusieurs étaient remarquablement belles, et pourtant aucune ne lui parut digne d'arrêter ses regards.

« Elle n'est pas ici, se dit-il en lui-même. J'en étais sûr; ce n'est pas encore son heure. »

Il alla se placer derrière une colonne, auprès de l'entrée principale, et attendit, les yeux fixés sur la porte. Bien des fois cette porte s'ouvrit, bien des femmes entrèrent sans faire battre le cœur de Franz. Mais, au moment où l'horloge allait sonner onze heures, il tressaillit, et s'écria assez haut pour être entendu de ses voisins :

« La voilà ! »

Tous les yeux se tournèrent vers lui, comme pour lui demander le sens de son exclamation. Mais, au même instant, les portes s'ouvrirent brusquement, et une femme qui entra attira sur elle tous les regards. Franz la reconnut tout de suite. C'était la jeune fille du tableau, vêtue en dogaresse du XVe siècle, et rendue plus belle encore par la magnificence de son costume. Elle s'avançait d'un pas lent et majestueux, regardant avec assurance autour d'elle, ne saluant personne, comme si elle eût été la reine du bal. Personne, excepté Franz, ne la connaissait; mais tout le monde, subjugué par sa merveilleuse beauté et son air de grandeur, s'écartait respectueusement et s'inclinait presque sur son passage. Franz, à la fois ébloui et enchanté, la suivait d'assez loin. Au moment où elle arrivait dans la dernière salle, un beau jeune homme, portant le costume de Tasso, chantait, en s'accompagnant sur la guitare, une romance en l'honneur de Venise. Elle marcha droit à lui, et, le regardant fixement, lui demanda qui il était pour oser porter un pareil costume et chanter Venise. Le jeune homme, atterré pas ce regard, baissa la tête en pâlissant, et lui tendit sa guitare. Elle la prit, et, promenant au hasard sur les cordes ses doigts blancs comme l'albâtre, elle entonna à son tour, d'une voix harmonieuse et puissante, un chant bizarre et souvent entrecoupé :

« Dansez, riez, chantez, gais enfants de Venise! pour vous, l'hiver n'a point de frimas, la nuit pas de ténèbres, la vie pas de soucis. Vous êtes les heureux du monde, et Venise est la reine des nations. Qui a dit non? Qui donc ose penser que Venise n'est pas toujours Venise? Prenez garde ! Les yeux voient, les oreilles entendent, les langues parlent; craignez le conseil des Dix, si vous n'êtes pas de bons citoyens. Les bons citoyens dansent, rient et chantent, mais ne parlent pas. Dansez, riez, chantez, gais enfants de Venise! — Venise, seule ville qui n'aies pas été créée par la main, mais par l'esprit de l'homme, toi qui sembles faite pour servir de demeure passagère aux âmes des justes, et placée comme un degré pour elles de la terre aux cieux; murs qu'habitèrent les fées, et qu'anime encore un souffle magique; colonnades aériennes qui tremblez dans la brume, aiguilles légères qui vous confondez avec les mâts flottants des navires; arcades qui semblez contenir mille voix pour répondre à chaque voix qui passe; myriades d'anges et de saints qui semblez bondir sur les coupoles et agiter vos ailes de marbre et de bronze quand la brise court sur vos fronts humides; cité qui ne gis pas, comme les autres, sur un sol morne et fangeux, mais qui flottes, comme une troupe de cygnes, sur les ondes, réjouissez-vous, réjouissez-vous, réjouissez-vous ! Une destinée nouvelle s'ouvre pour vous, aussi belle que la première. L'aigle noir flotte au-dessus du lion de Saint-Marc, et des pieds tudesques valsent dans le palais des doges! — Taisez-vous, harmonies de la nuit! Éteignez-vous, bruits insensés du bal! Ne te fais plus entendre, saint cantique des pêcheurs; cesse de murmurer, voix de l'Adriatique! Meurs, lampe de la Madone; cache-toi pour jamais, reine argentée de la nuit! il n'y a plus de Vénitiens dans Venise! — Rêvons-nous? Sommes-nous en fête? Oui, oui, dansons, rions, chantons! C'est l'heure où l'ombre de Faliero descend lentement l'escalier des Géants, et s'assied immobile sur la dernière marche. Dansons, rions, chantons! car tout à l'heure la voix de l'horloge dira : Minuit! et le chœur des morts viendra crier à nos oreilles : Servitude! servitude! »

En achevant ces mots, elle laissa tomber sa guitare, qui rendit un son funèbre en heurtant les dalles, et l'horloge sonna. Tout le monde écouta sonner les douze coups dans un silence sinistre. Alors le maître du palais s'avança vers l'inconnue d'un air moitié effrayé, moitié irrité.

« Madame, lui dit-il d'une voix émue, qui m'a fait l'honneur de vous amener chez moi?

— Moi, s'écria Franz en s'avançant; et si quelqu'un le trouve mauvais, qu'il parle. »

L'inconnue, qui n'avait pas paru faire attention à la question du maître, leva vivement la tête en entendant la voix du comte.

« Je vis, s'écria-t elle avec enthousiasme; je vivrai! »

Et elle se retourna vers lui avec un visage rayonnant. Mais, quand elle l'eut vu, ses joues pâlirent, et son front se chargea d'un sombre nuage.

« Pourquoi avez-vous pris ce déguisement? lui dit-elle d'un ton sévère en lui montrant son uniforme.

— Ce n'est point un déguisement, répondit-il, c'est... »

Il n'en put dire davantage. Un regard terrible de l'inconnue l'avait comme pétrifié. Elle le considéra quelques secondes en silence, puis laissa tomber de ses yeux deux grosses larmes. Franz allait s'élancer vers elle. Elle ne lui en laissa pas le temps.

« Suivez-moi, » lui dit-elle d'une voix sourde.

Puis elle fendit rapidement la foule étonnée, et sortit du bal suivie du comte.

Arrivée au bas de l'escalier du palais, elle sauta dans sa gondole, et dit à Franz d'y monter après elle et de s'asseoir. Quand il l'eut fait, il jeta les yeux

autour de lui, et n'apercevant point de gondolier :

« Qui nous conduira? dit-il.

— Moi, répondit-elle en saisissant la rame d'une main vigoureuse.

— Laissez-moi plutôt...

— Non. Les mains autrichiennes ne connaissent pas la rame de Venise. »

Et, imprimant à la gondole une forte secousse, elle la lança comme une flèche sur le canal. En peu d'instants ils furent loin du palais. Franz, qui attendait de l'inconnue l'explication de sa colère, s'étonnait et s'inquiétait de lui voir garder le silence.

« Où allons-nous? dit-il après un moment de réflexion.

— Où la destinée veut que nous allions, » répondit-elle d'une voix sombre; et, comme si ces mots eussent ranimé sa colère, elle se mit à ramer avec plus de vigueur encore. La gondole, obéissant à l'impulsion de sa main puissante, semblait voler sur les eaux. Franz voyait l'écume courir avec une éblouissante rapidité le long des flancs de la barque, et les navires, qui se trouvaient sur leur passage, fuir derrière comme des nuages emportés par l'ouragan. Bientôt les ténèbres s'épaissirent, le vent se leva, et le jeune homme n'entendit plus rien que le clapotement des flots et les sifflements de l'air dans ses cheveux; et il ne vit plus rien autour de lui que l'ombre et devant lui que la grande forme blanche de sa compagne. Debout à la poupe, les mains sur la rame, les cheveux épars sur les épaules, et ses longs vêtements blancs en désordre abandonnés au vent, elle ressemblait moins à une femme qu'à l'esprit des naufrages se jouant sur la mer orageuse.

« Où sommes-nous? s'écria Franz d'une voix agitée.

— Le capitaine a peur? » répondit l'inconnue avec un rire dédaigneux.

Franz ne répondit pas. Il sentait qu'elle avait raison et que la peur le gagnait. Ne pouvant la maîtriser, il voulait au moins la dissimuler, et résolut de garder le silence. Mais, au bout de quelques instants, saisi d'une sorte de vertige, il se leva et marcha vers l'inconnue.

« Asseyez-vous, » lui cria celle-ci.

Franz, que sa peur rendait furieux, avançait toujours.

« Asseyez-vous, » lui répéta-t-elle d'une voix furieuse; et, voyant qu'il continuait à avancer, elle frappa du pied avec tant de violence que la barque trembla, comme si elle eût voulu chavirer. Franz fut renversé par la secousse, et tomba évanoui au fond de la barque. Quand il revint à lui, il vit l'inconnue qui pleurait, couchée à ses pieds. Touché de son amère douleur, et oubliant tout ce qui venait de se passer, il la saisit dans ses bras, la releva et la fit asseoir à côté de lui. Elle l'avait laissé faire sans résistance, mais elle ne cessait pas de pleurer.

« O mon amour! s'écria Franz en la serrant contre son cœur, pourquoi ces larmes?

— Le lion! le lion! » lui répondit-elle en levant vers le ciel son bras de marbre.

Franz porta ses regards vers le point du ciel qu'elle lui montrait, et vit en effet la constellation du Lion qui brillait solitaire au milieu des nuages.

« Qu'importe? Les astres ne peuvent rien sur nos destinées; et s'ils pouvaient quelque chose, nous trouverions des constellations favorables pour lutter contre les étoiles funestes. Vénus brille au ciel aussi bien que le Lion.

— Vénus est couchée, hélas! et le Lion se lève. Et là-bas! regarde là-bas! qui peut lutter contre ce qui vient là-bas? »

Elle prononça ces mots avec une sorte d'égarement, en abaissant le bras vers l'horizon. Franz tourna les yeux vers le côté qu'elle lui désignait, et vit un point noir qui se dessinait sur les flots au milieu d'une auréole de feu.

« Qu'est cela? dit-il avec un profond étonnement.

— C'est le Destin, répondit-elle, qui vient chercher sa victime. Laquelle, vas-tu dire? Celle que je voudrai. Tu as bien entendu parler de ces gentilshommes autrichiens qui montèrent avec moi dans ma gondole, et ne reparurent jamais.

— Oui. Mais cette histoire est fausse.

— Elle est vraie. Il faut que je dévore ou que je sois dévorée. Tout homme de ta nation qui m'aime et que je n'aime pas, meurt. Et tant que je n'en aimerai pas un, je vivrai et je ferai mourir. Et si j'en aime un, je mourrai. C'est mon sort.

— O mon Dieu! qui donc es-tu?

— Comme il avance! Dans une minute il sera sur nous. Entends-tu? entends-tu? »

Le point noir s'était approché avec une inconcevable rapidité, et avait pris la forme d'un immense bateau. Une lumière rouge sortait de ses flancs et l'entourait de toutes parts; de grands fantômes se tenaient immobiles sur le pont, et une quantité innombrable de rames s'élevait et s'abaissait en cadence, frappant l'onde avec un bruit sinistre, et des voix caverneuses chantaient le *Dies iræ*, en s'accompagnant de bruits de chaîne.

« O la vie! ô la vie! reprit l'inconnue avec désespoir. O Franz! voici le navire! le reconnais-tu?

— Non; je tremble devant cette apparition terrible, mais je ne la connais pas.

— C'est le Bucentaure. C'est lui qui a englouti tes compatriotes. Ils étaient ici, à cette même place, à cette même heure, assis à côté de moi, dans cette gondole. Le navire s'est approché, comme il s'approche. Une voix m'a crié : Qui vive? j'ai répondu : Autriche. La voix m'a crié : Hais-tu ou aimes-tu? J'ai répondu : Je hais; et la voix m'a dit : Vis. Puis le navire a passé

sur la gondole, a englouti tes compatriotes, et m'a portée en triomphe sur les flots.

— Et aujourd'hui?...

— Hélas! la voix va parler. »

En effet, une voix lugubre et solennelle, imposant silence au funèbre équipage du Bucentaure, cria : « Qui vive?

— Autriche, » répondit la voix tremblante de l'inconnue.

Un chœur de malédictions éclata sur le Bucentaure qui s'approchait avec une rapidité toujours croissante. Puis un nouveau silence se fit, et la voix reprit :

« Hais-tu ou aimes-tu? »

L'inconnue hésita un moment; puis, d'une voix éclatante comme le tonnerre, elle s'écria : « J'aime! »

Alors la voix dit :

« Tu as accompli ta destinée. Tu aimes l'Autriche! Meurs, Venise! »

Un grand cri, un cri déchirant, désespéré, fendit l'air, et Franz disparut sous les flots. En remontant à la surface, il ne vit plus rien, ni la gondole, ni le Bucentaure, ni sa bien-aimée. Seulement, à l'horizon, brillaient de petites lumières; c'étaient les fanaux des pêcheurs de Murano. Il nagea du côté de leur île, et y arriva au bout d'une heure. Pauvre Venise! »

Beppa avait fini de parler; des larmes coulaient de ses yeux. Nous les regardâmes couler en silence, sans chercher à la consoler. Mais tout d'un coup elle les essuya, et nous dit avec sa vivacité capricieuse : « Eh bien! qu'avez-vous donc à être si tristes? Est-ce là l'effet que produisent sur vous les contes de fées? N'avez-vous jamais entendu parler de l'*Orco*, le *Trilby* vénitien? Ne l'avez-vous jamais rencontré le soir, dans les églises ou sur les lagunes? C'est un bon diable, qui ne fait de mal qu'aux oppresseurs et aux traîtres. On peut dire que c'est le véritable génie de Venise. Mais le vice-roi, ayant appris indirectement et confusément l'aventure périlleuse du comte de Lichtenstein, fit prier le patriarche de faire un grand exorcisme sur les lagunes, et depuis ce temps l'*Orco* n'a point reparu. »

ANDRÉ.

ANDRÉ.

I

Il y a encore au fond de nos provinces de France un peu de vieille et bonne noblesse qui prend bravement son parti sur les vicissitudes politiques, là par générosité, ici par stoïcisme, ailleurs par apathie. Je sais d'anciens seigneurs qui portent des sabots et boivent leur piquette sans se faire prier. Ils ne font plus ombrage à personne; et si le présent n'est pas brillant pour eux, du moins n'ont-ils rien à craindre de l'avenir.

Il faut reconnaître que parmi ces gens-là on rencontre parfois des caractères solidement trempés et vraiment faits pour traverser les temps d'orages. Plus d'un, qui se serait débattu en vain contre sa nature épaisse, s'il eût succédé paisiblement à ses ancêtres, s'est fort bien trouvé de venir au monde avec la force physique et l'insouciance d'un rustre. Tel était le marquis de Morand. Il sortait d'une riche et puissante lignée, et pourtant s'estimait heureux et fier de posséder encore un petit vieux castel et un domaine d'environ deux cent mille francs.

Sans se creuser la cervelle pour savoir si ses aïeux avaient eu une plus belle vie dans leurs grands fiefs, il tirait tout le parti possible de son petit héritage, il y vivait comme un véritable laird écossais, partageant son année entre les plaisirs de la chasse et les soins de son exploitation; car, selon l'usage des purs campagnards, il ne s'en remettait à personne des soucis de la propriété. Il était à lui-même son majordome, son fermier et son métayer : même on le voyait quelquefois, au temps de la moisson ou de la fenaison, impatient de serrer ses denrées menacées par une pluie d'orage, poser sa veste sur un râteau planté en terre, donner de l'aisance aux courroies élastiques qui soutenaient son haut de chausses sur son ventre de Falstaff, et, s'armant d'une fourche, passer la gerbe aux ouvriers. Ceux-ci, quoique essoufflés et ruisselants de sueur, se montraient alors empressés, facétieux et pleins de bon vouloir; car ils savaient que le digne seigneur de Morand, en s'essuyant le front au retour, leur verserait le coup d'*embauchage*, et ferait, en vin de sa cave, plus de dépense que l'eau de pluie n'eût causé de dégât sur sa récolte.

Malgré ces petites inconséquences, le hobereau faisait bon usage de sa vigueur et de son activité. Il mettait de côté, chaque année, un tiers de son revenu, et, de cinq ans en cinq ans, on le voyait arrondir son domaine de quelque bonne terre labourable, ou de quelque beau carrefour de hêtre et de chêne noir. Du reste, sa maison était honorable, sinon élégante, sa cuisine confortable, sinon exquise, son vin généreux, ses bidets pleins de vigueur, ses chiens bien ouverts et bien évidés au flanc, ses amis nombreux et bons buveurs, ses servantes hautes en couleur et quelque peu barbues. Dans son jardin fleurissaient les plus beaux espaliers du pays, dans ses prés paissaient les plus belles vaches, enfin, quoique les limites du château et de la ferme ne fussent ni bien tracées ni bien gardées, quoique les poules et les abeilles fussent un peu trop accoutumées au salon, que la saine odeur

des étables pénétrât fortement dans la salle à manger, il n'est pas moins certain que la vie pouvait être douce, active, facile et sage derrière les vieux murs du château de Morand.

Mais André de Morand, le fils unique du marquis, n'en jugeait pas ainsi; il faisait de vains efforts pour se renfermer dans la sphère de cette existence, qui convenait si bien aux goûts et aux facultés de ceux qui l'entouraient. Seul et chagrin parmi tous ces gens occupés d'affaires lucratives et de commodes plaisirs, il s'adressait des questions dangereuses : « A quoi bon ces fatigues, et que sont ces jouissances? Travailler pour arriver à ce but, est-ce la peine? Quel est le plus rude, de se condamner à ces amusements, ou de se laisser tuer par l'ennui? » Toutes ses idées tournaient dans ce cercle sans issue, tous ses désirs se brisaient à des obstacles grossiers, insurmontables. Il éprouvait le besoin de posséder ou de sentir tout ce qui était ignoré de ses proches; mais ceux dont il dépendait ne s'en souciaient point, et résistaient à sa fantaisie sans se donner la peine de le contredire.

Lorsque son père s'était décidé à lui donner un précepteur, ç'avait été par des raisons d'amour-propre, et nullement en vue des avantages de l'éducation. Soit disposition invétérée, soit l'effet du désaccord établi par cette éducation entre lui et les hommes qui l'entouraient, le caractère d'André était devenu de plus en plus insolite et singulier aux yeux de sa famille. Son enfance avait été maladive et taciturne. Dans son âge de puberté, il se montra mélancolique, inquiet, bizarre. Il sentit de grandes ambitions fermenter en lui, monter par bouffées, et tomber tout à coup sous le poids du découragement. Les livres dont on le nourrissait pour l'apaiser ne lui suffisaient pas, ou l'absorbaient trop. Il eût voulu voyager, changer d'atmosphère et d'habitudes, essayer toutes les choses inconnues, jeter en dehors l'activité qu'il croyait sentir en lui, contenter enfin cette avidité vague et fébrile qui exagérait l'avenir à ses yeux.

Mais son père s'y opposa. Ce joyeux et loyal butor avait sur son fils un avantage immense, celui de vouloir. Si le savoir eût développé et dirigé cette faculté chez le marquis de Morand, il fût devenu peut-être un caractère éminent; mais né dans les jours de l'anarchie, abandonné ou caché parmi les paysans, il avait été élevé par eux et comme eux. La bonne et saine logique dont il était doué lui avait appris à se contenter de sa destinée et à s'y renfermer; la force de sa volonté, la persistance de son énergie, l'avaient conduit à en tirer le meilleur parti possible. Son courage roide et brutal forçait à l'estime sociale ceux qui, du reste, lui prodiguaient le mépris intellectuel. Son entêtement ferme, et quelquefois revêtu d'une certaine dignité patriarcale, avait rendu toutes les volontés souples autour de lui; et si la lumière de l'esprit, qui jaillit de la discussion, demeurait étouffée par la pratique de ce despotisme paternel, du moins l'ordre et la bonne harmonie domestiques y trouvaient des garanties de durée.

André tenait peut-être de sa mère, qui était morte jeune et chétive, une insurmontable langueur de caractère, une inertie triste et molle, un grand effroi de ces récriminations et de ces leçons dures dont les hommes peu cultivés sont prodigues envers leurs enfants. Il possédait une sensibilité naïve, une tendresse de cœur, qui le rendaient craintif et repentant devant les reproches même injustes. Il avait toute l'ardeur de la force pour souhaiter et pour essayer la rébellion; mais il était inhabile à la résistance. Sa bonté naturelle l'empêchait d'aller en avant. Il s'arrêtait pour demander à sa conscience timorée s'il avait le droit d'agir ainsi, et, durant ce combat, les volontés extérieures brisaient la sienne. En un mot, le plus grand charme de son naturel était son plus grand défaut; la chaîne d'airain de sa volonté devait toujours se briser à cause d'un anneau d'or qui s'y trouvait.

Rien au monde ne pouvait contrarier et même offenser le marquis de Morand comme les inclinations studieuses de son fils. Égoïste et resserré dans sa logique naturelle, il s'était dit que les vieux sont faits pour gouverner les jeunes, et que rien ne nuit plus à la sûreté des gouvernements que l'esprit d'examen. S'il avait accordé un instituteur à son fils, ce n'était pas pour le satisfaire, mais pour le placer au niveau de ses contemporains. Il avait bien compris que d'autres auraient sur lui l'avantage d'une certaine morgue scolastique, s'il le laissait dans l'ignorance, et il avait pris ce grand parti pour prouver qu'il était un aussi riche et magnifique personnage que tel ou tel de ses voisins. M. Forez fut donc le seul objet de luxe qu'il admit dans la maison, à la condition toutefois, bien signifiée au survenant, d'aider de tout son pouvoir à l'autocratie paternelle, et le précepteur intimidé tint rigoureusement sa promesse.

Il trouva cette tâche facile à remplir avec un tempérament doux et maniable comme celui du jeune André; et le marquis, n'ayant pas rencontré de résistance dans tout le cours de cette délégation de pouvoir, ne fut pas trop choqué des progrès de son fils. Mais lorsque M. Forez se fut retiré, le jeune homme devint un peu plus difficile à contenir, et le marquis épouvanté se mit à chercher sérieusement le moyen de l'enchaîner à son pays natal. Il savait bien que toute sa puissance serait inutile le jour où André quitterait le toit paternel; car l'esprit de révolte était en lui, et s'il était encore retenu, grâce à sa timidité naturelle, par un froncement de sourcils et par une inflexion dure dans la voix de son père, il était évident que les motifs d'indépendance ne manqueraient pas, du mo-

ment où il n'y aurait plus d'explications orageuses à affronter.

Ce n'est pas que le marquis craignît de le voir tomber dans les désordres de son âge. Il savait que son tempérament ne l'y portait pas; et même il eût désiré, en bon vivant et en homme éclairé qu'il se piquait d'être, trouver un peu moins de rigidité dans les principes de cette jeune conscience. Il rougissait de dépit quand on lui disait que son fils avait l'air d'une demoiselle. Nous ne voudrions pas affirmer qu'il n'y eût pas aussi au fond de son cœur, malgré la bonne opinion qu'il avait de lui-même, un certain sentiment de son infériorité qui bouleversait toutes ses idées sur la prééminence paternelle.

Il ne craignait pas non plus que, par goût pour les raffinements de la civilisation, son fils ne l'entraînât à de grandes dépenses au dehors. Ce goût ne pouvait être éclos dans la tête inexpérimentée d'André; et, d'ailleurs, le marquis avait pour point d'honneur d'aller, en fait d'argent, au-devant de toutes les fantaisies de ce fils opprimé et chéri. C'est ce qui faisait dire à toute la province qu'il n'était pas au monde de jeune homme plus heureux et mieux traité que l'héritier de Morand; mais qu'il *jouissait* d'une mauvaise santé, et qu'il était *doué* d'un caractère morose. S'il vivait, disait-on, il ne vaudrait jamais son père.

M. de Morand craignait que, entraîné par les séductions d'un monde plus brillant, son fils ne secouât entièrement le joug, et que non-seulement il ne revînt plus partager sa vie, mais qu'il s'avisât encore de vendre sa maison héréditaire et d'aliéner ses rentes seigneuriales. Quoique le marquis se fût quelque peu entaché de libéralisme dans la société des chasseurs et des buveurs roturiers qu'il appelait à sa table, il tenait secrètement à ses titres, à sa gentilhommerie, et n'affectait le dédain de ces vanités que dans l'espérance de leur donner plus de lustre aux yeux des petits. Lorsqu'il rentrait le soir après la chasse, il entendait, avec un certain orgueil, l'amble serré de sa petite jument retentir sous la herse de son château; lorsque du sommet d'une colline boisée, il comptait sur ses doigts, d'un air recueilli, la valeur de chacun des arbres d'élite marqués pour la cognée, il jetait un regard d'amour sur ses tourelles à demi cachées dans la cime des bois; et son front s'éclaircissait comme au retour d'une douce pensée.

II

Au profond ennui qui rongeait André, l'attente d'une femme selon son cœur venait, depuis quelque temps, mêler des souffrances et des douceurs plus étranges. Il est à croire que rien d'impur n'aurait pu germer dans cette âme neuve, rien de laid se poser dans cette jeune imagination, et que sa péri enfin était belle comme le jour. Autrement se serait-il pris à pleurer si souvent en songeant à elle? l'aurait-il appelée avec tant d'instances et de doux reproches, l'ingrate qui ne voulait pas descendre du ciel dans ses bras? serait-il resté si tard le soir à l'attendre dans les prés humides de rosée? se serait-il levé si matin pour voir lever le soleil, comme si un de ses rayons allaient féconder les vapeurs de la terre et en faire sortir un ange d'amour réservé à ses embrassements?

On le voyait partir pour la chasse, mais revenir sans gibier. Son fusil lui servait de prétexte et de contenance; grâce à ce talisman, le jeune poëte traversait la campagne et bravait les rencontres, sans danger d'être pris pour un fou; il cachait son sentiment le plus cher avec un volume de roman dans la poche de sa blouse; puis, s'asseyant en silence dans les taillis, gardiens du mystère, il s'entretenait de longues heures avec Jean-Jacques ou Grandisson, tandis que les lièvres trottaient amicalement autour de lui, et que les grives babillaient au-dessus de sa tête, comme de bonnes voisines qui se font part de leurs affaires.

A mesure que les vagues inquiétudes de la jeunesse se dirigeaient vers un but appréciable à l'esprit, sinon à la vue du solitaire André, sa tristesse augmentait; mais l'espérance se développait avec le désir, et le jeune homme, jusque-là morose et nonchalant, commençait à sentir la plénitude de la vie. Son père tirait bon augure de l'activité des jambes du chasseur, mais il ne prévoyait pas que cette humeur vagabonde aurait pu changer André en hirondelle, si la voix d'une femme l'eût appelé d'un bout de la terre à l'autre.

André était donc devenu un marcheur intrépide, sinon un heureux chasseur. Il ne trouvait pas de solitude assez reculée, pas de lande assez déserte, pas de colline assez perdue dans les verts horizons, pour fuir le bruit des métairies et le mouvement des cultivateurs. Afin d'être moins troublé dans ses lectures, il faisait chaque jour plusieurs lieues à travers champs, et la nuit le surprenait souvent avant qu'il eût songé à reprendre le chemin du logis.

Il y avait à trois lieues du château de Morand une gorge inhabitée où la rivière coulait silencieusement entre deux marges de la plus riche verdure. Ce lieu, quoique assez voisin de la petite ville de L***, n'était guère fréquenté que par les bergeronnettes et les merles d'eau; les terres avoisinantes étaient sévèrement gardées contre les braconniers et les pêcheurs; André seul, en qualité de chasseur inoffensif, ne donnait aucun ombrage aux gardes et pouvait s'enfoncer à loisir dans cette solitude charmante.

C'est là qu'il avait fait ses plus chères lectures et ses plus doux rêves. Il avait évoqué les ombres de ses héroïnes de romans. Les chastes créations de Walter

Scott, Alice, Rébecca, Diana, Catherine, étaient venues souvent chanter dans les roseaux des chœurs délicieux, qu'interrompait parfois le gémissement douloureux et colère de la petite Fénella. Du sein des nuages, les soupirs éloignés des vierges hébraïques de Byron répondaient à ces belles voix de la terre, tandis que la grande et pâle Clarisse, assise sur la mousse, s'entretenait gravement à l'écart avec Julie, et que Virginie enfant jouait avec les brins d'herbe du rivage. Quelquefois un chœur de bacchantes traversait l'air et emportait ironiquement les douces mélodies. André, pâle et tremblant, les voyait passer, fantasques, méchantes et belles, écrasant sans pitié les fleurs du rivage sous leurs pieds nus, effarouchant les tranquilles oiseaux endormis dans les saules, et trempant leurs couronnes de pampre dans les eaux pour les secouer moqueusement à la figure du jeune rêveur. André s'éveillait de sa vision triste et découragé. Il se reprochait de les avoir trouvées belles et d'avoir eu envie un instant de suivre leur trace, semée de fleurs et de débris. Il évoquait alors ses divins fantômes, ses types chéris de sentiment et de pureté. Il les voyait redescendre vers lui dans leurs longues robes blanches, et lui montrer au fond de l'onde une image fugitive, qu'il s'efforçait en vain d'attirer et de saisir.

Cette ombre mystérieuse et vague, qu'il voyait flotter partout, c'était son amante inconnue, c'était son bonheur futur; mais toutes les réalités différaient tellement de sa beauté idéale, qu'il désespérait souvent de la rencontrer sur terre, et se mettait à pleurer, en murmurant dans ses angoisses des paroles incohérentes. Son père le crut fou bien des fois, et faillit envoyer chercher le médecin pour l'avoir entendu crier au milieu de la nuit : « Où es-tu? Es-tu née, seulement? ne suis-je pas venu trop tôt ou trop tard pour te rencontrer sur la terre? » Et vingt autres folies que le bonhomme traita de billevesées dès qu'il se fut bien assuré que son fils n'avait pas attrapé de coup de soleil dans la journée.

Un soir que le jeune homme s'était attardé dans les Prés-Girault (c'était le nom de sa chère retraite), il lui sembla voir passer à quelque distance une forme réelle; autant qu'il put la distinguer, c'était une taille déliée avec une robe blanche. Elle semblait voltiger sur la pointe des joncs, tant elle courait légèrement. Cette vision ne dura qu'un instant et disparut derrière un massif de trembles. André s'était arrêté stupéfait, et son cœur battait si fort qu'il lui eût été impossible de faire un pas pour la suivre. Quand il en eut retrouvé la force, il s'aperçut que la rivière, qui coulait à fleur de terre et faisait cent détours dans la prairie, le séparait du massif. Il lui fallut faire beaucoup de chemin pour rencontrer un de ces petits ponts que les gardeurs de troupeaux construisent eux-mêmes avec des branches entrelacées et de la terre; enfin il atteignit le massif et n'y trouva personne. L'ombre était devenue si épaisse, qu'il était impossible de voir à dix pas devant soi. Il revint, tout pensif et tout ému, s'asseoir devant le souper de son père. Mais il dormit moins encore que de coutume, et retourna aux Prés-Girault le lendemain. Rien n'en troublait la solitude, et il craignit d'être devenu assez fou pour qu'une de ses fictions ordinaires lui fût apparue comme chose réelle.

Le jour suivant, à force d'explorer les bords de la rivière, il trouva un petit gant de fil blanc très-fin, tricoté à l'aiguille avec des points à jour très-artistement travaillés, et qui semblait avoir servi à arracher des herbes, car il était taché de vert.

André le prit, le baisa mille fois comme un fou, l'emporta sur son cœur, et en devint amoureux, sans songer que le prince Charmant, épris d'une pantoufle, n'était pas un rêveur beaucoup plus ridicule que lui.

Huit jours s'étaient passés sans qu'il trouvât aucune autre trace de cette apparition. Un matin il arriva lentement, comme un homme qui n'espère plus, et, s'appuyant contre un arbre, il se mit à lire un sonnet de Pétrarque.

Tout à coup une petite voix fraîche sortit des roseaux et chanta deux vers d'une vieille romance :

> Puis, tout après, je vis dame d'amour
> Qui marchait doux et venait sur la rive.

André tressaillit, et, se penchant, il vit, à vingt pas de lui, une jeune fille habillée de blanc, avec un petit châle couleur arbre de Judée, et un mince chapeau de paille. Elle était debout et semblait absorbée dans la contemplation d'un bouquet de fleurs des champs qu'elle avait à la main. André eut l'idée de s'élancer vers elle pour la mieux voir; mais elle vint de son côté, et il se sentit tellement intimidé, qu'il se cacha dans les buissons. Elle arriva tout auprès de lui sans s'apercevoir de sa présence, et se mit à chercher d'autres fleurs. Elle erra ainsi pendant près d'un quart d'heure, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant, explorant tous les brins d'herbe de la prairie et s'emparant des moindres fleurettes. Chaque fois qu'elle en avait rempli sa main, elle descendait sur une petite plage qui baignait la rivière, et plantait son bouquet dans le sable humide pour l'empêcher de se faner. Quand elle en eut fait une botte assez grosse, elle la noua avec des joncs, plongea les tiges à plusieurs reprises dans le courant de l'eau pour en ôter le sable, les enveloppa de larges feuilles de *nymphæa* pour en conserver la fraîcheur, et après avoir rattaché son petit chapeau, elle se mit à courir, emportant ses fleurs, comme une biche poursuivie. André n'osa pas la suivre, il craignit d'avoir été aperçu et de l'avoir mise en fuite. Il espéra qu'elle reviendrait, mais elle

ne revint plus. Il retourna inutilement aux Prés-Girault pendant toute la belle saison. L'hiver vint, et à chaque fleur que le froid moissonna, André perdit l'espérance de voir revenir sa belle chercheuse de bluets.

Mais cette matinée romanesque avait suffi à le rendre amoureux. Il en devint maigre à faire trembler; et son père, qui jusque-là, avait craint de lui voir chercher ses distractions dans les villes environnantes, fut assez inquiet de sa mélancolie pour l'engager à courir un peu les bals et les divertissements de la province.

André éprouvait désormais une grande répugnance pour tout ce qui ne se renfermait pas dans le cercle de ses rêveries et de ses promenades solitaires; néanmoins il chercha son inconnue dans les fêtes et dans les réunions d'alentour. Ce fut en vain; toutes les femmes qu'il vit lui semblèrent si inférieures, que, sans le gant qu'il avait trouvé, il aurait pris toute cette aventure pour un rêve.

Ce fut sans doute un malheur pour lui de se retrancher dans sa fantaisie comme dans un fort inexpugnable, et de fermer les yeux et les oreilles à toutes les séductions de l'oubli. Il aurait pu trouver une femme plus belle que son idéale, mais elle l'avait fasciné; c'était la première, et, par conséquent, la seule dans son imagination. Il s'obstina à croire que sa destinée était d'aimer celle-là, que Dieu la lui avait montrée pour qu'il en gardât l'empreinte dans son âme, et lui restât fidèle jusqu'au jour où elle lui serait rendue. C'est ainsi que nous nous faisons nous-mêmes les ministres de la fatalité.

Ce fut surtout vers la petite ville de L*** qu'il dirigea ses recherches. Mais en vain il vit, pendant plusieurs dimanches, l'élite *de la société* se rassembler dans un salon de bourgeoises précieuses et *beaux esprits;* il n'y trouva pas celle qu'il cherchait. Ce qui rendait cette découverte bien plus difficile, c'est que, par suite d'un sentiment appréciable seulement pour ceux qui ont nourri leurs premières amours de rêveries romanesques, André ne put jamais se décider à parler à qui que ce fût de la rencontre qu'il avait faite et de l'impression qu'il en avait gardée. Il aurait cru trahir une révélation divine, s'il eût confié son bonheur et son angoisse à des oreilles profanes. Or il est bien certain qu'il n'avait aucun ami qui lui ressemblât, et que tous ses jeunes compatriotes se fussent moqués de sa passion, sans en excepter Joseph Marteau, celui qu'il estimait le plus.

Joseph Marteau était fils d'un brave notaire de village. Dans son enfance, il avait été le camarade d'André, autant qu'on pouvait être le camarade de cet enfant débile et taciturne. Joseph était précisément tout l'opposé : grand, robuste, jovial, insouciant, il ne sympathisait avec lui que par une certaine élévation de caractère et une grande loyauté naturelle. Ces bons côtés étaient d'autant plus sensibles, que l'éducation n'avait guère rien fait pour les développer. Le manque d'instruction solide perçait dans la rudesse de ses goûts. Étranger à toutes les délicatesses d'idées qui caractérisaient le jeune marquis, il y suppléait par une conversation enjouée. Sa bonne et franche gaieté lui inspirait de l'esprit, ou au moins lui en tenait lieu, et il était la seule personne au monde qui pût faire rire le mélancolique André.

Depuis deux ou trois ans, il était établi dans la ville de L*** avec sa famille, et fréquentait peu le château de Morand; mais le marquis, effrayé de la langueur de son fils, alla le trouver, et le pria de venir de temps en temps le distraire par son amitié et sa bonne humeur. Joseph aimait André comme un écolier vigoureux aime l'enfant souffreteux et craintif qu'il protége contre ses camarades. Il ne comprenait rien à ses ennuis; mais il avait assez de délicatesse pour ne pas les froisser par des railleries trop dures. Il le regardait comme un enfant gâté, ne discutait pas avec lui, ne cherchait pas à le consoler parce qu'il ne le croyait pas réellement à plaindre, et ne s'occupait qu'à l'amuser, tout en s'amusant pour son propre compte. Sans doute André ne pouvait pas avoir d'ami plus utile. Il le retrouva donc avec plaisir, et, confié par son père à ce gouverneur de nouvelle espèce, il se laissa conduire partout où le caprice de Joseph voulut le promener.

Celui-ci commença par décréter que, vivant seul, André ne pouvait être amoureux. André garda le silence. Joseph reprit en décidant qu'il fallait qu'André devînt amoureux. André sourit d'un air mélancolique. Joseph conclut en affirmant que, parmi les demoiselles de la ville, il n'y en avait pas une qui eût le sens commun, que ces précieuses étaient propres à donner le spleen plutôt qu'à l'ôter, qu'il n'y avait au monde qu'une espèce de femmes aimables, à savoir les grisettes, et qu'il fallait que son ami apprît à les connaître et à les apprécier, ce à quoi André se résigna machinalement.

III

Les romanciers allemands parlent d'une petite ville de leur patrie où la beauté semble s'être exclusivement logée dans la classe des jeunes ouvrières. Quiconque a passé vingt-quatre heures dans la petite ville de L***, en France, peut attester la rare gentillesse et la coquetterie sans pareille de ses grisettes. Jamais nid de fauvettes babillardes ne mit au jour de plus riches couvées d'oisillons espiègles et jaseurs; jamais souffle du printemps ne joua dans les prés avec plus de fleurettes brillantes et légères. La ville de L*** s'enorgueillit à bon droit de l'éclat de ses

filles; et de plus de vingt lieues à la ronde, les galants de tous étages viennent risquer leur esprit et leur prétention persuasive dans ces bals d'artisans où, chaque dimanche, plus de cinquante petites commères étalent sous les quinquets leurs robes blanches, leurs tabliers de soie noire et leur visage couleur de rose.

Comment la toilette des dames de la ville suffit à faire travailler et vivre toutes ces fillettes, c'est ce qu'on ne saurait guère expliquer, sans avouer que ces dames aiment beaucoup la toilette, et qu'elles ont bien raison.

Quoi qu'il en soit, les méchants et les méchantes vont s'étonnant du grand nombre d'*artisanes* (c'est un mot du pays que je demande la permission d'employer) qui réussissent à vivre dans une aussi petite ville; mais les gens de bien ne s'en étonnent pas : ils comprennent que cette ville privilégiée est, pour la grisette, un théâtre de gloire qu'elle doit préférer à tout autre séjour; ils savent en outre que la jeunesse et la santé s'alimentent sobrement, et peuvent briller sous les plus modestes atours.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nulle part peut-être, en France, la beauté n'a plus de droits et de franchises que dans ce petit royaume, et que nulle part ces privilèges ne dégénèrent moins en abus. L'indépendance et la sincérité dominent comme une loi générale dans les divers caractères de ces jeunes filles. Fières de leur beauté, elles exercent une puissance réelle dans leur Yvetot; et cette espèce de ligue contre l'influence féminine des autres classes établit entre elles un esprit de corps assez estimable et fertile en bons procédés.

Par exemple, si le secret de leurs fautes n'est pas toujours assez bien gardé pour ne pas faire le tour de la ville en une heure, du moins y a-t-il une barrière que ce secret ne franchit pas aisément. Là où cesse l'apostolat de l'artisanerie, cesse le droit d'avoir part au petit plaisir du scandale. Ainsi, l'aventure d'une grisette peut égayer ou attendrir longtemps la foule de ses pareilles, avant d'être livrée au dédaigneux sourire des bas-bleus de l'endroit ou aux graveleux quolibets des villageoises d'alentour.

Ces aventures ne sont pas rares dans une ville où une seule classe de femmes mérite assez d'hommages pour accaparer ceux de toutes les classes d'hommes; aussi voit-on rarement une belle artisane être farouche au point de manquer de cavalier servant. Tant de sévérité serait presque ridicule dans un pays où la galanterie n'a pas encore mis à la porte toute la naïveté de sentiment, et où l'on voit plus d'une amourette s'élever jusqu'à la passion. Ainsi une jeune fille y peut, sans se compromettre, agréer les soins d'un homme libre et ne pas désespérer de l'amener au mariage; si elle manque son but, ce qui arrive souvent, elle peut espérer de mieux réussir avec un second adorateur, et même avec un troisième, si sa beauté ne s'est pas trop flétrie dans l'attente illimitée du nœud conjugal.

A part donc les vertus austères qui se rencontrent là, comme partout, en petit nombre, les jeunes ouvrières de L*** sont généralement pourvues chacune d'un favori, choisi entre dix, et fort envié de ses concurrents. On peut comparer cette espèce de mariage expectatif au sigisbéisme italien. Tout s'y passe loyalement, et le public n'a pas le droit de gloser tant qu'un des deux amants ne s'est pas rendu coupable d'infidélité ou entaché de ridicule.

Il faut dire à la louange de ces grisettes, qu'aucune ne fait fortune par l'intrigue, et qu'elles semblent ignorer l'ignoble trafic que les femmes font ailleurs de leur beauté; leur orgueil équivaut à une vertu; jamais la cupidité ne les jette dans les bras des vieillards; elles aiment trop l'indépendance pour souffrir aucun partage, pour s'astreindre à aucune précaution. Aussi les hommes mariés ne réussissent-ils jamais auprès d'elles. Il y a quelque chose de vraiment magnifique dans l'exercice insolent de leur despotisme féminin. Elles sont aimantes et colères, romanesques on ne peut plus, coquettes et dédaigneuses, avides de louanges, folles de plaisirs, bavardes, prudes, gourmandes, impertinentes, mais désintéressées, généreuses et franches. Leur extérieur répond assez à ce caractère : elles sont généralement grandes, robustes et alertes; elles ont de grandes bouches qui rient à tout propos pour montrer des dents superbes; elles sont vermeilles et blanches, avec des cheveux bruns ou noirs; leurs pieds sont très-provinciaux et leurs mains rarement belles; leur voix est un peu virile, et l'accent du pays n'est pas mélodieux. Mais leurs yeux ont une beauté particulière et une expression de hardiesse et de bonté qui ne trompe pas.

Tel était le monde où Joseph Marteau essaya de lancer le timide André, en lui déclarant que le bonheur suprême était là et non ailleurs, et qu'il ne pouvait pas manquer de sortir enivré du premier bal où il mettrait les pieds. André se laissa donc conduire, et se conduisit lui-même assez bien durant toute la soirée. Il dansa très-assidûment, ne fit manquer aucune figure, dépensa au moins cinq francs en oranges et en pralines *offertes aux dames;* même il se montra homme de talent et de *bonne société* (comme disent les gens de mauvaise compagnie), en prenant la place du premier violon, qui était ivre, et en jouant très-proprement un quadrille de contredanses tirées de *la Muette de Portici.*

Malgré ces excellentes actions, André ne prit pas beaucoup dans la société artisane; on le trouva *fier*, c'est-à-dire silencieux et froid; lui-même ne s'amusa guère et ne fut pas aussi enchanté qu'on le lui avait prédit. La beauté de ces grisettes n'était nullement celle qui plaisait à son imagination. Il était difficile,

mais ce n'était pas sa faute; il avait dans la tête l'ineffaçable souvenir d'un teint pâle, de deux grands yeux mélancoliques, d'une voix douce, et voulait à toute force trouver de la poésie, sinon dans le langage, du moins dans le silence d'une femme. Tout ce petit caquetage d'enfants gâtés lui déplut. D'ailleurs il n'était pas aisé d'en approcher; la moins belle était surveillée par plus d'un aspirant jaloux, et André ne se sentait pas la moindre vocation pour le rôle de Lovelace campagnard. Trop modeste pour espérer de supplanter qui que ce fût, il était trop nonchalant pour engager la lutte avec un concurrent. Il se retira donc de bonne heure, laissant Joseph dans une grande exaltation entre une belle ravaudeuse aux yeux noirs et un énorme bol de vin chaud.

« Comment! dit-il à André le lendemain, tu es parti avant la fin! Tu n'y entends rien, mon cher; tu ne sais pas que c'est le meilleur moment. On se place adroitement à la sortie, on jette son dévolu sur une fille mal gardée; on lui offre le bras, elle accepte. Vous la reconduisez jusque chez elle; vous avez pour elle mille petits soins durant le trajet; vous lui offrez votre manteau; elle en accepte la moitié; vous la soulevez dans vos bras pour traverser le ruisseau. Si un chien passe auprès d'elle dans l'obscurité, elle se presse contre vous d'un petit air effrayé, sous prétexte qu'elle a grand'peur des chiens enragés; vous la rassurez, et vous brandissez votre canne en élevant la voix de manière à réveiller toute la rue; si le chien à l'air de n'être pas belliqueux, vous pouvez même aller jusqu'à l'assommer d'un grand coup de pied en passant; cela fait bien et donne la réputation d'un crâne. Surtout évitez de jurer. La grisette hait tout ce qui sent le paysan. Ne gardez pas votre pipe à la bouche en lui donnant le bras; elle est exigeante et veut du respect. Glissez-lui un compliment agréable de temps en temps, en procédant toujours par comparaison, par exemple, dites : Mademoiselle une telle est bien jolie, c'est dommage qu'elle soit si pâle, ce n'est pas une rose du mois de mai comme vous. Si votre belle est pâle, parlez d'une personne un peu trop enluminée, et dites que les grosses couleurs donnent l'air d'une servante; mais surtout choisissez les beautés que vous voulez dénigrer dans la première société : votre compliment sera deux fois mieux accueilli. Enfin, au moment de quitter votre infante, prenez un air respectueux, demandez-lui la permission de l'embrasser; dès qu'elle aura consenti, redoublez de civilité et embrassez-la le chapeau à la main; aussitôt après, saluez jusqu'à terre; gardez-vous bien de baiser la main, on se moquerait de vous; replacez-lui son châle sur les épaules; louez sa taille, mais n'y touchez pas. Faites ce métier-là cinq ou six jours de suite, après quoi vous pouvez tout espérer.

— Et cela suffit pour être préféré à un amant en titre?

— Bah! quand on n'a peur de rien, quand on ne doute de rien, on arrive à tout. D'ailleurs, je ne te dis pas d'aller te mettre en concurrence avec un de ces gros corroyeurs qui sont accoutumés à charger des bœufs sur leurs épaules, ni avec un de ces fils de fermier qui ont toujours à la main un bâton de cormier ou un brin de houx de la taille d'un mât de vaisseau; non, il y a assez de freluquets auxquels on peut s'attaquer, de petits clers d'avoués qui ont la voix flûtée et le menton lisse comme la main, ou bien des flandrins de la haute bourgeoisie, qui n'ont pas envie de déchirer leurs habits de drap fin. Ceux-là, vois-tu, on leur souffle leur Dulcinée en quinze jours, quand on sait s'y prendre. La grisette aime assez ces marjolets qui font des phrases et qui portent des jabots; mais elle aime par-dessus tout un brave tapageur qui ne sait pas nouer sa cravate, qui a le chapeau sur l'oreille, et qui, pour elle, ne craint pas de se faire enfoncer un œil ou casser une dent. »

André secoua la tête.

« Je ne ferais pas fortune ici, dit-il, et je ne chercherai pas.

— Comme tu voudras, reprit Joseph, mais viens toujours dîner avec nous aujourd'hui, tu nous l'as promis. »

André se rendit donc à cinq heures chez les parents de son ami Marteau.

« Parbleu! lui dit Joseph, si tu fuis les grisettes, les grisettes te poursuivent. Ma mère fait faire le trousseau de ma sœur qui se marie, et nous avons quatre ouvrières dans la maison. Quatre! et des plus jolies, ma foi! Moi, je ne fais que dévider le fil et ramasser les ciseaux de ces Omphales. Je tourne à l'entour en sournois, comme le renard autour d'un perchoir à poules, jusqu'à ce que la moins prudente se laisse prendre par le vertige et tombe au pouvoir du larron. Le soir, quand elles ont fini leur tâche, je les fais danser dans la cour, au son de la flûte, sur six pieds carrés de sable à l'ombre de deux acacias. C'est une scène champêtre digne d'arracher de tes yeux des larmes bucoliques. Ah! tu me verras ce soir, transformé en Tityre, assis sur le bord du puits, et je veux te faire voltiger toi-même au milieu de mes nymphes. Ah çà! tu sais l'usage du pays? les ouvrières en journée mangent à la même table que nous : ne va pas faire le dédaigneux; songe que cela se fait dans tout le département, dans les grands châteaux tout comme chez les bourgeois.

— Oui, oui, je le sais, répondit André; c'est un usage du vieux temps que les artisans ne songent pas à détruire.

— Moi, j'aime beaucoup cet usage-là, parce que les filles sont jolies. Si jamais je me marie, et si ma femme (comme font beaucoup de jalouses) n'admet au logis que des ouvrières de quatre-vingts ans, je aurai fort bien les envoyer manger à l'office, ou bien

je leur ferai servir des nougats de pierre à fusil, qui les dégoûteront de mon ordinaire. Mais ici c'est différent, les bouches sont fraîches et les dents blanches; que la beauté soit la reine du monde, rien de mieux.»

IV

L'intérieur de la famille Marteau était patriarcal. La grand'mère, matrone pleine de vertus et d'obésité, était assise près de la cheminée, et tricotait un bas gris. C'était une excellente femme, un peu sourde, mais encore gaie, qui de temps en temps plaçait son mot dans la conversation, tout en ricanant sous les lunettes sans branches qui lui pinçaient le nez. La mère était une ménagère sèche et discrète, active, silencieuse, absolue, sujette à la migraine, et partant chagrine. Elle était debout devant une grande table couverte d'un tapis vert, et taillait elle-même la besogne aux ouvrières; mais, malgré son caractère absolu, la dame ne leur parlait qu'avec une extrême politesse, et souffrait, non sans une secrète mortification, que tous ses coups de ciseaux fussent soumis à de longues discussions de leur part.

Auprès de la fenêtre ouverte, les quatre ouvrières et les trois filles de la maison, pressées comme une compagnie de perdrix, travaillaient au trousseau; la fiancée elle-même brodait le coin d'un mouchoir. La maîtresse ouvrière, placée sur une chaise plus élevée que les autres, dirigeait les travaux, et de temps en temps donnait un coup d'œil aux ourlets confiés aux petites filles. Les grisettes en sous-ordre ne comptaient pas cinquante ans à elles trois; elles étaient fraîches, rieuses et dégourdies à l'avenant. Les têtes blondes des enfants de la maison, penchées d'un petit air boudeur sur leur ouvrage et ne prenant aucun intérêt à la conversation, se mêlaient aux visages animés des grisettes, à leurs bonnets blancs posés sur des bandeaux de cheveux noirs. Ce cercle de jeunes filles formait un groupe naïf tout à fait digne des pinceaux de l'école flamande. Mais, comme Calypso parmi ses nymphes, Henriette, la couturière en chef, surpassait toutes ses ouvrières en caquet et en beauté; du haut de sa chaise à escabeau, comme du haut d'un trône, elle les animait et les contenait tour à tour de la voix et du regard. Il y avait bien dix ans qu'Henriette était comptée parmi les plus belles; mais elle ne semblait pas vouloir renoncer de sitôt à son empire. Elle proclamait avec orgueil ses vingt-cinq ans et promenait sur les hommes le regard brillant et serein d'une gloire à son apogée. Aucune robe d'alépine ne dessinait avec une netteté plus orgueilleuse l'étroit corsage et les riches contours d'une taille impériale; aucun bonnet de tulle n'étalait ses coquilles démesurées et ses extravagantes rosettes de rubans diaphanes sur un échafaudage plus splendide de cheveux crêpés.

A l'arrivée des deux jeunes gens, le babil cessa tout à coup comme le son de l'orgue, lorsque le plain-chant de l'officiant écourte sans cérémonie les dernières modulations d'une ritournelle où l'organiste s'oublie. Mais après quelques instants de silence, pendant lesquels André salua timidement et supporta le moins gauchement qu'il put le regard oblique de l'aréopage féminin, une voix flûtée se hasarda à placer son mot, puis une autre, puis deux à la fois, puis toutes et jamais volière ne salua le soleil levant d'un plus gai ramage. Joseph se mêla à la conversation, et voyant André mal à l'aise entre les deux matrones, il l'attira auprès du jeune groupe.

« Mademoiselle Henriette, dit-il d'un ton moitié familier, moitié humble (note qu'il était important de toucher juste avec la belle couturière, et dont Joseph avait très-bien étudié l'intonation), voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes meilleurs amis, M. André de Morand, gentilhomme comme vous savez, et gentil garçon comme vous voyez? Il n'ose pas vous dire sa peine; mais le fait est qu'il a tourné autour de vous cette nuit pendant une heure, pour vous faire danser, et qu'il n'a pas pu vous approcher; vous êtes inabordable au bal, et, quand on n'a pas obtenu votre promesse un mois d'avance, on peut y renoncer. »

Ce compliment plut beaucoup à mademoiselle Henriette, car une rougeur naïve lui monta au visage. Tandis qu'elle engageait avec Joseph un échange d'œillades et de facétieux propos, André remarqua que la petite Sophie, la plus jeune des quatre, parlait de lui avec sa voisine, car elles le regardaient maladroitement, à la dérobée, en chuchotant d'un petit air moqueur. Il se sentit plus hardi avec ces fillettes de quinze ans qu'avec la dégagée Henriette, et les somma en riant d'avouer le mal qu'elles disaient de lui. Après avoir beaucoup rougi, beaucoup refusé, beaucoup hésité, Sophie avoua qu'elle avait dit à Louisa :

« Ce M. André m'a fait danser deux fois hier soir; cela n'empêche pas qu'il ne soit fier *comme tout*, il ne m'a pas dit trois mots.

— Ah! mon cher André, s'écria Joseph, ceci est une agacerie, prends-en note.

— Cela est bien vrai, interrompit Henriette, qui craignait que la petite Sophie n'accaparât l'attention des jeunes gens; tout le monde l'a remarqué, M. André a bien l'air d'un noble, il ne rit que du bout des dents, et ne danse que du bout des pieds; je disais en le regardant : Pourquoi est-ce qu'il vient au bal, ce pauvre monsieur? ça ne l'amuse pas du tout. »

André, choqué de cette hardiesse indiscrète, fut bien près de répondre : En vérité, mademoiselle, vous avez raison, cela ne m'amusait pas du tout; mais Joseph lui coupa la parole, en disant :

« Ah ! ah ! de mieux en mieux ; André, mademoiselle Henriette t'a regardé, que dis-je ? elle t'a contemplé, elle s'est beaucoup occupée de toi. Sais-tu que tu as fait sensation ? Ma foi ! je suis jaloux d'un pareil début. Mais voyez-vous, mes chères petites, pardon ! je voulais dire mes belles demoiselles, vous faites à mon ami un reproche qu'il ne mérite pas ; vous l'accusez d'être fier, lorsqu'il n'est que triste, et il faudra bien que vous lui pardonniez sa tristesse, quand vous saurez qu'il est amoureux.

— Ah ! s'écrièrent à la fois toutes les jeunes filles.

— Oh mais ! amoureux ! reprit Joseph avec emphase, amoureux frénétique !

— Frénétique ! dit la petite Louisa en ouvrant de grands yeux.

— Oui ! répondit Joseph, cela veut dire très-amoureux, amoureux comme le greffier du juge de paix est amoureux de vous, mademoiselle Louisa ; comme le nouveau commis à pied des droits réunis est amoureux de vous, mademoiselle Juliette ; comme...

— Voulez-vous vous taire, voulez-vous vous taire ! » s'écrièrent-elles toutes en carillon.

Madame Marteau fronça le sourcil, en voyant que l'ouvrage languissait ; la grand'mère sourit, et Henriette rétablit le calme d'un signe majestueux.

« Si vous n'aviez pas fait tant de tapage, mesdemoiselles, dit-elle à ses ouvrières, M. Joseph allait nous dire de qui M. André est amoureux.

— Et je vais vous le dire, en grande confidence, répondit Joseph, chut ! écoutez bien, vous ne le direz pas ?...

— Non, non, non ! s'écrièrent-elles.

— Eh bien ! reprit Joseph, il est amoureux de vous quatre. Il en perd l'esprit et l'appétit, et si vous ne tirez pas au sort laquelle de vous...

— Oh ! le méchant moqueur ! dirent-elles en l'interrompant.

— M. Joseph, nous ne sommes pas des enfants, dit Henriette en affectant un air digne, nous savons bien que monsieur est noble et que nous sommes trop peu de chose pour qu'il fasse attention à nous. Quand une ouvrière va raccommoder le linge du château de Morand, le père et le fils s'arrangent toujours pour ne pas manger à la maison, afin certainement de ne pas manger avec elle. On la fait dîner toute seule ! ce n'est pas amusant ! aussi il n'y a pas beaucoup d'artisanes qui veuillent y aller. On n'y a aucun agrément, personne à qui parler, et quels chemins pour y arriver ! aller en croupe derrière un métayer ! ce n'est pas un si beau voyage à faire, ce n'est pas comme chez M. de***, c'est un noble pourtant, celui-là. Eh bien ! il vient chercher lui-même ses ouvrières à la ville, et il les emmène dans sa voiture.

— Et il a soin de choisir la plus jolie, dit Joseph, c'est toujours vous, mademoiselle Henriette.

— Pourquoi pas ? dit-elle en se rengorgeant, avec des gens aussi comme il faut !...

— C'est-à-dire que mon ami André, reprit Joseph en la regardant d'un air moqueur, n'est pas un homme comme il faut, selon vos idées ?

— Je ne dis pas cela ! ces messieurs sont fiers ; ils ont raison, si cela leur convient ; chacun est maître chez soi ; libre à eux de nous tourner le dos quand nous sommes chez eux ; libre à nous de rester chez nous quand ils nous font demander.

— Je ne savais pas que nous eussions d'aussi grands torts, dit André en riant : cela m'explique pourquoi nous avons toujours d'aussi laides ouvrières ; mais c'est leur faute, si nous ne nous corrigeons pas : essayez de nous rendre sociables, mademoiselle Henriette, et vous verrez ! »

Henriette parut goûter assez cette fadeur ; mais fidèle à son rôle de princesse, elle s'en défendit.

« Oh ! nous ne mordons pas dans ces douceurs-là, reprit-elle, nous sommes trop mal élevées pour plaire à des gens comme vous : il vous faudrait quelqu'un comme Geneviève pour causer avec vous ; mais c'est celle-là qui ne souffre pas les grands airs !

— Oh ! pardieu ! dit vivement Joseph, cela lui sied bien, à cette précieuse-là, je ne connais personne qui se donne de plus grands airs mal à propos.

— Mal à propos ? dit Henriette, il ne faut pas dire cela, Geneviève n'est pas une fille du commun ; vous le savez bien, et tout le monde le sait bien aussi.

— Ah ! je ne peux pas la souffrir, votre Geneviève, reprit Joseph : une bégueule qu'on ne voit jamais, et qui voudrait se mettre sous verre comme ses marchandises !

— Qu'est-ce donc que mademoiselle Geneviève ? demanda André ; je ne la connais pas...

— C'est la marchande de fleurs artificielles, répondit Joseph, et la plus grande *chipie* !... »

En ce moment, la servante annonça, avec la formule d'usage dans le pays : *Voilà madame une telle*, une des dames les plus élégantes de la ville.

« Oh ! je m'en vais, dit tout bas Joseph ; voici de la quintessence de bégueulisme. »

Cette visite interrompit la conversation des grisettes, et l'activité de leur aiguille fut ralentie par la curiosité avec laquelle elles examinèrent, à la dérobée, la toilette de la dame, depuis les plumes de son chapeau jusqu'aux rubans de ses souliers. De son côté, madame Privat, c'était le nom de la merveilleuse qui regardait les chiffons du trousseau avec beaucoup d'intérêt, s'avisa de faire, sur la coupe d'une manche, une objection de la plus haute importance. Le rouge monta au visage d'Henriette en se voyant attaquée d'une manière aussi flagrante dans l'exercice de sa profession. La dame avait prononcé des mots inouïs, elle avait osé dire que la manchette était de mauvais goût, et que les doubles ganses du

bracelet n'étaient pas d'un bon genre. Henriette rougissait et pâlissait tour à tour; elle s'apprêtait à une réponse foudroyante, lorsque madame Privat, tournant légèrement sur le talon, parla d'autre chose. L'aisance avec laquelle on avait osé critiquer l'œuvre d'Henriette, et le peu d'attention qu'on faisait à son dépit, augmentèrent son ressentiment, et elle se promit d'avoir sa revanche.

Après que la dame eut parlé assez longtemps avec madame Marteau, sans rien dire, elle demanda si le bouquet de noces était acheté.

« Il est commandé, dit madame Marteau, Geneviève y met tous ses soins; elle aime beaucoup ma fille, et elle a promis de lui faire les plus jolies fleurs qu'elle ait encore faites.

— Savez-vous que cette petite Geneviève a du talent dans son genre! reprit madame Privat.

— Oh! dit la grand'mère, c'est une chose digne d'admiration! moi, je ne comprends pas qu'on fasse des fleurs aussi semblables à la nature. Quand je vais chez elle, et que je la trouve au milieu de ses ouvrages et de ses modèles, il m'est impossible de distinguer les uns des autres.

—En effet, dit la dame avec indifférence, on prétend qu'elle regarde les fleurs naturelles, et qu'elle les imite avec soin; cela prouve de l'intelligence et du goût.

— Je crois bien! murmura Henriette, furieuse d'entendre parler légèrement du talent de Geneviève.

— Oh! du goût! du goût! reprit la vieille, c'est ravissant le goût qu'elle a cette enfant! si vous voyiez le bouquet de noces qu'elle fait à Justine, ce sont des jasmins qu'on vient de cueillir, absolument!

— Oh! maman! dit Justine, et ces muguets!

—Tu aimes les muguets, toi? dit Joseph, qui venait de rentrer.

—Il y a aussi des lilas blancs pour la robe de bal, dit madame Marteau; nous en avons pour cinquante francs, seulement pour la toilette de la mariée, sans compter les fleurs de fantaisie pour les chapeaux; tout cela coûte bien cher et se fane bien vite.

— Mais combien de temps met-elle à faire ces bouquets? dit Joseph, un mois peut-être? Travailler tout un mois pour gagner cinquante francs, ce n'est pas le moyen de s'enrichir.

— Oh! M. Joseph, vous avez bien raison! dit Henriette d'une voix aigre, ce n'est certainement pas trop payé; il n'y a guère de profit, allez, pour les pauvres grisettes, et par-dessus le marché on leur fait avaler tant d'insolences! On n'a pas toujours le bonheur d'aller en journée chez du *monde honnête* comme votre famille, M. Joseph; il y a des personnes qui parlent bien haut chez les autres, et qui, au coin de leur feu, lésinent misérablement.

— Eh bien! eh bien! dit la grand'mère, qui, placée assez loin d'Henriette, n'entendait que vaguement ses paroles, qu'a-t-elle donc à regarder de travers par ici, comme si elle voulait nous manger? Henriette, Henriette, est-ce que tu dis du mal de nous, mon enfant?

—Eh non, eh non! ma mère, répondit Joseph, tout au contraire, mademoiselle Henriette nous aime de tout son cœur, car j'en suis aussi, n'est-ce pas, mademoiselle Henriette? »

Pour faire comprendre au lecteur la crainte de la grand'mère, il est bon de dire que le caquet des grisettes est la terreur de tous les ménages de L***. Initiées durant des semaines entières à tous les petits secrets des maisons où elles n'ont guère d'autre occupation, après le bal et les fleurettes des garçons, que de colporter de famille en famille les observations malignes qu'elles ont faites dans chacune, et même les scandales domestiques qu'elles y ont surpris. Elles trouvent dans toutes des auditeurs avides de commérage qui ne rougissent pas de les questionner sur ce qui se passe chez leur voisin, sans songer que le lendemain à leur tour leur intérieur fera les frais de la chronique dans une troisième maison. La médisance est une arme terrible, dont les grisettes se servent pour appuyer le pouvoir de leurs charmes, et imposer aux femmes qui les haïssent le plus toutes sortes de ménagements et d'égards.

Madame Privat sentit l'imprudence qu'elle avait commise; et, sachant bien qu'il n'était pas de moyen humain d'empêcher une grisette de parler, elle prit le parti d'éviter au moins les injures directes, et battit en retraite.

Lorsqu'elle fut partie, un feu roulant de brocards soulagea le cœur d'Henriette, et ses ouvrières firent en chœur un bruit dont les oreilles de la dame durent tinter, si le proverbe ne ment pas.

Au nombre des anecdotes ridicules qui furent débitées sur son compte, Henriette en conta une qui ramena le nom de Geneviève dans la conversation: madame Privat lui avait honteusement marchandé une couronne de roses, qu'elle s'était ensuite donné les gants d'avoir fait venir de Paris, et payée fort cher.

Joseph, qui n'aimait pas Geneviève, déclara que c'était bien fait; et il prit plaisir à lutiner Henriette en rabaissant le talent et la vertu de la jeune fleuriste.

« Oh! pour le coup, s'écria Henriette avec colère, ne dites pas de mal de celle-là; de nous autres, tant que vous voudrez, nous nous moquons bien de vous; mais personne n'a le droit de *donner du ridicule* à Geneviève : une fille qui vit toute seule enfermée chez elle, travaillant ou lisant le jour et la nuit, n'allant jamais au bal, n'ayant peut-être pas donné le bras à un homme une seule fois dans sa vie...

— Ah! ah! dit Joseph, vous verrez qu'elle s'y mettra un beau jour, et qu'elle fera pis que les autres; je me méfie de l'eau dormante et des filles qui lisent tant de romans.

— Des romans! appelez-vous des romans ces gros livres qu'elle feuillette toute la journée, et qui sont

tout pleins de mots latins où je ne comprends rien, et où vous ne comprendriez peut-être rien vous-même?

—Comment! dit André, mademoiselle Geneviève lit des livres latins?

— Elle étudie des traités de botanique, répondit Joseph. Parbleu! c'est tout simple, c'est pour son état.

— C'est donc une personne tout à fait distinguée? reprit André.

— Oui-da, je crois bien! repartit Henriette, je vous le disais tout à l'heure, c'est une grisette comme celle-là qu'il faudrait pour dîner avec monsieur! Mais tout marquis que vous êtes, M. André, vous feriez bien de ne pas oublier vos manchettes pour lui parler; on parle de fierté, c'est elle qui sait ce que c'est!

— Mais qu'est-elle donc elle-même? interrompit Joseph; de quel droit s'élève-t-elle au-dessus de vous?

—Ne croyez pas cela, monsieur; avec nous, elle est aussi bonne camarade que la première venue.

— Pourquoi donc ne va-t-elle pas au bal et à la promenade avec vous?

— C'est son caractère; elle aime mieux étudier dans ses livres. Mais elle nous invite chez elle le soir, quand elle a gagné une petite somme; elle nous donne des gâteaux et du thé; et puis elle chante pour nous faire danser, et elle chante mieux avec son gosier que vous avec votre flûte : il faut voir comme elle nous reçoit bien! quelle propreté chez elle! c'est un petit palais! On ne dira pas qu'elle est aidée par ses amants, celle-là!

— Ah oui! de jolis bals, dit Joseph, des bals sans hommes! je suis sûr que vous vous ennuyez?

— Voyez-vous cet orgueil! ces messieurs se figurent qu'on ne pense qu'à eux!

— A quoi tout cela la mènera-t-il? reprit Joseph, trouvera-t-elle un mari sous les feuillets de ses vieux livres, ou dans les boutons de ses fleurs?

— Bah! bah! un mari! quel est donc l'artisan qui pourrait épouser une femme comme elle? un beau mari pour elle qu'un serrurier ou un cordonnier, avec ses mains sales et son tablier de cuir! et quant à vous, mes beaux messieurs, vous n'épousez guère, et Geneviève est trop fière pour être votre *bonne amie* autrement.

—Dites qu'elle est trop froide. Je ne peux pas souffrir les femmes qui n'aiment rien.

— Vous la connaissez bien, en vérité! dit Henriette en haussant les épaules, c'est le cœur le plus sensible; elle aime ses amies comme des sœurs; elle aime ses fleurs, comme quoi dirai-je?... comme des enfants! Il faut la voir se promener dans les prés, et trouver une fleur qui lui plaît! c'est une joie, c'est un amour! Pour une petite marguerite dont je ne donnerais pas deux sous, elle pleure de plaisir; quelquefois elle sort avec le jour pour aller dans les champs cueillir ses fleurs, avant que vous soyez sortis du nid, vous autres oiseaux sans plumes!

— En vérité! s'écria André vivement; en ce cas c'est elle que j'ai rencontrée un jour... Il se tut tout à coup, et sortit un instant après pour cacher l'émotion et la joie qu'il éprouvait de retrouver la trace de sa belle rêveuse de la prairie.

— Voyez-vous ce garçon-là? dit Joseph aux ouvrières, lorsqu'André eut quitté la chambre; il est fou.

— Il est tout étrange, en effet, répondit Henriette.

— Il faut que je vous dise son véritable mal, reprit Joseph; il s'ennuie faute d'être amoureux, et il faut, mesdemoiselles, que vous m'aidiez à le guérir de cet ennui-là.

— Oh! nous ne nous en mêlons pas! s'écrièrent-elles toutes, non sans jeter un regard attentif sur André qui passait sous la fenêtre.

— Je parle sérieusement, chère Henriette, dit Joseph, qui rencontra la belle couturière un instant avant le dîner, dans un corridor de la maison, il faut que vous m'aidiez à consoler mon ami André.

— Plaisantez-vous? répondit-elle d'un air dédaigneux; adressez-vous à un médecin, si ce monsieur est fou.

— Non, il n'est pas fou, belle Henriette; il est trop sage au contraire. Il n'ose pas seulement trouver une femme jolie. Fiez-vous à ces amoureux-là : dès qu'ils ont secoué leur mauvaise honte, ce sont les plus tendres amants du monde. Mais ne croyez pas que je parle de vous, non, mille dieux! Si vous voulez avoir pitié de quelqu'un ici, j'aime autant que ce soit moi que lui. Je veux dire, en deux mots, qu'André deviendrait amoureux, s'il voyait Geneviève; c'est tout à fait la beauté qu'il aimera.

— Eh bien! monsieur, qu'il aille à la messe de sept heures, et il la verra dimanche prochain. En quoi cela me regarde-t-il?

— Oh! il faut qu'il la voie dès aujourd'hui; vous le pouvez, allez la chercher après dîner; dites-lui qu'elle vienne danser dans la cour avec vous, et vous verrez que mon André commencera tout de suite à soupirer.

— Ah çà! est-ce que vous êtes fou, M. Marteau, quelle proposition me faites-vous?

— Aucune! comment? que supposez-vous? auriez-vous de mauvaises idées? Ah! mademoiselle Henriette, je croyais que vous n'aviez jamais entendu parler de choses semblables!... »

Henriette devint rouge comme son foulard.

« Mais qu'est-ce que vous me demandez donc? d'amener Geneviève pour que ce monsieur lui fasse la cour, apparemment! Est-ce une conduite honnête?

— Eh pourquoi pas? si vous avez l'âme pure comme

moi, trouvez-vous malhonnête que mon ami André fasse la cour à votre amie Geneviève? Je réponds de lui; est-ce que vous ne répondriez pas d'elle?

— Oh! ce n'est pas l'embarras! j'en réponds comme de moi. »

Joseph fit la grimace d'un homme qui avale une noix, puis il reprit d'un air très-sérieux :

« En ce cas, je ne vois pas de quoi vous vous effarouchez. Quand même André, qui est le plus vertueux des hommes, deviendrait un scélérat d'ici à une heure, la vertu de mademoiselle Geneviève serait-elle compromise par ses tentatives? Qu'elle vienne, croyez-moi, belle Henriette, ce sera une danseuse de plus pour notre bal de ce soir, et nous nous amuserons du petit air niais d'André, et du grand air froid de Geneviève. Ne voilà-t-il pas une intrigue qui les mènera loin?

— Au fait, c'est vrai, dit Henriette; ce petit monsieur sera drôle avec ses révérences; et, quant à Geneviève, elle n'a pas à craindre qu'on dise du mal d'elle, tant qu'elle ira quelque part avec moi. »

Joseph fit la contorsion d'un homme qui avalerait une pomme.

« J'aurai bien de la peine à la décider, ajouta Henriette; elle ne va jamais chez les bourgeois, et elle a raison, M. Joseph! Les bourgeois ne sont pas des maris pour nous; aussi nous n'écoutons guère leurs fleurettes, tenez-vous cela pour dit.

— Pour le coup, dit Joseph, j'avale une citrouille qui m'étouffera! Pardon, mademoiselle, ce sont des spasmes d'estomac. Voici le dîner qui sonne; permettez-moi de vous offrir mon bras. C'est convenu, n'est-ce pas?

— Quoi donc, monsieur, s'il vous plaît?

— Que vous irez chercher Geneviève après dîner?

— J'essayerai. »

V

Henriette essaya en effet, pour complaire à Joseph Marteau, dont elle aurait été bien aise de rendre sérieuses les protestations d'amour. Du reste, elle feignait d'admirer beaucoup la vertu de Geneviève, et, par esprit de corps, elle ne cessait de vanter la supériorité de cette grisette, en sagesse et en esprit, sur toutes les dames de la ville. Mais intérieurement elle n'approuvait pas trop la rigidité excessive de sa conduite. Elle croyait que le bonheur n'est pas dans la solitude du cœur; et son amitié pour elle la portait à lui conseiller sans cesse d'écouter quelque galant.

Elle fut forcée de dissimuler avec Geneviève, pour la décider à venir chez madame Marteau. La jeune fleuriste ne se rendit qu'en recevant l'assurance de n'y rencontrer que les filles de la maison et les ouvrières d'Henriette.

Pour aider à ce mensonge, Joseph, sans rien dire à André, le mena faire un tour de promenade dans la ville, et ne rentra que lorsqu'il jugea Geneviève et Henriette arrivées.

Ils les rejoignirent dans le petit jardin qui était situé derrière la maison. Geneviève donnait le bras à la grand'mère, qui s'appuyait sur elle d'un air affectueux, en lui disant :

« Viens par ici, mon enfant, je veux te montrer mes hémérocales; tu n'as jamais rien vu de plus beau. Quand tu les auras regardées, tu voudras en faire pour le bouquet de Justine, c'est une fleur du plus beau blanc, tiens, vois! »

Geneviève ne s'apercevait pas de la présence des deux jeunes gens; ils marchaient doucement derrière elle, Joseph faisant signe aux autres jeunes filles de ne pas les faire remarquer. Geneviève s'arrêta et regarda les fleurs sans rien dire : elle semblait réfléchir tristement.

« Eh bien! dit la vieille, est-ce que tu n'aimes pas ces fleurs-là ?

— Je les aime trop, répondit Geneviève d'un petit ton précieux rempli de charme. C'est pour cela que je ne veux pas les copier. Ah! voyez-vous, madame, je ne pourrais jamais; comment oserai-je espérer de rendre cette blancheur-là et le brillant de ce tissu ? Du satin, ce serait trop luisant; la mousseline serait trop transparente; oh, jamais, jamais! Et ce parfum! qu'est-ce que ce parfum-là? qui l'a mis dans cette fleur? où en trouverais-je un pareil pour celles que je fais! le bon Dieu est plus habile que moi, ma chère dame! »

En parlant ainsi, Geneviève, s'appuyant sur le vase de fleurs, pencha son front aussi blanc qu'elles sur les hémérocales, et resta comme absorbée par la délicieuse odeur qui s'en exhalait.

C'est alors seulement qu'André put voir son visage, et il reconnut sa dame d'amour, comme il l'appelait dans ses pensées, en souvenir des deux vers de la romance.

Geneviève ne ressemblait en rien à ses compagnes; elle était petite, et plutôt jolie que belle; elle avait une taille très-mince et très-gracieuse, quoiqu'elle se tînt droite à ne pas perdre une ligne de sa petite stature. Elle était très-blanche, peu colorée, mais d'un ton plus fin et plus pur que la plus exquise rose musquée qui fût sortie de son atelier. Ses traits étaient délicats et réguliers, et, quoique son nez et sa bouche ne fussent pas d'une forme très-distinguée, l'expression de ses yeux et la forme de son front lui donnaient l'air fier et intelligent. Sa toilette n'était pas non plus la même que celle des grisettes de son pays, elle se rapprochait des modes parisiennes; car elle avait étudié son art à Paris. Aussi ses compagnes toléraient beaucoup d'innovations de sa part. Seule dans toute la ville elle se permettait d'avoir un tablier de satin

noir, et même de porter dans sa chambre un tablier de foulard; ce qui, malgré toute la bienveillance possible, faisait bien un peu jaser. Elle avait hasardé de réduire les immenses dimensions du bonnet distinctif des artisanes de L***; elle convenait bien que sur le corps d'une grande femme cette fanfreluchcrie de rubans et de dentelles ne manquait pas d'une grâce extravagante; mais elle objectait que sa petite personne eût été écrasée par une semblable auréole, et elle avait adopté le petit bonnet parisien à ruche courte et serrée, dont la blancheur semblait avoir été mise au défi par celle du visage qu'elle entourait. Elle avait en outre une recherche de chaussure tout à fait ignorée dans le pays; elle tricotait elle-même avec du fil extrêmement fin ses gants et ses bas à jour. André reconnut à ses mains des gants pareils à celui qu'il possédait; il admira la petitesse de ses mains et celle des pieds que chaussaient d'étroits souliers de prunelle, à cothurnes rigidement serrés; la robe, au lieu d'être collante comme celle de ses compagnes, était ample et flottante; mais elle dessinait une ceinture dont une fille de dix ans eût été jalouse, et à travers la percale fine et blanche on devinait des épaules et des bras couleur de rose.

Lorsqu'elle aperçut Joseph, qui lui adressa le premier la parole, elle le salua avec une politesse froide; mais Joseph savait le moyen de l'adoucir.

« Oh! mademoiselle Geneviève, lui dit-il, j'ai bien pensé à vous, hier à la chasse; imaginez qu'il y a auprès de l'étang du *Château-Fondu*, des fleurs comme je n'en ai jamais vu; si j'avais pu trouver moyen de les apporter sans les faner, j'en aurais mis pour vous dans ma gibecière.

— Vous ne savez pas ce que c'est?

— Non, en vérité! mais cela a dix pieds de haut; les feuilles sont comme tachées de sang, les fleurs sont d'un rose clair, avec de grandes taches lie de vin; on dirait de grandes guêpes avec un dard, ou de petites vilaines figures qui vous tirent la langue; j'en ai ri tout seul à m'en tenir les côtes, en les regardant.

— Voilà une plante fort singulière, dit Geneviève en souriant.

— Je crois, dit timidement André, autant que mon peu de savoir en botanique me permet de l'affirmer, que ce sont des plantes ophrydes appelées par nos bergers *herbe aux serpents*.

— Ah! pourquoi ce nom-là? dit Geneviève; qu'est-ce que ces pauvres fleurs ont de commun avec ces vilaines bêtes?

— Ce sont des plantes vénéneuses, répondit André, et qui ont quelque chose d'affreux en elles malgré leur beauté; ces taches de sang, d'abord; et puis une odeur repoussante; si vous les aviez vues, vous auriez trouvé quelque chose de méchant dans leur mine, car les plantes ont une physionomie comme les hommes et les animaux.

— C'est drôle, ce que tu dis là, reprit Joseph; mais c'est parbleu vrai! quand je te dis que ces fleurs m'ont fait l'effet de me rire au nez, et que je n'ai pas pu m'empêcher d'en faire autant.

— D'autant plus que pour les cueillir dans cet endroit, répondit André, il faut courir un certain danger; l'étang du Château-Fondu a des bords assez perfides.

— Où prenez-vous ce Château-Fondu? demanda Henriette.

— Auprès du château de Morand, répondit Joseph; oh! c'est un endroit singulier et assez dangereux en effet. Figurez-vous un petit lac au milieu d'une prairie; l'eau est presque toute cachée par les roseaux et les joncs; cela est plein de sarcelles et de canards sauvages; c'est pourquoi j'y vais chasser souvent.

— Quand tu dis chasser, tu veux dire braconner, interrompit André.

— Soit; je vous disais donc qu'on ne voit presque pas où l'eau commence, tant cela est plein d'herbes. Sur les bords il y a une espèce de gazon mou où vous croyez pouvoir marcher; pas du tout, c'est une vase verte où vous enfoncez au moins jusqu'aux genoux, et très-souvent jusque par-dessus la tête.

— La tradition du pays, reprit André, est qu'autrefois il y avait un château à la place de cet étang. Une belle nuit, le diable, qui avait fait signer un pacte au châtelain, voulut emporter sa proie et planta sa fourche sous les fondations. Le lendemain on chercha le château dans tout le pays; il avait disparu; seulement on vit à la place une mare verte, dont personne ne pouvait approcher sans enfoncer dans la vase, et qui a gardé le nom de Château-Fondu.

— Voilà un conte comme je les aime, dit Geneviève.

— Ce qui accrédite celui-là, reprit André, c'est que dans les chaleurs, lorsque les eaux sont basses, on voit percer çà et là des amas de terre ou de pierres verdâtres que l'on prend pour des créneaux de tourelles.

— Je ne sais ce qui en est, dit Joseph, mais il est certain que mon chien, qui n'est pas poltron, qui nage comme un canard, et qui est habitué à barboter dans le marais pour courir après les bécassines, a une peur effroyable du Château-Fondu; il semble qu'il y ait là je ne sais quoi de surnaturel qui le repousse; je le tuerais plutôt que de l'y faire entrer.

— C'est un endroit tout à fait merveilleux, dit Geneviève. Est-ce bien loin d'ici?

— Oh! mon Dieu, non, dit André, qui mourait d'envie de rencontrer encore Geneviève dans les prés.

— Pas bien loin, pas bien loin! dit Joseph; il y a encore trois bonnes lieues du pays. Mais voulez-vous y aller, mademoiselle Geneviève?

— Non, monsieur, c'est trop loin.

— Il y aurait un moyen; je mettrais mon gros cheval à la patache, et...

— Oh oui! oui! s'écrièrent Henriette et ses ouvrières; menez-nous au Château-Fondu, M. Joseph!

— Et nous aussi, s'écrièrent les petites sœurs de Joseph, nous aussi, Joseph. En patache, ah! quel plaisir!

— J'y consens, si vous êtes sages. Voyons, quel jour?

— Pardine! c'est demain dimanche, dit Henriette.

— C'est juste; à demain, donc. Vous y viendrez avec nous, mademoiselle Geneviève!

— Oh! je ne sais, dit-elle avec un peu d'embarras; je crois que je ne pourrai pas; je ne vous suis pas moins reconnaissante, monsieur.

— Allons! allons! voilà tes scrupules, Geneviève, dit Henriette. C'est ridicule, ma chère; comment! tu ne peux pas venir avec nous, quand les demoiselles Marteau y viennent!

— Ces demoiselles, lui dit tout bas Geneviève, sont sous la garde de leur frère...

— Eh mon Dieu! dit tout haut Henriette, tu seras sous la mienne; ne suis-je pas une fille majeure, établie, maîtresse de ses actions? Y a-t-il, n'importe où, n'importe qui, assez mal appris pour me regarder de travers? est-ce qu'on ne se garde pas soi-même, d'ailleurs? Tu es ennuyeuse, Geneviève, toi qui pourrais être si gentille! Allons, tu viendras, ma petite! Mesdemoiselles, venez donc la décider.

— Oh! oui, oui! Geneviève, tu viendras, dirent toutes les petites filles; nous n'irons pas sans toi. »

Justine, l'aînée des filles de la maison, passa son bras sous celui de Geneviève, en lui disant :

« Je vous en prie, ma chère, venez-y; et elle ajouta, en se penchant à son oreille : Vous savez que je ne peux causer qu'avec vous.

— Eh bien! j'irai, dit Geneviève toute confuse, puisque vous le voulez absolument.

— Comme vous êtes aimable! dit Justine.

— Oh! ne vous y fiez pas! s'écria Henriette; voilà comme elle fait toujours. Elle promet pour se débarrasser des gens, et au moment de partir, elle trouve mille prétextes pour rester. C'est une menteuse; faites-lui donner sa parole d'honneur.

— Allez-y, mon enfant, dit madame Marteau à Geneviève. Je ne puis y aller, sans cela je vous accompagnerais. Mais si vous êtes obligeante, vous me remplacerez auprès de mes petites; Joseph est un grand fou, ces jolies demoiselles-là sont un peu étourdies, elles s'amuseront, elles danseront, et elles feront bien; mais pendant ce temps les petites filles pourraient bien se jeter dans ce vilain Château-Fondu. Vous, Geneviève, qui êtes sage et sérieuse comme une petite maman, vous les surveillerez, et je vous en saurai tout le gré possible.

— Cela me décide tout à fait, répondit Geneviève; j'irai, ma chère dame; mesdemoiselles, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Oh! quel bonheur! s'écrièrent les petites Marteau, tu joueras avec nous, Geneviève, tu nous feras des couronnes de marguerites et des paniers de jonc, n'est-ce pas?

— Un instant, un instant, dit Joseph, combien serons-nous? Neuf femmes, André et moi? Je ne peux mettre tout ce monde-là dans ma patache; il faut nous mettre en quête d'une seconde voiture.

— Mon père a un char à bancs qu'il nous prêtera volontiers, dit André.

— A la bonne heure, voilà qui est convenu, reprit Joseph, tu iras coucher ce soir chez toi, et tu seras revenu ici de grand matin avec ton équipage. Très-bien, maintenant préparons-nous à nous amuser demain, en nous amusant aujourd'hui. Voulez-vous danser? voulez-vous jouer aux barres? à cache-cache? aux petits paquets?

— Dansons! dansons! crièrent les jeunes filles. »

Joseph tira sa flûte de sa poche, grimpa sur des gradins de pierre couverts d'hortensias, et se mit à jouer, tandis que ses sœurs et les grisettes prirent place sous les lilas. André mourait d'envie d'inviter Geneviève; c'est pourquoi il ne l'osa pas, et s'adressa à Henriette, qui fut assez fière d'avoir accaparé le seul danseur de la société.

Néanmoins, guidée par un regard de Joseph, elle entraîna son cavalier vis-à-vis de Geneviève qui avait pris pour danseuse la plus petite des demoiselles Marteau.

Geneviève rougit beaucoup quand il fut question de toucher la main d'André; c'était la première fois de sa vie que pareille chose lui arrivait; mais elle prit courageusement son parti, et montra une gaieté douce, qu'elle n'aurait pas espérée d'elle-même, si elle eût prévu une heure auparavant qu'elle dût sortir à ce point de ses habitudes.

« Eh bien! savez-vous une chose! s'écria Joseph à la fin de la contredanse, c'est que mademoiselle Geneviève passe pour ne pas savoir danser. Oui, mesdemoiselles, il y a dans la ville vingt mauvaises langues qui disent qu'elle a ses raisons pour ne pas aller au bal. Eh bien! moi, je vous le dis, je n'ai jamais vu si bien danser de ma vie; et cependant, mademoiselle Henriette, il n'y a pas beaucoup de prévôts qui pussent vous en remontrer. »

Geneviève devint rouge comme une fraise, et Henriette s'approchant de Joseph, lui dit :

« Taisez-vous, vous allez la mettre en fuite. C'est un mauvais moyen pour l'apprivoiser que de faire attention à elle.

— Allons donc! allons donc! dit Joseph à voix basse en ricanant; un petit compliment ne fait jamais de peine à une fille. Quand je vous dis, par exemple, que vous voilà jolie comme un ange, vous ne pouvez

pas vous en fâcher, car vous savez bien que je le pense.

— Vous êtes un *diseur de riens!* » répondit Henriette, gonflée d'orgueil et de contentement.

Cette fois André osa inviter Geneviève; mais il la fit danser sans pouvoir lui dire un mot : à chaque instant la parole expirait sur ses lèvres. Il craignait de manquer d'esprit, son cœur battait, il perdait la tête. Lorsqu'il avait à faire un avant-deux, il ne s'en apercevait pas et laissait son vis-à-vis aller tout seul; puis tout à coup il s'élançait pour réparer sa faute, dansait une autre figure, et embrouillait toute la contredanse, aux grands éclats de rire des jeunes filles. Geneviève seule ne se moquait pas de lui; elle était silencieuse et réservée. Cependant elle regardait André avec assez de bienveillance; car il avait bien parlé sur la botanique, et cela devait abréger de beaucoup les timides préliminaires de leur connaissance. Mais si André avait osé se mêler à la conversation et s'adresser à elle d'une manière générale, il n'en était plus de même lorsqu'il s'agissait de lui dire quelques mots directement. Cette excessive timidité diminuait d'autant celle de Geneviève; car elle était fière et non prude. Elle craignait les grosses fadeurs qu'elle entendait adresser à ses compagnes; mais, en bonne compagnie, elle se fût sentie à l'aise comme dans son élément.

Il y a des natures choisies qui se développent d'elles-mêmes, et dans toutes les positions où il plaît au hasard de les faire naître. La noblesse de cœur est, comme la vivacité d'esprit, une flamme que rien ne peut étouffer, et qui tend sans cesse à s'élever, comme pour rejoindre le foyer de grandeur et de bonté éternelle dont elle émane. Quels que soient les éléments contraires qui combattent ces destinées élues, elles se font jour, elles arrivent sans effort à prendre leur place, elles s'en font une au milieu de tous les obstacles. Il y a sur leur front comme un sceau divin, comme un diadème invisible qui les appelle à dominer naturellement les essences inférieures; on ne souffre pas de leur supériorité, parce qu'elle s'ignore elle-même; on l'accepte parce qu'elle se fait aimer. Telle était Geneviève, créature plus pure que les fleurs au milieu desquelles s'écoulait sa vie.

On dit que la poésie se meurt : la poésie ne peut pas mourir. N'eût-elle pour asile que le cerveau d'un seul homme elle aurait encore des siècles de vie; car elle en sortirait comme la lave du Vésuve, et se frayerait un chemin parmi les plus prosaïques réalités. En dépit de ses temples renversés et des faux dieux adorés sur leurs ruines, elle est immortelle comme le parfum des fleurs et la splendeur des cieux. Exilée des hauteurs sociales, répudiée par la richesse, bannie des théâtres, des églises et des académies, elle se réfugiera dans la vie bourgeoise, elle se mêlera aux plus naïfs détails de l'existence. Lasse de chanter une langue que les grands ne comprennent pas, elle ira murmurer à l'oreille des petits des paroles d'amour et de sympathie. Et déjà n'est-elle pas descendue sous les voûtes des tavernes allemandes? ne s'est-elle pas assise au rouet des femmes, ne berce-t-elle pas dans ses bras les enfants du pauvre? Compte-t-on pour rien toutes ces âmes aimantes qui la possèdent et qui souffrent, qui se taisent devant les hommes et qui pleurent devant Dieu? Voix isolées qui enveloppent le monde d'un chœur universel et se rejoignent dans les cieux, étincelles divines qui retournent à je ne sais quel astre mystérieux, peut-être à l'antique Phébus, pour en redescendre sans cesse sur la terre et l'alimenter d'un feu toujours divin! Si elle ne produit plus de grands hommes, n'en peut-elle pas produire de bons? Qui sait si elle ne sera pas la divinité douce et bienfaisante d'une autre génération, et si elle ne succédera pas au doute et au désespoir dont notre siècle est atteint? Qui sait si, dans un nouveau code de morale, dans un nouveau catéchisme religieux, le dégoût et la tristesse ne seront pas flétris comme des vices, tandis que l'amour, l'espoir et l'admiration seront recompensés comme des vertus?

La poésie révélée à toutes les intelligences serait un sens de plus que tous les hommes peut-être sont plus ou moins capables d'acquérir, et qui rendrait toutes les existences plus étendues, plus nobles et plus heureuses. Les mœurs de certaines tribus montagnardes le prouvent avec une évidence éclatante; la nature, il est vrai, prodigue de grands spectacles dans de telles régions, s'est chargée de l'éducation de ces hommes, mais les chants des bardes sont descendus dans les vallées, et les idées poétiques peuvent s'ajuster à la taille de tous les hommes. L'un porte sa poésie sur son front, un autre dans son cœur; celui-ci la cherche dans une promenade lente et silencieuse au sein des plaines, celui-là la poursuit au galop de son cheval, à travers les ravins; un troisième l'arrose sur sa fenêtre, dans un pot de tulipes : au lieu de demander où elle est, ne devrait-on pas demander, « où n'est-elle pas? » Si ce n'était qu'une langue, elle pourrait se perdre; mais c'est une essence qui se compose de deux choses: la beauté répandue dans la nature extérieure, et le sentiment départi à toute intelligence ordinaire. Pour condamner à mort la poésie, et la porter au cercueil, il nous faudra donc arracher du sol jusqu'à la dernière des fleurettes dont Geneviève faisait ses bouquets.

Car elle aussi était poëte, et croyez bien qu'il y a au fond des plus sombres masures, au sein des plus médiocres conditions, beaucoup d'existences qui s'achèvent sans avoir produit un sonnet, mais qui pourtant sont de magnifiques poëmes.

Il faut bien peu de chose pour éveiller ces esprits endormis dans l'épaisse atmosphère de l'ignorance, et pour les entourer à jamais d'une lumineuse auréole

qui ne les quitte plus. Un livre tombé sous la main, un chant ou quelques paroles recueillies d'un passant, une étude entreprise dans un dessein prosaïque, ou par nécessité, le moindre hasard providentiel suffit à une âme élue pour découvrir un monde d'idées et de sentiments; c'est ce qui était arrivé à Geneviève. L'art frivole d'imiter les fleurs l'avait conduite à examiner ses modèles, à les aimer, à chercher dans l'étude de la nature un moyen de perfectionner son intelligence; peu à peu elle s'était identifiée avec elle, et chaque jour, dans le secret de son cœur, elle dévorait avidement le livre immense ouvert devant ses yeux. Elle ne songeait pas à approfondir d'autre science que celle à laquelle tous ses instants étaient forcément consacrés; mais elle avait surpris le secret de l'universelle harmonie. Ce monde inanimé qu'autrefois elle regardait sans le voir, elle le comprenait désormais; elle le peuplait d'esprits invisibles, et son âme s'y élançait pour y embrasser sans cesse l'amour infini qui plane sur la création. Emportée par les ailes de son imagination toute-puissante, elle apercevait, au delà des toits enfumés de sa petite ville, une nature enchantée qui se résumait sur sa table, dans un bouton d'aubépine. Un chardonneret familier qui voltigeait dans sa chambre, lui apportait du dehors toutes les mélodies des bois et des prairies; et lorsque sa petite glace lui renvoyait sa propre image, elle y voyait une ombre divine si accomplie, qu'elle était émue sans savoir pourquoi, et versait des pleurs délicieux comme à l'aspect d'une sœur jumelle.

Elle s'était donc habituée à vivre en dehors de tout ce qui l'entourait; ce n'était pas, comme on le prétendait, une vertu sauvage et sombre : elle était trop calme dans son innocence pour avoir jamais cherché sa force dans les maximes farouches. Elle n'avait pas besoin de vertu pour garder sa sainte pudeur, et le noble orgueil d'elle-même suffisait à la préserver des hommages grossiers que recherchaient ses compagnes; elle les fuyait, non par haine, mais par dédain, elle ne craignait pas d'y succomber, mais d'en subir le dégoût et l'ennui. Heureuse avec sa liberté et ses occupations, orpheline, riche par son travail au delà de ses besoins, elle était affable et bonne avec ses amies d'enfance : elle eût craint de leur paraître vaine de son petit savoir, et se laissait égayer par elles; mais elle supportait cette gaieté plutôt qu'elle ne la provoquait; et si jamais elle ne leur donnait le moindre signe de mépris et d'ennui, du moins son plus grand bonheur était de se retrouver seule dans sa petite chambre, et de faire sa prière en regardant la lune, et en respirant les jasmins de sa fenêtre.

VI

André avait un peu trop compté sur ses forces en se chargeant de demander le char à bancs et le cheval de son père. Il fit cette pénible réflexion en quittant, vers neuf heures, la famille Marteau; et son anxiété prit un caractère de plus en plus grave, à mesure qu'il approchait du toit paternel; mais ce fut une bien autre consternation, lorsqu'il trouva son père dans un de ses accès de mauvaise humeur les plus prononcés : le plus beau de ses bœufs de travail était tombé malade en rentrant du pâturage, et le marquis, se promenant d'un air sombre dans la salle basse de son manoir, répétait d'une voix entrecoupée, en jetant des regards effarés sur son fils : « Des tranchées ! des tranchées épouvantables !

— Hélas ! mon père, êtes-vous malade? s'écria André qui ne compreniat rien à son angoisse. »

Le marquis haussa les épaules, et, lui tournant le dos, continua à marcher à grands pas.

André, n'osant renouveler sa question, resta fort troublé à sa place, suivant d'un œil timide tous les mouvements de son père qu'il croyait atteint de vives souffrances.

Enfin le marquis, s'arrêtant tout à coup, lui dit d'une voix brusque :

« Quel a été l'effet de la thériaque? »

André rassuré, et comprenant à demi, courut vers la porte en disant qu'il allait le demander.

« Non, non, j'irai bien moi-même, reprit vivement le marquis; restez ici, vous n'êtes bon à rien, vous. »

André attendit pendant une heure le retour de son père, espérant trouver un moment plus favorable pour lui présenter sa demande, mais il attendit vainement. Le marquis passa la moitié de la nuit dans l'etable avec ses laboureurs, frictionnant le triste *Vermeil* (c'était le nom de l'animal), et lui administrant toutes sortes de potions. André se hasarda plusieurs fois à s'informer de la santé du malade, et, partant, de l'humeur de son père; mais lorsque le malade commença à se trouver mieux, le marquis accablé de fatigue, et gardant sur ses traits l'empreinte des soucis de la journée, ne songea plus qu'à se reposer. Il rencontra André sous le péristyle de la maison, et lui dit avec la rudesse accoutumée de son affection :

« Pourquoi n'êtes-vous pas couché, *gringalet?* est-ce qu'on a besoin de vous ici ? Allons, vite, que tout le monde dorme, je tombe de sommeil. »

C'était peut-être la meilleure occasion possible pour obtenir le cheval et le char à bancs; mais André avait l'enfantillage de souffrir des mots grossiers ou communs que lui adressait souvent son père, et il prenait alors une sorte d'humeur qui le réduisait au silence. Il alla se coucher, en proie aux plus vives agitations. Le lendemain devait être à ses yeux le jour le plus important de sa vie, et pourtant sans le cheval et le char à bancs,

tout était manqué, perdu sans retour. Il ne put dormir. Il fallait partir le lendemain avant le jour, comment oserait-il aller trouver son père au milieu de son sommeil? Affronter ce réveil en sursaut, si fâcheux chez les hommes replets, s'exposer peut-être à un refus! Cette dernière pensée fit frémir André. « Ah! plutôt mourir victime de sa colère, s'écria-t-il, que de manquer à ma parole, et perdre le bonheur de passer un jour auprès de Geneviève! »

Dès que trois heures sonnèrent, il se rhabilla, et, prenant sa désobéissance furtive pour un acte de courage, il attela lui-même le gros cheval au char à bancs, et partit sans bruit, grâce au fumier dont la basse-cour était garnie; mais le plus difficile n'était pas fait: il fallait tourner autour du château, et passer sous les fenêtres du marquis. Impossible d'éviter ce terrible défilé; le chemin était sec, et le mur du château sonore; le char à bancs, rarement graissé, criait à chaque tour de roue d'une manière déplorable, et les larges sabots du gros cheval allaient avec maladresse sonner entre toutes les pierres du chemin. André était tremblant comme les feuilles de peuplier qu'agitait le vent du matin. Heureusement, il faisait encore sombre; si son père, en proie à ces insomnies auxquelles sont sujets les propriétaires, était par hasard à sa fenêtre, il pourrait bien ne pas reconnaître son char à bancs; mais il avait l'oreille si fine, si exercée! Il connaissait si bien l'allure de son cheval et le son de ses roues! André prit le parti de payer d'audace : il fouetta le cheval si vigoureusement, qu'il le força de galoper. C'était une allure inouïe pour le paisible animal, et M. de Morand l'entendit passer sans rien soupçonner, et sans quitter la douce chaleur de son lit.

Lorsqu'André fut à cinq cents pas du manoir, il osa se retourner, et, voyant derrière lui la route qui commençait à blanchir, et qui était nue comme la main, il éprouva un bien-être inexprimable, et permit à son coursier de modérer son allure.

A sept heures du matin, le cheval avait eu le temps de se rafraîchir, et le char à bancs avec André, le fouet en main, était à la porte de madame Marteau; Joseph attelait sa carriole, et les voyageuses arrivaient une à une, dans leur plus belle toilette des dimanches, mais les yeux encore un peu gros de sommeil. On perdit bien une heure en préparatifs inutiles. Enfin Joseph régla l'ordre de la marche; il prétendit que la volonté de sa mère était de confier les demoiselles Marteau à André et à Geneviève, comme aux plus graves de la société. Quant à lui, il se chargeait d'Henriette et de ses ouvrières; et pour prouver qu'on avait raison de le regarder comme un écervelé, il descendit au triple galop l'horrible pavé de la ville; ses compagnes firent des cris perçants : tous les habitants mirent la tête à la fenêtre, et envièrent le plaisir de cette joyeuse partie.

André descendit la rue plus prudemment, et savoura le petit orgueil d'exciter une grande surprise. Quoi! Geneviève! disaient tous les regards étonnés. Oui, Geneviève avec M. de Morand! Ah! mon Dieu! et pourquoi donc? et comment? savez-vous depuis quand? Juste ciel! comment cela finira-t-il?

Geneviève, sous son voile de gaze blanche, s'aperçut aussi de tous ces commentaires; elle était trop fière pour s'en affliger, elle prit le parti de les dédaigner et de sourire.

Peu à peu, André s'enhardit jusqu'à parler. Mademoiselle Marteau l'aînée était une bonne personne, assez laide, mais assez bien élevée, avec laquelle il aimait à causer. Peu à peu aussi Geneviève se mêla à la conversation, et ils étaient tous presqu'à l'aise en arrivant au Château-Fondu. Heureusement pour lui, André avait étudié avec assez de fruit les sciences naturelles, et il pouvait apprendre bien des choses à Geneviève; elle l'écoutait avec avidité; c'était la première fois qu'elle rencontrait un jeune homme aussi distingué dans ses manières, et riche d'une aussi bonne éducation. Elle ne songea donc pas un instant à s'éloigner de lui et à s'armer de cette réserve qu'elle conservait toujours avec Joseph. Il lui était bien facile de voir qu'elle n'en avait pas besoin avec André, et qu'il ne s'écarterait pas un instant du respect le plus profond.

La matinée fut charmante : on cueillit des fleurs, on dansa au bord de l'eau, on mangea de la galette chaude dans une métairie; tout le monde fut gai, et mademoiselle Henriette fut enchantée de voir Geneviève aussi *bonne enfant*. Cependant lorsque l'après-midi s'avança, Joseph fit observer que le besoin d'un repas plus solide se faisait sentir, qu'on avait assez admiré le Château-Fondu, et qu'il était convenable de chercher un dîner et une autre promenade dans les environs. André tremblait en songeant au voisinage du château de son père, et à l'orage qui l'y attendait, lorsque Joseph mit le comble à son angoisse en s'écriant : « Eh parbleu! le château de notre ami André est à deux pas d'ici; le père Morand est le meilleur des hommes, c'est mon ami intime, il nous recevra à merveille; allons lui demander un dindon rôti et du vin de sa cave : André, montre-nous le chemin, et passe devant nous pour nous faire les honneurs. »

André se crut perdu : mais, comme tous les gens faibles, qui n'osent jamais s'arrêter, et s'embarquent toujours dans de nouvelles difficultés, il se résigna à braver toutes les conséquences de sa destinée, et remonta en voiture avec Geneviève et ses compagnes.

Cependant, à mesure qu'il approchait des tourelles héréditaires, une sueur froide se répandait sur tous ses membres. Dans quelle colère il allait trouver le marquis! car l'enlèvement du cheval et du char à bancs devait, depuis plusieurs heures, causer dans la maison un scandale épouvantable; et le marquis était incapable, pour quelque raison humaine que ce

fût, de sacrifier aux convenances le besoin d'exhaler sa colère. Quel accueil pour Geneviève, qu'il eût voulu recevoir à genoux dans sa demeure! et quelle mortification pour lui, d'être traité devant elle comme un écolier pris en fraude! Il arrêta son cheval à deux portées de fusil de la maison et descendit. Il s'approcha de la patache, pria Joseph de descendre aussi, et, l'emmenant à quelque distance, il lui confia ses embarras. « Ouais! dit Joseph, ce vieux renard est-il sournois à ce point-là? Lui qui fait semblant d'être si bonhomme! Mais ne crains rien; personne, fût-ce le diable, n'osera jamais regarder de travers celui qui s'appelle Joseph Marteau. Monte dans ma voiture, et donne-moi le fouet du char à bancs; je passe le premier, et je prends tout sur moi. »

En effet Joseph fouetta, d'une main arrogante, les flancs respectables du cheval du marquis, et il fit une entrée triomphale dans la cour du château. Le marquis était précisément à la porte de l'écurie. Depuis que l'événement terrible était découvert, le marquis n'avait pas quitté la place; il attendait son fils pour le recevoir à sa manière. De minute en minute, sa fureur augmentait, et il se formait en lui un trésor d'injures qui devait mettre plus d'un jour à s'épuiser. Lorsqu'au lieu de la timide figure d'André sur le siége de sa voiture, il vit la mine fière et décidée de Joseph, il recula de trois pas, et avant qu'il eût articulé une parole, Joseph, lui sautant au cou, l'embrassa si fort, qu'il faillit l'étouffer. « Vive Dieu! s'écria le gai campagnard, que je suis heureux de revoir mon cher marquis! il y a plus de six semaines que j'ai le projet de vous amener ma famille; mais les femmes sont si longues à se décider pour la moindre chose! Enfin je n'ai pas voulu marier ma grande sœur sans vous la présenter : la voilà, cher marquis. Ah! il y a longtemps qu'elle entend parler de vous et de votre beau château, et de votre grand jardin, et de vos étables, les mieux tenues du pays. Ma sœur est une bonne campagnarde, qui s'entend à toutes ces choses-là, et puis voilà les petites : une, deux, trois; allons, mesdemoiselles, faites la révérence. Marie, essuie les pruneaux que tu as sur la joue, et va embrasser M. le marquis. Ah! c'est que c'est un fier papa, que le marquis! demande lui des dragées, il en a toujours plein ses poches. Ah çà! cher voisin, vous voyez que j'avais une fière envie de venir vous voir; dès trois heures du matin, j'étais dans la chambre d'André. C'était une partie arrangée depuis hier avec ces demoiselles. Elles en grillaient d'envie. Moi, qui sais que vous êtes le plus galant homme et l'homme le plus galant de France, je voulais vous les amener toutes : car en voilà encore cinq ou six qui ne sont pas mes sœurs, mais qui n'en valent pas moins, et qui voulaient à toute force voir votre propriété. C'est une si belle chose! il n'est question que de ça dans le pays. Or, je suis venu ce matin, pour vous demander votre voiture, votre cheval et votre fils; André m'a répondu que vous dormiez encore, que vous étiez fatigué de la veille. Je n'ai jamais voulu souffrir qu'on vous éveillât pour si peu de chose; je n'ai même voulu déranger personne; j'ai attelé moi-même le cheval, et j'ai emmené votre fils malgré lui; car c'est un paresseux!... Et à propos, comment se porte le bœuf malade? Mieux? ah! j'en suis charmé. Voilà donc comment j'ai enfin réussi à vous amener à dîner toutes ces petites alouettes. J'étais bien sûr que vous m'en remercieriez. Ce marquis est l'homme le plus aimable du département! Allons, mesdemoiselles, n'ayez pas de honte. Dites à M. le marquis comme vous aviez envie de venir le voir. »

Le marquis, tout étourdi d'un pareil discours et de l'apparition de toutes ces jeunes et jolies figures qui semblaient se multiplier par enchantement à chaque période de Joseph, ne put trouver de prétexte à son ressentiment. La demande inopinée d'un dîner ne le contraria pas trop; il était honorable, et en effet il avait des prétentions à la galanterie. Il prit le parti d'offrir un bras à mademoiselle Marteau, et l'autre à Geneviève, qu'à sa jolie tournure il prit pour une personne de première société; et, priant poliment les autres de le suivre, il les conduisit à la salle à manger, où, en attendant le repas qu'il ordonna sur-le-champ, il leur fit servir des fruits et des rafraîchissements.

André, charmé de voir les choses s'arranger aussi bien, prit courage, et fit lui-même les honneurs de la maison avec beaucoup de grâce. Son père le laissa faire, quoiqu'il jetât sur lui de temps en temps un regard de travers. Le hobereau n'était point avare, et voulait bien offrir tout ce qu'il possédait, mais il voulait le faire lui-même, et ne pouvait souffrir qu'un autre, fût-ce son propre fils, touchât à une fleur sans sa permission.

André conduisit Geneviève à un petit jardin botanique qu'il cultivait dans un coin du grand verger de son père. Geneviève prit tant d'intérêt à ces fleurs et aux explications d'André, qu'elle oublia tout le reste, et s'aperçut en rougissant, lorsque la cloche du dîner sonna, qu'elle était seule avec lui, et que le reste de la société était bien loin dans le fond du verger.

L'affabilité du marquis se soutint assez bien pendant tout le temps du dîner. Même, au dessert, il s'égaya jusqu'à adresser quelques lourdes fadeurs aux beaux yeux d'Henriette et aux jolies petites mains blanches de Geneviève. Joseph était, selon lui, un convive excellent, un vigoureux buveur, capable de tenir tête à toute une noce, depuis midi jusqu'à trois heures du matin; et jamais maussade après boire, point querelleur, point casseur d'écuelles, incapable de méconnaître ses amis dans l'ivresse. Il se conduisit si bien cette fois, et sans cesser d'être aux petits soins pour *les dames*, il fit si bien fête au petit vin de la côte Morand, que le marquis sortit de table la joue

enluminée, l'œil brillant et la mâchoire lourde. Joseph croyait avoir triomphé de sa colère, et s'applaudissait intérieurement de son habileté; mais André, qui connaissait mieux son père, augurait moins bien de cet état d'excitation. Il savait que jamais le marquis n'avait une clairvoyance plus implacable que dans ces moments-là. Ils observait donc avec inquiétude, et s'observait lui-même scrupuleusement, dans la crainte de dire un mot ou de faire un geste qui réveillât les souvenirs confus du cheval et du char à bancs enlevés.

Le marquis, jusque-là, ne comprenait pas trop clairement en quelle société Joseph et ses sœurs étaient venus le voir. La vérité est qu'il n'avait aucun préjugé, qu'il était poli et hospitalier envers tout le monde, mais qu'il avait une aversion invincible pour les grisettes. Il fallait que ce sentiment eût acquis chez lui une grande violence, car il était combattu par une habitude de courtoisie envers le beau sexe, la prétention de n'être pas absolument étranger à l'art de plaire. Mais autant il aimait à accueillir gracieusement les personnes des deux sexes qui reconnaissaient humblement l'infériorité de leur rang, autant il haïssait, dans le secret de son cœur, celles qui traitaient de pair à compagnon avec lui, sans daigner lui tenir compte de son affabilité et de ses manières libérales. Il consentait à être le meilleur bourgeois du monde, pourvu qu'on n'oubliât point qu'il était marquis et qu'il ne voulait pas le paraître.

Les artisanes de L***, avec leur jactance, leurs priviléges et leur affectation de familiarité, étaient donc nécessairement des natures antipathiques à la sienne; et il est vrai qu'il les souffrait difficilement dans sa maison. Il ne pouvait supporter qu'elles s'arrogeassent le droit de s'asseoir à sa table sans son aveu, et il ne manquait pas, lorsque sa salle à manger était envahie par ces usurpateurs féminins, de leur céder la place et d'aller aux champs. Ce procédé lui avait aliéné la considération des grisettes les plus huppées, d'autant plus qu'elles voyaient fort bien l'adjoint de la commune, personnage revêtu d'une blouse et d'une paire de sabots, et même le garde-champêtre, dignitaire plus modeste encore, admis à l'honneur de boire un verre de vin et de s'asseoir sur un escabeau, lorsqu'ils apportaient des nouvelles à l'heure où le marquis finissait son souper. Cette préférence envers des paysans leur paraissait l'indice d'un caractère insolent et bas, tandis qu'il était au contraire le résultat d'un orgueil très-bien raisonné.

Quoique Henriette et ses ouvrières eussent été fort bien traitées cette fois, il leur restait un vieux levain de ressentiment contre les manières habituelles du marquis envers leurs pareilles. La présence de mademoiselle Marteau, les manières douces d'André et le maintien grave et poli de Geneviève leur avaient un peu imposé pendant le dîner. Aussi, en sortant de table, leur nature bruyante et indisciplinée reprenant le dessus, elles se répandirent dans le verger, en caracolant comme des cavales débridées, et sautant sur les plates-bandes, écrasant sans pitié les marguerites et les tomates; elles remplirent l'air de chants plus gais que mélodieux, et de rires qui sonnèrent mal à l'oreille du marquis. Celui-ci laissa André auprès de Geneviève et de mesdemoiselles Marteau; et, tandis que Joseph prenait sa course de son côté pour aller embrasser mademoiselle Henriette, à la faveur d'un jour consacré à la folie, il longea furtivement le mur où ses plus beaux espaliers étendaient leurs grands bras chargés de fruits sur un treillage vert-pomme, et monta la garde autour de ses pêches et de ses raisins. Henriette s'en aperçut, et, décidée à déployer ce grand caractère d'audace et de fierté dont elle tirait gloire, elle coupa le potager en droite ligne, et vint, à trente pas du marquis, remplir lestement son tablier des plus beaux fruits de l'espalier. A son exemple, les grisettes s'élancèrent à la maraude, et firent main-basse sur le reste. Ce qui acheva d'enflammer le marquis d'une juste colère, c'est qu'au lieu de détacher de l'arbre le fruit qu'elles voulaient emporter, elles tiraient obstinément la branche, jusqu'à ce qu'elle cédât et leur restât à la main, toute chargée de fruits verts qu'elles jetaient avec dédain au milieu des allées, après y avoir enfoncé les dents. Moyennant ce procédé aristocratique, au lieu d'une douzaine de pêches et d'autant de grappes de raisins qu'elles eussent pu enlever, elles trouvèrent moyen de mutiler tous les arbres fruitiers, et de mettre en lambeaux ces belles treilles si bien suspendues, que le marquis lui-même avait courbées en berceaux, et qui faisaient l'admiration de tous les connaisseurs.

Le marquis eut envie de prendre une des branches cassées dont elles jonchaient le sable, et de *courir sus*, en les poursuivant comme des chèvres malfaisantes; mais il vit la grande taille de Joseph se dessiner auprès d'Henriette, et quoique brave, il ne se soucia point d'engager avec lui une discussion qui pouvait devenir orageuse. D'ailleurs, il aimait Joseph, et voyait bien qu'il n'approuvait pas ce dégât. Il prit un parti plus sage et plus cruel : il alla droit à l'écurie, fit sortir son cheval, atteler le char à bancs, et conduire l'un et l'autre à trois cents pas de la maison, dans une grange dont il prit la clef dans sa poche, puis il revint d'un air calme et rentra dans le salon. Il n'y trouva personne; mais la Vengeance, qui le protégeait, lui fit apercevoir, du premier coup d'œil, quatre ou cinq grands bonnets de tulle et deux ou trois châles de barége étalés avec soin sur le canapé. Ces demoiselles avaient déposé là leurs atours pour courir plus à l'aise dans le jardin. Le marquis n'en fit ni une ni deux. Il s'étendit tout de son long sur les rubans et sur les dentelles, et ne manqua pas d'allonger ses grosses guêtres crottées sur le fichu de crêpe rose de

mademoiselle Henriette. Il attendit ainsi, dans un repos délicieux, que ces demoiselles eussent fini de dévaster son verger.

Quand elles rentrèrent, elles retrouvèrent en effet le malicieux campagnard qui feignait de dormir en écrasant leurs précieux chiffons; elles le maudirent mille fois, et prononcèrent, assez haut pour qu'il l'entendît, les mots de vieil ivrogne.

« Fort bien! disait Henriette d'un ton aigre, il faut de la dentelle à M. le marquis, pour dormir en cuvant son vin!

— Ma foi, disait Joseph en se pinçant le nez pour ne pas éclater de rire, je trouve la chose singulière, et si drôle qu'il m'est impossible de m'en affliger. Vraiment, c'est dommage de réveiller ce bon marquis, quand il dort si bien; l'aimable homme! »

En parlant ainsi, Joseph secouait doucement la main du marquis. Celui-ci feignit longtemps de ne pouvoir se réveiller. Enfin, il se décida à quitter le canapé, et à laisser les grisettes ramasser les débris de leur toilette. Dans quel état, hélas! Henriette écumait de rage. M. de Morand feignit de ne s'apercevoir de rien. Il prit le bras de Joseph, et sortit sous prétexte de le mener à son pressoir. Mais sa véritable vengeance ne tarda pas à éclater. Le soleil était couché, on parla de retourner à la ville; la patache de Joseph se trouva prête devant la porte aussitôt qu'il l'eût demandée. « Prends mes sœurs et Geneviève, dit Joseph à André, et monte dans ma patache, je me charge des grisettes et du char à bancs. Va, pars tout de suite; car, si tu restes là et que ton père ait de l'humeur, cela tombera sur toi, tandis qu'il n'osera pas me faire de difficultés. Va-t'en vite. »

André ne se le fit pas répéter; il offrit la main à ses compagnes de voyage, prit les rênes et disparut. Il était à cinq cents pas, que Joseph attendait encore le char à bancs sur le seuil de la maison. Il avait glissé quelque monnaie dans la main du garçon d'écurie en lui disant d'amener son équipage; mais l'équipage n'arrivait pas, le garçon d'écurie ne se montrait plus, et le marquis avait subitement disparu. Au bout d'un quart d'heure d'attente, Joseph prit le parti d'aller à l'écurie : elle était vide; il cherche le char à bancs sous le hangar : le hangar est désert; il appelle, personne ne lui répond. Il parcourt la ferme, et trouve enfin le garçon d'écurie qui semble accourir tout essoufflé, et qui lui répond avec toute la sincérité apparente d'un paysan astucieux : « Hélas! mon bon monsieur, il n'y a ni char à bancs ni cheval; le métayer est parti avec pour la foire de Saint-Denis, qui commence demain matin; il ne savait pas qu'on en aurait besoin au château. M. le marquis lui avait dit hier de les prendre s'il en avait besoin... Qu'est-ce qui savait, qu'est-ce qui pouvait prévoir...?

— Mille diables! s'écria Joseph; il est parti! et depuis quand? est-il bien loin?

— Oh! monsieur, dit le garçon en souriant d'un air piteux, il y a plus de deux heures! Il doit être à présent auprès de L***, s'il ne l'a point dépassé.

— Eh bien, dit Joseph, c'est une histoire à mourir de rire! » Et il alla rejoindre les grisettes, sans s'affliger autrement d'un événement qui devait les transporter de colère. Henriette jeta les hauts cris; elle refusa de croire au départ du métayer; elle maudit mille fois la malice du marquis; elle le chercha dans toute la maison pour lui faire des reproches, pour lui demander s'il n'avait pas un autre cheval et une autre voiture; le marquis fut introuvable. Le garçon d'écurie se lamenta d'un air désespérant sur ce fâcheux contre-temps. Enfin il fallut prendre un parti; le jour baissait de plus en plus, il fallut partir à pied et entreprendre, à l'entrée de la nuit, une promenade de trois lieues, par des chemins assez rudes, et avec des bonnets et des fichus en marmelade. Les grisettes pleuraient, et Henriette en fureur faisait de durs reproches à Joseph sur son insouciance. Celui-ci se résignait de bonne grâce à lui offrir son bras jusqu'à la ville; elle le refusa d'abord avec dépit, et l'accepta bientôt par lassitude. Elles s'en allèrent ainsi clopin-clopant, se heurtant les pieds contre les cailloux, et détestant dans leur âme l'abominable marquis, auteur de leur désastre, tandis que celui-ci, enfermé dans sa chambre et plongé dans le duvet, fredonnait en s'endormant un vieil air à la mode peut-être dans sa jeunesse : *Allez-vous-en, gens de la noce*, etc.

VII

De leur côté, André et Geneviève et mesdemoiselles Marteau continuaient paisiblement leur route, sans entendre les cris de détresse dont Joseph, à tout hasard, faisait retentir la plaine. Enfin, une des petites filles ayant laissé tomber son sac, André arrêta le cheval et descendit pour chercher dans l'obscurité l'objet perdu. Pendant ce temps, il lui sembla entendre mugir au loin une voix de stentor qui prononçait son nom. Il consulta ses compagnons, et Geneviève décida qu'il fallait retourner en arrière, parce qu'un accident était probablement arrivé aux voyageurs du char à bancs. André obéit, et, au bout de dix minutes, il rencontra les tristes piétons qui gagnaient le haut de la colline. Henriette voulut raconter la malheureuse aventure; mais, suffoquée par sa colère, elle s'arrêta pour respirer, et Joseph, profitant de l'occasion, se mit à raconter à sa manière. Il déclara que c'était un plaisant tour du marquis, et que ces demoiselles l'avaient bien mérité pour la manière dont elles s'étaient comportées dans le verger.

« C'est une infamie! s'écria Henriette; votre marquis est un vieil avare, un sournois et un ivrogne.

— Allons, allons, interrompit Joseph impatienté, vous oubliez que vous parlez devant son fils, et qu'il est trop poli pour vous donner un démenti; mais si vous étiez un homme, jarni Dieu!...

— Et c'est parce que M. André ne peut pas imposer silence à une femme, dit Geneviève assez vivement, que l'on ne doit pas abuser de sa politesse, et lui faire entendre un langage qu'il ne peut supporter sans souffrir. Allons, Henriette, calme-toi, prends ma place dans la voiture; tâchez de vous y arranger toutes, et de prendre seulement la petite Marie sur vos genoux; pour nous, qui avons fait la moitié de la route en voiture, nous ferons bien le reste à pied, n'est-ce pas, ma chère Justine? »

La chose fut bientôt convenue. Joseph voulut un instant faire les honneurs de sa voiture à André, et achever la route à pied; mais il comprit bien vite qu'André aimait beaucoup mieux accompagner Geneviève, et il prit sa place dans la patache, qui continua le voyage au pas. André offrit son bras à Justine Marteau, afin d'avoir l'occasion d'offrir l'autre à Geneviève au bout de quelques minutes; mais à peine l'eut-elle accepté, qu'André, qui se croyait fort en train de dire les choses les plus sensées du monde, ne trouva plus même à placer un mot insignifiant, pour diminuer le malaise d'un silence qui dura près d'un quart d'heure sans aucune cause appréciable.

Ce fut mademoiselle Marteau qui le rompit la première, dès qu'elle eut fini de penser à autre chose; car elle était préoccupée soit de la pensée de son trousseau, soit de celle de son fiancé. « Eh bien! dit-elle, qu'avons-nous donc tous les trois à regarder les étoiles?

— Je vous assure, répondit André, que je ne pensais pas aux étoiles, et que je les regardais encore moins. Et vous, mademoiselle Geneviève?

— Moi je les regardais sans penser à rien, répondit-elle.

— Permettez-moi de ne pas vous croire, reprit André; je suis sûr, au contraire, que vous réfléchissez beaucoup et à propos de tout.

— Oh! oui, je réfléchis, répondit-elle; mais je n'en pense pas plus pour cela, car je ne sais rien, et quand j'ai bien rêvé, je n'en suis pas plus avancée.

— Cela est impossible. Quand vous regardez les étoiles, vous pensez à quelque chose.

— Je pense quelquefois à Dieu, qui a mis toutes ces lumières là-haut : mais comme on ne peut pas toujours penser à Dieu, il arrive que je continue à les regarder sans savoir pourquoi; et pourtant je reste des heures entières à ma fenêtre sans pouvoir m'en arracher. D'où cela vient-il? Sans doute les étoiles font cet effet-là à tout le monde : n'est-ce pas, Justine?

— Je crois, dit Justine, que ton amie Henriette ne les regarde jamais. Pour moi, je suis comme toi, je ne peux pas en détacher mes yeux; mais c'est que cela me fait penser à des milliers de choses.

— Oh! c'est que vous êtes savante, vous, Justine; vous êtes bien heureuse! Mais, dites-moi donc à quoi les étoiles vous font penser : j'aurai peut-être eu les mêmes idées sans pouvoir m'en rendre compte.

— Mais, dit Justine, à quoi ne pense-t-on pas en regardant ces milliards de mondes, auprès desquels le nôtre n'est qu'une tache lumineuse dans l'espace? »

Geneviève s'arrêta tout étonnée, et regarda Justine attendant avec impatience qu'elle s'expliquât davantage.

André s'était imaginé, en voyant le beau front de Geneviève plein d'intelligence, et en écoutant son langage toujours si raisonnable et si pur, qu'elle devait savoir toutes choses, et l'idée de son infériorité l'avait rendu jusque-là timide et tremblant devant elle. Il fut donc surpris à son tour, et chercha, dans les grands yeux de Geneviève, la cause de cet étonnement naïf.

« Est-ce que tu ne sais pas, dit Justine qui n'était pas fâchée de déployer son petit savoir, que toutes ces lumières, comme tu les appelles, sont autant de soleils et de mondes?

— Oh! j'ai entendu parler de cela à Paris, par une de mes compagnes qui avait un livre... mais je prenais tout cela pour des rêves... et je ne peux pas y croire encore... Dites-nous donc ce que vous en pensez, M. André? »

Cette interpellation fit sur André un effet singulier. Il venait d'être presque choqué de l'ignorance de Geneviève; il se sentit tout à coup comme attendri. Jusque-là son amour avait été dans sa tête; il lui sembla qu'il descendait dans son cœur. Il regarda Geneviève à la faible clarté du ciel étoilé : il distinguait à peine ses traits; mais une blancheur incomparable faisait ressortir sa figure ovale sous ses cheveux noirs, et une sérénité angélique semblait résider sur ce visage délicat et pâle. André fut si ému, qu'il resta quelques instants sans pouvoir répondre. Enfin il lui dit d'une voix altérée : « Oui, je crois que notre monde n'est qu'un lieu de passage et d'épreuve, et qu'il y a, parmi tous ceux que vous voyez au ciel, quelque monde meilleur où les âmes qui s'entendent peuvent se réunir et s'appartenir mutuellement. »

Geneviève s'arrêta encore, et le regarda à son tour comme elle avait regardé Justine. Tout ce qu'on lui disait lui semblait obscur; elle en attendait l'explication.

« Croyez-vous donc, lui dit André, que tout s'achève ici-bas?

— Oh non! dit-elle, je crois en Dieu et en une autre vie.

— Eh bien! ne pensez-vous pas que le paradis puisse être dans quelqu'une de ces belles étoiles?

— Mais je n'en sais rien. Vous-même, qu'en savez-vous ?

— Oh rien ! je ne sais pas où Dieu a caché le bonheur qu'il fait espérer aux hommes. Croyez-vous, mesdemoiselles, qu'on puisse obtenir tout ce qu'on désire en cette vie ?

— Mais non ! dit Justine; on peut désirer l'impossible. Le bonheur et la raison consistent à régler nos besoins et nos souhaits.

— Cela est très-bien dit, répondit André; mais pensez-vous qu'il existe trois personnes au monde qui puissent atteindre à la sagesse ? Nous voici trois : répondez-vous de nous trois ?

— Oh ! c'est tout au plus si je réponds de moi-même, dit Justine en riant; comment répondrais-je de vous ? Cependant je répondrais de Geneviève; je crois qu'elle sera toujours calme et heureuse.

— Et vous, mademoiselle Geneviève, dit André, en répondez-vous ?

— Pourquoi pas ? dit-elle avec une tranquillité naïve. Mais parlez-moi donc des étoiles, cela m'inquiète davantage. Pourquoi Justine dit-elle que ce sont des mondes et des soleils ? »

André, heureux et fier, pour la première fois de sa vie, d'avoir quelque chose à enseigner, se mit à lui expliquer le système de l'univers, en ayant soin de simplifier toutes les démonstrations, et de les rendre abordables à l'intelligence de son élève. Malgré la soumission attentive et la curiosité confiante de Geneviève, André fut frappé du bon sens et de la netteté de ses idées. Elle comprenait rapidement; il y avait des instants où André, transporté, lui croyait des facultés extraordinaires, et d'autres où il croyait parler à un enfant. Quand ils furent arrivés aux premières maisons de la ville, Henriette descendit de voiture, et dit qu'elle se chargeait de reconduire Geneviève chez elle. André n'osa pas aller plus loin; il prit congé d'elle, et, se dérobant aux instances de Joseph qui voulait l'emmener boire du punch, il reprit légèrement le chemin de son castel. Tout ce qu'il désirait désormais, c'était de se trouver seul et de n'être pas distrait de ses pensées. Elles se pressaient tellement dans son cerveau, qu'il s'assit bientôt sur le bord du chemin, et posant son front dans ses mains, il resta ainsi jusqu'à ce que le froid de la nuit le saisit et l'avertit de reprendre sa marche.

VIII

Le lendemain, lorsqu'André se retrouva seul dans son grand verger, il s'était passé bien des choses dans sa tête, mais il avait trouvé une solution à sa plus grande incertitude, et il éprouvait une joie et une impatience tumultueuses. Il s'était demandé bien des fois, depuis douze heures, si Geneviève était un ange du ciel, exilé sur une terre ingrate et pauvre, ou si elle était simplement une grisette plus décente et plus jolie que les autres. Cependant il n'avait pu réprimer une émotion tendre et presque paternelle, lorsqu'elle lui avait naïvement demandé de l'instruire. Cet aveu paisible de son ignorance, ce désir d'apprendre, cette facilité de compréhension, devaient lui gagner le cœur d'un homme simple et bon comme elle. Il y avait, sous cette inculte végétation, une terre riche et fertile où la parole divine pourrait germer et fructifier. Une âme sympathique, une voix amie pouvait développer cette noble nature et la révéler à elle-même.

Telle fut la conclusion que tira André de toutes ses rêveries, et il se sentit transporté d'enthousiasme à l'idée de devenir le Prométhée de cette précieuse argile. Il bénit le ciel qui lui avait accordé les moyens de s'instruire. Il remercia dans son cœur son bon maître, M. Forez, qui lui avait ouvert le trésor de ses connaissances; et, dans son exaltation, peu s'en fallut qu'il n'allât aussi remercier son père qui avait consenti à faire de lui autre chose qu'un paysan. Dans ses jours de spleen, il lui était arrivé souvent de maudire l'éducation qui, en lui créant des besoins nouveaux, lui rendait sa condition réelle plus triste encore. Maintenant il demandait pardon à Dieu d'un tel blasphème. Il reconnaissait tous les avantages de l'étude, et se sentait maître du feu sacré qui devait embraser l'âme de Geneviève.

Mais toutes ces fumées de bonheur et de gloire se dissipèrent, lorsqu'il songea à la difficulté de revoir prochainement Geneviève, et à la possibilité effrayante de ne la revoir jamais. Il avait fait, avec sa liberté de la veille, mille romans délicieux, en parcourant à pas lents les allées humides de la rosée du matin; mais, à force de se créer un bonheur imaginaire, le besoin de réaliser ses rêves devint un malaise et un tourment. Son cœur battait violemment, et, à chaque instant, semblait s'élancer hors de son sein pour rejoindre l'objet aimé. Il s'étonna de ces agitations. Il n'avait pas prévu qu'arrivé à ce point, l'amour devait devenir une souffrance de toutes les heures. Il avait cru, au contraire, que du moment où il aurait retrouvé l'objet d'une si longue attente, sa vie s'écoulerait calme, pleine et délicieuse; qu'un jour de bonheur suffirait à ses rêveries et à ses souvenirs pendant un mois, et qu'il aurait autant de douceur à savourer le passé qu'à jouir du présent. Maintenant, la veille lui semblait s'être envolée trop rapidement; il se reprochait de n'en avoir pas profité; il se rappelait cent circonstances où il aurait pu dire à propos un mot qui lui eût obtenu la bienveillance de Geneviève, et il éprouvait un regret mortel de sa timidité. Il brûlait de trouver l'occasion de la réparer: mais quand viendrait

cette occasion? dans huit jours, dans quatre? Un seul lui paraissait éternellement long, et l'ennui dévorait déjà sa vie.

La crainte de se montrer trop empressé et d'effaroucher l'austérité de Geneviève lui faisait seule renoncer aux mille projets romanesques qu'il enfantait presque malgré lui. Mais bientôt, il était forcé de se déclarer que vivre sans la voir était impossible, et qu'il fallait sortir de son inaction ou devenir fou.

Il alla vers le soir à la ville. Il s'assit à l'écart sur un des bancs de la promenade, espérant qu'elle passerait peut-être; mais il vit défiler par groupes toutes les filles de la ville, sans apercevoir le petit pied de Geneviève. Il se rappela qu'elle ne sortait jamais à ces heures-là; il rôda autour de la maison Marteau, sans oser y entrer; car il éprouvait une répugnance infinie à laisser deviner ce qui se passait en lui. A l'entrée de la nuit, il vit sortir Henriette et ses ouvrières. Geneviève n'était point avec elles. S'il avait su où elle demeurait, il se serait glissé sous sa fenêtre, il l'eût peut-être aperçue; mais il ne le savait pas, et pour rien au monde il ne l'eût demandé à qui que ce fût.

Le lendemain il revint dans la journée, et, tâchant de prendre l'air le plus indifférent, il alla voir Joseph. Joseph ne fut pas dupe de ce maintien grave. « Voyons, lui dit-il, pourquoi ne parles-tu pas de la seule chose qui t'intéresse maintenant? Tu voudrais bien voir Geneviève, n'est-ce pas? Ce n'est pas aisé; j'y pensais ce matin; je cherchais un expédient pour avoir accès dans sa maison, et je n'en ai pas trouvé. Il faudra bien pourtant que nous en venions à bout. Henriette nous aidera. »

L'obligeance indiscrète de Joseph choqua cruellement son ami. Il se mit à rire d'un air sec et forcé, en lui déclarant qu'il ne comprenait rien à cette plaisanterie, et qu'il le priait de ne l'y pas mêler davantage.

« Ah! tu fais le fier! Tu te méfies de moi? dit Joseph un peu piqué. Eh bien! comme tu voudras, mon cher. Tire-toi d'affaire tout seul, puisque tu n'as pas besoin d'aide. »

André s'affligea d'avoir offensé un ami si dévoué; mais il lui fut impossible de revenir sur son refus et sur son désaveu. Il se retira assez triste. Le bon Joseph s'en aperçut, et, pour lui prouver qu'il n'avait pas de rancune, il le reconduisit jusqu'au bout de l'avenue de peupliers qui termine la ville. Avant de sortir d'une petite rue tortueuse et déserte, il lui montra une vieille maison de briques, dont tous les pans étaient encadrés de bois noir grossièrement sculpté. Un toit en auvent s'étendait à l'entour, et ombrageait les étroites fenêtres. « Tiens, dit Joseph, en lui montrant deux de ces fenêtres, éclairées par le soleil couchant et couvertes de pots de fleurs, c'est là que *Rose respire*. Monter l'escalier, ce n'est pas le plus difficile; mais franchir le palier et passer la porte, c'est pire que d'entrer dans le jardin des Hespérides. »

André, troublé, s'efforça de prendre un air dégagé et de sourire.

« Aurais-je dit quelque sottise? dit Joseph; cela est possible; j'aime trop la mythologie, je ne suis pas toujours heureux dans mes citations.

— Celle-là est fort bonne, au contraire, répondit André, j'en ris parce qu'elle est plaisante, et que je ne me sens point le courage d'Alcide et de Jason. »

Quoi qu'il en soit, André était le lendemain sur l'escalier de la vieille maison rouge. Où allait-il? Il le savait à peine. Serait-il reçu? Il ne l'espérait pas. Il avait à la main un énorme bouquet des plus belles fleurs qu'il avait pu réunir : c'était toute sa recommandation. Il était tour à tour pâle comme ses narcisses et vermeil comme ses adonis. Il se soutenait à peine, et, à la dernière marche, il fut forcé de s'asseoir. C'était déjà beaucoup d'avoir pu arriver jusque-là sans attrouper toute la maison et sans causer un scandale qui eût indisposé Geneviève contre lui. Il avait passé adroitement le long de l'arrière-boutique du chapelier qui occupait le rez-de-chaussée, sans être aperçu d'aucun des apprentis; au premier étage, il avait évité un atelier de lingères, dont la porte était ouverte et d'où partait le refrain de plusieurs romances très-animées des grisettes de tous les pays, tel que

> Bocage que l'aurore
> Embellit de ses feux, etc.

Ou bien

> Il ne vient pas, où peut-il être? etc.

Ou bien encore

> Fleuve du Tage, etc.

André cacha son bouquet dans son chapeau, et, tournant le dos à la porte entr'ouverte, il franchit cet étage comme un éclair et ne s'arrêta qu'au troisième. Là, tout palpitant, se recommandant à Dieu, il s'approcha de la porte à trois reprises différentes, et s'en éloigna aussitôt, incertain s'il ne laisserait pas son bouquet et ne s'enfuirait pas à toutes jambes. Enfin une quatrième résolution l'emporta. Il frappa bien doucement, et, près de s'évanouir, s'appuya contre le mur.

Cinq minutes d'un profond silence lui donnèrent le temps de se reconnaître. Il pensa que Geneviève était sortie, et il se réjouit presque d'échapper à la terrible émotion qu'il avait résolu de braver. Cependant le désir de la voir fut plus fort que sa poltronnerie, et il allait frapper de nouveau lorsque ses yeux, accoutumés à l'obscurité de l'escalier, distinguèrent

un petit carré de papier collé sur la porte. Il l'examina quelques instants et réussit à lire :

GENEVIÈVE, fleuriste ;

Et un peu plus bas, en plus petits caractères :

Tournez le bouton, s'il vous plaît.

André, transporté d'une joie étourdie, ouvrit la porte et entra dans une vieille salle proprement tenue, meublée de quatre chaises de paille, d'une provision de raisins suspendue au plafond, et d'une toile noire et usée, où l'on retrouvait quelques vestiges d'une figure de Vierge tenant un Enfant Jésus dans ses bras. Une petite porte, sur laquelle était encore écrit le nom de Geneviève, était placée au bout de cette salle. Cette fois André sentit toutes ses terreurs se réveiller; mais après tout ce qu'il avait déjà osé, il n'était plus temps de renoncer lâchement à son entreprise : il frappa donc à cette dernière porte qui s'ouvrit aussitôt, et Geneviève parut.

Elle devint toute rouge, et le salua avec un embarras où André crut distinguer un peu de mécontentement. Il balbutia quelques mots, mais il perdit tout à fait contenance en s'apercevant que Geneviève n'était pas seule. Madame Privat était debout auprès d'un carton de fleurs, et se composait un bouquet de bal. Elle jeta sur André un regard de surprise et d'ironie : c'eût été une si bonne fortune pour elle de pouvoir publier une jolie médisance bien cruelle sur le compte de la vertueuse Geneviève! Geneviève sentit le danger de sa position, et, prenant aussitôt une assurance pleine de fierté : « Entrez, dit-elle, monsieur le marquis, ayez la bonté de vous asseoir et d'attendre un instant. Vous voudrez bien me faire votre commande après que j'aurai servi madame. »

Et, se rapprochant de madame Privat, elle ouvrit tous ses cartons avec une dignité calme qui en imposa un instant à la merveilleuse provinciale. Mais l'occasion était trop bonne pour y renoncer aisément. Après avoir choisi quelques boutons de rose mousseuse, madame Privat se retourna vers André qu'elle déconcerta tout à fait avec son regard curieux et impertinent. « Vraiment, dit-elle en s'efforçant de prendre un ton enjoué, c'est la première fois que je vois un jeune homme venir commander des fleurs artificielles. Vous ne recevez pas souvent la visite de ces messieurs, n'est-ce pas, mademoiselle Geneviève?

— Pardonnez-moi, madame, répondit froidement Geneviève, je reçois très-souvent des commandes de bouquets pour les mariages et pour les présents de noces; et ces messieurs m'apportent quelquefois les fleurs qu'ils veulent me faire faire.

— Ah! M. de Morand se marie? dit vivement madame Privat, en fixant sur lui un regard scrutateur. »

Son impertinence étonna tellement André, qu'il hésita un instant à répondre; mais l'indignation l'emportant sur sa timidité naturelle, il répondit effrontément : « Non, madame, je m'occupe de botanique, et je désire avoir une collection de certaines fleurs que mademoiselle a le talent d'imiter parfaitement. C'est un herbier de nouvelle espèce, auquel M. Forez, mon ancien précepteur, s'intéresse beaucoup. Quant au mariage, les pauvres maris sont tellement ridicules pour le moment dans ce pays-ci, que j'attendrai un temps plus favorable. »

Madame Privat se mordit la lèvre et sortit brusquement. La réponse d'André faisait allusion à une aventure récente de son ménage; et quoique André ne fût pas méchant, il n'avait pu résister au désir de lui fermer la bouche. Quand elle fut sortie, il regarda Geneviève en souriant, espérant que cet incident allait faire oublier l'audace de sa visite; mais il trouva Geneviève froide et sévère. « Puis-je savoir, monsieur, lui dit-elle, ce qui me procure l'honneur de votre présence? »

André se troubla. « Je mérite que vous me receviez mal, répondit-il. J'ai été étourdi et imprudent, mademoiselle, m'imaginant que c'était une chose toute simple que de venir vous offrir ces fleurs. L'impertinente personne qui sort d'ici m'a fait sentir mon tort; me le pardonnerez-vous?

— Oui, monsieur, répondit Geneviève, s'il est vrai que vous n'en ayez pas prévu les suites, et si vous me promettez de ne pas m'y exposer une seconde fois.

— J'aimerais mieux renoncer au bonheur de vous revoir jamais, que de vous causer une contrariété, répondit André; et, laissant son bouquet sur la table, il se leva tristement pour se retirer; mais une larme vint au bord de sa paupière, et Geneviève, qui s'en aperçut, se troubla à son tour.

— Au moins, lui dit-elle avec douceur, je ne vous chasse pas, et puisque vous n'avez eu que de bonnes intentions aujourd'hui, je vous remercie de votre bouquet. »

En même temps, elle le prit et l'examina. André s'arrêta, et resta debout et incertain.

« Il est bien joli, dit Geneviève. Comment appelez-vous ces fleurs roses si rondes et si petites?

—Ce sont des hépatiques, répondit-il en se rapprochant; voici des belles-de-nuit à odeur de vanille, de la giroflée-mahon blanche, et des mauves couleur de rose.

— Oh! celles-là se fanent vite, dit Geneviève. Je vais les mettre dans l'eau. »

Elle délia le bouquet et le mit dans un vase plein d'eau fraîche, en arrangeant chaque fleur avec soin. Pendant ce temps, André examinait les cartons ouverts et admirait la perfection des ouvrages de Geneviève. Cependant il lui échappa une exclamation de

blâme qui faillit faire tomber le vase de fleurs des mains de la jeune fille.

« Qu'est-ce donc? s'écria-t-elle.

— O ciel! répondit André, des fuxias à calice vert. Cela n'existe pas. C'est une invention gratuite.

— Hélas! vous avez raison, dit Geneviève en rougissant, ce n'est pas ma faute. Une demoiselle de la ville, pour qui j'ai fait cette branche de fuxia, l'a voulue ainsi. En vain je lui ai montré l'original, elle s'est obstinée à trouver ce bouquet trop rouge. Feuilles, tiges, fleurs, tout, disait-elle, était de la même teinte. Elle m'a forcée d'ajouter ces feuilles qui sont d'un ton faux, et de doubles calices...

— Qui sont d'une monstruosité épouvantable, dit André avec chaleur. Quoi, mutiler une si jolie plante! si gracieuse, si délicate!

— Il y a des gens de si mauvais goût! reprit Geneviève; tous les jours on me demande des choses extravagantes. J'avais fait des millepertuis de Chine, assez jolis; aussitôt toutes ces dames en ont demandé: mais l'une les voulait bleus, l'autre rouges, selon la couleur de leurs rubans et de leurs robes. Que voulez-vous que devienne la vérité devant de pareilles considérations? Je suis bien forcée, pour gaguer ma vie, de céder à tous ces caprices : aussi je ne fais que pour moi des fleurs dont je sois contente. Celles-là, je ne les vends pas, ce sont mes études et mes vrais plaisirs. Je vous les ferai voir si...

— Oh! voyons-les, je vous en supplie, dit André; montrez-moi ces trésors. »

Geneviève alla ouvrir une armoire réservée, et montra à son jeune pédant une collection de fleurs admirablement faites. « Voici du véritable fuxia, dit-elle, en lui désignant avec orgueil une branche de cette jolie plante.

— Ceci est un chef-d'œuvre, dit André en la prenant avec précaution. Vous ne savez pas quelles immenses ressources vous offre votre talent. Un amateur payerait cette fleur un prix exorbitant. Cependant on pourrait y faire encore une légère critique; les fleurs sont trop régulièrement parfaites; la nature est plus capricieuse, plus sans façon. Ainsi le calice du fuxia a souvent cinq pétales et souvent trois, au lieu de quatre qu'il doit avoir. Les caryophyllées sont sujettes à ces erreurs continuelles et n'en sont que plus belles. Voyez ce violier jaune qui est sous votre fenêtre.

— Vous avez peut-être raison, dit Geneviève. Moi, j'évitais cela dans la crainte de mal faire. Aimez-vous ces pois de senteur?

— Il n'y manque que le parfum; cependant voici un petit défaut. Toutes les légumineuses ont dix étamines, mais neuf seulement sont réunies dans une sorte de gaîne; la dixième est indépendante des autres; et vous n'avez pas observé cette particularité.

— Êtes-vous sûr de cela?

— Il y a du genêt d'Espagne dans mon bouquet. Déchirez-en une fleur.

— En vérité, vous avez raison, mais vous êtes bien sévère. Tant mieux pourtant, il y a beaucoup à profiter avec vous. Continuez donc à m'instruire, je vous en prie. »

André examina tous les cartons et trouva peu à critiquer, beaucoup à louer: mais il ne négligea aucune occasion de relever les fautes légères de l'artiste, car il sentit que c'était le moyen de captiver l'attention et de rendre sa présence désirable.

« Puisqu'il en est ainsi, dit Geneviève quand il eut fini, je n'oserai plus achever une fleur nouvelle sans vous consulter; car vous en savez plus que moi.

— Vous en sauriez bien vite autant, si vous vouliez faire de votre art une étude un peu méthodique. Certainement, à force de recherches et d'observations, vous savez une infinité de choses que je ne saurai jamais; mais l'ordre qu'on m'a fait mettre dans cette étude m'a appris des choses très-simples que vous ignorez. M. Forez avait pour cela une méthode admirable et d'une clarté parfaite.

— Et comment faire pour savoir? dit Geneviève.

— Laissez-moi vous apporter mes cahiers et mon herbier; avec une heure d'application par jour, vous en saurez dans un mois plus que M. Forez lui-même.

— Oh! que je le voudrais, dit Geneviève, mais cela est impossible. Orpheline et seule comme je suis, je ne puis recevoir vos visites, sans m'exposer aux plus méchants propos.

— N'êtes-vous pas au-dessus de ces puériles attaques? dit André. A quoi vous a servi toute une vie de retraite et de prudence, si vous êtes aussi vulnérable que la plus étourdie de vos compagnes, et si, au premier acte d'indépendance que votre raison voudra tenter, l'opinion ne vous tient aucun compte d'une sagesse que vous avez si bien prouvée?

— L'opinion, l'opinion!... dit Geneviève en rougissant. Ce n'est pas que je la respecte; je sais ce qu'elle vaut, dans ce pays du moins! mais je la crains. Je n'ai pas de famille, personne pour me protéger; la méchanceté peut me prendre à partie, comme elle a fait tant de fois pour de pauvres filles qui avaient bien peu de torts à se reprocher. Elle peut me rendre bien malheureuse...

— Oui, si vous manquez de caractère; mais si vous avez le juste orgueil de la vertu, si vous êtes pénétrée de votre dignité...

— Ne me dites pas cela, on me reproche déjà d'être trop fière.

— Si j'avais le droit de vous faire un reproche, ce ne serait pas celui-là...

— Et lequel donc? dit Geneviève vivement; » puis elle s'arrêta tout à coup, et André lut sur son visage qu'elle était fâchée d'avoir laissé échapper cette ques-

tion, et qu'elle craignait une réponse trop significative.

« Je n'ai pas ce droit, répondit-il tristement; et je ne me flatte pas de l'avoir jamais. Vous craignez le blâme, quelle raison assez forte auriez-vous pour le braver? Ne faites pas attention à ce que je vous ai dit. Je déraisonne souvent.

— Cet aveu n'est pas rassurant, dit Geneviève en s'efforçant de sourire, pour quelqu'un qui comptait vous demander souvent des conseils.

— Sur la botanique? reprit André. Je vous enverrai mes cahiers. Si quelque passage vous embarrasse, veuillez faire un signe sur la marge et me le renvoyer; je demanderai une explication détaillée à M. Forez et le prierai de la rédiger lui-même. Je vous la ferai parvenir par mademoiselle Marteau ou par mademoiselle Henriette, ou par telle autre personne que vous me désignerez. De cette manière, il me sera impossible de vous compromettre, et je ne serai pour personne un sujet de trouble et de scandale. »

Geneviève fut affligée de l'entendre s'exprimer d'un ton froid et blessé. Sa douceur et sa sensibilité naturelles parlèrent plus vite que sa raison.

« J'aimerais mieux, dit-elle, recevoir ces explications de vous directement; je comprendrais plus vite et je pourrais vous remercier moi-même de votre complaisance. Je ne sais pas comment il me deviendra possible de recevoir vos avis, mais j'en chercherai le moyen... S'il me faut y renoncer, croyez que j'en aurai du regret et que je conserverai de la reconnaissance pour vous. »

Elle s'arrêta toute troublée, et André se sentit si ému, qu'il craignit de se mettre à pleurer devant elle. C'est pourquoi il se retira précipitamment, en faisant de profonds saluts et en attachant sur elle des regards pleins de douleur et de tendresse.

Quand il fut sorti, Geneviève se laissa tomber sur une chaise, mit les deux mains sur son cœur et le sentit battre avec violence. Alors, épouvantée de ce qu'elle éprouvait et n'osant s'interroger elle-même, elle se jeta à genoux et demanda au ciel de lui laisser le calme dont elle avait joui jusqu'alors.

Elle fut presque malade le reste de la journée, et ne toucha point au frugal dîner qu'elle avait préparé elle-même comme à l'ordinaire. Vers le soir, elle s'enveloppa de son petit châle et alla se promener derrière la ville, dans un lieu solitaire où elle était sûre de pouvoir rêver en liberté. Quand la nuit vint, elle s'assit sur une éminence, plantée de néfliers, et elle contempla le lever de ces planètes dont André lui avait expliqué la marche. Peu à peu ses idées prirent un cours extraordinaire, et les connaissances nouvelles que la conversation d'André lui avait révélées, portèrent son esprit vers des pensées plus vagues, mais plus élevées. Lorsqu'elle revint sur elle-même, elle s'étonna de trouver à ses agitations de la journée moins d'importance qu'elle ne l'avait craint d'abord. Elle ressentait déjà l'effet de ces contemplations où l'âme semble sortir de sa prison terrestre et s'envoler vers des régions plus pures; mais elle ne se rendait raison d'aucune de ces impressions nouvelles, et marchait dans ce pays inconnu avec la surprise et le doute d'un enfant qui lit pour la première fois un conte de fées.

Geneviève n'était point romanesque. Elle n'avait jamais désiré d'aimer ou d'être aimée. Elle ne pensait aux passions qu'avec crainte, et s'était promis de s'y soustraire à la faveur d'une vie solitaire et laborieuse. Naturellement aimante et bonne, elle commençait à pressentir vaguement l'amour d'André pour elle. Elle n'eût pas osé se l'expliquer à elle-même, mais elle avait compris instinctivement ses tourments, ses craintes et son chagrin de la matinée. Elle en avait été émue sans savoir pourquoi, elle lui avait parlé avec une bienveillance qui ne cachait pas un sentiment plus vif. Geneviève n'avait pas d'amour, et quand elle chercha consciencieusement la cause de son trouble, elle reconnut en elle-même le regret d'avoir commis une imprudence. « Qu'avais-je donc ce matin, en effet? se demanda-t-elle. Et pourquoi me suis-je laissé émouvoir si vite par les idées et les discours de ce jeune homme? Pourquoi l'ai-je tant remercié? Qu'a-t-il fait pour moi? Il m'a expliqué des choses bien intéressantes, il est vrai; mais il l'a fait pour soutenir la conversation ou pour le plaisir de voir mon étonnement. Et puis il m'a apporté un bouquet que j'aurais pu cueillir moi-même dans les prés, et fait une visite dont, grâce à madame Privat, toute la ville jase déjà. Pourquoi m'a-t-il fait cette visite? Si c'était par amitié, il aurait dû prévoir à quels dangers il m'exposait. Et moi qui l'ai si bien senti tout de suite, d'où vient que sur deux ou trois grandes paroles qu'il m'a dites, j'ai presque promis de braver, pour le voir, les railleries des méchants et des sots? Ah! je suis une folle. Je désire m'élever au-dessus de ma fortune et de mon état. Qu'y gagnerai-je? Quand j'aurai appris tout ce que mes compagnes ignorent, en serais-je plus heureuse?... Hélas! il me semble que oui; mais c'est peut-être un conseil du démon. Déjà j'étais prête à sacrifier ma réputation au plaisir d'apprendre la botanique et de causer avec un jeune homme savant. Mon Dieu, mon Dieu! défendez-moi de ces idées-là, et apprenez-moi à me contenter de ce que vous m'avez donné. »

Geneviève rentra plus calme et résolue à ne plus revoir André. Elle se tint parole, car elle reçut les cahiers et les herbiers par Henriette, et ne les ouvrit pas, dans la crainte d'y trouver trop de tentations. Elle s'habitua, en peu de jours, à penser à lui sans trouble et sans émotion. Une quinzaine s'écoula sans qu'elle sortît de sa retraite, et sans qu'elle entendît parler du désolé jeune homme, qui passait une partie des nuits à pleurer sous ses fenêtres.

IX

Mais la Providence voulait consoler André, et le hasard peut-être voulait faire échouer les résolutions de Geneviève. Un matin elle se laissa tenter par le lever du soleil et par le chant des alouettes, et alla chercher des iris dans les Prés-Girault; elle ne savait pas qu'André l'y avait vue un certain jour qui avait marqué dans sa vie comme une solennité, et qui avait décidé de tout son avenir. Elle se flattait d'avoir trouvé là un refuge contre tous les regards, un asile contre toutes les poursuites. Elle y arriva joyeuse et s'assit au bord de l'eau en chantant. Mais aussitôt des pas firent crier le sable derrière elle. Elle se retourna et vit André.

Un cri lui échappa, un cri imprudent qui l'eût perdue si André eût été un homme plus habile. Mais le bon et crédule enfant n'y vit rien que de désobligeant, et lui dit d'un air abattu : « Ne craignez rien, mademoiselle; si ma présence vous importune, je me retire. Croyez que le hasard seul m'a conduit ici; je n'avais pas l'espoir de vous y rencontrer et je n'aurai pas l'audace de déranger votre promenade... »

La pâleur d'André, son air triste et doux, son regard plein de reproche et pourtant de résignation, produisirent un effet magnétique sur la faible Geneviève. « Non, monsieur, lui dit-elle, vous ne me dérangez pas, et je suis bien aise de trouver l'occasion de vous remercier de vos cahiers... Ils m'intéressent beaucoup, et tous les jours... » Geneviève se troubla et ne put achever, car elle mentait et s'en faisait un grave reproche. André, un peu rassuré, lui fit quelques questions sur ses lectures. Elle les éluda en lui demandant le nom d'une jolie fleurette bleue qui croissait comme un tapis étendu sur l'eau. « C'est, répondit André, le bécabunga, qu'il faut se garder de confondre avec le cresson, quoiqu'il croisse pêle-mêle avec lui. » En parlant ainsi, il se mit dans l'eau jusqu'à mi-jambes pour cueillir la fleur que Geneviève avait regardée; il s'y fût mis jusqu'au cou, si elle avait eu envie de la feuille sèche qu'emportait le courant un peu plus loin. Il parlait si bien sur la botanique qu'elle ne put y résister. Au bout d'un quart d'heure, ils étaient assis tous deux sur le gazon. André jonchait le tablier de Geneviève de fleurs effeuillées dont il lui démontrait l'organisation. Elle l'écoutait en fixant sur lui ses grands yeux attentifs et mélancoliques. André était parfois comme fasciné et perdait tout à fait le fil de son discours. Alors il se sauvait par une digression sur quelque autre partie des sciences naturelles, et Geneviève, toujours avide de s'élancer dans les régions inconnues, le questionnait avec vivacité. André voulut, pour lui rendre ses dissertations plus claires, remonter au principe des choses, lui expliquer la forme de la terre, la différence des climats, l'influence de l'atmosphère sur la végétation, les diverses régions où les végétaux peuvent vivre, depuis le pin des sommets glacés du Nord, jusqu'au bananier des Indes brûlantes. Mais ce cours de géographie botanique effrayait l'imagination de Geneviève.

« Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle à plusieurs reprises, la terre est donc bien grande?

—Voulez-vous en prendre une idée? lui dit André; je vous apporterai demain un atlas; vous apprendrez la géographie et la botanique en même temps.

— Oui, oui, je le veux! » dit vivement Geneviève; et puis elle songea à ses résolutions, hésita, voulut se rétracter et céda encore, moitié au chagrin d'André, moitié à l'envie de voir s'entr'ouvrir les feuillets mystérieux du livre de la science.

Elle revint donc le lendemain, non sans avoir livré un rude combat à sa conscience; mais cette fois la leçon fut si intéressante! Le dessin de ces mers qui enveloppent la terre, le cours de ces fleuves immenses, la hauteur de ces plateaux d'où les eaux s'épanchent dans les plaines, la configuration de ces terres échancrées, entassées, disjointes, rattachées par des isthmes, séparées par des détroits, ces grands lacs, ces forêts incultes, ces terres nouvelles aperçues par des voyageurs, perdues pendant des siècles et soudainement retrouvées, toute cette magie de l'immensité jeta Geneviève dans une autre existence. Elle revint aux Prés-Girault tous les jours suivants, et souvent le soleil commençait à baisser quand elle songeait à s'arracher à l'attrait de l'étude. André goûtait un bonheur ineffable à réaliser son rêve, et à verser dans cette âme intelligente les trésors que la sienne avait recélés jusque-là sans en connaître le prix. Son amour croissait de jour en jour avec les facultés de Geneviève. Il était fier de l'élever jusqu'à lui, et d'être à la fois le créateur et l'amant de son Ève.

Leurs matinées étaient délicieuses. Libres et seuls dans une prairie charmante, tantôt ils causaient, assis sous les saules de la rivière, tantôt ils se promenaient le long des sentiers bordés d'aubépines. Tout en devisant sur les mondes inconnus, ils regardaient de temps en temps autour d'eux, et, se regardant aussi l'un l'autre, ils s'éveillaient des magnifiques voyages de leur imagination, pour se retrouver dans une oasis paisible, au milieu des fleurs, et le bras enlacé l'un à l'autre. Quand la matinée était un peu avancée, André tirait de sa gibecière un pain blanc et des fruits, ou bien il allait acheter une jatte de crème dans quelque chaumière des environs, et il déjeunait sur l'herbe avec Geneviève. Cette vie pastorale établit promptement entre eux une intimité fraternelle; et leurs plus beaux jours s'écoulèrent sans que le mot d'amour fût prononcé entre eux, et sans que Geneviève songeât que ce sentiment pouvait entrer dans son cœur avec l'amitié.

Mais les pluies du mois de mai, toujours abon-

dantes dans ce pays-là, vinrent suspendre leurs rendez-vous innocents.

Une semaine s'écoula sans que Geneviève pût hasarder sa mince chaussure dans les prés humides. André n'y put tenir. Il arriva un matin chez elle avec ses livres. Elle voulut le renvoyer. Il pleura ; et, refermant son atlas, il allait sortir : Geneviève l'arrêta, et heureuse de le consoler, heureuse en même temps de ne pas voir enlever ce cher atlas de sa chambre, elle lui donna une chaise auprès d'elle et reprit les leçons des Prés-Girault. Le jeune professeur, à mesure qu'il se voyait compris, se livrait à son exaltation naturelle et devenait éloquent.

Pendant deux mois, il vint tous les jours passer plusieurs heures avec son écolière. Elle travaillait tandis qu'il parlait, et de temps en temps, elle laissait tomber, sur la table, une tulipe ou une renoncule à demi faite, pour suivre de l'œil les démonstrations que son maître traçait sur le papier; elle l'interrompait aussi de temps en temps pour lui demander son avis sur la découpure d'une feuille ou sur l'attitude d'une tige : mais l'intérêt qu'elle mettait à écouter les autres leçons l'emportant de beaucoup sur celui-là, elle négligea un peu son art, contenta moins ses pratiques par son exactitude, et vit le nombre des acheteuses diminuer autour de ses cartons. Elle était lancée sur une mer enchantée et ne s'apercevait pas des dangers de la route. Chaque jour elle trouvait, dans le développement de son esprit, une jouissance enthousiaste qui transformait entièrement son caractère, et devant laquelle sa prudence timide s'était envolée, comme les terreurs de l'enfance devant la lumière de la raison. Cependant elle devait être bientôt forcée de voir les écueils au milieu desquels elle s'était engagée.

Mademoiselle Marteau se maria ; et le surlendemain de ses noces, lorsque les voisins et les parents furent rentrés chez eux satisfaits et malades, elle invita ses amies d'enfance à venir dîner sur l'herbe, à une métairie qui lui avait servi de dot et qui était située auprès de la ville. Ces jeunes personnes faisaient toutes partie de la meilleure bourgeoisie de la province; néanmoins Geneviève y fut invitée. Ce n'était pas la première fois que ses manières distinguées et sa conduite irréprochable lui valaient cette préférence. Déjà plusieurs familles honorables l'avaient appelée à leurs réunions intimes, non pas, comme ses compagnes, à titre d'ouvrière en journée, mais en raison de l'estime et de l'affection qu'elle inspirait. Toute la sévère étiquette, derrière laquelle se retranche la société bourgeoise aux jours de gala pour se venger des mesquineries forcées de sa vie ordinaire, s'était depuis longtemps effacée devant le mérite incontesté de la jeune fleuriste : elle n'était regardée précisément ni comme une demoiselle, ni comme une ouvrière, le nom intact et pur de Geneviève répondait à toute objection à cet égard. Geneviève n'appartenait à aucune classe, et avait accès dans toutes.

Mais cette gloire, acquise au prix de toute une vie de vertu, cette position brillante où jamais aucune fille de sa condition n'avait osé aspirer, Geneviève l'avait perdue à son insu : elle était devenue savante, mais elle ignorait encore à quel prix.

Justine Marteau, aimable et bonne fille, étrangère aux caquets de la ville, lui fit le même accueil qu'à l'ordinaire : mais les autres jeunes personnes, au lieu de l'entourer, comme elles faisaient toujours, pour l'accabler de questions sur la mode nouvelle et de demandes pour leur toilette, laissèrent un grand espace entre elles et la place où Geneviève s'était assise. Elle ne s'en aperçut pas d'abord; mais le soin que prit Justine de venir se placer auprès d'elle lui fit remarquer l'abandon et l'espèce de mépris que les autres affectaient de lui témoigner. Geneviève était d'une nature si peu violente, qu'elle n'éprouva d'abord que de l'étonnement; aucun sentiment d'indignation ni même de douleur ne s'éveilla en elle. Mais lorsque le repas fut fini, plusieurs demoiselles, qui semblaient n'attendre que le moment de fuir une si mauvaise compagnie, demandèrent leurs bonnes et se retirèrent; les autres se divisèrent par groupes et se dispersèrent dans le jardin, en évitant avec soin d'approcher de la réprouvée. En vain Justine s'efforça d'en rallier quelques-unes; elles s'enfuirent, ou se tinrent un instant près d'elle dans une attitude si altière et avec un silence si glacial, que Geneviève comprit son arrêt. Pour éviter d'affliger la bonne Justine, elle feignit de ne pas s'en affecter elle-même, et se retira sous prétexte d'un travail qu'elle avait à terminer. A peine était-elle seule et commençait-elle à réfléchir à sa situation, qu'elle entendit frapper à sa porte, et qu'elle vit entrer Henriette, avec un visage composé et une espèce de toilette qui annonçait une intention cérémonieuse et solennelle dans sa visite. Geneviève était fort pâle, et même l'émotion qu'elle venait d'éprouver lui causait des suffocations: elle fut très-contrariée de ne pouvoir être seule, et, de son côté, elle se composa un visage aussi calme que possible; mais Henriette était résolue à ne tenir aucun compte de ses efforts, et, après l'avoir embrassée avec une affectation de tendresse inusitée, elle la regarda en face d'un air triste, en lui disant :

« Eh bien !

— Eh bien, quoi? dit Geneviève, à qui la fierté donna la force de sourire.

— Te voilà revenue? reprit Henriette du même ton de condoléance.

— Revenue de quoi? Que veux-tu dire?

— On dit qu'elles se sont conduites indignement... Ah, c'est une horreur! Mais, va, sois tranquille, nous te vengerons : nous savons aussi bien des choses que nous dirons, et les plus bégueules auront leur paquet.

— Doucement! doucement! dit Geneviève, je ne te demande vengeance contre personne, et je ne me crois pas offensée.

— Ah! dit Henriette avec un mouvement de satisfaction méchante que toute son amitié pour Geneviève ne put lui faire réprimer, il est bien inutile de m'en faire un secret; je sais tout ce qui s'est passé: il y a assez longtemps que j'entends comploter l'affront qui t'a été fait. Ces belles demoiselles ne cherchaient qu'une occasion, et tu as été au-devant de leur méchanceté avec bien de la complaisance. Voilà ce que c'est, Geneviève, que de vouloir sortir de son état! Si tu n'avais jamais fréquenté que tes pareilles, cela ne te serait pas arrivé: non, non, ce n'est pas parmi nous que tu aurais été insultée; car nous savons toutes ce que c'est que d'avoir une faiblesse, et nous sommes indulgentes les unes pour les autres. Le grand crime, en effet, que d'avoir un amant! et toutes ces princesses-là en ont bien deux ou trois! Nous leur dirons leur fait. Laisse-les faire, nous aurons notre tour. »

Geneviève se sentit si offensée de ces consolations, qu'elle faillit se trouver mal. Elle s'assit toute tremblante, et ses lèvres devinrent aussi pâles que ses joues.

« Il ne faut pas te désoler, ma pauvre enfant, lui dit Henriette avec toute la sincérité de son indiscrète amitié; le mal n'est pas sans remède: le mariage arrange tout, et tu vaux bien ce petit marquis. Seulement, ma chère, il faudrait de la prudence: tu en avais tant autrefois! Comment as-tu fait pour la perdre si vite?

— Laissez-moi, Henriette, dit Geneviève en lui serrant la main. Je crois que vous avez de bonnes intentions, mais vous me faites beaucoup de mal. Nous reparlerons de tout ceci; mais pour le moment je serais bien aise de me mettre au lit. Je suis un peu malade.

— Eh bien! eh bien! je vais t'aider! Comment! je te quitterais dans un pareil moment! non pas, certes! Va, Geneviève, tu apprendras à connaître tes vraies amies; tu as trop compté sur les demoiselles à grande éducation. Les livres ne rendent pas meilleur, sois-en sûre. On n'apprend pas à avoir bon cœur; cela vient tout seul, et il n'y a pas besoin d'avoir étudié pour valoir quelque chose. Veux-tu que je bassine ton lit? quelle tisane veux-tu boire?

— Rien, rien, Henriette; tu es une bonne fille, mais je ne veux rien.

— Il faut cependant te soigner! Veux-tu te laisser *surmonter* par le chagrin? Pauvre Geneviève! elles ont donc été bien insolentes, ces bégueules? Qu'est-ce qu'on t'a dit? Raconte-moi tout: cela te soulagera.

— Je n'ai vraiment rien à raconter; on ne m'a rien dit de désobligeant, et je ne me plains de personne.

— En ce cas, tu es bien bonne, Geneviève, ou tu ne te doutes guère du mal qu'on te fait. Si tu savais comme on te déchire! quelle haine on a pour toi!

— De la haine? de la haine contre moi? Eh pourquoi, au nom du ciel?

— Parce qu'on est enchanté de trouver l'occasion de te rabaisser. Tu excitais tant de jalousie. Dans le temps où on disait: *Geneviève première et dernière, Geneviève sans reproche, Geneviève sans pareille!* ah! que d'ennemies tu avais déjà; mais elles n'osaient rien dire. Qu'auraient-elles dit? Aujourd'hui, elles ont leur revanche, Geneviève par-ci, Geneviève par-là! Il n'y a pas de filles perdues qu'on n'excuse pour avoir le plaisir de te mettre au-dessous d'elles. Ah! cela devait arriver. Tu étais montée si haut! à présent on ne te laisse pas descendre à moitié. On te roule en bas sous les pieds. Et pourquoi? tu es peut-être aussi sage que par le passé, mais on ne veut plus le croire, on est si content d'avoir une raison à donner! C'est une infamie, la manière dont on te traite. Les hommes sont peut-être encore plus déchaînés contre toi que les femmes. C'est incroyable! Ordinairement les hommes nous défendent un peu pourtant. Eh bien! ils sont tous tes ennemis. Ils disent que ce n'était pas la peine de faire tant la dédaigneuse pour écouter ce petit monsieur, parce qu'il est noble et qu'il parle latin. J'ai beau leur dire qu'il te fait la cour dans de bonnes intentions, qu'il t'épousera; ah bah! ils secouent la tête en disant que les marquis n'épousent pas les grisettes. Car après tout, disent-ils, Geneviève la savante est une grisette comme les autres. Son père était ménétrier, et sa mère faisait des gants: sa tante allait chez les bourgeois raccommoder les vieilles dentelles, et sa belle-sœur est encore repasseuse de fin à la journée...

— Tout cela n'est pas bien méchant, dit Geneviève: je ne vois pas en quoi j'en puis être blessée; après tout, qu'importe à ces messieurs que je me marie avec un marquis ou que je reste Geneviève la fleuriste? Si les visites de M. de Morand me font du tort, qui donc a le droit de s'en plaindre? Quel motif de ressentiment peut-on avoir contre moi? A qui ai-je jamais fait du mal?

— Ah! ma pauvre Geneviève! c'est bien à cause de cela. C'est qu'on sait que tu es bonne, et qu'on ne te craint pas. On n'oserait pas m'insulter comme on t'a insultée aujourd'hui. On sait bien que j'ai bec et ongles pour me défendre, et on ne se risquerait pas à jeter de trop grosses pierres dans mon jardin; tandis qu'on en jette dans tes fenêtres, et qu'un de ces jours on te lapidera dans les rues. Pauvre agneau sans mère, toi qui vis toute seule dans un petit coin, sans menacer et sans supplier personne, on aura beau jeu avec toi.

— Ma chère amie, je vois que vous vous affectez du mal qu'on essaye de me faire; vous êtes bien bonne

pour moi, mais vous l'auriez été encore davantage, si vous ne m'aviez pas appris toutes ces mauvaises nouvelles... Je ne les aurais peut-être jamais sues...

— Tu te serais donc bouché les oreilles? car tu n'aurais pas pu traverser la rue sans entendre dire du mal de toi. Et quand même tu aurais été sourde, cela ne t'aurait servi à rien; il aurait fallu être aveugle aussi pour ne pas voir un rire malhonnête sur toutes les figures. Ah! Geneviève! tu ne sais pas ce que c'est que la calomnie. Je l'ai appris plusieurs fois à mes dépens!... et je te plains, ma petite!... mais j'ai su prendre le dessus et forcer les mauvaises langues à se taire.

— En parlant plus haut qu'elles, n'est-ce pas? dit Geneviève en souriant.

—Oui, oui, en parlant tout haut, répondit Henriette un peu piquée, et en jouant jeu sur table. Tu aurais été plus sage, si tu avais fait comme moi, ma chère.

—Et qu'appelles-tu jouer jeu sur table?

— Agir hardiment et sans mystère; se servir de sa liberté et narguer ceux qui le trouvent mauvais; avoir des *sentiments* pour quelqu'un et n'en pas rougir, car, après tout, n'avons-nous pas le droit d'accepter un galant, en attendant un mari?

—Eh bien! ma chère, dit Geneviève un peu sèchement, en supposant que je me sois servie de ce droit réservé aux grisettes, et que j'aie les *sentiments* qu'on m'attribue, pourquoi donc ma conduite cause-t-elle tant de scandale?

— Ah! c'est que tu n'y as pas mis de franchise. Tu as eu peur, tu t'es cachée, et l'on fait sur ton compte des suppositions qu'on ne fait pas sur le nôtre.

— Et pourquoi? s'écria Geneviève irritée enfin; de quoi me suis-je cachée? de qui pense-t-on que j'aie peur?

— Ah! voilà! voilà ton orgueil! c'est cela qui te perdra, Geneviève! tu veux trop te distinguer. Pourquoi n'as-tu pas fait comme les autres? Pourquoi, du moment que tu as accepté les hommages de ce jeune homme, ne t'es-tu pas montrée avec lui au bal et à la promenade? Pourquoi ne t'a-t-il pas donné le bras dans les rues? Pourquoi n'as-tu pas confié à tes amies, à moi par exemple, qu'il te faisait la cour? Nous aurions su à quoi nous en tenir; et quand on serait venu nous dire : Geneviève a donc un amoureux? Nous aurions répondu: Certainement; pourquoi Geneviève n'aurait-elle pas un amoureux? Croyez-vous qu'elle ait fait un vœu? Êtes-vous son héritier? Qu'avez-vous à dire? Et l'on n'aurait rien dit, parce qu'après tout, cela aurait été tout simple. Au lieu de cela, tu as agi sournoisement. Tu as voulu conserver ta grande réputation de vertu, et en même temps écouter les douceurs d'un homme. Tu as gardé ton petit secret fièrement. Tu as accordé des rendez-vous aux Prés-Girault. Tu as beau rougir! Pardine! tout le monde le sait, va! Ce grand flandrin de bourrelier qui demeure en face, et qui ne fait pas d'autre métier que de boire et de bavarder, t'a suivie un beau matin. Il a vu M. André de Morand qui t'attendait au bord de la rivière, et qui est venu t'offrir son bras que tu as accepté tout de suite. Le lendemain et tous les jours de la semaine, le bourrelier t'a vue sortir à la même heure et rentrer tard dans le jour. Il n'était pas bien difficile de deviner où tu allais; toute la ville l'a su au bout de deux jours. Alors on a dit: Voyez-vous cette petite effrontée qui veut se faire passer pour une sainte, qui fait semblant de ne pas oser regarder un homme en face, et qui court les champs avec un marjolet! C'est une hypocrite, une prude; il faut la démasquer. Et puis on a vu M. André se glisser par les petites rues et venir de ce côté-ci. Il est vrai que pour n'être pas trop remarqué, il sautait le fossé du potager de madame Gaudou, et arrivait à ta porte par le derrière de la ville. Mais vraiment cela était bien malin! Je l'ai vu plus de dix fois sauter ce fossé, et je savais bien qu'il n'allait pas faire la cour à madame Gaudou qui a 90 ans. Cela me fendait le cœur. Je disais à ces demoiselles: Geneviève ne ferait-elle pas mieux de venir avec nous au bal, et de danser toute une nuit avec M. André, que de le faire entrer chez elle par-dessus les fossés?

— Je vous remercie de cette remarque, Henriette, mais n'auriez-vous pas pu la garder pour vous seule ou me l'adresser à moi-même, au lieu d'en faire part à quatre petites filles?

— Crois-tu que j'eusse quelque chose à leur apprendre sur ton compte? Allons donc! quand il n'est question que de toi dans tout le département depuis deux mois! Mais je vois que tout cela te fâche; nous en reparlerons une autre fois. Tu es malade, mets-toi au lit.

—Non, dit Geneviève, je me sens mieux, et je vais me mettre à travailler. Je te remercie de ton zèle, Henriette; je crois que tu as fait pour moi ce que tu as pu. Dorénavant, ne t'en inquiète plus. Je ne m'exposerai pas à être insultée; et en vivant libre et tranquille chez moi, il me sera fort indifférent qu'on s'occupe au dehors de ce qui s'y passe.

— Tu as tort, Geneviève, tu as tort, je t'assure, de prendre la chose comme tu fais. Je t'en prie, écoute un bon conseil...

— Oui, ma chère, un autre jour, » dit Geneviève, en l'embrassant d'un air un peu impérieux, pour lui faire comprendre qu'elle eût à se retirer. Henriette le comprit en effet et se retira assez piquée. Elle avait trop bon cœur pour renoncer à défendre ardemment Geneviève, en toute rencontre; mais elle était femme et grisette. Elle avait été souvent, comme elle le disait elle-même, *victime de la calomnie*, et elle ne se méfiait pas assez d'un certain plaisir involontaire, en voyant Geneviève, dont la gloire l'avait si longtemps

éclipsée, tomber dans la même disgrâce aux yeux du public.

Geneviève, restée seule, s'aperçut que la franchise d'Henriette lui avait fait du bien. En élargissant la blessure de son orgueil, les reproches et les consolations de la couturière lui avaient inspiré un profond dédain pour les basses attaques dont elle était l'objet. Deux mois auparavant, Geneviève, heureuse surtout d'être ignorée et oubliée, n'eût pas aussi courageusement méprisé la sotte colère de ces oisifs. Mais depuis qu'une rapide éducation avait retrempé son esprit, elle sentait de jour en jour grandir sa force et sa fierté. Peut-être se glissait-il secrètement un peu de vanité dans la comparaison qu'elle faisait entre elle et toutes ces mesquines jalousies de province, où les plus importants étaient les plus sots, et où elle ne trouvait, à aucun étage, un esprit à la hauteur du sien. Mais ce sentiment involontaire de sa supériorité était bien pardonnable au milieu de l'effervescence d'un cerveau subitement éclairé du jour étincelant de la science. Geneviève gravissait si vite des hauteurs inaccessibles aux autres, qu'elle avait le vertige et ne voyait plus très-clairement ce qui se passait au-dessous d'elle.

Elle se persuada que les clameurs d'une populace d'idiots ne monteraient pas jusqu'à elle, et qu'elle était invulnérable à de pareilles atteintes. Elle aurait eu raison, s'il y avait au ciel ou sur la terre une puissance équitable occupée de la défense des justes et de la répression des impudents, mais elle se trompait, car les justes sont faibles et les impudents sont en nombre. Elle s'assit tranquillement auprès de la fenêtre et se mit à travailler. Le soleil couchant envoyait de si vives lueurs dans sa chambre, que tout prenait une couleur de pourpre : et les murailles blanches de son modeste atelier, et sa robe de guingamp, et les pâles feuilles de rose que ses petites mains étaient en train de découper. Cette riche lumière eut une influence soudaine sur ses idées. Geneviève avait toujours eu un vague sentiment de la poésie; mais elle n'avait jamais aussi nettement aperçu le rapport qui unit les impressions de l'esprit et les beautés extérieures de la nature. Cette puissance se révéla soudainement à elle en cet instant. Une émotion délicieuse, une joie inconnue, succédèrent à ses ennuis. Tout en travaillant avec ardeur, elle s'éleva au-dessus d'elle-même et de toutes les choses réelles qui l'entouraient, pour vouer un culte enthousiaste au nouveau dieu du nouvel univers déroulé devant elle; et tout en s'unissant à ce dieu, dans un transport poétique, ses mains créèrent la fleur la plus parfaite qui fût jamais éclose dans son atelier.

Quand le soleil fut caché derrière les toits de briques et les massifs de noyers qui encadraient l'horizon, Geneviève posa son ouvrage et resta longtemps à contempler les tons orangés du ciel, et les lignes d'or pâle qui le traversaient. Elle sentit ses yeux humides et sa tête brûlante. Quand elle quitta sa chaise, elle éprouva de vives douleurs dans tous les membres et quelques frissons nerveux. Geneviève était d'une complexion extrêmement délicate : les émotions de la journée, la surprise, la colère, la fierté, l'enthousiasme, en se succédant avec rapidité, l'avaient brisée de fatigue. Elle s'aperçut qu'elle avait réellement la fièvre, et se mit au lit. Alors elle tomba dans les rêveries vagues d'un demi-sommeil, et perdit tout à fait le sentiment de la réalité.

X

Henriette, en quittant Geneviève, était allée, pour calmer son petit ressentiment, écouter un sermon du vicaire. Ce vicaire avait beaucoup de réputation dans le pays, et passait pour un jeune Bourdaloue, quoique le moindre vieux curé de hameau prêchât beaucoup plus sensément dans son langage rustique. Mais heureusement pour sa gloire, le vicaire de L*** avait fait divorce avec le naturel et la simplicité. Son accent théâtral, son débit ronflant, ses comparaisons ampoulées, et surtout la sûreté de sa mémoire, lui avaient valu un succès incontesté, non-seulement parmi les dévotes, mais encore parmi les femmes érudites de l'endroit. Quant aux auditeurs des basses classes, ils ne comprenaient absolument rien à son éloquence, mais ils admiraient sur la foi d'autrui.

Ce jour-là, le prédicateur, faute de sujet, prêcha sur la charité. Ce n'était pas un bon jour; il y avait peu de beau monde. Il y eut peu de métaphores, et l'amplification fut négligée; le sermon fut donc un peu plus intelligible que de coutume, et Henriette saisit quelques lieux communs qui furent débités d'ailleurs avec aplomb, d'une voix sonore et sans le moindre *lapsus linguæ*. On sait qu'en province le *lapsus linguæ* est l'écueil des orateurs, et qu'il leur importe peu de manquer absolument d'idées, pourvu que les mots abondent toujours et se succèdent sans hésitation.

Henriette fut donc émue et entraînée, d'autant plus que le sujet du sermon s'appliquait précisément à la situation de son cœur. Ce cœur n'avait rien de méchant et donnait de continuels démentis à un caractère arrogant et jaloux. La pensée de Geneviève malheureuse et méconnue, le remplit de regrets et de remords. Le sermon terminé, Henriette résolut d'aller trouver son amie, et de réparer, autant qu'il serait en elle, le chagrin que ses consolations, moitié affectueuses, moitié amères, avaient dû lui causer.

Elle prit à peine le temps de souper et courut chez la jeune fleuriste. Elle frappa, on ne lui répondit pas La clef avait été retirée: elle crut que Geneviève était

sortie; mais au moment de s'en aller, une autre idée lui vint : elle pensa que Geneviève était enfermée avec son amant, et elle regarda à travers la serrure.

Mais elle ne vit qu'une chandelle qui achevait de se consumer dans l'âtre de la cheminée, et le profond silence qui régnait dans l'appartemeut lui fit pressentir la réalité. Elle poussa donc la porte avec une force un peu mâle, et la serrure faible et usée céda bientôt. Elle trouva Geneviève assez malade pour avoir à peine la force de lui répondre; et tandis qu'elle se rendormait avec l'apathie que donne la fièvre, la bonne couturière se hâta d'aller chercher les couvertures de son propre lit pour l'envelopper. Ensuite elle alluma du feu, fit bouillir des herbes, acheta du sucre avec l'argent gagné dans sa journée, et s'installant auprès de son amie, lui prépara des tisanes de sa composition, auxquelles elle attribuait un pouvoir infaillible.

La nuit était tout à fait venue, et le coucou de la maison sonnait neuf heures, lorsque Henriette entendit ouvrir la première porte de l'appartement de Geneviève. La pénétration naturelle à son sexe lui fit deviner la personne qui s'approchait, et elle courut à sa rencontre, dans la grande salle vide qui servait d'antichambre à l'atelier de la fleuriste.

Le lecteur n'est sans doute pas moins pénétrant qu'Henriette, et comprend fort bien qu'André n'ayant pas vu Geneviève de la journée, et rôdant depuis deux heures sous sa fenêtre sans qu'elle s'en aperçût, ne pouvait se décider à retourner chez lui sans avoir au moins échangé un mot avec elle. Quoique l'heure fût indue pour se présenter chez une grisette, il monta, et s'approchait presque aussi tremblant que le jour où il avait frappé pour la première fois à sa porte.

Il fut contrarié de rencontrer Henriette, mais il espéra qu'elle se retirerait, et il la salua en silence, lorsqu'elle le prit presque au collet, et, l'entraînant au bout de la chambre : « Il faut que je vous parle, M. André, lui dit-elle vivement; asseyons-nous. »

André céda tout interdit, et Henriette parla ainsi :

« D'abord il faut vous dire que Geneviève est malade, bien malade. »

André devint pâle comme la mort.

« Oh! cependant, ne soyez pas effrayé, reprit Henriette; je suis là, j'aurai soin d'elle, je ne la quitterai pas d'une minute; elle ne manquera de rien.

— Je le crois, ma chère demoiselle, dit André éperdu, mais ne pourrais-je savoir... quelle est donc sa maladie? Depuis quand?... Je vais...

— Non pas, non pas, dit Henriette en le retenant; elle dort dans ce moment-ci, et vous ne la verrez pas avant de m'avoir entendue. Ce sont des choses d'importance que j'ai à vous dire, M. André, il faut y faire attention.

— Au nom du ciel, parlez, mademoiselle, s'écria André.

— Eh bien! reprit Henriette d'un ton solennel, il faut que vous sachiez que Geneviève est perdue.

— Perdue! juste ciel! elle se meurt!... » André s'était levé brusquement, il retomba anéanti sur sa chaise.

« Non, non! vous vous trompez, dit Henriette en le secouant, elle ne se meurt pas, c'est sa réputation qui est morte, monsieur, et c'est vous qui l'avez tuée!

— Mademoiselle! dit André vivement, que voulez-vous dire? Est-ce une méchante plaisanterie?

— Non, monsieur, répondit Henriette en prenant son air majestueux. Je ne plaisante pas. Vous faites la cour à Geneviève, et elle vous écoute. Ne dites pas non; tout le monde le sait, et Geneviève en est convenue avec moi aujourd'hui. »

André confondu garda le silence.

« Eh bien! reprit Henriette avec chaleur, croyez-vous ne pas faire tort à une fille en venant tous les jours chez elle, en lui donnant des rendez-vous dans les prés? Vous *droguez* jour et nuit autour de sa maison, soit pour entrer, soit pour vous donner l'air d'être reçu à toutes les heures.

— Qui a dit cette impertinence? s'écria André; qui a inventé cette fausseté?

— C'est moi qui ai dit cette impertinence, répondit Henriette intrépidement, et je n'invente aucune fausseté. Je vous ai vu vingt fois traverser le jardin d'en face, et je sais que tous les jours vous passez deux ou trois heures dans la chambre de Geneviève.

— Eh bien! que vous importe? s'écria André, chez qui la timidité était souvent vaincue par une humeur irritable. De quel droit vous mêlez-vous de ce qui se passe entre Geneviève et moi? Êtes-vous la mère ou la tutrice de l'un de nous?

— Non, dit Henriette en élevant la voix, mais je suis l'amie de Geneviève, et je vous parle en son nom.

— En son nom! dit André effrayé de l'emportement qu'il venait de montrer.

— Et au nom de son honneur qui est perdu, je vous le dis.

— Et vous avez tort d'oser le dire, repartit André en colère, car c'est un mensonge infâme! »

Henriette, en colère à son tour, frappa du pied.

« Comment! s'écria-t-elle, vous avez le front de dire que vous ne lui faites pas la cour, quand cette pauvre enfant est diffamée et montrée au doigt dans toute la ville, quand les demoiselles de la première société refusent de dîner sur l'herbe avec elle, et lui tournent le dos dès qu'elle ouvre la bouche! quand tous les garçons crient qu'il faut l'insulter en public, qu'elle le mérite pour avoir trompé tout le monde et pour avoir méprisé ses égaux!

— Qu'ils y viennent! s'écria André transporté de colère.

— Ils y viendront; et vous aurez beau monter la garde et en assommer une douzaine, Geneviève l'aura entendu, tout le monde autour d'elle l'aura répété;

la blessure sera sans remède : elle aura reçu le coup de la mort.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria André en joignant les mains, que je suis malheureux ! Quoi ! Geneviève est désolée à ce point ! sa vie est en danger peut-être, et j'en suis la cause !

— Vous devez en avoir du regret, dit Henriette.

— Ah ! si tout mon sang pouvait racheter sa vie ! si le sacrifice de toutes mes espérances pouvait assurer son repos !

— Eh bien ! eh bien ! dit Henriette d'un air profondément ému, si cela est vrai, de quoi vous affligez-vous ? qu'y a-t-il de désespéré ?

— Mais que faire ? dit André avec angoisse.

— Comment ! vous le demandez ? Aimez-vous Geneviève ?

— Peut-on en douter ? Je l'aime plus que ma vie !

— Êtes-vous un homme d'honneur ?

— Pourquoi cette question, mademoiselle ?

— Parce que si vous aimiez Geneviève, et si vous étiez un honnête homme, vous l'épouseriez. »

André, éperdu, fit une grande exclamation, et regarda Henriette d'un air effaré.

« Eh bien ! s'écria-t-elle, voilà votre réponse ? C'est celle de tous les hommes. Monstres que vous êtes ! que Dieu vous confonde !

— Ma réponse ! dit André lui prenant la main avec force ; ai-je répondu ? puis-je répondre ? Geneviève consentirait-elle jamais à m'épouser ?

— Comment ! dit Henriette avec un éclat de rire, si elle consentirait ! Une fille dans sa position, et qui, sans cela, serait forcée de quitter le pays !

— Oh ! non, jamais ! si cela dépend de moi, s'écria André éperdu de terreur et de joie. L'épouser ! moi, elle consentirait à m'épouser !

— Ah ! vous êtes un bon enfant, s'écria Henriette se jetant à son cou, transportée de joie et d'orgueil en voyant le succès de son entreprise. Ah çà ! mon bon M. André, votre père donnera-t-il son consentement ? »

André pâlit et recula d'épouvante au seul nom de son père. Il resta silencieux et atterré jusqu'à ce qu'Henriette renouvelât sa question ; alors il répondit *non* d'un air sombre, et ils se regardèrent tous deux avec consternation, ne trouvant plus un mot à dire pour se rassurer mutuellement.

Enfin Henriette, ayant réfléchi, lui demanda quel âge il avait. « Vingt-deux ans, répondit-il.

— Eh bien ! vous êtes majeur ; vous pouvez vous passer de son consentement.

— Vous avez raison, dit-il, enchanté de cet expédient ; je m'en passerai ; j'épouserai Geneviève sans qu'il le sache.

— Oh ! dit Henriette en secouant la tête, il faut pourtant bien qu'il vous donne le moyen de payer vos habits de noce... Mais, j'y pense, n'avez-vous pas l'héritage de votre mère ?

— Sans doute ! répondit-il frappé d'admiration : j'ai droit à soixante mille francs.

— Diable ! s'écria Henriette, c'est une fortune. Oh ! ma bonne Geneviève ! oh ! mon cher André ! comme vous allez être heureux ! et comme je serai contente d'avoir arrangé votre mariage !

— Excellente fille ! s'écria André à son tour ; sans vous, je ne me serais jamais avisé de tout cela, et je n'aurais jamais osé espérer un pareil sort. Mais êtes-vous sûre que Geneviève ne refusera pas ?

— Que vous êtes fou ! Est-ce possible ? quand elle est malade de chagrin ! Ah ! cette nouvelle-là va lui rendre la vie !

— Je crois rêver, dit André en baisant les mains d'Henriette ; oh ! je ne pouvais pas me le persuader ; j'aurais trop craint de me tromper ; et pourtant elle m'écoutait avec tant de bonté ! elle prenait ses leçons avec tant d'ardeur ! O Geneviève ! que ton silence et le calme de tes grands yeux m'ont donné de craintes et d'espérances ! Fou et malheureux que j'étais ! je n'osais pas me jeter à ses pieds et lui demander son cœur : le croiriez-vous, Henriette ? depuis un an je meurs d'amour pour elle, et je ne savais pas encore si j'étais aimé ! C'est vous qui me l'apprenez, bonne Henriette ! Ah ! dites-le-moi, dites-le-moi encore !

— Belle question ! dit Henriette en riant : après qu'une fille a sacrifié sa réputation à monsieur, il demande si on l'aime ! Vous êtes trop modeste, ma foi ! A la place de Geneviève..., car vous êtes tout à fait gentil avec votre air tendre... Mais chut... la voilà qui s'éveille... Attendez-moi là.

— Eh ! pourquoi n'irais-je pas avec vous ? Je suis un peu médecin, moi ; je saurai ce qu'elle a ; car je suis horriblement inquiet...

— Ma foi, écoutez, dit Henriette, j'ai envie de vous laisser ensemble : elle n'a pas d'autre mal que le chagrin ; quand vous lui aurez dit que vous voulez l'épouser, elle sera guérie. Je crois que cette parole-là vaudra mieux que toutes mes tisanes... Allez, allez, dépêchez-vous de la rassurer... Je m'en vais... je reviendrai savoir le résultat de la conversation.

— Oh ! pour Dieu, ne me laissez pas ainsi, dit André effrayé ; je n'oserai jamais me présenter devant elle maintenant, et lui dire ce qui m'amène, si vous ne l'avertissez pas un peu.

— Comme vous êtes timide ! dit Henriette étonnée : vraiment, voilà des amoureux bien avancés ! et c'est bien la peine de dire tant de mal de vous deux ! Les pauvres enfants ! Allons, je vais toujours voir comment va la malade. »

Henriette entra dans la chambre de son amie ; André resta seul dans l'obscurité, le cœur bondissant de trouble et de joie.

XI

La maladie de Geneviève n'était pas sérieuse : une irritation momentanée lui avait causé un assez violent accès de fièvre ; mais déjà son sang était calmé, sa tête libre, et il ne lui restait de cette crise qu'une grande fatigue, et un peu de faiblesse dans la mémoire.

Elle s'étonna de voir Henriette la soulever dans ses bras, l'accabler de questions, et lui présenter son infaillible tisane. Sa surprise augmenta lorsque Henriette, toujours disposée à l'amplification, lui parla de sa maladie, du danger qu'elle avait couru.

« Eh ! mon Dieu, dit la jeune fille, depuis quand donc suis-je ainsi ?

— Depuis trois heures au moins, répondit Henriette.

— Ah ! oui ! reprit Geneviève en souriant ; mais, rassure-toi, je ne suis pas encore perdue ; j'ai la tête un peu lourde, l'estomac un peu faible, et voilà tout. Je crois que si je pouvais avoir un bouillon, je serais tout à fait sauvée.

— J'ai un bouillon tout prêt sur le feu ; le voici, dit Henriette en s'empressant autour du lit de Geneviève avec la satisfaction d'une personne contente d'elle-même. Mais j'ai quelque chose de mieux que cela : c'est une grande nouvelle à t'annoncer.

— Ah ! merci, ma chère enfant ; donne-moi ce bouillon, mais garde ta grande nouvelle ; j'en ai assez pour aujourd'hui : tout ce qui peut se passer dans cette jolie ville m'est indifférent ; je ne veux que tes soins et ton amitié. Pas de nouvelles, je t'en prie.

— Tu es une ingrate, Geneviève : si tu savais de quoi il s'agit !... Mais je ne veux pas te désobéir, puisque tu me défends de parler. Je suppose aussi que tu aimeras mieux entendre cela de sa bouche que de la mienne.

— De sa bouche ? dit Geneviève en levant vers elle sa jolie tête pâle coiffée d'un bonnet de mousseline blanche ; de qui parles-tu ? Es-tu folle ce soir ? C'est toi qui as la fièvre, ma chère fille.

— Oh ! tu fais semblant de ne pas me comprendre, répondit Henriette, cependant quand je parle de *lui*, tu sais bien que ce n'est pas d'un autre. Allons, apprends la vérité : il attend que tu veuilles le recevoir ; il est là.

— Comment ! il est là ? Qui est là ? chez moi, à cette heure-ci ?

— M. André de Morand : est-ce que tu as oublié son nom pendant ta maladie ?

— Henriette, Henriette, dit tristement Geneviève, je ne vous comprends pas ; vous êtes en même temps bonne et méchante : pourquoi cherchez-vous à me tourmenter ? Vous me trompez ; M. de Morand ne vient jamais chez moi le soir : il n'est pas ici.

— Il est ici, dans la chambre à côté. Je te le jure sur l'honneur, Geneviève.

— En ce cas, dis-lui, je t'en prie, que je suis malade, et que j'aurai le plaisir de le voir un autre jour.

— Oh ! cela est impossible ; il a quelque chose de trop important à te dire : il faut qu'il te parle tout de suite, et tu en seras bien aise. Je vais le faire entrer.

— Non, Henriette, je ne le veux pas. Ne voyez-vous pas que je suis couchée ? et trouvez-vous qu'il soit convenable à une fille de recevoir ainsi la visite d'un homme ? Il est impossible que M. de Morand ait quelque chose de si pressé à me dire.

— Cela est certain, pourtant. Si tu le renvoies, il en sera désespéré, et toi-même tu t'en repentiras.

— Cette journée est un rêve, dit Geneviève d'un ton mélancolique, et je dois me résigner à tomber de surprise en surprise. Reste près de moi, Henriette ; je vais m'habiller et recevoir M. de Morand.

— Tu es trop faible pour te lever, ma chère : quand on est malade, on peut bien causer en bonnet de nuit avec son futur mari : vas-tu faire la prude ?

— Je consens à passer pour une prude, dit Geneviève avec fermeté ; mais je veux me lever. »

En peu d'instants elle fut habillée, et passa dans son atelier. Henriette la fit asseoir sur le seul fauteuil qui décorât ce modeste appartement, l'enveloppa de son propre manteau, lui mit un tabouret sous les pieds, l'embrassa, et appela André.

Geneviève ne comprenait rien à ces manières étranges et à ces affectations de solennité. Elle fut encore plus surprise lorsqu'André entra d'un air timide et irrésolu, la regarda tendrement sans rien dire, et, poussé par Henriette, finit par tomber à genoux devant elle.

« Qu'est-ce donc ? dit Geneviève embarrassée ; de quoi me demandez-vous pardon, monsieur le marquis ? vous n'avez aucun tort envers moi.

— Je suis le plus coupable des hommes, répondit André en tâchant de prendre sa main qu'elle retira doucement ; et le plus malheureux, ajouta-t-il, si vous me refusez la permission de réparer mes crimes.

— Quels crimes avez-vous commis ? dit Geneviève avec une douceur un peu froide. Henriette, je crains bien que vous n'ayez fait ici quelque folie, et importuné M. de Morand des ridicules histoires de ce matin : s'il en est ainsi...

— N'accusez pas Henriette, interrompit André, c'est notre meilleure amie : elle m'a averti de ce que j'aurais dû prévoir et empêcher ; elle m'a appris les calomnies dont vous étiez l'objet, grâce à mon imprudence ; elle m'a dit le chagrin auquel vous étiez livrée.

— Elle a menti, dit Geneviève avec un rire forcé : je n'ai aucun chagrin, M. André, et je ne pense pas que, dans tout ceci, il y ait le moindre sujet d'affliction pour vous ni pour moi...

— Ne l'écoutez pas, dit Henriette : voilà comme elle est, orgueilleuse au point de mourir de chagrin plutôt que d'en convenir ! Au reste, je vois que c'est ma présence qui la rend si froide avec vous : je m'en vais faire un tour, je reviendrai dans une heure, et j'espère qu'elle sera plus gentille avec moi. Au revoir, Geneviève la princesse. Tu es une méchante ; tu méconnais tes amis. »

Elle sortit en faisant des signes d'intelligence à André. Geneviève fut choquée de son départ autant que de ses discours ; mais elle pensa qu'il y aurait de l'affectation à la retenir, puisque tous les jours elle recevait André tête à tête.

Quand ils furent seuls ensemble, André se sentit fort embarrassé. L'air étonné de Geneviève n'encourageait guère la déclaration qu'il avait à lui faire : enfin, il rassembla tout son courage, et lui offrit son cœür, son nom et sa petite fortune, en réparation du tort immense qu'il lui avait fait par ses assiduités.

Geneviève fut moins étonnée qu'elle ne l'eût été la veille d'une semblable ouverture : le caquet d'Henriette l'avait préparée à tout. Elle n'entendit pas sans plaisir les offres du jeune marquis. Elle avait conçu pour lui une affection véritable, une haute estime ; et quoiqu'elle n'eût jamais désiré lui inspirer un sentiment plus vif, elle était flattée d'une résolution qui annonçait un attachement sérieux. Mais elle pensa bientôt qu'André cédait à un excès de délicatesse dont il pourrait avoir à se repentir. Elle lui répondit donc, avec calme et sincérité, qu'elle ne se croyait pas assez peu de chose pour que son honneur fût à la disposition des sots et des bavards, que leurs propos ne l'atteignaient point, et qu'il n'avait pas plus à réparer sa conduite qu'elle à rougir de la sienne.

« Je le sais, lui répondit-il, mais souvenez-vous de ce que vous m'avez dit un jour. Vous êtes sans famille, sans protection ; les méchants peuvent vous nuire et rendre votre position insoutenable. Vous aviez raison, mademoiselle : vous voyez qu'on vous menace ; j'aurai beau me multiplier pour vous défendre, l'insulte n'en arrivera pas moins jusqu'à vous. Il suffit d'un mot pour que mon bras vous soit une égide, et vos ennemis réduits au silence. Ce mot fera en même temps le bonheur de ma vie ; si ce n'est par amitié pour moi, dites-le au moins par intérêt pour vous-même.

— Non, M. André, répondit doucement Geneviève en lui laissant prendre sa main, ce mot ne ferait pas le bonheur de votre vie ; au contraire, il vous rendrait peut-être éternellement malheureux. Je suis pauvre, sans naissance ; malgré vos soins, j'ai encore bien peu d'éducation ; je vous serais trop inférieure, et comme je suis orgueilleuse, je vous ferais peut-être souffrir beaucoup. D'ailleurs votre famille ferait sans doute des difficultés pour me recevoir, et je ne pourrais me résoudre à supporter ses dédains.

— O froide et cruelle Geneviève ! s'écria André, vous ne pourriez rien supporter pour moi, quand moi je traverserais l'univers pour contenter un de vos caprices, pour vous donner une fleur ou un oiseau ! Ah ! vous ne m'aimez pas.

— Pourquoi me dites-vous cela ? répondit Geneviève ; avez-vous bien besoin de mon amitié ?

— Cœur de glace ! s'écria André ; vous m'avez parlé avec tant de confiance et de bonté, nous avons passé ensemble de si douces heures d'étude et d'épanchement, et vous n'aviez pas même de l'amitié pour moi !

— Vous savez bien le contraire, André, lui répondit Geneviève d'un ton ferme et franc, en lui tendant sa main qu'il couvrit de baisers ; mais ne pouvez-vous croire à mon amitié sans m'épouser ! Si l'un de nous doit quelque chose à l'autre, c'est moi qui vous dois une vive reconnaissance pour vos leçons.

— Eh bien ! s'écria André, acquittez-vous avec moi, et soyez généreuse ! acquittez-vous au centuple, soyez ma femme...

— C'est un prix bien sérieux, répondit-elle en souriant, pour des leçons de botanique et de géographie ! Je ne savais pas qu'en apprenant ces belles choses-là, je m'engageais au mariage...

— Nous nous y engagions l'un et l'autre aux yeux du monde, dit André ; nous ne l'avions pas prévu, mais puisqu'on nous le rappelle, cédons, vous par raison, moi par amour. »

Il prononça ce dernier mot si bas, que Geneviève l'entendit à peine.

« Je crains, lui dit-elle, que vous ne preniez un mouvement de loyauté romanesque pour un sentiment plus fort. Si nous étions du même rang, vous et moi, si notre mariage était une chose facile et avantageuse à tous deux, je vous dirais que je vous aime assez pour y consentir sans peine. Mais ce mariage sera traversé par mille obstacles. Il causera du scandale ou au moins de l'étonnement. Votre père s'y opposera peut-être, et je ne vois pas quelle raison assez forte nous avons l'un et l'autre pour braver tout cela. Une grande passion nous en donnerait et la force et la volonté ; mais il n'y a rien de tout cela entre nous, nous n'avons pas d'amour l'un pour l'autre.

— Juste ciel ! que dit-elle donc ? s'écria André au désespoir. Elle ne m'aime pas, et elle ne sait pas seulement que je l'aime !

— Pourquoi pleurez-vous ? lui dit Geneviève avec amitié. Je vous afflige donc beaucoup ? ce n'est pas mon intention.

— Et ce n'est pas votre faute non plus, Geneviève. Je suis malheureux de n'avoir pas senti plus tôt que vous ne m'aimiez pas ; je croyais que vous compreniez mon amour et que vous en aviez quelque pitié, puisque vous ne me repoussiez pas.

— Est-ce un reproche, André ? hélas ! je ne le mé-

rite pas. Il aurait fallu être vaine pour croire à votre amour; vous ne m'en avez jamais parlé.

— Est-ce possible? je ne vous ai jamais dit, jamais fait comprendre que je ne vivais que pour vous, que je n'avais que vous au monde?

— Ce que vous dites est singulier, dit Geneviève après un instant d'émotion et de silence. Pourquoi m'aimez-vous tant? comment ai-je pu le mériter? qu'ai-je fait pour vous?

— Vous m'avez fait vivre, répondit André; ne m'en demandez pas davantage, mon cœur sait pourquoi il vous aime, mais ma bouche ne saurait pas vous l'expliquer; et puis vous ne me comprendriez pas. Si vous m'aimiez, vous ne demanderiez pas pourquoi je vous aime; vous le sauriez comme moi sans pouvoir le dire. »

Geneviève garda encore un instant le silence, ensuite elle lui dit :

« Il faut que je sois franche. Je vous l'avoue, dans les premiers jours vous étiez si ému en entrant ici, et vous paraissiez si affligé quand je vous priais de cesser vos visites, que je me suis presque imaginée, une ou deux fois, que vous étiez *amoureux :* cela me faisait une espèce de chagrin et de peur. Les amours que je conçois m'ont toujours paru si malheureux ou si coupables, que je craignais d'inspirer une passion trop frivole ou trop sérieuse. J'ai voulu vous fuir et me défendre de vos leçons. Mais l'envie d'apprendre a été plus forte que moi et...

— Quel aveu cruel vous me faites, Geneviève! C'est à votre amour pour l'étude que je dois le bonheur de vous avoir vue pendant ces deux mois! Et moi je n'y étais donc pour rien!...

— Laissez-moi achever, lui dit Geneviève en rougissant; comment voulez-vous que je réponde à cela? je vous connaissais si peu... à présent c'est différent. Je regretterais le maître autant que la leçon...

— Autant? pas davantage? Ah! vous n'aimez que la science, Geneviève; vous avez une intelligence avide, un cœur bien calme...

— Mais non pas froid, lui dit-elle; je ne mérite pas ce reproche-là. Que vous disais-je donc?

— Que vous aviez presque deviné mon amour dans les commencements, et qu'ensuite...

— Ensuite, je vous revis tout changé, vous causiez tranquillement, et si vous vous attendrissiez, c'était en m'expliquant la grandeur de Dieu et la beauté de la terre; alors je me rassurai. J'attribuai vos anciennes manières à la timidité ou à quelques idées de roman, qui s'étaient effacées à mesure que vous m'aviez mieux connue.

— Et vous vous êtes trompée, dit André : plus je vous ai vue, plus je vous ai aimée. Si j'étais calme, c'est que j'étais heureux, c'est que je vous voyais tous les jours et que tous les jours je comptais sur un heureux lendemain, c'est que les seuls beaux moments de ma vie sont ceux que j'ai passés ici et aux Prés-Girault. Ah! vous ne savez pas depuis combien de temps je vous aime, et combien sans cet amour je serais resté malheureux! »

Alors André, encouragé par le regard doux et attentif de Geneviève, lui raconta les ennuis de sa jeunesse, lui peignit la situation de son esprit et de son cœur avant le jour où il l'avait vue pour la première fois au bord de la rivière. Il lui raconta aussi l'amour qu'il avait eu pour elle depuis ce jour-là, et Geneviève n'y comprit rien.

« Comment cela peut-il se passer dans la tête d'une personne raisonnable? lui dit-elle. J'ai souvent entendu lire à Paris, dans notre atelier, des passages de roman qui ressemblaient à cela. Mais je croyais que les livres avaient seuls le privilége de nous amuser avec de semblables folies.

— Ah! Geneviève, lui dit André tristement, il y a dans votre âme une étincelle encore enfouie. Vous avez la candeur d'un enfant, et ce qu'il y a de plus cruel et de plus doux dans la vie, vous l'ignorez! Ce qu'il y a de plus beau en vous-même, rien ne vous l'a encore révélé. C'est que vous n'avez pas encore entendu une voix assez pure pour vous charmer et vous convaincre; c'est que l'amour n'a parlé devant vous qu'une langue grossière ou puérile. Oh! qu'il serait heureux celui qui vous ferait comprendre ce que c'est qu'aimer! Si vous l'écoutiez, Geneviève; s'il pouvait vous initier à ces grands secrets de l'âme, comme à une merveille de plus dans les œuvres du Tout-Puissant, il vous le dirait à genoux, et il mourrait de bonheur le jour où vous lui diriez : « J'ai compris. »

Geneviève regarda André en silence, comme le jour où il lui avait parlé pour la première fois des étoiles et de la pluralité des mondes : elle pressentait encore un monde nouveau, et elle cherchait à le deviner avant d'y engager son cœur. André vit sa curiosité, et il espéra.

« Laissez-moi vous expliquer encore ce mystère. Je n'oserai guère parler moi-même, je serais trop au-dessous de mon sujet; mais je vous lirai les poëtes qui ont su le mieux ce que c'est que l'amour; et si vous m'interrogez, mon cœur essaiera de vous répondre.

— Et pendant ce temps, lui dit Geneviève en souriant, les médisants se tairont; on les priera d'attendre, pour recommencer leurs injures, que j'aie appris ce que c'est que l'amour, et que je puisse leur dire si je vous aime ou non!

— Non, Geneviève, on leur dira dès demain que je vous adore; que vous avez un peu d'amitié pour moi; que je demande à vous épouser, et que vous y consentez.

— Mais si l'amour ne me vient pas? dit Geneviève.

— Alors vous ferez un mariage de raison, et je

mettrai tous mes soins à vous assurer le bonheur calme que vous craignez de perdre en aimant.

— Oh! André, vous êtes bon! dit Geneviève en serrant doucement les mains brûlantes d'André; mais je vous crains sans savoir pourquoi. Je ne sais si c'est moi qui suis trop indifférente, ou vous qui êtes trop passionné : j'ai peur de mon ignorance même, et ne sais quel parti prendre.

— Celui que vous dictera votre cœur : n'avez-vous pas seulement un peu de compassion?

— Mon cœur me conseille de vous écouter, répondit Geneviève avec abandon : voilà ce qu'il y a de vrai. »

André baisait encore ses mains avec transport lorsque Henriette rentra.

« Eh bien! s'écria-t-elle en voyant la joie de l'un et la sérénité de l'autre, tout est arrangé : à quand la noce?

— C'est Geneviève qui fixera le jour, répondit André. Vous pouvez, ma chère Henriette, le dire demain dans toute la ville!

— Oh! s'il ne s'agit que de cela, soyez en paix. Il n'est pas minuit : demain, avant midi, il n'y aura pas une mauvaise langue qui ne soit mise à la raison. Oh! quelle joie! quelle bonne nouvelle pour ceux qui t'aiment! car tu as encore des amis, ma bonne Geneviève! M. Joseph, qui ne t'aimait pas beaucoup autrefois, il faut l'avouer, se conduit comme un ange maintenant à ton égard; il ne souffre pas qu'on dise un mot de travers devant lui sur ton compte; et c'est un gaillard... Qu'est-ce que je dis donc? c'est un brave jeune homme qui sait se faire écouter quand il parle.

— C'est par amitié pour M. André qu'il agit ainsi, dit Geneviève; je ne l'en remercie pas moins : tu le lui diras de ma part; car je suppose que tu lui parles quelquefois, Henriette?

— Ah! des malices? Comment! tu t'en mêles aussi, Geneviève? Il n'y a plus d'enfants! Il faut bien te passer cela, puisque te voilà bientôt marquise.

— Ne te presse pas tant de me faire ton compliment, ma chère, et ne publie pas si vite cette belle nouvelle; c'est encore une plaisanterie, et nous ne savons pas si nous ne ferons pas mieux, M. André et moi, de rester amis comme nous sommes.

— Qu'est-ce qu'elle dit là? s'écria Henriette; est-ce que vous vous jouez de nous, monsieur le marquis? est-ce que ce n'était pas sérieusement que vous parliez? »

Elle était au moment de lui faire une scène; mais il la rassura, et lui dit qu'il espérait vaincre les hésitations de Geneviève : il la pria même de l'aider, et Henriette, en se rengorgeant, répondit de tout. « N'ai-je pas déjà bien avancé vos affaires? dit-elle : sans moi, cette petite sucrée que voilà aurait toujours fait semblant de ne pas vous comprendre, et vous seriez encore là à vous morfondre sans oser parler. »

Les plaisanteries d'Henriette embarrassaient Geneviève; elle se plaignit d'être un peu fatiguée, refusa les offres de sa compagne qui voulait passer la nuit auprès d'elle, l'embrassa tendrement, et toucha légèrement la main d'André, en signe d'adieu.

« Comment! c'est comme cela que vous vous séparez? s'écria Henriette; un jour de fiançailles! Par exemple! Vous ne vous aimez donc pas?

— Qu'est-ce qu'elle veut dire? demanda André à Geneviève, en s'efforçant de prendre de l'assurance, mais en tremblant malgré lui.

— Eh! vraiment, on s'embrasse! dit Henriette. De beaux amoureux, qui ne savent pas seulement cela!

— Si l'usage l'ordonne, dit André avec émotion, est-ce que vous n'y consentirez pas, mademoiselle?

— Mais savez-vous, dit Geneviève gaiement, qu'Henriette ira le dire demain dans toute la ville?

— Raison de plus, dit André un peu rassuré; ce sera un engagement que vous aurez signé, et qui donnera plus de poids à la nouvelle de notre mariage.

— Oh! en ce cas, je refuse, dit-elle; je ne veux rien signer encore.

— Eh bien! par amitié, reprit André, qui déjà la tenait dans ses bras, comme vous avez embrassé Henriette tout à l'heure.

— Par amitié seulement, répondit Geneviève en se laissant embrasser. »

André fut si troublé de ce baiser, qu'il comprit à peine ensuite comment il était sorti de la chambre. Il se trouva dans la rue avec Henriette sans savoir ce qu'était devenu l'escalier. Cependant, lorsqu'il se rappela plus tard cet instant d'enivrement, il s'y mêla un souvenir pénible. Geneviève avait un peu rougi, par pudeur; mais son regard était resté serein, sa main fraîche, et son cœur n'avait pas tressailli. C'est ma Galatée, se disait-il, mais elle ne s'est animée que pour regarder les cieux. Descendra-t-elle de son piédestal, et voudra-t-elle poser ses pieds sur la terre auprès de moi? »

Cependant l'espérance qui ne manque jamais à la jeunesse, le consola bientôt. Geneviève, avec un si noble esprit, ne pouvait pas avoir un cœur insensible; cette tranquillité d'âme tenait à la chasteté exquise de ses pensées, à ses habitudes solitaires et recueillies. Il avait déjà vu se réaliser un de ses plus beaux rêves : il était le conseil et la lumière de cette sainte ignorance; maintenant un vœu plus enivrant lui restait à accomplir, c'était de se placer entre elle et la divinité universelle qu'il lui avait fait connaître. Il fallait cesser d'être le prêtre et devenir le dieu lui-même. L'enthousiasme d'André, les palpitations de son cœur allaient au-devant d'un pareil triomphe, et son âme, avide d'émotions tendres, ne pouvait pas croire à l'inertie d'une autre âme.

De son côté, Geneviève ressentait un peu d'effroi. Les paroles d'André, ses caresses timides, son accent passionné, lui avaient causé une sorte de trouble; et quoiqu'elle désirât presque éprouver les mêmes émotions, elle avait, par instant, comme une certaine méfiance de cette exaltation dont elle n'avait jamais conçu l'idée, et dont elle craignait de n'être pas capable.

Cependant il est si doux de se sentir aimé, que Geneviève s'abandonna sans peine à ce bien-être nouveau; elle s'habitua à penser qu'elle n'était plus seule au monde; qu'une autre âme sympathisait à toute heure avec la sienne, et que désormais elle ne porterait plus seule le poids des ennuis et des maux de la vie. Elle fit ces réflexions en s'habillant le lendemain; et en comparant cette matinée à la journée précédente, elle s'avoua qu'il lui avait fallu un certain courage pour supporter les soucis de la veille, et que cette nouvelle journée s'annonçait douce et calme sous la protection d'un cœur dévoué. « Après tout, se dit-elle, André est sincère; s'il s'exagère à lui-même aujourd'hui l'amour qu'il a pour moi, du moins il lui restera toujours assez d'honnêteté dans le cœur pour me garder son amitié. Je ne cesserai pas de la mériter : pourquoi me l'ôterait-il? Et puis, que sais-je? pourquoi refuserais-je de croire aux belles paroles qu'il me dit? Il en sait bien plus que moi sur toutes choses, et il doit mieux juger que moi de l'avenir. »

En se parlant ainsi à elle-même, et tout en se coiffant devant une petite glace, elle regardait ses traits avec curiosité, et prit même son miroir pour l'approcher de la fenêtre : là elle contempla de près ses joues fines et transparentes comme le tissu d'une fleur, et elle s'aperçut qu'elle était jolie. « Quelquefois je l'avais cru, pensa-t-elle, mais je ne savais pas si c'était de la jeunesse ou de la beauté. Cependant pour qu'André, après m'avoir vue un instant, soit resté amoureux de moi tout un an, il faut bien que j'aie quelque chose de plus que la fraîcheur de mon âge. André aussi a une jolie figure : comme il avait de beaux yeux hier soir! et comme ses mains sont blanches! comme il parle bien! quelle différence entre lui et Joseph, et tous les autres! »

Elle resta longtemps pensive devant sa glace, oubliant de relever ses cheveux épars; ses joues étaient animées, et un sourire charmant l'embellissait encore. Elle s'était levée tard, et la matinée était avancée. André entra dans la première pièce sans qu'elle l'entendît, et elle s'aperçut tout à coup qu'il était passé dans l'atelier ; il avait toussé pour l'appeler.

Alors elle se leva si précipitamment, qu'elle fit tomber son miroir, et poussa un cri. André, effrayé du bruit que fit la glace en se brisant, et surtout du cri échappé à Geneviève, crut qu'elle se trouvait mal, et s'élanca dans sa chambre. Il la trouva debout, vêtue de sa robe blanche, et toute couverte de ses longs cheveux noirs. Le premier mouvement de Geneviève fut de rire, en voyant la terreur d'André pour une si faible cause; mais bientôt elle fut toute confuse de la manière dont il la regardait. Il ne l'avait jamais vue si jolie. Le bonnet qu'elle portait toujours, comme les grisettes de L***, avait empêché André de savoir si sa chevelure était belle : en découvrant cette nouvelle perfection, il resta naïvement émerveillé, et Geneviève devint toute rouge sous les longs cheveux fins et lisses qui tombaient le long de ses joues.

« Allez-vous-en, lui dit-elle, et, pendant que je vais me coiffer, cherchez dans l'atelier une rose que j'ai faite hier soir. La nuit est venue, et la fièvre m'a prise comme je l'achevais; je ne sais où je l'aurai laissée : vous l'avez peut-être écrasée sous vos pieds, dans vos conférences avec Henriette.

— Dieu m'en préserve! dit André; et, obéissant à regret, il chercha sur la table de l'atelier. La précieuse rose y était négligemment couchée au milieu des outils qui avaient servi à la créer. André fit un grand cri, et Geneviève épouvantée s'élança à son tour dans l'atelier, avec ses cheveux toujours dénoués : elle trouva André qui tenait la rose entre deux doigts et la contemplait dans une sorte d'extase.

— Ah çà! vous avez voulu me rendre la pareille, lui dit-elle, à quel jeu jouons-nous?

— Geneviève, Geneviève! répondit-il, voici un chef-d'œuvre! à quelle heure, et sous l'influence de quelle pensée avez-vous fait cette rose du Bengale? Quel sylphe a chanté pendant que vous y travailliez? Quel rayon de soleil en a coloré les feuilles?

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un sylphe, répondit Geneviève : mais il y avait dans ma chambre un rayon de soleil qui me brûlait les yeux, et qui, je crois, m'a donné la fièvre. Je ne sais pas comment j'ai pu travailler et penser à tant de choses en même temps. Voyons donc cette rose, je ne vois pas comment elle est.

— C'est une chose aussi belle dans son genre, répondit André, que l'œuvre d'un grand maître : c'est la nature rendue dans toute sa vérité et dans toute sa poésie. Quelle fraîcheur dans ces gracieux pétales! Quelle finesse dans l'intérieur de ce calice! Quelle souplesse dans tout ce travail! Quelles étoffes merveilleuses employez-vous donc pour cela, Geneviève? certainement les fées s'en mêlent un peu!

— Les demoiselles de la ville me font présent de leurs plus fins mouchoirs de batiste, quand ils sont usés; et avec de la gomme et de la teinture...

— Je ne veux pas savoir comment vous faites, ne me le dites pas, mais donnez-moi cette rose, et ne mettez pas votre bonnet.

— Vous êtes fou aujourd'hui! Prenez cette rose : c'est en effet la meilleure que j'aie faite; je ne pensais pas à vous en la faisant. »

André la regarda d'un air boudeur, et vit sur sa figure une petite grimace moqueuse ; il courut après

elle, et la saisit au moment où elle lui jetait la porte au nez. Quand il la tint dans ses bras il fut fort embarrassé, car il n'osait ni l'embrasser, ni la laisser aller. Il vit sur son épaule ses beaux cheveux qu'il baisa.

« Quel être singulier, dit Geneviève en rougissant; est-ce qu'on a jamais baisé des cheveux? »

XII

On pense bien qu'André, dans ses nouvelles leçons, ne s'en tint pas à la seule science. Ses regards, l'émotion de sa voix, sa main tremblante en effleurant celle de Geneviève, disaient plus que ses paroles : peu à peu Geneviève comprit ce langage, et les battements de son cœur y répondirent en secret. Après lui avoir révélé les lois de l'univers et l'histoire des mondes, il voulut l'initier à la poésie, et, par la lecture des plus belles pages, sut la préparer à comprendre Gœthe, son poëte favori. Cette éducation fut encore plus rapide que la précédente. Geneviève saisissait à merveille tous les côtés poétiques de sa vie. Elle dévorait avec ardeur les livres qu'André prenait pour elle, dans la petite bibliothèque de M. Forez. Elle se relevait souvent la nuit pour y rêver en regardant le ciel. Elle appliquait à son amour et à celui d'André les plus belles pensées de ses poëtes chéris; et cette affection, d'abord paisible et douce, se revêtit bientôt d'un éclat inconnu. Geneviève s'éleva jusqu'à son amant; mais cette égalité ne fut pas de longue durée. Plus neuve encore et plus forte d'esprit, elle le dépassa bientôt. Elle apprit moins de choses, mais elle lui prouva qu'elle sentait plus vivement que lui ce qu'elle savait; et André fut pénétré d'admiration et de reconnaissance : il se sentit heureux, bien au delà de ses espérances. Il vit naître l'enthousiasme dans cette âme virginale, et reçut dans son sein les premiers épanchements de cet amour qu'il lui avait appris.

Cependant Henriette avait été colporter en tous lieux la nouvelle du prochain mariage d'André avec Geneviève. Le premier à qui elle en fit part fut Joseph Marteau, et, au grand étonnement de la couturière, celui-ci fit une exclamation de surprise où n'entrait pas le moindre signe de joie ou d'approbation.

« Comment! cela ne vous fait pas plaisir? dit Henriette; vous ne me remerciez pas d'avoir réussi à marier votre ami avec la plus jolie et la plus aimable fille du pays? »

Joseph secoua la tête. « Cela me paraît, dit-il, la chose la plus folle que vous ayez pu inventer. Quelle diable d'idée avez-vous eue là?

— Fi! monsieur, je ne comprends pas l'indifférence que vous y mettez.

— Cela ne m'est pas indifférent, répondit Joseph. J'en suis fort contrarié, au contraire.

— Êtes-vous fou aujourd'hui? s'écria Henriette. Ne vous ai-je pas entendu, hier encore, dire que vous n'estimiez réellement Geneviève que depuis qu'elle aimait M. André? N'avez-vous pas travaillé vous-même à rendre M. André amoureux d'elle? Qui est cause de leur première entrevue? Est-ce vous ou moi? Ne m'avez-vous pas priée d'amener Geneviève chez vous, pour que M. André pût la voir?...

— Mais non pas l'épouser! reprit Joseph avec une franchise un peu brusque.

— Oh! quelle horreur! s'écria Henriette; je vous comprends maintenant, monsieur; vous êtes un scélérat, et je ne vous reparlerai de ma vie. Juste Dieu! séduire une fille et l'abandonner, cela vous paraîtrait naturel et juste; mais l'épouser quand on l'a perdue de réputation, vous appelez cela une *diable* d'idée, une invention folle!... Ah! je vois le danger où je m'exposais en souffrant vos galanteries; mais, Dieu merci, il est encore temps de m'en préserver. Pauvres filles que nous sommes! c'est ainsi qu'on abuse de notre candeur et de notre crédulité! Vous n'abuserez pas ainsi de moi, M. Joseph; adieu, adieu, pour toujours! »

Et Henriette s'enfuit furieuse et désespérée. Joseph se promit de l'apaiser une autre fois, et il chercha André. Mais, pendant bien des jours, André fut introuvable. Il passait le temps où il était forcé de quitter Geneviève, à courir les prés comme un fou, et à pleurer d'amour et de joie à l'ombre de tous les buissons. Enfin Joseph le joignit un matin, comme il allait franchir la porte de sa bien-aimée, et, à son grand déplaisir, il l'entraîna dans le jardin voisin.

« Ah çà! lui dit-il, es-tu fou? Qu'est-ce qui t'arrive? Dois-je en croire les bavardages d'Henriette et ceux de toute la ville? As-tu l'intention sérieuse d'épouser Geneviève?

— Certainement, répondit André avec candeur. Quelle question me fais-tu là?

— Allons, dit Joseph, c'est une folie de jeune homme, à ce que je vois; mais heureusement il est encore temps d'y songer. As-tu réfléchi un peu, mon cher André? Sais-tu quel âge tu as? Connais-tu ton père? Espères-tu lui faire accepter une grisette pour belle-fille? Crois-tu que tu auras seulement le courage de lui en parler?

— Je n'en sais rien, répondit André un peu troublé de cette dernière question; mais je sais que j'ai droit à un petit héritage de ma mère, et que cela suffira pour m'enrichir au delà de mes besoins et de ceux de Geneviève.

— Idée de roman, mon cher! On peut vivre avec moins; mais quand on a vécu dans une certaine aisance, il est dur de se voir réduit au nécessaire. Songes-tu que ton père est jeune encore? qu'il peut

se remarier, avoir d'autres enfants, te déshériter? Songes-tu que tu auras des enfants toi-même, que tu n'as pas d'état, que tu n'auras pas de quoi les élever convenablement, et que la misère te tombera sur le corps, à mesure que l'amour te sortira du cœur?

— Jamais il n'en sortira! s'écria André; il me donnera le courage de supporter toutes les privations, toutes les souffrances...

— Bah! bah! reprit Joseph; tu ne sais pas de quoi tu parles : tu n'as jamais souffert, jamais jeûné.

— Je l'apprendrai, s'il le faut.

— Et Geneviève l'apprendra aussi?

— Je travaillerai pour elle.

— A quoi? Fais-moi le plaisir de me dire à quelle profession tu es propre? As-tu fait ton droit? As-tu étudié la médecine? Pourrais-tu être professeur de mathématiques? Saurais-tu au moins faire des bottes, ou même tracer un sillon droit avec la charrue?

—Je ne sais rien d'utile, je l'avoue, repartit André. Je n'ai vécu jusqu'ici que de lectures et de rêveries. Je ne suis pas assez fort pour exercer un métier; mais le peu que je sais, avec le peu que je possède, pourra me mettre à l'abri du besoin.

— Essaies-en, et tu verras...

— Je compte en essayer. »

Joseph frappa du pied avec chagrin.

« Et c'est moi qui t'ai mis cette sottise d'amour en tête! s'écria-t-il, je ne me le pardonnerai jamais! Pouvais-je penser que tu prendrais au sérieux la première occasion de plaisir offerte à ta jeunesse?

—J'étais donc un lâche et un misérable à tes yeux? Tu croyais que je consentirais à voir diffamer Geneviève, sans prendre sa défense, et sans réparer le mal que je lui aurais fait!

—On n'est pas un lâche et un misérable pour cela, dit Joseph en haussant les épaules; je ne crois être ni l'un ni l'autre, et pourtant je fais la cour à Henriette : tout le monde le sait, et je la laisse tant qu'elle veut se bercer de l'espoir d'être un jour madame Marteau. Je veux être son amant, et voilà tout.

— Vous pouvez parler d'Henriette avec légèreté; quoique je n'approuve pas le mensonge, je vous trouve excusable jusqu'à un certain point. Mais établissez-vous la moindre comparaison entre elle et Geneviève?

— Pas la moindre : j'aime Henriette à la folie, et il n'y a pas un cheveu de Geneviève qui me tente; je n'entends rien à ces sortes de femmes. Mais je comprends ta situation. Tu es le premier amant de Geneviève, et tu lui dois plus qu'à toute autre; rassure-toi cependant : tu ne seras pas le dernier, et il n'y a pas de fille inconsolable.

— Je ne connais pas les autres filles, et vous ne connaissez pas Geneviève. Nous ne pouvons pas raisonner ensemble là-dessus; agis avec Henriette comme tu voudras; je me conduirai avec Geneviève comme Dieu m'ordonne de le faire. »

Joseph s'épuisa en remontrances sans ébranler la résolution de son ami; il le quitta pour aller faire la paix avec Henriette, et se consola de l'imprudence d'André, en se disant tout bas : « Heureusement ce n'est pas encore fait; la grosse voix du marquis n'a pas encore parlé. »

Cet événement ne se fit pas longtemps attendre. Des amis officieux eurent bientôt informé M. de Morand de la passion de son fils pour une grisette. Malgré sa haine pour cette espèce de femmes, il s'en inquiéta peu d'abord. Il fut même content, jusqu'à un certain point, de voir André renoncer à ses rêves d'expatriation. Mais quand on lui eût répété plusieurs fois que son fils avait manifesté l'intention sérieuse d'épouser Geneviève, quoiqu'il lui fût encore impossible de le croire, il commença à se sentir mécontent de cette espèce de bravade, et résolut d'y mettre fin sur-le-champ. Un matin donc, au moment où André franchissait, joyeux et léger, le seuil de sa maison, pour aller trouver Geneviève, une main vigoureuse saisit la bride de son petit cheval, et le fit même reculer. Comme il faisait à peine jour, André ne reconnut pas son père au premier coup d'œil, et pour la première fois de sa vie, il se mit à jurer contre l'insolent qui l'arrêtait.

«Doucement, monsieur, répondit le marquis; vous me semblez bien mal appris pour un bel esprit comme vous êtes. Faites-moi le plaisir de descendre de cheval et d'ôter votre chapeau devant votre père. »

André obéit, et quand il eut mis pied à terre, le marquis lui ordonna de renvoyer son cheval à l'écurie.

« Faut-il le débrider? demanda le palefrenier.

— Non, dit André, qui espérait être libre au bout d'un instant.

— Il faut le débrider, cria le marquis d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. »

André se sentit gagner par le froid de la peur, il suivit son père jusqu'à sa chambre.

« Où allez-vous? lui dit celui-ci en s'asseyant lourdement sur son grand fauteuil de toile d'Orange.

— A L***, répondit André timidement.

— Chez qui?

— Chez Joseph, répondit André après un peu d'hésitation.

— Où allez-vous tous les matins?

— Chez Joseph.

— Où passez-vous toutes les après-midi?

— A la chasse.

— D'où venez-vous si tard tous les soirs? de chez Joseph et de la chasse, n'est-ce pas?

— Oui, mon père.

—Avec votre permission, monsieur le savant, vous en avez menti. Vous n'allez ni chez Joseph, ni à la

chasse. Auriez-vous en votre possession quelque beau livre écrit sur l'art de mentir? Faites-moi le plaisir d'aller l'étudier dans votre chambre, afin de vous en acquitter un peu mieux à l'avenir. M'entendez-vous? »

André, révolté de se voir traiter comme un enfant, hésita, rougit, pâlit et obéit. Son père le suivit, l'enferma à double tour, mit la clef dans sa poche et s'en fut à la chasse.

André, furieux et désolé, maudit mille fois son sort, et finit par sauter par la fenêtre. Il s'en alla passer une heure aux pieds de Geneviève. Mais dans la crainte de l'effrayer de la dureté de son père, il lui cacha son aventure, et lui donna, pour raison de sa courte visite, une prétendue indisposition du marquis.

Le marquis fit bonne chasse, oublia son prisonnier, et rentra assez tard pour lui laisser le temps de rentrer le premier. Lorsqu'il le retrouva sous les verrous, il se sentit fort apaisé, et l'emmena souper assez amicalement avec lui, croyant avoir remporté une grande victoire, et signalé sa puissance par un acte éclatant. André, de son côté, ne montra guère de rancune; il croyait avoir échappé à la tyrannie, et s'applaudissait de sa rébellion secrète comme d'une résistance intrépide. Ils se réconcilièrent en se trompant l'un et l'autre et en se trompant eux-mêmes, l'un se flattant d'avoir subjugué, l'autre s'imaginant avoir désobéi.

Le lendemain, André s'éveilla longtemps avant le jour, et, se croyant libre, il allait reprendre la route de L***, quand son père parut comme la veille, un peu moins menaçant seulement.

« Je ne veux pas que tu ailles à la ville aujourd'hui, lui dit-il; j'ai découvert un taillis tout plein de bécasses. Il faut que tu viennes avec moi en tuer cinq ou six.

— Vous êtes bien bon, mon père, répondit André; mais j'ai promis à Joseph d'aller déjeuner avec lui...

— Tu déjeunes avec lui tous les jours, répondit le marquis d'un ton calme et ferme. Il se passera fort bien de toi pour aujourd'hui. Va prendre ton fusil et ta carnassière. »

Il fallut encore qu'André se résignât. Son père le tint à la chasse toute la journée, lui fit faire dix lieues à pied, et l'écrasa tellement de fatigue, qu'il eut une courbature le lendemain, et que le marquis eut un prétexte excellent pour lui défendre de sortir. Le jour suivant, il l'emmena dans sa chambre, et, ouvrant les livres de ses domaines sur une table, il le força de faire des additions jusqu'à l'heure du dîner. Vers le soir, André espérait être libre : son père le mena voir tondre des moutons.

Le quatrième jour, Geneviève, ne pouvant résister à son inquiétude, lui écrivit quelques lignes, les confia à un enfant de son voisinage, et le chargea d'aller les lui remettre. Le message arriva à bon port, quoique Geneviève, ne prévoyant pas la situation de son amant, n'eût pris aucune précaution contre la surveillance du marquis. Le hasard protégea le petit page aux pieds nus de Geneviève, et André lut ces mots, qui le transportèrent d'amour et de douleur :

« Ou votre père est dangereusement malade, ou
« vous l'êtes vous-même, mon ami. Je m'arrête à
« cette dernière supposition avec raison et avec déses-
« poir. Si vous étiez bien portant, vous m'écririez
« pour me donner des nouvelles de votre père, et
« pour m'expliquer les motifs de votre absence. Vous
« êtes donc bien mal, puisque vous n'avez pas la
« force de penser à moi et de m'épargner les tour-
« ments que j'endure! Oh! André! quatre jours sans
« te voir, à présent c'est impossible à supporter sans
« mourir! »

André sentit renaître son courage. Il viola sans hésitation la consigne de son père, et courut à travers champs jusqu'à la ville. Il arriva plus fatigué par les terres labourées, les haies et les fossés qu'il avait franchis, qu'il ne l'eût été par le long chemin. Poudreux et haletant, il se jeta aux pieds de Geneviève et lui demanda pardon en la serrant contre son cœur.

« Pardonne-moi, pardonne-moi, lui disait-il, oh! pardonne-moi de t'avoir fait souffrir.

— Je n'ai rien à vous pardonner, André, lui répondit-elle; quels torts pourriez-vous avoir envers moi? Je ne vous accuse pas, je ne vous interroge même pas. Comment pourrais-je supposer qu'il y a de votre faute dans ceci? Je vous vois, et je remercie Dieu. »

XIII

Cette sainte confiance donna de véritables remords à André. Il savait bien qu'avec un peu plus de courage, il aurait pu s'échapper plus tôt, mais il n'osait avouer ni son asservissement ni la tyrannie de son père. Déclarer à Geneviève les traverses qu'elle avait à essuyer pour devenir sa femme était au-dessus de ses forces. Bien des jours se passèrent sans qu'il pût se décider à sortir de cette difficulté, soit en affrontant la colère du marquis, soit en éveillant l'effroi et le chagrin dans l'âme tranquille de Geneviève. Il erra pendant un mois. On le rencontrait, à toutes les heures du jour et de la nuit, courant, ou plutôt fuyant à travers prés et bois, de la ville au château et du château à la ville : ici, cherchant à apaiser les inquiétudes de sa maîtresse; là, tâchant d'éviter les remontrances paternelles. Au milieu de ces agitations, la

force lui manqua, il ne sentit plus que la fatigue de lutter ainsi contre son cœur et contre son caractère; la fièvre le prit et le plongea dans le découragement et l'inertie.

Jusque-là, il avait réussi à faire accepter à Geneviève toutes les mauvaises raisons qu'il avait pu inventer pour excuser l'irrégularité et la brièveté de ses visites. Il éprouva une sorte de satisfaction paresseuse et mélancolique à se sentir malade : c'était une excuse irrécusable à lui donner de son absence; c'était une manière d'échapper à la surveillance et aux reproches du marquis. Le besoin égoïste du repos parla plus haut, un instant, que les empressements et les impatiences de l'amour : il ferma les yeux et s'endormit presque joyeux de n'avoir pas six lieues à faire et autant de mensonges à inventer dans sa journée.

Un soir, comme Joseph Marteau, en attendant quelqu'un, fumait un cigare à sa fenêtre, il vit une robe blanche traverser furtivement l'obscurité de la ruelle, et s'arrêter comme incertaine à la petite porte de la maison. Joseph se pencha vers cette ombre mystérieuse, et, le feu de son cigare l'ayant signalé dans les ténèbres, une petite voix tremblante l'appela par son nom.

« Oh! dit Joseph, ce n'est point la voix d'Henriette; que signifie cela? »

En deux secondes, il franchit l'escalier, et s'élançant dans la rue, il saisit une taille délicate, et, à tout hasard, voulut embrasser sa nouvelle conquête. »

« Par amitié et par charité, M. Marteau, lui dit-elle en se dégageant, épargnez-moi, reconnaissez-moi : je suis Geneviève!

— Geneviève! Au nom du diable, comment cela se fait-il?

— Au nom de Dieu, ne faites pas de bruit et écoutez-moi. André est sérieusement malade. Il y a trois jours que je n'ai reçu de ses nouvelles, et je viens d'apprendre qu'il est au lit, avec la fièvre et le délire. J'ai cherché Henriette sans pouvoir la rencontrer. Je ne sais où m'informer de ce qui se passe au château de Morand. D'heure en heure, mon inquiétude augmente; je me sens tour à tour devenir folle et mourir. Il faut que vous ayez pitié de moi, et que vous alliez savoir des nouvelles d'André. Vous êtes son ami, vous devez être inquiet aussi... Il peut avoir besoin de vous...

— Parbleu! j'y vais sur-le-champ, répondit Joseph en prenant le chemin de son écurie. Diable! diable! qu'est-ce que tout cela? »

Préoccupé de cette fâcheuse nouvelle, et partageant, autant qu'il était en lui, l'inquiétude de Geneviève, il se mit à seller son cheval, tout en grommelant entre ses dents et jurant contre son domestique et contre lui-même, à chaque courroie qu'il attachait. En mettant enfin le pied sur l'étrier, il s'aperçut, à la lueur d'une vieille lanterne de fer suspendue au plafond de l'écurie, que Geneviève était là et suivait tous ses mouvements avec anxiété. Elle était si pâle et si brisée, que, contre sa coutume, Joseph fut attendri.

« Soyez tranquille, lui dit-il, je serai bientôt arrivé.

— Et revenu? lui demanda Geneviève d'un air suppliant.

— Ah, diable! cela est une autre affaire. Six lieues ne se font pas en un quart d'heure. Et puis si André est vraiment mal, je ne pourrai pas le quitter!

— O mon Dieu! que vais-je devenir? dit-elle en croisant ses mains sur sa poitrine. Joseph! Joseph! s'écria-t-elle avec effusion, en se rapprochant de lui, sauvez-le, et laissez-moi mourir d'inquiétude.

— Ma chère demoiselle, reprit Joseph, tranquillisez-vous; le mal n'est peut-être pas si grand que vous croyez.

— Je ne me tranquilliserai pas; j'attendrai, je souffrirai, je prierai Dieu. Allez vite... Attendez, Joseph, ajouta-t-elle en posant sa petite main sur la main rude du cavalier; s'il meurt, parlez-lui de moi, faites-lui entendre mon nom; dites-lui que je ne lui survivrai pas d'un jour. »

Geneviève fondit en larmes; les yeux de Joseph s'humectèrent malgré lui.

« Écoutez, dit-il; si vous restez à m'attendre, vous souffrirez trop. Venez avec moi.

— Oui! s'écria Geneviève. Mais comment faire?

— Montez en croupe derrière moi. Il fait une nuit du diable; personne ne vous verra. Je vous laisserai dans la métairie la plus voisine du château. Je courrai m'informer de ce qui s'y passe, et vous le saurez au bout d'un quart d'heure, soit que j'accoure vous le dire et que je retourne vite auprès d'André, soit que je le trouve assez bien pour le quitter et vous ramener avant le jour.

— Oui, oui, mon bon Joseph, s'écria Geneviève.

— Eh bien! dépêchons-nous, dit Joseph; car j'attends Henriette d'un moment à l'autre, et si elle nous voit partir ensemble, elle nous tourmentera pour venir avec nous, ou elle me fera quelque scène de jalousie absurde.

— Partons! partons vite! » dit Geneviève.

Joseph plia son manteau et l'attacha derrière sa selle, pour faire un siége à Geneviève. Puis il la prit dans ses bras et l'assit avec soin sur la croupe de son cheval; ensuite il monta adroitement sans la déranger, et piquant des deux, il gagna la campagne; mais, en traversant une petite place, son malheur le força de passer sous un des six réverbères dont la ville était éclairée; le rayon tombant d'aplomb sur son visage, il fut reconnu d'Henriette, qui venait droit à lui. Soit qu'il craignît de perdre en explication un temps précieux,

soit qu'il se fît un malin plaisir d'exciter sa jalousie, il poussa son cheval et passa rapidement auprès d'elle, avant qu'elle pût reconnaître Geneviève. En voyant le perfide, à qui elle avait donné rendez-vous, s'enfuir à toute bride avec une femme en croupe, Henriette, frappée de surprise, n'eut pas la force de faire un cri, et resta pétrifiée, jusqu'à ce que la colère lui suggéra un déluge d'imprécations que Joseph était déjà trop loin pour entendre.

C'était la première fois de sa vie que Geneviève montait sur un cheval; celui de Joseph était vigoureux; mais peu accoutumé à un double fardeau, il bondissait dans l'espoir de s'en débarrasser.

« Tenez-moi bien, criait Joseph. »

Geneviève ne songeait pas à avoir peur; en toute autre circonstance, rien au monde ne l'eût déterminée à une semblable témérité. Courir les chemins la nuit, seule avec un libertin reconnu comme l'était Joseph, c'était encore une chose aussi contraire à ses habitudes qu'à son caractère; mais elle ne pensait à rien de tout cela : elle serrait son bras autour de son cavalier, sans se soucier qu'il fût un homme, et se sentait emportée dans les ténèbres, sans savoir si elle était enlevée par un cheval ou par le vent de la nuit.

« Voulez-vous que nous prenions le plus court? lui dit Joseph.

— Certainement, répondit-elle.

— Mais le chemin n'est pas bon, lui dit-il; la rivière sera un peu haute, je vous en avertis : vous n'aurez pas peur?

— Non, dit Geneviève, prenons le plus court.

— Cette diable de petite fille n'a peur de rien, se dit Joseph, pas même de moi. Heureusement que la situation d'André m'ôte l'envie de rire, et que d'ailleurs mon amitié pour lui...

— Que dites-vous donc? il me semble que vous parlez tout seul, lui demanda Geneviève.

— Je dis que le chemin est mauvais, répondit Joseph, et que si je tombais, vous seriez obligée de tomber aussi.

— Dieu nous protégera, dit Geneviève avec ferveur, nous sommes déjà assez malheureux.

— Il faut que j'aie bien de l'amitié pour vous, reprit Joseph au bout d'un instant, pour avoir chargé de deux personnes le dos de ce pauvre François; savez-vous que la course est longue? et j'aimerais mieux aller toute ma vie à pied, que de surmener François.

— Il s'appelle François? dit Geneviève préoccupée, il va bien doucement.

— Oh diable! patience! patience! nous voici au gué.

— Tenez-moi bien, et relevez un peu vos pieds; je crois que la rivière sera forte. »

François s'avança dans l'eau avec précaution; mais quand il fut arrivé vers le milieu de la rivière, il s'arrêta, et, se sentant trop embarrassé de ses deux cavaliers pour garder l'équilibre sur les pierres mouvantes, il refusa d'aller plus avant : l'eau montait déjà presque aux genoux de Joseph, et Geneviève avait bien de la peine à préserver ses petits pieds.

« Diable! dit Joseph, je ne sais si nous pourrons traverser : François commence à perdre pied, et le brave garçon n'ose pas se mettre à la nage à cause de vous.

— Donnez-lui de l'éperon, dit Geneviève.

— Cela vous plaît à dire; un cheval chargé de deux personnes ne peut guère nager; si j'étais seul, je serais déjà à l'autre bord; mais avec vous, je ne sais que faire. Il fait terriblement nuit, je crains de prendre sur la droite et d'aller tomber dans la prise d'eau, ou de me jeter trop sur la gauche et d'aller donner contre l'écluse. Il est vrai que François n'est pas une bête, et qu'il saura peut-être se diriger tout seul.

— Tenez! dit Geneviève, Dieu veille sur nous : voici la lune qui paraît entre les buissons, et qui nous montre le chemin; suivez cette ligne blanche qu'elle trace sur l'eau.

— Je ne m'y fie pas! c'est de la vapeur, et non de la vraie lumière; ah çà! prenez garde à vous. »

Il donna de l'éperon à François, qui, après quelque hésitation, se mit à la nage et gagna un endroit moins profond où il prit pied de nouveau; mais il fit de nouvelles difficultés pour aller plus loin, et Joseph s'aperçut qu'il avait perdu le gué.

« Le diable sait où nous sommes, dit-il; pour moi, je ne m'en doute guère, et je ne vois pas où nous pourrons aborder.

— Allons tout droit, dit Geneviève.

— Tout droit? la rive a cinq pieds de haut, et si François s'engage dans les joncs qui sont par là, je ne sais où, nous sommes perdus tous les trois. Ces diables d'herbes nous prendront comme dans un filet, et vous aurez beau savoir tous leurs noms en latin, mademoiselle Geneviève, nous n'en serons pas moins pâture à écrevisses.

— Retournons en arrière, dit Geneviève.

— Cela ne vaudrait pas mieux, dit Joseph. Que voulez-vous faire au milieu de ce brouillard? Je vous vois comme en plein jour, et à deux pieds plus loin, votre serviteur; il n'y a plus moyen de savoir si c'est du sable ou de l'écume. »

En parlant, Joseph se retourna vers Geneviève, et vit distinctement sa jambe, qu'à son insu elle avait mise à découvert, en relevant sa robe pour ne pas se mouiller. Cette petite jambe admirablement modelée, et toujours chaussée avec un si grand soin, vint se mettre en travers dans l'imagination de Joseph, avec toutes ses perplexités; et en la regardant, il oublia entièrement qu'il avait lui-même les jambes dans l'eau, et qu'il était en grand danger de se noyer, au premier mouvement que ferait son cheval.

« Allons donc, dit Geneviève, il faut prendre un parti; il ne fait pas chaud ici.

— Il ne fait pas froid, dit Joseph.

— Mais il se fait tard, André meurt peut-être. Joseph, avançons, et recommandons-nous à Dieu, mon ami. »

Ces paroles mirent une étrange confusion dans l'esprit de Joseph : l'idée de son ami mourant, les expressions affectueuses de Geneviève, et l'image de cette jolie jambe se croisaient singulièrement dans son cerveau.

— Allons, dit-il enfin, donnez-moi une poignée de main, Geneviève, et si un de nous seulement en réchappe, qu'il parle de l'autre quelquefois avec André.»

Geneviève lui serra la main, et laissant retomber sa robe, elle frappa elle-même du talon le flanc de sa monture. François se remit courageusement à la nage, avança jusqu'à une éminence, et au lieu de continuer, revint sur ses pas.

« Il cherche le chemin; il voit qu'il s'est trompé, dit Joseph. Laissons-le faire, il a la bride sur le cou.»

Après quelques incertitudes, François retrouva le gué, et parvint glorieusement au rivage.

« Excellente bête! s'écria Joseph; puis, se retournant un peu, il étouffa une espèce de soupir, en voyant la jupe de Geneviève retomber jusqu'à sa cheville; et il ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents : « Ah! cette petite jambe!

— Qu'est-ce que vous dites? demanda l'ingénue jeune fille.

— Je dis que François a de fameuses jambes, répondit Joseph.

— Et que la Providence veillait sur nous, reprit Geneviève avec un accent si sincère et si pieux, que Joseph se retourna tout à fait, et en voyant son regard inspiré, son visage pâle et presque angélique, il n'osa plus penser à sa jambe, et sentit comme une espèce de remords de l'avoir tant remarquée en un semblable moment.

Ils arrivèrent sans autre accident à la métairie où Joseph voulait laisser Geneviève. Cette métairie lui appartenait, et il croyait être sûr de la discrétion de ses métayers; mais Geneviève ne put se décider à affronter leurs regards et leurs questions. Elle pria Joseph de la déposer sur le bord du chemin, à un quart de lieue du château.

« C'est impossible, lui dit-il. Que ferez-vous seule ici? vous aurez peur, et vous mourrez de froid.

— Non, répondit-elle, donnez-moi votre manteau. J'irai m'asseoir là-bas, sous le porche de Saint-Sylvain, et je vous attendrai.

— Dans cette chapelle abandonnée? vous serez piquée par les vipères; vous rencontrerez quelque sorcier, quelque *meneur de loups*.

— Allons, Joseph, est-ce le moment de plaisanter?

— Ma foi, je ne plaisante pas. Je ne crois guère au diable; mais je crois à ces voleurs de bestiaux qui font le métier de fantômes, la nuit, dans les pâturages. Ces gens-là n'aiment pas les témoins et les maltraitent, quand ils ne peuvent pas les effrayer.

— Ne craignez rien pour moi, Joseph, je me cacherai d'eux comme ils se cacheront de moi. Allez, et, pour l'amour de Dieu, revenez vite me dire ce qu'il a. »

Elle sauta légèrement à terre, prit le manteau de Joseph sur son épaule, et s'enfonça dans les longues herbes du pâturage.

« Drôle de fille! se dit Joseph en la regardant fuir comme une ombre vers la chapelle. Qui est-ce qui l'aurait jamais crue capable de tout cela? Henriette le ferait certainement pour moi, mais elle ne le ferait pas de même. Elle aurait peur; elle crierait à propos de tout; elle serait ennuyeuse à périr... elle l'est déjà passablement... »

Et tout en devisant ainsi, Joseph Marteau arriva au château de Morand.

Il trouva André assez sérieusement malade et en proie à un violent accès de délire. Le marquis passait la nuit auprès de lui, avec le médecin, la nourrice et M. Forez. Joseph fut accueilli avec reconnaissance, mais avec tristesse. On avait des craintes graves : André ne reconnaissait personne; il appelait Geneviève, il demandait à la voir ou à mourir. Le marquis était au désespoir, et ne pouvant pas imaginer de plus grand sacrifice pour soulager son fils, que l'abjuration momentanée de son autorité, il se penchait sur lui, et, lui parlant comme à un enfant, il lui promettait de lui laisser aimer et épouser Geneviève; mais, lorsqu'il se rapprochait de ses hôtes, il maudissait devant eux cette *misérable petite fille* qui allait être cause de la mort d'André, et disait qu'il la tuerait, s'il la tenait entre ses mains. Au bout d'une heure, Joseph voyant André un peu mieux, partit pour en informer Geneviève, et pour calmer, autant que possible, l'inquiétude où elle devait être plongée. Il prit à travers prés, et, en dix minutes, arriva à la chapelle de Saint-Sylvain : c'était une masure, abandonnée depuis longtemps aux reptiles et aux oiseaux de nuit. La lune en éclairait faiblement les décombres, et projetait des lueurs obliques et tremblantes sous les arceaux rompus des fenêtres. Les angles de la nef restaient dans l'obscurité; et Joseph se défendit mal d'une certaine impression désagréable en passant auprès d'une statue mutilée qui gisait dans l'herbe, et qui se trouva sous ses pieds, au moment où il traversait un de ces endroits sombres. Il était fort et brave : dix hommes ne lui auraient pas fait peur; mais son éducation rustique lui avait laissé, malgré lui, quelques idées superstitieuses. Il ne s'y complaisait point, comme font parfois les cerveaux poétiques; il en rougissait, au contraire, et cachait ce penchant sous une affectation d'incrédulité philosophique. Son orgueil

ne pouvait étouffer les terreurs de son enfance, et surtout le souvenir du passage de la *grand'bête* dans la métairie, où il était resté six ans en nourrice. La *grand'bête* apparaît tous les dix ans dans le pays, et sème l'effroi de famille en famille. Elle s'efforce de pénétrer dans les métairies pour empoisonner les étables et faire périr les troupeaux. Les habitants sont forcés de soutenir, chaque soir, une espèce de siége, et c'est avec bien de la peine qu'ils parviennent à l'éloigner, car les balles de fusil ne l'atteignent point, et les chiens fuient, en hurlant, à son approche. Au reste, la bête, ou plutôt l'esprit malin qui en emprunte la forme, est d'un aspect indéfinissable: plusieurs l'ont portée toute une nuit sur leur dos (car elle se livre à mille plaisanteries diaboliques avec les imprudents qu'elle rencontre dans les prés, au clair de la lune), mais nul ne l'a jamais vue distinctement. On sait seulement qu'elle change de stature à volonté. Dans l'espace de quelques instants, elle passe de la taille d'une chèvre à celle d'un lapin, et de celle d'un loup à celle d'un bœuf; mais ce n'est ni un lapin, ni une chèvre, ni un bœuf, ni un loup, ni un chien enragé; c'est la *grand'bête;* c'est le fléau des campagnes, la terreur des habitants et le triste présage d'une prochaine épidémie parmi les bestiaux.

Joseph se rappelait, malgré lui, toutes ces traditions effrayantes; mais s'il n'avait pas l'esprit assez fort pour les repousser, du moins il se sentait assez de courage et le bras assez prompt pour ne jamais reculer devant le danger.

Il s'étonnait de ne point trouver Geneviève au lieu qu'elle lui avait indiqué, lorsqu'un bruit de chaînes lui fit brusquement tourner la tête, et il vit, à trois pas de lui, une vague forme de quadrupède, dont la longue face pâle semblait l'observer attentivement. Le premier mouvement de Joseph fut de lever le manche de son fouet pour frapper l'animal redoutable; mais, à sa grande confusion, il vit une jeune pouliche blanche, à demi sauvage, qui était venue là pour paître l'herbe autour des tombeaux, et qui s'enfuit épouvantée en traînant ses enferges sur les dalles de la chapelle.

Joseph, tout honteux de sa terreur, pénétra au fond de la nef: une croix de bois marquait la place où avait été l'autel. Geneviève était agenouillée devant cette croix; elle avait roulé son fichu de mousseline blanche comme un voile, autour de sa tête; et, penchée dans l'immobilité du recueillement, un cerveau plus exalté que celui de Joseph l'aurait prise pour une ombre. Étonné de trouver Geneviève dans une attitude si calme, et ne comprenant par l'émotion que cette femme agenouillée, la nuit, au milieu des ruines, lui causait à lui-même, le bon campagnard eut comme un sentiment de respect qui le fit hésiter à troubler cette sainte prière; mais au bruit des pas de Joseph, Geneviève se retourna, et, se levant à demi, le questionna d'un air inquiet.

Il eut presque envie de la tromper et de lui cacher la vérité; mais elle interpréta son silence, et s'écria en joignant les mains :

« Au nom du ciel, ne me faites pas languir... s'il est mort!... ah oui... je le vois... il est mort!... Et elle s'appuya en chancelant contre la croix.

—Non, non! répondit vivement Joseph; il vit, on peut le sauver encore.

— Ah! merci! merci! dit Geneviève; mais dites-moi bien la vérité, est-il bien mal?

— Mal? certainement. Voici la réponse ambiguë du médecin : Peu de chose à craindre, peu de chose à espérer, c'est-à-dire que la maladie suit son cours ordinaire et ne présente pas d'accident impossible à combattre, mais que par elle-même c'est une maladie grave et qui ne pardonne pas souvent.

— En ce cas, dit Geneviève après un instant de silence, retournez auprès de lui, je vais encore prier ici. »

Elle se remit à genoux, et laissa tomber sa tête sur ses mains jointes, dans une attitude de résignation si triste, que Joseph en fut profondément touché.

« Je vais y retourner en effet, répondit-il, mais je reviendrai certainement vers vous aussitôt qu'il y aura un peu de mieux.

— Écoutez, Joseph, lui dit-elle, s'il doit mourir cette nuit, il faut que je le voie, que je lui dise un dernier adieu. Tant que j'aurai un peu d'espoir, je ne me sentirai pas la hardiesse de me montrer dans sa maison; mais si je n'ai plus qu'un instant pour le voir sur la terre, rien au monde ne pourra m'empêcher de profiter de cet instant-là. Jurez-moi que vous m'avertirez quand tout sera perdu, quand lui et moi n'aurons plus qu'une heure à vivre. »

Joseph le jura.

« Je ne sais ce qu'elle a dans la voix, ni de quels mots elle se sert, pensait-il en s'éloignant, mais elle me ferait pleurer comme un enfant. »

XIV

Geneviève pria longtemps; puis elle s'enveloppa du manteau de Joseph, et s'assit sur une tombe, morne et résignée; puis elle pria de nouveau, et marcha parmi les ruines, interrogeant avec anxiété le sentier par où Joseph devait revenir. Peu à peu, une inquiétude plus poignante surmontait son courage et faisait saigner son cœur. Elle regardait la lune qu'elle avait vue se lever et qui maintenant s'abaissait vers l'horizon. L'air, en devenant plus humide et plus froid, lui annonçait l'approche de l'aube, et Joseph ne revenait pas.

Après avoir lutté aussi longtemps que ses forces le

lui permirent, elle perdit courage, et, s'imaginant qu'André était mort, elle s'enveloppa la tête dans le manteau de Joseph pour étouffer ses cris. Puis elle s'apaisa un peu, en songeant que, dans ce cas, Joseph, n'ayant plus rien à faire auprès de son ami, serait de retour vers elle. Mais alors elle se persuada qu'André était mourant, et que Joseph ne pouvait se résoudre à l'abandonner, dans la crainte de revenir trop tard et de le trouver mort. Cette idée devint si forte, que les minutes de son impatience se traînèrent comme des siècles. Enfin, elle se leva avec égarement, jeta le manteau de Joseph sur le pavé, et se mit à courir de toutes ses forces dans le sentier de la prairie.

Elle s'arrêta deux ou trois fois pour écouter si Joseph n'arrivait pas à sa rencontre; mais n'entendant et ne voyant personne, elle reprit sa course avec plus de précipitation, et franchit comme un trait les portes du château de Morand.

Dans l'agitation d'une si triste veillée, tous les serviteurs étaient debout, toutes les portes étaient ouvertes. On vit passer une femme, vêtue de blanc, qui ne parlait à personne et semblait voler, mais non pas courir à travers les cours. La vieille cuisinière se signa en disant :

« Hélas! notre jeune maître est *achevé*. Voilà son esprit qui passe.

— Non, dit le bouvier, qui était un homme plus éclairé que la cuisinière : si c'était l'âme de notre jeune maître, nous l'aurions vue sortir de la maison et aller au cimetière, tandis que cette *chose-là* vient du côté du cimetière, et entre dans la maison. Ça doit être sainte Solange ou sainte Sylvie qui vient le guérir.

— M'est avis, observa la laitière, que c'est plutôt l'âme de sa pauvre mère qui vient le chercher.

— Disons un *ave* pour tous les deux, » reprit la cuisinière; et ils s'agenouillèrent tous les trois sous le portail de la grange.

Pendant ce temps, Geneviève, guidée par les lumières qu'elle voyait aux fenêtres, ou plutôt entraînée par cette main invisible qui rapproche les amants, se précipitait, palpitante et pâle, dans la chambre d'André. Mais à peine en eut-elle passé le seuil, que le marquis, s'élançant vers elle avec fureur, s'écria en levant le bras d'un air menaçant :

« Qu'est-ce que je vois là? Qu'est-ce que cela veut dire? Hors d'ici, intrigante effrontée! espérez-vous venir débaucher mon fils jusque dans ma maison? Il est trop tard, je vous en avertis; il est mourant, grâce à vous, mademoiselle; pensez-vous que je vous en remercie? »

Geneviève tomba à genoux.

« Je n'ai pas mérité tout cela, dit-elle d'une voix étouffée, mais c'est égal; dites-moi ce que vous voudrez, pourvu que je le voie...; laissez-moi le voir, et tuez-moi après si vous voulez!

— Que je vous le laisse voir, misérable! s'écria le marquis, révolté d'une semblable prière. Êtes-vous folle ou enragée? Avez-vous peur de ne pas nous avoir fait assez de mal, et venez-vous achever mon fils jusque dans mes bras? »

La voix lui manqua, un mélange de colère et de douleur le prenant à la gorge. Geneviève ne l'écoutait pas; elle avait jeté les yeux sur le lit d'André, et le voyait pâle et sans connaissance dans les bras du médecin et du curé. Elle ne songea plus qu'à courir vers lui, et, se levant, elle essaya d'en approcher malgré les menaces du marquis.

« Jour de Dieu! maudite créature, s'écria-t-il en se mettant devant elle, si tu fais un pas de plus, je te jette dehors à coups de fouet!

— Que Dieu me punisse si vous y touchez seulement avec une plume! » dit Joseph en se jetant entre eux deux.

Le marquis recula de surprise.

« Comment, Joseph! dit-il, tu prends le parti de cette vagabonde? Ne trouvais-tu pas que j'avais raison de la détester et d'empêcher André...

— C'est possible, interrompit Joseph, mais je ne peux pas entendre parler à une femme ainsi que vous le faites; sacredieu, M. de Morand, vous ne devriez pas apprendre cela de moi.

— J'aime bien que tu me donnes des leçons! reprit le marquis. Allons! emmène-la à tous les diables, et que je ne la revoie jamais!

— Geneviève, dit Joseph en offrant son bras à la jeune fille, venez avec moi, je vous prie; ne vous exposez pas à de nouvelles injures.

— Ne me défendrez-vous pas contre lui? répondit Geneviève refusant avec force de se laisser emmener. Ne lui direz-vous pas que je ne suis ni une misérable, ni une effrontée? Dites-lui, Joseph, dites-lui que je suis une honnête fille, que je suis Geneviève la fleuriste, qu'il a reçue une fois dans sa maison avec bonté. Dites-lui que je ne peux ni ne veux faire du mal à personne, que j'aime André et que j'en suis aimée, mais que je suis incapable de lui donner un mauvais conseil... Monsieur le marquis..., demandez à M. Joseph Marteau si je suis ce que vous croyez; laissez-moi approcher du lit d'André! si vous craignez que ma vue ne lui fasse du mal, je me cacherai derrière son rideau, mais laissez-moi le voir pour la dernière fois... : après, vous me chasserez si vous voulez, mais laissez-moi le voir... Vous n'êtes pas un méchant homme, vous n'êtes pas mon ennemi; que vous ai-je fait? Vous ne pouvez pas maltraiter une femme; accordez-moi ce que je vous demande. »

En parlant ainsi, Geneviève était retombée à genoux, et cherchait à s'emparer d'une des grosses mains du marquis. Elle était si belle dans sa pâleur, avec ses joues baignées de larmes, ses longs cheveux noirs, qui, dans l'agitation de sa course, étaient tombés sur son épaule, et cette sublime expression que

la douleur donne aux femmes, que Joseph jugea sa prière infaillible. Il pensa que nul homme, si affligé qu'il fût, ne pouvait manquer de voir cette beauté et de se rendre. « Allons, mon cher voisin, dit-il en s'unissant à Geneviève, accordez-lui ce qu'elle demande, soyez sûr que vous êtes injuste envers elle. Qui sait d'ailleurs si sa vue ne guérirait pas André?

— Elle le tuerait! s'écria le marquis, dont la colère augmentait toujours en raison de la douceur et de la modération des autres. Mais heureusement, ajouta-t-il, le pauvre enfant n'est pas en état de s'apercevoir que cette impudente est ici. Sortez, mademoiselle, et n'espérez pas m'adoucir par vos basses cajoleries; sortez, ou j'appelle mes valets d'écurie pour vous chasser.»

En même temps il la poussa si rudement, qu'elle tomba dans les bras de Joseph. « Ah! c'est trop fort, s'écria celui-ci: marquis! tu es un butor et un rustre; cette honnête fille parlera à ton fils, et si tu le trouves mauvais, tu n'as qu'à le dire : en voici un qui te répondra. »

En parlant ainsi, Joseph Marteau montra un de ses poings au marquis, tandis que de l'autre bras il souleva Geneviève et la porta auprès du lit d'André. M. de Morand, stupéfait d'abord, voulut se jeter sur lui. Mais Joseph, selon l'usage rustique du pays, prit une paille qu'il tira précipitamment du lit d'André, et la mettant entre lui et M. de Morand :

« Tenez, marquis, lui dit-il, il est encore temps de vous raviser et de vous tenir tranquille. Je serais au désespoir de manquer à un ami et à un homme de votre âge. Mais le diable me rompe comme cette paille, si je me laisse insulter, fût-ce par mon père, entendez-vous?

— Mes frères, au nom de Jésus-Christ, finissez cette scène scandaleuse, dit le curé; monsieur le marquis, votre fils reconnaît cette jeune fille; c'est peut-être la volonté de Dieu qu'elle le ramène à la vie. C'est une fille pieuse et qui a dû prier avec ferveur. Si vous ne voulez pas que votre fils l'épouse, prenez-vous-y du moins avec le calme et la dignité qui conviennent à un père. Je vous aiderai à faire comprendre à ces enfants que leur devoir est d'obéir. Mais dans ce moment-ci, vous devez céder quelque chose, si vous voulez qu'on vous cède tout à fait plus tard. Et vous, M. Joseph, ne parlez pas avec cette violence, et ne menacez pas un vieillard auprès du lit de souffrance de son enfant, et peut-être auprès du lit de mort d'un chrétien. »

Joseph n'avait pas abjuré un certain respect pour le caractère ecclésiastique et pour les remontrances pieuses. Il était capable de chanter des chansons obscènes au cabaret et de rire des choses saintes le verre à la main, mais il n'aurait pas osé entrer dans l'église de son village le chapeau sur la tête, il n'eût, pour rien au monde, insulté le vieux prêtre qui lui avait fait faire sa première communion.

« Monsieur le curé, dit-il, vous avez raison; nous sommes des fous : que M. de Morand s'apaise ce soir, je lui ferai des excuses demain.

— Je ne veux pas de vos excuses, répondit le marquis d'un ton d'humeur qui marquait que sa colère était à demi calmée; et quant à monsieur le curé, ajouta-t-il entre ses dents, il pourrait bien garder ses sermons pour l'heure de la messe... Que cette fille sorte d'ici, et tout sera fini.

— Qu'elle reste, je vous en prie, monsieur, dit le médecin; votre fils éprouve réellement du soulagement à son approche. Regardez-le, ses yeux ont repris un peu de mobilité, et il me semble qu'il cherche à comprendre sa situation. »

En effet André, après la profonde insensibilité qui avait suivi son accès de délire, commençait à retrouver la mémoire, et à mesure qu'il distinguait les traits de Geneviève, une expression de joie enfantine commençait à se répandre sur son visage affaissé. La main de Geneviève qui serra la sienne acheva de le réveiller. Il eut un mouvement convulsif, et, se tournant vers les personnes qui l'entouraient et qu'il reconnaissait encore confusément, il leur dit avec un sourire naïf et puéril : « *C'est Geneviève;* » et il se remit à la regarder d'un air doucement satisfait.

« Eh bien, oui! c'est Geneviève! dit le marquis en prenant le bras de la jeune fille et en la poussant vers son fils, puis il alla s'asseoir auprès de la cheminée, moitié heureux, moitié colère.

— Oui, c'est Geneviève, disait Joseph triomphant, en criant beaucoup trop fort pour la tête débile de son ami.

— C'est Geneviève qui a prié pour vous, dit le curé d'une voix insinuante et douce, en se penchant vers le malade. Remerciez Dieu avec elle.

— Geneviève!... dit André en regardant alternativement le curé et sa maîtresse d'un air de surprise; oui, Geneviève et Dieu! »

Il retomba assoupi, et tous ceux qui l'entouraient gardèrent un religieux silence. Le médecin plaça une chaise derrière Geneviève et la poussa doucement pour l'y faire asseoir. Elle resta donc près de son amant, qui de temps en temps s'éveillait, regardait autour de lui avec inquiétude, et se calmait aussitôt sous la douce pression de sa main. A chaque mouvement de son fils, le marquis se retournait sur son fauteuil de cuir, et faisait mine de se lever. Mais Joseph, qui s'était assis de l'autre côté de la cheminée, et qui lisait un journal oublié derrière le trumeau, lui adressait avec les yeux et la bouche la muette injonction de se taire. Le marquis voyait en effet André retomber endormi sur l'épaule de Geneviève, et dans la crainte de lui faire mal, il restait immobile. Il est impossible d'imaginer quels furent les tourments de cet homme violent et absolu pendant les heures de cette silencieuse veillée. Le médecin s'était

jeté sur un matelas et reposait au milieu de la chambre; il était étendu là comme un gardien devant le lit de son malade, prêt à s'éveiller au moindre bruit, et à effrayer, par une sentence menaçante, la conscience du marquis, pour l'empêcher de séparer les deux amants. Joseph, ému et fatigué, ne comprenait rien à son journal qui avait bien six mois de date, et, de temps en temps, tombait dans une espèce de demi-sommeil où il voyait passer confusément les objets et les pensées qui l'avaient tourmenté durant cette nuit: tantôt la rivière gonflée qui l'emportait, lui et son cheval, loin de Geneviève à demi noyée; tantôt André mourant lui redemandant Geneviève; tantôt le corbillard d'André suivi de Geneviève, qui relevait sa jupe par mégarde, et laissait voir sa petite jambe.

A cette dernière image, Joseph faisait un grand effort pour chasser le démon de la concupiscence des voies saintes de l'amitié, et il s'éveillait en sursaut. Alors il distinguait à la lueur mourante de la lampe, la figure rouge du marquis luttant avec les tressaillements convulsifs de l'impatience; et leurs yeux se rencontraient comme ceux de deux chats qui guettent la même souris.

Pendant ce temps, le curé lisait son bréviaire à la clarté du jour naissant. Un petit vent frais agitait les feuilles de la vigne qui encadrait la fenêtre, et jouait avec les rares cheveux blancs du bonhomme. A chaque soupir étouffé du malade, il abaissait son livre, relevait ses lunettes, et protégeait de sa muette bénédiction le couple heureux et triste.

Geneviève avait tant souffert, et le trot du cheval l'avait tellement brisée, qu'elle ne put résister. Malgré l'anxiété de sa situation, elle céda et laissa tomber sa jolie tête auprès de celle d'André. Ces deux visages, pâles et doux, dont l'un semblait à peine plus âgé et plus mâle que l'autre, reposèrent une demi-heure sur le même oreiller pour la première fois, et sous les yeux d'un père irrité et vaincu, qui frémissait de colère à ce spectacle, et qui n'osait les séparer.

Quand le jour fut tout à fait venu, le curé, ayant achevé son bréviaire, s'approcha du médecin, et ils eurent ensemble une consultation à voix basse. Le médecin se leva sans bruit, alla toucher le pouls d'André et les artères de son front, puis il revint parler au curé. Celui-ci s'approcha alors de Geneviève, qui s'était doucement éveillée pour céder la main de son amant à celle du médecin. Elle écouta le curé, fit un signe de tête respectueux et résigné, puis alla trouver Joseph et lui parla à l'oreille. Joseph se leva. Le marquis avait fini par s'endormir. Quand il s'éveilla, il se trouva seul dans la chambre avec son fils et le médecin. Ce dernier vint à lui, et lui dit :

« Monsieur le curé a jugé prudent et convenable de faire retirer la jeune personne, dont la présence ou le départ aurait pu agir trop violemment, dans quelques heures, sur les nerfs du malade. Je me suis assuré de l'état du pouls. La fièvre était presque tombée, et la faiblesse de votre fils permettait de compter sur le défaut de mémoire. En effet, le malade s'est éveillé sans chercher Geneviève, et sans montrer la moindre agitation. Tout à l'heure, il m'a demandé si je n'avais pas vu, cette nuit, une femme blanche auprès de son lit. Je lui ai persuadé qu'il avait vu en rêve cette apparition; maintenez-le dans cette erreur, et gardez-vous de rien dire qui le ramène à un sentiment trop vif de la réalité. Je vois maintenant à cette maladie des causes purement morales; je vous déclare que vous pouvez, mieux que moi, guérir votre fils.

— Oui, oui, je le ménagerai, dit le marquis, mais n'espérez pas que je donne mon consentement au mariage. J'aimerais mieux le voir mourir.

— Le mariage ne me regarde pas, dit le médecin; mais si vous voulez tuer votre fils par le chagrin et la violence, avertissez-moi dès aujourd'hui : car, dans ce cas, je n'ai plus rien à faire ici. »

Le marquis n'avait jamais trouvé une franchise si âpre autour de lui. Depuis plus de trente ans, personne n'avait osé le contrarier, et, depuis quelques heures, tous se permettaient de lui résister. Dans la crainte de perdre son fils, il le traita doucement jusqu'au jour de sa convalescence; mais, dans le fond de son cœur, il amassa contre Geneviève un haine implacable.

XV

Geneviève rentra chez elle très-lasse et un peu calmée. Joseph retourna tous les jours auprès d'André, et tous les soirs il vint donner de ses nouvelles à Geneviève. La guérison du jeune homme fit des progrès rapides, et quinze jours après, il commençait à se promener dans le verger, appuyé sur le bras de son ami. Mais, pendant cette quinzaine, Geneviève avait lu clairement dans sa destinée. Elle n'avait jamais soupçonné jusque-là l'horreur que son mariage avec André inspirait au marquis. Elle avait entrevu confusément des obstacles dont André essayait de la distraire. L'accueil cruel du marquis, dans cette triste nuit, ne l'affecta d'abord que médiocrement; mais quand ses anxiétés cessèrent avec le danger de son amant, elle reporta ses regards sur les incidents qui l'avaient conduite auprès de son lit. La figure, les menaces et les insultes de M. de Morand lui revinrent comme le souvenir d'un mauvais rêve. Elle se demanda si c'était bien elle, la fière, la réservée Geneviève, qui avait été injuriée et souillée ainsi. Alors elle examina sa conduite exaltée, sa situation équivoque, son avenir incertain; elle se vit, d'un côté, perdue dans l'opinion de ses compatriotes,

si elle n'épousait pas André; de l'autre, elle se vit méprisée, repoussée et détestée par un père orgueilleux et entêté, qui serait son implacable ennemi, si elle épousait André malgré sa défense.

Une prévision encore plus cruelle vint se mêler à celle-là. Elle crut deviner, dans la conduite précédente d'André, l'anxiété qui la troublait elle-même; elle s'expliqua ses longues absences, son air tourmenté et distrait auprès d'elle, son impatience et son effroi en la quittant; elle frémit de se voir dans une position si difficile, appuyée sur un si faible roseau, et de découvrir, dans le cœur de son amant, la même incertitude que dans les événements dont elle était menacée. Elle jeta les yeux avec tristesse sur sa gloire et son bonheur de la veille, et mesura en tremblant l'abîme infranchissable qui la séparait déjà du passé.

Calme et prudente, Geneviève, avant de s'abandonner à ces terreurs, voulut savoir à quel point elles étaient fondées. Elle questionna Joseph. Il ne fallait pas beaucoup d'adresse pour le faire parler. Il avait une finesse excessive pour se tirer des embarras qu'il trouvait à la hauteur de son bras et de son œil; mais les susceptibilités du cœur de Geneviève n'étaient pas à sa portée. Il l'admirait sans la comprendre, et la contemplait tout ravi, comme une vision enveloppée de nuages. Il se fia donc au calme apparent avec lequel elle l'interrogea sur les dispositions du marquis et sur le caractère d'André. Il crut qu'elle savait déjà à quoi s'en tenir sur l'obstination de l'un et sur l'irrésolution de l'autre, et il lui donna, sur ces deux questions si importantes pour elle, les plus cruels éclaircissements. Geneviève, qui voulait puiser son courage dans la connaissance exacte de son malheur, écoutait ces tristes révélations avec un sang-froid héroïque, et, quand Joseph croyait l'avoir consolée et rassurée en lui disant : « Bonsoir, Geneviève; il ne « faut pas que cela vous tourmente; André vous « aime; je suis votre ami; nous combattrons le sort; » Geneviève s'enfermait dans sa chambre et passait des nuits de fièvre et de désespoir à savourer le poison que la sincérité de Joseph lui avait versé dans le cœur.

Joseph, de son côté, commençait à prendre un intérêt singulier à la douleur de Geneviève, et il éprouvait une étrange impatience. Il guettait le moment où il pourrait parler d'elle avec André. Mais André semblait fuir ce moment. A mesure que ses forces physiques revenaient, son vrai caractère reprenait le dessus, et de jour en jour la crainte remplaçait l'espoir que son père lui avait laissé entrevoir un instant. Il ne savait pas que Geneviève était venue auprès de son lit; il ne savait pas à quel point elle avait souffert pour lui; il se laissait aller paresseusement au bien-être de la convalescence, et s'il désirait sincèrement de voir arriver le jour où il pourrait aller la trouver, il est certain aussi qu'il craignait le jour où son père enflerait sa grosse voix pour lui dire : *D'où venez-vous?*

Geneviève attendait, pour le juger et prendre un parti, la conduite qu'il tiendrait avec elle. Mais il demeurait dans l'indécision. Chaque jour elle demandait à Joseph s'il lui avait parlé d'elle, et Joseph répondait ingénument que non, enfin un jour il crut lui apporter une grande consolation en lui racontant qu'André lui avait ouvert son cœur; qu'il lui avait parlé d'elle avec enthousiasme, et de la cruauté de son père avec désespoir.

« Et qu'a-t-il résolu? demanda Geneviève.

— Il m'a demandé conseil, répondit Joseph.

— Et c'est tout?

— Il s'est jeté dans mes bras en pleurant et m'a supplié de l'aider et de le protéger dans son malheur.»

Geneviève eut sur les lèvres un sourire imperceptible. Ce fut toute l'expansion d'une âme offensée et déchirée à jamais.

« Et j'ai promis, reprit Joseph, de donner pour lui mon dernier vêtement et ma dernière goutte de sang : pour lui et pour vous, entendez-vous, mademoiselle Geneviève? »

Elle le remercia d'un air distrait qu'il prit pour de l'incrédulité.

« Oh! vous ne vous fiez pas à mon amitié, je le sais, dit-il. André doit vous avoir raconté que *dans les temps* j'étais un peu contraire à votre mariage; je ne vous connaissais pas, Geneviève; à présent, je sais que vous êtes un *bon sujet*, un *bon cœur*, et je ne ferais pas moins pour vous que pour ma propre sœur.

— Je le crois, mon cher M. Marteau, dit Geneviève en lui tendant la main. Vous m'avez donné déjà bien des preuves d'amitié durant cette cruelle quinzaine. A présent je suis tranquille sur la santé d'André, et, grâce à vous, j'ai supporté sans mourir les plus affreuses inquiétudes. Je n'abuserai pas plus longtemps de votre compassion; j'ai une cousine à Guéret, qui m'appelle auprès d'elle, et je vais la rejoindre.

— Comment, vous partez? dit Joseph dont la figure prit, tout à coup et à son insu, une expression de tristesse qu'elle n'avait peut-être jamais eue. Et quand? et pour combien de temps?

— Je pars bientôt, Joseph, et je ne sais pas quand je reviendrai.

— Eh quoi! vous quittez le pays, au moment où André va être guéri, et pourra venir vous voir tous les jours?

— Nous ne nous reverrons jamais! dit Geneviève, pâle et les yeux levés au ciel.

— C'est impossible, c'est impossible, s'écria Joseph. Qu'a-t-il fait de mal? Qu'avez-vous à lui reprocher? Voulez-vous le faire mourir de chagrin?

— A Dieu ne plaise! dites-lui bien, Joseph, que c'est une affaire pressée... : ma cousine, dangereuse-

ment malade, qui m'a forcée de partir; que je reviendrai bientôt; plus tard... dites d'abord dans quelques jours; et puis vous direz ensuite, dans quelques semaines, et puis enfin dans quelques mois; d'ailleurs j'écrirai; je trouverai des prétextes; je lui laisserai d'abord de l'espérance, et puis peu à peu je l'accoutumerai à se passer de moi... et il m'oubliera!

— Que le diable l'emporte s'il vous oublie! dit Joseph d'une voix altérée; quant à moi, je vivrais cent ans, que je me souviendrais de vous!... Mais enfin, dites-moi, Geneviève, pourquoi voulez-vous partir, si vous n'êtes pas fâchée contre André?

— Non, je ne suis pas fâchée contre lui, dit Geneviève avec douceur. Pauvre enfant! comment pourrais-je lui faire un reproche d'être né esclave? Je le plains et je l'aime; mais je ne puis lui faire aucun bien, et je puis lui apporter tous les maux. Ne voyez-vous pas que déjà ce malheureux amour lui a causé tant d'agitation et d'inquiétudes, qu'il a failli en mourir? Ne voyez-vous pas que notre mariage est impossible?

— Non, mordieu! je ne vois pas cela. André a une fortune indépendante; il sera bientôt en âge de la réclamer et de se débarrasser de l'autorité de son père.

— C'est un affreux parti, et qu'il ne prendra jamais, du moins d'après mon conseil.

— Mais je l'y déciderai, moi! dit Joseph en levant les épaules.

— Ce sera en pure perte, répondit Geneviève avec fermeté. De telles résolutions deviennent quelquefois inévitables aux âmes les plus honnêtes; mais pour qu'elles n'aient rien d'odieux, il faut que toutes les voies de douceur et d'accommodement soient épuisées : il faut avoir tenté tous les moyens de fléchir l'autorité paternelle; et André ne peut que désobéir en cachette à son père, ou le braver de loin.

— C'est vrai! dit Joseph, frappé du bon sens de Geneviève.

— Pour moi, ajouta-t-elle, je ne saurais ni descendre à implorer un homme comme le marquis de Morand, ni m'élever à la hardiesse de diviser le fils et le père. Si je n'avais pas de remords, j'aurais certainement des regrets; car André ne serait ni tranquille ni heureux après un pareil démenti à la timidité de son caractère et à la douceur de son âme. Il est donc nécessaire de renoncer à ce mariage imprudent et romanesque : il en est temps encore... André n'a contracté aucun devoir envers moi. »

En prononçant ces derniers mots, le visage de Geneviève se couvrit d'une orgueilleuse rougeur, et Joseph, l'homme le plus sceptique de la terre lorsqu'il s'agissait de la vertu des grisettes, sentit sa conviction subjuguée; il crut lire tout à coup, sur le front de Geneviève, son inviolable pureté.

« Écoutez, lui dit-il en se levant, et en lui prenant la main avec une rudesse amicale; je ne suis ni galant, ni romanesque; je n'ai pour vous plaire, ni l'esprit, ni le savoir d'André. Il vous aime d'ailleurs, et vous l'aimez... Je n'ai donc rien à dire... »

Et il sortit brusquement, croyant avoir dit quelque chose. Geneviève, étonnée, le suivit des yeux, et chercha à interpréter l'émotion que trahissaient sa figure et son attitude; mais elle n'en put deviner le motif, et reporta sur elle-même ses tristes pensées. Depuis bien des jours elle n'avait plus le courage de travailler. Elle s'efforçait en vain de se mettre à l'ouvrage : de violentes palpitations l'oppressaient dès qu'elle se penchait sur sa table, et sa main tremblante ne pouvait plus soutenir le fer ni les ciseaux. La lecture lui faisait plus de mal encore. Son imagination trouvait à chaque ligne un nouveau sujet de douleur. « Hélas! se disait-elle alors, c'était bien la peine de m'apprendre ce qu'il faut savoir pour sentir le bonheur! »

Elle pleurait depuis une heure à sa fenêtre, lorsqu'elle vit venir Henriette. Elle eut envie de se renfermer et de ne pas la recevoir; mais il y avait longtemps qu'elle évitait son amie, elle craignit de l'offenser ou de l'affliger, et, se hâtant d'essuyer ses larmes, elle se résigna à cette visite.

Mais au lieu de venir l'embrasser comme de coutume, Henriette entra d'un air froid et sec, et tira brusquement une chaise sur laquelle elle se posa avec roideur. « Ma chère, lui dit-elle après un instant de silence consacré à préparer sa harangue et son maintien, je viens te dire *une chose.* »

Puis elle s'arrêta pour voir l'effet de ce début.

« Parle, ma chère, répondit la patiente Geneviève.

— Je viens te dire, reprit Henriette en s'animant peu à peu malgré elle, que je ne suis pas contente de toi : ta conduite n'est pas celle d'une amie. Je ne te parle pas de tes devoirs envers la *société :* tu foules aux pieds tous les *principes;* mais je me plains de ton ingratitude envers moi qui me suis employée à te servir et à te rendre heureuse. Sans moi tu n'aurais jamais eu l'esprit de décider André à t'épouser, et si tu deviens jamais madame la marquise, tu pourras bien dire que tu le dois à mon amitié plus qu'à ta prudence. Tout ce que je te demande, c'est de rester avec lui, et de me laisser Joseph.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par-là? demanda Geneviève avec un dédain glacial.

— Je veux dire, s'écria Henriette en colère, que tu es une petite coquette, hypocrite et effrontée; que tu n'as pas l'air d'y toucher, mais que tu sais très-bien attirer et cajoler les hommes qui te plaisent. C'est un bonheur pour toi d'être si méprisante et d'avoir le cœur si froid; car tu serais, sans cela, la plus grande dévergondée de la terre. Sois ce qu'il te plaira, je ne m'en soucie pas, mais prends tes adorateurs ailleurs que sous mon bras. Je ne chasse pas sur tes terres. Je n'ai jamais adressé une œillade à ton marjolet de

marquis. Si j'avais voulu m'en donner la peine, il n'était pas difficile à enflammer, le pauvre enfant, et mes yeux valent bien les tiens... »

Geneviève, révoltée de ce langage, haussa les épaules et détourna la tête vers la fenêtre d'un air de dégoût. « Oui! oui! continua Henriette, fais la sainte victime, tu ne m'y prendras plus. Écoute, Geneviève, fais à ta tête, prends deux ou trois galants, couvre-toi de ridicule, livre-toi à la risée de toute la ville, je n'y peux rien et je ne m'en mêlerai plus. Mais je t'avertis que si Joseph Marteau vient encore ici demain passer deux heures tête à tête avec toi, comme il fait tous les soirs depuis quinze jours, je viendrai sous la fenêtre avec un galant nouveau : car je te prie de croire que je ne suis pas au dépourvu, et que j'en trouverai vingt en un quart d'heure, qui valent bien M. Joseph Marteau... Mais sache que ce galant aura avec lui tous les jeunes gens de la ville, et que tu seras régalée du plus beau charivari dont le pays ait jamais entendu parler. Ce n'est pas que j'aime M. Joseph : je m'en soucie comme de toi. Mais je n'entends pas porter encore le ruban jaune à mon bonnet. Je ne suis pas d'âge à servir de pis aller.

— Infamie, infamie! murmura Geneviève pâle et près de s'évanouir; puis elle fit un violent effort sur elle-même, et, se levant, elle montra la porte à Henriette d'un air impératif. « Mademoiselle, lui dit-elle, je n'ai plus qu'un soir à passer ici; si vous aviez autant de vigilance que vous avez de grossièreté, vous auriez écouté à ma porte il y a une heure, ce qui eût été parfaitement digne de vous : vous m'auriez alors entendue dire à M. Joseph Marteau, que je quittais le pays, et vous auriez été rassurée sur la possession de votre amant. Maintenant sortez, je vous prie. Vous pourrez demain couvrir d'insultes les murs de cette chambre; ce soir elle est encore à moi. Sortez! »

En prononçant ce dernier mot, Geneviève tomba évanouie, et sa tête frappa rudement contre le pied de sa chaise. Henriette, épouvantée et honteuse de sa conduite, se jeta sur elle, la releva, la prit dans ses bras vigoureux, et la porta sur son lit. Quand elle eut réussi à la ranimer, elle se jeta à ses pieds et lui demanda pardon avec des sanglots qui partaient d'un cœur naturellement bon. Geneviève le sentit, et, pardonnant au caractère emporté et au manque d'éducation de son amie, elle la releva et l'embrassa. « Tu nous aurais épargné à toutes deux une affreuse soirée, lui dit-elle, si tu m'avais interrogée avec douceur et confiance, au lieu de venir me faire une scène cruelle et folle. Au premier mot de soupçon, je t'aurais rassurée...

— Ah! Geneviève! la jalousie raisonne-t-elle? répondit Henriette. Prend-elle le temps d'agir, seulement? Elle crie, jure et pleure, c'est tout ce qu'elle sait faire. Comment, ma pauvre enfant, tu partais, et moi je t'accusais! Mais pourquoi partais-tu sans me rien dire? Voilà comme tu fais toujours : pas l'ombre de confiance envers moi? Et pourquoi diantre en as-tu plus pour M. Joseph que pour ton amie d'enfance? car enfin, je n'y conçois rien!...

— Ah! voilà tes soupçons qui reviennent? dit Geneviève en souriant tristement.

— Non, ma chère, répondit Henriette, je vois bien que tu ne veux pas me l'enlever, puisque tu t'en vas. Mais il est hors de doute que cet imbécile-là est amoureux de toi...

— De moi! s'écria Geneviève stupéfaite.

— Oui, de toi, reprit Henriette; de toi qui ne te soucies pas de lui, j'en suis sûre : car enfin, tu aimes M. André, tu pars avec lui, n'est-ce pas? Vous allez vous marier hors du pays?

— Oui, oui, Henriette; tu sauras tout cela plus tard; aujourd'hui il m'est impossible de t'en parler : ce n'est pas manque de confiance en toi, mon enfant. Je t'écrirai de Guéret, et tu approuveras toute ma conduite... Parlons de toi, tu as donc des chagrins, aussi?

— Oh! des chagrins à devenir folle; et c'est toi, ma pauvre Geneviève, qui en es cause, bien innocemment sans doute! Mais que veux-tu que je te dise? Je ne peux pas m'empêcher d'être bien aise de ton départ : car enfin, tu vas être heureuse avec ton amant, et moi, je retrouverai peut-être le bonheur avec le mien.

— Vraiment, Henriette, je ne savais pas qu'il fût ton amant. Tu m'as toujours soutenu le contraire quand je t'ai plaisantée sur lui. Tu te plains de n'avoir pas ma confiance, que dirai-je de la tienne, menteuse?»

Henriette rougit, puis reprenant courage : « Eh bien! c'est vrai, dit-elle, j'ai eu tort aussi; mais le fait est qu'il m'aimait à la folie il n'y a pas longtemps, et, malgré toute ma prudence, il s'y est pris si habilement, le sournois! qu'il a réussi à se faire aimer. Eh bien! le voilà qui pense à une autre. Le scélérat! depuis cette maudite promenade que vous avez faite ensemble au clair de la lune pour aller voir André qui se mourait, M. Joseph n'a plus la tête à lui : il ne parle que de toi, il ne rêve qu'à toi; il ne trouve plus rien d'aimable en moi. Si je crie à la vue d'une souris ou d'une araignée : « Ah! dit-il, Geneviève n'a peur de rien : c'est un petit dragon; » si je me mets en colère : « Ah! Geneviève ne se fâche jamais; c'est un petit ange; » et Geneviève aux grands yeux... et Geneviève au petit pied... tout cela n'est pas amusant à entendre répéter du matin au soir : de sorte que j'avais fini par te détester cordialement, ma pauvre Geneviève.

— Si je revois jamais M. Joseph, dit Geneviève, je lui ferai certainement des reproches pour le beau service que m'a rendu son amitié; mais je n'en aurai

pas de sitôt l'occasion. En attendant, il faut que je lui écrive; donne-moi l'écritoire, Henriette.

— Comment? il faut que tu lui écrives! s'écria Henriette dont les yeux étincelèrent.

— Oui vraiment, répondit Geneviève en souriant; mais rassure-toi, ma chère, la lettre ne sera pas cachetée, et c'est toi qui la lui remettras. Seulement, je te prie de ne pas la lire avant lui, pour la lui donner.

— Ah! tu as des secrets avec Joseph?

— Cela est vrai, Henriette. Je lui ai confié un secret; mais il te le dira, j'y consens.

— Et pourquoi commences-tu par lui? Tu n'as donc pas confiance en moi? Tu me crois donc incapable de garder un secret?

— Oui, Henriette, incapable, répondit Geneviève en commençant sa lettre.

— Comme tu es drôle! dit Henriette en la regardant d'un air stupéfait. Enfin, il n'y a que toi au monde pour avoir de pareilles idées! Écrire à un jeune homme! tu trouveras cela tout simple! et me donner la lettre, à moi, qui suis sa maîtresse! et me dire : La voilà, elle n'est pas cachetée, tu ne la liras pas?

— Est-que j'ai tort de croire à ta délicatesse? dit Geneviève écrivant toujours.

— Non certes! mais enfin c'est une commission bien singulière; et moi qui viens de faire une scène épouvantable à Joseph; quelle figure vais-je faire en lui portant une lettre de toi? une lettre!...

— Mais, ma chère, dit Geneviève, une lettre est une lettre; qu'y a-t-il de si tendre et de si intime dans l'envoi d'un papier plié?

— Mais, ma chère, répondit Henriette, entre jeunes gens et jeunes filles, on ne s'écrit que pour se parler d'amour. De quoi peut-on se parler si ce n'est de cela?

— En effet, je lui parle d'amour, répondit Geneviève, mais de l'amour d'un autre; va, Henriette, emporte ce billet, et ne le remets pas demain avant midi. Embrasse-moi. Adieu! »

XVI

Geneviève passa la nuit à mettre tout en ordre. Elle fit ses cartons, et en touchant toutes ses fleurs qu'André aimait tant, elle y laissa tomber plus d'une larme. « Voici, leur disait-elle dans l'exaltation de ses pensées, la rosée qui désormais vous fera éclore. Ah! desséchez-vous, tristes filles de mon amour! Lui seul savait vous admirer; lui seul savait pourquoi vous étiez belles. Vous allez pâlir et vous effeuiller aux mains des indifférents; parmi eux je vais me flétrir comme vous. Hélas! nous avons tout perdu; vous aussi, vous ne serez plus comprises! »

Elle fit un autre paquet des livres qu'André lui avait donnés. Mais la vue de ces livres si chers lui fut bien douloureuse. « C'est vous qui m'avez perdue, leur disait-elle. J'étais avide de savoir vous lire, mais vous m'avez fait bien du mal! Vous m'avez appris à désirer un bonheur que la société réprouve, et que mon cœur ne peut supporter. Vous m'avez forcée à dédaigner tout ce qui me suffisait auparavant. Vous avez changé mon âme, il fallait donc aussi changer mon sort! »

Geneviève fit tous les apprêts de son départ avec l'ordre et la précision qui lui étaient naturels. Quiconque l'eût vue arranger tout son petit bagage de femme et d'artiste, et tapisser d'ouate la cage où devait voyager son chardonneret favori, l'eût prise pour une pensionnaire allant en vacances. Son cœur était cependant dévoré de douleur sous ce calme apparent. Elle ne se laissait aller à aucune démonstration violente, mais personne ne recevait des atteintes plus profondes; son âme rongeait son corps, sans tacher sa joue ni plisser son front.

Le lendemain à sept heures du matin, Geneviève, tristement cahotée dans la patache de Guéret, quitta le pays. Il n'y eut ni amis, ni larmes, ni petits soins à son départ. Elle s'en alla seule, comme elle avait longtemps vécu. Ne s'inquiétant ni de la misère ni de la fatigue, se fiant à elle-même pour gagner son pain, ne demandant secours à personne, ne se plaignant de rien, mais emportant au fond de son âme une plaie incurable, le souvenir d'une espérance morte à jamais pour elle.

Henriette remit la lettre à Joseph d'un air de suffisance et de magnanimité, auquel le bon Marteau ne fit pas attention. En voyant la signature de Geneviève, il se troubla, eut quelque peine à comprendre la lettre, la relut deux fois, puis, sans rien répondre aux questions d'Henriette, il se mit à courir et monta tout haletant l'escalier de Geneviève. La clef était à la porte; il entra sans songer à frapper, trouva la première et la seconde pièce vides, et pénétra dans l'atelier. Il n'y restait, de la présence de Geneviève, que quelques feuilles de rose en batiste, éparses sur la table. Un autre que Joseph les eût tendrement recueillies : il les prit dans sa main, les froissa avec colère et les jeta sur le carreau en jurant. Puis il courut seller son cheval, et partit pour le château de Morand.

« Tout cela est bel et bon, mais Geneviève est partie! »

C'est ainsi qu'il entama la conversation en entrant brusquement dans la chambre d'André. André devint pâle, se leva et retomba sur sa chaise, sans rien comprendre à ce que disait Joseph, mais frappé de terreur à l'idée d'une souffrance nouvelle. Joseph lui fit une scène incompréhensible, lui reprocha sa lâcheté, sa froideur, et, quand il eut tout dit, s'aperçut enfin

qu'il avait affligé et épouvanté André sans lui rien apprendre. Alors il se souvint des recommandations de Geneviève et des ménagements que demandait encore la santé de son ami; sa première vivacité apaisée, il sentit qu'il s'y était pris d'une manière cruelle et maladroite. Embarrassé de son rôle, il se promena dans la chambre avec agitation, puis tira la lettre de Geneviève de son sein et la jeta sur la table. André lut :

« Adieu, Joseph. Quand vous recevrez ce billet, « je serai partie, tout sera fini pour moi. Ne me plai- « gnez pas, ne vous affligez pas pour moi; j'ai du « courage, je fais mon devoir, et il y a une autre vie « que celle-ci. Dites à André que ma cousine s'est « trouvée tout à coup si mal, que j'ai été obligée de « partir sur-le-champ sans attendre qu'il pût venir « me voir. Dites-lui que je reviendrai bientôt, suivez « les instructions que je vous ai données hier. Habi- « tuez-le peu à peu à m'oublier, ou du moins à « renoncer à moi. Dites à son père que je le supplie « de traiter André avec douceur, et que je suis partie « pour jamais. Adieu, Joseph. Merci de votre amitié, « reportez-la sur André. Je n'ai plus besoin de rien. « Aimez Henriette, elle est sincère et bonne; ne la « rendez pas malheureuse; sachez, par mon exemple, « combien il est affreux de perdre l'espérance. Plus « tard, quand tout sera réparé, guéri, oublié, souve- « nez-vous quelquefois de Geneviève. »

« Mais pourquoi? qu'ai-je fait? comment ai-je mérité qu'elle m'abandonne ainsi? s'écria André au désespoir.

— Je n'en sais, ma foi! rien, répondit Joseph. Le diable m'emporte si je comprends rien à vos amours; mais ce n'est pas le moment de se creuser la cervelle. Écoute, André, il n'y a qu'un mot qui vaille : es-tu décidé à épouser Geneviève?

— Décidé! oui, Joseph. Comment peux-tu en douter?

— Décidé, bon. Maintenant es-tu sûr de l'épouser? As-tu songé à tout? As-tu prévu la colère et la résistance de ton père? As-tu fait ton plan? Veux-tu réclamer ta fortune et forcer son consentement, ou bien veux-tu vivre maritalement avec Geneviève, dans un autre pays sans l'épouser, et prendre un état qui vous fasse subsister tous deux?

— Je ne ferai jamais cette dernière proposition à Geneviève. Je sais que je lui deviendrais odieux et que je rougirais de moi-même, le jour où je chercherais à en faire ma maîtresse quand je puis en faire ma femme.

— Tu résisteras donc à ton père, hardiment, franchement?

— Oui.

— Eh bien! à l'œuvre tout de suite! Geneviève n'est pas bien loin. Il faut courir après elle : tu es assez fort pour sortir, je vais mettre François au char à bancs de monsieur ton père. Il le prendra comme il voudra, et nous partirons tous deux. Nous rejoindrons la route de Guéret par la traverse, et nous ramènerons Geneviève à la ville. Voilà pour aujourd'hui. Tu coucheras demain chez moi et tu écriras une jolie petite lettre au marquis, dans laquelle tu lui demanderas doucement et respectueusement son consentement... Ensuite, nous verrons venir. »

Ce projet plut beaucoup à André. « Allons, dit-il, je suis prêt... » Joseph alla jusqu'à la porte, s'arrêta pour réfléchir et revint. « Que t'a dit ton père, demanda-t-il, lorsque tu lui as parlé de ton projet?

— Ce qu'il m'a dit? reprit André étonné; je ne lui en ai jamais parlé.

— Comment, diable! tu n'es pas plus avancé que cela? Et pourquoi ne lui en as-tu pas encore parlé?

— Et comment pourrais-je le faire? sais-tu quel homme est mon père quand on l'irrite?

— André, dit Joseph en se rasseyant d'un air sérieux, tu n'épouseras jamais Geneviève, elle a bien fait de renoncer à toi.

— Oh! Joseph, pourquoi me parles-tu ainsi, quand je suis si malheureux? s'écria André en cachant son visage dans ses mains. Que veux-tu que je fasse? que veux-tu que je devienne? Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir vécu vingt ans sous le joug d'un tyran. Tu as été élevé comme un homme, toi, et d'ailleurs la nature t'a fait robuste. Moi, je suis né faible, et l'on m'a opprimé...

— Mais par tous les diables! s'écria Joseph, on n'élève pas les hommes comme les chiens. On ne les persuade pas par la peur du fouet. Quel secret a donc trouvé ton père pour t'épouvanter ainsi? Crains-tu d'être battu, ou te prend-il par la faim? L'aimes-tu ou le hais-tu? Es-tu dévot ou poltron? Voyons, qu'est-ce qui t'empêche de lui dire une bonne fois : Monsieur mon père, j'aime une honnête fille, et j'ai donné ma parole de l'épouser. Je vous demande respectueusement votre approbation, et je vous jure que je la mérite. Si vous consentez à mon bonheur, je serai toujours votre fils et votre ami; si vous refusez, j'en suis au désespoir, mais je ne puis manquer à mes devoirs envers Geneviève. Vous êtes riche, j'ai de quoi vivre, séparons nos biens; ceci est à vous, ceci est à moi, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Votre fils respectueux, André. C'est comme cela qu'on parle ou qu'on écrit.

— Eh bien! Joseph, je vais écrire, tu as raison. Je laisserai la lettre sur une table, ou je la ferai remettre par un domestique après notre départ. Va préparer le char à bancs, mais prends bien garde qu'on ne te voie...

—Ah! voilà une parole d'écolier qui tremble! Non, André, cela ne peut pas se faire ainsi. Je commence

à voir clair dans ta tête et dans la mienne. J'ai des devoirs aussi envers Geneviève. Je suis son ami, je dois agir prudemment et ne pas la jeter dans de nouveaux malheurs par un zèle inconsidéré. Avant de courir après elle et de contrarier une résolution qu'elle a encore la force d'exécuter, il faut que je sache si tu es capable de tenir la tienne. Il ne s'agit pas de plaisanter, vois-tu! Diantre, la réputation d'une fille honnête ne doit pas être sacrifiée à une amourette de roman!

— Tu es bien sévère avec moi, Joseph! il y a bien peu de temps, tu te moquais de moi parce que je prenais la chose au sérieux, et tu te jouais d'Henriette comme jamais je n'ai songé à me moquer de ma chère, de ma respectée Geneviève.

— Tu as raison, je raisonne je ne sais comment, et je dis des choses que je n'ai jamais dites. Je dois te paraître singulier, mais à coup sûr pas autant qu'à moi-même. Pourtant c'est peut-être tout simple. Écoute, André, il faut que je te dise tout.

— Mon Dieu! que veux-tu dire, Joseph? tu me tourmentes et tu m'inquiètes aujourd'hui à me rendre fou.

— Tâche de rassembler toutes les forces de ta raison pour m'écouter. Ce que je vois de ta conduite et de celle de Geneviève me fait croire que tu n'as pas grande envie de l'épouser... Ne m'interromps pas. Je sais que tu as bon cœur, que tu es honnête et que tu l'aimes. Mais je sais aussi tout ce qui t'empêchera d'en faire ta femme. Écoute: Geneviève est déshonorée dans le pays, mais moi je ne crois pas qu'elle ait été ta maîtresse... Je mettrais ma main au feu pour le soutenir..., elle est aussi pure à présent que le jour de sa première communion.

— Je le jure par le Dieu vivant! s'écria André; si mon âme n'avait pas eu pour elle un saint respect, son premier regard aurait suffi pour me l'inspirer!

— Eh bien! ce que tu me dis là me décide tout à fait. Pèse bien toutes mes paroles, et réponds-moi dans une heure, ce soir ou demain au plus tard, si tu as besoin de réflexion. Mais réponds-moi définitivement et sans retour sur ta parole. Veux-tu que j'offre à Geneviève de l'épouser? si elle y consent, c'est dit!

— Toi! s'écria André en reculant de surprise.

—Oui, moi, répondit Joseph. Le diable me pourfende si je n'y suis pas décidé. Ce n'est pas une offre en l'air. C'est une chose à laquelle j'ai pensé douze heures par jour depuis la nuit où tu as été si malade. Je m'en repentirai peut-être un jour, mais aujourd'hui, je le sens, c'est mon devoir, c'est la volonté de Dieu. Geneviève est perdue, désespérée. Tu ne peux pas l'épouser, et si tu ne l'épouses pas, tu seras poursuivi par un remords éternel. Je suis votre ami. Une voix intérieure me dit : Joseph, tu peux tout réparer. On se moquera peut-être de toi; mais ni Geneviève, ni André ne seront ingrats envers toi. Ils consentiront à se séparer pour jamais, et un jour ils te remercieront.»

En parlant ainsi, Joseph s'attendrit et s'éleva presque à la hauteur du rôle généreux et romanesque à l'abri duquel il espérait persuader à André de renoncer à Geneviève. Joseph n'était rien moins qu'un héros de roman. C'était un campagnard madré qui s'était épris sérieusement de Geneviève, et entrevoyait l'espérance de la séparer d'André, et, par un égoïsme bien excusable, il n'était pas fâché de hâter cette rupture. Mais pour rien au monde il n'eût appelé le mensonge à son secours. Son caractère était un singulier mélange de ruse et de loyauté. Aussi, quand il vit qu'André, dupe d'abord de sa fausse générosité, après l'avoir remercié avec effusion, refusait de renoncer à Geneviève, il abandonna sur-le-champ le rêve de bonheur dont il s'était bercé. Quand il entendit André parler de sa passion avec cette espèce d'éloquence dont il n'avait pas le secret, il revint à lui-même. « Non, se dit-il intérieurement, Geneviève ne pourrait pas oublier un si beau parleur, pour s'affubler d'un rustre comme moi. Si le respect humain ou le dépit la décidait à m'accepter, elle s'en repentirait, et j'aurais fait trois malheureux, André, elle et moi. D'ailleurs, se dit-il encore, André sait mieux aimer que moi. Il ne sait pas agir, mais il sait souffrir et pleurer. Voilà ce qui gagne le cœur des femmes. Ce pauvre enfant n'aura peut-être ni la force de l'épouser, ni celle de l'abandonner. Dans tous les cas, il sera malheureux; mais je ne veux pas qu'il soit dit que j'y aie contribué, moi Joseph Marteau, son ami d'enfance. Ce serait mal. »

C'est avec ces idées et ces maximes que Joseph Marteau, après avoir passé en un jour par les sentiments les plus contraires, se résolut à hâter de tout son pouvoir la réconciliation d'André avec Geneviève.

« Je m'abandonne à toi comme à mon meilleur, comme à mon seul ami, lui dit André; dis-moi ce qu'il faut faire, aide-moi, réfléchis et décide pour moi; j'exécuterai aveuglément tes ordres.

— Eh bien! lui dit Joseph, il faut procéder honnêtement, si nous voulons avoir l'assentiment de Geneviève. Va trouver ton père sur-le-champ, et demande-lui son consentement. S'il te l'accorde, écris à Geneviève pour la prier de revenir; je porterai la lettre, et je lui dirai tout ce qui pourra la décider. S'il refuse, nous partons sans le prévenir, et nous procédons cavalièrement avec lui.

— Ne pourrais-tu me sauver l'horreur de cet entretien? dit André : j'aimerais mieux me battre avec dix hommes que de parler à mon père.

— Impossible, impossible! dit Joseph; il refusera, il te brutalisera, il n'en faut pas douter; tant mieux! tous les torts seront de son côté, et nous aurons le droit d'agir vigoureusement. »

André se décida enfin, et trouva son père occupé

à nettoyer ses fusils de chasse. Il entra timidement, et fit crier la porte en l'ouvrant lentement et d'une main tremblante.

« Voyons! qu'y a-t-il? Qu'est-ce que c'est? dit le marquis impatienté : pourquoi n'entrez-vous pas franchement? Vous avez toujours l'air d'un voleur ou d'un pauvre honteux.

—Je viens vous demander un moment d'entretien, » répondit André d'un air froid et craintif. C'était la première fois qu'il essayait d'avoir une explication avec son père. Le marquis fut si surpris, qu'il leva les yeux et toisa André de la tête aux pieds. Il pressentit un instant le sujet de cette démarche, et la colère s'alluma dans ses veines avant que son fils eût dit un mot. Tous deux gardèrent le silence, puis le marquis s'écria: « Allons, tonnerre de Dieu! êtes-vous venu ici pour me regarder le blanc des yeux? Parlez, ou allez-vous-en. »

— Je parlerai, mon père, dit André, à qui le sentiment de l'offense donnait un peu de courage. Je viens vous déclarer que je suis amoureux de Geneviève la fleuriste, et que mon intention est de l'épouser, si vous voulez bien m'accorder votre consentement...

— Et si je ne l'accorde pas, s'écria le marquis en se contenant un peu, que ferez-vous?

— J'essayerai de vous fléchir; et si je ne le peux pas...

— Eh bien? »

André resta cinq minutes sans répondre. Les yeux étincelants de son père le tenaient en arrêt comme le lièvre fasciné sous le regard du chien de chasse, qui n'ose faire un mouvement. « Eh bien! monsieur l'épouseur de filles, dit le marquis d'un ton moqueur et méprisant, que ferez-vous, si je vous défends de mettre les pieds hors de la maison d'ici à un an?

— Je désobéirai à mon père, répondit André en s'animant, car mon père aura agi avec moi d'une manière injuste et insensée. »

Rien au monde ne pouvait irriter le marquis plus que les paroles et le maintien de son fils. Un caractère plus hardi et plus souple aurait su flatter cet orgueil impérieux et brutal : mais André n'avait pas le courage de caresser un si rude animal. Tout ce qu'il pouvait, c'était de faire bonne contenance devant lui, de ne pas s'abandonner à la tentation de fuir son aspect terrifiant.

« Ah! nous y voilà! dit le marquis en grinçant des dents et en se frottant les mains : voilà où nous devions en venir! Eh bien! qu'il en arrive ce qu'il plaira à Dieu, pleurez, maigrissez, mourez; aussi bien, les sots comme vous ne sont pas dignes de vivre : mais certainement vous n'aurez pas mon consentement. Vous attendrez ma mort si vous voulez : je n'ai pas encore envie d'en finir pour vous laisser la liberté d'épouser une... »

André fit un mouvement pour sortir afin de ne pas entendre injurier Geneviève. Le marquis le retint par le bras et le força d'écouter un déluge de menaces et d'imprécations. Il fit entrer, dans ce sermon très-peu chrétien, une espèce de récrimination sentimentale à sa manière. Il lui reprocha tous les bienfaits de sa tendresse, et lui présenta, comme des preuves d'une adorable sollicitude, les soins vulgaires qu'impose à tous les hommes le plus simple sentiment des devoirs de la paternité. Il le fit en des termes qui eussent rendu son discours aussi bouffon qu'il espérait le rendre pathétique, si André eût été capable d'avoir une pensée plaisante en cet instant. « Quand vous êtes venu au monde, lui dit-il, vous étiez si chétif et si laid, que pas une femme de la commune ne voulut vous prendre en nourrice : c'était une trop grande responsabilité que de se charger de vous. Je trouvai enfin une pauvre misérable, à la Chassaigne, qui offrit de vous emporter : mais quand je vous vis dans son tablier, pauvre araignée, je craignis que le soleil ne vous fît fondre dans le trajet; et je vous tirai de là, pour vous jeter sur mon propre lit. Alors je fis venir ma plus belle chèvre, une chèvre de deux ans, qui venait de mettre bas pour la première fois, et je vous la donnai pour nourrice. Je fis tuer les chevreaux et je les mangeai, et pourtant c'étaient deux beaux chevreaux! Tout le monde avait regret de voir deux *élèves* d'une si bonne race aller à la boucherie; mais je ne reculai devant aucun sacrifice pour sauver cet avorton qui devait cependant ne me donner que des chagrins. Je vous gardai à la maison pendant les années où un enfant est le plus désagréable. Je me résignai à entendre les criailleries de maillot que je déteste : vous n'avez pas fait une dent sans que j'aie donné un mouchoir ou un tablier à la servante qui prenait soin de vous. C'était, ma foi! une belle fille! je n'avais pas choisi la plus laide du pays, et je la payais cher! Je voulais qu'on n'eût pas à me reprocher d'avoir négligé quelque chose pour ce fils malingre qui me causait tant d'embarras, et qui devait ne m'être jamais bon à rien. Combien de fois ne me suis-je pas levé au milieu de la nuit pour vous préparer des *breuvages*, quand on venait me dire que vous aviez des convulsions! »

André aurait pu trouver à toutes ces grandes actions de son père des explications fort prosaïques. Sans parler des petits cadeaux à la servante, qui, dans le pays, n'étaient pas uniquement attribués à la tendresse paternelle, il aurait pu se rappeler aussi que le marquis avait coutume de passer les nuits dans la plus grande agitation quand un de ses bestiaux était malade; et quant aux fameux *breuvages* qu'il préparait lui-même, et pareils en tout à ceux qu'il distribuait largement à ses bœufs de travail, André avait souvent fait, dans son enfance, le rude essai de ses forces contre l'énergie de ces potions diaboliques.

Mais André était si bon et si doux, qu'il fut un instant ému et persuadé par ces grossières démonstrations d'amitié. Le marquis l'observait attentivement, tout en poursuivant sa déclamation.

Il vit sur son visage des traces d'attendrissement, et, empressé de ressaisir son empire, il en profita pour frapper les derniers coups. Mais il le fit d'une façon maladroite. Il se risqua à vouloir couvrir d'infamie la conduite de Geneviève, à la présenter comme une intrigante qui tâchait d'envahir le cœur et la fortune d'un enfant crédule. André retrouva, comme par enchantement, le peu de forces qu'il avait apportées à cet entretien. Il sortit en déclarant à son père qu'il appellerait à son secours la justice, le bon sens et les lois, s'il le fallait. Avec une résistance plus patiente et plus ménagée, il aurait pu vaincre l'obstination du marquis. Mais André craignait trop la fatigue du cœur et de l'esprit pour entreprendre une lutte quelconque; Joseph, avec les plus loyales intentions du monde, n'était pas un juge bien éclairé dans un cas de conscience.

Il vint à sa rencontre sur l'escalier et lui dit :

« J'ai entendu le commencement et la fin de la querelle. Cela s'est passé comme je m'y attendais. Le char à bancs est prêt. Partons. »

Ils partirent si lestement, que le marquis n'eut pas le temps de s'en apercevoir. Joseph, enchanté de faire un coup de tête, fouettait son cheval en riant aux éclats, et André, tout tremblant, songeait à la première journée qu'il avait passée avec Geneviève au *Château-Fondu*, et qu'il avait conquise par une fuite pareille.

Ils trouvèrent la patache, inclinée sur son brancard, à la porte d'un cabaret, dans un petit village de la Marche. Il ne faisait pas encore jour. Le conducteur savourait un cruchon de vin du pays, acide comme du vinaigre, et qu'il préférait fièrement à celui des meilleurs crûs. Joseph et André jetèrent un regard empressé autour de la salle, qu'éclairait faiblement la lueur d'un maigre foyer. Ils aperçurent Geneviève, assise dans un coin, la tête appuyée sur ses mains, et le corps penché sur une table. André la reconnut à son petit châle violet, qu'elle avait serré autour d'elle pour se préserver du froid du matin, et à une mèche de cheveux noirs, qui s'échappait de son bonnet, et qui brillait sur sa main comme une larme. Succombant à la fatigue d'une nuit de cahots, la pauvre enfant dormait dans une attitude de résignation si douce et si naïve, qu'André sentit son cœur se briser d'attendrissement. Il s'élanca et la serra dans ses bras en la couvrant de baisers et de sanglots. Geneviève s'éveilla en criant, crut rêver et s'abandonna aux caresses de son amant, tandis que Joseph, ému péniblement, leur tourna le dos, et dans sa colère donna un grand coup de pied au chat qui dormait sur la cendre du foyer.

Geneviève voulait résister et poursuivre sa route. André appela Joseph à son secours et le conjura d'attester la fermeté de sa conduite envers son père. Le bon Joseph imposa silence à sa mauvaise humeur, et exagéra la bravoure et la grande résolution d'André. Geneviève avait bien envie de se laisser persuader. On tint conseil. On donna pour boire au conducteur afin qu'il attendit une heure de plus, ce qui fut d'autant plus facile que Geneviève était le seul voyageur de la patache.

Geneviève fit observer que son départ devait déjà être connu de toute la ville de L***, qu'un brusque retour avec André serait un sujet de scandale ou de moquerie; jusque-là on pouvait croire à la maladie de sa cousine. Il ne fallait pas donner à toute cette histoire la tournure d'un dépit amoureux ou d'un caprice romanesque. La jalousie d'Henriette impliquerait Joseph dans cette combinaison d'événements, d'une manière étrange et ridicule. André, toujours ardent et courageux quand il ne s'agissait que de prévoir les obstacles, prétendait qu'il fallait fouler aux pieds toutes ces considérations. Joseph, plus tranquille, approuva toutes les observations de Geneviève, et décida, en dernier ressort, qu'elle devait passer huit jours à Guéret, tandis qu'André reviendrait à L*** et s'établirait chez lui. Ce temps devait être consacré à faire, par lettres, de nouvelles démarches respectueuses auprès du marquis, après quoi on s'occuperait des démarches légales. Geneviève, à ce mot, secoua la tête sans rien dire; son parti était pris de ne jamais recourir à ces moyens-là. Elle mettait son dernier espoir dans la persévérance d'André à persuader son père. Elle ignorait que cette persévérance avait duré une demi-heure et ne devait pas se ranimer.

Ils se séparèrent donc avec mille promesses mutuelles de se rejoindre à la fin de la semaine, et de s'écrire tous les jours. André, selon le conseil de Joseph, écrivit à son père et ne reçut pas de réponse. Geneviève résolut d'attendre le résultat de ces tentatives pour prendre un parti. Nouvelles lettres d'André, nouveau silence du marquis. Geneviève prolongea son absence. André, au désespoir, fit faire une première sommation à son père et partit pour Guéret. Il se jeta aux pieds de Geneviève et la supplia de revenir avec lui, ou de lui permettre de rester près d'elle. Elle était près de consentir à l'un ou à l'autre, lorsqu'il eut la mauvaise inspiration de lui apprendre le dernier acte de fermeté qu'il venait de faire auprès du marquis. Cette nouvelle causa un profond chagrin à Geneviève. Elle la désapprouva formellement et se plaignit de n'avoir pas été consultée. Au milieu de sa tristesse, elle éprouva un peu de ressentiment contre son amant, et ne put se défendre de l'exprimer.

« Voilà où tu m'as entraînée, lui dit-elle. J'ai toujours voulu t'éloigner ou te fuir, et par ton imprudence, tu m'as jetée dans un abîme dont nous ne

sortirons jamais. Me voilà couverte de honte, perdue, et pour laver cette tache, il faut que je t'exhorte à violer tous les devoirs de la piété filiale. Non, c'est impossible, André, il vaut mieux souffrir et n'être pas coupable. Réussir au prix du remords, c'est se condamner dès cette vie aux tourments de l'enfer. »

André ne savait que répondre à ces scrupules, que d'ailleurs il partageait. Il sentait que son devoir était de la quitter et de lui laisser accomplir son courageux sacrifice, dût-il en mourir de chagrin. Mais cela était plus que tout le reste au-dessus de ses forces; il se jetait à genoux, pleurait, et demandait la pitié et les consolations de Geneviève.

Geneviève était forte et magnanime; mais elle était femme et elle aimait. Après l'élan qui la portait aux grandes résolutions, la tendresse et l'instinct du bonheur parlaient à leur tour. Elle regrettait de n'avoir pas pour appui un amant plus courageux qu'elle.

« Ah! disait-elle à André, tu m'entraînes dans le mal; tu me fais manquer à l'estime que je voulais avoir pour moi-même : je ne m'en consolerai pas, et je ne pourrai jamais cesser de t'accuser un peu. Avec un homme plus fort que toi, j'aurais pratiqué les vertus héroïques : il me semble que j'en suis capable, et que ma destinée était de faire des choses extraordinaires. Et pourtant, je vais tomber dans une existence coupable, égoïste et honteuse. Je vais travailler sordidement à épouser un homme plus riche que moi, et pourquoi? pour imposer silence à la calomnie. André, André, renonce à moi, il en est encore temps; crains que si je te cède aujourd'hui, je ne m'en repente demain.

— Tu as raison, disait André, séparons-nous, » et il tombait dans les convulsions. Son faible corps se refusait à ces émotions violentes. Geneviève n'avait pas le courage surhumain de l'abandonner et de le désespérer dans ces moments cruels. Elle lui promettait tout ce qu'il voulait, et elle finit par retourner à L*** avec lui.

XVII

Alors commença pour tous deux une vie de souffrances continuelles. D'une part, le marquis, furieux de la sommation de l'huissier, se plaignait à tout le pays de l'insolence de son fils, et de l'impudente ambition de cette ouvrière qui voulait usurper le noble nom de sa famille. Il trouvait beaucoup de gens envieux du mérite de Geneviève, ou avides de colporter les secrets d'autrui, et les calomnies débitées contre la pauvre fille acquirent une publicité effrayante. Toutes les prudes de la ville, et le nombre en était grand, lui retirèrent leur pratique, et se portèrent en foule chez une marchande qui avait profité de l'absence de Geneviève pour venir s'établir à L***. Ses fleurs étaient ridicules auprès de celles de Geneviève. Mais qui pouvait s'en soucier ou s'en apercevoir, si ce n'est deux ou trois amateurs de botanique, qui cultivaient des fleurs et n'en commandaient pas? Le besoin vint assiéger la pauvre fleuriste; personne ne s'en douta, et André moins que tout autre, tant elle sut bien cacher sa pénurie; mais elle supporta de longs jeûnes, et sa santé s'altéra sérieusement.

L'amitié d'Henriette, qui lui avait été douce et secourable autrefois, lui fut tout à fait ravie. La dernière fuite de Joseph, les fréquentes visites qu'il continuait à rendre à Geneviève, et surtout l'indifférence qu'il ne pouvait plus dissimuler, furent autant de traits envenimés dont Henriette reçut l'atteinte, et dont elle retourna la pointe vers sa rivale. Elle était bonne, et son premier mouvement était toujours généreux; mais elle n'avait pas l'âme assez élevée pour résister à l'humiliation de l'abandon et aux railleries de ses compagnes. Elle accablait Geneviève de menaces ridicules. La malheureuse enfant perdit enfin ce noble et tranquille orgueil qui l'avait soutenue jusque-là. Elle devint craintive, et sa raison s'affaiblit; elle passait les nuits dans une solitude effrayante; son imagination, troublée par la fièvre, l'entourait de fantômes : tantôt c'était le marquis, tantôt Henriette qui la foulaient aux pieds et lui dévoraient le cœur, tandis qu'André dormait tranquillement, et sourd à ses cris ne s'éveillait pas. Alors elle se levait effarée, baignée de sueur; elle ouvrait sa fenêtre et s'exposait à l'air froid de l'automne. Un matin, André entra chez elle et la trouva évanouie à terre; il voulut ne plus la quitter, et s'obstina à passer les nuits dans la chambre voisine. Il fallut y consentir; elle n'avait pas une amie pour la secourir. Ni Geneviève, ni André, qui était réduit au même dénûment, n'avaient le moyen de payer une garde; d'ailleurs André l'aurait-il remise à des soins mercenaires, quand il croyait pouvoir la soigner avec le respect et la sécurité d'un frère.

Il ne savait pas à quel danger il s'exposait. Au milieu de la nuit, les cris de Geneviève le réveillaient en sursaut; il se levait et la trouvait à moitié nue, pâle et les cheveux épars. Elle se jetait à son cou, en lui disant : « Sauve-moi! sauve-moi! » Et quand cet accès de frayeur fébrile était passé, elle retombait épuisée dans ses bras, et s'abandonnait indifférente et presque insensible à ses caresses. André s'était juré de ne jamais profiter de ces moments d'accablement et d'oubli. Il s'asseyait à son chevet, et l'endormait en la soutenant sur son cœur; mais ce cœur palpitait de toute l'ardeur de la jeunesse et d'une passion longtemps comprimée. Chaque nuit il espérait calmer le feu dont il était dévoré, par une étreinte plus forte, par un baiser plus passionné que la veille, et il croyait

chaque nuit pouvoir s'arrêter à cette dernière caresse brûlante, mais chaste encore.

Qu'y a-t-il d'impur entre deux enfants beaux et tristes et abandonnés du reste du monde? Pourquoi flétrir la sainte union de deux êtres à qui Dieu inspire un mutuel amour? André ne put combattre longtemps le vœu de la nature. Geneviève, malade et souffrante, lui devenait plus chère chaque jour. Le feu de la fièvre animait sa beauté d'un éclat inaccoutumé; avec cette rougeur et ces yeux brillants, c'était une autre femme, sinon plus animée, du moins plus désirable. André ne savait pas lutter contre lui-même, il succomba, et Geneviève avec lui.

Quand elle retrouva ses forces et sa raison, il lui sembla qu'elle sortait d'un rêve, ou qu'un des génies des contes arabes l'avait portée dans les bras de son amant durant son sommeil. Il se jeta à ses pieds, les arrosa de larmes et la conjura de ne pas se repentir du bonheur qu'elle lui avait donné. Geneviève pardonna d'un air sombre et avec un cœur désespéré; elle avait trop de fierté pour ne pas haïr tout ce qui ressemblait à une victoire des sens sur l'esprit; elle n'osa faire des reproches à André; elle connaissait l'exaspération de sa douleur au moindre signe de mécontentement qu'elle lui donnait; elle savait qu'il était si peu maître de lui-même, que dans sa souffrance il était capable de se donner la mort.

Elle supporta son chagrin en silence; mais, au lieu de tout pardonner à l'entraînement de la passion, elle sentit qu'André lui devenait moins cher et moins sacré de jour en jour. Elle l'aimait peut-être avec plus de dévouement; mais il n'était plus pour elle, comme autrefois, un ami précieux, un instituteur vénéré; la tendresse demeurait, mais l'enthousiasme était mort. Pâle et rêveuse entre ses bras, elle songeait au temps où ils étudiaient ensemble sans oser se regarder; et ce temps de crainte et d'espoir était pour elle mille fois plus doux et plus beau que celui de l'entier abandon.

Pour comble de malheur, Geneviève devint grosse: alors il n'y eut plus à reculer, André fit les sommations de rigueur à son père, et un soir, Geneviève appuyée sur le bras de Joseph, alla à l'église, et reçut l'anneau nuptial de la main d'André. Elle avait été le matin à la mairie avec le même mystère, ce fut un mariage triste, et commis en secret comme une faute.

La misère où tombait de jour en jour ce couple malheureux, et surtout la grossesse de Geneviève mettaient André dans la nécessité de réclamer sa fortune: mais Geneviève s'opposait avec force à cette dernière démarche. « Non, disait-elle, c'est bien assez de lui avoir désobéi, et d'avoir bravé sa malédiction et sa colère; il ne faut pas mériter son mépris et sa haine. Jusqu'ici, il peut dire que je suis une insensée qui s'est éprise de son fils et qui l'ai entraîné dans le malheur; il ne faut pas qu'il dise que je suis une vile créature qui veut le dépouiller de son argent pour s'enrichir. »

André voyait les souffrances et les privations que la misère imposait à sa femme: il aurait dû surmonter les scrupules de Geneviève et sacrifier tout à la conservation de celle qui allait le rendre père, mais cet effort était pour lui le plus difficile de tous. Il savait que le marquis tenait encore plus à l'argent qu'au plaisir de commander; il prévoyait des lettres de reproches et de menaces plus terribles que toutes celles qu'il avait reçues de lui à l'occasion de son mariage; et puis il se flattait de faire vivre Geneviève par son travail. Il avait obtenu, avec bien de la peine, un misérable emploi dans un collége. André était instruit et intelligent, mais il n'était pas *industrieux*. Il ne savait pas s'appliquer et s'attacher à une profession, en tirer parti, et s'élever, par sa persévérance, jusqu'à une position meilleure et plus honorable. Ce métier de cuistre lui était odieux; il le remplissait avec une répugnance qui lui attirait l'inimitié des élèves et des professeurs. On l'accabla de vexations qui lui rendirent l'exercice de son misérable état de plus en plus pénible; il les supporta du mieux qu'il put, mais sa santé en souffrit. Chaque soir, en rentrant chez lui, il avait des attaques de nerfs, et souvent le matin il était si brisé, et il se sentait le cœur tellement dévoré de douleur et de colère, qu'il lui était impossible de se traîner jusqu'à sa classe: on le renvoya.

Joseph lui avait ouvert sa bourse; mais il était pauvre, chargé de famille. D'ailleurs Geneviève, à l'insu de laquelle André avait accepté d'abord les secours de son ami, avait fini par s'apercevoir de ces emprunts, et elle s'y opposait désormais avec fermeté. Elle supportait la faim et le froid avec un courage héroïque, et se condamnait aux plus grossiers travaux, sans jamais faire entendre une plainte. Il était assez malheureux; assez de tourments, assez de remords le déchiraient: elle essaya de le consoler en pleurant avec lui. Mais une femme ne peut pas aimer d'amour un homme qu'elle sent inférieur à elle; l'amour sans vénération et sans enthousiasme n'est plus que de l'amitié: l'amitié est une froide compagne pour aider à supporter les maux immenses que l'amour a fait accepter.

Joseph ne voyait de tout cela que l'air souffrant et abattu d'André et sa situation précaire; il ne savait plus quel conseil ni quel secours lui donner. Un matin, il prit sa gibecière et son fusil, acheta un lièvre en traversant le marché, et s'en alla à travers champs au château de Morand. Il y avait six mois qu'il n'avait eu de rapports directs avec le marquis; il savait seulement que celui-ci s'en prenait à lui de tout ce qui était arrivé, et parlait de lui avec un vif ressentiment. « Il en arrivera ce qu'il pourra, se disait Joseph en chemin; mais il faut que je tente quelque chose sur

lui, n'importe quoi, n'importe comment. Joseph Marteau n'est pas une bête, il prendra conseil des circonstances, et tâchera d'étudier son marquis de la tête aux pieds, pour s'en emparer. »

Le marquis ne s'attendait guère à sa visite. Il assistait à un semis d'orge dans un de ses champs; Joseph, en l'apercevant, fut surpris du changement qui s'était opéré dans ses traits et dans son attitude. La révolte et l'abandon d'André avaient bien porté une certaine atteinte à son cœur paternel, mais son principal regret était de n'avoir plus personne à tourmenter et à faire souffrir. La grosse philosophie de tous ceux qui l'entouraient recevait stoïquement les bourrasques de sa colère; l'effroi, la pâleur et les larmes d'André étaient des victoires plus réelles, plus complètes; et il ne pouvait se consoler d'avoir perdu ces triomphes journaliers.

Joseph s'attendait au froid accueil qu'il reçut; aussi fit-il bonne contenance, comme s'il ne se fût aperçu de rien.

« Je ne comptais pas sur le plaisir de vous voir, lui dit M. de Morand.

— Oh! ni moi non plus, dit Joseph; mais passant par ce chemin, et vous voyant si près de moi, je n'ai pu me dispenser de vous souhaiter le bonjour.

— Sans doute, dit le marquis, vous ne pouviez pas vous en dispenser..., d'autant plus que cela ne vous coûtait pas beaucoup de peine. »

Joseph secoua la tête avec cet air de bonhomie qu'il savait parfaitement prendre quand il voulait.

« Tenez, voisin, dit-il (je vous demande pardon, je ne peux me déshabituer de vous appeler ainsi), nous ne nous comprenons pas, et puisque vous voilà, il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur. J'étais bien résolu à n'avoir jamais cette explication avec vous; mais quand je vous ai vu là, avec cette brave figure, que j'avais tant de plaisir à rencontrer quand je n'étais pas plus haut que mon fusil, ç'a été plus fort que moi, il a fallu que je misse mon dépit de côté, et que je vinsse vous donner une poignée de main. Touchez là. Deux honnêtes gens ne se rencontrent pas tous les jours dans un chemin, comme on dit. »

La grosse cajolerie avait un pouvoir immense sur le marquis : il ne put refuser de prendre la main de Joseph; mais en même temps il le regarda en face d'un air de surprise et de mécontement.

« Qu'est-ce que cela signifie? dit-il; vous prétendez avoir du dépit contre moi, et vous avez l'air de me pardonner quelque chose, quand c'est moi qui...

— Je sais ce que vous allez dire, voisin, interrompit Joseph, et c'est de cela que je me plains; je sais de quoi vous m'accusez, et je trouve mal à vous de soupçonner un ami sans l'interroger.

— Sur quoi, diable! voulez-vous que je vous interroge, quand je suis sûr de mon fait? N'avez-vous pas emmené mon fils sous mes yeux, pour le conduire à la recherche de cette folle, qui, sans vous, s'en allait à Guéret et ne revenait peut-être plus? N'avez-vous pas été compère et compagnon de toutes ces belles équipées? N'avez-vous pas conseillé à André de m'insulter et de me désobéir? N'avez-vous pas donné le bras à la mariée le jour de cet honnête mariage? Répondez à tout cela, Joseph, et interrogez un peu votre conscience; elle vous dira que je devrais retirer ma main de la vôtre, quand vous me la tendez. »

Joseph sentit que le marquis avait raison, et il fit un effort sur lui-même pour ne pas se déconcerter.

« Je conviens, dit-il, que les apparences sont contre moi, marquis; mais si nous nous étions expliqués au lieu de nous fuir, vous verriez que j'ai fait tout le contraire de ce que vous croyez. Le jour où j'ai emmené André avec votre char à bancs et mon cheval, il est vrai, je crois avoir rempli mon devoir d'ami sincère envers le père autant qu'envers le fils.

— Comment cela, je vous prie? dit le marquis en haussant les épaules.

— Comment cela! reprit Joseph avec une effronterie sans pareille : ne vous souvient-il plus de la colère épouvantable et de l'insolente ironie de votre fils durant cette dernière explication que vous eûtes ensemble?

— Il est vrai que jamais je ne l'avais vu si hardi et si têtu, répondit le marquis.

— Eh bien! dit Joseph, sans moi, il aurait dépassé toutes les bornes du respect filial : quand je vis ce malheureux jeune homme exaspéré de la sorte, et résolu à vous dire l'affreux projet qu'il avait conçu dans le désespoir de la passion...

— Quel projet? interrompit le marquis. Son mariage? il me l'a dit assez clairement, je pense.

— Non, non, marquis, quelque chose de bien pis que cela, et que, grâce à moi, il renonça à exécuter ce jour-là.

— Mais qu'est-ce donc?

— Impossible de vous le dire : vos cheveux se dresseraient. Ah! funestes effets de l'amour! Heureusement je réussis à l'entraîner hors de la maison paternelle; j'espérais le tromper, lui faire croire que nous courions après sa belle, et, à la faveur de la nuit, l'emmener coucher à ma petite métairie de Granières, où peut-être il se serait calmé et aurait fini par entendre raison; mais il s'aperçut de la feinte, et après m'avoir fait plusieurs menaces de fou, il s'élança à bas du char à bancs, et se mit à courir à travers champs comme un insensé. J'eus une peine incroyable à le rejoindre, et avant de le saisir à bras le corps, j'en reçus plusieurs coups de poing assez vigoureux...

— Impossible! dit le marquis, jusque-là demi-persuadé, mais que cette dernière impudence de Joseph commençait à rendre incrédule; André n'a jamais eu la force de donner une chiquenaude à une mouche.

— Ne savez-vous pas, marquis, dit Joseph sans se troubler, que, dans l'exaspération de l'amour ou de la folie, les hommes les plus faibles deviennent robustes? Ne vous souvenez-vous pas de lui avoir vu des attaques de nerfs si violentes, que vous aviez de la peine à le tenir, vous qui, certes, n'êtes pas une femmelette?

— Bah! c'est que je craignais de le briser en le touchant.

— Oh bien! moi, précisément par la même raison, je me laissai gourmer jusqu'à ce qu'il s'apaisât un peu. Alors, voyant qu'il était impossible de l'empêcher d'aller rejoindre Geneviève, je pris le parti de l'accompagner pour tâcher de rendre cette entrevue moins dangereuse. Est-ce là la conduite d'un traître envers vous, voisin?

— A la bonne heure, dit le marquis; mais depuis vous lui avez donné certainement de mauvais conseils.

— Ceux qui disent cela en ont menti par la gorge, s'écria Joseph en jouant la fureur. Je voudrais les voir là, au bout de mon fusil, pour savoir s'ils oseraient soutenir leur imposture.

— Tu diras ce que tu voudras, Joseph : si tu avais voulu employer ton crédit sur l'esprit d'André, tu l'aurais empêché de faire ce qu'il a fait; mais tu t'es croisé les bras, et tu as dit : Il en arrivera ce qu'il pourra; ce sont les affaires de ce vieux grondeur de Morand; je ne m'en embarrasse guère... Oh! je connais ton insouciance, Joseph, et je te vois d'ici. »

Joseph, voyant le marquis sensiblement radouci, redoubla d'audace, et affirma par les serments les plus épouvantables, qu'il avait fait son possible pour ramener André au sentiment du devoir : mais André, disait-il, était un lion déchaîné; il n'écoutait plus rien, et montrait un caractère opiniâtre, violent et vindicatif, sur lequel rien ne pouvait avoir prise.

« Chose étrange! disait le marquis en l'écoutant d'un air stupéfait; il était si craintif et si nonchalant avec moi!

—Ne croyez pas cela, marquis, disait Joseph, vous ne l'avez jamais connu : ce garçon-là est sournois en diable!

— C'est vrai, dit le marquis : il avait l'air de se soumettre; mais je n'avais pas les talons tournés que le drôle désobéissait de plus belle.

— Vous voyez bien que je le connais, reprit Joseph; il a agi de même avec moi : quand je lui avais fait une scène infernale pour le ramener au respect qu'il vous doit, il avait l'air d'être convaincu. Je tournais les talons, et voilà mon drôle qui allait trouver les huissiers pour vous les envoyer.

— Ah! le scélérat! s'écria le marquis en serrant les poings à ce souvenir. Je ne sais pas, Joseph, comment tu peux le fréquenter encore, car tu es toujours ami intime avec lui : on vous voit partout ensemble, tu donnes le bras à sa femme; on a même dit que tu en étais amoureux, et que, durant la maladie d'André, tu avais été au mieux avec elle. Ne m'as-tu pas fait une scène incroyable la nuit où elle a osé venir jusqu'ici? En d'autres circonstances, j'aurais oublié notre vieille amitié, et je t'aurais cassé la tête : vrai, j'étais un peu en colère.

— Voisin, permettez-moi de dire, au nom de notre vieille amitié, que vous aviez tort. Il s'agissait de la vie d'André dans ce moment-là. Je me souciais bien de cette pécore! N'avez-vous pas vu comment je l'ai fait détaler aussitôt qu'André a été rendormi?

— Non, je m'étais endormi moi-même dans ce moment.

— Ah! je suis fâché que vous n'ayez pas vu cela. Je lui ai dit son fait; et à présent, croyez-vous que je ne le lui dise pas tous les jours? Quant à elle, c'est, après tout, une assez bonne fille, douce, rangée, et pleine de bons sentiments. J'en ai eu mauvaise opinion autrefois; mais je suis bien revenu sur son compte. Je suis sûr que vous n'auriez pas à vous plaindre d'elle, si vous la connaissiez. Celui qui n'entend raison sur rien, celui qui menace et exécute, c'est André. Vous n'avez pas l'idée de ce qu'est votre fils à présent, marquis: et si vous saviez ce qu'il a résolu et ce que jusqu'ici j'ai réussi à empêcher, vous ne diriez pas que je lui donne de mauvais conseils.

— Il faut que tu me dises ce qu'il a résolu contre moi. Ah! je m'en moque bien! Je voudrais bien voir qu'il essayât du nouveau!

— Il y a des choses que le caractère le plus ferme et l'esprit le plus sensé ne peuvent ni prévenir, ni empêcher, dit Joseph d'un air grave : les nouvelles lois donnent aux enfants un recours si étendu contre l'autorité sacrée des parents! »

Le marquis commença à prévoir l'ouverture que lui préparait Joseph. Il y avait pensé plus d'une fois, et s'était flatté que son fils n'oserait jamais en venir là. Grossièrement abusé par la feinte amitié de Joseph, il commença à concevoir des craintes sérieuses, et il jeta autour de lui un regard étrange, que Joseph interpréta sur-le-champ. Il se promit de profiter de la terreur cupide du marquis; et, pour s'emparer de lui de plus en plus, il s'invita adroitement à dîner. « Ma demande n'est pas trop indiscrète, dit-il en tirant de sa gibecière le lièvre qu'il avait acheté au marché : j'ai précisément sur moi le rôti.

— C'est une belle pièce de gibier, dit le marquis en examinant le lièvre d'un air de connaisseur.

— Je le crois bien, dit Joseph; mais ne me faites pas trop de compliments; car c'est votre bien que je vous rapporte : j'ai tué *ça* sur vos terres.

— En vérité? dit le marquis, dont les yeux brillèrent de joie : eh bien! tu vois, ils prétendent tous qu'il n'y a pas de lièvre dans ma commune! Moi je sais qu'il y en a de beaux et de bons, puisque j'en élève tous les ans plus de cinquante que je lâche en

avril dans mes champs. Ça me coûte gros; mais enfin, c'est agréable de trouver un lièvre dans un sillon de temps en temps.

— A qui le dites-vous?

— Eh bien! tu sais les tracasseries de mes voisins pour ces malheureux lièvres. L'un disait : Il se ruine: il fait des folies; l'autre : Il a perdu la tête; jamais lièvres ne multiplieront dans un terrain si sec et si pierreux; ils s'en iront tous du côté des bois. Un troisième disait : Le marquis fournit de lièvres la table du voisin; il fait des élèves pour sa commune, mais ils iront brouter le serpolet de Thiel. Jusqu'à mon garde champêtre qui me soutient effrontément n'avoir jamais vu la trace d'un lièvre sur nos guérets.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça? dit Joseph en balançant d'un air superbe son lièvre par les oreilles : est-ce un âne? est-ce une souris? Je voudrais bien que le garde champêtre et tous les voisins fussent là pour me dire si ce que je tiens là est une chouette ou un oison.»

Cette aimable plaisanterie fit rire aux éclats le marquis triomphant.

« Dis-moi, Joseph, est-ce le seul lièvre que tu aies vu *sur* la commune?

— Ils étaient trois ensemble, répondit Joseph sans hésiter. Je crois bien que j'en ai blessé un qui ne s'en vantera pas.

— Ils étaient trois! dit le marquis enchanté.

—Trois, qui se promenaient comme de bons bourgeois dans la Marsèche de Lourche. Il y avait une *mère* certainement; je l'ai reconnue à sa manière de courir. Elle doit être pleine.

—Ah! jamais lièvres ne multiplieront sur les terres du marquis! dit M. de Morand d'un air goguenard, en se frottant les mains. Et dis-moi, Joseph, tu n'as pas tiré sur la mère?

— Plus souvent! je sais le respect qu'on doit à la progéniture. Ah! par exemple, nous lâcherons quelques coups de fusil à ces petits messieurs-là dans six mois, quand ils auront eu le temps d'être papas et mamans à leur tour.

— Oui, s'écria le marquis, je veux que nous fassions un dîner avec tous les voisins; et pour les faire enrager, on n'y servira que du lièvre tué sur les terres de Morand.

— Premier service, civet de lièvre, s'écria Joseph; rôti, râble de lapereau; entremets, filets de lièvre en salade, pâté de lièvre, purée, hachis... Les convives seront malades de colère et d'indigestion.»

En réjouissant son hôte par ces grosses facéties, Joseph arriva avec lui au château. Le dîner fut bientôt prêt. Le fameux lièvre, qui peut-être avait passé son innocente vie à six lieues des terres du marquis, fut trouvé par lui savoureux et plein d'un goût de terroir qu'il prétendait reconnaître. Le marquis s'égaya de plus en plus à table, et quant il en sortit, il était tout à fait bonhomme et disposé à l'expansion. Joseph s'était observé, et tout en feignant de boire souvent, il avait ménagé son cerveau. Il fit alors en lui-même une récapitulation du plan territorial de Morand. Élevé dans les environs, habitué depuis l'enfance à poursuivre le gibier le long des haies du voisin, il connaissait parfaitement la topographie des terres héréditaires de Morand, et celle des propriétés de même genre apportées en dot par sa femme. Il choisit en lui-même le plus beau champ parmi ces dernières, et pria le marquis de l'y conduire, sans rien laisser soupçonner de son intention : « On m'a dit que vous aviez planté cela d'une manière splendide; si ce n'est pas abuser de votre complaisance, allons un peu de ce côté-là. » Le marquis fut charmé de la proposition : rien ne pouvait le flatter plus que d'avoir à montrer ses travaux agricoles. Ils se mirent donc en route : chemin faisant, Joseph s'arrêta sur le bord d'une traîne, comme frappé d'admiration. « Tudieu! quelle luzerne! s'écria-t-il; est-ce de la luzerne, voisin? Quel diable de fourrage est-ce là? C'est vigoureux comme une forêt, et bientôt on s'y promènera à couvert du soleil.

— Ah! dit le marquis, je suis bien aise que tu voies cela; je te prie d'en parler un peu dans le pays: c'est une expérience que j'ai faite, un nouveau fourrage essayé pour la première fois dans nos terres.

— Comment cela s'appelle-t-il?

— Ah! ma foi, je ne saurais pas te dire; cela a un nom anglais ou irlandais que je ne peux jamais me rappeler : la société d'agriculture de Paris envoie tous les ans à notre société départementale (dont tu sais que je suis le doyen), différentes sortes de graines étrangères. Ça ne réussit pas dans toutes les mains.

— Mais dans les vôtres, voisin, il paraît que ça prospère. Il faut convenir qu'il n'y a peut-être pas deux cultivateurs en France qui sachent, comme vous, retourner une terre et lui faire produire ce qu'il vous plaît d'y semer. Vous êtes pour les prairies artificielles, n'est-ce pas?

— Je dis, mon enfant, qu'il n'y a que ça, et que celui qui voudra avoir du bétail un peu présentable, dans notre pays, ne pourra jamais en venir à bout sans les regains. Nous avons trop peu de terrain à mettre en pré, vois-tu; il ne faut pas se dissimuler que nous sommes secs comme l'Arabie : ça aura de la peine à prendre : le paysan est entêté et ne veut pas entendre parler de changer la vieille coutume. Cependant ils commencent à en revenir un peu.

— Parbleu! je le crois bien; quand on voit au marché des bœufs comme les vôtres, on est forcé d'y faire attention. Pour moi, c'est une chose qui m'a toujours tourmenté l'esprit. L'autre jour encore, j'en ai vu passer une paire qui allait à la Berthenox, et je me disais : Que diable leur fait-il manger pour leur donner cette graisse, et ce poil, et cette mine?

— Eh bien! veux-tu que je te dise une chose? Tu vois cette luzernière anglaise: cela m'a rapporté vingt charrois de fourrage l'année dernière.

— Vingt charrois là-dedans? votre parole d'honneur, voisin?

— Foi de marquis!

— C'est prodigieux! vous me vendrez six boisseaux de cette graine-là, marquis; je veux la faire essayer dans mon petit domaine de Garnières.

— Je te les donnerai, et je t'apprendrai la manière de t'en servir.

— Dites-moi, voisin, qu'est-ce qu'il y avait dans cette terre-là auparavant?

— Rien du tout; de mauvais blé: c'était cultivé par ces vieux Morin, les anciens métayers du père de ma femme; de braves gens, mais bornés. J'ai changé tout cela.»

Joseph allongea sa figure de deux pouces, et prenant un air étrangement mélancolique : « C'est une jolie prairie, dit-il, ce serait dommage qu'elle changeât de maître! »

Cette parole tira subitement le marquis de sa béatitude : il tressaillit.

« Est-ce que tu crois, dit-il après un instant de silence, qu'il y aurait quelqu'un d'assez hardi pour me chercher chicane sur quoi que ce soit?

— Je connais bien des gens, répondit Joseph, qui se ruineraient en procès pour avoir seulement un lambeau d'une propriété comme la vôtre. »

Cette réponse rassura le marquis; il crut que Joseph avait fait une réflexion générale, et ayant escaladé pesamment un échalier, il s'enfonça avec lui dans les buissons d'un pâturage.

« Je n'aime pas cela, dit-il en frappant du pied la terre vierge de culture, où depuis un temps immémorial les troupeaux broutaient l'aubépine et le serpolet; je n'aime pas le terrain que l'on ne travaille pas. Les métayers ne veulent pas sacrifier les pâturages, parce que cela leur épargne la peine de soigner les bœufs à l'étable. Moi, je n'aime pas ces champs d'épines et de ronces où les moutons laissent plus de laine qu'ils ne trouvent de pâture. J'ai déjà mis la moitié de celui-là en froment, et l'année prochaine, je vous ferai retourner le reste; les métayers diront ce qu'ils voudront, il faudra bien qu'ils m'obéissent.

— Certainement, si vos prairies à l'anglaise vous donnent assez de fourrage pour nourrir les bœufs au dedans toute l'année, vous n'avez pas besoin de pâturaux. Mais est-ce de la bonne terre?

— Si c'est de la bonne terre? une terre qui n'a jamais rien fait! N'as-tu pas vu sur ma cheminée des brins de paille?

— Parbleu! oui, des tiges de froment qui ont cinq pieds de haut.

— Eh bien! c'étaient les plus petits. Dans tout ce premier blé, les moissonneurs étaient debout dans les sillons, aussi bien cachés qu'une compagnie de perdrix.

— Diable! mais c'est une dépense, que de retourner un pâtural comme celui-là.

— C'est une dépense qui prend trois ans du revenu de la terre. Peste! je ne recule devant aucun sacrifice pour améliorer mon bien.

— Ah! dit Joseph avec un grand soupir, qu'André est coupable de mécontenter un père comme le sien! Il sera bien avancé quand il aura retiré son héritage des mains habiles qui y sèment l'or et l'industrie, pour le confier à quelque imbécile de paysan qui le laissera pourrir en jachères? »

Le marquis tressaillit de nouveau et marcha quelque temps les mains croisées derrière le dos et la tête baissée. « Tu crois donc qu'André aurait cette pensée? dit-il enfin d'un air soucieux.

— Que trop! répondit Joseph avec une affectation de tristesse laconique. Heureusement, ajouta-t-il après cinq minutes de marche, que son héritage maternel est peu de chose.

— Peu de chose! dit le marquis; peste! tu appelles cela peu de chose! un bon tiers de mon bien, et le plus pur, le plus soigné!

— Il est vrai que ce domaine est un petit bijou, dit Joseph; des bâtiments tout neufs.

— Et que j'ai fait construire à mes frais, dit le marquis.

— Le bétail superbe! reprit Joseph.

— La race toute renouvelée depuis cinq ans, croisée mérinos, moutons cornus, dit le marquis; il m'en a coûté cinquante francs par tête.

— Ce qu'il y a de joli dans cette propriété de Morand, reprit Joseph, c'est que c'est tout rassemblé, c'est sous la main : votre château est planté là; d'un côté les bois, de l'autre la terre labourable, pas un voisin entre deux, pas un petit propriétaire incommode, fourré entre vos pièces de blé; pas une chèvre de paysan dans vos haies; pas un troupeau d'oies à travers vos avoines : c'est un avantage, cela!

— Oui! mais vois-tu, si j'étais obligé par hasard de faire une séparation entre mon bien et celui qui m'est venu de ma femme, les choses iraient tout autrement. Figure-toi que le bien de *Louise* se trouve enchevêtré dans le mien. Quand je l'épousai, je savais bien ce que je faisais. Sa dot n'était pas grosse, mais cela m'allait comme une bague au doigt. Pour faucher ses prés, il n'y avait qu'un fossé à sauter; pour serrer ses moissons, il n'y avait pas de chemin de traverse, pas de charrette cassée, pas de bœuf estropié dans les ornières; on allait et venait de mon grenier à son champ, comme de ma chambre à ma cuisine. C'est pourquoi je la pris pour femme, quoique, du reste, son caractère ne me convînt pas, et qu'elle m'ait donné un fils malingre et boudeur, qui est tout son portrait.

— Et qui vous donnera bien de l'embarras, si vous n'y prenez pas garde, voisin!

— Comment, diable! veux-tu que j'y prenne garde, avec les sacrées lois que nous avons?

— Il faut tâcher, dit Joseph, de s'emparer de son caractère.

— Ah! si quelqu'un au monde pouvait dompter et gouverner un fils rebelle, répondit le marquis, il me semble que c'était moi! Mais que faire avec ces êtres qui ne résistent ni ne cèdent; que vous croyez tenir, et qui vous glissent des mains comme l'anguille entre les doigts du pêcheur? »

Joseph vit que le marquis commençait à s'effrayer tout de bon; il le fit passer habilement par un crescendo d'épouvantes, affectant avec simplicité de l'arrêter à toutes les pièces de terre qui appartenaient à André, et que le pauvre marquis, habitué à regarder comme siennes depuis trente ans, lui montrait avec un orgueil de propriétaire. Quand il avait ingénument étalé tout son savoir-faire dans de longues demonstrations, et qu'il s'était évertué à prouver que le domaine de sa femme avait triplé de revenu entre ses mains, Joseph lui enfonçait un couteau dans le cœur, en lui disant : « Quel dommage que vous soyez à la veille d'être dépouillé de tout cela! »

Alors le marquis affectait de prendre courage. « Que m'importe? disait-il; il m'en restera toujours assez pour vivre : me voilà vieux.

— Hum! voisin, les belles filles du pays disent le contraire.

— Eh bien! reprenait le marquis, j'aurai toujours le moyen d'être aimable et de faire de petits cadeaux à mes bergères, quand je serai content d'elles.

— Eh! sans doute; au lieu du tablier de soie, vous donnerez le tablier de cotonnade; au lieu de la jupe de drap fin, la jupe de droguet. Quand c'est le cœur qui reçoit, la main ne pèse pas les dons.

— Ces drôlesses aiment la toilette, reprit le marquis.

— Eh bien! vous ne réduirez en rien cet article de dépense; vous ferez quelques économies de plus sur la table : au lieu du gigot de mouton rôti, un bon quartier de chair bouillie; au lieu du chapon gras, l'oison du mois de mai. Avec de vrais amis, on dîne joyeusement sans compter les plats.

— Mes gaillards de voisins font pourtant diablement attention aux miens, reprit le marquis; et quand ils veulent manger un bon morceau, ils regardent s'il y a de la fumée au-dessus de la cheminée de ma cuisine.

— Il est certain qu'on dîne joliment chez vous, voisin! *Il en est parlé.* Eh bien! vous établirez la réforme dans l'écurie. Que faites-vous de trois chevaux? un bon bidet à deux fins vous suffit.

— Comme tu y vas! Et la chasse? Ne me faut-il pas deux poneys pour tenir la Saint-Hubert?

— Mais votre gros cheval?

— Mon grison m'est nécessaire pour la voiture : veux-tu pas que je fasse tirer mes petites bêtes?

— Eh bien! laissons le grison au râtelier, et descendons à la cave... Vous faites au moins douze pièces de vin par an?

— Qui se consomment dans la maison, sans compter le vin d'Issoudun.

— Eh bien! nous retrancherons le vin d'Issoudun : vous vendrez six pièces de votre crû, et vous couperez le reste avec de l'eau de prunes sauvages; ce qui vous fera douze pièces de bonne piquette bien verte, bien rafraîchissante.

— Va-t'en à tous les diables avec ta piquette! je n'ai pas besoin de me rafraîchir : ne me parle pas de cela. A mon âge! être dépouillé, ruiné, réduit aux plus affreuses privations! Un père qui s'est sacrifié pour son fils dans toutes les occasions, qui s'arrache le pain de la bouche depuis trente ans! Que faire? Si j'allais le trouver, et lui appliquer une bonne volée de coups de bâton? Qu'en penses-tu, Joseph?

— Mauvais moyen! dit Joseph; vous l'aigririez contre vous, et il ferait pis : il faut tâcher plutôt de le prendre par la douceur, entrer en arrangement, le rappeler auprès de vous.

— Eh bien! oui, dit le marquis, qu'il revienne demeurer avec moi; qu'il abandonne sa Geneviève, et je lui pardonne tout.

— Généreux père! je vous reconnais bien là : mais qu'il abandonne sa Geneviève! abandonner sa femme! c'est chose impossible : il serait capable de m'étrangler si j'allais le lui proposer.

— Mais c'est donc un vrai démon que ce morveux-là, dit le marquis en frappant du pied.

— Un vrai démon! répondit Joseph : vous serez forcé, je le parie, de vous charger aussi de sa sotte de femme et de son piaillard d'enfant.

— Il a un enfant! s'écria le marquis : ah! mille milliards de serpents! en voilà bien d'une autre!

— Oui, dit Joseph : c'est là le pire de l'affaire. Est-ce que vous ne saviez pas que sa femme est grosse?

— Ah! grosse seulement?

— L'enfant n'est pas né, mais c'est tout comme. André est si glorieux d'être père, qu'il ne parle plus d'autre chose; il fait mille beaux projets d'éducation pour monsieur son héritier. Il veut aller se fixer à Paris avec sa famille. Vous pensez bien que, dans de pareilles circonstances, il n'entendra pas facilement raison sur la succession.

— Eh bien! nous plaiderons, dit le marquis.

— C'est ce que je ferais à votre place, répondit tranquillement Joseph.

— Oui; mais je perdrai, reprit le marquis, qui raisonnait fort juste quand on ne le contrariait pas : la loi est toute en sa faveur.

— Croyez-vous? dit Joseph avec une feinte ingénuité.

— Je n'en suis que trop sûr.

— Malheur! et que faire? vous charger aussi de la femme? C'est à quoi vous ne pourrez jamais consentir; et vous aurez bien raison.

—Jamais! j'aimerais mieux avoir cent fouines dans mon poulailler qu'une grisette dans ma maison.

— Je le crois bien, dit Joseph. Tenez, je vous conseille de vous débarrasser d'eux avec une bonne somme d'argent comptant, et ils vous laisseront en repos.

— De l'argent comptant, bourreau! où veux-tu que je le prenne? Avec ce que j'ai dépensé pour retourner ce pâtural, une paire de bœufs de travail que je viens d'acheter, les vins qui ont gelé, les charançons qui sont déjà dans les blés nouvellement rentrés, c'est une année épouvantable : je suis ruiné, ruiné! je n'ai pas cent francs à la maison.

— Moi, je vous conseille de courir la chance du procès.

—Quand je te dis que je suis sûr de perdre: veux-tu me faire damner aujourd'hui?

— Eh bien! parlons d'autre chose, voisin : ce sujet-là vous attriste, et il est vrai de dire qu'il n'a rien d'agréable.

— Si fait, parlons-en; car enfin il faut savoir à quoi s'en tenir. Puisque te voilà, et que tu dois voir André ce soir ou demain, je voudrais que tu pusses lui porter quelque proposition de ma part.

— Je ne sais que vous dire, répondit Joseph; cherchez vous-même ce qu'il convient de faire : vous avez plus de jugement et de connaissances en affaires que moi, lourdaud. En fait de générosité et de grandeur dans les procédés, ni moi ni personne ne pourra se flatter de vous en remontrer.

— Il est vrai que je connais assez bien le monde, reprit le marquis, et que j'aime à faire les choses noblement : eh bien! va lui dire que je consens à le recevoir et à l'entretenir de tout dans ma maison, lui, sa femme et tous les enfants qui pourront survenir, à condition qu'il ne me demandera jamais un sou, et qu'il me signera un abandon de son héritage maternel.

— Vous êtes un bon père, marquis, et certainement je n'en ferais pas tant à votre place; mais je crains qu'André, qui a perdu la tête, ne montre en cette occasion une exigence plus grande que vos bienfaits : il vous demandera une pension.

— Une pension! jour de Dieu!

— Ah! je le crains. Une petite pension viagère.

— Viagère encore! Qu'il ne s'y attende pas, le misérable! Je me laisserai couper par morceaux plutôt que de donner de l'argent : je n'en ai pas; je jure par tous les saints que je ne le peux pas. Qu'il vienne me chasser de ma maison, et vendre mes meubles, s'il l'ose! »

Joseph ne voulut pas aller plus loin ce jour-là; il crut avoir déjà fait beaucoup en arrachant la promesse d'une espèce de réconciliation; il savait que c'était ce qui ferait le plus de plaisir à Geneviève, et il espéra qu'une nouvelle tentative sur le marquis pourrait l'amener à de plus grands sacrifices : il voulut donc laisser à cette première négociation le temps de faire son effet, et il prit congé du marquis avec force louanges ironiques sur sa magnanimité, et en lui promettant de porter sa généreuse proposition aux insurgés.

XVIII

Le bon Joseph retourna à la ville d'un pied leste et le cœur léger. Arriver vers des amis malheureux, et leur apporter une bonne nouvelle à laquelle ils ne s'attendent pas, c'est une double joie. Il trouva Geneviève seule, et contemplant, à la lueur de sa lampe, une branche artificielle de boutons de fleurs d'oranger. Il était entré sans frapper, comme il lui arrivait souvent de le faire par précipitation et par étourderie; il entendit Geneviève qui parlait seule et qui disait à ces fleurs : « Bouquet de vierge, j'ai été forcée de te porter le jour de mon mariage; mais je t'ai profané, et mon front n'était pas digne de toi : j'étais si honteuse de ce sacrilége, que je t'ai caché bien avant dans mes cheveux, et que je t'ai couvert de mon voile. Cependant tu ne t'es pas effeuillé sur ma tête : pour t'en remercier, je veux t'emporter dans ma tombe.

— Qu'est-ce que vous dites, Geneviève? dit Joseph épouvanté de ces paroles qu'il comprenait à peine. »

Geneviève fit un cri, jeta le bouquet, et devint pâle et tremblante.

« Je vous apporte une bonne nouvelle, lui dit Joseph en s'asseyant à son côté: André est réconcilié avec son père; le marquis est réconcilié avec vous; il vous attend; il veut vous avoir tous deux, tous trois près de lui.

— Ah! mon ami, dit Geneviève, ne me trompez-vous pas? Comment le savez-vous?

— Je le sais, parce qu'il me l'a dit, parce que je viens de le quitter, et que je lui ai fait donner sa parole.

— Ah! Joseph, répondit Geneviève, embrassez-moi; grâce à vous, je mourrai tranquille.

— Mourir! dit Joseph en l'embrassant avec une émotion qu'il eut bien de la peine à cacher; ne parlez pas de cela, c'est une idée de femme enceinte; où est André?

— Il se promène tous les soirs au bord de la rivière, du côté des *couperies*.

— Pourquoi se promène-t-il sans vous?

— Je n'ai pas la force de marcher; et puis nous sommes si tristes, que nous n'osons plus rester ensemble.

— Mais vous allez vous égayer, de par Dieu! dit Joseph; je vais le chercher et lui apprendre tout cela. »

Il courut rejoindre André; celui-ci fut moins joyeux que Geneviève, à l'idée d'un rapprochement entre lui et son père. Il désirait le voir, obtenir son pardon, l'embrasser, lui présenter sa femme, et rien de plus. Demeurer avec lui était un projet qui l'effrayait extrêmement. Au milieu de ses hésitations et de ses répugnances, Joseph fut frappé de l'indolence et de l'inertie avec laquelle il envisageait sa position et la pauvreté où se consumait Geneviève.

« Malheureux! lui dit-il, tu ne songes donc pas que l'important n'est pas de jouer une scène de comédie sentimentale, mais d'avoir du pain pour ta femme et l'enfant qu'elle va te donner? Il faut bien se garder d'accepter cette première proposition de ton père, sans arracher de son avarice quelque chose de mieux: une pension alimentaire au moins, et une moitié de ton revenu, s'il est possible.

— Mais par quel moyen? dit André; je ne puis avoir recours aux lois, sans que Geneviève en soit informée; tu ne connais pas sa fermeté; elle est capable de me haïr, si je viole sa défense.

— Aussi, reprit Joseph, faut-il lui cacher soigneusement mes démarches, et me laisser faire. »

André s'abandonna à la prudence et à l'adresse de son ami; trop faible pour combattre son père, et trop faible aussi pour empêcher un autre de le combattre en son nom. Toujours effrayé, inerte et souffrant entre le bien et le mal, il retourna auprès de sa femme, feignit de partager son contentement, et s'endormit fatigué de la vie, comme il s'endormait tous les soirs.

Quelques jours s'écoulèrent avant que Joseph pût revoir le marquis. Une foire considérable avait appelé le seigneur de Morand à plusieurs lieues de chez lui, et il ne revint qu'à la fin de la semaine. Il rentra un soir, s'enferma dans sa chambre, et déposa, dans une cachette à lui connue, quelques rouleaux d'or, provenant de la vente de ses bestiaux. « Ceux-là, dit-il, en refermant le secret de la boiserie, on ne me les arrachera pas de sitôt. » Il revint s'asseoir sur son fauteuil de cuir, et s'essuya le front avec la douce satisfaction d'un homme qui ne s'est pas fatigué en vain. En ce moment, ses yeux tombèrent sur une petite lettre d'une écriture inconnue qu'on avait déposée sur sa table; il l'ouvrit et après avoir lu les cinq ou six lignes qu'elle contenait, il se frotta les mains avec une joie extrême, retourna vers son argent, le contempla, relut la lettre, serra l'argent, et sortit pour commander son souper d'un ton plus doux que de coutume. Comme il entrait dans la cuisine, il se trouva face à face avec Joseph qui attendait son retour depuis plusieurs heures, et qui était venu pour lui porter le dernier coup; mais cette fois toutes les batteries du brave diplomate furent déjouées.

« Eh bien! mon cher, lui dit le marquis en lui donnant amicalement sur l'épaule une tape capable d'étourdir un bœuf: nous sommes sauvés, tout est réparé, arrangé, terminé, tu sais cela? c'est toi qui as apporté la lettre?

— Quelle lettre? dit Joseph renversé de surprise.

— Bah! tu ne sais pas? dit le marquis: les enfants ont entendu raison, ils se confessent, ils s'humilient; c'est à tes bons conseils que je dois cela, j'en suis sûr; tiens, lis. »

Joseph prit avidement le billet, et tressaillit en reconnaissant l'écriture:

« Monsieur,

« Notre excellent ami Joseph Marteau nous a ap-
« pris avant-hier que vous aviez la bonté de pardon-
« ner à l'égarement de notre amour, et que vous
« tendiez les bras à un fils repentant: dans l'impa-
« tience de voir s'opérer une réconciliation que j'ai
« demandée à Dieu, tous les jours depuis six mois,
« je viens vous supplier de hâter cet heureux instant.
« J'espère que Joseph vous dira combien mon res-
« pect pour vous est sincère et désintéressé. Si André
« avait jamais eu la pensée de vous vendre sa sou-
« mission, j'aurais cessé de l'estimer et j'aurais rougi
« d'être sa femme. Permettez-nous bien vite d'aller
« pleurer à vos pieds; c'est tout, absolument tout ce
« que je vous demande.

« Votre respectueuse servante,

« GENEVIÈVE. »

« Tout est perdu pour ces malheureux enfants romanesques, pensa Joseph; ce qu'il me reste à faire, c'est de réparer de mon mieux le tort que j'ai pu faire à André dans l'esprit de son père par mes abominables mensonges. »

Il y travailla sur-le-champ, et n'eut pas de peine à faire oublier au marquis les prétendues menaces qui l'avaient effrayé. Le hobereau était si content de ressaisir à la fois ses terres et son argent, qu'il était dans les meilleures dispositions envers tout le monde: il se grisa complétement à souper, devint tendre et paternel, et prétendit qu'André était ce qu'il avait de plus cher au monde.

« Après votre argent, papa! lui répondit étourdiment Joseph, qui, par dépit, s'était grisé aussi.

— Qu'est-ce que tu dis! s'écria le marquis. Veux-tu que je te casse une bouteille sur la tête pour t'apprendre à parler? »

La querelle n'alla pas plus loin; le marquis s'endormit, et Joseph se sentait une mauvaise humeur inquiète et agissante, qui lui donnait envie d'être dehors, et de faire galoper François à bride abattue. Avant de le laisser partir, M. de Morand lui fit promettre

de revenir le lendemain avec André et Geneviève.

Le lendemain de bonne heure, Joseph, reposé et dégrisé, alla trouver ses amis. Il avait bien envie de les gronder; mais la candeur et la noblesse de Geneviève, au milieu de ses perfidies obligeantes, le forçaient au silence. Ils montèrent tous trois en patache, et arrivèrent au château de Morand, sans s'être dit un mot durant la route. André était triste, Joseph embarrassé, Geneviève était absorbée dans une rêverie douce et mélancolique; les embrassements du marquis et de son fils furent convulsivement froids : la douce figure de Geneviève, son air souffrant, ses respectueuses caresses, firent une certaine impression sur la grossière écorce du marquis. Il ne put s'empêcher de lui témoigner des égards et des soins qu'il n'avait peut-être jamais eus pour aucune femme, hors les cas d'amour et de galanterie, où il se piquait d'être accompli.

Le jeune couple fut installé au château assez convenablement, et richement en comparaison de l'état misérable dont il sortait. Le marquis eut l'air de faire beaucoup, quoiqu'il ne fît que prêter une chambre, et céder deux places à sa table. André ne se plaignait pas, Geneviève était reconnaissante des plus petites attentions. Joseph venait de temps en temps; il était mécontent et découragé d'avoir manqué sa grande entreprise. La conduite sordide du père le révoltait, la résignation indolente du fils l'impatientait; mais il ne pouvait que se taire et boire le vin du marquis.

Tout alla bien pendant quelques jours. Quand les premiers moments de satisfaction d'un côté et d'allégement de l'autre furent passés, quand le marquis se fut accoutumé à ne rien craindre de la part de son fils, et André à ne rien espérer de la part de son père, l'antipathie naturelle qui existait entre eux reprit le dessus. Le marquis était méfiant maladroitement, comme un vieux campagnard. Il croyait avoir maté André; mais il ne pouvait croire à l'excessive noblesse de sa femme, et n'était pas tranquille sur l'abandon qu'elle faisait de toute prétention d'argent. Il consulta Joseph, qui, ennuyé de cette affaire, et près d'éclater en injures et en reproches contre le marquis, refusa de s'en occuper et répondit laconiquement que Geneviève était la plus honnête femme qu'il connût. Cette réponse redoubla la méfiance du marquis. Il trouvait une contradiction évidente dans les manières de Joseph avec lui. Il commença à se tourmenter et à tourmenter André, pour qu'il signât un désistement complet de sa fortune. André fut indigné de cette proposition, et l'éluda froidement. Le marquis s'inquiéta de plus en plus. « Ils m'ont trompé, se disait-il; ils ont fait semblant de se soumettre à tout, et ils se sont introduits dans ma maison, dans l'espérance de me dépouiller. »

Dès que cette idée eut pris une certaine consistance dans son cerveau, son aversion contre Geneviève se ranima, et il commença à ne pouvoir plus la cacher. Une grosse servante maîtresse, qui depuis longtemps gouvernait la maison et qui avait vu avec rage l'introduction d'une autre femme dans son petit royaume, mit tous ses soins à envenimer, par de sots rapports, ses actions, ses paroles et jusqu'à ses regards. Elle n'eut pas de peine à aigrir les vieux ressentiments du marquis, et l'infortunée Geneviève devint un objet de haine et de persécution.

Elle fut lente à s'en apercevoir; elle ne pouvait croire à tant de petitesse et de méchanceté. Mais quand elle s'en aperçut, elle fut glacée d'effroi, et tombant à genoux, elle implora la Providence qui l'avait abandonnée. Elle supporta un mois l'oppression, le soupçon insultant et l'avarice grossière, avec une patience angélique. Un jour, insultée et calomniée à propos d'une aumône de quelques francs qu'elle avait faite dans le village, elle appela André à son secours, et lui demanda aide et protection. André, pour tout secours, lui proposa de prendre la fuite.

Geneviève approchait du terme de sa grossesse; elle ne possédait pas un denier pour subvenir aux frais de sa délivrance; elle se sentait trop malade et trop épuisée pour nourrir son enfant, et elle n'avait pas de quoi le faire nourrir par une autre. Elle ne pouvait plus rien gagner, son état était perdu; André n'avait pas l'industrie de s'en créer un. Elle sentit qu'elle était enchaînée, qu'il fallait vivre ou mourir sous le joug de son beau-père. Elle se soumit et sentit la douleur pénétrer comme un poison dans toutes les fibres de son cœur.

Quand son parti fut pris, quand elle se fut détachée de la vie par un renoncement volontaire et complet à toute espérance de bonheur, elle retrouva la forte patience et le calme extérieur qui faisaient la base de son caractère. Une grande passion pour son mari l'eût rendue capable de porter joyeusement le poids d'une si rude destinée et de se conserver pour des jours meilleurs : mais ces jours-là n'étaient pas à espérer avec une âme aussi débile que celle d'André. Geneviève n'était pas née passionnée; elle était née honnête, intelligente et ferme. Elle raisonnait avec une logique accablante, et toutes ses conclusions tendaient à la désespérer. Un instant elle avait entrevu une vie d'amour et d'enthousiasme; elle l'avait comprise plutôt que sentie : pour lui inspirer l'aveugle dévouement de la passion, il eût fallu un être assez grand, assez accompli pour la convaincre avant de l'entraîner. Elle avait vu cet être-là dans ses livres, et elle avait cru le voir encore derrière l'enveloppe douce, gracieuse et caressante d'André : mais à la première occasion, elle avait découvert qu'elle s'était trompée.

Elle continua de l'aimer et le traita dans son cœur non comme un amant, mais comme elle eût fait d'un frère plus jeune qu'elle. Elle s'efforça de lui éviter la

souffrance en lui cachant la sienne. Elle s'habitua à souffrir seule, à n'avoir ni appui, ni consolation, ni conseil; sa force augmenta dans cette solitude intellectuelle; mais son corps s'y brisa, et elle sentit avec joie qu'elle ne devait pas souffrir longtemps.

André la vit dépérir sans comprendre qu'il allait la perdre. Elle souffrait extrêmement de sa grossesse, et attribuait à cet état toutes ses indispositions et toutes ses tristesses.

André la soignait tendrement, et s'imaginait qu'elle serait délivrée de tous ses maux, le jour où elle deviendrait mère.

Geneviève, se sentant près de ce moment, songea à l'avenir de cet enfant qu'elle espérait léguer à son mari. Elle s'effraya de l'éducation qu'il allait recevoir, et des maux qu'il aurait à endurer; elle désira lui procurer une existence indépendante, et pensant qu'elle avait assez fait pour montrer sa soumission et son désintéressement personnel, elle décida en elle-même que le moment du courage et de la fermeté était venu.

Elle déclara donc à André qu'il fallait demander à son père une pension alimentaire qui mît leur enfant, en cas d'événement, à couvert du besoin, et qui pût par la suite lui assurer un sort indépendant. Elle fixa cette pension à douze cents francs de rente, le strict nécessaire pour quiconque sait lire et écrire, et ne veut être ni soldat, ni domestique.

André laissa voir sur son visage l'émotion pénible que lui causait cette nécessité : il promit néanmoins de s'en occuper. Geneviève comprit qu'il ne s'en occuperait pas. Elle s'arma de résolution et alla trouver le marquis. Elle lui exposa sa demande dans les termes les plus doux, et fut accueillie mieux qu'elle ne s'y attendait. Le marquis espéra acheter à ce prix modeste la signature d'André à un acte de renonciation, et il promit, à cette condition, d'acquiescer à la demande de Geneviève : mais celle-ci, qui en toute autre situation se fût engagée à tous les sacrifices possibles, comprit qu'elle n'avait pas le droit de le faire en ce moment : elle allait mourir et laisser un orphelin, car André n'était pas plus propre au rôle de père qu'à celui de fils et d'époux. Elle frémit à l'idée de dépouiller son enfant, et de le sacrifier à un sentiment d'orgueil et de dédain. Elle essaya de faire comprendre à son beau-père ce qui se passait en elle; mais ce fut bien inutile : le marquis insista. Geneviève fut forcée de résister franchement. Alors le marquis entra dans une fureur épouvantable, et l'accabla d'injures; la gouvernante, qui avait écouté à la porte dans la crainte que son maître ne se laissât persuader par cet entretien, entra et joignit ses reproches et ses insultes à celles du marquis. Geneviève avait supporté les premières avec résignation; elle répondit aux secondes par une seule parole de ce froid mépris qu'elle savait exprimer dans l'occasion, d'une manière incisive. Le marquis prit le parti de sa maîtresse, et ayant épuisé tout le vocabulaire des jurons et des gros mots, leva le bras pour frapper Geneviève. En cet instant, André, attiré par le bruit, entrait dans la chambre. Personne n'était plus violent que lui, quand une forte commotion le tirait de sa léthargie habituelle : dans ces moments-là il perdait absolument la tête, et devenait furieux. A la vue de Geneviève enceinte, à demi terrassée par le bras robuste du marquis, tandis que l'odieuse servante s'avançait, une chaise dans les mains pour la jeter sur elle, André s'élança sur un couteau de chasse qui était ouvert sur la table, prit d'une main son père à la gorge, et de l'autre le frappa à la poitrine.

Geneviève s'était élancée entre eux avec un gémissement d'horreur; elle avait saisi le bras d'André et l'avait contraint à céder. La chemise du marquis fut à peine effleurée par la lame, et Geneviève se coupa les doigts assez profondément en cherchant à s'en emparer. « Ton père, ton père! c'est ton père! » criait-elle à André d'une voix étouffée; André laissa tomber le couteau et s'évanouit.

La servante essaya de jeter sur Geneviève tout l'odieux de cette scène déplorable; mais le marquis avait vu de trop près les choses, pour ne pas savoir très-bien que Geneviève lui avait sauvé la vie, que le sang dont il était couvert était sorti des veines de la pauvre innocente. Il se calma aussitôt et l'aida à secourir André, qui était dans un état effrayant. Quand il revint à lui, il regarda son père et sa femme d'un air effaré, et leur demanda ce qui s'était passé. « Rien! dit le marquis dont le cœur n'était pas toujours fermé à la miséricorde, à la vue d'un repentir sincère, et qui d'ailleurs se sentait aussi coupable qu'André. — A genoux, André, dit Geneviève à son mari, à genoux devant ton père, et ne te relève pas qu'il ne t'ait pardonné. Je vais te donner l'exemple. »

Cette soumission acheva de désarmer le marquis; il embrassa son fils et Geneviève, et déclara qu'il accordait la pension de douze cents francs. Les malheureux jeunes gens n'étaient guère en état de songer au sujet de la querelle. André eut, pendant trois jours, un tremblement nerveux de la tête aux pieds. Son père radoucit sensiblement ses manières accoutumées, mit sa servante à la porte et témoigna presque de la tendresse à Geneviève; mais il n'était plus temps : son enfant était mort ce jour-là dans son sein; elle ne le sentait plus remuer, et elle attendait tous les jours avec un courage stoïque les atroces douleurs qui devaient la délivrer de la vie.

Le brave médecin qui avait soigné André vint la voir, et lui demanda comment elle se trouvait. Geneviève l'emmena dans le verger, et quand ils furent seuls : « Mon enfant est mort, lui dit-elle d'un air triste et calme, et moi je mourrai aussi; dites-moi si vous croyez que ce sera bientôt? » Le médecin n'eut

pas de peine à la croire, et vit qu'elle était perdue, mais qu'elle avait du courage.

« Au moins, lui dit-il, vous mourrez sans trop souffrir; vous n'aurez pas la force d'accoucher, vous avez un anévrisme au cœur, et vous étoufferez dès les premiers symptômes de délivrance.

— Je vous remercie de cette promesse, dit Geneviève, et je remercie Dieu qui m'épargne à mon dernier moment, j'ai assez souffert dans cette vie; il a fini avec moi. »

En effet, pendant ce dernier mois, Geneviève ne souffrit plus : elle n'avait plus la force de quitter son fauteuil; mais elle lisait l'Écriture sainte, ou se faisait apporter des fleurs dont elle parsemait sa table. Elle passait des heures entières à les contempler d'un air heureux, et personne ne pouvait deviner à quoi elle songeait dans ces moments-là. Geneviève souffrait de se voir entourée et surveillée, elle demandait en grâce à être seule : alors il lui semblait qu'elle rêvait ou priait plus librement; elle regardait doucement le ciel et ses fleurs, puis elle se penchait vers elles, et leur parlait à demi-voix d'une manière étrange et enfantine. « Vous savez que je vous aime, leur disait-elle; j'ai un secret à vous dire : c'est que je vous ai toujours préférées à tout. Pendant longtemps je n'ai vécu que pour vous; j'ai aimé André à cause de vous, parce qu'il me semblait pur et beau comme vous. Quand j'ai souffert par lui, je me suis reportée vers vous; je vous ai demandé de me consoler, et vous l'avez fait bien souvent, car vous me connaissez, vous avez un langage, et je vous comprends. Nous sommes sœurs. Ma mère m'a souvent dit que, quand elle était enceinte de moi, elle ne rêvait que de fleurs, et que quand je suis née, elle m'a fait mettre dans un berceau semé de feuilles de roses. Quand je serai morte, j'espère qu'André en répandra encore sur moi, et qu'il vous portera tous les jours sur mon tombeau, ô mes chères amies! »

Quelquefois elle prenait un lis, et l'approchait du visage d'André, agenouillé devant elle : « Tu es blanc comme lui, lui disait-elle, et ton âme est suave et chaste comme son calice, tu es faible comme sa tige, et le moindre vent te courbe et te renverse; je t'ai aimé peut-être à cause de cela, car tu étais comme mes fleurs chéries, inoffensif, inutile et précieux. »

Quelquefois il lui arriva de se surprendre à regretter presque la vie. Le matin, quand la nature s'éveillait riante et animée, quand les oiseaux chantaient dans les arbres couverts de fleurs, quand tout sem blait goûter et savourer le bonheur, alors elle éprouvait contre André une sorte de colère sourde; elle se rappelait les jours calmes et délicieux qu'elle avait passés dans sa petite chambre avant de le connaître, et elle sentait que tous ses maux dataient du jour où il lui avait parlé d'amour et de science; elle regrettait son ignorance, et le calme de son imagination, et les tendres rêveries où elle s'endormait heureuse, alors qu'elle ne savait la raison de rien dans l'univers. Dans ces moments de tristesse, elle priait André de la laisser seule, et elle attendait, pour le rappeler, que cette disposition eût fait place à sa résignation habituelle; alors elle le traitait avec une ineffable tendresse, et pour le récompenser de ses derniers soins, elle emporta dans la tombe le secret de quelques larmes accordées à la mémoire du passé.

Quelques jours avant sa mort, Henriette vint la voir et lui demanda pardon, à genoux et en sanglotant de sa conduite folle et cruelle. Geneviève la pressa contre son cœur, et lui promit de prier pour elle dans le ciel.

Le dernier jour, Geneviève pria André de lui apporter plus de fleurs qu'à l'ordinaire, d'en couvrir son lit, et de lui faire un bouquet et une couronne. Quand il les eut apportées, il s'aperçut qu'il y avait des tubéreuses, et voulut les retirer dans la crainte que leur parfum ne lui fît mal : Geneviève le força de les lui rendre. « Donne, donne, André, lui dit-elle; tu ne sais pas quel service j'en espère; le moment de souffrir et de mourir est venu : puissent-elles me servir de poison, et m'endormir vite! » Joseph entra en ce moment, elle lui tendit la main, et le fit asseoir près d'elle; elle passa son autre bras autour du cou d'André, et appuya sa joue froide contre la sienne. Ils voulurent lui parler. « Taisez-vous, leur dit-elle, je pense à quelque chose, je vous répondrai plus tard. » Elle resta ainsi une demi-heure. Joseph sentit alors un léger tressaillement : il baisa la main qu'il tenait; elle était roide et froide.

« André, dit-il d'une voix étouffée, embrasse ta femme. »

André embrassa Geneviève; il la regarda, elle était morte!

André fut malade pendant un an. L'infortuné n'eut pas la force de mourir. Joseph ne le quitta pas un seul jour. On les voit souvent se promener ensemble le long des traines : André marche lentement et les yeux baissés, quelquefois il sourit d'un air étonné; son père est devenu doux et complaisant pour lui. Depuis qu'il n'a plus ni désirs, ni espérances sur la terre, il n'a plus de lutte à soutenir contre ce vieillard obstiné: Henriette ne parle jamais de Geneviève, sans un déluge d'éloges et de larmes sincères et bruyantes. Celui qui la regrette le plus vivement, c'est Joseph : il n'en parle jamais, il semble aussi insouciant, aussi *viveur* qu'autrefois; mais il y a des moments où sa figure trahit une souffrance encore plus longue et plus profonde que celle d'André.

LEONE LEONI.

LEONE LEONI.

I

Nous étions à Venise. Le froid et la pluie avaient chassé les promeneurs et les masques de la place et des quais. La nuit était sombre et silencieuse. On n'entendait au loin que la voix monotone de l'Adriatique se brisant sur les îlots, et de temps en temps les cris des hommes de quart de la frégate qui garde l'entrée de la Giudecca s'entre-croisant avec les réponses de la goëlette de surveillance. C'était un beau soir de carnaval dans l'intérieur des palais et des théâtres; mais au dehors tout était morne, et les réverbères se reflétaient sur les dalles humides, où retentissait de loin en loin le pas précipité d'un masque attardé, enveloppé dans son manteau.

Nous étions tous deux seuls dans une des salles de l'ancien palais Nasi, situé sur le quai des Esclavons, et converti aujourd'hui en auberge, la meilleure de Venise. Quelques bougies éparses sur les tables et la lueur du foyer éclairaient faiblement cette pièce immense, et l'oscillation de la flamme semblait faire mouvoir les divinités allégoriques peintes à fresque sur le plafond. Juliette était souffrante, elle avait refusé de sortir. Étendue sur un sofa et roulée à demi dans son manteau d'hermine, elle semblait plongée dans un léger sommeil, et je marchais sans bruit sur un tapis en fumant des cigarettes de *Serraglio*.

Nous connaissons, dans mon pays, un certain état de l'âme qui est, je crois, particulier aux Espagnols. C'est une sorte de quiétude grave qui n'exclut pas, comme chez les peuples tudesques et dans les cafés d'Orient, le travail de la pensée. Notre intelligence ne s'engourdit pas durant ces extases où l'on nous voit plongés. Lorsque nous marchons méthodiquement, en fumant nos cigares, pendant des heures entières, sur le même carré de mosaïque sans nous en écarter d'une ligne, c'est alors que s'opère le plus facilement chez nous ce que l'on pourrait appeler la digestion de l'esprit; les grandes résolutions se forment en de semblables moments, et les passions soulevées s'apaisent pour enfanter des actions énergiques. Jamais un Espagnol n'est plus calme que lorsqu'il couve quelque projet, ou sinistre ou sublime. Quant à moi, je digérais alors mon projet, mais il n'avait rien d'héroïque ni d'effrayant. Quand j'eus fait environ soixante fois le tour de la chambre, et fumé une douzaine de cigarettes, mon parti fut pris. Je m'arrêtai auprès du sofa, et sans m'inquiéter du sommeil de ma jeune compagne : « Juliette, lui dis-je, voulez-vous être ma femme? »

Elle ouvrit les yeux et me regarda sans répondre. Je crus qu'elle ne m'avait pas entendu, et je réitérai ma demande.

« J'ai fort bien entendu, » répondit-elle d'un ton d'indifférence, et elle se tut de nouveau.

Je crus que ma demande lui avait déplu, et j'en conçus une colère et une douleur épouvantables; mais, par respect pour la gravité espagnole, je n'en témoignai rien, et je me remis à marcher autour de la chambre.

Au septième tour Juliette m'arrêta en me disant : « A quoi bon? »

Je fis encore trois tours de chambre, puis je jetai mon cigare, et, tirant une chaise, je m'assis auprès d'elle.

« Votre position dans le monde, lui dis-je, doit vous faire souffrir.

— Je sais, répondit-elle en soulevant sa tête ravissante et en fixant sur moi ses yeux bleus où l'apathie semblait toujours combattre la tristesse, oui, je sais, mon cher Aleo, que je suis flétrie dans le monde d'une désignation ineffaçable : fille entretenue.

— Nous l'effacerons, Juliette; mon nom purifiera le vôtre.

— Orgueil des grands! » reprit-elle avec un soupir. Puis, se tournant tout à coup vers moi, et saisissant ma main qu'elle porta malgré moi à ses lèvres : « En vérité! ajouta-t-elle, vous m'épouseriez, Bustamente? O mon Dieu! mon Dieu! quelle comparaison vous me faites faire!

— Que voulez-vous dire, ma chère enfant? » lui demandai-je. Elle ne me répondit pas, et fondit en larmes.

Ces larmes, dont je ne comprenais que trop bien la cause, me firent beaucoup de mal. Mais je renfermai l'espèce de fureur qu'elles m'inspiraient, et je revins m'asseoir auprès d'elle.

« Pauvre Juliette, lui dis-je, cette blessure saignera donc toujours!

— Vous m'avez permis de pleurer, répondit-elle, c'est la première de nos conventions.

— Pleure, ma pauvre affligée, lui dis-je ensuite; écoute, et réponds-moi. »

Elle essuya ses larmes et mit sa main dans la mienne.

« Juliette, lui dis-je, lorsque vous vous traitez de fille entretenue, vous êtes une folle. Qu'importent l'opinion et les paroles grossières de quelques sots? Vous êtes mon amie, ma compagne, ma maîtresse...

— Hélas! oui, dit-elle, je suis ta maîtresse, Aleo, et c'est là ce qui me déshonore; je devrais être morte plutôt que de léguer à un noble cœur comme le tien la possession d'un cœur à demi éteint.

— Nous en ranimerons peu à peu les cendres, ma Juliette; laisse-moi espérer qu'elles cachent encore une étincelle que je puis trouver.

— Oui, oui, je l'espère, je le veux! dit-elle vivement. Je serai donc ta femme? Mais pourquoi? t'en aimerai-je mieux? te croiras-tu plus sûr de moi?

— Je te saurai plus heureuse, et j'en serai plus heureux.

— Plus heureuse! Vous vous trompez, je suis avec vous aussi heureuse que possible; comment le titre de dona Bustamente pourrait-il me rendre plus heureuse?

— Il vous mettrait à couvert des insolents dédains du monde.

— Le monde! dit Juliette; vous voulez dire vos amis. Qu'est-ce que le monde? je ne l'ai jamais su. J'ai traversé la vie et fait le tour de la terre sans réussir à apercevoir ce que vous appelez le monde.

— Je sais que tu as vécu jusqu'ici comme la fille enchantée dans son globe de cristal, et pourtant je t'ai vue jadis verser des larmes amères sur la déplorable situation que tu avais alors. Je me suis promis de t'offrir mon rang et mon nom, aussitôt que ton affection me serait assurée.

— Vous ne m'avez pas comprise, don Aleo, si vous avez cru que la honte me faisait pleurer. Il n'y avait pas de place dans mon âme pour la honte; il y avait assez d'autres douleurs pour la remplir et pour la rendre insensible à tout ce qui venait du dehors. S'il m'eût aimée toujours, j'aurais été heureuse, eussé-je été couverte d'infamie aux yeux de ce que vous appelez le monde. »

Il me fut impossible de réprimer un frémissement de colère; je me levai pour marcher dans la chambre, Juliette me retint. « Pardonne-moi, me dit-elle d'une voix émue; pardonne-moi le mal que je te fais. Il est au-dessus de mes forces de ne jamais parler de cela.

— Eh bien! Juliette, lui répondis-je en étouffant un soupir douloureux, parles-en donc, si cela doit te soulager! Mais est-il possible que tu ne puisses parvenir à l'oublier? quand tout ce qui t'environne tend à te faire concevoir une autre vie, un autre bonheur, un autre amour!

— Tout ce qui m'environne! dit Juliette avec agitation. Ne sommes-nous pas à Venise? »

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre; sa jupe de taffetas blanc formait mille plis autour de sa ceinture délicate. Ses cheveux bruns s'échappaient des grandes épingles d'or ciselé qui ne les retenaient plus qu'à demi, et baignaient son dos d'un flot de soie parfumée. Elle était si belle avec ses joues à peine colorées et son sourire moitié tendre, moitié amer, que j'oubliai ce qu'elle disait, et je m'approchai pour la serrer dans mes bras. Mais elle venait d'entr'ouvrir les rideaux de la fenêtre, et regardant à travers la vitre où commençait à briller le rayon humide de la lune : « O Venise! que tu es changée! s'écria-t-elle; que je t'ai vue belle autrefois, et que tu me sembles aujourd'hui déserte et désolée!

— Que dites-vous, Juliette? m'écriai-je à mon tour; vous étiez déjà venue à Venise? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Je voyais que vous aviez le désir de voir cette belle ville, et je savais qu'un mot vous aurait empêché d'y venir. Pourquoi vous aurais-je fait changer de résolution?

— Oui! j'en aurais changé, répondis-je en frappant du pied. Eussions-nous été à l'entrée de cette ville maudite, j'aurais fait virer la barque vers une rive que ce souvenir n'eût pas infestée; je vous y aurais conduite, je vous y aurais portée à la nage, s'il eût fallu choisir entre un pareil trajet et la maison que voici, où peut-être vous retrouvez à chaque pas une trace brûlante de *son* passage! Mais dites-moi donc, Juliette, où je pourrai me réfugier avec vous contre le

passé? Nommez-moi donc une ville, enseignez-moi donc un coin de l'Italie où cet aventurier ne vous ait pas traînée? »

J'étais pâle et tremblant de colère; Juliette se retourna lentement, me regarda avec froideur, et reportant les yeux vers la fenêtre : « Venise, dit-elle, nous t'avons aimée autrefois, et aujourd'hui je ne te revois pas sans émotion, car il te chérissait, il t'invoquait partout dans ses voyages, il t'appelait sa chère patrie; car c'est toi qui fus le berceau de sa noble maison, et un de tes palais porte encore le même nom que lui.

— Par la mort et par l'éternité! dis-je à Juliette en baissant la voix, nous quitterons demain cette chère patrie!

— *Vous* pourrez quitter demain et Venise et Juliette, me répondit-elle avec un sang-froid glacial; mais pour moi, je ne reçois d'ordre de personne, et je quitterai Venise quand il me plaira.

— Je crois vous comprendre, mademoiselle, dis-je avec indignation : Leoni est à Venise. »

Juliette fut frappée d'une commotion électrique. « Que dis-tu? Leoni est à Venise? s'écria-t-elle dans une sorte de délire, en se jetant dans mes bras; répète ce que tu as dit, répète son nom, que j'entende au moins encore une fois son nom! » Elle fondit en larmes, et, suffoquée par ses sanglots, elle perdit presque connaissance. Je la portai sur le sofa, et sans songer à lui donner d'autre secours, je me remis à marcher sur la bordure du tapis. Alors ma fureur s'apaisa comme la mer quand le sirocco replie ses ailes. Une douleur amère succéda à mon emportement, et je me pris à pleurer comme une femme.

II

Au milieu de ce déchirement, je m'arrêtai à quelques pas de Juliette et je la regardai. Elle avait le visage tourné vers la muraille, mais une glace de quinze pieds de haut, qui remplissait le panneau, me permettait de voir son visage. Elle était pâle comme la mort, et ses yeux étaient fermés comme dans le sommeil; il y avait plus de fatigue encore que de douleur dans l'expression de sa figure, et c'était là précisément la situation de son âme : l'épuisement et la nonchalance l'emportaient sur le dernier bouillonnement des passions. J'espérai.

Je l'appelai doucement, et elle me regarda d'un air étonné, comme si sa mémoire perdait la faculté de conserver les faits, en même temps que son âme perdait la force de ressentir le dépit.

« Que veux-tu, me dit-elle, et pourquoi me réveilles-tu?

— Juliette, lui dis-je, je t'ai offensée, pardonne-le-moi! J'ai blessé ton cœur...

— Non, dit-elle en portant la main à son front et en me tendant l'autre, tu as blessé mon orgueil seulement. Je t'en prie, Aleo, souviens-toi que je n'ai rien, que je vis de tes dons, et que l'idée de ma dépendance m'humilie. Tu as été bon et généreux envers moi, je le sais; tu me combles de soins, tu me couvres de pierreries, tu m'accables de ton luxe et de ta magnificence, sans toi je serais morte dans quelque hôpital d'indigents, ou je serais enfermée dans une maison de fous. Je sais tout cela. Mais souviens-toi, Bustamente, que tu as fait tout cela malgré moi, que tu m'as prise à demi-morte et que tu m'as secourue sans que j'eusse le moindre désir de l'être; souviens-toi que je voulais mourir et que tu as passé bien des nuits à mon chevet, tenant mes mains dans les tiennes, pour m'empêcher de me tuer; souviens-toi que j'ai refusé longtemps ta protection et tes bienfaits, et que si je les accepte aujourd'hui, c'est moitié par faiblesse et par découragement de la vie, moitié par affection et par reconnaissance pour toi, qui me demandes à genoux de ne pas les repousser. Le plus beau rôle t'appartient, ô mon ami, je le sens; mais suis-je coupable de ce que tu es bon? doit-on me reprocher sérieusement de m'avilir, lorsque, seule et désespérée, je me confie au plus noble cœur qui soit sur la terre?

— Ma bien-aimée, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, tu réponds admirablement aux viles injures des misérables qui t'ont méconnue; mais pourquoi me dis-tu cela? Crois-tu avoir besoin de te justifier auprès de Bustamente du bonheur que tu lui as donné, le seul bonheur qu'il ait jamais goûté dans sa vie? C'est à moi de me justifier si je puis, car c'est moi qui ai tort. Je sais combien ta fierté et ton désespoir m'ont résisté; je ne devrais jamais l'oublier. Quand je prends un ton d'autorité envers toi, je suis un fou qu'il faut excuser, car la passion que j'ai pour toi trouble ma raison et dompte toutes mes forces. Pardonne-moi, Juliette, et oublie un instant de colère. Hélas! je suis malhabile à me faire aimer; j'ai dans le caractère une rudesse qui te déplaît; je te blesse quand je commençais à te guérir, et souvent je détruis dans une heure l'ouvrage de bien des jours.

— Non, non, oublions cette querelle, interrompit Juliette en m'embrassant; pour un peu de mal que vous me faites, je vous en fais cent fois plus. Votre caractère est quelquefois impérieux, ma douleur est toujours cruelle; et cependant ne croyez pas qu'elle soit incurable : votre bonté et votre amour finiront par la vaincre; j'aurais un cœur ingrat si je n'acceptais l'espérance que vous me montrez. Nous parlerons de mariage une autre fois; peut-être m'y ferez-vous consentir; pourtant j'avoue que je crains cette sorte de dépendance consacrée par toutes les lois et par tous les préjugés : cela est honorable, mais cela est indissoluble.

— Encore un mot cruel, Juliette! Craignez-vous donc d'être à jamais à moi?

— Non, non, sans doute; ne t'afflige pas; je ferai ce que tu voudras; mais laissons cela pour aujourd'hui.

— Eh bien! accorde-moi une autre faveur à la place de celle-là; consens à quitter Venise demain.

— De tout mon cœur; que m'importent Venise et tout le reste? Va, ne me crois pas quand j'exprime quelque regret du passé; c'est le dépit ou la folie qui me fait parler ainsi. Le passé! juste ciel! ne sais-tu pas combien j'ai de raisons pour le haïr? Vois comme il m'a brisée! comment aurais-je la force de le ressaisir s'il m'était rendu? »

Je baisai la main de Juliette pour la remercier de l'effort qu'elle faisait en parlant ainsi. Mais je n'étais pas convaincu, elle ne m'avait fait aucune réponse satisfaisante. Je repris ma promenade mélancolique autour de la chambre.

Le sirocco s'était levé et avait séché le pavé en un instant. La ville était redevenue sonore comme elle est ordinairement, et mille bruits de fête se faisaient entendre: tantôt la chanson rauque des gondoliers avinés, tantôt les huées des masques sortant des cafés et agaçant les passants, tantôt le bruit de la rame sur le canal. Le canon de la frégate souhaita le bonsoir aux échos des lagunes, qui répondirent comme une décharge d'artillerie. Le tambour autrichien y mêla son roulement, et la cloche de Saint-Marc fit entendre un son lugubre.

Une tristesse horrible s'empara de moi. Les bougies, en se consumant, mettaient le feu à leurs collerettes de papier vert, et jetaient une lueur livide sur les objets. Tout prenait pour mes sens des formes et des sons imaginaires. Juliette, étendue sur le sofa et roulée dans l'hermine et dans la soie, me semblait une morte enveloppée dans son linceul; les chants et les rires du dehors me faisaient l'effet de cris de détresse, et chaque gondole qui glissait sous le pont de marbre situé au bas de ma fenêtre, me donnait l'idée d'un noyé se débattant contre les flots et l'agonie. Enfin je n'avais que des pensées de désespoir et de mort dans la tête, et je ne pouvais soulever le poids dont ma poitrine était oppressée.

Cependant je me calmai et je fis de moins folles réflexions. Je m'avouai que la guérison de Juliette faisait des progrès bien lents, et que, malgré tous les sacrifices que la reconnaissance lui avait arrachés en ma faveur, son cœur était presque aussi malade que dans les premiers jours. Ces regrets si longs et si amers d'un amour si misérablement placé me semblaient inexplicables, et j'en cherchai la cause dans l'impuissance de mon affection. Il faut, pensai-je, que mon caractère lui inspire quelque répugnance insurmontable qu'elle n'ose m'avouer. Peut-être la vie que je mène lui est-elle antipathique, et pourtant j'ai conformé mes habitudes aux siennes. Leoni la promenait sans cesse de ville en ville; je la fais voyager depuis deux ans sans m'attacher à aucun lieu et sans tarder un instant à quitter l'endroit où je vois la moindre trace d'ennui sur son visage. Cependant elle est triste, cela est certain; rien ne l'amuse, et c'est par dévouement qu'elle daigne quelquefois sourire; rien de ce qui plaît aux femmes n'a d'empire sur cette douleur; c'est un rocher que rien n'ébranle, un diamant que rien ne ternit. Pauvre Juliette! quelle vigueur dans ta faiblesse! quelle résistance désespérante dans ton inertie!

Insensiblement je m'étais laissé allé à exprimer tout haut mes anxiétés. Juliette s'était soulevée sur un bras, et, penchée en avant sur les coussins, elle m'écoutait tristement.

« Écoute, lui dis-je en m'approchant d'elle, j'imagine une nouvelle cause à ton mal. Je l'ai trop comprimé, tu l'as trop refoulé dans ton cœur; j'ai craint lâchement de voir cette plaie dont l'aspect me déchirait, et toi, par générosité, tu me l'as cachée. Ainsi négligée et abandonnée, ta blessure s'est envenimée tous les jours, quand tous les jours j'aurais dû la soigner et l'adoucir. J'ai eu tort, Juliette; il faut montrer ta douleur, il faut la répandre dans mon sein; il faut me parler de tes maux passés, me raconter ta vie à chaque instant, me nommer mon ennemi; oui, il le faut. Tout à l'heure tu as dit un mot que je n'oublierai pas; tu m'as conjuré de te faire au moins entendre son nom. Eh bien! prononçons-le ensemble ce nom maudit qui te brûle la langue et le cœur. Parlons de Leoni. » Les yeux de Juliette brillèrent d'un éclat involontaire; je me sentis oppressé; mais je vainquis ma souffrance, et je lui demandai si elle approuvait mon projet.

« Oui, me dit-elle d'un air sérieux, je crois que tu as raison. Vois-tu, j'ai souvent la poitrine pleine de sanglots; la crainte de t'affliger m'empêche de les répandre, et j'amasse dans mon sein des trésors de douleur. Si j'osais m'épancher devant toi, je crois que je souffrirais moins; mon mal est comme un parfum qui se garde éternellement dans un vase fermé; qu'on ouvre le vase, et le parfum s'échappe bien vite. Si je pouvais parler sans cesse de Leoni, te raconter les moindres circonstances de notre amour, je me remettrais à la fois sous les yeux le bien et le mal qu'il m'a fait; tandis que ton aversion me semble souvent injuste, et que, dans le secret de mon cœur, j'excuse des torts dont le récit dans la bouche d'un autre me révolterait.

— Eh bien! lui dis-je, je veux les apprendre de la tienne; je n'ai jamais su les détails de cette funeste histoire; je veux que tu me les dises, que tu me racontes ta vie tout entière; en connaissant mieux tes maux, j'apprendrai peut-être à les mieux adoucir. Dis-moi tout, Juliette; dis-moi par quels moyens ce Leoni a su se faire tant aimer; dis-moi quel charme,

quel secret il avait; car je suis las de chercher en vain le chemin inabordable de ton cœur. Je t'écoute, parle.

— Ah! oui, je le veux bien, répondit-elle, cela va enfin me soulager; mais laisse-moi parler et ne m'interromps par aucun signe de chagrin ou d'emportement, car je dirai les choses comme elles se sont passées; je dirai le bien et le mal, combien j'ai souffert et combien j'ai aimé.

—Tu diras tout et j'entendrai tout, lui répondis-je. » Je fis apporter de nouvelles bougies et ranimer le feu. Juliette parla ainsi :

III

« Vous savez que je suis fille d'un riche bijoutier de Bruxelles; mon père était habile dans sa profession, mais peu cultivé d'ailleurs. De simple ouvrier il s'était élevé à la possession d'une belle fortune que le succès de son commerce augmentait de jour en jour. Malgré son peu d'éducation, il fréquentait les maisons les plus riches de la province, et ma mère, qui était jolie et spirituelle, était accueillie dans la société opulente des négociants.

Mon père était doux et apathique. Cette disposition augmentait chaque jour avec sa richesse et son bien-être. Ma mère, plus active et plus jeune, jouissait d'une indépendance illimitée, et profitait avec ivresse des avantages de la fortune et des plaisirs du monde. Elle était bonne, sincère et pleine de qualités aimables; mais elle était naturellement légère, et sa beauté, merveilleusement respectée par les années, prolongeait sa jeunesse aux dépens de mon éducation. Elle m'aimait tendrement, à la vérité, mais sans prudence et sans discernement. Fière de ma fraîcheur et des frivoles talents qu'elle m'avait fait acquérir, elle ne songeait qu'à me promener et à me produire; elle éprouvait un doux, mais dangereux orgueil à me couvrir sans cesse de parures nouvelles et à se montrer avec moi dans les fêtes. Je me souviens de ce temps avec douleur et pourtant avec plaisir; j'ai fait depuis de tristes réflexions sur le futile emploi de mes jeunes années, et cependant je le regrette ce temps de bonheur et d'imprévoyance qui aurait dû ne jamais finir ou ne jamais commencer. Je crois encore voir ma mère avec sa taille rondelette et gracieuse, ses mains si blanches, ses yeux si noirs, son sourire si coquet, et cependant si bon, qu'on voyait au premier coup d'œil qu'elle n'avait jamais connu ni soucis, ni contrariétés, et qu'elle était incapable d'imposer aux autres aucune contrainte, même à bonne intention. Oh! oui, je me souviens d'elle! je me rappelle nos longues matinées consacrées à méditer et à préparer nos toilettes de bal, nos après-midi employées à une autre toilette si vétilleuse, qu'il nous restait à peine une heure pour aller nous montrer à la promenade. Je me représente ma mère avec ses robes de satin, ses fourrures, ses longues plumes blanches, et tout le léger volume des blondes et des rubans. Après avoir achevé sa toilette, elle s'oubliait un instant pour s'occuper de moi; j'éprouvais bien quelque ennui à délacer mes brodequins de satin noir pour effacer un léger pli sur le pied, ou bien à essayer vingt paires de gants avant d'en trouver une dont la nuance rosée fût assez fraîche à son gré. Ces gants collaient si exactement que je les déchirais après avoir pris mille peines pour les mettre; il fallait recommencer, et nous en entassions les débris avant d'avoir choisi ceux que je devais porter une heure et léguer à ma femme de chambre. Cependant on m'avait tellement accoutumée dès l'enfance à regarder ces minuties comme les occupations les plus importantes de la vie d'une femme, que je me résignais patiemment. Nous partions enfin, et, au bruit de nos robes de soie, au parfum de nos manchons, on se retournait pour nous voir. J'étais habituée à entendre notre nom sortir de la bouche de tous les hommes et à voir tomber leurs regards sur mon front impassible. Ce mélange de froideur et d'innocente effronterie constitue ce qu'on appelle la bonne tenue d'une jeune personne. Quant à ma mère, elle éprouvait un double orgueil à se montrer et à montrer sa fille; j'étais un reflet, ou pour mieux dire, une partie d'elle-même, de sa beauté, de sa richesse; son bon goût brillait dans ma parure; ma figure, qui ressemblait à la sienne, lui rappelait, ainsi qu'aux autres, la fraîcheur à peine altérée de sa première jeunesse; de sorte qu'en me voyant marcher, toute fluette à côté d'elle, elle croyait se voir deux fois, pâle et délicate comme elle avait été à quinze ans, brillante et belle comme elle l'était encore. Pour rien au monde, elle ne se serait promenée sans moi; elle se serait crue incomplète et à demi habillée.

Après le dîner recommençaient les graves discussions sur la robe de bal, sur les bas de soie, sur les fleurs. Mon père, qui ne s'occupait de sa boutique que le jour, aurait mieux aimé passer tranquillement la soirée en famille. Mais il était si débonnaire, qu'il ne s'apercevait pas de l'abandon où nous le laissions. Il s'endormait sur un fauteuil pendant que nos coiffeuses s'évertuaient à comprendre les savantes combinaisons de ma mère. Au moment de partir, on réveillait l'excellent homme, et il allait avec complaisance tirer de ses coffrets de magnifiques pierreries qu'il avait fait monter sur ses dessins. Il nous les attachait lui-même sur les bras et sur le cou, et il se plaisait à en admirer l'effet. Ces écrins étaient destinés à être vendus. Souvent nous entendions autour de nous les femmes envieuses se récrier sur leur éclat

et prononcer à voix basse de malicieuses plaisanteries. Mais ma mère s'en consolait en disant que les plus grandes dames portaient nos restes, et cela était vrai. On venait le lendemain commander à mon père des parures semblables à celles que nous avions portées. Au bout de quelques jours, il envoyait celles-là précisément, et nous ne les regrettions pas, car nous ne les perdions que pour en retrouver de plus belles.

Au milieu d'une semblable vie, je grandissais sans m'inquiéter du présent ni de l'avenir, sans faire aucun effort sur moi-même pour former ou affermir mon caractère. J'étais née douce et confiante comme ma mère; je me laissais aller comme elle au courant de la destinée. Cependant j'étais moins gaie; je sentais moins vivement l'attrait des plaisirs et de la vanité; je semblais manquer du peu de force qu'elle avait, le désir et la faculté de s'amuser. J'acceptais un sort si facile, sans en savoir le prix et sans le comparer à aucun autre. Je n'avais pas l'idée des passions. On m'avait élevée comme si je ne devais jamais les connaître; ma mère avait été élevée de même et s'en trouvait bien, car elle était incapable de les ressentir, et n'avait jamais eu besoin de les combattre. On avait appliqué mon intelligence à des études où le cœur n'avait aucun travail à faire sur lui-même. Je touchais le piano d'une manière brillante, je dansais à merveille, je peignais l'aquarelle avec une netteté et une fraîcheur admirables; mais il n'y avait en moi aucune étincelle de ce feu sacré qui donne la vie et qui la fait comprendre. Je chérissais mes parents, mais je ne savais pas ce que c'était qu'aimer plus ou moins. Je rédigeais à merveille une lettre à quelqu'une de mes jeunes amies, mais je ne savais pas plus la valeur des expressions que celle des sentiments. Je les aimais par habitude. J'étais bonne envers elles par obligeance et par douceur; mais je ne m'inquiétais pas de leur caractère, je n'examinais rien. Je ne faisais aucune distinction raisonnée entre elles. Celle que j'aimais le plus était celle qui venait me voir le plus souvent.

IV

J'étais ainsi et j'avais seize ans, lorsque Leoni vint à Bruxelles. La première fois que je le vis, ce fut au théâtre. J'étais avec ma mère dans une loge, assez près du balcon, où il était avec les jeunes gens les plus élégants et les plus riches. Ce fut ma mère qui me le fit remarquer. Elle était sans cesse à l'affût d'un mari pour moi, et le cherchait parmi les hommes qui avaient la toilette la plus brillante et la taille la mieux prise. C'était tout pour elle. La naissance et la fortune ne la séduisaient que comme les accessoires de choses plus importantes à ses yeux, la tenue et les manières. Un homme supérieur sous un habit simple ne lui eût inspiré que du dédain. Il fallait que son futur gendre eût de certaines manchettes, une cravate irréprochable, une tournure exquise, une jolie figure, des habits faits à Paris, et cette espèce de bavardage insignifiant qui rend un homme adorable dans le monde.

Quant à moi, je ne faisais aucune comparaison entre les uns ou les autres. Je m'en remettais aveuglément au choix de mes parents, et je ne désirais ni ne fuyais le mariage.

Ma mère trouva Leoni charmant. Il est vrai que sa figure est admirablement belle, et qu'il a le secret d'être aisé, gracieux et animé sous ses habits et avec ses manières de dandy. Mais je n'éprouvai aucune de ces émotions romanesques qui font pressentir la destinée aux âmes brûlantes. Je le regardai un instant pour obéir à ma mère, et je ne l'aurais pas regardé une seconde fois, si elle ne m'y eût forcée par ses exclamations continuelles, et par la curiosité qu'elle témoigna de savoir son nom. Un jeune homme de notre connaissance, qu'elle appela pour le questionner, lui répondit que c'était un noble Vénitien, ami d'un des premiers négociants de la ville; qu'il paraissait avoir une immense fortune, et qu'il s'appelait Leone Leoni.

Ma mère fut charmée de cette réponse. Le négociant, ami de Leoni, donna précisément le lendemain une fête où nous étions invitées. Légère et crédule qu'elle était, il lui suffit d'avoir appris superficiellement que Leoni était riche et noble, pour jeter aussitôt les yeux sur lui. Elle m'en parla dès le soir même, et me recommanda d'être jolie le lendemain. Je souris et m'endormis exactement à la même heure que les autres soirs, sans que la pensée de Leoni accélérât d'une seconde les battements de mon cœur. On m'avait habituée à entendre sans émotion former de semblables projets. Ma mère prétendait que j'étais si raisonnable, qu'on ne devait pas me traiter comme un enfant. Ma pauvre mère ne s'apercevait pas qu'elle était elle-même bien plus enfant que moi.

Elle m'habilla avec tant de soin et de recherche, que je fus proclamée la reine du bal. Mais d'abord ce fut en pure perte. Leoni ne paraissait pas, et ma mère crut qu'il était déjà parti de Bruxelles. Incapable de modérer son impatience, elle demanda au maître de la maison ce qu'était devenu son ami le Vénitien.

« Ah ! dit M. Delpech, vous avez déjà remarqué mon Vénitien? » Il jeta en souriant un coup d'œil sur ma toilette, et comprit. « C'est un joli garçon, ajouta-t-il, de haute naissance et très à la mode à Paris et à Londres. Mais je dois vous confesser qu'il est horriblement joueur, et que si vous ne le voyez pas ici, c'est qu'il préfère les cartes aux femmes les plus belles.

— Joueur! dit ma mère, cela est fort vilain.

— Oh! reprit M. Delpech, c'est selon. Quand on en a le moyen!

— Au fait! » dit ma mère; et cette observation lui suffit. Elle ne s'inquiéta plus jamais de la passion de Leoni pour le jeu.

Peu d'instants après ce court entretien, Leoni parut dans le salon où nous dansions. Je vis M. Delpech lui parler à l'oreille en me regardant, et les yeux de Leoni flotter incertains autour de moi, jusqu'à ce que, guidé sans doute par les indications de son ami, il me découvrit dans la foule et s'approcha pour me mieux voir. Je compris en ce moment que mon rôle de fille à marier était un peu ridicule, car il y avait quelque chose d'ironique dans l'admiration de son regard, et pour la première fois de ma vie peut-être je rougis et sentis la honte.

Cette honte devint une sorte de souffrance, lorsque je vis que Leoni était retourné à la salle de jeu au bout de quelques instants. Il me sembla que j'étais raillée et dédaignée, et j'en eus du dépit contre ma mère. Cela ne m'était jamais arrivé, et elle s'étonna de l'humeur que je lui montrai. « Allons, me dit-elle avec un peu de dépit à son tour, je ne sais ce que tu as, mais tu deviens laide. Partons. »

Elle se levait déjà lorsque Leoni traversa vivement la salle et vint l'inviter à valser. Cet incident inespéré lui rendit la gaieté; elle me jeta en riant son éventail, et disparut avec lui dans le tourbillon.

Comme elle aimait passionnément la danse, nous étions toujours accompagnées au bal par une vieille tante, sœur aînée de mon père, qui me servait de chaperon lorsque je n'étais pas invitée à danser en même temps que ma mère. Mademoiselle Agathe, c'est ainsi qu'on appelait ma tante, était une vieille fille d'un caractère égal et froid. Elle avait plus de bon sens que le reste de la famille, mais elle n'était pas exempte du penchant à la vanité qui est l'écueil de tous les parvenus. Quoiqu'elle fît au bal une fort triste figure, elle ne se plaignait jamais de l'obligation de nous y accompagner; c'était pour elle l'occasion de montrer dans ses vieux jours de fort belles robes qu'elle n'avait pas eu le moyen de se procurer dans sa jeunesse. Elle faisait donc un grand cas de l'argent, mais elle n'était pas également accessible à toutes les séductions du monde. Elle avait une vieille haine contre les nobles, et ne perdait pas une occasion de les dénigrer et de les tourner en ridicule, ce dont elle s'acquittait avec assez d'esprit.

Fine et pénétrante, habituée à ne pas agir et à observer les actions d'autrui, elle avait compris la cause du petit mouvement d'humeur que j'avais éprouvé. Le babillage expansif de ma mère l'avait instruite de ses intentions sur Leoni, et le visage à la fois aimable, fier et moqueur du Vénitien lui révélait beaucoup de choses que ma mère ne comprenait pas. « Vois-tu, Juliette, me dit-elle en se penchant vers moi, voici un grand seigneur qui se moque de nous.»

J'eus un tressaillement douloureux. Ce que disait ma tante répondait à mes pressentiments. C'était la première fois que j'apercevais clairement sur la figure d'un homme le dédain de notre bourgeoisie. On m'avait accoutumée à me divertir de celui que les femmes ne nous épargnaient guère, et à le regarder comme une marque d'envie; mais notre beauté nous avait jusque-là préservées du dédain des hommes, et je pensai que Leoni était le plus insolent qui eût jamais existé. Il me fit horreur, et quand après avoir ramené ma mère à sa place, il m'invita pour la contredanse suivante, je le refusa fièrement. Sa figure exprima un tel étonnement que je compris à quel point il s'attendait à un bon accueil. Mon orgueil triompha, et je m'assis auprès de ma mère en déclarant que j'étais fatiguée. Leoni nous quitta en s'inclinant profondément à la manière des Italiens, et en jetant sur moi un regard de curiosité où perçait toujours la moquerie de son caractère.

Ma mère, étonnée de ma conduite, commença à craindre que je ne fusse capable d'une volonté quelconque. Elle me parla doucement, espérant qu'au bout de quelque temps je consentirais à danser, et que Leoni m'inviterait de nouveau. Mais je m'obstinai à rester à ma place. Au bout d'une heure, nous entendîmes à diverses reprises, dans le bourdonnement vague du bal, le nom de Leoni; quelqu'un dit en passant près de nous que Leoni perdait six cents louis. « Très-bien! dit ma tante d'un ton sec, il fera bien de chercher une belle fille à marier avec une belle dot.

— Oh! il n'a pas besoin de cela, reprit une autre personne, il est si riche!

— Tenez, ajouta une troisième, le voilà qui danse. Voyez s'il a l'air soucieux. »

Leoni dansait en effet, et son visage n'exprimait pas la moindre inquiétude. Il se rapprocha ensuite de nous, adressa des fadeurs à ma mère avec la facilité d'un homme du grand monde, et puis essaya de me faire dire quelque chose en m'adressant des questions indirectes. Je gardai un silence obstiné, et il s'éloigna d'un air indifférent. Ma mère, désespérée, m'emmena.

Pour la première fois elle me gronda, et je la boudai. Ma tante me donna raison, et déclara que Leoni était un impertinent et un mauvais sujet. Ma mère, qui n'avait jamais été contrariée à ce point, se mit à pleurer, et j'en fis autant.

Ce fut par ces petites agitations que l'approche de Leoni et de la funeste destinée qu'il m'apportait commença à troubler la paix profonde où j'avais toujours vécu. Je ne vous dirai pas avec les mêmes détails ce qui se passa les jours suivants. Je ne m'en souviens pas aussi bien, et le commencement de la passion inapaisable que je conçus pour lui m'apparaît toujours comme un rêve bizarre où ma raison ne peut mettre aucun ordre. Ce qu'il y a de certain, c'est que Leoni se mon-

fra piqué, surpris et atterré par ma froideur, et qu'il me traita sur-le-champ avec un respect qui satisfit mon orgueil blessé. Je le voyais tous les jours, dans les fêtes ou à la promenade, et mon éloignement pour lui s'évanouissait vite devant les soins extraordinaires et les humbles prévenances dont il m'accablait. En vain ma tante essayait de me mettre en garde contre la morgue dont elle l'accusait; je ne pouvais plus me sentir offensée par ses manières ou ses paroles; sa figure même avait perdu cette arrière-pensée de sarcasme qui m'avait choquée d'abord. Son regard prenait de jour en jour une douceur et une tendresse inconcevables. Il ne semblait occupé que de moi seule; et, sacrifiant son goût pour les cartes, il passait les nuits entières à faire danser ma mère et moi, ou à causer avec nous. Bientôt il fut invité à venir chez nous. Je redoutais un peu cette visite; ma tante me prédisait qu'il trouverait dans notre intérieur mille sujets de raillerie, dont il ferait semblant de ne pas s'apercevoir, mais qui lui fourniraient à rire avec ses amis. Il vint, et pour surcroît de malheur, mon père, qui se trouvait sur le seuil de sa boutique, le fit entrer par là dans la maison. Cette maison, qui nous appartenait, était fort belle, et ma mère l'avait fait décorer avec un goût exquis; mais mon père, qui ne se plaisait que dans les occupations de son commerce, n'avait point voulu transporter sous un autre toit l'étalage de ses perles et de ses diamants. C'était un coup d'œil magnifique que ce rideau de pierreries étincelantes derrière les grands panneaux de glace qui le protégeaient, et mon père disait avec raison qu'il n'était pas de décoration plus splendide pour un rez-de-chaussée. Ma mère, qui n'avait eu jusque-là que des éclairs d'ambition pour se rapprocher de la noblesse, n'avait jamais été choquée de voir son nom gravé en larges lettres de stras au-dessous du balcon de sa chambre à coucher. Mais lorsque, de ce balcon, elle vit Leoni franchir le seuil de la fatale boutique, elle nous crut perdues, et me regarda avec anxiété.

V

Dans le peu de jours qui avaient précédé celui-là, j'avais eu la révélation d'une fierté inconnue. Je la sentis se réveiller, et, poussée par un mouvement irrésistible, je voulus voir de quel air Leoni faisait la conversation au comptoir de mon père. Il tardait à monter, et je supposais avec raison que mon père l'avait retenu pour lui montrer, selon sa naïve habitude, les merveilles de son travail. Je descendis résolûment à la boutique, et j'y entrai en feignant quelque surprise d'y trouver Leoni. Cette boutique m'était interdite en tout temps par ma mère, dont la plus grande crainte était de me voir passer pour une marchande. Mais je m'échappais quelquefois pour aller embrasser mon pauvre père, qui n'avait pas de plus grande joie que de m'y recevoir. Lorsqu'il me vit entrer, il fit une exclamation de plaisir, et dit à Leoni : « Tenez, tenez, monsieur le baron, je vous montrais peu de chose; voici mon plus beau diamant. » La figure de Leoni trahit une émotion délicieuse; il sourit à mon père avec attendrissement et à moi avec passion. Jamais un tel regard n'était tombé sur le mien. Je devins rouge comme le feu. Un sentiment de joie et de tendresse inconnue amena une larme au bord de ma paupière, pendant que mon père m'embrassait au front.

Nous restâmes quelques instants sans parler, et Leoni, relevant la conversation, trouva le moyen de dire à mon père tout ce qui pouvait flatter son amour-propre d'artiste et de commerçant. Il parut prendre un extrême plaisir à lui faire expliquer par quel travail on tirait les pierres précieuses d'un caillou brut, pour leur donner l'éclat et la transparence. Il dit lui-même à ce sujet des choses intéressantes, et, s'adressant à moi, il me donna quelques détails minéralogiques à ma portée. Je fus confondue de l'esprit et de la grâce avec lesquels il savait relever et ennoblir notre condition à nos propres yeux. Il nous parla de travaux d'orfévrerie qu'il avait eu l'occasion de voir dans ses voyages, et nous vanta surtout les œuvres de son compatriote Cellini, qu'il plaça près de Michel-Ange. Enfin, il attribua tant de mérite à la profession de mon père, et donna tant d'éloges à son talent, que je me demandais presque si j'étais la fille d'un ouvrier laborieux ou d'un homme de génie.

Mon père accepta cette dernière hypothèse, et, charmé des manières du Vénitien, il le conduisit enfin chez ma mère. Durant cette visite, Leoni eut tant d'esprit et parla sur toutes choses d'une manière si supérieure, que je restai fascinée en l'écoutant. Jamais je n'avais conçu l'idée d'un homme semblable. Ceux qu'on m'avait désignés comme les plus aimables étaient si insignifiants et si nuls auprès de celui-là, que je croyais faire un rêve. J'étais trop ignorante pour apprécier tout ce que Leoni possédait de savoir et d'éloquence, mais je le comprenais instinctivement. J'étais dominée par son regard, enchaînée à ses récits, surprise et charmée à chaque nouvelle ressource qu'il déployait.

Il est certain que Leoni est un homme doué de facultés extraordinaires. En peu de jours il réussit à exciter dans la ville un engouement général. Vous savez qu'il a tous les talents, toutes les séductions. S'il assistait à un concert, après s'être fait un peu prier, il chantait ou jouait de tous les instruments avec une supériorité marquée sur les musiciens. S'il consentait à passer une soirée d'intimité, il faisait des dessins charmants sur les albums des femmes. Il

crayonnait en un instant des portraits pleins de grâce ou des caricatures pleines de verve; il improvisait ou déclamait dans toutes les langues; il savait toutes les danses de caractère de l'Europe, et il les dansait toutes avec une grâce enchanteresse; il avait tout vu, tout retenu, tout jugé, tout compris; il savait tout; il lisait dans l'univers comme dans un livre de poche. Il jouait admirablement la tragédie et la comédie; il organisait des troupes d'amateurs; il était lui-même le chef d'orchestre, le premier sujet, le décorateur, le peintre et le machiniste. Il était à la tête de toutes les parties et de toutes les fêtes. On pouvait vraiment dire que le plaisir marchait sur ses traces, et que tout, à son approche, changeait d'aspect et prenait une face nouvelle. On l'écoutait avec enthousiasme, on lui obéissait aveuglément; on croyait en lui comme en un prophète; et, s'il eût promis de ramener le printemps au milieu de l'hiver, on l'en aurait cru capable. Au bout d'un mois de son séjour à Bruxelles, le caractère des habitants avait réellement changé. Le plaisir réunissait toutes les classes, aplanissait toutes les susceptibilités hautaines, nivelait tous les rangs. Ce n'étaient tous les jours que cavalcades, feux d'artifice, spectacles, concerts, mascarades. Leoni était grand et généreux; les ouvriers auraient fait pour lui une émeute. Il semait les bienfaits à pleines mains, et trouvait de l'or et du temps pour tout. Ses fantaisies devenaient aussitôt celles de tout le monde. Toutes les femmes l'aimaient, et les hommes étaient tellement subjugués par lui, qu'ils ne songeaient point à en être jaloux.

Comment, au milieu d'un tel entraînement, aurais-je pu rester insensible à la gloire d'être recherchée par l'homme qui fanatisait toute une province! Leoni nous accablait de soins et nous entourait d'hommages. Nous étions devenues, ma mère et moi, les femmes les plus à la mode de la ville. Nous marchions à ses côtés, à la tête de tous les divertissements; il nous aidait à déployer un luxe effréné; il dessinait nos toilettes et composait nos costumes de caractère, car il s'entendait à tout, et aurait fait lui-même au besoin nos robes et nos turbans. Ce fut par de tels moyens qu'il accapara l'affection de la famille. Ma tante fut la plus difficile à conquérir. Longtemps elle résista, et nous affligea de ses tristes observations. « Leoni, disait-elle, était un homme sans conduite, un joueur effréné; il gagnait et il perdait chaque soir la fortune de vingt familles; il dévorerait la nôtre en une nuit. » Mais Leoni entreprit de l'adoucir, et il y réussit en s'emparant de sa vanité, ce levier qu'il manœuvrait si puissamment en ayant l'air de l'effleurer. Bientôt il n'y eut plus d'obstacles. Ma main lui fut promise avec une dot d'un demi-million : ma tante fit observer encore qu'il fallait avoir des renseignements plus certains sur la fortune et la condition de cet étranger. Leoni sourit, et promit de fournir ses titres de noblesse et de propriété en moins de vingt jours. Il traita fort légèrement la rédaction du contrat, qui fut dressé de la manière la plus libérale et la plus confiante envers lui. Il paraissait à peine savoir ce que je lui apportais. M. Delpech, et, sur la parole de celui-ci, tous les nouveaux amis de Leoni assuraient qu'il avait quatre fois plus de fortune que nous, et qu'en m'épousant il faisait un mariage d'amour. Je me laissai facilement persuader. Je n'avais jamais été trompée, et je ne me représentais les faussaires et les filous que sous les haillons de la misère et les dehors de l'ignominie... »

Un sentiment pénible oppressa la poitrine de Juliette. Elle s'arrêta, et me regarda d'un air égaré. « Pauvre enfant! lui dis-je, Dieu aurait dû te protéger.

— Oh! me dit-elle en fronçant légèrement son sourcil d'ébène, j'ai prononcé des mots affreux; que Dieu me les pardonne! Je n'ai pas de haine dans le cœur, et je n'accuse point Leoni d'être un scélérat; non, non, car je ne peux pas rougir de l'avoir aimé. C'est un malheureux qu'il faut plaindre. Si vous saviez... Mais je vous dirai tout.

— Continue ton histoire, lui dis-je; Leoni est assez coupable, ton intention n'est pas de l'accuser plus qu'il ne le mérite. »

Juliette reprit son récit.

« Le fait est qu'il m'aimait, il m'aimait pour moi-même; la suite l'a bien prouvé. Ne secouez pas la tête, Bustamente. Leoni est un corps robuste, animé d'une âme immense, toutes les vertus et tous les vices, toutes les passions coupables et saintes y trouvent place en même temps. Personne n'a jamais voulu le juger impartialement; il avait bien raison de le dire, moi seule l'ai connu et lui ai rendu justice. Le langage qu'il me parlait était si nouveau à mon oreille, que j'en étais enivrée. Peut-être l'ignorance absolue où j'avais vécu de tout ce qui touchait au sentiment me faisait-elle paraître ce langage plus délicieux et plus extraordinaire qu'il n'eût semblé à une fille plus expérimentée. Mais je crois (et d'autres femmes le croient aussi) que nul homme sur la terre n'a ressenti et exprimé l'amour comme Leoni. Supérieur aux autres hommes dans le mal et dans le bien, il parlait une autre langue, il avait d'autres regards, il avait aussi un autre cœur. J'ai entendu dire à une Française qu'un bouquet dans la main de Leoni avait plus de parfum que dans celle d'un autre, et il en était ainsi de tout. Il donnait du lustre aux choses les plus simples, et rajeunissait les moins neuves. Il y avait un prestige autour de lui, je ne pouvais ni ne désirais m'y soustraire. Je me mis à l'aimer de toutes mes forces.

Dans ce moment, je me sentis grandir à mes propres yeux. Que ce fût l'ouvrage de Dieu, celui de Leoni ou celui de l'amour, une âme forte se développa et s'épanouit dans mon faible corps. Chaque jour je sentis un monde de pensées nouvelles se ré-

véler à moi. Un mot de Leoni faisait éclore en moi plus de sentiments que les frivoles discours entendus dans toute ma vie. Il voyait ce progrès, il en était heureux et fier. Il voulut le hâter et m'apporta des livres. Ma mère en regarda la couverture dorée, le vélin et les gravures. Elle vit à peine le titre des ouvrages qui allaient bouleverser ma tête et mon cœur. C'étaient de beaux et chastes livres, presque tous écrits par des femmes sur des histoires de femmes : *Valérie*, *Eugène de Rothelin*, *Mademoiselle de Clermont*, *Delphine*. Ces récits touchants et passionnés, ces aperçus d'un monde idéal pour moi élevèrent mon âme, mais ils la dévorèrent. Je devins romanesque, caractère le plus infortuné qu'une femme puisse avoir.

VI

Trois mois avaient suffi pour cette métamorphose. J'étais à la veille d'épouser Leoni. De tous les papiers qu'il avait promis de fournir, son acte de naissance et ses lettres de noblesse étaient seuls arrivés. Quant aux preuves de sa fortune, il les avait demandées à un autre homme de loi, et elles n'arrivaient pas. Il témoignait une douleur et une colère extrêmes de ce retard, qui faisait toujours ajourner notre union. Un matin, il entra chez nous d'un air désespéré. Il nous montra une lettre non timbrée, qu'il venait de recevoir, disait-il, par une occasion particulière. Cette lettre lui annonçait que son chargé d'affaires était mort, que son successeur ayant trouvé ses papiers en désordre était forcé de faire un grand travail pour les reconnaître, et qu'il demandait encore une ou deux semaines avant de pouvoir fournir à *sa seigneurie* les pièces qu'elle réclamait. Leoni était furieux et désolé de ce contre-temps ; il mourrait d'impatience et de chagrin, disait-il, avant la fin de cette horrible quinzaine. Il se laissa tomber sur un fauteuil en fondant en larmes.

Non, ce n'étaient pas des larmes feintes, ne souriez pas, don Aleo. Je lui tendis la main pour le consoler ; je la sentis baignée de ses pleurs, et, frappée aussitôt d'une commotion sympathique, je me mis à sangloter.

Ma pauvre mère n'y put tenir. Elle courut en pleurant chercher mon père à sa boutique. « C'est une tyrannie odieuse, lui dit-elle, en l'entraînant près de nous. Voyez ces deux malheureux enfants ! comment pouvez-vous refuser de faire leur bonheur, quand vous êtes témoin de ce qu'ils souffrent ? Voulez-vous tuer votre fille par respect pour une vaine formalité ? Ces papiers n'arriveront-ils pas aussi bien et ne seront-ils pas aussi satisfaisants après huit jours de mariage ? Que craignez-vous ? Prenez-vous notre cher Léoni pour un imposteur ? Ne comprenez-vous pas que votre insistance pour avoir les preuves de sa fortune est injurieuse pour lui et cruelle pour Juliette ? »

Mon père, tout étourdi de ces reproches, et surtout de mes pleurs, jura qu'il n'avait jamais songé à tant d'exigence, et qu'il ferait tout ce que je voudrais. Il m'embrassa mille fois et me tint le langage qu'on tient à un enfant de six ans lorsqu'on cède à ses fantaisies pour se débarrasser de ses cris. Ma tante arriva et parla moins tendrement. Elle me fit même des reproches qui me blessèrent. Une jeune personne chaste et bien élevée, disait-elle, ne devait pas montrer tant d'impatience d'appartenir à un homme. « On voit bien, lui dit ma mère, tout à fait piquée, que vous n'avez jamais pu appartenir à aucun. » Mon père ne pouvait souffrir qu'on manquât d'égards envers sa sœur. Il pencha de son côté, et fit observer que notre désespoir était un enfantillage, que huit jours seraient bientôt passés. J'étais mortellement offensée de l'impatience qu'on me supposait, et j'essayais de retenir mes larmes ; mais celles de Leoni exerçaient sur moi une puissance magnétique, et je ne pouvais m'arrêter. Alors il se leva, les yeux tout humides, les joues animées, et, avec un sourire d'espérance et de tendresse il courut vers ma tante. Il prit ses mains dans une des siennes, celles de mon père dans l'autre, et se jeta à genoux en les suppliant de ne plus s'opposer à son bonheur. Ses manières, son accent, son visage, avaient un pouvoir irrésistible ; c'était d'ailleurs la première fois que ma pauvre tante voyait un homme à ses pieds. Toutes les résistances furent vaincues. Les bans étaient publiés, toutes les formalités préparatoires étaient remplies, notre mariage fut fixé à la semaine suivante, sans aucun égard à l'arrivée des papiers.

Le mardi gras tombait le lendemain. M. Delpech donnait une fête magnifique ; Leoni nous avait priées de nous habiller en femmes turques ; il nous avait fait une aquarelle charmante, que nos couturières avaient copiée avec beaucoup d'exactitude. Le velours, le satin brodé, le cachemire, ne furent pas épargnés. Mais ce fut la quantité et la beauté des pierreries qui nous assurèrent un triomphe incontestable sur toutes les toilettes du bal. Presque tout le fonds de boutique de mon père y passa : les rubis, les émeraudes, les turquoises ruisselaient sur nous ; nous avions des réseaux et des aigrettes de brillants, des bouquets admirablement montés en pierres de toutes couleurs ; mon corsage et jusqu'à mes souliers étaient brodés en perles fines ; une torsade de ces perles d'une beauté extraordinaire me servait de ceinture et tombait jusqu'à mes genoux. Nous avions de grandes pipes et des poignards couverts d'améthistes, d'opales et de grenats ; mon costume entier valait au moins trois cent mille francs.

Leoni parut entre nous deux avec un costume turc

magnifique. Il était si beau et si majestueux sous cet habit, que l'on montait sur les banquettes pour nous voir passer. Mon cœur battait avec violence, j'éprouvais un orgueil qui tenait du délire. Ma parure, comme vous pensez, était la moindre chose dont je fusse occupée. La beauté de Leoni, son éclat, sa supériorité sur tous, l'espèce de culte qu'on lui rendait, et tout cela à moi, tout cela à mes pieds ! c'était de quoi enivrer une tête moins jeune que la mienne. Ce fut le dernier jour de ma splendeur ! Par combien de misère et d'abjection n'ai-je pas payé ces vains triomphes ! Ma tante était habillée en juive, et nous suivait, portant des éventails et des boîtes de parfums. Leoni, qui voulait conquérir son amitié, avait composé son costume avec tant d'art, qu'il avait presque poétisé le caractère de sa figure grave et flétrie. Elle était enivrée aussi, la pauvre Agathe ! Hélas ! qu'est-ce que la raison des femmes ? Nous étions là depuis deux ou trois heures. Ma mère dansait, et ma tante bavardait avec les femmes surannées qui composent ce qu'on appelle en France la tapisserie d'un bal. Leoni était assis près de moi et me parlait à demi-voix avec une passion dont chaque mot allumait une étincelle dans mon sang. Tout à coup la parole expira sur ses lèvres. Il devint pâle comme la mort et sembla frappé de l'apparition d'un spectre. Je suivis la direction de son regard effaré, et je vis à quelques pas de nous une personne dont l'aspect me fut désagréable à moi-même : c'était un jeune homme, nommé Henryet, qui m'avait demandée en mariage l'année précédente. Quoiqu'il fût riche et d'une famille honnête, ma mère ne l'avait pas trouvé digne de moi et l'avait éloigné en alléguant mon extrême jeunesse. Mais au commencement de l'année suivante il avait renouvelé sa demande avec insistance, et le bruit avait couru dans la ville qu'il était éperdument amoureux de moi ; je n'avais pas daigné m'en apercevoir, et ma mère, qui le trouvait trop simple et trop bourgeois, s'était débarrassée de ses poursuites un peu brusquement. Il en avait témoigné plus de chagrin que de dépit, et il était parti immédiatement pour Paris. Depuis ce temps, ma tante et mes jeunes amies m'avaient fait quelques reproches de mon indifférence envers lui. C'était, disaient-elles, un excellent jeune homme, d'une instruction solide et d'un caractère noble ; ces reproches m'avaient causé de l'ennui. Son apparition inattendue au milieu du bonheur que je goûtais auprès de Leoni me fut déplaisante et me fit l'effet d'un reproche nouveau : je détournai la tête et feignis de ne l'avoir pas vu : mais le singulier regard qu'il lança à Leoni ne put m'échapper. Leoni saisit vivement mon bras, et m'engagea à venir prendre une glace dans la salle voisine. Il ajouta que la chaleur l'incommodait et lui donnait mal aux nerfs. Je le crus, et je pensai que le regard d'Henryet n'était que l'expression de la jalousie. Nous passâmes dans la galerie : il y avait peu de monde, j'y fus quelque temps appuyée sur le bras de Leoni. Il était agité et préoccupé : j'en montrai de l'inquiétude, et il me répondit que cela n'en valait pas la peine, qu'il était seulement un peu souffrant.

Il commençait à se remettre, lorsque je m'aperçus qu'Henryet nous suivait ; je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon impatience.

« En vérité cet homme nous suit comme un remords, dis-je tout bas à Leoni ; est-ce bien un homme ? Je le prendrais presque pour une âme en peine qui revient de l'autre monde.

— Quel homme ? répondit Leoni en tressaillant, comment l'appelez-vous ? Où est-il ? que nous veut-il ? est-ce que vous le connaissez ? »

Je lui appris en peu de mots ce qui était arrivé, et le priai de n'avoir pas l'air de remarquer le ridicule manége d'Henryet. Mais Leoni ne me répondit pas ; seulement je sentis sa main qui tenait la mienne devenir froide comme la mort ; un tremblement convulsif passa dans tout son corps, et je crus qu'il allait s'évanouir : mais tout cela fut l'affaire d'un instant.

« J'ai les nerfs horriblement malades, dit-il ; je crois que je vais être forcé d'aller me coucher ; la tête me brûle, ce turban pèse cent livres.

— Oh mon Dieu ! lui dis-je, si vous partez déjà, cette nuit va me sembler éternelle et cette fête insupportable. Essayez de passer dans une pièce plus retirée et de quitter votre turban pour quelques instants, nous demanderons quelques gouttes d'éther pour calmer vos nerfs.

— Oui, vous avez raison, ma bonne, ma chère Juliette, mon ange. Il y a au bout de la galerie un boudoir où probablement nous serons seuls ; un instant de repos me guérira. »

En parlant ainsi, il m'entraîna vers le boudoir avec empressement ; il semblait fuir plutôt que marcher. J'entendis des pas qui venaient sur les nôtres ; je me retournai, et je vis Henryet qui se rapprochait de plus en plus et qui avait l'air de nous poursuivre ; je crus qu'il était devenu fou. La terreur que Leoni ne pouvait plus dissimuler acheva de brouiller toutes mes idées ; une peur superstitieuse s'empara de moi, mon sang se glaça comme dans le cauchemar, et il me fut impossible de faire un pas de plus. En ce moment, Henryet nous atteignit et posa une main qui me sembla métallique sur l'épaule de Leoni. Leoni resta comme frappé de la foudre, et lui fit un signe de tête affirmatif, comme s'il eût deviné une question ou une injonction dans ce silence effrayant. Alors Henryet s'éloigna, et je sentis mes pieds se déclouer du parquet. J'eus la force de suivre Leoni dans le boudoir, et je tombai sur l'ottomane, aussi pâle et aussi consternée que lui.

VII

Il resta quelque temps ainsi, puis tout à coup rassemblant ses forces, il se jeta à mes pieds : « Juliette, me dit-il, je suis perdu, si tu ne m'aimes pas jusqu'au délire.

— O ciel ! qu'est-ce que cela signifie? m'écriai-je avec égarement en jetant mes bras autour de son cou.

— Et tu ne m'aimes pas ainsi ! continua-t-il avec angoisse; je suis perdu, n'est-ce pas?

— Je t'aime de toutes les forces de mon âme, m'écriai-je en pleurant; que faut-il faire pour te sauver ?

— Ah ! tu n'y consentiras pas ! reprit-il avec abattement. Je suis le plus malheureux des hommes; tu es la seule femme que j'aie jamais aimée, Juliette; et au moment de te posséder, mon âme, ma vie, je te perds à jamais !... Il faudra que je meure.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je; ne pouvez-vous parler? ne pouvez-vous dire ce que vous attendez de moi?

— Non, je ne puis parler, répondit-il; un affreux secret, un mystère épouvantable pèse sur ma vie entière, et je ne pourrai jamais te le révéler. Pour m'aimer, pour me suivre, pour me consoler, il faudrait être plus qu'une femme, plus qu'un ange peut-être !...

— Pour t'aimer ! pour te suivre ! lui dis-je. Dans quelques jours ne serai-je pas ta femme? Tu n'auras qu'un mot à dire, et quelle que soit ma douleur et celle de mes parents, je te suivrai au bout du monde, si tu le veux.

— Est-ce vrai, ô ma Juliette ! s'écria-t-il avec un transport de joie : tu me suivras ! tu quitteras tout pour moi !... Eh bien ! si tu m'aimes à ce point, je suis sauvé; partons, partons tout de suite...

— Quoi ! y pensez-vous, Leoni? Sommes-nous mariés? lui dis-je.

— Nous ne pouvons pas nous marier, répondit-il d'une voix forte et brève. »

Je restai atterrée. « Et si tu ne veux pas m'aimer, si tu ne veux pas fuir avec moi, continua-t-il, je n'ai plus qu'un parti à prendre : c'est de me tuer.

Il prononça ces mots d'un ton si résolu, que je frissonnai de la tête aux pieds. « Mais que nous arrive-t-il donc? lui dis-je; est-ce un rêve? Qui peut nous empêcher de nous marier, quand tout est décidé, quand vous avez la parole de mon père?

— Un mot de l'homme qui est amoureux de vous, et qui veut vous empêcher d'être à moi.

— Je le hais et je le méprise, m'écriai-je. Où est-il? Je veux lui faire sentir la honte d'une si lâche poursuite et d'une si odieuse vengeance... Mais que peut-il contre toi, Leoni? N'es-tu pas tellement au-dessus de ses attaques, qu'un mot de toi ne le réduise en poussière? Ta vertu et ta force ne sont-elles pas inébranlables et pures comme l'or! O ciel! je devine : tu es ruiné ! les papiers que tu attends n'apporteront que de mauvaises nouvelles. Henryet le sait, il te menace d'avertir mes parents. Sa conduite est infâme; mais ne crains rien, mes parents sont bons, ils m'adorent; je me jetterai à leurs pieds, je les menacerai de me faire religieuse; tu les supplieras encore comme hier et tu les vaincras, sois-en sûr. Ne suis-je pas assez riche pour deux? Mon père ne voudra pas me condamner à mourir de douleur; ma mère intercédera pour moi... A nous trois nous aurons plus de force que ma tante pour le convaincre. Va, ne t'afflige plus, Leoni, cela ne peut pas nous séparer, c'est impossible. Si mes parents étaient sordides à ce point, c'est alors que je fuirais avec toi...

— Fuyons donc tout de suite, me dit Leoni d'un air sombre; car ils seront inflexibles. Il y a autre chose encore que ma ruine, quelque chose d'infernal que je ne peux pas te dire. Es-tu bonne, es-tu généreuse? Es-tu la femme que j'ai rêvée et que j'ai cru trouver en toi? Es-tu capable d'héroïsme? Comprends-tu les grandes choses, les immenses dévouements? Voyons, voyons ! Juliette; es-tu une femme aimable et jolie que je vais quitter avec regret, ou es-tu un ange que Dieu m'a donné pour me sauver du désespoir? Sens-tu ce qu'il y a de beau, de sublime à se sacrifier pour ce qu'on aime? Ton âme n'est-elle pas émue à l'idée de tenir dans tes mains la vie et la destinée d'un homme, et de t'y consacrer tout entière? Ah ! que ne pouvons-nous changer de rôle ! que ne suis-je à ta place ! avec quel bonheur, avec quel transport je t'immolerais toutes les affections, tous les devoirs !...

— Assez ! Leoni, lui répondis-je, vous m'égarez par vos discours. Grâce, grâce pour ma pauvre mère, pour mon père, pour mon honneur. Vous voulez me perdre...

— Ah ! tu penses à tout cela ! s'écria-t-il, et pas à moi ! Tu pèses la douleur de tes parents, et tu ne daignes pas mettre la mienne dans la balance ! Tu ne m'aimes pas... »

Je cachai mon visage dans mes mains, j'invoquai Dieu, j'écoutai les sanglots de Leoni, je crus que j'allais devenir folle.

« Eh bien ! tu le veux, lui dis-je, et tu le peux; parle, dis-moi tout ce que tu voudras, il faudra bien que je t'obéisse, n'as-tu pas ma volonté et mon âme à ta disposition ?

— Nous avons peu d'instants à perdre, répondit Leoni. Il faut que dans une heure nous soyons partis, ou ta fuite deviendra impossible. Il y a un œil de vautour qui plane sur nous. Mais, si tu le veux, nous saurons le tromper. Le veux-tu? le veux-tu? »

Il me serra dans ses bras avec délire. Des cris de douleur s'échappaient de sa poitrine. Je répondis oui, sans savoir ce que je disais. « Eh bien, retourne

vite au bal, me dit-il, ne montre pas d'agitation. Si on te questionne, dis que tu as été un peu indisposée, mais ne te laisse pas emmener. Danse s'il le faut. Surtout, si Henryet te parle, sois prudente, ne l'irrite pas, songe que pendant une heure encore mon sort est dans ses mains. Dans une heure je reviendrai sous un domino. J'aurai ce bout de ruban au capuchon. Tu le reconnaîtras, n'est-ce pas? Tu me suivras, et surtout tu seras calme, impassible, fourbe. Il le faut, songe à tout cela, t'en sens-tu la force? »

Je me levai et je pressai ma poitrine brisée dans mes deux mains. J'avais la gorge en feu, mes joues étaient brûlées par la fièvre, j'étais comme ivre. « Allons, allons, me dit-il. » Il me poussa dans le bal et disparut. Ma mère me cherchait. Je vis de loin son anxiété, et pour éviter ses questions, j'acceptai précipitamment une invitation à danser.

Je dansai, et je ne sais comment je ne tombai pas morte à la fin de la contredanse, tant j'avais fait d'efforts sur moi-même. Quand je revins à ma place, ma mère était déjà partie pour la valse. Elle m'avait vue danser, elle était tranquille, elle recommençait à s'amuser pour son compte. Ma tante, au lieu de me questionner sur mon absence, me gronda. J'aimais mieux cela, je n'avais pas besoin de répondre et de mentir. Une de mes amies me demanda d'un air effrayé ce que j'avais et pourquoi ma figure était si bouleversée. Je répondis que je venais d'avoir un violent accès de toux. « Il faut te reposer, me dit-elle, et ne plus danser. »

Mais j'étais décidée à éviter le regard de ma mère, je craignais son inquiétude, sa tendresse et mes remords. Je vis son mouchoir qu'elle avait laissé sur la banquette, je le pris, je l'approchai de mon visage, et m'en couvrant la bouche, je le dévorai de baisers convulsifs. Ma compagne crut que je toussais encore; je feignis de tousser en effet. Je ne savais comment remplir cette heure fatale dont la moitié était à peine écoulée. Ma tante remarqua que j'étais fort enrhumée, et dit qu'elle allait engager ma mère à se retirer. Je fus épouvantée de cette menace, et j'acceptai vite une nouvelle invitation. Quand je fus au milieu des danseurs, je m'aperçus que j'avais accepté une valse. Comme presque toutes les jeunes personnes, je ne valsais jamais. Mais en reconnaissant, dans celui qui déjà me tenait dans ses bras, la sinistre figure de Henryet, la frayeur m'empêcha de refuser. Il m'entraîna, et ce mouvement rapide acheva de troubler mon cerveau. Je me demandais si tout ce qui se passait autour de moi n'était pas une vision, si je n'étais pas plutôt couchée dans un lit, avec la fièvre, que lancée comme une folle au milieu d'une valse avec un être qui me faisait horreur. Et puis je me rappelai que Leoni allait venir me chercher. Je regardai ma mère qui, légère et joyeuse, semblait voler au travers du cercle des valseurs. Je me dis que cela était impossible, que je ne pouvais pas quitter ma mère ainsi. Je m'aperçus que Henryet me pressait dans ses bras, et que ses yeux dévoraient mon visage incliné vers le sien. Je faillis crier et m'enfuir. Je me souvins des paroles de Leoni : *Mon sort est encore dans ses mains pendant une heure.* Je me résignai. Nous nous arrêtâmes un instant. Il me parla. Je n'entendis pas et je répondis en souriant avec égarement. Alors je sentis le frôlement d'une étoffe contre mes bras et mes épaules nues. Je n'eus pas besoin de me retourner, je reconnus la respiration à peine saisissable de Leoni. Je demandai à revenir à ma place. Au bout d'un instant, Leoni, en domino noir, vint m'offrir la main. Je le suivis. Nous traversâmes la foule, nous échappâmes par je ne sais quel miracle au regard jaloux de Henryet, et à celui de ma mère qui me cherchait de nouveau. L'audace avec laquelle je passai au milieu de cinq cents témoins, pour m'enfuir avec Leoni, empêcha qu'aucun s'en aperçût. Nous traversâmes la cohue de l'antichambre. Quelques personnes qui prenaient leurs manteaux nous reconnurent et s'étonnèrent de me voir descendre l'escalier sans ma mère; mais ces personnes s'en allaient aussi et ne devaient point colporter leur remarque dans le bal. Arrivé dans la cour, Leoni se précipita en m'entraînant vers une porte latérale par laquelle ne passaient point les voitures. Nous fîmes en courant quelques pas dans une rue sombre; puis une chaise de poste s'ouvrit, Leoni m'y porta, m'enveloppa dans un vaste manteau fourré, m'enfonça un bonnet de voyage sur la tête, et en un clin d'œil la maison illuminée de M. Delpech, la rue et la ville disparurent derrière nous.

Nous courûmes vingt-quatre heures sans faire un mouvement pour sortir de la voiture. A chaque relai, Leoni soulevait un peu le châssis, passait le bras en dehors, jetait aux postillons le quadruple de leur salaire, retirait précipitamment son bras et refermait la jalousie. Je ne pensais guère à me plaindre de la fatigue ou de la faim. J'avais les dents serrées, les nerfs contractés. Je ne pouvais verser une larme ni dire un mot. Leoni semblait plus occupé de la crainte d'être poursuivi que de ma souffrance et de ma douleur. Nous nous arrêtâmes auprès d'un château, à peu de distance de la route. Nous sonnâmes à la porte d'un jardin. Un domestique vint après s'être fait longtemps attendre. Il était deux heures du matin. Il arriva enfin en grondant, et approcha sa lanterne du visage de Leoni; à peine l'eut-il reconnu qu'il se confondit en excuses, et nous conduisit à l'habitation. Elle me sembla déserte et mal tenue. Néanmoins on m'ouvrit une chambre assez convenable. En un instant on alluma du feu, on me prépara un lit, et une femme vint pour me déshabiller. Je tombai dans une sorte d'imbécillité. La chaleur du foyer me ranima un peu, et je m'aperçus que j'étais en robe de nuit et les cheveux épars auprès de Leoni, mais il n'y faisait pas

attention. Il était occupé à serrer dans un coffre le riche costume, les perles et les diamants dont nous étions encore couverts un instant auparavant. Ces joyaux dont Leoni était paré appartenaient pour la plupart à mon père. Ma mère, voulant que la richesse de son costume ne fût pas au-dessous du nôtre, les avait tirés de la boutique et les lui avait prêtés sans rien dire. Quand je vis toutes ces richesses entassées dans un coffre, j'eus une honte mortelle de l'espèce de vol que nous avions commis, et je remerciai Leoni de ce qu'il pensait à les renvoyer à mon père. Je ne sais ce qu'il me répondit; il me dit ensuite que j'avais quatre heures à dormir, qu'il me suppliait d'en profiter sans inquiétude et sans douleur. Il baisa mes pieds nus et se retira. Je n'eus jamais le courage d'aller jusqu'à mon lit. Je m'endormis auprès du feu sur mon fauteuil. A six heures du matin on vint m'éveiller; on m'apporta du chocolat et des habits d'homme. Je déjeunai et je m'habillai avec résignation. Leoni vint me chercher, et nous quittâmes avant le jour cette demeure mystérieuse dont je n'ai jamais connu ni le nom, ni la situation exacte, ni le propriétaire, non plus que beaucoup d'autres gîtes du même genre qui, dans le cours de nos voyages, s'ouvrirent pour nous à toute heure et en tout pays au seul nom de Leoni.

A mesure que nous avancions, Leoni reprenait la sérénité de ses manières et la tendresse de son langage. Soumise et enchaînée à lui par une passion aveugle, j'étais un instrument dont il faisait vibrer toutes les cordes à son gré. S'il était rêveur, je devenais mélancolique; s'il était gai, j'oubliais tous mes chagrins et tous mes remords pour sourire à ses plaisanteries; s'il était passionné, j'oubliais la fatigue de mon cerveau et l'épuisement des larmes, je retrouvais de la force pour l'aimer et pour le lui dire.

VIII

Nous arrivâmes à Genève, où nous ne restâmes que le temps nécessaire pour nous reposer. Nous nous enfonçâmes bientôt dans l'intérieur de la Suisse, et là nous perdîmes toute inquiétude d'être poursuivis et découverts. Depuis notre départ, Leoni n'aspirait qu'à gagner avec moi une retraite agreste et paisible, et à vivre d'amour et de poésie dans un éternel tête-à-tête. Ce rêve délicieux se réalisa. Nous trouvâmes, dans une des vallées du lac Majeur, un chalet des plus pittoresques dans une situation ravissante. Pour très-peu d'argent nous le fîmes arranger commodément à l'intérieur, et nous le prîmes à loyer au commencement d'avril. Nous y passâmes six mois d'un bonheur enivrant dont je remercierai Dieu toute ma vie, quoiqu'il me les ait fait payer bien cher. Nous étions absolument seuls, et loin de toute relation avec le monde. Nous étions servis par deux jeunes mariés, gros et réjouis, qui augmentaient notre contentement par le spectacle de celui qu'ils goûtaient. La femme faisait le ménage et la cuisine, le mari menait au pâturage une vache et deux chèvres qui composaient tout notre troupeau, il tirait le lait et faisait le fromage. Nous nous levions de bonne heure, et lorsque le temps était beau, nous déjeunions à quelques pas de la maison, dans un joli verger dont les arbres, abandonnés à la direction de la nature, poussaient en tous sens des branches touffues moins riches en fruits qu'en fleurs et en feuillage. Nous allions ensuite nous promener dans la vallée, ou nous gravissions les montagnes. Nous prîmes peu à peu l'habitude de faire de longues courses, et chaque jour nous allions à la découverte de quelque site nouveau. Les pays de montagnes ont cela de délicieux, qu'on peut les explorer longtemps avant d'en connaître tous les secrets et toutes les beautés. Quand nous entreprenions nos plus grandes excursions, Joanne, notre gai majordome, nous suivait avec un panier de vivres, et rien n'était plus charmant que nos festins sur l'herbe. Leoni n'était difficile que sur le choix de ce qu'il appelait le réfectoire. Enfin, quand nous avions trouvé à mi-côte d'une gorge un petit plateau paré d'une herbe fraîche, abrité contre le vent ou le soleil, avec un joli point de vue, un ruisseau tout auprès, embaumé de plantes aromatiques, il arrangeait lui-même le repas sur un linge blanc étendu à terre. Il envoyait Joanne cueillir des fraises et plonger le vin dans l'eau froide du torrent. Il allumait un réchaud à l'esprit-de-vin et faisait cuire les œufs à la coque. Par le même procédé, après la viande froide et les fruits, je lui préparais d'excellent café. De cette manière nous avions un peu des jouissances de la civilisation au milieu des beautés romantiques du désert.

Quand le temps était mauvais, ce qui arriva souvent au commencement du printemps, nous allumions un grand feu pour préserver de l'humidité notre habitation de sapin. Nous nous entourions de paravents que Leoni avait montés, cloués et peints lui-même. Nous buvions du thé, et tandis qu'il fumait dans une longue pipe turque, je lui faisais la lecture. Nous appelions cela nos journées flamandes. Moins animées que les autres, elles étaient peut-être plus douces encore. Leoni avait un talent admirable pour arranger la vie, pour la rendre agréable et facile. Dès le matin, il occupait l'activité de son esprit à faire le plan de la journée, à en ordonner les heures, et quand ce plan était fait, il venait me le soumettre. Je le trouvais toujours admirable, et nous ne nous en écartions plus. De cette manière, l'ennui, qui poursuit toujours les solitaires, et jusqu'aux amants dans le tête-à-tête, n'approchait jamais de nous. Leoni savait tout ce qu'il fallait éviter et tout ce qu'il fallait observer, pour

maintenir la paix de l'âme et le bien-être du corps. Il me le dictait avec sa tendresse adorable, et soumise à lui comme l'esclave à son maître, je ne contrariais jamais un seul de ses désirs. Ainsi, il disait que l'échange des pensées entre deux êtres qui s'aiment, est la plus douce des choses, mais qu'elle peut devenir la pire de toutes, si on en abuse. Il avait donc réglé les heures et les lieux de nos entretiens. Tout le jour, nous étions occupés à travailler. Je prenais soin du ménage, je lui préparais des friandises, ou je plissais moi-même son linge. Il était extrêmement sensible à ces petites recherches de luxe, et les trouvait doublement précieuses au fond de notre ermitage. De son côté, il pourvoyait à tous nos besoins et remédiait à toutes les incommodités de notre isolement. Il savait un peu de tous les métiers : il faisait des meubles en menuiserie, il posait des serrures, il établissait des cloisons en châssis et en papier peint, il empêchait une cheminée de fumer, il greffait un arbre à fruit, il amenait un courant d'eau vive autour de la maison. Il était toujours occupé de quelque chose d'utile, et il exécutait toujours bien. Quand ces grands travaux-là lui manquaient, il peignait l'aquarelle, composait de charmants paysages avec les croquis que, dans nos promenades, nous avions pris sur nos albums. Quelquefois il parcourait seul la vallée en composant des vers, et il revenait vite me les dire. Il me trouvait souvent dans l'étable, avec mon tablier plein d'herbes aromatiques dont les chèvres sont friandes. Mes deux belles protégées mangeaient sur mes genoux. L'une était blanche et sans tache, elle s'appelait *Neige*. Elle avait l'air doux et mélancolique. L'autre était jaune comme un chamois avec la barbe et les jambes noires; elle était toute jeune, sa physionomie était mutine et sauvage. Nous l'appelions *Daine*. La vache s'appelait *Pâquerette*. Elle était rousse et rayée de noir transversalement comme un tigre. Elle passait sa tête sur mon épaule, et quand Leoni me trouvait ainsi, il m'appelait sa vierge à la crèche; il me jetait mon album, et me dictait ses vers qui m'étaient presque toujours adressés. C'étaient des hymnes d'amour et de bonheur qui me semblaient sublimes, et qui devaient l'être. Je pleurais sans rien dire en les écrivant, et quand j'avais fini : « Eh bien! me disait Leoni, tu les trouvais mauvais? » Je relevais vers lui mon visage baigné de larmes. Il riait et m'embrassait avec transport.

Et puis il s'asseyait sur le fourrage embaumé, et me lisait des poésies étrangères qu'il me traduisait avec une rapidité et une précision inconcevables; pendant ce temps, je filais du lin dans le demi-jour de l'étable. Il faut savoir quelle est la propreté exquise des étables suisses, pour comprendre que nous eussions choisi la nôtre pour salon. Elle était traversée par un rapide ruisseau d'eau de roche, qui la balayait à chaque instant, et qui nous réjouissait de son petit bruit; des pigeons familiers y buvaient à nos pieds, et, sous la petite arcade par laquelle l'eau entrait, des moineaux hardis venaient se baigner et dérober quelques graines. C'était l'endroit le plus frais dans les jours chauds, quand toutes les lucarnes étaient ouvertes, et le plus chaud dans les jours froids, quand les moindres fentes étaient tamponnées de paille et de bruyère. Souvent Leoni, fatigué de lire, s'y endormait sur l'herbe fraîchement coupée, et je quittais mon ouvrage pour contempler ce beau visage que la sérénité du sommeil ennoblissait encore.

Durant ces journées si remplies, nous nous parlions peu, quoique presque toujours ensemble; nous échangions quelques douces paroles, quelques douces caresses, et nous nous encouragions mutuellement à notre œuvre. Mais quand venait le soir, Leoni devenait indolent de corps et actif d'esprit; c'étaient les heures où il était le plus aimable, et il les avait réservées aux épanchements de notre tendresse. Doucement fatigué de sa journée, il se couchait sur la mousse, à mes pieds, dans un endroit délicieux qui était auprès de la maison, sur le versant de la montagne. De là nous contemplions le splendide coucher du soleil, le déclin mélancolique du jour, l'arrivée grave et solennelle de la nuit; nous savions le moment du lever de toutes les étoiles, et sur quelle cime chacune d'elles devait commencer à briller à son tour. Leoni connaissait parfaitement l'astronomie, mais Joanne possédait presque aussi bien cette science des pâtres, et il donnait aux astres d'autres noms souvent plus poétiques et plus expressifs que les nôtres. Quand Leoni s'était amusé de son pédantisme rustique, il l'envoyait jouer sur son pipeau le ranz des vaches, au bas de la montagne. Ces sons aigus avaient, de loin, une douceur inconcevable. Leoni tombait dans une rêverie qui ressemblait à l'extase; puis, quand la nuit était tout à fait venue, quand le silence de la vallée n'était plus troublé que par le cri plaintif de quelque oiseau des rochers, quand les lucioles s'allumaient dans l'herbe autour de nous, et qu'un vent tiède planait dans les sapins au-dessus de nos têtes, Leoni semblait sortir d'un rêve ou s'éveiller à une autre vie; son âme s'embrasait, son éloquence passionnée m'inondait le cœur; il parlait aux cieux, au vent, aux échos, à toute la nature avec enthousiasme, il me prenait dans ses bras et m'accablait de caresses délirantes, puis il pleurait d'amour sur mon sein, et, redevenu plus calme, il m'adressait les paroles les plus suaves et les plus enivrantes.

Oh! comment ne l'aurais-je pas aimé, cet homme sans égal, dans ses bons et dans ses mauvais jours? Qu'il était aimable alors, qu'il était beau! Comme le hâle allait bien à son mâle visage et respectait son large front blanc sur des sourcils de jais! Comme il savait aimer et comme il savait le dire! Comme il savait commander à la vie et la rendre belle! Comment

n'aurais-je pas pris en lui une confiance aveugle, comment ne me serais-je pas habituée à une soumission illimitée? Tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait était bien, beau et bon. Il était généreux, sensible, délicat, héroïque; il prenait plaisir à soulager la misère ou les infirmités des pauvres qui venaient frapper à notre porte. Un jour il se précipita dans un torrent, au risque de sa vie, pour sauver un jeune pâtre; une nuit il erra dans les neiges au milieu des plus affreux dangers, pour secourir des voyageurs égarés qui avaient fait entendre des cris de détresse. Oh! comment, comment me serais-je défiée de Leoni? Comment aurais-je fait pour craindre l'avenir? Ne me dites plus que je fus crédule et faible; la plus virile des femmes eût été subjuguée à jamais par ces six mois de son amour. Quant à moi, je le fus entièrement, et le remords cruel d'avoir abandonné mes parents, l'idée de leur douleur s'affaiblit peu à peu et finit presque par s'effacer. Oh! qu'elle était grande la puissance de cet homme! »

Juliette s'arrêta et tomba dans une triste rêverie. Une horloge lointaine sonna minuit. Je lui proposai d'aller se reposer. « Non, dit-elle, si vous n'êtes pas las de m'entendre, je veux parler encore. Je sens que j'ai entrepris une tâche bien pénible pour ma pauvre âme, et que quand j'aurai fini, je ne sentirai plus rien, je ne me souviendrai plus de rien pendant plusieurs jours; je veux profiter de la force que j'ai aujourd'hui.

— Oui, Juliette, tu as raison, lui dis-je, arrache le fer de ton sein, et tu seras mieux après. Mais dis-moi, ma pauvre enfant, comment la singulière conduite d'Henryet au bal, et la lâche soumission de Leoni à un regard de cet homme, ne t'avaient-elles pas laissé dans l'esprit un doute, une crainte?

— Quelle crainte pouvais-je conserver? répondit Juliette; j'étais si peu instruite des choses de la vie et des turpitudes de la société, que je ne comprenais rien à ce mystère. Leoni m'avait dit qu'il avait un secret terrible, j'imaginai mille infortunes romanesques. C'était la mode alors, en littérature, de faire agir et parler des personnages frappés des malédictions les plus étranges et les plus invraisemblables. Les théâtres et les romans ne produisaient plus que des fils de bourreaux, des espions héroïques, des assassins et des forçats vertueux. Je lus un jour *Frédérick Styndall;* une autre fois, *l'Espion* de Cooper me tomba sous la main. Songez que j'étais bien enfant, et que dans ma passion mon esprit était bien en arrière de mon cœur. Je m'imaginai que la société, injuste et stupide, avait frappé Leoni de réprobation pour quelque imprudence sublime, pour quelque faute involontaire, ou par suite de quelque féroce préjugé. Je vous avouerai même que ma pauvre tête de jeune fille trouva un attrait de plus dans ce mystère impénétrable, et que mon âme de femme s'exalta devant l'occasion de risquer sa destinée entière, pour soulager une belle et poétique infortune.

— Leoni dut s'apercevoir de cette disposition romanesque et l'exploiter? dis-je à Juliette.

— Oui, me répondit-elle, il le fit; mais s'il se donna tant de peine pour me tromper, c'est qu'il m'aimait, c'est qu'il voulait mon amour à tout prix. »

Nous gardâmes un instant le silence, et Juliette reprit ensuite son récit.

IX

« L'hiver arriva; nous avions fait le projet d'en supporter les rigueurs plutôt que d'abandonner notre chère retraite. Leoni me disait que jamais il n'avait été si heureux, que j'étais la seule femme qu'il eût jamais aimée, qu'il voulait renoncer au monde pour vivre et mourir dans mes bras. Son goût pour les plaisirs, sa passion pour le jeu, tout cela était évanoui, oublié à jamais. Oh! que j'étais reconnaissante de voir cet homme si brillant, si adulé, renoncer sans regret à tous les enivrements d'une vie d'éclat et de fêtes, pour venir s'enfermer avec moi dans une chaumière! et soyez sûr, don Aleo, que Leoni ne me trompait point alors. S'il est vrai que de puissants motifs l'engageaient à se cacher, du moins il est certain qu'il se trouva heureux dans sa retraite et que j'y fus aimée. Eût-il pu feindre cette sérénité durant six mois, sans qu'elle fût altérée un seul jour? Et pourquoi ne m'eût-il pas aimée? j'étais jeune, belle, j'avais tout quitté pour lui, et je l'adorais. Allez, je ne m'abuse plus sur son caractère, je sais tout et je vous dirai tout. Cette âme est bien laide et bien belle, bien vile et bien grande; quand on n'a pas la force de haïr cet homme, il faut l'aimer et devenir sa proie.

Mais l'hiver débuta si rudement que notre séjour dans la vallée devint extrêmement dangereux. En quelques jours la neige monta sur la colline et arriva jusqu'au niveau de notre chalet; elle menaçait de l'engloutir et de nous y faire périr de famine. Leoni s'obstinait à rester : il voulait faire des provisions et braver l'ennemi, mais Joanne assura que notre perte était certaine, si nous ne battions en retraite au plus vite; que depuis dix ans on n'avait pas vu un pareil hiver, et qu'au dégel le chalet serait balayé comme une plume par les avalanches, à moins d'un miracle de saint Bernard et de Notre-Dame-des-Lavanges. « Si j'étais seul, me dit Leoni, je voudrais attendre le miracle et me moquer des lavanges, mais je n'ai plus de courage quand tu partages mes dangers. Nous partirons demain.

— Il le faut bien, lui dis-je, mais où irons-nous? je serai reconnue et découverte tout de suite; on me reconduira de vive force chez mes parents.

— Il y a mille moyens d'échapper aux hommes et aux lois, répondit Leoni en souriant; nous en trouverons bien un, ne t'inquiète pas; l'univers est à notre disposition.

— Et par où commencerons-nous? lui demandai-je en m'efforçant de sourire aussi.

— Je n'en sais rien encore, dit-il, mais qu'importe? nous serons ensemble; où pouvons-nous être malheureux?

— Hélas! lui dis-je, serons-nous jamais aussi heureux qu'ici?

— Veux-tu y rester? demanda-t-il.

— Non, lui répondis-je, nous ne le serions plus, en présence du danger, nous serions toujours inquiets l'un pour l'autre. »

« Nous fîmes les apprêts de notre départ; Joanne passa la journée à déblayer le sentier par lequel nous devions partir. Pendant la nuit, il m'arriva une aventure singulière et à laquelle bien des fois depuis je craignis de réfléchir.

Au milieu de mon sommeil, je fus saisie par le froid et je m'éveillai. Je cherchai Leoni à mes côtés, il n'y était plus; sa place était froide, et la porte de la chambre, à demi entr'ouverte, laissait pénétrer un vent glacé. J'attendis quelques instants; mais Leoni ne revenant pas, je m'étonnai, je me levai et je m'habillai à la hâte. J'attendis encore avant de me décider à sortir, craignant de me laisser dominer par une inquiétude puérile. Son absence se prolongea; une terreur invincible s'empara de moi, et je sortis à peine vêtue, par un froid de quinze degrés. Je craignais que Leoni n'eût encore été au secours de quelques malheureux perdus dans les neiges, comme cela était arrivé peu de nuits auparavant, et j'étais résolue à le chercher et à le suivre. J'appelai Joanne et sa femme: ils dormaient d'un si profond sommeil, qu'ils ne m'entendirent pas. Alors, dévorée d'inquiétude, je m'avançai jusqu'au bord de la petite plate-forme palissadée qui entourait le chalet, et je vis une faible lueur argenter la neige à quelque distance. Je crus reconnaître la lanterne que Leoni portait dans ses excursions généreuses. Je courus de ce côté, aussi vite que me le permit la neige où j'entrais jusqu'aux genoux. J'essayai de l'appeler, mais le froid me faisait claquer les dents, et le vent qui me venait à la figure interceptait ma voix. J'approchai enfin de la lumière, et je pus voir distinctement Leoni; il était immobile à la place où je l'avais aperçu d'abord, et il tenait une bêche. J'approchai encore; la neige amortissait le bruit de mes pas, j'arrivai tout près de lui sans qu'il s'en aperçût. La lumière était enfermée dans son cylindre de métal, et ne sortait que par une fente opposée à moi et dirigée sur lui.

Je vis alors qu'il avait écarté la neige et entamé la terre avec sa bêche; il était jusqu'aux genoux dans un trou qu'il venait de creuser.

Cette occupation singulière, à une pareille heure et par un temps si rigoureux, me causa une frayeur ridicule. Leoni semblait agité d'une hâte extraordinaire. De temps en temps il regardait autour de lui avec inquiétude; je me courbai derrière un roc, car je fus épouvantée de l'expression de sa figure. Il me sembla qu'il allait me tuer s'il me trouvait là. Toutes les histoires fantastiques et folles que j'avais lues, tous les commentaires bizarres que j'avais faits sur son secret, me revinrent à l'esprit; je crus qu'il venait déterrer un cadavre, et je faillis m'évanouir. Je me rassurai un peu en le voyant continuer de creuser, et retirer bientôt un coffre enfoui dans la terre. Il le regarda avec attention, examina si la serrure n'avait pas été forcée; puis il le posa hors du trou, et commença à y rejeter la terre et la neige, sans prendre beaucoup de soin pour cacher les traces de son opération.

Quand je le vis près de revenir à la maison avec son coffre, je craignis qu'il ne s'aperçût de mon imprudente curiosité, et je m'enfuis aussi vite que je pus. Je me hâtai de jeter dans un coin mes hardes humides et de me recoucher, résolue à feindre un profond sommeil lorsqu'il rentrerait; mais j'eus le loisir de me remettre de mon émotion, car il resta encore plus d'une demi-heure sans reparaître.

Je me perdais en commentaires sur ce coffret mystérieux, enfoui sans doute dans la montagne depuis notre arrivée, et destiné à nous accompagner comme un talisman de salut ou comme un instrument de mort. Il me sembla qu'il ne devait pas contenir d'argent, car il était assez volumineux, et Leoni l'avait soulevé d'une seule main sans effort. C'étaient peut-être des papiers d'où dépendait son existence entière. Ce qui me frappait le plus, c'est qu'il me semblait déjà avoir vu ce coffre quelque part, mais il m'était impossible de me rappeler en quelle circonstance. Cette fois, sa forme et sa couleur se gravèrent dans ma mémoire comme par une sorte de nécessité fatale. Pendant toute la nuit, je l'eus devant les yeux, et dans mes rêves j'en voyais sortir une quantité d'objets bizarres : tantôt des cartes représentant des figures étranges, tantôt des armes sanglantes; puis des fleurs, des plumes et des bijoux, et puis des ossements, des vipères, des monceaux d'or, des chaînes et des carcans de fer.

Je me gardai bien de questionner Leoni et de lui laisser soupçonner ma découverte. Il m'avait dit souvent que le jour où j'apprendrais son secret, tout serait fini entre nous; quoiqu'il me rendît grâce à deux genoux d'avoir cru en lui aveuglément, il me faisait souvent comprendre que la moindre curiosité de ma part lui serait odieuse. Nous partîmes le lendemain, à dos de mulet, et nous prîmes la poste à la ville la plus prochaine jusqu'à Venise.

Nous y descendîmes dans une de ces maisons

mystérieuses que Leoni semblait avoir à sa disposition dans tous les pays. Celle-là était sombre, délabrée, et comme cachée dans un quartier désert de la ville. Il me dit que c'était la demeure d'un de ses amis absents; il me pria de ne pas trop m'y déplaire pendant un jour ou deux; il ajouta que des raisons importantes l'empêchaient de se montrer sur-le-champ dans la ville, mais qu'au plus tard dans vingt-quatre heures je serais convenablement logée et n'aurais pas à me plaindre du séjour de sa patrie.

Nous venions de déjeuner dans une salle humide et froide, lorsqu'un homme mal mis, d'une figure désagréable et d'un teint maladif, se présenta en disant que Leoni l'avait fait appeler. « Oui, oui, mon cher Thadée, répondit Leoni en se levant avec précipitation; soyez le bienvenu, et passons dans une autre pièce, pour ne pas ennuyer madame de détails d'affaires. »

Leoni vint m'embrasser une heure après, il avait l'air agité, mais content, comme s'il venait de remporter une victoire. « Je te quitte pour quelques heures, me dit-il, je vais faire préparer ton nouveau gîte; nous y coucherons demain soir. »

X

Il fut dehors pendant tout le jour. Le lendemain il sortit de bonne heure. Il semblait fort affairé, mais son humeur était plus joyeuse que je ne l'avais encore vue. Cela me donna le courage de m'ennuyer encore douze heures, et chassa la triste impression que me causait cette maison silencieuse et froide. Dans l'après-midi, pour me distraire un peu, j'essayai de la parcourir; elle était fort ancienne : des restes d'ameublement suranné, des lambeaux de tentures et quelques tableaux à demi dévorés par les rats occupèrent mon attention; mais un objet plus intéressant pour moi me rejeta dans d'autres pensées. En entrant dans la chambre où avait couché Leoni, je vis à terre le fameux coffre; il était ouvert et entièrement vide. J'eus l'âme soulagée d'un grand poids. Le dragon inconnu enfermé dans ce coffre s'était donc envolé; la destinée terrible qu'il me semblait représenter ne pesait donc plus sur nous! Allons, me dis-je en souriant, la boîte de Pandore s'est vidée, l'espérance est restée pour moi.

Comme j'allais me retirer, mon pied se posa sur un petit morceau d'ouate oublié à terre au milieu de la chambre, avec des lambeaux de papier de soie chiffonnés. Je sentis quelque chose qui résistait, et je le relevai machinalement. Mes doigts rencontrèrent le même corps solide au travers du coton, et en l'écartant, j'y trouvai une épingle en gros brillants que je reconnus aussitôt pour appartenir à mon père, et pour m'avoir servi le jour du dernier bal à attacher une écharpe sur mon épaule. Cette circonstance me frappa tellement que je ne pensai plus au coffre ni aux secrets de Leoni. Je ne sentis plus qu'une vague inquiétude pour ces bijoux que j'avais emportés dans ma fuite, et dont je ne m'étais plus occupée depuis, pensant que Leoni les avait renvoyés sur-le-champ. La crainte que cette démarche n'eût été négligée me fut affreuse; et lorsque Leoni rentra, la première chose que je lui demandai ingénument fut celle-ci : « Mon ami, n'as-tu pas oublié de renvoyer les diamants de mon père, lorsque nous avons quitté Bruxelles? »

Leoni me regarda d'une étrange manière. Il semblait vouloir pénétrer jusqu'aux plus intimes profondeurs de mon âme.

« Qu'as-tu à ne pas me répondre? lui dis-je; qu'est-ce que ma question a d'étonnant?

— A quel diable de propos vient-elle? reprit-il avec tranquillité.

— C'est qu'aujourd'hui, répondis-je, je suis entrée dans ta chambre par désœuvrement, et j'ai trouvé ceci par terre; alors la crainte m'est venue que dans le trouble de nos voyages et l'agitation de notre fuite tu n'eusses absolument oublié de renvoyer les autres bijoux. Quant à moi, je te l'ai à peine demandé, j'avais perdu la tête. »

En achevant ces mots, je lui présentai l'épingle. Je parlais si naturellement, et j'avais si peu l'idée de le soupçonner, qu'il le vit bien; et, prenant l'épingle avec le plus grand calme :

« Parbleu! dit-il, je ne sais comment cela se fait. Où as-tu trouvé cela? Es-tu sûre que cela vienne de ton père, et n'ait pas été oublié dans cette maison par ceux qui l'ont occupée avant nous?

— Oh! lui dis-je, voici auprès du contrôle un cachet imperceptible; c'est la marque de mon père. Avec une loupe tu y verrais son chiffre.

— A la bonne heure, dit-il; cette épingle sera restée dans un de nos coffres de voyage, et je l'aurai fait tomber ce matin en secouant quelque harde. Heureusement c'est le seul bijou que nous ayons emporté par mégarde: tous les autres ont été remis à une personne sûre et adressés à Delpech, qui les aura exactement remis à ta famille. Je ne pense pas que celui-ci vaille la peine d'être rendu; ce serait imposer à ta mère une triste émotion de plus pour bien peu d'argent.

— Cela vaut encore au moins dix mille francs, répondis-je.

— Eh bien! garde-le jusqu'à ce que tu trouves une occasion pour le renvoyer. Ah çà! es-tu prête? les malles sont-elles refermées? Il y a une gondole à la porte, et ta maison t'attend avec impatience; on sert déjà à souper. »

Une demi-heure après, nous nous arrêtâmes à la porte d'un palais magnifique. Les escaliers étaient

couverts de tapis de drap amarante, les rampes, de marbre blanc, étaient chargées d'orangers en fleurs, en plein hiver, et de légères statues qui semblaient se pencher sur nous pour nous saluer. Le concierge et quatre domestiques en livrée vinrent nous aider à débarquer. Leoni prit le flambeau de l'un d'eux, et l'élevant, il me fit lire sur la corniche du péristyle cette inscription en lettres d'argent sur un fond d'azur : *Palazzo Leoni.* « O mon ami, m'écriai-je, tu ne nous avais donc pas trompé? Tu es riche et noble, et je suis chez toi! »

Je parcourus ce palais avec une joie d'enfant. C'était un des plus beaux de Venise. L'ameublement et les tentures, éclatants de fraîcheur, avaient été copiés sur les anciens modèles, de sorte que les peintures des plafonds et l'ancienne architecture étaient dans une harmonie parfaite avec les accessoires nouveaux. Notre luxe de bourgeois et d'hommes du Nord est si mesquin, si entassé, si commun, que je n'avais jamais conçu l'idée d'une pareille élégance. Je courais dans les immenses galeries comme dans un palais enchanté; tous les objets avaient pour moi des formes inusitées, un aspect inconnu; je me demandais si je faisais un rêve, et si j'étais vraiment la patronne et la reine de toutes ces merveilles. Et puis cette splendeur féodale m'entourait d'un prestige nouveau. Je n'avais jamais compris le plaisir ou l'avantage d'être noble. En France on ne sait plus ce que c'est, en Belgique on ne l'a jamais su. Ici, le peu de noblesse qui reste est encore fastueux et fier; on ne démolit pas les palais, on les laisse tomber. Au milieu de ces murailles chargées de trophées et d'écussons, sous ces plafonds armoriés, en face de ces aïeux de Leoni, peints par Titien et Véronèse, les uns graves et sévères sous leurs manteaux fourrés, les autres élégants et gracieux sous leur justaucorps de satin noir, je comprenais cette vanité du rang, qui peut être si brillante et si aimable quand elle ne décore pas un sot. Tout cet entourage d'illustration allait si bien à Leoni, qu'il me serait impossible aujourd'hui encore de me le représenter roturier. Il était vraiment bien le fils de ces hommes à barbe noire et à mains d'albâtre, dont Van Dyck a immortalisé le type. Il avait leur profil d'aigle, leurs traits délicats et fins, leur grande taille, leurs yeux à la fois railleurs et bienveillants. Si ces portraits avaient pu marcher, ils auraient marché comme lui; s'ils avaient parlé, ils auraient eu son accent. « Eh quoi! lui disais-je en le serrant dans mes bras, c'est toi, mon seigneur Leone Leoni, qui étais l'autre jour dans ce chalet entre les chèvres et les poules, avec une pioche sur l'épaule et une blouse autour de la taille? C'est toi qui as vécu six mois ainsi avec une pauvre fille sans nom et sans esprit, qui n'a d'autre mérite que de t'aimer? Et tu vas me garder près de toi, tu vas m'aimer toujours et me le dire chaque matin comme dans le chalet? Oh! c'est un sort trop élevé et trop beau pour moi; je n'avais pas aspiré si haut, et cela m'effraye en même temps que cela m'enivre.

—Ne sois pas effrayée, me dit-il en souriant, sois toujours ma compagne et ma reine. A présent, viens souper. J'ai deux convives à te présenter; arrange tes cheveux, sois jolie, et quand je t'appelerai ma femme, n'ouvre pas de grands yeux étonnés. »

Nous trouvâmes un souper exquis sur une table étincelante de vermeil, de porcelaines et de cristaux. Les deux convives me furent gravement présentés; ils étaient Vénitiens, tous deux agréables de figure, élégants dans leurs manières, et, quoique bien inférieurs à Leoni, ayant dans la prononciation et dans la tournure d'esprit une certaine ressemblance avec lui. Je lui demandai tout bas s'ils étaient ses parents.

« Oui, me répondit-il tout haut en riant, ce sont mes cousins.

— Sans doute, ajouta celui qu'on appelait le marquis, nous sommes tous cousins. »

Le lendemain, au lieu de deux convives, il y en eut quatre ou cinq différents à chaque repas. En moins de huit jours, notre maison fut inondée d'amis intimes. Ces assidus me dérobèrent de bien douces heures, que j'aurais pu passer avec Leoni, et qu'il fallut partager avec eux tous. Mais Leoni, après un long exil, semblait heureux de revoir ses amis et d'égayer sa vie; je ne pouvais former un désir contraire au sien, et j'étais heureuse de le voir s'amuser. Il est certain que la société de ces hommes était charmante; ils étaient tous jeunes ou élégants, gais ou spirituels, aimables ou amusants; ils avaient d'excellentes manières et des talents pour la plupart. Toutes les matinées étaient employées à faire de la musique; dans l'après-midi, nous nous promenions sur l'eau; après le dîner, nous allions au théâtre, et en rentrant, on soupait et on jouait. Je n'aimais pas beaucoup à être témoin de ce dernier divertissement, où des sommes immenses passaient chaque soir de main en main. Leoni m'avait permis de me retirer après le souper, et je n'y manquais pas. Peu à peu, le nombre de nos connaissances augmenta tellement que j'en ressentis de l'ennui et de la fatigue; mais je n'en exprimai rien. Leoni semblait toujours enchanté de cette vie dissipée. Tout ce qu'il y avait de dandys de toutes nations à Venise se donna rendez-vous chez nous pour boire, pour jouer, et pour faire de la musique. Les meilleurs chanteurs des théâtres venaient souvent mêler leurs voix à nos instruments et à la voix de Leoni, qui n'était ni moins belle ni moins habile que la leur. Malgré le charme de cette société, je sentais de plus en plus le besoin du repos. Il est vrai que nous avions encore de temps en temps quelques bonnes heures de tête-à-tête, les dandys ne venaient pas tous les jours, mais les habitués se composaient d'une douzaine de personnes de fondation à notre table. Leoni les aimait tant que je ne pouvais me défendre d'avoir aussi de l'amitié pour

elles. C'étaient elles qui animaient tout le reste, par leur suprématie en tout sur les autres. Ces hommes étaient vraiment remarquables, et semblaient en quelque sorte des reflets de Leoni. Ils avaient entre eux cette espèce d'air de famille, cette conformité d'idées et de langage qui m'avait frappée dès le premier jour; c'était un je ne sais quoi de subtil et de recherché que n'avaient pas même les plus distingués parmi tous les autres. Leur regard était plus pénétrant, leurs réponses plus promptes, leur aplomb plus seigneurial, leur prodigalité de meilleur goût.

Ils avaient chacun une autorité morale sur une partie de ces nouveaux venus; ils leur servaient de modèle et de guide dans les petites choses d'abord, et plus tard dans les grandes. Leoni était l'âme de tout ce corps, le chef suprême qui imposait à cette brillante coterie masculine la mode, le ton, le plaisir et la dépense.

Cette espèce d'empire lui plaisait, et je ne m'en étonnais pas; je l'avais vu régner plus ouvertement encore à Bruxelles, et j'avais partagé son orgueil et sa gloire; mais le bonheur du chalet m'avait initiée à des joies plus intimes et plus pures. Je les regrettais et ne pouvais m'empêcher de le dire. « Et moi aussi, me disait-il, je le regrette ce temps de délices, supérieur à toutes les fumées du monde. Mais Dieu n'a pas voulu changer pour nous le cours des saisons, il n'y a pas plus d'éternel bonheur que de printemps perpétuel: c'est une loi de la nature à laquelle nous ne pouvions nous soustraire. Sois sûre que tout est arrangé pour le mieux dans ce monde mauvais. Le cœur de l'homme n'a pas plus de vigueur que les biens de la vie n'ont de durée; soumettons-nous, plions: les fleurs se courbent, se flétrissent et renaissent tous les ans; l'âme humaine peut se renouveler comme une fleur, quand elle connaît ses forces, et qu'elle ne s'épanouit pas jusqu'à se briser. Six mois de félicité sans mélange, c'était immense, ma chère; nous serions morts de trop de bonheur, si cela eût continué, ou nous en aurions abusé. La destinée nous commande de redescendre de nos cimes éthérées et de venir respirer un air moins pur dans les villes. Acceptons cette nécessité et croyons qu'elle nous est bonne. Quand le beau temps reviendra, nous retournerons à nos montagnes, nous serons avides de retrouver tous les biens dont nous aurons été sevrés ici; nous sentirons mieux le prix de notre calme intimité, et cette saison d'amour et de délices, que les souffrances de l'hiver nous eussent gâtée, reviendra plus belle encore que la saison dernière.

— Oh oui! lui disais-je en l'embrassant, nous retournerons en Suisse! Oh! que tu es bon de le vouloir et de me le promettre!... Mais, dis-moi, Leoni, ne pourrions-nous vivre ici plus simplement et plus ensemble? Nous ne nous voyons plus qu'au travers d'un nuage de punch, nous ne nous parlons plus qu'au milieu des chants et des rires. Pourquoi avons-nous tant d'amis? ne nous suffirions-nous pas bien l'un à l'autre?

— Ma Juliette, répondait-il, les anges sont des enfants, et vous êtes l'un et l'autre. Vous ne savez pas que l'amour est l'emploi des plus nobles facultés de l'âme et qu'on doit ménager ces facultés comme la prunelle de ses yeux. Vous ne savez pas, petite fille, ce que c'est que votre propre cœur: bonne, sensible et confiante, vous croyez que c'est un foyer éternel d'amour; mais le soleil lui-même n'est pas éternel. Tu ne sais pas que l'âme se fatigue comme le corps, et qu'il faut la soigner de même? Laisse-moi faire, Juliette, laisse-moi entretenir le feu sacré dans ton cœur: j'ai intérêt à me conserver ton amour, à t'empêcher de le dépenser trop vite. Toutes les femmes sont comme toi, elles se pressent tant d'aimer que tout à coup elles n'aiment plus, sans savoir pourquoi.

— Méchant! lui disais-je, sont-ce là les choses que tu me disais le soir sur la montagne? Me priais-tu de ne pas trop t'aimer, croyais-tu que j'étais capable de m'en lasser?

— Non, mon ange, répondit Leoni en baisant mes mains, et je ne le crois pas non plus à présent. Mais écoute mon expérience: les choses extérieures ont sur nos sentiments les plus intimes une influence contre laquelle les âmes les plus fortes luttent en vain. Dans notre vallée, entourés d'air pur, de parfums et de mélodies naturelles, nous pouvions et nous devions être tout amour, tout poésie, tout enthousiasme; mais souviens-toi qu'encore là je le ménageais cet enthousiasme si facile à perdre, si impossible à retrouver quand on l'a perdu. Souviens-toi de nos jours de pluie où je mettais une espèce de rigueur à t'occuper, pour te préserver de la réflexion et de la mélancolie qui en est la suite inévitable. Sois sûre que l'examen trop fréquent de soi-même et des autres est la plus dangereuse des recherches; il faut secouer ce besoin égoïste qui nous fait toujours fouiller dans notre cœur et dans celui qui nous aime, comme un laboureur cupide qui épuise la terre à force de lui demander de produire. Il faut savoir se faire insensible et frivole par intervalles; ces distractions ne sont dangereuses que pour les cœurs faibles et paresseux. Une âme ardente doit les rechercher pour ne pas se consumer elle-même: elle est toujours assez riche. Un mot, un regard suffit pour la faire tressaillir au milieu du tourbillon léger qui l'emporte, et pour la ramener plus ardente et plus tendre au sentiment de sa passion. Ici, vois-tu, nous avons besoin de mouvement et de variété. Ces grands palais sont beaux, mais ils sont tristes; la mousse marine en ronge le pied, et l'eau limpide qui les reflète est souvent chargée de vapeurs qui retombent en larmes. Ce luxe est austère, et ces traces de noblesse qui te plaisent ne sont qu'une longue suite d'épitaphes et de

tombeaux qu'il faut orner de fleurs. Il faut remplir de vivants cette demeure sonore où tes pas te feraient peur si tu y étais seule; il faut jeter de l'argent par les fenêtres à ce peuple qui n'a pour lit que le parapet glacé des ponts, afin que la vue de sa misère ne nous rende pas soucieux au milieu de notre bien-être. Laisse-toi égayer par nos rires et endormir par nos chants; sois bonne et insouciante; je me charge d'arranger ta vie et de te la rendre agréable, quand je ne pourrai te la rendre enivrante. Sois ma femme et ma maîtresse à Venise, tu redeviendras mon ange et ma sylphide sur les glaciers de la Suisse. »

XI

C'est par de tels discours qu'il apaisait mon inquiétude et qu'il me traînait, assoupie et confiante, sur le bord de l'abîme. Je le remerciais tendrement de la peine qu'il prenait pour me persuader, quand d'un signe il pouvait me faire obéir. Nous nous embrassions avec tendresse, et nous retournions au salon bruyant où nos amis nous attendaient pour nous séparer.

Cependant, à mesure que nos jours se succédaient ainsi, Léoni ne prenait plus les mêmes soins pour me les faire aimer. Il s'occupait moins de la contrariété que j'éprouvais, et lorsque je la lui exprimais, il la combattait avec moins de douceur. Un jour même il fut brusque et amer; je vis que je lui causais de l'humeur, je résolus de ne plus me plaindre désormais; mais je commençai à souffrir réellement et à me trouver malheureuse. J'attendais avec résignation que Leoni prît le temps de revenir à moi, et il est vrai que dans ces moments-là il était si bon et si tendre, que je me trouvais folle et lâche d'avoir tant souffert. Mon courage et ma confiance se ranimaient pour quelques jours, mais ces jours de consolation étaient de plus en plus rares. Leoni, me voyant douce et soumise, me traitait toujours avec affection, mais il ne s'apercevait plus de ma mélancolie; l'ennui me rongeait, Venise me devenait odieuse: ses eaux, son ciel, ses gondoles, tout m'y déplaisait. Pendant les nuits de jeu, j'errais seule sur la terrasse, au haut de la maison; je versais des larmes amères; je me rappelais ma patrie, ma jeunesse insouciante, ma mère si folle et si bonne, mon pauvre père si tendre et si débonnaire, et jusqu'à ma tante avec ses petits soins et ses longs sermons. Il me semblait que j'avais le mal du pays, que j'avais envie de fuir, d'aller me jeter aux pieds de mes parents, d'oublier à jamais Leoni. Mais si une fenêtre s'ouvrait au-dessous de moi, si Leoni, las du jeu et de la chaleur, s'avançait sur le balcon pour respirer la fraîcheur du canal, je me penchais sur la rampe pour le voir, et mon cœur battait comme aux premiers jours de ma passion, quand il franchissait le seuil de la maison paternelle; si la lune donnait sur lui et me permettait de distinguer sa noble taille sous le riche costume de fantaisie qu'il portait toujours dans l'intérieur de son palais, je palpitais d'orgueil et de plaisir, comme le jour où il m'avait introduite dans ce bal dont nous sortîmes pour ne jamais revenir; si sa voix délicieuse, essayant une phrase de chant, vibrait sur les marbres sonores de Venise et montait vers moi, je sentais mon visage inondé de larmes, comme le soir sur la montagne quand il me chantait une romance composée pour moi le matin.

Quelques mots que j'entendis sortir de la bouche d'un de ses compagnons augmentèrent ma tristesse et mon dégoût à un degré insupportable. Parmi les douze amis de Leoni, le vicomte de Chalm, Français soi-disant émigré, était celui dont je supportais l'assiduité avec le plus de peine : c'était le plus âgé de tous et le plus spirituel peut-être; mais sous ses manières exquises perçait une sorte de cynisme dont j'étais souvent révoltée. Il était sardonique, indolent et sec; c'était de plus un homme sans mœurs et sans cœur, mais je n'en savais rien, et il me déplaisait suffisamment sans cela. Un soir que j'étais sur le balcon, et qu'un rideau de soie l'empêchait de me voir, j'entendis qu'il disait au marquis vénitien : « Mais où est donc Juliette? » Cette manière de me nommer me fit monter le sang au visage ; j'écoutai et je restai immobile. « Je ne sais, répondit le Vénitien. Ah çà! vous êtes donc bien amoureux d'elle? — Pas trop, répondit-il, mais assez.—Et Leoni? — Leoni me la cédera un de ces jours. — Comment! sa propre femme? — Allons donc, marquis, est-ce que vous êtes fou? reprit le vicomte : elle n'est pas plus sa femme que la vôtre : c'est une fille enlevée à Bruxelles; quand il en aura assez, ce qui ne tardera pas, je m'en chargerai volontiers. Si vous en voulez après moi, marquis, inscrivez-vous en titre.—Grand merci, répondit le marquis, je sais comme vous dépravez les femmes, et je craindrais de vous succéder. »

Je n'en entendis pas davantage; je me penchai à demi morte sur la balustrade, et cachant mon visage dans mon châle, je sanglotai de colère et de honte.

Dès le soir même, j'appelai Leoni dans ma chambre, et je lui demandai raison de la manière dont j'étais traitée par ses amis. Il prit cette insulte avec une légèreté qui m'enfonça un trait mortel dans le cœur. « Tu es une petite sotte, me dit-il, tu ne sais pas ce que c'est que les hommes : leurs pensées sont indiscrètes et leurs paroles encore plus; les meilleurs sont encore les roués. Une femme forte doit rire de leurs prétentions, au lieu de s'en fâcher. »

Je tombai sur un fauteuil et je fondis en larmes en m'écriant : « O ma mère! ma mère! qu'est devenue votre fille! »

Leoni s'efforça de m'apaiser et il n'y réussit que trop vite. Il se mit à mes pieds, baisa mes mains et mes bras, me conjura de mépriser un sot propos et de ne songer qu'à lui et à son amour.

« Hélas! lui dis-je, que dois-je penser, quand vos amis se flattent de me ramasser comme ils font de vos pipes, quand elles ne vous plaisent plus?

— Juliette, répondit-il, l'orgueil blessé te rend amère et injuste. J'ai été libertin, tu le sais, je t'ai souvent parlé des déréglements de ma jeunesse, mais je croyais m'en être purifié à l'air de notre vallée. Mes amis vivent encore dans le désordre où j'ai vécu; ils ne savent pas, ils ne comprendraient jamais les six mois que nous avons passés en Suisse. Mais toi, devrais-tu les méconnaître et les oublier? »

Je lui demandai pardon, je versai des larmes plus douces sur son front et sur ses beaux cheveux; je m'efforçai d'oublier la funeste impression que j'avais reçue. Je me flattais d'ailleurs qu'il ferait entendre à ses amis que je n'étais point une fille entretenue, et qu'ils eussent à me respecter; mais il ne voulut pas le faire ou il n'y songea pas, car le lendemain et les jours suivants, je vis les regards de M. de Chalm me suivre et me solliciter avec une impudence révoltante.

J'étais au désespoir, mais je ne savais plus comment me soustraire aux maux où je m'étais précipitée. J'avais trop d'orgueil pour être heureuse et trop d'amour pour m'éloigner.

Un soir j'étais entrée dans le salon pour prendre un livre que j'avais oublié sur le piano. Leoni était en petit comité avec ses élus; ils étaient groupés autour de la table à thé, au bout de la chambre qui était peu éclairée, et ne s'apercevaient pas de ma présence. Le vicomte semblait être dans une de ses dispositions taquines les plus méchantes. « Baron Leone de Leoni, dit-il d'une voix sèche et railleuse, sais-tu, mon ami, que tu t'enfonces cruellement? — Qu'est-ce que tu veux dire? reprit Leoni, je n'ai pas encore de dettes à Venise. — Mais tu en auras bientôt? — J'espère que oui, répondit Leoni avec la plus grande tranquillité. — Vive Dieu! dit le marquis, tu es le premier des hommes pour te ruiner; cent cinquante mille francs en quatre mois, sais-tu que c'est un très-joli train? »

La surprise m'avait enchaînée à ma place; immobile et retenant ma respiration, j'attendis la suite de ce singulier entretien.

« Cent cinquante mille francs? demanda le marquis vénitien avec indifférence.

— Oui, repartit Chalm, le juif Thadée lui a compté cent cinquante mille francs au commencement de l'hiver.

— C'est très-bien, dit le marquis. Leoni, as-tu payé le loyer de ton palais héréditaire?

— Parbleu! d'avance, dit Chalm, est-ce qu'on le lui aurait loué sans ça?

— Qu'est-ce que tu comptes faire quand tu n'auras plus rien? demanda à Leoni un des parieurs.

— Des dettes, répondit Leoni avec un calme imperturbable.

— C'est plus facile que de trouver des juifs qui nous laissent trois mois en paix, dit le vicomte. Que feras-tu quand tes créanciers te prendront au collet?

— Je prendrai un joli petit bateau... répondit Leoni en souriant.

— Bien, et tu iras à Trieste?

— Non, c'est trop près; à Palerme, je n'y ai pas encore été.

— Mais quand on arrive quelque part, dit le marquis, il faut faire figure dès les premiers jours.

— La Providence y pourvoira, répondit Leoni, c'est la mère des audacieux.

— Mais non pas celle des paresseux, dit Chalm, et je ne connais au monde personne qui le soit plus que toi. Que diable as-tu fait en Suisse avec ton infante pendant six mois?

— Silence là-dessus, répondit Leoni, je l'ai aimée, et je jetterai mon verre au nez de quiconque le trouvera plaisant.

— Leoni, tu bois trop, lui cria un autre parieur.

— Peut-être, répondit Leoni, mais j'ai dit ce que j'ai dit. »

Le vicomte ne répondit pas à cette espèce de provocation, et le marquis se hâta de détourner la conversation.

« Mais pourquoi, diable! ne joues-tu pas? dit-il à Leoni.

— Ventredieu! je joue tous les jours pour vous obliger. Moi qui déteste le jeu, vous me rendrez stupide avec vos cartes et vos dés, et vos poches qui sont comme le tonneau des Danaïdes, et vos mains insatiables! Vous n'êtes que des sots, vous tous. Quand vous avez fait un coup, au lieu de vous reposer et de jouir de la vie en voluptueux, vous vous agitez jusqu'à ce que vous ayez gâté la chance.

— La chance, la chance! dit le marquis, on sait ce que c'est que la chance.

— Grand merci! dit Leoni, je ne veux plus le savoir; j'ai été trop bien étrillé à Paris. Quand je pense qu'il y a un homme, que Dieu veuille bien dans sa miséricorde donner à tous les diables!...

— Eh bien? dit le vicomte.

— Un homme, dit le marquis, dont il faudra que nous nous débarrassions à tout prix, si nous voulons retrouver la liberté sur la terre. Mais patience, nous sommes deux contre lui.

— Sois tranquille, dit Leoni, je n'ai pas tellement oublié la vieille coutume du pays, que je ne sache purger notre route de celui qui me gênera. Sans mon diable d'amour qui me tenait à la cervelle, j'avais beau jeu en Belgique.

— Toi? dit le marquis, tu n'as jamais opéré dans

ce genre-là, et tu n'en auras jamais le courage.

— Le courage? s'écria Leoni en se levant à demi avec des yeux étincelants.

— Pas d'extravagances, reprit le marquis, avec cet effroyable sang-froid qu'ils avaient tous : entendons-nous, tu as du courage pour tuer un ours ou un sanglier; mais pour tuer un homme, tu as trop d'idées sentimentales et philosophiques dans la tête.

— Cela se peut, répondit Leoni en se rasseyant, cependant je ne sais pas.

— Tu ne peux donc pas jouer à Palerme? dit le vicomte.

— Au diable le jeu! Si je pouvais me passionner pour quelque chose, pour la chasse, pour un cheval, pour une Calabraise olivâtre, j'irais l'été prochain m'enfermer dans les Abruzzes et passer encore quelques mois à vous oublier tous.

— Repassionne-toi pour Juliette, dit le vicomte avec ironie.

— Je ne me repassionnerai pas pour Juliette, répondit Leoni avec colère, mais je te donnerai un soufflet si tu prononces encore son nom.

— Il faut lui faire boire du thé, dit le vicomte. Il est ivre mort.

— Allons, Leoni, s'écria le marquis en lui serrant le bras, tu nous traites horriblement ce soir, qu'as-tu donc? Ne sommes-nous plus tes amis? Doutes-tu de nous? Parle.

— Non, je ne doute pas de vous, dit Leoni, vous m'avez rendu autant que je vous ai pris. Je sais ce que vous valez tous; le bien et le mal, je juge tout cela sans préjugé et sans prévention.

— Ah! il ferait beau voir! dit le vicomte entre ses dents.

—Allons, du punch, du punch! crièrent les autres. Il n'y a plus de bonne humeur possible si nous n'achevons de griser Chalm et Leoni; ils en sont aux attaques de nerfs, mettons-les dans l'extase.

— Oui, mes amis, mes bons amis! cria Leoni, le punch, l'amitié! la vie, la belle vie! A bas les cartes! ce sont elles qui me rendent maussade; vive l'ivresse! vivent les femmes! vivent la paresse, le tabac, la musique, l'argent! vivent les jeunes filles et les vieilles comtesses! vive le diable, vive l'amour! vive tout ce qui fait vivre! Tout est bon quand on est assez bien constitué pour profiter et jouir de tout. »

Ils se levèrent tous en entonnant un chœur bachique; je m'enfuis, je montai l'escalier avec l'égarement d'une personne qui se croit poursuivie, et je tombai sans connaissance sur le parquet de ma chambre.

XII

Le lendemain matin on me trouva étendue sur le tapis, roide et glacée comme par la mort; j'eus une fièvre cérébrale. Je crois que Leoni me donna des soins; il me sembla le voir souvent à mon chevet, mais je n'en pus conserver qu'une idée vague. Au bout de trois jours j'étais hors de danger. Leoni vint alors savoir de mes nouvelles de temps en temps, et passer une partie de l'après-midi avec moi. Il quittait le palais tous les soirs à six heures et ne rentrait que le lendemain matin; j'ai su cela plus tard.

De tout ce que j'avais entendu, je n'avais compris clairement qu'une chose qui était la cause de mon désespoir : c'est que Leoni ne m'aimait plus. Jusque-là je n'avais pas voulu le croire, quoique toute sa conduite dût me le faire comprendre. Je résolus de ne pas contribuer plus longtemps à sa ruine, et de ne pas abuser d'un reste de compassion et de générosité, qui lui prescrivait encore des égards envers moi. Je le fis appeler aussitôt que je me sentis la force de supporter cette entrevue, et je lui déclarai ce que je lui avais entendu dire de moi au milieu de l'orgie. Je gardai le silence sur tout le reste. Je ne voyais pas clair dans cette confusion d'infamies que ses amis m'avaient fait pressentir; je ne voulais pas comprendre cela. Je consentais à tout, à mon abandon, à mon désespoir et à ma mort.

Je lui signifiai que j'étais décidée à partir dans huit jours, que je ne voulais rien accepter de lui désormais : j'avais gardé l'épingle de mon père; en la vendant, j'aurais bien au delà de ce qu'il me fallait d'argent pour retourner à Bruxelles.

Le courage avec lequel je parlai, et que la fièvre aidait sans doute, frappa Leoni d'un coup inattendu. Il garda le silence et marcha avec agitation dans la chambre, puis des sanglots et des cris s'échappèrent de sa poitrine; il tomba suffoqué sur une chaise. Effrayée de l'état où je le voyais, je quittai comme malgré moi ma chaise longue et je m'approchai de lui avec sollicitude. Alors il me saisit dans ses bras, et me serrant avec frénésie : « Non, non! tu ne me quitteras pas, s'écria-t-il, jamais je n'y consentirai; si ta fierté bien juste et bien légitime ne se laisse pas fléchir, je me coucherai à tes pieds, en travers de cette porte, et je me tuerai si tu marches sur moi. Non, tu ne t'en iras pas, car je t'aime avec passion; tu es la seule femme au monde que j'aie pu respecter et admirer encore après l'avoir possédée six mois. Ce que j'ai dit est une sottise, une infamie et un mensonge : tu ne sais pas, Juliette, oh! tu ne sais pas tous mes malheurs! tu ne sais pas à quoi me condamne une société d'hommes perdus, à quoi m'en traîne une âme de bronze, de feu, d'or et de boue, que j'ai reçue du ciel et de l'enfer réunis! Si tu ne veux plus m'aimer, je ne veux plus vivre. Que n'ai-je

pas fait, que n'ai-je pas sacrifié, que n'ai-je pas souillé pour m'attacher à cette vie exécrable qu'ils m'ont faite! Quel démon moqueur s'est donc enfermé dans mon cerveau, pour que j'y trouve encore parfois de l'attrait, et pour que je brise, en m'y élançant, les liens les plus sacrés? Ah! il est temps d'en finir; je n'avais eu, depuis que je suis au monde, qu'une période vraiment belle, vraiment pure, celle où je t'ai possédée et adorée. Cela m'avait lavé de toutes mes iniquités, et j'aurais dû rester sous la neige dans le chalet; je serais mort en paix avec toi, avec Dieu, et avec moi-même, tandis que me voilà perdu à tes yeux et aux miens. Juliette, Juliette! grâce, pardon! je sens mon âme se briser si tu m'abandonnes. Je suis encore jeune, je veux vivre, je veux être heureux, et je ne le serai jamais qu'avec toi. Vas-tu me punir de mort pour un blasphème échappé à l'ivresse? Y crois-tu, y peux-tu croire? Oh! que je souffre! Que j'ai souffert depuis quinze jours! J'ai des secrets qui me brûlent les entrailles; si je pouvais te les dire, mais tu ne pourrais jamais les entendre jusqu'au bout...

— Je les sais, lui dis-je, et si tu m'aimais, je serais insensible à tout le reste...

— Tu les sais! s'écria-t-il d'un air égaré, tu les sais! Que sais-tu?

— Je sais que vous êtes ruiné, que ce palais n'est point à vous, que vous avez mangé en quatre mois une somme immense; je sais que vous êtes habitué à cette existence aventureuse et à ces désordres; j'ignore comment vous défaites si vite et comment vous rétablissez votre fortune ainsi; je pense que le jeu est votre perte et votre ressource; je crois que vous avez autour de vous une société funeste, et que vous luttez contre d'affreux conseils: je crois que vous êtes au bord d'un abîme, mais que vous pouvez encore le fuir.

— Eh bien! oui, tout cela est vrai, s'écria-t-il, tu sais tout! et tu me le pardonnerais?

— Si je n'avais perdu votre amour, lui dis-je, je croirais n'avoir rien perdu en quittant ce palais, ce faste et ce monde qui me sont odieux. Quelque pauvres que nous fussions, nous pourrions toujours vivre comme nous avons fait dans notre chalet, soit là, soit ailleurs, si vous êtes las de la Suisse. Si vous m'aimiez encore, vous ne seriez pas perdu, car vous ne penseriez ni au jeu, ni à l'intempérance, ni à aucune des passions que vous avez célébrées dans un toast diabolique; si vous m'aimiez, nous payerions avec ce qui vous reste ce que vous pouvez devoir, et nous irions nous ensevelir et nous aimer dans quelque retraite, où j'oublierais vite ce que je viens d'apprendre, où je ne vous le rappellerais jamais, où je ne pourrais pas en souffrir... si vous m'aimiez!...

— Oh! je t'aime, je t'aime, s'écria-t-il, partons! Sauvons-nous, sauve-moi! Sois ma bienfaitrice, mon ange, comme tu l'as toujours été. Viens, pardonne-moi. »

Il se jeta à mes pieds, et tout ce que la passion la plus fervente peut dicter, il me le dit avec tant de chaleur que j'y crus... et que j'y croirai toujours. Leoni me trompait, m'avilissait, et m'aimait en même temps.

« Écoute, me dit-il, quand nous fûmes réconciliés, demain je ferme la maison à tous mes commensaux, et je pars pour Milan, où j'ai à toucher encore une somme assez forte qui m'est due. Pendant ce temps, soigne-toi bien, rétablis ta santé, mets en ordre toutes les requêtes de nos créanciers, et fais les apprêts de notre départ. Dans huit jours, dans quinze au plus, je reviendrai payer nos dettes et te chercher pour aller vivre avec toi, où tu voudras, pour toujours. »

Je crus à tout, je consentis à tout. Il partit, et la maison fut fermée. Je n'attendis pas que je fusse entièrement guérie pour m'occuper de remettre tout en ordre et de reviser les mémoires des fournisseurs. J'espérais que Leoni m'écrirait dès son arrivée à Milan, comme il me l'avait promis; il fut plus de huit jours sans me donner de ses nouvelles. Il m'annonça enfin qu'il était sûr de toucher beaucoup plus d'argent que nous n'en devions, mais qu'il serait obligé de rester vingt jours absent, au lieu de quinze. Je me résignai. Au bout de vingt jours, une nouvelle lettre m'annonça qu'il était forcé d'attendre ses rentrées jusqu'à la fin du mois. Je tombai dans le découragement. Seule dans ce grand palais, où, pour échapper aux insolentes visites des compagnons de Leoni, j'étais obligée de me cacher, de baisser les stores de ma fenêtre, et de soutenir une espèce de siége, dévorée d'inquiétude, malade et faible, livrée aux plus noires réflexions et à tous les remords que l'aiguillon du malheur réveille, je fus plusieurs fois tentée de mettre fin à ma déplorable vie.

Mais je n'étais pas au bout de mes souffrances.

XIII

Un matin que je croyais être seule dans le grand salon, et que je tenais un livre ouvert sur mes genoux sans songer à le regarder, j'entendis du bruit auprès de moi, et sortant de ma léthargie, je vis la détestable figure du vicomte de Chalm. Je fis un cri, et j'allais le chasser, lorsqu'il se confondit en excuses d'un air à la fois respectueux et railleur, auquel je ne sus que répondre. Il me dit qu'il avait forcé ma porte sur l'autorisation d'une lettre de Leoni, qui l'avait spécialement chargé de venir s'informer de ma santé et de lui en donner des nouvelles. Je ne crus point à ce

prétexte, et j'allais le lui dire; mais, sans m'en laisser le temps, il se mit à parler lui-même avec un sang-froid si impudent, qu'à moins d'appeler mes gens, il m'eût été impossible de le mettre à la porte. Il était décidé à ne rien comprendre.

« Je vois, madame, me dit-il d'un air d'intérêt hypocrite, que vous êtes informée de la situation fâcheuse où se trouve le baron. Soyez sûre que mes faibles ressources sont à sa disposition; c'est malheureusement bien peu de chose pour contenter la prodigalité d'un caractère si magnifique. Ce qui me console, c'est qu'il est courageux, entreprenant, ingénieux. Il a refait plusieurs fois sa fortune; il la relèvera encore. Mais vous aurez à souffrir, vous, madame, si jeune, si délicate, et si digne d'un meilleur sort! C'est pour vous que je m'afflige profondément des folies de Leoni et de toutes celles qu'il va commettre avant de trouver des ressources. La misère est une horrible chose à votre âge, et quand on a toujours vécu dans le luxe... »

Je l'interrompis brusquement, car je crus voir où il voulait en venir avec son injurieuse compassion. Je ne comprenais pas encore toute la bassesse de ce personnage.

Devinant ma méfiance, il s'empressa de la combattre. Il me fit entendre, avec toute la politesse de son langage subtil et froid, qu'il se jugeait trop vieux et trop peu riche pour m'offrir son appui, mais qu'un jeune lord immensément riche, qui m'avait été présenté par lui et qui m'avait fait quelques visites, lui avait confié l'honorable message de me tenter par des promesses magnifiques. Je n'eus pas la force de répondre à cet affront; j'étais si faible et si abattue, que je me mis à pleurer sans rien dire. L'infâme Chalm crut que j'étais ébranlée, et, pour me décider entièrement, il me déclara que Leoni ne reviendrait point à Venise, qu'il était enchaîné aux pieds de la princesse Zagarolo, et qu'il lui avait donné plein pouvoir de traiter cette affaire avec moi.

L'indignation me rendit enfin la présence d'esprit dont j'avais besoin pour accabler cet homme de mépris et de confusion. Mais il fut bientôt remis de son trouble. « Je vois, madame, me dit-il, que votre jeunesse et votre candeur ont été cruellement abusées, et je ne saurais vous rendre haine pour haine, car vous me méconnaissez et vous m'accusez; moi, je vous connais et vous estime. J'aurai, pour entendre vos reproches et vos injures, tout le stoïcisme dont le véritable dévouement doit savoir s'armer, et je vous dirai dans quel abîme vous êtes tombée, et de quelle abjection je veux vous retirer. »

Il prononça ces mots avec tant de force et de calme, que mon crédule caractère en fut comme subjugué. Un instant, je pensai que dans le trouble de mes malheurs j'avais peut-être méconnu un homme sincère. Fascinée par l'impudente sérénité de son visage, j'oubliai les dégoûtantes paroles que je lui avais entendu prononcer, et je lui laissai le temps de parler. Il vit qu'il fallait profiter de ce moment d'incertitude et de faiblesse, et se hâta de me donner sur Leoni des renseignements d'une odieuse vérité.

« J'admire, dit-il, comment votre cœur facile et confiant a pu s'attacher si longtemps à un caractère semblable. Il est vrai que la nature l'a doté de séductions irrésistibles, et qu'il a une habileté extraordinaire pour cacher ses turpitudes et pour prendre les dehors de la loyauté. Toutes les villes de l'Europe le connaissent pour un roué charmant. Quelques personnes seulement, en Italie, savent qu'il est capable de toutes les scélératesses pour satisfaire ses fantaisies innombrables. Aujourd'hui vous le verrez se modeler sur le type de Lovelace, demain sur celui du Pastor Fido. Comme il est un peu poëte, il est capable de recevoir toutes les impressions, de comprendre et de singer toutes les vertus, de prendre et de jouer tous les rôles. Il croit sentir tout ce qu'il imite, et quelquefois il s'identifie tellement avec le personnage qu'il a choisi, qu'il en ressent les passions et en saisit la grandeur. Mais comme le fond de son âme est vil et corrompu, comme il n'y a en lui qu'affectation et caprice, le vice se réveille tout à coup dans son sang, l'ennui de son hypocrisie le jette dans des habitudes entièrement contraires à celles qui semblaient lui être naturelles. Ceux qui ne l'ont vu que sous une de ses faces mensongères s'étonnent et le croient devenu fou; ceux qui savent que son caractère est de n'en avoir aucun de vrai sourient et attendent paisiblement quelque nouvelle invention. »

Quoique ce portrait horrible me révoltât au point de me suffoquer, il me semblait y voir briller des traits d'une lumière accablante. J'étais atterrée, mes nerfs se contractaient. Je regardais Chalm d'un air effaré; il s'applaudit de sa puissance et continua.

« Ce caractère vous étonne; si vous aviez plus d'expérience, ma chère dame, vous sauriez qu'il est fort répandu dans le monde. Pour l'avoir à un certain degré, il faut une certaine supériorité d'intelligence; et si beaucoup de sots s'en abstiennent, c'est qu'ils sont incapables de le soutenir. Vous verrez presque toujours un homme médiocre et vain se renfermer dans une manière d'être obstinée, qu'il prendra pour une spécialité, et qui le consolera des succès d'autrui. Il s'avouera moins brillant, mais il se déclarera plus solide et plus utile. La terre n'est peuplée que d'imbéciles insupportables ou de fous nuisibles. Tout bien considéré, j'aime encore mieux les derniers; j'ai assez de prudence pour m'en préserver, et assez de tolérance pour m'en amuser. Mieux vaut rire avec un malicieux bouffon que bâiller avec un bonhomme ennuyeux. C'est pourquoi vous m'avez vu dans l'intimité d'un homme que je n'aime ni n'estime. D'ailleurs, j'étais attiré ici par vos manières affables, par votre

angélique douceur; je me sentais pour vous une amitié paternelle. Le jeune lord Edwards, qui vous avait vue de sa fenêtre passer des heures entières immobile et rêveuse à votre balcon, m'avait pris pour confident de la passion violente qu'il a conçue pour vous. Je l'avais présenté ici, désirant franchement et ardemment que vous ne restassiez pas plus longtemps dans la position douloureuse et humiliante où l'abandon de Leoni vous laissait; je savais que lord Edwards avait une âme digne de la vôtre, et qu'il vous ferait une existence heureuse et honorable... Je viens aujourd'hui renouveler mes efforts et vous révéler son amour, que vous n'avez pas voulu comprendre... »

Je mordais mon mouchoir de colère; mais, dévorée par une idée fixe, je me levai et je lui dis avec force :

« Vous prétendez que Leoni vous autorise à me faire ces infâmes propositions; prouvez-le-moi; oui, monsieur, prouvez-le! » Et je lui secouai le bras convulsivement.

« Parbleu! ma chère petite, me répondit ce misérable avec son impassibilité odieuse, c'est bien facile à prouver; mais comment ne vous l'expliquez-vous pas à vous-même? Leoni ne vous aime plus; il a une autre maîtresse.

— Prouvez-le! répétai-je avec exaspération.

— Tout à l'heure, tout à l'heure, dit-il. Leoni a grand besoin d'argent, et il y a des femmes d'un certain âge dont la protection peut être avantageuse.

— Prouvez-moi tout ce que vous dites, m'écriai-je, ou je vous chasse à l'instant!

— Fort bien, répondit-il sans se déconcerter, mais faisons un accord. Si j'ai menti, je sortirai d'ici pour n'y jamais remettre les pieds; si j'ai dit vrai en affirmant que Leoni m'autorise à vous parler de lord Edwards, vous me permettrez de revenir ce soir avec ce dernier. »

En parlant ainsi, il tira de sa poche une lettre sur l'adresse de laquelle je reconnus l'écriture de Leoni.

« Oui! m'écriai-je, emportée par un invincible désir de connaître mon sort, oui, je le promets. »

Le marquis déplia lentement la lettre et me la présenta. Je lus :

« Mon cher vicomte, quoique tu me causes souvent des accès de colère où je t'écraserais volontiers, je crois que tu as vraiment de l'amitié pour moi, et que tes offres de service sont sincères. Je n'en profiterai pourtant pas. J'ai mieux que cela, et mes affaires reprennent un train magnifique. La seule chose qui m'embarrasse et qui m'épouvante, c'est Juliette. Tu as raison. Au premier jour elle va faire avorter mes projets. Mais que faire? J'ai pour elle le plus sot et le plus invincible attachement. Son désespoir m'ôte toutes mes forces. Je ne puis la voir pleurer sans être à ses pieds... Tu crois qu'elle se laisserait corrompre? Non, tu ne la connais pas, jamais elle ne se laissera vaincre par la cupidité. Mais le dépit, dis-tu? Oui, cela est plus vraisemblable. Quelle est la femme qui ne fasse par colère ce qu'elle ne ferait pas par amour? Juliette est fière, j'en ai acquis la certitude dans ces derniers temps. Si tu lui dis un peu de mal de moi, si tu lui fais entendre que je suis infidèle... peut-être!... Mais mon Dieu! je ne puis y penser sans que mon âme se déchire... Essaye; si elle succombe, je la mépriserai et je l'oublierai. Si elle résiste... ma foi, nous verrons. Quel que soit le résultat de tes efforts, j'aurai un grand désastre à craindre, ou une grande peine de cœur à supporter. »

« Maintenant, dit le marquis quand j'eus fini, je vais chercher lord Edwards. »

Je cachai ma tête dans mes mains, et je restai longtemps immobile et muette. Puis tout à coup je cachai cet exécrable billet dans mon sein, et je sonnai avec violence. « Que ma femme de chambre fasse en cinq minutes un portemanteau, dis-je au laquais, et que Beppo amène la gondole.

—Que voulez-vous faire, ma chère enfant? me dit le vicomte étonné; où voulez-vous aller?

—Chez lord Edwards apparemment! lui dis-je avec une ironie amère dont il ne comprit pas le sens. Allez l'avertir, repris-je, dites-lui que vous avez gagné votre salaire, et que je vole vers lui. »

Il commença à comprendre que je le raillais avec fureur. Il s'arrêta irrésolu. Je sortis du salon sans dire un mot de plus, et j'allai mettre un habit de voyage. Je descendis, suivie de ma femme de chambre portant le paquet. Au moment de passer dans la gondole, je sentis une main agitée qui me retenait par mon manteau. Je me retournai. Je vis Chalm troublé et effrayé. « Où donc allez-vous? » me dit-il d'une voix altérée. Je triomphais d'avoir enfin troublé son sang-froid de scélérat. « Je vais à Milan, lui dis-je, et je vous fais perdre les deux ou trois cents sequins que lord Edwards vous avait promis.

— Un instant, dit le vicomte furieux, rendez-moi la lettre, ou vous ne partirez pas.

— Beppo! m'écriai-je avec l'exaspération de la colère et de la peur, en m'élançant vers le gondolier, délivre-moi de ce rufian, qui me casse le bras. »

Tous les domestiques de Leoni me trouvaient douce et m'étaient dévoués. Beppo, silencieux et résolu, me saisit par la taille et m'enleva de l'escalier. En même temps il donna un coup de pied à la dernière marche, et la gondole s'éloigna au moment où il m'y déposait avec une adresse et une force extraordinaires. Chalm faillit être entraîné et tomber dans le canal. Il disparut en me lançant un regard qui était le serment d'une haine éternelle et d'une vengeance implacable.

XIV

J'arrive à Milan après avoir voyagé nuit et jour sans me donner le temps de me reposer ni de réfléchir. Je descends à l'auberge où Leoni m'avait donné son adresse. Je le fais demander. On me regarde avec étonnement.

« Il ne demeure pas ici, me répond le cameriere. Il y est descendu en arrivant, et il y a loué une petite chambre où il a déposé ses effets; mais il ne vient ici que le matin pour prendre ses lettres, faire sa barbe et s'en aller.

— Mais où loge-t-il? » demandai-je. Je vis que le cameriere me regardait avec curiosité, avec incertitude, et que, soit par respect, soit par commisération, il ne pouvait se décider à me répondre. J'eus la discrétion de ne pas insister, et je me fis conduire à la chambre que Leoni avait louée. « Si vous savez où on peut le trouver à cette heure-ci, dis-je au cameriere, allez le chercher, et dites-lui que sa sœur est arrivée. »

Au bout d'une heure, Leoni arriva, les bras étendus pour m'embrasser. « Attends, lui-dis-je en reculant, si tu m'as trompée jusqu'ici, n'ajoute pas un crime de plus à tous ceux que tu as commis envers moi. Tiens, regarde ce billet. Est-il de toi? Si on a contrefait ton écriture, dis-le-moi vite, car je l'espère et j'étouffe. »

Leoni jeta les yeux sur le billet et devint pâle comme la mort.

« Mon Dieu! m'écriai-je, j'espérais qu'on m'avait trompée! Je venais vers toi avec la presque certitude de te trouver étranger à cette infamie. Je me disais : Il m'a bien fait du mal, il m'a déjà trompée; mais malgré tout il m'aime. S'il est vrai que je le gêne et que je lui sois nuisible, il me l'aurait dit il y a à peine un mois, lorsque je me sentais le courage de le quitter, tandis qu'il s'est jeté à mes genoux pour me supplier de rester. S'il est un intrigant et un ambitieux, il ne devait pas me retenir, car je n'ai aucune fortune, et mon amour ne lui est avantageux en rien. Pourquoi se plaindrait-il maintenant de mon importunité? Il n'a qu'un mot à dire pour me chasser. Il sait que je suis fière. Il ne doit craindre ni mes prières ni mes reproches. Pourquoi voudrait-il m'avilir?... »

Je ne pus continuer, un flot de larmes saccadait ma voix et arrêtait mes paroles.

« Pourquoi j'aurais voulu t'avilir! s'écria Leoni hors de lui. Pour éviter un remords de plus à ma conscience déchirée. Tu ne comprends pas cela, Juliette! On voit bien que tu n'as jamais été criminelle!... »

Il s'arrêta, je tombai sur un fauteuil, et nous restâmes atterrés tous deux.

« Pauvre ange, s'écria-t-il enfin, méritais-tu d'être la compagne et la victime d'un scélérat tel que moi! Qu'avais-tu fait à Dieu avant de naître, malheureuse enfant, pour qu'il te jetât dans les bras d'un réprouvé qui te fait mourir de honte et de désespoir? Pauvre Juliette, pauvre Juliette! »

Et à son tour il versa un torrent de larmes.

« Allons, lui dis-je, je suis venue pour entendre ta justification, ou ma condamnation. Tu es coupable; je te pardonne et je pars.

— Ne parle jamais de cela, s'écria-t-il avec véhémence. Raie à jamais ce mot-là de nos entretiens. Quand tu voudras me quitter, échappe-toi habilement sans que je puisse t'en empêcher; mais tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines, je n'y consentirai pas. Tu es ma femme, tu m'appartiens, et je t'aime. Je puis te faire mourir de douleur, mais je ne peux pas te laisser partir.

— J'accepterai la douleur et la mort, lui-dis-je, si tu me dis que tu m'aimes encore.

— Oui, je t'aime, je t'aime, cria-t-il avec ses transports ordinaires, je n'aime que toi, et je ne pourrai jamais en aimer une autre!

— Malheureux, tu mens, lui dis-je. Tu as suivi la princesse Zagarolo.

— Oui, mais je la déteste.

— Comment! m'écriai-je, frappée d'étonnement. Et pourquoi donc l'as-tu suivie? Quels honteux secrets cachent donc toutes ces énigmes? Chalm a voulu me faire entendre qu'une vile ambition t'enchaînait auprès de cette femme, qu'elle était vieille... qu'elle te payait.... Ah! quels mots vous me faites prononcer!

— Ne crois pas à ces calomnies, répondit Leoni, la princesse est jeune, belle, j'en suis amoureux...

— A la bonne heure, lui dis-je avec un profond soupir, j'aime mieux vous voir infidèle que déshonoré. Aimez-la, aimez-la beaucoup, car elle est riche et vous êtes pauvre! Si vous l'aimez beaucoup, la richesse et la pauvreté ne seront plus que des mots entre vous. Je vous aimais ainsi, et quoique je n'eusse rien pour vivre que vos dons, je n'en rougissais pas; à présent je m'avilirais et je serais insupportable. Laissez-moi donc partir. Votre obstination à me garder pour me faire mourir dans les tortures est une folie et une cruauté.

— C'est vrai, dit Leoni d'un air sombre, pars donc. Je suis un bourreau de vouloir t'en empêcher. »

Il sortit d'un air désespéré. Je me jetai à genoux. Je demandai au ciel de la force, j'invoquai le souvenir de ma mère, et je me relevai pour faire de nouveau les courts apprêts de mon départ.

Quand mes malles furent refermées, je demandai des chevaux de poste pour le soir même, et en attendant je me jetai sur un lit. J'étais si accablée de fatigue et tellement brisée par le désespoir, que j'éprouvais, en m'endormant, quelque chose qui ressemblait à la paix du tombeau.

Au bout d'une heure, je fus réveillée par les embrassements passionnés de Leoni.

« C'est en vain que tu veux partir, me dit-il, cela est au-dessus de mes forces. J'ai renvoyé tes chevaux, j'ai fait décharger tes malles. Je viens de me promener seul dans la campagne et j'ai fait mon possible pour me forcer à te perdre. J'ai résolu de ne pas te dire adieu. J'ai été chez la princesse, j'ai tâché de me figurer que je l'aimais. Je la hais et je t'aime. Il faut que tu restes. »

Ces émotions continuelles m'affaiblissaient l'âme autant que le corps; je commençais à ne plus avoir la faculté de raisonner; le mal et le bien, l'estime et le mépris devenaient pour moi des sons vagues, des mots que je ne voulais plus comprendre, et qui m'effrayaient comme des chiffres innombrables qu'on m'aurait dit de supputer. Leoni avait désormais sur moi plus qu'une force morale, il avait une puissance magnétique à laquelle je ne pouvais plus me soustraire. Son regard, sa voix, ses larmes agissaient sur mes nerfs autant que sur mon cœur; je n'étais plus qu'une machine qu'il poussait à son gré dans tous les sens.

Je lui pardonnai, je m'abandonnai à ses caresses, je lui promis tout ce qu'il voulut. Il me dit que la princesse Zagarolo, étant veuve, avait songé à l'épouser; que le court et frivole engouement qu'il avait eu pour elle lui avait fait croire à son amour; qu'elle s'était follement compromise pour lui, et qu'il était obligé de la ménager et de s'en détacher peu à peu ou d'avoir affaire à toute la famille. « S'il ne s'agissait que de me battre avec tous ses frères, tous ses cousins et tous ses oncles, dit-il, je m'en soucierais fort peu; mais ils agiront en grands seigneurs, me dénonceront comme carbonaro, et me feront jeter dans une prison où j'attendrai peut-être dix ans qu'on veuille bien examiner ma cause. »

J'écoutai tous ces contes absurdes avec la crédulité d'un enfant. Leoni ne s'était jamais occupé de politique, mais j'aimais encore à me persuader que tout ce qu'il y avait de problématique dans son existence se rattachait à quelque grande entreprise de ce genre. Je consentis à passer toujours dans l'hôtel pour sa sœur, à me montrer peu dehors et jamais avec lui, enfin, à le laisser absolument libre de me quitter à toute heure sur la requête de la princesse.

XV

Cette vie fut affreuse, mais je la supportai. Les tortures de la jalousie m'étaient encore inconnues jusque-là. Elles s'éveillèrent, et je les épuisai toutes. J'évitai à Leoni l'ennui de les combattre. D'ailleurs, il ne me restait plus assez de force pour les exprimer. Je résolus de me laisser mourir en silence. Je me sentais assez malade pour l'espérer. L'ennui me dévorait encore plus à Milan qu'à Venise. J'y avais plus de souffrances et moins de distractions. Leoni vivait ouvertement avec la princesse Zagarolo. Il passait les soirs dans sa loge au spectacle, ou au bal avec elle. Il s'en échappait pour venir me voir un instant, et puis il retournait souper avec elle et ne rentrait que le matin à six heures. Il se couchait accablé de fatigue et souvent de mauvaise humeur. Il se levait à midi silencieux et distrait, et allait se promener en voiture avec sa maîtresse. Je les voyais souvent passer; Leoni avait auprès d'elle cet air sagement triomphant, cette coquetterie de maintien, ces regards heureux et tendres qu'il avait eus jadis auprès de moi. Maintenant je n'avais plus que ses plaintes et le récit de ses contrariétés. Il est vrai que j'aimais mieux le voir venir à moi soucieux et dégoûté de son esclavage, que paisible et insouciant, comme cela lui arrivait quelquefois. Il semblait alors qu'il eût oublié l'amour qu'il avait eu pour moi et celui que j'avais encore pour lui. Il trouvait naturel de me confier les détails de son intimité avec une autre, et ne s'apercevait pas que le sourire de mon visage en l'écoutant était une convulsion muette de la douleur.

Un soir, au coucher du soleil, je sortais de la cathédrale, où j'avais prié Dieu avec ferveur de m'appeler à lui et d'accepter mes souffrances en expiation de mes fautes. Je marchais lentement sous le magnifique portail, et je m'appuyais de temps en temps contre les piliers, car j'étais faible. Une fièvre lente me consumait. L'émotion de la prière et l'air de l'église m'avaient baignée d'une sueur froide. Je ressemblais à un spectre sorti du pavé sépulcral pour voir encore une fois les derniers rayons du jour. Un homme qui me suivait depuis quelque temps, sans que j'y fisse grande attention, me parla, et je me retournai sans surprise, sans frayeur, avec l'apathie d'un mourant. Je reconnus Henryet.

Aussitôt le souvenir de ma patrie et de ma famille se réveilla en moi avec impétuosité. J'oubliai l'étrange conduite de ce jeune homme envers moi, la puissance terrible qu'il exerçait sur Leoni, son ancien amour si mal accueilli par moi, et la haine que j'avais ressentie contre lui depuis. Je ne songeai qu'à mon père et à ma mère, et, lui tendant la main avec vivacité, je l'accablai de questions. Il ne se pressa pas de me répondre, quoiqu'il parût touché de mon émotion et de mon empressement.

« Êtes-vous seule ici? me dit-il, et puis-je causer avec vous sans vous exposer à aucun danger?

— Je suis seule, personne ici ne me connaît, ni ne s'occupe de moi. Asseyons-nous sur ce banc de pierre, car je suis souffrante, et pour l'amour du ciel, parlez-moi de mes parents. Il y a une année tout entière que je n'ai entendu prononcer leur nom.

— Vos parents ! dit Henryet avec tristesse. Il y en a un qui ne vous pleure plus.

— Mon père est mort ! m'écriai-je en me levant. Henryet ne répondit pas. Je retombai accablée sur le banc, et je dis à demi-voix : Mon Dieu, qui allez me réunir à lui, faites qu'il me pardonne !

— Votre mère, dit Henryet, a été longtemps malade. Elle a essayé ensuite de se distraire ; mais elle avait perdu sa beauté dans les larmes et n'a point trouvé de consolation dans le monde.

— Mon père mort ! dis-je en joignant mes faibles mains, ma mère vieille et triste ! Et ma tante ?

— Votre tante essaye de consoler votre mère en lui prouvant que vous ne méritez pas ses regrets ; mais votre mère ne l'écoute pas, et chaque jour elle se flétrit dans l'isolement et l'ennui. Et vous, madame ? »

Henryet prononça ces derniers mots d'un ton froid, où perçait cependant la compassion sous le mépris.

« Et moi, je me meurs, vous le voyez. »

Il me prit la main, et des larmes lui vinrent aux yeux.

« Pauvre fille ! me dit-il, ce n'est pas ma faute. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous empêcher de tomber dans ce précipice ; mais vous l'avez voulu.

— Ne parlez pas de cela, lui dis-je, il m'est impossible d'en causer avec vous. Dites-moi si ma mère m'a fait chercher après ma fuite.

— Votre mère vous a cherchée, mais pas assez. Pauvre femme, elle était consternée, elle a manqué de présence d'esprit. Il n'y a pas de vigueur, Juliette, dans le sang dont vous êtes formée.

— Ah ! c'est vrai, lui dis-je nonchalamment. Nous étions tous indolents et pacifiques dans ma famille. Ma mère a-t-elle espéré que je reviendrais ?

— Elle l'a espéré follement et puérilement. Elle vous attend encore et vous espérera jusqu'à son dernier soupir. »

Je me mis à sangloter. Henryet me laissa pleurer sans dire un mot. Je crois qu'il pleurait aussi. J'essuyai mes yeux pour lui demander si ma mère avait été bien affligée de mon déshonneur, si elle avait rougi de moi, si elle osait encore prononcer mon nom.

« Elle l'a sans cesse à la bouche, dit Henryet. Elle conte sa douleur à tout le monde : à présent on est blasé sur cette histoire, et on sourit quand votre mère commence à pleurer, ou bien on l'évite, en disant : Voilà encore madame Ruyter qui va nous raconter l'enlèvement de sa fille ! »

J'écoutai cela sans dépit, et, levant les yeux sur lui, je lui dis :

« Et vous, Henryet, me méprisez-vous ?

— Je ne vous aime ni ne vous estime plus, me répondit-il, mais je vous plains et je suis à votre service. Ma bourse est à votre disposition. Voulez-vous que j'écrive à votre mère ? Voulez-vous que je vous reconduise auprès d'elle ? Parlez, et ne craignez pas d'abuser de moi. Je n'agis pas par amitié, mais par devoir. Vous ne savez pas, Juliette, combien la vie s'adoucit pour ceux qui se font des lois et qui les observent. »

Je ne répondis rien.

« Voulez-vous donc rester ici seule et abandonnée ? Combien y a-t-il de temps que *votre mari* vous a quittée ?

— Il ne m'a point quittée, répondis-je, nous vivons ensemble ; il s'oppose à mon départ, que je projette depuis longtemps, mais auquel je n'ai plus la force de penser. » Je retombais dans le silence ; il me donna le bras jusqu'à chez moi. Je ne m'en aperçus qu'en arrivant. Je croyais être appuyée sur le bras de Leoni, et je travaillais à concentrer mes peines et à ne rien dire.

« Voulez-vous que je revienne demain savoir vos intentions ? me dit-il en me laissant sur le seuil.

— Oui, lui dis-je, sans penser qu'il pouvait rencontrer Leoni.

— A quelle heure ? demanda-t-il.

— Quand vous voudrez, » lui répondis-je d'un air hébété.

Il vint le lendemain, peu d'instants après que Leoni fut sorti. Je ne me souvenais plus de le lui avoir permis, et je me montrais si surprise de sa visite, qu'il fut obligé de me le rappeler. Alors me revinrent à la mémoire quelques paroles que j'avais surprises entre Leoni et ses compagnons, mais dont le sens, resté vague dans mon esprit, me semblait applicable à Henryet, et renfermer une menace de mort. Je frémis en songeant à quel danger je l'exposais. « Sortons, lui dis-je avec effroi, vous n'êtes point en sûreté ici. » Il sourit, et sa figure exprima un profond mépris pour ce danger que je redoutais.

« Croyez-moi, dit-il en voyant que j'allais insister, l'homme dont vous parlez n'oserait lever le bras sur moi, puisqu'il n'ose pas seulement lever les yeux à la hauteur des miens. »

Je ne pouvais entendre parler ainsi de Leoni. Malgré tous ses torts, toutes ses fautes, il était encore ce que j'avais de plus cher au monde. Je priai Henryet de ne point le traiter ainsi devant moi. « Accablez-moi de mépris, lui dis-je, reprochez-moi d'être une fille sans orgueil et sans cœur, d'avoir abandonné les meilleurs parents qui furent jamais et d'avoir foulé aux pieds toutes les lois qui sont imposées à mon sexe, je ne m'en offenserai pas ; je vous écouterai en pleurant, et je ne vous serai pas moins reconnaissante des offres de service que vous m'avez faites hier. Mais laissez-moi respecter le nom de Leoni, c'est le seul bien que dans le secret de mon cœur je puisse encore opposer à l'anathème du monde.

— Respecter le nom de Leoni ! s'écria Henryet avec un rire amer, pauvre femme ! Cependant j'y con-

sentirai si vous voulez partir pour Bruxelles. Allez consoler votre mère, rentrez dans la voie du devoir, et je vous promets de laisser en paix le misérable qui vous a perdue et que je pourrais briser comme une paille.

— Retourner auprès de ma mère! répondis-je. Oh! oui, mon cœur me le commande à chaque instant; mais retourner à Bruxelles, mon orgueil me le défend. De quelle manière y serais-je traitée par toutes ces femmes qui ont été jalouses de mon éclat, et qui maintenant se réjouissent de mon abaissement!

— Je crains, Juliette, reprit-il, que ce ne soit pas votre meilleure raison. Votre mère a une maison de campagne où vous pourriez vivre avec elle, loin de la société impitoyable. Avec votre fortune, vous pourriez vivre partout ailleurs encore où votre disgrâce ne serait pas connue, et où votre beauté et votre douceur vous feraient bientôt de nouveaux amis. Mais vous ne voulez pas quitter Leoni, convenez-en?

— Je le veux, lui répondis-je en pleurant, mais je ne le peux pas.

— Malheureuse, malheureuse entre toutes les femmes! dit Henryet avec tristesse, vous êtes bonne et dévouée, mais vous manquez de fierté. Là où il n'y a pas de noble orgueil, il n'y a pas de ressources. Pauvre créature faible, je vous plains de toute mon âme, car vous avez profané votre cœur, vous l'avez souillé au contact d'un cœur infâme, vous avez courbé la tête sous une main vile, vous aimez un lâche! Je me demande comment j'ai pu vous aimer autrefois, mais je me demande aussi comment je pourrais à présent ne pas vous plaindre.

— Mais enfin, lui dis-je, effrayée et consternée de son air et de son langage, qu'a donc fait Leoni pour que vous vous croyiez le droit de le traiter ainsi?

— Doutez-vous de ce droit, madame? Voulez-vous me dire pourquoi Leoni, qui est brave (cela est incontestable), et qui est le premier tireur d'armes que je connaisse, ne s'est jamais avisé de me chercher querelle, à moi qui n'ai jamais touché une épée de ma vie, et qui l'ai chassé de Paris avec un mot, de Bruxelles avec un regard?

— Cela est inconcevable, dis-je avec accablement.

— Est-ce que vous ne savez pas de qui vous êtes la maîtresse? reprit Henryet avec force; est-ce que personne ne vous a raconté les aventures merveilleuses du chevalier Leone? Est-ce que vous n'avez jamais rougi d'avoir été sa complice et de vous être sauvée avec un escroc en pillant la boutique de votre père?»

Je laissai échapper un cri douloureux, et je cachai mon visage dans mes mains; puis je relevai la tête en m'écriant de toutes mes forces: « Cela est faux, je n'ai jamais fait une telle bassesse; Leoni n'en est pas plus capable que moi. Nous n'avions pas fait quarante lieues sur la route de Genève, que Leoni s'est arrêté au milieu de la nuit, a demandé un coffre et y a mis tous les bijoux pour les renvoyer à mon père.

— Êtes-vous sûre qu'il l'ait fait? demanda Henryet en riant avec mépris.

— J'en suis sûre, m'écriai-je, j'ai vu le coffre, j'ai vu Leoni y serrer les diamants.

— Et vous êtes sûre que le coffre ne vous a pas suivie tout le reste du voyage? vous êtes sûre qu'il n'a point été déballé à Venise? »

Ces mots furent enfin pour moi un trait de lumière si éblouissant, que je ne pus m'y soustraire. Je me rappelai tout à coup ce que j'avais cherché en vain à ressaisir dans mes souvenirs: la première circonstance où mes yeux avaient fait connaissance avec ce fatal coffret. En ce moment, les trois époques de son apparition me furent présentes et se lièrent logiquement entre elles, pour me forcer à une conclusion écrasante: premièrement la nuit passée dans le château mystérieux, où j'avais vu Leoni mettre les diamants dans ce coffre; en second lieu, la dernière nuit passée au chalet suisse, où j'avais vu Leoni déterrer mystérieusement son trésor confié à la terre; troisièmement la seconde journée de notre séjour à Venise, où j'avais trouvé le coffre vide et l'épingle de diamants par terre dans un reste de coton d'emballage. La visite du juif Thadée et les cent cinquante mille francs que, d'après l'entretien surpris par moi entre Leoni et ses compagnons, il lui avait comptés à notre arrivée à Venise, coïncidaient parfaitement avec le souvenir de cette matinée. Je me tordis les mains, et les levant vers le ciel: « Ainsi, m'écriai-je en me parlant à moi-même, tout est perdu jusqu'à l'estime de ma mère, tout est empoisonné jusqu'au souvenir de la Suisse! Ces six mois d'amour et de bonheur étaient consacrés à recéler un vol!

— Et à mettre en défaut les recherches de la justice, ajouta Henryet.

— Mais non! mais non! repris-je avec égarement, en le regardant comme pour l'interroger; il m'aimait! il est sûr qu'il m'a aimée. Je ne peux pas songer à ce temps-là sans retrouver la certitude de son amour. C'était un voleur qui avait dérobé une fille et une cassette, et qui aimait l'une et l'autre. »

Henryet haussa les épaules; je m'aperçus que je divaguais; et, cherchant à ressaisir ma raison, je voulus absolument savoir la cause de cet ascendant inconcevable qu'il exerçait sur Leoni.

« Vous voulez le savoir? » me dit-il. Et il réfléchit un instant. Puis il reprit: « Je vous le dirai, je puis vous le dire; d'ailleurs, il est impossible que vous ayez vécu un an avec lui sans vous en douter. Il a dû faire assez de dupes à Venise sous vos yeux...

— Faire des dupes? Lui? comment? Oh! prenez

garde à ce que vous dites, Henryet; il est déjà assez chargé d'accusations.

— Je vous crois encore incapable d'être sa complice, Juliette; mais prenez garde de le devenir; prenez garde à votre famille. Je ne sais pas jusqu'à quel point on peut être impunément la maîtresse d'un fripon.

— Vous me faites mourir de honte, monsieur, vos paroles sont cruelles; achevez donc votre ouvrage et déchirez tout à fait mon cœur en m'apprenant ce qui vous donne, pour ainsi dire, droit de vie et de mort sur Leoni; où l'avez-vous connu? que savez-vous de sa vie passée? Je n'en sais rien, moi, hélas! j'ai vu en lui tant de choses contradictoires, que je ne sais plus s'il est riche ou pauvre, s'il est noble ou plébéien; je ne sais même pas si le nom qu'il porte lui appartient.

— C'est la seule chose que le hasard, répondit Henryet, lui ait épargné la peine de voler. Il s'appelle en effet Leone Leoni, et sort d'une des plus nobles maisons de Venise; son père avait encore quelque fortune et possédait le palais que vous venez d'habiter. Il avait une tendresse illimitée pour ce fils unique, dont les précoces dispositions annonçaient une organisation supérieure. Leoni fut élevé avec soin, et dès l'âge de quinze ans parcourut la moitié de l'Europe avec son gouverneur. En cinq ans, il apprit, avec une incroyable facilité, la langue, les mœurs et la littérature des peuples qu'il traversa. La mort de son père le ramena à Venise avec son gouverneur. Ce gouverneur était l'abbé Zanini, que vous avez pu voir souvent chez vous cet hiver. Je ne sais si vous l'avez bien jugé; c'est un homme d'une imagination vive, d'une finesse exquise, d'une instruction immense, mais d'une immoralité incroyable et d'une lâcheté certaine sous les dehors hypocrites de la tolérance et du bon sens. Il avait naturellement dépravé la conscience de son élève, et avait remplacé en lui les notions du juste et de l'injuste par une prétendue science de la vie qui consistait à faire toutes les folies amusantes, toutes les fautes profitables, toutes les bonnes et mauvaises actions qui pouvaient tenter le cœur humain. J'ai connu ce Zanini à Paris, et je me souviens de lui avoir entendu dire qu'il fallait savoir faire le mal pour savoir faire le bien, savoir jouir dans le vice pour savoir jouir dans la vertu. Cet homme, plus prudent, plus habile et plus froid que Leoni, lui est beaucoup supérieur dans sa science, et Leoni, emporté par ses passions ou dérouté par ses caprices, ne le suit que de loin et en faisant mille écarts qui doivent le perdre dans la société, et qui l'ont déjà perdu, puisqu'il est désormais à la discrétion de quelques complices cupides et de quelques honnêtes gens dont il lassera la générosité. »

Un froid mortel glaçait mes membres tandis qu'Henryet parlait ainsi. Je fis un effort pour écouter le reste.

XVI

« A vingt ans, reprit Henryet, Leoni se trouva donc à la tête d'une fortune assez honorable, et entièrement maître de ses actions. Il était dans la plus facile position pour faire le bien; mais il trouva son patrimoine au-dessous de son ambition, et en attendant qu'il élevât une fortune égale à ses désirs sur je ne sais quels projets insensés ou coupables, il dévora en deux ans tout son héritage. Sa maison, qu'il fit décorer avec la richesse que vous avez vue, fut le rendez-vous de tous les jeunes gens dissipés et de toutes les femmes perdues de l'Italie. Beaucoup d'étrangers, amateurs de la vie élégante, y furent accueillis; et c'est ainsi que Leoni, lié déjà par ses voyages avec beaucoup de gens comme il faut, établit dans tous les pays les relations les plus brillantes et s'assura les protections les plus utiles.

Dans cette nombreuse société durent s'introduire, comme il arrive partout, des intrigants et des escrocs. J'ai vu à Paris, autour de Leoni, plusieurs figures qui m'ont inspiré de la méfiance, et que je soupçonne aujourd'hui devoir former avec lui et le marquis de*** une affiliation de filous de bonne compagnie. Cédant à leurs conseils, aux leçons de Zanini, ou à ses dispositions naturelles, le jeune Leoni dut s'exercer à tricher au jeu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il acquis ce talent à un degré éminent, et qu'il l'a probablement mis en usage dans toutes les villes de l'Europe sans exciter la moindre méfiance. Lorsqu'il fut absolument ruiné, il quitta Venise, et se mit à voyager de nouveau en aventurier. Ici le fil de son histoire m'échappe. Zanini, par qui j'ai su une partie de ce que je viens de vous raconter, prétendait l'avoir perdu de vue depuis ce moment, et n'avoir appris que par une correspondance souvent interrompue les mille changements de fortune et les mille intrigues de Leoni dans le monde. Il s'excusait d'avoir formé un tel élève, en disant que Leoni avait pris à côté de sa doctrine; mais il excusait l'élève en louant l'habileté incroyable, la force d'âme et la présence d'esprit avec lesquelles il avait conjuré le sort, traversé et vaincu l'adversité. Enfin Leoni vint à Paris avec son ami fidèle, le marquis de***, que vous connaissez, et c'est là que j'eus l'occasion de le voir et de le juger.

Ce fut Zanini qui le présenta chez la princesse de X***, dont il élevait les enfants. La supériorité d'esprit de cet homme l'avait depuis plusieurs années établi dans la société de la princesse sur un pied moins subalterne que les gouverneurs ne le sont d'ordinaire dans les grandes maisons. Il faisait les honneurs du salon, tenait le haut de la conversation, chantait admirablement, et dirigeait les concerts.

Leoni, grâce à son esprit et à ses talents, fut accueilli avec empressement et bientôt recherché avec enthousiasme. Il exerça à Paris sur certaines coteries

l'empire que vous lui avez vu exercer sur toute une ville de province. Il s'y comportait magnifiquement, jouait rarement, mais toujours pour perdre des sommes immenses que gagnait généralement le marquis de ***. Ce marquis fut présenté peu de temps après lui par Zanini. Quoique compatriote de Leoni, il feignait de ne pas le connaître, ou affectait d'avoir de l'éloignement pour lui. Il racontait à l'oreille de tout le monde qu'ils avaient été en rivalité d'amour à Venise, et que bien que guéris l'un et l'autre de leur passion, ils ne l'étaient point de leur inimitié. Grâce à cette fourberie, personne ne les soupçonnait d'être d'accord pour exercer leur industrie.

Ils l'exercèrent durant tout un hiver sans inspirer le moindre soupçon. Ils perdaient quelquefois immensément l'un et l'autre, mais plus souvent ils gagnaient, et ils menaient, chacun de son côté, un train de prince. Un jour, un de mes amis qui perdait énormément contre Leoni, surprit un signe imperceptible entre lui et le marquis vénitien. Il garda le silence, et les observa tous deux pendant plusieurs jours avec attention. Un soir que nous avions parié du même côté et que nous perdions toujours, il s'approcha de moi et me dit : « Regardez ces deux Italiens; j'ai la conviction et presque la certitude qu'ils s'entendent pour tricher. Je quitte demain Paris pour une affaire extrêmement pressée; je vous laisse le soin d'approfondir ma découverte et d'en avertir vos amis s'il y a lieu. Vous êtes un homme sage et prudent; vous n'agirez pas, j'espère, sans bien savoir ce que vous faites. En tout cas, si vous avez quelque affaire avec ces gens-là, ne manquez pas de me nommer à eux comme le premier qui les ait accusés, et écrivez-moi; je me charge de vider la querelle avec un des deux.» Il me laissa son adresse et partit. J'examinai les deux chevaliers d'industrie, et j'acquis la certitude que mon ami ne s'était pas trompé. J'arrivai à l'entière découverte de leur mauvaise foi précisément à une soirée chez la princesse X***. Je pris aussitôt Zanini par le bras, et l'entraînant à l'écart : « Connaissez-vous bien, lui demandai-je, les deux Vénitiens que vous avez présentés ici?

— Parfaitement, me répondit-il avec beaucoup d'aplomb, j'ai été le gouverneur de l'un d'eux, je suis l'ami de l'autre.

— Je vous en fais mon compliment, lui dis-je, ce sont deux escrocs. » Je lui fis cette réponse avec tant d'assurance, qu'il changea de visage malgré sa grande habitude de dissimulation. Je le soupçonnais d'avoir un intérêt dans leur gain, et je lui déclarai que j'allais démasquer ses deux compatriotes. Il se troubla tout à fait et me supplia avec instance de ne pas le faire. Il essaya de me persuader que je me trompais. Je le priai de me conduire dans sa chambre avec le marquis. Là je m'expliquai en peu de mots très-clairs, et le marquis, au lieu de se disculper, pâlit et s'évanouit. Je ne sais si cette scène fut jouée par lui et l'abbé, mais ils me conjurèrent avec tant de douleur, le marquis me marqua tant de honte et de remords, que j'eus la bonhomie de me laisser fléchir. J'exigeai seulement qu'il quittât la France avec Leoni sur-le-champ. Le marquis promit tout, mais je voulus moi-même faire la même injonction à son complice; je lui ordonnai de le faire monter. Il se fit longtemps attendre; enfin il arriva, non pas humble et tremblant comme l'autre, mais frémissant de rage et serrant les poings. Il pensait peut-être m'intimider par son insolence, je lui répondis que j'étais prêt à lui donner toutes les satisfactions qu'il voudrait, mais que je commencerais par l'accuser publiquement. J'offris en même temps au marquis la réparation de mon ami aux mêmes conditions. L'impudence de Leoni fut déconcertée. Ses compagnons lui firent sentir qu'il était perdu s'il résistait. Il prit son parti, non sans beaucoup de résistance et de fureur, et tous deux quittèrent la maison sans reparaître au salon; le marquis partit le lendemain pour Gênes, Leoni pour Bruxelles. J'étais resté seul avec Zanini dans sa chambre; je lui fis comprendre les soupçons qu'il m'inspirait, et le dessein que j'avais de le dénoncer à la princesse. Comme je n'avais point de preuves certaines contre lui, il fut moins humble et moins suppliant que le marquis, mais je vis qu'il n'était pas moins effrayé. Il mit en œuvre toutes les ressources de son esprit pour conquérir ma bienveillance et ma discrétion. Je lui fis avouer pourtant qu'il connaissait jusqu'à un certain point les turpitudes de son élève, et je le forçai de me raconter son histoire. En ceci Zanini manqua de prudence : il aurait dû soutenir obstinément qu'il les ignorait; mais la dureté avec laquelle je le menaçais de dévoiler les hôtes qu'il avait introduits, lui fit perdre la tête. Je le quittai avec la conviction qu'il était un drôle aussi lâche, mais plus circonspect que les deux autres. Je lui gardai le secret par prudence pour moi-même. Je craignais que l'ascendant qu'il avait sur la princesse X*** ne l'emportât sur ma loyauté, qu'il n'eût l'habileté de me faire passer auprès d'elle pour un imposteur ou pour un fou, et qu'il ne rendît ma conduite ridicule. J'étais las de cette sale aventure. Je n'y pensai plus et quittai Paris trois mois après. Vous savez quelle fut la première personne que mes yeux cherchèrent dans le bal de Delpech. J'étais encore amoureux de vous, et arrivé depuis une heure, j'ignorais que vous alliez vous marier. Je vous découvris au milieu de la foule, je m'approchai de vous, et je vis Leoni à vos côtés. Je crus faire un rêve, je crus qu'une ressemblance m'abusait. Je fis des questions, et je m'assurai que votre fiancé était le chevalier d'industrie qui m'avait volé trois ou quatre cents louis. Je n'espérai point le supplanter, je crois même que je ne le désirais pas. Succéder dans votre cœur à un pareil homme, essuyer peut-être

sur vos joues la trace de ses baisers, était une pensée qui glaçait mon amour. Mais je jurai qu'une fille innocente et qu'une honnête famille ne seraient pas dupes d'un misérable. Vous savez que notre explication ne fut ni longue ni verbeuse ; mais votre fatale passion fit échouer l'effort que je faisais pour vous sauver. »

Henryet se tut. Je baissai la tête ; j'étais accablée ; il me semblait que je ne pourrais plus regarder personne en face. Henryet continua :

« Leoni se tira fort habilement d'affaire en enlevant sa fiancée sous mes yeux, c'est-à-dire les trois cent mille francs de diamants qu'elle portait sur elle. Il vous cacha vous et vos diamants je ne sais où. Au milieu des larmes répandues sur le sort de sa fille, votre père pleura un peu ses belles pierreries si bien montées. Un jour, il lui arriva de dire naïvement devant moi que ce qui lui faisait le plus de peine dans ce vol, c'est que les diamants seraient vendus à moitié prix à quelque juif, et que ces belles montures, si bien travaillées, seraient brisées et fondues par le recéleur qui ne voudrait pas se compromettre. « C'était bien la peine de faire un tel travail, disait-il en pleurant ; c'était bien la peine d'avoir une fille et de tant l'aimer ! »

« Il paraît que votre père eut raison, car avec le produit de son rapt, Leoni ne trouva moyen de briller à Venise que quatre mois. Le palais de ses pères avait été vendu, et maintenant il était à louer. Il le loua et rétablit, dit-on, son nom sur la corniche de la cour intérieure, n'osant pas le mettre sur la porte principale. Comme il n'est décidément connu pour un filou que par très-peu de personnes, sa maison fut de nouveau le rendez-vous de beaucoup d'hommes comme il faut, qui, sans doute, y furent dupés par ses associés. Mais peut-être la crainte qu'il avait d'être découvert l'empêcha-t-elle de se joindre à eux, car il fut bientôt ruiné de nouveau. Il se contenta sans doute de tolérer le brigandage que ces scélérats commettaient chez lui ; car il est à leur merci et n'oserait se défaire de ceux qu'il déteste le plus. Maintenant il est, comme vous le savez, l'amant en titre de la princesse Zagarolo ; cette dame, qui a été fort belle, est désormais flétrie et condamnée à mourir prochainement d'une maladie de poitrine... On pense qu'elle léguera tous ses biens à Leoni, qui feint pour elle un amour violent, et qu'elle aime elle-même avec passion. Il guette l'heure de son testament. Alors vous redeviendrez riche, Juliette. Il a dû vous le dire : encore un peu de patience, et vous remplacerez la princesse dans sa loge au spectacle, vous irez à la promenade dans ses voitures, dont vous ferez seulement changer l'écusson ; vous serrerez votre amant dans vos bras, sur le lit magnifique où elle sera morte ; vous pourrez même porter ses robes et ses diamants. »

Le cruel Henryet en dit peut-être davantage, mais je n'entendis plus rien ; je tombai à terre dans des convulsions terribles.

XVII

Quand je revins à moi, je me trouvai seule avec Leoni. J'étais couchée sur un sofa. Il me regardait avec tendresse et avec inquiétude.

« Mon âme, me dit-il lorsqu'il me vit reprendre l'usage de mes sens, dis-moi ce que tu as ? Pourquoi t'ai-je trouvée dans un état si effrayant ? Où souffres-tu ? Quelle nouvelle douleur as-tu éprouvée ?

— Aucune, » lui répondis-je ; et je disais vrai, car en ce moment je ne me souvenais plus de rien.

« Tu me trompes, Juliette, quelqu'un t'a fait de la peine. La servante qui était auprès de toi, quand je suis arrivé, m'a dit qu'un homme était venu te voir ce matin, qu'il était resté longtemps avec toi, et, qu'en sortant, il avait recommandé qu'on te portât des soins. Quel est cet homme, Juliette ? »

Je n'avais jamais menti de ma vie, il me fut impossible de répondre. Je ne voulais pas nommer Henryet. Leoni fronça le sourcil. « Un mystère ! dit-il, un mystère entre nous ? Je ne t'en aurais jamais crue capable. Mais tu ne connais personne ici ?... Est-ce que... ? Si c'était lui, il n'y aurait pas assez de sang dans ses veines pour laver son insolence... Dis-moi la vérité, Juliette ; est-ce que Chalm est venu te voir ? Est-ce qu'il t'a encore poursuivie de ses viles propositions et de ses calomnies contre moi ?

— Chalm ! lui dis-je, est-ce qu'il est à Milan ? » Et j'éprouvai un sentiment d'effroi qui dut se peindre sur ma figure, car Leoni vit que j'ignorais l'arrivée du vicomte.

« Si ce n'est pas lui, dit-il en se parlant à lui même, qui peut être ce faiseur de visites qui reste trois heures enfermé avec ma femme et qui la laisse évanouie ? Le marquis ne m'a pas quitté de la journée.

— O ciel ! m'écriai-je, tous vos odieux compagnons sont donc ici ! Faites, au nom du ciel ! qu'ils ne sachent pas où je demeure et que je ne les voie pas.

— Mais quel est donc l'homme que vous voyez et à qui vous ne refusez pas l'entrée de votre chambre ? dit Leoni, qui devenait de plus en plus pensif et pâle. Juliette, répondez-moi, je le veux, entendez-vous ? »

Je sentis combien ma position devenait affreuse. Je joignis mes mains en tremblant, et j'invoquai le ciel en silence.

« Vous ne répondez pas, dit Leoni. Pauvre femme ! vous n'avez guère de présence d'esprit. Vous avez un amant, Juliette ! Vous n'avez pas tort puisque j'ai une

maîtresse. Je suis un sot de ne pouvoir le souffrir, quand vous acceptez le partage de mon cœur et de mon lit. Mais il est certain que je ne puis être aussi généreux. Adieu. »

Il prit son chapeau et mit ses gants avec une froideur convulsive, tira sa bourse, la posa sur la cheminée, et, sans m'adresser un mot de plus, sans jeter un regard sur moi, il sortit. Je l'entendis s'éloigner d'un pas égal et descendre l'escalier sans se presser.

La surprise, la consternation et la peur m'avaient glacé le sang. Je crus que j'allais devenir folle; je mis mon mouchoir dans ma bouche pour étouffer mes cris, et puis, succombant à la fatigue, je retombai dans un accablement stupide.

Au milieu de la nuit, j'entendis du bruit dans ma chambre, j'ouvris les yeux et je vis, sans comprendre ce que je voyais, Leoni qui se promenait avec agitation, et le marquis assis à une table et vidant une bouteille d'eau-de-vie. Je ne fis pas un mouvement. Je n'eus pas l'idée de chercher à savoir ce qu'ils faisaient là, mais peu à peu leurs paroles, en frappant mes oreilles, arrivèrent jusqu'à mon intelligence et prirent un sens.

« Je te dis que je l'ai vu, et que j'en suis sûr, disait le marquis. Il est ici.

— Le chien maudit! répondit Leoni en frappant du pied; que la terre s'ouvre et m'en débarrasse!

— Bien dit! reprit le marquis. Je suis de cet avis-là.

— Il vient jusque dans ma chambre tourmenter cette malheureuse femme!

— Es-tu sûr, Leoni, qu'elle n'en soit pas fort aise?

— Tais-toi, vipère, et n'essaie pas de me faire soupçonner cette infortunée. Il ne lui reste au monde que mon estime.

— Et l'amour de M. Henryet, » reprit le marquis.

Leoni serra les poings.

« Nous la débarrasserons de cet amour-là, s'écria-t-il, et nous en guérirons le Flamand.

— Ah çà, Leoni, ne va pas faire de sottise!

— Et toi, Lorenzo, ne va pas faire d'infamie.

— Tu appellerais cela une infamie, toi? nous n'avons guère les mêmes idées. Tu conduis tranquillement au tombeau la Zagarolo pour hériter de ses biens, et tu trouverais mauvais que je misse en terre un ennemi dont l'existence paralyse à jamais la nôtre! Il te semble tout simple, malgré la défense des médecins, de hâter par ta tendresse généreuse le terme des maux de ta chère phthisique...

— Va-t'en au diable! si cette enragée veut vivre vite et mourir bientôt, pourquoi l'en empêcherais-je? Elle est assez belle pour me trouver obéissant, et je ne l'aime pas assez pour lui résister. »

Quelle horreur! murmurai-je malgré moi, et je retombai sur mon oreiller.

« Ta femme a parlé, je crois, dit le marquis.

— Elle rêve, répondit Leoni; elle a la fièvre.

— Es-tu sûr qu'elle ne nous écoute pas?

— Il faudrait d'abord qu'elle eût la force de nous entendre. Elle est bien malade aussi, la pauvre Juliette! Elle ne se plaint pas, elle! Elle souffre seule. Elle n'a pas vingt femmes pour la servir. Elle ne paye pas des courtisans pour satisfaire ses fantaisies maladives. Elle meurt saintement et chastement comme une victime expiatoire entre le ciel et moi. »

Leoni s'assit sur la table et fondit en larmes.

« Voilà l'effet de l'eau-de-vie, dit tranquillement le marquis en portant son verre à sa bouche; je te l'avais prédit, cela te porte toujours aux nerfs.

— Laisse-moi, bête brute! s'écria Leoni en poussant la table qui faillit tomber sur le marquis. Laisse-moi pleurer. Tu ne sais pas ce que c'est que le remords, toi, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour!

— L'amour, dit le marquis d'un ton théâtral en contrefaisant Leoni, le remords! voilà des mots bien sonores et très-dramatiques. Quand mets-tu Juliette à l'hôpital?

— Oui, tu as raison, dit Leoni avec un désespoir sombre, parle-moi ainsi, je l'aime mieux. Cela me convient. Je suis capable de tout. A l'hôpital! oui. Elle était si belle, si éblouissante! je suis venu, et voilà où je la conduis! Ah! je m'arracherais les cheveux.

— Allons, dit le marquis après un silence, as-tu fait assez de sentiment aujourd'hui? Tudieu! la crise a été longue... Raisonnons à présent; ce n'est pas sérieusement que tu veux te battre avec Henryet?

— Très-sérieusement, répondit Leoni. Tu parles bien sérieusement de l'assassiner.

— C'est très-différent.

— C'est absolument la même chose. Il ne connaît l'usage d'aucune arme, et je suis de première force pour toutes.

— Excepté pour le stylet, reprit le marquis, ou pour le pistolet à bout portant; d'ailleurs tu ne tues que les femmes.

— Je tuerai au moins cet homme-là, répondit Leoni.

— Et tu crois qu'il consentira à se battre avec toi?

— Il acceptera. Il est brave.

— Mais il n'est pas fou. Il commencera par nous faire arrêter comme deux voleurs.

— Il commencera par me rendre raison. Je l'y forcerai bien. Je lui donnerai un soufflet en plein spectacle.

— Il te le rendra en t'appelant faussaire, escroc, fileur de cartes.

— Il faudra qu'il le prouve. Il n'est pas connu ici, tandis que nous y sommes établis d'une manière bril-

lante. Je le traiterai de lunatique et de visionnaire, et quand je l'aurai tué, tout le monde pensera que j'avais raison.

— Tu es fou, mon cher, répondit le marquis, Henryet est recommandé aux négociants les plus riches de l'Italie. Sa famille est bien connue et bien famée dans le commerce. Lui-même a sans doute des amis dans la ville, ou au moins des connaissances auprès de qui son témoignage aura du poids. Il se battra demain soir, je suppose. Eh bien! la journée lui aura suffi pour déclarer à vingt personnes qu'il se bat contre toi, parce qu'il t'a vu tricher, et que tu trouves mauvais qu'il ait voulu t'en empêcher.

— Eh bien! il le dira, on le croira, mais je le tuerai.

— La Zagarolo te chassera et déchirera son testament. Tous les nobles te fermeront leur porte, et la police te priera d'aller faire l'agréable sur un autre territoire.

— Eh bien! j'irai ailleurs. Le reste de la terre m'appartiendra quand je me serai délivré de cet homme.

— Oui, et de son sang sortira une jolie petite pépinière d'accusateurs. Au lieu de M. Henryet, tu auras toute la ville de Milan à ta poursuite.

— O ciel! comment faire? dit Leoni avec angoisse.

— Lui donner un rendez-vous de la part de ta femme, et lui calmer le sang avec un bon couteau de chasse. Donne-moi ce bout de papier qui est là-bas, je vais lui écrire. »

Leoni, sans l'écouter, ouvrit une fenêtre et tomba dans la rêverie tandis que le marquis écrivait. Quand il eut fini, il l'appela.

« Écoute, Leoni, et vois si je m'entends à écrire un billet doux :

« Mon ami, je ne puis plus vous recevoir chez moi; Leoni sait tout et me menace des plus horribles traitements; emmenez-moi, ou je suis perdue. Conduisez-moi à ma mère, jetez-moi dans un couvent; faites de moi ce qu'il vous plaira, mais arrachez-moi à l'affreuse situation où je suis. Trouvez-vous demain devant le portail de la cathédrale à une heure du matin. Nous concerterons notre départ. Il me sera facile d'aller vous trouver; Leoni passe toutes les nuits chez la Zagarolo. Ne soyez pas étonné de cette écriture bizarre et presque illisible. Leoni, dans un accès de colère, m'a presque démis la main droite. Adieu.

« Juliette Ruyter. »

— Il me semble que cette lettre est prudemment conçue, ajouta le marquis, et peut sembler vraisemblable au Flamand, quel que soit le degré de son intimité avec ta femme. Les paroles que tantôt dans son délire elle croyait lui adresser, nous donnent la certitude qu'il lui a offert de la reconduire dans son pays... L'écriture est informe, et qu'il connaisse ou non celle de Juliette...

— Voyons, » dit Leoni d'un air attentif en se penchant sur la table.

Sa figure avait une expression effrayante de doute et de persuasion. Je n'en vis pas davantage. Mon cerveau était épuisé, mes idées se confondirent. Je retombai dans une sorte de léthargie.

XVIII

Quand je revins à moi, la lumière vague de la lampe éclairait les mêmes objets. Je me soulevai lentement; je vis le marquis à la même place où je l'avais vu en perdant connaissance. Il faisait encore nuit. Il y avait encore des bouteilles sur la table, une écritoire et quelque chose que je ne distinguai pas bien et qui ressemblait à des armes. Leoni était debout dans la chambre. Je tâchai de me souvenir de leur conversation précédente. J'espérais que les lambeaux hideux qui m'en revenaient à la mémoire étaient autant de rêves fébriles, et je ne sus pas d'abord qu'entre cette conversation et celle qui commençait, vingt-quatre heures s'étaient écoulées. Les premiers mots dont je pus me rendre compte furent ceux-ci :

« Il fallait qu'il se méfiât de quelque chose, car il était armé jusqu'aux dents. » En parlant ainsi, Leoni essuyait avec un mouchoir sa main ensanglantée.

« Bah! ce que tu as n'est qu'une égratignure, dit le marquis; je suis blessé plus sérieusement à la jambe, et il faudra pourtant que je danse demain au bal, afin qu'on ne s'en doute pas. Laisse donc ta main, panse-la et songe à autre chose.

— Il m'est impossible de songer à autre chose qu'à ce sang. Il me semble que j'en vois un lac autour de moi.

— Tu as les nerfs trop délicats, Leoni; tu n'es bon à rien.

— Canaille, dit Leoni d'un ton de haine et de mépris, sans moi tu étais mort, tu reculais lâchement, et tu dois être frappé par derrière. Si je ne t'avais vu perdu, et si ta perte n'eût entraîné la mienne, jamais je n'aurais touché à cet homme à pareille heure et en pareil lieu. Mais ta féroce obstination m'a forcé à être ton complice. Il ne me manquait plus que de commettre un assassinat pour être digne de ta société!

— Ne fais pas le modeste, reprit le marquis; quand tu as vu qu'il se défendait, tu es devenu un tigre.

— Ah oui! cela me réjouissait le cœur de le voir mourir en se défendant, car enfin je l'ai tué loyalement.

— Très-loyalement; il avait remis la partie au lendemain, et comme tu étais pressé d'en finir, tu l'as tué tout de suite.

— A qui la faute, traître? Pourquoi t'es-tu jeté sur lui au moment où nous nous séparions avec la parole l'un de l'autre? Pourquoi t'es-tu enfui en voyant qu'il était armé, et m'as-tu forcé ainsi à te défendre ou à être dénoncé par lui demain pour l'avoir attiré de concert avec toi dans un guet-apens, afin de l'assassiner? A l'heure qu'il est j'ai mérité l'échafaud, et pourtant je ne suis point un meurtrier. Je me suis battu à armes égales, à chance égale, à courage égal.

— Oui, il s'est très-bien défendu, dit le marquis, vous avez fait l'un et l'autre des prodiges de valeur. C'était une chose très-belle à voir et vraiment homérique que ce duel au couteau. Mais je dois dire pourtant que, pour un Vénitien, tu manies cette arme misérablement.

— Il est vrai que ce n'est pas l'arme dont je suis habitué à me servir; et à propos, je pense qu'il serait prudent de cacher ou d'anéantir celle-ci.

— Grande sottise! mon ami. Il faut bien t'en garder; tes laquais et tes amis savent tous que tu portes en tout temps cette arme sur toi; si tu la faisais disparaître, ce serait un indice contre nous.

— C'est vrai. Mais la tienne?

— La mienne est vierge de son sang; mes premiers coups ont porté à faux, et ensuite les tiens ne m'ont pas laissé de place.

— Ah ciel! c'est encore vrai. Tu as voulu l'assassiner, et la fatalité m'a contraint de faire moi-même l'action dont j'avais horreur.

— Cela te plaît à dire, mon cher; tu venais de très-bon cœur au rendez-vous.

— C'est que j'avais en effet le pressentiment instinctif de ce que mon mauvais génie allait me faire commettre... Après tout, c'était ma destinée et la sienne. Nous voilà donc délivrés de lui! Mais pourquoi, diable! as-tu vidé ses poches?

— Précaution et présence d'esprit de ma part. En le trouvant dépouillé de son argent et de son portefeuille, on cherchera l'assassin dans la plus basse classe, et jamais on ne soupçonnera des gens comme il faut. Cela passera pour un acte de brigandage, et non pour une vengeance particulière. Ne te trahis pas toi-même par une sotte émotion, lorsque tu entendras parler demain de l'événement, et nous n'avons rien à craindre. Approche la bougie, que je brûle ces papiers; quant à l'argent monnayé, cela n'a jamais compromis personne.

— Arrête! dit Leoni en saisissant une lettre que le marquis allait brûler avec les autres. J'ai vu là le nom de famille de Juliette.

— C'est une lettre à madame Ruyter, dit le marquis. Voyons.

« Madame, s'il en est temps encore, si vous n'êtes point partie dès hier en recevant la lettre par laquelle je vous appelais auprès de votre fille, ne partez point. Attendez-la, ou venez à sa rencontre jusqu'à Strasbourg; je vous y ferai chercher en arrivant. J'y serai avec mademoiselle Ruyter avant peu de jours. Elle est décidée à fuir l'infamie et les mauvais traitements de son séducteur. Je viens de recevoir d'elle un billet qui m'annonce enfin cette résolution. Je dois la voir cette nuit pour fixer le moment de notre départ. Je laisserai toutes mes affaires pour profiter de la bonne disposition où elle est, et où les flatteries de son amant pourraient bien ne pas la laisser toujours. L'empire qu'il a sur elle est encore immense. Je crains que la passion qu'elle a pour ce misérable ne soit éternelle, et que son regret de l'avoir quitté ne vous fasse verser encore bien des larmes à toutes deux. Soyez indulgente et bonne avec elle; c'est votre rôle de mère, et vous le remplirez aisément. Pour moi, je suis rude, et mon indignation s'exprime plus facilement que ma pitié. Je voudrais être plus persuasif; mais je ne puis être plus aimable, et ma destinée n'est pas d'être aimé.

« PAUL HENRYET. »

— Ceci te prouve, ô mon ami, dit le marquis d'un ton moqueur en présentant cette lettre à la flamme de la bougie, que ta femme est fidèle, et que tu es le plus heureux des époux.

— Pauvre femme! dit Leoni, et pauvre Henryet! Il l'aurait rendue heureuse, lui! Il l'aurait respectée et honorée du moins! Quelle fatalité l'a donc jetée dans les bras d'un méchant coureur d'aventures, poussé vers elle par le destin d'un bout du monde à l'autre, lorsqu'elle avait sous la main le cœur d'un honnête homme! Aveugle enfant! pourquoi m'as-tu choisi?

— Charmant! dit le marquis ironiquement. J'espère que tu vas faire à ce propos quelques vers. Une jolie épitaphe pour l'homme que tu as massacré ce soir, me semblerait une chose de bon goût et tout à fait neuve.

— Oui, je lui en ferai une, dit Leoni, et le texte sera celui-ci :

« Ici repose un honnête homme qui voulut se faire le défenseur de la justice humaine contre deux scélérats, et que la justice divine a laissé égorger par eux. »

Leoni tomba dans une rêverie douloureuse, pendant laquelle il murmurait sans cesse le nom de sa victime. « Paul Henryet! disait-il. Vingt-deux ou vingt-quatre ans tout au plus. Une figure froide, mais belle. Un caractère roide et probe. La haine de l'injustice. L'orgueil brutal de l'honnêteté, et pourtant quelque chose de tendre et de mélancolique. Il aimait Juliette, il l'a toujours aimée. Il combattait en vain sa passion. Je vois par cette lettre qu'il l'aimait encore, et qu'il

l'aurait adorée s'il avait pu la guérir. Juliette, Juliette! tu pouvais encore être heureuse avec lui, et je l'ai tué. Je t'ai ravi celui qui pouvait te consoler; ton seul défenseur n'est plus, et tu demeures la proie d'un bandit.

— Très-beau! dit le marquis, je voudrais que tu ne fisses pas un mouvement des lèvres sans avoir un sténographe à tes côtés, pour conserver tout ce que tu dis de noble et de touchant. Moi, je vais dormir; bonsoir, mon cher, couche avec ta femme, mais change de chemise, car le diable m'emporte! tu as le sang d'Henryet sur ton jabot! »

Le marquis sortit. Leoni, après un instant d'immobilité, vint à mon lit, souleva le rideau et me regarda. Alors il vit que j'étais accroupie sur mes couvertures, et que j'avais les yeux ouverts et attachés sur lui. Il ne put soutenir l'aspect de mon visage livide et de mon regard fixe; il recula avec un cri de terreur, et je lui dis d'une voix faible et brève, à plusieurs reprises : Assassin, assassin, assassin!

Il tomba sur ses genoux comme frappé de la foudre, et il se traîna jusqu'à mon lit d'un air suppliant. « Couche avec ta femme, lui dis-je en répétant les paroles du marquis dans une sorte de délire; mais change de chemise, car tu as le sang d'Henryet sur ton jabot! »

Leoni tomba la face contre terre en poussant des cris inarticulés. Je perdis tout à fait la raison, et il me semble que je répétai ces cris en imitant avec une servilité stupide l'inflexion de sa voix et les convulsions de sa poitrine. Il me crut folle, et se relevant avec terreur, il vint à moi. Je crus qu'il allait me tuer; je me jetai dans la ruelle en criant : Grâce! grâce! je ne le dirai pas! et je m'évanouis au moment où il me saisissait pour me relever et me secourir.

XIX

Je m'éveillai encore dans ses bras, et jamais il n'eut tant d'éloquence, tant de tendresse et tant de larmes pour implorer son pardon. Il avoua qu'il était le dernier des hommes; mais il me dit qu'une seule chose le relevait à ses propres yeux, c'était l'amour qu'il avait toujours eu pour moi, et qu'aucun de ses vices, aucun de ses crimes n'avait eu la force d'étouffer. Jusque-là il s'était débattu contre les apparences qui l'accusaient de toutes parts. Il avait lutté contre l'évidence pour conserver mon estime. Désormais, ne pouvant plus se justifier par le mensonge, il prit une autre voix, et embrassa un nouveau rôle, pour m'attendrir et me vaincre. Il se dépouilla de tout artifice, et peut-être devrais-je dire de toute pudeur, et me confessa toutes les turpitudes de sa vie. Mais au milieu de cet abîme il me fit voir et comprendre ce qu'il y avait de vraiment beau en lui, la faculté d'aimer, l'éternelle vigueur d'une âme où les plus rudes fatigues, les plus dangereuses épreuves n'éteignaient point le feu sacré. « Ma conduite est vile, me dit-il, mais mon cœur est toujours noble; il saigne toujours de ses torts; il a conservé aussi énergique, aussi pur que dans sa première jeunesse, le sentiment du juste et de l'injuste, l'horreur du mal qu'il commet, l'enthousiasme du beau qu'il contemple. Ta patience, tes vertus, ta bonté angélique, ta miséricorde inépuisable comme celle de Dieu, ne peuvent s'exercer en faveur d'un être qui les comprenne mieux et qui les admire davantage. Un homme de mœurs régulières et de conscience délicate les trouverait plus naturelles et les apprécierait moins; avec cet homme-là, d'ailleurs, tu ne serais qu'une honnête femme; avec un homme tel que moi, tu es une femme sublime, et la dette de reconnaissance qui s'amasse dans mon cœur est immense, comme tes souffrances et tes sacrifices. Va, c'est quelque chose que d'être aimée et que d'avoir droit à une passion immense; sur quel autre auras-tu jamais ce droit comme sur moi? pour qui recommenceras-tu les tourments et le désespoir que tu as subis? Crois-tu qu'il y ait autre chose dans la vie que l'amour? Pour moi, je ne le crois pas; et crois-tu que ce soit chose facile que de l'inspirer et de le ressentir? Des milliers d'hommes meurent incomplets sans avoir connu d'autre amour que celui des bêtes, et souvent un cœur capable de le ressentir cherche en vain où le placer et sort vierge de tous les embrassements terrestres, pour l'aller trouver peut-être dans les cieux. Ah! quand Dieu nous l'accorde sur la terre, ce sentiment profond, violent, ineffable, il ne faut plus, Juliette, désirer ni espérer le paradis; car le paradis, c'est la fusion de deux âmes dans un baiser d'amour; et qu'importe, quand nous l'avons trouvé ici-bas, que ce soit dans les bras d'un saint ou d'un damné? Qu'il soit maudit ou adoré parmi les hommes, celui que tu aimes, que t'importe, pourvu qu'il te le rende? Est-ce moi que tu aimes, ou est-ce le bruit qui se fait autour de moi? Qu'as-tu aimé en moi dès le commencement? est-ce l'éclat qui m'environnait? Si tu me hais aujourd'hui, il faudra que je doute de ton amour passé; il faudra qu'au lieu de cet ange, au lieu de cette victime dévouée dont le sang répandu pour moi coule incessamment goutte à goutte sur mes lèvres, je ne voie plus en toi qu'une pauvre fille crédule et faible qui m'a aimé par vanité et qui m'abandonne par égoïsme. Juliette, Juliette, songe à ce que tu fais si tu me quittes! Tu perdras le seul ami que tu connaisses, qui t'apprécie et qui te vénère, pour un monde qui te méprise déjà, et dont tu ne trouveras pas l'estime. Il ne te reste que moi au monde, ma pauvre enfant; il faut que tu t'attaches à la fortune de l'aventurier, ou que tu meures oubliée dans un couvent. Si tu me quittes, tu es aussi insensée que cruelle; tu auras eu

tous les maux, toute la peine, et tu n'en recueilleras pas les fruits; car à présent, si, malgré tout ce que tu sais, tu peux encore m'aimer et me suivre, sache que j'aurai pour toi un amour dont tu n'as pas l'idée, et que jamais je n'aurais seulement soupçonné, si je t'eusse épousée loyalement, et si j'eusse vécu avec toi en paix au sein de ta famille. Jusqu'ici, malgré tout ce que tu as sacrifié, tout ce que tu as souffert, je ne t'ai pas encore aimée comme je me sens capable de le faire. Tu ne m'avais pas encore aimé tel que je suis; tu t'attachais à un faux Leoni en qui tu voyais encore quelque grandeur et quelque séduction. Tu espérais qu'il deviendrait un jour l'homme que tu avais aimé d'abord; tu ne croyais pas serrer dans tes bras un homme absolument perdu. Et moi, je me disais : Elle m'aime conditionnellement, ce n'est pas encore moi qu'elle aime, c'est le personnage que je joue. Quand elle verra mes traits sous mon masque, elle s'enfuira en se couvrant les yeux, elle aura en horreur l'amant qu'elle presse maintenant sur son sein. Non, elle n'est pas la femme et la maîtresse que j'avais rêvée, et que mon âme ardente appelle de tous ses vœux; Juliette fait encore partie de cette société dont je suis l'ennemi, elle sera mon ennemie quand elle me connaîtra. Je ne puis me confier à elle, je ne puis épancher dans le sein d'aucun être vivant la plus odieuse de mes angoisses, la honte que j'ai de ce que je fais tous les jours. Je souffre, j'amasse des remords; s'il existait une créature capable de m'aimer sans me demander de changer, si je pouvais avoir une amie qui ne fût pas un accusateur et un juge!... Voilà ce que je pensais, Juliette; je demandais cette amie au ciel; mais je demandais que ce fût toi et non une autre, car tu étais déjà ce que j'aimais le mieux sur la terre, avant de comprendre tout ce qu'il nous restait à faire l'un et l'autre pour nous aimer véritablement. »

Que pouvais-je répondre à de semblables discours? Je le regardais d'un air stupéfait. Je m'étonnais de le trouver encore beau, encore aimable, de sentir toujours auprès de lui la même émotion, le même désir de ses caresses, la même reconnaissance pour son amour. Son abjection ne laissait aucune trace sur son noble front; et quand ses grands yeux noirs dardaient leur flamme sur les miens, j'étais éblouie, enivrée comme autrefois; toutes ses souillures disparaissaient, et jusqu'aux taches du sang d'Henryet, tout était effacé. J'oubliais tout pour m'attacher à lui par des promesses aveugles, par des serments et des étreintes insensées. Alors, en effet, je vis son amour se rallumer ou plutôt se renouveler, comme il me l'avait annoncé. Il abandonna à peu près la princesse Zagarolo et passa tout le temps de ma convalescence à mes pieds, avec les mêmes tendresses, les mêmes soins et les mêmes délicatesses d'affection qui m'avaient rendue si heureuse en Suisse; je puis même dire que ces marques de tendresse furent plus vives et me donnèrent plus d'orgueil et de joie, que ce fut le temps le plus heureux de ma vie, et que jamais Leoni ne me fut plus cher. J'étais convaincue de tout ce qu'il m'avait dit; je ne pouvais plus d'ailleurs craindre qu'il s'attachât à moi par intérêt, je n'avais plus rien au monde à lui donner, et j'étais désormais à sa charge et soumise aux chances de sa fortune. Enfin je sentais une sorte d'orgueil à ne pas rester au-dessous de ce qu'il attendait de ma générosité, et sa reconnaissance me semblait plus grande que mes sacrifices.

Un soir il rentra tout agité, et, me pressant mille fois sur son cœur : « Ma Juliette, dit-il, ma sœur, ma femme, mon ange, il faut que tu sois bonne et indulgente comme Dieu, il faut me donner une nouvelle preuve de ta douceur adorable et de ton héroïsme. Il faut que tu viennes demeurer avec moi chez la princesse Zagarolo. »

Je reculai confondue de surprise; et comme je sentis qu'il n'était plus en mon pouvoir de rien refuser, je me mis à pâlir et à trembler comme un condamné en présence du supplice. « Écoute, me dit-il; la princesse est horriblement mal. Je l'ai négligée à cause de toi; elle a pris tant de chagrin, que sa maladie s'est aggravée considérablement, et que les médecins ne lui donnent pas plus d'un mois à vivre. Puisque tu sais tout... je puis te parler de cet infernal testament. Il s'agit d'une succession de plusieurs millions, et je suis en concurrence avec une famille attentive à profiter de mes fautes et à m'expulser au moment décisif. Le testament en ma faveur existe en bonne forme; mais un instant de dépit peut l'anéantir. Nous sommes ruinés, nous n'avons plus que cette ressource. Il faut que tu ailles à l'hôpital, et que je me fasse chef de brigands, si elle nous échappe.

— O mon Dieu! lui dis-je, nous avons vécu en Suisse à si peu de frais! pourquoi la richesse est-elle une nécessité pour nous? A présent que nous nous aimons si bien, ne pouvons-nous vivre heureux sans faire de nouvelles infamies?... »

Il ne me répondit que par une contraction des sourcils qui exprimait la douleur, l'ennui et la crainte que lui causaient mes reproches. Je me tus aussitôt et lui demandai en quoi j'étais nécessaire au succès de son entreprise.

« Parce que la princesse, dans un accès de jalousie assez bien fondée, a demandé à te voir et à t'interroger. Mes ennemis avaient eu soin de l'informer que je passais toutes les matinées auprès d'une femme jeune et jolie qui était venue me trouver à Milan. Pendant longtemps j'ai réussi à lui faire croire que tu étais ma sœur; mais depuis un mois, que je la délaisse entièrement, elle a des doutes et refuse de croire à ta maladie que je lui ai fait valoir comme une excuse. Aujourd'hui elle m'a déclaré que si je la négligeais

dans l'état où elle se trouve, elle ne croirait plus à mon affection et me retirerait la sienne. — Si votre sœur est malade aussi, et ne peut se passer de vous, a-t-elle dit, faites-la transporter dans ma maison, mes femmes et mes médecins la soigneront; vous pourrez la voir à toute heure, et, si elle est vraiment votre sœur, je la chérirai comme si elle était la mienne aussi. » En vain j'ai voulu combattre cette étrange fantaisie. Je lui ai dit que tu étais très-pauvre et très-fière, que rien au monde ne te ferait consentir à recevoir l'hospitalité, et qu'il était en effet inconvenant et indélicat que tu vinsses demeurer chez la maîtresse de ton frère; elle n'a rien voulu entendre, et à toutes mes objections, elle répond : Je vois bien que voûs me trompez, ce n'est pas votre sœur. Si tu refuses, Juliette, nous sommes perdus. Viens, viens, viens, je t'en supplie, mon enfant, viens! »

Je pris mon chapeau et mon châle sans répondre. Pendant que je m'habillais, des larmes coulaient lentement sur mes joues. Au moment de sortir avec moi de ma chambre, Leoni les essuya avec ses lèvres et me pressa mille fois encore dans ses bras, en me nommant sa bienfaitrice, son ange tutélaire et sa seule amie.

Je traversai en tremblant les vastes appartements de la princesse. En voyant la richesse de cette maison, j'avais un serrement de cœur indicible, et je me rappelais les dures paroles d'Henryet : « Quand elle sera morte, vous serez riche, Juliette; vous hériterez de son luxe, vous coucherez dans son lit, et vous pourrez porter ses robes. » Je baissais les yeux, en passant auprès des laquais; il me semblait qu'ils me regardaient avec haine et avec envie, et je me sentais plus vile qu'eux. Leoni serrait mon bras sous le sien; en sentant trembler mon corps et fléchir mes jambes : « Courage, courage! » me disait-il tout bas.

Enfin nous arrivâmes à la chambre à coucher. La princesse était étendue sur une chaise longue, et semblait nous attendre impatiemment. C'était une femme de trente ans environ, très-maigre, d'un jaune uni, et magnifiquement élégante, quoique en déshabillé. Elle avait dû être très-belle au temps de sa fraîcheur, et elle avait encore une physionomie charmante. La maigreur de ses joues exagérait la grandeur de ses yeux, dont le blanc, vitrifié par la consomption, ressemblait à de la nacre de perle. Ses cheveux, fins et plats, étaient d'un noir luisant et semblaient débiles et malades comme toute sa personne. Elle fit, en me voyant, une légère exclamation de joie, et me tendit une longue main effilée et bleuâtre que je crois voir encore. Je compris, à un regard de Leoni, que je devais baiser cette main, et je me résignai.

Leoni se sentait mal à l'aise sans doute, et cependant son aplomb et le calme de ses manières me confondirent. Il parlait de moi à sa maîtresse, comme si elle n'eût jamais pu découvrir sa fourberie, et il lui exprimait sa tendresse devant moi, comme s'il m'eût été impossible d'en ressentir de la douleur ou du dépit. La princesse semblait de temps en temps avoir des retours de méfiance, et je vis, à ses regards et à ses paroles, qu'elle m'étudiait pour détruire ses soupçons ou pour les confirmer. Ma douceur naturelle excluant toute espèce de haine, elle prit vite confiance en moi, et, jalouse qu'elle était avec emportement, elle pensa qu'il était impossible à une autre femme de consentir au rôle que je jouais. Une intrigante aurait pu l'accepter, mais l'air et le ton de ma physionomie démentaient cette conjecture. La princesse se prit de passion pour moi. Elle ne voulait plus que je sortisse de sa chambre, elle m'accablait de dons et de caresses. Je fus un peu humiliée de sa générosité, et j'eus envie de refuser; mais la crainte de déplaire à Leoni me fit supporter encore cette mortification. Ce que j'eus à souffrir dans les premiers jours, et les efforts que je fis pour assouplir à ce point mon orgueil, sont des choses inouïes. Cependant peu à peu ces souffrances s'apaisèrent, et ma situation d'esprit devint tolérable. Leoni me témoignait à la dérobée une reconnaissance passionnée et une tendresse délirante. La princesse, malgré ses caprices, ses impatiences et tout le mal que son amour pour Leoni me causait, me devint agréable et presque chère. Elle avait le cœur ardent plutôt que tendre, et le caractère prodigue plutôt que généreux. Mais elle avait dans les manières une grâce irrésistible; l'esprit dont petillait son langage au milieu des plus vives souffrances, le choix des mots ingénieux et caressants avec lesquels elle me remerciait de mes complaisances ou me priait d'oublier ses emportements, ses petites flatteries, ses finesses, sa coquetterie qui la suivit jusqu'au tombeau, tout en elle avait un caractère d'originalité, de noblesse et d'élégance, dont j'étais d'autant plus frappée, que je n'avais jamais vu de près aucune femme de son rang, et que je n'étais point accoutumée à ce grand charme que leur donne l'usage de la bonne compagnie. Elle possédait ce don à un tel point que je ne pus y résister, et que je me laissai dominer à son gré; elle était si malicieuse et si aimable avec Leoni, que je concevais qu'il fût devenu amoureux d'elle, et que j'avais fini par m'habituer à voir leurs baisers et à entendre leurs fadeurs sans en être révoltée. Il y avait vraiment des jours où ils avaient assez de grâce et d'esprit l'un et l'autre, pour que j'eusse du plaisir à les écouter, et Leoni trouvait le moyen de m'adresser des choses si délicates, que je me sentais encore heureuse dans mon abominable abaissement. La haine que les laquais et les subalternes m'avaient d'abord témoignée s'était vite apaisée, grâce au soin que j'avais pris de leur abandonner tous les petits présents que me faisait leur maîtresse. J'eus même l'affection et la confiance des neveux et des cousins; une très-jolie petite nièce,

que la princesse refusait obstinément de voir, fut enfin introduite par mes soins jusqu'à elle, et lui plut extrêmement. Je la priai alors de me permettre de donner à cette enfant un joli écrin qu'elle m'avait forcée d'accepter dans la matinée, et cet acte de générosité l'engagea à remettre à la petite fille un présent beaucoup plus considérable. Leoni, qui n'avait rien de mesquin ni de petit dans sa cupidité, vit avec plaisir le secours accordé à une orpheline pauvre, et les autres parents commencèrent à croire qu'ils n'avaient rien à craindre de nous, et que nous n'avions pour la princesse qu'une amitié noble et désintéressée. Les tentatives de délation contre moi cessèrent donc entièrement, et pendant deux mois nous eûmes une vie très-calme. Je m'étonnai d'être presque heureuse.

XX

La seule chose qui m'inquiétât sérieusement, c'était de voir toujours autour de nous le marquis de ***. Il s'était introduit, je ne sais à quel titre, chez la princesse et l'amusait par son babil caustique et médisant. Il entraînait ensuite Leoni dans les autres appartements et avait avec lui de longs entretiens dont Leoni sortait toujours sombre. « Je hais et je méprise Lorenzo, me disait-il souvent; c'est la pire canaille que je connaisse, il est capable de tout. » Je le pressais alors de rompre avec lui, mais il me répondait : « C'est impossible, Juliette; tu ne sais pas que lorsque deux coquins ont agi ensemble, ils ne se brouillent plus que pour s'envoyer l'un l'autre à l'échafaud. » Ces paroles sinistres résonnaient si étrangement dans ce beau palais, au milieu de la vie paisible que nous y menions, et presque aux oreilles de cette princesse si gracieuse et si confiante, qu'il me passait un frisson dans les veines sans que je susse pourquoi.

Cependant les souffrances de notre malade augmentaient de jour en jour, et bientôt vint le moment où elle devait succomber infailliblement. Nous la vîmes s'éteindre peu à peu, mais elle ne perdit pas un instant sa présence d'esprit, ses plaisanteries et ses discours aimables. « Que je suis fâchée, disait-elle à Leoni, que Juliette soit ta sœur! maintenant que je pars pour l'autre monde, il faut bien que je renonce à toi. Je ne puis exiger ni désirer que tu me restes fidèle après ma mort. Malheureusement tu vas faire des sottises et te jeter à la tête de quelque femme indigne de toi. Je ne connais au monde que ta sœur qui te vaille; c'est un ange, et il n'y a que toi aussi qui sois digne d'elle. » Je ne pouvais résister à ces cajoleries bienveillantes, et je me prenais pour cette femme d'une affection plus vive, à mesure que la mort la détachait de nous. Je ne voulais pas croire qu'elle pût nous être enlevée avec toute sa raison, tout son calme et au milieu d'une si douce intimité. Je me demandais comment nous ferions pour vivre sans elle, et je ne pouvais m'imaginer son grand fauteuil doré vide entre Leoni et moi, sans que mes yeux s'humectassent de larmes.

Un soir que je lui faisais la lecture pendant que Leoni était assis sur le tapis et lui réchauffait les pieds dans un manchon, elle reçut une lettre, la lut rapidement, jeta un grand cri et s'évanouit. Tandis que je volais à son secours, Leoni ramassa la lettre et en prit connaissance. Quoique l'écriture fût contrefaite, il reconnut la main du vicomte de Chalm. C'était une délation contre moi, des détails circonstanciés sur ma famille, sur mon enlèvement, sur mes relations avec Leoni, puis mille calomnies odieuses contre mes mœurs et mon caractère.

Au cri qu'avait jeté la princesse, Lorenzo, qui planait toujours comme un oiseau de malheur autour de nous, entra je ne sais comment, et Leoni, l'entraînant dans un coin, lui montra la lettre du vicomte. Lorsqu'ils se rapprochèrent de nous, le marquis était très-calme et avait comme à l'ordinaire un sourire moqueur sur les lèvres; et Leoni, agité, semblait interroger ses regards pour lui demander conseil.

La princesse était toujours évanouie dans mes bras. Le marquis haussa les épaules. « Ta femme est insupportablement niaise, dit-il assez haut pour que je l'entendisse; sa présence ici désormais est du plus mauvais effet; renvoie-la et dis-lui d'aller chercher du secours; je me charge de tout.

— Mais que feras-tu? dit Leoni dans une grande anxiété.

—Sois tranquille, j'ai un expédient tout prêt depuis longtemps; c'est un papier qui est toujours sur moi. Mais renvoie Juliette. »

Leoni me pria d'appeler les femmes; j'obéis et posai doucement la tête de la princesse sur un coussin. Mais quand je fus au moment de franchir la porte, je ne sais quelle force magnétique m'arrêta et me força de me retourner. Je vis le marquis s'approcher de la malade comme pour la secourir; mais sa figure me sembla si odieuse, celle de Leoni si pâle, que la peur me prit de laisser cette mourante seule avec eux. Je ne sais quelles idées vagues me passèrent par la tête; je me rapprochai du lit vivement, et, regardant Leoni avec terreur, je lui dis : « Prends garde, prends garde!... — A quoi? » me répondit-il d'un air étonné. Le fait est que je ne le savais pas moi-même, et que j'eus honte de l'espèce de folie que je venais de montrer. L'air ironique du marquis acheva de me déconcerter. Je sortis et revint un instant après avec les femmes et le médecin. Celui-ci trouva la princesse en proie à une affreuse crispation de nerfs, et dit qu'il faudrait tâcher de lui faire avaler toute de suite une cuillerée de la potion calmante. On

essaya en vain de lui desserrer les dents. « Que la signora s'en charge, dit une des femmes, en me désignant; la princesse n'accepte rien que de sa main et ne refuse jamais ce qui vient d'elle. » J'essayai en effet, et la mourante céda doucement; par un reste d'habitude, elle me pressa faiblement la main en me rendant la cuiller; puis elle étendit violemment les bras, se leva comme si elle allait s'élancer au milieu de la chambre, et retomba roide morte sur son fauteuil.

Cette mort si soudaine me fit une impression horrible, je m'évanouis, et l'on m'emporta. Je fus malade quelques jours, et quand je revins à la vie, Leoni m'apprit que j'étais désormais chez moi; que le testament avait été ouvert et trouvé inattaquable de tous points; que nous étions à la tête d'une belle fortune et maître d'un palais magnifique. « C'est à toi que je dois tout cela, Juliette, me dit-il, et de plus je te dois la douceur de pouvoir songer sans honte et sans remords aux derniers moments de notre amie. Ta sensibilité, ta bonté angélique, les ont entourés de soins et en ont adouci la tristesse. Elle est morte dans tes bras cette rivale qu'une autre que toi eût étranglée! et tu l'as pleurée comme si elle eût été ta sœur. Tu es bonne, trop bonne, trop bonne! Maintenant, jouis du fruit de ton courage; vois comme je suis heureux d'être riche et de pouvoir t'entourer de nouveau de tout le bien-être dont tu as besoin.

— Tais-toi, lui dis-je, c'est à présent que je rougis et que je souffre. Tant que cette femme était là et que je lui sacrifiais mon amour et ma fierté, je me consolais en sentant que j'avais de l'affection pour elle, et que je m'immolais pour elle et pour toi. A présent je ne vois plus que ce qu'il y avait de bas et d'odieux dans ma situation. Comme tout le monde doit nous mépriser!

—Tu te trompes bien, ma pauvre enfant, dit Leoni, tout le monde nous salue et nous honore parce que nous sommes riches. »

Mais Leoni ne jouit pas longtemps de son triomphe. Les cohéritiers, arrivés de Rome, furieux contre nous, ayant appris les détails de cette mort si prompte, nous accusèrent de l'avoir hâtée par le poison, et demandèrent qu'on déterrât le corps pour s'en assurer. On procéda à cette opération, et l'on reconnut au premier coup d'œil les traces d'un poison violent. « Nous sommes perdus, me dit Leoni en entrant dans ma chambre; Ildegonda est morte empoisonnée, et l'on nous accuse. Qui a fait cette abomination? il ne faut pas le demander? C'est Satan sous la figure de Lorenzo. Voilà comme il nous sert; il est en sûreté, et nous sommes entre les mains de la justice; te sens-tu le courage de sauter par la fenêtre?

— Non, lui dis-je, je suis innocente, je ne crains rien; si vous êtes coupable, fuyez.

— Je ne suis pas coupable, Juliette, dit-il en me serrant le bras avec violence, ne m'accusez pas quand je ne m'accuse pas moi-même. Vous savez qu'ordinairement je ne m'épargne pas. »

Nous fûmes arrêtés et jetés en prison. On instruisit contre nous un procès criminel, mais il fut moins long et moins grave qu'on ne s'y attendait; notre innocence nous sauva. En présence d'une si horrible accusation, je retrouvai toute la force que donne une conscience pure. Ma jeunesse et mon air de sincérité me gagnèrent l'esprit des juges au premier abord. Je fus promptement acquittée. L'honneur et la vie de Leoni furent un peu plus longtemps en suspens. Mais il était impossible, malgré les apparences, de trouver une preuve contre lui, car il n'était pas coupable; il avait horreur de ce crime, son visage et ses réponses le disaient assez. Il sortit pur de cette accusation. Tous les laquais furent soupçonnés; personne ne songea au marquis. Il semblait n'avoir aucun intérêt à cette mort, et il avait quitté Milan sans que personne remarquât la singulière coïncidence de cette espèce de fuite avec l'événement. Mais au moment où nous sortions de prison, il reparut dans le palais, et intima à Leoni l'ordre de partager la succession avec lui. Il déclara que nous lui devions tout, que sans la hardiesse et la promptitude de sa résolution, le testament eût été déchiré. Leoni lui fit les plus horribles menaces, mais le marquis ne s'en effraya point. Il avait, pour le tenir en respect, le meurtre de Henryet, commis sous ses yeux par Leoni, et pouvait l'entraîner dans sa perte. Leoni, furieux, se soumit à lui payer une somme considérable. Ensuite nous recommençâmes à mener une vie folle et à étaler un luxe effréné; se ruiner de nouveau fut pour Leoni l'affaire de six mois. Je voyais sans regret s'en aller ces biens que j'avais acquis avec honte et douleur; mais j'étais effrayée pour Leoni de la misère qui s'approchait encore de nous. Je savais qu'il ne pourrait pas la supporter, et que, pour en sortir, il se précipiterait dans de nouvelles fautes et dans de nouveaux dangers. Il était malheureusement impossible de l'amener à un sentiment de retenue et de prévoyance; il répondait par des caresses ou des plaisanteries à mes prières et à mes avertissements. Il avait quinze chevaux anglais dans son écurie, une table ouverte à toute la ville, une troupe de musiciens à ses ordres. Mais ce qui le ruina le plus vite, ce furent les dons énormes qu'il fut obligé de faire à ses anciens compagnons pour les empêcher de venir fondre sur lui et de faire de sa maison une caverne de voleurs. Il avait obtenu d'eux qu'ils n'exerceraient pas leur industrie chez lui, et pour les décider à sortir du salon, quand ses hôtes commençaient à jouer, il était obligé de leur payer chaque jour une certaine redevance. Cette intolérable dépendance lui donnait parfois envie de fuir le monde et d'aller se cacher avec moi dans quelque tranquille retraite. Mais il est vrai de dire que cette idée l'ef-

frayait encore plus, car l'affection que je lui inspirais n'avait plus assez de force pour remplir toute sa vie. Il était toujours prévenant avec moi; mais, comme à Venise, il me délaissait pour s'enivrer de tous les plaisirs de la richesse. Il menait au dehors la vie la plus dissolue et entretenait plusieurs maîtresses qu'il choisissait dans un monde élégant, auxquelles il faisait des présents magnifiques, et dont la société flattait sa vanité insatiable. Vil et sordide pour acquérir, il était superbe dans sa prodigalité. Son mobile caractère changeait avec sa fortune, et son amour pour moi en subissait toutes les phases. Dans l'agitation et la souffrance que lui causaient ses revers, n'ayant que moi au monde pour le plaindre et pour l'aimer, il revenait à moi avec transport, mais au milieu des plaisirs il m'oubliait et cherchait ailleurs des jouissances plus vives. Je savais toutes ses infidélités; soit paresse, soit indifférence, soit confiance en mon pardon infatigable, il ne se donnait plus la peine de me les cacher, et quand je lui reprochais l'indélicatesse de cette franchise, il me rappelait ma conduite envers la princesse Zagarolo, et me demandait si ma miséricorde était déjà épuisée. Le passé m'enchaînait donc absolument à la patience et à la douleur. Ce qu'il y avait d'injuste dans la conduite de Leoni, c'est qu'il semblait croire que désormais je dusse accomplir tous ces sacrifices sans souffrir, et qu'une femme pût prendre l'habitude de vaincre sa jalousie.

Je reçus une lettre de ma mère, qui enfin avait eu de mes nouvelles par Henryet, et qui, au moment de se mettre en route pour venir me chercher, était tombée dangereusement malade. Elle me conjurait de venir la soigner, et me promettait de me recevoir sans reproches et avec reconnaissance. Cette lettre était mille fois trop douce et trop bonne. Je la baignai de mes larmes; mais elle me semblait, malgré moi, déplacée; les expressions en étaient inconvenantes à force de tendresse et d'humilité. Le dirai-je, hélas! ce n'était pas le pardon d'une mère généreuse, c'était l'appel d'une femme malade et ennuyée. Je partis aussitôt et la trouvai mourante; elle me bénit, me pardonna et mourut dans mes bras, en me recommandant de la faire ensevelir dans une certaine robe qu'elle avait beaucoup aimée.

XXI

Tant de fatigues, tant de douleurs avaient presque épuisé ma sensibilité. Je pleurai à peine ma mère; je m'enfermai dans sa chambre après qu'on eut emporté son corps, et j'y restai morne et accablée pendant plusieurs mois, occupée seulement à retourner le passé sous toutes ses faces, et ne songeant pas à me demander ce que je ferais de l'avenir. Ma tante, qui d'abord m'avait fort mal accueillie, fut touchée de cette douleur muette, que son caractère comprenait mieux que l'expansion des larmes. Elle me donna des soins en silence, et veilla à ce que je ne me laissasse pas mourir de faim. La tristesse de cette maison, que j'avais vue si fraîche et si brillante, convenait à la situation de mon âme. Je revoyais les meubles qui me rappelaient les mille petits événements frivoles de mon enfance; je comparais ce temps, où une égratignure à mon doigt était l'accident le plus terrible qui pût bouleverser ma famille, à la vie infâme et sanglante que j'avais menée depuis. Je voyais d'une part ma mère au bal, de l'autre la princesse Zagarolo empoisonnée dans mes bras et de ma propre main; le son des violons passait dans mes rêves au milieu des cris d'Henryet assassiné; et dans l'obscurité de la prison où, pendant trois mois d'angoisses, j'avais attendu chaque jour une sentence de mort, je voyais arriver à moi, au milieu de l'éclat des bougies et du parfum des fleurs, mon fantôme vêtu de crêpe d'argent et couvert de pierreries. Quelquefois, fatiguée de ces rêves confus et effrayants, je soulevais les rideaux, je m'approchais de la fenêtre et je regardais cette ville où j'avais été si heureuse et si vantée, les arbres de cette promenade où tant d'admiration avait suivi chacun de mes pas. Mais bientôt je m'apercevais de l'insultante curiosité qu'excitait ma figure pâle. On s'arrêtait sous ma fenêtre; on se groupait pour parler de moi, en me montrant presque au doigt. Alors je me retirais, je faisais retomber les rideaux, j'allais m'asseoir auprès du lit de ma mère, et j'y restais jusqu'à ce que ma tante vînt, avec sa figure et ses pas silencieux, me prendre le bras et me conduire à table. Ses manières, en cette circonstance de ma vie, me parurent les plus convenables et les plus généreuses qu'on pût avoir envers moi. Je n'aurais pas écouté les consolations, je n'aurais pu supporter les reproches, je n'aurais pas cru à des marques d'estime. L'affection muette et la pitié délicate me furent plus sensibles. Cette figure morne qui passait sans bruit autour de moi, comme un fantôme, comme un souvenir du temps passé, était la seule qui ne pût ni me troubler, ni m'effrayer. Quelquefois je prenais ses mains sèches, et je les pressais sur ma bouche pendant quelques minutes, sans dire un mot, sans laisser échapper un soupir. Elle ne répondit jamais à cette caresse, mais elle restait là sans impatience, et ne retirait pas ses mains à mes baisers, c'était beaucoup.

Je ne pensais plus à Leoni que comme à un souvenir terrible que j'éloignais de toutes mes forces. Retourner vers lui était une pensée qui me faisait frémir comme eût fait la vue d'un supplice. Je n'avais plus assez de vigueur pour l'aimer ou le haïr. Il ne m'écrivait pas, et je ne m'en apercevais pas, tant

j'avais peu compté sur ses lettres. Un jour il en arriva une qui m'apprit de nouvelles calamités. On avait trouvé un testament de la princesse Zagarolo, dont la date était plus récente que celle du nôtre. Un de ses serviteurs, en qui elle avait confiance, en avait été le dépositaire depuis sa mort jusqu'à ce jour. Elle avait fait ce testament à l'époque où Leoni l'avait délaissée pour me soigner, et où elle avait eu des doutes sur notre fraternité. Depuis, elle avait songé à le déchirer en se réconciliant avec nous; mais, comme elle était sujette à mille caprices, elle avait gardé près d'elle les deux testaments, afin d'être toujours prête à en laisser subsister un. Leoni savait dans quel meuble était déposé le sien; mais l'autre était connu seulement de Vincenzo, l'homme de confiance de la princesse, et il devait, à un signe d'elle, le brûler ou le conserver. Elle ne s'attendait pas, l'infortunée, à une mort si violente et si soudaine. Vincenzo, que Leoni avait comblé de ses générosités, et qui lui était tout dévoué à cette époque n'ayant d'ailleurs pas pu savoir les dernières intentions de la princesse, conserva le testament, sans rien dire, et nous laissa produire le nôtre. Il eût pu s'enrichir par ce moyen en nous menaçant ou en vendant son secret aux héritiers naturels. Mais ce n'était pas un malhonnête homme, ni un méchant cœur. Il nous laissa jouir de la succession sans exiger de meilleurs traitements que ceux qu'il recevait. Mais quand j'eus quitté Leoni, il devint mécontent; car Leoni était brutal avec ses gens, et je les enchaînais seule à son service par mon indulgence. Un jour Leoni s'oublia jusqu'à frapper ce vieillard, qui aussitôt tira le testament de sa poche, et lui déclara qu'il allait le porter chez les cousins de la princesse. Aucune menace, aucune prière, aucune offre d'argent ne put apaiser son ressentiment. Le marquis arriva et résolut d'employer la force pour lui arracher le fatal papier; mais Vincenzo, qui, malgré son âge, était un homme remarquablement vigoureux, le renversa, le frappa, menaça Leoni de le jeter par la fenêtre s'il s'attaquait à lui, et courut produire les pièces de sa vengeance. Leoni fut aussitôt dépossédé, condamné à représenter tout ce qu'il avait mangé de la succession, c'est-à-dire les trois quarts. Incapable de s'acquitter, il essaya vainement de fuir. Il fut mis en prison, et c'est de là qu'il m'écrivait, non pas tous les détails que je viens de vous dire, et que j'ai ses depuis, mais en peu de mots l'horreur de sa situation. Si je ne venais à son secours, il pourrait languir toute sa vie dans la captivité la plus affreuse, car il n'avait plus le moyen de se procurer le bien-être dont nous avions pu nous entourer lors de notre première reclusion. Ses amis l'abandonnaient et se réjouissaient peut-être d'être débarrassés de lui. Il était absolument sans ressources, dans une espèce de cachot humide où la fièvre le dévorait déjà. On avait vendu ses bijoux, et jusqu'à ses hardes; il avait à peine de quoi se préserver du froid.

Je partis aussitôt. Comme je n'avais jamais eu l'intention de me fixer à Bruxelles, et que la paresse de la douleur m'y avait seule enchaînée depuis une demi-année, j'avais converti à peu près tout mon héritage en argent comptant; j'avais formé souvent le projet de l'employer à fonder un hôpital pour les filles repenties, et à m'y faire religieuse. D'autres fois j'avais songé à placer cet argent sur la banque de France et à en faire pour Leoni une rente inaliénable qui le préservât à jamais du besoin et des bassesses. Je n'aurais gardé pour moi qu'une modique pension viagère, et j'aurais été m'ensevelir seule dans la vallée suisse, où le souvenir de mon bonheur m'aurait aidée à supporter l'horreur de la solitude. Lorsque j'appris le nouveau malheur où Leoni était tombé, je sentis mon amour et ma sollicitude pour lui se réveiller plus vifs que jamais. Je fis passer toute ma fortune à un banquier de Milan. Je n'en réservais qu'un capital suffisant pour doubler la pension que mon père avait léguée à ma tante. Ce capital fut, à sa grande satisfaction, la maison que nous habitions et où elle avait passé la moitié de sa vie. Je lui en abandonnai la possession, et je partis pour rejoindre Leoni. Elle ne me demanda pas où j'allais; elle le savait trop bien. Elle n'essaya point de me retenir. Elle ne me remercia point; elle me pressa la main. Mais, en me retournant, je vis couler lentement, sur sa joue ridée, la première larme que je lui eusse jamais vu répandre.

XXII

Je trouvai Leoni dans un état horrible, hâve, livide et presque fou. C'était la première fois que la misère et la souffrance l'avaient étreint réellement. Jusque-là, il n'avait fait que voir crouler son opulence peu à peu, tout en cherchant et en trouvant les moyens de la rétablir. Ses désastres en ce genre avaient été grands; mais l'industrie et le hasard ne l'avaient jamais laissé longtemps aux prises avec les privations de l'indigence. Sa force morale s'était toujours maintenue, mais elle fut vaincue quand la force physique l'abandonna. Je le trouvai dans un état d'excitation nerveuse qui ressemblait à de la fureur. Je me portai caution de sa dette. Il me fut aisé de fournir les preuves de ma solvabilité, je les avais sur moi. Je n'entrai donc dans sa prison que pour l'en faire sortir. Sa joie fut si violente, qu'il ne put la soutenir, et qu'il fallut le transporter évanoui dans la voiture.

Je l'emmenai à Florence et l'entourai de tout le bien-être que je pus lui procurer. Toutes ses dettes payées, il me restait fort peu de chose. Je mis tous

mes soins à lui faire oublier les souffrances de sa prison. Son corps robuste fut vite rétabli; mais son esprit resta malade. Les terreurs de l'obscurité, et les angoisses du désespoir avaient fait une profonde impression sur cet homme actif, entreprenant, habitué aux jouissances de la richesse ou aux agitations de la vie aventureuse. L'inaction l'avait brisé. Il était devenu sujet à des frayeurs puériles, à des violences terribles. Il ne pouvait plus supporter aucune contrariété, et ce qu'il y eut de plus affreux, c'est qu'il s'en prenait à moi de toutes celles que je ne pouvais lui éviter. Il avait perdu cette puissance de volonté qui lui faisait envisager sans crainte l'avenir le plus précaire. Il s'effrayait maintenant de la pauvreté, et me demandait chaque jour quelles ressources j'aurais quand celles que j'avais encore seraient épuisées. Je ne savais que répondre, car j'étais épouvantée moi-même de notre prochain dénûment. Ce moment arriva. Je me mis à peindre à l'aquarelle des écrans, des tabatières et divers autres petits meubles en bois de Spa. Quand j'avais travaillé douze heures par jour, j'avais gagné huit ou dix francs. C'eût été assez pour mes besoins; mais pour Leoni c'était la misère la plus profonde. Il avait envie de cent choses impossibles; il se plaignait avec amertume, avec fureur de n'être plus riche. Il me reprochait d'avoir souvent payé ses dettes, et de ne pas m'être sauvée avec lui en emportant mon argent. J'étais forcée, pour l'apaiser, de lui prouver qu'il m'eût été impossible de le tirer de prison en commettant cette friponnerie. Il se mettait à la fenêtre et maudissait avec d'horribles jurements les gens riches qui passaient dans leurs équipages. Il me montrait ses vêtements usés, et me disait avec un accent impossible à rendre : « Tu ne *peux* donc pas m'en faire faire d'autres? Tu ne *veux* donc pas? » Il finit par me répéter si souvent que je pouvais le tirer de cette détresse et que j'avais l'égoïsme et la cruauté de l'y laisser, que je *le crus* fou, et que je n'essayai plus de lui faire entendre raison. Je gardais le silence chaque fois qu'il y revenait, et je lui cachais mes larmes qui ne servaient qu'à l'irriter. Il *crut* que je comprenais ses abominables suggestions, et traita mon silence d'indifférence féroce et d'obstination imbécile. Plusieurs fois il me frappa violemment et m'eût tuée si on ne fût venu à mon secours. Il est vrai que quand ces accès étaient passés, il se jetait à mes pieds, et me demandait pardon avec des larmes. Mais j'évitais autant que possible ces scènes de réconciliation, car l'attendrissement causait une nouvelle secousse à ses nerfs et provoquait le retour de la crise. Cette irritabilité cessa enfin et fit place à une sorte de désespoir morne et stupide plus affreux encore. Il me regardait d'un air sombre, et semblait nourrir contre moi une haine cachée et des projets de vengeance. Quelquefois, en m'éveillant au milieu de la nuit, je le voyais debout auprès de mon lit, avec sa figure sinistre; je croyais qu'il voulait me tuer, et je poussais des cris terreur. Mais il haussait les épaules et retournait à son lit avec un rire hébété.

Malgré tout cela, je l'aimais encore, non plus tel qu'il était, mais à cause de ce qu'il avait été et de ce qu'il *pouvait* redevenir. Il y avait des moments où j'espérais qu'une heureuse révolution s'opérerait en lui, et qu'il sortirait de cette crise renouvelé et corrigé de tous ses mauvais penchants. Il semblait ne plus songer à les satisfaire, et n'exprimait plus ni regrets ni désirs de quoi que ce soit. Je ne *pouvais* imaginer le sujet des longues méditations où il semblait plongé. La plupart du temps, ses yeux étaient fixés sur moi avec une expression si étrange, que j'avais peur de lui. Je n'osais lui parler, mais je lui demandais grâce par des regards suppliants. Alors il me semblait voir les siens s'humecter et un soupir imperceptible soulever sa poitrine; puis il détournait la tête, comme s'il eût voulu cacher ou étouffer son émotion, et il retombait dans sa rêverie. Je me flattais alors qu'il faisait des réflexions salutaires, et que bientôt il m'ouvrirait son cœur pour me dire qu'il avait conçu la haine du vice et l'amour de la vertu.

Mes espérances s'affaiblirent lorsque je vis le marquis de*** reparaître autour de nous. Il n'entrait jamais dans mon appartement, parce qu'il savait l'horreur que j'avais de lui; mais il passait sous les fenêtres et appelait Leoni, ou venait jusqu'à ma porte et frappait d'une certaine manière pour l'avertir. Alors Leoni sortait avec lui et restait longtemps dehors. Un jour je les vis passer et repasser plusieurs fois; le vicomte de Chalm était avec eux. « Leoni est perdu, pensai-je, et moi aussi; il va se commettre sous mes yeux quelque nouveau crime. »

Le soir, Leoni rentra tard, et comme il quittait ses compagnons à la porte de la rue, je l'entendis prononcer ces paroles : « Mais vous lui direz bien que je suis fou, absolument fou, que sans cela je n'y aurais jamais consenti. Elle doit bien savoir que la misère m'a rendu fou. » Je n'osai point lui demander d'explication et je lui servis son modeste repas. Il n'y toucha pas, et se mit à attiser le feu convulsivement; puis il me demanda de l'éther, et après en avoir pris une très-forte dose, il se coucha et parut dormir. Je travaillais tous les soirs aussi longtemps que je le pouvais sans être vaincue par le sommeil et la fatigue. Ce soir-là je me sentis si lasse, que je m'endormis dès minuit. A peine étais-je couchée que j'entendis un léger bruit, et il me sembla que Leoni s'habillait pour sortir. Je l'appelai, et lui demandai ce qu'il faisait. « Rien, dit-il, je veux me lever et t'aller trouver; mais je crains ta lumière, tu sais que cela m'attaque les nerfs et me cause des douleurs affreuses à la tête; éteins-là. » J'obéis. « Est-ce fait? me dit-il. Maintenant, recouche-toi; j'ai besoin de t'embrasser, attends-moi. » Cette marque d'affection, qu'il ne m'avait pas

donnée depuis plusieurs semaines, fit tressaillir mon pauvre cœur de joie et d'espérance. Je me flattai que le réveil de sa tendresse allait amener celui de sa raison et de sa conscience. Je m'assis sur le bord de mon lit, et je l'attendis avec transport. Il vint se jeter dans mes bras ouverts pour le recevoir, et m'étreignant avec passion, il me renversa sur mon lit. Mais au même instant, un sentiment de méfiance qui me fut envoyé par la protection du ciel ou par la délicatesse de mon instinct, me fit passer la main sur le visage de celui qui m'embrassait. Leoni avait laissé croître sa barbe et ses moutaches depuis qu'il était malade, je trouvai un visage lisse et uni. Je fis un cri et le repoussai violemment.

« Qu'as-tu donc? me dit la voix de Leoni.

— Est-ce que tu as coupé ta barbe? lui dis-je.

— Tu le vois bien, » répondit-il.

Mais alors je m'aperçus que la voix parlait à mon oreille, en même temps qu'une autre bouche se collait à la mienne. Je me dégageai avec la force que donnent la colère et le désespoir, et m'enfuyant au bout de la chambre, je relevai précipitamment la lampe, que j'avais couverte et non éteinte. Je vis lord Edwards assis sur le bord du lit, stupide et déconcerté (je crois qu'il était ivre), et Leoni, qui venait à moi d'un air égaré. « Misérable! m'écriai-je.

— Juliette, me dit-il avec des yeux hagards et une voix étouffée, cédez si vous m'aimez. Il s'agit pour moi de sortir de la misère où vous voyez que je me consume. Il s'agit de ma vie et de ma raison, vous le savez bien. Mon salut sera le prix de votre dévouement, et quant à vous, vous serez désormais riche et heureuse avec un homme qui vous aime depuis longtemps et à qui rien ne coûte pour vous obtenir. Consens-y, Juliette, ajouta-t-il à voix basse, ou je te poignarde quand il sera hors de la chambre. »

La frayeur m'ôta le jugement; je m'élançai par la fenêtre au risque de me tuer. Des soldats qui passaient me relevèrent; on me rapporta évanouie dans la maison. Quand je revins à moi, Leoni et ses complices l'avaient quittée. Ils avaient déclaré que je m'étais précipitée par la fenêtre dans un accès de fièvre cérébrale, tandis qu'ils étaient allés dans une autre chambre pour me chercher des secours. Ils avaient feint beaucoup de consternation. Leoni était resté jusqu'à ce que le chirurgien qui me soigna eût déclaré que je n'avais aucune fracture. Alors Leoni était sorti en disant qu'il allait rentrer, et depuis deux jours il n'avait pas reparu. Il ne revint pas, et je ne le revis jamais. »

Ici Juliette termina son récit et resta accablée de fatigue et de tristesse. « C'est alors, ma pauvre enfant, lui dis-je, que je fis connaissance avec toi. Je demeurais au premier dans la même maison. Le récit de ta chute m'inspira de la curiosité. Bientôt j'appris que tu étais jeune et digne d'un intérêt sérieux; que Leoni, après t'avoir accablée des plus mauvais traitements, t'avait enfin abandonnée mourante et dans la misère. Je voulus te voir; tu étais dans le délire quand j'approchai de ton lit. Oh! que tu étais belle, Juliette, avec tes épaules nues, tes cheveux épars, tes lèvres brûlées du feu de la fièvre, et ton visage animé par l'énergie de la souffrance! Que tu me semblas belle encore, lorsque, abattue par la fatigue, tu retombas sur ton oreiller, pâle et penchée comme une rose blanche qui s'effeuille à la chaleur du jour. Je ne pus m'arracher d'auprès de toi. Je me sentis saisi d'une sympathie irrésistible, entraîné par un intérêt que je n'avais jamais éprouvé. Je fis venir les premiers médecins de la ville, je te procurai tous les secours qui te manquaient. Pauvre fille abandonnée! je passai les nuits près de toi, je vis ton désespoir, je compris ton amour. Je n'avais jamais aimé; aucune femme ne me semblait pouvoir répondre à la passion que je me sentais capable de ressentir. Je cherchais un cœur aussi fervent que le mien. Je me méfiais de tous ceux que j'éprouvais, et bientôt je reconnaissais la prudence de ma retenue, en voyant la sécheresse et la frivolité de ces cœurs féminins. Le tien me sembla le seul qui pût me comprendre. Une femme capable d'aimer et de souffrir comme tu avais fait, était la réalisation de tous mes rêves. Je désirai, sans l'espérer beaucoup, obtenir ton affection. Ce qui me donna la présomption d'essayer de te consoler, ce fut la certitude que je sentis en moi de t'aimer sincèrement et généreusement. Tout ce que tu disais dans ton délire te faisait connaître à moi autant que l'a fait depuis notre intimité. Je connus que tu étais une femme sublime aux prières que tu adressais à Dieu à voix haute, avec un accent dont rien ne pourrait rendre la sainteté déchirante. Tu demandais pardon pour Leoni, toujours pardon, jamais vengeance! Tu invoquais les âmes de tes parents, tu leur racontais d'une voix haletante par quels malheurs tu avais expié ta fuite et leur douleur. Quelquefois tu me prenais pour Leoni, et tu m'adressais des reproches foudroyants; d'autres fois tu te croyais avec lui en Suisse, et tu me pressais dans tes bras avec passion. Il m'eût été bien facile alors d'abuser de ton erreur, et l'amour qui s'allumait dans mon sein me faisait de tes caresses insensées un véritable supplice. Mais je serais mort plutôt que de succomber à mes désirs, et la fourberie de lord Edwards, dont tu parlais sans cesse, me semblait la plus déshonorante infamie qu'un homme pût commettre. Enfin, j'ai eu le bonheur de sauver ta vie et ta raison, ma pauvre Juliette; depuis ce temps j'ai bien souffert et j'ai été bien heureux par toi. Je suis un fou peut-être de ne pas me contenter de l'amitié et de la possession d'une femme telle que toi, mais mon amour est insatiable. Je voudrais être aimé comme le fut Leoni, et je te tourmente de cette folle ambition. Je n'ai pas son éloquence et ses séductions, mais je

t'aime, moi. Je ne t'ai pas trompée, je ne te tromperai jamais. Ton cœur, longtemps fatigué, devrait s'être reposé à force de dormir sur le mien. Juliette! Juliette! quand m'aimeras-tu comme tu sais aimer?

—A présent, et toujours, me répondit-elle; tu m'as sauvée, tu m'as guérie et tu m'aimes. J'étais une folle, je le vois bien, d'aimer un pareil homme. Tout ce que je viens de te raconter m'a remis sous les yeux des infamies que j'avais presque oubliées. Maintenant je ne sens plus que de l'horreur pour le passé, je ne veux plus y revenir. Tu as bien fait de me laisser dire tout cela, je suis calme, et je sens bien que je ne peux plus aimer son souvenir. Tu es mon ami, toi; tu es mon sauveur, mon frère et mon amant...

— Dis aussi ton mari, je t'en supplie, Juliette!

— Mon mari si tu veux, » dit-elle en m'embrassant avec une tendresse qu'elle ne m'avait jamais témoignée aussi vivement, et qui m'arracha des larmes de joie et de reconnaissance.

XXIII

Je me réveillai si heureux le lendemain, que je ne pensai plus à quitter Venise. Le temps était magnifique, le soleil était doux comme au printemps. Des femmes élégantes couvraient les quais, et s'amusaient aux lazzi des masques qui, à demi couchés sur les rampes des ponts, agaçaient les passants et adressaient tour à tour des impertinences et des flatteries aux femmes laides et jolies. C'était le mardi gras, triste anniversaire pour Juliette. Je désirais la distraire, je lui proposai de sortir, et elle y consentit.

Je la regardais avec orgueil marcher à mes côtés. On donne peu le bras aux femmes à Venise. On les soutient seulement par le coude en montant et en descendant les escaliers de marbre blanc qui à chaque pas se présentent pour traverser les canaux. Juliette avait tant de grâce et de souplesse dans tous ses mouvements, que j'avais une joie puérile à la sentir s'appuyer à peine sur ma main pour franchir ces ponts. Tous les regards se fixaient sur elle, et les femmes, qui jamais ne regardent avec *plaisir* la beauté d'une autre femme, regardaient au moins avec intérêt l'élégance de ses vêtements et de sa démarche qu'elles eussent voulu imiter. Je crois encore voir la toilette et le maintien de Juliette. Elle avait une robe de velours violet avec un boa et un petit manchon d'hermine. Son chapeau de satin blanc encadrait son visage toujours pâle, mais si parfaitement beau, que malgré sept ou huit années de fatigues et de chagrins mortels, tout le monde lui donnait dix-huit ans tout au plus. Elle était chaussée de bas de soie violets, si transparents qu'on voyait au travers sa peau blanche et mate comme de l'albâtre. Quand elle avait passé, et qu'on ne voyait plus sa figure, on suivait de l'œil ces petits pieds, si rares en Italie. J'étais heureux de la voir admirer ainsi, je le lui disais, et elle me souriait avec une douceur affectueuse. J'étais heureux!

Un bateau pavoisé et plein de masques et de musiciens s'avança sur le canal de la Giudecca. Je proposai à Juliette de prendre une gondole, et d'en approcher pour voir les costumes. Elle y consentit. Plusieurs sociétés suivirent notre exemple, et bientôt nous nous trouvâmes engagés dans un groupe de gondoles et de barques qui accompagnaient avec nous le bateau pavoisé, et semblaient lui servir d'escorte.

Nous entendîmes dire aux gondoliers que cette troupe de masques était composée des jeunes gens les plus riches et les plus à la mode dans Venise. Ils étaient en effet d'une élégance extrême; leurs costumes étaient fort riches, et le bateau était orné de voiles de soie, de banderolles de gaze d'argent et de tapis d'Orient de la plus grande beauté. Leurs vêtements étaient ceux des anciens Vénitiens, que Paul Véronèse, par un heureux anachronisme, a reproduits dans plusieurs sujets de dévotion, entre autres dans le magnifique tableau des *Noces*, dont la république de Venise fit présent à Louis XIV, et qui est au musée de Paris. Sur le bord du bateau, je remarquai surtout un homme vêtu d'une longue robe de soie vert pâle, brodée de larges arabesques d'or et d'argent. Il était debout et jouait de la guitare dans une attitude si noble, sa haute taille était si bien prise, qu'il semblait fait exprès pour porter ces habits magnifiques. Je le fis remarquer à Juliette, qui leva les yeux sur lui machinalement, le vit à peine et me répondit: « Oui, oui, superbe! » en pensant à autre chose.

Nous suivions toujours, et, poussés par les autres barques, nous touchions le bateau pavoisé du côté précisément où se tenait cet homme. Juliette était aussi debout avec moi, et s'appuyait sur le couvert de la gondole pour ne pas être renversée par les secousses que nous recevions souvent. Tout à coup cet homme se pencha vers Juliette comme pour la reconnaître, passa la guitare à son voisin, arracha son masque noir et se tourna de nouveau vers nous. Je vis sa figure qui était belle et noble s'il en fut jamais. Juliette ne le vit pas. Alors il l'appela à demi-voix, et elle tressaillit comme si elle eût été frappée d'une commotion galvanique.

« Juliette! répéta-t-il d'une voix plus forte.

— Leoni! » cria-t-elle avec transport.

C'est encore pour moi comme un rêve. J'eus un éblouissement, je perdis la vue pendant une seconde, je crois. Juliette s'élança, impétueuse et forte. Tout à coup je la vis transportée comme par magie sur le bateau, dans les bras de Leoni; un baiser délirant unissait leurs lèvres. Le sang me monta au cerveau,

me bourdonna dans les oreilles, me couvrit les yeux d'un voile plus épais; je ne sais pas ce qui se passa. Je revins à moi en montant l'escalier de mon auberge. J'étais seul; Juliette était partie avec Leoni.

Je tombai dans une rage inouïe, et pendant trois heures je me comportai comme un épileptique. Je reçus vers le soir une lettre de Juliette conçue en ces termes

« Pardonne-moi, pardonne-moi, Bustamente, je t'aime, je te vénère, je te bénis à genoux pour ton amour et tes bienfaits; ne me hais pas, tu sais que je ne m'appartiens pas, qu'une main invisible dispose de moi, et me jette malgré moi dans les bras de cet homme. O mon ami! pardonne-moi, ne te venge pas! je l'aime, je ne puis vivre sans lui. Je ne puis savoir qu'il existe sans le désirer, je ne puis le voir passer sans le suivre. Je suis sa femme; il est mon maître, vois-tu? il est impossible que je me dérobe à sa passion et à son autorité. Tu as vu si j'ai pu résister à son appel. Il y a eu comme une force magnétique, comme un aimant qui m'a soulevée et qui m'a jetée sur son cœur; et pourtant j'étais près de toi, j'avais ma main dans la tienne; pourquoi ne m'as-tu pas retenue? Tu n'en a pas eu la force; ta main s'est ouverte, ta bouche n'a même pas pu me rappeler; tu vois que cela ne dépend pas de nous. Il y a une volonté cachée, une puissance magique qui ordonne et opère ces choses étranges. Je ne puis briser la chaîne qui est entre moi et Leoni; c'est le boulet qui accouple les galériens, mais c'est la main de Dieu qui l'a rivé.

« O mon cher Aleo! ne me maudis pas, je suis à tes pieds. Je te supplie de me laisser être heureuse. Si tu savais comme il m'aime encore, comme il m'a reçue avec joie! quelles caresses, quelles paroles, quelles larmes! Je suis comme ivre, je crois rêver. Je dois oublier son crime envers moi, il était fou. Après m'avoir abandonnée, il est arrivé à Naples dans un tel état d'aliénation, qu'il a été enfermé dans un hôpital de fous. Je ne sais par quel miracle il en est sorti guéri, ni par quelle protection du sort il se trouve maintenant remonté au faîte de la richesse. Mais il est plus beau, plus brillant, plus passionné que jamais. Laisse-moi, laisse-moi l'aimer, dussé-je être heureuse seulement un jour et mourir demain. Ne dois-tu pas me pardonner de l'aimer si follement, toi qui as pour moi une passion aussi aveugle et aussi mal placée?

« Pardonne, je suis folle, je ne sais ni de quoi je te parle, ni ce que je te demande. Oh! ce n'est pas de me recueillir et de me pardonner quand il m'aura de nouveau délaissée. Non! j'ai trop d'orgueil, ne crains rien. Je sens que je ne te mérite plus, qu'en me jetant dans ce bateau je me suis à jamais séparée de toi, que je ne puis plus soutenir ton regard, ni toucher ta main. Adieu donc, Aleo! Oui, je t'écris pour te dire adieu, car je ne puis pas me séparer de toi sans te dire que mon cœur en saigne déjà, et qu'il se brisera un jour de regret et de repentir. Va, tu seras vengé! Calme-toi maintenant, pardonne; plains-moi, prie pour moi, sache bien que je ne suis pas une ingrate stupide, qui méconnaît ton caractère et ses devoirs envers toi. Je ne suis qu'une malheureuse que la fatalité entraîne et qui ne peut s'arrêter. Je me retourne vers toi, et je t'envoie mille adieux, mille baisers, mille bénédictions. Mais la tempête m'enveloppe et m'emporte. En périssant sur les écueils où elle doit me briser, je répéterai ton nom, et je t'invoquerai comme un ange de pardon entre Dieu et moi.

« JULIETTE. »

Cette lettre me causa un nouvel accès de rage; puis je tombai dans le désespoir; je sanglotai comme un enfant pendant plusieurs heures, et, succombant à la fatigue, je m'endormis sur ma chaise, seul, au milieu de cette grande chambre où Juliette m'avait conté son histoire la veille. Je me réveillai calme, j'allumai du feu, je fis plusieurs fois le tour de la chambre d'un pas lent et mesuré.

Quand le jour parut, je me rassis, et je me rendormis : ma résolution était prise; j'étais tranquille. A neuf heures je sortis, je pris des informations dans toute la ville, et je m'enquis de certains détails dont j'avais besoin. On ignorait par quel procédé Leoni avait refait sa fortune; on savait seulement qu'il était riche, prodigue, dissolu; tous les hommes à la mode allaient chez lui, singeaient sa toilette, et se faisaient ses compagnons de plaisir. Le marquis de*** l'escortait partout et partageait son opulence : tous deux étaient amoureux d'une courtisane célèbre, et, par un caprice inouï, cette femme refusait leurs offres. Sa résistance avait tellement aiguillonné le désir de Leoni, qu'il lui avait fait des promesses exorbitantes, et qu'il n'y avait aucune folie où elle ne pût l'entraîner.

J'allai chez elle, et j'eus beaucoup de peine à la voir : enfin elle m'admit, et me reçut d'un air hautain, et me demandant ce que je voulais, du ton d'une personne pressée de congédier un importun.

« Je viens vous demander un service, lui dis-je. Vous haïssez Leoni?

— Oui, me répondit-elle, je le hais mortellement.

— Puis-je vous demander pourquoi?

— Il a séduit une jeune sœur que j'avais dans le Frioul, et qui était honnête et sainte : elle est morte à l'hôpital. Je voudrais manger le cœur de Leoni.

— Voulez-vous m'aider, en attendant, à lui faire subir une mystification cruelle?

— Oui.

— Voulez-vous lui écrire, et lui donner un rendez-vous?

— Oui, pourvu que je ne m'y trouve pas.

— Cela va sans dire. Voici le modèle du billet que vous écririez :

« Je sais que tu as retrouvé ta femme et que tu l'aimes. Je ne voulais pas de toi hier, cela me semblait trop facile; aujourd'hui il me paraît piquant de te rendre infidèle; je veux savoir d'ailleurs si le grand désir que tu as de me posséder est capable de tout, comme tu t'en vantes. Je sais que tu donnes un concert sur l'eau cette nuit : je serai dans une gondole et je suivrai. Tu connais mon gondolier Cristofano; tiens-toi sur le bord de ton bateau, et saute dans ma gondole au moment où tu l'apercevras. Je te garderai une heure, après quoi j'aurais assez de toi peut-être pour toujours. Je ne veux pas de tes présents; je ne veux que cette preuve de ton amour. A ce soir! ou jamais. »

La Misana trouva le billet singulier, et le copia en riant.

« Que ferez-vous de lui quand vous l'aurez mis dans la gondole? me dit-elle.

— Je le déposerai sur la rive du Lido, et le laisserai passer là une nuit un peu longue et un peu froide.

— Je vous embrasserais volontiers pour vous remercier, dit la courtisane; mais j'ai un amant que je veux aimer toute la semaine. Adieu.

— Il faut, lui dis-je, que vous mettiez votre gondolier à mes ordres.

— Sans doute, dit-elle; il est intelligent, discret, robuste; faites-en ce que vous voudrez. »

XXIV

Je rentrai chez moi; je passai le reste du jour à réfléchir mûrement à ce que j'allais faire. Le soir vint; Cristofano et la gondole m'attendaient sous la fenêtre. Je pris un costume de gondolier : le bateau de Leoni parut tout illuminé de verres de couleur qui brillaient comme des pierreries depuis le faîte des mâts jusqu'au bout des moindres cordages, et lançant des fusées de toutes parts, dans les intervalles d'une musique délicieuse. Je montai à l'arrière de la gondole, une rame à la main; je l'atteignis. Leoni était sur le bord, dans le même costume que la veille; Juliette était assise au milieu des musiciens, elle avait aussi un costume magnifique; mais elle était abattue et pensive, et semblait ne pas s'occuper de lui. Cristofano ôta son chapeau et leva sa lanterne à la hauteur de son visage. Leoni le reconnut et sauta dans la gondole.

Aussitôt qu'il fut entré, Cristofano lui dit que la Misana l'attendait dans une autre gondole, auprès du jardin public. « Eh! pourquoi n'est-elle pas ici? demanda-t-il. — *Non so,* » répondit le gondolier d'un air d'indifférence, et il se remit à ramer. Je le secondais vigoureusement, et en peu d'instants nous eûmes dépassé le jardin public. Il y avait autour de nous une brume épaisse. Leoni se pencha plusieurs fois et demanda si nous n'étions pas bientôt arrivés. Nous glissions toujours rapidement sur la lagune tranquille; la lune pâle et baignée dans la vapeur blanchissait l'atmosphère sans l'éclairer. Nous passâmes en contrebandiers la limite maritime qui ne se franchit point ordinairement sans une permission de la police, et nous ne nous arrêtâmes que sur la rive sablonneuse du Lido, assez loin pour ne pas risquer de rencontrer un être vivant.

« Coquins, s'écria notre prisonnier, où diable m'avez-vous conduit? où sont les escaliers du jardin public? où est la gondole de la Misana? Ventredieu nous sommes dans le sable! Vous vous êtes perdus dans la brume, butors que vous êtes, et vous me débarquez au hasard...

— Non, monsieur, lui dis-je en italien; ayez la bonté de faire dix pas avec moi, et vous trouverez la personne que vous cherchez. » Il me suivit, et aussitôt Cristofano, conformément à mes ordres, s'éloigna avec la gondole, et alla m'attendre dans la lagune sur l'autre rive de l'île.

« T'arrêteras-tu, brigand! me cria Leoni, quand nous eûmes marché sur la grève pendant quelques minutes. Veux-tu me faire geler ici! Où est ta maîtresse? où me mènes-tu?

— Seigneur, lui répondis-je en me retournant et en tirant de dessous ma cape les objets que j'avais apportés, permettez-moi d'éclairer votre chemin. » Alors je tirai ma lanterne sourde, je l'ouvris, et je l'accrochai à un des pieux du rivage.

« Que diable fais-tu là? me dit-il, ai-je affaire à des fous? De quoi s'agit-il?

— Il s'agit, lui dis-je, en tirant deux épées de dessous mon manteau, de vous battre avec moi.

— Avec toi, canaille! je vais te rosser comme tu le mérites.

— Un instant, lui dis-je en le prenant au collet avec une vigueur dont il fut un peu étourdi, je ne suis pas ce que vous croyez. Je suis noble tout aussi bien que vous; de plus je suis un honnête homme et vous êtes un scélérat. Je vous fais donc beaucoup d'honneur en me battant avec vous. » Il me sembla que mon adversaire tremblait et cherchait à s'échapper. Je le serrai davantage.

« Que me voulez-vous? Par le nom du diable! s'écria-t-il, qui êtes-vous? je ne vous connais pas. Pourquoi m'amenez-vous ici? Votre intention est-elle de m'assassiner? Je n'ai aucun argent sur moi. Êtes-vous un voleur?

— Non, lui dis-je, il n'y a de voleur et d'assassin ici que vous; vous le savez bien.

— Êtes-vous donc mon ennemi?

— Oui, je suis votre ennemi.

— Comment vous nommez-vous?

— Cela ne vous regarde pas, vous le saurez si vous me tuez.

— Et si je ne veux pas vous tuer? s'écria-t-il en haussant les épaules et en s'efforçant de prendre de l'assurance.

— Alors vous vous laisserez tuer par moi, lui répondis-je, car je vous jure qu'un de nous deux doit rester ici cette nuit.

—Vous êtes un bandit! s'écria-t-il en faisant des efforts terribles pour se dégager; au secours! au secours!

— Cela est fort inutile, lui dis-je, le bruit de la mer couvre votre voix, et vous êtes loin de tout secours humain. Tenez-vous tranquille, ou je vous étrangle. Ne me mettez pas en colère, profitez des chances de salut que je vous donne. Je veux vous tuer et non vous assassiner. Vous connaissez ce raisonnement-là. Battez-vous avec moi, et ne m'obligez pas à profiter de l'avantage de la force que j'ai sur vous comme vous voyez. » En parlant ainsi, je le secouais par les épaules et le faisais plier comme un jonc, bien qu'il fût plus grand que moi de toute la tête. Il comprit qu'il était à ma disposition, et il essaya de me dissuader.

« Mais, monsieur, si vous n'êtes pas fou, me dit-il, vous avez une raison pour vous battre avec moi. Que vous ai-je fait?

— Il ne me plaît pas de vous le dire, répondis-je, et vous êtes un lâche de me demander la cause de ma vengeance, quand c'est vous qui devriez me demander raison.

— Eh! de quoi? reprit-il. Je ne vous ai jamais vu. Il ne fait pas assez clair pour que je puisse bien distinguer vos traits, mais je suis sûr que j'entends votre voix pour la première fois.

— Poltron! vous ne sentez pas le besoin de vous venger d'un homme qui s'est moqué de vous, qui vous a fait donner un rendez-vous pour vous mystifier, et qui vous amène ici malgré vous pour vous provoquer! On m'avait dit que vous étiez brave, faut-il vous frapper pour éveiller votre courage?

—Vous êtes un insolent, dit-il en se faisant violence.

— A la bonne heure : je vous demande raison de ce mot, et je vais vous donner raison sur l'heure de ce soufflet. » Je lui frappai légèrement la joue. Il fit un hurlement de rage et de terreur.

« Ne craignez rien, lui dis-je en le tenant d'une main et en lui donnant de l'autre une épée; défendez-vous. Je sais que vous êtes le premier tireur de l'Europe, je suis loin d'être de votre force. Il est vrai que je suis calme et que vous avez peur, cela rend la chance égale. » Sans lui donner le temps de répondre, je l'attaquais vigoureusement. Le misérable jeta son épée et se mit à fuir. Je le poursuivis, je l'atteignis, je le secouai avec fureur. Je le menaçai de le tirer dans la mer et de le noyer, s'il ne se défendait pas. Quand il vit qu'il lui était impossible de s'échapper, il prit l'épée et retrouva ce courage désespéré que donnent aux plus peureux l'amour de la vie et le danger inévitable. Mais soit que la faible clarté de la lanterne ne lui permît pas de bien mesurer ses coups, soit que la peur qu'il venait d'avoir lui eût ôté toute présence d'esprit, je trouvai ce terrible duelliste d'une faiblesse désespérante. J'avais tellement envie de ne pas le massacrer, que je le ménageai longtemps. Enfin, il se jeta sur mon épée en voulant faire une feinte, et il s'enferra jusqu'à la garde.

« Justice! justice, dit-il en tombant. Je meurs assassiné!

— Tu demandes justice et tu l'obtiens, lui répondis-je. Tu meurs de ma main comme Henryet est mort de la tienne. »

Il fit un rugissement sourd, mordit le sable, et rendit l'âme.

Je pris les deux épées et j'allai retrouver la gondole; mais, en traversant l'île, je fus saisi de mille émotions inconnues. Ma force faiblit tout à coup, je m'assis sur une de ces tombes hébraïques qui sont à demi recouvertes par l'herbe, et que ronge incessamment le vent âpre et salé de la mer. La lune commençait à sortir des brouillards, et les pierres blanches de ce vaste cimetière se détachaient sur la verdure sombre du Lido. Je pensais à ce que je venais de faire, et ma vengeance, dont je m'étais promis tant de joie, m'apparut sous un triste aspect; j'avais comme des remords, et pourtant j'avais cru faire une action légitime et sainte en purgeant la terre et en délivrant Juliette de ce démon incarné. Mais je ne m'étais pas attendu à le trouver lâche. J'avais espéré rencontrer un ferrailleur audacieux, et en m'attaquant à lui, j'avais fait le sacrifice de ma vie. J'étais troublé et comme épouvanté d'avoir pris la sienne si aisément. Je ne trouvais pas ma haine satisfaite par la vengeance. Je la sentais éteinte par le mépris. Quand je l'ai vu si poltron, pensais-je, j'aurais dû l'épargner, j'aurais dû oublier mon ressentiment contre lui, et mon amour pour la femme capable de me préférer un pareil homme.

Des pensées confuses, des agitations douloureuses se pressèrent alors dans mon cerveau. Le froid, la nuit, la vue de ces tombeaux, me calmaient par instant; ils me plongeaient dans une stupeur rêveuse dont je sortais violemment et douloureusement en me rappelant tout à coup ma situation, le désespoir de Juliette qui allait éclater demain, et l'aspect de ce cadavre qui gisait sur le sable ensanglanté non loin de moi. « Il n'est peut-être pas mort, » pensais-je. J'eus une envie vague de m'en assurer. J'aurais presque désiré lui rendre la vie. Les premières heures du jour me surprirent dans cette irrésolution, et je songeai alors que la prudence devait m'éloigner de ce lieu. J'allai rejoindre Cristofano, que je trouvai profondément endormi dans sa gondole, et que j'eus beaucoup de

peine à reveiller. La vue de ce tranquille sommeil me fit envie. Comme Macbeth, je venais de divorcer pour longtemps avec lui.

Je revenais, lentement bercé par les eaux que colorait déjà en rose l'approche du soleil. Je passai tout auprès du bateau à vapeur qui voyage de Venise à Trieste. C'était l'heure de son départ; les roues battaient déjà l'eau écumante, et des étincelles rouges s'échappaient du tuyau, avec des spirales d'une noire fumée. Plusieurs barques apportaient des passagers. Une gondole effleura la nôtre et s'accrocha au bâtiment. Un homme et une femme sortirent de cette gondole et grimpèrent légèrement l'escalier du paquebot. A peine étaient-ils sur le tillac, que le bâtiment partit avec la rapidité de l'éclair. Le couple se pencha sur la rampe pour voir le sillage. Je reconnus Juliette et Leoni. Je crus faire un rêve; je passai ma main sur mes yeux, j'appelai Cristofano.

« Est-ce bien là le baron Leone de Leoni qui part pour Trieste avec une dame? lui demandai-je.

— Oui, monseigneur, » répondit-il. Je prononçai un blasphème épouvantable; puis rappelant le gondolier:

« Eh! quel est donc, lui dis-je, l'homme que nous avons emmené hier au soir au Lido?

— Votre Excellence le sait bien, répondit-il, c'est le marquis Lorenzo de***. »

LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

I

La marquise de R*** n'était pas fort spirituelle, quoiqu'il soit reçu en littérature que toutes les vieilles femmes doivent petiller d'esprit. Son ignorance était extrême sur toutes les choses que le frottement du monde ne lui avait point apprises. Elle n'avait pas non plus cette excessive délicatesse d'expression, cette pénétration exquise, ce tact merveilleux qui distinguent, à ce qu'on dit, les femmes qui ont beaucoup vécu. Elle était, au contraire, étourdie, brusque, franche, quelquefois même cynique. Elle détruisait absolument toutes les idées que je m'étais faites d'une marquise du bon temps. Et pourtant elle était bien marquise, et elle avait vu la cour de Louis XV; mais, comme ç'avait été dès lors un caractère d'exception, je vous prie de ne pas chercher dans son histoire l'étude sérieuse des mœurs d'une époque. La société me semble si difficile à connaître bien et à bien peindre dans tous les temps, que je ne veux point m'en mêler. Je me bornerai à vous raconter de ces faits particuliers qui établissent des rapports de sympathie irrécusable entre les hommes de toutes les sociétés et de tous les siècles.

Je n'avais jamais trouvé un grand charme dans la société de cette marquise. Elle ne me semblait remarquable que pour la prodigieuse mémoire qu'elle avait conservée du temps de sa jeunesse, et pour la lucidité virile avec laquelle s'exprimaient ses souvenirs. Du reste, elle était comme tous les vieillards, oublieuse des choses de la veille et insouciante des événements qui n'avaient point sur sa destinée une influence directe.

Elle n'avait pas eu une de ces beautés piquantes qui, manquant d'éclat et de régularité, ne pouvaient se passer d'esprit. Une femme ainsi faite en acquérait pour devenir aussi belle que celles qui l'étaient davantage. La marquise, au contraire, avait eu le malheur d'être incontestablement belle. Je n'ai vu d'elle que son portrait, qu'elle avait, comme toutes les vieilles femmes, la coquetterie d'étaler dans sa chambre à tous les regards. Elle y était représentée en nymphe chasseresse, avec un corsage de satin imprimé imitant la peau de tigre, des manches de dentelle, un arc de bois de sandal, et un croissant de perles qui se jouait sur ses cheveux crêpés. C'était, malgré tout, une admirable peinture, et surtout une admirable femme. grande, svelte, brune, avec des yeux noirs, des traits sévères et nobles, une bouche vermeille qui ne souriait point, et des mains qui, dit-on, avaient fait le désespoir de la princesse de Lamballe. Sans la dentelle, le satin et la poudre, c'eût été vraiment là une de ces nymphes fières et agiles que les mortels apercevaient au fond des forêts ou sur le flanc des montagnes pour en devenir fous d'amour et de regret.

Pourtant la marquise avait eu peu d'aventures. De son propre aveu, elle avait passé pour manquer d'esprit. Les hommes blasés d'alors aimaient moins la beauté pour elle-même que pour ses agaceries coquettes. Des femmes infiniment moins admirées lui avaient ravi tous ses adorateurs, et, ce qu'il y a d'étrange, elle n'avait pas semblé s'en soucier beaucoup. Ce qu'elle m'avait raconté, à *bâtons rompus*, de sa vie me faisait penser que ce cœur-là n'avait point eu de jeunesse, et que la froideur de l'égoïsme avait dominé toute autre faculté. Cependant je voyais

autour d'elle des amitiés assez vives pour la vieillesse : ses petits-enfants la chérissaient, et elle faisait du bien sans ostentation ; mais comme elle ne se piquait point de principes, et avouait n'avoir jamais aimé son amant le vicomte de Larrieux, je ne pouvais pas trouver d'autre explication à son caractère.

Un soir je la vis plus expansive encore que de coutume. Il y avait de la tristesse dans ses pensées. « Mon cher enfant, me dit-elle, le vicomte de Larrieux vient de mourir de sa goutte ; c'est une grande douleur pour moi qui fus son amie pendant soixante ans. Et puis il est effrayant de voir comme l'on meurt ! Ce n'est pas étonnant après tout, il était si vieux !

« Quel âge avait-il ? lui demandai-je.

— Quatre-vingt-quatre ans. Pour moi, j'en ai quatre-vingts ; mais je ne suis pas infirme comme il l'était ; je dois espérer de vivre plus que lui. N'importe ! voici plusieurs de mes amis qui s'en vont cette année, et on a beau se dire qu'on est plus jeune et plus robuste, on ne peut pas s'empêcher d'avoir peur quand on voit partir ainsi ses contemporains.

— Ainsi, lui dis-je, voilà tous les regrets que vous lui accordez, à ce pauvre Larrieux, qui vous a adorée pendant soixante ans, qui n'a cessé de se plaindre de vos rigueurs, et qui ne s'en est jamais rebuté ? C'était le modèle des amants, celui-là ! On ne fait plus de pareils hommes !

— Laissez donc, dit la marquise avec un sourire froid, cet homme avait la manie de se lamenter et de se dire malheureux. Il ne l'était pas du tout ; chacun le sait. »

Voyant ma marquise en train de babiller, je la pressai de questions sur ce vicomte de Larrieux et sur elle-même ; et voici la singulière réponse que j'en obtins.

« Mon cher enfant, je vois bien que vous me regardez comme une personne d'un caractère très-maussade et très-inégal. Il se peut que cela soit. Jugez-en vous-même ; je vais vous dire toute mon histoire, et vous confesser des travers que je n'ai jamais dévoilés à personne. Vous qui êtes d'une époque sans préjugés, vous me trouverez moins coupable peut-être que je ne me le semble à moi-même ; mais, quelle que soit l'opinion que vous prendrez de moi, je ne mourrai pas sans m'être fait connaître à quelqu'un. Peut-être me donnerez-vous quelque marque de compassion qui adoucira la tristesse de mes souvenirs.

Je fus élevée à Saint-Cyr. L'éducation brillante qu'on y recevait produisait effectivement fort peu de chose. J'en sortis à seize ans pour épouser le marquis de R*** qui en avait cinquante, et je n'osai pas m'en plaindre, car tout le monde me félicitait sur ce beau mariage, et toutes les filles sans fortune enviaient mon sort.

J'ai toujours eu peu d'esprit ; dans ce temps-là j'étais tout à fait bête. Cette éducation claustrale avait achevé d'engourdir mes facultés déjà très-lentes. Je sortis du couvent avec une de ces niaises innocences dont on a bien tort de nous faire un mérite, et qui nuisent souvent au bonheur de toute notre vie.

En effet, l'expérience que j'acquis en six mois de mariage trouva un esprit si étroit pour la recevoir, qu'elle ne me servit de rien. J'appris, non pas à connaître la vie, mais à douter de moi-même. J'entrai dans le monde avec des idées tout à fait fausses et des préventions dont toute ma vie n'a pu détruire l'effet.

A seize ans et demi j'étais veuve ; et ma belle-mère, qui m'avait prise en amitié pour la nullité de mon caractère, m'exhorta à me remarier. Il est vrai que j'étais grosse, et que le faible douaire qu'on me laissait devait retourner à la famille de mon mari au cas où je donnerais un beau-père à son héritier. Dès que mon deuil fut passé, on me produisit donc dans le monde, et l'on m'y entoura de galants. J'étais alors dans tout l'éclat de ma beauté, et, de l'aveu de toutes les femmes, il n'était point de figure ni de taille qui pussent m'être comparées.

Mais mon mari, ce libertin vieux et blasé qui n'avait jamais eu pour moi qu'un dédain ironique, et qui m'avait épousée pour obtenir une place promise à ma considération, m'avait laissé tant d'aversion pour le mariage, que jamais je ne voulus consentir à contracter de nouveaux liens. Dans mon ignorance de la vie, je m'imaginais que tous les hommes étaient les mêmes, que tous avaient cette sécheresse de cœur, cette impitoyable ironie, ces caresses froides et insultantes qui m'avaient tant humiliée. Toute bornée que j'étais, j'avais fort bien compris que les rares transports de mon mari ne s'adressaient qu'à une belle femme, et qu'il n'y mettait rien de son âme. Je redevenais ensuite pour lui une sotte dont il rougissait en public, et qu'il eût voulu pouvoir renier.

Cette funeste entrée dans la vie me désenchanta pour jamais. Mon cœur, qui n'était peut-être pas destiné à cette froideur, se resserra et s'entoura de méfiances. Je pris les hommes en aversion et en dégoût. Leurs hommages m'insultèrent ; je ne vis en eux que des fourbes qui se faisaient esclaves pour devenir tyrans. Je leur vouai un ressentiment et une haine éternels.

Quand on n'a pas besoin de vertu on n'en a pas ; voilà pourquoi avec les mœurs les plus austères je ne fus point vertueuse. Oh ! combien je regrettai de ne pouvoir l'être ! combien je l'enviai, cette force morale et religieuse qui combat les passions et colore la vie ! la mienne fut si froide et si nulle ! Que n'eussé-je point donné pour avoir des passions à réprimer, une lutte à soutenir, pour pouvoir me jeter à genoux et prier comme ces jeunes femmes que je voyais, au sortir du couvent, se maintenir sages dans le monde durant quelques années, à force de ferveur et de résistance ! Moi, malheureuse, qu'avais-je à faire sur la terre ? Rien qu'à me parer, à me montrer et à m'ennuyer. Je

n'avais point de cœur, point de remords, point de terreurs; mon ange gardien dormait au lieu de veiller. La Vierge et ses chastes mystères étaient pour moi sans consolation et sans poésie. Je n'avais nul besoin des protections célestes; les dangers n'étaient pas faits pour moi, et je me méprisais pour ce dont j'eusse dû me glorifier.

Car il faut vous dire que je m'en prenais à moi autant qu'aux autres, quand je trouvais en moi cette volonté de ne pas aimer dégénérée en impuissance. J'avais souvent confié aux femmes qui me pressaient de faire choix d'un mari ou d'un amant l'éloignement que m'inspiraient l'ingratitude, l'égoïsme et la brutalité des hommes. Elles me riaient au nez quand je parlais ainsi, m'assurant que tous n'étaient pas semblables à mon vieux mari, qu'ils avaient des secrets pour se faire pardonner leurs défauts et leurs vices. Cette manière de raisonner me révoltait; j'étais humiliée d'être femme en entendant d'autres femmes exprimer des sentiments aussi grossiers, et rire comme des folles quand l'indignation me montait au visage. Je m'imaginais un instant valoir mieux qu'elles toutes.

Et puis je retombais avec douleur sur moi-même; l'ennui me rongeait. La vie des autres était remplie, la mienne était vide et oisive. Alors je m'accusais de folie et d'ambition démesurée; je me mettais à croire tout ce que m'avaient dit ces femmes rieuses et philosophes, qui prenaient si bien leur siècle comme il était. Je me disais que l'ignorance m'avait perdue, que je m'étais forgé des espérances chimériques, que j'avais rêvé des hommes loyaux et parfaits qui n'étaient point de ce monde. En un mot, je m'accusais de tous les torts qu'on avait eus envers moi.

Tant que les femmes espérèrent me voir bientôt convertie à leurs maximes et à ce qu'elles appelaient leur sagesse, elles me supportèrent. Il y en avait même plus d'une qui fondait sur moi un grand espoir de justification pour elle-même, plus d'une qui avait passé des témoignages exagérés d'une vertu farouche à une conduite éventée, et qui se flattait de me voir donner au monde l'exemple d'une légèreté capable d'excuser la sienne.

Mais quand elles virent que cela ne se réalisait point, que j'avais déjà vingt ans et que j'étais incorruptible, elles me prirent en horreur; elles prétendirent que j'étais leur critique incarnée et vivante; elles me tournèrent en ridicule avec leurs amants, et ma conquête fut l'objet des plus outrageants projets et des plus immorales entreprises. Des femmes d'un haut rang dans le monde ne rougirent point de tramer en riant d'infâmes complots contre moi, et, dans la liberté de mœurs de la campagne, je fus attaquée de toutes les manières avec un acharnement de désirs qui ressemblait à de la haine. Il y eut des hommes qui promirent à leurs maîtresses de m'apprivoiser et des femmes qui permirent à leurs amants de l'essayer. Il y eut des maîtresses de maison qui s'offrirent à égarer ma raison avec l'aide des vins de leurs soupers. J'eus des amies et des parentes qui me présentèrent, pour me tenter, des hommes dont j'aurais fait de très-beaux cochers pour ma voiture. Comme j'avais eu l'ingénuité de leur ouvrir toute mon âme, elles savaient fort bien que ce n'étaient ni la piété, ni l'honneur, ni un ancien amour, qui me préservaient, mais bien la méfiance et un sentiment de répulsion involontaire; elles ne manquèrent pas de divulguer mon caractère, et, sans tenir compte des incertitudes et des angoisses de mon âme, elles répandirent hardiment que je méprisais tous les hommes. Il n'est rien qui les blesse plus que ce sentiment; ils pardonnent plutôt le libertinage que le dédain. Aussi partagèrent-ils l'aversion que les femmes avaient pour moi; ils ne me recherchèrent plus que pour satisfaire leur vengeance et me railler ensuite. Je trouvai l'ironie et la fausseté écrites sur tous les fronts, et ma misanthropie s'en accrut chaque jour.

Une femme d'esprit eût pris son parti sur tout cela; elle eût persévéré dans la résistance, ne fût-ce que pour augmenter la rage de ses rivales; elle se fût jetée ouvertement dans la piété, pour se rattacher à la société de ce petit nombre de femmes vertueuses qui, même en ce temps-là, faisaient l'édification des honnêtes gens. Mais je n'avais pas assez de force dans le caractère pour faire face à l'orage qui grossissait contre moi. Je me voyais délaissée, haïe, méconnue; déjà ma réputation était sacrifiée aux imputations les plus horribles et les plus bizarres. Certaines femmes vouées à la plus licencieuse débauche feignaient de se croire en danger auprès de moi.

II

Sur ces entrefaites arriva de province un homme sans talent, sans esprit, sans aucune qualité énergique ou séduisante, mais doué d'une grande candeur et d'une droiture de sentiments bien rares dans le monde où je vivais. Je commençais à me dire qu'il fallait faire enfin un *choix*, comme disaient mes compagnes. Je ne pouvais pas me marier, étant mère, et, n'ayant confiance à la bonté d'aucun homme, je ne croyais pas avoir ce droit. C'était donc un amant qu'il me fallait accepter pour être au niveau de la compagnie où j'étais jetée. Je me déterminai en faveur de ce provincial, dont le nom et l'état dans le monde me couvraient d'une assez belle protection. C'était le vicomte de Larrieux.

Il m'aimait, lui, et dans la sincérité de son âme. Mais son âme! en avait-il une? C'était un de ces hommes froids et positifs qui n'ont pas même pour eux l'élégance du vice et l'esprit du mensonge. Il m'aimait à son ordinaire, comme mon mari m'avait

quelquefois aimée. Il n'était frappé que de ma beauté et ne se mettait pas en peine de découvrir mon cœur. Chez lui ce n'était pas dédain, c'était ineptie. S'il eût trouvé en moi la puissance d'aimer, il n'eût pas su comment y répondre.

Je ne crois pas qu'il ait existé un homme plus matériel que ce pauvre Larrieux. Il mangeait avec volupté, il s'endormait sur tous les fauteuils, et le reste du temps il prenait du tabac. Il était ainsi toujours occupé à satisfaire quelque appétit physique. Je ne pense pas qu'il eût une idée par jour.

Avant de l'élever jusqu'à mon intimité, j'avais de l'amitié pour lui, parce que si je ne trouvais en lui rien de grand, du moins je n'y trouvais rien de méchant; et en cela seul consistait sa supériorité sur tout ce qui m'entourait. Je me flattai donc, en écoutant ses galanteries, qu'il me réconcilierait avec la nature humaine, et je me confiai à sa loyauté. Mais à peine lui eus-je donné sur moi ces droits que les femmes faibles ne reprennent jamais, qu'il me persécuta d'un genre d'obsession insupportable, et réduisit tout son système d'affection aux seuls témoignages qu'il fût capable d'apprécier.

Vous voyez, mon ami, que j'étais tombée de Charybde en Scylla. Cet homme, qu'à son large appétit et à ses habitudes de sieste j'avais cru d'un sang si calme, n'avait même pas en lui le sentiment de cette forte amitié que j'espérais rencontrer. Il disait en riant qu'il lui était impossible d'avoir de l'amitié pour une belle femme. Et si vous saviez ce qu'il appelait l'amour!

Je n'ai point la prétention d'avoir été pétrie d'un autre limon que toutes les autres créatures humaines. A présent que je ne suis plus d'aucun sexe, je pense que j'étais alors tout aussi femme qu'une autre, mais qu'il a manqué au développement de mes facultés de rencontrer un homme que je pusse aimer assez pour jeter un peu de poésie sur les faits de la vie animale. Mais cela n'étant point, vous-même qui êtes un homme, et par conséquent moins délicat sur cette perception de sentiments, vous devez comprendre le dégoût qui s'empare du cœur quand on se soumet aux exigences de l'amour sans en avoir compris les besoins. En trois jours le vicomte de Larrieux me devint insoutenable.

Eh bien! mon cher, je n'eus jamais l'énergie de me débarrasser de lui! Pendant soixante ans il a fait mon tourment et ma satiété. Par complaisance, par faiblesse ou par ennui, je l'ai supporté. Toujours mécontent de mes répugnances, et toujours attiré vers moi par les obstacles que je mettais à sa passion, il a eu pour moi l'amour le plus patient, le plus courageux, le plus soutenu et le plus ennuyeux qu'un homme ait jamais eu pour une femme.

Il est vrai que depuis que je l'avais érigé auprès de moi en protecteur, mon rôle dans le monde était infiniment moins désagréable. Les hommes n'osaient plus me rechercher; car le vicomte était un terrible ferrailleur et un atroce jaloux. Les femmes, qui avaient prédit que j'étais incapable de fixer un homme, voyaient avec dépit le vicomte enchaîné à mon char; et peut-être entrait-il dans ma patience envers lui un peu de cette vanité qui ne permet point à une femme de paraître délaissée. Il n'y avait pourtant pas de quoi se glorifier beaucoup dans la personne de ce pauvre Larrieux; mais c'était un fort bel homme; il avait du cœur, il savait se taire à propos, il menait un grand train de vie; il ne manquait pas non plus de cette fatuité modeste qui fait ressortir le mérite d'une femme. Enfin, outre que les femmes n'étaient point du tout dédaigneuses de cette fastidieuse beauté qui me semblait être le principal défaut du vicomte, elles étaient surprises du dévouement sincère qu'il me marquait, et le proposaient pour modèle à leurs amants. Je m'étais donc placée dans une situation enviée; mais cela, je vous assure, me dédommageait médiocrement des ennuis de l'intimité. Je les supportai pourtant avec résignation, et je gardai à Larrieux une inviolable fidélité. Voyez, mon cher enfant, si je fus aussi coupable envers lui que vous l'avez pensé.

— Je vous ai parfaitement comprise, lui répondis-je; c'est vous dire que je vous plains et que je vous estime. Vous avez fait aux mœurs de votre temps un véritable sacrifice, et vous fûtes persécutée pour la conduite contraire à celle qui vous ferait honnir et condamner aujourd'hui. Avec un peu plus de force morale, vous eussiez trouvé dans la vertu tout le bonheur que vous ne trouvâtes point dans une intrigue. Mais laissez-moi m'étonner d'un fait, c'est que vous n'ayez point rencontré, dans tout le cours de votre vie, un seul homme capable de vous comprendre et digne de vous convertir au véritable amour. Faut-il en conclure que les hommes d'aujourd'hui valent mieux que les hommes d'autrefois?

— Ce serait de votre part une grande fatuité, me répondit-elle en riant. J'ai fort peu à me louer des hommes de mon temps, et cependant je doute que vous ayez fait beaucoup de progrès; mais ne moralisons point. Qu'ils soient ce qu'ils sont; la faute de mon malheur est toute à moi; je n'avais pas l'esprit de le juger. Avec ma sauvage fierté, il aurait fallu être une femme supérieure, et choisir d'un coup d'œil d'aigle, entre tous ces hommes si plats, si faux et si vides, un de ces êtres vrais et nobles, qui sont rares et exceptionnels dans tous les temps. J'étais trop ignorante, trop bornée pour cela. A force de vivre, j'ai acquis plus de jugement: je me suis aperçue que certains d'entre eux, que j'avais confondus dans ma haine, méritaient d'autres sentiments; mais alors j'étais vieille. Il n'était plus temps de m'en aviser.

— Et tant que vous fûtes jeune, repris-je, vous ne fûtes pas une seule fois tentée de faire un nouvel essai?

Cette aversion farouche n'a jamais été ébranlée? Cela est étrange! »

III

La marquise garda un instant le silence; mais tout à coup, posant avec bruit sur la table sa tabatière d'or qu'elle avait longtemps roulée entre ses doigts : « Eh bien! puisque j'ai commencé à me confesser, dit-elle, je veux tout vous avouer. Écoutez bien!

« Une fois, une seule fois dans ma vie, j'ai été amoureuse, mais amoureuse comme personne ne l'a été, d'un amour passionné, indomptable, dévorant, et pourtant idéal et platonique s'il en fut. Oh! cela vous étonne bien d'apprendre qu'une marquise du XVIIIe siècle n'ait eu dans toute sa vie qu'un amour, et un amour platonique! C'est que, voyez-vous, mon enfant, vous autres jeunes gens, vous croyez bien connaître les femmes, et vous n'y entendez rien. Si beaucoup de vieilles de quatre-vingts ans se mettaient à vous raconter franchement leur vie, peut-être découvririez-vous dans l'âme féminine des sources de vice et de vertu dont vous n'avez pas l'idée.

Maintenant devinez de quel rang fut l'homme pour qui, moi, marquise, et marquise hautaine et fière entre toutes, je perdis tout à fait la tête.

— Le roi de France ou le Dauphin Louis XVI?...

— Oh! si vous débutez ainsi, il vous faudra trois heures pour arriver jusqu'à mon amant. J'aime mieux vous le dire : c'était un comédien.

— C'était toujours bien un roi, j'imagine.

—Le plus noble et le plus élégant qui monta jamais sur les planches. Vous n'êtes pas surpris?

— Pas trop. J'ai ouï dire que ces unions disproportionnées n'étaient pas rares, même dans le temps où les préjugés avaient le plus de force en France. Laquelle des amies de madame d'Épinay vivait donc avec Jéliotte?

— Comme vous connaissez notre temps! Cela fait pitié. Eh! c'est précisément parce que ces traits-là sont consignés dans les mémoires, et cités avec étonnement, que vous devriez conclure leur rareté et leur contradiction avec les mœurs du temps. Soyez sûr qu'ils faisaient dès lors un grand scandale; et lorsque vous entendez parler d'horribles dépravations, du duc de Guiche et de Manicamp, de madame de Lionne et de sa fille, vous pouvez être assuré que ces choses-là étaient aussi révoltantes au temps où elles se passèrent qu'au temps où vous les lisez. Croyez-vous donc que ceux dont la plume indignée vous les a transmis fussent les seuls honnêtes gens de France? »

Je n'osais point contredire la marquise. Je ne sais point lequel de nous deux était compétent pour juger la question. Je la ramenai à son histoire, qu'elle reprit ainsi :

« Pour vous prouver combien peu cela était toléré, je vous dirai que la première fois que je le vis, et que j'exprimai mon admiration à la comtesse de Ferrières qui se trouvait auprès de moi, elle me répondit : « Ma toute belle, vous ferez bien de ne pas dire votre avis si chaudement devant une autre que moi; on vous raillerait cruellement si l'on vous soupçonnait d'oublier qu'aux yeux d'une femme bien née un comédien ne peut pas être un homme. »

Cette parole de madame de Ferrières me resta dans l'esprit, je ne sais pourquoi. Dans la situation où j'étais, ce ton de mépris me paraissait absurde; et cette crainte que je ne vinsse à me compromettre par mon admiration me semblait une hypocrite méchanceté.

Il s'appelait Lélio, était Italien de naissance, mais parlait admirablement le français. Il pouvait bien avoir trente-cinq ans, quoique sur la scène il parût souvent n'en avoir pas vingt. Il jouait mieux Corneille que Racine; mais dans l'un et dans l'autre il était inimitable.

—Je m'étonne, dis-je en interrompant la marquise, que son nom ne soit pas resté dans les annales du talent dramatique.

— Il n'eut jamais de réputation, répondit-elle; on ne l'appréciait ni à la ville ni à la cour. A ses débuts, j'ai ouï dire qu'il fut outrageusement sifflé. Par la suite, on lui tint compte de la chaleur de son âme et de ses efforts pour se perfectionner; on le toléra, on l'applaudit parfois; mais, en somme, on le considéra toujours comme un comédien de mauvais goût.

C'était un homme qui, en fait d'art, n'était pas plus de son siècle qu'en fait de mœurs je n'étais du mien. Ce fut peut-être là le rapport immatériel, mais tout-puissant, qui des deux extrémités de la chaîne sociale attira nos âmes l'une vers l'autre. Le public n'a pas plus compris Lélio que le monde ne m'a jugée. « Cet homme est exagéré, disait-on de lui; il se force, il ne sent rien; » et de moi l'on disait ailleurs : « Cette femme est méprisante et froide; elle n'a pas de cœur. » Qui sait si nous n'étions pas les deux êtres qui sentaient le plus vivement de l'époque?

Dans ce temps-là, on jouait la tragédie *décemment;* il fallait avoir bon ton, même en donnant un soufflet; il fallait mourir convenablement et tomber avec grâce. L'art dramatique était dans l'enfance; la diction et le geste des acteurs étaient en rapport avec les paniers et la poudre dont on affublait encore Phèdre et Clytemnestre. Je n'avais pas calculé et senti les défauts de cette école. Je n'allais pas loin dans mes réflexions; seulement la tragédie m'ennuyait à mourir; et comme il était de mauvais ton d'en convenir, j'allais courageusement m'y ennuyer deux fois par semaine; mais l'air froid et contraint dont j'écoutais ces pompeuses

tirades faisait dire de moi que j'étais insensible au charme des beaux vers.

J'avais fait une assez longue absence de Paris, quand je retournai un soir à la Comédie-Française pour voir jouer le *Cid*. Pendant mon séjour à la campagne, Lélio avait été admis à ce théâtre, et je le voyais pour la première fois. Il joua Rodrigue. Je n'entendis pas plus tôt le son de sa voix que je fus émue. C'était une voix plus pénétrante que sonore, une voix nerveuse et accentuée. Sa voix était une des choses que l'on critiquait en lui. On voulait que le Cid eût une basse-taille, comme on voulait que tous les héros de l'antiquité fussent grands et forts. Un roi qui n'avait pas cinq pieds six pouces ne pouvait pas ceindre le diadème : cela était reçu dans les arrêts du bon goût.

Lélio était petit et grêle; sa beauté ne consistait pas dans les traits, mais dans la noblesse du front, dans la grâce irrésistible des attitudes, dans l'abandon de la démarche, dans l'expression fière et mélancolique de la physionomie. Je n'ai jamais vu dans une statue, dans une peinture, dans un homme, une puissance de beauté plus idéale et plus suave. C'est pour lui qu'aurait dû être créé le mot de *charme*, qui s'appliquait à toutes ses paroles, à tous ses regards, à tous ses mouvements.

Que vous dirai-je! Ce fut en effet un *charme* jeté sur moi. Cet homme, qui marchait, qui parlait, qui agissait sans méthode et sans prétention, qui sanglotait avec le cœur autant qu'avec la voix, qui s'oubliait lui-même pour s'identifier avec la passion; cet homme que l'âme semblait user et briser, et dont un regard renfermait tout l'amour que j'avais cherché vainement dans le monde, exerça sur moi une puissance vraiment électrique; cet homme, qui n'était pas né dans son temps de gloire et de sympathies, et qui n'avait que moi pour le comprendre et marcher avec lui, fut, pendant cinq ans, mon roi, mon dieu, ma vie, mon amour.

Je ne pouvais plus vivre sans le voir : il me gouvernait, il me dominait. Ce n'était pas un homme pour moi; mais je l'entendais autrement que madame de Ferrières; c'était bien plus : c'était une puissance morale, un maître intellectuel, dont l'âme pétrissait la mienne à son gré. Bientôt il me fut impossible de renfermer les impressions que je recevais de lui. J'abandonnai ma loge à la Comédie-Française pour ne pas me trahir. Je feignis d'être devenue dévote, et d'aller, le soir, prier dans les églises. Au lieu de cela, je m'habillais en grisette, et j'allais me mêler au peuple pour l'écouter et le contempler à mon aise. Enfin, je gagnai un des employés du théâtre, et j'eus dans un coin de la salle une place étroite et secrète, où nul regard ne pouvait m'atteindre et où je me rendais par un passage dérobé. Pour plus de sûreté, je m'habillais en écolier. Ces folies, que je faisais pour un homme avec lequel je n'avais jamais échangé un mot ni un regard, avaient pour moi tout l'attrait du mystère et toute l'illusion du bonheur. Quand l'heure de la comédie sonnait à l'énorme pendule dorée de mon salon, de violentes palpitations me saisissaient. J'essayais de me recueillir, tandis qu'on apprêtait ma voiture; je marchais avec agitation, et si Larrieux était près de moi, je le brutalisais pour le renvoyer; j'éloignais avec un art infini les autres importuns. Tout l'esprit que me donna cette passion de théâtre n'est pas croyable. Il faut que j'aie eu bien de la dissimulation et bien de la finesse pour le cacher pendant cinq ans à Larrieux, qui était le plus jaloux des hommes, et à tous les méchants qui m'entouraient.

Il faut vous dire qu'au lieu de la combattre je m'y livrais avec avidité, avec délices. Elle était si pure! Pourquoi donc en aurais-je rougi? Elle me créait une vie nouvelle; elle m'initiait enfin à tout ce que j'avais désiré connaître et sentir; jusqu'à un certain point elle me faisait femme.

J'étais heureuse, j'étais fière de me sentir trembler, étouffer, défaillir. La première fois qu'une violente palpitation vint éveiller mon cœur inerte, j'eus autant d'orgueil qu'une jeune mère au premier mouvement de l'enfant renfermé dans son sein. Je devins boudeuse, rieuse, maligne, inégale. Le bon Larrieux observa que la dévotion me donnait de singuliers caprices. Dans le monde, on trouva que j'embellissais chaque jour davantage, que mon œil noir se veloutait, que mon sourire avait de la pensée, que mes remarques sur toutes choses portaient plus juste et allaient plus loin qu'on ne m'en aurait cru capable. On en fit tout l'honneur à Larrieux, qui en était pourtant bien innocent.

Je suis décousue dans mes souvenirs, parce que voici une époque de ma vie où ils m'inondent. En vous les disant, il me semble que je rajeunis et que mon cœur bat encore au nom de Lélio. Je vous disais tout à l'heure qu'en entendant sonner la pendule je frémissais de joie et d'impatience. Maintenant encore il me semble ressentir l'espèce de suffocation délicieuse qui s'emparait de moi au timbre de cette sonnerie. Depuis ce temps-là, des vicissitudes de fortune m'ont amenée à me trouver fort heureuse dans un petit appartement du Marais. Eh bien! je ne regrette rien de mon riche hôtel, de mon noble faubourg et de ma splendeur passée, que les objets qui m'eussent rappelé ce temps d'amour et de rêves. J'ai sauvé du désastre quelques meubles qui datent de cette époque, et que je regarde avec la même émotion que si l'heure allait sonner, et que si le pied de mes chevaux battait le pavé. Oh! mon enfant, n'aimez jamais ainsi; car c'est un orage qui ne s'apaise qu'à la mort!

Alors je partais, vive et légère, et jeune, et heureuse! Je commençais à apprécier tout ce dont se composait ma vie, le luxe, la jeunesse, la beauté. Le bonheur se révélait à moi par tous les sens, par tous

les pores. Doucement pliée au fond de mon carrosse, les pieds enfoncés dans la fourrure, je voyais ma figure brillante et parée se répéter dans la glace encadrée d'or placée vis-à-vis de moi. Le costume des femmes, dont on s'est tant moqué depuis, était alors d'une richesse et d'un éclat extraordinaires; porté avec goût et châtié dans ses exagérations, il prêtait à la beauté une noblesse et une grâce moelleuse dont les peintures ne sauraient vous donner l'idée. Avec tout cet attirail de plumes, d'étoffes et de fleurs, une femme était forcée de mettre une sorte de lenteur à tous ses mouvements. J'en ai vu de fort blanches qui, lorsqu'elles étaient poudrées et habillées de blanc, traînant leur longue queue de moire et balançant avec souplesse les plumes de leur front, pouvaient, sans hyperbole, être comparées à des cygnes. C'était, en effet, quoi qu'en ait dit Rousseau, bien plus à des oiseaux qu'à des guêpes que nous ressemblions avec ces énormes plis de satin, cette profusion de mousselines et de bouffantes qui cachaient un petit corps tout frêle, comme le duvet cache la tourterelle; avec ces longs ailerons de dentelle qui tombaient du bras, avec ces vives couleurs qui bigarraient nos jupes, nos rubans et nos pierreries, et quand nous tenions nos petits pieds en équilibre dans de jolies mules à talons, c'est alors vraiment que nous semblions craindre de toucher la terre, et que nous marchions avec la précaution dédaigneuse d'une bergeronnette au bord d'un ruisseau.

A l'époque dont je vous parle, on commençait à porter de la poudre blonde, qui donnait aux cheveux une teinte douce et cendrée. Cette manière d'atténuer la crudité des tons de la chevelure donnait au visage beaucoup de douceur et aux yeux un éclat extraordinaire. Le front, entièrement découvert, se perdait dans les pâles nuances de ces cheveux de convention, il en paraissait plus large, plus pur, et toutes les femmes avaient l'air noble. Aux crêpés, qui n'ont jamais été gracieux, à mon sens, avaient succédé les coiffures basses, les grosses boucles rejetées en arrière et tombant sur le cou et sur les épaules. Cette coiffure m'allait fort bien, et j'étais renommée pour la richesse et l'invention de mes parures. Je sortais tantôt avec une robe de velours cramoisi, garnie de grèbe, tantôt avec une tunique de satin blanc, bordée de peau de tigre; quelquefois avec un habit complet de damas lilas, lamé d'argent, et des plumes blanches, montées en perles. C'est ainsi que j'allais faire quelques visites, en attendant l'heure de la seconde pièce, Lélio ne jouait jamais dans la première.

Je faisais sensation dans les salons, et lorsque je remontais dans mon carrosse, je regardais avec complaisance la femme qui aimait Lélio, et qui pouvait s'en faire aimer. Jusque-là le seul plaisir que j'eusse trouvé à être belle consistait dans la jalousie que j'inspirais. Le soin que je prenais à m'embellir était une bien bénigne vengeance envers ces femmes qui avaient ourdi de si horribles complots contre moi. Mais du moment que j'aimai, je me mis à jouir de ma beauté pour moi-même. Je n'avais que cela à offrir à Lélio, en compensation de tous les triomphes qu'on lui déniait à Paris, et je m'amusais à me représenter l'orgueil et la joie de ce pauvre comédien si moqué, si méconnu, si rebuté, le jour où il apprendrait que la marquise de R*** lui avait voué son culte.

Au reste, ce n'étaient là que des rêves riants et fugitifs; c'étaient tous les résultats, tous les profits que je tirais de ma position. Dès que mes pensées prenaient un corps, et que je m'apercevais de la consistance d'un projet quelconque dans mon amour, je l'étouffais courageusement, et tout l'orgueil du rang reprenait ses droits sur mon âme. Vous me regardez d'un air étonné? je vous expliquerai cela tout à l'heure. Laissez-moi parcourir le monde enchanté de mes souvenirs.

Vers huit heures, je me faisais descendre à la petite église des Carmélites, près le Luxembourg; je renvoyais ma voiture, et j'étais censée assister à des conférences religieuses qui s'y tenaient à cette heure-là; mais je ne faisais que traverser l'église et le jardin; je sortais par une autre rue; j'allais trouver dans sa mansarde une jeune ouvrière nommée Florence, qui m'était toute dévouée. Je m'enfermais dans sa chambre, et je déposais avec joie sur son grabat tous mes atours pour endosser l'habit noir carré, l'épée à gaîne de chagrin et la perruque symétrique d'un jeune proviseur de collége, aspirant à la prêtrise. Grande comme j'étais, brune et le regard inoffensif, j'avais bien l'air gauche et hypocrite d'un petit prestolet qui se cache pour aller au spectacle. Florence, qui me supposait une intrigue véritable au dehors, riait avec moi de mes métamorphoses, et j'avoue que je ne les eusse pas prises plus gaiement pour aller m'enivrer de plaisir et d'amour, comme toutes ces jeunes folles qui avaient des soupers clandestins et de petites maisons.

Je montais dans un fiacre, et j'allais me blottir dans ma logette du théâtre. Ah! alors mes palpitations, mes terreurs, mes joies, mes impatiences cessaient. Un recueillement profond s'emparait de toutes mes facultés, et je restais comme absorbée jusqu'au lever du rideau, dans l'attente d'une grande solennité.

Comme le vautour prend une perdrix dans son vol magnétique, comme il la tient haletante et immobile dans le cercle magique qu'il trace au-dessus d'elle, l'âme de Lélio, sa grande âme de tragédien et de poëte, enveloppait toutes mes facultés et me plongeait dans la torpeur de l'admiration. J'écoutais, les mains contractées sur mon genou, le menton appuyé sur le velours d'Utrecht de la loge, le front baigné de sueur. Je retenais ma respiration, je maudissais la clarté

fatigante des lumières, qui lassait mes yeux secs et brûlants, attachés à tous ses gestes, à tous ses pas. J'aurais voulu saisir la moindre palpitation de son sein, le moindre pli de son front. Ses émotions feintes, ses malheurs de théâtre, me pénétraient comme des choses réelles. Je ne savais bientôt plus distinguer l'erreur de la vérité. Lélio n'existait plus pour moi : c'était Rodrigue, c'était Xipharès, c'était Hippolyte. Je haïssais ses ennemis, je tremblais pour ses dangers; ses douleurs me faisaient répandre avec lui des flots de larmes; sa mort m'arrachait des cris que j'étais forcée d'étouffer en mâchant mon mouchoir. Dans les entr'actes, je tombais épuisée au fond de ma loge; j'y restais comme morte, jusqu'à ce que l'aigre ritournelle m'eût annoncé le lever du rideau. Alors je ressuscitais, je redevenais forte et ardente, pour admirer, pour sentir, pour pleurer. Que de fraîcheur, que de poésie, que de jeunesse il y avait dans le talent de cet homme! Il fallait que toute cette génération fût de glace pour ne pas tomber à ses pieds.

Et pourtant, quoiqu'il choquât toutes les idées reçues; quoiqu'il lui fût impossible de se faire au goût de ce sot public, quoiqu'il scandalisât les femmes par le désordre de sa tenue, quoiqu'il offensât les hommes par ses mépris pour leurs sottes exigences, il avait des moments de puissance sublime et de fascination irrésistible, où il prenait tout ce public rétif et ingrat dans son regard et dans sa parole, comme dans le creux de sa main, et il le forçait d'applaudir et de frissonner. Cela était rare, parce que l'on ne change pas subitement tout l'esprit d'un siècle; mais quand cela arrivait, les applaudissements étaient frénétiques; il semblait que, subjugués alors par son génie, les Parisiens voulussent expier toutes leurs injustices. Moi, je croyais plutôt que cet homme avait par instants une puissance surnaturelle, et que ses plus amers contempteurs se sentaient entraînés à le faire triompher malgré eux. En vérité, dans ces moments-là, la salle de la Comédie-Française semblait frappée de délire, et en sortant, on se regardait, tout étonné d'avoir applaudi Lélio. Pour moi, je me livrais alors à mon émotion; je criais, je pleurais, je le nommais avec passion, je l'appelais avec folie; ma faible voix se perdait heureusement dans le grand orage qui éclatait autour de moi.

D'autres fois on le sifflait dans des situations où il me semblait sublime, et je quittais le spectacle avec rage; ces jours-là étaient les plus dangereux pour moi. J'étais violemment tentée d'aller le trouver, de pleurer avec lui, de maudire le siècle et de le consoler en lui offrant mon enthousiasme et mon amour.

Un soir que je sortais par le passage dérobé où j'étais admise, je vis passer rapidement devant moi un homme petit et maigre qui se dirigeait vers la rue. Un machiniste lui ôta son chapeau en lui disant : « Bonsoir, M. Lélio. » Aussitôt, avide de regarder de près cet homme extraordinaire, je m'élance sur ses traces, je traverse la rue, et, sans me soucier du danger auquel je m'expose, j'entre avec lui dans un café. Heureusement c'était un café borgne, où je ne devais rencontrer aucune personne de mon rang.

Quand, à la clarté d'un mauvais lustre enfumé, j'eus jeté les yeux sur Lélio, je crus m'être trompée et avoir suivi un autre que lui. Il avait au moins trente-cinq ans; il était jaune, flétri, usé; il était mal mis; il avait l'air commun; il parlait d'une voix rauque et éteinte, donnait la main à des pleutres, avalait de l'eau-de-vie et jurait horriblement. Il me fallut entendre prononcer plusieurs fois son nom pour m'assurer que c'était bien là le dieu du théâtre et l'interprète du grand Corneille. Je ne retrouvais plus rien en lui des charmes qui m'avaient fascinée, pas même son regard si noble, si ardent et si triste. Son œil était morne, éteint, presque stupide; sa prononciation accentuée devenait ignoble en s'adressant au garçon de café, en parlant de jeu, de cabaret et de filles. Sa démarche était lâche, sa tournure sale, ses joues mal essuyées de fard. Ce n'était plus Hippolyte, c'était Lélio. Le temple était vide et pauvre; l'oracle était muet; le dieu s'était fait homme, pas même homme, comédien.

Il sortit, et je restai longtemps stupéfaite à ma place, ne songeant point à avaler le vin chaud épicé que j'avais demandé pour me donner un air cavalier. Quand je m'aperçus du lieu où j'étais et des regards qui s'attachaient sur moi, la peur me prit; c'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans une situation si équivoque et dans un contact si direct avec des gens de cette classe; depuis, l'émigration m'a bien aguerrie à ces inconvenances de position.

Je me levai et j'essayai de fuir, mais j'oubliai de payer. Le garçon courut après moi. J'eus une honte effroyable; il fallut rentrer, m'expliquer au comptoir, soutenir tous les regards méfiants et moqueurs dirigés sur moi. Quand je fus sortie, il me sembla qu'on me suivait. Je cherchai vainement un fiacre pour m'y jeter, il n'y en avait plus devant la Comédie. Des pas lourds se faisaient entendre toujours sur les miens. Je me retournai en tremblant; je vis un grand escogriffe que j'avais remarqué dans un coin du café, et qui avait bien l'air d'un mouchard ou de quelque chose de pis. Il me parla; je ne sais pas ce qu'il me dit, la frayeur m'ôtait l'intelligence; cependant j'eus assez de présence d'esprit pour m'en débarrasser. Transformée tout d'un coup en héroïne par ce courage que donne la peur, je lui allongeai rapidement un coup de canne dans la figure, et jetant aussitôt la canne pour mieux courir, tandis qu'il restait étourdi de mon audace, je pris ma course, légère comme un trait, et ne m'arrêtai que chez Florence. Quand je m'éveillai le lendemain à midi dans mon lit à rideaux

ouatés et à chapiteaux de plumes roses, je crus avoir fait un rêve, et j'éprouvai de ma déception et de mon aventure de la veille une grande mortification. Je me crus sérieusement guérie de mon amour, et j'essayai de m'en féliciter; mais ce fut en vain. J'en éprouvais un regret mortel; l'ennui retombait sur ma vie, tout se désenchantait. Ce jour-là je mis Larrieux à la porte.

Le soir arriva et ne m'apporta plus ces agitations bienfaisantes des autres soirs. Le monde me sembla insipide. J'allai à l'église; j'écoutai la conférence, résolue à me faire dévote : je m'y enrhumai; j'en revins malade.

Je gardai le lit plusieurs jours. La comtesse de Ferrières vint me voir, m'assura que je n'avais point de fièvre, que le lit me rendait malade, qu'il fallait me distraire, sortir, aller à la Comédie. Je crois qu'elle avait des vues sur Larrieux, et qu'elle voulait ma mort.

Il en arriva autrement; elle me força d'aller avec elle voir jouer *Cinna*. « Vous ne venez plus au spectacle, me disait-elle; c'est la dévotion et l'ennui qui vous minent. Il y a longtemps que vous n'avez vu Lélio; il a fait des progrès; on l'applaudit quelquefois maintenant; j'ai dans l'idée qu'il deviendra supportable. »

Je ne sais comment je me laissai entraîner. Au reste, désenchantée de Lélio comme je l'étais, je ne risquais plus de me perdre en affrontant ses séductions en public. Je me parai excessivement, et j'allai en grande loge d'avant-scène braver un danger auquel je ne croyais plus.

Mais le danger ne fut jamais plus imminent. Lélio fut sublime, et je m'aperçus que jamais je n'en avais été plus éprise. L'aventure de la veille ne me paraissait plus qu'un rêve; il ne se pouvait pas que Lélio fût autre qu'il ne me paraissait sur la scène. Malgré moi, je retombai dans toutes les agitations terribles qu'il savait me communiquer. Je fus forcée de couvrir mon visage en pleurs de mon mouchoir; dans mon désordre, j'effaçai mon rouge, j'enlevai mes mouches, et la comtesse de Ferrières m'engagea à me retirer au fond de ma loge, parce que mon émotion faisait événement dans la salle. Heureusement, j'eus l'adresse de faire croire que tout cet attendrissement était produit par le jeu de mademoiselle Hippolyte Clairon. C'était, à mon avis, une tragédienne bien froide et bien compassée, trop supérieure peut-être, par son éducation et son caractère, à la profession du théâtre comme on l'entendait alors; mais la manière dont elle disait : *Tout beau*, dans *Cinna*, lui avait fait une réputation de haut lieu.

Il est vrai de dire que, lorsqu'elle jouait avec Lélio, elle devenait très-supérieure à elle-même. Quoiqu'elle affichât aussi un mépris de bon ton pour sa méthode, elle subissait l'influence de son génie sans s'en apercevoir, et s'inspirait de lui lorsque la passion les mettait en rapport sur la scène.

Ce soir-là Lélio me remarqua, soit pour ma parure, soit pour mon émotion, car je le vis se pencher, dans un instant où il était hors de scène, vers un des hommes qui étaient assis à cette époque sur le théâtre, et lui demander mon nom. Je compris cela à la manière dont leurs regards me désignèrent. J'en eus un battement de cœur qui faillit m'étouffer, et je remarquai que dans le cours de la pièce les yeux de Lélio se dirigèrent plusieurs fois de mon côté. Que n'aurais-je pas donné pour savoir ce que lui avait dit de moi le chevalier de Brétillac, celui qu'il avait interrogé, et qui, en me regardant, lui avait parlé à plusieurs reprises! La figure de Lélio, forcée de rester grave pour ne pas déroger à la dignité de son rôle, n'avait rien exprimé qui pût me faire deviner le genre de renseignements qu'on lui donnait sur mon compte. Je connaissais du reste fort peu ce Brétillac, je n'imaginais pas ce qu'il avait pu dire de moi en bien ou en mal.

De ce soir seulement je compris l'espèce d'amour qui m'enchaînait à Lélio; c'était une passion tout intellectuelle, toute romanesque. Ce n'était pas lui que j'aimais, mais les héros des anciens jours qu'il savait représenter; ces types de franchise, de loyauté et de tendresse à jamais perdus, revivaient en lui, et je me trouvais avec lui et par lui reportée à une époque de vertus désormais oubliées. J'avais l'orgueil de penser qu'en ces jours-là je n'eusse pas été méconnue et diffamée, que mon cœur eût pu se donner, que je n'eusse pas été réduite à aimer un fantôme de comédie. Lélio n'était pour moi que l'ombre du Cid, que le représentant de l'amour antique et chevaleresque dont on se moquait alors en France. Lui, l'homme, l'histrion, je ne le craignais guère, je l'avais vu; je ne pouvais l'aimer qu'en public. Mon Lélio à moi, c'était un être factice que je ne pouvais plus saisir dès qu'on éteignait le lustre de la comédie. Il lui fallait l'illusion de la scène, le reflet des quinquets, le fard du costume pour être celui que j'aimais. En dépouillant tout cela, il rentrait pour moi dans le néant; comme une étoile il s'effaçait à l'éclat du jour Hors les planches il ne me prenait plus la moindre envie de le voir, et même j'en eusse été désespérée. C'eût été pour moi comme de contempler un grand homme réduit à un peu de cendre dans un vase d'argile.

Mes fréquentes absences aux heures où j'avais l'habitude de recevoir Larrieux, et surtout mon refus formel d'être désormais sur un autre pied avec lui que sur celui de l'amitié, lui inspirèrent un accès de jalousie mieux fondé, je l'avoue, qu'aucun de ceux qu'il eût ressentis. Un soir que j'allais aux Carmélites dans l'intention de m'en échapper par l'autre issue, je m'aperçus qu'il me suivait, et je compris qu'il serait désormais presque impossible de lui cacher mes

courses nocturnes. Je pris donc le parti d'aller publiquement au théâtre. J'acquis peu à peu l'hypocrisie nécessaire pour renfermer mes impressions, et d'ailleurs je me mis à professer hautement pour Hippolyte Clairon une admiration qui pouvait donner le change sur mes véritables sentiments. J'étais désormais plus gênée; forcée comme je l'étais de m'observer attentivement, mon plaisir était moins vif et moins profond; mais de cette situation il en naquit une autre qui établit une compensation rapide. Lélio me voyait, il m'observait; ma beauté l'avait frappé, ma sensibilité le flattait. Ses regards avaient peine à se détacher de moi. Quelquefois il en eut des distractions qui mécontentèrent le public. Bientôt il me fut impossible de m'y tromper; il m'aimait à en perdre la tête.

Ma loge ayant semblé faire envie à la princesse de Vaudémont, je la lui avais cédée pour en prendre une plus petite, plus enfoncée et mieux située. J'étais tout à fait sur la rampe; je ne perdais pas un regard de Lélio, et les siens pouvaient m'y chercher sans me compromettre. D'ailleurs, je n'avais même plus besoin de ce moyen pour correspondre avec toutes ses sensations; dans le son de sa voix, dans les soupirs de son sein, dans l'accent qu'il donnait à certains vers, à certains mots, je comprenais qu'il s'adressait à moi. J'étais la plus fière et la plus heureuse des femmes; car, à ces heures-là, ce n'était pas du comédien, c'était du héros que j'étais aimée.

Eh bien! après deux années d'un amour que j'avais nourri inconnu et solitaire au fond de mon âme, trois hivers s'écoulèrent encore sur cet amour désormais partagé, sans que jamais mon regard donnât à Lélio le droit d'espérer autre chose que ces rapports intimes et mystérieux. J'ai su depuis que Lélio m'avait souvent suivie dans les promenades; je ne daignai pas l'apercevoir ni le distinguer dans la foule, tant j'étais peu avertie par le désir de le distinguer hors du théâtre. Ces cinq années sont les seules que j'aie vécues sur quatre-vingts.

Un jour enfin je lus dans le *Mercure de France* le nom d'un nouvel acteur engagé à la Comédie-Française, à la place de Lélio, qui partait pour l'étranger. Cette nouvelle fut un coup mortel pour moi; je ne concevais point comment je pourrais vivre désormais sans cette émotion, sans cette existence de passion et d'orage. Cela fit faire à mon amour un progrès immense et faillit me perdre.

Désormais je ne me combattis plus pour étouffer dès sa naissance toute pensée contraire à la dignité de mon rang. Je ne m'applaudis plus de ce qu'était réellement Lélio. Je souffris, je murmurai en secret de ce qu'il n'était point ce qu'il paraissait être sur les planches, et j'allai jusqu'à le souhaiter beau et jeune comme l'art le faisait chaque soir, afin de pouvoir lui sacrifier tout l'orgueil de mes préjugés et toutes les répugnances de mon organisation. Maintenant que j'allais perdre cet être moral qui remplissait depuis si longtemps mon âme, il me prenait envie de réaliser tous mes rêves et d'essayer de la vie positive, sauf à détester ensuite et la vie, et Lélio, et moi-même.

J'en étais à ces irrésolutions, lorsque je reçus une lettre d'une écriture inconnue; c'est la seule lettre d'amour que j'aie conservée parmi les mille protestations écrites de Larrieux et les mille déclarations parfumées de cent autres; c'est qu'en effet c'est la seule lettre d'amour que j'aie reçue. »

La marquise s'interrompit, se leva, alla ouvrir d'une main assurée un coffre de marqueterie, et en tira une lettre bien froissée, bien amincie, que je lus avec peine.

« Madame,

« Je suis moralement sûr que cette lettre ne vous « inspirera que du mépris; vous ne la trouverez « même pas digne de votre colère; mais qu'importe « à l'homme qui tombe dans un abîme une pierre de « plus ou de moins dans le fond? Vous me considére« rez comme un fou, et vous ne vous tromperez pas. « Eh bien! vous me plaindrez peut-être en secret, car « vous ne pourrez pas douter de ma sincérité. Quel« que humble que la piété vous ait faite, vous com« prendrez peut-être l'étendue de mon désespoir; « vous devez savoir déjà, madame, ce que vos yeux « peuvent faire de mal et de bien.

« Eh bien! dis-je, si j'obtiens de vous une seule « pensée de compassion, si ce soir, à l'heure avide« ment appelée où chaque jour je recommence à vi« vre, j'aperçois sur vos traits une légère expression « de pitié, je partirai moins malheureux; j'emporte« rai de France un souvenir qui me donnera peut« être la force de vivre ailleurs et d'y poursuivre « mon ingrate et pénible carrière.

« Mais vous devez le savoir déjà, madame; il est « impossible que mon trouble, mon emportement, « mes cris de colère et de désespoir ne m'aient pas « trahi vingt fois sur la scène. Vous n'avez pas pu « allumer tous ces feux sans avoir un peu la con« science de ce que vous faisiez. Ah! vous avez peut« être joué comme le tigre avec sa proie; vous vous « êtes fait un amusement peut-être de mes tourments « et de mes folies.

« Oh! non : c'est trop de présomption. Non, ma« dame, je ne le crois pas; vous n'y avez jamais « songé. Vous êtes sensible aux vers du grand Cor« neille; vous vous identifiez avec les nobles pas« sions de la tragédie, voilà tout. Et moi, insensé, « j'ai osé croire que ma voix seule éveillait quelque« fois vos sympathies, que mon cœur avait un écho « dans le vôtre, qu'il y avait entre vous et moi quel« que chose de plus qu'entre moi et le parterre. Oh! « c'était une insigne mais bien douce folie! Laissez« la-moi, madame : que vous importe? Craindriez-

« vous que j'allasse m'en vanter? De quel droit « pourrais-je le faire, et quel titre aurais-je pour « être cru sur ma parole? Je ne ferais que me livrer « à la risée des gens sensés. Laissez-la-moi, vous « dis-je, cette conviction que j'accueille en tremblant « et qui m'a donné plus de bonheur à elle seule que « la sévérité du public envers moi ne m'a donné de « chagrin. Laissez-moi vous bénir, vous remercier à « genoux de cette sensibilité que j'ai découverte dans « votre âme et que nulle autre âme ne m'a accordée, « de ces larmes que je vous ai vue verser sur mes « malheurs de théâtre, et qui ont souvent porté mes « inspirations jusqu'au délire, de ces regards timi- « des qui, je l'ai cru du moins, cherchaient à me « consoler des froideurs de mon auditoire.

« Oh! pourquoi êtes-vous née dans l'éclat et dans « le faste? Pourquoi ne suis-je qu'un pauvre artiste « sans gloire et sans nom? Que n'ai-je la faveur du « public et la richesse d'un financier à troquer con- « tre un nom, contre un de ces titres que jusqu'ici « j'ai dédaignés, et qui me permettraient peut-être « d'aspirer à vous! Autrefois je préférais la distinc- « tion du talent à toute autre; je me demandais à « quoi bon être chevalier ou marquis, si ce n'est « pour être sot, fat et impertinent; je haïssais l'or- « gueil des grands, et je me croyais assez vengé de « leurs dédains si je m'élevais au-dessus d'eux par « mon génie.

« Chimères et déceptions! mes forces ont trahi « mon ambition insensée. Je suis resté obscur; j'ai « frisé le succès et je l'ai laissé échapper. Je croyais « me sentir grand, et on m'a jeté dans la poussière; « je m'imaginais toucher au sublime, on m'a con- « damné au ridicule. La destinée m'a pris avec mes « rêves démesurés et mon âme audacieuse, et elle « m'a brisé comme un roseau! je suis un homme « bien malheureux!

« Mais la plus grande de mes folies, c'est d'avoir « jeté mes regards au delà de cette rampe de quin- « quets qui trace une ligne invincible entre moi et le « reste de la société; c'est pour moi le cercle de Po- « pilius; j'ai voulu le franchir! J'ai osé avoir des « yeux, moi comédien, et les arrêter sur une belle « femme! sur une femme si jeune, si noble, si géné- « reuse, si aimante et placée si haut! Car vous êtes « tout cela, madame, je le sais. Le monde vous « accuse de froideur et de dévotion outrée, moi seul « je vous juge et je vous connais. Un seul de vos « sourires, une seule de vos larmes, ont suffi pour « démentir les fables stupides qu'un chevalier de « Brétillac m'a débitées contre vous.

« Mais quelle destinée est donc aussi la vôtre? « Quelle étrange fatalité pèse donc sur vous comme « sur moi, pour qu'au sein d'un monde si brillant « et qui se dit si éclairé, vous n'ayez trouvé, pour « vous rendre justice, que le cœur d'un pauvre « comédien? Eh bien! rien ne m'ôtera cette pensée « triste et consolante : c'est que si nous étions nés « sur le même échelon de la société, vous n'auriez « pas pu m'échapper, quels qu'eussent été mes ri- « vaux, quelle que soit ma médiocrité. Il aurait fallu « vous rendre à une vérité, c'est qu'il y a en moi « quelque chose de plus grand que leurs fortunes et « leurs titres, la puissance de vous aimer.

« Lélio. »

Cette lettre, continua la marquise, étrange pour le temps où elle fut écrite, me sembla, malgré quelques souvenirs de déclamation racinienne qui percent dans le commencement, tellement forte et vraie, j'y trouvai un sentiment de passion si neuf et si hardi, que j'en fus bouleversée. Le reste de fierté qui combattait en moi s'évanouit. J'eusse donné tous mes jours pour une heure d'un pareil amour.

Je ne vous raconterai pas mes anxiétés, mes fantaisies, mes terreurs; moi-même je ne pourrais en retrouver le fil et la liaison. Je répondis quelques mots que voici, autant que je me les rappelle :

« Je ne vous accuse pas, Lélio, j'accuse la desti- « née. Je ne vous plains pas seul, je me plains aussi. « Pour aucune raison d'orgueil, de prudence ou de « pruderie, je ne voudrais vous retirer la consola- « tion de vous croire distingué de moi. Gardez-la, « parce que c'est la seule que j'aie à vous offrir. Je « ne puis jamais consentir à vous voir. »

Le lendemain je reçus un billet que je lus à la hâte, et que j'eus à peine le temps de jeter au feu pour le dérober à Larrieux, qui me surprit occupée à le lire. Il était à peu près conçu en ces termes :

« Madame, il faut que je vous parle ou que je « meure. Une fois, une seule fois, une heure seule- « ment, si vous voulez. Que craignez-vous donc « d'une entrevue, puisque vous vous fiez à mon hon- « neur et à ma discrétion? Madame, je sais qui vous « êtes; je connais l'austérité de vos mœurs, je con- « nais votre piété, je connais même vos sentiments « pour le vicomte de Larrieux. Je n'ai pas la sottise « d'espérer de vous autre chose qu'une parole de « pitié, mais il faut qu'elle tombe de vos lèvres sur « moi. Il faut que mon cœur la recueille et l'emporte, « ou il faut que mon cœur se brise.

« Lélio. »

Je dirai pour ma gloire, car toute noble et courageuse confiance est glorieuse dans le danger, que je n'eus pas un instant la crainte d'être raillée par un impudent libertin. Je crus religieusement à l'humble sincérité de Lélio. D'ailleurs, j'étais payée pour avoir confiance en ma force; je résolus de le voir. J'avais

complétement oublié sa figure flétrie, son mauvais ton, son air commun; je ne connaissais plus de lui que le prestige de son génie, son style et son amour. Je lui répondis :

« Je vous verrai; trouvez un lieu sûr; mais n'es-
« pérez de moi que ce que vous me demandez. J'ai
« foi en vous comme en Dieu. Si vous cherchiez à en
« abuser, vous seriez un misérable, et je ne vous
« craindrais pas. »

RÉPONSE.

« Votre confiance vous sauverait du dernier des
« scélérats. Vous verrez, madame, que Lélio n'en est
« pas indigne. Le duc de*** a eu la bonté de me
« proposer souvent sa maison de la rue de Valois;
« qu'en aurais-je fait? Il y a trois ans qu'il n'existe
« plus pour moi qu'une femme sous le ciel. Daignez
« être au rendez-vous au sortir de la comédie. »

Suivaient les indications des lieux.

Je reçus ce billet à quatre heures. Toute cette négociation s'était passée dans l'espace d'un jour. J'avais employé cette journée à parcourir mes appartements comme une personne privée de raison; j'avais la fièvre. Cette rapidité d'événements et de décisions, contraires à cinq ans de résolutions, m'emportait comme un rêve; et quand j'eus pris le dernier parti, quand je vis que je m'étais engagée et qu'il n'était plus temps de reculer, je tombai accablée sur mon ottomane, ne respirant plus et voyant ma chambre tourner sous mes pieds.

Je fus sérieusement incommodée; il fallut envoyer chercher un chirurgien qui me saigna. Je défendis à mes gens de dire un mot à qui que ce fût de mon indisposition; je craignais les importunités des donneurs de conseils, et je ne voulais pas qu'on m'empêchât de sortir le soir. En attendant l'heure, je me jetai sur mon lit et je défendis ma porte même à M. de Larrieux.

La saignée m'avait physiquement soulagée en m'affaiblissant. Je tombai dans un grand accablement d'esprit; toutes mes illusions s'envolèrent avec l'excitation de la fièvre. Je retrouvai la raison et la mémoire; je me rappelai la terrible déception du café, la misérable allure de Lélio; je m'apprêtai à rougir de ma folie, à tomber du faîte de mes chimères dans une plate et ignoble réalité. Je ne pouvais plus comprendre comment je m'étais décidée à troquer cette héroïque et romanesque tendresse contre le dégoût qui m'attendait et la honte qui empoisonnerait tous mes souvenirs. J'eus alors un mortel regret de ce que j'avais fait; je pleurai mes enchantements, ma vie d'amour, et l'avenir de satisfaction pure et intime que j'allais renverser. Je pleurai surtout Lélio, qu'en le voyant j'allais perdre à jamais, que j'avais eu tant de bonheur à aimer pendant cinq ans, et que je ne pourrais plus aimer dans quelques heures.

Dans mon chagrin je me tordis les bras avec force; ma saignée se rouvrit, le sang coula avec abondance; je n'eus que le temps de sonner ma femme de chambre qui me trouva évanouie dans mon lit. Un profond et lourd sommeil, contre lequel je luttai vainement, s'empara de moi. Je ne rêvai point, je ne souffris point, je fus comme morte pendant quelques heures. Quand j'ouvris les yeux, ma chambre était sombre, mon hôtel silencieux; ma suivante dormait sur une chaise au pied de mon lit. Je restai quelque temps dans un état d'engourdissement et de faiblesse qui ne me permettait pas un souvenir, pas une pensée. Tout d'un coup la mémoire me revient; je me demande si l'heure et le jour du rendez-vous sont passés, si j'ai dormi une heure ou un siècle, s'il fait jour ou nuit, si mon manque de parole n'a pas tué Lélio, s'il est temps encore! J'essaye de me lever, mes forces s'y refusent; je lutte quelques instants comme dans le cauchemar. Enfin je rassemble toute ma volonté, je l'appelle au secours de mes membres accablés. Je m'élance sur le parquet; j'entr'ouvre les rideaux; je vois briller la lune sur les arbres de mon jardin; je cours à la pendule, elle marque dix heures. Je saute sur ma femme de chambre, je la secoue, je l'éveille en sursaut : « Quinette, quel jour sommes-nous? » Elle quitte sa chaise en criant et veut fuir, car elle me croit dans le délire; je la retiens, je la rassure; j'apprends que j'ai dormi trois heures seulement. Je remercie Dieu. Je demande un fiacre; Quinette me regarde avec stupeur. Enfin elle se convainc que j'ai toute ma tête; elle transmet mon ordre et s'apprête à m'habiller.

Je me fis donner le plus simple et le plus chaste de mes habits; je ne plaçai dans mes cheveux aucun ornement; je refusai de mettre du rouge. Je voulais avant tout inspirer à Lélio l'estime et le respect qui m'étaient plus précieux que son amour. Cependant j'eus un sentiment de plaisir lorsque Quinette étonnée de tout ce qui me passait par l'esprit, me dit, en me regardant de la tête aux pieds : « En vérité, madame, je ne sais pas comment vous faites; vous n'avez qu'une simple robe blanche sans queue et sans paniers; vous êtes malade et pâle comme la mort; vous n'avez pas seulement voulu mettre une mouche; eh bien! je veux mourir si je vous ai jamais vue aussi belle que ce soir. Je plains les hommes qui vous regarderont!

— Tu me crois donc bien sage, ma pauvre Quinette?

— Hélas! madame la marquise, je demande tous les jours au ciel de le devenir comme vous, mais jusqu'ici...

— Allons, ingénue, donne-moi mon mantelet et mon manchon. »

A minuit j'étais à la maison de la rue de Valois. J'étais soigneusement voilée. Une espèce de valet de chambre vint me recevoir; c'était le seul hôte visible

de cette mystérieuse demeure. Il me conduisit à travers les détours d'un sombre jardin jusqu'à un pavillon enseveli dans l'ombre et le silence. Après avoir déposé dans le vestibule sa lanterne de soie verte, il m'ouvrit la porte d'un appartement obscur et profond, me montra d'un geste respectueux et d'un air impassible le rayon de lumière qui arrivait du fond de l'enfilade, et me dit à voix basse, comme s'il eût craint d'éveiller les échos endormis : « Madame est seule, personne encore n'est arrivé. Madame trouvera dans le salon d'été une sonnette à laquelle je répondrai si elle a besoin de quelque chose. » Et il disparut comme par enchantement, en refermant la porte sur moi.

Il me prit une peur horrible; je craignis d'être tombée dans un guet-apens. Je le rappelai. Il parut aussitôt; son air solennellement bête me rassura. Je lui demandai quelle heure il était; je le savais fort bien : j'avais fait sonner plus de dix fois ma montre dans la voiture. « Il est minuit, » répondit-il sans lever les yeux sur moi. Je vis que c'était un homme parfaitement instruit des devoirs de sa charge. Je me décidai à pénétrer jusqu'au salon d'été, et je me convainquis de l'injustice de mes craintes, en voyant toutes les portes qui donnaient sur le jardin fermées seulement par des portières de soie peinte à l'orientale. Rien n'était délicieux comme ce boudoir, qui n'était, à vrai dire, qu'un salon de musique, le plus honnête du monde. Les murs étaient de stuc blanc comme la neige, les cadres des glaces en argent mat; des instruments de musique, d'une richesse extraordinaire, étaient épars sur des meubles de velours blanc à glands de perles. Toute la lumière arrivait du haut, mais cachée par des feuilles d'albâtre, qui formaient comme un plafond à la rotonde. On aurait pu prendre cette clarté mate et douce pour celle de la lune. J'examinai avec curiosité, avec intérêt, cette retraite, à laquelle mes souvenirs ne pouvaient rien comparer. C'était, et ce fut la seule fois de ma vie que je mis le pied dans une petite maison; mais soit que ce ne fût pas la pièce destinée à servir de temple aux galants mystères qui s'y célébraient, soit que Lélio en eût fait disparaître tout objet qui eût pu blesser ma vue et me faire souffrir de ma situation, ce lieu ne justifiait aucune des répugnances que j'avais senties en y entrant. Une seule statue de marbre blanc en décorait le milieu; elle était antique, et représentait Isis voilée, avec un doigt sur ses lèvres. Les glaces qui nous reflétaient, elle et moi, pâles et vêtues de blanc, et chastement drapées toutes deux, me faisaient illusion au point qu'il me fallait remuer pour distinguer sa forme de la mienne.

Tout d'un coup ce silence morne, effrayant et délicieux à la fois, fut interrompu; la porte du fond s'ouvrit et se referma; des pas légers firent doucement craquer les parquets. Je tombai sur un fauteuil, plus morte que vive : j'allais voir Lélio de près, hors du théâtre. Je fermai les yeux, et je lui dis intérieurement adieu avant de les rouvrir.

Mais quelle fut ma surprise ! Lélio était beau comme les anges; il n'avait pas pris le temps d'ôter son costume de théâtre : c'était le plus élégant que je lui eusse vu. Sa taille, mince et souple, était serrée dans un pourpoint espagnol de satin blanc. Ses nœuds d'épaule et de jarretière étaient en ruban rouge cerise; un court manteau, de même couleur, était jeté sur son épaule. Il avait une énorme fraise de point d'Angleterre, les cheveux courts et sans poudre; une toque, ombragée de plumes blanches, se balançait sur son front, où brillait une rosace de diamants. C'est dans ce costume qu'il venait de jouer le rôle de don Juan du *Festin de Pierre*. Jamais je ne l'avais vu aussi beau, aussi jeune, aussi poétique, que dans ce moment. Vélasquez se fût prosterné devant un tel modèle.

Il se mit à mes genoux. Je ne pus m'empêcher de lui tendre la main. Il avait l'air si craintif et si soumis! Un homme épris au point d'être timide devant une femme, c'était si rare dans ce temps-là ! et un homme de trente-cinq ans, un comédien !

N'importe : il me sembla, il me semble encore qu'il était dans toute la fraîcheur de l'adolescence. Sous ces blancs habits, il ressemblait à un jeune page; son front avait toute la pureté, son cœur agité toute l'ardeur d'un premier amour. Il prit mes mains et les couvrit de baisers dévorants. Alors je devins folle, j'attirai sa tête sur mes genoux; je caressai son front brûlant, ses cheveux rudes et noirs, son cou brun, qui se perdait dans la molle blancheur de sa collerette, et Lélio ne s'enhardit point. Tous ses transports se concentrèrent dans son cœur; il se mit à pleurer comme une femme. Je fus inondée de ses sanglots.

Oh ! je vous avoue que j'y mêlai les miens avec délices. Je le forçai de relever sa tête et de me regarder. Qu'il était beau, grand Dieu ! Que ses yeux avaient d'éclat et de tendresse ! Que son âme vraie et chaleureuse prêtait de charmes aux défauts mêmes de sa figure et aux outrages des veilles et des années ! Oh ! la puissance de l'âme ! qui n'a pas compris ses miracles n'a jamais aimé ! En voyant des rides prématurées à son beau front, de la langueur à son sourire, de la pâleur à ses lèvres, j'étais attendrie; j'avais besoin de pleurer sur les chagrins, les dégoûts et les travaux de sa vie. Je m'identifiais à toutes ses peines, même à celles de son long amour sans espoir pour moi, et je n'avais plus qu'une volonté, celle de réparer le mal qu'il avait souffert.

« Mon cher Lélio, mon grand Rodrigue, mon beau don Juan ! » lui disais-je dans mon égarement. Ses regards me brûlaient. Il me parla, il me raconta toutes les phases, tous les progrès de son amour; il me dit comment, d'un histrion aux mœurs relâchées, j'avais fait de lui un homme ardent et vivace, comme je l'avais élevé à ses propres yeux, comme je lui avais

rendu le courage et les illusions de la jeunesse; il me dit son respect, sa vénération pour moi, son mépris pour les sottes forfanteries de l'amour à la mode; il me dit qu'il donnerait tous les jours qui lui restaient à vivre pour une heure passée dans mes bras, mais qu'il sacrifierait cette heure-là et tous les jours à la crainte de m'offenser. Jamais éloquence plus pénétrante n'entraîna le cœur d'une femme; jamais le tendre Racine ne fit parler l'amour avec cette conviction, cette poésie et cette force. Tout ce que la passion peut inspirer de délicat et de grave, de suave et d'impétueux, ses paroles, sa voix, ses yeux, ses caresses et sa soumission, me l'apprirent. Hélas! s'abusait-il lui-même? jouait-il la comédie?

« Je ne le crois certainement pas! m'écriai-je en regardant la marquise. Elle semblait rajeunir en parlant et dépouiller ses cent ans, comme la fée Urgèle. Je ne sais qui a dit que le cœur d'une femme n'avait point de rides.

—Écoutez la fin, me dit-elle. Brûlée, égarée, perdue par tout ce qu'il me disait, je jetai mes deux bras autour de lui, je frissonnai en touchant le satin de son habit, en respirant le parfum de ses cheveux. Ma tête s'égara. Tout ce que j'ignorais, tout ce que je croyais être incapable de ressentir, se révéla à moi; mais ce fut trop violent, je m'évanouis.

Il me rappela à moi-même par de prompts secours. Je le trouvai à mes pieds, plus timide, plus ému que jamais. «Ayez pitié de moi, me dit-il; tuez-moi, chassez-moi...» Il était plus pâle et plus mourant que moi.

Mais toutes ces révolutions nerveuses que j'avais éprouvées dans le cours d'une si orageuse journée me faisaient rapidement passer d'une disposition à une autre. Ce rapide éclair d'une nouvelle existence avait pâli; mon sang était redevenu calme; les délicatesses du véritable amour reprirent le dessus.

« Écoutez, Lélio, lui dis-je, ce n'est point le mépris qui m'arrache à vos transports. Il se peut faire que j'aie toutes les susceptibilités qu'on nous inculque dès l'enfance, et qui deviennent pour nous comme une seconde nature; mais ce n'est pas ici que je pourrais m'en souvenir, puisque ma nature elle-même vient d'être transformée en une autre qui m'était inconnue. Si vous m'aimez, aidez-moi à vous résister. Laissez-moi emporter d'ici la satisfaction délicieuse de ne vous avoir aimé qu'avec le cœur. Peut-être, si je n'avais jamais appartenu à personne, me donnerais-je à vous avec joie; mais sachez que Larrieux m'a profanée; sachez qu'entraînée par l'horrible nécessité de faire comme tout le monde, j'ai subi les caresses d'un homme que je n'ai jamais aimé; sachez que le dégoût que j'en ai ressenti a éteint chez moi l'imagination au point que je vous haïrais peut-être à présent si j'avais succombé tout à l'heure. Ah! ne faisons point ce terrible essai! restez pur dans mon cœur et dans ma mémoire. Séparons-nous pour jamais, et emportons d'ici tout un avenir de pensées riantes et de souvenirs adorés. Je jure, Lélio, que je vous aimerai jusqu'à la mort. Je sens que les glaces de l'âge n'éteindront pas cette flamme ardente. Je jure aussi de n'être jamais à un autre homme après vous avoir résisté. Cet effort ne me sera pas difficile, et vous pouvez me croire. »

Lélio se prosterna devant moi; il ne m'implora point, il ne me fit point de reproches; il me dit qu'il n'avait pas espéré tout le bonheur que je lui avais donné, et qu'il n'avait pas le droit d'en exiger davantage. Cependant, en recevant ses adieux, son abattement et l'émotion de sa voix m'effrayèrent. Je lui demandai s'il ne penserait pas à moi avec bonheur, si les extases de cette nuit ne répandraient pas leur charme sur tous ses jours, si ses peines passées et futures n'en seraient pas adoucies chaque fois qu'il l'invoquerait. Il se ranima pour jurer et promettre tout ce que je voulus. Il tomba de nouveau à mes pieds, et baisa ma robe avec emportement. Je sentis que je chancelais; je lui fis un signe, et il s'éloigna. La voiture que j'avais fait demander arriva. L'intendant automate de ce séjour clandestin frappa trois coups en dehors pour m'avertir. Lélio se jeta devant la porte avec désespoir; il avait l'air d'un spectre. J'allai donner mes lèvres à ses baisers, puis je le repoussai doucement, et il céda. Alors je franchis la porte, et comme il voulait me suivre, je lui montrai une chaise au milieu du salon, au-dessus de la statue d'Isis. Il s'y assit. Un sourire passionné erra sur ses lèvres, ses yeux firent jaillir un dernier éclair de reconnaissance et d'amour. Il était encore beau, encore jeune, encore grand d'Espagne. Au bout de quelques pas, et au moment de le perdre pour jamais de vue, je me retournai et jetai sur lui un dernier regard. Il était redevenu vieux, décomposé, effrayant. Son corps semblait paralysé. Sa lèvre contractée essayait un sourire égaré. Son œil était vitreux et terne : ce n'était plus que Lélio, l'ombre d'un amant et d'un prince. »

La marquise fit une pause; puis, avec un sourire sombre et en se décomposant elle-même comme une ruine qui s'écroule, elle reprit : « Depuis ce moment je n'ai pas entendu parler de lui. »

La marquise fit une nouvelle pause plus longue que la première; puis, avec cette terrible force d'âme que donnent l'effet des longues années, l'amour obstiné de la vie ou l'espoir prochain de la mort, elle redevint gaie et me dit en souriant : « Eh bien! croirez-vous désormais à la vertu du XVIII[e] siècle?

— Madame, lui répondis-je, je n'ai point envie d'en douter; cependant, si j'étais moins attendri, je vous dirais peut-être que vous fûtes très-bien avisée de vous faire saigner ce jour-là.

— Misérables hommes, dit la marquise, vous ne comprenez rien à l'histoire du cœur! »

LAVINIA.

LAVINIA.

BILLET.

« Puisque vous allez vous marier, Lionel, ne serait-il pas convenable de nous rendre mutuellement nos lettres et nos portraits? Cela est facile, puisque le hasard nous rapproche, et qu'après dix ans écoulés sous des cieux différents nous voilà aujourd'hui à quelques lieues l'un de l'autre. Vous venez, m'a-t-on dit, quelquefois à Saint-Sauveur; moi, j'y passe huit jours seulement. J'espère donc que vous y serez dans le courant de la semaine avec le paquet que je réclame. J'occupe la maison Estabanette, au bas de la chute d'eau. Vous pourrez y envoyer la personne destinée à ce message; elle vous reportera un paquet semblable, que je tiens tout prêt pour vous être remis en échange. »

RÉPONSE.

« Madame,

« Le paquet que vous m'ordonnez de vous envoyer est ici cacheté, et portant votre suscription. Je dois être reconnaissant sans doute de voir que vous n'avez pas douté qu'il ne fût entre mes mains au jour et au lieu où il vous plairait de le réclamer.

« Mais il faut donc, madame, que j'aille moi-même à Saint-Sauveur le porter, pour le confier ensuite aux mains d'une tierce personne qui vous le remettrait? Puisque vous ne jugez point à propos de m'accorder le bonheur de vous voir, n'est-il pas plus simple que je n'aille pas au lieu que vous habitez m'exposer à l'émotion d'être si près de vous? Ne vaut-il pas mieux que je confie le paquet à un messager dont je suis sûr, pour qu'il le porte de Bagnères à Saint-Sauveur? J'attends vos ordres à cet égard; quels qu'ils soient, madame, je m'y soumettrai aveuglément. »

BILLET.

« Je savais, Lionel, que mes lettres étaient par hasard entre vos mains dans ce moment, parce que Henri, mon cousin, m'a dit vous avoir vu à Bagnères et tenir de vous cette circonstance. Je suis bien aise que Henri, qui est un peu menteur, comme tous les bavards, ne m'ait pas trompée. Je vous ai prié d'apporter vous-même le paquet à Saint-Sauveur, parce que de tels messages ne doivent pas être légèrement exposés dans des montagnes infestées de contrebandiers qui pillent tout ce qui leur tombe sous la main. Comme je vous sais homme à défendre vaillamment un dépôt, je ne puis pas être plus tranquille qu'en vous rendant vous-même garant de celui qui m'intéresse. Je ne vous ai point offert d'entrevue, parce que j'ai craint de vous rendre encore plus désagréable la démarche déjà pénible que je vous imposais. Mais puisque vous semblez attacher à cette entrevue une idée de regret, je vous dois et je vous accorde de tout mon cœur ce faible dédommagement. En ce cas, comme je ne veux pas vous faire sacrifier un temps précieux à m'attendre, je vais vous fixer le jour, afin que vous ne me trouviez point absente. Soyez donc à Saint-Sauveur le 15, à neuf heures du soir. Vous irez m'attendre chez moi, et vous me ferez avertir par ma négresse. Je rentrerai aussitôt. Le paquet sera prêt... Adieu. »

Sir Lionel fut désagréablement frappé de l'arrivée

du second billet. Elle le surprit au milieu d'un projet de voyage à Luchon, pendant lequel la belle miss Ellis, sa prétendue, comptait bien sur son escorte. Le voyage devait être charmant. Aux eaux les parties de plaisir réussissent presque toujours, parce qu'elles se succèdent si rapidement qu'on n'a pas le temps de les préparer; parce que la vie marche brusque, vive et inattendue; parce que l'arrivée continuelle de nouveaux compagnons donne un caractère d'improvisation aux plus menus détails d'une fête.

Sir Lionel s'amusait donc aux eaux des Pyrénées, autant qu'il est séant à un bon Anglais de s'amuser. Il était en outre passablement amoureux de la riche stature et de la confortable dot de miss Ellis; et sa désertion, au moment d'une *cavalcade* si importante (mademoiselle Ellis avait fait venir de Tarbes un fort beau navarrin gris pommelé, qu'elle se promettait de faire briller en tête de la caravane), pouvait devenir funeste à ses projets de mariage. Cependant la position de sir Lionel était embarrassante; il était homme d'honneur et des plus délicats. Il fut trouver son ami sir Henri, pour lui faire part de ce cas de conscience.

Mais, pour forcer le jovial Henri à lui accorder une attention sérieuse, il commença par le quereller.

« Étourdi et bavard que vous êtes! s'écria-t-il en entrant; c'était bien la peine d'aller dire à votre cousine que ses lettres étaient entre mes mains! Vous n'avez jamais été capable de retenir sur vos lèvres une parole dangereuse. Vous êtes un ruisseau qui répand à mesure qu'il reçoit; un de ces vases ouverts qui ornent les statues des naïades et des fleuves; le flot qui les traverse ne prend pas même le temps de s'y arrêter...

— Fort bien, Lionel! s'écria le jeune homme; j'aime à vous voir dans un accès de colère : cela vous rend poétique. Dans ces moments-là vous êtes vous-même un ruisseau, un fleuve de métaphores, un torrent d'éloquence, un réservoir d'allégories...

— Ah! il s'agit bien de rire, s'écria Lionel en colère; nous n'allons plus à Luchon!

— Nous n'y allons plus! Qui a dit cela?

— Nous n'y allons plus, vous et moi; c'est moi qui vous le dis.

— Parlez pour vous tant qu'il vous plaira; pour moi, je suis bien votre serviteur.

— Moi, je n'y vais pas, et par conséquent, vous non plus. Henri, vous avez fait une faute il faut que vous la répariez. Vous m'avez suscité une horrible contrariété; votre conscience vous ordonne de m'aider à la supporter. Vous dînez avec moi à Saint-Sauveur.

— Que le diable m'emporte si je le fais! s'écria Henri; je suis amoureux fou depuis hier soir de la petite Bordelaise dont je me suis tant moqué hier matin. Je veux aller à Luchon, car elle y va : elle montera mon *yorkshire*, et elle fera crever de jalousie votre grande aquilaine Margaret Ellis.

— Écoutez, Henri, dit Lionel d'un air grave; vous êtes mon ami?

— Sans doute; c'est connu. Il est inutile de nous attendrir sur l'amitié dans ce moment-ci. Je prévois que ce début solennel tend à m'imposer...

— Écoutez-moi, vous dis-je, Henry; vous êtes mon ami; vous vous applaudissez des événements heureux de ma vie, et vous ne vous pardonneriez pas légèrement, je suppose, de m'avoir causé un préjudice, un malheur véritable?

— Non, sur mon honneur! Mais de quoi est-il question?

— Eh bien! Henri, vous faites manquer peut-être mon mariage.

— Allons donc! quelle folie! parce que j'ai dit à ma cousine que vous aviez ses lettres et qu'elle vous les réclame? Quelle influence lady Lavinia peut-elle exercer sur votre vie après dix ans d'oubli réciproque? Avez-vous la fatuité de croire qu'elle ne soit pas consolée de votre infidélité? Allonc donc, Lionel! c'est par trop de remords, le mal n'est pas si grand! il n'a pas été sans remède, croyez-moi bien... »

En parlant ainsi, Henri portait nonchalamment la main à sa cravate et jetait un coup d'œil au miroir; deux actes qui, dans le langage consacré de la pantomime, sont faciles à interpréter.

Cette leçon de modestie, dans la bouche d'un homme plus fat que lui, irrita sir Lionel.

« Je ne me permettrai aucune réflexion sur le compte de lady Lavinia, répondit-il en tâchant de concentrer son amertume. Jamais un sentiment de vanité blessée ne me fera essayer de noircir la réputation d'une femme, n'eussé-je jamais eu d'amour pour elle.

— C'est absolument le cas où je suis, reprit étourdiment sir Henri; je ne l'ai jamais aimée, et je n'ai jamais été jaloux de ceux qu'elle a pu mieux traiter que moi; je n'ai d'ailleurs rien à dire de la vertu de ma glorieuse cousine Lavinia; je n'ai jamais essayé sérieusement de l'ébranler...

— Vous lui avez fait cette grâce, Henri? Elle doit vous en être bien reconnaissante!

— Ah çà, Lionel! de quoi parlons-nous; et qu'êtes-vous venu me dire? Vous sembliez hier fort peu religieux envers le souvenir de vos premières amours; vous étiez absolument prosterné devant la radieuse Ellis. Aujourd'hui, où en êtes-vous, s'il vous plaît? Vous semblez n'entendre pas raison sur le chapitre du passé, et puis vous parlez d'aller à Saint-Sauveur au lieu d'aller à Luchon! Voyons! qui aimez-vous ici? qui épousez-vous?

— J'épouse miss Margaret, s'il plaît à Dieu et à vous.

— A moi?

— Oui, vous pouvez me sauver. D'abord, lisez le nouveau billet que m'écrit votre cousine. Est-ce fait? Fort bien. A présent, vous voyez, il faut que je me décide entre Luchon et Saint-Sauveur, entre une femme à conquérir et une femme à consoler.

— Halte-là, impertinent! s'écria Henri; je vous ai dit cent fois que ma cousine était fraîche comme les fleurs, belle comme les anges, vive comme un oiseau, gaie, vermeille, élégante, coquette : si cette femme-là est désolée, je veux bien consentir à gémir toute ma vie sous le poids d'une semblable douleur.

— N'espérez pas me piquer, Henri; je suis heureux d'entendre ce que vous me dites. Mais, en ce cas, pourrez-vous m'expliquer l'étrange fantaisie qui porte lady Lavinia à m'imposer un rendez-vous?

— O stupide compagnon! s'écria Henri; ne voyez-vous pas que c'est votre faute? Lavinia ne désirait pas le moins du monde cette entrevue : j'en suis bien sûr, moi; car lorsque je lui parlai de vous, lorsque je lui demandai si le cœur ne lui battait pas quelquefois, sur le chemin de Saint-Sauveur à Bagnères, à l'approche d'un groupe de cavaliers au nombre desquels vous pouviez être, elle me répondit d'un air nonchalant : « Vraiment! peut-être que mon cœur battrait si je venais à le rencontrer. » Et le dernier mot de sa phrase fut délicieusement modulé par un bâillement. Oui, ne mordez pas votre lèvre, Lionel, un de ces jolis bâillements de femme tout petits, tout frais; si harmonieux qu'ils semblent polis et caressants, si longs et si traînants qu'ils expriment la plus profonde apathie et la plus cordiale indifférence. Mais vous, au lieu de profiter de cette bonne disposition, vous ne pouvez pas résister à l'envie de faire des phrases. Fidèle à l'éternel pathos des amants disgraciés, quoique enchanté de l'être, vous affectez le ton élégiaque, le genre lamentable; vous semblez pleurer l'impossibilité de la voir, au lieu de lui dire naïvement que vous en étiez le plus reconnaissant du monde.

— De telles impertinences ne peuvent se commettre. Comment aurais-je prévu qu'elle allait prendre au sérieux quelques paroles oiseuses arrachées par la convenance de la situation?

—Oh! je connais Lavinia; c'est une malice de sa façon!

— Éternelle malice de femme! Mais, non; Lavinia était la plus douce et la moins railleuse de toutes; je suis sûr qu'elle n'a pas plus envie que moi de cette entrevue. Tenez, mon cher Henri, sauvez-nous tous deux de ce supplice; prenez le paquet, allez à Saint-Sauveur; chargez-vous de tout arranger; faites-lui comprendre que je ne dois pas...

— Quitter miss Ellis à la veille de votre mariage, n'est-ce pas? Voilà une belle raison à donner à une rivale! Impossible, mon cher; vous avez fait la folie, il faut la boire. Quand on a la sottise de garder dix ans le portrait et les lettres d'une femme, quand on a l'étourderie de s'en vanter à un bavard comme moi, quand on a la rage de faire de l'esprit et du sentiment à froid dans une lettre de rupture, il faut en subir toutes les conséquences. Vous n'avez rien à refuser à lady Lavinia tant que ses lettres seront entre vos mains; et, quel que soit le mode de communication qu'elle vous impose, vous lui êtes soumis tant que vous n'aurez point accompli cette solennelle démarche. Allons, Lionel, faites seller votre poney, et partons; car je vous accompagne. J'ai quelques torts dans tout ceci, et vous voyez que je ne ris plus quand il s'agit de les réparer. Partons! »

Lionel avait espéré que Henri trouverait un autre moyen de le tirer d'embarras. Il restait consterné, immobile, enchaîné à sa place par un sentiment secret de résistance involontaire aux arrêts de la nécessité. Cependant il finit par se lever, triste, résigné, et les bras croisés sur sa poitrine. Sir Lionel était, en fait d'amour, un héros accompli. Si son cœur avait été parjure à plus d'une passion, jamais sa conduite extérieure ne s'était écartée du code des *procédés;* jamais aucune femme n'avait eu à lui reprocher une démarche contraire à cette condescendance délicate et généreuse qui est le meilleur signe d'abandon que puisse donner un homme bien élevé à une femme irritée. C'est avec la conscience d'une exacte fidélité à ces règles que le beau sir Lionel se pardonnait les douleurs attachées à ses triomphes.

« Voici un moyen, s'écria enfin Henri en se levant à son tour. C'est la coterie de nos belles compatriotes qui décide tout ici. Miss Ellis et sa sœur Anna sont les pouvoirs les plus éminents du conseil d'amazones. Il faut obtenir de Margaret que ce voyage, fixé à demain, soit retardé d'un jour. Un jour ici, c'est beaucoup, je le sais; mais enfin il faut l'obtenir, prétexter un empêchement sérieux, et partir dès cette nuit pour Saint-Sauveur. Nous y arriverons dans l'après-midi; nous nous reposerons jusqu'au soir; à neuf heures, pendant le rendez-vous, je ferai seller nos chevaux, et à dix heures (j'imagine qu'il ne faut pas plus d'une heure pour échanger deux paquets de lettres), nous remontons à cheval, nous courons toute la nuit, nous arrivons ici avec le soleil levant, nous trouvons la belle Margaret piaffant sur sa noble monture, ma jolie petite madame Bernos caracolant sur mon *yorkshire;* nous changeons de bottes et de chevaux; et, couverts de poussière, exténués de fatigue, dévorés d'amour, pâles, intéressants, nous suivons nos Dulcinées par monts et par vaux. Si l'on ne récompense pas tant de zèle, il faut pendre toutes les femmes pour l'exemple. Allons! es-tu prêt? »

Pénétré de reconnaissance, Lionel se jeta dans les bras de Henri. Au bout d'une heure celui-ci revint.

« Partons, lui dit-il; tout est arrangé; on retarde le départ pour Luchon jusqu'au 16; mais ce n'a pas été sans peine. Miss Ellis avait des soupçons. Elle sait que ma cousine est à Saint-Sauveur, et elle a une aver-

sion effroyable pour ma cousine, car elle connaît les folies que tu as faites jadis pour elle. Mais moi, j'ai habilement détourné les soupçons; j'ai dit que tu étais horriblement malade, et que je venais de te forcer à te mettre au lit...

— Allons, juste ciel! une nouvelle folie pour me perdre!

— Non, non! du tout. Dick va mettre un bonnet de nuit à ton traversin; il va le coucher en long dans ton lit, et commander trois pintes de tisane à la servante de la maison. Surtout, il va prendre la clef de cette chambre dans sa poche, et s'installer devant la porte, avec une figure allongée et des yeux hagards; et puis il lui est enjoint de ne laisser entrer personne, et d'assommer quiconque essayerait de forcer la consigne, fût-ce miss Margaret elle-même. Hein! le voici déjà qui bassine ton lit. Fort bien! il a une excellente figure; il veut se donner l'air triste, il a l'air imbécile. Sortons par la porte qui donne dans le ravin. Jack mènera nos chevaux au bout du vallon, comme s'il allait les promener, et nous le rejoindrons au pont de Lonnio. Allons! en route, et que le dieu d'amour nous protége! »

Ils parcoururent rapidement la distance qui sépare les deux chaînes de montagnes et ne ralentirent leur course que dans la gorge étroite et sombre qui s'étend de Pierrefitte à Luz. C'est sans contredit une des parties les plus austères et les plus caractérisées des Pyrénées. Tout y prend un aspect formidable. Les monts se resserrent; le Gave s'encaisse et gronde sourdement en passant sous les arcades de rochers et de vigne sauvage; les flancs noirs du rocher se couvrent de plantes grimpantes dont le vert vigoureux passe à des teintes bleues sur les plans éloignés, et à des tons grisâtres vers les sommets. L'eau du torrent en reçoit des reflets tantôt d'un vert limpide, tantôt d'un bleu mat et ardoisé, comme on en voit sur les eaux de la mer.

De grands ponts de marbre d'une seule arche s'élancent d'un flanc à l'autre de la montagne, au-dessus des précipices. Rien n'est si imposant que la structure et la situation de ces ponts jetés dans l'espace, et nageant dans l'air blanc et humide qui semble tomber à regret dans le ravin. La route passe d'un flanc à l'autre de la gorge sept fois dans l'espace de quatre lieues. Lorsque nos deux voyageurs franchirent le septième pont, ils aperçurent au fond de la gorge, qui insensiblement s'élargissait devant eux, la délicieuse vallée de Luz, inondée des feux du soleil levant. La hauteur des montagnes qui bordent la route ne permettait pas encore au rayon matinal d'arriver jusqu'à eux. Le merle d'eau faisait entendre son petit cri plaintif dans les herbes du torrent. L'eau écumante et froide soulevait avec effort les voiles de brouillard étendus sur elle. A peine, vers les hauteurs, quelques lignes de lumière doraient les anfractuosités des rochers et la chevelure pendante des clématites. Mais au fond de ce sévère paysage, derrière ces grandes masses noires, âpres et revêches comme les sites aimés de Salvator, la belle vallée, baignée d'une rosée étincelante, nageait dans la lumière et formait une nappe d'or dans un cadre de marbre noir.

« Que cela est beau! s'écria Henri, et que je vous plains d'être amoureux, Lionel! Vous êtes insensible à toutes ces choses sublimes; vous pensez que le plus beau rayon du soleil ne vaut pas un sourire de miss Margaret Ellis.

— Avouez, Henri, que Margaret est la plus belle personne des trois royaumes.

— Oui, la théorie à la main, c'est une beauté sans défaut. Eh bien! c'est celui que je lui reproche, moi. Je la voudrais moins parfaite, moins majestueuse, moins classique. J'aimerais cent fois mieux ma cousine, si Dieu me donnait à choisir entre elles deux.

— Allons donc, Henri! vous n'y songez pas, dit Lionel en souriant; l'orgueil de la famille vous aveugle. De l'aveu de tout ce qui a deux yeux dans la tête, lady Lavinia est d'une beauté plus que problématique; et moi, qui l'ai connue dans toute la fraîcheur de ses belles années, je puis vous assurer qu'il n'y a jamais eu de parallèle possible...

— D'accord; mais que de grâce et de gentillesse chez Lavinia! des yeux si vifs, une chevelure si belle, des pieds si petits! »

Lionel s'amusa pendant quelque temps à combattre l'admiration de Henri pour sa cousine. Mais tout en mettant du plaisir à vanter la beauté qu'il aimait, un secret sentiment d'amour-propre lui faisait trouver du plaisir encore à entendre réhabiliter celle qu'il avait aimée. Ce fut, au reste, un moment de vanité, rien de plus; car jamais la pauvre Lavinia n'avait régné bien réellement sur ce cœur que les succès avaient gâté de bonne heure. C'est peut-être un grand malheur pour un homme que de se trouver jeté trop tôt dans une position brillante. L'aveugle prédilection des femmes, la sotte jalousie des vulgaires rivaux, c'en est assez pour fausser un jugement novice et corrompre un esprit sans expérience.

Lionel, pour avoir trop connu le bonheur d'être aimé, avait épuisé en détail la force de son âme; pour avoir essayé trop tôt des passions, il s'était rendu incapable de ressentir jamais une passion profonde. Sous des traits mâles et beaux, sous l'expression d'une physionomie jeune et forte, il cachait un cœur froid et usé comme celui d'un vieillard.

« Voyons, Lionel, dites-moi pourquoi vous n'avez pas épousé Lavinia Buenafè, aujourd'hui lady Blake par votre faute? car enfin, sans être rigoriste, quoique je sois assez disposé à respecter, parmi les priviléges de notre sexe, le sublime droit du bon plaisir, je ne saurais, quand j'y songe, approuver beaucoup votre conduite. Après lui avoir fait la cour deux ans,

après l'avoir compromise autant qu'il est possible de compromettre une jeune miss (ce qui n'est pas chose absolument facile dans la bienheureuse Albion), après lui avoir fait rejeter les plus beaux partis, vous la laissez là, pour courir après une cantatrice italienne, qui certes ne méritait pas d'inspirer un pareil forfait. Voyons! Lavinia n'était-elle pas spirituelle et jolie? n'était-elle pas la fille d'un banquier portugais, juif à la vérité, mais riche? n'était-ce pas un bon parti? ne vous aimait-elle pas jusqu'à la folie?

— Eh! mon ami, voici ce dont je me plains : elle m'aimait beaucoup trop pour qu'il me fût possible d'en faire ma femme. De l'avis de tout homme de bon sens, une femme légitime doit être une compagne douce et paisible, Anglaise jusqu'au fond de l'âme, peu susceptible d'amour, incapable de jalousie, aimant le sommeil, et faisant un assez copieux abus de thé noir pour entretenir ses facultés dans une assiette conjugale. Avec cette Portugaise au cœur ardent, à l'humeur active, habituée de bonne heure aux déplacements, aux mœurs libres, aux idées libérales, à toutes les pensées dangereuses qu'une femme ramasse en courant le monde, j'aurais été le plus malheureux des maris, sinon le plus ridicule. Pendant quinze mois je m'abusai sur le malheur inévitable que cet amour me préparait. J'étais si jeune alors! j'avais vingt-deux ans; souvenez-vous de cela, Henri, et ne me condamnez pas. Enfin, j'ouvris les yeux au moment où j'allais commettre l'insigne folie d'épouser une femme amoureuse folle de moi... Je m'arrêtai au bord du précipice, et je pris la fuite pour ne pas succomber à ma faiblesse.

— Hypocrite! dit Henri. Lavinia m'a raconté bien autrement cette histoire : il paraît que, longtemps avant la cruelle détermination qui vous fit partir pour l'Italie avec la Rosmonda, vous étiez déjà dégoûté de la pauvre juive, et vous lui faisiez cruellement sentir l'ennui qui vous gagnait auprès d'elle. Oh! quand Lavinia raconte cela, je vous assure qu'elle n'y met point de fatuité; elle avoue son malheur et vos cruautés avec une modestie ingénue que je n'ai jamais vu pratiquer aux autres femmes. Elle a une façon à elle de dire : « Enfin, je l'ennuyais. » Tenez, Lionel, si vous lui aviez entendu prononcer ces mots, avec l'expression de naïve tristesse qu'elle sait y mettre, vous auriez des remords, je le parierais.

— Eh! n'en ai-je pas eu! s'écria Lionel. Voilà ce qui nous dégoûte encore d'une femme! c'est tout ce que nous souffrons pour elle après l'avoir quittée; ce sont ces mille vexations dont son souvenir nous poursuit; c'est la voix du monde bourgeois qui crie vengeance et anathème; c'est la conscience qui se trouble et s'effraye; ce sont de légers reproches bien doux et bien cruels que la pauvre délaissée nous adresse par les cent voix de la Renommée. Tenez, Henri, je ne connais rien de plus ennuyeux et de plus triste que le métier d'homme à bonnes fortunes.

— A qui le dites-vous? » répondit Henri d'un ton vaillant, en faisant ce geste de fatuité ironique qui lui allait si bien. Mais son compagnon ne daigna pas sourire, et il continua à marcher lentement, en laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval, et en promenant son regard fatigué sur les délicieux tableaux que la vallée déroulait à ses pieds.

Luz est une petite ville située à environ un mille de Saint-Sauveur. Nos dandys s'y arrêtèrent; rien ne put déterminer Lionel à pousser jusqu'au lieu qu'habitait lady Lavinia : il s'installa dans une auberge, et se jeta sur son lit, en attendant l'heure fixée pour le rendez-vous.

Quoique le climat soit infiniment moins chaud dans cette vallée que dans celle de Bigorre, la journée fut lourde et brûlante. Sir Lionel, étendu sur un mauvais lit d'auberge, ressentit quelques mouvements fébriles, et s'endormit péniblement au bourdonnement des insectes qui tournoyaient sur sa tête dans l'air embrasé. Son compagnon, plus actif et plus insouciant, traversa la vallée, rendit des visites à tout le voisinage, guetta le passage des cavalcades sur la route de Gavarni, salua les belles ladys qu'il aperçut à leurs fenêtres ou sur les chemins, jeta de brûlantes œillades aux jeunes Françaises, pour lesquelles il avait une préférence décidée, et vint enfin rejoindre Lionel à l'entrée de la nuit.

« Allons! debout, debout! s'écria-t-il en pénétrant sous ses rideaux de serge; voici l'heure du rendez-vous.

— Déjà, dit Lionel, qui, grâce à la fraîcheur du soir, commençait à dormir d'un sommeil paisible; quelle heure est-il donc, Henri? »

Henri répondit d'un ton emphatique :

At the close of the day when the hamlet is still
And nought but the torrent is heard upon the hill...

— Ah! pour Dieu, faites-moi grâce de vos citations, Henry! Je vois bien que la nuit descend, que le silence gagne, que la voix du torrent nous arrive plus sonore et plus pure; mais lady Lavinia ne m'attend qu'à neuf heures; je puis peut-être dormir encore un peu.

— Non, pas une minute de plus, Lionel. Il faut nous rendre à pied à Saint-Sauveur; car j'y ai fait conduire nos chevaux dès ce matin, et les pauvres animaux sont assez fatigués, sans compter ce qui leur reste à faire. Allons, habillez-vous. C'est bien. A dix heures je serai à cheval, à la porte de lady Lavinia, tenant en main votre palefroi et prêt à vous offrir la bride, ni plus ni moins que notre grand William à la porte des théâtres, lorsqu'il était réduit à l'office de jockey, le grand homme! Allons, Lionel, voici votre portemanteau, une cravate blanche, de la cire à moustache. Patience donc! Oh! quelle négligence! quelle

apathie! Y songez-vous, mon cher? se présenter avec une mauvaise toilette devant une femme que l'on n'aime plus, c'est une faute énorme! Sachez donc bien qu'il faut, au contraire, lui apparaître avec tous vos avantages, afin de lui faire sentir le prix de ce qu'elle perd. Allons, allons! relevez-moi votre chevelure encore mieux que s'il s'agissait d'ouvrir le bal avec miss Margaret. Bien! Laissez-moi donner un coup de brosse à votre habit. Eh quoi! auriez-vous oublié un flacon d'essence de tubéreuse pour inonder votre foulard des Indes? Ce serait impardonnable; non, Dieu soit loué! le voici. Allons, Lionel, vous embaumez, vous resplendissez; partez. Songez qu'il y va de votre honneur de faire verser quelques larmes, en apparaissant ce soir pour la dernière fois sur l'horizon de lady Lavinia. »

Lorsqu'ils traversèrent la bourgade Saint-Sauveur, qui se compose de cinquante maisons au plus, ils s'étonnèrent de ne voir aucune personne élégante dans la rue ni aux fenêtres. Mais ils s'expliquèrent cette singularité en passant devant les fenêtres d'un rez-de-chaussée d'où partaient les sons faux d'un violon, d'un flageolet et d'un tympanon, instrument indigène qui tient du tambourin français et de la guitare espagnole. Le bruit et la poussière apprirent à nos voyageurs que le bal était commencé, et que tout ce qu'il y a de plus élégant parmi l'aristocratie de France, d'Espagne et d'Angleterre, réuni dans une salle modeste, aux murailles blanches décorées de guirlandes de buis et de serpolet, dansait au bruit du plus détestable charivari qui ait jamais déchiré des oreilles et marqué la mesure à faux.

Plusieurs groupes de *baigneurs*, de ceux qu'une condition moins brillante ou une santé plus réellement détruite privaient du plaisir de prendre une part active à la soirée, se pressaient devant ces fenêtres, pour jeter, par-dessus l'épaule les uns des autres, un coup d'œil de curiosité envieuse ou ironique sur le bal, et pour échanger quelque remarque laudative ou maligne, en attendant que l'horloge du village eût sonné l'heure où tout convalescent doit aller se coucher, sous peine de perdre tout le *benefit* des eaux minérales.

Au moment où nos deux voyageurs passèrent devant ce groupe, il y eut dans cette petite foule un mouvement oscillatoire vers l'embrasure des fenêtres; et Henri, en essayant de se mêler aux curieux, recueillit ces paroles :

« C'est la belle juive Lavinia Blake qui va danser. On dit que c'est la femme de toute l'Europe qui danse le mieux.

— Ah! venez, Lionel! s'écria le jeune baronnet; venez voir comme ma cousine est bien mise et charmante! »

Mais Lionel le tira par le bras; et, rempli d'humeur et d'impatience, il l'arracha de la fenêtre sans daigner jeter un regard de ce côté.

« Allons, allons! lui dit-il, nous ne sommes pas venus ici pour voir danser. »

Cependant il ne put s'éloigner assez vite pour qu'un autre propos, jeté au hasard autour de lui, ne vînt pas frapper son oreille.

« Ah! disait-on, c'est le beau comte de Morangy qui la fait danser.

— Faites-moi le plaisir de me dire quel autre ce pourrait être? répondit une autre voix.

— On dit qu'il en perd la tête, reprit un troisième interlocuteur. Il a déjà crevé pour elle trois chevaux, et je ne sais combien de jockeys. »

L'amour-propre est un si étrange conseiller qu'il nous arrive cent fois par jour d'être, grâce à lui, en pleine contradiction avec nous-mêmes. Par le fait, sir Lionel était charmé de savoir lady Lavinia placée par de nouvelles affections dans une situation qui assurait leur indépendance mutuelle. Et pourtant la publicité des triomphes qui pouvaient faire oublier le passé à cette femme délaissée fut pour Lionel une espèce d'affront qu'il dévora avec peine.

Henri, qui connaissait les lieux, le conduisit au bout du village, à la maison qu'habitait sa cousine. Là il le laissa.

Cette maison était un peu isolée des autres; elle s'adossait d'un côté à la montagne, et de l'autre elle dominait le ravin. A trois pas, un torrent tombait à grand bruit dans la cannelure du rocher; et la maison, inondée pour ainsi dire de ce bruit frais et sauvage, semblait ébranlée par la chute d'eau et prête à s'élancer avec elle dans l'abîme. C'était une des situations les plus pittoresques que l'on pût choisir, et Lionel reconnut dans cette circonstance l'esprit romanesque et un peu bizarre de lady Lavinia.

Une vieille négresse vint ouvrir la porte d'un petit salon au rez-de-chaussée. A peine la lumière vint à frapper son visage luisant et calleux que Lionel laissa échapper une exclamation de surprise. C'était Pepa, la vieille nourrice de Lavinia, celle que pendant deux ans Lionel avait vue auprès de sa bien-aimée. Comme il n'était en garde contre aucune espèce d'émotion, la vue inattendue de cette vieille, en réveillant en lui la mémoire du passé, bouleversa un instant toutes ses idées. Il faillit lui sauter au cou, l'appeler *nourrice*, comme au temps de sa jeunesse et de sa gaieté, l'embrasser comme une digne servante, comme une vieille amie; mais Pepa recula de trois pas en contemplant d'un air stupéfait l'air empressé de sir Lionel. Elle ne le reconnaissait pas.

« Hélas! je suis donc bien changé! » pensa-t-il.

« Je suis, dit-il avec une voix troublée, la personne que lady Lavinia a fait demander. Ne vous a-t-elle pas prévenue?...

— Oui, oui, milord, répondit la négresse; milady est au bal : elle m'a dit de lui porter son éventail

aussitôt qu'un gentleman frapperait à cette porte. Restez ici; je cours l'avertir... »

La vieille se mit à chercher l'éventail. Il était sur le coin d'une tablette de marbre, sous la main de sir Lionel. Il le prit pour le remettre à la négresse, et ses doigts en conservèrent le parfum après qu'elle fut sortie.

Ce parfum opéra sur lui comme un charme; ses organes nerveux en reçurent une commotion qui pénétra jusqu'à son cœur, et le fit tressaillir. C'était le parfum que Lavinia préférait : c'était une espèce d'herbe aromatique qui croît dans l'Inde, et dont elle avait coutume jadis d'imprégner ses vêtements et ses meubles. Ce parfum de Patchouly, c'était tout un monde de souvenirs, toute une vie d'amour; c'était une émanation de la première femme que Lionel avait aimée. Sa vue se troubla, ses artères battirent violemment; il lui sembla qu'un nuage flottait devant lui, et dans ce nuage une fille de seize ans, brune, mince, vive et douce à la fois : la juive Lavinia, son premier amour. Il la voyait passer rapide comme un daim, effleurant les bruyères, foulant les plaines giboyeuses de son parc, lançant sa haquenée noire à travers les marais; rieuse, ardente et fantasque comme Diana Vernon, ou comme les fées joyeuses de la verte Irlande.

Bientôt il eut honte de sa faiblesse, en songeant à l'ennui qui avait flétri cet amour et tous les autres. Il jeta un regard tristement philosophique sur les dix années de raison positive qui le séparaient de ces jours d'églogue et de poésie; puis il invoqua l'avenir, la gloire parlementaire et l'éclat de la vie politique sous la forme de miss Margaret Ellis, qu'il invoqua elle-même sous la forme de sa dot; et enfin il se mit à parcourir la pièce où il se trouvait, en jetant autour de lui le sceptique regard d'un amant désabusé et d'un homme de trente ans aux prises avec la vie sociale.

On est simplement logé aux eaux des Pyrénées; mais, grâce aux avalanches et aux torrents qui chaque hiver dévastent les habitations, à chaque printemps on voit renouveler ou rajeunir les ornements et le mobilier. La maisonnette que Lavinia avait louée était bâtie en marbre brut et toute lambrissée en bois résineux à l'intérieur. Ce bois, peint en blanc, avait l'éclat et la fraîcheur du stuc. Une natte de joncs, tissue en Espagne et nuancée de plusieurs couleurs, servait de tapis. Des rideaux de basin bien blancs recevaient l'ombre mouvante des sapins qui secouaient leurs chevelures noires au vent de la nuit, sous l'humide regard de la lune. De petits seaux de bois d'olivier verni étaient remplis des plus belles fleurs de la montagne. Lavinia avait cueilli elle-même, dans les plus désertes vallées et sur les plus hautes cimes, ces belladones au sein vermeil, ces aconits au cimier d'azur, au calice vénéneux; ces silènes blanc et rose, dont les pétales sont si délicatement découpés; ces pâles saponaires; ces clochettes transparentes et plissées comme de la mousseline; ces valérianes de pourpre; toutes ces sauvages filles de la solitude, si embaumées et si fraîches que le chamois craint de les flétrir en les effleurant dans sa course, et que l'eau des sources inconnues au chasseur les couche à peine sous son flux nonchalant et silencieux.

Cette chambrette blanche et parfumée avait, en vérité et comme à son insu, un air de rendez-vous; mais elle semblait aussi le sanctuaire d'un amour virginal et pur. Les bougies jetaient une clarté timide; les fleurs semblaient fermer modestement leur sein à la lumière; aucun vêtement de femme, aucun vestige de coquetterie ne s'était oublié à traîner sur les meubles : seulement un bouquet de pensées flétries et un gant blanc décousu gisaient côte à côte sur la cheminée. Lionel, poussé par un mouvement irrésistible, prit le gant et le froissa dans ses mains. C'était comme l'étreinte convulsive et froide d'un dernier adieu. Il prit le bouquet sans parfum, le contempla un instant, fit une allusion amère aux fleurs qui le composaient, et le rejeta brusquement loin de lui. Lavinia avait-elle posé là ce bouquet avec le dessein qu'il fût commenté par son ancien amant?

Lionel s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux, pour faire diversion, par le spectacle de la nature, à l'humeur qui le gagnait de plus en plus. Ce spectacle était magique. La maison, plantée dans le roc, servait de bastion à une gigantesque muraille de rochers taillés à pic, dont le Gave battait le pied. A droite tombait la cataracte avec un bruit furieux; à gauche un massif d'épicéas se penchait sur l'abîme; au loin se déployait la vallée incertaine et blanchie par la lune. Un grand laurier sauvage, qui croissait dans une crevasse du rocher, apportait ses longues feuilles luisantes au bord de la fenêtre, et la brise, en les froissant l'une contre l'autre, semblait prononcer de mystérieuses paroles.

Lavinia entra tandis que Lionel était plongé dans cette contemplation; le bruit du torrent et de la brise empêcha qu'il ne l'entendît. Elle resta plusieurs minutes debout derrière lui, occupée sans doute à se recueillir, et se demandant peut-être si c'était là l'homme qu'elle avait tant aimé; car, à cette heure d'émotion obligée et de situation prévue, Lavinia croyait pourtant faire un rêve. Elle se rappelait le temps où il aurait semblé impossible de revoir sir Lionel sans tomber morte de colère et de douleur. Et maintenant elle était là, douce, calme, indifférente peut-être...

Lionel se retourna machinalement et la vit. Il ne s'y attendait pas; un cri lui échappa. Puis, honteux d'une telle inconvenance, confondu de ce qu'il éprouvait, il fit un violent effort pour adresser à lady Lavinia un salut correct et irréprochable.

Mais, malgré lui, un trouble imprévu, une agitation invincible paralysaient son esprit ingénieux et frivole; cet esprit si docile, si complaisant, qui se tenait toujours prêt, suivant les lois de l'amabilité, à se jeter tout entier dans la circulation, et à passer, comme l'or, de main en main pour l'usage du premier venu. Cette fois, l'esprit rebelle se taisait et restait éperdu à contempler lady Lavinia.

C'est qu'il ne s'attendait pas à la voir si belle... Il l'avait laissée bien souffrante et bien atterrée. Dans ce temps-là, les larmes avaient flétri ses joues, le chagrin avait amaigri sa taille; elle avait l'œil éteint, la main sèche, une parure négligée. Elle s'enlaidissait imprudemment alors, la pauvre Lavinia! sans songer que la douleur n'embellit que le cœur de la femme, et que la plupart des hommes nieraient volontiers l'existence de l'âme chez la femme, comme il fut fait en un certain concile de prélats italiens.

Maintenant, Lavinia était dans tout l'éclat de cette seconde beauté qui revient aux femmes quand elles n'ont pas reçu au cœur d'atteintes irréparables dans leur première jeunesse. C'était toujours une mince et pâle Portugaise, d'un reflet un peu bronzé, d'un profil un peu sévère; mais son regard et ses manières avaient pris toute l'aménité, toute la grâce caressante des Françaises. Sa peau brune était veloutée par l'effet d'une santé calme et raffermie; son frêle corsage avait retrouvé la souplesse et la vivacité florissante de la jeunesse; ses cheveux, qu'elle avait coupés jadis pour en faire un sacrifice à l'amour, se déployaient maintenant dans tout leur luxe, en épaisses torsades, sur son front lisse et uni; sa toilette se composait d'une robe de mousseline de l'Inde et d'une touffe de bruyère blanche cueillie dans le ravin, et mêlée à ses cheveux. Il n'est pas de plus gracieuse plante que la bruyère blanche; on eût dit, à la voir balancer ses délicates girandoles sur les cheveux noirs de Lavinia, des grappes de perles vivantes. Un goût exquis avait présidé à cette coiffure et à cette simple toilette, où l'ingénieuse coquetterie de la femme se révélait à force de se cacher.

Jamais Lionel n'avait vu Lavinia si séduisante. Il faillit un instant se prosterner et lui demander pardon; mais le sourire calme qu'il vit sur son visage lui rendit le degré d'amertume nécessaire pour supporter l'entrevue avec toutes les apparences de la dignité.

A défaut de phrase convenable, il tira de son sein un paquet soigneusement cacheté, et le déposant sur la table:

« Madame, lui dit-il d'une voix assurée, vous voyez que j'ai obéi en esclave; puis-je croire qu'à compter de ce jour ma liberté me sera rendue?

— Il me semble, lui répondit Lavinia avec une expression de gaieté mélancolique, que jusqu'ici votre liberté n'a pas été trop enchaînée, sir Lionel! En vérité, seriez-vous resté tout ce temps dans mes fers? J'avoue que je ne m'en étais pas flattée.

— Oh! madame, au nom du ciel, ne raillons pas! N'est-ce pas un triste moment que celui-ci?

— C'est une vieille tradition, répondit-elle, un dénoûment convenu, une situation inévitable dans toutes les histoires d'amour. Et si, lorsqu'on s'écrit, on était pénétré de la nécessité future de s'arracher mutuellement ses lettres avec méfiance... Mais on n'y songe point. A vingt ans, on écrit avec la profonde sécurité d'avoir échangé des serments éternels; on sourit de pitié en songeant à ces vulgaires résultats de toutes les passions qui s'éteignent; on a l'orgueil de croire que, seul entre tous, on servira d'exception à cette grande loi de la fragilité humaine! Noble erreur, heureuse fatuité, d'où naissent la grandeur et les illusions de la jeunesse! n'est-ce pas, Lionel? »

Lionel restait muet et stupéfait. Ce langage tristement philosophique, quoique bien naturel dans la bouche de Lavinia, lui semblait un monstrueux contre-sens; car il ne l'avait jamais vue ainsi: il l'avait vue, faible enfant, se livrer aveuglément à toutes les erreurs de la vie, s'abandonner, confiante, à tous les orages de la passion; et, lorsqu'il l'avait laissée brisée de douleur, il l'avait entendue encore protester d'une fidélité éternelle à l'auteur de son désespoir.

Mais la voir ainsi prononcer l'arrêt de mort sur toutes les illusions du passé, c'était une chose pénible et effrayante. Cette femme qui se survivait à elle-même, et qui ne craignait pas de faire l'oraison funèbre de sa vie, c'était un spectacle profondément triste, et que Lionel ne put contempler sans douleur. Il ne trouva rien à répondre. Il savait bien mieux que personne tout ce qui pouvait être dit en pareil cas; mais il n'avait pas le courage d'aider Lavinia à se suicider.

Comme, dans son trouble, il froissait le paquet de lettres dans ses mains:

« Vous me connaissez assez, lui dit-elle; je devrais dire que vous vous souvenez encore assez de moi, pour être bien sûr que je ne réclame ces gages d'une ancienne affection par aucun de ces motifs de prudence dont les femmes s'avisent quand elles n'aiment plus. Si vous aviez un tel soupçon, il suffirait, pour me justifier, de rappeler que depuis dix ans ces gages sont restés entre vos mains sans que j'aie songé à vous les retirer. Je ne m'y serais jamais déterminée, si le repos d'une autre femme n'était compromis par l'existence de ces papiers... »

Lionel regarda fixement Lavinia, attentif au moindre signe d'amertune ou de chagrin que la pensée de Margaret Ellis ferait naître en elle; mais il lui fut impossible de trouver la plus légère altération dans son regard ou dans sa voix. Lavinia semblait être invulnérable désormais.

« Cette femme s'est-elle changée en diamant ou en glace? » se demanda-t-il.

« Vous êtes généreuse, lui dit-il avec un mélange de reconnaissance et d'ironie, si c'est là votre unique motif!

— Quel autre pourrais-je avoir, sir Lionel? Vous plairait-il de me le dire?

— Je pourrais présumer, madame, si j'avais envie de nier votre générosité (ce qu'à Dieu ne plaise!), que des motifs personnels vous font désirer de rentrer dans la possession de ces lettres et de ce portrait.

— Ce serait m'y prendre un peu tard, dit Lavinia en riant; à coup sûr, si je vous disais que j'ai attendu jusqu'à ce jour pour avoir des *motifs personnels* (c'est votre expression), vous auriez de grands remords, n'est-ce pas?

— Madame, vous m'embarrassez beaucoup, » dit Lionel; et il prononça ces mots avec aisance, car là il se retrouvait sur son terrain. Il avait prévu des reproches et il était préparé à l'attaque; mais il n'eut pas cet avantage; l'ennemi changea de position sur-le-champ.

« Allons, mon cher Lionel, dit-elle en souriant avec un regard plein de bonté qu'il ne lui connaissait pas encore, lui qui n'avait connu d'elle que la femme passionnée, ne craignez pas que j'abuse de l'occasion. Avec l'âge, la raison m'est venue, et j'ai fort bien compris depuis longtemps que vous n'étiez point coupable envers moi. C'est moi qui le fus envers moi-même, envers la société, envers vous peut-être; car entre deux amants aussi jeunes que nous l'étions, la femme devrait être le guide de l'homme. Au lieu de l'égarer dans les voies d'une destinée fausse et impossible, elle devrait le conserver au monde en l'attirant à elle. Moi, je n'ai rien su faire à propos: j'ai élevé mille obstacles dans votre vie; j'ai été la cause involontaire, mais imprudente, des longs cris de réprobation qui vous ont poursuivi; j'ai eu l'affreuse douleur de voir vos jours menacés par des vengeurs que je reniais, mais qui s'élevaient malgré moi contre vous; j'ai été le tourment de votre jeunesse et la malédiction de votre virilité. Pardonnez-le-moi; j'ai bien expié le mal que je vous ai fait. »

Lionel marchait de surprise en surprise. Il était venu là comme un accusé qui va s'asseoir à contre-cœur sur la sellette, et on le traitait comme un juge dont la miséricorde est implorée humblement. Lionel était né avec un noble cœur; c'était le souffle des vanités du monde qui l'avait flétri dans sa fleur. La générosité de lady Lavinia excita en lui un attendrissement d'autant plus vif qu'il n'y était pas préparé. Dominé par la beauté du caractère qui se révélait à lui, il courba la tête et plia le genou.

« Je ne vous avais jamais comprise, madame, lui dit-il d'une voix altérée; je ne savais point ce que vous valez: j'étais indigne de vous, et j'en rougis

— Ne dites pas cela, Lionel, répondit-elle en lui tendant la main pour le relever. Quand vous m'avez connue, je n'étais pas ce que je suis aujourd'hui. Si le passé pouvait se transposer, si aujourd'hui je recevais l'hommage d'un homme placé comme vous l'êtes dans le monde...

— Hypocrite! pensa Lionel; elle est adorée du comte de Morangy, le plus fashionable des grands seigneurs!

— Si j'avais, continua-t-elle avec modestie, à décider de la vie extérieure et publique d'un homme aimé, je saurais peut-être ajouter à son bonheur au lieu de chercher à le détruire...

— Est-ce une avance? » se demanda Lionel éperdu.

Et dans son trouble il porta avec ardeur la main de Lavinia à ses lèvres. En même temps, il jeta un regard sur cette main qui était remarquablement blanche et mignonne. Dans la première jeunesse des femmes, leurs mains sont souvent rouges et gonflées; plus tard elles pâlissent, s'allongent, et prennent des proportions plus élégantes.

Plus il la regardait, plus il l'écoutait, et plus il s'étonnait de lui découvrir des perfections nouvellement acquises. Entre autres choses, elle parlait maintenant l'anglais avec une pureté extrême; elle n'avait conservé de l'accent étranger, et des mauvaises locutions dont jadis Lionel l'avait impitoyablement raillée, que ce qu'il fallait pour donner à sa phrase et à sa prononciation une originalité élégante et gracieuse. Ce qu'il y avait de fier et d'un peu sauvage dans son caractère s'était concentré peut-être au fond de son âme; mais son extérieur n'en trahissait plus rien. Moins tranchée, moins saillante, moins poétique peut-être qu'elle ne l'avait été, elle était désormais bien plus séduisante aux yeux de Lionel; elle était mieux selon ses idées, selon le monde.

Que vous dirai-je? Au bout d'une heure d'entretien, Lionel avait oublié les dix années qui le séparaient de Lavinia, ou plutôt il avait oublié toute sa vie; il se croyait auprès d'une femme nouvelle, qu'il aimait pour la première fois; car le passé lui rappelait Lavinia chagrine, jalouse, exigeante; il montrait surtout Lionel coupable à ses propres yeux; et comme Lavinia comprenait ce que les souvenirs auraient eu pour lui de pénible, elle eut la délicatesse de n'y toucher qu'avec précaution.

Ils se racontèrent mutuellement la vie qui s'était écoulée depuis leur séparation. Lavinia questionnait Lionel sur ses amours nouvelles avec l'impartialité d'une sœur; elle vantait la beauté de miss Ellis, et s'informait avec intérêt et bienveillance de son caractère et des avantages qu'un tel hymen devait apporter à son ancien ami. De son côté, elle raconta d'une manière brisée, mais piquante et fine, ses voyages, ses amitiés, son mariage avec un vieux lord, son veu-

vage, et l'emploi qu'elle faisait désormais de sa fortune et de sa liberté. Dans tout ce qu'elle disait, il y avait bien un peu d'ironie; tout en rendant hommage au pouvoir de la raison, un peu d'amertune secrète se montrait contre cette impérieuse puissance, se trahissait sous la forme du badinage. Mais la miséricorde et l'indulgence dominaient dans cette âme dévastée de bonne heure, et lui imprimaient quelque chose de grand qui l'élevait au-dessus de toutes les autres.

Plus d'une heure s'était écoulée. Lionel ne comptait pas les instants; il s'abandonnait à ses nouvelles impressions avec cette ardeur subite et passagère qui est la dernière faculté des cœurs usés. Il essayait, par toutes les insinuations possibles, d'animer l'entretien, en amenant Lavinia à lui parler de la situation réelle de son cœur; mais ses efforts étaient vains: la femme était plus mobile et plus adroite que lui. Dès qu'il croyait avoir touché une corde de son âme, il ne lui restait plus dans la main qu'un cheveu. Dès qu'il espérait saisir l'être moral et l'étreindre pour l'analyser, le fantôme glissait comme un souffle et s'enfuyait insaisissable comme l'air.

Tout à coup on frappa avec force; car le bruit du torrent, qui couvrait tout, avait empêché d'entendre les premiers coups; et maintenant on les réitérait avec impatience. Lady Lavinia tressaillit.

« C'est Henri qui vient m'avertir, lui dit sir Lionel; mais si vous daignez m'accorder encore quelques instants, je vais lui dire d'attendre. Obtiendrai-je cette grâce, madame? »

Lionel se préparait à l'implorer obstinément, lorsque Pepa entra d'un air empressé.

« M. le comte de Morangy veut entrer à toute force, dit-elle en portugais à sa maîtresse. Il est là... il n'écoute rien...

— Ah! mon Dieu! s'écria ingénument Lavinia en anglais; il est si jaloux! Que vais-je faire de vous, Lionel? »

Lionel resta comme frappé de la foudre.

« Faites-le entrer, dit vivement Lavinia à la négresse. Et vous, dit-elle à sir Lionel, passez sur ce balcon. Il fait un temps magnifique; vous pouvez bien attendre là cinq minutes pour me rendre service. »

Et elle le poussa vivement sur le balcon. Puis elle fit retomber le rideau de basin; et s'adressant au comte qui entrait:

« Que signifie le bruit que vous faites? lui dit-elle avec aisance. C'est une véritable invasion.

— Ah! pardonnez-moi, madame! s'écria le comte de Morangy; j'implore ma grâce à deux genoux. Vous voyant sortir brusquement du bal avec Pepa, j'ai cru que vous étiez malade. Ces jours derniers, vous avez été indisposée; j'ai été si effrayé!... Mon Dieu! pardonnez-moi, Lavinia, je suis un étourdi, un fou... mais je vous aime tant que je ne sais plus ce que je fais... »

Pendant que le comte parlait, Lionel, à peine revenu de sa surprise, s'abandonnait à un violent accès de colère.

« Impertinente femme! pensait-il, qui ose bien me prier d'assister à un tête-à-tête avec son amant! Ah! si c'est une vengeance préméditée, si c'est une insulte volontaire, qu'on prenne garde à moi! Mais quelle folie! si je montrais du dépit, ce serait la faire triompher... Voyons! assistons à la scène d'amour avec le sang-froid d'un vrai philosophe... »

Il se pencha vers l'embrasure de la fenêtre et se hasarda à élargir avec le bout de sa cravache la fente que laissaient les deux rideaux en se joignant. Il put ainsi voir et entendre.

Le comte de Morangy était un des plus beaux hommes de France, blond, grand, d'une figure plus imposante qu'expressive, parfaitement frisé, dandy des pieds jusqu'à la tête. Le son de sa voix était doux et velouté. Il grasseyait un peu en parlant; il avait l'œil grand, mais sans éclat; la bouche fine et moqueuse, la main blanche comme une femme, et le pied chaussé dans une perfection indicible. Aux yeux de sir Lionel, c'était le rival le plus redoutable qu'il fût possible d'avoir à combattre; c'était un adversaire digne de lui, depuis le favori jusqu'à l'orteil.

Le comte parlait français, et Lavinia répondait dans cette langue, qu'elle possédait aussi bien que l'anglais. Encore un talent nouveau de Lavinia! Elle écoutait les fadeurs du beau *talon rouge* avec une complaisance singulière. Le comte hasarda deux ou trois phrases passionnées qui parurent à Lionel s'écarter un peu des règles du bon goût et de la convenance dramatique. Lavinia ne se fâcha point; il n'y eut même presque pas de raillerie dans ses sourires. Elle pressait le comte de retourner au bal le premier, lui disant qu'il n'était pas convenable qu'elle y rentrât avec lui. Mais il s'obstinait à la conduire jusqu'à la porte, en jurant qu'il n'entrerait qu'un quart d'heure après. Tout en parlant, il s'emparait des mains de lady Blake, qui les lui abandonnait avec une insouciance paresseuse et agaçante.

La patience échappait à sir Lionel.

« Je suis bien sot, se dit-il enfin, d'assister patiemment à cette mystification, quand je puis sortir... »

Il marcha jusqu'au bout du balcon. Mais le balcon était fermé; et au-dessous s'étendait une corniche de rochers qui ne ressemblait pas trop à un sentier. Néanmoins Lionel se hasarda courageusement à enjamber la balustrade, et à faire quelques pas sur cette corniche; mais il fut bientôt forcé de s'arrêter. La corniche s'interrompait brusquement à l'endroit de la cataracte, et un chamois eût hésité à faire un pas de plus. La lune, montant sur le ciel, montra en cet instant à Lionel la profondeur de l'abîme dont quelques pouces de roc le séparaient. Il fut obligé de fermer les yeux pour résister au vertige qui s'emparait

de lui et de regagner avec peine le balcon. Quand il eut réussi à repasser la balustrade et qu'il vit enfin ce frêle rempart entre lui et le précipice, il se crut le plus heureux des hommes, dût-il payer l'asile qu'il atteignait au prix du triomphe de son rival. Il fallut donc se résigner à entendre les tirades sentimentales du comte de Morangy.

« Madame, disait-il, c'est trop longtemps feindre avec moi. Il est impossible que vous ne sachiez pas combien je vous aime, et je vous trouve cruelle de me traiter comme s'il s'agissait d'une de ces fantaisies qui naissent et meurent dans un jour. L'amour que j'ai pour vous est un sentiment de toute la vie; et si vous n'acceptez le vœu que je fais de vous consacrer la mienne, vous verrez, madame, qu'un homme du monde peut perdre tout respect des convenances et se soustraire à l'empire de la froide raison. Oh! ne me réduisez pas au désespoir, ou craignez-en les effets.

—Vous voulez donc que je m'explique décidément? répondit Livinia. Eh bien! je vais le faire. Savez-vous mon histoire, monsieur?

— Oui, madame, je sais tout; je sais qu'un misérable, que je regarde comme le dernier des hommes, vous a indignement trompée et délaissée. La compassion que votre infortune m'inspire ajoute à mon enthousiasme. Il n'y a que les grandes âmes qui soient condamnées à être victimes des hommes et de l'opinion.

—Eh bien! monsieur, reprit Lavinia, sachez que j'ai su profiter des rudes leçons de ma destinée; sachez qu'aujourd'hui je suis en garde contre mon propre cœur et contre celui d'autrui. Je sais qu'il n'est pas toujours au pouvoir de l'homme de tenir ses serments et qu'il abuse aussitôt qu'il obtient. D'après cela, monsieur, n'espérez pas me fléchir. Si vous parlez sérieusement, voici ma réponse : « Je suis invulnérable. » Cette femme tant décriée pour l'erreur de sa jeunesse, est entourée désormais d'un rempart plus solide que la vertu, la méfiance.

—Ah! c'est que vous ne m'entendez pas, madame, s'écria le comte en se jetant à ses genoux. Que je sois maudit si j'ai jamais eu la pensée de m'autoriser de vos malheurs pour espérer des sacrifices que votre fierté condamne...

— Êtes-vous bien sûr, en effet, de ne l'avoir eue jamais? dit Lavinia avec son triste sourire.

—Eh bien! je serai franc, dit M. de Morangy avec un accent de vérité où la *manière* du grand seigneur disparut entièrement. Peut-être l'ai-je eue avant de vous connaître, cette pensée que je repousse maintenant avec remords. Devant vous la feinte est impossible, Lavinia; vous subjuguez la volonté, vous anéantiriez la ruse, vous commandez la vénération. Oh! depuis que je sais ce que vous êtes, je jure que mon adoration a été digne de vous. Écoutez-moi, madame, et laissez-moi à vos pieds attendre l'arrêt de ma vie. C'est par d'indissolubles serments que je veux vous dévouer tout mon avenir. C'est un nom honorable, j'ose le croire, et une brillante fortune, dont je ne suis pas vain, vous le savez, que je viens mettre à vos pieds, en même temps qu'une âme qui vous adore, un cœur qui ne bat que pour vous.

—C'est donc réellement un mariage que vous me proposez? dit lady Lavinia sans témoigner au comte une surprise injurieuse. Eh bien! monsieur, je vous remercie de cette marque d'estime et d'attachement. »

Et elle lui tendit la main avec cordialité.

« Dieu de bonté! elle accepte! s'écria le comte en couvrant cette main de baisers.

—Non pas, monsieur, dit Lavinia; je vous demande le temps de la réflexion.

—Hélas! mais puis-je espérer?

—Je ne sais pas; mais comptez sur ma reconnaissance. Adieu. Retournez au bal; je l'exige. J'y serai dans un instant. »

Le comte baisa le bord de son écharpe avec passion et sortit. Aussitôt qu'il eut refermé la porte, Lionel écarta tout à fait le rideau, s'apprêtant à recevoir de lady Blake l'autorisation de rentrer. Mais lady Blake était assise sur le sofa, le dos tourné à la fenêtre. Lionel vit sa figure se refléter dans la glace placée vis-à-vis d'eux. Ses yeux étaient fixés sur le parquet, son attitude morne et pensive. Plongée dans une profonde méditation, elle avait complétement oublié Lionel, et l'exclamation de surprise qui lui échappa lorsque celui-ci sauta au milieu de la chambre fut l'aveu ingénu de cette cruelle distraction.

Il était pâle de dépit; mais il se contint.

« Vous conviendrez, lui dit-il, que j'ai respecté vos nouvelles affections, madame. Il m'a fallu un profond désintéressement pour m'entendre insulter à dessein peut-être... et pour rester impassible dans ma cachette.

— A dessein? répéta Lavinia en le fixant d'un air sévère. Qu'osez-vous penser de moi, monsieur? Si ce sont là vos idées, sortez!

—Non, non, ce ne sont pas là mes idées, dit Lionel en marchant vers elle et en lui prenant le bras avec agitation. Ne faites pas attention à ce que je dis. Je suis fort troublé... C'est qu'aussi vous avez bien compté sur ma raison en me faisant assister à une semblable scène.

— Sur votre raison, Lionel! Je ne comprends pas ce mot. Vous voulez dire que j'ai compté sur votre indifférence!

—Raillez-moi tant que vous voudrez, soyez cruelle, foulez-moi aux pieds! vous en avez le droit... Mais je suis bien malheureux... »

Il était fortement ému. Lavinia crut ou feignit de croire qu'il jouait la comédie.

« Finissons-en, lui dit-elle en se levant; vous auriez

dû faire votre profit de ce que vous m'avez entendu répondre au comte de Morangy. Et pourtant l'amour de cet homme ne m'offense pas... Adieu, Lionel. Quittons-nous pour toujours, mais quittons-nous sans amertume. Voici votre portrait et vos lettres... Allons, laissez ma main ; il faut que je retourne au bal.

— Il faut que vous retourniez danser avec M. de Morangy, n'est-ce pas ? dit Lionel en jetant son portrait avec colère et en le broyant de son talon.

— Écoutez donc, dit Lavinia un peu pâle, mais calme, le comte de Morangy m'offre un rang et une haute réhabilitation dans le monde. L'alliance d'un vieux lord ne m'a jamais bien lavée de la tache cruelle qui couvre une femme délaissée. On sait qu'un vieillard reçoit toujours plus qu'il ne donne. Mais un jeune homme, riche, noble, envié, aimé des femmes... c'est différent ! Cela mérite qu'on y pense, Lionel ; et je suis bien aise d'avoir jusqu'ici ménagé le comte : je devinais depuis longtemps la loyauté de ses intentions.

— O femmes ! la vanité ne meurt point en vous ! » s'écria Lionel avec dépit lorsqu'elle fut partie.

Il alla rejoindre Henri à l'hôtellerie. Celui-ci l'attendait avec impatience.

« Damnation sur vous, Lionel ! s'écria-t-il. Il y a une grande heure que je vous attends sur mes étriers. Comment ! deux heures pour une semblable entrevue ! Allons, en route ! vous me raconterez cela chemin faisant.

— Bonsoir, Henri. Allez-vous-en dire à miss Margaret que le traversin qui est couché à ma place dans mon lit est au plus mal. Moi, je reste.

— Cieux et terre ! qu'entends-je ? s'écria Henri ; vous ne voulez point aller à Luchon ?

— J'irai une autre fois ; je reste ici maintenant.

— Mais c'est impossible ; vous rêvez ! Vous n'êtes point réconcilié avec lady Blake ?

— Non pas que je sache, tant s'en faut ! Mais je suis fatigué ; j'ai le spleen, j'ai une courbature. Je reste. »

Henri tombait des nues. Il épuisa toute son éloquence pour entraîner Lionel ; mais, ne pouvant y réussir, il descendit de cheval, et jetant la bride au palefrenier :

« Eh bien ! s'il en est ainsi, je reste aussi, s'écria-t-il. La chose me paraît si plaisante, que j'en veux être témoin jusqu'au bout. Au diable les amours de Bagnères et les projets de grande route ! Mon digne ami sir Lionel Bridgemont me donne la comédie ; je serai le spectateur assidu et palpitant de son drame. »

Lionel eût donné tout au monde pour se débarrasser de ce surveillant étourdi et goguenard ; mais cela fut impossible.

« Puisque vous êtes déterminé à me suivre, lui dit-il, je vous préviens que je vais au bal.

— Au bal ? soit. La danse est un excellent remède pour le spleen et les courbatures. »

Lavinia dansait avec M. de Morangy. Lionel ne l'avait jamais vue danser. Lorsqu'elle était venue en Angleterre, elle ne connaissait que le bolero, et elle ne s'était jamais permis de le danser sous le ciel austère de la Grande-Bretagne. Depuis, elle avait appris nos contredanses, et elle y portait la grâce voluptueuse des Espagnoles, jointe à je ne sais quel reflet de pruderie anglaise qui en modérait l'essor. On montait sur les banquettes pour la voir danser. Le comte de Morangy était triomphant : Lionel était perdu dans la foule.

Il y a tant de vanité dans le cœur de l'homme ! Lionel souffrait amèrement de voir celle qui fut longtemps dominée et emprisonnée dans son amour, celle qui jadis n'était qu'à lui, et que le monde n'eût osé venir réclamer dans ses bras, libre et fière maintenant, environnée d'hommages, et trouvant dans chaque regard une vengeance ou une réparation du passé. Lorsqu'elle retourna à sa place, au moment où le comte avait une distraction, Lionel se glissa adroitement auprès d'elle et ramassa son éventail, qu'elle venait de laisser tomber. Lavinia ne s'attendait point à le trouver là. Un faible cri lui échappa, et son teint pâlit sensiblement.

« Ah ! mon Dieu ! lui dit-elle, je vous croyais sur la route de Bagnères.

— Ne craignez rien, madame, lui dit-il à voix basse ; je ne vous compromettrai point auprès du comte de Morangy. »

Cependant il n'y put tenir longtemps, et bientôt il revint l'inviter à danser.

Elle accepta.

« Ne faudra-t-il pas aussi que j'en demande la permission à M. le comte de Morangy ? » lui dit-il.

Le bal dura jusqu'au jour. Lady Lavinia était sûre de faire durer un bal tant qu'elle y restait. A la faveur du désordre qui se glisse peu à peu dans une fête à mesure que la nuit s'avance, Lionel put lui parler souvent. Cette nuit acheva de lui faire tourner la tête. Enivré par les charmes de lady Blake, excité par la rivalité du comte, irrité par les hommages de la foule qui à chaque instant se jetait entre elle et lui, il s'acharna de tout son pouvoir à réveiller cette passion éteinte, et l'amour-propre lui fit sentir si vivement son aiguillon, qu'il sortit du bal dans un état de délire inconcevable.

Il essaya en vain de dormir ; Henri, qui avait fait la cour à toutes les femmes et dansé toutes les contredanses, ronfla de toute sa tête. Dès qu'il fut éveillé :

« Eh bien ! Lionel, dit-il en se frottant les yeux, vive Dieu ! mon ami, c'est une histoire piquante que votre réconciliation avec ma cousine ; car, n'espérez pas me tromper, je sais à présent le secret. Quand nous sommes entrés au bal, Lavinia était triste et dansait d'un air distrait ; dès qu'elle vous a vu, son

œil s'est animé, son front s'est éclairci. Elle était rayonnante à la valse, quand vous l'enleviez comme une plume à travers la foule. Heureux Lionel! à Luchon une belle fiancée et une belle dot; à Saint-Sauveur une belle maîtresse et un grand triomphe!

— Laissez-moi tranquille avec vos balivernes, » dit Lionel avec humeur.

Henri était habillé le premier. Il sortit pour voir ce qui se passait et revint bientôt, en faisant son vacarme accoutumé sur l'escalier.

« Hélas! Henri, lui dit son ami, ne perdrez-vous point cette voix haletante et ce geste effrayé! On dirait toujours que vous venez de lancer le lièvre et que vous prenez les gens à qui vous parlez pour des limiers découplés.

— A cheval, à cheval! cria Henri; lady Lavinia Blake est à cheval; elle part pour Gèdres avec dix autres jeunes folles, et je ne sais combien de godelureaux, le comte de Morangy en tête... ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait que le comte de Morangy en tête; entendons-nous!

— Silence! *clown*, s'écria Lionel, à cheval, en effet, et partons! »

La cavalcade avait pris de l'avance sur eux. La route de Gèdres est un sentier escarpé, une sorte d'escalier taillé dans le roc, côtoyant le précipice, offrant mille difficultés aux chevaux, mille dangers très-réels aux voyageurs. Lionel lança son cheval au grand galop. Henri crut qu'il était fou; mais, pensant qu'il y allait de son honneur de ne pas rester en arrière, il s'élança sur ses traces. Leur arrivée fut un incident fantastique pour la caravane. Lavinia frémissait à la vue de ces deux écervelés courant ainsi sur les revers d'un abîme effroyable. Quand elle reconnut Lionel et son cousin, elle devint pâle et faillit tomber de cheval. Le comte de Morangy s'en aperçut et ne la quitta plus du regard. Il était jaloux.

C'était un aiguillon de plus pour Lionel. Tout le long de la journée il disputa le moindre regard de Lavinia avec obstination. La difficulté de lui parler, l'agitation de la course, les émotions que faisait naître le sublime spectacle des lieux qu'ils parcouraient, la résistance adroite et toujours aimable de lady Blake, son habileté à guider son cheval, son courage, sa grâce, l'expression toujours poétique et toujours naturelle de ses sensations, tout acheva d'exalter sir Lionel. Ce fut une journée bien fatigante pour cette pauvre femme, obsédée de deux amants entre lesquels elle voulait tenir la balance égale : aussi accueillait-elle avec reconnaissance son joyeux cousin et ses grosses folies, lorsqu'il venait caracoler entre elle et ses adorateurs.

A l'entrée de la nuit, le ciel se couvrit de nuages. Un orage sérieux s'annonçait. La cavalcade doubla le pas; mais elle était encore à plus d'une lieue de Saint-Sauveur lorsque la tempête éclata. L'obscurité devint complète; les chevaux s'effrayèrent, celui du comte de Morangy l'emporta au loin; la petite troupe se débanda, et il fallut tous les efforts des guides qui l'escortaient à pied pour empêcher que des accidents sérieux ne vinssent terminer tristement un jour si gaiement commencé.

Lionel, perdu dans d'affreuses ténèbres, forcé de marcher le long du rocher en tirant son cheval par la bride, de peur de se jeter avec lui dans le précipice, était dominé par une inquiétude bien plus vive. Il avait perdu Lavinia, malgré tous ses efforts, et il la cherchait avec anxiété depuis un quart d'heure, lorsqu'un éclair lui montra une femme assise sur un rocher un peu au-dessus du chemin. Il s'arrêta, prêta l'oreille, et reconnut la voix de lady Blake; mais un homme était avec elle : ce ne pouvait être que M. de Morangy. Lionel le maudit dans son âme, et, résolu au moins à troubler le bonheur de ce rival, il se dirigea comme il put vers le couple. Quelle fut sa joie en reconnaissant Henri auprès de sa cousine! Celui-ci, en bon et insouciant compagnon, lui céda la place, et s'éloigna même pour garder les chevaux.

Rien n'est si solennel et si beau que le bruit de l'orage dans les montagnes. La grande voix du tonnerre, en roulant sur des abîmes, se répète et retentit dans leur profondeur; le vent, qui fouette les longues forêts de sapins, et les colle sur le roc perpendiculaire comme un vêtement sur des flancs humains, s'engouffre aussi dans les gorges, et y jette de grandes plaintes aiguës et traînantes comme des sanglots. Lavinia, recueillie dans la contemplation de cet imposant spectacle, écoutait les mille bruits de la montagne ébranlée, en attendant qu'un nouvel éclair jetât sa lumière bleue sur le paysage. Elle tressaillit lorsqu'il vint lui montrer sir Lionel assis près d'elle à la place qu'occupait son cousin un instant auparavant. Lionel pensa qu'elle était effrayée par l'orage, et il prit sa main pour la rassurer. Un autre éclair lui montra Lavinia, un coude appuyé sur un genou, et le menton enfoncé dans sa main, regardant d'un air d'enthousiasme la grande scène des éléments bouleversés. « Oh! mon Dieu! que cela est beau! lui dit-elle; que cette clarté bleue est vive et douce à la fois! Avez-vous vu ces déchiquetures du rocher rayonner comme des saphirs, et ce lointain livide où les cimes des glaciers se levaient comme de grands spectres dans leurs linceuls? Avez-vous remarqué aussi que, dans le brusque passage des ténèbres à la lumière et de la lumière aux ténèbres, tout semblait se mouvoir, s'agiter, comme si ces monts s'ébranlaient pour s'écrouler?

— Je ne vois rien ici que vous, Lavinia, lui dit-il avec force; je n'entends de voix que la vôtre, je ne respire d'air que votre souffle, je n'ai d'émotion qu'à vous sentir près de moi. Savez-vous bien que je vous aime éperdument? Oui, vous le savez; vous l'avez

bien vu aujourd'hui, et peut-être vous l'avez voulu. Eh bien! triomphez, s'il en est ainsi. Je suis à vos pieds; je vous demande le pardon et l'oubli du passé, le front dans la poussière; je vous demande l'avenir; oh! je vous le demande avec passion, et il faudra bien me l'accorder, Lavinia; car je vous veux fortement, et j'ai des droits sur vous...

—Des droits? répondit-elle en lui retirant sa main.

— N'est-ce donc pas un droit, un affreux droit que le mal que je t'ai fait, Lavinia? Et si tu me l'as laissé prendre pour briser ta vie, peux-tu me l'ôter aujourd'hui que je veux la relever et réparer mes crimes? »

On sait tout ce qu'un homme peut dire en pareil cas. Lionel fut plus éloquent que je ne saurais l'être à sa place. Il se monta singulièrement la tête; et désespérant de vaincre autrement la résistance de lady Blake, voyant bien d'ailleurs qu'en restant au-dessous des soumissions de son rival il lui faisait un avantage trop réel, il s'éleva au même dévouement: il offrit son nom et sa fortune à lady Lavinia.

« Y songez-vous! lui dit-elle avec émotion. Vous renonceriez à miss Ellis, lorsqu'elle vous est promise, lorsque votre mariage est arrêté!

— Je le ferai, répondit-il. Je ferai une action que le monde trouvera insolente et coupable. Il faudra peut-être la laver dans mon sang; mais je suis prêt à tout pour vous obtenir; car le plus grand crime de ma vie, c'est de vous avoir méconnue, et mon premier devoir, c'est de revenir à vous. Oh! parlez, Lavinia; rendez-moi le bonheur que j'ai perdu en vous perdant. Aujourd'hui je saurai l'apprécier et le conserver; car moi aussi j'ai changé; je ne suis plus cet homme ambitieux et inquiet qu'un avenir inconnu torturait de ses menteuses promesses. Je sais la vie aujourd'hui; je sais ce que vaut le monde et son faux éclat. Je sais que pas un de mes triomphes n'a valu un seul de vos regards; et la chimère du bonheur que j'ai poursuivie m'a toujours fui jusqu'au jour où elle me ramène à vous. Oh! Lavinia, reviens à moi aussi! Qui t'aimera comme moi? qui verra comme moi ce qu'il y a de grandeur, de patience et de miséricorde dans ton âme? »

Lavinia gardait le silence; mais son cœur battait avec une violence dont s'apercevait Lionel. Sa main tremblait dans la sienne, et elle ne cherchait pas à la retirer, non plus qu'une tresse de ses cheveux que le vent avait détachée et que Lionel couvrait de baisers. Ils ne sentaient pas la pluie qui tombait en gouttes larges et rares. Le vent avait diminué, le ciel s'éclaircissait un peu, et le comte de Morangy venait à eux aussi vite que pouvait le lui permettre son cheval déferré et boiteux, qui avait failli le tuer en tombant contre un rocher.

Lavinia l'aperçut enfin et s'arracha brusquement aux transports de Lionel; celui-ci, furieux de ce contre-temps, mais plein d'espérance et d'amour, l'aida à se remettre à cheval, et l'accompagna jusqu'à la porte de sa maison. Là, elle lui dit en baissant la voix: « Lionel, vous m'avez fait des offres dont je sens tout le prix; je n'y peux répondre sans y avoir mûrement réfléchi...

— O Dieu! c'est la même réponse qu'à M. de Morangy.

— Non, non, ce n'est pas la même chose, répondit-elle d'une voix altérée. Mais votre présence ici peut faire naître bien des bruits ridicules. Si vous m'aimez vraiment, Lionel, vous allez me jurer de m'obéir.

— Je le jure par Dieu et par vous.

— Eh bien! partez sur-le-champ, et retournez à Bagnères; je vous jure à mon tour que dans quarante heures vous aurez ma réponse.

— Mais que deviendrai-je, grand Dieu! pendant ce siècle d'attente?

— Vous espérerez, » lui dit Lavinia en refermant précipitamment la porte sur elle, comme si elle eût craint d'en dire trop.

Lionel espéra en effet. Il avait pour motif une parole de Lavinia et tous les arguments de son amour-propre.

« Vous avez tort d'abandonner la partie, lui disait Henri en chemin; Lavinia commençait à s'attendrir. Sur ma parole, je ne vous reconnais pas là, Lionel. Quand ce n'eût été que pour ne pas laisser Morangy maître du champ de bataille... Allons! vous êtes plus amoureux de miss Ellis que je ne pensais. »

Lionel était trop préoccupé pour l'écouter. Il passa le temps que Lavinia lui avait fixé enfermé dans sa chambre, où il se fit passer pour malade, et ne daigna pas désabuser sir Henri, qui se perdait en commentaires sur sa conduite. Enfin, la lettre arriva; la voici:

« *Ni l'un, ni l'autre.* Quand vous recevrez cette lettre, quand M. de Morangy, que j'ai envoyé à Tarbes, recevra ma réponse, je serai loin de vous deux; je serai partie, partie à tout jamais, perdue sans retour pour vous et pour lui.

« Vous m'offrez un nom, un rang, une fortune; vous croyez qu'un grand éclat dans le monde est une grande séduction pour une femme. Oh! non, pas pour celle qui le connaît et le méprise comme je le fais. Mais pourtant ne croyez pas, Lionel, que je dédaigne l'offre que vous m'avez faite de sacrifier un mariage brillant et de vous enchaîner à moi pour toujours.

« Vous avez compris ce qu'il y a de cruel pour l'amour-propre d'une femme à être abandonnée, ce qu'il y a de glorieux à ramener à ses pieds un infidèle, et vous avez voulu me dédommager par ce triomphe de tout ce que j'ai souffert; aussi je vous rends toute mon estime, et je vous pardonnerais le passé si cela n'était pas fait depuis longtemps.

« Mais sachez, Lionel, qu'il n'est pas en votre pou-

voir de réparer ce mal. Non, cela n'est au pouvoir d'aucun homme. Le coup que j'ai reçu est mortel : il a tué pour jamais en moi la puissance d'aimer; il a éteint le flambeau des illusions, et la vie m'apparaît sous son jour terne et misérable.

« Eh bien! je ne me plains pas de ma destinée; cela devait arriver tôt ou tard. Nous vivons tous pour vieillir et pour voir les déceptions envahir chacune de nos joies. J'ai été désabusée un peu jeune, il est vrai, et le besoin d'aimer a longtemps survécu à la faculté de croire. J'ai longtemps, j'ai souvent lutté contre ma jeunesse comme contre un ennemi acharné; j'ai toujours réussi à la vaincre.

« Et croyez-vous que cette dernière lutte contre vous, cette résistance aux promesses que vous me faites ne soit pas bien cruelle et bien difficile? Je peux le dire, à présent que la fuite me met à l'abri du danger de succomber : je vous aime encore, je le sens; l'empreinte du premier objet qu'on a aimé ne s'efface jamais entièrement; elle semble évanouie; on s'endort dans l'oubli des maux qu'on a soufferts; mais que l'image du passé se lève, que l'ancienne idole reparaisse, et nous sommes encore prêts à plier le genou devant elle. O fuyez! fuyez, fantôme et mensonge! vous n'êtes qu'une ombre, et si je me hasardais à vous suivre, vous me conduiriez encore parmi les écueils pour m'y laisser mourante et brisée. Fuyez! je ne crois plus en vous. Je sais que vous ne disposez pas de l'avenir, et que si votre bouche est sincère aujourd'hui, la fragilité de votre cœur vous forcera de mentir demain.

« Et pourquoi vous accuserais-je d'être ainsi? Ne sommes-nous pas tous faibles et mobiles? Moi-même n'étais-je pas calme et froide quand je vous ai abordé hier? N'étais-je pas convaincue que je ne pouvais pas vous aimer? N'avais-je pas encouragé les prétentions du comte de Morangy? Et pourtant le soir, quand vous étiez assis près de moi sur ce rocher, quand vous me parliez d'une voix si passionnée au milieu du vent et de l'orage, n'ai-je pas senti mon âme se fondre et s'amollir? Oh! quand j'y songe, c'était votre voix des temps passés, c'était votre passion des anciens jours, c'était vous, c'était mon premier amour, c'était ma jeunesse que je retrouvais tout à la fois.

« Et puis, à présent que je suis de sang-froid, je me sens triste jusqu'à la mort; car je m'éveille et me souviens d'avoir fait un beau rêve au milieu d'une triste vie.

« Adieu, Lionel. En supposant que votre désir de m'épouser se fût soutenu jusqu'au moment de se réaliser (et à l'heure qu'il est, peut-être vous sentez déjà que je puis avoir raison de vous refuser), vous eussiez été malheureux sous l'étreinte d'un lien pareil; vous auriez vu le monde, toujours ingrat et avare de louanges devant nos bonnes actions, considérer la vôtre comme l'accomplissement d'un devoir, et vous refuser le triomphe que vous en attendiez peut-être. Puis vous auriez perdu le contentement de vous-même en n'obtenant pas l'admiration sur laquelle vous comptiez. Qui sait? j'aurais peut-être moi-même oublié trop vite ce qu'il y avait de beau dans votre retour, et accepté votre amour nouveau comme une réparation due à votre honneur. Oh! ne gâtons pas cette heure d'élan et de confiance que nous avons goûtée ce soir; gardons-en le souvenir, mais ne cherchons pas à la retrouver.

« N'ayez aucune crainte d'amour-propre en ce qui concerne le comte de Morangy; je ne l'ai jamais aimé. Il est un des mille impuissants qui n'ont pu (moi aidant, hélas!) faire palpiter mon cœur éteint. Je ne voudrais pas même de lui pour époux. Un homme de son rang vend toujours trop cher la protection qu'il accorde en la faisant sentir. Et puis, je hais le mariage, je hais tous les hommes, je hais les engagements éternels, les promesses, les projets, l'avenir arrangé à l'avance par des contrats et des marchés dont le destin se rit toujours. Je n'aime plus que les voyages, la rêverie, la solitude, le bruit du monde, pour le traverser et en rire, puis la poésie pour supporter le passé, et Dieu pour espérer l'avenir. »

Sir Lionel Bridgemont éprouva d'abord une grande mortification d'amour-propre; car, il faut le dire pour consoler le lecteur qui s'intéresserait trop à lui, depuis quarante heures il avait fait bien des réflexions. D'abord il songea à monter à cheval, à suivre lady Blake, à vaincre sa résistance, à triompher de sa froide raison. Et puis il songea qu'elle pourrait bien persister dans son refus, et que pendant ce temps miss Ellis pourrait bien s'offenser de sa conduite et repousser son alliance... Il resta.

« Allons, lui dit Henri le lendemain, en le voyant baiser la main de miss Margaret qui lui accordait cette marque de pardon après une querelle assez vive sur son absence, l'année prochaine nous siégerons au parlement. »

METELLA.

METELLA.

I

Le comte de Buondelmonte, revenant d'un voyage de quelques journées aux environs de Florence, fut versé par la maladresse de son postillon, et tomba, sans se faire aucun mal, dans un fossé de plusieurs pieds de profondeur. La chaise de poste fut brisée, et le comte allait être forcé de gagner à pied le plus prochain relais, lorsqu'une calèche de voyage, qui avait changé de chevaux peu après à la poste précédente, vint à passer. Les postillons des deux voitures entamèrent un dialogue d'exclamations qui aurait pu durer longtemps encore sans remédier à rien, si le voyageur de la calèche, ayant jeté un regard sur le comte, n'eût proposé le dénoûment naturel à ces sortes d'accidents : il pria poliment Buondelmonte de monter dans sa voiture et de continuer avec lui son voyage. Le comte accepta sans répugnance, car les manières distinguées du voyageur rendaient au moins tolérable la perspective de passer plusieurs heures en tête à tête avec un inconnu.

Le voyageur se nommait Olivier; il était Genevois, fils unique, héritier d'une grande fortune. Il avait vingt ans et voyageait pour son instruction ou son plaisir. C'était un jeune homme blanc, frais et mince. Sa figure était charmante, et sa conversation, sans avoir un grand éclat, était fort au-dessus des banalités que le comte, encore un peu aigri intérieurement de sa mésaventure, s'attendait à échanger avec lui. La politesse, néanmoins, empêcha les deux voyageurs de se demander mutuellement leur nom.

Le comte, forcé de s'arrêter au premier relais pour y attendre ses gens, leur donner ses ordres et faire raccommoder sa chaise brisée, voulut prendre congé d'Olivier; mais celui-ci n'y consentit point. Il déclara qu'il attendrait à l'auberge que son compagnon improvisé eût réglé ses affaires, et qu'il ne repartirait qu'avec lui pour Florence. « Il m'est absolument indifférent, lui dit-il, d'arriver dans cette ville quelques heures plus tard; aucune obligation ne m'appelle impérieusement dans un lieu ou dans un autre. Je vais, si vous me le permettez, faire préparer le dîner pour nous deux. Vos gens viendront vous parler ici, et nous pourrons repartir dans deux ou trois heures, afin d'être à Florence demain matin. »

Olivier insista si bien que le Florentin fut contraint de se rendre à sa politesse. La table fut servie aussitôt par les ordres du jeune Suisse; et le vin de l'auberge n'étant pas fort bon, le valet de chambre d'Olivier alla chercher dans la calèche quelques bouteilles d'un excellent vin du Rhin que le vieux serviteur réservait à son maître pour les mauvais gîtes.

Le comte, qui, même sur les meilleures apparences, se livrait rarement avec des étrangers, but très-modérément et s'en tint à une politesse franche et de bonne humeur. Le Genevois, plus expansif, plus jeune, et sachant bien, sans doute, qu'il n'était forcé de veiller à la garde d'aucun secret, se livra au plaisir de boire plusieurs larges verres d'un vin généreux, après une journée de soleil et de poussière. Peut-être aussi commençait-il à s'ennuyer de son voyage solitaire, et la société d'un homme d'esprit l'avait-elle disposé à la joie : il devint communicatif.

Il est fort rare qu'un homme parle de lui-même sans dire bientôt quelque impertinence; aussi le comte, qu'une certaine malice contractée dans le

commerce du monde abandonnait rarement, s'attendait-il à chaque instant à découvrir dans son compagnon ce levain d'égoïsme et de fatuité que nous avons tous au-dessous de l'épiderme. Il fut surpris d'avoir longtemps attendu inutilement; il essaya de flatter toutes les idées du jeune homme pour lui trouver enfin un ridicule, et il n'y parvint pas; ce qui le piqua un peu, car il n'etait pas habitué à déployer en vain les finesses gracieuses de sa pénétration.

« Monsieur, dit le Genevois dans le cours de la conversation, pouvez-vous me dire si lady Mowbray est en ce moment à Florence?

— Lady Mowbray? dit Buondelmonte avec un léger tressaillement; oui, monsieur, elle doit être de retour de Naples.

— Elle passe tous les hivers à Florence?

— Oui, monsieur, depuis bien des années. Vous connaissez lady Mowbray?

— Non, mais j'ai un vif désir de la connaître.

— Ah!

— Est-ce que cela vous surprend, monsieur? On dit que c'est la femme la plus aimable de l'Europe.

— Oui, monsieur, et la meilleure. Vous en avez beaucoup entendu parler, à ce que je vois?

— J'ai passé une partie de la saison dernière aux eaux d'Aix; lady Mowbray venait d'en partir, et il n'était question que d'elle. Combien j'ai regretté d'être arrivé si tard! J'aurais adoré cette femme-là.

— Vous en parlez vivement! dit le comte.

— Je ne risque pas d'être impertinent envers elle, reprit le jeune homme; je ne l'ai jamais vue et ne la verrai peut-être jamais.

— Pourquoi non?

— Sans doute, pourquoi non? mais l'on peut aussi demander pourquoi oui. Je sais qu'elle est affable et bonne, que sa maison est ouverte aux étrangers, et que sa bienveillance leur est une protection précieuse; je sais aussi que je pourrais me recommander de quelques personnes qu'elle honore de son amitié; mais vous devez comprendre et connaître, monsieur, cette espèce de répugnance craintive que nous éprouvons tous à nous approcher des personnes qui ont le plus excité de loin nos sympathies et notre admiration.

— Parce que nous craignons de les trouver au-dessous de ce que nous en avons attendu? dit le comte.

— Oh! mon Dieu, non, reprit vivement Olivier, ce n'est pas cela. Quant à moi, c'est parce que je me sens peu digne d'inspirer tout ce que j'éprouve, et en outre malhabile à l'exprimer.

— Vous avez tort, dit le comte en le regardant en face avec une expression singulière; je suis sûr que vous plairiez beaucoup à lady Mowbray.

— Comment! vous croyez? Et pourquoi? d'où me viendrait ce bonheur?

— Elle aime la franchise, la bonté. Je crois que vous êtes franc et bon.

— Je le crois aussi, dit Olivier, mais cela peut-il suffire pour être remarqué d'elle au milieu de tant de gens distingués qui lui forment, dit-on, une petite cour?

— Mais..., dit le comte reprenant son sourire ironique, remarqué... remarqué... comment l'entendez-vous?

— Oh! monsieur, ne me faites pas plus d'honneur que je ne mérite, répondit Olivier en riant; je l'entends comme un écolier modeste qui désire une mention honorable au concours, mais qui n'ambitionne pas le grand prix. D'ailleurs... mais je vais peut-être dire une sottise. Si vous ne buvez plus, permettez-moi de faire emporter cette dernière bouteille. Depuis un quart d'heure je bois par distraction...

— Buvez, dit le comte en remplissant le verre d'Olivier, et ne me laissez pas croire que vous craignez de vous faire connaître à moi.

— Soit, dit le Genevois en avalant gaiement son sixième verre de vin du Rhin. Ah! vous voulez savoir mes secrets, monsieur l'Italien? Eh bien! de tout mon cœur. Je suis amoureux de lady Mowbray.

— Bien! dit le comte en lui tendant la main dans un accès de gaieté sympathique; très-bien!

— Est-ce la première fois qu'un homme serait devenu amoureux d'une femme sans l'avoir vue?

— Non, parbleu! dit Buondelmonte. J'ai lu plus de trente romans, j'ai vu plus de vingt pièces de théâtre qui commençaient ainsi; et, croyez-moi, la vie ressemble plus souvent à un roman qu'un roman ne ressemble à la vie. Mais, dites-moi, je vous en prie, de tous les éloges que vous avez entendu faire de lady Mowbray, quel est celui qui vous a le plus enthousiasmé?

— Attendez... dit Olivier, dont les idées commençaient à s'embrouiller un peu. On raconte d'elle beaucoup de traits presque merveilleux: on dit pourtant que, dans sa première jeunesse, elle avait montré le caractère d'une personne assez frivole.

— Comment dites-vous?» demanda Buondelmonte avec sécheresse; mais Olivier n'y fit pas attention.

— Oui, continua-t-il; je dis un peu coquette.

— C'est beaucoup plus flatteur! dit le comte. De sorte que...?

— De sorte que, soit imprudence de sa part, soit jalousie de la part des autres femmes, sa réputation avait reçu en Angleterre quelques atteintes assez sérieuses pour lui faire désirer de quitter ce pays d'hommes flegmatiques et de femmes collets-montés. Elle vint donc en Italie chercher une vie plus libre, des mœurs plus élégantes. Même on dit...

— Que dit-on, monsieur? dit le comte d'un air sévère.

— On dit... continua Olivier, dont la vue était un peu troublée; bah! elle l'a dit elle-même en confidence, à Aix, à une de ses amies intimes, qui l'a répété à tous les buveurs d'eau...

— Mais qu'est-ce donc qu'elle a dit? s'écria le comte en coupant avec impatience un fruit et un peu de son doigt.

— Elle a dit qu'à son arrivée en Italie elle était si aigrie contre l'injustice des hommes et si offensée d'avoir été victime de leurs calomnies, qu'elle se sentait disposée à fouler aux pieds les lois du préjugé, et à mener une aussi joyeuse vie que la plupart des grands personnages de ce pays-ci. »

Le comte ôta son bonnet de voyage et le remit gravement sur sa tête sans dire une seule parole.

Olivier continua.

« Mais ce fut en vain. La noble lady fit ce vœu sans connaître son propre cœur. N'ayant point encore aimé, et s'en croyant incapable, elle allait y renoncer, lorsqu'un jeune homme tomba éperdument amoureux d'elle et lui écrivit sans façon pour lui demander un rendez-vous.

— Vous a-t-on dit le nom de ce jeune homme? demanda Buondelmonte.

— Ma foi! je ne m'en souviens plus. C'était un Florentin; et vous devez le connaître, car il est encore... »

Le comte l'interrompit afin d'éluder la question. « Et que répondit lady Mowbray?

— Elle accorda le rendez-vous, résolue à punir le jeune homme de sa fatuité et à le couvrir de ridicule. Elle avait préparé, à cet effet, je ne sais quel guet-apens de bonne compagnie, dont je ne sais pas bien les détails.

— N'importe, dit le comte.

— Le Florentin arriva donc; mais il était si beau, si aimable, si spirituel, que lady Mowbray chancela dans sa résolution. Elle l'écouta parler, hésita et l'écouta encore. Elle s'attendait à voir un impertinent qu'il faudrait châtier; elle trouva un jeune homme sincère, ardent et romanesque... Que vous dirai-je? Elle se sentit émue et essaya pourtant de lui faire peur en lui parlant de prétendus dangers qui l'environnaient. Le Florentin était brave; il se mit à rire. Elle tenta alors de l'effrayer en le menaçant de sa froideur et de sa coquetterie; il se mit à pleurer et elle l'aima... Si bien que le comte de... ma foi! je crois que son nom va me revenir... Buonacorsi... Belmonte... Buondelmonte, ah! m'y voici! le comte de Buondelmonte eut le pouvoir d'attendrir ce cœur rebelle. Lady Mowbray fixa à Florence ses affections et sa vie. Le comte de Buondelmonte fut son premier et son seul amant sur la joyeuse terre d'Italie. Maintenant que je vous ai raconté cette histoire telle qu'on me l'a donnée, dites-moi, vous qui êtes de Florence, si elle est vraie de tous points... Et cependant, si elle ne l'est pas, ne me dites pas que c'est un conte fait à plaisir; il est trop beau pour que je sois désabusé sans regret!

— Monsieur, dit le comte, dont la figure avait pris une expression grave et pensive, cette histoire est belle et vraie. Le comte de Buondelmonte a vécu dix ans le plus heureux et le plus envié des hommes, aux pieds de lady Mowbray.

— Dix ans! s'écria Olivier.

— Dix ans, monsieur, reprit Buondelmonte. Il y a dix ans que ces choses se sont passées.

— Dix ans; repéta le jeune homme; lady Mowbray ne doit plus être très-jeune? »

Le comte ne répondit rien.

« On m'a pourtant assuré à Aix, poursuivit Olivier, qu'elle était toujours belle comme un ange, qu'elle était grande, légère, agile, qu'elle galopait au bord des précipices sur un vigoureux cheval, qu'elle dansait à merveille. Elle doit avoir trente ans environ, n'est-ce pas, monsieur?

— Qu'importe son âge? dit le comte avec impatience. Une femme n'a jamais que l'âge qu'elle paraît avoir, et tout le monde vous l'a dit : lady Mowbray est toujours belle. On vous l'a dit, n'est-ce pas?

— On me l'a dit partout, à Aix, à Berne, à Gênes, dans tous les lieux où elle a passé.

— Elle est admirée et respectée, dit le comte.

— Oh! monsieur, vous la connaissez, vous êtes son ami peut-être? Je vous en félicite; quelle réputation plus glorieuse que celle de savoir aimer? Que ce Buondelmonte a dû être fier de retremper cette belle âme et de voir refleurir cette plante courbée par l'orage! »

Le comte fit une légère grimace de dédain. Il n'aimait pas les phrases de roman, peut-être parce qu'il les avait aimées jadis. Il regarda fixement le Genevois; mais voyant que celui-ci se grisait décidément, il voulut en profiter pour échanger avec un homme sincère et confiant des idées qui le gênaient depuis longtemps.

Sans se donner la peine de feindre beaucoup de désintéressement, car Olivier n'était plus en état de faire de très-clairvoyantes observations, le comte posa sa main sur la sienne, afin d'appeler son attention sur le sens de ses paroles.

« Pensez-vous, lui demanda-t-il, qu'il ne soit pas plus glorieux pour un homme d'ébranler la réputation d'une femme que de la rétablir quand elle a reçu à tort ou à raison de notables échecs?

— Ma foi! ce n'est pas mon opinion, dit Olivier. J'aimerais mieux élever un temple que de l'abattre.

— Vous êtes un peu romanesque, dit le comte.

— Je ne m'en défends pas, cela est de mon âge; et ce qui prouve que les exaltés n'ont pas toujours tort, c'est que Buondelmonte fut récompensé d'une heure d'enthousiasme par dix ans d'amour.

— Lui seul pourrait être juge dans cette question, » reprit le comte; et il se promena dans la chambre, les mains derrière le dos et le sourcil froncé. Puis, craignant de se laisser deviner, il jeta

un regard de côté sur son compagnon. Olivier avait la tête penchée en avant, le coude dans son assiette, et l'ombre de ses cils, abaissés par un doux assoupissement, se dessinait sur ses joues, que la chaleur généreuse du vin colorait d'un rose plus vif qu'à l'ordinaire. Le comte continua de marcher silencieusement dans la chambre jusqu'à ce que le claquement des fouets et les pieds des chevaux eussent annoncé que la calèche était prête. Le vieux domestique d'Olivier vint lui offrir une pelisse fourrée que le jeune homme passa en bâillant et en se frottant les yeux. Il ne s'éveilla tout à fait que pour prendre le bras de Buondelmonte et le forcer de monter le premier dans sa voiture, qui prit aussitôt la route de Florence. « Parbleu, dit-il en regardant la nuit qui était sombre, ce temps de voleurs me rappelle une histoire que j'ai entendu raconter sur lady Mowbray.

—Encore! dit le comte; lady Mowbray vous occupe beaucoup.

—Ne me demandiez-vous pas quel trait de son caractère m'avait le plus enthousiasmé? Je ne saurais dire lequel, mais voici une aventure qui m'a rendu plus envieux de voir lady Mowbray que Rome, Venise et Naples. Vous allez me dire si celle-là est aussi vraie que la première. Un jour qu'elle traversait les Apennins avec son heureux amant Buondelmonte, ils furent attaqués par des voleurs; le comte se défendit bravement contre trois hommes; il en tua un, et luttait contre les deux autres, lorsque lady Mowbray, qui s'était presque évanouie dans le premier accès de surprise, s'élança hors de la calèche et tomba sur le cadavre du brigand que Buondelmonte avait tué. Dans ce moment d'horreur, ranimée par une pensée d'esprit au-dessus de son sexe, elle vit à la ceinture du brigand un grand pistolet dont il n'avait pas eu le temps de faire usage, et que sa main semblait encore presser. Elle écarta cette main encore chaude, arracha le pistolet de la ceinture, et, se jetant au milieu des combattants, qui ne s'attendaient à rien de semblable, elle déchargea le pistolet à bout portant dans la figure d'un bandit qui tenait Buondelmonte à la gorge. Il tomba roide mort, et Buondelmonte eut bientôt fait justice du dernier. N'est-ce pas là encore une belle histoire, monsieur?

—Aussi belle que vraie, répéta Buondelmonte. Le courage de lady Mowbray la soutint encore quelque temps après cette terrible scène. Le postillon, à demi mort de peur, s'était tapi dans un fossé, les chevaux effrayés avaient rompu leurs traits; le seul domestique qui accompagnât les voyageurs était blessé et évanoui. Buondelmonte et sa compagne furent obligés de réparer ce désordre en toute hâte, car à tout instant d'autres bandits, attirés par le bruit du combat, pouvaient fondre sur eux, comme cela arrive souvent. Il fallut battre le postillon pour le ranimer, bander la plaie du domestique qui perdait tout son sang, le porter dans la voiture, et ratteler les chevaux. Lady Mowbray s'employa à toutes ces choses avec une force de corps et d'esprit vraiment extraordinaire. Elle avisait à tous les expédients et trouvait toujours le plus sûr et le plus prompt moyen de sortir d'embarras. Ses belles mains, souillées de sang, rattachaient des courroies, déchiraient des vêtements, soulevaient des pierres. Enfin tout fut préparé, et la voiture se remit en route. Lady Mowbray s'assit auprès de son amant, le regarda fixement, fit un grand cri et s'évanouit. A quoi pensez-vous? ajouta le comte en voyant Olivier tomber dans le silence et la méditation.

—Je suis amoureux, dit Olivier.

—De Lady Mowbray?

—Oui, de lady Mowbray.

—Et vous allez sans doute à Florence pour le lui déclarer? dit le comte.

—Je vous répéterai le mot que vous me disiez tantôt: Pourquoi non?

—En effet! dit le comte d'un ton sec, pourquoi non? » Puis il ajouta d'un autre ton, et comme s'il se parlait à lui-même : « Pourquoi non?

—Monsieur, reprit Olivier après un instant de silence, soyez assez bon pour confirmer ou démentir une troisième histoire qui m'a été racontée à propos de lady Mowbray, et qui semble moins belle que les deux premières.

—Voyons, monsieur.

—On dit que le comte de Buondelmonte quitte lady Mowbray?

—Pour cela, monsieur, répondit le comte très-brusquement, je n'en sais rien et n'ai rien à vous dire.

—Mais, moi, on me l'a assuré, reprit Olivier, et, quelque triste que soit ce dernier dénoûment, il ne me paraît pas impossible.

—Mais que vous importe? dit le comte.

—Vous êtes le comte de Buondelmonte, » dit Olivier, vivement frappé de l'accent de son compagnon; et lui saisissant le bras il ajouta : « Et vous ne quittez pas lady Mowbray?

—Je suis le comte de Buondelmonte, répondit celui-ci; le saviez-vous, monsieur?

—Sur mon honneur! non.

—En ce cas vous n'avez pu m'offenser. Mais parlons d'autre chose. »

Ils essayèrent, mais la conversation languit bientôt. Tous deux étaient contraints. Ils prirent d'un commun accord le parti de feindre le sommeil. Aux premiers rayons du jour, Olivier, qui avait fini par s'endormir tout de bon, s'éveilla au milieu de Florence. Le comte prit congé de lui avec une cordialité à laquelle il avait eu le temps de se préparer.

« Voici ma demeure, lui dit-il en lui montrant un des plus beaux palais de la ville, devant lequel le postillon s'était arrêté; et au cas où vous oublieriez

le chemin, vous me permettrez d'aller vous chercher pour vous servir de guide moi-même. Puis-je savoir où vous descendrez, et à quelle heure je pourrai, sans vous déranger, aller vous offrir mes remercîments et mes services?

—Je n'en sais rien encore, répondit Olivier un peu embarrassé; mais il est inutile que vous preniez cette peine. Aussitôt que je serai reposé, j'irai vous demander vos bons offices dans cette ville, où je ne connais personne.

—J'y compte, reprit Buondelmonte en lui tendant la main.

—Je m'en garderai bien, » pensa le Genevois en lui rendant sa politesse. Ils se séparèrent.

« J'ai fait une belle école! se disait Olivier le lendemain matin en s'éveillant dans la meilleure hôtellerie de Florence; je commence bien! Aussi, cet homme est fou d'avoir pris au sérieux les divagations d'un étourdi à moitié ivre. J'ai réussi toutefois à me fermer la porte de lady Mowbray, moi qui désirais tant la connaître! c'est horriblement désagréable, après tout!... » Il appela son valet de chambre pour qu'il lui fît la barbe, et s'impatientait sérieusement de ne pouvoir retrouver dans son nécessaire une certaine savonnette au garafoli qu'il avait achetée à Parme, lorsque le comte de Buondelmonte entra dans sa chambre.

« Pardonnez-moi si j'entre en ami sans me faire annoncer, lui dit-il d'un air riant et ouvert; j'ai su en bas que vous étiez éveillé, et je viens vous chercher pour déjeuner avec moi chez lady Mowbray. »

Olivier s'aperçut que le comte cherchait dans ses yeux à deviner l'effet de cette nouvelle. Malgré sa candeur, il ne manquait pas d'une certaine défiance des autres, il avait en même temps une honnête confiance en son propre jugement. On pouvait l'affliger, mais non le jouer ou l'intimider.

« De tout mon cœur, répondit-il avec assurance, et je vous remercie, mon cher compagnon de voyage, de m'avoir procuré cette faveur. Maintenant nous sommes quittes. »

Les manières cordiales et franches de Buondelmonte ne se démentirent point. Seulement, comme le jeune étranger, tout en se hâtant, donnait des soins minutieux à sa toilette, le comte ne put réprimer un sourire qu'Olivier saisit au fond de la glace devant laquelle il nouait sa cravate. « Si nous faisons une guerre d'embûches, pensa-t-il, c'est fort bien : avançons. » Il ôta sa cravate, et gronda son domestique de lui en avoir donné une mal pliée. Le vieux Hantz en apporta une autre : « J'en aimerais mieux une bleu de ciel, dit Olivier; » et quand Hantz eut apporté la cravate bleu de ciel, Olivier les examina l'une après l'autre d'un air d'incertitude et de perplexité.

« S'il m'était permis de donner mon avis, dit le valet de chambre timidement.

—Vous n'y entendez rien, dit gravement Olivier; monsieur le comte, je m'en rapporte à vous, qui êtes un homme de goût : laquelle de ces deux couleurs convient le mieux au ton de ma figure?

—Lady Mowbray, répondit le comte en souriant, ne peut souffrir ni le bleu ni le rose.

—Donnez-moi une cravate noire, » dit Olivier à son domestique.

La voiture du comte les attendait à la porte. Olivier y monta avec lui. Ils étaient contraints tous deux, et cependant il n'y parut point. Buondelmonte avait trop d'habitude du monde pour ne pas sembler ce qu'il voulait être; Olivier avait trop de résolution pour laisser voir son inquiétude. Il pensait que si lady Mowbray était d'accord avec Buondelmonte pour se moquer de lui, sa situation pouvait devenir difficile; mais si Buondelmonte était seul de son parti, il pouvait être agréable de le tourmenter un peu. En secret, leur première sympathie avait fait place à une sorte d'aversion. Olivier ne pouvait pardonner au comte de l'avoir laissé parler à tort et à travers, sans se nommer; le comte avait sur le cœur, non les étourderies qu'Olivier avait débitées la veille, mais le peu de repentir ou de confusion qu'il en montrait.

Lady Mowbray habitait un palais magnifique; le comte mit quelque affectation à y entrer comme chez lui, et à parler aux domestiques comme s'ils eussent été les siens. Olivier se tenait sur ses gardes et observait les moindres mouvements de son guide. La pièce où ils attendirent était décorée avec un art et une richesse dont le comte semblait orgueilleux, bien qu'il n'y eût coopéré ni par son argent ni par son goût. Cependant il fit les honneurs des tableaux de lady Mowbray comme s'il avait été son maître de peinture, et semblait jouir de l'émotion insurmontable avec laquelle Olivier attendait l'apparition de lady Mowbray.

Metella Mowbray était fille d'une Italienne et d'un Anglais; elle avait les yeux noirs d'une Romaine et la blancheur rosée d'une Anglaise. Ce que les lignes de sa beauté avaient d'antique et de sévère était adouci par une expression sereine et tendre qui est particulière aux visages britanniques. C'était l'assemblage des deux plus beaux types. Sa figure avait été reproduite par tous les peintres et sculpteurs de l'Italie; mais malgré cette perfection, malgré ces triomphes, malgré la parure exquise qui faisait ressortir tous ses avantages, le premier regard qu'Olivier jeta sur elle lui dévoila le secret tourment du comte de Buondelmonte : Metella n'était plus jeune...

Aucun des prestiges du luxe qui l'entourait, aucune des gloires dont l'admiration universelle l'avait couronnée, aucune des séductions qu'elle pouvait encore exercer, ne la défendirent de ce premier arrêt de condamnation que le regard d'un homme jeune lance à une femme qui ne l'est plus. En un clin d'œil, en une

pensée, Olivier rapprocha de cette beauté si parfaite et si rare le souvenir d'une fraiche et brutale beauté de Suissesse. Les sculpteurs et les peintres en eussent pensé ce qu'ils auraient voulu; Olivier se dit qu'il valait toujours mieux avoir seize ans que cet âge problématique dont les femmes cachent le chiffre comme un affreux secret.

Ce regard fut prompt, mais il n'échappa point au comte et lui fit involontairement mordre sa lèvre inférieure.

Quant à Olivier, ce fut l'affaire d'un instant; il se remit et veilla mieux sur lui-même; il se dit qu'il ne serait point amoureux, mais qu'il pouvait fort bien, sans se compromettre, agir comme s'il l'était; car si lady Mowbray n'avait plus le pouvoir de lui faire faire des folies, elle valait encore la peine qu'il en fit pour elle. Il se trompait peut-être; peut-être une femme en a-t-elle le pouvoir tant qu'elle en a le droit.

Le comte, dissimulant aussi sa mortification, présenta Olivier à lady Mowbray avec toute sorte de cajoleries hypocrites pour l'un et pour l'autre, et au moment où Metella tendait sa main au Genevois en le remerciant du service qu'il avait rendu à *son ami*, le comte ajouta : « Et vous devez aussi le remercier de l'enthousiasme passionné qu'il professe pour vous, madame. Celui-ci mérite plus que les autres, il vous a adorée avant de vous voir. »

Olivier rougit jusqu'aux yeux, mais lady Mowbray lui adressa un sourire plein de douceur et de bonté; et lui tendant la main : « Soyons donc amis, lui dit-elle, car je vous dois un dédommagement pour cette mauvaise plaisanterie de monsieur.

— Soyez ou non sa complice, répondit Olivier, il vous a dit ce que je n'aurais jamais osé vous dire. Je suis trop payé de ce que j'ai fait pour lui. » Et il baisa résolûment la main de lady Mowbray.

« L'insolent! » pensa le comte.

Pendant le déjeuner, le comte accabla sa maîtresse de petits soins et d'attentions. Sa politesse envers Olivier ne put dissimuler entièrement son dépit; Olivier cessa bientôt de s'en apercevoir. Lady Mowbray, de pâle, nonchalante et un peu triste qu'elle était d'abord, devint vermeille, enjouée et brillante. On n'avait exagéré ni son esprit ni sa grâce. Lorsqu'elle eut parlé, Olivier la trouva rajeunie de dix ans; cependant son bon sens naturel l'empêcha de se tromper sur un point important. Il vit que Metella, sincère dans sa bienveillance envers lui, ne tirait sa gaieté, son plaisir et son *rajeunissement* que des attentions affectueuses du comte. « Elle l'aime encore, pensa-t-il, et lui l'aimera tant qu'elle sera aimée des autres. »

Dès ce moment il fut tout à fait à son aise, car il comprit ce qui se passait entre eux, et il s'inquiéta peu de ce qui pouvait se passer en lui-même; il était encore trop tôt.

Le comte vit que Metella avait charmé son adversaire; il crut tenir la victoire. Il redoubla d'affection pour elle, afin qu'Olivier se convainquît bien de sa défaite.

A trois heures, il offrit à Olivier, qui se retirait, de le reconduire chez lui, et au moment de quitter Metella, il lui baisa deux fois la main si tendrement qu'une rougeur de plaisir et de reconnaissance se répandit sur le visage de lady Mowbray. L'expression du bonheur dans l'amour semble être exclusivement accordée à la jeunesse, et quand on la rencontre sur un front flétri par les années, elle y jette de magiques éclairs. Metella parut si belle en cet instant que Buondelmonte en eut de l'orgueil, et passant son bras sous celui d'Olivier, il lui dit en descendant l'escalier : « Eh bien! mon cher ami, êtes-vous toujours amoureux de ma maîtresse?

— Toujours, répondit hardiment Olivier, quoiqu'il n'en pensât pas un mot.

— Vous y mettez de l'obstination!

— Ce n'est pas ma faute, mais bien la vôtre. Pourquoi vous êtes-vous emparé de mon secret et pourquoi l'avez-vous révélé? A présent nous jouons jeu sur table.

— Vous avez la conscience de votre habileté!

— Pas du tout, l'amour est un jeu de hasard.

— Vous êtes très-facétieux!

— Et vous donc, monsieur le comte? »

Olivier consacra plusieurs jours à parcourir Florence. Il pensa peu à lady Mowbray: il aurait fort bien pu l'oublier, s'il ne l'eût pas revue. Mais un soir il la vit au spectacle, et il crut devoir aller la saluer dans sa loge. Elle était magnifique aux lumières et en grande toilette; il en devint amoureux et résolut de ne plus la voir.

Lady Mowbray s'était maintenue miraculeusement belle au delà de l'âge marqué pour le déclin du règne des femmes : mais depuis un an le temps inexorable semblait vouloir reprendre ses droits sur elle et lui faire sentir le réveil de sa main endormie. Souvent, le matin, Metella, en se regardant sans parure devant sa glace, jetait un cri d'effroi à l'aspect d'une ride légère creusée durant la nuit sur les plans lisses et nobles de son visage et de son cou. Elle se défendait encore avec orgueil de la tentation de se mettre du rouge, comme faisaient autour d'elle les femmes de son âge. Jusque-là elle avait pu braver le regard d'un homme en plein midi; mais des nuances ternes s'étendaient au contour de ses joues, et un reflet bleuâtre encadrait ses grands yeux noirs. Elle voyait déjà ses rivales se réjouir autour d'elle, et lui faire un meilleur accueil à mesure qu'elles la trouvaient moins redoutable.

Dans le monde, on disait qu'elle était si affectée de vieillir qu'elle en était malade. Les femmes assuraient déjà qu'elle se teignait les cheveux et qu'elle avait

plusieurs fausses dents. Le comte de Buondelmonte savait bien que c'étaient autant de calomnies; mais il s'en affectait peut-être plus sincèrement que d'une vérité qui serait restée secrète. Il avait été trop heureux, trop envié depuis dix ans, pour que les jouissances de la vanité, qui sont les plus durables de toutes, n'eussent pas fait pâlir celles de l'amour. L'attachement et la fidélité de la plus belle et de la plus aimable des femmes avaient-ils développé en lui un immense orgueil, ou l'avaient-ils seulement nourri?

Je n'en sais rien. Toutes les personnes que je connais ont eu vingt ans, et mes études psychologiques me portent à croire que presque tout le monde est capable d'avoir vingt ans, ne fût-ce qu'une fois en sa vie. Mais le comte en eut trente et demi le jour où lady Mowbray en eut... (je suis trop bien élevé pour tracer un chiffre qui désignerait au juste ce que j'appellerai, sans offenser ni compromettre personne, l'âge *indéfinissable* d'une femme); et le comte, qui avait tiré une grande gloire de la préférence de lady Mowbray, commença à jouer dans le monde un rôle moitié honorable, moitié ridicule, qui fit beaucoup souffrir sa vanité. Dix ans apportent dans toutes les passions possibles beaucoup de calme et de raisonnement. L'amitié qui survit à l'amour est plus susceptible de calcul et plus froide dans ses jugements. L'amitié (que deux ou trois exceptions qui sont dans le monde me le pardonnent!) n'est point héroïque de sa nature. L'amitié de Buondelmonte pour Metella vit d'un œil très-clairvoyant les chances d'ennui et de dépendance qui allaient s'augmentant d'un côté, de l'autre les chances d'avenir et de triomphe qui étaient encore vertes et séduisantes. Une certaine princesse allemande, grande liseuse de romans et renommée pour le luxe de ses équipages, débitait des œillades sentimentales qui, au spectacle, attiraient dans leur direction magnétique tous les yeux vers la loge du comte. Une prima dona, pour laquelle quantité de colonels s'étaient battus en duel, invitait souvent le comte à ses soupers et le raillait de sa vie bourgeoise et retirée. Des jeunes gens, dont il faisait du reste l'admiration par ses gilets et les pierres gravées de ses bagues, lui reprochaient sérieusement la perte de sa liberté. Enfin, il ne voyait plus personne se lever et se dresser sur la pointe des pieds quand lady Mowbray, appuyée sur son bras, paraissait en public. Elle était encore belle, mais tout le monde le savait; on l'avait tant vue, tant admirée! il y avait si longtemps qu'on l'avait proclamée la reine de Florence, qu'il n'était plus question d'elle et que la moindre pensionnaire excitait plus d'intérêt. Les femmes osaient aborder les modes que la seule lady Mowbray avait eu le droit de porter; on ne disait plus le moindre mal d'elle, et le comte entendait avec un plaisir diabolique répéter autour de lui que sa conduite était exemplaire, et que c'était une bien belle chose que de s'abuser aussi longtemps sur les attraits de sa maîtresse.

La douleur de Metella, en se voyant négligée de celui qu'elle aimait exclusivement, fut si grande que sa santé s'altéra, et que les ravages du temps firent d'effrayants progrès. Le refroidissement de Buondelmonte en fit à proportions égales; et lorsque le jeune Olivier les vit ensemble, lady Mowbray n'en était plus à compter son bonheur par années, mais par heures.

« Savez-vous, ma chère Metella, lui dit le comte le lendemain du jour où elle avait rencontré Olivier au spectacle, que ce jeune Suisse est éperdument amoureux de vous?

— Est-ce que vous auriez envie de me le faire croire? dit lady Mowbray en s'efforçant de prendre un ton enjoué. Voilà au moins la dixième fois depuis quinze jours que vous me le répétez!

— Et quand vous le croiriez, dit assez sèchement le comte, qu'est-ce que cela me ferait? »

Metella eut envie de lui dire qu'il n'avait pas toujours été aussi insouciant; mais elle craignit de tomber dans les phrases du vocabulaire des femmes abandonnées, elle garda le silence.

Le comte se promena quelque temps dans l'appartement d'un air sombre.

« Vous vous ennuyez, mon ami? lui dit-elle avec douceur.

— Moi! pas du tout! Je suis un peu souffrant. »

Lady Mowbray se tut de nouveau, et le comte continua à se promener en long et en large. Quand il la regarda, il s'aperçut qu'elle pleurait.

« Eh bien! qu'est-ce que vous avez? lui dit-il en feignant la plus grande surprise. Vous pleurez parce que j'ai un peu mal à la gorge!

— Si j'étais sûre que vous souffrez, je ne pleurerais pas.

— Grand merci, milady!

— J'essayerais de vous soulager; mais je crois que votre mal est sans remède!

— Quel est donc mon mal, s'il vous plaît?

— Regardez-moi, monsieur, répondit-elle en se levant et en lui montrant son visage flétri : votre mal est écrit sur mon front...

— Vous êtes folle, répondit-il en levant les épaules, ou plutôt vous êtes furieuse de vieillir! Est-ce ma faute, à moi? puis-je l'empêcher?

— Oh! certainement, Luigi, répondit Metella, vous auriez pu l'empêcher encore! » Elle retomba sur son fauteuil, pâle, tremblante, et fondit en larmes.

Le comte fut attendri, puis contrarié; et cédant au dernier mouvement, il lui dit brutalement : « Parbleu! madame, vous ne devriez pas pleurer; cela ne vous embellira pas. » Et il sortit avec colère.

« Il faut absolument que cela finisse, pensa-t-il

quand il fut dans la rue. Il n'est pas en mon pouvoir de feindre plus longtemps un amour que je ne ressens plus. Tous ces ménagements ressemblent à l'hypocrisie. Ma faiblesse d'ailleurs prolonge l'incertitude et les souffrances de cette malheureuse femme. C'est une sorte d'agonie que nous endurons tous deux. Il faut couper ce lien, puisqu'elle ne veut pas le dénouer. »

Il retourna sur ses pas et la trouva évanouie dans les bras de ses femmes; il en fut touché et lui demanda pardon. Quand il la vit plus calme, il se retira plus mécontent lui-même que s'il l'eût laissée furieuse. « Il est donc décidé, se dit-il en serrant les poings sous son manteau, que je n'aurai pas l'énergie de me débarrasser d'une femme! » Il s'excita tant qu'il put à prendre un parti décisif, et toujours au moment d'en adopter un, il sentit qu'il n'aurait pas le courage de braver le désespoir de Metella. Après tout, que ce fût par vanité ou par tendresse, il l'avait aimée; il avait vécu dix ans heureux auprès d'elle, il lui devait en partie l'éclat de sa position dans le monde, et il y avait des jours où elle était encore si belle qu'on le proclamait heureux : il était heureux ces jours-là. « Cependant il le faut, pensa-t-il, car dans peu de temps elle sera décidément laide, je ne pourrai plus la souffrir, et je ne serai pas assez fort pour lui cacher mon dégoût; alors notre rupture sera éclatante et rude : il vaudrait mieux qu'elle se fît à l'amiable dès à présent... »

Il se promena seul pendant une heure au clair de la lune; il était tellement malheureux que lady Mowbray serait venue au-devant de ses desseins si elle avait su combien il était rongé d'ennui. Enfin il s'arrêta au milieu de la rue, et, regardant autour de lui dans une sorte de détresse, il vit qu'il était devant l'hôtel où logeait Olivier; il y entra précipitamment, je ne sais pas bien pourquoi, et peut-être ne le savait-il pas non plus lui-même. Quoi qu'il en soit, il demanda le Genevois et apprit avec plaisir qu'il était chez lui; il le trouva se disposant à aller au bal chez un banquier auquel il était recommandé. Olivier fut surpris de l'agitation du comte : il ne l'avait pas encore vu ainsi et ne savait que penser de son air inquiet et de ses fréquentes contradictions. Rien de ce qu'il disait ne semblait être dans ses habitudes ni dans son caractère. Enfin, après un quart d'heure de cette étrange manière d'être, Buondelmonte lui pressa la main avec effusion, le conjura de venir souvent chez lady Mowbray; après lui avoir fait mille politesses exagérées, il se retira précipitamment comme un homme qui vient de commettre un crime.

Il retourna chez lady Mowbray; il la trouva souffrante et prête à se mettre au lit: il l'engagea à se distraire et à venir avec lui au bal chez le banquier A***. Metella n'en avait pas la moindre envie; mais voyant que le comte le désirait vivement, elle céda pour lui faire plaisir et ordonna à ses femmes de préparer sa toilette,

« Vraiment, Luigi, lui dit-elle en s'habillant, je ne vous comprends plus; vous avez mille caprices; avant-hier, je désirais aller au bal de la princesse Wilhelmine, et vous m'en avez empêchée; aujourd'hui...

— Ah! c'était bien différent; j'avais un rhume effroyable ce jour-là... je tousse encore un peu...

— On m'a dit cependant...

— Qu'est-ce qu'on vous a dit? et qui est-ce qui vous l'a dit?

— Oh! c'est le jeune Suisse avec lequel vous avez voyagé, et que j'ai vu au spectacle hier soir, il m'a dit qu'il vous avait rencontré la veille au bal chez la princesse Wilhelmine.

— Ah! madame, dit le comte, je comprends très-bien les raisons de M. Olivier de Genève pour me calomnier auprès de vous!

— Vous calomnier! dit Metella en levant les épaules. Est-ce qu'il sait que vous m'avez fait un mensonge?

— Est-ce que vous allez mettre cette robe-là, milady, interrompit le comte. Oh! mais vous négligez votre toilette déplorablement!

— Cette robe arrive de France, mon ami; elle est de Victorine, et vous ne l'avez pas encore vue.

— Mais une robe de velours violet! c'est d'une sévérité effrayante.

— Attendez donc; il y a des nœuds et des torsades d'argent qui lui donnent beaucoup d'éclat.

— Ah! c'est vrai! voilà une toilette très-riche et très-noble. On a beau dire, Metella, c'est encore vous qui avez la mise la plus élégante, et il n'y a pas une femme de vingt ans qui puisse se vanter d'avoir une taille aussi belle...

— Hélas! dit Metella, je ne sens plus la souplesse que j'avais autrefois, ma démarche n'est plus aussi légère; il me semble que je m'affaisse et que je suis moins grande d'une ligne chaque jour.

— Vous êtes trop sincère et trop bonne, ma chère lady, dit le comte en baissant la voix. Il ne faut pas dire cela, surtout devant vos soubrettes; ce sont des babillardes qui iront le répéter dans toute la ville.

— J'ai un délateur qui parlera plus haut qu'elles, répondit Metella; c'est votre indifférence.

— Ah! toujours des reproches; mon Dieu! qu'une femme qui se croit offensée est cruelle dans sa plainte et persévérante dans sa vengeance!

— Vengeance! moi, vengeance? dit Metella.

— Non, je me sers d'un mot inconvenant, ma chère lady; vous êtes douce et généreuse, en ai-je jamais douté? Allons, ne nous querellons pas, au nom du ciel! ne prenez pas votre air abattu et fatigué. Votre coiffure est bien plate, ne trouvez-vous pas?

— Vous aimez ces bandeaux lisses avec un diamant sur le front...

— Je trouve qu'à présent les tresses descendant le long des joues, à la manière des reines du moyen âge, vous vont encore mieux.

— Il est vrai que mes joues ne sont plus très-rondes, et qu'on les voit moins avec des tresses. Francesca, faites-moi des tresses.

— Metella, dit le comte lorsqu'elle fut coiffée, pourquoi ne mettez-vous pas de rouge?

— Hélas! il est donc temps que j'en mette? répondit-elle tristement; je me flattais de n'en jamais avoir besoin.

— C'est une folie, ma chère, est-ce que tout le monde n'en met pas! Les plus jeunes femmes en ont.

— Vous haïssez le fard, et vous me disiez souvent que vous préfériez ma pâleur à une fraîcheur factice.

— Mais la dernière fois que vous êtes sortie, on vous a trouvée bien pâle... On ne va pas au bal uniquement pour son amant.

— J'y vais uniquement pour vous aujourd'hui, je vous jure.

— Ah! milady, c'est à mon tour de dire qu'il n'en fut pas toujours ainsi! *Autrefois* vous étiez un peu fière de vos triomphes.

—J'en étais fière à cause de vous, Luigi; à présent qu'ils m'échappent, et que je vous vois en souffrir, je voudrais me cacher. Je voudrais éteindre le soleil et vivre avec vous dans les ténèbres.

— Ah! vous êtes en veine de poésie, milady. J'ai trouvé tout à l'heure votre Byron ouvert à cette belle page des ténèbres; je ne m'étonne pas de vous voir des idées sombres. Eh bien! le rouge vous sied à merveille. Regardez-vous, vous êtes superbe; allons, Francesca, apportez les gants et l'éventail de milady. Voici votre bouquet, Metella; c'est moi qui l'ai apporté, c'est un droit que je ne veux pas perdre. »

Metella prit le bouquet et regarda tendrement le comte avec un sourire sur les lèvres et une larme dans les yeux. « Allons, venez, mon amie, lui dit-il; vous allez être encore une fois la reine du bal. »

Le bal était somptueux, mais, par un de ces hasards facétieux qui se rencontrent souvent dans le monde, il y avait une quantité exorbitante de femmes laides et vieilles. Parmi les jeunes et les agréables, il y en avait peu de vraiment jolies. Lady Mowbray eut donc un très-grand succès, et Olivier, qui ne s'attendait pas à la rencontrer, s'abandonna à sa naïve admiration. Dès que le comte le vit auprès de lady Mowbray, il s'éloigna, et dès qu'il les vit s'éloigner l'un et l'autre, il prit le bras d'Olivier, et sous le premier prétexte venu il le ramena auprès de Metella. « Vous m'avez dit en route que vous aviez vu Gœthe, dit-il au jeune voyageur; parlez donc de lui à milady; elle est si avide d'entendre parler du vieux Faust, qu'elle voulait m'envoyer à Weimar tout exprès pour lui rapporter les dimensions exactes de son front. Heureusement pour moi, le grand homme est mort au moment où j'allais me mettre en route. » Buondelmonte tourna sur ses talons fort habilement en achevant sa phrase, et laissa Olivier parler de Gœthe à lady Mowbray.

Metella, qui l'avait d'abord accueilli avec une politesse bienveillante, l'écouta peu à peu avec intérêt. Olivier n'avait pas infiniment d'esprit, mais il avait fait beaucoup de bonnes lectures; il avait de la vivacité, de l'enthousiasme, et, ce qui est extrêmement rare chez les jeunes gens, pas la moindre affectation. Avec lui, on n'était pas forcé de pressentir le grand homme en herbe, la puissance intellectuelle méconnue et comprimée; c'était un vrai Suisse pour la franchise et le bon sens, une sorte d'Allemand pour la sensibilité et la confiance; il n'avait rien de français, ce qui plut infiniment à Metella.

Vers la fin du bal, le comte revint auprès d'eux, et les retrouvant ensemble, il se sentit joyeux et triompha intérieurement de son habileté. Il laissa Olivier donner le bras à lady Mowbray pour la reconduire à sa voiture et les suivit par derrière avec une discrétion vraiment maritale.

Le lendemain, il fit à Metella le plus pompeux éloge du jeune Suisse, et l'engagea à lui écrire un mot pour l'inviter à dîner. Après le dîner, il se fit appeler dehors pour une prétendue affaire imprévue, et les laissa ensemble toute la soirée. Comme il revenait seul et à pied, il vit deux jeunes bourgeois de la ville arrêtés devant le balcon de lady Mowbray, et il s'arrêta pour entendre leur conversation.

« Vois-tu la taille de lady Mowbray au clair de la lune? On dirait une belle statue sur une terrasse.

— Le comte est aussi un beau cavalier. Comme il est grand et mince!

— Ce n'est pas là le comte de Buondelmonte, celui-ci est plus grand de toute la tête. Qui diable est-ce donc? je ne le connais pas.

— C'est le jeune duc d'Asti.

— Non, je viens de le voir passer en sédiole.

— Bah! ces grandes dames ont tant d'adorateurs, celle-là qui est si belle surtout! Le comte de Buondelmonte doit être fier!...

— C'est un niais. Il s'amuse à faire la cour à cette grosse princesse allemande, qui a des yeux de faïence et des mains de macaroni, tandis qu'il y a dans la ville un petit étranger nouvellement débarqué qui donne le bras à madame Metella, et qui change d'habit sept fois par jour pour lui plaire.

— Ah! parbleu! c'est lui que nous voyons là-haut sur le balcon. Il a l'air de ne pas s'ennuyer.

— Je ne m'ennuierais pas à sa place.

— Il faut que Buondelmonte soit bien fou! »

Le comte entra dans le palais et traversa les appartements avec agitation. Il arriva à l'entrée de la ter-

rasse, et s'arrêta pour regarder Metella et Olivier, dont les silhouettes se dessinaient distinctement sur le ciel pur et transparent d'une belle soirée. Il trouva le Genevois bien près de sa maîtresse; il est vrai que celle-ci regardait d'un autre côté et semblait rêver à autre chose; mais un sentiment de jalousie et d'orgueil blessé s'alluma dans l'âme italienne du comte. Il s'approcha d'eux et leur parla de choses indifférentes. Lorsqu'ils rentrèrent tous trois dans le salon, Buondelmonte remarqua tout haut que Metella avait été bien préoccupée, car elle n'avait pas fait allumer les bougies, et il se heurta à plusieurs meubles pour atteindre à une sonnette, ce qui acheva de le mettre de très-mauvaise humeur.

Le jeune Olivier n'avait pas assez de fatuité pour s'imaginer qu'il pouvait consoler Metella de l'abandon de son amant. Quoiqu'elle ne lui eût fait aucune confidence, il avait pénétré facilement son chagrin, et il en voyait la cause. Il la plaignait sincèrement et l'en aimait davantage. Cette compassion, jointe à une sorte de ressentiment des persiflages du comte, lui inspirait l'envie de le contrarier. Il vit avec joie que le dépit avait pris la place de cette singulière affectation de courtoisie, et il reprit la conversation sur un ton de sentimentalité que le comte était peu disposé à goûter, et qui augmenta singulièrement sa mauvaise humeur. Metella, surprise de voir son amant capable encore d'un sentiment de jalousie, s'en réjouit, et, femme qu'elle était, se plut à l'augmenter en accordant beaucoup d'attention au Genevois. Si ce fut une scélératesse, elle fut excusable, et le comte l'avait bien méritée. Il devint âcre et querelleur, au point que lady Mowbray, qui vit Olivier très-disposé à lui tenir tête, craignit une scène ridicule et fit entendre au jeune homme qu'il eût à se retirer. Olivier comprit fort bien, mais il affecta la gaucherie d'un campagnard, et parut ne se douter de rien jusqu'à ce que Metella lui eût dit tout bas : « Allez-vous-en, mon cher monsieur, je vous en prie. »

Olivier feignit de la regarder avec surprise.

« Allez, ajouta-t-elle, profitant d'un moment où le comte allait prendre le chapeau d'Olivier pour le lui présenter; vous m'obligerez; je vous reverrai...

— Madame, le comte s'apprête à me faire une impertinence; il tient mon chapeau : je vais être obligé de le traiter de fat; que faut-il que je fasse ?

— Rien; allez-vous-en et revenez demain soir. »

Olivier se leva : « Je vous demande pardon, monsieur le comte, dit-il; vous vous trompez, c'est mon chapeau que vous prenez pour le vôtre; veuillez me le rendre, je vais avoir l'honneur de vous saluer. »

Le comte, toujours prudent, non par absence de courage (il était brave), mais par habitude de circonspection et par crainte du ridicule, fut enchanté d'en être quitte ainsi. Il lui remit son chapeau et le quitta poliment; mais, dès qu'il fut parti, il le déclara souverainement insipide, mal appris et ridicule.

« Je ne sais comment vous avez fait pour supporter ce personnage, dit-il à Metella; il faut que vous ayez une patience angélique.

— Mais il me semble, mon ami, que c'est vous qui m'avez priée de l'inviter, et vous me l'avez laissé sur les bras ensuite.

— Depuis quand êtes-vous si Agnès, que vous ne sachiez pas vous débarrasser d'un fat importun? Vous n'êtes plus dans l'âge de la gaucherie et de la timidité. »

Metella se sentit vivement offensée de cette insolence; elle répondit avec aigreur, le comte s'emporta, et lui dit tout ce que depuis longtemps il n'osait pas lui dire. Metella comprit sa position, et, en s'éclairant sur son malheur, elle retrouva l'orgueil que son affection irréprochable envers le comte devait lui inspirer.

« Il suffit, monsieur, lui dit-elle; il ne fallait pas me faire attendre si longtemps la vérité. Vous m'avez trop fait jouer auprès de vous un rôle odieux et ridicule. Il est temps que je comprenne celui que mon âge et le vôtre m'imposent : je vous rends votre liberté. »

Il y avait longtemps que le comte aspirait à ce jour de délivrance; il lui avait semblé que le mot échappé aux lèvres de Metella le ferait bondir de joie. Il avait compté sur la force que nous donne l'égoïsme. Quand il entendit ce mot si étrange entre eux, quand il vit en face ce dénoûment triste et honteux à une vie d'amour et de dévouement mutuels, il eut horreur de Metella et de lui-même; il demeura pâle et consterné. Puis un violent sentiment de colère et de jalousie s'empara de lui.

« Sans doute, s'écria-t-il, cet aveu vous tardait, madame! En vérité, vous êtes très-jeune de cœur et je vous faisais injure en voulant compter vos années. Vous avez promptement rencontré le réparateur de mes torts et le consolateur de vos peines. Vous comptez recourir à lui pour oublier les maux que je vous ai causés, n'est-ce pas? Mais il n'en sera pas ainsi; demain un de nous deux, madame, sera près de vous. L'autre ne vous disputera plus jamais à personne. Dieu ou le sort décideront de votre joie ou de votre désespoir. »

Metella ne s'attendait point à cette bizarre fureur. La malheureuse femme se flatta d'être encore aimée; elle attribua tout ce que le comte lui avait dit d'abord à la colère. Elle se jeta dans ses bras, lui fit mille serments, lui jura qu'elle ne reverrait jamais Olivier, s'il le désirait, et le supplia de lui pardonner un instant de vanité blessée.

Le comte s'apaisa sans joie, comme il s'était emporté sans raison. Ce qu'il craignait le plus au monde était de prendre une résolution, dans l'état de contra-

diction continuelle où il était vis-à-vis de lui-même. Il fit des excuses à lady Mowbray, s'accusa de tous les torts, la conjura de ne pas lui retirer son affection et l'engagea à recevoir Olivier, dans la crainte qu'il ne soupçonnât ce qui s'était passé à cause de lui.

Le jour vint et termina enfin les orages d'une nuit d'insomnie, de douleur et de colère. Ils se quittèrent réconciliés en apparence, mais tristes, découragés, incertains, et tellement accablés de fatigue l'un et l'autre qu'ils comprenaient à peine leur situation.

Le comte dormit douze heures à la suite de cette rude émotion. Lady Mowbray s'éveilla assez tôt dans la journée; elle attendait Olivier avec inquiétude, elle ne savait comment lui expliquer ses paroles de la veille et la conduite de M. de Buondelmonte.

Il vint et se conduisit avec assez d'adresse pour rendre Metella plus expansive qu'elle ne l'avait résolu. Son secret lui échappa, et des larmes couvrirent son visage en avouant tout ce qu'elle avait souffert et tout ce qu'elle craignait d'avoir à souffrir encore.

Olivier s'attendrit à son tour, et, comme un excellent enfant qu'il était, il pleura avec lady Mowbray. Il est impossible, quand on est malheureux par suite de l'injustice d'autrui, de n'être pas reconnaissant de l'intérêt et de l'affection qu'on rencontre ailleurs. Il faudrait, pour s'en défendre, un stoïcisme ou une défiance qu'on n'a point dans ces moments-là. Metella fut touchée de la réserve délicate et des larmes silencieuses du jeune Olivier. Elle avait compris vaguement la veille qu'elle était aimée de lui, et maintenant elle en était sûre. Mais elle ne pouvait trouver dans cet amour qu'un faible allégement aux douleurs du sien.

Plusieurs semaines se passèrent dans cette incertitude. Le comte ne pouvait rallumer son amour, sans cesse prêt à s'éteindre, qu'au feu de la jalousie. Dès qu'il se trouvait seul avec sa maîtresse, il regrettait de ne l'avoir pas quittée lorsqu'elle le lui avait offert. Alors il ramenait son rival auprès d'elle, espérant qu'une autre affection consolerait Metella et la rendrait complice de son parjure. Mais dès qu'il lui semblait voir Olivier gagner du terrain sur lui, sa vanité blessée et sans doute un reste d'amour pour lady Mowbray le rejetaient dans de violents accès de fureur. Il ne sentait le prix de sa maîtresse qu'autant qu'elle lui était disputée. Olivier comprit le caractère du comte et sa situation d'esprit. Il vit qu'il disputerait le cœur de Metella tant qu'il aurait un rival; il s'éloigna et alla passer quelque temps à Rome. Quand il revint, il trouva Metella au désespoir et presque entièrement délaissée. Son malheur était enfin livré au public, toujours avide de se repaître d'infortunes et de se réjouir la vue avec les chagrins qu'il ne sent pas; la désertion du comte et ses motifs rendirent le rôle de lady Mowbray fâcheux et triste. Les femmes s'en réjouissaient, et quoique les hommes la tinssent encore pour charmante et désirable, nul n'osait se présenter, dans la crainte d'être accepté comme un pis aller. Olivier vint, et, comme il aimait sincèrement, il ne craignit pas d'être ridicule; il s'offrit non pas encore comme un amant, mais comme un ami sincère, comme un fils dévoué. Un matin, lady Mowbray quitta Florence sans qu'on sût où elle était allée; on vit encore le jeune Olivier pendant quelques jours dans les endroits publics, se montrant comme pour prouver qu'il n'avait pas enlevé lady Mowbray. Le comte lui en sut bon gré et ne lui chercha pas querelle. Au bout de la semaine, le Genevois disparut à son tour, sans avoir prononcé devant personne le nom de lady Mowbray.

Il la rejoignit à Milan, où, selon sa promesse, elle l'attendait; la trouva bien pâle et bien près de la vieillesse. Je ne sais si son amour diminua, mais son amitié s'en accrut. Il se mit à ses genoux, baisa ses mains, l'appela sa mère, et la supplia de prendre courage.

« Oui, appelez-moi toujours votre mère, lui dit-elle; je dois en avoir pour vous la tendresse et l'autorité. Écoutez donc ce que ma conscience m'ordonne de vous dire dès aujourd'hui. Vous m'avez parlé souvent de votre affection, non-seulement de celle qu'un généreux enfant peut avoir pour une vieille amie, mais vous m'avez parlé comme un jeune homme pourrait le faire à une femme dont il désire l'amour. Je crois, mon cher Olivier, que vous vous êtes trompé alors, et qu'en me voyant vieillir chaque jour vous serez bientôt désabusé. Quant à moi, je vous dirai la vérité. J'ai essayé de partager tous vos sentiments; je l'ai résolu, je vous l'ai presque promis. Je ne devais plus rien à Buondelmonte, et je me devais à moi-même de le laisser disposer de son avenir. J'ai quitté Florence dans l'espoir de me guérir de ce cruel amour, et d'en ressentir un plus jeune et plus enivrant avec vous. Eh bien! je ne vous dirai pas aujourd'hui que ma raison repousse cette imprudente alliance entre deux âges aussi différents que le vôtre et le mien. Je ne vous dirai pas non plus que ma conscience me défend d'accepter un dévouement dont vous vous repentiriez peut-être bientôt. Je ne sais à quel point j'écouterais ma conscience et ma raison, si l'amour était une fois rentré dans mon cœur. Je sais que je suis encore malheureusement bien jeune au moral; mais voici ma véritable raison. Olivier, n'en soyez pas offensé, et songez que vous me remercierez un jour de vous l'avoir dite, et que vous m'estimerez de n'avoir pas agi comme une femme de mon âge, blessée dans ses plus chères vanités, eût agi envers un jeune homme tel que vous. Je suis femme, et j'avoue qu'au milieu de mon désespoir j'ai ressenti vivement l'affront fait à mon sexe et à ma beauté passée. J'ai versé des larmes de sang en voyant le triomphe de mes rivales,

en essuyant les railleries de celles qui sont jeunes aujourd'hui, et qui semblent ignorer qu'elles passeront, et que demain elles seront comme moi. Eh bien! Olivier, je me suis débattue contre ce dépit poignant; j'ai résisté aux conseils de mon orgueil, qui m'engageait à recevoir vos soins publiquement et à me parer de votre jeune amour comme d'un dernier trophée : je ne l'ai pas fait, et j'en remercie Dieu et ma conscience. Je vous dois aujourd'hui une dernière preuve de loyauté...

— Arrêtez, madame, dit Olivier, et ne m'ôtez pas tout espoir! Je sais ce que vous avez à me dire : vous aimez encore le comte de Buondelmonte, et vous voulez rester fidèle à la mémoire d'un bonheur qu'il a détruit. Je vous en vénère et vous en aime davantage; je respecterai ce noble sentiment, et j'attendrai que le temps et Dieu vous parlent en ma faveur. Si j'attends en vain, je ne regretterai pas de vous avoir consacré mes soins et mon respect. »

Lady Mowbray serra la main d'Olivier et l'appela son fils. Ils se rendirent à Genève, et Olivier tint ses promesses. Peut-être ne furent-elles pas très-héroïques d'abord; mais, au bout de six mois, Metella, apaisée par sa résignation et rétablie par l'air vif des montagnes, retrouva la fraîcheur et la santé qu'elle avait perdues. Ainsi qu'on voit, après les premières pluies de l'automne, recommencer une saison chaude et brillante, lady Mowbray entra dans son *été de la Saint-Martin;* c'est ainsi que les villageois appellent les beaux jours de novembre. Elle redevint si belle, qu'elle espéra avec raison jouir encore de quelques années de bonheur et de gloire. Le monde ne lui donna pas de démenti, et l'heureux Olivier moins que personne.

Ils avaient fait ensemble le voyage de Venise; et, à la suite des fêtes du carnaval, ils s'apprêtaient à revenir à Genève, lorsque le comte de Buondelmonte, tiré à la remorque de sa princesse allemande, vint passer une semaine dans la ville des doges. La princesse Wilhelmine était jeune et vermeille; mais, lorsqu'elle lui eut récité une assez grande quantité de phrases apprises par cœur dans ses livres favoris, elle rentra dans un pacifique silence dont elle ne sortit plus que pour redire ses apologues et ses sentences accoutumées. Le pauvre comte se repentait cruellement de son choix et commençait à craindre une luxation de la mâchoire, s'il continuait à jouir de son bonheur, lorsqu'il vit passer dans une gondole Metella avec son jeune Olivier. Elle avait l'air d'une belle reine suivie de son page. La jalousie du comte se réveilla, et il rentra chez lui déterminé à passer son épée au travers de son rival. Heureusement pour lui ou pour Olivier, il fut saisi d'un accès de fièvre qui le retint au lit huit jours. Durant ce temps, la princesse Wilhelmine, scandalisée de l'entendre invoquer sans cesse dans son délire lady Mowbray, prit la route de Wurtemberg avec un chevalier d'industrie qui se donnait à Venise pour un prince grec, et qui, grâce à de fort belles moustaches noires et à un costume théâtral, passait pour un homme très-vaillant. Pendant le même temps, lady Mowbray et Olivier quittèrent Venise sans avoir appris qu'ils avaient heurté la gondole du comte de Buondelmonte, et qu'ils le laissaient entre deux médecins, dont l'un le traitait pour une gastrite, et l'autre pour une affection cérébrale. A force de glace appliquée, par l'un sur l'estomac, et par l'autre sur la tête, le comte se trouva bientôt guéri des deux maladies qu'il n'avait pas eues, et, revenant à Florence, il oublia les deux femmes qu'il n'avait plus.

II

Un matin, lady Mowbray, qui s'était fixée en Suisse, reçut une lettre datée de Paris; elle était de la supérieure d'un couvent de religieuses où Metella avait mis deux ou trois ans auparavant sa nièce, miss Sarah Mowbray, jeune orpheline *très-intéressante*, comme le sont toutes les orphelines en général, et particulièrement celles qui ont de la fortune. La supérieure avertissait lady Mowbray que la maladie de langueur dont miss Sarah était atteinte depuis un an faisait des progrès assez sérieux pour que les médecins eussent prescrit le changement d'air et de lieu dans le plus court délai possible. Aussitôt après la réception de cette lettre, lady Mowbray demanda des chevaux de poste, fit faire à la hâte quelques paquets, et partit pour Paris dans la journée.

Olivier resta seul dans le grand château que lady Mowbray avait acheté près du lac Léman, et dans lequel depuis cinq ans il passait auprès d'elle tous les étés. C'était depuis ces cinq années la première fois qu'il se trouvait seul à la campagne, forcé, pour ainsi dire, de réfléchir et de contempler sa situation. Bien que le voyage de lady Mowbray dût être d'une quinzaine de jours tout au plus, elle avait semblé très-affectée de cette séparation, et lui-même n'avait point accepté sans répugnance l'idée qu'un tiers allait venir se placer dans une intimité jusqu'alors si paisible et si douce. Le caractère romanesque d'Olivier n'avait pas changé; son cœur avait le même besoin d'affection, son esprit la même candeur qu'autrefois. Avait-il obéi à la loi du temps, et son amour pour lady Mowbray avait-il fait place à l'amitié? Il n'en savait rien lui-même, et Metella n'avait jamais eu l'imprudence de l'interroger à cet égard. Elle jouissait de son affection sans l'analyser. Trop sage et trop juste pour n'en pas sentir le prix, elle s'appliquait à rendre douce et légère cette chaîne qu'Olivier portait avec reconnaissance et avec joie.

Metella était si supérieure à toutes les autres femmes, sa société était si aimable, son humeur si égale, elle était si habile à écarter de son jeune ami tous les ennuis ordinaires de la vie, qu'Olivier s'était habitué à une existence facile, calme, délicieuse tous les jours, quoique tous les jours semblable. Quand il fut seul, il s'ennuya horriblement, engendra malgré lui des idées sombres, et s'effraya de penser que lady Mowbray pouvait et devait mourir longtemps avant lui.

Metella retira sa nièce du couvent et reprit avec elle la route de Genève. Elle avait fait toutes choses si précipitamment dans ce voyage, qu'elle avait à peine vu Sarah; elle était partie de Paris le soir même de son arrivée. Ce ne fut qu'après douze heures de route que, s'éveillant au grand jour, elle jeta un regard attentif sur cette jeune fille étendue auprès d'elle dans le coin de sa berline.

Lady Mowbray écarta doucement la pelisse dont Sarah était enveloppée, et la regarda dormir. Sarah avait quinze ans; elle était pâle et délicate, mais belle comme un ange. Ses longs cheveux blonds s'échappaient de son bonnet de dentelle, et tombaient sur son cou blanc et lisse, orné çà et là de signes bruns semblables à de petites mouches de velours. Dans son sommeil, elle avait cette expression raphaélique qu'on avait si longtemps admirée dans Metella, et dont elle avait conservé la noble sérénité en dépit des années et des chagrins. En retrouvant sa beauté dans cette jeune fille, Metella éprouva comme un sentiment d'orgueil maternel. Elle se rappela son frère qu'elle avait tendrement aimé, et qu'elle avait promis de remplacer auprès du dernier rejeton de leur famille; lady Mowbray était le seul appui de Sarah, elle retrouvait dans ses traits le beau type de ses nobles ancêtres. En la lui rendant au couvent avec des larmes de regret, on lui avait dit que son caractère était angélique comme sa figure. Metella se sentit pénétrée d'intérêt et d'affection pour cette enfant; elle prit doucement sa petite main pour la réchauffer dans les siennes, et se penchant vers elle, elle la baisa au front.

Sarah s'éveilla, et à son tour regarda Metella; elle la connaissait fort peu et l'avait vue préoccupée la veille. Naturellement timide, elle avait osé à peine la regarder. Maintenant la voyant si belle, avec un sourire si doux et les yeux humides d'attendrissement, elle retrouva la confiance caressante de son âge et se jeta à son cou avec joie.

Lady Mowbray la pressa sur son cœur, lui parla de son père, le pleura avec elle; puis la consola, lui promit sa tendresse et ses soins, l'interrogea sur sa santé, sur ses goûts, sur ses études, jusqu'à ce que Sarah, un peu fatiguée du mouvement de la voiture, se rendormit à son côté.

Metella pensa à Olivier et l'associa intérieurement à la joie qu'elle éprouvait d'avoir auprès d'elle une si aimable enfant. Mais peu à peu ses idées prirent une teinte plus sombre; des conséquences qu'elle n'avait pas encore abordées se présentèrent à son esprit; elle regarda de nouveau Sarah, mais cette fois avec une inconcevable souffrance d'esprit et de cœur. La beauté de cette jeune fille lui fit amèrement sentir ce que la femme doit perdre de sa puissance et de son orgueil en perdant sa jeunesse. Involontairement elle mit sa main auprès de celle de Sarah: sa main était toujours belle; mais elle pensa à son visage, et regardant celui de sa nièce : « Quelle différence! pensa-t-elle; comment Olivier fera-t-il pour ne pas s'en apercevoir? Olivier est aussi beau qu'elle; ils vont s'admirer mutuellement; ils sont bons tous deux, ils s'aimeront... Et pourquoi ne s'aimeraient-ils pas? Ils seront frère et sœur; moi, je serai leur mère... La mère d'Olivier! Ne le faut-il pas? n'ai-je pas pensé cent fois qu'il en devait être ainsi? Mais déjà? Je ne m'attendais pas à trouver une jeune fille, une femme presque, dans cette enfant! Je n'avais pas prévu que ce serait une rivale... Une rivale, ma nièce! mon enfant! Quelle horreur! Oh! jamais! »

Lady Mowbray cessa de regarder Sarah; car, malgré elle, sa beauté, qu'elle avait admirée tout à l'heure avec joie, lui causait maintenant un effroi insurmontable; le cœur lui battait; elle fatiguait son cerveau à trouver une pensée de force et de calme à opposer à ces craintes qui s'élevaient de toutes parts, et que, dans sa première consternation, elle exagérait sans doute. De temps en temps elle jetait sur Sarah un regard effaré, comme ferait un homme qui s'éveillerait avec un serpent dans la main. Elle s'effrayait surtout de ce qui se passait en elle; elle croyait sentir des mouvements de haine contre cette orpheline qu'elle devait, qu'elle voulait aimer et protéger: « Mon Dieu, mon Dieu! s'écriait-elle, vais-je devenir jalouse? Est-ce qu'il va falloir que je ressemble à ces femmes que la vieillesse rend cruelles, et qui se font une joie infâme de tourmenter leurs rivales? Est-ce une horrible conséquence de mes années que de haïr ce qui me porte ombrage? Haïr Sarah! la fille de mon frère! cette orpheline qui tout à l'heure pleurait dans mon sein!... Oh! cela est affreux, et je suis un monstre! »

« Mais non, ajoutait-elle, je ne suis pas ainsi: je ne peux pas haïr cette pauvre enfant; je ne peux pas lui faire un crime d'être belle! Je ne suis pas née méchante; je sens que ma conscience est toujours jeune, mon cœur toujours bon : je l'aimerai; je souffrirai quelquefois peut-être, mais je surmonterai cette folie... »

Mais l'idée d'Olivier amoureux de Sarah revenait toujours l'épouvanter, et ses efforts pour affronter une pareille crainte étaient infructueux. Elle en était glacée, atterrée; et Sarah, en s'éveillant, trouvait souvent une expression si sombre et si sévère sur

le visage de sa tante, qu'elle n'osait la regarder et feignait de se rendormir pour cacher le malaise qu'elle en éprouvait.

Le voyage se passa ainsi, sans que lady Mowbray pût sortir de cette anxiété cruelle. Olivier ne lui avait jamais donné le moindre sujet d'inquiétude; il ne se plaisait nulle part loin d'elle, et elle savait bien qu'aucune femme n'avait jamais eu le pouvoir de le lui enlever; mais Sarah allait vivre près d'eux, entre eux deux, pour ainsi dire; il la verrait tous les jours; et, lors même qu'il ne lui parlerait jamais, il aurait toujours devant les yeux cette beauté angélique à côté de la beauté flétrie de lady Mowbray; lors même que cette intimité n'aurait aucune des conséquences que Metella craignait, il y en avait une affreuse, inévitable; ce serait la continuelle angoisse de cette âme jalouse, épiant les moindres chances de sa défaite, s'aigrissant dans sa souffrance, et devenant injuste et haïssable à force de soins pour se faire aimer! « Pourquoi m'exposerais-je gratuitement à ce tourment continuel? pensait Metella. J'étais si calme et si heureuse il y a huit jours! Je savais bien que mon bonheur ne pouvait pas être éternel; mais, du moins, il aurait pu durer quelque temps encore. Pourquoi faut-il que j'aille chercher une ennemie domestique, une pomme de discorde, et que je l'apporte précisément au sein de ma joie et de mon repos, qu'elle va troubler et détruire peut-être à jamais? Je n'aurais qu'un mot à dire pour faire tourner bride aux postillons et pour reconduire cette petite fille à son couvent... Je retournerais plus tard à Paris pour la marier; Olivier ne la verrait jamais, et, si je dois perdre Olivier, du moins ce ne serait pas à cause d'elle! »

Mais l'état de langueur de Sarah, l'espèce de consomption qui menaçait sa vie, imposait à lady Mowbray le devoir de la soigner et de la guérir. Son noble caractère prit le dessus, et elle arriva chez elle sans avoir adressé une seule parole dure ou désobligeante à la jeune Sarah.

Olivier vint à leur rencontre sur un beau cheval anglais, qu'il fit caracoler autour de la voiture pendant deux lieues. En les abordant, il avait mis pied à terre, et il avait baisé la main de lady Mowbray en l'appelant, comme à l'ordinaire, sa chère maman. Lorsqu'il se fut éloigné de la portière, Sarah dit ingénument à lady Mowbray : « Ah mon Dieu! chère tante, je ne savais pas que vous aviez un fils; on m'avait toujours dit que vous n'aviez pas d'enfants?

— C'est mon fils adoptif, Sarah, répondit lady Mowbray; regardez-le comme votre frère. »

Sarah n'en demanda pas davantage, et ne s'étonna même pas; elle regarda de côté Olivier, lui trouva l'air noble et doux ; mais, réservée comme une véritable Anglaise, elle ne le regarda plus, et, durant huit jours, ne lui parla plus que par monosyllabes et en rougissant.

Ce que lady Mowbray voulait éviter par-dessus tout, c'était de laisser voir ses craintes à Olivier; elle en rougissait à ses propres yeux et ne concevait pas la jalousie qui se manifeste. Elle était Anglaise aussi et fière au point de mourir de douleur plutôt que d'avouer une faiblesse. Elle affecta au contraire d'encourager l'amitié d'Olivier pour Sarah; mais Olivier s'en tint avec la jeune miss à une prévenance respectueuse, et la timide Sarah eût pu vivre dix ans près de lui sans faire un pas de plus.

Lady Mowbray se rassura donc, et commença à goûter un bonheur plus parfait encore que celui dont elle avait joui jusqu'alors. La fidélité d'Olivier paraissait inébranlable; il semblait ne pas voir Sarah lorsqu'il était auprès de Metella, et s'il la rencontrait seule dans la maison, il l'évitait sans affectation.

Une année s'écoula pendant laquelle Sarah, fortifiée par l'exercice et l'air des montagnes, devint tellement belle, que les jeunes gens de Genève ne cessaient d'errer autour du parc de lady Mowbray pour tâcher d'apercevoir sa nièce.

Un jour que lady Mowbray et sa nièce assistaient à une fête villageoise aux environs de la ville, un de ces jeunes gens s'approcha très-près de Sarah et la regarda presque insolemment. La jeune fille effrayée saisit vivement le bras d'Olivier et le pressa sans savoir ce qu'elle faisait. Olivier se retourna et comprit en un instant le motif de sa frayeur. Il échangea d'abord des regards menaçants et bientôt des paroles sérieuses avec le jeune homme. Le lendemain, Olivier quitta le château de bonne heure et revint à l'heure du déjeuner; mais, malgré son air calme, lady Mowbray s'aperçut bientôt qu'il souffrait et le força de s'expliquer. Il avoua qu'il venait de se battre avec l'homme qui avait regardé insolemment miss Mowbray, et qu'il l'avait grièvement blessé ; mais il l'était lui-même, et Metella l'ayant forcé de retirer sa main, qu'il tenait dans sa redingote, vit qu'il l'était assez sérieusement. Elle s'occupait avec anxiété des soins qu'il fallait donner à cette blessure, lorsqu'en se retournant vers Sarah elle vit qu'elle s'était évanouie auprès de la fenêtre. Cette excessive sensibilité parut naturelle à Olivier, dans une personne d'une complexion aussi délicate; mais lady Mowbray y fit une attention plus marquée.

Lorsque Metella eut secouru sa nièce et qu'elle se trouva seule avec Olivier, elle lui demanda le motif et les détails de son affaire. Elle n'avait rien vu de ce qui s'était passé la veille; elle était dans ce moment à plusieurs pas en avant de sa nièce et d'Olivier, et donnait le bras à une autre personne. Olivier tâcha d'éluder ses questions, mais comme lady Mowbray le pressait de plus en plus, il raconta avec beaucoup de répugnance que miss Mowbray ayant été regardée insolemment par un jeune homme d'assez mauvais ton, il s'était placé entre elle et ce jeune homme;

celui-ci avait affecté de se rapprocher encore pour le braver, et Olivier avait été forcé de le pousser rudement pour l'empêcher de froisser le bras de Sarah, qui se pressait tout effrayée contre son défenseur. Les deux adversaires s'étaient donc donné rendez-vous dans des termes que Sarah n'avait pas compris, et au bout d'une heure, après que les dames étaient montées en voiture, Olivier avait été retrouver le jeune homme et lui demander compte de sa conduite. Celui-ci avait soutenu son arrogance, et malgré les efforts des témoins de la scène pour l'engager à reconnaître son tort, il s'était obstiné à braver Olivier; il lui avait même fait entendre assez grossièrement qu'on le regardait comme l'amant de miss Sarah en même temps que celui de sa tante, et que, quand on promenait en public le scandale de pareilles relations, on devait être prêt à en subir les conséquences.

Olivier n'avait donc pas hésité à se constituer le défenseur de Sarah, et, tout en repoussant avec mépris ces imputations ignobles, il avait versé son sang pour elle. « Je suis prêt à recommencer demain, s'il le faut, dit-il à lady Mowbray que ces calomnies avaient jetée dans la consternation. Vous ne devez ni vous affliger ni vous effrayer; votre nièce est sous ma protection, et je me conduirai comme si j'étais son père. Quant à vous, votre nom suffira auprès des gens de bien pour garder le sien à l'abri de toute atteinte. »

Lady Mowbray feignit de se calmer, mais elle ressentit une profonde douleur de l'affront fait à sa nièce. Ce fut dans ce moment qu'elle comprit toute l'affection que cette aimable enfant lui inspirait. Elle s'accusa de l'avoir amenée auprès d'elle pour la rendre victime de la méchanceté de ces provinciaux, et s'effraya de sa situation; car elle n'y voyait d'autre remède que d'éloigner Olivier de chez elle tant que Sarah y demeurerait.

L'idée d'un sacrifice au-dessus de ses forces, mais qu'elle croyait devoir à la réputation de sa nièce, la tourmenta secrètement sans qu'elle pût se décider à prendre un parti.

Elle remarqua quelques jours après que Sarah paraissait moins timide avec Olivier, et qu'Olivier, de son côté, lui montrait moins de froideur; lady Mowbray en souffrit, mais elle pensa qu'elle devait encourager cette amitié, au lieu de la contrarier; et elle la vit croître de jour en jour sans paraître s'en alarmer.

Peu à peu Olivier et Sarah en vinrent à une sorte de familiarité; Sarah, il est vrai, rougissait toujours en lui parlant, mais elle osait lui parler, et Olivier était surpris de lui trouver autant d'esprit et de naturel. Il avait eu contre elle une sorte de prévention qui s'effaçait de plus en plus. Il aimait à l'entendre chanter; il la regardait souvent peindre des fleurs, et lui donnait des conseils. Il en vint même à lui montrer la botanique et à se promener avec elle dans le jardin. Un jour Sarah témoigna le regret de ne plus monter à cheval. Lady Mowbray, indisposée depuis quelque temps, ne pouvait plus supporter cette fatigue; ne voulant pas priver sa nièce d'un exercice salutaire, elle pria Olivier de monter à cheval avec elle dans l'intérieur du parc, qui était fort grand, et où miss Mowbray pût se livrer à l'innocent plaisir de galoper pendant une heure ou deux tous les jours.

Ces heures étaient mortelles pour Metella. Après avoir embrassé sa nièce au front et lui avoir fait un signe d'amitié, en la voyant s'éloigner avec Olivier, elle restait sur le perron du château, pâle et consternée comme si elle les eût vus partir pour toujours; puis elle allait s'enfermer dans sa chambre et fondait en larmes. Elle s'enfonçait quelquefois furtivement dans les endroits les plus sombres du parc, et les apercevait au loin, lorsqu'ils franchissaient rapidement tous les deux les arcades de lumières qui terminaient le berceau des allées. Mais elle se cachait aussitôt dans la profondeur du taillis, car elle craignait d'avoir l'air de les observer, et rien au monde ne l'effrayait tant que de paraître ridicule et jalouse.

Un jour qu'elle était dans sa chambre et qu'elle pleurait, le front appuyé sur le balcon de sa fenêtre, Sarah et Olivier passèrent au galop, ils rentraient de leur promenade; les pieds de leurs chevaux soulevaient des tourbillons de sable; Sarah était rouge, animée, aussi souple, aussi légère que son cheval avec lequel elle ne semblait faire qu'un; Olivier galopait à son côté; ils riaient tous les deux de ce bon rire franc et heureux de la jeunesse qui n'a pas d'autre motif qu'un besoin d'expansion, de bruit et de mouvement. Ils étaient comme deux enfants contents de crier et de se voir courir. Metella tressaillit et se cacha derrière son rideau pour les regarder. Tant de beauté, d'innocence et de douceur brillait sur leurs fronts, qu'elle en fut attendrie. « Ils sont faits l'un pour l'autre : la vie s'ouvre devant eux, pensa-t-elle, l'avenir leur sourit, et moi je ne suis plus qu'une ombre que le tombeau semble réclamer... » Elle entendit bientôt les pas d'Olivier qui approchait de sa chambre; s'asseyant précipitamment devant sa toilette, elle feignit de se coiffer pour le dîner.

Olivier avait l'air content et ouvert; il lui baisa tendrement les mains, et lui remit de la part de Sarah, qui était allée se débarrasser de son amazone, un gros bouquet d'hépatiques qu'elle avait cueillies dans le parc. « Vous êtes donc descendu de cheval? dit lady Mowbray.

—Oui, répondit-il; Sarah, en apercevant toutes ces fleurs dans la clairière, a voulu absolument vous en apporter, et, avant que j'eusse pris la bride de son cheval, elle avait sauté sur le gazon. Je lui ai servi de page, et j'ai tenu sa monture pendant qu'elle courait comme un petit chevreau après les fleurs et les papillons. Ma bonne Metella, votre nièce n'est pas ce que vous croyez. Ce n'est pas une petite fille, c'est une

espèce d'oiseau déguisé. Je le lui ai dit, et je crois qu'elle rit encore.

— Je vois avec plaisir, dit lady Mowbray avec un sourire mélancolique, que ma Sarah est devenue gaie. Chère enfant! elle est si aimable et si belle!

— Oui, elle est jolie, dit Olivier, elle a une physionomie que j'aime beaucoup. Elle a l'air intelligent et bon; elle vous ressemble, Metella; je ne l'ai jamais tant trouvé qu'aujourd'hui. Elle a votre son de voix par instants.

— Je suis heureuse de voir que vous l'aimez enfin, cette pauvre petite! dit lady Mowbray. Dans les commencements, elle vous déplaisait, convenez-en?

— Non, elle me gênait et voilà tout.

— Et à présent, dit Metella en faisant un violent effort sur elle-même pour conserver un air calme et doux, vous voyez bien qu'elle ne vous gêne plus.

— Je craignais, dit Olivier, qu'elle ne fût pas avec vous ce qu'elle devait être; à présent je vois qu'elle vous comprend, qu'elle vous apprécie, et cela me fait plaisir. Je ne suis pas seul à vous aimer ici. Je puis parler de vous à quelqu'un qui m'entend, et qui vous aime autant qu'un autre que moi peut vous aimer. »

Sarah entra en cet instant en s'écriant: « Eh bien! chère tante, vous a-t-il remis le bouquet de ma part? C'est un méchant homme que M. votre fils. Il me l'a presque ôté de force pour vous l'apporter lui-même. Il est aussi jaloux que votre petit chien, qui pleure quand vous caressez ma chevrette. »

Lady Mowbray embrassa la jeune fille, et se dit qu'elle devait se trouver heureuse d'être aimée comme une mère.

Quelques jours après, tandis que les deux enfants de lady Mowbray (c'est ainsi qu'elle les appelait) faisaient leur promenade accoutumée, elle entra dans la chambre de Sarah pour prendre un livre et ramassa un petit coin de papier déchiré qui était sur le bord d'une tablette. Au milieu de mots interrompus qui ne pouvaient offrir aucun sens, elle lut distinctement le nom d'Olivier, suivi d'un grand point d'exclamation. C'était l'écriture de Sarah. Lady Mowbray jeta un regard sur les meubles. Le secrétaire et les tiroirs étaient fermés avec soin; toutes les clefs en étaient retirées. Il ne convenait pas au caractère de lady Mowbray de faire d'autre enquête. Elle sortit cependant pour résister aux suggestions d'une curiosité inquiète.

Lorsque Sarah rentra de la promenade, lady Mowbray remarqua qu'elle était fort pâle et que sa voix tremblait. Un sentiment d'effroi mortel passa dans l'âme de Metella. Elle remarqua pendant le dîner que Sarah avait pleuré, et le soir elle était si abattue et si triste, qu'elle ne put s'empêcher de la questionner. Sarah répondit qu'elle était souffrante et demanda à se retirer.

Lady Mowbray interrogea Olivier sur sa promenade. Il lui répondit, avec le calme d'une parfaite innocence, que Sarah avait été fort gaie toute la première heure, qu'ensuite ils avaient été au pas et en causant; qu'elle ne se plaignait d'aucune douleur, et que c'était lady Mowbray qui, en rentrant, l'avait fait apercevoir de sa pâleur.

En quittant Olivier, lady Mowbray, inquiète de sa nièce, se rendit à sa chambre, et, avant d'entrer, elle y jeta un coup d'œil par la porte entr'ouverte. Sarah écrivait. Au léger bruit que fit Metella, elle tressaillit et cacha précipitamment son papier, jeta sa plume et saisit un livre; mais elle n'avait pas eu le temps de l'ouvrir que lady Mowbray était auprès d'elle.

« Vous écriviez, Sarah? lui dit-elle d'un ton grave et doux cependant.

— Non, ma tante, répondit Sarah dans un trouble inexprimable.

— Ma chère fille, est-il possible que vous me fassiez un mensonge? »

Sarah baissa la tête et resta toute tremblante.

« Qu'est-ce que vous écriviez, Sarah? continua lady Mowbray avec un calme désespérant.

— J'écrivais... une lettre, répondit Sarah au comble de l'angoisse.

— A qui, ma chère? continua Metella.

— A Fanny Hurst, mon amie de couvent.

— Cela n'a rien de répréhensible, ma chère; pourquoi donc vous cachiez-vous?

— Je ne me cachais pas, ma tante,» répondit Sarah en essayant de reprendre courage. Mais sa confusion n'échappa point au regard sévère de lady Mowbray.

« Sarah, lui dit-elle, je n'ai jamais surveillé votre correspondance. J'avais une telle confiance en vous, que j'aurais cru vous outrager en vous demandant à voir vos lettres. Mais si j'avais pensé qu'il pût exister un secret entre vous et moi, j'aurais regardé comme un devoir de vous en demander l'aveu. Aujourd'hui, je vois que vous en avez un, et je vous le demande.

— O ma tante! s'écria Sarah éperdue.

— Sarah, si vous me refusiez, dit Metella avec beaucoup de douceur et en même temps de fermeté, je croirais que vous avez dans le cœur quelque sentiment coupable, et je n'insisterais pas; car rien n'est plus opposé à mon caractère que la violence. Mais je sortirais de votre chambre le cœur navré, car je me dirais que vous ne méritez plus mon estime et mon affection.

— O ma chère tante, ma mère! ne dites pas cela, » s'écria miss Mowbray en se jetant tout en larmes aux pieds de Metella.

Metella craignit de se laisser attendrir; et, lui retirant sa main, elle rassembla toutes ses forces pour lui dire froidement: « Eh bien! miss Mowbray, refusez-vous de me remettre le papier que vous écriviez? »

Sarah obéit, voulut parler, et tomba demi-évanouie sur son fauteuil. Lady Mowbray résista au sentiment

d'intérêt qui luttait chez elle contre un sentiment tout contraire. Elle appela la femme de chambre de Sarah, lui ordonna de la soigner, et courut s'enfermer chez elle pour lire la lettre. Elle était ainsi conçue :

« Je vous ai promis depuis longtemps, *dearest* Fanny, l'aveu de mon secret. Il est temps enfin que je tienne ma promesse. Je ne pouvais pas confier au papier une chose si importante sans trouver un moyen de vous faire parvenir directement ma lettre. Maintenant je saisis l'occasion d'une personne que nous voyons souvent ici, et qui part pour Paris. Elle veut bien se charger de vous porter de ma part des minéraux et un petit herbier. Elle vous demandera au parloir et vous remettra le paquet et la lettre, qui de cette manière ne passera pas par les mains de madame la supérieure. Ne me grondez donc pas, ma chère amie, et ne dites pas que je manque de confiance en vous. Vous verrez, en lisant ma lettre, qu'il ne s'agit plus de bagatelles comme celles qui nous occupaient au couvent. Ceci est une affaire sérieuse, et que je ne vous confie pas sans un grand trouble d'esprit. Je crois que mon cœur n'est pas coupable, et cependant je rougis comme si j'allais paraître devant un confesseur. Il y a plusieurs jours que je veux vous écrire. J'ai fait plus de dix lettres que j'ai toutes déchirées; enfin je me décide; soyez indulgente pour moi, et si vous me trouvez imprudente et blâmable, reprenez-moi doucement.

« Je vous ai parlé d'un jeune homme qui demeure ici avec nous, et qui est le fils adoptif de ma tante. La première fois que je le vis, c'était le jour de notre arrivée; je fus tellement troublée que je n'osai pas le regarder. Je ne sais ce qui se passa en moi lorsqu'il entra à demi dans la calèche pour baiser les mains de ma tante; il le fit avec tant de tendresse que je me sentis tout émue, et que je compris tout de suite la bonté de son cœur; mais il se passa plus de six mois avant que je connusse sa figure, car je n'osai jamais le regarder autrement que de profil. Ma tante m'avait dit : Sarah, regardez Olivier comme votre frère. Je me livrais donc d'abord à une joie intérieure que je croyais très-légitime. Il me semblait doux d'avoir un frère, et s'il m'eût traitée tout de suite comme sa sœur, peut-être n'aurais-je jamais songé à l'aimer autrement!... Hélas! vous voyez quel est mon malheur, Fanny; j'aime, et je crois que je ne serai jamais unie à celui que j'aime. Pour vous dire comment j'ai eu l'imprudence d'aimer ce jeune homme, je ne le puis pas; en vérité, je n'en sais rien moi-même, et c'est une bien affreuse fatalité. Imaginez-vous qu'au lieu de me parler avec la confiance et l'abandon d'un frère, il a passé plus d'un an sans m'adresser plus de trois paroles par jour, si bien que je crois que tous nos entretiens durant tout ce temps-là tiendraient à l'aise dans une page d'écriture. J'attribuais cette froideur à sa timidité; mais le croirez-vous? il m'a avoué depuis qu'il avait pour moi une espèce d'antipathie avant de me connaître. Comment peut-on haïr une personne qu'on n'a jamais vue et qui ne vous a fait aucun mal? Cette injustice aurait dû m'empêcher de prendre de l'attachement pour lui. Eh bien! c'est tout le contraire, et je commence à croire que l'amour est une chose tout à fait involontaire, une maladie de l'âme à laquelle tous nos raisonnements ne peuvent rien.

« J'ai été bien longtemps sans comprendre ce qui se passait en moi. J'avais tellement peur de M. Olivier que je croyais parfois avoir aussi de l'éloignement pour lui. Je le trouvais froid et orgueilleux, et cependant lorsqu'il parlait à ma tante il changeait tellement d'air et de langage, il lui rendait des soins si délicats que je ne pouvais pas m'empêcher de le croire sensible et généreux.

« Une fois je passais au bout de la galerie, je le vis à genoux auprès de ma tante; elle l'embrassait, et tous deux semblaient pleurer. Je passai bien vite et sans qu'on m'aperçût; mais je ne saurais vous rendre l'émotion que cette scène touchante me causa. J'en fus agitée toute la nuit, et je me surpris plusieurs fois à désirer d'avoir l'âge de ma tante, afin d'être aimée comme une mère par celui qui ne voulait pas m'aimer comme une sœur.

« Je compris mes véritables sentiments à l'occasion du duel dont je vous ai parlé. Je ne vous ai pas nommé la personne qui me donnait le bras et qui se battit pour moi; je vous ai dit que c'était un ami de la maison : c'était M. Olivier. Lorsqu'il revint, il était fort pâle et tenait sa main dans sa redingote; ma tante se douta de la vérité et le força de nous la montrer. Je ne sais si cette main était ensanglantée. Il me sembla voir du sang sur le linge qui l'enveloppait et je sentis tout le mien se retirer vers mon cœur. Je m'évanouis, ce qui fut bien imprudent et bien malheureux; mais je crois qu'on ne se douta de rien. Quand je revis M. Olivier, je ne pus m'empêcher de le remercier de ce qu'il avait fait pour moi; et tout en voulant parler je me mis à pleurer comme une sotte. Je ne sais pourquoi je n'avais jamais pu me décider à le remercier devant ma tante. Peut-être que ce fut un mauvais sentiment qui me fit attendre un moment où j'étais seule avec lui. Je ne sais pas ce qu'il y avait de coupable à le faire, et cependant je me le suis toujours reproché comme une dissimulation envers lady Mowbray. J'avais espéré, je crois, être moins timide devant une seule personne que devant deux. Mais ce fut encore pis; je sentis que j'étouffais, et j'eus comme un vertige, car je ne m'aperçus pas que M. Olivier me pressait les mains. Quand je revins à moi, mes mains étaient dans les siennes, et il me dit plusieurs choses que je n'entendis pas. Je sais seulement qu'il me dit

en s'en allant : «Ma chère miss Mowbray, je suis touché de votre amitié; mais en vérité, il ne faut pas que vous pleuriez pour cette égratignure. » Depuis ce temps sa conduite envers moi a été toute différente, et il a été d'une bonté et d'une obligeance qui ont achevé de me gagner le cœur. Il me donne des leçons, il corrige mes dessins, il fait de la musique avec moi; ma tante semble prendre un grand plaisir à nous voir si unis. Elle nous fait monter à cheval ensemble, elle nous force à nous donner la main pour nous raccommoder, car il arrive souvent que, tout en riant, nous finissons par nous disputer et nous bouder un peu. Moi, j'étais tout à fait à l'aise avec lui, j'étais heureuse, et j'avais la vanité de croire qu'il m'aimait. Il me le disait du moins, et je m'imaginais que, quand on s'aime seulement d'amitié, et qu'on se convient sous les rapports de la fortune et de l'éducation, il est tout simple qu'on se marie ensemble. La conduite de ma tante semblait autoriser en moi cette espérance, et je pensais qu'on me trouvait encore trop jeune pour m'en parler. Dans ces idées, j'étais aussi heureuse qu'il est permis de l'être; je ne désirais rien sur la terre que la continuation d'une semblable existence. Mais hélas! ce rêve s'est effacé, et le désespoir depuis ce matin... »

Ici la lettre avait été interrompue par l'arrivée de lady Mowbray.

Metella laissa tomber la lettre, et cachant son visage dans ses mains, elle resta plongée dans une morne consternation. Elle demeura ainsi jusqu'à une heure du matin, s'accusant de tout le mal et cherchant en vain comment elle pourrait le réparer. Enfin, elle céda à un besoin instinctif et se rendit à la chambre de sa nièce. Tout le monde dormait dans la maison; le temps était superbe, la lune éclairait en plein la façade du château, et répandait de vives clartés dans les galeries dont toutes les fenêtres étaient ouvertes. Metella les traversa lentement et sans bruit, comme une ombre qui glisse le long des murs. Tout à coup elle se trouva face à face avec Sarah qui, les pieds nus et vêtue d'un peignoir de mousseline blanche, allait à sa rencontre; elles ne se virent que quand elles traversèrent l'une et l'autre un angle lumineux des murs. Lady Mowbray surprise continua de s'avancer pour s'assurer que c'était Sarah; mais la jeune fille, voyant venir à elle cette grande femme pâle, traînant sur le pavé de la galerie sa longue robe de chambre en velours noir, fut saisie d'effroi. Cette figure morne et sombre ressemblait si peu à celle qu'elle avait habitude de voir à sa tante, qu'elle crut rencontrer un spectre et faillit tomber évanouie; mais elle fut aussitôt rassurée par la voix de lady Mowbray, qui était pourtant froide et sévère.

« Que faites-vous ici à cette heure, Sarah, et où allez-vous?

— Chez vous, ma tante, répondit Sarah sans hésiter.

— Venez, mon enfant, » lui dit lady Mowbray en prenant son bras sous le sien.

Elles regagnèrent en silence l'appartement de Metella. Le calme, la nuit et le chant joyeux des rossignols contrastaient avec la tristesse profonde dont ces deux femmes étaient accablées.

Lady Mowbray ferma les portes et attira sa nièce sur le balcon de sa chambre. Là elle s'assit sur une chaise et la fit asseoir à ses pieds sur un tabouret; elle attira sa tête sur ses genoux et prit ses mains dans les siennes, que Sarah couvrit de larmes et de baisers.

« Oh! ma tante, ma chère tante, pardonnez-moi, je suis coupable...

— Non, Sarah, vous n'êtes pas coupable, je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est d'avoir manqué de confiance en moi. Votre réserve a fait tout le mal, mon enfant; maintenant il faut être franche, il faut tout me dire... tout ce que vous savez... »

Lady Mowbray prononça ces paroles dans une angoisse mortelle; et en attendant la réponse de sa nièce elle sentit son front se couvrir de sueur. Sarah avait-elle découvert à quel titre Olivier vivait ou du moins avait vécu auprès d'elle durant plusieurs années? Lady Mowbray ne savait pas quelle raison Sarah pouvait avoir pour renoncer tout à coup à une espérance si longtemps nourrie en secret, et frémissait d'entendre sortir de sa bouche des reproches qu'elle croyait mériter. Un poids énorme fut ôté de son cœur lorsque Sarah lui répondit avec assurance : « Oui, ma tante, je vous dirai tout; que ne vous ai-je dit plus tôt mes folles pensées! Vous m'auriez empêchée de m'y livrer, car vous saviez bien que votre fils ne pouvait pas m'épouser...

— Mais, Sarah, quelles sont vos raisons pour le croire?... Qui vous l'a donc dit?

— Olivier, répondit Sarah. Ce matin, nous causions de choses indifférentes dans le parc; nous étions près de la grille qui donne sur la route. Une noce vint à passer; nous nous arrêtâmes pour voir la figure des mariés; je remarquai qu'ils avaient l'air timide. « Ils ont l'air triste, répondit Olivier. Comment ne l'auraient-ils pas? Quelle chose stupide et misérable qu'un jour de noce! — Eh quoi! lui dis-je, vous voudriez qu'on se mariât en secret? Ce serait encore bien plus triste. — Je voudrais qu'on ne se mariât pas du tout, répondit-il; pour moi, j'ai le mariage en horreur et je ne me marierai jamais. » Oh! ma chère tante, cette parole m'enfonça un poignard dans le cœur; en même temps elle me sembla si extraordinaire, que j'eus la hardiesse d'insister et de lui dire, en affectant de le plaisanter : « Vous ne savez guère ce que vous ferez à cet égard-là. » Il me répondit avec beaucoup d'empressement, et comme s'il eût eu l'intention de m'ôter toute présomption : « Soyez sûre de ce que je vous dis, miss; j'ai fait un serment devant Dieu, et je le tiendrai. » La honte et la douleur me rendirent silen-

cieuse, et j'ai fait de vains efforts toute la journée pour cacher mon désespoir. »

Sarah fondit en larmes. Metella soulagée d'une affreuse inquiétude, fut pendant quelques instants insensible à la douleur de sa nièce. Olivier n'aimait pas Sarah! En vain elle l'aimait, en vain elle était jeune, riche et belle; il ne voulait pas d'autre affection intime, pas d'autre bonheur domestique que celui qu'il avait goûté auprès de lady Mowbray. Un instant livrée à une reconnaissance égoïste, à une secrète gloire de son cœur enivré, elle laissa pleurer la pauvre Sarah et oublia que son triomphe avait fait une victime. Mais sa cruauté ne fut pas de longue durée; la passion de lady Mowbray pour Olivier prenait sa source dans une âme chaleureuse, ouverte à toutes les tendresses qui embellissent les femmes. Elle aimait Sarah presque autant qu'Olivier, car elle l'aimait comme une mère aime sa fille. La vue de sa douleur brisa le cœur de Metella; elle avait bien des torts à se reprocher! Elle aurait dû prévoir les conséquences d'un rapprochement continuel entre ces deux jeunes gens. Déjà la malignité des voisins lui avait signalé un grave inconvénient de cette situation. Elle avait résisté à cet avertissement, et maintenant le bonheur de Sarah était compromis plus encore que sa réputation.

Elle la pressa dans ses bras en pleurant, et dans le premier instant de sa compassion et de sa tendresse, elle pensa à lui sacrifier son amour.

« Non, lui dit-elle égarée par un sentiment de générosité exaltée, Olivier n'a pas fait de serment; il est libre, il peut vous épouser; qu'il vous aime, qu'il vous rende heureuse, et je vous bénirai tous deux. Ce ne sera pas moi qui m'opposerai à l'union de deux êtres qui sont ce que j'ai de plus cher au monde...

—Oh! je le crois bien, ma bonne tante! s'écria Sarah en se jetant de nouveau à son cou; mais c'est lui qui ne m'aime pas! Que faire à cela?

—Il ne vous a pas dit qu'il ne vous aimait pas! Est-ce qu'il vous l'a dit, Sarah?

—Non, mais pourquoi se dit-il engagé? Oh! peut-être qu'il l'est en effet. Il a quelque raison que vous ne connaissez pas! Il aime une femme, il est marié en secret peut-être?

—Je l'interrogerai, je saurai ce qu'il pense, répondit Metella; je ferai pour vous, ma fille, tout ce qui dépendra de moi. Si je ne puis rien, ma tendresse vous restera.

—Oh, oui, ma mère! toujours, toujours! » s'écria Sarah en se jetant à ses pieds.

Apaisée par les promesses hasardées de sa tante, Sarah se retira plus tranquille. Metella la mit au lit elle-même, lui fit prendre une potion calmante, et ne la quitta que quand elle eut cessé de soupirer dans son sommeil, comme font les enfants qui s'endorment en pleurant et qui sanglotent encore à demi en rêvant.

Lady Mowbray ne dormit pas; elle était rassurée sur certains points, mais à l'égard des autres elle était en proie à mille agitations, en ne voyant point d'issue à la position délicate où elle avait placé la pauvre Sarah. La pensée d'engager Olivier à l'épouser n'avait pu prendre de consistance dans son esprit; vainement eût-elle sacrifié cette jalousie de femme qu'elle combattait si généreusement depuis plus d'une année. Il y a dans la vie des rapports qui deviennent aussi sacrés que si les lois les eussent sanctionnés, et Olivier lui-même n'eût pas pu oublier qu'il avait regardé Sarah comme sa fille.

Incapable de se retirer elle-même de cette perplexité, lady Mowbray résolut d'attendre quelques jours pour prendre un parti; elle chercha à se persuader que la passion de Sarah n'était peut-être pas aussi sérieuse que, dans ses romanesques confidences, la jeune fille se l'imaginait; ensuite, Olivier pouvait par sa froideur l'en guérir mieux que tous les raisonnements. Elle alla retrouver Sarah le lendemain, lui dit qu'elle avait réfléchi, et que le résultat de ses réflexions était celui-ci : il était impossible d'interroger Olivier sur ses intentions, et de lui demander l'explication de ses paroles de la veille sans lui laisser deviner l'impression qu'elles avaient produite sur miss Mowbray, et sans lui faire soupçonner l'importance qu'elle y attachait. « Dans la situation où vous êtes vis-à-vis de lui, dit-elle, le premier point, le plus important de tous, c'est de ne pas avouer que vous aimez sans savoir si l'on vous aime.

—Oh! certainement, ma tante, dit Sarah en rougissant.

—Il n'est pas besoin, sans doute, mon enfant, que je fasse appel à votre pudeur et à votre fierté; l'une et l'autre doivent vous suggérer une grande prudence et beaucoup d'empire sur vous-même...

—Oh! certes, ma tante, repartit la jeune Anglaise avec un mélange d'orgueil et de douleur qui lui donna l'expression d'une vierge martyre de Schidone.

—Si mon fils, poursuivit Metella, est réellement lié au célibat par quelque engagement qu'il ne puisse pas confier, même à moi, il faudra bien, Sarah, que vous vous sépariez l'un de l'autre...

—Oh! s'écria Sarah effrayée, est-ce que vous me chasseriez de chez vous? Est-ce qu'il faudrait retourner au couvent ou en Angleterre? Loin de lui, loin de vous, toute seule!... Oh! j'en mourrais! Après avoir été tant aimée!

—Non, dit Metella d'une voix grave, je ne t'abandonnerai jamais; je te suis nécessaire : nous sommes liées l'une à l'autre pour la vie. »

En parlant ainsi elle posa ses deux mains sur la tête blonde de Sarah et leva les yeux au ciel d'un air solennel et sombre. En se consacrant à cette enfant de son adoption, elle sentait combien étaient terribles les devoirs qu'elle s'était imposés envers elle, puis-

qu'il faudrait peut-être lui sacrifier le bonheur de toute sa vie, la société d'Olivier.

« Me promettez-vous du moins, continua-t-elle, que si, après avoir fait tout ce qui dépendra de moi pour votre bonheur, je ne réussis pas à fermer cette plaie de votre âme, vous ferez tous vos efforts pour vous guérir? Ai-je affaire à une enfant romanesque et entêtée, ou bien à une jeune fille forte et courageuse?

—Doutez-vous de moi? dit Sarah.

—Non, je ne doute pas de toi; tu es une Mowbray, tu dois savoir souffrir en silence... Allez vous coiffer, Sarah, et tâchez d'être aussi soignée dans votre toilette, aussi calme dans votre maintien que de coutume. Nous allons attendre quelques jours encore avant de décider de notre avenir. Jurez-moi que vous n'écrirez à aucune de vos amies, que je serai votre seule confidente, votre seul conseil, et que vous travaillerez à être digne de ma tendresse. »

Sarah jura, en pleurant, de faire tout ce que désirait sa tante; mais, malgré tous ses efforts, son chagrin fut si visible qu'Olivier s'en aperçut dès le premier instant. Il regarda lady Mowbray et trouva la même altération sur ses traits. Les vérités qu'il avait confusément entrevues brillèrent à son esprit; les pensées qui, par bouffées brûlantes, avaient traversé son cerveau à de rares intervalles, revinrent l'embraser. Il fut effrayé de ce qui se passait en lui et autour de lui; il prit son fusil et sortit. Après avoir tué quelques innocents gibiers, il rentra plus fort, trouva les deux femmes plus calmes, et la soirée s'écoula assez doucement. Quand on a l'habitude de vivre ensemble, quand on s'est compris si bien que durant longtemps toutes les idées, tous les intérêts de la vie privée ont été en commun, il est presque impossible que le charme des relations se rompe tout à coup sur une première atteinte. Les jours suivants virent donc se prolonger cette intimité, dont aucun des trois n'avait altéré la douceur par sa faute. Néanmoins la plaie allait s'élargissant dans le cœur de ces trois personnes. Olivier ne pouvait plus douter de l'amour de Sarah pour lui, il en avait toujours repoussé l'idée, mais maintenant tout le lui disait, et chaque regard de Metella, quelle qu'en fût l'expression, lui en donnait une confirmation irrécusable. Olivier chérissait si réellement, si tendrement sa mère adoptive, il avait connu auprès d'elle une manière d'aimer si paisible et si bienfaisante, qu'il s'était cru incapable d'une passion plus vive; il s'était donc livré en toute sécurité au danger d'avoir pour sœur une créature vraiment angélique. A mesure que ses sentiments pour Sarah devenaient plus vifs, il réussissait à se tranquilliser en se disant que Metella lui était toujours aussi chère; et en cela il ne se trompait pas; seulement pour l'une l'amour prenait la place de l'amitié, et pour l'autre l'amitié avait remplacé l'amour. L'âme de ce jeune homme était si bonne et si ardente qu'il ne savait pas se rendre compte de ce qu'il éprouvait.

Mais quand il crut s'en être assuré, il ne transigea point avec sa conscience; il résolut de partir. La tristesse de Sarah, sa douceur modeste, sa tendresse réservée et pleine d'une noble fierté, achevèrent de l'enthousiasmer; expansif et impressionnable comme il l'était, il sentit qu'il ne serait pas longtemps maître de son secret, et ce qui acheva de le déterminer, ce fut de voir que Metella l'avait deviné.

En effet, lady Mowbray connaissait trop bien toutes les nuances de son caractère, tous les plis de son visage, pour n'avoir pas pénétré, avant lui-même peut-être, ce qu'il éprouvait auprès de Sarah; ce fut pour elle le dernier coup: car, en dépit de sa bonté, de son dévouement et de sa raison, elle aimait toujours Olivier comme aux premiers jours. Ses manières avec lui avaient pris cette dignité que le temps, qui sanctifie les affections, devait nécessairement apporter; mais le cœur de cette femme infortunée était aussi jeune que celui de Sarah. Elle devint presque folle de douleur et d'incertitude. Devait-elle laisser sa nièce courir les dangers d'une passion partagée? devait-elle favoriser un mariage qui lui semblait contraire à toute délicatesse d'esprit et de mœurs? Mais pouvait-elle s'y opposer, si Olivier et Sarah le désiraient tous deux? Cependant il fallait s'expliquer, sortir de ces perplexités, interroger Olivier sur ses intentions; mais à quel titre? Était-ce l'amante désespérée d'Olivier, ou la mère prudente de Sarah, qui devait provoquer un aveu aussi difficile à faire pour lui?

Un soir, Olivier parla d'un voyage de quelques jours qu'il allait faire à Lyon; lady Mowbray, dans la position désespérée où elle était réduite, accepta cette nouvelle avec joie, comme un répit accordé à ses souffrances. Le lendemain, Olivier fit seller son cheval pour aller à Genève, où il devait prendre la poste. Il vint à l'entrée du salon prendre congé des dames; Sarah, dont il baisa la main pour la première fois de sa vie, fut si troublée qu'elle n'osa pas lever les yeux sur lui; Metella, au contraire, l'observait attentivement; il était fort pâle, et calme comme un homme qui accomplit courageusement un devoir rigoureux. Il embrassa lady Mowbray, et alors sa force parut l'abandonner; des larmes roulèrent dans ses yeux, sa main trembla convulsivement en lui glissant une lettre humide...

Il se précipita dehors, monta à cheval et partit au galop. Metella resta sur le perron jusqu'à ce qu'elle n'entendît plus les pas de son cheval. Alors elle mit une main sur son cœur, pressa le billet de l'autre, et comprit que tout était fini pour elle.

Elle rentra dans le salon. Sarah, penchée sur sa broderie, feignait de travailler pour prouver à sa tante qu'elle avait du courage et savait tenir sa promesse; mais elle était aussi pâle que Metella, et comme elle, elle ne sentait plus battre son cœur.

La ly Mowbray traversa le salon sans lui adresser une parole ; elle monta dans sa chambre et lut le billet d'Olivier.

« Je pars, vous ne me reverrez plus, à moins que dans plusieurs années... et lorsque miss Mowbray sera mariée!... Ne me demandez pas pourquoi il faut que je vous quitte; si vous le savez, ne m'en parlez jamais ! »

Metella crut qu'elle allait mourir, mais elle éprouva ce que la nature a de force contre le chagrin. Elle ne put pleurer, elle étouffait; elle eut envie de se briser la tête contre les murs de sa chambre ; et puis elle pensa à Sarah, et elle eut un instant de haine et de fureur.

« Maudit soit le jour où tu es entrée ici ! s'écria-t-elle. La protection que je t'ai accordée me coûte cher, et mon frère m'a légué la robe de Déjanire ! »

Elle entendit Sarah qui approchait, et se calma aussitôt; la vue de cette aimable créature réveilla sa tendresse, elle lui tendit ses bras.

« O mon Dieu ! qu'est-ce qui nous arrive? s'écria Sarah épouvantée. Ma tante, où est allé Olivier?

— Il va voyager pour sa santé, répondit lady Metella avec un sourire mélancolique, mais il reviendra; ayons courage, restons ensemble, aimons-nous bien. »

Sarah sut renfermer ses larmes; Metella reporta sur elle toute son affection. Olivier ne revint pas : Sarah ne sut jamais pourquoi.

MATTEA.

MATTEA.

I

Le temps devenait de plus en plus menaçant, et l'eau, teinte d'une couleur de mauvais augure que les matelots connaissent bien, commençait à battre violemment les quais et à entre-choquer les gondoles amarrées aux degrés de marbre blanc de la Piazzetta. Le couchant, barbouillé de nuages, envoyait quelques lueurs d'un rouge vineux à la façade du palais ducal, dont les découpures légères et les niches aiguës se dessinaient en aiguilles blanches sur un ciel couleur de plomb. Les mâts des navires à l'ancre projetaient sur les dalles de la rive des ombres grêles et gigantesques, qu'effaçait une à une le passage des nuées sur la face du soleil. Les pigeons de la république s'envolaient épouvantés, et se mettaient à l'abri sous le dais de marbre de vieilles statues, sur l'épaule des saints et sur les genoux des madones. Le vent s'éleva, fit claquer les banderoles du port, et vint s'attaquer aux boucles roides et régulières de la perruque de ser Zacomo Spada, comme si c'eût été la crinière métallique du lion de Saint-Marc ou les écailles de bronze du crocodile de Saint-Théodore.

Ser Zacomo, insensible à ce tapage inconvenant, se promenait le long de la colonnade avec un air de préoccupation majestueuse. De temps en temps il ouvrait sa large tabatière d'écaille blonde doublée d'or, et y plongeait ses doigts qu'il flairait ensuite avec recueillement, bien que le malicieux sirocco eût depuis longtemps mêlé les tourbillons de son tabac d'Espagne à ceux de la poudre enlevée à son chef vénérable. Enfin, quelques larges gouttes de pluie se faisant sentir à travers ses bas de soie, et un coup de vent ayant fait voler son chapeau et rabattu sur son visage la partie postérieure de son manteau, il commença à s'apercevoir de l'approche d'une de ces bourrasques qui arrivent à l'improviste sur Venise au milieu des plus sereines journées d'été, et qui font en moins de cinq minutes un si terrible dégât de vitres, de cheminées, de chapeaux et de perruques.

Ser Zacomo Spada, s'étant débarrassé non sans peine des plis du camelot noir que le vent plaquait sur son visage, se mit à courir après son chapeau aussi vite que purent lui permettre sa gravité sexagénaire et les nombreux embarras qu'il rencontrait sur son chemin. Ici, un brave bourgeois, qui, ayant eu la malheureuse idée d'ouvrir son parapluie et s'apercevant bien vite que rien n'était moins à propos, faisait de furieux efforts pour le refermer et s'en allait avec lui à reculons vers le canal; là, une vertueuse matrone occupée à contenir l'insolence de l'orage engouffré dans ses jupes; plus loin, un groupe de bateliers empressés de délier leurs barques et d'aller les mettre à l'abri sous le pont le plus voisin; ailleurs, un marchand de gâteaux de maïs courant après sa vile marchandise comme ser Zacomo après son excellent couvre-chef. Après bien des peines, le digne marchand de soieries parvint à l'angle de la colonnade du palais ducal où le fugitif s'était réfugié; mais au moment où il pliait un genou et allongeait un bras pour s'en emparer, le maudit chapeau repartit sur l'aile vagabonde du sirocco, et prit son vol le long de la rive des Esclavons, côtoyant le canal avec beaucoup de grâce et d'adresse.

Le marchand de soieries fit un gros soupir, croisa un instant les bras sur sa poitrine d'un air consterné,

puis s'apprêta courageusement à poursuivre sa course, tenant d'une main sa perruque pour l'empêcher de suivre le mauvais exemple, de l'autre serrant les plis de son manteau, qui s'entortillait obstinément autour de ses jambes. Il parvint ainsi au pied du pont de la Paille, et il mettait de nouveau la main sur son tricorne, lorsque l'ingrat, faisant une nouvelle gambade, traversa le petit canal des Prisons sans le secours d'aucun pont ni d'aucun bateau, et s'abattit comme une mouette sur l'autre rive. « Au diable le chapeau ! s'écria ser Zacomo découragé; avant que je n'aie traversé un pont, il aura franchi tous les canaux de la ville. En profite qui voudra !... »

Une tempête de rires et de huées répondit en glapissant à l'exclamation de ser Zacomo. Il jeta autour de lui un regard courroucé, et se vit au milieu d'une troupe de polissons qui, sous leurs guenilles et avec leurs mines sales et effrontées, imitaient son attitude tragique et le froncement olympien de son sourcil. « Canaille ! s'écria le brave homme en riant à demi de leurs singeries et de sa propre mésaventure, prenez garde que je ne saisisse l'un de vous par les oreilles et que je ne le lance avec mon chapeau au milieu des lagunes ! »

En proférant cette menace, ser Zacomo voulut faire le moulinet avec sa canne; mais comme il levait le bras avec une noble fureur, ses jambes perdirent l'équilibre; il était près de la rive, et il abandonna le pavé pour aller tomber...

II

Heureusement la gondole de la princesse Veneranda se trouvait là, arrêtée par un embarras de barques chioggiotes et faisait de vains efforts de rames pour les dépasser. Ser Zacomo, se voyant lancé, ne songea plus qu'à tomber le plus décemment possible, tout en se recommandant à la Providence, laquelle, prenant sa dignité de père de famille et de marchand de soieries en considération, daigna lui permettre d'aller s'abattre aux pieds de la princesse Veneranda, et de ne point chiffonner trop malhonnêtement le panier de cette illustre personne.

Néanmoins la princesse, qui était fort nerveuse, jeta un grand cri d'effroi, et les polissons pressés sur la rive applaudirent et trépignèrent de joie. Ils restèrent là tant que leurs huées et leurs rires purent atteindre le malheureux Zacomo, que la gondole emportait trop lentement à travers la mêlée d'embarcations qui encombraient le canal.

La princesse grecque Veneranda Gica était une personne sur l'âge de laquelle les commentateurs flottaient irrésolus, du chiffre quarante au chiffre soixante. Elle avait la taille fort droite, bien prise dans un corps baleiné, d'une rigidité majestueuse. Pour se dédommager de cette contrainte où, par amour de la ténuité, elle condamnait une partie de ses charmes, et pour paraître encore jeune et folâtre, elle remuait à tout propos les bras et la tête, de sorte qu'on ne pouvait être assis près d'elle sans recevoir au visage à chaque instant son éventail ou ses plumes. Elle était d'ailleurs bonne, obligeante, généreuse jusqu'à la prodigalité, romanesque, superstitieuse, crédule et faible. Sa bourse avait été exploitée par plus d'un charlatan, et son cortége avait été grossi de plus d'un chevalier d'industrie. Mais sa vertu était sortie pure de ces dangers, grâce à une froideur excessive d'organisation que les puérilités de la coquetterie avaient fait passer à l'état de maladie chronique.

Ser Zacomo Spada était sans contredit le plus riche et le plus estimable marchand de soieries qu'il y eût dans Venise. C'était un de ces véritables amphibies qui préfèrent leur île de pierre au reste du monde qu'ils n'ont jamais vu, et qui croiraient manquer à l'amour et au respect qu'ils lui doivent s'ils cherchaient à acquérir la moindre connaissance de ce qui existe au delà. Celui-ci se vantait de n'avoir jamais mis le pied en terre ferme, et de ne s'être jamais assis dans un carrosse. Il possédait tous les secrets de son commerce et savait au juste quel îlot de l'Archipel ou quel canton de la Calabre élevait les plus beaux mûriers et filait les meilleures soies. Mais là se bornaient absolument ses notions sur l'histoire naturelle terrestre. Il ne connaissait de quadrupèdes que les chiens et les chats, et n'avait vu de bœuf que coupé par morceaux dans le bateau du boucher. Il avait des chevaux une idée fort incertaine, pour en avoir vu deux fois dans sa vie à de certaines solennités, où, pour divertir et surprendre le peuple, le sénat avait permis à des troupes de bateleurs d'en amener quelques-uns sur le quai des Esclavons. Mais ils étaient si bizarrement et si pompeusement enharnachés, que ser Zacomo et beaucoup d'autres avaient pu penser que leurs crins étaient naturellement tressés et mêlés de fils d'or et d'argent. Quant aux touffes de plumes rouges et blanches dont on les avait couronnés, il était hors de doute qu'elles appartenaient à leurs têtes, et ser Zacomo, en faisant à sa famille la description du cheval, déclarait que cet ornement naturel était ce qu'il y avait de plus beau dans l'animal extraordinaire apporté de la terre ferme. Il le rangeait d'ailleurs dans l'espèce du bœuf, et encore aujourd'hui beaucoup de Vénitiens ne connaissent pas le cheval sous une autre dénomination que celle de bœuf sans cornes, *bue senza corni*.

Ser Zacomo était méfiant à l'excès quand il s'agissait de risquer un sequin dans une affaire; crédule comme un enfant, et capable de se ruiner quand on savait s'emparer de son imagination, que l'oisiveté avait rendue fort impressionnable; laborieux et actif, mais indifférent à toutes les jouissances que pouvaient

lui procurer ses bénéfices; amoureux de l'or monnayé et *dilettante di musica*, bien qu'il eût la voix fausse et battît toujours la mesure à contre-temps; doux, souple, et assez adroit pour régner au moins sur son argent sans trop irriter une femme acariâtre; pareil d'ailleurs à tous ces vrais types de sa patrie, qui participent au moins autant de la nature du polype que de celle de l'homme.

Il y avait bien une trentaine d'années que M. Spada fournissait des étoffes et des rubans à la toilette effrénée de la princesse Gica; mais il se gardait bien de savoir le compte des ans écoulés lorsqu'il avait l'honneur de causer avec elle, ce qui lui arrivait assez souvent, d'abord parce que la princesse se livrait volontiers avec lui au plaisir de babiller, le plus doux qu'une femme grecque connaisse; ensuite parce que Venise a eu en tout temps les mœurs faciles et familières qui n'appartiennent guère en France qu'aux petites villes, et que notre grand monde, plus collet-monté, appellerait du commérage de mauvais ton.

Après s'être fait expliquer l'accident qui avait lancé M. Zacomo à ses pieds, la princesse Veneranda le fit donc asseoir sans façon auprès d'elle, et le força, malgré ses humbles excuses, d'accepter un abri, sous le drap noir de sa gondole, contre la pluie et le vent qui faisaient rage, et qui autorisaient suffisamment un tête-à-tête entre un vieux marchand sexagénaire et une jeune princesse qui n'avait pas plus de cinquante-cinq ans.

« Vous viendrez avec moi jusqu'à mon palais, lui avait-elle dit, et mes gondoliers vous conduiront jusqu'à votre boutique. » Et, chemin faisant, elle l'accablait de questions sur sa santé, sur ses affaires, sur sa femme, sur sa fille, questions pleines d'intérêt, de bonté, mais surtout de curiosité; car on sait que les dames de Venise, passant leurs jours dans l'oisiveté, n'auraient absolument rien à dire le soir à leurs amants ou à leurs amis si elles ne s'étaient fait le matin un petit recueil d'anecdotes plus ou moins puériles.

Ser Spada, d'abord très-honoré de ces questions, y répondit moins nettement, et se troubla lorsque la princesse entama le chapitre du prochain mariage de sa fille. « Mattea, lui disait-elle pour l'encourager à répondre, est la plus belle personne du monde, vous devez être bien heureux et bien fier d'avoir une si charmante enfant. Toute la ville en parle, et il n'est bruit que de son air noble et de ses manières distinguées. Voyons, Spada, pourquoi ne me parlez-vous pas d'elle comme à l'ordinaire? Il me semble que vous avez quelque chagrin, et je gagerais que c'est à propos de Mattea; car, chaque fois que je prononce son nom, vous froncez le sourcil comme un homme qui souffre. Voyons, voyons; contez-moi cela. Je suis l'amie de votre petite famille; j'aime Mattea de tout mon cœur, c'est ma filleule; j'en suis fière. Je serais bien fâchée qu'elle fût pour vous un sujet de contrariété, et vous savez que j'ai droit de la morigéner. Aurait-elle une amourette? Refuserait-elle d'épouser son cousin Checo? »

M. Spada, dont toutes ces interrogations augmentaient terriblement la souffrance, essaya respectueusement de les éluder; mais Veneranda, ayant flairé là l'odeur d'un secret, s'acharnait à sa proie, et le bonhomme, quoique assez honteux de ce qu'il avait à dire, ayant une juste confiance en la bonté de la princesse, et d'ailleurs aimant à parler comme un Vénitien, c'est-à-dire presque autant qu'une Grecque, se résolut à confesser le sujet de sa préoccupation.

« Hélas! brillante Excellence (*chiarissima*), dit-il en prenant une prise de tabac imaginaire dans sa tabatière vide, c'est en effet ma fille qui cause le chagrin que je ne puis dissimuler. Votre seigneurie sait bien que Mattea est en âge de songer à autre chose qu'à des poupées.

— Sans doute, sans doute, elle a tantôt cinq pieds de haut, répondit la princesse, la plus belle taille qu'une femme puisse avoir; c'est précisément ma taille. Cependant elle n'a pas plus de quatorze ans; c'est ce qui la rend un peu excusable, car après tout c'est encore une enfant incapable d'un raisonnement sérieux. D'ailleurs, le précoce développement de sa beauté doit nécessairement lui donner quelque impatience d'être mariée.

— Hélas! reprit ser Zacomo, votre seigneurie sait combien ma fille est admirée, non-seulement par tous ceux qui la connaissent, mais encore par tous ceux qui passent devant notre boutique. Elle sait que les plus élégants et les plus riches seigneurs s'arrêtent des heures entières devant notre porte, feignant de causer entre eux ou d'attendre quelqu'un pour jeter de fréquents regards sur le comptoir où elle est assise auprès de sa mère. Plusieurs viennent marchander mes étoffes pour avoir le plaisir de lui adresser quelques mots, et ceux qui ne sont point mal appris achètent toujours quelque chose, ne fût-ce qu'une paire de bas de soie; c'est toujours cela. Dame Loredana, mon épouse, qui certes est une femme alerte et vigilante, avait élevé cette pauvre enfant dans de si bons principes, que jamais jusqu'ici on n'avait vu une fille si réservée, si discrète et si honnête; toute la ville en témoignerait.

— Certes, reprit la princesse, il est impossible d'avoir un maintien plus convenable que le sien, et j'entendais dire l'autre jour dans une soirée que la Mattea était une des plus belles personnes de Venise, et que sa beauté était rehaussée par un certain air de noblesse et de fierté qui la distinguait de toutes ses égales et la faisait paraître comme une princesse au milieu d'un troupeau de soubrettes.

— Cela est vrai, par le Christ, vrai! répéta ser Zacomo d'un ton mélancolique. C'est une fille qui

n'a jamais perdu son temps à s'attifer de colifichets, chose qui ne convient qu'aux dames de qualité; toujours propre et bien peignée dès le matin, et si tranquille, si raisonnable, qu'il n'y a pas un cheveu de dérangé à son chignon dans toute une journée; économe, laborieuse, et douce comme une colombe, ne répondant jamais pour se dispenser d'obéir, silencieuse, et c'est un miracle, étant fille de ma femme; enfin un diamant, un vrai trésor. Ce n'est pas la coquetterie qui l'a perdue, car elle ne faisait nulle attention à ses admirateurs, pas plus aux honnêtes gens qui venaient acheter dans ma boutique qu'aux godelureaux qui en encombraient le seuil pour la regarder. Ce n'est pas non plus l'impatience d'être mariée, car elle sait qu'elle a à Mantoue un mari tout prêt qui n'attend qu'un mot pour venir lui faire sa cour. Eh bien! malgré tout cela, voilà que, du jour au lendemain, et sans avertir personne, elle s'est monté la tête pour quelqu'un que je n'ose pas seulement nommer.

— Pour qui? grand Dieu! s'écria Veneranda; est-ce le respect ou l'horreur qui glace ce nom sur vos lèvres? est-ce de votre vilain bossu garçon de boutique; est-ce du doge que votre fille est éprise?

— C'est pis que tout ce que Votre Excellence peut imaginer, répondit ser Zacomo en s'essuyant le front; c'est d'un mécréant, c'est d'un idolâtre, c'est du Turc Abul!

— Qu'est-ce que cet Abul? demanda la princesse.

— C'est, répondit Zacomo, un riche fabricant de ces belles étoffes de soie de Perse, brochées d'or et d'argent, que l'on façonne à l'île de Scio, et que Votre Excellence aime à trouver dans mon magasin.

— Un Turc! s'écria Veneranda, sainte Madone! c'est en effet bien déplorable, et je n'y conçois rien. Amoureuse d'un Turc, ô Spada! cela ne peut pas être; il y là-dessous quelque mystère. Quant à moi, j'ai été, dans mon pays, poursuivie par l'amour des plus beaux et des plus riches d'entre eux, et je n'ai jamais eu que de l'horreur pour ces gens-là. Oh! c'est que je me suis recommandée à Dieu dès l'âge où ma beauté m'a mise en danger, et qu'il m'a toujours préservée. Mais sachez que tous les musulmans sont voués au diable, et qu'ils possèdent tous des amulettes ou des philtres au moyen desquels beaucoup de chrétiennes renient le vrai Dieu pour se jeter dans leurs bras. Soyez sûr de ce que je vous dis.

— N'est-ce pas une chose inouïe, un de ces malheurs qui ne peuvent arriver qu'à moi? dit M. Spada. Une fille si belle et si honnête!

— Sans doute, sans doute, reprit la princesse; il y a de quoi s'étonner et s'affliger. Mais je vous le demande, comment a pu s'opérer un pareil sortilége?

— Voilà ce qu'il m'est impossible de savoir. Seulement, s'il y a un charme jeté sur ma fille, je crois pouvoir en accuser un infâme serpent, appelé Timothée, Grec esclavon qui est au service de ce Turc, et qui vient souvent avec lui dans ma maison pour servir d'interprète entre lui et moi; car ces mahométans ont une tête de fer, et depuis cinq ans qu'Abul vient à Venise, il ne parle pas plus chrétien que le premier jour. Ce n'est donc pas par les oreilles qu'il a séduit ma fille, car il s'assied dans un coin et ne dit mot non plus qu'une pierre. Ce n'est pas par les yeux, car il ne fait pas plus attention à elle que s'il ne l'eût pas encore aperçue. Il faut donc, en effet, comme Votre Excellence le remarque et comme je l'avais déjà pensé, qu'il y ait une cause surnaturelle à cet amour-là; car de tous les hommes dont Mattea est entourée, ce damné est le dernier auquel une fille sage et prudente comme elle aurait dû songer. On dit que c'est un bel homme; quant à moi, il me semble fort laid avec ses grands yeux de chouette et sa longue barbe noire.

— Mon cher monsieur, interrompit la princesse, il y a du sortilége là-dedans. Avez-vous surpris quelque intelligence entre votre fille et ce Grec Timothée?

— Certainement. Il est si bavard, qu'il parle même avec *Tisbé*, la chienne de ma femme, et il adresse très-souvent la parole à ma fille, pour lui dire des riens, des âneries qui la feraient bâiller, dites par un autre, mais qu'elle accueille fort bien de la part de Timothée; c'est au point que nous avons cru d'abord qu'elle était amoureuse du Grec, et comme c'est un homme de rien, nous en étions fâchés. Hélas! ce qui lui arrive est bien pis!

— Et comment savez-vous que c'est du Turc et non pas du Grec que votre fille est amoureuse?

— Parce qu'elle nous l'a dit elle-même ce matin. Ma femme, la voyant maigrir, devenir triste, indolente et distraite, avait pensé que c'était le désir d'être mariée qui la tourmentait ainsi, et nous avions décidé que nous ferions venir son prétendu sans lui rien dire. Ce matin, elle vint m'embrasser d'un air si chagrin et avec un visage si pâle, que je crus lui faire plaisir en lui annonçant la prochaine arrivée de Checo. Mais au lieu de se réjouir, elle hocha la tête d'une manière qui fâcha ma femme, laquelle, il faut l'avouer, est un peu emportée et traite quelquefois sa fille trop sévèrement. « Qu'est-ce à dire? lui demanda-t-elle; est-ce ainsi que l'on répond à son papa? — Je n'ai rien répondu; dit la petite. — Vous avez fait pis, dit la mère, vous avez témoigné du dédain pour la volonté de vos parents. — Quelle volonté? demanda Mattea. — La volonté que vous receviez bien Checo, répondit ma femme; car vous savez qu'il doit être votre mari, et je n'entends pas que vous le tourmentiez de mille caprices, comme font les petites personnes d'aujourd'hui, qui meurent d'envie de se marier, et qui, pour jouer les précieuses, font perdre la tête à un pauvre fiancé par des fantaisies et des simagrées de toute sorte. Depuis quelque temps vous êtes deve-

nue fort bizarre et fort insupportable, je vous en avertis, etc., etc. » Votre Excellence peut imaginer tout ce que dit ma femme; elle a une si brave langue dans la bouche. Cela finit par impatienter la petite qui lui dit d'un air très-hautain : « Apprenez que Checo ne sera jamais mon mari, parce que je le déteste, et parce que j'ai disposé de mon cœur. » Alors Loredana se mit dans une grande colère et lui fit mille menaces. Mais je la calmai en disant qu'il fallait savoir en faveur de qui notre fille avait, comme elle le disait, disposé de son cœur, et je la pressai de nous le dire. J'employai la douceur pour la faire parler, mais ce fut inutile. « C'est mon secret, disait-elle; je sais que je ne puis jamais épouser celui que j'aime, et j'y suis résignée, mais je l'aimerai en silence et je n'appartiendrai jamais à un autre. » Là-dessus ma femme, s'emportant de plus en plus, lui reprocha de s'être énamourée de ce petit aventurier de Timothée, le laquais d'un Turc, et elle lui dit tant de sottises que la colère fit plus que l'amitié, et que la malheureuse enfant s'écria en se levant et en parlant d'une voix ferme : « Toutes vos menaces sont inutiles; j'aimerai celui que mon cœur a choisi, et puisque vous voulez savoir son nom, sachez-le; c'est Abul. » Là-dessus elle cacha son visage enflammé dans ses deux mains, et fondit en larmes. Ma femme s'élança vers elle et lui donna un soufflet.

— Elle eut tort! s'écria la princesse.

— Sans doute, Excellence, elle eut tort. Aussi quand je fus revenu de l'espèce de stupeur où cette déclaration m'avait jeté, j'allai prendre ma fille par la main, et, pour la soustraire au ressentiment de sa mère, je courus l'enfermer dans sa chambre, et je revins essayer de calmer la Loredana. Ce ne fut pas facile; enfin, à force de la raisonner, j'obtins qu'elle laisserait l'enfant se dépiter et rougir de honte toute seule pendant quelques heures. Je me chargeai ensuite d'aller la réprimander, et de l'amener demander pardon à sa mère à l'heure du souper. Pour lui donner le temps de faire ses réflexions, je suis sorti, emportant la clef de sa chambre dans ma poche et songeant moi-même à ce que je pourrais lui dire de terrible et de convenable pour la frapper d'épouvante et la ramener à la raison. Malheureusement l'orage m'a surpris au milieu de ma méditation, et voici que je suis forcé de retourner au logis sans avoir trouvé le premier mot de mon discours paternel. J'ai bien encore trois heures avant le souper, mais Dieu sait si les questions, les exclamations et les lamentations de la Loredana me laisseront un quart d'heure de loisir pour me préparer à la conférence. Ah! qu'on est malheureux, Excellence, d'être père de famille et d'avoir affaire à des Turcs!

— Rassurez-vous, mon digne monsieur, répondit la princesse d'un air grave. Le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous l'imaginez. Peut-être quelques exhortations douces de votre part su
chasser l'influence du démon. Je m'
à moi, de réciter des prières et d
messes. Et puis je parlerai; soyez sû
fluence sur la Mattea. S'il le faut, je l
campagne. Venez me voir demain, et amenez-la avec vous. Cependant veillez bien à ce qu'elle ne porte aucun bijou ni aucune étoffe que ce Turc ait touchée. Veillez aussi à ce qu'il ne fasse pas devant elle des signes cabalistiques avec les doigts. Demandez-lui si elle n'a pas reçu de lui quelque don; et si cela est arrivé, exigez qu'elle vous le remette, et jetez-le au feu. A votre place, je ferais exorciser la chambre. On ne sait pas quel démon peut s'en être emparé. Allez, cher Spada, dépêchez-vous, et surtout tenez-moi au courant de cette affaire. Je m'y intéresse beaucoup. »

En parlant ainsi, la princesse qui était arrivée à son palais fit un salut gracieux à son protégé, et s'élança, soutenue de ses deux gondoliers, sur les marches du péristyle. Ser Zacomo, assez frappé de la profondeur de ces idées et un peu soulagé de son chagrin, remercia les gondoliers, car le temps était déjà redevenu serein, et reprit à pied, par les rues étroites et anguleuses de l'intérieur, le chemin de sa boutique, située sous les vieilles Procuraties.

III

Enfermée dans sa chambre, seule et pensive, la belle Mattea se promenait en silence, les bras croisés sur sa poitrine, dans une attitude de mutine résolution, et la paupière humide d'une larme que la fierté ne voulait point laisser tomber. Elle n'était pourtant vue de personne; mais sans doute elle sentait, comme il arrive souvent aux enfants et aux femmes, que son courage tenait à un fil, et que la première larme qui s'ouvrirait un passage à travers ses longs cils noirs entraînerait un déluge difficile à réprimer. Elle se contenait donc et se donnait, en passant et en repassant devant sa glace, des airs dégagés, affectant une démarche altière et s'éventant d'un large éventail de la Chine, à la mode de ce temps-là.

Mattea, ainsi qu'on a pu le voir par la conversation de son père avec la princesse, était une fort belle créature, âgée de quatorze ans seulement, mais déjà très-développée et très-convoitée par tous les galants de Venise. Ser Zacomo ne la vantait point au delà de ses mérites en déclarant que c'était un véritable trésor, une fille sage, réservée, laborieuse, intelligente, etc., etc. Mattea possédait toutes ces qualités et d'autres encore que son père était incapable d'apprécier, mais qui, dans la situation où le sort l'avait fait naître, devaient être pour elle une source de

maux très-grands. Elle était douée d'une imagination vive, facile à exalter, d'un cœur fier et généreux et d'une grande force de caractère. Si ces facultés eussent été bien dirigées dans leur essor, Mattea eût été la plus heureuse enfant du monde, et M. Spada le plus heureux des pères; mais madame Loredana, avec son caractère violent, son humeur âcre et querelleuse, son opiniâtreté qui allait jusqu'à la tyrannie, avait sinon gâté, du moins irrité cette belle âme au point de la rendre orgueilleuse, obstinée, et même un peu farouche. Il y avait bien en elle un certain reflet du caractère absolu de sa mère, mais adouci par la bonté et l'amour de la justice, qui est la base de toute belle organisation. Une intelligence élevée qu'elle avait reçue de Dieu seul, et la lecture furtive de quelques romans pendant les heures destinées au sommeil, la rendaient très-supérieure à ses parents, quoiqu'elle fût très-ignorante et plus simple peut-être qu'une fille, élevée dans notre civilisation moderne, ne l'est à l'âge de huit ans.

Élevée rudement, quoique avec amour et sollicitude, réprimandée et même frappée dans son enfance pour les plus légères inadvertances, Mattea avait conçu pour sa mère un sentiment de crainte qui souvent touchait à l'aversion. Altière et dévorée de rage en recevant ces corrections, elle s'était habituée à les subir dans un sombre silence, refusant héroïquement de supplier son tyran, ou même de paraître sensible à ses outrages. La fureur de sa mère était doublée par cette résistance, et quoique au fond elle aimât sa fille, elle l'avait si cruellement maltraitée parfois, que ser Zacomo avait été obligé de l'arracher de ses mains. C'était le seul courage dont il fût capable, car il ne la redoutait pas moins que Mattea, et de plus la faiblesse de son caractère le plaçait sous la domination de cet esprit plus obstiné et plus impétueux que le sien. En grandissant, Mattea avait appelé la prudence au secours de son oppression, et par frayeur, par aversion peut-être, elle s'était habituée à une stricte obéissance et à une muette ponctualité dans sa lutte; mais la conviction qui enchaîne les cœurs s'éloignait du sien chaque jour davantage. Elle-même elle détestait son joug, et sa volonté secrète démentait à chaque instant, non pas ses paroles, elle ne parlait jamais, pas même à son père dont la faiblesse lui causait une sorte d'indignation, mais ses actions et sa contenance. Ce qui la révoltait peut-être le plus et à juste titre, c'était que sa mère, au milieu de son despotisme, de ses violences et de ses injustices, se piquât d'une austère dévotion, et la contraignît aux plus étroites pratiques du bigotisme. La piété, généralement si douce, si tolérante et si gaie chez la nation vénitienne, était dans le cœur de la Piémontaise Loredana un fanatisme insupportable que Mattea ne pouvait accepter. Aussi, tout en aimant la vertu, tout en adorant le Christ et en dévorant à ses pieds chaque jour bien des larmes amères, la pauvre enfant avait osé, chose inouïe dans ce temps et dans ce pays, se séparer intérieurement du dogme à l'égard de plusieurs points arbitraires. Elle s'était fait, sans beaucoup de réflexion et sans aucune controverse, une religion personnelle, pure, sincère, instinctive. Elle apprenait chaque jour cette religion de son choix, l'occasion amenant le précepte, l'absurdité des arrêts les révoltes du bon sens; et quand elle entendait sa mère damner impitoyablement tous les hérétiques quelque vertueux qu'ils fussent, elle allait assez loin dans l'opinion contraire pour absoudre même les infidèles et les regarder comme ses frères. Mais elle ne disait point ses pensées à cet égard, car quoique son extrême docilité apparente eût dû désarmer pour toujours la mégère, celle-ci, à la moindre marque d'inattention ou de lenteur dans l'accomplissement de ses volontés, lui infligeait des châtiments réservés à l'enfance et dont l'âme outrée de l'adolescente Mattea ressentait vivement les profondes atteintes.

Si bien que cent fois elle avait formé le projet de s'enfuir de la maison paternelle, et ce projet eût été déjà exécuté si elle avait pu compter sur un lieu de refuge; mais dans son ignorance absolue du monde, sans en connaître les vrais écueils, elle craignait de ne pouvoir trouver nulle part asile et protection.

Elle ne connaissait en fait de femmes que sa mère et quelques volumineuses matrones de même acabit, plus ou moins exercées aux criailleries conjugales, mais toutes aussi bornées, aussi étroites dans leurs idées, aussi intolérantes dans ce qu'elles appelaient leurs principes moraux et religieux. Mattea croyait toutes les femmes semblables à celles-là, tous les hommes aussi incertains, aussi opprimés, aussi peu éclairés que son père. Sa marraine, la princesse Gica, lui était douce et facile, mais l'absurdité de son caractère n'offrait pas plus de garantie que celui d'un enfant. Elle ne savait où placer son espérance et songeait à se retirer dans quelque désert pour y vivre de racines et de pleurs. « Si le monde est ainsi, se disait-elle dans ses vagues rêveries, si les malheureux sont repoussés partout, si celui que l'injustice révolte doit être maudit et chassé comme un impie, ou chargé de fers comme un fou dangereux, il faut que je meure ou que je cherche la Thébaïde. » Alors elle pleurait et tombait dans de longues réflexions sur cette Thébaïde qu'elle ne se figurait guère plus éloignée que Trieste ou Padoue, et qu'elle songeait à gagner à pied avec quelques sequins, fruit des épargnes de toute sa vie.

Toute autre qu'elle eût songé à se sauver dans un couvent, refuge ordinaire, en ce temps-là, des filles coupables ou désolées. Mais elle avait une invincible méfiance et une espèce de haine pour tout ce qui portait un habit religieux. Son confesseur l'avait trahie dans de soi-disant bonnes intentions en discourant

avec sa mère et de la confession reçue et de la pénitence fructueuse à imposer. Mattea le savait, et, forcée de retourner vers lui, elle avait eu la fermeté de refuser et la pénitence et l'absolution. Menacée par le confesseur, elle l'avait menacé à son tour d'aller se jeter aux pieds du patriarche et de lui tout déclarer. C'était une menace qu'elle n'aurait point exécutée, car la pauvre opprimée eût craint de trouver dans le patriarche lui-même un oppresseur plus puissant; mais elle avait réussi à effrayer le prêtre, et depuis ce temps le secret de sa confession avait été respecté.

Mattea, s'imaginant que toute nonne ou prêtre à qui elle aurait recours, bien loin de prendre sa défense, la livrerait à sa mère et rendrait sa chaîne plus pesante, repoussait non-seulement l'idée d'implorer de telles gens, mais encore celle de fuir. Elle chassait vite ce projet, dans la singulière crainte de le faire échouer en étant forcée de s'en confesser, et, par une sorte de jésuitisme naturel aux âmes féminines, elle se persuadait n'avoir eu que d'involontaires velléités de fuite, tandis qu'elle conservait solide et intacte dans je ne sais quel repli caché de son cœur la volonté de partir à la première occasion.

Toute autre qu'elle eût cherché dans les offres ou seulement dans les désirs naissants de quelque adorateur une garantie de protection et de salut. Mais Mattea, aussi chaste que son âge, n'y avait jamais pensé; il y avait dans les regards avides que sa beauté attirait sur elle quelque chose d'insolent qui blessait son orgueil au lieu de le flatter, et qui l'augmentait dans un sens tout opposé à la puérile vanité des jeunes filles. Elle n'était occupée qu'à se créer un maintien froid et dédaigneux qui éloignât toute entreprise impertinente, et elle faisait si bien que nulle parole d'amour n'avait osé arriver jusqu'à son oreille, aucun billet jusqu'à la poche de son tablier.

Mais comme elle agissait ainsi par disposition naturelle et non par suite des leçons emphatiques de sa mère, elle ne repoussait pas absolument l'espoir de trouver un cœur noble, une amitié solide et désintéressée, qui consentît à la sauver sans rien exiger d'elle; car si elle ignorait bien des choses, elle en savait aussi beaucoup que les filles d'une condition médiocre apprennent de très-bonne heure.

Le cousin Checo étant stupide et insoutenable, comme tous les maris tenus en réserve par la prévoyance des parents, Mattea s'était juré de se précipiter dans le canalazzo plutôt que d'épouser cet homme ridicule, et c'était principalement pour se garantir de ses poursuites qu'elle avait déclaré le matin même à sa mère, dans un effort désespéré, que son cœur appartenait à un autre.

Mais cela n'était pas vrai. Quelquefois peut-être Mattea, laissant errer ses yeux sur le calme et beau visage du marchand turc, dont le regard ne la recherchait jamais et ne l'offensait point comme celui des autres hommes, avait-elle pensé que cet homme, étranger aux lois et aux préjugés de son pays, et surtout renommé entre tous les négociants turcs pour sa noblesse et sa probité, pouvait la secourir. Mais à cette idée rapide avait succédé un raisonnable avertissement de son orgueil; Abul ne semblait nullement éprouver pour elle amour, amitié ou compassion. Il ne paraissait pas même la voir la plupart du temps, et s'il lui adressait quelques regards étonnés, c'était de la singularité de son vêtement européen, ou du bruit que faisait à son oreille la langue presque inconnue qu'elle parlait, qu'il était émerveillé. Mattea s'était rendu compte de tout cela; elle se disait, sans humeur, sans dépit, sans chagrin, peut-être seulement avec une surprise ingénue, qu'elle n'avait produit aucune impression sur Abul; puis elle ajoutait : « Si quelque marchand turc d'une bonne et honnête figure, et d'une intacte réputation, comme Abul-Amet, m'offrait de m'épouser et de m'emmener dans son pays, j'accepterais sans répugnance et sans scrupule; et quelque médiocrement heureuse que je fusse, je ne pourrais manquer de l'être plus qu'ici. » C'était là tout, en vérité. Ni le Turc Abul, ni le Grec Timothée ne lui avaient adressé une parole qui donnât suite à ces idées; et c'était dans un moment d'exaspération singulière, délirante, inexplicable, comme il en vient seulement aux jeunes filles, que Mattea, soit pour désespérer sa mère, soit pour se persuader à elle-même qu'elle avait une volonté bien arrêtée, avait imaginé de nommer le Turc plutôt que le Grec, plutôt que le premier Vénitien venu.

Cependant, à peine cette parole fut-elle prononcée, étrange effet de la volonté ou de l'imagination dans les jeunes têtes! que Mattea chercha à se pénétrer de cet amour chimérique et à se persuader que depuis plusieurs jours elle en avait ressenti les mystérieuses atteintes. « Non, se disait-elle, je n'ai point menti, je n'ai point avancé au hasard une assertion folle. J'aimais sans le savoir; toutes mes pensées, toutes mes espérances se reportaient vers lui. Au moment du péril, dans la crise décisive du désespoir, mon amour s'est révélé aux autres et à moi-même; ce nom est sorti de mes lèvres par l'effet d'une volonté divine, et, je le sens maintenant, Abul est ma vie et mon salut. »

En parlant ainsi à haute voix dans sa chambre, exaltée, belle comme un ange dans sa vive rougeur, Mattea se promenait avec agitation et faisait voltiger son éventail autour d'elle.

IV

Timothée était un petit homme d'une figure agréable et fine, dont le regard un peu railleur était tem-

péré par l'habitude d'une prudente courtoisie. Il avait environ vingt-huit ans et sortait d'une bonne famille de Grecs esclavons ruinée par les exactions du pouvoir ottoman. De bonne heure il avait couru le monde, cherchant un emploi, exerçant tous ceux qui se présentaient à lui, sans morgue, sans timidité, ne s'inquiétant pas, comme les hommes de nos jours, de savoir s'il avait une vocation, une *spécialité* quelconque, mais s'occupant avec constance à rattacher son existence isolée à celle de la foule. Nullement fanfaron, mais fort entreprenant, il abordait tous les moyens de faire fortune, même les plus étrangers aux moyens précédemment tentés par lui. En peu de temps il se rendait propre aux travaux que son nouvel état exigeait, et lorsque son entreprise avortait, il en embrassait une autre aussitôt. Pénétrant, actif, passionné comme un joueur pour toutes les chances de la spéculation, mais prudent, discret et tant soit peu fourbe, non pas jusqu'à la déloyauté, mais bien jusqu'à la malice, il était de ces hommes qui échappent à tous les désastres avec ce mot : *Nous verrons bien!* Ceux-là, s'ils ne parviennent pas toujours à l'apogée de la destinée, se font du moins une place commode au milieu de l'encombrement des intrigues et des ambitions, et lorsqu'ils réussissent à monter jusqu'à un poste brillant, on s'étonne de leur subite élévation, on les appelle les privilégiés de la fortune. On ne sait pas par combien de revers patiemment supportés, par combien de fatigantes épreuves et d'audacieux efforts ils ont acheté ses faveurs.

Timothée avait donc exercé tour à tour les fonctions de garçon de café, de glacier, de colporteur, de trafiquant de fourrures, de commis, d'aubergiste, d'empirique et de régisseur, toujours à la suite ou dans les intérêts de quelque musulman; car les Grecs de cette époque, en quelque lieu qu'ils fussent, ne pouvaient s'affranchir de la domination turque, sous peine d'être condamnés à mort en remettant le pied sur le sol de leur patrie, et Timothée ne voulait point se fermer l'accès d'une contrée dont il connaissait parfaitement tous les genres d'exploitation commerciale. Il avait été chargé d'affaires de plusieurs trafiquants qui l'avaient envoyé en Allemagne, en France, en Égypte, en Perse, en Sicile, en Moscovie, et en Italie surtout, Venise étant alors l'entrepôt le plus considérable du commerce avec l'Orient. Dans ces divers voyages, Timothée avait appris incroyablement vite à parler, sinon correctement, du moins facilement, les diverses langues des peuples qu'il avait visités. Le dialecte vénitien était un de ceux qu'il possédait le mieux, et le teinturier Abul-Amet, négociant considérable, dont les ateliers étaient à Corfou, l'avait pris depuis peu pour inspecteur de ses ouvriers, teneur de livres, truchemant, etc. Il avait en lui une extrême confiance, et goûtait un plaisir silencieux à écouter, sans la moindre marque d'intelligence ou d'approbation, ses joyeuses saillies et son babil spirituel.

Il faut dire en passant que les Turcs étaient et sont encore les hommes les plus probes de la terre. De là une grande simplicité de jugement et une admirable imprudence dans les affaires. Ennemis des écritures, ils ignorent l'usage des contrats et des mille preuves de scélératesse qui ressortent des lois de l'Occident. Leur parole vaut mieux que signatures, timbres et témoins. Elle est reçue dans le commerce, même par les nations étrangères, comme une garantie suffisante, et à l'époque où vivaient Abul-Amet, Timothée et M. Spada, il n'y avait point encore eu à la bourse de Venise un seul exemple de faillite de la part d'un Turc. On en compte deux aujourd'hui. Les Turcs se sont vus obligés de marcher avec leur siècle et de rendre cet hommage au règne des lumières.

Quoique mille fois trompés par les Grecs et par les Vénitiens, populations également avides, retortes et rompues à l'escroquerie, avec cette différence que les riverains orientaux de l'Adriatique ont servi d'exemples et de maîtres à ceux de l'Occident, les Turcs sont exposés et comme forcés chaque jour à se laisser dépouiller par ces fourbes commettants. Pourvus d'une intelligence paresseuse et ne sachant dominer que par la force, ils ne peuvent se passer de l'entremise des nations civilisées. Aujourd'hui ils les appellent franchement à leur secours. Dès lors ils s'abandonnaient aux Grecs, esclaves adroits qui savaient se rendre nécessaires, et qui se vengeaient de l'oppression par la ruse et la supériorité d'esprit. Il y avait pourtant quelques honnêtes gens parmi ces fins larrons, et Timothée était, à tout prendre, un honnête homme.

Au premier abord, comme il était d'une assez chétive complexion, les femmes de Venise le déclaraient insignifiant; mais un peintre tant soit peu intelligent ne l'eût pas trouvé tel. Son teint bilieux et uni faisait ressortir la blancheur de l'émail des dents et des yeux, contraste qui constitue une beauté chez les Orientaux, et que la statuaire grecque ne nous a pu faire soupçonner. Ses cheveux, fins comme la soie et toujours imprégnés d'essence de rose, étaient, par leur longueur et leur beau noir d'ébène, un nouvel avantage que les Italiennes, habituées à ne voir que des têtes poudrées, n'avaient pas le bon goût d'apprécier; enfin, la singulière mobilité de sa physionomie et le rayon pénétrant de son regard l'eussent fait remarquer, s'il eût eu affaire à des gens moins incapables de comprendre ce que son visage et sa personne trahissaient de supériorité sur eux.

Il était venu pour parler d'affaires à M. Spada, à peu près à l'heure où la tempête avait jeté celui-ci dans la gondole de la princesse Veneranda. Il avait trouvé dame Loredana seule au comptoir, et si revêche qu'il avait renoncé à s'asseoir dans la boutique.

et s'était décidé à attendre le marchand de soieries en prenant un sorbet et en fumant sous les arcades des Procuraties, à trois pas de la porte de M. Spada.

Les galeries des Procuraties sont disposées à peu près comme celles du Palais-Royal, à Paris. Le rez-de-chaussée est consacré aux boutiques et aux cafés, et l'entre-sol, dont les fenêtres sont abritées par le plafond des galeries, est occupé par les familles des boutiquiers ou par les cabinets des limonadiers; seulement, l'affluence des consommateurs est telle, dans l'été, que les chaises et les petites tables obstruent le passage en dehors des cafés et couvrent la place Saint-Marc, où des tentes sont dressées à l'extérieur des galeries.

Timothée se trouvait donc à une de ces petites tables, précisément en face des fenêtres situées au-dessus de la boutique de Zacomo, et comme ses regards se portaient furtivement de ce côté, il aperçut dans une mitaine de soie noire un beau bras de femme qui semblait lui faire signe, mais qui se retira timidement avant qu'il eût pu s'en assurer. Ce manége ayant recommencé, Timothée sans affectation rapprocha sa petite table et sa chaise de la fenêtre mystérieuse. Alors ce qu'il avait prévu arriva : une lettre tomba dans la corbeille où étaient ses macarons au girofle. Il la prit fort tranquillement et la cacha dans sa bourse, tout en remarquant l'anxiété de Loredana, qui à chaque instant s'approchait de la vitre du rez-de-chaussée pour l'observer; mais elle n'avait rien vu. Timothée rentra dans la salle du café et lut le billet suivant; il l'ouvrit sans façon, ayant reçu une fois pour toutes de son maître l'autorisation de lire les lettres qui lui seraient adressées, et sachant bien d'ailleurs qu'Abul ne pourrait se passer de lui pour en comprendre le sens.

« Abul-Amet, je suis une pauvre fille opprimée et
« maltraitée; je sais que votre vaisseau va mettre à
« la voile dans quelques jours; voulez-vous me don-
« ner un petit coin pour que je me réfugie en Grèce?
« Vous êtes bon et généreux, à ce qu'on dit; vous
« me protégerez, vous me mettrez dans votre palais;
« ma mère m'a dit que vous aviez plusieurs femmes
« et beaucoup d'enfants; j'élèverai vos enfants et je
« broderai pour vos femmes, ou je préparerai la
« soie dans vos ateliers, je serai une espèce d'esclave;
« mais, comme étrangère, vous aurez des égards et
« des bontés particulières pour moi, vous ne souffri-
« rez pas qu'on me persécute pour me faire aban-
« donner ma religion, ni qu'on me traite avec trop
« de dédain. J'espère en vous et en un Dieu qui est
« celui de tous les hommes.

« MATTEA. »

Cette lettre parut si étrange à Timothée, qu'il la relut plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il en eût pénétré le sens. Comme il n'était pas homme à comprendre à demi, lorsqu'il voulait s'en donner la peine, il vit, dans cet appel à la protection d'un inconnu, quelque chose qui ressemblait à de l'amour et qui pourtant n'était pas de l'amour. Il avait vu souvent les grands yeux noirs de Mattea s'attacher avec une singulière expression de doute, de crainte et d'espoir sur le beau visage d'Abul; il se rappelait la mauvaise humeur de la mère et son désir de l'éloigner; il réfléchit sur ce qu'il avait à faire, puis il alluma sa pipe avec la lettre, paya son sorbet, et marcha à la rencontre de ser Zacomo qu'il apercevait au bout de la place.

Au moment où Timothée l'aborda, il caressait l'acquisition prochaine d'une cargaison de soie arrivant de Smyrne, pour recevoir la teinture à Venise, comme cela se pratiquait à cette époque. La soie retournait ensuite en Orient pour recevoir la façon, ou bien elle était façonnée et débitée à Venise selon l'occurrence. Cette affaire lui offrait la perspective la plus brillante et la mieux assurée; mais un rocher tombant du haut des montagnes sur la surface unie d'un lac y cause moins de trouble que ces paroles de Timothée n'en produisirent dans son âme : « Mon cher seigneur Zacomo, je viens vous présenter les salutations de mon maître Abul-Amet, et vous prier de sa part de vouloir bien acquitter une petite note de 2,000 sequins qui vous sera présentée à la fin du mois, c'est-à-dire dans dix jours. »

Cette somme était à peu près celle dont M. Spada avait besoin pour acheter sa chère cargaison de Smyrne, et il s'était promis d'en disposer à cet effet, se flattant d'un plus long crédit de la part d'Abul. « Ne vous étonnez point de cette demande, lui dit Timothée d'un ton léger et feignant de ne point voir sa pâleur; Abul vous aurait donné, s'il eût été possible, l'année tout entière pour vous acquitter, comme il l'a fait jusqu'ici, et c'est avec grand regret, je vous jure, qu'un homme aussi obligeant et aussi généreux s'expose à vous causer peut-être une petite contrariété; mais il se présente pour lui une magnifique affaire à conclure. Un petit bâtiment smyrniote, que nous connaissons, vient d'apporter une cargaison de soie vierge.

— Oui, j'ai entendu parler de cela, balbutia Spada, de plus en plus effrayé.

— L'armateur smyrniote a appris en entrant dans le port un échec épouvantable arrivé à sa fortune; il faut qu'il réalise à tout prix quelques fonds et qu'il coure à Corfou, où sont ses entrepôts. Abul, voulant profiter de l'occasion sans abuser de la position du Smyrniote, lui offre 2,500 sequins de sa cargaison; c'est une belle affaire pour tous les deux, et qui fait honneur à la loyauté d'Abul, car on dit que le maximum des propositions faites ici au Smyrniote est de 2,000 sequins. Abul, ayant la somme excédante à sa disposition, compte sur le billet à ordre que vous

lui avez signé; vous n'apporterez pas de retard à l'exécution de nos traités, nous le savons, et vous prions, cher seigneur Zacomo, d'être assuré que sans une occasion extraordinaire...

— Oh! faquin! délivre-moi au moins de tes phrases, s'écriait dans le secret de son âme le triste Spada; bourreaux, qui me faites manquer la plus belle affaire de ma vie et qui venez encore me dire en face de payer pour vous! »

Mais ces exclamations intérieures se changeaient en sourires forcés et en regards effarés sur le visage de M. Spada. « Eh quoi! dit-il enfin en étouffant un profond soupir, Abul doute-t-il de moi, et d'où vient qu'il veut être soldé avant l'échéance ordinaire?

— Abul ne doutera jamais de vous, vous le savez depuis longtemps, et la raison qui l'oblige à vous réclamer sa somme, votre seigneurie vient de l'entendre. »

Il ne l'avait que trop entendue, aussi joignait-il les mains d'un air consterné; enfin reprenant courage: « Mais savez-vous, dit-il, que je ne suis nullement forcé de payer avant l'époque convenue?

— Si je me rappelle bien l'état de nos affaires, cher M. Spada, répondit Timothée avec une tranquillité et une douceur inaltérables, vous devez payer à vue sur présentation de vos propres billets.

— Hélas! hélas! Timothée! votre maître est-il un homme capable de me persécuter et d'exiger à la lettre l'exécution d'un traité avec moi?

— Non, sans doute; aussi, depuis cinq ans, vous a-t-il donné, pour vous acquitter, le temps de rentrer dans les fonds que vous aviez absorbés, mais aujourd'hui...

— Mais, Timothée, la parole d'un musulman vaut un titre, à ce que dit tout le monde, et ton maître s'est engagé mainte fois verbalement à me laisser toujours la même latitude; je pourrais fournir des témoins au besoin, et...

— Et qu'obtiendrez-vous? dit Timothée, qui devinait fort bien.

— Je sais, répondit Zacomo, que de pareils engagements n'obligent personne, mais on peut discréditer ceux qui les prennent en faisant connaître leur conduite désobligeante.

— C'est-à-dire, reprit tranquillement Timothée, que vous déshonoreriez un homme qui, ayant des billets à ordre signés de vous dans sa poche, vous a laissé un crédit illimité pendant cinq ans! Le jour où cet homme serait forcé de vous faire tenir vos engagements à la lettre, vous lui allégueriez un engagement chimérique; mais on ne déshonore pas Abul-Amet, et tous vos témoins attesteraient qu'Amet vous a fait verbalement cette concession avec une restriction dont voici la lettre exacte: M. Spada ne sera point requis de payer avant un an, à moins d'un cas extraordinaire.

— A moins d'une perte totale des marchandises d'Abul dans le port, interrompit M. Spada, et ce n'est pas ici le cas.

— A moins d'un cas extraordinaire, répéta Timothée avec un sang-froid imperturbable. Je ne saurais m'y tromper. Ces paroles ont été traduites du grec moderne en vénitien, et c'est par ma bouche que cette traduction est arrivée à vos oreilles, mon cher seigneur; ainsi donc...

— Il faut que j'en parle avec Abul, s'écria M. Spada, il faut que je le voie.

— Quand vous voudrez, répondit le jeune Grec.

— Ce soir, dit Spada.

— Ce soir il sera chez vous, » reprit Timothée, et il s'éloigna en accablant de révérences le malheureux Zacomo, qui, malgré sa politesse ordinaire, ne songea pas à lui rendre seulement un salut, et rentra dans sa boutique dévoré d'anxiété.

Son premier soin fut de confier à sa femme le sujet de son désespoir. Loredana n'avait pas les mœurs douces et paisibles de son mari, mais elle avait l'âme plus désintéressée et le caractère plus fier. Elle le blâma sévèrement d'hésiter à remplir ses engagements, surtout lorsque la passion funeste de leur fille pour ce Turc devait leur faire une loi de l'éloigner de leur maison.

Mais elle ne put amener son mari à cet avis. Il était dans leurs querelles d'une souplesse de formes qui rachetait l'inflexibilité de ses opinions et de ses desseins. Il finit par la décider à envoyer sa fille pour quelques jours à la campagne chez la signora Veneranda, qui le lui avait offert, promettant, durant son absence, de terminer avantageusement l'affaire d'Abul. Le Turc, d'ailleurs, partirait après cette opération; il ne s'agissait que de mettre la petite en sûreté jusque-là. « Vous vous trompez, dit Loredana; il restera jusqu'à ce que sa soie puisse être emportée, et s'il la met en couleur ici, ce ne sera pas fait de sitôt. » Néanmoins elle consentit à envoyer sa fille chez sa protectrice. M. Spada, cachant bien à sa femme qu'il avait donné rendez-vous à Abul pour le soir même, et se promettant de le recevoir sur la place ou au café, loin de l'œil de son Honesta, monta, en attendant, à la chambre de sa fille, se vantant tout haut de la gronder et se promettant bien tout bas de la consoler.

« Voyons, lui dit-il en se jetant tout haletant de fatigue et d'émotion sur une chaise, qu'as-tu dans la tête? cette folie est-elle passée?

— Non, mon père, dit Mattea d'un ton respectueux, mais ferme.

— Oh! par le corps de la madone, s'écria Zacomo, est-il possible que tu penses vraiment à ce Turc? Espères-tu l'épouser? Et le salut de ton âme? crois-tu qu'un prêtre t'admettrait à la communion catholique après un mariage turc? Et ta liberté? ne sais-tu pas que tu seras enfermée dans un harem? Et ta fierté?

tu auras quinze ou vingt rivales. Et ta dot? tu n'en profiteras pas, tu seras esclave. Et tes pauvres parents? les quitteras-tu pour aller demeurer au fond de l'Archipel? Et ton pays, et tes amis, et Dieu et ton vieux père? »

Ici M. Spada s'attendrit, sa fille s'approcha et lui baisa la main; mais faisant un grand effort pour ne pas s'attendrir elle-même :

« Mon père, dit-elle, je suis ici captive, opprimée, esclave, autant qu'on peut l'être dans le pays le plus barbare. Je ne me plains pas de vous, vous avez toujours été doux pour moi; mais vous ne pouvez pas me défendre; j'irai en Turquie, je ne serai la femme ni la maîtresse d'un homme qui aura vingt femmes; je serai sa servante ou son amie, comme il voudra. Si je suis son amie, il m'épousera et renverra ses vingt femmes; si je suis sa servante, il me nourrira et ne me battra pas.

— Te battre, te battre! par le Christ! on ne te bat pas ici. »

Mattea ne répondit rien, mais son silence eut une éloquence qui paralysa son père. Ils furent tous deux muets pendant quelques instants, l'un plaidant sans vouloir parler, l'autre lui donnant gain de cause sans oser l'avouer.

« Je conviens que tu as eu quelques chagrins, dit-il enfin, mais écoute : ta marraine va t'emmener à la campagne, cela te distraira, personne ne te tourmentera plus, et tu oublieras ce Turc. Voyons, promets-le-moi.

— Mon père, dit Mattea, il ne dépend pas de moi de l'oublier, car croyez bien que mon amour pour lui n'est pas volontaire, et que je n'y céderai jamais si le sien n'y répond pas.

— Ce qui me rassure, dit M. Zacomo en riant, c'est que le sien n'y répond pas du tout...

— Qu'en savez-vous, mon père? » dit Mattea poussée par un mouvement d'orgueil blessé. Cette parole fit frémir Spada de crainte et de surprise. « Peut-être se sont-ils entendus, pensa-t-il; peut-être l'aime-t-il et l'a-t-il séduite par l'entremise du Grec, si bien que rien ne pourra l'empêcher de courir à sa perte. » Mais en même temps qu'il s'effrayait de cette supposition, je ne sais comment les deux mille sequins, le bâtiment smyrniote et la soie blanche lui revinrent en mémoire, et son cœur bondit d'espérance et de désir. Je ne veux pas savoir non plus par quel fil mystérieux l'amour du gain unit ces deux sentiments opposés, et fit que Zacomo se promit d'éprouver les sentiments d'Abul pour sa fille, et de les exploiter en lui donnant une trompeuse espérance. Il y a tant d'honnêtes moyens de vendre la virginité d'une fille! cela peut se faire au moyen d'un regard qu'on lui permet d'échanger en détournant soi-même la tête et en fredonnant d'un air distrait. Spada entendit l'horloge de la place sonner l'heure de son rendez-vous avec Abul. Le temps pressait; tant de chalands pouvaient être déjà dans le port autour du bâtiment smyrniote!

« Allons, prends ton voile, dit-il à sa fille, et viens faire un tour de promenade. La fraîcheur du soir te fera du bien, et nous causerons plus tranquillement. »

Mattea obéit.

« Où donc menez-vous cette fille égarée? s'écria Loredana en se mettant devant eux au moment où ils sortaient de la boutique.

— Nous allons voir la princesse, » répondit Zacomo.

La mère les laissa passer. Ils n'eurent pas fait dix pas qu'ils rencontrèrent Abul et son interprète qui venaient à leur rencontre.

« Allons faire un tour sur la Zueca, leur dit Zacomo; ma femme est malade à la maison, et nous causerons mieux d'affaires dehors. »

Timothée sourit et comprit très-bien qu'il avait greffé dans le cœur de l'arbre. Mattea, très-surprise et saisie de défiance, sans savoir pourquoi, s'assit toute seule au bord de la gondole et s'enveloppa dans sa mantille de dentelle noire. Abul, ne sachant absolument rien de ce qui se passait autour de lui et à cause de lui, se mit à fumer à l'autre extrémité avec l'air de majesté qu'aurait un homme supérieur en faisant une grande chose. C'était un vrai Turc, solennel, emphatique et beau, soit qu'il se prosternât dans une mosquée, soit qu'il otât ses babouches pour se mettre au lit. M. Zacomo, se croyant plus fin qu'eux tous, se mit à lui témoigner beaucoup de prévenance; mais chaque fois qu'il jetait les yeux sur sa fille, un sentiment de remords s'emparait de lui. « Regarde-le encore aujourd'hui, lui disait-il dans le secret de sa pensée en voyant les grands yeux humides de Mattea briller au travers de son voile et se fixer sur Abul; va, sois belle et fais-lui soupçonner que tu l'aimes. Quand j'aurai la soie blanche, tu rentreras dans ta cage, et j'aurai la clef dans ma poche. »

V

La belle Mattea s'étonnait avec raison de se voir amenée en cette compagnie par son propre père, et dans le premier moment elle avait craint de sa part quelque sortie maladroite ou quelque ridicule proposition de mariage; mais en l'entendant parler de ses affaires à Timothée avec beaucoup de chaleur et d'intérêt, elle crut comprendre qu'elle servait de leurre ou d'enjeu, et que son père mettait en quelque sorte sa main à prix. Elle en était humiliée et blessée, et l'involontaire mépris qu'elle ressentait pour cette conduite augmentait en elle l'envie de se soustraire à l'autorité d'une famille qui l'opprimait ou la dégradait.

Elle eût été moins sévère pour M. Spada si elle se

fût rendu bien compte de l'indifférence d'Abul et de l'impossibilité d'un mariage légal entre elle et lui. Mais depuis qu'elle avait résolu à l'improviste de concevoir une grande passion pour lui, elle était en train de divaguer, et déjà elle se persuadait que l'amour d'Abul avait prévenu le sien, qu'il l'avait déclaré à ses parents, et que, pour cette raison, sa mère avait voulu la forcer d'épouser au plus vite son cousin Checo. Le redoublement de politesse et de prévenances de M. Spada envers ces deux étrangers, que le matin même elle lui avait entendu maudire et traiter de chiens et d'idolâtres, semblait, au reste, une confirmation assez évidente de cette opinion. Mais si cette opinion flattait sa fantaisie, sa fierté naturelle et sa délicatesse se révoltaient contre l'espèce de marché dont elle se croyait l'objet; et, craignant d'être complice d'une embûche dressée au musulman, elle s'enveloppait dans sa mante, et restait morne, silencieuse et froide, comme une statue, le plus loin de lui qu'il lui était possible.

Cependant Timothée, résolu à s'amuser le plus longtemps possible de cette comédie inventée et mise en jeu par son génie facétieux, car Abul n'avait pas plus songé à réclamer ses deux mille sequins pour acheter de la soie blanche qu'il n'avait songé à trouver Mattea jolie; Timothée, dis-je, semblable à un petit gnome ironique, prolongeait les émotions de M. Zacomo en le jetant dans une perpétuelle alternative de crainte et d'espoir. Celui-ci le pressait de communiquer à Abul la proposition d'acheter la soie smyrniote de moitié avec lui, offrant de payer le tout comptant, et de ne rembourser à Abul les deux mille sequins qu'avec le bénéfice de l'affaire. Mais il n'osait pressentir le rôle que jouait Mattea dans cette négociation, car rien dans la contenance d'Abul ne trahissait une passion dont elle fût l'objet. Timothée retardait toujours cette proposition formelle d'association, en disant qu'Abul était sombre et intraitable si on le dérangeait quand il était en train de fumer un certain tabac. Voulant voir jusqu'où irait la cupidité misérable du Vénitien, il le fit consentir à descendre sur la rive droite de la Zucca, et à s'asseoir avec sa fille et le musulman sous la tente d'un café. Là, il commença un dialogue fort divertissant pour tout spectateur qui eût compris les deux langues qu'il parla tour à tour; car tandis qu'il s'adressait à Zacomo pour établir avec lui les conditions du traité, il se tournait vers son maître et lui disait : « M. Spada me parle de la bonté que vous avez eue jusqu'ici de ne jamais user de vos billets à ordre et d'avoir bien voulu attendre sa commodité; il dit qu'on ne peut avoir affaire à un plus digne négociant que vous.

— Dis-lui, répondait Abul, que je lui souhaite toutes sortes de prospérités, qu'il ne trouve jamais sur sa route une maison sans hospitalité, et que le mauvais œil ne s'arrête point sur lui dans son sommeil.

— Que dit-il? demandait Spada avec empressement.

— Il dit que cela présente d'énormes difficultés, répondait Timothée. Nos mûriers ont tant souffert des insectes l'année dernière, que nous avons un tiers de perte sur nos taffetas pour nous être associés à des négociants de Corfou qui ont eu part égale à nos bénéfices, sans avoir part égale aux frais. »

Cette bizarre conversation se prolongeait; Abul n'accordait aucune attention à Mattea, et Spada commençait à désespérer de l'effet des charmes de sa fille. Timothée, pour compliquer l'imbroglio dont il était le poëte et l'acteur, proposa de s'éloigner un instant avec Spada pour lui faire en secret une observation importante. Spada, se flattant à la fin d'être arrivé au fait, le suivit sur la rive hors de la portée de la voix, mais sans perdre Mattea de vue. Celle-ci resta donc avec son Turc dans une sorte de tête-à-tête.

Cette dernière démarche parut à Mattea une triste confirmation de tout ce qu'elle soupçonnait. Elle crut que son père flattait son penchant d'une manière perfide, et l'engageait à entrer dans ses vues de séduction, pour arriver plus sûrement à duper le musulman. Extrême dans ses jugements, comme le sont les jeunes têtes, elle ne pensa pas seulement que son père voulait retarder ses payements, mais encore qu'il voulait manquer de parole et donner les œillades et la réputation de sa fille en échange des marchandises turques qu'il avait reçues. Cette manière d'agir des Vénitiens envers les Turcs était si peu rare, et ser Zacomo lui-même avait en sa présence usé de tant de mesquins subterfuges pour tirer d'eux quelques sequins de plus, que Mattea pouvait bien craindre, avec quelque apparence de raison, d'être engagée dans une intrigue semblable.

Ne consultant donc que sa fierté, et cédant à un irrésistible mouvement d'indignation généreuse, elle se flatta de faire comprendre la vérité au marchand turc. S'armant de toute la résolution de son caractère, dans un moment où elle était seule avec lui, elle entr'ouvrit son voile, se pencha sur la table qui les séparait, et lui dit, en articulant nettement chaque syllabe et en simplifiant sa phrase autant que possible pour être entendue de lui : « Mon père vous trompe, je ne veux pas vous épouser. »

Abul, surpris, un peu ébloui peut-être de l'éclat de ses yeux et de ses joues, ne sachant que penser, crut d'abord à une déclaration d'amour, et répondit en turc : « Moi aussi je vous aime, si vous le désirez. »

Mattea, ne sachant ce qu'il répondait, répéta sa première phrase plus lentement, en ajoutant : « Me comprenez-vous? »

Abul, remarquant alors sur son visage une expression plus calme et une fierté plus assurée, changea d'avis et répondit à tout hasard : « Comme il vous plaira, *madamigella*. »

Enfin, Mattea ayant répété une troisième fois son avertissement en essayant de changer et d'ajouter quelques mots, il crut comprendre, à la sévérité de son visage, qu'elle était en colère contre lui. Alors, cherchant en lui-même en quoi il avait pu l'offenser, il se souvint qu'il ne lui avait fait aucun présent, et s'imaginant qu'à Venise, comme dans plusieurs des contrées qu'il avait parcourues, c'était un devoir de politesse indispensable envers la fille de son associé, il réfléchit un instant au don qu'il pouvait lui faire sur-le-champ pour réparer son oubli. Il ne trouva rien de mieux qu'une boîte de cristal pleine de gomme de lentisque qu'il portait habituellement sur lui, et dont il mâchait une pastille de temps en temps, suivant l'usage de son pays. Il tira ce don de sa poche et le mit dans la main de Mattea. Mais comme elle le repoussait, il craignit d'avoir manqué de grâce, et, se souvenant d'avoir vu les Vénitiens baiser la main aux femmes qu'ils abordaient, il baisa celle de Mattea, et, voulant ajouter quelque parole agréable, il mit sa propre main sur sa poitrine en disant en italien d'un air grave et solennel : *Votre ami.*

Cette parole simple, ce geste franc et affectueux, la figure noble et belle d'Abul, firent tant d'impression sur Mattea, qu'elle ne se fit aucun scrupule de garder un présent si honnêtement offert. Elle crut s'être fait comprendre, et interpréta l'action de son nouvel ami comme un témoignage d'estime et de confiance. « Il ignore nos usages, se dit-elle, et je l'offenserais sans doute en refusant son présent. Mais ce mot d'ami qu'il a prononcé exprime tout ce qui se passe entre lui et moi; loyauté sainte, affection fraternelle; nos cœurs se sont entendus. »

Elle mit la boîte dans son sein en disant : « *Oui, amis, amis pour la vie.* » Et tout émue, joyeuse, attendrie, rassurée, elle referma son voile et reprit sa sérénité. Abul, satisfait d'avoir rempli son devoir, se rendit le témoignage d'avoir fait un présent de valeur convenable, la boîte étant de cristal du Caucase et la gomme de lentisque étant une denrée fort chère et fort rare que produit la seule île de Scio, et dont le Grand Seigneur avait alors le monopole. Dans cette confiance, il reprit sa cuiller de vermeil et acheva tranquillement son sorbet à la rose.

Pendant ce temps, Timothée, jaloux de tourmenter M. Spada, lui communiquait d'un air important les observations les plus futiles, et chaque fois qu'il le voyait tourner la tête avec inquiétude pour regarder sa fille, il lui disait : « Qui peut vous tourmenter ainsi, mon cher seigneur? la signora Mattea n'est pas seule au café. N'est-elle pas sous la protection de mon maître, qui est l'homme le plus galant de l'Asie Mineure? Soyez sûr que le temps ne semble pas trop long au noble Abul-Amet. »

Ces réflexions malignes enfonçaient mille serpents dans l'âme bourrelée de Zacomo; mais en même temps elles réveillaient la seule chance sur laquelle pût être fondé l'espoir d'acheter la soie blanche, et Zacomo se disait : « Allons, puisque la faute est faite, tâchons d'en profiter. Pourvu que ma femme ne le sache pas, tout sera facile à arranger et à réparer. »

Il en revenait alors à la supputation de ses intérêts.

« Mon cher Timothée, disait-il, sois sûr que ton maître a offert beaucoup trop de cette marchandise. Je connais bien celui qui en a offert deux mille sequins (c'était lui-même), et je te jure que c'était un prix honnête.

— Eh quoi! répondait le jeune Grec, n'auriez-vous pas pris en considération la situation malheureuse d'un confrère, si c'était vous, je suppose, qui eussiez fait cette offre?...

— Ce n'est pas moi, Timothée; je connais trop les bons procédés que je dois à l'estimable Amet pour aller jamais sur ses brisées dans un genre d'affaire qui le concerne exclusivement.

— Oh! je le sais, reprit Timothée d'un air grave, vous ne vous écartez jamais en secret de la branche d'industrie que vous exercez en public; vous n'êtes pas de ces débitants qui enlèvent aux fabricants qui les fournissent un gain légitime; non, certes! »

En parlant ainsi, il le regarda fixement sans que son visage trahît la moindre ironie, et ser Zacomo, qui, à l'égard de ses affaires, possédait une assez bonne dose de ruse, affronta ce regard sans que son visage trahît la moindre perfidie.

« Allons donc décider Amet, reprit Timothée; car entre gens de bonne foi, comme nous le sommes, on doit s'entendre à demi mot. M. Spada vient de m'offrir pour vous, dit-il en turc à son maître, le remboursement de votre créance de cette année; le jour où vous aurez besoin d'argent, il le tiendra à votre disposition.

— C'est bien, répondit Abul; dis à cet honnête homme que je n'en ai pas besoin pour le moment, et que mon argent est plus en sûreté dans ses mains que sur mes navires. La foi d'un homme vertueux est un roc en terre ferme, les flots de la mer sont comme la parole d'un larron.

— Mon maître m'accorde la permission de conclure cette affaire avec vous de la manière la plus loyale et la plus avantageuse aux deux parties, dit Timothée à M. Spada; nous en parlerons donc dans le plus grand détail demain, et si vous voulez que nous allions ensemble examiner la marchandise dans le port, j'irai vous prendre de bonne heure.

— Dieu soit loué! s'écria M. Spada, et que dans sa justice il daigne convertir à la vraie foi l'âme de ce noble musulman! »

Après cette exclamation ils se séparèrent, et M. Spada reconduisit sa fille jusque dans sa chambre, où il l'embrassa avec tendresse, lui demandant pardon dans son cœur de s'être servi de sa passion comme d'un enjeu; puis il se mit en devoir d'examiner ses comptes

de la journée. Mais il ne fut pas longtemps tranquille, car madame Loredana vint le trouver avec un coffre à la main. C'étaient quelques hardes qu'elle venait de préparer pour sa fille, et elle exigeait que son mari la conduisît chez la princesse le lendemain dès le point du jour. M. Spada n'était plus aussi pressé d'éloigner Mattea; il tâcha d'éluder ces sommations; mais voyant qu'elle était décidée à la conduire elle-même dans un couvent s'il hésitait à l'emmener, il fut forcé de lui avouer que la réussite de son affaire dépendait seulement de quelques jours de plus de la présence de Mattea dans la boutique. Cette nouvelle irrita beaucoup la Loredana; mais ce fut bien pis lorsqu'ayant fait subir un interrogatoire implacable à son époux, elle lui fit confesser qu'au lieu d'aller chez la princesse dans la soirée il avait parlé au musulman dans un café, en présence de Mattea. Elle devina les circonstances aggravantes que célait encore M. Spada, et, les lui ayant arrachées par la ruse, elle entra dans une juste colère contre lui, et l'accabla d'injures violentes, mais trop méritées.

Au milieu de cette querelle, Mattea, à demi déshabillée, entra, et, se mettant à genoux entre eux deux : « Ma mère, dit-elle, je vois que je suis un sujet de trouble et de scandale dans cette maison; accordez-moi la permission d'en sortir pour jamais. Je viens d'entendre le sujet de votre dispute. Mon père suppose qu'Abul-Amet a le désir de m'épouser, et vous, ma mère, vous supposez qu'il a celui de me séduire et de m'enfermer dans son harem avec ses concubines. Sachez que vous vous trompez tous deux. Abul est un honnête homme à qui sa religion défend sans doute de m'épouser, car il n'y songe pas, mais qui, ne m'ayant point achetée, ne songera jamais à me traiter comme une concubine; je lui ai demandé sa protection, et une existence modeste en travaillant dans ses ateliers; il me l'accorde; donnez-moi votre bénédiction, et permettez-moi d'aller vivre à l'île de Scio. J'ai lu un livre chez ma marraine dans lequel j'ai vu que c'était un beau pays, paisible, industrieux, et celui de toute la Grèce où les Turcs exercent une domination plus douce. J'y serai pauvre, mais libre, et vous serez plus tranquilles quand vous n'aurez plus, vous, ma mère, un objet de haine, vous, mon père, un sujet d'alarmes. J'ai vu aujourd'hui combien le soin de vos richesses a d'empire sur votre âme; mon exil vous tiendra quitte de la dot sans laquelle Checo ne m'eût point épousée, et cette dot dépassera de beaucoup les deux mille sequins auxquels vous eussiez sacrifié le repos et l'honneur de votre fille, si Abul n'eût été un honnête homme, digne de respect encore plus que d'amour. »

En achevant ce discours que ses parents écoutèrent jusqu'au bout, paralysés qu'ils étaient par la surprise, la romanesque enfant, levant ses beaux yeux au ciel, invoqua l'image d'Abul pour se donner de la force; mais en un instant elle fut renversée sur une chaise et rudement frappée par sa mère, qui était réellement folle dans la colère. M. Spada, épouvanté, voulut se jeter entre elles deux, mais la Loredana le repoussa si rudement qu'il alla tomber sur la table. « Ne vous mêlez pas d'elle, criait la mégère, ou je la tue. »

En même temps elle poussa sa fille dans sa chambre, et comme celle-ci lui demandait avec un sang-froid forcé, inspiré par la haine, de lui laisser de la lumière, elle lui jeta le flambeau à la tête. Mattea reçut une blessure au front, et voyant son sang couler : « Voilà, dit-elle à sa mère, de quoi m'envoyer en Grèce sans regret et sans remords. »

Loredana, exaspérée, eut envie de la tuer; mais saisie d'épouvante, au milieu de sa frénésie, cette femme, plus malheureuse que sa victime, s'enfuit en fermant la porte à double tour, arracha violemment la clef qu'elle alla jeter à son mari; puis elle courut s'enfermer dans sa chambre, où elle tomba sur le carreau en proie à d'affreuses convulsions.

Mattea essuya le sang qui coulait sur son visage et regarda une minute cette porte par laquelle sa mère venait de sortir; puis elle fit un grand signe de croix, en disant : « Pour jamais! »

En un instant les draps de son lit furent attachés à sa fenêtre, qui, étant située immédiatement au-dessus de la boutique, n'était éloignée du sol que de dix à douze pieds. Quelques passants attardés virent glisser une ombre qui disparut sous les couloirs sombres des Procuraties; puis bientôt après une gondole de place, dont le fanal était caché, passa sous le pont de *San-Mose*, et s'enfuit rapidement avec la marée descendante le long du grand canal.

Je prie le lecteur de ne point trop s'irriter contre Mattea; elle était un peu folle, elle venait d'être battue et menacée de la mort, elle était couverte de sang, et de plus elle avait quatorze ans. Ce n'était pas sa faute si la nature lui avait donné trop tôt la beauté et les malheurs d'une femme, quand sa raison et sa prudence étaient encore dignes d'un enfant.

Pâle, tremblante et retenant sa respiration comme si elle eût craint de s'apercevoir elle-même au fond de la gondole, elle se laissa emporter pendant environ un quart d'heure. Lorsqu'elle aperçut les dentelures triangulaires de la mosquée se dessiner en noir sur le ciel éclairé par la lune, elle commanda au gondolier de s'arrêter à l'entrée du petit canal *dei Turchi*.

La mosquée de Venise est un bâtiment sans beauté, mais non sans caractère, flanqué et comme surchargé de petites constructions, qui, par leur entassement et leur irrégularité au milieu de la plus belle ville du monde, présentent le spectacle de la barbarie ottomane, inerte au milieu de l'art européen. Ce pâté de temples et de fabriques grossières est appelé à Venise

il fondaco dei Turchi. Les maisonnettes étaient toutes habitées par des Turcs; le comptoir de leur compagnie de commerce y était établi, et lorsque Phingari, la lune, brillait dans le ciel, ils passaient les longues heures de la nuit prosternés dans la mosquée silencieuse.

A l'angle formé par le grand et le petit canal qui baignent ces constructions, une d'elles, qui n'est, pour ainsi dire, que la coque d'une chambre isolée, s'avance sur les eaux à la hauteur de quelques toises. Un petit prolongement y forme une jolie terrasse; je dis jolie à cause d'une tente de toile bleue, et de quelques beaux lauriers-roses qui la décorent. Dans une pareille situation, au sein de Venise, et par le clair de lune, il n'en faut pas davantage pour former une retraite délicieuse. C'est là qu'Abul-Amet demeurait. Mattea le savait pour l'avoir vu souvent fumer au déclin du jour, accroupi sur un tapis au milieu de ses lauriers-roses; d'ailleurs, chaque fois que son père passait avec elle en gondole devant le fondaco, il lui avait montré cette baraque dont la position était assez remarquable, en lui disant : « Voici la maison de notre ami Abul, le plus honnête de tous les négociants. »

On abordait à cette prétendue maison par une marche au-dessus de laquelle une niche pratiquée dans la muraille protégeait une lampe, et derrière cette lampe, il y avait et il y a encore une madone de pierre qui est bien littéralement flanquée dans le ventre de la mosquée turque, puisque toutes les constructions adjacentes sont superposées sur la base massive du temple. Ces deux cultes vivaient là en bonne intelligence, et le lien de fraternité entre les mécréants et les giaours, ce n'était pas la tolérance, encore moins la charité; c'était l'amour du gain, le dieu d'or de toutes les nations.

Mattea suivit le degré humide qui entourait la maison jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un escalier étroit et sombre qu'elle monta au hasard. Une porte, fermée seulement au loquet, s'offrit à elle, et ensuite une pièce carrée, blanche et unie, sans aucun ornement, sans autre meuble qu'un lit très-bas et d'un bois grossier, couvert d'un tapis de pourpre rayée d'or; une pile de carreaux de cachemire, une lampe de terre égyptienne, un coffre de bois de cèdre, incrusté de nacre de perle, des sabres, des pistolets, des poignards et des pipes du plus grand prix; une veste qui valait bien quatre ou cinq cents thalers, et à laquelle une corde tendue en travers de la chambre servait d'armoire. Une écuelle d'airain de Corinthe pleine de pièces d'or était posée à côté d'un yatagan; c'était la bourse et la serrure d'Amet. Sa carabine, couverte de rubis et d'émeraudes, était sur son lit, et une devise en gros caractères arabes était écrite sur la muraille, au-dessus de son chevet.

Mattea souleva la portière de tapisserie qui servait de fenêtre et vit sur la terrasse Abul déchaussé et prosterné devant la lune.

Cette profonde immobilité de sa prière, que la présence d'une femme seule avec lui, la nuit, dans sa chambre, ne troublait pas plus que le vol d'un moucheron, frappa la jeune fille de respect. « Ce sont là, pensa-t-elle, les hommes que les mères qui battent leurs filles vouent à la damnation. Comment donc seront damnés les cruels et les injustes? »

Elle s'agenouilla sur le seuil de la chambre et attendit, en se recommandant à Dieu, qu'il eût fini sa prière. Quand il eut fini en effet, il vint à elle, la regarda, essaya d'échanger avec elle quelques paroles inintelligibles de part et d'autre; puis, comprenant tout bonnement que c'était une fille amoureuse de lui, il résolut de ne pas faire le cruel, et souriant sans rien dire, il appela son esclave, qui dormait en plein air sur une terrasse supérieure, et lui ordonna d'apporter des sirops, des confitures sèches et des glaces. Puis il se mit à charger sa plus longue pipe de cerisier, afin de l'offrir à la belle compagne de sa nuit fortunée.

Heureusement pour Mattea, qui ne se doutait guère des pensées de son hôte, mais qui commençait à trouver fort embarrassant qu'il ne comprît pas un mot de sa langue, une autre gondole avait descendu le grand canal en même temps que la sienne. Cette gondole avait aussi éteint son fanal, preuve qu'elle allait en aventures. Mais c'était une gondole élégante, bien noire, bien fluette, bien propre, avec une grande scie bien brillante, et montée par les deux meilleurs rameurs de la place. Le signore que l'on menait en conquête était couché tout seul au fond de sa boîte de satin noir, et tandis que ses jambes nonchalantes reposaient allongées sur les coussins, ses doigts agiles voltigeaient, avec une négligente rapidité, sur une guitare. La guitare est un instrument qui n'a son existence véritable qu'à Venise, la ville silencieuse et sonore. Quand une gondole rase ce fleuve d'encre phosphorescente, où chaque coup de rame enfonce un éclair, tandis qu'une grêle de petites notes légères, nettes et folâtres, bondit et rebondit sur les cordes que parcourt une main invisible, on voudrait arrêter et saisir cette mélodie faible, mais distincte, qui agace l'oreille des passants et qui fuit le long des grandes ombres des palais, comme pour appeler les belles aux fenêtres, et passer en leur disant : « Ce n'est pas pour vous la sérénade, et vous ne saurez ni d'où elle vient, ni où elle va. »

Or la gondole était celle que louait Abul durant les mois de son séjour à Venise, et le joueur de guitare était Timothée. Il allait souper chez une actrice, et sur son passage il s'amusait à lutiner par sa musique les jaloux ou les amantes qui veillaient sur les balcons. De temps en temps il s'arrêtait sous une fenêtre et attendait que la dame eût prononcé bien bas en se penchant sous sa *tendina* le nom de son galant, pour lui répondre : *Ce n'est pas moi*, et reprendre sa course

et son chant de fauvette moqueuse. C'est à cause de ces courtes, mais fréquentes stations, qu'il avait tantôt dépassé, tantôt laissé courir devant lui la gondole qui renfermait Mattea. La fugitive s'était effrayée chaque fois à son approche, et dans sa crainte d'être poursuivie elle avait presque cru reconnaître une voix dans le son de sa guitare.

Il y avait environ cinq minutes que Mattea était entrée dans la chambre d'Abul, lorsque Timothée, passant devant le fondaco, remarqua cette gondole sans fanal qu'il avait déjà rencontrée dans sa course, amarrée maintenant sous la niche de la madone des Turcs. Abul n'était guère dans l'usage de recevoir des visites à cette heure, et d'ailleurs l'idée de Mattea devait se présenter d'emblée à un homme aussi perspicace que Timothée. Il fit amarrer sa gondole à côté de celle-là, monta précipitamment et trouva Mattea qui recevait une pipe de la main d'Abul, et qui allait recevoir un baiser auquel elle ne s'attendait guère, mais que le Turc se reprochait de lui avoir déjà trop fait désirer. L'arrivée de Timothée changea la face des choses; Abul en fut un peu contrarié:

« Retire-toi, mon ami, dit-il à Timothée, tu vois que je suis en bonne fortune.

— Mon maître, j'obéis, répliqua Timothée; cette femme est-elle donc votre esclave?

— Non pas mon esclave, mais ma maîtresse, comme on dit à la mode d'Italie; du moins elle va l'être, puisqu'elle vient me trouver. Elle m'avait parlé tantôt, mais je n'avais pas compris. Elle n'est pas mal.

— Vous la trouvez belle? dit Timothée.

— Pas beaucoup, répondit Abul, elle est trop jeune et trop mince; j'aimerais mieux sa mère, c'est une belle femme bien grasse. Mais il faut bien se contenter de ce qu'on trouve en pays étranger, et d'ailleurs ce serait manquer à l'hospitalité que de refuser à cette fille ce qu'elle désire.

— Et si mon maître se trompait, reprit Timothée; si cette fille était venue ici dans d'autres intentions?...

— En vérité, le crois-tu?

— Ne vous a-t-elle rien dit?

— Je ne comprends rien à ce qu'elle dit.

— Ses manières vous ont-elles prouvé son amour?

— Non, mais elle était à genoux pendant que j'achevais ma prière.

— Est-elle restée à genoux quand vous vous êtes levé?

— Non, elle s'est levée aussi.

— Eh bien! dit Timothée en lui-même, en regardant la belle Mattea qui écoutait, toute pâle et tout interdite, cet entretien auquel elle n'entendait rien, pauvre insensée! il est encore temps de te sauver de toi-même.

— Mademoiselle, lui dit-il d'un ton un peu froid, que désirez-vous que je demande de votre part à mon maître?

— Hélas! je n'en sais rien, répondit Mattea fondant en larmes; je demande asile et protection à qui voudra me l'accorder; ne lui avez-vous pas traduit ma lettre de ce matin? Vous voyez que je suis blessée et ensanglantée; je suis opprimée et maltraitée au point que je n'ose pas rester une heure de plus dans la maison de mes parents; je vais me réfugier de ce pas chez ma marraine la princesse Gica, mais elle ne voudra me soustraire que bien peu de temps aux maux qui m'accablent et que je veux fuir à jamais, car elle est faible et dévote. Si Abul veut me faire avertir le jour de son départ, s'il consent à me faire passer en Grèce sur son brigantin, je fuirai, et j'irai travailler toute ma vie dans ses ateliers pour lui prouver ma reconnaissance...

— Dois-je dire aussi votre amour? dit Timothée d'un ton respectueux, mais insinuant.

— Je ne pense pas qu'il soit question de cela, ni dans ma lettre, ni dans ce que je viens de vous dire, répondit Mattea en passant d'une pâleur livide à une vive rougeur de colère; je trouve votre question étrange et cruelle dans la position où je suis; j'avais cru jusqu'ici à de l'amitié de votre part. Je vois bien que la démarche que je fais m'ôte votre estime; mais en quoi prouve-t-elle, je vous prie, que j'aie de l'amour pour Abul-Amet?

— C'est bon, pensa Timothée, c'est une fille sans cervelle et non pas sans cœur. » Il lui fit d'humbles excuses, l'assura qu'elle avait droit au secours et au respect de son maître, ainsi qu'aux siens, et s'adressant à Abul : « Seigneur mon maître, qui avez été toujours si doux et si généreux envers moi, lui dit-il, voulez-vous accorder à cette fille la grâce qu'elle demande, et à votre serviteur fidèle, celle qu'il va vous demander?

— Parle, répondit Abul; je n'ai rien à refuser à un serviteur et à un ami tel que toi.

— Eh bien! dit Timothée, cette fille qui est ma fiancée et qui s'est engagée à moi par des promesses sacrées, vous demande la grâce de partir avec nous sur votre brigantin, et d'aller s'établir dans votre atelier à Scio; et moi je vous demande la permission de l'emmener et d'en faire ma femme. C'est une fille qui s'entend au commerce et qui m'aidera dans la gestion de nos affaires.

— Il n'est pas besoin qu'elle soit utile à mes affaires, répondit gravement Abul; il suffit qu'elle soit fiancée à mon serviteur fidèle pour que je devienne son hôte sincère et loyal. Tu peux emmener ta femme, Timothée; je ne soulèverai jamais le coin de son voile, et quand je la trouverais dans mon hamac, je ne la toucherais pas.

— Je le sais, ô mon maître! répondit le jeune Grec, et tu sais aussi que, le jour où tu me demanderas ma tête, je me mettrai à genoux pour te l'offrir ; car je te dois plus qu'à mon père, et ma vie t'appartient plus qu'à celui qui me l'a donnée.

— Mademoiselle, dit-il à Mattea, vous avez bien fait de compter sur l'honneur de mon maître; tous vos désirs seront remplis, et si vous voulez me permettre de vous conduire chez votre marraine, je connaîtrai désormais en quel lieu je dois aller vous avertir et vous chercher au moment du départ de notre voile. »

Mattea eût peut-être bien désiré une réponse un peu moins strictement obligeante de la part d'Abul, mais elle n'en fut pas moins touchée de sa loyauté. Elle en exprima sa reconnaissance à Timothée, tout en regrettant tout bas qu'une parole tant soit peu affectueuse n'eût pas accompagné ses promesses de respect. Timothée la fit monter dans sa gondole, et la conduisit au palais de la princesse Veneranda. Elle était si confuse de cette démarche hardie, aveugle inspiration d'un premier mouvement d'effervescence, qu'elle n'osa dire un mot à son compagnon durant la route.

« Si l'on vous emmène à la campagne, lui dit Timothée en la quittant à quelque distance du palais, faites-moi savoir où vous allez, et comptez que j'irai vous y trouver.

— On m'enfermera peut-être, dit Mattea tristement.

— On sera bien malin si l'on m'empêche de me moquer des gardiens, reprit Timothée. Je ne suis pas connu de cette princesse Gica; si je me présente à vous devant elle, n'ayez pas l'air de m'avoir jamais vu. Adieu, bon courage! Gardez-vous de dire à votre marraine que vous n'êtes pas venue directement de votre demeure à la sienne. Nous nous reverrons bientôt. »

VI

Au lieu d'aller souper chez son actrice, Timothée rentra chez lui et se mit à rêver. Lorsqu'il s'étendit sur son lit, aux premiers rayons du jour, pour prendre le peu d'instants de repos nécessaire à son organisation active, le plan de toute sa vie était déjà conçu et arrêté. Timothée n'était pas, comme Abul, un homme simple et candide, un héros de sincérité et de désintéressement. C'était un homme bien supérieur à lui dans un sens, et peu inférieur dans l'autre, car ses mensonges n'étaient jamais des perfidies, ses méfiances n'étaient jamais des injustices. Il avait toute l'habileté qu'il faut pour être un scélérat, moins l'envie et la volonté de l'être. Dans les occasions où sa finesse et sa prudence étaient nécessaires pour opérer contre des fripons, il leur montrait qu'on peut les surpasser dans leur art sans embrasser leur profession. Ses actions portaient toutes un caractère de profondeur, de prévoyance, de calcul et de persévérance. Il avait trompé bien souvent, mais il n'avait jamais dupé; ses artifices avaient toujours tourné au profit des bons contre les méchants. C'était là son principe, que tout ce qui est nécessaire est juste, et que ce qui produit le bien ne peut être le mal. C'est un principe de morale turque qui prouve le vide et la folie de toute formule humaine, car les despotes ottomans s'en servent pour faire couper la tête à leurs amis sur un simple soupçon, et Timothée n'en faisait pas moins une excellente application à tous ses actes. Quant à sa délicatesse personnelle, un mot suffisait pour la prouver : c'est qu'il avait été employé par dix maîtres cent fois moins habiles que lui, et qu'il n'avait pas amassé la plus petite pacotille à leur service. C'était un garçon jovial, aimant la vie, dépensant le peu qu'il gagnait, aussi incapable de prendre que de conserver, mais aimant la fortune et la caressant en rêve comme une maîtresse qu'il est très-difficile d'obtenir et très-glorieux de fixer.

Sa plus chère et sa plus légitime espérance dans la vie était de se trouver un jour assez riche pour s'établir en Italie ou en France, et pour être affranchi de toute domination. Il avait pourtant une vive et sincère affection pour Abul, son excellent maître. Quand il faisait des tours d'adresse à ce crédule patron (et c'était toujours pour le servir, car Abul se fût ruiné en un jour s'il eût été livré à ses propres idées dans la conduite des affaires); quand, dis-je, il le trompait pour l'enrichir, c'était sans jamais avoir l'idée de se moquer de lui, car il l'estimait profondément, et ce qui était à ses yeux de la stupidité chez ses autres maîtres devenait de la grandeur chez Abul.

Malgré cet attachement, il désirait se reposer de cette vie de travail, ou au moins en jouir par lui-même, et ne plus user ses facultés au service d'autrui. Une grande opération l'eût enrichi, s'il eût eu beaucoup d'argent; mais n'en ayant pas assez, il n'en voulait pas faire de petites, et surtout il repoussait avec un froid et silencieux mépris les insinuations de ceux qui voulaient l'intéresser aux leurs, aux dépens d'Abul-Amet. M. Spada n'y avait pas manqué; mais comme Timothée n'avait pas voulu comprendre, le digne marchand de soieries se flattait d'avoir été assez habile en échouant pour ne pas se trahir.

Un mariage avantageux était la principale utopie de Timothée. Il n'imaginait rien de plus beau que de conquérir son existence, non sur des sots et des lâches, mais sur le cœur d'une femme d'esprit. Mais comme il ne voulait pas vendre son honneur à une vieille et laide créature, comme il avait l'ambition d'être heureux en même temps que riche, et qu'il voulait la rencontrer et la conquérir jeune, belle, aimable et spirituelle, on pense bien qu'il ne trouvait pas souvent l'occasion d'espérer. Cette fois, enfin, il l'avait touchée du doigt, cette espérance. Depuis longtemps il essayait d'attirer l'attention de Mattea, et il avait réussi à lui inspirer de l'estime et de l'amitié. La découverte de son amour pour Abul l'avait bouleversé un instant; mais en y réfléchissant il avait com-

pris combien peu de crainte devait lui inspirer cet amour fantasque, rêve d'un enfant en colère qui veut fuir ses pédagogues, et qui parle d'aller dans l'île des Fées. Un instant aussi il avait failli renoncer à son entreprise, non plus par découragement, mais par dégoût; car il voulait aimer Mattea en la possédant, et il avait craint de trouver en elle une effrontée. Mais il avait reconnu que la conduite de cette jeune fille n'était que de l'extravagance, et il se sentait assez supérieur à elle pour l'en corriger en faisant le bonheur de tous deux. Elle avait le temps de grandir, et Timothée ne désirait ni espérait l'obtenir avant quelques années. Il fallait commencer par détruire un amour dans son cœur avant d'y pouvoir établir le sien. Timothée sentit que le plus sûr moyen qu'un homme puisse employer pour se faire haïr, c'est de combattre un rival préféré et de s'offrir à la place. Il résolut, au contraire, de favoriser en apparence le sentiment de Mattea, tout en le détruisant par le fait sans qu'elle s'en aperçût. Pour cela, il n'était pas besoin de nier les vertus d'Abul, Timothée ne l'eût pas voulu; mais il pouvait faire ressortir l'impuissance de ce cœur musulman pour un amour de femme, sans porter la moindre atteinte de regret à l'amateur éclairé qui trouvait la matrone Loredana plus belle que sa fille.

La princesse Veneranda fut dérangée au milieu de son précieux sommeil par l'arrivée de Mattea à une heure indue. Il n'est guère d'heures indues à Venise; mais, en tout pays, il en est pour une femme qui subordonne toutes ses habitudes à l'importante affaire de se maintenir le teint frais. Comme pour ajouter au bienfait de ses longues nuits de repos, elle se servait d'un enduit cosmétique dont elle avait acheté la recette à prix d'or à un sorcier arabe, elle fut assez troublée de cet événement, et s'essuya à la hâte pour ne point faire soupçonner qu'elle eût besoin de recourir à l'art. Quand elle eut écouté la plainte de Mattea, elle eut bien envie de la gronder, car elle ne comprenait rien aux idées exaltées; mais elle n'osa le faire, dans la crainte d'agir comme une vieille, et de paraître telle à sa filleule et à elle-même. Grâce à cette crainte, Mattea eut la consolation de lui entendre dire : « Je te plains, ma chère amie; je sais ce que c'est que la vivacité des jeunes têtes; je suis encore bien peu sage moi-même, et entre femmes on se doit de l'indulgence. Puisque tu viens à moi, je me conduirai avec toi comme une véritable sœur, et te garderai quelques jours, jusqu'à ce que la fureur de ta mère, qui est un peu trop dure, je le sais, soit passée. En attendant, couche-toi sur le lit de repos qui est dans mon cabinet, et je vais envoyer chez tes parents afin qu'en s'apercevant de ta fuite ils ne soient pas en peine.

Le lendemain, M. Spada vint remercier la princesse de l'hospitalité qu'elle voulait bien donner à une malheureuse folle. Il parla assez sévèrement à sa fille. Néanmoins il examina, avec une anxiété qu'il s'efforçait vainement de cacher, la blessure qu'elle avait au front. Quand il eut reconnu que c'était peu de chose, il pria la princesse de l'écouter un instant en particulier, et quand il fut seul avec elle, il tira de sa poche la boîte de cristal de roche qu'Abul avait donnée à Mattea : « Voici, dit-il, un bijou et une drogue que cette pauvre infortunée a laissés tomber de son sein pendant que sa mère la frappait. Elle ne peut l'avoir reçue que du Turc ou de son serviteur. Votre Excellence m'a parlé d'amulettes et de philtres; ceci ne serait-il point quelque poison analogue propre à séduire et à perdre les filles?

— Par les clous de la sainte croix, s'écria Veneranda, cela doit être! »

Mais quand elle eut ouvert la boîte et examiné les pastilles : « Il me semble, dit-elle, que c'est de la gomme de lentisque, que nous appelons mastic dans notre pays. En effet, c'est même de la première qualité, du véritable skinos. Néanmoins il faut essayer d'en tremper un grain dans de l'eau bénite, et nous verrons s'il résistera à l'épreuve. »

L'expérience ayant été faite, à la grande gloire des pastilles, qui ne produisirent pas la plus petite détonation et ne répandirent aucune odeur de soufre, Veneranda rendit la boîte à M. Spada, qui se retira en la remerciant et en la suppliant d'emmener au plus vite sa fille loin de Venise.

Cette résolution lui coûtait beaucoup à prendre, car avec elle il perdait l'espoir de la soie blanche, et il retrouvait la crainte d'avoir à payer ses deux mille *doges*. C'est ainsi que, suivant une vieille tradition, il appelait ses sequins, parce que leur effigie représente le doge de Venise à genoux devant Saint-Marc. *Doze a Zinocchion* est encore pour le peuple synonyme de sequins de la république. Cette monnaie, qui mériterait par son ancienneté de trouver place dans les musées et dans les cabinets, a encore cours à Venise, et les Orientaux la reçoivent de préférence à toute autre, parce qu'elle est d'un or très-pur.

Néanmoins Abul-Amet, à sa prière, se montra d'autant plus miséricordieux qu'il n'avait jamais songé à le rançonner; mais comme le vieux fourbe avait voulu couper l'herbe sous le pied à son généreux créancier en s'emparant de la soie blanche en secret, Timothée trouva que c'était justice de faire faire cette acquisition à son maître sans y associer M. Spada. Assem, l'armateur smyrniote, s'en trouva bien, car Abul lui en donna mille sequins de plus qu'il n'en espérait, et M. Spada reprocha souvent à sa femme de lui avoir fait, par sa fureur, un tort irréparable; mais il se taisait bien vite lorsque la virago, pour toute réponse, serrait le poing d'un air expressif, et il se consolait un peu de ses angoisses de tout genre avec l'assurance de ne payer ses chers et précieux

doges, ses *dattes succulentes*, comme il les appelait, qu'à la fin de l'année.

Veneranda et Mattea quittèrent Venise. Mais cette prétendue retraite, où la captive devait être soustraite au voisinage de l'ennemi, n'était autre que la jolie île de Torcello, où la princesse avait une charmante villa, et où l'on pouvait venir dîner en partant de Venise en gondole après la sieste. Il ne fut pas bien difficile à Timothée de s'y rendre entre onze heures et minuit sur la *barchetta* d'un pêcheur d'huîtres.

Mattea était assise avec sa marraine sur une terrasse couverte de sycomores et d'aloès, d'où ses grands yeux rêveurs contemplaient tristement le lever de la lune qui argentait les flots paisibles et semait d'écailles d'argent le noir manteau de l'Adriatique. Rien ne peut donner l'idée de la beauté du ciel dans cette partie du monde, et quiconque n'a pas rêvé seul le soir dans une barque au milieu de cette mer, lorsqu'elle est plus limpide et plus calme qu'un beau lac, ne connaît pas la volupté. Ce spectacle dédommageait un peu la sérieuse Mattea des niaiseries insipides dont l'entretenait une vieille fille coquette et bornée.

Tout à coup il sembla que le vent apportait les notes grêles et coupées d'une mélodie lointaine. La musique n'était pas chose rare sur les eaux de Venise, mais Mattea crut reconnaître des sons qu'elle avait déjà entendus. Une barque se montrait au loin, semblable à une imperceptible tache noire sur un immense voile d'argent. Elle s'approcha peu à peu, et les sons de la guitare de Timothée devinrent toujours plus distincts. Enfin la barque s'arrêta à quelque distance de la villa, et une voix chanta une romance amoureuse, où le nom de Veneranda revenait à chaque refrain au milieu des plus emphatiques métaphores. Il y avait si longtemps que la pauvre princesse n'avait plus d'aventures, qu'elle ne fut pas difficile sur la poésie de cette romance; elle en parla tout le reste de la soirée et tout le lendemain avec des minauderies charmantes, et en ajoutant tout haut, pour moralité à ses doux commentaires, de grandes exclamations sur le malheur des femmes qui ne pouvaient échapper aux inconvénients de leur beauté et qui n'étaient en sûreté nulle part. Le lendemain Timothée vint chanter plus près encore une romance encore plus absurde, qui fut trouvée non moins belle que l'autre. Le jour suivant, il fit parvenir un billet, et le quatrième jour il s'introduisit en personne dans le jardin, bien certain que la princesse avait fait mettre les chiens à l'attache et qu'elle avait envoyé coucher tous ses gens. Ce n'est pas qu'aux temps les plus florissants de sa vie elle eût été galante. Elle n'avait jamais eu ni une vertu ni un vice; mais tout homme qui se présentait chez elle avec l'adulation sur les lèvres était sûr d'être accueilli avec reconnaissance. Timothée avait pris de bonnes informations, et il se précipita aux pieds de la douairière dans un moment où elle était seule, et, sans s'effrayer de l'évanouissement qu'elle ne manqua pas d'avoir, il lui débita une si belle tirade qu'elle s'adoucit, et pour lui sauver la vie (car il ne fit pas les choses à demi, et comme tout galant eût fait à sa place il menaça de se tuer devant elle), elle consentit à le laisser venir de temps en temps baiser le bas de sa robe. Seulement, comme elle tenait à ne pas donner un mauvais exemple à sa filleule, elle recommanda bien à son humble esclave de ne pas s'avouer pour le chanteur de romances, et de se présenter dans la maison comme un parent qui arrivait de Morée.

Mattea fut bien surprise, le lendemain à table, lorsque ce prétendu neveu, annoncé le matin par sa marraine, parut sous les traits de Timothée; mais elle se garda bien de le reconnaître, et ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'elle se hasarda à lui parler. Elle apprit de lui, à la dérobée, qu'Abul, occupé de ses soieries et de sa teinture, ne retournerait guère dans son île qu'au bout d'un mois. Cette nouvelle affligea Mattea, non-seulement parce qu'elle lui inspirait la crainte d'être forcée de retourner chez sa mère d'où il lui serait très-difficile désormais de s'échapper, mais parce qu'elle lui ôtait le peu d'espérance qu'elle conservait d'avoir fait quelque impression sur le cœur d'Abul. Cette indifférence de son sort, cette préférence donnée sur elle à des intérêts commerciaux, c'était un coup de poignard enfoncé peut-être dans son amour-propre encore plus que dans son cœur, car nous avouons qu'il nous est très-difficile de croire que son cœur jouât un rôle réel dans ce roman de grande passion. Néanmoins, comme ce cœur était noble, la mortification de l'orgueil blessé y produisit de la douleur et de la honte sans aucun mélange d'ingratitude ou de dépit; elle ne cessa pas de parler d'Abul avec vénération et de penser à lui avec une sorte d'enthousiasme.

Timothée devint, en moins d'une semaine, le sigisbée en titre de Veneranda. Rien n'était plus agréable pour elle que de trouver, à son âge, un tout jeune et assez joli garçon, plein d'esprit, et jouant merveilleusement de la guitare, qui voulût bien porter son éventail, ramasser son bouquet, lui dire des impertinences et lui écrire des bouts rimés. Il avait soin de ne jamais venir à Torcello qu'après s'être bien assuré que M. et madame Spada étaient occupés en ville et ne viendraient pas le surprendre aux pieds de sa princesse, qui ne le connaissait que sous le nom du prince Zacharias Kalasi.

Durant les longues soirées, le sans-gêne de la campagne permettait à Timothée d'entretenir Mattea, d'autant plus qu'il venait souvent des visites, et que dame Gica, par soin de sa réputation, prescrivait à son cavalier servant de l'attendre au jardin tandis qu'elle serait au salon, et pendant ce temps, comme elle ne craignait rien au monde plus que de le perdre,

elle recommandait à sa filleule de lui tenir compagnie, sûre que ses charmes de quatorze ans ne pouvaient entrer en lutte avec les siens. Le jeune Grec en profita, non pour parler de ses prétentions, il s'en garda bien, mais pour l'éclairer sur le véritable caractère d'Abul, qui n'était rien moins qu'un galant paladin, et qui, malgré sa douceur et sa bonté naturelles, faisait jeter une femme adultère dans un puits, ni plus ni moins que si c'eût été un chat. Il lui peignit en même temps les mœurs des Turcs, l'intérieur des harems, l'impossibilité d'enfreindre leurs lois qui faisaient de la femme une marchandise appartenant à l'homme, et jamais une compagne ou une amie. Il lui porta le dernier coup en lui apprenant qu'Abul, outre vingt femmes dans son harem, avait une femme légitime dont les enfants étaient élevés avec plus de soin que ceux des autres, et qu'il aimait autant qu'un Turc peut aimer une femme, c'est-à-dire un peu plus que sa pipe et un peu moins que son cheval. Il engagea beaucoup Mattea à ne pas se placer sous la domination de cette femme, qui, dans un accès de jalousie, pourrait bien la faire étrangler par ses eunuques. Comme il lui disait toutes ces choses par manière de conversation et sans paraître lui donner des avertissements dont elle se fût peut-être méfiée, elles faisaient une profonde impression sur son esprit et la réveillaient comme d'un rêve.

En même temps il eut soin de lui dire tout ce qui pouvait lui donner l'envie d'aller à Scio, pour y jouir, dans les ateliers qu'il dirigeait, d'une liberté entière et d'un sort paisible. Il lui dit qu'elle trouverait à y exercer les talents qu'elle avait acquis dans la profession de son père, ce qui l'affranchirait de toute obligation qui pût faire rougir sa fierté auprès d'Abul. Enfin il lui fit une si riante peinture du pays, de sa fertilité, de ses productions rares, des plaisirs du voyage, du charme qu'on éprouve à se sentir le maître et l'artisan de sa destinée, que sa tête ardente et son caractère fort et aventureux embrassèrent l'avenir sous cette nouvelle face. Timothée eut soin aussi de ne pas détruire tout à fait son amour romanesque, qui était le plus sûr garant de son départ, et dont il ne se flattait pas vainement de triompher. Il lui laissa un peu d'espoir, en lui disant qu'Abul venait souvent dans les ateliers et qu'il y était adoré. Elle pensa qu'elle aurait au moins la douceur de le voir, et quant à lui, il connaissait trop la parole de son maître pour s'inquiéter des suites de ces entrevues. Quand tout ce travail que Timothée avait entrepris de faire dans l'esprit de Mattea eut porté les fruits qu'il en attendait, il pressa son maître de mettre à la voile, et Abul, qui ne faisait rien que par lui, y consentit sans peine. Au milieu de la nuit, une barque vint prendre la fugitive à Torcello et la conduisit droit au canal des Marane, où elle s'amarra à un des pieux qui bordent ce chemin des navires au travers des bas-fonds. Lorsque le brigantin passa, Abul tendit lui-même une corde à Timothée, car il eût emmené trente femmes plutôt que de laisser ce serviteur fidèle, et la belle Mattea fut installée dans la plus belle chambre du navire.

VII

Trois ans environ après cette catastrophe, la princesse Veneranda était seule un matin dans la villa de Torcello, sans filleule, sans sigisbée, sans autre société pour le moment que son petit chien, sa soubrette et un vieil abbé qui lui faisait encore de temps en temps un madrigal ou un acrostiche. Elle était assise devant une superbe glace de Murano, et surveillait l'édifice savant que son coiffeur lui élevait sur la tête avec autant de soin et d'intérêt qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse. C'était toujours la même femme, pas beaucoup plus laide, guère plus ridicule, aussi vide d'idées et de sentiments que par le passé. Elle avait conservé le goût fantasque qui présidait à sa parure et qui caractérise les femmes grecques lorsqu'elles sont dépaysées, et qu'elles veulent entasser sur elles les ornements de leur costume avec ceux des autres pays. Veneranda avait en ce moment sur la tête un turban, des fleurs, des plumes, des rubans, une partie de ses cheveux poudrés et une autre teinte en noir. Elle essayait d'ajouter des crépines d'or à cet attirail qui ne la faisait pas mal ressembler à une des belettes empanachées dont parle La Fontaine, lorsque son petit nègre lui vint annoncer qu'un jeune Grec demandait à lui parler.

« Juste ciel! serait-ce l'ingrat Zacharias? s'écria-t-elle.

— Non, madame, répondit le nègre, c'est un très-beau jeune homme que je ne connais pas et qui ne veut vous parler qu'en particulier.

— Dieu soit loué! c'est un nouveau sigisbée qui me tombe du ciel, » pensa Veneranda; et elle fit retirer les témoins en donnant l'ordre d'introduire l'inconnu par l'escalier dérobé. Avant qu'il parût, elle se hâta de donner un dernier coup d'œil à sa glace, marcha dans la chambre pour essayer la grâce de son panier, fonça un peu son rouge, et se posa ensuite gracieusement sur son ottomane.

Alors un jeune homme, beau comme le jour ou comme un prince de conte de fées, et vêtu d'un riche costume grec, vint se précipiter à ses pieds et s'empara d'une de ses mains qu'il baisa avec ardeur.

« Arrêtez, monsieur, arrêtez! s'écria Veneranda éperdue; on n'abuse pas ainsi de l'étonnement et de l'émotion d'une femme dans le tête-à-tête. Laissez ma main; vous voyez que je suis si tremblante que je n'ai pas la présence d'esprit de vous la retirer. Qui

êtes-vous? au nom du ciel! et que doivent me faire craindre ces transports imprudents?

— Hélas! ma chère marraine, répondit le beau garçon, ne reconnaissez-vous point votre filleule, la coupable Mattea, qui vient vous demander pardon de ses torts et les expier par son repentir? »

La princesse jeta un cri en reconnaissant en effet Mattea, mais si grande, si forte, si brune et si belle sous ce déguisement, qu'elle lui causait la douce illusion d'un jeune homme charmant à ses pieds.

« Je te pardonnerai à toi, lui dit-elle en l'embrassant, mais que ce misérable Zacharias, Timothée, ou comme on voudra l'appeler, ne se présente jamais devant moi.

— Hélas! chère marraine, il n'oserait, dit Mattea; il est resté dans le port sur un vaisseau qui nous appartient et qui apporte à Venise une belle cargaison de soie blanche. Il m'a chargée de plaider sa cause, de vous peindre son repentir, et d'implorer sa grâce.

— Jamais! jamais! » s'écria la princesse.

Cependant elle s'adoucit en recevant, de la part de son infidèle sigisbée, un cachemire si magnifique, qu'elle oublia tout ce qu'il y avait d'étrange et d'intéressant dans le retour de Mattea, pour examiner ce beau présent, l'essayer et le draper sur ses épaules. Quand elle en eut admiré l'effet, elle parla de Timothée avec moins d'aigreur et demanda depuis quand il était armateur et négociant pour son compte.

« Depuis qu'il est mon époux, répondit Mattea, et qu'Abul lui a fait un prêt de cinq mille sequins pour commencer sa fortune.

— Eh quoi! vous avez épousé Zacharias? s'écria Veneranda qui voyait dès lors en Mattea une rivale; c'était donc de vous qu'il était amoureux lorsqu'il me faisait ici de si beaux serments et de si beaux quatrains? O perfidie d'un petit serpent réchauffé dans mon sein! Ce n'est pas que j'aie jamais aimé ce freluquet; Dieu merci, mon cœur superbe a toujours résisté aux traits de l'amour; mais c'est un affront que vous m'avez fait l'un et l'autre...

— Hélas! non, ma bonne marraine, répondit Mattea qui avait pris un peu de la fourberie moqueuse de son mari; Timothée était réellement fou d'amour pour vous. Rassemblez bien vos souvenirs, vous ne pourrez en douter. Il songeait à se tuer par désespoir de vos dédains. Vous savez que de mon côté j'avais mis dans ma petite cervelle une passion imaginaire pour notre respectable patron Abul-Amet. Nous partîmes ensemble, moi pour suivre l'objet de mon fol amour, Timothée pour fuir vos rigueurs qui le rendaient le plus malheureux des hommes. Peu à peu, le temps et l'absence calmèrent sa douleur; mais la plaie n'a jamais été bien fermée, soyez-en sûre, madame, et s'il faut vous l'avouer, tout en demandant sa grâce, je tremble de l'obtenir, car je ne songe pas sans effroi à l'impression que lui fera votre vue.

— Rassure-toi, ma chère fille, répondit la Gica tout à fait consolée, et embrassant sa filleule, tout en lui tendant une main miséricordieuse et amicale, je me souviendrai qu'il est maintenant ton époux, et je te ménagerai son cœur, en lui montrant la sévérité que je dois avoir pour un amour insensé. La vertu que, grâce à la sainte Madone, j'ai toujours pratiquée, et la tendresse que j'ai pour toi, me font un devoir d'être austère et prudente avec lui. Mais explique-moi, je te prie, comment ton amour pour Abul s'est passé, et comment tu t'es décidée à épouser ce Zacharias que tu n'aimais point.

— J'ai sacrifié, répondit Mattea, un amour inutile et vain à une amitié sage et vraie. La conduite de Timothée envers moi fut si belle, si délicate, si sainte, il eut pour moi des soins si désintéressés et des consolations si éloquentes, que je me rendis avec reconnaissance à son affection. Lorsque nous avons appris la mort de ma mère, j'ai espéré que j'obtiendrais le pardon et la bénédiction de mon père, et nous sommes venus l'implorer, comptant sur votre intercession, ô ma bonne marraine!

— J'y travaillerai de mon mieux; cependant je doute qu'il pardonne jamais à ce Zacharias, à ce Timothée, veux-je dire, les tours perfides qu'il lui a joués.

— J'espère que si, reprit Mattea; la position de mon mari est assez belle maintenant, et ses talents sont assez connus dans le commerce pour que son alliance ne semble point désavantageuse à mon père. »

La princesse fit aussitôt amener sa gondole et conduisit Mattea chez M. Spada. Celui-ci eut quelque peine à la reconnaître sous son habit sciote; mais dès qu'il se fut assuré que c'était elle, il lui tendit les bras et lui pardonna de tout son cœur. Après le premier mouvement de tendresse, il en vint aux reproches et aux lamentations; mais dès qu'il fut au courant de la face qu'avait prise la destinée de Mattea, il se consola, et voulut aller sur-le-champ dans le port voir son gendre et la soie blanche qu'il apportait. Pour acheter ses bonnes grâces, Timothée la lui vendit à un très-bas prix et n'eut point lieu de s'en repentir, car M. Spada, touché de ses égards et frappé de son habileté dans le négoce, ne le laissa point repartir pour Scio sans avoir reconnu son mariage et sans l'avoir mis au courant de toutes ses affaires. En peu d'années la fortune de Timothée suivit une marche si heureuse et si droite, qu'il put rembourser la somme que son cher Abul lui avait prêtée; mais il ne put jamais lui en faire accepter les intérêts. M. Spada, qui avait un peu de peine à abandonner la direction de sa maison, parla pendant quelque temps de s'associer à son gendre; mais enfin Mattea étant devenue mère de deux beaux enfants, Zacomo se sentant vieillir, céda son comptoir, ses livres et ses fonds à Timothée, en se réservant une large pension, pour le payement régulier de laquelle il prit scrupuleusement toutes ses

sûretés, en disant toujours qu'il ne se méfiait pas de son gendre, mais en répétant ce vieux proverbe des négociants : *Les affaires sont les affaires.*

Timothée, se voyant maître de la belle fortune qu'il avait attendue et espérée, et de la belle femme qu'il aimait, se garda bien de laisser jamais soupçonner à celle-ci combien ses vues dataient de loin. En cela il eut raison. Mattea crut toujours de sa part à une affection parfaitement désintéressée, née à l'île de Scio, et inspirée par son isolement et ses malheurs. Elle n'en fut pas moins heureuse, pour être un peu dans l'erreur. Son mari lui prouva toute sa vie qu'il l'aimait encore plus que son argent, et l'amour-propre de la belle Vénitienne trouva son compte à se persuader que jamais une pensée d'intérêt n'avait trouvé place dans l'âme de Timothée à côté de son image. Avis à ceux qui veulent savoir le fonds de la vie, et qui tuent la poule aux œufs d'or pour voir ce qu'elle a dans le ventre! Il est certain que si Mattea, après son mariage, eût été déshéritée, Timothée ne l'aurait pas moins bien traitée, et probablement il n'en eût pas ressenti la moindre humeur; les hommes comme lui ne font pas souffrir les autres de leurs revers, car il n'est guère de véritables revers pour eux. Abul-Amet et Timothée restèrent associés d'affaires et amis de cœur toute leur vie. Mattea vécut toujours à Venise, dans son magasin, entre son père, dont elle ferma les yeux, et ses enfants pour lesquels elle fut une tendre mère, disant sans cesse qu'elle voulait réparer envers eux les torts qu'elle avait eus envers la sienne. Timothée alla tous les ans à Scio, et Abul revint quelquefois à Venise. Chaque fois que Mattea le revit après une absence, elle éprouva une émotion dont son mari eut très-grand soin de ne jamais s'apercevoir; Abul ne s'en apercevait réellement pas, et, lui baisant la main à l'italienne, il lui disait la seule parole qu'il eût pu jamais apprendre : *Votre ami.*

Quant à Mattea, elle parlait à merveille les langues modernes de l'Orient, et dans la conduite de ses affaires elle était presque aussi entendue que son mari. Plusieurs personnes, à Venise, se souviennent de l'avoir vue. Elle était devenue un peu forte de complexion pour une femme, et le soleil d'Orient l'avait bronzée, de sorte que sa beauté avait pris un caractère un peu viril. Soit à cause de cela, soit à cause de l'habitude qu'elle en avait contractée dans la vie de commis qu'elle avait menée à Scio, et qu'elle menait encore à Venise, elle garda toujours son élégant costume sciote, qui lui allait à merveille, et qui la faisait prendre pour un jeune homme par tous les étrangers. Dans ces occasions, Veneranda, quoique décrépite, se redressait encore, et triomphait d'avoir un si beau sigisbée au bras. La princesse laissa une partie de ses biens à cet heureux couple, à la charge de la faire ensevelir dans une robe de drap d'or et de prendre soin de son petit chien.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE.



